ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION BIMENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Experimentales et Critiques sur les Phenomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

SOCIETE UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

XXIe ANNÉE. -- 1911

PARIS - Rue Guersant, 39 (Villa des Ternes, 14) - PARIS

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Janvier 1911 — Nos 1 et 2

LE NOUVEAU MÉDIUM DE ROME : LUCIA SORDI

Un sujet qui présenterait le passage de la matière à travers la matière

Dès le mois de juillet dernier, M. le professeur A. TANFANI, de Rome, avait eu l'obligeance de nous envoyer un récit assez détaillé de quelques séances qu'il venait d'avoir avec un nouveau médium, Mme LUCIA SORDI. L'autorité dont jouit le nom de notre correspondant, l'importance des phénomènes dont il s'agissait, le soin intelligent qui semblait avoir été déployé dans ces investigations nous faisaient désirer de publier ce compte-rendu; malheureusement, l'espace nous fit d'abord défaut; ensuite quelques bruits défavorables commencèrent à courir sur le médium; même un spirite très connu, M. Innocenzo Calderone, avocat à Palerme, directeur de la *Filosofia della Scienza*, après avoir assisté à quelques séances de Mme Sordi, venait de soulever des doutes sur la sincérité de ces phénomènes. Peu de temps après, le *Messaggero* — le plus répandu des journaux de Rome — allait plus loin encore, en accusant ouvertement le médium de fraude. Dans une lettre publiée dans ce journal, le 2 décembre dernier, le « Dr V... » (qu'on nous dit être le Dr Villetti), écrit, en effet, en faisant allusion au récit de certaines séances, paru dans *Luce e Ombra*, de Milan :

Je ne désire pas entrer dans la critique et l'examen des expériences en question, n'y ayant pas assisté ; néanmoins, les expérimentateurs sérieux des phénomènes psychiques apprendront sans doute avec intérêt à connaître les circonstances dans lesquelles le médium Mme Sordi opère, ainsi que la constatation de certains faits très intéressants.

D'abord, il est bien que l'on sache que, jusqu'ici, Mme Sordi n'a pu produire des phénomènes que *chez elle*, assistée de l'une de ses filles et d'un fanatique inséparable, qui plusieurs fois déjà a été victime de charlatans et de mauvais farceurs...

En vainquant plusieurs obstacles de milieu et d'argent, on put expérimenter Lucia Sordi loin de chez elle et dans un milieu absolument rassurant au point de vue du contrôle. Malheureusement on ne put éliminer la présence de la fille et du protecteur fanatique. Eh bien ! dans plusieurs séances faites en ces conditions on n'obtint plus aucun phénomène rassurant et bien constaté ; au contraire, on put constater, à une lumière vive, que le médium, lié habilement à une chaise, allait et venait dans la pièce, avec ce siège sur son dos, comme un escargot sous sa coquille, en touchant à droite et à gauche les expérimentateurs et les objets, et en produisant ainsi une série de phénomènes que quelques assistants trop faciles à contenter auraient désiré classifier comme authentiques.

Quand on remplaça une boîte en bois grossière et vernie par une autre légère, polie et simple, mais sûre, on n'obtint plus les phénomènes étonnants de pénétration de la matière.

Les sonnettes, les tambourins, les boîtes à musique, placés à moins de distance du médium qu'on ne le faisait chez lui, mais à une hauteur un peu supérieure à la portée normale des membres humains, ne donnèrent *jamais plus* un son. Les empreintes en paraffine que certains artistes déclarèrent impossibles à reproduire normalement, alors que deux expérimentateurs les avaient imitées avec beaucoup plus de perfection, ne furent plus produites par les esprits... Les empreintes de la main du médium correspondirent parfaitement avec celle de l'esprit matérialisé : les mains du médium furent trouvées tachées de rouge après que l'esprit avait fortement frappé sur une paroi tapissée de papier rouge.

Quand on put causer avec le fantôme de quelques chers trépassés, ceux-ci, s'ils étaient ignorés par le médium, oubliaient de prendre la stature et les qualités spécifiques qu'elles avaient eu en vie, pour conserver, au contraire, celles du médium.

Mme Lucia Sordi, sauf le cas que je viens de parler, n'a jamais essayé d'expérimenter sous l'observation d'hommes de science en des milieux de contrôle sévère.

Ce médium est donc l'un des charlatans si nombreux dans ce genre ?

Je ne le pense point ; je crois, au contraire, que

tout ce que Mme Sordi produit, se passe durant un état d'inconscience pathologique du médium, qu'il serait intéressant d'étudier... mais au moins sans le protecteur fanatique.

Docteur V.

Il est assez naturel qu'après la publication de cette lettre, reproduite partiellement par d'autres journaux italiens, et après des lettres confidentielles que nous envoyaient, dans le même sens, des hommes de valeur, tels que le propriétaire et ancien directeur du *Messaggero* même, M. LOUIS CESANA (qui nous a, d'ailleurs, autorisé à le nommer), nous ayons préféré attendre, afin d'être peut-être à même, plus tard, de présenter cette question si controversée avec l'appoint de quelques nouveaux documents.

Ces documents, nous croyons les avoir maintenant entre les mains, grâce à l'amabilité de M. A. MARZORATI, directeur de la belle revue spiritualiste milanaise *Luce e Ombra* (1), dont l'évolution très heureuse ne peut que satisfaire les personnes attachées aux méthodes expérimentales et scientifiques dans cet ordre de recherches. Nous reproduirons donc pour les lecteurs des *Annales* les parties essentielles de ces documents, ainsi que la plupart des photographies, sans lesquelles le récit n'a qu'une valeur forcément incomplète.

Première séance. — 17 septembre 1910. — De 6 heures à 8 heures.

Cette séance a lieu *dans des locaux exclusivement destinés aux séances médiumniques*. Les assistants sont : MM. Angelo Marzorati, docteur Georges Festa, médecin et chirurgien, Ettorre, ingénieur, Annibal Tritoni, Joseph Squanquerillo, Albert De Nicola, le mari et la fille Pauline du médium (2), et enfin, le rapporteur soussigné.

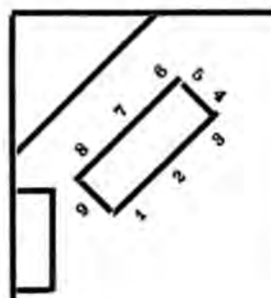
La chambre de la séance est grande, assurée contre toute intromission extérieure (l'appartement entier est d'ailleurs désert, étant réservé, comme je l'ai dit, aux expériences) et fournie de tout ce qui peut servir pour une séance importante.

Dans un coin de la pièce se trouve le cabinet médiumnique, assez grand, et limité à une certaine hauteur par un ciel en bois qui a dans sa partie intérieure un châssis également en bois, bien assuré aux parois, sur lequel est fixé le système de tirage du rideau médiumnique — un rideau à larges bandes blanches et noires, et divisé au milieu. Tout le mobilier du cabinet est constitué par le siège du médium et par une petite console en bois sur laquelle a été disposée une clochette à manche.

A droite du cabinet, le long du mur et à une distance suffisante du cabinet même, se trouve une table blanche à quatre pieds sur laquelle on a mis divers objets de différentes grandeurs pour les transports éventuels. La lumière, de couleur variée, est fournie par de petites lampes électriques fixées au centre du plafond.

Une fois le médium introduit dans le cabinet, on place sur le devant de celui-ci, au-dessous du rideau, une grille (2 m. 30 × 1 m. 70 environ, avec des barreaux solides, larges de 6 centimètres et d'une épaisseur de 12 millimètres, éloignés l'un de l'autre de 10 centimètres), sur la ligne supérieure de laquelle en est fixée une autre triangulaire, avec des barreaux identiques aux premiers, mais éloignés entre eux de 6 centimètres seulement, s'appuyant sur deux soutiens intérieurs, jusqu'à toucher les deux parois constituant le fond du cabinet. La grille de face est assurée par des liens (dont les nœuds sont soigneusement cachetés) à des crochets en fer fixés au châssis extérieur du cabinet. Le médium se trouve ainsi isolé comme dans une cage.

Une fois toutes les précautions prises pour que la séance se déroule d'une façon sérieuse et honnête (1), la chaîne est formée de la façon suivante :



1. — M. A. Marzorati
2. — M. Tritoni.
3. — M. Sordi.
4. — M. De Nicola.
5. — Mlle Sordi.
6. — Dr G. Festa.
7. — Ing. Ettorre.
8. — M. Squanquerillo.
9. — M. Gino Senigaglia.

Comme d'habitude, la table médiumnique est placée dans le sens de la face du cabinet, et à telle distance de celui-ci que le médium, en tendant le bras au dehors entre un barreau et l'autre, reste encore à une distance sensible des expérimentateurs les plus proches, et précisément des numéros 6, 7 et 8.

On fait la lumière rouge, et la séance commence, se déroulant continuellement en des conditions de contrôle réciproque parfait de la part de tous les assistants.

(1) Via Cappuccini, 18, Milan. — 8 fr. en Italie ; 10 fr. à l'étranger.

(2) Dans le but de ne pas trop troubler le milieu psychique habituel du médium, il avait été décidé de ne pas éliminer de la séance les deux membres de la famille du médium ; il est à peine besoin de dire qu'ils ont été l'objet, pendant toute la séance, d'un contrôle particulièrement actif de la part des expérimentateurs. (*Note du Rapporteur.*)

(1) Inutile de m'arrêter à ce qui se rapporte à la fermeture des portes, suppression des fenêtres, etc., etc. Ce sont là des précautions élémentaires que l'on sous-entend pour chaque expérimentateur avisé.

Le médium, — qui est une femme d'apparence robuste, encore jeune, de manières sympathiques, avec un air naïf qui inspire la confiance, commence à tomber en *trance*. Nous nous en apercevons par sa respiration qui devient pénible. On perçoit comme des efforts inarticulés, gutturaux, que le médium fait, semble-t-il, pour émettre les paroles. Enfin, comme dans un gargouillis, on entend le salut qu'on me dit habituel de *Remigio* (Rémy), la soi-disant entité qui se manifeste généralement par ce médium et qui est, à vrai dire, une personnalité intellectuellement embryonnaire. C'est une voix grosse, traînante, comme celle des apoplectiques : *Bonsoir pour tout le monde !...*

Le Rapporteur parle ici de phénomènes lumineux qui se produisent en grand nombre; ce sont de petites lueurs claires et bien définies qui paraissent isolées au milieu du rideau, s'élèvent comme en flottant et puis s'éteignent. Le phénomène se produit un grand nombre de fois en des circonstances différentes. On remarque parfois plusieurs de ces lueurs, les unes à côté des autres, de façon à prendre un peu l'apparence d'une rose; ces roses sont parfois deux, l'une à peu de distance de l'autre.

Nous ne nous arrêterons pas à ce phénomène, moins intéressant en ces conditions, pour en venir plus tôt au fait plus important, c'est-à-dire le

Passage de la tête du médium à travers deux barreaux de la cage.

Remigio, à un certain moment, nous invite à faire la lumière rouge et à observer la cage. Nous nous exécutons, nous tirons le rideau du cabinet, et nous regardons, MM. Marzorati, De Nicola et moi; les autres expérimentateurs restent dans la chaîne.

Le médium apparaît dans le centre du cabinet, assis, et serré contre la grille. Le cou est emprisonné entre deux barreaux, et la tête se trouve par conséquent entièrement hors de la cage. Le genou droit qui presse fortement contre celle-ci fait saillie lui aussi en dehors entre un barreau et l'autre : le coude du bras droit est appuyé sur la cuisse et sort un peu en dehors à son tour, en soutenant le menton.

Le médium se tient ainsi rigide comme dans une profonde méditation.

Notre premier mouvement est celui de tâter à plusieurs reprises cette tête, comme pour nous assurer qu'il s'agit réellement d'une tête humaine, et non point d'une grosse balle de caoutchouc. Le premier étonnement passé, nous procédons à un examen des cachets de la cage (bien que le phénomène n'ait au fond rien à faire avec l'état des cachets), de la cage en général et particulièrement des deux barreaux à travers lesquels a eu lieu le merveilleux passage.

Nous nous attardons longuement à cette besogne délicate ; tout est en ordre parfait. Je me baisse jusqu'à la base des deux barreaux en question, où ils rejoignent le châssis : aucun clou n'est déplacé. Nous faisons la même constatation pour la partie supérieure des barreaux. Tous les barreaux sont solides et intacts. Nous recommençons ensuite à tâter et à retâter, avec l'opiniâtreté de l'étonnement, le cou et la tête du médium, toujours rigide et silencieux comme un sphinx. Nous nous baissons, nous aiguisons nos regards : aucun signe sur ce cou et sur ce visage, aucune trace de frottement subi ; la chevelure crêpue, abondante et gonflée ne paraît pas du tout dérangée. Nous marquons avec un crayon sur les deux barreaux, le contour de la tête. Nous contemplons encore longuement, sans pouvoir en être lassés, comme pour le graver à tout jamais dans notre mémoire, le merveilleux phénomène, qui a le grand avantage de pouvoir se prêter à tout l'examen que nous pouvons désirer.

Mais il faut reprendre la séance. On ramène le rideau sur la façade du cabinet et on refait l'obscurité complète.

Quelques instants après, *Remigio* nous prévient que le médium a retiré la tête à l'intérieur de la cage.

On rallume la lumière rouge et on s'occupe des constatations nécessaires : le médium se trouve maintenant sur sa chaise, dans un sommeil tranquille. Nouvelle inspection aux cachets, aux barreaux : tout est bien à sa place. Le prodige s'est donc accompli de nouveau, en sens inverse !

Le Rapporteur raconte ici quelques phénomènes d'*attouchements* qui se produisirent alors, et il termine en disant :

La séance une fois levée, et avant de libérer le médium de la cage, M. Angelo Marzorati, M. De Nicola et moi, nous nous attardons à vérifier encore l'état de la cage. Tout est solide et en parfait état. Sur les deux barreaux d'en face on voit encore — témoignage posthume — les marques du crayon que nous avions tracées autour de la tête du médium : nous mesurons une fois encore la distance qui sépare un barreau de l'autre : ce sont bien 10 centimètres. Rien à dire ! (1) Moi d'un côté et M. De Nicola de l'autre, nous nous efforçons d'écarter l'un de l'autre les deux barreaux afin d'obtenir un espace plus grand ; nous n'obtenons pas grand' chose : la tête du plus petit bébé n'y passerait pas.

Quelques remarques avant de terminer.

(1) Le Dr Festa, l'un des assistants, a communiqué les mensurations suivantes des diamètres transversaux de la tête du médium, établies par le *craniomètre* : « diamètre bitemporal 14 cm.; diamètre biparietal 14 cm. »

La séance avait été préparée surtout en vue du phénomène dont je viens de parler et que certains parmi nous disaient avoir obtenu une fois déjà. Le phénomène était donc attendu par les expérimentateurs...

Or, si on songe que la plupart des phénomènes médiumniques, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, se produisent indépendamment de la volonté des expérimentateurs, sans aucun dessein fixé d'avance, de telle façon que les assistants sont généralement saisis au dépourvu dans leurs impressions de chercheurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le phénomène en question, par suite de la manière dont il s'est produit, revêt une importance remarquable aussi au point de vue de la constatation expérimentale.

ANGELO MARZORATI ; Docteur GIORGIO FESTA ; Ingénieur ETTORE ; ANNIBAL TRITONI ; Joseph SQUANQUERILLO ; Albert DE NICOLA ; GINO SENIGAGLIA, *rapporteur.*

Nous ne parlerons pas de la deuxième séance (20 septembre), non pas uniquement à cause des limites que nous impose l'espace dont nous disposons, mais aussi parce que l'importance de cette séance, remarquable sous plusieurs rapports, a été diminuée, sinon annulée, par un accident fort désagréable pour les partisans du médium. Voici, en effet, comment M. G. Senigaglia même décrit la fin de la séance.

... Nous décidons, avec le consentement de *Remigio*, de terminer cette séance si mouvementée. Nous faisons la lumière rouge, déjà préparés à trouver la cage en désordre, par suite des incidents de la soirée. O merveille ! le médium se trouve hors du cabinet, à gauche de celui-ci, sur la chaise que nous avions placée, au début de la séance, au fond de la chambre ; c'est sans doute le meuble que nous avions entendu, quelques instants auparavant, glisser sur le parquet et finir là. Et la cage paraît intacte : les cachets sont intacts, tous les crochets sont bien à leur place. Notre satisfaction est vive, mais de courte durée : en examinant minutieusement, comme d'habitude, chaque barreau de la cage, je m'aperçois que l'un parmi eux, et précisément l'un de ceux à travers lesquels a eu lieu le passage de la tête du médium, cède à la pression du bras, au point où il est rattaché au barreau transversal inférieur, et se détache. Par cette ouverture je parviens à pénétrer dans la cage : c'est vrai que cela n'a pas lieu sans peine, bien que je sais bien mince ! Nous nous souvenons alors des plaintes de *Remigio : « Le phénomène sera critiqué! »*

Nous partons, contrariés par cet incident fâcheux.

On comprend que l'incident est plus fâcheux encore que le Rapporteur n'a l'air de le croire. — Voici, en tout cas, la

Troisième séance. — 23 septembre 1910 de 6 h. à 8 h. 1/4

Local et conditions d'expérience habituels.

Deux jours après notre seconde et aventureuse séance, M. Marzorati et moi sommes informés par l'ingénieur Ettorre que le passage de la tête du médium à travers les barreaux de bois a été retenté avec succès chez le médium lui-même, sous le propre contrôle de l'ingénieur et celui de certains autres de nos habituels compagnons de séance, et que non seulement on a pu obtenir ce phénomène, mais encore celui de la sortie complète du médium de la cage, et cela avec une cage neuve et de la plus grande solidité, et sans qu'on ait pu vérifier la moindre altération dans l'assemblage des pièces qui la formaient, ni dans les cachets et marques préalablement posées en vue de la garantie de l'authenticité du phénomène.

M. Marzorati eut donc soin de faire transporter cette cage dans les locaux de nos réunions, dans le but de l'employer pour les expériences imminentes.

La séance est fixée à 5 h. 30, mais dès 2 heures, M. Marzorati, M. De Nicola et moi nous nous trouvons sur les lieux pour nous assurer de la solidité absolue de cette cage.

Elle est effectivement beaucoup plus robuste que la cage précédente ; le grillage de face mesure 2 mètres environ de largeur sur 1 m. 85 environ de hauteur ; les barreaux sont d'une épaisseur de 1 centimètre 1/2 et plus, d'une largeur de 0 m. 10, et sont éloignés entre eux de 0 m. 09 ou 0 m. 09 1/2 à peine ; de solides traverses en haut et en bas en maintiennent l'assemblage. Le grillage supérieur, très solide également et assez ample pour pouvoir toucher les parois murales du cabinet, a des barreaux moins larges et plus serrés entre eux.

M. Marzorati et moi voulons pousser les précautions à l'excès ; nous nous improvisons menuisiers, et, de concert avec un menuisier authentique, nous nous mettons à renforcer personnellement le grillage de face.

Nous disposons deux autres traverses, l'une sur la ligne supérieure, l'autre sur la ligne inférieure, et une profusion de gros et très longs clous bien rivés et rentrant à l'intérieur du bois d'un bon centimètre. Chaque barreau est assuré ainsi d'une façon absolue.

Si toute fatigue mérite récompense, la séance devra, certes, merveilleusement réussir !

Pour prévenir la répétition d'incidents, nous avons décidé de penser nous-mêmes aux photographies ; j'ai même, dans ce but, fait venir un de mes amis,

spirite et connaisseur en besogne, M. Giuseppe Magnetto, pour seconder M. Marzorati.

Nous disposons deux appareils : un grand, un petit. M. Marzorati, M. Magnetto et moi avons dûment signé les plaques (1).

Nous procédons à l'inspection la plus rigoureuse du cabinet médiumnique et de la chambre de la séance, et prenons les plus sérieuses précautions pour l'honnête déroulement de cette dernière.

La disposition des meubles reste la même qu'à la séance précédente : seulement, la chaise libre qu'on avait placée la dernière fois contre le mur, presque en face du cabinet, est posée cette fois à côté du cabinet, à gauche, et munie d'un coussin : si le médium sort de sa cage, il pourra ainsi s'asseoir promptement.

Nous enfermons le médium dans sa prison provisoire.

Les deux grillages, le supérieur et celui de face, sont serrés ensemble, en angle un peu obtus, par des fils de fer, une petite chaîne bien forte, et une grosse chaîne : chaque nœud et chacune des deux chaînes portent les plombs de contrôle.

Le grillage supérieur, comme je l'ai dit déjà, est parfaitement joint aux parois murales du cabinet. Des crochets en fer — trois de chaque côté, à de justes intervalles — assurent le grillage de face à la monture latérale du cabinet. Chaque crochet est ensuite enveloppé de liens de fil de fer, qui en assurent l'immobilité : chaque nœud est scrupuleusement muni du plomb de contrôle.

Nulle flexion de ces barreaux, nulle oscillation de cette cage n'est possible ! Elle peut bien résister aux attaques les plus fortes ; on ne peut en sortir qu'en la sciant.

Nous nous disposons en chaîne à la lumière rouge. Nous sommes les mêmes qu'à la séance précédente : seulement Mlle Lina, autre fille du médium, remplace sa sœur Paolina, et il y a de plus, comme je l'ai dit, mon ami Magnetto. L'ordre de la chaîne est le suivant :



1. — A. Marzorati ;
2. — Mlle Lina ;
3. — Dr G. Festa ;
4. — M. Magnetto ;
5. — M. De Nicola ;
6. — M. Ch. Festa ;
7. — M. Ettorre ;
8. — M. Tritoni ;
9. — M. Squanquerillo ;
10. — M. G. Senigaglia ;
11. — Mlle Milena.

La table de la chaîne, comme d'habitude, est posée en travers en face du cabinet, et à une distance suffisante de ce dernier pour préserver les expérimentateurs 8, 9, 10, de tout contact direct du médium, même s'il devait étendre son bras tout entier entre les barreaux. Le rideau du cabinet est ouvert. Dans la lumière incertaine, on distingue les taches blanches des barreaux.

Quelques faibles lumières apparaissent presque tout de suite vers le haut du cabinet.

Remigio nous salue par la bouche du médium tombé immédiatement en *trance* profonde, et demande l'obscurité.

Le rideau du cabinet est fermé des deux côtés par deux énergiques mouvements successifs, donnés à sa partie la plus haute. Je rappelle que le rideau est disposé sur le devant de la cage : le médium ne pourrait absolument pas effectuer des mouvements semblables (et ceci, bien qu'intuitif *a priori*, nous le vérifierons ensuite à la fin de la séance).

Je suis touché à l'épaule par je ne sais quoi de mince et de léger qui semble jouer au-dessus ; qu'est-ce donc? Je me souviens de la fameuse cravache de *Remigio*. Les habituelles « roses » lumineuses apparaissent en haut du cabinet, et flottent un peu avec des mouvements de papillons. *Je désire que ces mains s'élèvent encore!* m'écriai-je subitement. Ces mains m'obéissent : *elles montent vers le plafond et se dissolvent à une grande hauteur.*

Remigio est aujourd'hui de très bonne humeur. *Sortiras-tu?* lui demande M. Squanquerillo. *Je sortirai si vous me donnez mille francs!* répond notre interlocuteur invisible. *Si tu sors,* ajoute l'autre, *fais-moi un peu de massage! — Je ferai du massage à ton portefeuille!* réplique promptement Remigio. *Chantez, chantez,* recommande-t-il ensuite. Moi, je ne me distrais pas une seconde ; l'oreille tendue vers le cabinet, je surveille chaque rumeur de là-dedans. De légers craquements révèlent qu'un travail silencieux est en train de s'y accomplir. Au bout d'une vingtaine de minutes environ, on entend résonner la voix de *Remigio*. *Faites la lumière rouge ; Marzorati, allez tout de suite préparer la photographie ; vérifiez bien ; soyez scrupuleux ; faites vite!* Nous comprenons que le médium se trouve avec la tête hors du grillage ; nous nous exécutons.

Le médium est, en effet, selon son habitude, assis contre le grillage, le col emprisonné et bien serré entre les deux barreaux, la tête inclinée à gauche, le coude du bras droit appuyé sur la cuisse droite, l'extrémité du bras insinuée au dehors pour soutenir le visage. Nous vérifions *minutieusement* la cage, barreau par barreau, nœud par nœud, crochet par crochet, chaîne par chaîne, plomb par plomb : tout, même ce qui est superflu : c'est une fièvre de véri-

(1) Il est superflu de dire que ces plaques furent ensuite développées par Marzorati et Magnetto eux-mêmes.



Fig. 1

de nouveau, méticuleusement, l'état de la cage : tout est solide, tout est intact et parfait ! Le phénomène a été presque silencieux.

Nous refaisons la lumière et recomposons la chaîne. Ce que nous attendons maintenant, c'est la sortie complète du médium de la cage. L'extraordinaire phénomène réussira-t-il ? Notre voix intérieure nous dit que oui. *Chantez toujours,* incite *Remigio : ne rompez jamais la chaîne, et ne faites la lumière que lorsque je vous le dirai, je vous le recommande, « carini »!* Nous le rassurons. *Dites-moi d'abord un Ave Maria,* demande-t-il ensuite avec un ton humble de prière, comme à titre de récompense anticipée pour ce qu'il va faire (*Remigio* veut souvent des *Ave Maria* et des *Pater noster*). Quelques-uns des assistants le satisfont sommairement.

Je me penche vers la cage, décidé à suivre de l'oreille le mystérieux procédé. Ce sont d'abord des craquements comme causés par un modeste ver rongeur, à intervalles mesurés. Puis, ces craquements vont s'accentuant : de temps en temps, un bruit sec,

fication qui nous a saisis. Tout est intact et parfait. Notre certitude est absolue.

On exécute la photographie (voir figures 1 et 2), et l'on reprend la séance après avoir refait l'obscurité. Après quelque temps, Remigio nous avertit, comme préoccupé, que le médium n'arrive pas à retirer sa tête dans le grillage. *Voilà que tu plaisantes, Remigio!* s'écrie quelqu'un. *Non,* répond l'autre, *cette fois, c'est vraiment ainsi, courez vous pourvoir d'une scie.* Tandis que nous discutons si nous devons ou non prendre Remigio au sérieux, une de ses risées habituelles, espiègles, prolongées et gutturales, nous arrête à notre place. *Faites la lumière rouge,* nous dit-on, *et regardez !* Nous nous exécutons et nous observons : le médium gît abandonné sur sa chaise, au beau milieu du cabinet, dans un sommeil ordonné et tranquille. Nous vérifions



Fig. 2

comme celui d'un éclat de bois ; le temps passe ; il doit y avoir désormais une demi-heure que nous attendons. *Chantez, chantez,* insiste Remigio toutes les fois que la ritournelle de la chanson finit, et le chœur reprend d'une nouvelle haleine le motif accoutumé. Ce chant insistant arrive à assumer la force d'une invocation. Des voix graves des hommes se détache la voix frêle de la petite Milena, qui est à mon côté. La chanson est jolie et pathétique : c'est *Santa Lucia.* Je n'oublierai jamais cette soirée, ce chant. Je pense à cette scène de *Lourdes* de Zola, lorsque les imploininterrompu ; il semble qu'un ver démesuré s'acharne à son œuvre destructive. Le bois fait entendre désormais des éclats violents et fréquents. On sent que le grand moment s'approche. *Chantez!* crie *Remigio* comme dans un effort. Des cris d'encouragement percent les chants des assistants : les efforts de l'opérateur occulte se confondent dans la tension incitatrice des expérimentateurs. Un éclat suprême : le silence. Je me sens tout à coup touché : quelqu'un est debout à mes épaules : je suis serré au thorax, embrassé et soulevé de tout mon poids de sur la chaise avec une

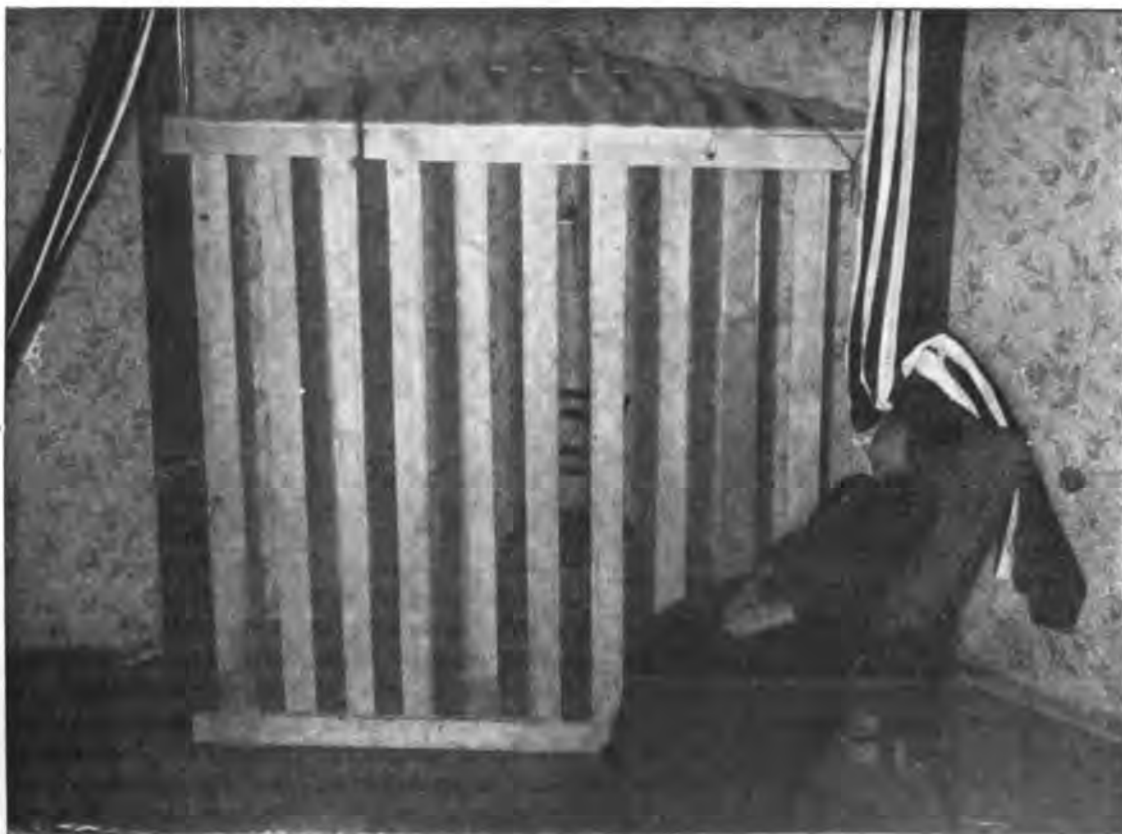


Fig. 3

rations des fidèles, réunis par ce chœur obstiné et toujours montant, arrivent à triompher de la résistance du miracle. Et je pense, en proie à une indéfinissable impression, qu'à travers ces prières et ces chants, à travers ce mélange de sacré et de profane, dans cette chambre obscure, presque au ban de l'humanité *bien-pensante* en notre qualité de sacerdotes improvisés du mystère, tout un grand miracle scientifique est sur le point de se célébrer, un miracle scientifique auquel peut-être personne ne voudra, hors de là, prêter foi. C'est bien d'autres sacerdotes qu'il devrait y avoir : et c'est ailleurs et autrement qu'ils devraient être célébrés ! Mais la mesquinerie inconsciente des petits hommes ne le permet pas. Le travail sourd dans la cage va toujours en augmentant : maintenant, il est facilité remarquable. Je le crie à mes compagnons : *Vive Remigio!* s'écrient-ils comme un seul homme. Je sens sur mon visage l'haleine chaude et oppressée de l'être qui m'étreint ainsi, et qui montre dans ses étreintes l'enthousiasme de l'être sur le point de tenir une chère promesse, joint à la satisfaction de sa propre puissance déployée. Je n'ai pas le temps d'explorer son corps. Il m'échappe et entreprend le tour de la chaîne. Tout le monde est gaiement touché : M. Squanquerillo doit se défendre d'un véritable assaut de chatouillement qui le fait sauter sur sa chaise.

C'est fini.

Nous entendons la voix de *Remigio* à distance : elle semble à l'intérieur du cabinet : *Dieu vous bénisse,*

vous et vos familles, remerciez-le; ce phénomène ébranlera beaucoup de sceptiques! Je ne reconnais plus l'être qui s'enthousiasmait au chant de la *Ciociara*.

Nous faisons la lumière rouge. Le médium dort profondément sur la chaise préalablement posée pour lui à gauche, hors du cabinet médiumnique. Nous le photographions (*voir fig.* 3).

Nous visitons longuement, méticuleusement la cage, de tous côtés, partout, clou par clou, nœud par nœud, plomb par plomb, barreau par barreau, à l'intérieur, à l'extérieur, de face, en haut : TOUT EST ABSOLUMENT PARFAIT. L'étourdissant phénomène s'est donc accompli à merveille.

Le médium est à bout de forces.

Notre moral, secoué à notre seconde séance, s'est dans celle-ci magnifiquement relevé!

ANGELO MARZORATI, Dr GIORGIO FESTA, Ing. ETTORE, ANNIBALE TRITONI, GIUSEPPE SQUANQUERILLO, CARLO FESTA, RAG. GIUSEPPE MAGNETTO, ALBERTO DE NICOLA, GINO SENIGAGLIA, *rapporteur*.

Quatrième séance. — 27 septembre de 6 h. 1/2 à 7 h. 3/4

Locaux accoutumés, chambre de réunion habituelle. Dans l'assistance, cette variante : M. Carlo Festa est absent, et les trois filles du médium se trouvent au complet.



Fig. 4

Dans cette séance, nous voulons laisser libre champ à la production spontanée des phénomènes. Donc, pas de cage, et le cabinet médiumnique, qui reprend son aspect normal, est muni seulement du rideau habi-



Fig. 5

tuel ; au centre, une chaise avec coussin attend le médium, qui y restera libre, et en dehors de la chaîne des assistants. Libre, par manière de parler, car elle est aussitôt mise dans l'impossibilité absolue de bouger, je ne dirai pas un bras, mais une main, un doigt seulement ; et cela, moyennant d'ingénieux et compliqués liens, tout en un morceau, une véritable camisole de force (*voir figures* 4 *et* 5) assurée par de multiples plombs de contrôle, invention et fatigue dues au signor Tritoni. Non seulement : la main du médium est ordinairement ornée de plusieurs bagues ; eh bien, le Dr Festa a retenu jusqu'à ces bagues par des liens et des plombs de contrôle, de façon à ce qu'il ne puisse s'en débarrasser sans altérer ces liens et ces plombs (*voir figures* 6 *et* 7) ; en admettant même l'invraisemblable hypothèse que notre sujet réussisse en fraudant à se libérer momentanément de ces liens pour les recomposer ensuite, il nous reste toujours cette autre garantie. Ensuite, si quelque manifestation se produit, nous aurons en l'absence de tout anneau dans la main matérialisée, une preuve de l'authenticité du phénomène ou tout au moins d'un fait supernormal.

Dans le cabinet médiumnique, comme d'habitude, la petite console ; sur elle, la clochette de métal à manche. A la droite de ce dernier, le long du mur, la table ordinaire avec objet transportable. Fenêtres

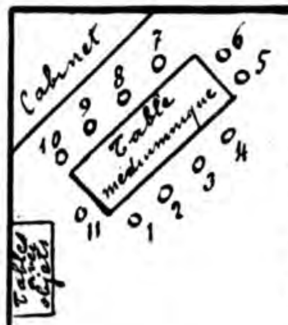
et portes, tout est annulé ou fermé à clef : j'ai les clefs dans ma poche.

Nous faisons la lumière rouge et nous nous dispo-



Fig 6

sons en chaîne comme d'habitude et dans l'ordre suivant :



1. — Angelo Marzorati ,
2. — Signora Milena.
3. — Sig^n. Magnetto ;
4. — Sig. Squanqueril'o ;
5. — Signola Lina ;
6. — Gino Senigaglia ;
7. — Ing. Ettorre ;
8. — Sig. Tritoni ;
9. — Dr Festa ;
10. — Sig. De Nicola;
11. — Sigorina Paolina.

Le rideau du cabinet est ouvert. Le médium tombe vivement en *trance* et *Remigio* nous salue de sa façon accoutumée et nous invite à parler. Deux énergiques tirées ferment le rideau médiumnique des deux côtés ; le phénomène s'est identiquement vérifié à la séance précédent : si, alors, libre dans ses mouvements, mais enfermé comme il l'était dans la cage, le médium n'aurait pu en aucune façon exécuter directement ces mouvements, à plus forte raison, il en serait incapable aujourd'hui, où ses liens l'empêchent de lever un seul doigt !

Sur la face du cabinet, à hauteur d'homme, toujours à la lumière rouge (très faible pourtant) apparaissent les deux phalanges d'un pouce, d'un index et d'un médius, appartenant à une invisible main, une main droite retournée la paume vers l'extérieur, aux doigts bien écartés, d'une luminosité blanche, très brillante et de proportions de beaucoup supérieures aux normales. Ce n'est pas cette fois une phosphorescence ou luminosité recueillie comme sur les pointes des doigts : les fragments de cette étrange main semblent, qu'on me passe la phrase, comme *faits de lumière*. Nulle irradiation autour : les contours de cette main lumineuse se détachent énergiquement sur le fond obscur. La vision se dissout bientôt.

Remigio veut l'*obscurité complète*. Il prie tout de suite le Dr Festa de se lever, de maintenir la chaîne d'une main (la gauche) et de lever l'autre (la droite) à la hauteur de la tête, en s'approchant du cabinet. La main de l'expérimentateur est aussitôt saisie et serrée longuement par une main complètement matérialisée. Le Dr Festa peut aisément tâter cette main de tous côtés : il déclare qu'elle est *complètement dépourvue de liens et d'anneaux*. C'est au tour de Marzorati : il se porte auprès de moi, s'approche du rideau, éprouve le contact de cette même main, l'explore avec la plus grande attention et fait des constatations identiques. Non seulement : tandis qu'il rejoint sa place dans la chaîne, il va dépasser M. De Nicola, lorsque deux mains lui battent avec force sur les épaules.

Remigio nous prie de nous éloigner un peu avec toute la table du cabinet : je ne peux m'empêcher de penser que notre déplacement vient de rendre libre le passage du cabinet à la chambre : immédiatement derrière M. De Nicola se trouve, en effet, la table avec les objets transportables, et M. Marzorati vient de



Fig.7.

passer par là avec peine. Je maintiens la place occupée auparavant par le Dr Festa, et, pour prêter une plus grande attention à ce qui arrive dans le cabinet, tout en me maintenant dans la chaîne, je me retourne en face du cabinet, le dossier de la chaise contre ma poitrine.

Sur la paroi à droite du cabinet apparaissent de petites lumières, simultanément : elles sont deux, trois, qui se meuvent à une distance considérable l'une de l'autre (même plus d'un mètre) et s'éteignent bientôt.

D'autres lumières se montrent sur la face du cabinet, en haut. Je commande à ces lumières de se porter encore plus haut ; avec un mouvement de papillon, elles montent incontinent vers le plafond, et s'évanouissent à une grande hauteur. Le phénomène — rappelons-le nous — s'est déjà vérifié à de précédentes séances.

Et voilà qu'une personnalité agissant en pleine liberté est derrière nous et fait le tour de la chaîne. Elle s'arrête à chaque expérimentateur, parlant à l'un, plaisantant avec l'autre. C'est *Valentine!* s'écrie quelqu'un parmi les assistants de vieille date. La voix de la personnalité est cette voix habituelle qui semble un murmure : gracieuse et à phrases rapides. Il y a une pause autour de la chaîne, et pendant ce temps des bruits sont entendus dans la chambre : c'est la table, posée auparavant à droite du cabinet, qui est traînée avec énergie. La personnalité inconnue reprend le tour de la chaîne. Elle est chez moi, mais, par la position où je me trouve, je ne peux avoir avec elle un plein contact : je ne réussis qu'à serrer sa main, tandis que ma visiteuse a ses frissons ordinaires, comme fiévreux. C'est la main habituelle, c'est du moins ce qu'il me semble : la main, dirai-je, que j'ai touchée peu de temps avant auprès du rideau, qui rappelle en tout la propre main du médium et qui me paraît une carctéristique des personnalités se manifestant autour de la chaîne. *Cette main est complètement dépourvue de liens et d'anneau.* Si le médium, à la fin de la séance, se présente avec tous ses liens intacts et se bagues en place — pensai-je — voici une nouvelle et lumineuse confirmation de l'idée que je m'étais déjà faite à la seconde séance : en supposant même, quoiqu'il ne soit pas prouvé (il faut d'abord éclaircir la question de l'existence ou non de la *contemporanéité* entre les manifestations de vie dans le cabinet médiumnique et celles actives au dehors, de la part des personnalités complètement constituées), que ce soit le médium lui-même qui sorte du cabinet pour agir autour de la chaîne des assistants, se laissant même aller à des tentatives de tromperie envers eux à propos de son identité, tout doute sur l'état conscient ou un état somnambulique pur et simple du médium, devra nous abandonner, quand ce ne serait qu'à cause *de ces mystérieux et surnaturels pouvoirs, qui n'accompagnent certes aucun état simplement somnambulique et d'autant moins l'état de conscience normale.* D'autres expérimentateurs, après moi, de même que d'autres avant moi, constatent et déclarent à haute voix que les mains de la personnalité agissant autour de la chaîne sont *dépourvues de liens et d'anneaux.*

La clochette à manche, posée auparavant sur la petite console dans le cabinet, se promène gaiement autour de la chambre, à une hauteur considérable : la boîte métallique résonnante, naguère située sur la table supportant des objets de transport, suit bientôt son exemple, Marzorati, moi et d'autres encore observons nettement la contemporanéité entre le son de ces objets, dans un rayon du cabinet que nous calculons pouvoir aller jusqu'à un mètre et demi, et la voix de *Remigio* dans le cabinet même. En dehors de cette contemporanéité entre des effets *partiels*, dirai-je, dans un rayon d'action limité à l'extérieur du cabinet, et des accents de vie à l'intérieur du cabinet, il ne m'a pas été donné d'en enregistrer d'autres marquées.

... Je dois avouer, à vrai dire, que l'envie me saisit, à certains moments, de faire un peu de lumière rouge avec certaine petite lampe que j'ai dans ma poche, même pendant une seconde, dans le cabinet, tandis que s'accomplissent les manifestations de la personnalité mystérieuse autour de la chaîne, pour constater si le médium se trouve pendant ce temps dans le cabinet ou non ; mais plusieurs expérimentateurs me rappellent la défense faite à ce sujet par *Remigio* au commencement de la séance et je n'insiste point : si la patience est une vertu pratiquement excellente dans la vie en général, elle l'est d'une façon toute particulière en fait de recherches médiumniques : il faut savoir attendre... souvent les preuves arrivent et *lumineusement* d'une façon spontanée. Les résultats de la séance dont je parle ne m'autorisent donc pas à ajouter rien de remarquable à ce que j'ai cru pouvoir me risquer à affirmer, à la suite des résultats de la seconde, au sujet des *contemporanéités qui nous intéressent* (1).

Je dois seulement avertir, et ceci vient appuyer ce que j'avais pu remarquer alors, que durant l'un des très courts intervalles entre la cessation subite de l'activité manifestée autour de la chaîne (et à l'endroit

(1) Au moment de livrer les épreuves de ce récit, qui doit clôturer l'exposition d'un premier groupe de séances, je ne peux résister — au prix d'anticiper sur des nouvelles que je me promets de fournir avec force détails dans les futurs numéros de la Revue qui m'accueille — à la tentation de rendre justice à mes compagnons d'expérience, en faisant connaître qu'à des séances postérieures à celle qui nous occupe, j'ai pu, à des reprises réitérées, dans des conditions d'expériences des plus satisfaisantes et de la façon la plus absolue, constater une contemporanéité entre la présence agissante qui se trouvait *derrière moi* (présence perçue par des contacts et murmures de voix), d'une personnalité complètement constituée et ressemblant sin-

le plus éloigné du cabinet) et la voix de *Remigio* promptement resurgie dans le cabinet même — jamais, dans ces si rapides retours présumés de la personnalité inconnue dans le cabinet, on n'a entendu à l'intérieur un bruit de chaise remuée, comme produit par qui s'y replacerait tout à coup et avec élan, ou un déplacement de rideau, ou même un déplacement d'air produit par ces mouvements — le Dr Festa, l'expérimentateur le plus proche du mur (n° 6 autour de la table médiumnique) qu'il faut raser pour accéder, d'un des côtés, de la chambre au cabinet, a perçu un léger et rapide froissement, comme d'un être qui, soudainement et de façon absolument anormale, rentrerait dans ce dernier. Le rideau du cabinet s'abat sur mon visage avec force : il y a derrière quelque chose de volumineux et de dur qui rebondit sur la table : c'est le coussin du médium. *Remigio* fait entendre une de ses habituelles risées gutturales de satisfaction gamine : il a voulu se moquer de moi, de ma bizarre position d'expérimentateur zélé !

Il y a un court intermède lumineux. Des lumières partent du voisinage du cabinet et se dirigent vers sa droite, comme le long de la paroi, durant un grand trait, jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'autre paroi d'angle, qui a tout de suite une porte de communication avec une autre chambre, porte dûment fermée. Ces lumières sont blanches, rappellent les roses lumineuses des premières séances et flottent avec un mouvement lent et incertain de papillon ; elles disparaissent, reparaissent tout de suite là même où elles viennent de s'éclipser, hésitent, semblent jouer tout à fait spontanément. Des coups, comme des battements de main, résonnent sur cette porte fermée. Les lumières s'éteignent alors. Pendant ce temps, nul bruit dans le cabinet médiumnique.

Et les tours des énigmatiques personnalités autour de la chaîne recommencent. Je décide de reprendre ma position normale sur la chaise pour pouvoir plus aisément les examiner, si possible. Marzorati ressent des contacts répétés aux épaules, aux oreilles, et beaucoup de caresses : une voix murmure à son oreille d'une façon incompréhensible. Son bras droit est attiré avec intention, et sur sa main, qui reçut une brûlure dans la séance précédente à la suite de l'éclat du magnésium et qui le fait souffrir, quelqu'un souffle avec un empressement délicat et y dépose un léger baiser. L'expérimentateur peut s'assurer que la *main de cette personnalité ne porte ni liens, ni anneaux*. M. Squanquerillo invite cette dernière à soulever Marzorati par la taille. Marzorati est aussitôt soulevé avec énergie de la façon demandée : il est debout, et sa chaise, momentanément libre, est pendant ce temps battue à plusieurs reprises contre le parquet. Je suis fortement serré au thorax ; des doigts me griffent avec intention et vivacité sur le dos comme pour attester la liberté de mouvement des mains auxquelles elles appartiennent. L'ingénieur Ettorre, mon voisin, reçoit aussi de ces inoffensives égratignures. La vivace créature m'échappe : il m'a été impossible d'explorer ce corps. Je la sens maintenant prodiguer ses plaisanteries affectueuses à M. Tritoni. *Si le médium n'était pas fatigué*, sonne la voix de *Remigio* du fond du cabinet, *que de choses je vous ferais voir !* Et là un grand rire satisfait. La séance est terminée.

Nous faisons la lumière. Le médium est profondément endormi dans le cabinet, sur sa chaise. *Nous vérifions l'état des liens et des plombs :* TOUT EST INTACT, SERRÉ, EN PLACE. Nous le délions. Nous vérifions les liens et les nœuds des bagues : LA MÊME PERFECTION, LE MÊME ORDRE. La vérification accomplie par Marzorati, moi et d'autres expérimentateurs, est, plus qu'on ne le peut dire, *scrupuleuse*.

ANGELO MARZORATI, Dr GIORGIO FESTA, Ing. ETTORRE, ANNIBALE TRITONI, GIUSEPPE SQUANQUERILLO, GIUSEPPE MAGNETTO, ALBERTO DE NICOLA, GINO SENIGAGLIA.

Le rapport sur ces séances suffit-il à détruire les soupçons, les négations exprimées par le Dr VILLETTI dans la lettre que nous avons reproduite au début de cet article ? Nous laissons les lecteurs répondre eux-mêmes à cette question, conformément aux remarques qu'ils doivent avoir faites en suivant le récit de M. Senigaglia. Nous nous bornerons à faire observer que le « protecteur fanatique » dont parle M. Villetti n'assistait pas à ces séances ; qu'on n'opérait pas chez Mme Sordi ; qu'il n'y a aucun doute qu'un médium entrancé qu'on ne surveille point va et vient, dans la salle de la séance, bien qu'étant lié à une chaise — et cela même *à une lumière vive* (comme le dit M. Villetti), c'est-à-dire alors même qu'il ne peut qu'être découvert. Enfin, pour ce qui se rapporte à l'observation selon laquelle, « quand on peut causer avec le fantôme de quelques chers trépassés, ceux-ci, s'ils étaient ignorés par le médium, oubliaient de revêtir la stature et les qualités spécifiques qu'elles avaient en vie, pour conserver, au contraire, celles du médium », nous pourrions citer un épisode raconté par l'un des assistants des séances dont on vient de lire le compte-rendu : le docteur Georges Festa (1). Au sujet de cet épisode, le docteur

gulièrement dans ses caractéristiques somatiques au médium, et une respiration forte et distincte, en tous points semblable à celle habituelle du médium en *trance ;* et cette respiration, soit dans le cabinet tant que la personnalité en question s'est trouvée dans un rayon du cabinet que j'évalue approximativement à un mètre et demi, soit partout dans la chambre, à une distance semblable de la personnalité dont il s'agit, si celle-ci a dépassé le rayon que j'ai dit.

(1) *Luce e Ombra*, septembre 1910, p. 440.

Festa fait la même constatation que son confrère le Dr Villetti, mais en tire une conclusion toute différente, en concluant ainsi :

Quelle est donc l'explication de ce phénomène?... Quelqu'un pourra dire que nous avons été victimes d'un truc; mais nous, qui avons bien pu apprécier la différence des deux formes corporelles, la différence de leurs vêtements, et surtout que le médium n'a pas bougé de sa cage, nous n'éprouvons aucunement ce doute. Nous pensons plutôt, en nous souvenant aussi des impressions que nous avions déjà rapportées des séances avec Eusapia Paladino, que la matière dont se revêt l'esprit pour se rendre tangible pour nous est prise du médium... Je n'hésite donc pas à considérer tout le phénomène comme étant dû à un dédoublement du médium.

Il s'agit donc plutôt de l'*interprétation* d'un phénomène que de sa *constatation*.

Enfin, sans aller plus loin, il est fort possible que le Dr Villetti ait raison, et que Mme Sordi ne soit qu'une malade simulatrice; mais il faut reconnaître que la preuve n'en est pas encore faite par lui, peut-être à cause de la brièveté de sa lettre, qui empêche qu'on puisse juger de la valeur de ses arguments.

Quant à M. J. CALDERONE, directeur de la *Filosofia della Scienza*, il paraît s'être maintenant ravisé, au moins en partie, et il se montre assez favorable au nouveau médium romain, tout en faisant preuve de prudence.



Le dernier écho des polémiques au sujet de Lucie Sordi nous arrive par un article que M. E. MONNOSI, rédacteur du *Giornale d'Italia*, publie dans le numéro du 22 janvier de son journal.

M. Monnosi a assisté à l'une des séances qui ont été faites avec Mme Sordi dans le local que nous avons décrit plus haut — local loué expressément à Rome par la Société Milanaise d'Etudes Psychiques, dont le président honoraire est le sénateur A. Fogazzaro, écrivain célèbre, et le président effectif, le sénateur Brioschi, grand industriel, aux libéralités duquel est due particulièrement la possibilité dans laquelle se trouve la Société Milanaise de faire ce qu'aucune autre Société similaire ne pourrait se permettre aujourd'hui.

L'une des personnes qui avaient assisté à cette même séance manifesta le désir d'examiner de nouveau, avec un ami et en plein jour, la grille du cabinet médiumnique : inutile d'ajouter qu'il fut immédiatement fait droit à ce désir. L'examen devait plus spécialement constater si les crochets étaient bien solides, et si les barreaux ne pouvaient pas être mus. Comme on ne constata, à ce point de vue, rien de suspect, on songea à essayer si l'élasticité des barreaux n'était pas telle à permettre le passage d'une tête ou d'une personne. Un jeune garçon assistait à l'expérience : on avait dû relâcher plus ou moins les barreaux, ce qui fait que leur élasticité s'était beaucoup accrue; les deux chercheurs poussèrent fortement les lattes en sens inverse; avec un grand effort, *le jeune garçon passa*.

M. Monnosi trouve que cela ne prouvait pas encore grand'chose. On avait opéré en plein jour, et non pas dans l'obscurité; deux hommes avaient forcé la tension des lattes; il aurait fallu prouver que le médium, dont la corpulance est plutôt forte, pouvait passer où avait passé un garçon agile et mince; il fallait enfin prouver que les barreaux de la grille se trouvaient dans la même condition de résistance que durant les séances.

Malgré cela, on comprit qu'il fallait en prévenir immédiatement la Société Milanaise. Le professeur Marzorati, secrétaire de la Société et directeur de *Luce e Ombra*, accourut à Rome, et on songea aussitôt à éliminer le doute qui pouvait exister. On construisit une autre grille : la hauteur a été réduite de dix centimètres, l'épaisseur des barreaux a été portée à quatre centimètres, leur distance fut ramenée de 9 cm. à 8.

L'expérience fut alors tentée de nouveau. M. A. Marzorati, M. G. Senigaglia, le chev. Sasselli, le prof. Fontana, le Dr G. Festa, le chev. De Nicola, l'avocat Valenti, M. Magnetto, le chev. Tritoni, M. Squanquerillo et M. Monnosi étaient présents.

Le médium est introduit dans la cage : on constate que les grilles ont une rigidité inflexible; les attaches sont rigoureuses; les cachets sont nombreux et bien nets. La séance commence; on obtient des lueurs merveilleuses, des bruits étranges, des contacts inexplicables, etc. Enfin, Remigio demande la lumière : le médium est hors de la cage, assis sur le fauteuil, enroulé dans la couverture. Les liens, les cachets sont intacts; les barreaux sont solides et rigides comme auparavant.

Maintenant, l'authenticité de ces phénomènes est enfin bien prouvée?

La prudence nous conseille de repousser tout jugement dans un sens ou dans l'autre, mais la logique nous engage à suivre ces expériences avec confiance et avec le plus vif intérêt.



GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Première Partie : SON UTILITÉ

(Conférence faite a la Société Universelle d'Études Psychiques, a Paris, le 1er Février 1910.)

Mesdames, Messieurs,

Je ne m'étendrai pas longuement sur le but de cet entretien. Ma tâche est simple. Elle est de vous faire connaître le rôle que la plaque sensible est appelée à jouer dans l'étude des phénomènes psychiques.

Aujourd'hui je vous parlerai de son utilité, des grands services qu'elle peut nous rendre.

Dans une séance ultérieure, j'appellerai votre attention sur les méfaits dont elle se rend coupable ou plutôt dont se rendent coupables en son nom des observateurs inattentifs ou négligents; sur les apparentes trahisons qu'elle commet, en un mot sur les illusions, les erreurs et même, hélas! les fraudes auxquelles peuvent donner lieu les clichés photographiques. Mais laissons dans l'ombre pour l'instant ce côté affligeant de la question, et ne nous occupons que des services précieux que nous sommes en droit de réclamer du gélatino-bromure d'argent dans l'étude de ces phénomènes si particuliers qui vous intéressent.

Et d'abord, ces phénomènes psychiques, vous plaît-il que nous les définissions?

J'appelle phénomène psychique tout phénomène dans lequel l'intelligence humaine joue un rôle que nous ne savons pas encore expliquer. Un exemple très caractéristique des faits de cet ordre nous est fourni par ce que l'on appelle la transmission de pensée.

Normalement nous communiquons nos pensées à nos semblables par le geste, la parole, l'écriture et quelques autres moyens extérieurs, tels que les signaux optiques, la télégraphie électrique avec ou sans fil, tous moyens qui dérivent en somme du geste, de la parole ou de l'écriture; tous moyens que nous comprenons, que nous expliquons, ou du moins que nous croyons comprendre et expliquer. Ce ne sont point là des phénomènes psychiques.

Mais quand, de Paris où il est enfermé dans sa chambre, un observateur transmet, sans appareils, une pensée, une image, une sensation à un autre observateur installé à Reims ou même à Versailles nous nous trouvons en présence d'un phénomène psychique; car nous ne pouvons expliquer une telle communication par aucune des lois physiques ou naturelles que nous avons l'habitude de reconnaître.

Ceci n'est qu'une première forme des phénomènes psychiques; il en est une autre. J'appelle aussi phénomène psychique tout phénomène dans lequel intervient une intelligence qui nous semble extérieure à l'intelligence normale des assistants; extérieure à cette intelligence et différente d'elle.

Un bon exemple de psychisme de cette seconde catégorie serait la table frappante, la vulgaire table frappante qui viendrait à révéler des faits absolument ignorés de la conscience normale de chacun des observateurs.

Voilà donc, messieurs, ce que nous entendons par « phénomènes psychiques » et peut-être ne voyez-vous pas bien comment la photographie peut intervenir en de semblables recherches. Mais patience. Tout n'est pas transmission de pensée et conversation tabulaire dans le domaine des études psychiques.

Si nous explorons méthodiquement ce domaine, nous ne tardons pas à reconnaître qu'il est triple. Les manifestations du psychisme se produisent sous trois aspects différents. Ces aspects, il est vrai, s'ajoutent parfois et se combinent l'un à l'autre, mais ils n'en sont pas moins distincts pour cela.

Les faits que nous étudions sont, ou bien intellectuels — comme la transmission de pensée dont nous parlions tout à l'heure — ou bien physiologiques — comme par exemple le phénomène de la baguette divinatoire — ou bien physiques — comme les mouvements d'objets sans contact, les lévitations, les apports et les matérialisations.

Je le répète, il est bien rare qu'une manifestation soit uniquement intellectuelle, uniquement physiologique ou uniquement physique. Presque toujours deux au moins de ces divers éléments se trouvent réunis; ils n'en sont pas moins distincts dans leur nature et facilement dissociables pour la raison.

Eh bien! il va de soi que dans l'état actuel de nos

connaissances la plaque sensible ne nous rendra guère de services si nous cherchons à l'appliquer à l'étude des phénomènes intellectuels. Peut-être se montrera-t-elle un peu plus efficace sur le terrain des phénomènes physiologiques ; mais surtout elle nous sera d'une extrême utilité dans l'examen des phénomènes purement physiques.

Et permettez-moi, messieurs, de vous faire à ce propos un aveu pénible. Les phénomènes physiques de la médiumnité sont les seuls dont je me sois occupé méthodiquement. Je respecte et j'admire les hommes courageux qui se sont voués à l'exploration des aspects supérieurs du problème et des faits intellectuels en particulier. Je n'ai jamais été tenté de les suivre. Si belle que soit leur entreprise, je ne peux me défendre de la considérer comme prématurée et je crois encore que c'est parmi les phénomènes inférieurs, terre-à-terre, je veux dire parmi les phénomènes physiques, que nous ramasserons la clef qui pourra nous donner accès au royaume des phénomènes supérieurs.

Ces phénomènes physiques, je les ai soigneusement étudiés dans la mesure où les circonstances m'ont permis de le faire, et si je ne craignais que l'on me reprochât un vain prosélytisme j'en recommanderais l'étude approfondie à tous ceux parmi vous qui peuvent imprimer une direction à quelque médium, — tant je suis persuadé qu'à l'heure actuelle c'est de ce côté que nous devons tourner nos efforts.

Messieurs, les effets physiques que produisent les médiums — et même de simples sujets nerveux — sont assez nombreux. On a cité des phénomènes magnétiques (aimantation ou désaimantation d'objets en acier, déviations imprimées à l'aiguille de la boussole). On a cité des faits d'élévation de la température allant jusqu'à l'ébullition de l'eau et même à l'inflammation spontanée d'étoffes ou d'objets combustibles. Permettez-moi de ne pas m'appesantir sur ces phénomènes. Personnellement je ne les ai jamais constatés, et si vous avez pris la peine de venir ce soir jusqu'ici, je pense que c'est pour entendre parler de choses observées directement et non de lectures que chacun de vous peut faire en son particulier comme je les ai faites moi-même.

Or, les faits que j'ai pu le mieux observer et les faits qui d'ailleurs se prêtent le mieux aux constatations photographiques sont les mouvements d'objets sans contact et les matérialisations. Si je voulais être précis et exprimer le fond exact de ma pensée, je renverserais même l'ordre précédent : je dirais : les matérialisations et les mouvements d'objets sans contact.

C'est sur cette double classe d'effets physiques que je vous demande la permission d'insister quelque peu.

Et d'abord laissez-moi faire justice d'une erreur, d'un préjugé qui tend à s'implanter de nos jours et qui n'a aucune raison d'être. Si l'on en croyait certains observateurs contemporains, chacun d'eux serait le premier à avoir observé scientifiquement. Et quand ils ont prononcé ce grand mot : *scientifiquement* avec autant de vénération que s'ils adoraient un fétiche, ils s'imaginent avoir tout dit.

Or, rien n'est plus faux, rien n'est plus ridicule même qu'une telle prétention ; mais c'est le snobisme du jour et du moment. On veut être scientifique, et cela est bien ; on croit l'être, et c'est parfois injustifié. Enfin l'on croit que personne ne l'a été avant vous, et cela est simplement bouffon.

En réalité, les phénomènes psychiques ont été dès leur origine, vers 1850, étudiés très scientifiquement par des hommes des plus distingués. Veuillez vous reporter au livre du comte Agénor de Gasparin sur les tables tournantes et vous en serez convaincus. Relisez Aksakof, relisez les ouvrages plus récents de M. Gabriel Delanne, et vous y puiserez une conviction nouvelle.

Dès le début des manifestations, elles furent étudiées avec une excellente méthode — donc scientifiquement en somme, car qu'est-ce que la science, sinon l'application d'une saine méthode à la recherche de la vérité? — elles furent, dis-je, étudiées avec une excellente méthode par des philosophes, des physiciens et des naturalistes qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Pourquoi donc leurs études, aussi rigoureuses que consciencieuses, paraissent-elles avoir été frappées ainsi de stérilité?

C'est que, dans l'intervalle, les travaux de Charcot et de ses élèves à la Salpêtrière, ceux de Bernheim et de Liébault à Nancy ont porté leurs fruits. La théorie de la suggestion, de l'autosuggestion, de l'hallucination sous toutes ses formes a envahi nos esprits ; — et, sans vouloir en convenir, nous avons pensé qu'en définitive les premiers observateurs avaient bien pu être les victimes de quelque illusion.

Ils observaient avec leurs sens naturels et c'était bien, à cette époque-là ; aujourd'hui nous nous méfions de nos sens — avec quelque exagération, je crois, — et nous tenons à contrôler au moyen d'un appareil enregistreur les indications qui nous sont fournies par nos yeux, nos oreilles et notre toucher. La tâche d'ailleurs, nous est singulièrement facilitée par le progrès des industries de précision. Ne dédaignons donc pas les travaux de nos devanciers ; ne nous croyons pas plus scientifiques. Nous sommes mieux outillés, voilà tout!

Eh bien! Quels seront les appareils enregistreurs dont l'usage sera le plus général, le plus fréquent? Ce seront les appareils destinés à suppléer, à contrôler, à prolonger, si je peux m'exprimer ainsi, nos sens naturels d'observation. Or, le nombre de ceux-ci

est fort limité. Du goût et de l'odorat je ne dirai rien. L'industrie ne nous a fourni aucun instrument encore pour enregistrer les perceptions qu'ils nous donnent. Il n'en est pas de même du toucher, de l'ouïe et de la vue.

M. Maxwell, dans son très bel ouvrage sur les phénomènes psychiques a recommandé l'emploi du phonographe pour l'enregistrement des phénomènes auditifs en général et des raps en particulier. Je ne sais si le conseil a été suivi. Il mérite de l'être et il le sera tôt ou tard. Mieux vaudrait tôt que tard.

Les phénomènes du toucher se vérifient objectivement et s'enregistrent au moyen d'un certain nombre de dispositifs. Les augmentations et les diminutions du poids des corps s'inscrivent par des balances ou des bascules reliées à un cylindre de Marey. Les mouvements imprimés sans contact à de menus objets peuvent s'inscrire de même avec l'aide d'arrangements analogues à celui qui fut employé dès 1874 par William Crookes avec Daniel Dunglas Home, arrangement dont vous trouverez la description dans les *Recherches sur la force psychique* » du savant anglais. Enfin des phénomènes tactiles plus complexes, tels que serrements de mains, contacts de visages qui se matérialisent dans l'obscurité ou sous une faible lumière, tous phénomènes que l'on serait quelque peu fondé à juger hallucinatoires si aucune trace matérielle n'en était conservée ; de tels phénomènes, dis-je, s'enregistrent assez fréquemment par des moyens divers : sur du papier couvert de noir de fumée, par exemple ; dans un bain alterné d'eau fraîche eu de paraffine en fusion ; sur de la glaise, sur de la cire à modeler, sur du mastic de vitrier, etc. Chacune de ces substances, chacun de ces dispositifs sera, dans toute la force du terme, un appareil enregistreur destiné à confirmer les perceptions que nous donne notre toucher, à nous protéger de toute illusion tactile.

Et de nos illusions visuelles, comment nous protégerons-nous ? Messieurs, vous avez répondu d'avance. L'appareil qui sera pour nos yeux ce qu'est le phonographe pour nos oreilles, ce que sont, pour notre toucher, les balances, les bains de paraffine et les blocs de terre glaise, cet appareil, appareil enregistreur par excellence, auquel rien pour ainsi dire de ce que nous voyons ne peut échapper, vous l'avez nommé avant moi : c'est la chambre noire photographique.

Appliquer la photographie à l'étude des phénomènes psychiques, ce n'est donc, vous le voyez, ni faire de la fantaisie, ni même utiliser quelque idée hardie ou neuve. C'est se conformer à une méthode d'investigation des plus générales, par laquelle nous tenons maintenant à acquérir, chaque fois que la chose est possible, une preuve objective que nos sens ne nous ont pas trompés.

Donc, messieurs, quand nous verrons se produire sous nos yeux un phénomène anormal, un phénomène intéressant, qu'il s'agisse de la lévitation d'une table, de la lévitation d'un médium ou d'une matérialisation, soit complète, soit incomplète, efforçons-nous de photographier ce phénomène — sans négliger, bien entendu, les contrôles accessoires qu'il est nécessaire d'assurer ; — car tout n'est pas dit quand on s'est prémuni contre l'hallucination, et il faut aussi éviter la fraude. Il est vrai que la photographie elle-même peut quelquefois déceler celle-ci à un observateur attentif et scrupuleux ; mais mieux vaut prévenir la fraude que la reconnaître après coup, et on la prévient par des moyens et une surveillance dont je n'ai pas à parler en ce moment.

Si le rôle de la photographie se bornait à ce que je viens de vous dire, il serait déjà des plus intéressants. Mais il y a plus et il y a mieux. Lorsque je prétendais, il y a peu d'instants, que l'observation photographique n'était qu'un cas particulier d'une méthode d'investigation tout à fait générale, lorsque je vous disais que la chambre noire n'était guère que le pendant du phonogaphe, j'obéissais à un souci de simplification provisoire. En réalité, la plaque sensible, de par sa sensibilité même, fait éclater le cadre de la méthode générale des appareils enregistreurs. La plaque sensible fait plus qu'enregistrer ce que constatent nos yeux. Souvent elle découvre ce qu'ils n'aperçoivent pas.

Donc, le rôle de la photographie est double par rapport aux études psychiques et si, en ce temps de service obligatoire, vous me permettiez l'évocation d'anciens souvenirs je le définirais au moyen d'une comparaison militaire.

Lorsqu'un régiment, une brigade, une division entre en campagne, son premier souci est de se couvrir, de se garder des surprises par un réseau de postes et de sentinelles ; on appelle cela le service de sécurité ; mais ce n'est pas tout, que d'être à l'abri des coups de main de l'adversaire ; il faut aussi pouvoir le joindre et l'attaquer ; il faut savoir où il est. La division détache à cet effet un certain nombre de reconnaissances et de patrouilles qui ont pour mission de chercher l'ennemi, d'entrer en contact avec lui et de le signaler ; on appelle cela le service d'exploration ou de découverte.

Il en est tout à fait de même pour la photographie. Nous pouvons l'employer à la vérification de ce que voient nos yeux ; nous nous assurons ainsi que nous ne sommes pas le jouet d'illusions malheureuses ; alors nous avons fait de la photographie de sécurité — ou, si vous préférez, de contrôle.

Nous pouvons, au contraire, employer la plaque sensible à l'enregistrement de spectacles qui échappent à notre vue ; et alors nous faisons de la photographie de découverte ou de recherches.

Quelques personnes parmi vous demanderont peut-être comment il peut se faire que la plaque photographique enregistre des choses invisibles. Cela est très naturel. Le gélatino-bromure d'argent n'a pas la même échelle de sensibilité que notre rétine. Sans descendre à des précisions dont nous n'avons que faire ici, l'œil humain perçoit en général les rayons du spectre qui s'étendent du rouge au violet. Quelques personnes, mieux douées, distinguent même au delà du violet une nuance terne, effacée, que l'on a appelée le gris-lavande; ensuite, plus rien. L'ultra-violet proprement dit nous est invisible. Il est au contraire fort actif sur le gélatino-bromure d'argent. Les spectroscopistes en ont et en fournissent journellement la preuve quand ils photographient la région ultra-violette des différents spectres. Voilà donc toute une catégorie de radiations qui sont photographiables quoique invisibles — tout simplement parce que la plaque à l'argent possède une autre sensibilité que notre rétine.

Mais le gélatino-bromure est doté encore d'une propriété bien différente, d'une propriété bien différente et bien précieuse, que l'avare nature a refusée à notre organe visuel. La plaque sensible a le pouvoir d'accumuler ses impressions, si j'ose dire. Notre œil n'a pas ce pouvoir.

Lorsqu'un objet, par son éloignement ou ses faibles dimensions, — ou encore par suite d'un éclairement défectueux — approche des limites de la visibilité normale, vous le voyez ou vous ne le voyez pas, suivant que votre vue est plus ou moins perçante. Mais si vous le voyez, vous le voyez tout de suite; et si, après quelques instants d'examen attentif vous ne parvenez pas à le distinguer, il faut y renoncer : vous ne le verrez jamais.

Avec la plaque photographique, il en va tout différemment. Elle voit d'autant mieux, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle regarde plus longtemps; et lorsque l'on peut donner des poses assez longues on finit par lui faire enregistrer des spectacles que leur peu de clarté rend tout à fait inaccessibles à nos regards.

La photographie astronomique confirme très exactement cette intéressante propriété de nos préparations à l'argent. Vous n'ignorez pas que les grands observatoires ont entrepris d'établir photographiquement et en collaboration la carte du ciel. On adapte, pour ce faire, une chambre photographique à la place du système oculaire d'un télescope ou d'un réfracteur achromatisé, et, suivant ce que l'on veut obtenir, on donne une pose plus ou moins longue.

Pour des conditions atmosphériques normales, voici des durées de pose qui vous donneront une idée du pouvoir d'accumulation de nos couches sensibles.

Avec un centième de seconde vous n'avez que les étoiles de première et deuxième grandeurs.

Avec une demi-seconde vous atteignez la sixième grandeur.

Avec deux minutes vous obtenez la douzième grandeur (1).

Avec une demi-heure vous obtenez la quinzième et avec une heure et demie la seizième grandeur, c'est-à-dire les dernières étoiles visibles dans les plus grands instruments.

Si l'on prolonge encore la pose, jusqu'à deux heures, trois heures et plus, on trouve inscrits sur la plaque, au développement, des astres que jamais œil humain n'a contemplés dans le ciel, même avec l'aide des plus gigantesques appareils.

On a beaucoup parlé ces années dernières, messieurs, d'un comité qui s'était formé en vue de la photographie de l'invisible et qui avait adopté ce titre. Beaucoup de communications ont été adressées à la presse psychiste par ce comité. Beaucoup de listes de souscription ont été publiées, et bien évidemment il ne s'agissait pas d'astronomie. Je ne crois pas d'ailleurs que les résultats obtenus aient été à la hauteur de l'effort, ni en proportion des sommes versées; mais vous voyez en tout cas combien le titre choisi l'avait été improprement, car la photographie de l'invisible, on en fait tous les jours dans les cabinets de spectrographie, et toutes les nuits dans la plupart des observatoires.

Mais si les organisateurs de cette entreprise ont eu le tort grave d'arborer, parce qu'il était éclatant, un pavillon qui couvre déjà d'autres navires, je ne prétends pas qu'ils n'ont pas eu raison de tenter quelque chose en faveur de ce que nous appelions tout à l'heure et plus modestement la photographie d'exploration psychique, et de ce que les spirites appellent, d'un mot que je n'aime guère, la photographie transcendantale.

Certainement il y a à travailler de ce côté et il est si facile d'essayer que vraiment je voudrais déterminer à tenter la chance, tous ceux d'entre vous qui sont possesseurs d'un appareil quel qu'il soit.

Voici en quoi consiste ce genre de photographie dans son type général.

Un appareil photographique ordinaire est braqué dans la direction d'un médium. L'opérateur découvre la plaque, désobture l'objectif, donne une pose plus ou moins longue, referme l'objectif puis le châssis, emporte celui-ci dans le laboratoire et développe la plaque. Sur celle-ci on ne doit voir apparaître normalement que le médium, le fond sur lequel il se détachait et les divers accessoires qui pouvaient se trouver dans le champ de l'objectif. Et c'est, en effet, ce qui arrive le plus souvent; c'est ce qui m'est toujours arrivé malgré le nombre de mes essais.

Parfois cependant, si l'on en croit des témoignages

(1) La 11e grandeur est invisible à l'œil nu.

trop sérieux pour que je me sente le droit de les récuser tous, on voit paraître au développement des taches, des formes plus ou moins confuses, et même des figures ou des objets très bien définis et reconnaissables. Fait digne de remarque, ces formes ou figures, normalement invisibles pour les assistants, sont parfois vues anormalement par le médium et décrites par lui. Après le développement, la plaque porte la figure décrite par le médium, et souvent des détails infimes sont indiqués de la sorte par lui et confirmés par le gélatino-bromure ou le collodion.

Tel est le schéma du phénomène de la photographie transcendantale ; mais bien souvent il est modifié de l'une des deux façons suivantes : ou bien le médium, au lieu de poser devant l'objectif, se tient à proximité ; et ce sont des tiers, non médiums, que l'on photographie ; ou bien le médium lui-même s'établit photographe, fait toutes les opérations techniques, et, en outre, par sa médiumnité, obtient la formation, auprès du *client*, de formes susceptibles d'impressionner la plaque sensible.

Vous savez, messieurs, quelle explication donnent de ce phénomène les personnes qui ne doutent de rien. C'est tout simple et ce que nous avons dit plus haut des radiations ultra-violettes et de leur efficacité photogénique devrait me dispenser d'insister. Nous savons par expérience que certaines formes, en se concrétant, sont tangibles avant d'être visibles. Rien n'empêche donc de supposer qu'à cet état de demi-matérialisation elles ne peuvent émettre ou réfléchir que des vibrations de faible longueur d'onde qui impressionnent la gélatine bromurée sans impressionner la rétine humaine normale. Oui, c'est très simple, presque trop simple.

Moi aussi j'ai, sinon passé par cette croyance, du moins admis la possibilité de cette hypothèse et cherché dans cette voie. J'ai monté des lentilles en quartz sur des chambres stéréoscopiques et j'ai photographié des médiums. Vous connaissez la propriété du quartz, de la fluorine et de quelques autres substances, qui est de laisser passer jusqu'à de très faibles longueurs d'onde la lumière ultra-violette. Je me plaçais donc dans les meilleures conditions possibles. Je n'ai rien eu.

Il serait puéril de tirer une conclusion de mes expériences négatives. Mais Mumler, à la réflexion, mais Beattie, s'il s'agit réellement d'ultra-violet, comment faisaient-ils pour obtenir quelque chose? Ils employaient les objectifs de l'époque, le Petzval probablement, qui comporte deux lentilles convergentes en crown et deux lentilles divergentes en flint.

Or, il s'en faut de beaucoup que le crown et surtout que le flint aient la transparence désirable pour les faibles longueurs d'onde. Le crown les arrête sous une épaisseur de deux millimètres quand elles atteignent 300 millionièmes de millimètre et le flint déjà à 313 millionièmes de millimètre. Sous une épaisseur correspondent à celle des verres d'un Petzval, les rayons ultra-violets doivent assurément être arrêtés bien avant, — vers 330 millionièmes de millimètre très probablement.

Or, l'ultra-violet commence à 396 millionièmes de millimètre. Vous voyez à quelle étroite bande du spectre nous avons affaire si réellement la photographie transcendantale est produite par ce genre de radiations.

Conclurons-nous de là qu'une telle hypothèse est à rejeter? Non, certes. Pas tout de suite du moins. Si étroite que soit cette marge de soixante-dix millionièmes de millimètre peut-être est-elle suffisante pour nous fournir une explication du phénomène. Et peut-être les médiums qui voient anormalement les formes transcendantales font-ils partie de cette catégorie de personnes qui perçoivent au delà du spectre solaire normalement visible, les colorations *lavande* signalées par M. Cornu et divers observateurs.

Je ne veux, en vous soumettant ces doutes et ces incertitudes, que vous encourager à les résoudre par l'expérience chaque fois que vous en trouverez l'occasion. C'est d'expériences et d'observations que nous avons le plus besoin. Les théories viendront ensuite.

Donc essayez, messieurs, afin que nous possédions des documents d'origine sûre et d'authenticité parfaite. Essayez : il en coûte si peu! Essayez, vous aussi, vous surtout, mesdames. Vous ajoutez à tant d'autres vertus qui nous manquent une incomparable patience et une constance, une opiniâtreté dans l'effort dont tous les hommes sont jaloux. Peut-être serez-vous récompensées de votre peine plus tôt que l'on n'oserait l'espérer. Peut-être dois-je attribuer mes nombreux insuccès à ce que je serais dépourvu de toute espèce de médiumnité. Et s'il se trouve parmi vous, comme il est probable, quelque médium, peut-être alors la réussite est-elle toute proche? Je ne peux que vous donner le conseil d'entreprendre... et de persévérer.

Après avoir alors, dans une seconde partie de sa conférence, présenté, en les commentant brièvement, une quarantaine de clichés de projection obtenus avec différents médiums, M. de Fontenay a terminé ainsi :

Messieurs, l'heure s'avance et je n'entreprendrai pas la critique des clichés que vous venez de voir. Toute question de fraude mise à part, ils nous amènent à considérer un ordre de faits si imprévus et si complexes que je ne peux même pas en effleurer ici l'analyse. En tout cas ils nous permettent de reléguer au second plan l'hypothèse hallucinatoire, et c'est bien déjà quelque chose. De toute façon, ils constituent de précieux documents d'attente sur lesquels nous aurons probablement à revenir un jour, — plus tôt peut-être qu'on ne se l'imagine.

En matières d'études psychiques, qu'ils nous révèlent la fraude ou la sincérité, les clichés de contrôle ne sont jamais inutiles. Voilà ce dont je voudrais vous avoir un peu convaincus ce soir. Possible que nous ne sachions pas les déchiffrer tout de suite. N'importe : conservons-les soigneusement pour de plus habiles.

Les choses très nouvelles sont comme les plus antiques. L'avenir est comme le passé ; l'inconnu comme l'oublié. Combien de briques assyriennes, de pierres illisibles a-t-il fallu collectionner avant de redécouvrir le sens des écritures cunéiformes? Et pendant combien de siècles les hiéroglyphes eux-mêmes ne sont-ils pas demeurés mystérieux?

Imitons nos sages devanciers. Rassemblons, accumulons des matériaux, même s'ils nous paraissent incohérents, disparates, inutilisables. Chez nous aussi, quelque jour, demain peut-être, naîtra Champollion.

GUILLAUME DE FONTENAY.



ÉMILE MAGNIN

Professeur à l'Ecole de Magnétisme

Une Guérison due à l'intervention d'un Médium voyant

Nous entendons fréquemment dire dans les milieux psychiques et spiritiques, que les médecins ne sont d'aucune utilité au mouvement des études qui nous sont chères. Ce n'est pas mon avis ; je crois, au contraire, que nous devons gagner à nos recherches le plus de médecins possible.

Dans l'état actuel des sciences psychiques, ce ne sont pas les théories qui doivent prévaloir, mais bien les *faits*. Or, peu d'hommes sont à même de nous apporter plus de faits *bien observés* que les médecins.

Je parle, bien entendu, du médecin qui sait voir autre chose que ce qui tombe directement sous ses sens, et qui ne rejette pas *a priori* les indications psychiques, c'est-à-dire les émotions, les rêves, les hallucinations, voir même les formations de seconde personnalité. Je vais même plus loin ; je demande à ce médecin de prendre en considération, chaque fois que l'occasion se présentera, les indications auditives ou les clichés visuels, décrits par ces êtres, aux sens hyperesthésiés, que nous appelons à tort ou à raison « médium ». Cette prise en considération m'a personnellement rendu de grands services dans mes traitements psychothérapiques ; elle m'a souvent permis de réaliser des guérisons, qu'en ignorance des causes, on aurait surnommées « miraculeuses ».

Que mes lecteurs ne me fassent pourtant pas dire plus que je ne veux. Il est loin de ma pensée d'affirmer que les hallucinations, les récits d'esprits incorporés ou les rapports de sujets lucides soient toujours des faits réels et positifs. Ce ne sont, la plupart du temps, que des romans de la conscience subliminale ou encore des formes pensées, créées de toutes pièces par une autosuggestion. Nous n'en savons rien au juste, mais s'il est présomptueux de conclure, il serait plus étrange encore de rejeter les faits. Nous ne sommes heureusement plus tout à fait à l'époque où on ignorait un phénomène par la seule raison qu'il était en contradiction avec ce qu'on croyait être la vérité ; non, nous avons progressé et de nos jours un fait rigoureusement observé doit être conservé, dût-il détruire des théories regardées comme vraies depuis longtemps.

C'est en cela que les médecins peuvent être d'une grande utilité au développement des études psychiques. Qu'ils nous aident à accumuler des faits, à les observer sans parti pris, à les classer avec méthode ! Ce jour-là la lumière se fera dans certains domaines restés obscurs et la médecine aura fait un grand pas ; nous aurons moins de pauvres êtres irrémédiablement perdus parce que délaissés par tous comme incurables.

Ceci dit, voici un *fait* dont je fus témoin et l'un des acteurs.

Une jeune femme, atteinte de maux de tête d'origine neurasthénique, auxquels depuis plusieurs années une obsession de suicide s'était greffée, vint me consulter. Un examen attentif m'assura un organisme sans aucune tare physique. Le côté psychique au contraire laissait beaucoup à désirer : émotive, fantasque, facilement suggestible. La malade insistait sur une angoisse « affolante », disait-elle, à la nuque avec une sensation de pesanteur parfois intolérable sur les épaules : à ces moments, elle était prise d'une envie presque irrésistible de se tuer.

Au cours d'une longue conversation, la malade me confia qu'avant son mariage, elle avait été courtisée par un officier qu'elle aimait, mais que des raisons de famille l'empêchèrent d'épouser. Ce dernier était mort depuis et peu de temps après, cette obsession d'en finir avec la vie s'était emparée d'elle.

Là résidait sans doute l'origine de cette idée obsédante et un traitement psychothérapique s'imposait. Plusieurs séances à l'état de veille eurent lieu sans succès ; je procédai ensuite à des essais de rééducation dans l'hypnose *magnétique* et n'obtins aucune amélioration ; des suggestions impératives dans le sommeil *hypnotique* ne donnèrent pas non plus de résultats appréciables.

Je décidai, avec le consentement du mari, mais à l'insu de la malade, d'opérer par l'intermédiaire d'un « médium » que j'étudiais depuis quelque temps et qui souvent m'avait stupéfait par la netteté des clichés visuels que son don de « voyante » lui permettait de me décrire. Je pris toutes les précautions nécessaires en cas pareil. Je ne dis pas un mot de la situation au médium. Je ne la mis en présence de la malade qu'après avoir endormi cette dernière. Je l'avertis que je ne lui poserais aucune question et qu'elle n'aurait qu'à me décrire le plus simplement possible ce que ses dons de vue psychique lui feraient voir.

A peine fut-elle introduite auprès de la malade, endormie dans un fauteuil, qu'elle me décrivit un être, qui paraissait « agrippé » sur le dos de la patiente. Sans laisser percevoir mon étonnement ni le grand intérêt que présentait cette constatation, je priai la « voyante » de préciser la position exacte de cet être invisible pour moi. « De sa main droite, dit-elle, il enserre la nuque de la malade et de sa main gauche il cache son propre front ». Puis, suffoquée par l'émotion, elle s'écria : « Il s'est suicidé et il veut qu'elle le rejoigne. » A ma demande, elle me décrivit la physionomie, l'expression, « un regard bien étrange », dit-elle, et même le caractère de l'être qu'elle prétendait voir, puis entraînée, un peu trop à mon gré, par ses convictions spirites, elle se mit à converser avec lui. Je l'écoutai avec un intérêt croissant et quoique toujours sceptique, je suivis son exemple et me mis à causer avec cet être hypothétique, comme si j'étais le plus fervent des disciples de Kardec. Le médium ne quittait pas la malade des yeux ; elle me transmettait les réponses de cet être invisible ; son expression, pleine de vie contrastait étrangement avec celle de la malade parfaitement passive.

Cette conversation bizarre fut longue et tourmentée ; ces réponses dénotaient une nature violente, passionnée, opiniâtre, aussi malgré mon appréhension de vivre en cet instant, une espèce de rêve, malgré mon scepticisme, je ne pus m'empêcher d'éprouver un soulagement, une réelle satisfaction en apprenant du médium que mes arguments avaient enfin convaincu le « revenant » et que, pris de pitié, il promettait d'abandonner son œuvre de destruction et de laisser sa victime en paix.

Je ne réveillai la patiente que deux heures après le départ du médium. Je ne lui révélai pas un seul mot de l'expérience qu'elle devait toujours ignorer. En me quittant, elle me dit : « Je me sens aujourd'hui très soulagée. »

Le surlendemain, elle revint me voir; elle était transformée. Son expression, son attitude, sa toilette, tout dénotait un revirement de ses pensées ; son naturel, sa gaieté, son goût pour les arts étaient revenus d'un jour à l'autre ; son mari ne la reconnaissait plus, tant le changement avait été brusque.

Depuis cette expérience, si féconde en résultats, cette jeune femme n'a plus jamais ressenti ni l'angoisse de la nuque, ni la sensation physique de poids sur les épaules, ni l'obsession psychique du suicide ; sa santé fut en tous points parfaite jusqu'à ce jour ; elle eut une année plus tard deux jumeaux très bien portants.

Une enquête discrète et uniquement dirigée dans l'intérêt scientifique, m'apprit que cet officier n'était pas mort d'une fièvre infectieuse, ainsi qu'on le croyait dans son entourage, mais qu'il s'était bien réellement suicidé d'une balle dans la tête. Je n'ai pas pu savoir avec précision de quel côté la balle avait porté. La nature du caractère était absolument celle décrite par le médium et son regard « étrange » expliqué par un très léger strabisme.

Je me garde bien de tirer une conclusion quelconque. Je donne le fait tel que je l'ai vu. Je constate cependant que cette jeune femme était indubitablement vouée au suicide ou à la folie et qu'il a suffi de ne pas fermer les yeux à un phénomène — encore inexpliqué — pour qu'elle soit rendue à la vie ; or, ces faits sont plus nombreux que nous pouvons le supposer, et si ce sont les psychologues qui sont les plus compétents pour les expliquer, ce sont les médecins qui sont les plus aptes à les rencontrer et à les classer.

Nous devons donc gagner le plus de médecins possible à notre cause, nous devons leur montrer tout l'intérêt qu'il a pour eux à examiner ces phénomènes, au lieu de les passer sous silence.

Tout dernièrement encore, j'ai entrepris la rééducation physique et psychique d'une jeune fille de 15 ans dont l'état général était lamentable et la mémoire totalement disparue à la suite d'un traitement intensif par les bromures ; ce traitement avait été indiqué pour mettre fin à des phénomènes du plus haut intérêt, mouvements très fréquents d'objets à distance, tables, chaises, assiettes, verres, etc. Au dire des parents, les deux médecins traitants n'ont pas voulu entendre parler, ni constater les phénomènes et leur ont donné l'ordre de ne jamais en parler à n'importe qui. C'est ainsi, par ignorance, que nous perdons des cas rares et du plus haut intérêt.

Souvenez-vous de ce que disait excellemment le docteur Fanton dans son article sur « Un cas de vi-

sion à distance » : « Je ne saurais vous dire combien je suis profondément peiné de n'avoir observé ces faits qu'à une époque à laquelle il m'était complètement impossible de les comprendre... J'assistai en spectateur stupéfait, mais ignorant, à une manifestation qui aurait présenté pour moi le plus grand intérêt si elle s'était produite lorsque j'eus fait des recherches et des expériences... »

La "Psychométrie"

Une Expérience impressionnante

racontée par l'*Occult Review*, de Londres

Au cours de l'année 1904, un monsieur habitant dans le Worcester Shire m'envoya une petite motte de terre en me priant de la faire psychométriser. Ce monsieur étant infirme, obligé à garder le lit, la terre avait été recueillie pour son compte par un ami. Je l'envoyai à miss Q..., et je vais donner ici la communication que j'obtins d'elle (1). Sa manière de procéder consistait à prendre successivement des pincées de la terre, écrivant ensuite ses impressions à mesure qu'elle les recevait. Après chaque impression je donne l'observation faite à ce moment sur elle par la personne qui avait envoyé la terre, en dernier lieu, je donne les constatations faites plus tard, au sujet de détails que cette personne n'était pas, alors, en état de pouvoir fournir.

Première pincée. — 1. — Cela me fait songer à une mine — à la surface de quelque endroit sablonneux très proche d'une mine, à côté d'une forge; je pense, en effet, à des soufflets, tel qu'on en trouve chez les maréchaux-ferrants.

Obs. — La terre vient de la surface d'une mine de houille. Il y a, à quelques mètres de l'endroit, une petite forge de maréchal-ferrant, ou de fabriquant de clous.

2. — Je suis certainement dans une houillère. Je sens la présence d'eau en des flaques sales de poussière de charbon.

3. — Je pense à des forgerons au travail, bien que je ne sache pas exactement ce qu'ils font; je vois des tamis, comme si des hommes étaient occupés à tamiser quelque chose de leur sol cendreux.

Obs. — Il n'y a pas de forgerons, actuellement, aux alentours, mais, il y a quelques années, il y avait une forge à peu de distance de l'endroit.

4. — Suis-je sur la surface d'une mine?

Obs. — La terre vient d'un endroit se trouvant dans cette situation.

Deuxième pincée. — 5. — Je vois des maisons — de petites maisons. Elles me paraissent appartenir à une rue d'un hameau éparpillé; ce hameau est près d'une minière.

Obs. — Ces impressions décrivent admirablement la scène d'où provient la terre, ainsi que le site auquel il est fait allusion dans les quelques notes qui suivent.

6. — Je pense à un éboulement, à un effondrement grave, dans lequel une vie a été perdue; j'assiste, en effet, à la terreur d'une pauvre femme qui a vu une autre personne disparaître subitement de sa vue.

Obs. — Un fait exactement conforme à celui qui a été décrit dans cette note et dans les suivantes a eu lieu près de l'endroit, il y a un an environ. Le monsieur qui a recueilli la terre passe chaque jour par là en allant à son travail et en rentrant chez lui. (Voir le récit de journal que nous publions plus loin, mais que l'envoyeur de la terre ne connaissait pas alors.)

7. — Pourquoi cette pincée de terre me semble-t-elle vibrer si fortement du son de voix d'hommes qui se consultent ensemble? Des hommes éduqués — des ingénieurs, un curé, un docteur. Ce dernier a une certaine petite particularité quand un cas est grave, et ce cas est justement grave. Il semble regarder au delà du patient ou du décédé; c'est délibérément que je dis *décédé*, car je pense à une enquête du coroner, comme si une vie avait été perdue.

Obs. — Je ne sais pas qui était le docteur. (Voir plus loin la vérification.)

8. — Etait-ce une vie de femme? En effet, j'entends un cri de cœur agonisant : « Edith! Edith! » et je vois une femme disparaître, comme si la mère et la fille avaient été divisées tout-à-coup.

Obs. — Je ne suis pas sûr que le nom prononcé par miss Q... soit réellement celui de la fille; mais je vais m'en assurer. (Voir le récit du journal.)

9. — Est-ce qu'une pauvre fille au désespoir est

(1) Il n'est peut-être pas inutile de dire que Miss Q... n'est pas un psychomètre professionnel. — A. C.

emmenée loin de l'endroit par des amis apitoyés? Est-elle sur le point de s'évanouir, ou d'avoir une crise de nerfs pour une douleur que toute la sympathie qu'on lui montre ne peut calmer.

10. — Est-ce que l'aimable docteur s'intéresse davantage à la femme survivante qu'à la morte?

11. — Voici une chose difficile à comprendre. Cette pincée de terre me donne l'impression de l'esprit de quelque pauvre créature qui erre, comme en peine, autour de cet endroit, sans repos, en se préoccupant de quelque affaire. Et de nouveau se présente la pensée dominante, persistante, d'une fille chérie.

12. — La fille continue-t-elle les affaires dont s'occupait cette pauvre créature?

Obs. — Les affaires sont continuées par la famille de la femme; par le fils ou par la fille.

13. — Le corps a-t-il été récupéré? Je crois que oui, car je vois un petit cimetière et une femme ayant perdu sa mère qui sanglote devant une fosse ouverte, à côté de laquelle se trouve une bière couverte d'un drap noir.

Obs. — Des sauveteurs accoururent aussitôt sur les lieux, et quelqu'un se fit descendre dans la crevasse au moyen de cordes. On s'empressa de ramener la femme à la surface, mais elle était déjà morte.

14. — Je songe à un négociant — à quelqu'un de mieux connu, ou ayant un plus grand cercle d'amis qu'un villageois quelconque, car il y a une foule nombreuse de personnes qui regardent la fille de la morte avec compassion.

Obs. — Elle était aubergiste.

15. — Pourquoi cette terre paraît-elle répéter l'écho d'un cri de terreur : « Edith! Edith! » Mais après ce cri, la victime ne tarde pas à perdre les sens, et l'angoisse semble s'être transférée à la femme terrifiée qui est restée au pied d'une sorte de trou ou de crevasse dans le sol.

16. — L'endroit où cette tragédie s'est passée a-t-il été bouché? Il est considéré comme le lieu qui a été marqué par une tragédie, et n'est pas loin de l'habitation de la pauvre créature.

Obs. — Oui, la crevasse a été immédiatement bouchée. L'endroit est très proche de l'habitation de la femme.

17. — La catastrophe paraît s'être passée presque en vue de leur maison.

Obs. — Oui, c'est absolument vrai.

18. — Ces gens étaient-ils catholiques romains? En effet, pourquoi entends-je : « Marie, mère de Dieu » comme si la dernière pensée et la dernière prière de quelqu'un avait été dirigée à la Vierge Marie?

Obs. — Je ne suis pas parvenu à savoir s'ils étaient catholiques romains ou non. Je ne connais pas personnellement ces femmes. (Voir la vérification plus loin.)

Troisième pincée. — 19. — La terre vient de la surface d'un effondrement qui s'est produit quelque part près d'un petit village ou sur une rue de village. Il me semble me trouver près de la route, je vois des haies de chaque côté, et au delà des haies, de petits jardins potagers. Je vois des pommes de terre et des choux — des légumes.

Obs. — C'est bien cela. Deux effondrements se produisirent tout dernièrement, près de ce lieu. La scène décrite répond parfaitement au site où fut prise la terre.

20. — Il me semble être très près d'une petite maison publique, car j'entends des voix d'hommes qui parlent. Elles sont rudes et bruyantes, et le local a une forte odeur de tabac. Un sentiment de trouble ou de perte plane sur la maison, comme si une calamité avait frappé quelqu'un — une calamité qui paraît s'être produite en vue de cette petite auberge.

Obs. — L'hôtellerie est un petit édifice très fréquenté par des ouvriers.

21. — La maison paraît plongée dans le deuil, comme si le cadavre s'y trouvait. Ces rudes travailleurs se trouvent d'accord à parler en bons termes d'une pauvre femme, remarquant que ç'avait été tout de même bien triste d'avoir été elle-même présente au malheur, et qu'il était surprenant qu'elle ne fût pas ensevelie elle aussi.

Quatrième pincée. — 22. — Cette pincée aussi me suggère la pensée d'un désastre et d'une mort subite. Il me semble voir deux femmes parcourant un sentier, chargées d'achats, comme si elles revenaient du marché. Elles marchent tranquillement lorsque, sans que l'événement ait été précédé du plus léger indice, la terre s'ouvre et engloutit la plus âgée des deux femmes, devant les yeux terrifiés de la plus jeune, dont les cris attirèrent sur les lieux des hommes et des femmes.

Obs. — Il s'agit du même désastre, avec plus de détails. Tout est parfaitement vrai. (Voir le récit du journal.)

23. — Bien qu'il soit jour, je pense à des hommes ayant travaillé la nuit, qui se lèvent de leurs lits et courent voir de quoi il s'agit.

Obs. — Mon beau-frère et quelques-uns de ses camarades, qui accoururent porter du secours, avaient été au travail durant la nuit. C'était un jour de paie, un peu avant midi.

24. — Des hommes et des garçons accourent avec des cordes et des échelles qu'ils ont été chercher à l'entrée du puits. Il y a des voitures, une petite voiture de médecin, et à quelque distance le sommet luisant d'un brougham, comme si quelque personnage important allait arriver sur les lieux. Et sur tout le reste, les cris d'une femme bouleversée par la douleur et l'épouvante.

Obs. — Il y avait, à peu de distance, l'entrée d'un puits de mine, et des mineurs accoururent de là-bas pour porter du secours.



Fig. 1.

Cette gravure, ainsi que les deux autres qui suivent, sont des reproductions de photographies des maisons dont il est question au n° 25 et suivants; elles les montrent dans leur état successif de ruine.

CINQUIÈME PINCÉE. — 25. — Il me semble voir une route de campagne, où le sentier pour marcher est étroit. Je vois des maisons qui tombent, près de l'endroit où deux vieilles dames vivent, malgré tous les avertissements de la nature et de l'homme, puisqu'on entend sous terre des bruits de mauvais augure. Des fissures et des crevasses se forment rapidement dans leur petite maison.

Obs. — La terre a été prise d'un endroit tout près du numéro 5, route du Pont-d'Askew, où les édifices tombent rapidement en ruines. A peu de mètres de distance se trouve une maisonnette occupée par deux vieilles dames qui, il y a quelques mois, furent prévenues de l'état dangereux dans lequel se trouvait leur demeure par suite des travaux des mines, mais qui continuent à vivre là et refusent de s'en aller. J'ignore si les murailles ont des fissures, mais on m'a dit que les murailles sont branlantes.

26. — L'une des deux vieilles est-elle morte, ou dort-elle dans son lit, pendant que sa sœur est occupée aux besognes de la maison?

Obs. — Les dames sont toutes deux vivantes.

27. — Il me semble voir une crevasse dangereuse près de son oreiller.

Obs. — J'ignore si cela est vrai.

28. — Elle est ou sourde, ou étourdie, ou morte.

29. — La terre tremble et vibre par les trépidations qui se produisent sous la surface du sol.

Obs. — Cela doit être vrai, car la terre tout autour est très instable par suite des éboulements souterrains.

30. — Pourquoi me sens-je revenir avec cette persistance à une mère et à une fille qui parcourent cette route — l'une disparue et l'autre restée en vie? La personne qui recueillit cette terre a-t-elle donc réfléchi beaucoup sur ce malheur, ou a-t-elle contribué à récupérer le cadavre?

Obs. — La personne en question n'a rien à faire avec le sauvetage du corps, mais elle visita les lieux pendant qu'on comblait l'excavation, deux jours plus tard. Au cours des derniers quatre mois, elle est passée chaque jour par là en allant et en venant du travail.

SIXIÈME PINCÉE.— 31. — Il me semble me trouver dans une mine, près de l'eau. Est-ce qu'on pompe de l'eau? C'est une mine bien humide.

Obs. — La mine dans laquelle travaille l'homme qui a recueilli la terre est très humide.

32. — Y a-t-il quelque raison pour me faire penser à du fer?

Obs. — C'est peut-être parce qu'on trouve souvent



Fig. 2.

dans la mine du minerai de fer mêlé à la houille.

33. — J'ai de nouveau l'idée de forgerons. Il me semble qu'il y a des quantités de tamis en mouvement. Est-ce qu'on jette de l'eau sur le contenu de ces tamis ? Qu'est-ce que c'est que forger (*puddling*) ? Je pense à ce mot bien que je n'en comprenne pas la signification.

Obs. — Il y a quelques années, il y avait une forge, des fournaises ; et des travaux pour lesquels on brûlait de la braise se poursuivaient non loin de cet endroit. Les *puddlers* sont des ouvriers dont l'occupation consiste à convertir le minerai en fer malléable. Ils auraient fait le travail dont a parlé le psychomètre. On jette de l'eau sur les tamis pour laver la braise.

34. — La terre a-t-elle été recueillie à l'aide d'un couteau avec manche en os qui a coupé du lard ?

Obs. — Non. Elle a été prise avec la main, mais la personne qui l'a recueillie possède un couteau pareil qui a coupé des quantités de lard.

35. — Le couteau me fait l'impression d'avoir coupé du tabac (si on peut couper le tabac). La lame a une forte odeur de tabac.

Obs. — Le même couteau, à ce qu'on me dit, a coupé plusieurs livres de tabac.

Ce qui précède était écrit depuis quelques semaines déjà, lorsque la personne qui m'envoyait la terre m'écrivit :

J'ai pu vérifier deux points que j'ignorais auparavant. D'abord, la famille de la femme qui a perdu la vie dans l'accident est catholique romaine, comme il avait été dit. Ensuite, le docteur qui accourut après l'accident a réellement ce regard rêveur et absent qui avait été décrit. Cela m'a été affirmé par quelqu'un qui le connaît personnellement.

J'ajoute maintenant le récit de l'accident tel qu'il avait été donné par le *Dudley Herald*, qui prouvera la véracité remarquable de ce qu'on vient de lire.

Mme Emma Webb, propriétaire de l'*Auberge de la Forge*, à Gornal Wood, avait été faire des achats à Dudley, accompagnée par sa fille. Elles étaient revenues par le tramway, en descendant à la route de la Chapelle. De cet endroit, les personnes qui résident à Gornal Wood prennent souvent un chemin de traverse qui côtoie un chemin de fer privé appartenant à lord Dudley. Mme Webb et sa fille avaient marché un mille environ le long de ce sentier et étaient en vue de leur maison. La mère et la fille causaient ensemble, lorsque tout à coup le terrain céda sous leurs pas, en formant une excavation de neuf pieds environ de diamètre. La mère, en jetant un cri, y tomba et disparut. La fille, qui marchait à côté d'elle, glissa, et c'est par miracle qu'elle n'encourut pas le même sort, puisqu'un de ses pieds pénétra



Fig. 3

dans l'excavation. Elle réussit toutefois à en sortir, après une minute d'efforts, se plaça sur les bords de l'excavation et regarda à l'intérieur de l'abîme. Elle vit sa mère qui se trouvait à 18 pieds de profondeur ; elle gisait accroupie, la tête en bas. Un train à wagons chargés de charbon apparut en ce moment ; la jeune fille se prit à crier et à gesticuler follement, et un aiguilleur du nom de Cotton accourut à l'endroit où Edith Helena Webb, jeune fille de seize ans, se trouvait à genoux dans une agonie de désespoir ; le mécanicien de la locomotive, un certain Caudlin, ne tarda pas à survenir à son tour. Cotton persuada la jeune fille de rentrer chez elle. On apporta des cordes, et Caudlin, au risque de sa vie, s'offrit à descendre dans le puits. La terre glissait des parois de la fosse vers le fond, de telle façon que le corps ne tarda pas à se trouver recouvert. Malgré cela, bravant le danger, Caudlin se fit descendre en bas, et, saisissant la femme, il parvint à la ramener à la surface, avec l'aide de plusieurs hommes qui étaient accourus pendant ce temps. Le corps fut transporté à l'Auberge de la Forge, résidence de la morte... Les éboulements qui se produisent dans cette terre sont si nombreux que les maisons se penchent d'un côté et de l'autre, et il en résulte des fissures aux murailles.

On remarquera que trois impressions distinctes se présentent dans ce qui précède. D'abord, le récit du malheur où Mme Webb trouva la mort, et dont les incidents se présentent plus clairs et plus détaillés au fur et à mesure que la psychomètre parle. Les incidents ont été vus d'une façon remarquablement détaillée, par exemple dans ces points qui ont

nécessité et qui ont reçu une vérification ultérieure : le nom de la fille, l'expression du visage du docteur, etc. En second lieu, les conditions des alentours ont été données dans un vif tableau où des impressions du passé se mêlent à celles du présent. Ce qui se rapporte aux deux vieilles dames habitant non loin de là, ajoute un trait intéressant de réalisme au récit. En dernier lieu, viennent les petites indications concernant la personne qui avait recueilli la terre — la description et l'usage de son couteau, qui pourtant n'avait pas été employé à recueillir la terre, etc.

Je ne donne ici aucune explication touchant la source de la faculté de la psychomètre. Le fait qui précède méritait néanmoins d'être signalé et enregistré. Les trois couches d'impressions se mêlent parfois plus ou moins, mais on n'a aucune peine à les distinguer et à les séparer. J'ai omis, par désir de brièveté, de rapporter quelques impressions s'étant présentées plus d'une fois, ainsi que j'ai négligé quelques détails sur l'enquête du coroner, qui ne découvrit rien de plus de ce qui était raconté dans le *Dudley Herald*.

ABRAHAM COLLES.

MANIFESTATION TÉLÉPATHIQUE de MOURANT

Quoique les manifestations télépathiques de mourants soient en nombre surabondant pour fonder nos convictions, quoique j'en aie publié moi-même cent quatre-vingts cas dans mon ouvrage *L'Inconnu*, il me semble que lorsque nous en rencontrons sur notre chemin d'études, notre devoir est de continuer à les signaler. C'est autant de pierres pour l'édifice de l'avenir. Or, lisant dernièrement l'ouvrage de PAUL AUQUEZ (Hugues) intitulé *Manifestations des Esprits* (Paris, 1857), j'y ai remarqué la relation que voici :

Tandis que l'on imprime notre livre, voici ce que publie *La Presse* :

« On lit dans le *Courrier de Lyon* :

« Dans la nuit du 27 au 28, un cas singulier de vision intuitive s'est produit à la Croix-Rousse, dans les circonstances suivantes :

« Il y a trois mois environ, les mariés B..., honnêtes ouvriers tisseurs, mus par un sentiment de louable commisération, recueillaient chez eux, en qualité de domestique, une jeune fille des environs de Bourgoin, à peu près idiote, qu'ils avaient rencontrée sur la route de Brignais, où est située leur campagne.

« Dimanche dernier, entre deux et trois heures du matin, les époux B... furent réveillés en sursaut par les cris perçants poussés par leur domestique, qui couchait dans une soupente de l'atelier contiguë à leur chambre.

« Mme B..., allumant une lampe, monta sur la soupente et trouva sa domestique qui, fondant en larmes, dans un état d'exaltation d'esprit difficile à décrire, appelait, en se tordant les bras dans d'affreuses convulsions, sa mère qu'elle venait de voir mourir, disait-elle, devant ses yeux.

« Après avoir de son mieux consolé la pauvre fille, Mme B... regagna sa chambre. Cet incident était presque oublié, lorsque hier mardi, dans l'après-midi, un facteur de la poste remit à M. B... une lettre du tuteur de la jeune fille qui apprenait à cette dernière que, dans la nuit de dimanche à lundi, entre deux et trois heures du matin, sa mère était morte des suites d'une chute qu'elle avait faite en tombant du haut d'une échelle.

« La pauvre petite idiote est partie hier matin même pour Bourgoin, accompagnée de M. B..., son patron, pour y recueillir la part de succession qui lui revient dans l'héritage de sa mère, dont elle avait si tristement vu en songe la fin déplorable. »

Quoiqu'il n'y ait pas eu, semble-t-il, d'enquête organisée pour vérifier le fait, il est difficile de le supposer inventé, et comme un grand nombre d'autres analogues ont été absolument vérifiés, celui-ci doit être ajouté à la somme respectable des observations de ces « visions intuitives », comme on disait alors, ou, pour mieux dire, des communications psychiques à distance. Ajoutons qu'ici on ne saurait invoquer une explication de coïncidence fortuite tirée des inquiétudes du sujet relativement à sa mère, car ce n'est pas de vieillesse ou de maladie que celle-ci est morte, mais d'un accident subit et imprévu.

Ces faits sont rares, assurément, aussi rares, semble-t-il, que les éclipses de soleil ; mais ils sont assez nombreux pour constituer une classe spéciale de phénomènes, et leur existence est certaine. Il faudra un jour les expliquer. Il ne semble pas que nous soyons encore autorisés à émettre ni à adopter aucune hypothèse. En attendant, rassemblons humblement les matériaux.

CAMILLE FLAMMARION.



LES LIVRES NOUVEAUX

La Photographie Transcendentale. — (Paris, Librairie Nationale, 10, rue de l'Université. — 5 fr.)

Cet ouvrage est dédié par son auteur, M. C. P., à M. Emmanuel Vauchez. Il suffit, d'ailleurs, de lire les premières pages du livre pour comprendre que celui-ci a été écrit et publié sous l'inspiration du dévoué secrétaire général du « Comité d'Etude de Photographie Transcendantale », dont nous nous sommes à plusieurs reprises déjà occupés dans ces colonnes.

Le rédacteur de cet ouvrage commence par s'occuper des photographies obtenues par Sir Alfred Roussel Wallace, pour en venir à celles si célèbres de Sir William Crookes, celles de la villa Carmen, à Alger, celles du Dr Ochorowicz, du commandant Darget, de San-José de Costa-Rica, etc. Une partie considérable du volume est même consacrée aux photographies du Dr Hausmann, du Dr Keeler et autres médiums et spirites américains.

Si l'auteur a eu l'intention d'affirmer le caractère supernormal de toutes indistinctement ces photographies (ce qui ne paraît d'ailleurs pas probable), il n'y a pas de psychiste avisé qui ne fera pas la grimace devant la plupart d'entre elles. Mais si, au contraire, l'intention de l'auteur a été de présenter un grand nombre de photographies « spirites », remarquables à un point de vue quelconque, à titre purement documentaire, pour donner aux lecteurs une idée générale de la question — alors ce livre, très élégant, très intéressant, répond assez bien à son but. Tout au plus pourrait-on lui reprocher de ne pas descendre suffisamment au côté technique de la question, et surtout de ne pas avoir fait une distinction assez nette entre la photogrphie de « l'*invisible* supernormal », au sujet de laquelle tant de psychistes entretiennent encore des doutes et dont, en tout cas, on ne connaît point le procédé, et la photographie du *visible* supernormal — matérialisations, lévitations, etc. — dont le procédé est le même que celui de la photographie ordinaire. Ce sont là deux questions techniquement et scientifiquement fort différentes, qu'il importe de ne pas confondre l'une avec l'autre.

M. Sage : **Coup d'œil d'ensemble sur l'état actuel du psychisme.** — (Constantinople, 1911. — 0 fr. 50.)

Ce ne peut être sans une vive satisfaction que les psychistes verront réapparaître le nom de M. Michel Sage en tête d'un ouvrage. Le brillant auteur de *Mme Piper et la S. P. R.*, de *La Zone-Frontière* et d'autres admirables publications, sans doute irrité, dans son âme droite, mais un peu trop rigide, des faiblesses humaines qu'on rencontre dans les recherches médiumniques comme, d'ailleurs, dans toutes les autres branches de l'activité intellectuelle, paraissait s'être un peu retiré sous sa tente... Mais un bon génie a su le ramener au combat : cet heureux Patrocle est M. M. Baha, professeur à l'Ecole Militaire de Brousse (Turquie), qui a fondé récemment à Constantinople la première revue psychique turque et qui, ayant obtenu de M. Sage la monographie dont nous nous occupons, en publia une traduction littérale. Maintenant M. Baha a pensé que l'opuscule de M. Sage serait très utile aussi dans son texte français ; c'est pourquoi il publia cette brochure — et il a eu raison.

Il nous sera permis de reproduire ici la belle conclusion de la brochure de M. Sage :

En finissant, j'exprime encore une fois la conviction que le psychisme sera la grande préoccupation de demain. Mais nos savants actuels ne sont pas propres à ces recherches : à des recherches plus hautes, il faut des hommes plus hauts. Il faudra chercher comme l'on prie, par un divin devoir, non pour gagner de la gloire ou de l'argent. Le vrai psychiste devra être un savant et un saint. Or, cette race n'est pas commune encore. Aujourd'hui, le saint est tout autre chose qu'un savant et le savant n'est pas un saint.

Mme Débora : **Comment je lis dans l'avenir.** — (Paris, 5, rue du Bac. — 1911.)

Le reproche qu'on ne manquera pas de faire à cette élégante plaquette, c'est d'être la réclame personnelle d'une voyante professionnelle. Mais c'est un petit ouvrage intéressant, bien fait et où le chercheur pourra trouver des données intéressantes.

Léon Denis : **Après la mort.** — Nouvelle édition revue et augmentée. — (Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques. — Prix : 2 fr. 50.)

Catalogue général de la Librairie spirite. — (42, rue Saint-Jacques, Paris. — 1910.)

XXIIe Catalogue des ouvrages d'occasion traitant des sciences occultes, en vente à la Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. — 1910.

Salvator Delaville (Charles Letort) : **L'Eternelle comédie. — Aimez-vous.** — (Paris, Beaudelot, éditeur, 36, rue du Bac. — Prix : 3 fr. 50.)

Salvator Delaville : **Théâtre d'un inconnu.** — (P. Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Prix : 3 fr. 50.)

Deux intéressants ouvrages d'un spirite connu, d'une remarquable élévation littéraire et philosophique.

Camille Flammarion : **Annuaire Astronomique et Météorologique pour 1911.** — (Paris, Librairie Ernest Flammarion, 26, rue Racine. — Prix : 1 fr. 50.)

C'est la 47e année de cette publication, qui expose l'ensemble de tous les phénomènes célestes observables pendant l'année, les positions des astres chaque jour, etc.

Le Véritable Almanach du Merveilleux pour 1911. — (Paris, A. Leclerc, éd., 19, rue Monsieur-le-Prince. — Prix : 1 fr.)

Albin Valabrègue : **Lettre à Marc Sangnier sur l'Evangile.** — (Paris, chez l'auteur, 12, rue de Moscou, 1910. — Prix : 0 fr. 50.)

Sylvain Déglantine : **Le Calvaire d'une hypnotisée** (Roman). — (Editions de la *Vie Mystérieuse*, 23, rue N.-D.-de-Recouvrance, Paris. — Prix : 2 fr. 50.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le mage-prestidigitateur " Comte de Sarak " se fâche

(C. V.). — Nous venons d'apprendre que le soi-disant « comte de Sarak », mis dans l'embarras par les quelques acolytes qui lui restent et qui s'étonnaient de ne pas lui voir répondre aux accusations qu'on lui adressait dans les Deux Mondes, autrement que par cette fantaisiste parodie d'un jury d'honneur, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, s'est vu finalement dans la triste nécessité de porter plainte contre les revues qui l'avaient attaqué. Il est à peine besoin de dire que nous nous en félicitons vivement. Sans cela, les polémiques auraient pu durer encore bien longtemps, sans que la lumière se fît entière pour le grand public. Maintenant, « M. de Sarak » aura le *jury d'honneur* qu'il désirait. Les revues, d'un côté, devront préciser leurs accusations, et ainsi on saura si elles disaient vrai. Par contre, s'il sera prouvé que notre mage-prestidigitateur a forgé un acte de naissance imaginaire, qu'il s'est affublé des titres qui ne lui appartiennent point, qu'il a commis des escroqueries et fait des dupes partout où il a été, etc., il devra en rendre compte à la justice, d'une façon plus éclatante que cela ne lui est arrivé jusqu'ici — et sa liquidation sera définitive.

Evidemment, un *homme privé* a le droit d'être respecté, alors même qu'il a eu maille à partir avec la justice ; mais quand on prend l'attitude d'un *homme public*, qu'on se donne pour un « Maître », un apôtre, un homme prodigieux qui a le pouvoir de faire naître « spontanément » des poissons, de faire entrer une carte de visite dans une ampoule de lampe électrique, etc. — alors on ne peut pas concevoir qu'on n'ait pas le droit de dire la vérité à cet homme, quand même cette vérité serait celle-ci : « Monsieur, vous êtes un imposteur, un aventurier, qui avez pris les noms les plus différents dans tous les pays, qui avez exercé un peu tous les métiers, qui avez toujours vécu aux dépens des gogos, lesquels ont parfois cru nécessaire de vous traîner devant les tribunaux. »

On ne peut même pas imaginer qu'un homme, connaissant de tels faits, se taise ; s'il le faisait, il serait évidemment condamnable, comme homme de cœur et comme citoyen.

Maintenant, voici, au sujet de cet aventurier, quelques nouvelles révélations de la *Revue du Psychisme Expérimental* — révélations qui complètent celles que nous avons déjà publiées longuement dans notre fascicule du 16 février 1908 :

Nous avons indiqué dans notre précédent numéro que le vrai nom de M. le « Docteur comte de Sarak » est Sgaluppi. Or, nous allons, pour aujourd'hui, extraire seulement une pièce de notre dossier le concernant, d'où il résulte que Sgaluppi a pris le nom de « Chevalier Albert de Sartini » en 1885, et fut condamné, à cette époque, à Marseille, à huit mois de prison pour une série d'escroqueries.

Jugeons-en d'après l'article du *National* du 10 octobre 1885, que nous donnons sans commentaires :

« Chevalier de bien des ordres, si l'on en croit la rosette multicolore qui brille à sa boutonnière.

» Albert de Sartini est, en effet, s'il fallait le croire : Commandeur de l'ordre du Rédempteur de Jérusalem et délégué représentant, Commandeur de l'ordre royal de Saint-Jean-Baptiste d'Espagne, Chevalier de la Croix Blanche d'Italie, Chevalier de l'ordre du Christ de Portugal, Commandeur de l'ordre de l'Aigle Blanc de Pologne, noble patricien comte de Rosarno, Président d'honneur de la Société nationale belge de la Croix-Rouge, Commandeur de l'ordre du Samaritain d'Allemagne, Commandeur de l'ordre de la Croix de fer Union Valdotaine, Commandeur du grand prix Surindro Mugon Tagore, Prince de l'Inde, Commandeur du grand prix Saint-Louis, Commandeur du Nichan-Ifthicar, Commandeur de l'ordre anglo-polonais de la Croix-Rouge, Commandeur de l'ordre Of the Truc Britous d'Angleterre. Commandeur de l'ordre de l'Aréopage des Décorés, Président d'honneur de la Royale académie stesicorea d'Italie, Président d'honneur de la Société protectrice de l'enfance de Paris et délégué représentant, Président d'honneur de la Royale société de bienfaisance de Lisbonne, Président d'honneur de la Royale école du Dante, Président d'honneur, délégué représentant et chevalier sauveteur d'un grand nombre de sociétés humanitaires, philanthropiques et de sauvetage de France et de l'étranger, etc., etc., enfin, docteur de la Faculté de Médecine de Philadelphie.

» Albert de Sartini est bien réellement Chevalier, mais Chevalier d'industrie.

» Et il ne s'appelle pas plus Sartini que vous et moi.

» *Son vrai nom est Sgaluppi... sous lequel les tribunaux italiens l'ont déjà condamné onze fois.*

» Sgaluppi-Sartini vient de comparaître devant le tribunal correctionnel de Marseille pour toute une série d'escroqueries commises en divers lieux.

» Ici, le Chevalier d'Albert, qui s'occupait entre temps de magnétisme, ne s'est pas contenté d'expériences scientifiques sur diverses scènes, il a essayé surtout de se faufiler dans les établissements pouvant servir à ses petits intérêts. C'est ainsi que, sur la recommandation d'un tiers, il s'est bien fait valoir auprès de l'honorable Société des Sauveteurs du Midi, dont il a bombardé le président Chevalier de l'ordre de Savoie et membre de l'Institut électro-magnétique de Naples; là, il se présentait comme médecin, attaché à Paris à l'hôpital de la Salpêtrière, dans le service du docteur Charcot, et vice-consul en Portugal. D'autre part, il se donnait comme représentant d'une institution de bienfaisance parisienne, qualifiée par lui, selon les personnes, Institut protecteur ou Société protectrice de l'Enfance, dont il conférait les insignes contre rémunérations taxées environ 30 francs; de ce fait, quelques victimes, éprises de gloriole, ont été captées.

» Au cours des représentations magnétiques qu'il donna dans la ville de Marseille, le Chevalier d'Albert ne tarda pas à se lier d'amitié avec un honorable impresario. Cet industriel se laissa prendre aux belles manières de son pensionnaire qui, le 1er janvier 1884, vint le voir à la campagne, affublé d'un costume étincelant d'or et de décorations; le visiteur lui raconta qu'il était nommé vice-consul de Portugal à Nice, et qu'en conséquence il jouissait d'un crédit immense dans les cercles diplomatiques et politiques : justement, son interlocuteur se plaignait des exigences de l'administration du droit des pauvres. — « Nous allons arranger cela! » répliqua le noble étranger, « j'ai des influences à la Chambre des députés, et je les ferai agir! »

» Alléché par ces séduisantes promesses, l'impresario prêta 200 francs au discoureur pour faire un voyage à Paris; à son retour, d'Albert lui dit que, moyennant certaines conditions, M. Lockroy, député de la Seine, consentirait à lui prêter son appui et à faire remplacer la taxe des pauvres par un impôt sur les célibataires...

» M. Lockroy, averti qu'on mêlait son nom à un tripotage scandaleux, protesta avec indignation et raconta qu'il avait connu Sartini dans les salons de Victor Hugo, où l'autre était venu organiser une séance de magnétisme, à l'issue de laquelle l'illustre poète donna même au professeur son livre *Religion et Religions*, avec dédicace. M. Lockroy ne revit plus Sartini que le jour des obsèques de Gambetta, en janvier 1883, mêlé au corps diplomatique, sous un magnifique uniforme de fantaisie, et suivant le convoi entouré des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie. Très étonné de cette rencontre et de ce costume, M. Lockroy questionna le prévenu qui lui répondit être attaché à l'ambassade d'Italie et reprit sa place entre lord Lyons et le prince Orloff.

» A cette même époque, Sartini entrait en relations avec M. Huart, président de l'Institut protecteur de l'Enfance, créé à Paris; ce dernier eut d'abord confiance dans les paroles doucereuses du magnétiseur, qui s'intitula membre d'une foule de sociétés savantes ou humanitaires. Néanmoins, il ne tarda pas à concevoir des soupçons; aussi, loin de l'autoriser — ainsi que l'insinue le prévenu — à délivrer à Marseille, par exemple, contre prix plus ou moins élevé, des diplômes de la Société, il écrivit en particulier aux Sauveteurs du Midi de se méfier du personnage.

» Sartini, en décembre 1884 et janvier 1885, exploitait de la belle façon le docteur Desclos, Chevalier de la Légion d'honneur, domicilié à Tonneins; ce bon médecin, âgé de soixante-quinze ans, a payé 1.850 fr. pour recevoir soit la médaille de la Société de l'Enfance, soit l'Aigle blanc de Pologne, soit la croix de Jérusalem. Comment n'aurait-il pas eu confiance en la parole de l'inculpé qui, le 7 février dernier, s'en vint chez lui, revêtu de son habit de gala et lui conféra les insignes dont il l'avait gratifié contre beaux deniers comptants; il fut tellement ébloui qu'il consentit à lui prêter 4.000 francs pour installer à Paris ses bureaux du vice-consulat de Portugal, poste auquel d'Albert se prétendait appelé à date récente. Puis l'adroit compère donnait d'excellentes références à Rome sur le marquis de Pio Campo et le cardinal Pio del Colonia, grands dignitaires de différents ordres problématiques; malheureusement, quand le docteur Desclos s'informa aux adresses indiquées, il

s'aperçut que ces hauts personnages étaient, comme le prétendu agent diplomatique, dignes de figurer dans les opérettes d'Offenbach.

« Nous glisserons sur d'autres griefs de moindre importance, tels, par exemple, qu'une somme de 150 francs avancée par une dame de Genève pour une croix de la « Confrérie de la Miséricorde », ou certains prêts faits au pseudo-docteur d'Albert, attaché à la Salpêtrière, par un Marseillais qui lui fit les débours d'une représentation ratée, organisée un beau soir à Aix en Provence; ou encore les 80 francs donnés par l'aumônier de Saint-Cyr pour deux titres apocryphes, etc...

« Sartini-Sgaluppi s'est défendu de son mieux devant le tribunal pendant deux longues audiences; mais, confondu par les dépositions de ses victimes, il a été condamné à huit mois de prison. »

Dans le numéro prochain, autres détails intéressants sur la vie de Sartini-Sgaluppi-Sarak, etc.

Le décès de Mrs. Eddy, fondatrice de la " Christian Science "

Alors que les journaux quotidiens — les américains surtout — ont beaucoup parlé de Mme Mary Baker Glover Eddy, fondatrice de la « Christian Science », à l'occasion de sa mort, arrivée au cours de décembre dernier, les organes de sa secte affectent la plus grande sérénité au sujet de cet événement, en s'efforçant de bien faire remarquer que le décès de la grande prêtresse n'aura aucune répercussion sur l'existence de la Communauté. On ne lui nommera aucun successeur individuel, la vaste secte étant régie depuis plusieurs années déjà — c'est-à-dire depuis que la « Révérende mère », vieille et malade, s'était retirée de la vie active — par un Bureau spécial.



Mrs. Eddy
au temps où elle commença sa propagande.

Le développement de la « Christian Science » est un phénomène très remarquable de nos temps. C'est en 1866 que la première idée de ce qu'elle appela la « Science Chrétienne » vint à Mrs. Eddy; elle commença son enseignement l'année suivante. En 1875, elle publiait son grand ouvrage : *La Science et la Santé, conformément aux Ecritures*, qui devint ensuite le seul livre que les *Christian-scientists* admirent à l'honneur de la lecture dans leurs églises, en outre de la Bible. C'est là qu'on trouve la théorie fameuse de la prière comme moyen unique de conserver et récupérer la santé, à l'exclusion de tout art médical.

En 1879, la première église de la secte se constitua, avec 17 membres. En 1881, Mrs. Eddy était ordonnée pasteur de cette église. En 1883, commençait la publication du *Christian Science Journal*.

Les adeptes de la nouvelle secte étaient 2.536 en 1894; leur nombre était monté à 45.195 en 1910 : l'Eglise compte aujourd'hui, à ce qu'on assure, 1.000.000 d'adhérents. La cathédrale qui a été inaugurée, en 1906, à Boston, est d'une grandiosité merveilleuse et a coûté huit millions.

Les différents procès auxquels donnent lieu, de temps en temps, les pratiques des *Christian-scientists* font à leur secte une réclame immense.

La Mort de Hudson Tuttle

Hudson Tuttle, que les spirites américains considèrent comme le plus grand prophète de leurs croyances, après Andrew Jackson Davis, est mort, le 14 décembre dernier, dans sa ferme de Berlin Heights, dans l'Etat d'Ohio, où il était né et où il avait passé presque toute sa longue existence.

Fils d'un pauvre fermier, très religieux, mais ne lisant que sa Bible, Hudson Tuttle n'avait reçu qu'une très faible instruction, lui permettant à peine de lire et écrire, non sans difficulté. Né en 1836, il avait quinze ans à peine quand l'Amérique commença à s'intéresser au spiritisme, par suite des fameuses manifestations qui s'étaient produites dans la famille Fox. Tout le monde, même dans les campagnes, voulut essayer des tables tournantes, de l'écriture automatique et du reste. Tuttle a raconté lui-même, dans

une préface à la dernière édition de son livre le plus connu : *The Arcana of Nature*, comment il assista, par pure curiosité, à quelques séances, d'abord dans une ferme voisine de la sienne, ensuite chez son père : aussitôt se manifestèrent en lui plusieurs formes de « médiumnités », surtout celle de l'écriture automatique : les personnalités de quelques parents défunts des assistants se présentèrent avec tant de preuves à l'appui, à ce qu'il raconte, que tous les expérimentateurs — le père du médium en premier lieu — furent convaincus.

Depuis lors, Hudson Tuttle commença à écrire des ouvrages, qu'il considérait comme lui étant inspirés par les esprits et qui étonnaient tous ceux qui connaissaient ce garçon inculte, ne s'étant jamais occupé de questions intellectuelles. Outre aux *Arcana of Nature*, son chef-d'œuvre, traduit aussi en allemand, H. Tuttle produisit successivement : *Evolution de l'Idée du Dieu et du Christ; Etudes sur les Frontières de la Science Psychique; le Médiumnisme et ses Lois*, etc., etc.

Il avait épousé, en 1857, Miss Emma D. Rood, qui lui survit et dont il a eu deux enfants. C'est une femme d'une intelligence remarquable, auteur de plusieurs ouvrages littéraires et spiritualistes.

Le décès de M. Pribitkof

Le 20 novembre dernier, mourait le fondateur et le premier rédacteur en chef de la revue le *Rébus*, M. Pribitkof.

Aimé et hautement estimé de tous ceux qui l'avaient connu, M. Victor Pribitkof fut pendant vingt-deux ans le coryphée du mouvement spirite en Russie avec des collaborateurs, aujourd'hui défunts, tels que : Alexandre Aksakof, le professeur Boutlerof et le professeur Wagner — l'avant-garde héroïque du spiritisme russe.

M. Pribitkof fut mis en présence des phénomènes spirites en 1874, grâce à la médiumnité de sa première femme, Mme Elisabeth Pribitkof, douée de grandes facultés psychiques. Après une longue série de séances dans son cercle intime et de nombreuses expériences avec les meilleurs médiums étrangers, M. Pribitkof, profondément convaincu de la réalité de l'hypothèse spirite, commença sa pénible carrière de pionnier de ce qu'il considérait comme étant la vérité.

En 1881, il fonda en Russie la première revue spirite, le *Rébus*, et quelques années plus tard il organisa la première société spirite : « Le Cercle d'Etudes psychiques de Saint-Pétersbourg. »

Spirite convaincu, d'un caractère intrépide et d'une grande volonté, il n'hésita pas à sacrifier une brillante position sociale à l'œuvre obscure de la propagande spirite, œuvre bien plus difficile à ce moment-là qu'elle ne l'est actuellement.

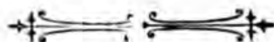
Durant son long et douloureux apostolat, il eut à lutter contre les autorités civiles et le clergé, contre les attaques de la presse, parfois si grossières, contre l'ignorance opiniâtre des uns et le fanatisme des autres. Cette lutte acharnée, cependant, n'ébranla ni son courage, ni son énergie, mais elle mina sourdement sa santé ; M. Pribitkof passa les quatre dernières années de sa vie dans d'atroces souffrances, cloué sur son lit de douleur.

La publication du *Rébus* et l'organisation du Cercle d'Etudes psychiques engloutirent toute sa fortune, le ruinèrent complètement et l'empêchèrent de prendre une charge quelconque. Lorsque ses ressources furent ainsi totalement épuisées, vint à son aide M. Aksakof, qui, jusqu'à sa mort, subventionna la revue. Après le décès d'Aksakof, M. Victor Pribitkof, dont la santé était sérieusement compromise, se vit obligé, à son profond regret, de renoncer à la direction de la revue ; il se trouva un digne successeur en la personne de M. Pierre Tchiastiakof, fondateur et président de la « Société Spiritualiste Russe de Moscou ». Le 4 mars 1901, fut célébré à Moscou le jubilé du 1000e numéro du *Rébus*. Ce jour fut un véritable triomphe pour M. Pribitkof. Le *Rébus* passa à Moscou en 1903. En 1906, M. Pribitkof fut élu président honoraire du premier Congrès spiritualiste en Russie, et, il resta jusqu'à la fin de ses jours membre honoraire de la Société Spiritualiste russe de Moscou et du « Cercle d'Etudes psychiques » de Saint-Pétersbourg.

" Métapsychique "

Voici ce qu'on lit, au sujet de ce mot nouveau, dans la dernière livraison de *l'Echo du Merveilleux* :

« Le mot de *métapsychique* est aujourd'hui adopté par la science et la littérature. Il n'est plus à discuter. Il est entré dans l'usage général. Il est le fruit de la collaboration d'un grand savant officiel et d'un homme de lettres éminent, qui est en même temps un érudit. L'un l'a proposé, l'autre l'a fait admettre dans le langage littéraire. M. Charles Richet et M. Jules Bois ont donné à ce terme qui élimine les mots tendancieux de spiritisme et d'occultisme sa consécration. »



Société Universelle d'Études psychiques

LE BANQUET

à l'occasion du XXe anniversaire des "Annales des S. P."
et de l'inauguration du nouveau Siège de la Société

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

UNE CONFÉRENCE DE M. ED DUCHATEL SUR LA "PSYCHOMÉTRIE"

M. EDMOND DUCHATEL, inspecteur des finances, a bien voulu faire, dans la salle de la S. U. E. P., une conférence sur *La vue à distance dans le Temps et dans l'Espace; Enquête sur des cas de Psychométrie.* Le sujet que le conférencier a traité est le même qu'il a développé dans son ouvrage récent (1); nous ne l'analyserons donc point ici; mais nous devons bien dire que rarement une conférence sur un sujet scientifique a retenu si facilement l'attention des auditeurs, tellement M. Duchâtel possède l'art de causer avec une bonhomie de pure forme, qui cache un esprit fin et caustique, un raisonnement juste et profond. Aussi l'auditoire qui remplissait la salle de la Société fit-il une vraie ovation à l'aimable conférencier.

M. *Guillaume de Fontenay,* qui présidait, remercia vivement le conférencier; il invita ensuite ceux parmi les assistants qui désiraient adresser des questions à M. Duchâtel, à le faire — invitation dont quelques sociétaires ne manquèrent pas de se prévaloir.

Le président communiqua ensuite plusieurs passages d'une très longue lettre de M. le comte de Tromelin sur des phénomènes physiques extraordinaires qui se seraient produits chez lui, et qui ont même défrayé dernièrement les conversations des centres psychiques de la Côte-d'Azur et de Paris. Ce récit a été suivi par l'auditoire avec un intérêt débordant, non dépourvu de bonne humeur, à cause des épisodes assez bizarres qui s'y entremêlaient (2).

La séance est levée à 11 h. 20.

Le Secrétaire : C. DE VESME.

Vu par le Président : G. DE FONTENAY.

(1) Leymarie éditeur, Paris, 42, rue Saint-Jacques. — Prix : 3 fr. 50. — Nous en avons parlé dans notre fascicule de novembre. — N. de la R.

(2) Nous espérons d'ailleurs pouvoir en présenter bientôt à nos lecteurs un compte rendu complet, ne fût-ce qu'à titre documentaire. — N. de la R.

LA SOIRÉE DU 15 JANVIER
LE BANQUET

Un nombre inusité de sociétaires est intervenu, le 15 janvier, au banquet traditionnel que la S. U. E. P. organise chaque année à l'occasion de son Assemblée Générale. La présence des personnes éminentes qui avaient consenti à honorer de leur présence cette fête de la Société, explique fort bien cette plus grande intervention de convives. Il s'agissait d'ailleurs, comme nos lecteurs le savent, de fêter le 20e anniversaire de la fondation des *Annales des Sciences Psychiques,* organe de la S. U. E. P., et l'inauguration du nouveau siège social.

Au centre de la table d'honneur se trouvait, entre Mmes Camille Flammarion et C. de Vesme, M. le professeur Charles Richet, président d'honneur de la S. U. E. P. et codirecteur des *Annales des S. Ps.;* il était entouré de M. le Dr Paul Joire, président-fondateur de la Société; M. Camille Flammarion, président de la Section de Paris; M le Dr Xavier Dariex, codirecteur des *Annales des S. Ps.;* M. le Dr J. Maxwell, substitut du Procureur général à Paris, membre d'honneur de la S. U. E. P. (1). Parmi les autres convives se trouvaient plusieurs dames, différentes notabilités des études métapsychiques, de nombreux médecins, des officiers généraux et supérieurs, des artistes, etc. Inutile de dire qu'un courant cordial de sympathie ne tarda pas à s'établir dans la salle et que les conversations allèrent leur train jusqu'à l'issue du dîner.

Au champagne, M. le Dr P. JOIRE, Président, se leva pour remercier tous les assistants, et spécialement les personnalités éminentes qui, par leur intervention, avaient donné un si grand lustre à la réunion. Il remarqua que celle-ci offrait par là un spectacle tel qu'on ne l'avait peut-être jamais vu en-

(1) M. le Dr F. von Schrenck-Notzing, membre d'honneur de la Société, exprima par lettre son regret de ne pas pouvoir assister au banquet, l'invitation lui étant parvenue au moment même où il quittait Paris pour rentrer à Münich.

core dans le domaine des recherches métapsychiques, et laissait entrevoir quel pouvait être l'avenir de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques*, si elle sait rester fidèle à son programme purement scientifique. Il termina, en adressant quelques mots à M. C. de Vesme, qui — dit-il — en quelques années a transformé la Société. (*Approbations.*)

M. C. de Vesme, secrétaire général, remercia le président. « Certes, — ajouta-t-il ensuite — j'ai fait de mon mieux pour développer la S. U. E. P., parce que je la crois appelée à jouer un rôle considérable dans la lutte engagée pour faire accepter universellement la réalité des phénomènes métapsychiques, mais il ne faut pas oublier que le mérite d'avoir fondé cette Société revient à M. le Dr Joire, qui, en outre, tout en n'habitant pas Paris, a toujours été guidé dans la solution de toutes les crises et difficultés de la vie sociale par un tact et un flair précieux. (*Très bien!*)

M. l'abbé C. Naudet, professeur à l'Ecole d'Etudes sociales, fit alors, à la prière de quelques convives, un toast aux dames, en y déployant son esprit toujours fin et délicat et sa parole élégante. Il fut surtout applaudi quand il pria les dames de la Société de bien vouloir employer quelquefois à l'avantage de celle-ci leurs dons de persuasion et de sympathie.

M. le professeur Charles Richet prit alors la parole, en manifestant sa satisfaction d'assister à une réunion, qui prouvait bien l'immense chemin que les études métapsychiques ont fait, depuis quelque temps, dans les classes intellectuellement élevées de notre pays. Qui aurait dit, il y a seulement une trentaine d'années, que des hommes de science, des magistrats, des officiers, des prêtres, etc., pourraient se réunir ainsi, en se coudoyant sur le terrain des recherches métapsychiques, sans qu'on trouve à cela rien de choquant ni de surprenant? Les résultats déjà obtenus doivent nous encourager à persévérer dans nos études, sans nous laisser émouvoir par les bruits de la foule. « Mais, en même temps — ajouta-t-il — je dois vous engager vivement à la prudence scientifique, qui peut épargner tant d'erreurs, qui doit imposer le respect à nos adversaires, et sans laquelle tout mouvement, tout enthousiasme ne peut que produire plus de préjudice que d'avantage à l'acceptation de la vérité. »



La nouvelle salle de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Des applaudissements longs et unanimes saluèrent la belle allocution du Dr Ch. Richet, — allocution dont nous ne pouvons malheureusement reproduire ici que le squelette.

Pendant qu'on levait le couvert et qu'on disposait les chaises pour l'assemblée qui devait suivre, les assistants passèrent aux salons du premier étage, où les conversations entamées continuèrent avec la même animation.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

M. le Dr Joire, président, après avoir prononcé quelques paroles de circonstance, donne lecture du rapport des deux commissaires des comptes sur l'état de la caisse sociale. Le rapport est approuvé.

Le président donne ensuite la parole au secrétaire général, M. de Vesme, pour le rapport moral et financier sur la marche de la Société durant l'année écoulée.

M. de Vesme commence par remarquer que l'heure tardive et les circonstances exceptionnelles dans lesquelles se déroule cette assemblée rendent peut-être celle-ci moins apte à la discussion des affaires administratives, forcément si arides. Il pense donc que personne ne se fâchera s'il est aussi concis que possible. (*Approbations, hilarité.*)

Il lui suffira de faire noter que 1910 a été une année historique pour la S. U. E. P., puisqu'elle a vu la plus importante innovation qu'elle ait encore subie, par l'approbation des nouveaux Statuts, qui ont créé un lien plus strict entre la Société et les *Annales des Sciences Psychiques*, que reçoivent maintenant tous les membres titulaires, etc.

Mais en dehors du compte rendu moral, le Secrétaire Général dit être chargé, cette fois, aussi du compte rendu financier, le trésorier adjoint M. P. Archat (qui devrait remplacer le trésorier titulaire, M. Douchez, résidant à Lille), étant souffrant depuis quelques jours.

Les nouveaux Statuts n'ayant été approuvés qu'au cours de la deuxième quinzaine de mars dernier, l'année financière se trouve à cheval entre l'ancien et le nouveau régime — ce qui a donné lieu à une situation très embrouillée au point de vue de la comptabilité. Le secrétaire général prie donc l'assemblée de bien vouloir nommer deux commissaires, compétents en matière de comptabilité, qui veuillent bien se charger de tirer ces comptes au clair.

Cette proposition, appuyée par le Bureau, est approuvée, et les deux commissaires sont nommés.

L'assemblée approuve ensuite le choix du nouveau siège social (14, Villa des Ternes), en chargeant son Bureau (ainsi que l'avait déjà fait l'assemblée de la Section de Paris), de traiter avec M. C. de Vesme pour les détails de la location.

Le Bureau existant est réélu à l'unanimité ; à savoir : MM. Camille Flammarion, Guillaume de Fontenay et le Dr L. Demonchy, *vice-présidents ;* M. C. de Vesme, *secrétaire général ;* M. René Warcollier, *secrétaire adjoint ;* M. Douchez, *trésorier ;* M. P. Archat, *trésorier adjoint ;* Mme Josselme-Monroe, *bibliothécaire*. (M. le Dr P. Joire est *président inamovible*). Une place de deuxième secrétaire adjoint, créée par les nouveaux Statuts, reste, pour le moment, encore vacante.

La séance est levée.

Le secrétaire général : C. de Vesme.

Le président : Dr Paul Joire.

SÉANCE DE LA SECTION DE PARIS

La Section de Paris se constitue alors en séance, présidée par M. Camille Flammarion, président, pour l'admission de onze nouveaux membres. L'admission est approuvée.

Il s'agit ensuite de la nomination d'un vice-président de la Section. M. G. de Fontenay, premier président, prie l'assemblée de nommer à sa place M. le Dr Calmette, médecin principal de l'armée, directeur du Service de santé du gouvernement militaire de Paris.

Le bureau de la Section est ainsi constitué : *président :* M. Camille Flammarion ; *vice-présidents :* MM. le Dr Calmette, Guillaume de Fontenay, Dr L. Demonchy.

La séance est levée à 11 heures.

Le secrétaire : C. de Vesme.

Le président : Camille Flammarion.



Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Drouard.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Février 1911 | Nos 3 et 4

MARCEL MANGIN

" ESPRITS ET MÉDIUMS ", PAR TH. FLOURNOY (1)

Que l'on puisse être à la fois spiritualiste très convaincu et antispirite non moins convaincu, c'est ce que nous apprend le beau livre que vient de publier M. Flournoy à la grande joie de tous les amateurs de métapsychique. Bien qu'il n'apporte pas de faits nouveaux, il n'en sera pas moins d'une grande utilité pour contribuer à montrer la faiblesse de l'hypothèse spirite. Il n'est guère possible, je crois, de déployer plus d'esprit et d'ingéniosité dans le démontage pièce par pièce des constructions subliminales qui aboutissent à la formation d'un type, tel, par exemple, que Bien-Boa. C'est bien là la vraie psychologie telle qu'il nous la faut depuis Myers et telle que nous l'avions déjà tant admirée dans *Des Indes à la planète Mars.*

On ne saurait trop louer non plus la largeur des idées de M. Flournoy, son absence complète de système préconçu. Il est aussi peu universitaire qu'on peut l'être et du protestantisme le plus libéral. Il est prêt à accepter tout ce qui lui paraît suffisamment démontré et n'attend pas l'approbation des savants officiels. Rien ne le montre mieux que ce passage :

> Il y a dix ans, j'ai exprimé mon scepticisme invincible à l'endroit des apparitions de Katie King à M. Crookes (*Des Indes*, p. 356). Je m'empresse de déclarer que j'ai changé d'avis depuis lors et que, sans me prononcer catégoriquement, cela va sans dire, sur des faits que le passé dérobe à tout nouveau contrôle, je n'éprouve plus la même difficulté instinctive à les admettre en présence des phénomènes que tant de savants nous racontent aujourd'hui. On s'habitue à tout par la répétition, aux matérialisations comme à la télégraphie sans fil ou à la chute des corps, d'autant plus qu'au fond, quand on y réfléchit, on ne comprend pas plus celles-ci que celle-là.

Un grand pas a donc été fait depuis dix ans. Nous verrons dans le chapitre consacré à Eusapia que ce doivent être surtout les expériences de Morselli avec Eusapia qui ont fini par vaincre le scepticisme de M. Flournoy. On peut se demander pourquoi celles-là plutôt que d'autres. J'avoue, quant à moi, avoir été



Photo. Guillon, Genève
Professeur Th. Flournoy

convaincu dès ma première lecture du petit livre de Crookes, c'est-à-dire il y a déjà vingt-deux ans, une telle autorité valant, je trouve, n'importe laquelle, et je n'avais pas attendu jusqu'en 1896 les expériences d'Auteuil avec Sully Prudhomme, de Rochas, Desbeaux, Dariex. C'est précisément parce que les faits sont tellement invraisemblables que j'ai beaucoup plus de confiance dans le témoignage d'un savant comme Crookes aidé de ses appareils enregistreurs que dans le témoignage de mes propres sens. Ce qui me permettait de croire que je n'étais pas halluciné, c'était de savoir ce que les appareils de Crookes avaient enregistré.

(1) Th. Flournoy, Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève : **Esprits et Médiums. Mélanges de Métapsychique et de Psychologie.** — (Genève, Librairie Kündig. Corraterie, 11. — Paris, Librairie Fischbacher, rue de Seine, 33. — 1911. — Prix : 7 fr. 50.

Un des chapitres les plus amusants de M. Flournoy, c'est celui où il blague si drôlement le monumental Rapport du Grand Institut Psychologique. C'est la meilleure manière de parler de ces savants officiels qui retirent d'une main ce qu'ils viennent d'accorder de l'autre, qui déclarent avoir vu formellement des lévitations d'objet « sans pouvoir apercevoir le mécanisme par lequel se faisaient ces lévitations et sans pouvoir constater une fraude » et qui ajoutent : « Mais aucune de ces expériences ne peut nous donner une certitude scientifique de ce phénomène. Les moyens de contrôle et d'enregistrement que nous avons établis ne nous donnent pas cette certitude. » Un peu plus et ils ajouteraient : Nous croyons que nos appareils ont été hallucinés.

Pour que les dernières barrières tombent, il faut que quelque Morselli présente une théorie à peu près satisfaisante, c'est-à-dire non spirite. C'est un peu ce qui vient d'arriver avec *Psicologia e Spiritismo*, et je crois que c'est pour cela que ce livre marquera une date dans l'évolution des idées.

Le témoignage de Carrington, Bagally et Feilding, tous trois si au courant des trucs des prestidigitateurs, a également à ce point de vue beaucoup d'importance. L'étude des trucs devrait être la base de l'éducation du psychiste, surtout s'il se spécialise dans la télékinésie. Cela lui donnerait le grand avantage de ne pas paralyser ou amoindrir les facultés du médium comme risquent fortement de le faire toutes les entraves et précautions que sont obligés d'employer ceux qui ne connaissent rien à la prestidigitation.

Il va sans dire que M. Flournoy n'est pas du tout ébranlé dans ses nouvelles croyances, par l'article du prof. Münsterberg qui ose raconter sans rire qu'alors qu'il contrôlait la main et le genou d'Eusapia, « John » le toucha distinctement aux hanches, puis au bras, puis lui tira la manche au coude », qu'il sentit parfaitement le pouce et les doigts. Aucun mouvement du reste du corps. Et malgré cela « ce ne peut être qu'avec son pied déchaussé qu'Eusapia produisit ces contacts ».

Passons vite. Parlons plutôt du léger retour de scepticisme qui saisit un instant M. Flournoy, lorsqu'il propose pour certains cas l'hypothèse de la *tachycinésie*, c'est-à-dire d'une rapidité phénoménale des mouvements du médium qui pourrait échapper quelques dix millièmes de seconde à la perception du contrôleur, le pincer ou le gifler, ou même « aller *en pleine lumière*, remuer ou briser un objet et revenir s'asseoir sur sa chaise, sans que nos rétines paresseuses puissent distinguer cette allée et venue dix ou cent fois trop rapide pour vaincre leur inertie ».

Eh bien ! non ! ce n'est pas ainsi que nous comprendrons, même les plus simples phénomènes de contact. Il y a contradiction évidente. Dans le même dix millième de seconde, je serais insensible d'un côté et sensible de l'autre. Et toutes les fois que l'objet remué est un peu lourd ? A Auteuil nous avons tous vu une énorme chaise d'architecte commencer par se balancer lentement et ensuite venir très lentement se coucher en travers de la table d'expérience, sur nos bras. Il ne s'agissait pas de dix millièmes de seconde.

Du reste, M. Flournoy n'insiste pas du tout, surtout quand il pense aux matérialisations. Il adopte le psychodynamisme de Morselli qui n'est autre chose que la force psychique de Crookes. Mais nulle part je ne le vois considérer cette force nouvelle comme une tentative de la nature pour continuer l'évolution et produire une nouvelle race d'êtres aussi supérieurs à l'homme que l'homme l'est aux protozoaires. Cette hypothèse dont j'ai présenté une esquisse beaucoup trop hâtive au Congrès de psychologie expérimentale de novembre 1909, s'étend à tous les phénomènes médianimiques. Je n'ai pas à en parler ici. Mon excuse, pour en dire un mot en passant, c'est qu'elle se rattache intimement au psychodynamisme dont j'aurais voulu que M. Flournoy fît remarquer qu'il n'est pas un nouveau venu dans la nature : 1° parce que l'action à distance se retrouve partout ; 2° parce qu'il y a bien longtemps que même dans les espèces animales on connaît des accidents de formes ou des monstruosités produites chez le fœtus à la suite d'idées ou d'émotions de la mère. La vache qui ayant rencontré un ours de romanichels accoucha d'un veau à tête d'ours n'était pas un médium, mais elle a montré aux savants, toute vache qu'elle était, que le psychodynamisme n'a rien du tout d'absurde ni de ridicule.

La puissance qu'une idée peut avoir pour diriger les molécules directement, pour façonner une forme, cette puissance qui a toujours existé depuis qu'il y a des idées dans le monde, on la mettait encore en doute il n'y a pas longtemps, à propos des faits de *stigmatisation*. Mais voici qu'aujourd'hui on va en faire la base même des sciences psychiques, c'est elle que nous retrouverons partout. Le psychisme sera l'histoire de la toute-puissance de l'Idée.

Il s'agira de découvrir l'origine de ce qui caractérise le médium à effets physiques, de ce pouvoir qu'ont ses idées d'agir non seulement sur les molécules de son corps, mais sur celles des corps extérieurs, ou peut-être même sur les atomes... sur les électrons (?) comme le suggère le passage de M. Flournoy, où il compare Eusapia à une pile qui se recharge durant le repos. Il n'est pas douteux que l'électricité animale ne joue un grand rôle dans les phénomènes d'extériorisation de la motricité. De Rochas l'a montré dans les derniers chapitres de son beau livre sur ce sujet.

Au contraire, je ne crois pas qu'il faille attacher

de l'importance à l'hystérie. Du moins elle n'en a qu'une indirecte. Je n'ai jamais entendu dire que Stainton Moses ni Mme d'Espérance étaient hystériques. Ce n'est pas une des conditions nécessaires de la médiumnité.

Chez la femme, certaines époques paraissent plus favorables à une extériorisation de la force psychique, mais c'est tout ce que l'on peut dire, puisque l'homme est aussi souvent médium que la femme. Il n'en est pas moins vrai que l'attention des physiologistes devrait se porter du côté de la fonction génésique pour étudier la corrélation qu'il pourrait y avoir entre elle et la fonction médiumnique. Toutes deux sont des expansions de l'être humain, et la seule façon de rattacher la matérialisation aux phénomènes déjà connus, c'est de dire qu'elle est une sorte de génération extrêmement rapide.

Je souhaite que M. Flournoy développe un jour plus complètement une idée qu'il ne fait qu'indiquer et qui pourtant me semble très importante, c'est celle de la transmission inverse du psychodynamisme d'Eusapia aux assistants. Déjà M. Boirac avait parlé de la conductibilité de la force psychique, mais à un point de vue beaucoup plus physiologique, même presque physique, et j'avais dit, en rendant compte de son beau livre, combien cette hypothèse me paraît féconde. M. Flournoy, essentiellement psychologue, a ici en vue les émotions génératrices des phénomènes physiques : « Quand les fantômes incarnent des complexus émotifs des assistants, quand on assiste, par exemple, à l'apparition d'une personne défunte qu'Eusapia n'a jamais connue et qui revient exprimer sa tendresse ou ses regrets à l'un des spectateurs... on pourrait admettre que c'est Eusapia qui transmet ses forces psychodynamiques au spectateur », grâce auxquelles il peut objectiver sa pensée directement. Je ne saurais trop attirer l'attention du lecteur sur ce point capital : le médium ne faisant que prêter sa force au véritable générateur qui est l'assistant.

Et j'en arrive alors au chapitre sur Bien-Boa qui est un des plus intéressants du livre. Dans les matérialisations de la villa Carmen, la remarque avait bien été faite déjà que les médiums avaient beau changer, c'était toujours le même esprit qui se manifestait, un brahme hindou désincarné depuis trois siècles et que par conséquent le vrai médium devait être la générale Noël elle-même. Personne, évidemment, n'en avait été plus frappé que l'auteur de *Des Indes*, l'observateur si sagace de Mlle Smith et de Léopold. Le rapprochement que M. Flournoy fait entre Léopold et Bien-Boa est très instructif et très curieux : 1° Les deux personnalités dépendent absolument et uniquement, l'une de Mlle S..., l'autre de Mme N... Bien-Boa le déclare lui-même nombre de fois à Mme N... : « Tout dépend de vous, ménagez-vous, reposez-vous. Sans vous je ne peux rien », etc. 2° *Rapports affectifs avec le médium.* Tous deux, L. et B.-B., sont des guides de haute élévation morale, des consolateurs, des soutiens, des conseillers pratiques. B.-B. est même « un adorateur platonique follement épris de sa protégée, il l'entoure de soins constants, la couvre de baisers, lui prodigue les déclarations les plus enflammées ». 3° *Psychogenèse des personnalités.* « Dans son origine visible et ses premières manifestations, B.-B. « est un produit d'antagonisme ou de conflit psychique au cours de séances spirites dans un milieu « très mélangé, le résultat évident d'une sorte de « clivage entre les dispositions ou tendances d'ordre « inférieur et la meilleure nature du médium en révolte contre ces influences grossières. » *Exactement comme Léopold.* « Tous deux sont manifestement « une réaction de défense féminine, une personnification des sentiments de pudeur morale et physique provoqués par le milieu ambiant. » Comme origine. Mais ensuite je trouve que B.-B. va un peu loin, surtout en présence du général...

Au commencement la personnalité nettement opposée à celle de B.-B. avait été celle d'un commandant d'artillerie désagréable et inconvenant. Avec les changements ultérieurs de résidence et d'entourage il disparut.

4° *Elaboration ultérieure du roman.* De même que ce n'est qu'après coup que L. se donne pour l'esprit désincarné de Cagliostro et pour avoir déjà adoré Mlle S... dans une existence antérieure, de même ce ne fut que plus tard que l'on sut que sous le pseudonyme de B.-B. se cachait un brahme d'un tout autre nom qui avait eu un roman des plus curieux avec la générale dans une existence antérieure

Enfin, il y a eu encore d'autres analogies, par exemple dans les figures accessoires, qui complètent la ressemblance frappante des deux prétendus désincarnés. « J'en conclus, écrit M. Flournoy, que le fantôme de la villa Carmen n'était certainement, au point de vue mental qu'une élaboration imaginative de la générale Noël, un produit de sa fantaisie créatrice, une sorte de ramification hypnoïde ou d'excroissance de sa propre individualité.

Réalité du fantome

On devine que cette autre face du problème a pour M. Flournoy, avant tout psychologue, beaucoup moins d'importance. Il se contente pour le moment de la solution que nous venons de dire pour le côté intellectuel. Quant à la réalité physique, il demande qu'on le laisse encore suspendre son jugement. En avril 1908 il écrit qu'après deux ans de polémiques ardentes, le calme a été obtenu par M. Maxwell, dont la plaidoirie a définitivement montré que les explica-

tions par la fraude ou l'illusion ne tenaient pas debout. A moi cela me suffit pour croire à la réalité. Mais M. Flournoy ne se résigne pas encore et dit que si ces essais d'explications par la fraude n'ont pas résisté à l'analyse, cela ne prouve pas que l'on ne puisse en trouver d'autres.

Quelques cas de phénomènes physiques

On me pardonnera, je l'espère, de n'avoir pas, dans mon compte rendu, suivi le même ordre que dans le livre et de terminer maintenant ce qui concerne les phénomènes physiques. Les quelques cas cités sont tirés de la collection des 72 observations, résultat d'une enquête entreprise par M. Flournoy en 1898 parmi les membres de la Société d'Etudes psychiques de Genève.

En mars 1898 j'assistai chez M. Metzger à une séance où Mlle Fel, presque sans avoir l'air d'y toucher, fit faire plusieurs fois le tour de la chambre à une grosse table de salle à manger. Il n'y avait rien là d'étonnant, étant donné l'aspect débordant de santé de cette grande et belle jeune fille, au teint coloré, à la forte stature.

On voit, d'après ces quelques mots, que M. Flournoy est difficile sur les preuves. Et il a sans doute raison de douter, puisque avec cette jeune fille qui obtenait des raps magnifiques lorsque la table était petite ou moyenne, rien ne se produisait plus si la table pesait 80 kilos ou si sous les objets on mettait des serviettes pliées.

Cas de Mlle Dyck. — Un ingénieur, M. Aloys Naville, ami de M. Flournoy, certifia par écrit avoir vu dans la salle à manger parfaitement éclairée, la grande table courir toute seule de côté et d'autre à travers le large cercle formé par les assistants, au nombre d'une dizaine, qui s'étaient reculés par précaution :

A peine avions-nous interrompu la chaîne et parlions-nous de toute autre chose que la table poussa un grand craquement. Le bruit inattendu rappelant qu'à ce moment-là de la séance précédente, *paraît-il*, la table s'était tout à coup soulevée perpendiculairement jusqu'à la suspension et était retombée avec une grande force — effraya beaucoup les dames. Nous nous éloignâmes et cachâmes nos pieds sous nos chaises. Alors au lieu de se soulever la table roula d'un bout du cercle à l'autre, toujours après de forts craquements... Mon impression était qu'elle voulait se soulever et n'en avait pas la force. On entendait tout un travail dans le bois, comme si elle faisait des efforts...

Alléché par ce récit et beaucoup d'autres semblables, M. Flournoy entreprit chez lui une série de douze séances, dans la disposition d'esprit la plus bienveillante pour le médium, s'engageant d'honneur à ne jamais le contrarier, à n'introduire les mesures de contrôle ou les procédés d'expérimentation qu'au fur et à mesure que les circonstances l'indiqueraient, et toujours avec l'assentiment des parents.

« Le principe de la patience et de la douceur, dit « excellemment M. Flournoy, me paraît toujours « devoir être le meilleur en matière d'expériences « médianimiques. Pour des phénomènes encore mys- « térieux, d'un déterminisme très complexe et déli- « cat, observons patiemment leur production spon- « tanée, avant d'imposer certaines conditions... il im- « porte d'entourer le médium de respect et « d'égards, de lui témoigner et de lui inspirer le « plus de confiance possible, d'entrer même dans « ses vues et dans celles des « esprits »..., de ne pas « courir le risque bien inutile de le paralyser en le « contredisant ou en le soumettant d'emblée à des « procédés de contrôle dont il ne sent pas la né- « cessité et qui lui paraissent purement vexatoires. « Ce sera assez tôt lorsque ses facultés se seront « épanouies en toute liberté et que les phénomènes « auront commencé à se déployer, pour l'amener « peu à peu, par la persuasion et par des essais « graduels, à opérer dans des conditions meilleures « et toujours plus conformes, aux sévères exigences « de la méthode expérimentale. »

J'ai tenu à citer ce passage parce que je suis convaincu qu'on ne fera des progrès qu'en se conformant à ces principes. Puissent-ils être médités et adoptés par les savants comme ceux du grand Institut Psychologique et par les expérimentateurs comme ceux qui en Amérique se réjouissent de n'avoir obtenu que de la fraude avec Eusapia.

Je choisirai encore dans l'enquête quelques faits d'un genre très rare et qui montrent l'énorme intérêt qu'il y aurait à cultiver certaines médiumnités.

Une de mes sœurs, institutrice, écrit Mme Voss, se trouvait un jour très embarrassée ayant une leçon à donner sur un sujet de physique qu'elle possédait mal ; il lui vint à l'idée d'invoquer son ancien professeur (décédé depuis quelques années). Spontanément ses idées s'éclaircirent et elle donna sa leçon très facilement. L'ayant appelé ensuite par la table, il répondit que c'était bien lui qui l'avait inspirée et que, chaque fois qu'elle serait embarrassée, elle n'avait qu'à s'adresser à lui mentalement.

Un jour *on* lui enleva une dent. C'était il y a 6 ans un matin vers 7 heures en avril : elle était encore au lit lorsqu'elle entendit une voix extérieure lui dire : « Veux-tu que je te montre comment nous pouvons arracher une dent ?

Elle savait que cette voix était celle de son frère défunt qui à cette époque était constamment autour d'elle... Elle eut un instant de frayeur craignant

qu'on lui ôtât une bonne dent : mais aussitôt elle sentit une de ses molaires faire deux ou trois tours en pivotant, comme une vis que l'on tourne, et tomber en morceaux dans sa bouche; c'était une dent tout à fait gâtée mais qui ne branlait absolument pas; elle n'éprouva pas la plus petite douleur, cela ne saigna même pas; et elle n'avait eu la sensation d'aucun instrument dans la bouche.

Obs. XLIII. — *Mme Prell, 51 ans.* — Un soir à la tombée de la nuit, elle écrivait à son bureau, seule dans sa chambre; n'y voyant presque plus et songeant qu'on lui avait recommandé de ménager ses yeux, un reflet à côté d'elle attira soudain son attention : elle se retourna et voilà que de l'autre côté de la chambre, sur la cheminée (où il y avait deux flambeaux anciens, très délicats, auxquels elle ne permettait pas qu'on touchât, et qu'elle n'allumait jamais, de crainte de les casser), l'un des flambeaux venait d'être allumé et précisément le plus fragile.

Obs. XLIV. — *Mme Tel, 45 ans.* — Raconte plusieurs exemples de sa lucidité et qu'à l'âge de dix ans, pendant une visite, obligée de rester tranquille, elle regardait une boîte à musique avec l'obstination d'un violent désir, alors qu'on lui refusait de faire jouer l'instrument. Personne n'approcha. Le ressort se mit en mouvement, un air fut joué, puis le commencement d'un second jusqu'à ce que la garde-malade l'arrêta. Toute-puissance de l'idée ou du désir.

Enfin je signalerai au lecteur quelques cas très intéressants de médiumnité guérissante, n°s 278, 284, 343, 345.

REMARQUES SUR L'ENQUÊTE

Quel enseignement M. Flournoy tire-t-il de son enquête? Quelle classification des phénomènes adopter? Il y en a une que, pour ma part, je préférerais, ce serait celle faite suivant leur utilité pour le sujet.

Mais pour être vraiment utiles il faudrait qu'ils fussent sous la dépendance de la volonté. C'est le contraire qui a lieu. Tout notre effort doit se porter sur ce point : découvrir des moyens de rendre l'inconscient soumis au conscient.

Quelquefois le *désir*, une question, une prière provoque le phénomène; apprenons à désirer, à prier avec toute l'intensité de la foi la plus profonde. Mais laissons de côté la *volonté*. Elle est désastreuse. C'est elle qui fait rater toutes les expériences.

Hérédité. — Indubitablement la médiumnité est héréditaire. C'est heureux pour la théorie que je propose : l'avènement du surhomme par le développement des médiumnités. Exemple particulièrement instructif : Mme Quelt (obs. LI). Dans cette famille les dons et les tendances parapsychiques se manifestèrent dans quatre générations successives. Je disais, il y a déjà quelques années (V. *Annales* juin 1905) : que ne verrait-on pas? quel prodigieux médium naîtrait et bouleverserait le monde par ses miracles, si par bonheur un Home rencontrait une Eusapia et s'ils s'aimaient?

Apparition de la médiumnité. — Ce chapitre important peut encore moins que les autres être convenablement résumé : autant d'individus, autant de cas.

Période d'état. — Egalement ici absence de règle. Swedenborg n'est devenu visionnaire qu'à 55 ans et l'est resté 30 ans. Mmes Paladino et Piper sont médiums depuis 20 ou 25 ans au moins. Stainton Moses ne l'a été que de 33 à 44 ans. Les *bonnes* conditions sont *les mêmes que pour l'exercice volontaire de toute autre faculté.* Etat de santé et d'équilibre nerveux calme, absence de souci, bonne humeur, milieu sympathique. Et pourtant (que d'énigmes à résoudre!) on voit au contraire souvent surgir les phénomènes spontanés dans des états de trouble organique ou mental. Comment expliquer cette contradiction? Ce seraient des cas d'automatisme téléologique (les plus intéressants et dont nous reparlerons).

Quelle influence a la médiumnité sur le caractère? — Réponses encore contradictoires. Ne vaudrait-il pas mieux, demanderai-je, chercher l'influence du caractère sur la médiumnité?

Terminaison de la médiumnité. — Causes souvent inconnues, quelquefois connues, mais très diverses. A bien noter le cas de Mme Darel où la médiumnité a servi à l'éclosion d'une nouvelle personnalité parfaitement normale de penseur et d'écrivain.

Esprits trompeurs. — M. Flournoy donne quelques exemples très frappants d'esprits trompeurs. Ce sont des cas où le médium reçoit une série de communications d'un mort donnant tous les détails sur son passage et son état dans l'autre monde. C'est un régal pour les amateurs de psychologie que l'analyse à la fois si fine et si profonde par laquelle M. Flournoy montre la genèse de cette illusion, de ce roman subliminal qui s'arrête brusquement lorsque le médium apprend que le mort est bien vivant. « ... Dans cet état spécial du médium, certaines idées au lieu de garder leur juste mesure et leurs rapports normaux avec le reste de la conscience, s'émancipent de son autorité, prolifèrent dans l'ombre, se systématisent pour leur compte, et finissent par lui apparaître comme des parasites étrangers dans une explosion de phénomènes automatiques. » Il y a là une curieuse faculté de dramatisation et de personnification qui est de la même nature que celle que nous connaissons tous dans le rêve.

Esprits bienfaisants. — Anges gardiens, guides

spirituels. Ici il s'agit d'automatismes téléologiques de finalité inconsciente qui peut donner lieu quelquefois à d'admirables phénomènes comme l'apparition des « saintes » à Jeanne d'Arc. Les deux cas de B. Cellini et de Mme d'A..., sont passionnément intéressants. Mais sans aller jusqu'à de pareilles scènes bibliques, ou dramatiques, si complexes, que de cas plus simples, mais non moins miraculeux dans cette catégorie. On dirait que par une compensation heureuse, la cause qui a engendré le mal produit aussi le remède. C'est la *vis medicatrix animæ* qui, au moment où tout paraît perdu, fait un violent effort, obtient une réaction salvatrice.

LE ROMAN POSTHUME DE DICKENS

C'est dans une classe de phénomènes moins émotionnants peut-être, mais certainement aussi importants pour la doctrine spirite, dans un chapitre qu'il intitule : « *Les merveilles de l'Incubation,* » que M. Flournoy parle du coup terrible porté au spiritisme par l'étude que fit Mme Fairbanks de cette étrange histoire demeurée classique, surtout depuis qu'Aksakof l'avait donnée comme une des plus magnifiques preuves de la doctrine. (V. *Archives de Psychologie*, t. Ier, juin 1892.)

MADAME PIPER

Au sujet des communications de Mme Piper, M. Flournoy arrive à une conclusion identique à celle que je donnais en 1898 (*Annales des Sciences Psychiques*) : la télépathie active et sélectrice qui permettrait au médium d'aller choisir chez les vivants présents ou absents, les souvenirs concernant tel désincarné, et les réunirait de façon à reconstituer une image totale plus complète qu'aucune des images partielles qu'il a laissées chez les diverses personnes de sa connaissance.

Mais si l'on emploie ces mots : choix, choisir, il ne faut pas leur donner leur sens habituel. Lorsqu'une note émise fait vibrer à *l'unisson* certaines cordes d'un piano à l'exclusion des autres, dirons-nous qu'elle fait un choix? De même, l'ensemble des traces qu'un même individu a laissées dans le cerveau d'une des personnes de sa connaissance, constitue une ébauche de son portrait moral. Cette ébauche et celles formées dans les cerveaux des autres connaissances ont entre elles de grandes analogies de tonalité. Mme Piper, *la nuit*, rêve de ce qu'elle sait déjà de Georges Pelham, par exemple, et c'est ce rêve qui la met en communication avec les vivants qui portent aussi dans leur cerveau des traces susceptibles de vibrer à l'unisson de sa pensée. Il faut, je crois, supposer chez le médium à la fois une extraordinaire sensibilité de perception subconsciente et une particulière puissance pour *éveiller* chez les autres les impressions qui dorment ensevelies dans les profondeurs de l'oubli. Je dis *éveiller* comme tout à l'heure la note éveillait le son. Il peut n'y avoir aucune intervention de la volonté.

Enfin je terminerai par un point sur lequel j'ai encore le grand plaisir de me rencontrer avec M. Flournoy. J'ai, en plusieurs occasions, fait remarquer (p. ex. *Annales des Sciences Psychiques* 1898, page 252), combien il était fréquent que le médium lût ce qui était *à côté* de ce qu'on voulait lui faire lire : ainsi le psychomètre ne vous parlera pas de la personne qui vous intéresse, mais d'une autre à laquelle vous ne pensez pas du tout. On dirait qu'il y a là quelque chose d'analogue avec ce qui se passe pour la vue de la somnambule : la trop grande lumière la gêne et pour enfiler une aiguille au lieu de la laisser éclairer par la lampe elle la mettra sous la table. La liseuse de pensée voit mieux ce qu'on n'éclaire pas. M. Flournoy, dans un sens bien pareil, parle de l' « état naissant ou évanescent » des idées, de leur situation sur la limite entre la conscience et l'inconscience, lorsqu'elles sont en train de passer de l'une à l'autre. Ce sont les idées dans cet état-là qui ont plus de chance de se transmettre au médium. « *De même qu'en chimie, les corps « à l'état naissant » ont souvent des affinités plus puissantes, une tendance plus marquée à former de nouvelles combinaisons, qu'à l'état stable, de même on dirait que les processus psychiques en train d'éclore ou de s'éteindre dans la pénombre de la personnalité ont plus de facilité de s'irradier à d'autres cerveaux que ceux qui se trouvent quasi immobilisés, soit au foyer de l'attention, soit dans les bas-fonds de la subconscience.* »

SPIRITISME ET SPIRITUALISME

M. Flournoy, nous l'avons vu, est très catégorique pour déclarer comme « non probantes jusqu'ici, les prétendues démonstrations expérimentales du spiritisme » et pour dénier à ce dernier l'épithète de « scientifique » que ses partisans lui octroient d'une manière si inconsidérée »... « C'est vraiment un soulagement pour les psychologues, écrit-il, page 501, que de pouvoir mettre toutes les turpitudes intellectuelles que contiennent si souvent les communications, au compte d'une sous-personnalité enfantine du médium... plutôt que d'y voir un indice du niveau des âmes après la mort. » J'ajoute que lorsqu'un esprit revient quelquefois par habitude, réclamer en agitant la sonnette, son bouillon à l'heure accoutumée (p. 398), ou qu'un autre fait danser les casseroles et pincettes d'une jeune cuisinière, ou pleu-

voir des pierres qui brisent toutes les vitres d'un magasin, ou lorsqu'un troisième fait une peur terrible aux personnes qu'il aimait le mieux en leur apparaissant, tout cela ne donne pas une haute idée de la population de l'autre monde.

Mais, dira-t-on, il est arrivé que certaines œuvres médianimiques ont présenté quelque valeur littéraire, musicale, pittoresque. « Je ne prétends pas, répond M. Flournoy, que tout soit élucidé dans ces phénomènes d'éclosion automatique qui nous révèlent soudain de réels talents, endormis jusque-là... Mais autre chose est de reconnaître qu'il y a encore beaucoup de mystères au fond de notre nature, et d'obscurités dans le jeu de nos facultés, autre chose d'attribuer d'emblée tout ce qui nous étonne, à des intrusions de désincarnés sans seulement examiner les questions d'hérédité et d'incubations latentes. Le *deus ex machina* du spiritisme est vraiment un procédé par trop expéditif et contraire à toute méthode scientifique. »

Mais si M. Flournoy n'est pas tendre pour le spiritisme, il l'est encore moins pour le monisme auquel il ne reconnaît pas non plus le droit de se dire scientifique. Avant d'entrer dans la discussion, je dirai tout de suite que s'il y a quelques nuances dans le spiritisme, il y a des différences radicales entre *les* monismes depuis celui de Fechner « essentiellement spiritualiste », jusqu'à celui de Buchner, naïvement matérialiste, en passant par celui de Hœckel encore beaucoup trop étroit, puisqu'il ne veut pas entendre parler de psychisme.

S'il y a des monistes qui prétendent que « la conscience n'exerce aucune action sur le comportement de l'organisme », ils méritent, en effet, tous les sarcasmes de M. Flournoy. Nous avons vu plus haut qu'au contraire la toute-puissance de l'Idée était le grand principe des futures sciences psychiques. Ce principe bien établi envahira forcément la physiologie qui cessera de vouloir « expliquer mécaniquement (comme M. Flournoy croit qu'elle *doit* le faire), tous les phénomènes dont l'organisme est le théâtre ». Ainsi, par exemple, quand on aura fini par comprendre que les guérisons miraculeuses (dont M. Flournoy ne dit pas un mot), ne sont pas miraculeuses, ce n'est pas par l'étude des lois de la mécanique, ni de la physique ou de la chimie qu'on y sera arrivé.

Je ne connais malheureusement pas la doctrine de l'énergétique d'Ostwald que M. Flournoy qualifie de « grandiose », mais qu'il repousse cependant. Si Ostwald distingue l'énergie cérébrale de l'énergie mentale, il est évident qu'il n'est pas du tout moniste, mais qu'il est un exemple de plus de ces philosophes qui s'égarent dans les mots. Et contre M. Forel, M. Flournoy a également raison de s'emporter puisque celui-ci tout en se disant moniste parle de l'âme et du phénomène cérébral comme de deux choses inséparables. Ce ne sont pas deux choses inséparables, ce sont deux mots pour désigner une seule et même chose. La télépathie est là pour le prouver. Les phénomènes télépathiques montrent clairement que la pensée est une vibration.

En septembre 1898, au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, Crookes disait (V. *Annales* 1898, p. 312) : « Il est contraire à l'esprit scientifique de faire appel à des agents mystérieux quand les récents progrès de nos connaissances ont montré que les vibrations de l'éther ont des pouvoirs et des attributs répondant largement à toute demande, même à la transmission de pensée. » Dans la télépathie il y a deux phénomènes : un changement physique dans le cerveau qui est l'agent, un changement physique analogue dans le cerveau B qui est le percipient ; entre les deux événements physiques, il doit exister une série de causes physiques.

Des changements qui agissent les uns sur les autres indéfiniment, à perte de vue, un enchaînement infini de phénomènes, chacun solidaire de tous les autres, et parmi lesquels la pensée humaine, grâce à la télépathie trouve sa place comme tous les autres, voilà l'Univers. La pensée n'est pas un fait *sui generis*, un fait à part pour lequel il est nécessaire d'inventer une catégorie spéciale. Il a fallu à la nature des millions de siècles de transformations successives pour arriver à la produire et maintenant c'est elle qui va gouverner sur cette terre, dans les limites permises par toi, Père tout-puissant de toute énergie,

O Roi, source de l'Etre,
Guerrier resplendissant qui marches dans le ciel,
A travers l'étendue et le temps éternel.

LA VIE FUTURE

J'ai dit en commençant que malgré tout son antispiritisme, M. Flournoy était profondément spiritualiste. C'est qu'il y a, nous explique-t-il, de grandes différences entre les deux doctrines, surtout dans leur origine et leur nature psychologiques. Tandis que le spiritisme prétend démontrer la réalité de l'autre vie scientifiquement, le spiritualisme affirme la vie éternelle comme une protestation contre les apparences criantes de l'expérience. Le spiritualiste croit à l'immortalité parce qu'il ne *veut* pas mourir. Il ne cherche pas à savoir ce que sera l'état des âmes après la mort, ce qu'elles deviendront. A l'inverse du moniste ou du spirite, il n'a peur d'aucun fait nouveau, d'aucune explication scientifique parce que l'objet de sa foi est inattaquable. Il est vrai qu'il y a des matérialistes qui trouvent le moyen de devenir spirites sans accepter l'immortalité de

l'âme (1). Le spiritualiste est au-dessus de ces discussions qu'il appellerait volontiers « oiseuses ».

Aussi bien que contre l'anéantissement des personnalités humaines, il proteste contre le hasard aveugle, l'amoralisme apparent de la nature et affirme « une puissance spirituelle » qui *besogne* au fond des âmes, un Dieu personnel qui s'efforce, à l'aide des hommes de bonne volonté, d'introduire son règne d'amour et de justice dans le chaos de l'univers.

Enfin le spiritualisme, né d'une révolte contre l'hostilité des choses, est essentiellement générateur d'énergie et dirige toute la conduite. Affirmer la vie éternelle c'est prendre l'engagement de travailler à sa réalisation en choisissant à chaque instant ce qui nous paraît digne d'y subsister.

Mais M. Flournoy prévoit lui-même qu'on lui dira : Votre croyance a le défaut d'être voulue, tandis que la vérité doit s'*imposer* par son évidence. Vous reconnaissez qu'il n'y a pas de preuve péremptoire de votre spiritualisme, mais seulement des vraisemblances et que si vous choisissez cette attitude, c'est parce que vous avez « la satisfaction d'y trouver votre assiette, d'y respirer plus librement »!

A cette dernière raison, évidemment, rien à répondre. « J'ai choisi cette croyance, parce qu'elle me plaît plus qu'une autre. » Rien à dire à cela. Mais a-t-elle pour elle plus de vraisemblance qu'une autre, voilà ce que se demandent ceux qui se décident d'après des raisons et non d'après des sentiments. Or, l'immortalisme leur paraît soulever beaucoup plus de difficultés insolubles que la doctrine opposée. Et ces terribles objections sont pourtant à la portée de tout le monde. Elles ne viennent ni de la métaphysique, ni de la science, mais du simple bon sens, de la simple morale. Je ne puis ici en citer que quelques-unes.

Comment comprendre les relations, l'accord de deux substances absolument et essentiellement différentes? La *fatigue* intellectuelle, la folie, les localisations cérébrales, les maladies de la mémoire, de l'attention, de la volonté, les multiples personnalités, etc., montrent qu'il ne peut pas y avoir de pensée sans quelque chose qui pense, pas plus que de lumière sans quelque chose de lumineux.

Impossibilité de comprendre à quel moment l'âme vient habiter le corps. Contradiction de la théorie d'une âme nouvelle avec les faits de l'hérédité, ou si les âmes ont déjà servi, absurdité du spectacle de ces âmes qui guettent le moment pour entrer dans un corps et qui manquent leur coup quand il y a avortement. « Ce n'est pas elles-mêmes qui choisissent, c'est Dieu. » Alors, c'est encore pis. Car Dieu ne peut pas se tromper. Si l'âme de Vacher avait déjà servi, Dieu aurait mieux fait de la réincarner sur une planète spéciale où le misérable n'eût pas violé sept ou huit petites filles.

L'âme aura beau être immortelle, ce n'est pas cela qui réparera les injustices auxquelles nous assistons. Combien voyons-nous d'êtres (hommes ou *animaux*) qui mènent une existence infernale sans avoir rien fait pour cela? « Ils jouiront dans l'autre monde d'une félicité éternelle. » Bien! Mais d'autres ont été dès leur naissance entourés de soins et d'affection, leur excellente éducation les a mis à même de jouir profondément de tous les plaisirs nobles, y compris celui de faire le bien. Seront-ils punis d'avoir eu de la chance, ou même seront-ils condamnés seulement à s'ennuyer éternellement pour que leur voisin ne soit pas jaloux?

« Vous n'avez qu'à croire au dogme de la réincarnation, et vous supporterez sans gémir la juste punition de vos crimes de jadis. » — « Encore faut-il que je me les rappelle, ces crimes! Et le misérable cheval martyr qui meurt sous les coups, lui enseignerez-vous votre dogme? »

Je ne répéterai pas ce qui a été souvent dit de la supériorité d'une morale complètement désintéressée sur celle qui promet des récompenses et des punitions, car il est trop clair que l'immense majorité des humains a besoin d'un frein. Le meilleur des freins a été jusqu'à présent la religion. Il faudra donc encore bien longtemps peut-être, non seulement respecter la religion, mais la soutenir tant que nous n'aurons rien édifié pour la remplacer. Je ne vois pas d'insincérité là-dedans. Donnez à chaque âme l'idéal dont elle a besoin, à celle-ci une religion saine, à cette autre l'art qui n'est pourtant qu'une illusion. L'illusion mille fois plus belle que la réalité, que l'on en fasse donc notre pain quotidien, au lieu de l'étouffer, de la détruire comme le font les odieux Calibans de la démocratie.

Je crois à la toute-puissance de l'*Education*. L'enfant ne comprend rien à la métaphysique. Donnez-lui l'*exemple* de la bonne conduite, faites-lui prendre de bonnes *habitudes*. Punissez *sévèrement* et non pas avec la déplorable et universelle indulgence d'aujourd'hui. Voilà l'indispensable. Aussitôt qu'il pourra les comprendre, enseignez-lui l'Art et la Religion qui, suivant sa nature, pourront plus tard lui être d'un grand secours, et, quoi qu'il arrive l'auront élevé au-dessus du terre-à-terre de l'enseignement pratique.

Et il en sera ainsi jusqu'au jour où le frein définitif lui sera montré, lorsque la lucidité, enfin sûre

---

(1) Comme Lombroso, dont les vrais spirites avaient pourtant annoncé la conversion à grand fracas et qui écrit : « Les conclusions du spiritisme sont loin de contredire le monisme, car l'âme se ramenant à une matière fluidique, visible et palpable en certains cas, continue à appartenir au monde de la matière. » Sa survivance n'est que momentanée.

d'elle-même, démasquera infailliblement le crime et même la moindre intention mauvaise (1).

J'aurais voulu, dès aujourd'hui, montrer avec beaucoup plus de détails qu'il peut y avoir un monisme (2) dynamiste qui, complété par la métapsychique, répondrait à toutes les exigences de M. Flournoy. Mais le temps et la place me manquent également aujourd'hui !

(1) Voir pour l'esquisse de cette théorie, Annales 1898, p. 294, et 1909, p. 345.

(2) La matière n'existe pas. Ce que nous appelons ainsi, c'est de l'Energie condensée et la Pensée est elle aussi une énergie.

MES CONSTATATIONS A COSTA-RICA

Du Professeur Willy REICHEL — Los Angelès, Cal.(1)

(*Des* PSYCHISCHE STUDIEN *de Leipzig ; février 1911*)

Il y a quelque temps, les journaux spirites de presque tous les pays (2), relatèrent une série de récits étonnants sur de prétendus phénomènes métapsychiques qui se produisaient dans la capitale de la petite république américaine de Costa-Rica et obtenus par la médiumnité de Mlle Ofélia Corralès.

Dès 1909, je sollicitai par lettre adressée à M. Buenaventura Corralès, père d'Ofélia, la faveur d'assister à ces intéressantes séances. Il me répondit en m'invitant à me rendre sans délai à Costa-Rica. Je me trouvais malheureusement engagé, à ce moment-là, vis-à-vis du vicomte de Rochas, ayant promis d'accompagner le médium Baily jusqu'à Grenoble. Je ne pus donc déférer à cette invitation. En automne 1910 j'écrivis à nouveau à M. Corralès, pour l'informer que je me proposais d'aller le voir dans la deuxième quinzaine d'octobre. Cette lettre me valut une réponse aux termes de laquelle il y avait lieu de considérer cette époque comme peu propice, en raison de la saison des pluies qui ne pouvaient que gêner, sinon compromettre, les expériences dont il s'agissait.

Comme d'autre part, je devais, courant décembre, me rendre en Californie, et qu'auparavant, je désirais visiter le canal de Panama, j'écrivis derechef, et de l'Amérique centrale, à M. Corralès, que si les expériences devaient être incertaines, nous pourrions recommencer à l'occasion de mon voyage de retour.

(1) Le compte rendu plein d'intérêt, portant le titre ci-dessus, qui, sans doute, sera très apprécié dans les milieux où l'on s'occupe d'occultisme, émane d'un spirite entendu, auteur connu, qui nous l'adressa à la suite d'un long voyage, le 12 décembre écoulé, avec la recommandation d'en ajourner la publication pour des raisons personnelles de diverses natures, et surtout parce qu'il lui semblait pénible de jeter un défi au nouveau médium à matérialisations. « De par ma grande sensibilité (nous « écrivait-il alors), je ne suis pas un combattif ; je déteste « la lutte comme la peste, et par ailleurs, ne me sens « aucun penchant à jouer le rôle de fossoyeur du spiri- « tisme, auquel je voulais, au contraire, ménager une « attestation scientifique. Lorsque à une époque donnée, « j'intervins pour Miller, je fus pris à partie par les uns « et considéré comme entaché d'enthousiasme frivole, et « plus tard, je fus traité par les autres, comme maté- « rialiste ignorant, lorsqu'il m'arriva de m'occuper de « Bailey. Au cours de mes nombreux voyages à travers « le monde, sans me laisser rebuter par les fatigues, ainsi « que par les frais et dépenses, je n'avais pourtant qu'un « but : celui de rassembler les pierres de construction « amenées à pied d'œuvre, pour la vérité d'une idée trans- « cendale intéressant le monde entier ; je me suis trouvé « dans l'obligation, par suite, de dénoncer un marécage « de cette nature. Je demande donc instamment et tout « d'abord de ne faire aucun usage immédiat de ce ma- « nuscrit, et ce aussi longtemps que je ne serai l'objet « d'aucune attaque de la part de mes contradicteurs. »

Mais lorsque le *Light* du 10 décembre dernier relata une narration de sa présence à Costa-Rica, exposée sous une appréciation éclairée d'un jour différent, l'auteur nous pria, dans l'intérêt de la vérité, de lui faire un accueil favorable, sans délai si possible, en ajoutant, le 28 décembre 1910 : « Que seuls les quotidiens de Costa- « Rica s'étaient fait l'écho de nombreux non sens, éga- « lement passés sous silence dans le compte rendu du « *Light* ; que récemment, Vesme fut seul à publier à « nouveau dans ses *Annales* les photographies truquées. Je « suis donc, à mon grand regret, conduit à mettre un « terme à cette folie, et vous envoie, d'abord, le résultat « de mes découvertes dans cette fatale affaire. »

L'auteur s'est ainsi attiré la gratitude de tous les honnêtes métapsychistes par la nouvelle preuve de sa perspicacité, et surtout de son amour pour la vérité, en démasquant de pareilles fantasmagories.

Le soussigné avait d'ailleurs déjà traduit ses réserves et appréhensions à l'époque de Pâques dernier, à la Société des recherches scientifiques psychiques de Munich, au cours d'une visite, à l'occasion d'un exposé captivant qui fut fait de ces vraisemblables merveilles, en assurant que personne ne connaissait pas plus que cela les personnalités qui avaient rapporté les faits de Costa-Rica, et que par suite, il semblait que la plus grande circonspection dût s'imposer en face des nouvelles sensationnelles venant de l'Amérique. — *La Rédaction des « Psychische Studien »*.

(2) *Annales des Sciences psychiques*, Paris, août 1909, *Ubersiennliche Welt*, Berlin, déc. 1909 ; *Psychische Studien*, Leipzig, janv.-fév. 1910 et janv. 1911 ; *Annals of Psychical Science*, Londres, avril-juin 1910.

Il y avait quelque chose qui me stupéfiait étonnamment. Les *Annales des Sciences Psychiques* d'août, p. 226, de même que les *Annals of psychical science* d'avril-juin 1910, reproduisaient de prétendues photographies du fantôme d'une certaine Mary Brown, laquelle s'était manifestée de nombreuses fois par la médiumnité d'Ofélia Corralès. A en croire les *Annales*, p. 230, ce personnage se disait originaire de l'Amérique du Nord. Je ne veux toutefois pas être plus perspicace que l'intelligent et très documenté rédacteur en chef des *Annales*, de Vesme, qui accueillit ces photographies sans réserves.

Le 11 octobre 1910, à bord du bateau qui dessert la ligne de Panama-Colon, nous passâmes entre les iles de l'Est et Cuba, laissant la Jamaïque, que j'avais visitée en 1907, sur notre droite, et le 17 octobre je débarquai à Colon. Je pris là le bateau *Le-Pérou*, de la Compagnie générale transatlantique, qui fit escale à Port-Limon, dans la mer des Caraïbes, et qui était mon port de débarquement terminus.

Nulle part, plus que sur ce point, je ne dus subir d'extravagantes vexations de la part de la douane : les frontières russes, pas plus que le havre de New-York, ne me rappelaient rien de pareil. Un jeune galopin espagnol, d'aspect répugnant, la cigarette aux lèvres, se mit en devoir de bouleverser mes bagages, soupesant et fouillant jusqu'au contenu des plus infimes objets. Le chemin de fer conduit de là à San-José, en un trajet qui dure sept heures et qui passe à travers les ruines de Cartago, détruit dernièrement par un tremblement de terre.

Je fais, par avance, état de mes regrets d'avoir entrepris ce voyage, car je ne puis rien rapporter d'utile quant aux phénomènes qu'il me fut donné d'observer là, et qui, s'ils ne furent pas, comment dirai-je, innocemment truqués, donnèrent par contre un résultat si insignifiant qu'ils ne valurent réellement pas en fait la peine d'un tel voyage de ma part.

Lorsqu'on s'en rapporte à la relation bien écrite de M. Corralès (il est chef supérieur de la comptabilité dans cette petite république), l'on est porté à croire réellement que souvent des personnalités en vue avaient garanti de leur nom l'authenticité de ces comptes rendus. Or, il n'en est rien, la plupart de ces personnes interrogées par moi à ce sujet, eurent un haussement d'épaules ou me répondirent simplement : Nous ne savons rien, — nous croyons, — nous sommes des novices, etc., etc., que sais-je. Les uns s'étaient retirés avec un renoncement complet, les autres étaient retournés à leur culture théosophique.

Toutefois, avant de mentionner les renseignements et résultats insignifiants que j'ai retenus comme ayant un caractère d'admissibilité à la rigueur, je ne puis me défendre de rapporter les causes qui me firent tant regretter sur ce point mon voyage.

Les *Annales des Sciences Psychiques* d'août 1909, p. 227-229, ainsi que les *Annals* d'avril-juin, que j'ai déjà citées d'autre part, contiennent diverses photographies avec l'indication légendaire : Mary au centre du groupe ; le médium derrière elle ; M. Echaudi à gauche ; M. Aguilar à droite. Le texte explicatif qui suit, fait connaître que ce n'est que finalement, après de nombreuses tentatives faites en pure perte, et de sérieuses difficultés, que l'on a pu obtenir ces photographies fantomales. « Nous sommes particulièrement redevables de ce bon résultat aux inlassables et intelligents efforts de l'artiste Enrique Echaudi et de José Manuel Caballero ».

Lorsque par la suite M. Echaudi et M. Ramiro Aguilar (director de las Escuelas del edificio metalico) vinrent me voir à l'Hôtel Impérial, où j'étais descendu et qui, en dépit de sa qualification d'établissement du meilleur goût de la localité, ne réunit pas les conditions les plus élémentaires que pourrait exiger une habitude du confortable, je demandai à ces messieurs, qui sont reproduits sur les photographies du prétendu fantôme, dans quelles conditions d'ensemble celles-ci avaient été obtenues.

M. Echaudi, quoique né à Costa-Rica, s'exprime très correctement en langue allemande qu'il a d'ailleurs méthodiquement apprise, tant à Leipzig qu'à Munich. De plus, sa femme est d'origine allemande. En résumé, une personne honnête avec un entrain nuancé de juvénilité qui fascine. Il me narra, en un langage châtié, qu'il était connu et admis par tout le monde, que le prétendu sujet ou pseudo-sujet était tout simplement une jeune fille faisant office de domestique et répondant au nom de Maria Luisa Andrade, demeurant à Gadelupe, petite localité formant annexe de Costa-Rica et où habitait également M. Corralès.

Ofélia Corralès aurait circonvenu, dit-on, cette fille et l'aurait introduite, en tant que spirite, en l'amenant à se prêter aux expériences par l'appât d'une robe, qu'elle lui avait promise pour acheter son mutisme absolu, etc., etc. Ces faits, qui ne sauraient être contredits, sont connus par beaucoup de personnes de la localité. Toutefois, il paraîtrait que le père d'Ofélia semble les avoir ignorés de tout temps, sa fille ayant trouvé, chaque fois, le moyen de l'éloigner, sous le prétexte que son fluide exerçait une mauvaise influence dans son ambiance. Lorsque je lui fis remarquer que, d'après le compte rendu, toutes les précautions avaient été prises pour assurer la sincérité des faits, notamment la fermeture complète des issues : portes et fenêtres scellées au moyen de cachets en cire, etc., etc., il se contenta de hausser les épaules, en parfait incrédule, en me disant que cela ne s'était nullement passé dans ces conditions.

Pendant un temps assez long, Ofélia s'était opposée à ce que ces photographies fussent vues par qui que ce soit. Celles-ci ne furent d'ailleurs montrées

qu'à de très rares personnes, et cela très longtemps après les faits. M. Caballero, photographe amateur, qui eut le loisir de les examiner à son tour, me déclara, sans autres explications, que lui aussi avait nourri des doutes, quant à la sincérité et la réalité de ces photographies. Il ajouta que lorsque ces reproductions furent plus connues, un ami de M. Aguilar aurait confié à ce dernier que le prétendu fantôme photographié n'était que l'image d'une domestique connue de lui, ce dont put se convaincre M. Aguilar.

L'on avait néanmoins, sur ces entrefaites, essayé à nouveau de reprendre les expériences photographiques interrompues, en les faisant précéder toutefois de tous les moyens de contrôle et de garantie voulus ; mais l'on dut abandonner ces tentatives lorsqu'un cri d'angoisse, jeté comme un appel épouvanté, se fit entendre : « Maman! maman! disait la voix ; je ne veux pas être photographiée! » Je ne pus dissimuler un léger frisson en entendant cette narration ; mon voyage m'apparut bien avoir été effectué en pure perte, et pourtant j'étais encore loin de tout savoir.

Je demandai ensuite à ces messieurs s'il ne leur était jamais venu à la pensée de presser M. Corralès, dans le but d'obtenir de sa part une déclaration établissant la fausseté de ces photographies, étant donné l'effet sensationnel qu'elles avaient soulevé, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne. Ceux-ci m'avouèrent qu'ils avaient ignoré que lesdites photographies fantomales eussent été reproduites par les journaux scientifiques d'Europe ; mais que, néanmoins, et spontanément, ils avaient insisté auprès de M. Corralès, pour l'amener à un désaveu public, en reconnaissant la fausseté des photographies en question, se réservant, d'ailleurs, de procéder à de nouveaux essais photographiques, selon leurs loisirs ; mais que tout en était resté là jusqu'à présent et pour le moment. (Nous allons voir tout à l'heure que M. Corralès fournit plus tard une autre explication à ce sujet, mais il ne fut donné à personne de la connaître, par la raison bien simple qu'il est à lui seul, à la fois, et l'unique rédacteur et l'unique lecteur de sa publication.) Je priai alors M. Echaudi de mettre M. Corralès au courant de ce qu'il m'avait rapporté, et de ne pas lui laisser ignorer, que j'attendais, de sa part, une déclaration publique dénonçant la fausseté de ces reproductions photographiques, en lui laissant le choix des journaux, soit dans les *Annales*, soit dans un journal de langue espagnole, étant de l'avis que ce devoir s'imposait à tout homme de bonne compagnie soucieux de détruire publiquement l'erreur de certains faits que l'on savait controuvés. En même temps, je priai ces messieurs de trouver le moyen de me mettre personnellement en rapport avec la domestique, de ma-



Une des photographies devant représenter « Mary Brown ».

nière à me documenter par moi-même et *de visu* sur le degré de ressemblance pouvant exister entre elle et le personnage reproduit par les photographies. Ils acceptèrent de me donner satisfaction en me promettant de rechercher cette fille par l'intermédiaire de sa mère, dont M. Aguilar connaissait par ailleurs l'adresse.

Le lendemain, M. Aguilar revint me voir, et me tendant deux revues : *La Voz de la Verdad*, Barcelona du 5 février 1910, et les *Annales* de Paris, mars 1910, il m'apprit que M. Corralès les lui avait remises, en lui recommandant de me faire remarquer qu'il les avait reçues de moi-même directement. Cela concordait! c'était exact. Il s'agissait de numéros dans lesquels il était question de Baily, que le comte de Rochas m'avait expédiés en trois exemplaires; mais dans lesquels je n'avais lu que le procès-verbal relatif à Baily, et qui contiennent, effectivement, page 79, une rectification atténuée, ô combien! Je restai songeur en constatant que cette incroyable déclaration avait pu être insérée sans aucun commentaire additionnel dans ces deux journaux!

Voilà ce que cela dit (*Annales*, p. 79) : « Il n'est pas difficile pour un désincarné de transporter dans la salle une personne quelconque — à l'état conscient ou inconscient — et la faire photographier ; il peut aussi la dédoubler, matérialiser le double, s'incorporer en lui et se présenter ainsi, etc. Il est prouvé qu'elle a introduit dans la chambre une jeune fille inconnue (phénomène de transport et de possession.) »

M. Echaudi m'apprit que cette déclaration avait été articulée par Ofélia, de la part de Mary Brown, ajoutant plus loin que n'ayant pu se matérialiser elle-même, elle s'était mise en quête d'une personne qui lui ressemblait dans son avant-dernière (pénultième) incarnation (la traduction reproduite par les *Annales* porte : sa dernière incarnation), époque à laquelle elle était une jeune fille hindoue, etc., etc.

Que l'on prenne ainsi ses précautions, en allant se promener dans les alentours du cottage de San Francisco de Gadelupe, où M. Corralès tient ses séances habituelles, sans quoi l'on peut courir le risque d'être consciemment ou inconsciemment escamoté ou déconcentré et transporté en dépit de sa volonté au milieu de la salle des séances, soit en chair et en os, soit sous la forme de son double!

(*A suivre.*)



Nous avons tenu à reproduire ici cette première partie de l'article que M. Willy Reichel consacre aux phénomènes de Costa-Rica, comme nous avons reproduit, dans le temps, les récits de M. Buenaventura Corralès. Nous publierons le restant de l'article, au fur et à mesure qu'il paraîtra dans les numéros successifs des *Psychische Studien*.

En attendant, je sens personnellement le besoin de protester hautement contre les assertions et insinuations de M. Willy Reichel, à savoir : « *De Vesme accueillit ces photographies sans réserves... Cette incroyable déclaration avait été insérée sans commentaire additionnel dans ces deux journaux.* » (*Voz de la Verdad* et *Annales des Sciences Psychiques.*)

Ceci est **absolument faux.** Voici les paroles par lesquelles j'ai fait précéder l'article du mois d'août 1909, dans lequel j'ai publié les photographies en question :

« *Malgré ces respectables témoignages, nous n'avons pas caché, non l'incrédulité, mais l'incertitude bien compréhensible que nous éprouvons devant des phénomènes d'une intensité si insolite...*

« *Les nouveaux documents, plus détaillés, ont bien changé notre étonnement en ébahissement, sans nous permettre, cependant, de pouvoir nous faire une idée suffisamment exacte de la valeur de ces phénomènes.* »

C'est ce que M. Reichel appelle « accueillir des phénomènes sans réserve »!

C'est dans nos numéros de février et mars 1910 que nous avons publié l'article de M. B. Corralès, contenant le demi-aveu au sujet du truquage des photographies. Voici les paroles dont nous faisions précéder l'article en question :

« *Evidemment, à certains points de vue, le témoignage du père du médium n'est pas précisément celui auquel on peut tenir davantage; il est difficile de ne point le supposer entaché d'une partialité d'ailleurs trop naturelle et que nous ne pourrions considérer, en tout cas, que comme absolument inconsciente.* »

Nous terminions en disant :

« *Il est à peine besoin de dire que notre intention n'est point, en publiant cette lettre, de nous rendre garants des faits qui s'y trouvent racontés... Des personnes que nous n'avons aucune raison de ne pas croire honorables, et dont quelques-unes occupent des situations élevées, disent avoir assisté à ces faits : la négation* a priori *de ceux qui n'ont pas vu revêt-elle, en ces conditions, un caractère sérieux et scientifique ? Il nous semble bien plutôt que la prudence scientifique nous apprend à réserver, en pareil cas, notre jugement.*

« *Au demeurant, M. B. Corralès semble de bonne foi quand il reconnaît que ces faits manquent d'une « sanction scientifique », et qu'il offre de venir en Europe pour les soumettre à l'examen d'hommes de sciences.* »

Quel est donc — se demanderont un certain nombre de nos lecteurs — le motif pour lequel M. Willy Reichel va jusqu'à contrevenir si ouvertement à la vérité ?

Les personnes qui ont suivi de près les événements psychiques de ces dernières années l'ont sans doute compris, rien qu'en lisant attentivement l'article de M. W. Reichel. D'abord, ils auront remarqué le passage qui se rapporte aux accusations qu'on aurait adressées à l'auteur au sujet de ses expériences avec les médiums Miller et Bailey. Ensuite, la façon dont il se préoccupe de viser particulièrement les *Annales des Sciences Psychiques*, qui ont reproduit de la *Voz de la Verdad* de Barcelone les deux articles incriminés de M. B. Corralès, exactement comme l'ont fait les autres journaux psychistes et spirites du monde entier (c'est M. W. Reichel lui-même qui le reconnaît dans les premières paroles de son article), surtout les *Psychische Studien*, qui y ont attaché la plus grande importance : tout ce qu'ont fait les *Annales*, à la différence de la plupart des autres revues, c'est d'accompagner les deux articles par les réserves qu'on vient de lire. Enfin, les pointes que l'auteur s'ingénie à me décocher personnellement : « le perspicace, intelligent et très documenté rédacteur en chef des *Annales* de Vesme », comme il m'appelle les dents serrées et un sourire ironique aux lèvres.

On se souviendra, en effet, que c'est M. Willy Reichel lui-même qui nous a amené MM. Miller et Bailey, dont il avait constaté les facultés médiumniques si éclatantes. Il me rend responsable de la chute de ces deux médiums en Europe ; pour ce qui se rapporte à Bailey, bien injustement, d'ailleurs. Il n'attendait qu'une bonne occasion pour me rendre la pareille, et il a cru la trouver dans l'affaire de Costa-Rica. Malheureusement, j'avais gardé envers Mlle Ofélia Corralès la même attitude exactement qu'envers M. Miller ; c'est-à-dire que j'avais accueilli avec bienveillance les récits favorables au médium, tout en faisant des réserves : cette attitude ne m'avait point empêché ensuite de démasquer Miller : elle ne m'aurait pas empêché de démasquer Mlle Corralès, si je l'avais un jour saisie en fraude. Alors, M. W. Reichel a imaginé tout simplement de considérer les réserves que j'avais faites, comme nulles et non avenues. Je laisse les lecteurs apprécier par eux-mêmes la loyauté de ce procédé.

J'ignore si M. Reichel nous apportera, dans la suite de son article, des arguments suffisants pour prouver que l'ensemble de ce qu'on raconte des phénomènes de Costa-Rica est faux. Mais, pour ce qui se rapporte aux photographies (dont nous reproduisons ici, de notre numéro d'août 1909, un autre échantillon), ce que M. Reichel raconte ne m'a point surpris, après ce que M. Corralès lui-même en avait écrit ; son intéressant récit vient uniquement ajouter une plus grande précision aux soupçons que font naturellement surgir les phrases un peu obscures du père du médium.

Il y a un mois environ, je conversais avec un savant français, qui s'intéresse aux phénomènes de Costa-Rica, de la prudence qu'il fallait employer dans la constitution d'un groupe chargé d'étudier les phénomènes de Mlle Ofélia Corralès. Je lui disais en substance :

— Il faut surtout éviter de faire entrer dans le groupe d'expérimentation, des personnes n'ayant pas une idée exacte des fraudes conscientes ou inconscientes qui sont les compagnes presque inséparables des phénomènes authentiques, chez la plupart des médiums — probablement chez tous.

— Vous croyez donc — me demanda le savant — qu'il y a des fraudes aussi chez Mlle Corralès ?

Je lui répondis en lui parlant justement de ce que M. Corralès dit des fameuses photographies, et plus encore de la préoccupation constante qu'il montre, dans ses dernières lettres, que nous avons publiées en novembre dernier, de bien faire comprendre que sa fille peut se trouver exposée à tricher sans le vouloir, puisque les « esprits » s'emparent du corps du médium, dont la voix continue à se manifester à l'autre bout de la salle, etc. (1).

Et comme mon interlocuteur traçait alors dans l'air un geste vague de déception et presque de découragement, je continuai :

— Toute la difficulté extraordinaire de l'étude

---

(1) « Maintenant que je comprends — disait M. B. Corralès, *Annales* 1910, p. 327 — je me rends mieux compte des dangers multiples auxquels se trouve exposé un médium, et, je ne vous le cache pas, je tremble pour Ofélia ! » Inutile de dire que je ne garantis pas la justesse de ces hypothèses de M. Corralès ; je ne le dis pas pour nos lecteurs, qui nous connaissent assez pour le comprendre ; je le dis pour les Willy Reichel.

de l'hypnotisme et du métapsychisme est là. On ne peut espérer expérimenter sur une intelligence avec la même invariabilité et certitude que sur la matière brute. Tant que vous expérimenterez avec des sujets hypnotiques, il faudra que vous vous attendiez à vous trouver, à tout moment, devant un enchevêtrement inextricable de phénomènes réels et de phénomènes simulés; c'est ce qui a amené l'hypnotisme, après les vols pindariques de Charcot, aux tâtonnements actuels des *pithiatistes*, voire aux négations presque complètes des Babinski. Pourtant le somnambulisme naturel suffit à nous rendre compte, par analogie, du somnambulisme provoqué; les simulations des sujets hypnotiques authentiques doivent suffire à nous faire comprendre, par analogie, les fraudes des médiums authentiques. L'enfant et le sauvage, dans leur mentalité primitive, peuvent jeter loin d'eux, dans un geste de dépit, le délicat instrument dont ils ne réussissent point à comprendre le mécanisme : nous ne devons pas les imiter.

Si cette conversation avait eu lieu après la publication que vient de faire M. Reichel, je n'aurais pas manqué de faire remarquer ce qu'a d'intéressant, au point de vue de la psychologie pathologique, cette fantastique histoire d'une jeune fille de bonne famille qui, sans aucun intérêt matériel apparent, racole une servante du pays pour lui faire jouer le rôle d'un Esprit, en sachant pourtant bien que les photographies la dénonceraient aussitôt. Néanmoins, les psychiâtres qui ont eu affaire à des sujets hypnotiques — ou tout simplement hystériques — en ont vu bien d'autres! et savent que l'acte qui est reproché à Mlle Corralès, loin de prouver qu'elle n'est pas un sujet hypnotique, prouve plutôt le contraire. Eh bien! il en est de même pour ce qui se rapporte à sa qualité de médium.

Quant à l'explication que M. Corralès donne de ce phénomène, M. Reichel est sans doute le seul qui ait supposé que nous aurions dû la faire suivre de commentaires spéciaux, en dehors de ceux généraux, pour faire connaître que les *Annales* n'acceptaient pas sans plus et *a priori* cette hypothèse. C'est à Grenoble, durant les séances de M. Bailey, qu'il aurait dû conseiller aux passants de ne pas trop s'approcher du local des séances, pour ne pas être happés par les esprits et constituer, comme les oiseaux, les serpents, les poissons, etc., un de ces « apports » que M. Willy Reichel voulait faire admirer par le groupe de M. de Rochas!

Maintenant, le fait que M. Willy Reichel avait reconnu l'authenticité des phénomènes merveilleux de Miller et de Bailey n'a pas empêché que ces deux médiums fussent démasqués en Europe quand ils ont été soumis à un examen rigoureux et systématique. Par analogie, on pourrait supposer qu'un examen rigoureux et systématique pourrait — j'allais dire devrait — nous prouver la réalité de la médiumnité d'Ofélia Corralès. Si M. Reichel s'est trompé deux fois, on peut assez raisonnablement supposer que, la troisième fois, il n'a pas fait exception à la règle.

Malheureusement, ce qu'il y a de plus clair dans toute cette affaire, c'est que la publication que vient de faire M. Reichel rendra très difficile la venue de Mlle Ofélia Corralès en Europe, et par conséquent la recherche sérieuse de la nature de ses phénomènes. A ce point de vue, la publication faite par M. Reichel, tout en étant très légitime par elle-même, a été absolument inopportune et aura probablement les conséquences les plus fâcheuses.

Nous le regrettons d'autant plus que cette publication n'était nullement nécessaire. On a pu voir par la note que la rédaction des *Psychische Studien* a donnée en tête de cet article, que M. Reichel avait demandé qu'on ne publiât pas son manuscrit « aussi longtemps qu'il ne serait l'objet d'aucune attaque de la part de ses contradicteurs ». Or, il n'a été l'objet d'aucune attaque. Nous publions ci-après, à simple titre de document, l'article du *Light*, dont M. Reichel a pris prétexte pour faire paraître le compte rendu qu'il avait eu soin d'écrire et d'envoyer à la revue psychique allemande, en sachant qu'il aurait bien trouvé un prétexte quelconque pour le faire publier. On verra qu'il suffisait à M. Reichel (s'il avait eu une si grande horreur pour la combativité et s'il lui avait fait tant de peine de lancer un défi à une jeune fille), de démentir purement et simplement ce qui avait paru dans l'article du *Light*, où il était même traité comme un personnage conséquent — ce qui n'est certainement pas la plus petite inexactitude que contient l'article incriminé.

A ce sujet, il me faut faire ici une remarque qui est rendue nécessaire, elle, par le ton de suffisance et de supériorité que prend M. Reichel dans son article, ainsi que par l'impolitesse avec laquelle il déclare devoir « mettre un terme à cette *folie* » — lui, l'admirateur de Miller et de Bailey. Je dirai donc que dans une lettre que j'écrivis à M. B. Corralès, le 16 décembre dernier, je lui disais avoir lu l'article du *Light*, dans lequel on parlait des phénomènes merveilleux constatés par M. Willy Reichel à San José; comme le démenti de M. Reichel n'était pas encore venu, je croyais que ce monsieur avait réellement été favorablement impressionné par les séances auxquelles il avait assisté : *je n'avais donc aucune raison de le mettre en mauvaise lumière auprès de M. Corralès, ou qui que ce soit.* Malgré cela, j'écrivis donc à M. Corralès que j'avais été surpris de voir qu'on eût attaché une importance quelconque à ce que pouvait dire M. Willy Reichel. On sait que M. B. Corralès a toujours réclamé un savant connu qui allât à San José constater les phénomènes qui se produisent chez lui et leur donne l'estampille de son

témoignage autorisé. Je disais donc qu'il ne devait pas se flatter que l'affirmation de M. Reichel pût avoir le moindre poids, et que c'était même très drôle de voir parler de lui dans l'article au *Light* comme d'un **célèbre savant allemand** (*the celebrated German professor*). C'est pourtant dans cette qualité qu'il a été entouré, à San José, d'un respect profond, et que lui-même, profitant de cette bizarre équivoque, se targuait de donner des conseils et d'émettre des sentences religieusement accueillies par ses auditeurs. On peut admettre, à la stricte rigueur, qu'une personne qui a le titre de « professeur honoraire à l'Ecole de Magnétisme et de Massage de Paris » se fasse appeler tout bonnement « le Professeur un Tel », dans les deux hémisphères, sans être pour cela un *bluffeur;* mais cet homme manque au moins de toute conscience de la réalité des choses. Il est vrai que, par exemple, les détails de voyage que l'on rencontre dans le récit de M. Reichel, ses démêlés avec les douaniers costaricains, les plaintes sur le manque de confort d'un hôtel, etc., — niaiseries ridicules dans un journal psychique — montrent assez bien quel est l'état d'esprit de ce *globe-trotter.*

Voici donc, maintenant, l'article du *Light* du 10 décembre, qui a déchaîné la tempête. Il a été écrit par M. J. W. Graham, de Port-Limon (Costa-Rica), à la date du 14 novembre 1910. Le nom de M. Reichel lui-même est estropié dans cet article : la direction du *Light* signala cette erreur évidente, mais ne s'arrogea point le droit de la corriger ; nous en ferons autant.

Le Spiritisme à Costa-Rica

Dans la dernière année, l'étoile de la señorita Corralès, le médium costaricain, s'est approchée graduellement de son zénith, et selon un récit publié dernièrement dans un des journaux quotidiens de San-José, elle a finalement atteint cette situation. La réputation de l'émule locale d'Eusapia Palladino s'est étendue jusqu'à l'Allemagne, et un célèbre professeur allemand visita ce pays, il y a quelques semaines, dans le but de s'assurer de l'exactitude de ce que l'on disait d'elle.

Afin de lui permettre de s'assurer de la chose, on organisa trois séances, et quelques-uns des hommes les plus distingués de San-José — grands fonctionnaires de l'Etat, banquiers et capitalistes étrangers, etc., furent invités à y assister.

Au début de la première séance, le prof. Rerchel demanda au señor Corralès qu'on ne fit pas l'obscurité. Le señor Corralès opposa à cette demande des objections de nature scientifique, surtout que le médium était habitué à produire les phénomènes les plus difficiles, ou dans l'obscurité, ou à une lumière très atténuée. M. Rerchel combattait cette idée, ajoutant que le médium devrait s'habituer à la lumière d'une lanterne rouge. On consentit à cette proposition, et la séance commença.

En rompant avec l'usage des spirites de ce pays, selon lequel le médium se tient complètement isolé des assistants, le professeur fit placer les chaises autour d'une petite table en bois près de laquelle il fit asseoir le médium. Les assistants firent alors la chaîne, s'assi-



M. Willy Reichel.

rent sur d'autres chaises, et formèrent ainsi un cercle autour de la jeune fille, de telle façon que personne ne pouvait lui passer quoi que ce fût sans être remarqué. Le professeur agissait en « maître de cérémonies ». Il demanda au médium d'exécuter certains phénomènes, ce à quoi il ne répondit pas. Son père commença à montrer des signes d'impatience et attribua l'insuccès à la lumière rouge. M. Rerchel lui demanda de patienter. Un instant après, le médium parla : « *Je me sens soulevée* », dit-il, et aussitôt les assistants furent étonnés de le voir s'élever petit à petit jusqu'à ce qu'il touchât le plafond. Il descendit ensuite lentement, comme un flocon de neige flottant dans l'air. M. Rerchel ne montra aucun signe d'étonnement, mais examina soigneusement le médium.

La deuxième séance eut lieu, sur la demande du professeur, dans une autre maison. Cette fois, aucun phénomène ne se produisit, et le professeur commença à penser que la réputation du médium n'était pas entièrement justifiée par les faits.

La troisième séance eut lieu dans la maison du médium, comme la première, et on eut recours aux mêmes précautions. Cette fois, le professeur était assis directement en face de la señorita Corralès.

— Monsieur — dit-elle — veuillez me donner une feuille de papier.

Il la lui donna, et elle lui demanda alors d'écrire son nom au fond de la feuille.

— Maintenant, attendez — dit-elle.

Un silence profond régna dans la salle. Elle plaça sur la table la feuille où le professeur avait écrit son nom; ensuite un crayon bleu; enfin, elle fixa son regard sur le professeur pendant un certain temps. Le crayon commença à se mouvoir et à tracer des lignes sur le papier. La table se prit à tourner et à s'incliner graduellement dans la direction du professeur. Il prit la feuille, et, à la lumière d'une lampe qui avait été apportée dans ce but, il vit son portrait dessiné par le crayon bleu.

Le second phénomène se passa après qu'on eut procédé à un examen attentif du plafond. C'était un simple plafond en bois, peint en blanc. A la lumière des deux lampes rouges qui se trouvaient dans la chambre, les spectateurs pouvaient très bien se voir mutuellement. On forma de nouveau un cercle, au milieu duquel on plaça le médium. A un signal donné, il commença à s'élever, puis il redescendit. Une lumière électrique éclaira soudainement la salle, et le professeur put alors lire son nom sur le plafond, écrit évidemment par le médium. Ce fut alors que son intérêt pour les phénomènes auxquels il assistait commença à grandir.

Mais la preuve la plus parfaite devait venir encore. Les portes furent fermées et cadenassées. Le médium invoqua l'esprit de « Mary » qui répondit d'une voix légère et douce :

— Monsieur Rerchel — dit le médium — je vais vous laisser mon corps pendant que j'en retirerai mon esprit.

Personne ne dit mot.

— Oui — répéta-t-elle — je m'en vais... et son corps tomba sur le parquet, rigide et immobile.

Le professeur s'en approcha et l'examina attentivement. Aucun doute — dit-il — elle est froide et rigide, son pouls ne bat plus.

— Examinons-la bien à notre tour dirent quelques-uns des assistants; et en s'approchant du corps, ils constatèrent que le professeur avait raison. Le corps apparaissait absolument sans vie. M. Rerchel plongea une épinge dans le bras du médium, qui ne fit pas le moindre mouvement.

Alors, on entendit la voix du médium, qui venait de différentes parties de la chambre.

— Cela mérite la plus profonde étude — dit le professeur.

— Voulez-vous que je revienne à vous? — demanda le médium.

Tout le monde répondit affirmativement, et aussitôt le corps reprit sa vie et son animation.

— C'est vraiment dommage — observa M. Rerchel — que ce médium ne soit pas dirigé par quelqu'un qui comprenne à fond cette science.

Ce récit a été donné à l'un des journaux de San José par l'un des assistants, qui sont disposés à faire connaître leurs noms, s'il le faut, pour confirmer, s'il est nécessaire, la véracité de ce compte rendu.

UN RÊVE PRÉMONITOIRE

Signalé par M. Frédéric PASSY

Nous lisons dans un récent travail de M. Frédéric Passy, membre de l'Institut, publié par la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, le remarquable récit que voici, extrait du journal du Quaker Etienne de Grellet, année 1812. « Je relève ce fait, écrit M. Passy, à l'intention de Flammarion, qui ne l'a pas, que je sache, mentionné dans ses curieuses recherches sur l'*Inconnu*. C'est un cas de prescience vraiment digne d'attention. » Voici le récit de Grellet :

La comtesse Toutschkoff nous a raconté l'intéressante circonstance qui l'avait amenée à la conviction que l'esprit de Dieu exerce une influence mystérieuse sur le cœur de l'homme. L'impression qu'elle en a reçue est telle qu'elle ne peut douter que ce soit l'œuvre de Dieu.

Environ trois mois avant l'entrée des Français en Russie, le général, son mari, était avec elle dans leurs propriétés près de Toula. Elle rêva qu'étant à l'hôtel, dans une ville inconnue, son père était entré, tenant son fils unique par la main, et lui avait dit tristement :

Ton bonheur est fini ; ton mari est tombé. Il est tombé à Borodino.

Elle s'éveilla dans un grand trouble, mais voyant son mari auprès d'elle, elle reconnut que c'était un rêve, et elle tâcha de se rendormir.

Le même rêve se renouvela et fut suivi de tant de tristesse qu'elle fut longtemps sans pouvoir s'en remettre.

Le rêve revint une troisième fois. Elle éprouva alors une si grande angoisse qu'elle réveilla son mari et lui demanda : Où est Borodino ?

Il ne le savait pas. Tous deux cherchèrent ensuite, avec leur père, ce nom sur la carte du pays sans pouvoir le trouver. C'était alors un lieu très obscur, mais il est devenu fameux par la sanglante bataille qui s'est livrée tout près. Cependant l'impression que la comtesse avait reçue était profonde et son inquiétude bien grande... Alors le théâtre de la guerre était éloigné, mais bientôt il se rapprocha.

Avant que les armées françaises fussent à Moscou, le général Toutschkoff fut mis à la tête de l'armée de réserve. Un matin, le père de la comtesse, tenant son jeune fils par la main, entra dans la chambre de l'hôtel qu'elle habitait. Il était triste, comme elle l'avait vu dans son rêve, et il dit :

Il est tombé, il est tombé à Borodino!

Elle se vit dans la même chambre avec les mêmes objets dont elle était entourée dans son rêve. Son mari était, en effet, une des nombreuses victimes de la sanglante bataille livrée près de la rivière de Borodino qui donne son nom à un petit village.

Pour copie conforme :
FRÉDÉRIC PASSY.

Ce rêve prémonitoire si remarquable m'était, en effet, resté inconnu, et je remercie M. Frédéric Passy de l'avoir tiré de l'oubli. Il présente tous les caractères de l'authenticité. Il s'ajoute à ceux que j'ai publiés, et qui restent autant de points d'interrogation pour notre philosophie, car si l'avenir peut être vu d'avance — et il n'y a plus guère moyen d'en douter — que devient le libre arbitre ? La bataille de Borodino devait-elle inévitablement arriver ? Napoléon a-t-il été forcé à faire la campagne de Russie et n'en est-il pas responsable ? La liberté et la responsabilité humaines ne sont-elles qu'illusion ? Le fatalisme paraît cependant en désacord avec tous les progrès de l'humanité.

CAMILLE FLAMMARION.

LES LIVRES NOUVEAUX

Dr CARMELO SAMONA : **Psiche Misteriosa.** — I fenomeni detti spiritici (« metapsichici » del Richet). — (Palerme, A. Reber, éd., 1910. — 4 lire 50.)

M. Carmelo Samonà, docteur en droit, a écrit et présenté cet ouvrage pour sa thèse en Médecine à l'Université de Palerme, où il a obtenu son deuxième doctorat. Ce fait était encore probablement sans exemple en Italie : en France, il y a le cas de la thèse du Dr Albert Coste sur *Les Phénomènes psychiques*. M. Samonà reconnaît, d'ailleurs, que ce n'est pas sans quelque hésitation qu'il se décida à aborder pour sa thèse cet argument qui, jusqu'à ces derniers temps, constituait (comme l'a fort bien dit Mr. F. C. S. Schiller, d'Oxford), *la vraie affaire Dreyfus de la Science*. L'auteur constate néanmoins avec satisfaction qu'aujourd'hui ces phénomènes commencent à être considérés par un assez grand nombre de savants comme la Terre Promise de la psychologie et même de la biologie.

De l'Introduction que M. Samonà a écrite pour cet ouvrage, nous croyons utile de reproduire ici le passage suivant :

Malgré la nature extraordinaire de ces prétendus faits, je crois pouvoir affirmer que, si une attitude si hostile envers eux serait compréhensible chez les masses scientifiquement ignorantes, on ne peut en dire autant pour la science.

Ou l'on est réellement des philosophes, ou on ne doit pas l'être du tout. Il n'est pas permis de ne l'être qu'à moitié.

Or, personne mieux que le savant ne devrait être en état de savoir que parmi les phénomènes qu'il a journellement sous les yeux, il y en a qui ne le cèdent point, en fait de merveille et de mystère, aux prétendues matérialisations des spirites. Quand, par exemple, on songe avec un esprit vraiment philosophique au développement d'un animal ou d'une plante, cela constitue un phénomène si surprenant et encore entouré pour nous de tant de mystère, qu'il peut, lui

aussi, se prêter comme un sujet splendide pour un conte merveilleux des *Mille et une Nuits*...

Mais le célèbre naturaliste Agassiz, depuis de nombreuses années déjà, a formulé un mot qui continue à être vrai de nos jours. « *Chaque fois*, disait-il, *qu'un fait nouveau se présente à l'humanité, on commence toujours par dire : — C'est impossible! — Finalement, on conclut en disant : — Il y a belle lurette qu'on connaissait tout cela!* »

La plus grande partie de l'ouvrage que nous analysons est consacrée aux phénomènes *intellectuels* de la médiumnité. L'auteur est naturellement d'un esprit trop cultivé pour pouvoir admirer, dans leur ensemble, les communications prétendues spirites qu'obtiennent les médiums.

La plupart de ces messages — dit-il — au sujet desquels seulement des personnes superficielles, peu cultivées, fanatiques et exaltées peuvent se faire des illusions, ne sont qu'une répétition d'incohérences de la plus évidente pauvreté psychologique, qui fatigue et désespère, et devant laquelle plusieurs expérimentateurs s'arrêtent découragés.

Et M. Samonà cite à ce sujet ce que dit le professeur William James dans ses *Principes de Psychologie*. Toutefois, il reconnaît qu'une petite partie de ces « messages » ne se manifeste pas si évidemment comme le produit d'une banale désagrégation de la personnalité, et qu'on y rencontre des phénomènes de transmission de la pensée, télépathie, clairvoyance, prémonition, etc. Ce sont ces cas, *rari nantes* dans le vaste marécage de la production médiumnique, que le Dr C. Samonà étudie successivement et heureusement dans son livre, en parvenant ainsi à des conclusions encourageantes sur l'avenir de ces recherches.

Nous avons aujourd'hui — conclut-il en effet — des moyens de recherche que l'humanité n'avait encore jamais eus à sa disposition ; nous pouvons donc espérer pouvoir affronter avec plus de succès le problème formidable concernant la connaissance de notre être. Les premières lueurs déjà entrevues nous permettent de comprendre que ce problème doit certainement contenir des découvertes immenses, imprévues, insoupçonnées, qui amèneront une révolution, non pas uniquement dans le domaine de la psychologie, mais peut-être aussi dans plusieurs autres branches de la science et des croyances humaines, et qui seront peut-être si grandes, si intéressantes, qu'elles donneront l'intonation à une époque non lointaine, qui, selon le psychologue Floyd Wilson, devra être appelée l'*âge psychique*.

ERNEST BOSC : **De l'Aimantation universelle ; la Polarité et le Fluide vital.** — (Bibliothèque de la Curiosité, Paris, 1910. — Prix : 4 fr.)

Pour l'auteur, tout ce qui vit sur la terre (et tout a, pour lui, sa vie propre), ne vit qu'à l'aide de l'Aimantation ; ainsi, le minéral, le végétal, l'animal et l'homme ne vivraient point si notre terre ne leur fournissait pas une source inépuisable d'aimantation. Il s'efforce de le démontrer dans ce livre, qui s'étend depuis des questions assez menues de physiques jusqu'aux problèmes les plus élevés de la philosophie.

Sans nous aventurer à juger la vérité des doctrines de l'auteur, qui n'entrent que bien indirectement dans le champ des recherches psychiques et sont plutôt de la compétence des Laboratoires physiques et chimiques, nous prévoyons que le reproche qu'on fera à cet ouvrage, c'est que l'auteur présente trop facilement comme admises une foule de données scientifiques, par le simple fait qu'il est lui-même intimement persuadé de leur vérité. On est surpris de voir citer Eliphas Levi dans une question scientifique ; de considérer comme résolu le problème de la recherche des sources « grâce aux beaux travaux de M. Jansé » (!), etc. Par contre, il y a incontestablement dans cet ouvrage des observations et des données intéressantes, qui pourront constituer des matériaux précieux pour les savants de l'avenir qui entreprendront ces mêmes recherches avec une méthode plus prudente et plus expérimentale.

PAUL FLAMBART, ancien élève de l'Ecole polytechnique : **La Chaine des harmonies.** *La Spirale et l'enchaînement des harmonies. La Spirale, processus de l'énergie vitale. Son rôle biologique dans les formes vivantes et dans les lois qui les régissent.* (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris, 1910. — 3 fr.)

Cette étude, qui se rattache également à la Science, à l'Art et à la Philosophie, a pour but principal d'expliquer le rôle de la *Spirale dans la nature*. Elle s'appuie sur la théorie dynamique des *vibrations et ondulations*, admise aujourd'hui comme l'hypothèse la plus conforme aux faits. On sait que, d'après elle, il n'y a pas des énergies distinctes, mais bien *l'énergie unitaire qui se transmue* à travers toutes les échelles de vibrations, correspondant aux divers agents de la nature universelle.

Le côté surtout nouveau du livre est une étude des *lois d'harmonie transposées* à travers toutes les modalités vibratoires des agents universels. C'est cet essai de transposition qui a conduit l'auteur à expliquer la *raison d'être de la courbe spirale* dans la nature entière.

L'auteur n'est pas sans prévoir que les esprits positifs qui le liront ne manqueront pas, pour la plupart, de prétendre qu'il a été trop loin dans ses aperçus et conclusions... « Mais l'important — ajoute-t-il — serait de savoir si leur avis opposé (négation ou même simple doute) s'appuie sur des bases plus positives et plus sûres que les miennes, chose que je ne nie aucunement *a priori*. »

CESARE LOMBROSO : **Hypnotische und spiritistische Forschungen.** — (Julius Hoffmann, Stuttgart, 1911.)

C'est une élégante édition de l'ouvrage posthume de l'illustre criminologue, que nous avons déjà largement analysé l'année dernière. C'est un livre assez faible au point de vue scientifique, mais très intéressant à cause de la personnalité de son auteur, qui, en ses dernières années, a dû s'incliner devant la majesté des faits. Il méritait donc d'être traduit aussi en allemand, comme il l'a déjà été en anglais et le sera sans doute en d'autres langues.

Cette édition allemande est remarquable par le grand nombre de gravures dont elle est illustrée, et que l'auteur n'a peut-être pas toutes connues — ce qui parle plutôt en faveur de l'esprit d'initiative du traducteur qu'en faveur de sa scrupuleuse fidélité.

G. VAILATI : **Scritti** (1863-1909). — (Leipzig, J. A. Barth ; Florence, B. Seeber ; 1911. — Allemagne : 13 mk. 50 ; Italie : 15 lire ; France : **16 fr. 50.)**

C'est un énorme et magnifique volume de 970 pages, dans lequel les amis de l'auteur ont recueilli pieusement tous les écrits du distingué philosophe, mort l'année dernière et qui fut l'un des plus vaillants propagateurs de doctrines pragmatistes en Italie. Un certain nombre de ces écrits sont d'argument psychique. Il nous suffira de citer l'article : « La pensée de W. Crookes sur les Recherches psychiques » ; trois différents articles sur la « Télépathie » ; les analyses des livres de J. Scotti (« Le spiritisme et les nouvelles études psychiques »), de C. Baudi de Vesme (« Histoire du Spiritisme »), du Dr Visani-Scozzi (« La Médiumnité »), etc.

HENRI CORNEILLE-AGRIPPA : **La Philosophie occulte, ou la Magie,** tome Ier. — (Paris, Bibliothèque Chacornac, 1910. — Prix : 7 fr. 50.)

Très belle édition du chef-d'œuvre du célèbre occultiste allemand. Cette traduction n'est que le rajeunissement de la traduction attribuée à Levasseur. Au milieu du fatras de vieilles spéculations astrologiques, on trouve des chapitres au titre alléchant : « Comment les Passions de l'Ame changent le Corps même, et changent les accidents » — « Comment elles opèrent hors de soi sur un autre corps » — « De la merveilleuse Puissance des Enchantements » — « De l'Ame du Monde », etc. Malheureusement, on s'aperçoit bientôt que presque toutes les affirmations de l'auteur sont basées sur des faits naturels qui ont été aujourd'hui reconnus faux, ou mal interprétés.

J. HUELBES TEMPRADO : **Luz y Vida** (Manual del Creyente). — Barcelone, Carbonell y Esteva éd., 1911. — 3 pesetas.)

Ce volume est donné en don par *Luz y Union* à ses abonnés de 1911. L'ouvrage de M. H. Temprado est un exposé, bien écrit, de la philosophie kardéciste ; les vers du même auteur, constituant l'Appendice du livre, sont remarquables.

Dans le même volume se trouve, comme Introduction, une monographie de D. CÉSAR BORDOY GARCÍA, capitaine d'artillerie. Cet écrit, auquel a été décerné le prix d'un Concours pour le meilleur ouvrage spirite espagnol, est de nature plus expérimentale et scientifique.

JEAN LAMARCK : **Philosophie zoologique.** — Nouvelle édition. — (Schleicher frères, éd., 61, rue des Saints-Pères, Paris. — Prix : 2 fr.)

Dr FOVEAU DE COURMELLES : **L'Année Electrique, électrothérapique et radiographique.** — Revue annuelle des progrès électriques en 1910 (11e année). — (Ch. Béranger, éd., 15, rue des Saints-Pères, Paris. — Prix : 3 fr. 50.)

ALEXANDRE LEGRAIN : **Vrais Secrets de la Magie noire.** — (Guérin éd., Paris, 17, rue Laferrière.)

CALISTE DE WOLSKI : **La Pologne ;** sa Gloire, ses Souffrances, ses Evolutions. — (H. Ferreyrol, Paris, 1, rue Vavin, 1911. — Prix : 3 fr. 50.)



AU MILIEU DES REVUES

Un cas de réincarnation ?...

Des hommes d'une grande valeur, comme Frédéric Myers et Lombroso, ont affirmé que l'intérêt de la métapsychie lui vient surtout de ce qu'elle permettra d'éclaircir expérimentalement, non pas uniquement la question de la survie de la personnalité humaine après la mort, mais aussi beaucoup d'autres problèmes concernant l'au delà. D'autres hommes non moins éminents ne partagent point cet avis. M. Camille Flammarion, par exemple, a prouvé qu'il n'existe pas une seule preuve scientifique de la vérité de ce qu'affirment certaines personnalités médiumniques : d'avoir vécu dans une autre planète. En serait-il de même pour la réincarnation, que les spirites kardécistes prônent, le plus souvent, par des raisonnements plutôt mystiques que positifs? Il est tout au moins intéressant de voir comment on pourrait arriver à la démonstration expérimentale de cette doctrine, qui nous paraît, de prime abord, d'une nature si purement spéculative et métaphysique : c'est pourquoi nous croyons intéressant de reproduire ici une communication envoyée à la *Filosofia della Scienza*, de Palerme, par M. Carmelo Samonà, docteur en médecine et en droit, dont nous analysons dans ce fascicule même un important ouvrage qu'il vient de faire paraître.

Malgré la nature si intime des faits qui ont précédé la naissance de mes deux enfants, je les publie, dans l'intérêt de la sience... Je ne les discute pas, mais je désire qu'on les connaisse, afin qu'ils puissent être discutés par les autres. Aucune science ne peut progresser sans la connaissance des faits ; si en matière de métapsychique, par crainte du ridicule ou pour d'autres raisons du même genre, chacun garde pour soi les cas plus ou moins rares qui peuvent lui être survenus, adieu les espoirs de progrès! Je t'envoie donc une relation synthétique et d'une fidélité absolue de leur mode de déroulement, mais sans aucune discussion de ma part, au sujet des intéressants problèmes qui font naître : rêves prémonitoires, personnalités médiumniques, etc.

Je crois, d'ailleurs, que ce cas, au point de vue de la recherche psychique, se présente bien, des personnes fort connues pour leur morale et leur intelligence ayant été informées dès le commencement des particularités qui survenaient les unes après les autres et les ayant suivies avec grand intérêt. Outre la narration des faits, je t'envoie donc les déclarations de plusieurs de ces personnes confirmant mon récit, prêt à te fournir d'autres preuves de même nature, et les éclaircissements supplémentaires que l'on croira utiles à la recherche scientifique.

Crois-moi, etc.

CARMELO SAMONA.

Le 15 mars de l'année 1910, après une maladie très grave (méningite) mon adorée petite fille, Alexandrine, âgée de presque cinq ans, cessait de vivre. Ma douleur et celle de ma femme, qui semblait en devenir folle, fut immense.

Trois jours après de la mort de l'enfant, ma femme la vit en songe, telle qu'elle était en vie, et lui disant : « Maman, ne pleure pas, je ne t'ai pas quittée, je ne me suis pas éloignée de toi ; vois-tu, maintenant je vais devenir petite comme cela » (et ce disant elle lui montrait comme un petit embryon complet, ajoutant : « Tu devras commencer à présent à souffrir une autre fois pour moi. » Après trois autres jours, le rêve se répéta presque identique.

Une amie de ma femme en ayant été informée, celle-ci, soit par conviction personnelle, soit pour l'encourager, lui dit que ce songe pouvait être un avertissement personnel de l'enfant, qui se préparait peut-être à renaître en elle, et, pour la mieux persuader de la possibilité du fait, elle lui apporta un livre de Léon Denis parlant de réincarnation.

Mais ni les songes, ni cette explication, ni la lecture de Denis ne purent atténuer sa douleur, et la pauvre mère demeura également incrédule à la possibilité de ce retour, d'autant plus qu'ayant eu un avortement récent avec opération (21 novembre 1909) et de fréquentes hémorragies, elle était sûre de ne pouvoir plus être enceinte.

Un matin de bonne heure, toujours peu de jours après la mort de notre petite fille, ma femme, pleurant comme d'habitude, toujours incrédule, me disait : « Je ne vois que l'atroce réalité du cher petit ange qui me manque ; cela est trop fort, trop cruel pour que je puisse rattacher un fil d'espérance à de simples rêves comme les miens et croire à un événement aussi invraisemblable que celui de voir renaître mon adorée petite fille en moi, d'autant plus lorsque je me représente mes conditions physiques actuelles. » Tout à coup, pendant qu'elle se lamentait si amèrement et désespérément, et que je cherchais, de mon mieux, à la réconforter, trois coups secs et forts, comme donnés par le doigt plié d'une

personne qui veut se faire entendre avant d'entrer, furent entendus à la porte de la chambre où nous nous trouvions, qui donnait sur un salon. Ces coups furent entendus en même temps par mes trois garçons, qui étaient avec nous dans la chambre; eux aussi, croyant qu'il s'agissait d'une sœur à moi qui avait l'habitude de venir à cette heure, ouvrirent la porte en s'écriant : « Tante Catherine, entre! » Mais grande fut leur surprise et la nôtre lorsqu'on ne vit personne, qu'on aperçut au contraire la chambre contiguë encore dans l'obscurité, et qu'on put constater et certifier d'une manière absolue que personne n'était entré. Ce fait nous impressionna beaucoup, surtout survenant à une heure de découragement suprême de ma femme.

Auraient-ils eu peut-être une origine métapsychique et quelque lien avec son grand abattement?

Le soir même de ce jour, nous résolûmes de commencer des séances médiumniques typtologiques que nous continuâmes méthodiquement pendant trois mois environ et auxquelles prenaient part ma femme, ma belle-mère, moi et quelquefois l'aîné de mes trois garçons.

Dès la première séance se présentèrent deux entités, l'une qui se donna pour ma petite fille et l'autre pour une de mes sœurs morte il y a bien longtemps, à l'âge de 15 ans, laquelle, selon ses dires, était le guide de la petite Alexandrine. Celle-ci s'exprima toujours avec le même langage enfantin comme lorsqu'elle était en vie, l'autre avec un langage élevé et correct, et elle prenait généralement la parole, soit pour fournir l'explication de quelque phrase de la petite entité, que l'on ne comprenait pas toujours bien, soit pour induire ma femme à croire aux affirmations de l'enfant.

Dans la première séance, Alexandrine, après nous avoir dit que c'était bien elle qui avait apparu dans le rêve à sa mère, et que les coups entendus le matin avaient été frappés pour montrer sa présence et essayer de la réconforter par des moyens plus impressionnants, ajouta : « Ma petite mère, ne pleure plus, car je recommencerai tout de suite à renaître par toi, et avant Noël je serai avec vous », et elle continua : « Papa chéri je reviendrai; petits frères, je reviendrai; grand'mère, je reviendrai; dites aux autres grands-parents et à la tante Catherine qu'avant Noël je reviendrai... » et ainsi de suite pour tous les autres parents et les connaissances avec lesquelles la petite Alexandrine avait eu des rapports plus serrés durant sa courte vie.

Il serait inutile de transcrire toutes les communications obtenues pendant trois mois environ, car, sauf la variante de quelques phrases tendres d'Alexandrine pour les personnes qui lui étaient les plus chères, elles sont presque toujours une répétition constante et monotone de l'annonce de son retour avant Noël, spécifié, comme dans la première séance, singulièrement pour chaque parent et chaque ami. Souvent, nous tentions d'arrêter une répétition aussi prolixe, assurant la petite entité que notre premier soin aurait été de communiquer à tous ce retour ou mieux cette renaissance avant Noël, sans oublier personne; mais c'était inutile, car elle s'obstinait de même à continuer jusqu'à épuisement complet des noms de ses connaissances. Ceci était très bizarre. On aurait dit que l'annonce de ce retour formait une espèce de monoïdéisme de la petite entité. Les communications se terminaient presque toujours par les mots : « Je vous quitte, tante Giannina veut que je dorme », et, dès le commencement, elle nous annonça *qu'elle aurait pu communiquer avec nous pendant trois mois environ, car ensuite elle se serait toujours davantage attachée à la matière et se serait endormie complètement.*

Le 10 avril, ma femme eut un premier soupçon d'être enceinte.

Le 4 mai un nouvel événement nous était annoncé par la petite entité. Nous nous trouvions alors à Venetico (province de Messine) : « Maman — dit-elle — il y en a une autre dans toi. » Comme nous ne comprenions pas cette phrase et la croyions erronée, l'autre entité (Giannina) intervint en disant : « L'enfant ne se trompe pas, mais elle ne sait pas bien s'exprimer; un autre être voltige autour de toi, qui veut aussi revenir sur cette terre. » Depuis ce jour Alexandrine, dans toutes les communications, affirma constamment et obstinément qu'elle serait revenue avec une petite sœur, et, de sa façon de s'exprimer, elle semblait s'en réjouir. Mais cela, au lieu d'encourager et de réconforter ma femme, fit augmenter en elle doutes et incertitudes, et même, après ce nouvel et curieux message, elle devint plus que jamais certaine que tout devait finir par une grande désillusion.

Trop de faits, effectivement, devaient se réaliser maintenant après cette annonce pour que ces communications pussent être véridiques, c'est-à-dire : 1° qu'elle fût véritablement enceinte; 2° qu'étant donné ses souffrances récentes elle n'avortât point comme il lui était déjà précédemment arrivé; 3° qu'il s'agit de deux créatures, ce qui lui paraissait encore plus difficile du fait qu'il n'y avait eu de précédents ni en elle, ni dans ses ascendants, ni dans les miens; 4° et que s'agissant de deux créatures, ce ne fussent ni deux garçons, ni un garçon et une fille, mais bien deux filles. Il était réellement encore plus difficile de prêter foi à la prédiction d'un ensemble de faits aussi complexes, contre lesquelles militaient une série de probabilités contraires.

Ainsi, ma femme, malgré toutes ces belles prédictions, vécut jusqu'au cinquième mois dans ses larmes, incrédule, et l'âme torturée en dépit que la

petite entité, dans ses dernières communications, l'eût conjurée d'être contente, en lui disant : « Prends garde, maman, que si tu continues à être si triste tu finiras par nous donner une constitution peu solide. » A un doute qu'exprima ma femme à l'une des dernières séances, relativement à la difficulté qu'elle ressentait à croire au retour d'Alexandrine, même si cela arrivait, car difficilement son corps aurait pu désormais ressembler à celui d'auparavant, l'entité Giannina s'empressa de répondre : « Cela aussi, Adèle, te sera concédé; elle renaîtra parfaitement semblable, peut-être un peu plus belle. »

Le cinquième mois, qui était le mois d'août, nous nous trouvions à Spadafora ; ma femme fut visitée par un excellent médecin accoucheur, le Dr Vincent Cordaro, qui, après l'avoir observée, lui dit spontanément : « Je me garderais bien de l'affirmer d'une manière absolue, car à ce point de la grossesse il n'est pas encore possible de le constater avec certitude, mais un ensemble de choses me fait naître le soupçon qu'il puisse s'agir de jumeaux. »

Ces paroles constituèrent pour ma femme un véritable baume. Une lueur d'espérance commençait à naître enfin dans son âme endolorie, lui rendant pourtant plus graves et plus torturantes que jamais les angoisses causées par un fait qui survint quelque temps après.

A peine entrée dans le septième mois une nouvelle inattendue et tragique la secoua et l'impressionna tellement qu'elle fut prise soudain de douleurs aux reins et d'autres symptômes qui, pendant cinq jours, nous firent vivre dans l'anxiété terrible de voir survenir d'un moment à l'autre un accouchement prématuré d'où la créature ou les créatures qui seraient venues au jour n'auraient pu être viables, les sept mois n'étant pas accomplis. Je laisse à penser, outre les souffrances physiques, quelles angoisses devait éprouver le cœur de ma femme à cette seule pensée après l'espoir qu'elle avait commencé à nourrir. Et cet état aggravait encore les conditions des choses. Elle fut assistée aussi à cette occasion par le Dr Cordaro. Enfin, et contrairement à toute attente, le danger fut écarté.

Lorsque ma femme fut complètement remise et qu'on eut la certitude que les sept mois étaient accomplis, nous retournâmes à Palerme, où elle fut visitée par le médecin accoucheur bien connu, le Prof. Giglio, qui constata sans plus la grossesse et reconnut deux jumeaux. Ainsi, une partie assez intéressante déjà de ces communications, obtenues si à l'avance, était confirmée. Il restait encore pourtant d'autres faits beaucoup plus intéressants à voir se confirmer, particulièrement le sexe, et qu'il s'agît de deux filles, et que l'une d'elles rappelât de quelque façon physiquement et moralement la petite Alexandrine.

Le sexe fut enfin confirmé le matin du 22 novembre où ma femme donna le jour à deux fillettes. Quant à la constatation des ressemblances possibles physiques et morales, il faudra nécessairement laisser passer quelque temps, et les vérifier à mesure que les enfants se développeront. Il est étrange, cependant que, du côté physique, on puisse observer certains faits qui confirmeraient encore la prédiction et encouragent à continuer les observations, parce qu'ils font espérer que les communications puissent être vérifiées sous ce rapport aussi. En effet, les deux enfants, pour le moment du moins, ne se ressemblent pas entre elles, et sont même fortement dissemblables de corps, de teint et de forme ; la plus petite semble pourtant une copie fidèle de la petite Alexandrine lorsqu'elle naquit, et, chose étrange, cette dernière reproduit dans sa naissance trois particularités physiques, à savoir : hypérémie de l'œil gauche, séborrée de l'oreille droite, et une légère asymétrie du visage, exactement identiques à celles avec lesquelles était née la petite Alexandrine.

Dr Carmelo Samona.

Ce récit est accompagné de très nombreuses attestations que nous nous voyons dans la nécessité de résumer.

Mme Catherine Samonà-Gardini, sœur du Dr Carmelo Samonà, déclare que sa belle-sœur lui parla des deux rêves immédiatement après les avoir faits, ainsi que des personnalités d'Alexandrine et Jeannine, qui s'étaient manifestées en des séances spirites et lui avaient annoncé qu'avant Noël la petite serait revenue au sein de la famille, au moyen de sa mère. Enfin, elle confirme que les deux jumelles ne se ressemblent point, mais que l'une des deux ressemble parfaitement à Alexandrine.

Mlle Adèle Mercantini, fille du professeur Mercantini, de l'Université de Palerme, atteste à son tour que Mme Adèle Samonà lui raconta le rêve qu'elle avait fait ; au mois de juin, elle apprit l'annonce qui avait été faite dans les séances médiumniques.

M. le prof. Raphaël Wigley, pasteur évangélique, écrit que le Dr *Carmelo Samonà* lui raconta, le 5 mai, les rêves faits par sa femme, les trois coups qu'on entendit pendant que cette dame pleurait sa fille, l'annonce médiumnique, etc.

Le marquis Joseph Natoli écrit au docteur : « Vers la fin d'août dernier, ta belle-mère, princesse de Formosa, me communiqua que ta femme, aussitôt que ta fille mourut, en mars dernier, avait rêvé, etc., etc., — et que le rêve lui avait été confirmé dans quelques séances médiumniques. »

La princesse de Niscemi, mère du duc de l'Arenella, député au Parlement, écrit au Dr Samonà : « ... J'atteste que, quelques mois avant leur venue au monde, on m'avait raconté le rêve et les prophéties qui suivirent. C'est merveilleux ! »

Le comte Ferdinand Monroy de Ranchibile, oncle de Mme Carmelo Samonà, née Monroy de Formosa,

confirme aussi les différents événements dans une lettre au directeur de la *Filosofia della Scienza* et proclame que le fait est simplement merveilleux.

Maintenant, il est clair qu'un de ces cas ne suffit point à permettre la croyance à la Réincarnation : il ne suffit même pas si on y ajoute les quelques autres que l'on connaît déjà. En effet, si nous ne parvenons pas à l'expliquer, cela dépendra uniquement de notre ignorance. L'hypothèse du hasard est sans doute bien difficile à admettre : celle de l'auto-suggestion, qui aurait produit sur la gestation de si étonnants résultats, n'est pas trop conforme à ce que nous connaissons d'elle ; l'hypothèse qu'il s'agit d'un phénomène *cénesthésique*, c'est-à-dire que Mme Samonà sentait subconsciemment ce qui se passait en elle, alors même que la gestation venait à peine de commencer (1), est aussi une supposition assez insuffisante ; mais il y a l'hypothèse de la *conscience subliminale, douée de faculté de prescience*, qui pourrait suffire à rendre compte de tout. Seulement, tout cela est bien obscur encore, et on comprend quelle attention méritent les études dont nous nous occupons pour la connaissance physiologique et psychologique de l'homme — voire même pour la recherche de ses destinées.

Un chat qui aurait vu un fantôme

On sait que les psychistes admettent généralement que les animaux sont souvent des « voyants », dans la signification médiumnique du mot ; M. E. Bozzano a même présenté aux lecteurs des *Annales des Sciences psychiques*, il y a quelques années, toute une série de faits de cette classe. Maintenant, M. G. Llewellyn, un auteur anglais très estimé, raconte, dans un des derniers numéros de l'*Occult Review*, de Londres, un autre fait qui, sans être absolument probant, ne manque toutefois point d'intérêt.

M. G. Llewellyn commence par prévenir les lecteurs qu'il n'est pas spirite et qu'il ne sait rien du spiritisme ; seulement, on lui a dit de différents côtés qu'il est un « sensitif ». Il n'a jamais assisté à des séances médiumniques, il n'a jamais lu des livres ou revues traitant de ces questions jusqu'à ces tout derniers temps.

Comme journaliste, très occupé — continue-t-il — je suis généralement si las lorsque je me couche — toujours bien après minuit — que je tombe endormi presque immédiatement, et je dors durant plusieurs heures sans interruption.

Une nuit que je n'oublierai jamais, j'étais dans mon état ordinaire de santé, très tranquille ; j'avais soupé comme d'habitude. J'étais couché depuis peu et je me trouvais dans ce doux état d'esprit qui constitue le demi-sommeil. La chambre était plongée dans la plus complète obscurité, puisque j'avais éteint la lumière électrique et j'avais tiré les rideaux amples et épais, qui couvraient les deux grandes fenêtres. Mon petit chat, qui dormait toujours sur mon lit, s'y trouvait comme d'habitude, et dormait paisiblement.

Pendant que je me tenais ainsi, les yeux à demi clos, je vis apparaître soudain en haut de la paroi, à droite (le côté où j'étais tourné), un long trait de lumière, d'un bleu clair et charmant. Il se mouvait dans la direction de la fenêtre de droite, et je le regardais d'un œil fasciné.

« Que c'est étrange ! — pensai-je. Je n'ai jamais vu le clair de lune entrer de cette façon quand ces rideaux sont fermés ; et puis, c'est un bleu qui n'est pas celui du clair de lune — et il se meut d'une façon si bizarre... Qu'est-ce que cela peut bien être ?... Mais naturellement ça *doit* être un clair de lune, et peut-être y a-t-il des nuages qui passent sur la lune ? »

La lumière, d'un bleu que je n'avais jamais vu auparavant et que je n'ai jamais vu depuis, continuait à errer dans la chambre, toujours du même côté, près du plafond, et je regardais stupidement le haut de la porte, sur laquelle pendait une lourde portière rouge, comme si la lumière avait pu traverser une muraille !

Enfin je sautai du lit, j'ouvris les rideaux et les volets et je regardai par la fenêtre. Mon regard étonné ne rencontra qu'une obscurité impénétrable. Pas de lune, pas une étoile, pas la moindre clarté ! Je ne pouvais voir ni la route, ni la rangée d'arbres qui s'y trouvait — rien. Les lanternes des rues sont éteintes de bonne heure dans la localité que j'habite, et l'obscurité était absolue.

« Pouvait-ce être quelqu'un avec une lanterne ou un projecteur ? », me demandai-je, encore étonné, en revenant à mon lit. Je n'étais pas du tout apeuré et l'idée ne m'était pas venue qu'il pût y avoir en tout cela quelque chose de surnaturel.

Pendant que je me torturais ainsi la cervelle, le chat sauta tout à coup en bas du lit, le poil tout hérissé, les yeux étincelants, et d'un bond il fut à la porte, où il commença à griffer rageusement la portière, tout en émettant les cris les plus épouvantables que j'entendis jamais chez un animal. J'étais bien un peu effrayé ; toutefois, même alors, je ne songeai à rien de surnaturel : je pensai seulement que le chat était devenu fou tout à coup. Ce nouvel événement m'avait fait complètement oublier la lumière bleue.

Je souffrais tellement en voyant la terreur de la pauvre bête, que je la pris dans mes bras et je

(1) De la date des deux rêves de Mme Samona à celle de son accouchement, huit mois exactement se sont passés ; elle devait donc être enceinte d'un mois environ quand elle fit ses songes.

tâchai de la calmer. Tout tremblant, le petit chat se serrait contre moi, en cachant sa tête et semblait être en proie à la terreur la plus intense. Je le caressai et le cajolai, et il se calma un peu, petit à petit; mais à mon grand étonnement, il se tenait sur un côté du lit, en regardant avec terreur, les yeux flamboyants, le poil de nouveau hérissé. Je ne voyais rien, mais je suis absolument convaincu que le chat voyait quelque chose : rien ne pourrait ébranler ma conviction.

Se sentant sûr dans mes bras, maintenant que le premier choc de l'horrible spectacle — quel qu'il fût — était passé, le pauvre Fluff allongeait le cou et regardait en bas vers le tapis, en suivant les mouvements de l'ennemi, invisible pour moi, comme s'il avait paru aller tout le long du lit, en tournant devant la toilette. La « chose », quelle qu'elle fût, était sur le parquet, et ne faisait aucune tentative pour monter sur le lit. S'il s'était approché de nous, je suis sûr que Fluff serait mort sur le coup. Je regardai à mon tour dans la direction du regard du chat — mais je ne vis autre chose que le tapis!



" Fluff ".

Seulement, je ne dois pas oublier que j'avais vu la lumière bleue, alors que le chat dormait. On pourrait supposer que ma peur de la lumière a été communiquée au chat; mais alors je n'avais aucune peur; je trouvais même qu'il s'agissait d'une chose naturelle.

Un de mes amis a soulevé cette hypothèse : qu'il s'agissait peut-être tout simplement d'un rêve! Je sais bien que j'étais réveillé; il n'y a pas de doute! D'ailleurs, je n'ai jamais été victime d'illusions de cette sorte. Ainsi que le sait le directeur de l'*Occult Review*, j'appartiens à la direction d'un journal hebdomadaire de Londres bien connu, de grand tirage; je puis dire que mon pseudonyme est connu dans tout le monde. Je suis un homme pratique, logique, un homme d'affaires — non pas un rêveur ou un visionnaire.

Les études récentes des opticiens ont donné lieu à bien des théories nouvelles et surprenantes. Il paraît que nous sommes enveloppés de lumière, visible et invisible; ce qu'on appelle la « lumière noire » ne peut être perçue par nos yeux, mais pourrait être visible pour des yeux organisés différemment. Le professeur Jerviss déclare qu'il est possible que certaines choses qui n'impressionnent point notre rétine soient perçues par des animaux possédant la faculté de voir dans l'obscurité.

Quelque temps après l'événement dont je viens de parler, un ami a attiré mon attention sur un fait presque identique rapporté par Mr. MAURICE HEWLETT à Miss CONSTANCE SMEDLEY. Il y avait la même lumière bleue, qui allait et venait; il y avait une petite bête — non pas un chat, mais un chien — qui dormait sur le lit; il y avait la terreur épouvantable de l'animal, ses gémissements et hurlements de détresse; il y avait enfin des mains fantomatiques qu'on vit passer sur le chien, comme le battant. Enfin les gémissements faiblirent, cessèrent. Le chien était mort...

En tout cas, ce que mon chat a vu devait être un objet bien horrible, car Fluff est le plus tranquille, le plus gentil petit animal que j'aie jamais vu. Pendant assez longtemps nous crûmes même qu'il était muet, puisqu'on n'entendait jamais sa voix.

La vue à travers les corps opaques chez une femme japonaise.

Le nouveau médium prodige dont il s'agit est Mlle CHIZU MIFUNE, deuxième fille de M. Hidemasu Mifune, âgée de 25 ans. Cette jeune fille de Kumamoto, dans le Japon Méridional, est proclamée le plus grand trésor dont puisse se vanter le Japon; c'est du moins ce qu'affirme le prof. Fugasai, de l'Université Impériale de Tokio, un spécialiste bien connu de psychologie. Comment est-elle parvenue à cette distinction? A quel genre d'activité s'est-elle consacrée? Pour tout dire en un mot, elle est clairvoyante. On a

beaucoup parlé d'elle au Japon en ces derniers temps, et ce que l'on raconte d'elle est réellement remarquable.

M. Kiyohara, son beau-frère, qui est professeur dans une école secondaire de Kumamoto, s'étant pris à étudier l'hypnotisme, endormit une servante chez Mlle Chizu, en 1903. Mlle Chizu, qui était alors âgée de 18 ans, s'intéressa vivement à ces expériences, et s'offrit à son tour pour être hypnotisée. Elle montra dès le début une susceptibilité remarquable à l'influence hypnotique, subissant fort bien les suggestions qui lui étaient faites.

Après plusieurs séances, l'hypnotiseur lui suggéra qu'elle pouvait voir des choses à grande distance. La guerre russo-japonaise battait alors son plein, et l'escadre de Vladivostok cherchait à faire couler les transports japonais. Dans son sommeil hypnotique, Mlle Chizu fut sollicitée de s'assurer de la condition dans laquelle se trouvaient les soldats de la division de Kumamoto, que l'on supposait être à bord d'un de ces navires. Elle répondit que, bien que les soldats eussent quitté Nagasaki, le navire sur lequel ils étaient embarqués avait dû faire retour au port par suite d'une avarie aux machines, mais que les soldats étaient sains et saufs. Il fut ensuite prouvé qu'il en était réellement ainsi.

Au commencement de juillet 1908, M. Kiyohara dit à sa belle-sœur que, si elle avait respiré profondément d'une certaine façon, elle aurait atteint un état de conscience dans lequel la distinction entre le moi et le non-moi se serait trouvée éliminée, et qu'elle aurait pu voir alors à travers des objets opaques. Suivant cette suggestion, elle répéta les exercices de respiration profonde, plusieurs fois par jour. Elle trouva d'abord cela très épuisant, et le sang lui montait violemment à la tête, mais elle finit par pouvoir retenir sa respiration durant deux minutes sans trop de difficulté.

Vers la moitié du mois, elle était en train de faire ses exercices de respiration, quand elle vit plusieurs vers d'une longueur d'un cinquième de pouce environ sur le tronc d'un prunier dans son jardin. En allant sur place, elle ne vit plus aucun ver, mais trouva un petit trou pas plus large qu'une tête d'épingle. Elle arracha alors l'écorce autour du trou, et trouva réellement les vers sous l'écorce. Cette fois, Mlle Chizu déclare n'avoir pas vu d'abord l'écorce, mais uniquement les vers.

Quelques jours après, dans le même mois, pendant qu'elle se baignait dans la mer à marée haute, elle perdit sa bague en or, et à la marée basse, elle se mit à la chercher. S'étant assise sur le rivage, elle respira profondément, et en regardant autour d'elle, elle vit la bague à 20 m. environ de distance. Elle ne vit alors autre chose que la bague, mais ayant été sur place, elle trouva que le bijou était presque entièrement couvert de coquillage et d'huîtres.

De nouvelles expériences montrèrent qu'elle pouvait voir à travers un corps humain ou un vase de zinc ou de pierre d'immense largeur.

En certains cas, elle place les objets enfermés ou enveloppés, qui lui sont soumis, sur ses genoux, ou les tient sur son front. Elle affirme pouvoir alors voir l'objet dont il s'agit comme s'il se trouvait à un pied de distance d'elle, alors que d'autres fois le contenu lui est suggéré à l'esprit et elle voit alors l'objet caché.

Elle appelle ces exercices de profonde respiration et ces tranquilles méditations « des unifications d'esprit ». Cette « unification d'esprit » s'obtient facilement en présence de personnes familières, mais est très difficile à atteindre en présence d'étrangers, et parfois on n'y parvient pas du tout. L' « unification d'esprit » paraît l'épuiser, et après un effort particulièrement laborieux elle tombe souvent dans un sommeil profond.

Après tant de succès, Mlle Chizu chercha à voir dans un corps humain, afin de localiser la position d'une maladie, et elle y réussit, de telle façon qu'elle prétend maintenant pouvoir voir à travers le corps humain plus facilement qu'à travers des objets inanimés. Si les patients croient en sa faculté, l'effort pour unifier son esprit est beaucoup plus aisé que dans les autres cas; souvent le scepticisme du patient constitue une obstruction complète au développement des facultés de la voyante.

Elle peut apercevoir des excroissances anormales dans les organes intérieurs, des tumeurs et leurs changements de couleur, mais elle n'a pas jusqu'ici donné de descriptions de ces couleurs. Elle a des difficultés à voir à l'intérieur d'un estomac, en disant que c'est désagréable.

Une autre faculté particulière de cette jeune fille, c'est qu'elle peut se souvenir dans son état normal des choses qu'elle a vues dans son sommeil hypnotique. En voici un exemple : M. Hihei Tsuji, un marchand d'Osaka, demanda à Mlle Chizu si sa fiancée (qu'il n'avait pas vue encore, conformément à l'usage japonais) était jolie. Et sur sa réponse affirmative, il l'épousa. Quelque temps après, Mlle Chizu ayant rencontré cette dame, la reconnut aussitôt.

Dans certains cas, néanmoins, elle n'a pas été correcte dans ses tentatives. Une jeune femme s'enfuit de chez son mari, et Mlle Chizu dit qu'elle se trouvait dans une certaine maison en Beppu. Le nom et l'adresse étaient justes, mais la femme se trouvait à Tokio. Mlle Chizu épousa un officier en 1907, mais ensuite elle divorça, de telle façon qu'elle put se consacrer tout entière à l'art de la clairvoyance. Elle s'occupe maintenant à Kumanoto à localiser les maladies des patients, et à les soigner avec son « pouvoir mesmérique ». La femme d'un des principaux commerçants d'Osaka, qui était une de ses clientes, dit que lorsque Mlle Chizu lui prit la main; elle ressentit

comme une secousse électrique; le rhumatisme dont elle souffrait disparut alors complètement.

Maintenant, beaucoup de monde se demande : n'est-ce pas une fraudeuse? Ou bien ne peut-on pas trouver quelque trace de collusion dans ses expériences?

C'est peut-être pour répondre à ces questions qu'elle arriva tout à coup à Tokio le 13 septembre dernier et prouva ses facultés psychiques spéciales devant douze doctes professeurs de l'Université Impériale. Par suite de cette expérience, cette Commission fut unanime à déclarer ne pas avoir découvert la moindre trace de fraude ou de collusion; ces savants ne savent pas à quoi attribuer ce pouvoir indiscutable de voir à travers les corps opaques alors qu'elle se trouve dans sa conscience normale. Plusieurs des professeurs exprimèrent leur opinion personnelle, que nous ne partageons d'ailleurs pas.

Mais avant de passer aux expériences les plus rigoureuses et les plus pénibles que firent ces savants, il me faut parler de la constitution physiologique de cette dame, puisque c'est là la première question qui se présente à la plupart des esprits. J'ai vu un rapport de médecin sur elle; c'est de ce document, ainsi que de ce que disent ses connaissances, que je peux fournir les renseignements suivants.

Elle est bien développée et d'une taille élevée. Son teint est plutôt blanc; elle rougit très facilement. Elle ne présente aucun défaut physique, hormis aux oreilles. Ses manières sont celles d'une femme raffinée et d'une bonne éducation. Elle n'a jamais souffert d'aucune maladie sérieuse, bien que sa constitution la porte à une intoxication facile du sang. Elle est un peu dure de l'oreille droite, alors qu'elle entend parfois à gauche des bruits confus, bien que cette petite infirmité ait beaucoup diminué dans ses dernières années. La vue est ordinaire, et elle n'a montré aucune capacité spéciale à apercevoir des objets dans l'obscurité. Elle est d'une nature sensitive, modeste, et se laisse plus facilement influencer par une douce suggestion que par un brusque commandement. Strictement honnête, elle est scrupuleuse dans la manière de tenir ses engagements. Elle est sympathique, généreuse, très religieuse, étant particulièrement dévote à la déesse Kwannon, elle croit aux augures, et un mauvais présage suffit à la bouleverser durant une journée entière. Elle a terminé ses études primaires sans s'être beaucoup distinguée; elle n'était pas portée aux mathématiques, mais s'occupait avec amour de broderies; les différentes règles de l'étiquette l'intéressaient beaucoup. Elle ne souffrait pas de cauchemars ou d'attaques de somnambulisme; ses rêves n'ont jamais rien eu de remarquable, sauf dans une occasion, quand elle rêva, alors qu'elle se trouvait à Kioto, que la déesse Kwannon de Kiyomitzu lui reprochait de ne pas avoir visité son autel — ce qu'elle fit alors dès le matin suivant.

Il n'y a donc rien d'anormal en elle; elle peut bien être appelée une personne saine. Tout son secret, s'il y en a un, consisterait en cet état de conscience où le moi le non-moi se trouveraient éliminés, dans la vraie condition d'unification de son esprit; cela peut paraître peu satisfaisant, mais nous, Japonais, nous ne trouvons pas une meilleure hypothèse.

Le prof. Fukural et le Dr Imamura, de l'Université Impériale de Kioto, se sont rendus expressément à Kumamoto, il y a un mois environ, pour examiner Mlle Chizu, et déclarent qu'elle a prouvé sa capacité à discerner le contenu d'une petite boîte de tôle, d'un pot à bière, d'une théière et d'une tasse à thé. Elle lut à travers ces récipients des cartes de visite, des caractères chinois, des signes, un mot anglais, et donna la description de petites peintures. Comme Mlle Chizu ne connaît pas l'anglais, elle ne put qu'indiquer la forme des lettres; le mot qu'elle lut était *campus*. Les deux savants disent que dans quelques-unes des expériences, ils ne connaissaient pas le contenu des récipients soumis à l'examen de Mlle Chizu. Ces professeurs firent cinquante-deux expériences, et le 82 % des réponses furent correctes. Elle se plaignait que l' « unification d'esprit » lui était difficile alors qu'elle était assise en face des professeurs, et que les insuccès se produisirent en ces cas.

Le Dr Imamura donne la description suivante du procédé de l' « unification » :

« Elle s'assit à la turque sur un coussin avec une enveloppe sur ses genoux et s'efforça en vain, pendant quatorze minutes, d'unifier son esprit. Alors, elle fit une autre tentative. Je la regardai par derrière. Elle plaça sa main sur un hibachi et émit deux profondes respirations, après quoi elle leva sa tête et raidit son corps; ensuite, tournant sa tête à droite, elle l'inclina graduellement en avant et replia son corps; enfin, elle reprit sa première position. Après être restée ainsi durant quinze minutes, elle se leva. En répondant à notre demande, elle dit qu'elle voyait des caractères choinois — ce qui était correct. »

C'est peut-être à cause de la situation défavorable dans laquelle elle se trouvait, qu'elle ne réussit pas le 14 en présence des professeurs et avec l'apparat expérimental qu'ils placèrent devant elle à Tokio. Dans cette occasion, on fit des balles spéciales en plomb, et on cacha à l'intérieur quelques mots écrits. Elle se retira comme d'habitude dans une grande pièce plutôt sombre; l'un des professeurs regardait derrière elle, en se tenant à quelque distance pour ne pas troubler sa sensibilité.

Mais elle prit sa revanche le lendemain; ce jour-là, elle lut de l'écriture à travers un récipient de plomb de l'épaisseur de quatre pouces, enfermé dans une boîte en bois; cette boîte était strictement enveloppée avec du gros papier et bien cachetée par l'un des

expérimentateurs. Elle n'employa pas plus de dix minutes avant de lire que l'écriture portait les trois caractères chinois « Shin Jin Tsu »; tous les assistants furent frappés d'étonnement quand on constata qu'elle avait dit juste.

Ce jour même, elle révéla de nouveau sa puissance dans l'après-midi chez Kenzo Ando, membre du Parlement. Cette fois, on plaça devant elle une boîte laquée; M. Ando, qui est aussi natif de Kumamoto et connaît Mlle Chizu et sa famille, et ami d'enfance de M. Kiyohara, son beau-frère, déclara qu'il s'agissait de personnes dignes de foi et qu'il n'y avait rien de douteux dans leur caractère...

YONE NOGUCHI,
Dans le *Boston Transcript.*

ÉCHOS ET NOUVELLES

M. Sgaluppi sous le nom de A. Sartini à Paris en 1882

On a pu voir d'après notre article du mois de décembre que, entre autres noms, M. Sgaluppi-Santini-Sarak-Das, etc., s'était fait aussi appeler Sartini, Sartini de Rosarno. Les *Annales des Sciences Psychiques* l'avaient déjà révélé; voici de nouveaux documents prouvant la réalité de nos affirmations.

Un de nos lecteurs, M. Raynaly, nous écrit une lettre dont voici le texte :

Monsieur le Directeur
de la *Revue du Psychisme expérimental,*

Le numéro de décembre 1910 de votre Revue m'ayant été communiqué, j'ai particulièrement lu les articles concernant le pseudo-docteur de Sarak.

Cette lecture a eu d'autant plus d'intérêt pour moi que, vers 1884, j'ai beaucoup fréquenté, pendant un certain temps, le personnage en question qui faisait ses premières armes à Paris.

En 1894, j'ai fait paraître un volume intitulé : *Les Propos d'un Escamoteur,* dans lequel, pages 177 et suivantes, je consacre un chapitre au récit des relations que j'ai eues avec celui qui se faisait alors appeler Albert Sartini de Riosalto ou quelque chose d'approchant (1). Le cas échéant vous trouveriez là des détails qui donnent bien l'indication des tendances de cet aventurier qui me paraît bien tenir aujourd'hui ce qu'il promettait jadis.

N'ayant aucun exemplaire de ce volume à ma disposition, je suis privé du plaisir de vous en envoyer un. Le faible stock qui existe encore ne se trouve que chez M. Caroly, 20, boulevard Saint-Germain. A tout hasard, je me permets de vous adresser ces quelques mots et vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

RAYNALY.

Nous nous sommes procurés *Les Propos d'un Escamoteur* et sommes allés voir M. Raynaly, qui nous a confirmé la comique aventure survenue chez Victor Hugo, aventure dans laquelle Sartini-Sarak avait décoré le poète!

Pour bien nous prouver que Sarak et Sartini constituent bien un *seul et même personnage,* M. Raynaly nous a donné la très intéressante photographie ci-jointe qui porte au dos la dédicace signée Sartini. Il est facile de reconnaître l'analogie des traits dans la photographie « Docteur A. de Sarak » que publia le *New-York Times* en 1900 et la photographie Sartini qui date de 1882. La différence d'âge concordant en outre à merveille. Si on n'était pas convaincu par ce qui précède, on pourrait enfin comparer les signatures et s'assurer que l'S de Sartini est bien l'S de Sarak, etc.

Extrayons quelques passages des seize pages que M. Raynaly consacra à A. Sartini dans *Les Propos d'un Escamoteur :*

Qu'on se figure, écrit-il, un jeune monsieur de vingt-six à vingt-huit ans, d'une beauté fatale et porteur d'un habit dont le drap disparaissait sous la plus complète collection de décorations qu'on puisse imaginer. Les basques seules de cet habit fantastique étaient indemnes. Le dos aussi. Mais sur le devant, des deux côtés, c'était une prodigieuse constellation de croix et de médailles. Toutes les boutiques du Palais-Royal semblaient s'être donné rendez-vous sur cette poitrine! Certes, j'avais déjà vu des prestidigitateurs décorés,

(1) Le vrai nom est Albert Sartini de Rosarno.

mais celui-là, décidément, passait la mesure ; je n'exagère pas en évaluant à une quarantaine les croix, insignes, crachats et médailles qui pendaient, brillaient, oscillaient et cliquetaient sur cette idéale devanture...

Le concert reprit de nouveau et, lorsqu'il fut à sa fin, notre homme revint à la charge. S'approchant du président de la Société, il lui fit, avec son accent italien, un petit discours relatif. Puis, gravement, il lui accrocha une médaille à la boutonnière et lui remit pompeusement le diplôme afférent. L'excellent président, sans rien comprendre à cette étrange cérémonie, accepta bonnement médaille et diplôme, aux applaudissements des spectateurs qui comprenaient encore moins.

Très peu de temps après j'allais chez lui... J'appris d'abord que « mon excellent ami » était non seulement prestidigitateur, mais surtout magnétiseur. Il m'offrit un magnifique programme au sommet duquel resplendissait une étoile flamboyante centrée d'une sorte de lune soutenue par des nuages. Dans cette lune, un triangle sur les trois côtés duquel on lisait les noms de Mesmer, du Potet, d'Amico. Au milieu de ce triangle, un œil ! Ce programme si singulièrement illustré annonçait les :

Séances scientifiques expérimentales de Magnétisme, Catalepsie et Lucidité,
par le professeur E. Saldini (1).

Parmi l'énumération d'une trentaine de titres relatifs aux expériences, on relève les perles suivantes : Démonstration de l'état d'hypnotisme par la fascination du regard (?)... — Rétablitation (*sic*) de l'état de station (?). — Dilatation de la pupille oculaire. — Opérations chirurgiques (*sic*). — Raideur et glace de cadavre (*brou...!*). — Anesthésie... avec un renvoi donnant la folâtre explication suivante : « Cest dans cet état d'anesthésie complète que se trouvent les malheureux frappés de catalepsie et qui se réveillent après quelques jours dans l'horreur ténébreuse du cercueil, frappant vainement de leurs poings les planches inflexibles de la bière !... »

A la première entrevue, il m'offrit gratuitement une modeste décoration accompagnée de l'indispensable diplôme que j'ai la joie de posséder encore, mais que j'ai eu la coupable négligence de ne point faire encadrer. Quant à la médaille, j'ai eu la modestie de ne jamais m'en parer, même dans les plus solennelles occasions. Tel était le jeu de ce rastaquouère. Cet analyste du cœur humain s'adressait indistinctement à tout le monde, sachant bien qu'ils sont rares ceux qui se montrent inaccessibles à ces légères satisfactions de la vanité. Il commençait par faire cadeau d'une petite décoration sans grande importance. Il y avait bien, disait-il, quelques menus frais, mais c'était son affaire, trop heureux de vous offrir cette faible marque de son estime, etc., etc. C'était une entrée en matière. Quelque temps après, il insinuait que votre boutonnière ne pouvait en rester là. Alors, c'étaient des offres diverses : pour quarante francs, vous pouviez avoir un ruban d'un vert éclatant. Pour cent, cinq cents ou mille francs et plus, vous pouviez prétendre aux plus importantes distinctions. Je connais certaines de ses dupes qui ont versé jusqu'à deux mille francs pour des décorations qu'ils n'ont, d'ailleurs, jamais vues !

De quel droit exerçait-il ce singulier commerce ? De qui était-il l'agent ? De quelle ténébreuse officine tirait-il tous ces magnifiques diplômes qu'il me fit voir un jour ? Mystère et ferblanterie ! Je n'ai jamais rien pu savoir à ce sujet, pour l'excellente raison que je ne le lui ai pas demandé, supposant qu'il se serait probablement bien gardé de me le dire. Je n'en étais pas moins fixé sur l'honorabilité del signor Ernesto Saldini de Riosalto, comme il se faisait appeler dans les grands jours...

... Avant d'en finir avec lui, il faut citer l'exemple suivant qui est d'une rare édification : il prend un jour la résolution d'aller offrir une de ses décorations interlopes à Victor Hugo ! Dans ce but, peu banal, il me proposa, ainsi qu'à cinq autres personnes, de former une députation investie de l'honneur d'aller présenter cette distinction au Maître... Saldini, qui avait toutes les audaces et une garde-robe *ad hoc*, avait revêtu, pour la circonstance, un superbe costume d'attaché d'ambassade, tout brodé d'or, chapeau à cornes et à plumes, s'il vous plaît, épée au côté, et, naturellement, l'inévitable constellation composée de toutes les décorations que son magnifique habit pouvait contenir, y compris la cravate de commandeur, etc., etc. Nous arrivons chez Victor Hugo. Là, Saldini expose le but de notre visite à la personne chargée de nous recevoir ; celle-ci monte prendre des ordres et redescend en nous disant textuellement ces mots : « *Messieurs, entrez au salon, Victor Hugo va descendre.* » Nous entrons au salon et, après quelques minutes d'attente, le maître apparaît, vêtu simplement d'une longue houppelande. Nous nous inclinons en silence, visiblement émus. Seul, Saldini, suffisamment maître de sa personne, débite un speach et remet sa modeste offrande au poète, qui accepte simplement et ne paraît trouver dans cette petite cérémonie rien de bien extraordinaire... Il accepta facilement la demande qui lui fut faite d'un reçu de sa main, et Saldini emporta un autographe du grand homme. C'était ce qu'il voulait... Le lendemain, le *Journal* rendit compte de cette solennité...

Quelque temps après, je fus en butte aux obsessions de mon « excellent ami » qui voulait absolument me décorer à nouveau, moyennant finances, cette fois ! Il s'agissait simplement de se faire rembourser des petits honoraires pour la première distinction dont il m'avait gratifié. Il en fut naturellement pour ses frais. J'en savais assez, trop même, sur son compte, et cessai finalement toute relation avec cet individu...

(*Revue du Psychisme Expérimental.*)

(1) M. Raynali a appelé Sartini du nom de Saldini pour éviter d'être inquiété par lui. Il est facile de s'assurer du vrai nom par la dédicace de la photographie

Un tableau de sujet spirite

A l'Exposition Internationale de Florence, en 1908, l'attention du public fut grandement attirée par un tableau d'un peintre italien bien connu, M. Italo Sabatini, intitulé : *On ne meurt pas*. Ce fut un de ces rares tableaux qui font sensation, non seulement pour l'habileté de l'artiste, mais pour la nature insolite de l'argument traité. Ce même tableau se trouve depuis plusieurs mois déjà exposé à la Mendoza Gallery, à Londres; il doit être exposé ensuite à Munich et Dresde, mais la faveur du public le retient encore, pour le moment, dans la capitale britannique.



Comme nos lecteurs peuvent le voir, il s'agit de la représentation d'une séance médiumnique de « matérialisation »; une forme féminine, de grandeur naturelle, soulève les rideaux du cabinet, en laissant voir le médium endormi sur sa chaise, à laquelle il a été lié. L'un des assistants a dirigé le jet de lumière d'une lampe électrique de poche sur le fantôme et tous les expérimentateurs regardent attentivement l'apparition.

Chaque figure est un portrait de spirites ou psychistes italiens : ce sont, de droite à gauche : le prof. Ch. Caccia, M. Hall, le prof. Santori, Mr Mazzoni, le prof. Vespasiani et le prof. Frittelli.

Il nous faut toutefois ajouter qu'il ne s'agit point de la représentation réelle d'une séance donnée : M. Sabatini déclare que, bien qu'il ait assisté à des séances de matérialisation, il ne lui est pas encore arrivé de voir apparaître un fantôme si clairement : il a seulement voulu reproduire sur la toile ce qu'il croit être possible, d'après le peu qu'il a vu, et ce qu'ont vu d'autres observateurs.

Inutile d'ajouter que notre gravure incolore ne peut donner qu'une idée bien imparfaite du caractère saisissant de ce tableau.

Nécrologie

⁂ On annonce la mort de **Harrison D. Barrett,** qui fut durant quatorze ans Président de la National Spiritualists' Association, la grande fédération des spirites nord-américains, et Directeur du *Banner of Light*. Pendant longtemps, il montra la plus grande activité, en parcourant vingt fois les Etats-Unis de long en large dans son œuvre de propagande; malheureusement, il fut frappé, il y a quatre ans, environ, d'une maladie terrible, qui le tint constamment immobilisé sur son lit, tout en lui conservant la pleine lucidité de l'intelligence. Presque en même temps, le *Banner of Light* de Boston, qui avait eu, à ce qu'on affirme, un tirage de près de 60.000 exemplaires, tomba rapidement et disparut enfin, surtout en face de la concurrence d'un journal ayant un cachet plus moderne : le *Progessive Thinker* de Chicago.

Mr. Barrett était né en 1863 à Canaan (Maine), avait fait les études théologiques et avait été ordonné pasteur de l'Eglise Unitarienne, qu'il quitta ensuite pour le Spiritisme.

*** Le 10 janvier est mort à Calcutta **Babu Shishir Kumar Ghose**, fondateur et directeur du *Hindu Spiritual Magazine*, une importante revue spirite. Il était parvenu à l'âge de 72 ans. Né d'une famille très pauvre, il parvint par son activité et son talent à une situation socialement élevée. Il fonda un journal indigène, l'*Amrita Bazar Patrika*, qu'il dirigea durant un bon quart de siècle ; il s'occupa d'affaires, faisant vivre une énorme famille, dont il était comme le patriarche — famille composée de ses frères, de leurs femmes, fils et petits-fils, ainsi que de ses propres descendants. Un député anglais, Mr. W. S. Caine, dans son Introduction à un volume de Shishir Kumar Ghose, l'appelait « une force de la Société hindoue, un homme admirable pour sa profondeur métaphysique, ses talents variés, son pur patriotisme, son noble caractère ».

*** De Naples nous vient la nouvelle de la mort du Rév. **Ernest Senarega**, dont nos lecteurs se rappelleront peut-être les intéressantes discussions sur le « miracle » de saint Janvier, avec notre collaborateur M. Marcel Mangin. Il était tout jeune encore. Le pasteur A. Muston, qui fut son maître, écrit dans le journal *La Luce* : « Ame religieuse, il désirait ardemment défendre le principe spiritualiste et affirmer les vérités chrétiennes, en prenant ses armes et ses arguments partout où il pouvait le faire honnêtement. C'est dans ce but qu'il s'occupa des phénomènes spirites et s'en prévalut dans les discussions sur la survie de l'âme et sur la vie de l'Au-Delà. »

L'exercice illégal de la médecine

Par suite d'une plainte du Syndicat des Médecins de la Seine, une perquisition judiciaire a eu lieu, le 18 courant, 23, rue Saint-Merri, à Paris, au siège de la « Société Magnétique de France », de « l'Ecole Pratique de Magnétisme et de Massage » et de la « Librairie du Magnétisme ». M. Hector Durville, secrétaire général de la Société Magnétique et directeur de l'Ecole et de la Librairie, sera poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

La ridicule aventure d'un chercheur de trésors

La recherche des sources, des minéraux, etc., au moyen de la « baguette divinatoire » ne jouissait déjà pas de beaucoup de prestige dans les cercles de la science officielle, malgré les longues études et les affirmations d'hommes éminents comme le professeur Barrett ; il est malheureux que des événements ridicules comme ceux qui se passent actuellement à Cholet viennent en augmenter le discrédit.

Le rabdomancien dont il est question ici, et que les dépêches de l'Agence Fournier et de quelques journaux appellent « ingénieur » est ce même Jansé, dont nous avons exposé dans notre fascicule de janvier 1909 les théories et prétentions enfantines.

Nous rapportons ici, à l'édification de nos lecteurs, l'article paru dans le numéro du 23 février du *Matin*, de Paris :

CHOLET, 22 *février* (*par dépêche de notre envoyé spécial*. — Cholet, la coquette et manufacturière ville de Maine-et-Loire, où l'existence s'écoulait quiète et uniforme, est actuellement révolutionnée par le pouvoir mystérieux d'un sourcier dont les baguettes divinatoires découvrent des trésors cachés dans cette région.

On croit toujours ici au pouvoir des « *voyeurs d'eau* », des sourciers, et malgré le scepticisme et les moqueries des esprits forts, nombreux sont à Cholet ceux qui, depuis quelque temps, ne rêvent plus que de souterrains abandonnés, d'oubliettes où des trésors immenses seraient enfouis. Il s'est même trouvé un riche Choletais, M. Georges Baron, pour acheter un certain terrain et pour fournir, depuis bientôt six mois, les fonds nécessaires aux travaux de recherches d'un de ces fabuleux trésors.

— J'irai jusqu'au bout, je dépenserai tout ce qu'il faudra dépenser, me déclare M. Baron, pour atteindre ce trésor. Après, nous en chercherons d'autres, car il en existe une trentaine enfouis autour de Cholet. C'est du moins, le nombre qu'indiquent les instruments de M. Jansé, inventeur méconnu d'une science nouvelle qui révolutionnera le genre humain.

Ces trésors datent, en général, du temps de l'occupation anglaise et M. Baron, dont la confiance semble inébranlable, malgré des retards successifs qui depuis six mois prolongent les travaux, m'emmène à son terrain du boulevard de l'Oisillonnette, où une équipe de six ouvriers terrassiers a creusé deux puits, l'un de treize mètres soixante avec une galerie de huit mètres, l'autre de douze mètres. Il a fallu déjà pomper 4.000 mètres cubes d'eau, tant à bras qu'à la vapeur, pour tenter d'atteindre les galeries souterraines où, d'après les calculs de M. Emile Jansé, sourcier et inventeur de la *Radioscopie magnétique*, on trouvera deux cercueils en buis et en plomb et des caisses de fer contenant de l'or pour une somme qui dépassera peut-être quatre millions.

Ce M. Jansé est un ancien marin. Durant les longues années qu'il passa les yeux fixés sur la boussole, il s'efforça de reconnaître les causes des variations accidentelles de la déclinaison et il explique :

— Je suis parti de ce fait que la présence des gisements de fer et de ferro-nickel peut être décelée par une aiguille aimantée. J'ai pensé qu'il devait être possible d'imaginer d'autres instruments susceptibles d'être influencés par le cuivre, le plomb, le zinc, l'argent, l'or ; enfin par tous les autres métaux ou minerais.

Pendant plus de trente ans, il chercha et, de déduction en déduction, il fut conduit à construire ce qu'il appelle ses *révélateurs positifs et négatifs ou baguettes divinatoires*.

Ce diable d'homme, en effet, voit et connait tout. La terre n'a plus de secrets pour lui. Il sent toutes les richesses qu'elle recèle et qu'elle conserve jalousement dans son sein.

— La terre est pour moi, déclare-t-il, aussi transparente qu'un globe de cristal.

Enfin, ses baguettes métalliques, outre la découverte des sources, des trésors et des mines, lui permettent encore d'étudier toutes les questions qui relèvent de la polarité, même au point de vue humain, les faits biologiques du plus haut intérêt. Une certaine terreur s'empare de tous, dès qu'il sort ses instruments de la sacoche qui pend à son côté. A une dame, il prédit que le petit être qu'elle attend sera, non pas une fillette, mais un garçon.

— Vous, vous êtes un normal, me dit-il, tandis que, menaçante, sa baguette s'est dressée devant moi. Vous influencez mon révélateur positif.

Ces baguettes sont constituées par un fil métallique en forme de V renversé et se terminant par deux poignées dont l'une, celle de droite est isolée par un tube de bois, l'autre étant en contact immédiat avec la main gauche de l'opérateur. Elles ne diffèrent que par la nature du métal employé. La baguette positive est en cuivre, en zinc ou en argent. La baguette négative est un fil de fer ou de nickel.

Nombreuses sont les personnalités de Cholet qui entourent le sourcier moderne, car on a annoncé en ville qu'un dernier coup de mine avait fait connaître l'existence du souterrain deviné par les magiques baguettes. Il n'a encore été possible que de passer une main dans cet ancien souterrain : « Mais, fait espérer le « sourcier », sous peu nous en tirerons les caisses d'or dont les effluves d'ailleurs influencent chaque jour devantage mes révélateurs. »

Jansé est un alerte et robuste vieillard dont l'aspect n'est nullement celui qu'on pourrait s'attendre à rencontrer chez un homme possédant des pouvoirs si extraordinaires. Il porte des guêtres et un complet veston de forme normale et, à part l'étoile d'argent qui brille à sa casquette, il apparait comme un homme normal ; il est pourtant, il l'affirme du moins, doué de certaines propriétés fluidiques. Il est enfin, suivant son expression, nettement *polarisé;* mais, dès que je tente d'obtenir quelques précisions sur sa façon de procéder, il m'égare dans les *lignes d'attraction*, les *champs de rayonnement*, les *radiations* et les *effluves directs ou réfléchis*. Et, devant l'approbation des témoins qui paraissent comprendre, je n'ose insister, de crainte de passer pour un ignare ou un imbécile. N'a-t-il pas déclaré à Mme la sous-préfète, dont les mains pourtant étaient gantées, qu'elle portait une bague en or ornée de brillants ? N'a-t-il pas également indiqué à Mme la colonelle les bijoux dont ses doigts étaient parés ?

— Que va-t-on penser de nous ? s'écrie M. Marie Baudry, le maire de Cholet, en apprenant le but de ma visite dans sa ville. On va nous croire tous mûrs pour l'asile d'aliénés. Le pire, c'est que je ne sais plus où donner de la tête avec les réclamations des voisins du terrain où creusent les ouvriers de M. Baron. Avec leurs travaux, leurs galeries, leurs pompes, ils ont desséché les puits environnants. J'ai fait appel au Conseil municipal qui ne peut rien, les travaux ayant lieu dans un terrain privé. J'ai eu recours à l'ingénieur des mines qui m'a répondu que puisqu'il ne s'agit pas de mine, mais de la recherche d'un trésor, ce n'était pas son affaire. Le pis est que M. Baron et M. Jansé se sont mis en règle. Ils ont fait la déclaration de leur tentative à la préfecture. L'exemple est contagieux. Il en est d'autres qui ont creusé chez eux, dans leurs caves, sous leurs maisons.

« Je suis désarmé, conclut navré le maire de Cholet, et malheureusement M. Baron est tellement exalté dans son idée fixe qu'il continuera tant qu'il aura de l'argent, et il est fort riche.

HENRY BARBY.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Un Prix de 3.000 francs pour ouvrage sur la suggestion à distance

Par un acte passé à la date du 9 mai 1910, Mlle Juliette de Reinach a fait donation à l'Académie des Sciences d'une somme de cinquante mille francs, dont les arrérages doivent servir à fonder un prix biennal de trois mille francs, portant le nom de « Fondation Fanny Emden », du nom de sa mère qui de son vivant avait exprimé le désir de fonder, en souvenir de son mari, ce prix destiné à récompenser le meilleur travail traitant de l'hypnotisme, de la suggestion et, en général, des actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal.

L'annonce de ce prix n'ayant pu figurer dans le programme de 1911, l'Académie a décidé que mention en serait faite aux comptes rendus et que le délai pour le prix à décerner en 1911 sera reporté au 1er juin de cette année.

La donatrice a offert une somme supplémentaire de trois mille francs, une fois donnée, afin de permettre à l'Académie de mettre le prix au concours, pour la première fois, pour l'année 1911.

Comment on étudiera Lucia Sordi

M. Marzorati, au nom de la Société d'Etudes Psychiques de Milan, afin d'éviter des polémiques inutiles et dangereuses, a confié le médium, Mme Lucia Sordi, de Rome, à une Commission locale compétente, chargée de l'étudier et de faire un Rapport au temps voulu — en tout cas, pas avant un an. Cette Commission, afin de procéder sérénement à son travail, désire garder, pour le moment, l'incognito.

Pour des Écoles de Médiums

On a dernièrement annoncé qu'un groupement de spirites et d'occultistes — le même qui songe à ouvrir à Paris un « Bureau de Julia », — projette aussi de fonder dans la même ville une « Ecole de Médiums. »

Maintenant, le *Light* apprend que l'Archidiacre Colley, le spirite bien connu, vient d'acheter des terrains à Londres et les a placés entre les mains de quatre procureurs, avec l'intention de fonder un « Collège de Médiums », et de le doter d'une rente convenable. Il s'adresse au public pour qu'on l'appuie dans cette œuvre assez originale.

Le nouveau Président de la S. P. R.

Mr. Andrew Lang, l'anthropologue bien connu, a été élu Président de la *Society for Psychical Research*, de Londres, pour 1911, en remplacement de M. le professeur Barrett, de l'Université de Dublin, dont le mandat venait à expirer le 31 décembre dernier.

Société Universelle d'Études Psychiques.

Les membres souscripteurs.

Voici les noms des sociétaires qui ont versé la cotisation supplémentaire qui leur confère la qualité de *membres souscripteurs* pour 1911.

Membres de la Section de Paris : M. G. Jaillard, Mme A. Guillou, comte Nicolay, M. Ed. Duchâtel, Mme Hartmann-Marti.

Comtesse Amelot de Chaillon (Cap d'Ail) ; M. P. Francezon (Alais) ; Mme F. Moulton (Paris) ; comte A. de Gramont (Paris) ; M. le prof. Naëf (Cette) ; M. Michel Hartmann (Epinal) ; vicomtesse de Bresson (Nice) ; M. Julien (Saint-Raphaël) ; M. J. Jakubowski (Kiew).

Le Bureau de la S. U. E. P. remercie ces généreux donateurs et espère que beaucoup d'autres sociétaires encore voudront bien venir en aide à la Caisse de la Société pour son œuvre d'étude et de propagande scientifique.

(Au sujet du versement nécessaire pour devenir membre souscripteur, voir à la deuxième page de notre couverture.)



Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Mouty.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Mars 1911 | Nos 5 et 6

ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE "BILOCATION"

Il semblerait qu'en fait de métapsychie les temps sont favorables aux recherches sur les phénomènes dits de « bilocation ». En effet, deux ouvrages remarquables ont paru en France sur l'argument, dus, l'un à la plume de Gabriel Delanne, le second à celle de H. Durville; en Italie, Lombroso y dédiait un chapitre de son livre, et, partout, les Revues psychiques s'en occupent avec un intérêt toujours croissant.

Après une analyse pondérée de la matière contenue dans ces ouvrages, après un dépouillement soigneux d'autres exemples du même ordre que j'ai pu recueillir moi-même, j'exposerai ici quelques considérations complémentaires sur ce thème, qui, s'il peut sembler encore insuffisamment évolué pour assumer une importance scientifique, ne peut cependant que présenter un haut intérêt psychologique; cela suffit pour m'encourager à la persévérance dans la tâche que je me suis tracée.



Ernest BOZZANO

L'intérêt psychologique de cet ordre de faits dérive de la concordance parfaite entre les modalités d'extrinsécation multiples qui sont propres à cette phénoménologie, n'ayant jamais varié dans tous les temps, tous les lieux, toutes les races, et qui se corroborent, se complètent mutuellement dans leur multiformité de façon à converger comme à un centre vers la démonstration de l'existence réelle des phénomènes en question.

Il ne m'est pas permis d'exposer les considérations que j'ai à l'esprit sans éclaircir en même temps le thème, en l'illustrant d exemples qui le représentent dans ses principaux modes d'extrinsécation. Dans cette voie, j'aurai soin de ne me servir presque jamais du matériel contenu dans les ouvrages dont j'ai parlé, et aussi d'adopter un ordre schématique spécial à mon étude; ceci pour éviter, d'une part la succession monotone d'exemples déjà connus, de l'autre la possibilité de tomber en des

enchaînements d'idées analogues à ceux des auteurs qui me précédèrent dans ces recherches.

Je renvoie donc aux œuvres de Delanne et de Durville quiconque aura l'intention d'approfondir ultérieurement la question.



A mon avis, les phénomènes de « bilocation » (terme en usage chez les théologiens, et qui synthétise les manifestations multiformes nommées « dédoublement fluidique », appellation correspondant à son tour à celles de « corps éthérique », « corps astral », « périsprit ») peuvent être partagés en trois catégories qui présentent une importance théorique différente : on compterait dans la *première* les cas où le sujet voit son propre fantôme tout en conservant la pleine conscience de soi ; dans la *seconde*, ceux où la conscience de soi se trouve au contraire transportée dans le fantôme (soit que ce dernier aperçoive son propre corps inanimé à distance, soit qu'il ait seulement conscience de l'avoir abandonné pour un certain temps) ; dans la *troisième*, enfin, seraient recueillis les cas où le « double » d'un vivant n'est aperçu que par des tiers.

Je fais encore observer que les phénomènes de « bilocation », ou, si l'on veut, les phénomènes qui semblent tels, sont si communs, qu'un gros volume ne suffirait pas à les contenir. En effet, d'un côté, ils forment le fondement nécessaire de toute la phénoménologie médiumnique à effets physiques, y compris les phénomènes de matérialisation (ce qui devrait suffire à les faire accepter en principe aussi pour les adversaires de l'hypothèse spirite) ; d'autre part, il est probable qu'ils entrent pour quelque chose en de nombreux épisodes, considérés jusqu'à présent comme explicables par l'hypothèse télépathique.

Dans la première partie de cet ouvrage, je me bornerai à exposer un nombre restreint de cas typiques en les analysant brièvement, pour réserver à la seconde partie les considérations d'ordre général.

1re CATEGORIE. — Cas où le sujet aperçoit son propre fantôme, tout en conservant la pleine conscience de soi (Autoscopie).

Une bonne partie de ces cas est indubitablement d'origine psychopathique ; cela n'implique aucunement que les phénomènes en question doivent tous être considérés comme tels, de même que l'existence de visions hallucinatoires falsidiques n'exclut pas l'existence de visions hallucinatoires véridiques.

Il semblerait en effet qu'un certain nombre des cas considérés ici peuvent être de nature véridique, c'est-à-dire qu'en certaines circonstances, quelque chose d'objectif semble réellement exister, et être projeté dans l'espace, ce qui ressortirait des modalités d'extrinsécation propres à une partie des cas cités. Il est en fait certain que tous, ou presque tous les épisodes appartenant à cette catégorie ne présenteraient pas d'eux-mêmes de valeur métapsychique appréciable s'il n'existait d'autres épisodes analogues, à extrinsécation positivement objective, dont ils ne pourraient être séparés, et grâce auxquels leur part de valeur leur est acquise.

Pour commencer, voici un exemple de vision du propre « double », probablement d'origine psychopathique.

1er Cas. — Au mois de juin 1889, de 8 heures à 9 heures du soir, saison et moment où le jour resplendit en Ecosse, je vis venir vers moi une personne, que, à son approche, je reconnus pour mon propre « double », avec la différence que le visage de cette femme, contrairement au mien, était souriant. Elle revêtait comme moi une robe d'intérieur blanche ; pourtant, ses mains semblaient couvertes de quelque chose de sombre, comme si elles avaient été gantées, tandis que les miennes ne l'étaient pas. Je me trouvais en promenade dans les allées d'un jardin. J'étendis la main vers la forme, qui disparut instantanément. J'avais 24 ans, je jouissais d'une parfaite santé, et n'étais en proie à des ennuis ou à des préoccupations d'aucune sorte. — (*Signé :* Miss A. B. D., dans le *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 75).

Bien qu'il puisse sembler téméraire, dans une branche de recherches à peine inaugurée, d'établir des *critères de preuve* pour distinguer les phénomènes présumablement véridiques des phénomènes hallucinatoires, il est pourtant nécessaire d'en venir là lorsqu'on entreprend un travail de coordination de matière brute, et marquer par là le premier pas vers une classification organique des faits, et par conséquent vers leur compréhension graduelle. Ceci posé, il me semble qu'une modalité d'extrinsécation commune aux cas les plus remarquables de *dédoublement en conditions de veille*, pourrait constituer un *premier* critère ; elle consisterait en ceci, que le sujet aurait en même temps conscience d'être soumis à une diminution de sa propre énergie vitale, tantôt sous la forme d'un sentiment soudain de faiblesse ou de froid, tantôt d'une somnolence invincible, tantôt d'une espèce de vide interne très souvent localisé au cerveau, et ainsi de suite. Toutes ces sensations justifieraient d'une certaine manière la supposition de quelque chose de vital effectivement sorti de l'organisme.

Si l'on veut appliquer ce critère à l'exemple cité plus haut, où la percipiente aperçoit son propre « double » tout en restant en des conditions physiologiquement normales, on en concluera donc qu'il s'agit dans cette circonstance d'une pure hallucination psychopathique.

On constaterait au contraire dans le cas suivant les

sensations subjectives dont j'ai parlé. Il est résumé en ces termes dans le *Census of hallucinations*, publié par les soins de la *Society f. P. R.* :

2° Cas. — Dans une autre circonstance, la percipiente, Miss J. B., encore enfant à cette époque, vit apparaître son propre « double » assis à ses côtés. Le phénomène se produisit à différentes reprises, et, toujours, la forme apparut assise à son côté reproduisant synchroniquement chacun de ses mouvements. Cette vision était toujours précédée d'une sensation de froid, et suivie d'un état d'extrême faiblesse. Le fait se reproduisit durant une période où la percipiente était sérieusement indisposée. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 199).

Ici, la sensation de froid et l'état d'abattement profond qui suivent chaque visualisation du « double », justifieraient l'induction de l'absence momentanée d'une partie vitale de l'organisme.

Je m'empresse d'observer cependant que le fait de relever, comme je le fais, l'importance théorique de certaines sensations subjectives dans les phénomènes de « dédoublement » supposé, ne signifie aucunement qu'elles doivent être considérées comme un *critère suffisant* pour établir l'existence du phénomène, mais simplement une *condition nécessaire* pour arriver à cette conclusion, chaque fois qu'en même temps se réaliseront d'autres circonstances pouvant accréditer la probabilité du « dédoublement ».

Je signalerai, à titre de *second critère de preuve*, cette autre circonstance : que le plus souvent, au moment où le sujet voit son propre double, il se trouve en conditions d'anesthésie totale ou partielle, et d'analgésie, ce qui, dans ce cas spécial, impliquerait l'existence probable du phénomène correspondant d' « extériorisation de la sensibilité », et par conséquent la possibilité de la formation réelle d'un « fantôme odique » dans lequel la sensibilité se serait concentrée ; il n'est plus permis de négliger cette possibilité depuis les expériences bien connues du colonel de Rochas, du Dr Luys, du Dr Joire et de Durville.

Le Dr Sollier a pu constater souvent d'une façon précise l'existence de l'anesthésie pendant l'extrinsécation des phénomènes d' « autoscopie ». Voici l'un des cas rapportés par lui :

3° Cas. — Il s'agit d'une jeune femme de vingt-huit ans, morphinomane à hautes doses. Au moment du sevrage de la morphine elle présenta, comme cela arrive assez souvent, des phénomènes hystériformes, sans qu'antérieurement elle en ait jamais eu... Dans la nuit, elle paraît s'assoupir, mais en réalité elle est dans un état légèrement cataleptique, comme on peut s'en assurer quand on modifie la position de ses membres. Tout à coup elle se plaint et fait le geste de repousser quelqu'un. Elle raconte alors qu'elle a à côté d'elle une personne qui est tout à fait elle, qui est couché comme elle, et qu'il faut qu'elle se recule pour lui faire de la place. — « C'est ennuyeux, dit-elle, d'être double comme cela ». — ... J'ai l'idée, constatant qu'elle est toujours insensible, de lui souffler dans les yeux en lui disant énergiquement de se réveiller. Elle sursaute, me regarde et paraît me voir seulement alors : « Tiens, bonjour, vous étiez-là ? » me dit-elle. Elle sent beaucoup moins son double. J'insiste alors, lui ferme les yeux en lui disant énergiquement de se réveiller. Elle s'étire les membres et le tronc, baille, et a le regard beaucoup plus clair... Elle voit encore son double, mais elle ne voit ni ses bras, ni ses pieds. Or je constate qu'elle commence à recouvrer la sensibilité des bras et des jambes et qu'elle sent maintenant quand on la pince. Mais le tronc et la tête sont encore anesthésiés... Le lendemain matin à la suite d'une crise de contracture je la fais se réveiller, c'est-à-dire recouvrer davantage sa sensibilité. Celle-ci reparait aux membres et à la plus grande partie du tronc. Il ne reste que la partie supérieure de la poitrine et la tête qui sont insensibles. Or elle ne voit presque plus son double, qui est à l'état vaporeux et plane loin au-dessus d'elle... Le surlendemain, la sensibilité est revenue complètement, même à la tête, et depuis lors l'hallucination ne s'est jamais reproduite. (Doct. Sollier, dans le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*; 1902, p. 48).

Selon le Dr Sollier, ces circonstances montreraient jusqu'à l'évidence que les phénomènes d' « autoscopie » ne sont autre chose que des objectivations hallucinatoires déterminées par les perturbations de la « cénesthésie » (c'est-à-dire de l'ensemble de sensations vagues conduisant à la notion de l'existence personnelle). A mon avis, au contraire, elles montreraient jusqu'à l'évidence une seule chose : c'est la parfaite, la mathématique correspondance entre les phénomènes « d'autoscopie » et les désordres dans la « cénesthésie » ; mais il ne s'ensuivrait aucunement que les premiers sont des objectivations hallucinatoires déterminées pour les seconds. Pour résoudre le problème, le docteur en question eût dû songer à s'assurer si d'aventure l'anesthésie de la malade ne correspondait pas avec le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité localisée au point où la malade voyait son propre « double » ; dans ce cas, son hypothèse n'aurait guère paru suffisante à justifier les faits, vu qu'alors les désordres cénesthésiques, au lieu d'être la *cause efficiente* du phénomène d' « hallucination autoscopique », auraient été réduits à des *symptômes* étayant l'hypothèse de l'absence de la sensibilité de l'organisme, c'est-à-dire témoignant en faveur de l'existence de quelque objectivité dans les phénomènes d' « autoscopie ».

4° Cas. — Dans cet autre cas, c'est au contraire le sujet lui-même qui, tandis qu'il voit à distance son propre double, est à même de constater que sa sensibilité périphérique a été transférée dans le « double ».

Le cas nous est rapporté par le Dr LEMAITRE, et je le tire du volume de M. Delanne cité plus haut (p. 388).

« Un collégien — que nous appelerons Boru — intelligent et pas du tout névrosé, ni lui ni sa famille, eut à l'âge de dix-huit ans et en préparant son examen de littérature française, une autoscopie d'une admirable netteté. C'était dans la soirée du 22 janvier 1901, au moment où il élaborait un parallèle entre les caractères des deux pièces cornéliennes : « Polyeucte et Le Cid ». Et voici comment il m'en fit le récit : « J'étais très affairé, assis en négligé à ma table de travail, quand, au milieu de l'analyse d'une scène du Cid, j'eus besoin d'un renseignement. Je me levai et m'en allai dans une autre pièce chercher le volume où je devais trouver ledit renseignement. Comment cela se fit-il ? Mais, toujours préoccupé de ce menu détail, je me trouvai sur le seuil de la porte de ma chambre et vers la tête de mon lit, le livre dans une main, tandis que l'autre main tenait la poignée de la porte. J'étais dans cette position, quand tout à coup, je vis *moi* en négligé et écrivant à ma table la phrase que je traitais ou fabriquais mentalement. Je ne sais combien de temps cela dura, mais il ne manquait dans cette vision aucun détail, ni la lampe avec son abat-jour vert, ni la petite bibliothèque au-dessus de ma tête, ni les cahiers, ni l'encrier, etc. Chose curieuse, j'avais parfaitement conscience d'être debout devant la porte et sentais le froid métallique de la poignée que je tenais, mais en même temps j'avais la sensation d'être assis sur une chaise et d'exercer avec mes doigts sur ma plume la pression nécessaire pour écrire. Je voyais Boru assis ; mieux que cela, je voyais et lisais la phrase qu'il écrivait, et pourtant il était distant de la porte de deux ou trois mètres. Puis je suis allé à ma table et rien ne subsistait de cette doublure. Boru 1 et 2 s'étaient peut-être repliés en un seul. »

On verra plus loin, à la fin de l'énumération de cette casuistique, l'induction qui pourrait ressortir des faits analogues à celui que l'on vient de lire, où la conscience demeure dans l'organisme corporel, tandis que la sensibilité semble émigrée dans le fantôme. Pour le moment, je me bornerai à observer que les cas de cette nature sont difficilement explicables par l'hypothèse trop simpliste d'un trouble dans la cénesthésie entendue dans le sens du Dr Sollier.

5e CAS. — Je rapporte en dernier un cas des plus curieux et embarrassants, où deux personnes en conditions physiologiquement normales aperçoivent leurs propres « doubles », ainsi et en même temps que douze autres personnes. Le cas fut rigoureusement étudié par Robert Dale Owen, qui connaissait personnellement deux des principaux témoins du phénomène. Dans le volume intitulé : *Footfalls on the boundary of another world* (p. 251), il en rendit compte en ces termes :

« Au mois d'octobre de l'année 1883, un monsieur nommé C... (dans la famille duquel on compte plusieurs membres qui se firent connaître dans le champ littéraire) séjournait dans le comté d'Hamilton Ohio, où l'on avait construit une nouvelle résidence éloignée d'une soixantaine de mètres de l'ancienne, et où il devait se transporter prochainement. La nouvelle maison faisait face à l'ancienne ; aucun arbre ou buisson n'en interceptait la vue ; à moitié chemin, cependant, se trouvait un petit, mais profond fossé qui les séparait. Le jardin de l'ancienne résidence terminait au bord du fossé ; la nouvelle construction était distante de 35 mètres environ de ce point. Les façades des deux maisons donnaient sur la rue publique, et se trouvaient à l'occident, de façon que le côté sud de l'ancienne regardait le côté nord de la nouvelle. A l'arrière de cette dernière était située la cuisine, dont la porte s'ouvrait au nord, c'est-à-dire en face de l'autre maison.

La famille se composait alors du père, de la mère, d'un oncle et de neuf enfants. L'une des filles aînées, alors entre les quinze et les seize ans, s'appelait Rhoda, et une autre fille, l'avant-dernière, se nommait Lucie et comptait de trois à quatre ans.

C'était un après-midi du mois d'octobre ; il avait plu toute la journée, mais le temps s'était rasséréné, et vers cinq heures le soleil donnait dans toute sa splendeur. A cette heure. Mrs C. sortit dans le jardin en face de la nouvelle demeure ; tout à coup, elle appela l'attention de sa fille A., s'écriant : « Mais que fait donc Rhoda là-bas avec la petite dans ses bras ! Dans cette humidité ! Je la croyais plus raisonnable ». A. regarda dans la direction de la nouvelle résidence, et, à travers la porte ouverte de la cuisine, vit Rhoda étendue sur un rocking-chair avec Lucie dans ses bras. — « Comme c'est étrange ! — s'écria-t-elle à son tour ; je viens à ce moment même de les quitter toutes les deux en haut » ; ce disant, elle remonta en courant à l'étage supérieur, où elle trouva effectivement les deux sœurs, qu'elle ramena avec elle dans le jardin, où elles furent rejointes par Mr. C. et d'autres membres de la famille. Leur stupeur, et surtout la stupeur de Rhoda est facile à comprendre. Les deux figures étendues sur le rocking-chair, et les deux enfants présentes au milieu de leurs parents étaient entièrement identiques, y compris les détails des vêtements.

Cinq minutes d'attente anxieuse se passèrent, durant lesquelles aucun changement ne se produisit dans ces formes qui continuaient à se balancer doucement dans la chaise. Pendant ce temps, la famille entière, composée de douze personnes, s'était trouvée réunie, et toutes apercevaient de la même façon les formes et constataient le mouvement de la chaise ; tout le monde se convainquit, hors de toute possibilité de doute, qu'ils avaient devant eux les apparitions de Rhoda et de Lucie.

Enfin, le père s'avança vers les formes, décidé à résoudre le mystère. Il descendit dans le fossé, perdant ainsi les formes de vue un instant ; lorsqu'il parvint à l'autre bord, tout avait disparu. Pendant ce temps, A. s'était avancée sur le bord du fossé pour mieux observer, tandis que les autres restaient comme pétri-

fiés. Dès que Mr. C. était descendu dans le fossé, ils avaient vu la forme de Rhoda se lever avec sa petite sœur dans ses bras, aller avec elle sur le seuil, toutes deux y rester immobiles pendant quelques secondes, pour disparaître ensuite graduellement comme en s'enfonçant dans le sol.

Mr. C., cependant, avait atteint l'endroit; le rocking-chair, transporté là quelque temps auparavant, se trouvait vide auprès du seuil, et aucune trace de rien ne se remarquait. Il parcourut la maison du grenier aux caves, sans résultat. Il eut soin d'observer minutieusement le terrain à l'entour, qui, amolli par la pluie, aurait dû conserver les empreintes des pas, sans venir à bout de rien. Comme aucun arbre ou buisson ne se trouvait à cet endroit, personne n'aurait pu se cacher.

Le père, déçu par ses infructueuses recherches, revint et apprit avec un frisson ce que la famille avait vu se passer durant ce temps. Comme on peut l'imaginer, l'événement fit sur chacun des membres une impression profonde s'imprimant en caractères indélébiles dans leurs esprits, quoiqu'on évitât ordinairement d'y faire allusion, comme d'un sujet trop sérieux pour devenir un thème de conversation.

Le récit de l'événement m'a été fait directement à New-York, en février 1860, par deux témoins, c'est-à-drie les sœurs Miss A. et Miss P., qui me déclarèrent avoir le fait aussi présent à la mémoire que s'il s'était produit depuis quelques jours à peine. Le 27 du même mois, je leur soumis le texte de ce récit, qu'elles jugèrent fidèle et complet.

Il fut impossible d'obtenir la moindre explication du phénomène, et il n'est pas facile non plus de former des conjectures plausibles à son sujet; à moins qu'on ne veuille considérer comme telle la circonstance que Rhoda, qui était alors une belle jeune fille éblouissante de vie, mourut tout à coup le 11 novembre de l'année suivante, et que Lucie, elle aussi florissante et saine alors, suivait le triste sort de sa sœur aînée le 10 décembre de la même année; de sorte que ces morts se seraient produites un peu plus d'un an après le jour où étaient apparus les deux fantômes (1).

Dale Owen fait suivre de ces considérations l'intéressant récit :

« Il semble bien évident que l'apparition des deux sœurs — de quelque façon qu'on en juge la nature — devait posséder une certaine objectivité : en d'autres termes, elle devait avoir produit une image sur la rétine des assistants, vu que les sens de douze personnes perçurent une image identique. Chacun reconnut en ces formes les sœurs Rhoda et Lucie, chacun perçut les mouvements du rocking-chair; tous (à l'exception de Mr. C. qui s'en trouvait dans l'impossibilité) virent la forme de Rhoda se lever avec sa sœur dans ses bras, s'arrêter sur le seuil et y disparaître graduellement comme en s'effondrant dans le sol. Parmi les personnes présentes, Miss A. (l'une des sœurs qui m'ont raconté le fait) vit ces formes se lever et paraître s'effondrer dans le sol, du côté extrême du fossé, c'est-à-dire à 35 mètres environ de distance. Enfin, la présence réelle de Rhoda et de Lucie au milieu de leur famille exclut tout possibilité de fraude ou d'illusions optiques.

» Et la présence des deux sœurs en des conditions physiologiquement normales nous est à tous une salutaire leçon; elle nous apprend qu'il faudrait s'abstenir de généraliser hâtivement, et sur la base de données insuffisantes. En effet, selon les autres exemples rapportés jusqu'ici, on a pu remarquer que les apparitions de vivants se réalisent lorsqu'une personne est plongée dans le sommeil ou se trouve en conditions de « trance » : ces circonstances nous suggèreraient irrésistiblement une théorie précise; c'est que dans le cas seulement où « le sommeil frère de la mort » domine l'organisme, c'est-à-dire alors seulement que les liens qui unissent le « corps physique » au « corps spirituel » se trouvent relâchés, ce dernier est à même de se porter à distance et d'apparaître sous une forme propre. Or, voici que cette théorie se montre inapplicable au cas présent. Il s'ensuit que le « double » des deux sœurs, perçu par tous les assistants, semble être un phénomène de caractère différent, et probablement approchant à une peinture ou à une représentation; mais par l'œuvre de quels agents et avec quels objectifs se produisent de semblables représentations voilà probablement ce que nous nous demanderons en vain.

» Quoi qu'il en soit, si nous nous obstinions à nier la réalité d'une apparition ou d'un autre rare ou inexplicable événement, jusqu'à ce que l'on parvienne à en éclaircir la nature et la cause, nous manquerions aux règles les plus élémentaires de la logique... Il y a

---

(1) En feuilletant de vieilles années du *Light*, je tombai sur une relation originale succincte du cas en question, tirée des écrits de l'une des percipientes (année 1893, p. 77). Je me trouve donc en mesure de révéler le nom des protagonistes, caché par Dale Owen. — Miss A. et Miss P. étaient les sœurs Alice et Phœbe Clary, les si suaves et spirituelles poétesses et romancières nord-américaines, dont il fut écrit qu'elles « passèrent sur la terre comme deux pures et saintes âmes jumelles, dont la vie restera pour tous un exemple inimitable de vertu, et dont les vers contribueront à rendre les hommes meilleurs et les femmes plus aimables tant que durera la littérature anglaise ».

La relation en question, quoique succincte, est en tous points conforme à celle rapportée dans le texte. Je citerai, à titre complémentaire, un passage de cette relation touchant aux événements qui suivirent le fait :

« Lucy — raconte Miss Alice Clary — apparut ensuite plusieurs fois dans cette maison, toujours dans sa petite robe rouge identique à celle qu'elle affectionnait durant sa vie, et fut aperçue par différents membres de notre famille. La dernière fois, elle apparut à un mien petit neveu qui n'avait jamais entendu parler de l'événement. Il s'enfuit précipitamment, en criant d'avoir vu à l'étage supérieur, une enfant vêtue de rouge. »

ceci de certain, que le phénomène en question appartient indubitablement à une classe gouvernée comme les autres pour des lois générales, de même qu'il est permis de prétendre qu'il y a de bonnes raisons pour faire croire à l'existence réelle d'une classe de phénomènes semblables ; mais on ne demandera pas avec cela que qui professe de semblables opinions, doive fournir la genèse et la finalité de chacun des cas recueillis en particulier. »

Je ferai suivre les considérations si raisonnables de Dale Owen par quelques observations complémentaires. D'abord, à ses raisonnements sur l'invraisemblance de l'hypothèse hallucinatoire, j'ajouterai cet autre, que l'on doit tenir compte aussi de la disparition des fantômes au moment où l'un des percipients est sur le point de les rejoindre, ce qui est conforme à ce que les recherches modernes ont prouvé s'être constamment réalisé dans ces mêmes circonstances, c'est-à-dire que les fantômes véridiques ont pour règle de ne jamais se laisser approcher et disparaissent au moment où on va les rejoindre (ce qui indiquerait en eux une intentionnalité) : or les douze percipients ne pouvaient connaître cette circonstance, et par conséquent ne pouvaient s'autosuggestionner collectivement de manière à provoquer la disparition de l'hallucination au moment voulu pour se trouver d'accord avec la théorie.

Au sujet de la nature présumable des fantômes apparus, je reconnais avec Owen qu'elle ne peut être décelée par l'hypothèse du « dédoublement fluidique », et cela sans trace de désordres psycho-sensoriels coïncidant chez les sujets dédoublés, ou de tout autre symptomathologie utilisable comme critère de preuve. On sera donc obligé de reconnaître avec Owen qu'en fait de métapsychie, l'expérience enseigne que les phénomènes apparemment identiques tirent souvent leur origine de causes multiples. Et l'hypothèse la plus vraisemblable dans le cas d'Owen serait encore celle proposée par lui, selon laquelle les deux fantômes devraient être considérés comme une espèce de peinture ou de représentation (que Myers appellerait « invasion psychique extrinsèque aux percipients ») ayant rapport aux morts des deux enfants ; en d'autres termes, les fantômes susdits devraient être considérés comme des manifestations « prémonitoires », d'autant plus que d'autres exemples semblables se comptent parmi les manifestations de même nature, comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard.

Cependant, nous voyons surgir ici cette formidable interrogation : « Dans quel but, tout cela ? » — Hélas, il ne nous est pas donné, ou du moins pour bien peu de chose, de pénétrer le mystère. J'observerai à titre de conjecture, que l'on connaît d'autres cas semblables d'où s'écoulerait l'idée que cette sorte d'apparitions, d'une apparence inconcluante et énigmatique, ont une finalité, qui pourrait consister par exemple à prédisposer les âmes des intéressés à l'accomplissement irréparable d'un douloureux événement, en produisant en eux un état d'appréhension, de triste pressentiment, comme presque un appel, un avertissement ; état d'âme favorable peut-être, puisqu'il les rend plus préparés, plus forts, plus résignés... Qu'en savons-nous enfin ? — Par contre, on comprendra qu'une manifestation supernormale qui révélerait aux intéressés une mort en termes précis et explicites, serait rarement bienfaisante et presque toujours impitoyable comme les décrets de mort de la justice humaine. — Je dois clore ici mes conjectures, d'autant plus qu'au seul fait de les énoncer, je vois surgir d'autre part, d'autres formidables points d'interrogation qu'il serait téméraire d'affronter. Il ne reste donc qu'à répéter avec Owen qu'il ne faut pas nier la réalité des phénomènes constatés par le seul fait que la science d'aujourd'hui ne suffit pas à les expliquer. C'est à nos héritiers qu'incombera le soin d'éclaircir le mystère.

Pour revenir aux phénomènes de « dédoublement » proprement dits, je fais observer qu'il y a des faits en apparence d'un ordre différent, et scientifiquement explicables par des théories appropriées et rationnelles, mais qui néanmoins pourraient de certaine façon être comparés à ceux qui nous occupent.

Je veux parler des *sensations d'intégrité* se réalisant souvent à la suite de l'amputation d'un membre. La doctoresse Pelletier en parle ainsi :

Quelquefois le membre est totalement senti ; le malade perçoit avec la forme, le volume, la température, la position, la mobilité qu'il avait réellement ; mais le plus souvent la perception en est beaucoup moins nette... Mais ce sur quoi tous les malades sont unanimes, c'est la réalité des sensations qu'ils éprouvent : « Je ne dirai que la vérité, dit une malade de Weir Mitchel, en déclarant que je suis plus sûre du membre que j'ai perdu que de celui que je garde. » — « Il faut que je me raisonne, disait un autre, pour me rendre compte de l'irréalité de la sensation que j'éprouve. » Certains malades peuvent mouvoir en imagination leur membre fantôme, d'autres au contraire ne le peuvent pas... »

La sensation du membre fantôme dure parfois de longues années, mais, dans plusieurs cas, on a pu constater sa disparition. Cette disparition se fait, chez certains, tout d'un coup, chez d'autres elle arrive progressivement ; peu à peu le membre illusoire diminue de volume en même temps qu'il se rapproche du moignon, et à la fin il semble au malade que son membre est disparu dans la cicatrice « comme une ombre qui entre dans son corps », selon l'expression de Weir Mitchell. (Doct. Pelletier, dans le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, 1905, p. 280).

Comme je l'ai dit, l'explication fournie à ce sujet

par les physiologues semble légitime et rationnelle, BERNSTEIN en parle en ces termes :

Dans le moignon du membre amputé, on rencontre les troncs nerveux coupés qui fournissent les filets sensibles à tout le membre. Or dans la cicatrice guérie, il existe souvent des causes d'irritation pour les troncs nerveux, et comme cette excitation nerveuse est projetée au cerveau, elle produit une sensation et réveille en même temps, par l'habitude pour ainsi dire, l'image de la partie du corps où les filets nerveux se terminaient naturellement. Le cerveau transporte alors par l'habitude acquise cette sensation dans le membre du corps d'où partent les nerfs excités, même lorsque ce membre n'existe plus. »

Je répète que cette explication semble appropriée et rationnelle ; cependant si l'on considère ces cas au point de vue des nouvelles recherches sur les phénomènes d' « extériorisation de la sensibilité », on ne peut que rester perplexe, observant d'une part certaines particularités mal conciliables avec l'hypothèse « périphérique », et de l'autre des faits tendant à soutenir l'existence réelle du membre-fantôme chez les amputés.

Sur l'hypothèse « périphérique » on pourra songer que s'il « existe *souvent* des causes d'irritation pour les troncs nerveux de la cicatrice guérie », il n'est pas dit que ces causes existent *en permanence*, et qu'on ne peut expliquer que tant de malades perçoivent *en permanence* l'existence du membre absent.

On cite aussi certains cas où le malade éprouve des sensations difficilement conciliables avec l'hypothèse susdite, et très explicable au contraire avec celle de l'existence réelle du membre fantôme. Ainsi, le Dr PITRES parle d'un malade « qui éprouvait une sensation de froid à son membre fantôme quand le pilon trempait dans l'eau ». (Article cité, p. 284.) Il est clair qu'on ne peut invoquer ici les irritations périphériques, vu que le moignon n'était pas au contact de l'eau, mais bien un tronçon de bois.

L'hypothèse périphérique devient de plus en plus problématiques si l'on compare les sensations des amputés à celles toutes semblables des malades frappés d'*hémiplégie*, qui bien souvent voient, sentent auprès d'eux, et précisément du côté paralysé, une autre personne qu'ils définissent comme la reproduction exacte d'eux-mêmes, et au sujet de laquelle ils ont l'impression qu'elle doit jouir de l'intégrité sensitive dont ils sont privés. Le Dr Sollier, qui parle de ces faits (*Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, 1902, p. 45 ; 1904, p. 539), les explique en recourant à une variante de l'hypothèse périphérique, c'est-à-dire en les considérant comme des « projections hallucinatoires d'origine cénesthésique ». Cependant si les deux hypothèses sont légitimes au sujet des amputés, puisque ces derniers conservent intégralement les centres d'innervation périphériques et le sens cénesthésique, on ne pourrait en dire autant pour les malades frappés d'hémiplégie, dont les centres nerveux correspondant au côté paralysé sont détruits, et dont le sens cénesthésique est proportionnellement *affaibli ;* il n'est donc pas permis de parler ici de sensations de « dédoublement » produites par des *excitations périphériques transmises à des centres inexistants*, de même qu'il y aurait contradiction à parler d'une exagération du sens cénesthésique jusqu'à provoquer une objectivation hallucinatoire alors que ce même sens se trouve *affaibli et amoindri* à cause de lésions *traumatiques* centrales, et non à la suite de désordres fonctionnels (ce qui serait différent).

Par contre, il n'y aurait pas de contradiction, et même les faits s'accorderaient avec la théorie, si, basés sur les recherches modernes sur les phénomènes d' « extériorisation de la sensibilité », on soutenait la thèse du dédoublement dans les cas d'hémiplégie, en faisant observer que par l'effet de la paralysie, les liens qui unissaient le « double fluidique » à une moitié de l'organisme s'étant relâchés, une séparation partielle des premiers au second a été déterminée.

On connaît enfin des exemples de sensitifs qui, rencontrant des personnes amputées d'un membre, déclarent spontanément apercevoir le membre manquant en forme fluidique. KERNER raconte ce qui suit de la célèbre *Voyante de Prévorst :*

Lorsqu'elle rencontrait une personne qui avait perdu un membre, elle continuait à voir le membre encore attaché au corps. C'est-à-dire qu'elle voyait la forme du membre produite par la projection du fluide nerveux, de la même façon qu'elle voyait les formes fluidiques des personnes décédées. Cet intéressant phénomène nous permet peut-être d'expliquer les sensations éprouvées par les personnes qui sentent encore le membre qui a été amputé. L'invisible forme fluidique du membre est encore en rapport de continuité avec le corps visible et ceci nous prouve suffisamment qu'après la destruction de l'enveloppe visible, la forme est conservée par le fluide nerveux. (KERNER, *La Voyante de Prevorst*, p. 47).

Ici, pour ne pas être mal compris, je résumerai en ces termes ma façon de considérer le problème : « Si les recherches contemporaines sur les phénomènes d' « extériorisation de la pensée » n'existaient pas, personne n'aurait songé à opposer un doute aux inductions des physiologues sur la genèse des sensations subjectives des amputés et des hémiplégiques ; inductions qui récupéreraient leur valeur perdue si, devant des recherches plus complètes, l'hypothèse d'un « double fluidique extériorisable » devait être prouvée fausse ; si au contraire, les recherches futures appuyaient les inductions présentes, dans ce cas les sensations des amputés et les impressions des hémiplégiques devront être considérées à un point de vue

différent, qui serait celui de leurs rapports évidents avec les phénomènes de « dédoublement fluidique », et, si l'on constatait l'identité de leurs modes d'extrinsécation, ils devraient être classés avec les autres phénomènes de ce groupe, et par conséquent il faudrait abandonner les hypothèses formulées par les physiologues ». — Telle est ma manière de voir la chose; celle-ci, ainsi placée, ne pourrait certes sembler arbitraire et antiscientifique.

(A suivre.)

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Le Concours pour le prix au meilleur ouvrage SUR LES EFFETS DE L'ORIENTATION

On se souvient que M. EDMOND DUCHATEL, l'apôtre de l'œuvre du Cautionnement Mutuel en France et à l'étranger, et M. RENÉ WARCOLLIER, le dévoué Secrétaire adjoint de la S. U. E. P., ont créé un prix de 1.000 francs, destiné à récompenser le meilleur ouvrage sur « l'influence que peut avoir sur l'homme sa position relativement aux points cardinaux ; ainsi que l'existence d'une force influencée par l'orientation dans les animaux, les plantes, les cristaux et certaines sources calorifiques ».

Une Commission scientifique a été formée pour se prononcer sur le mérite des mémoires présentés à ce Concours; elle était formée de MM. le Dr Paul Joire, Dr J. Maxwell, colonel A. de Rochas, Dr L. Demonchy, Guillaume de Fontenay, Dr Bourbon, Dr E. Calmette, Marcel Mangin, P. Archat, ingénieur-électricien, Lemerle, ingénieur, Baclé, ingénieur — tous membres de la S. U. E. P.

Par suite de diverses circonstances, les travaux de cette Commission ont subi quelque retard : le prix n'a pu être décerné que dans la séance de la S. U. E. P., Section de Paris, qui eut lieu au siège social, le soir du 9 mars courant.

M. GUILLAUME DE FONTENAY, qui présidait la séance, remercia d'abord, au nom de la Société, MM. Duchâtel et Warcollier.

Leur geste, dit-il, est d'autant plus utile que peut-être il sera contagieux. Et, pour mon compte, je le souhaite sincèrement.

Il n'est pas de vrai chercheur qui ne sacrifie avec joie à ses recherches une part plus ou moins importante de son budget.

Et quand nous avons fait cela, nous croyons avoir fait beaucoup. C'est une erreur. Mon Dieu, oui, nous avons fait quelque chose; mais si nous analysions notre acte, nous pourrions y trouver, tout au fond, pas mal d'égoïsme et même un grain très pondérable de fatuité.

L'argent que nous dépensons en recherches personnelles, nous nous imaginons volontiers que nul autre ne pourrait en faire un meilleur usage. C'est manquer un peu de modestie.

Nous devons être d'autant plus reconnaissants à MM. Duchâtel et Warcollier, que leur activité propre s'était exercée précisément sur cette question de l'Orientation; ils la connaissaient aussi bien et mieux que personne et cependant ils n'ont pas hésité à mettre au concours le problème, à appeler, à encourager toutes les bonnes volontés. Nous ne pouvons que les féliciter et les remercier de cette heureuse inspiration.

M. le Dr BOURBON, Rapporteur de la Commission, donna ensuite lecture du suivant

Rapport.

MM. Duchâtel et Warcollier ont, en 1909, institué un Concours, comportant un prix de 1.000 fr. à décerner au meilleur mémoire sur les effets de l'orientation.

Trois mémoires ont été adressés à la Commission chargée de les examiner.

L'un de Mr. Venturini, accompagné d'un opuscule intitulé *L'Energéisme*; un autre, sous la devise ***Multa paucis***; et un troisième, dû à Mme Agache et auquel sont jointes six feuilles de diagrammes.

En dehors des mérites de ces trois mémoires, la Commission a agité la question de savoir si le prix devait être décerné, car, à vrai dire aucun d'eux ne remplit strictement les conditions du concours.

En effet, les donateurs s'expriment ainsi :

Il s'agira, en premier lieu, de rechercher l'influence que peut avoir sur l'homme sa position relativement aux points cardinaux; ainsi que l'existence d'une force influencée par l'orientation dans les animaux, les plantes, les cristaux et certaines sources calorifiques.

Dans le cas où les expériences prouveraient la réalité de cette influence, il faudra pousser aussi loin que possible l'étude de sa nature et de ses conséquences théoriques et pratiques.

Or, ce but n'a été atteint par aucun des trois concurrents, qui, en somme, se sont bornés à reprendre les expériences de MM. Duchâtel et Warcollier avec le sthénomètre du Dr Joire, relatées dans leur livre *L'Art de Repos et l'Art du Travail*, en les modifiant plus ou moins.

Mais comme aucune condition restrictive, spécifiant exactement que le prix ne serait décerné que si le meilleur mémoire présentait telles ou telles qualités requises d'originalité, ou d'importance au point de vue des résultats, n'est énoncée dans le programme, non plus que la possibilité de fractionner ce prix et d'en attribuer une partie à titre d'encouragement, la commission d'examen a décidé de se conformer aux termes dudit programme. Le prix sera donc décerné au meilleur des trois mémoires qui lui ont été soumis.

Comme nous l'avons dit, les trois concurrents n'ont pas fait un travail sur « les effets de l'orientation », mais sur « les effets de l'orientation étudiée à l'aide du sthénomètre du Dr Joire ». Si excellent que soit cet instrument, il est à regretter que ces expérimentateurs n'aient point cherché à appliquer d'autres procédés à l'étude de la question; ceci restreint nécessairement l'intérêt que présentent leurs travaux.

On peut d'ailleurs douter que ces personnes aient lu ce que le Dr Joire écrivit lui-même sur son appareil.

Car, dans son *Traité de l'Hypnotisme*, on peut lire ceci (page 397) :

Toutefois, le caractère fondamental que nous retrouvons, chez tous les malades atteints de neurasthénie, c'est le renversement complet de la force extériorisée, qui est démontré par l'écart plus considérable obtenu avec la main gauche comparativement à la main droite, ce qui est un caractère diamétralement opposé à l'état normal.

Puis, page 398 :

Il n'est pas difficile de se rendre compte que, dans tous les cas qui précèdent, les insomnies, la faiblesse, la tristesse sont sous la dépendance du mauvais fonctionnement des organes digestifs. Il faut noter surtout que la dépression signalée dans la plupart des cas est surtout une dépression des forces physiques; aucun ne se plaint ici de troubles ou d'affaiblissement des facultés intellectuelles.

Aussi leur formule générale est bien identique; nous constatons dans la mesure de leur force extériorisée, non pas des chiffres trop faibles, mais toujours le renversement de la formule normale, c'est-à-dire la prédominance de l'écart de l'aiguille obtenu avec la main gauche, sur celui qui est donné avec la main droite. La proportion entre les deux chiffres demeure du reste dans les limites d'une moyenne à peu près identique.

Et enfin, ceci :

Main droite 30°.
Main gauche 25°.
La dernière formule est bien normale; le sujet ne présentant aucune autre affection nerveuse que la neurasthénie et la dernière formule ayant pu être prise à la guérison complète, le cas est très frappant.

Ces résultats sont quelque peu en désaccord, d'une part avec ceux de MM. Duchâtel et Warcollier, et de l'autre, on le verra, avec ceux énoncés par les concurrents.

Ceci dit, passons à l'examen des mémoires des trois concurrents.

M. Venturini a cru devoir joindre à son travail une brochure sur l'*Energéisme*, prétendant que l'on y trouverait des éclaircissements du plus haut intérêt sur la question; tel n'est point notre avis; cet ouvrage est tout à fait hors de la question et nous l'avons écarté résolument.

Le mémoire proprement dit est assez court et composé de dissertations qui ne sont que des corollaires de ce dont il est traité dans l'opuscule cité plus haut; quant au sujet lui-même, il n'est effleuré qu'à peine; l'auteur s'est contenté d'émettre des opinions théoriques et de faire des semblants de commentaires sur l'œuvre de MM. Duchâtel et Warcollier. A part cela, il s'est borné à constater l'action de la main et de quelques substances végétales, sur l'aiguille du sthénomètre.

Nous n'avons trouvé là que des vues de l'esprit, des aperçus qui, pour ingénieux que leur auteur les juge, sont d'une vérification hasardeuse, sinon impossible.

Passons donc au second mémoire, portant comme devise *Multa Paucis*.

Multa, c'est l'opinion de l'auteur; *Paucis*, nous le constatons, car ce travail ne compte que quelques courtes pages.

Des expériences avec le sthénomètre y sont relatées. Mais elles ne sont guère qu'une confirmation plus ou moins complète de celle de MM. Duchâtel et Warcollier, sans qu'aucun fait nouveau semble s'en dégager. L'auteur se borne en somme à des hypothèses fragiles qu'il exprime avec enthousiasme.

Arrivons enfin au mémoire présenté par Mme Agache-Schlœmer.

Ce travail, bien que ne remplissant pas exactement les conditions strictes du concours, laisse loin derrière lui les deux précédents. Il représente un labeur long, persévérant et sérieux; l'auteur s'y montre animé d'un esprit scientifique élevé. Les conditions d'expérimentation y sont, théoriquement, fort bien déterminées, et les idées fort claires et prudentes. Mais, nous regrettons que cette œuvre ne paraisse être qu'un contrôle de ce qui a été avancé par MM. Duchâtel et Warcollier. Pourquoi, l'auteur a-t-il volon-

tairement limité son travail et présenté une œuvre incomplète?

Voici les termes excellents dans lesquels il pose le problème :

Après avoir élargi la question en l'étendant d'un premier individu à tous les individus possibles, nous pouvons la développer encore en la faisant porter, dans l'individu même et dans chaque individu, sur toutes les fonctions. C'est ainsi que, si nous avons observé dans l'individu, d'abord une influence de l'orientation sur la pression au dynamomètre — c'est-à-dire sur la fonction musculaire volontaire des fléchisseurs des doigts, etc., — nous pourrons nous demander s'il existe une influence sur la fonction musculaire des bras et des autres parties du corps sur les muscles lisses aussi bien que sur les muscles striés. La question de l'action sur la fonction musculaire une fois étudiée, nous étendrons la question aux différentes fonctions de la vie de relation, de nutrition et de reproduction. La question de l'action sur les fonctions physiques une fois étudiée, nous étendrons la question aux fonctions intellectuelles et morales.

Tel est l'ensemble des questions qu'on peut se poser touchant l'influence de l'orientation.

Après avoir posé ces questions, il faut les résoudre, en les soumettant à l'expérience. Nous les soumettrons à l'expérience successivement, l'une après l'autre, en commençant par celles au sujet desquelles il y a déjà quelques faits énoncés, qu'il s'agit de vérifier. Nous commencerons donc (et nous bornerons là, provisoirement, notre travail) par l'étude de l'influence de l'orientation, dans le cas de l'espèce humaine :

1° Sur la fonction sommeil;
2° Sur l'action musculaire au dynamomètre, et
3° Sur l'action sur le thermomètre.

A notre avis il eût été préférable d'avoir attendu et pris le temps et les moyens d'examiner la question plus complètement.

Ce qui frappe dans ce mémoire, c'est que l'auteur se met en garde, et donne des conseils pour se mettre en garde contre les vues de l'esprit et l'auto-suggestion, faisant preuve de connaissances étendues et d'esprit critique.

Cette œuvre est surtout un programme, mais un programme remarquable en tous points.

— L'action de l'orientation sur le sommeil est étudiée bien brièvement. Evidemment, il faudrait interroger un grand nombre de gens, expérimenter avec beaucoup de sujets. Mais la part de l'auto-suggestion est considérable, et tous les sujets ne sont pas comparables, loin de là, ni entre eux, ni à eux-mêmes à des époques différentes. Et il faut compter avec les habitudes prises. Des quantités de gens dorment fort bien dans une direction autre que N.-S.

— Les expériences avec le dynamomètre révèlent un chercheur persévérant et consciencieux ; les conditions en sont fort bien indiquées. Ce que dit l'auteur à ce sujet, et la prudence avec laquelle il s'exprime pourrait être proposé comme exemple en général, à tous ceux qui veulent se livrer à des recherches quelconques, surtout d'un caractère difficile et inhabituel.

Les causes d'erreur sont fort bien examinées. Les graphiques qui accompagnent le texte, témoignent d'une grande somme de travail et sont fort clairs.

Sur le total des 274 opérations effectuées, avec 8 sujets, l'auteur a obtenu des résultats légèrement différents de ceux du Dr Féré, mais il fait ressortir que les conditions d'expérience et les instruments employés étaient eux-mêmes différents.

— Quant aux expériences avec le sthénomètre, elles sont fort développées et ont été conduites avec la plus grande minutie.

L'instrument que l'auteur a fait construire présente des particularités intéressantes et des perfectionnements qui en facilitent l'emploi.

Il est question aussi d'un jeu d'aiguilles, des matières différentes. Mais nous regrettons de n'avoir trouvé, dans la suite, aucune relation d'expériences faites avec des aiguilles autres que celles que nous connaissons.

Les mensurations effectuées sont de 268, avec deux opérateurs, dont l'auteur.

Les résultats obtenus par Mme Agache ne sont pas tout à fait en accord avec ceux de MM. Duchâtel et Warcollier, en raison de quoi il lui semble sage de ne point généraliser trop vite. « Nous sommes encore tous ici dans le domaine du provisoire », dit-elle.

Les conclusions théoriques et pratiques qui terminent ce travail sont fort ingénieuses.

L'auteur s'y montre réservé, reconnaissant que « les expériences ne sont encore ni assez nombreuses ni assez variées ».

Aussi ces conclusions, tant théoriques que pratiques, ne peuvent être que des aperçus généraux. Reconnaissons qu'ils ne sont pas sans valeur. Mais tout cela est encore bien vague.

Pour que ces conclusions méritassent réellement ce titre, il eût été nécessaire de faire des recherches beaucoup plus générales au lieu de se cantonner dans les limites d'un champ d'expériences beaucoup trop limité et d'ailleurs déjà exploité — d'user d'autres instruments — de pousser l'exploration surtout, dans des domaines autres que celui de la seule physiologie humaine.

C'est sur les êtres élémentaires, sur les manifestations de la vie les plus rudimentaires que l'on puisse rencontrer, tant animaux que végétaux et minéraux, qu'il faut étudier les phénomènes ; car l'homme est un organisme bien trop complexe — le plus complexe, d'ailleurs de tous les organismes, — pour qu'on puisse espérer étudier sur lui l'essence même

des phénomènes, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi.

De tout ce qui précède vous avez vous-même, mesdames et messieurs, tiré à votre tour une conclusion ; c'est au mémoire de Mme Agache que devra être attribué le prix de 1.000 francs proposé par MM. Duchâtel et Warcollier. Son auteur nous pardonnera les critiques, peut-être un peu sévères, que nous lui avons faites ; nul doute qu'à bref délai cette chercheuse émérite ne nous donne des preuves encore plus complètes de sa sagacité et de sa persévérance. (*Approbations.*)

M. Edmond Duchatel ayant alors été invité à prendre la parole, le fit dans les termes suivants :

La Causerie de M. Ed. Duchâtel.

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Il y a un vieux proverbe français, qui a échappé à Alfred de Musset, et que vous trouverez peut-être un peu familier, mais il s'adapte à merveille à la question de l'Orientation, et d'ailleurs mon excuse, en ce moment, est que c'était le proverbe favori de mon aïeul paternel : « Chacun fait son lit comme il veut se coucher. » Nous savons aujourd'hui qu'il faut ajouter : « et chacun dort comme il sait s'orienter ! »

Ce n'est certes pas le côté le moins pratique des études sur l'orientation, si j'en juge par les innombrables lettres de remerciements que nous avons reçues M. Warcollier et moi, après la publication chez Berger Levrault, de notre petit livre sur *l'Art du Repos et l'Art du Travail*. Il en vint de France, de Belgique, d'Italie, mais la plus flatteuse, assurément, — bien qu'on nous offre en ce moment de faire une traduction anglaise, — c'est, à mon avis la lettre d'un vieux centenaire de l'Yonne (pays renommé, d'ailleurs, pour ses centenaires), qui déclara avant de mourir que son secret de longue vie, déjà pratiqué par son père, sa mère et ses aïeux, c'était précisément de coucher la tête au nord et les pieds au sud. Ce n'est cependant pas cette lettre-là que je vous ai apportée ce soir, mais bien les attestations de deux Parisiens, l'un secrétaire général d'une grande société, l'autre, un éminent avocat de correctionnelle. Tous deux insistent sur un côté de la question qui est assez délicat mais que je recommande à la bonne attention de notre aimable rapporteur, M. le Dr Bourbon, c'est que la constatation d'un meilleur sommeil, après l'adoption de l'orientation nord-sud, s'accompagne, chez eux, d'une autre constatation d'un fait plus précis, plus matériel, qui rentre moins dans le domaine d'une suggestion possible, et qui n'en est que plus caractéristique.

Ces deux messieurs, dis-je, ont remarqué que leur sommeil n'était plus interrompu, comme il l'était auparavant (deux fois chez l'un, trois ou quatre fois chez l'autre, par la nécessité de se lever, dans une intention facile à comprendre, mais que les dames me permettront de ne pas préciser ici davantage.

Il y a donc eu une véritable révolution dans le système nerveux de nos deux correspondants et dans les organes qui sont sous la dépendance de ce système. C'est assurément un fait capital et qui méritait d'être signalé.

Un bon conseil cependant, si vous le voulez bien, mes chers collègues !

N'allez pas trop loin dans la recherche de l'orientation, car cela pourrait paraître bizarre autour de vous, votre famille inquiète pourrait s'alarmer, et peut-être finiriez-vous comme les infortunés dont parle M. Charles Lancelin et que la recherche *inconsciente* de l'orientation dans le sommeil, avait conduits, bien malgré eux, chez un aliéniste.

Cet aliéniste avait eu à soigner, dans un asile de France, un soi-disant déséquilibré qui prétendait souffrir énormément quand il n'était pas orienté d'une certaine façon par rapport à l'axe de la terre. La famille de ce malade n'avait vu là qu'un cas de folie, et avait fait entrer son parent dans une maison de santé dont les médecins, convaincus eux-mêmes de la folie du sujet, essayèrent, mais vainement, de le guérir. Chose curieuse, et qui prouvait l'absence de toute situation, ce malade, transporté dans des endroits inconnus de lui, et sans aucun point de repère, indiquait avec certitude la situation du Nord, simplement d'après ses sensations physiologiques. Sa monomanie ne présentant aucun danger, il fut rendu à sa famille non guéri, après quelques mois de traitement.

Des années plus tard, ce même médecin aliéniste, visitant un asile spécial dans le Nord de l'Allemagne, y trouva une femme en traitement pour un motif absolument semblable, et que les médecins de l'établissement regardaient, eux aussi, comme atteinte de déséquilibre mental.

Or, du rapprochement des deux cas, il résulte que bien que, dans l'un comme dans l'autre, ce mot de folie ait été prononcé, il y a une autre conclusion toute différente à tirer : c'est qu'il existe un ordre particulier de sensitifs sur l'organisme desquels les courants magnétiques du globe influent de façon particulièrement intense, au point de produire de la douleur quand il n'y a pas orientation convenable.

Plus dangereuses encore pour ces sensitifs qui ressentent, plus que le commun des hommes, l'influence de l'orientation, étaient les époques antérieures à notre siècle. Excitées par l'orientation ouest-est, qui est celle de toutes les vieilles églises, les personnes sensitives avaient peine à se tenir en attitude de recueillement pendant les longues cérémonies religieuses ; de là à éveiller des soupçons, à faire supposer

une influence démoniaque, il n'y avait pas loin, dans notre moyen âge, et, tel qui *sentait le fagot* risquait de finir sur le bûcher.

Si le danger est moindre aujourd'hui, il n'en est pas moins prouvé par les exemples précédents, et nos études ne serviraient-elles qu'à prouver à nos contemporains que les prétendus *déséquilibrés* en question veulent simplement *s'équilibrer* avec les forces qui produisent le magnétisme terrestre, que nous n'aurions pas perdu notre peine. Mais notre ambition est plus haute!

Le beau mémoire de Mme Agache Schlœmer, si bien illustré par ses graphiques, vient, après les études du Dr Bertoldi, de Gênes, et après les nôtres, de confirmer les observations antérieures du baron de Reichenbach et du Dr Féré, pour les deux grandes lois que nous avons appelées : la loi du repos et la loi du travail.

D'autres vont venir qui pousseront encore plus loin l'étude de cette passionnante question. N'avons-nous pas indiqué nous-même en novembre dernier, au Congrès de psychologie expérimentale de Paris, que des expériences absolument divergentes du professeur Stéphane Leduc et du colonel de Rochas concordent en ce point qu'elles établissent l'influence sur le sommeil de courants électriques d'une très faible intensité, c'est-à-dire de courants du même ordre que ceux dont le regretté M. Brunhes, directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme, avait signalé la présence dans les lignes télégraphiques orientées du nord au sud?

Nous touchons donc au but, puisque, d'une part, nous avons un faisceau d'observations concordantes confirmant l'influence de l'orientation sur notre système nerveux, et, d'autre part, nous avons un autre faisceau d'observations également concordantes qui expliquent ce phénomène par le courant terrestre électro-magnétique et son action sur le système nerveux. Nous allons pouvoir joindre la théorie à la pratique. Eh bien! nous devons arriver maintenant, mes chers collègues, à ce qui sera le couronnement et la plus haute utilité pratique de ces études : nous devons parvenir à obtenir cette enquête sur le travail dans les manufactures, considéré au point de vue de l'orientation, enquête à laquelle nous faisions déjà allusion à la fin de notre livre sur *l'Art du Repos et l'Art du Travail*, dédié au créateur du *Ministère du Travail*.

Il faut que ces travaux servent, non seulement à la science psychique, ou à la science tout court, mais aussi à l'humanité. Il faut que l'industrie apprenne, d'abord par l'exemple qui pourrait être donné dans les Manufactures de l'Etat, à économiser la proportion considérable de travail humain qui se perd actuellement dans des conditions d'orientation défavorables, lorsqu'un ouvrier y travaille à juste prix des journées entières. L'économie à réaliser, l'usure du moteur humain à épargner par des dispositions très simples pourrait être en moyenne de 30 o/o d'après les calculs de Féré. Après avoir perfectionné tous les moteurs, il est vraiment temps de s'occuper du moteur humain! C'est un service à rendre à l'humanité entière!

— A tous ceux qui auront préparé, en quelque mesure, ce résultat grandiose, à Mme Agache Schlœmer que nous allons couronner ce soir, à M. le Dr Bourbon, notre distingué rapporteur, aux membres de la commission qui ont bien voulu se charger de l'examen des mémoires, nous avons le devoir d'apporter notre tribut de gratitude et d'éloges.

Mais qu'il nous soit permis, en terminant, d'applaudir à cette victoire nouvelle, je ne dirai pas du *féminisme*, — c'est un mot dont on a trop abusé, — mais de la science féminine. Votre lauréate de ce soir a prouvé, après tant d'autres exemples, et des plus illustres, ce que peuvent accomplir les femmes dans les sciences d'observation. Mais nulle part, semble-t-il, la femme ne peut rendre plus de services à la science que dans l'étude des phénomènes psychiques.

Elle y apportera ses dons de finesse, de pénétration, de ténacité.

En outre, sa tendance — plus répandue probablement chez elle que dans l'autre sexe — à ce que vous appelez, je crois, la *médiumnité* peut lui permettre d'être à la fois, ou alternativement, acteur et auteur, objet et sujet.

Enfin, par ses facultés naturelles de persuasion, par son influence sur l'opinion, par l'attrait que le *mystère* exerce sur elle (elle qui emprunte précisément au « mystère » l'élément le plus troublant peut-être de ce que nous appelons *l'Eternel féminin*), la femme peut contribuer puissamment à favoriser le mouvement qui entraîne vers la science psychique les intelligences de notre temps.

Permettez-moi donc, Mesdames, de vous lancer ce suprême appel en faveur de notre Société :

« Vous pouvez beaucoup pour la faire connaître!

« Vous pouvez tout pour la faire aimer! »

M. Ed. Duchâtel ayant terminé sa petite causerie, qui fut vivement applaudie, il remit le prix de 1.000 francs à la gagnantte du Concours, Mme AGACHE-SCHLOEMER, vers laquelle se portèrent alors les applaudissements unanimes de l'assistance.

La tyrannie de l'espace ne nous permettant pas de reproduire ici par entier son Mémoire qui est assez long et accompagné de diagrammes étendus, nous en reproduisons ici un résumé, que le Rapporteur même a eu l'obligeance d'établir.

Le Mémoire gagnant.

En raison de son développement, nous ne pouvons donner ici une reproduction *in extenso* du très intéressant mémoire présenté par Mme Agache au concours institué par MM. Duchâtel et Warcellier, et qui valut à son auteur le prix de 1.000 francs offert par ces messieurs.

Nous nous bornerons à en citer les passages les plus caractéristiques en résumant les parties intermédiaires.

I. — Les questions.

La science actuelle admet que la terre agit sur l'aiguille aimantée et les corps magnétiques et diamagnétiques comme le ferait un gros aimant ayant sensiblement et assez constamment la direction N. S.

On peut se demander si ce magnétisme terrestre orienté n'a pas aussi sur l'individu humain une influence quelconque, et plus spécialement, si cette influence n'est pas différente dans les différents cas ou dans les différentes positions de l'homme par rapport à l'aimant.

La science actuelle admet que la terre tourne de l'O. à l'E., avec une grande rapidité : 1° sur elle-même, dans 24 heures à peu près; 2° autour du soleil, en un an à peu près. Elle participe aussi, avec le système solaire, à un mouvement de translation vers la constellation d'Hercule.

On peut se demander si le mouvement de la terre (qui, d'après Lorentz et Fitz-Gerald (1), ferait varier les dimensions des corps terrestres avec leur orientation), n'aurait pas sur l'individu humain une influence quelconque, et plus spécialement une influence qui varierait avec l'orientation du sujet.

Ainsi, l'étude qu'on entreprendrait touchant l'influence de l'orientation sur l'homme devra tenir compte de l'action théoriquement possible de ces deux facteurs (magnétisme terrestre et mouvement terrestre). Et l'expérimentation devra tendre à dissocier les actions de ces deux facteurs — et d'autres encore (2) auxquels on pourrait penser, — afin de connaître l'effet de chacun.

Mais, avant de pousser ainsi l'étude à fond, sur une action peut-être inexistante, il convient de faire une étude préparatoire, permettant de voir en gros s'il y a une action réelle. La présente étude tend seulement à rechercher s'il y a une action de l'orientation, — que cette action puisse et doive être interprétée de telle façon ou de telle autre.

La question et l'expérimentation portent nécessairement d'abord sur le cas d'un individu donné. Si l'on constate une action sur un individu humain, on pourra élargir la question et se demander s'il y a action — et action différente — sur tous les individus de la même espèce, mais de sexes différents, d'âges différents, de races différentes, d'états physiologiques différents, normal ou pathologique, etc.

S'il y a une influence de l'orientation sur l'espèce humaine, on pourra se demander s'il existe une influence semblable sur les différentes espèces animales, voisines ou éloignées de l'homme. Puis, on se demandera s'il existe une influence semblable dans le cas des différentes espèces végétales, minérales, dans le cas des diverses actions physiques et chimiques, etc.

Après avoir élargi la question en l'étendant d'un premier individu à tous les individus possibles, nous pouvons la développer encore en la faisant porter, dans l'individu même et dans chaque individu, sur toutes les fonctions. C'est ainsi que, si nous avons observé dans l'individu d'abord une influence de l'orientation sur la pression au dynamomètre — c'est-à-dire sur la fonction musculaire volontaire des fléchisseurs des doigts, etc., — nous pourrons nous demander s'il existe une influence sur la fonction musculaire des bras et des autres parties du corps, sur les muscles lisses aussi bien que sur les muscles striés. La question de l'action sur la fonction musculaire une fois étudiée, nous étendrons la question aux différentes fonctions de la vie de relation, de nutrition et de reproduction. La question de l'action sur les fonctions physiques une fois étudiée, nous étendrons la question aux fonctions intellectuelles et morales.

Tel est l'ensemble des questions qu'on peut se poser touchant l'influence de l'orientation.

Après avoir posé ces questions, il faut les résoudre, en les soumettant à l'expérience. Nous les soumettrons à l'expérience successivement, l'une après l'autre, en commençant par celles au sujet desquelles il y a déjà quelques faits énoncés, qu'il s'agit de vérifier. Nous commencerons donc (et nous bornerons là, provisoirement, notre travail) par l'étude de l'in-

(1) D'après ces auteurs, tous les corps entraînés dans une translation subissent une contraction dans le sens de cette translation.

Il pourrait se faire que la variation morphologique de chaque élément qui est due au changement d'orientation s'accompagnât d'une variation physiologique ou fonctionnelle.

Certains spécialistes qui s'occupent de pigeons-voyageurs pensent que le magnétisme terrestre peut influencer ces animaux, parce qu'ils ont remarqué que les meilleurs d'entre ceux-ci ne peuvent retrouver leur route les jours de perturbation magnétique.

(2) Les facteurs qui interviennent dans les cas où l'apparence extérieure met en cause l'influence de l'orientation peuvent être nombreux et de diverses sortes : physiques, intellectuels et moraux, sociaux, etc. Il doit en être ainsi dans les occasions suivantes :

On peut remarquer que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la marche des civilisations, considérée dans ses grandes étapes, s'est effectuée de l'Est à l'Ouest, en allant de l'Asie jusqu'à l'Amérique et au Japon. De même, on a remarqué que les grandes villes marchent ou se développent presque toutes dans le même sens.

fluence de l'orientation, dans le cas de l'espèce humaine :

1° Sur la fonction sommeil ;

2° Sur l'action musculaire au dynamomètre, et

3° l'action sur le sthénomètre.

LES EXPÉRIENCES

1° *Sur le sommeil.*

Forcément les expériences ont été fort limitées, car il est difficile de savoir en raison des habitudes acquises, si les sujets donnent mieux dans une orientation ou dans une autre. Quelques personnes interrogées ont paru remarquer qu'elles dormaient mieux en ayant les pieds dirigés vers le S., ainsi que l'a remarqué Reichenbach.

2° *Avec le dynamomètre.*

Le Dr Féré avait employé l'ergographe de Mosso, Mme Agache s'est servie du dynamomètre à main ordinaire, ayant une graduation de 0 à 140 kil.

Elle a étudié 8 opérateurs, 4 du sexe masculin, 4 du sexe féminin ; sur lesquels deux seulement, un homme et une femme ont pu être suivis régulièrement : ils ont fait 230 opérations sur les 274 qui furent notées.

L'OPÉRATION

a) L'expérimentation.

L'opérateur est, dans les différentes orientations, assis sur une chaise. Il est placé, autant que possible, toujours à la même distance des murs, de la table, de la lumière, de l'assistant, etc.

L'opérateur a été placé dans les quatre orientations : N. S. E. W. Mais la direction N. S. ici indiquée n'est pas celle du méridien terrestre ; c'est celle du méridien magnétique (qui fait à Paris un angle de 24° environ avec le premier). Quand à l'axe E. W. qui nous a fourni les orientations E. et W., il est perpendiculaire au méridien magnétique.

Les assistants sont tranquilles : ils ne parlent pas ou ne disent que les mots nécessaires pour la conduite de l'opération.

Avant qu'on fasse effort sur le dynamomètre, l'aiguille est ramenée au zéro de la graduation. On attend deux minutes. Puis, l'opérateur saisit l'instrument de la main qui va serrer, en tenant le cadran gradué du côté du corps et le zéro de la graduation en bas, le bras tombant naturellement le long du corps. Puis, il cherche la position la plus commode de l'instrument dans la main, c'est-à-dire celle qui permet de tenir l'instrument de façon à ne pas froisser les muscles ou causer de la douleur. Il s'assure, afin d'avoir des résultats comparables, que sa main est bien posée sur la région médiane et la plus large du ressort dynamométrique. Puis il serre, sans à-coup, le ressort.

Il serre de façon à ne pas aller jusqu'au bout de sa force — mais seulement jusqu'aux 2/5 environ. Il serre de façon à donner chaque fois le même effort apparent.

L'opérateur est, à chaque jour d'expérience, placé successivement dans deux orientations différentes (S. et E., S. et N., etc.) qu'on oppose l'une à l'autre.

En règle générale, deux opérateurs expérimentent le même jour dans les mêmes conditions, pour fournir des résultats comparables (qui seront superposés dans les graphiques).

b. — CAUSES D'ERREUR A PRÉVOIR DANS L'EXPÉRIMENTATION ET PRÉCAUTIONS PRISES POUR LES ÉVITER.

On peut craindre que les diverses conditions du milieu extérieur, excitant plus ou moins l'opérateur, influent sur le résultat et masquent l'effet étudié, l'effet de l'orientation.

C'est pour éviter cette cause d'erreur que la proximité du mur et des objets volumineux est constante, que la lampe est placée toujours à la même distance de l'opérateur et dans la même direction par rapport à son œil, que l'opérateur et l'assistant se gardent de se mouvoir et de parler, sauf pour ce qui est absolument nécessaire.

Quand plusieurs assistants se trouvent dans le laboratoire, que la conversation est plus ou moins animée, même si l'opérateur n'y participe pas, les pressions dans une même orientation sont assez variables. Et l'on obtient alors des résultats qui, s'ils montrent (comme j'en ai des exemples) que les idées et les sentiments agissent sur la pression, laissent obscurs les effets de l'orientation. Aussi avons-nous tâché d'opérer seulement avec deux personnes en présence, l'opérateur et le contrôleur.

Il est à craindre que l'action possible de l'orientation soit, comme les actions physiologiques complexes (comme les actions nutritives et thérapeutiques, par exemple), une action plus ou moins lente, retardée ou différée.

C'est pour cela que l'opérateur était invité à rester deux minutes immobile dans l'orientation à étudier, avant d'exercer la pression. En ne restant pas un temps suffisant dans l'orientation étudiée, on risquait de faire une expérience dans laquelle on constaterait à tort une action inexistante, alors qu'il ne s'agirait que d'une action retardée, lente à agir, lente aussi à s'évanouir.

Il me paraît que les deux minutes d'attente constituent dans le cas présent un temps trop court : je conseillerai de recommencer les expériences en fixant le délai à 10 ou 15 minutes au moins. Il semble, en effet, que dans mes expériences il y ait eu, pour certaines orientations, comme un résidu d'action des orientations précédentes : ainsi, après une station dans une orientation excitante (comme celle du N., par exemple), l'effort donné face au S. est plus grand qu'après une station dans une orientation moins exci-

tante (comme celle de l'E.). Voir les tableaux récapitulatifs.

Il est à craindre que, avec un instrument qui n'est pas parfaitement symétrique par rapport à un plan, la main qui le saisit le tienne plus ou moins bien et donne plus ou moins, suivant la face qui est en rapport avec tel muscle saillant.

Aussi l'opérateur devait-il tenir l'instrument toujours de la même façon.

Il est à craindre que la douleur, dans les cas où elle apparaît, limite l'effort de l'opérateur. Dans ce cas, celui-ci au lieu d'aller par exemple, jusqu'aux 2/3 de sa force, ne va que jusqu'à la moitié. Alors le résultat n'est pas comparable à ceux qui correspondent aux 2/3.

Pour éviter cette cause d'erreur, il importe de prendre la position la plus commode, la position dans laquelle la forme de l'appareil s'adapte le mieux à la forme de la main, de façon que celle-ci puisse donner sans douleur tout l'effort nécessaire.

La même pression, étant exercée en des points différents de l'arc du ressort, donne des résultats différents. Il est à craindre que l'opérateur inattentif serre tantôt bien dans la partie médiane du ressort, tantôt un peu sur le côté, et donne ainsi des résultats non comparables.

Pour éviter cette cause d'erreur l'opérateur prend soin de serrer la dynamomètre toujours au même point et toujours dans la partie médiane.

Il est à craindre que, en serrant brusquement le ressort, l'opérateur ne puisse, d'une part, mesurer assez exactement son effort, et d'autre part, rectifier légèrement la position de l'appareil qui ne serait pas placé bien comme il faut au moment voulu. Il est à craindre aussi que l'à-coup soit parfois douloureux et rende difficile ou fausse l'interprétation du résultat.

Une pression terminée en trois secondes environ me paraît être celle qui convient comme durée.

Il est à craindre que l'opérateur qui veut aller jusqu'au bout de sa force dans la pression, d'une part soit arrêté dans certains cas par la douleur, et d'autre part éprouve, après quelques pressions effectuées, de la fatigue, qui est pour les expériences suivantes un facteur nouveau et perturbateur.

C'est pour éviter cette cause d'erreur que l'opérateur tâchait de n'aller à chaque fois que jusqu'aux 2/3 environ de sa force. Sachant qu'il est impossible de faire une mesure subjective exacte de la distance à laquelle on se tient de l'effort maximum, l'opérateur tâchait de donner chaque fois le même effort apparent, un effort qui lui donnât toujours la même peine (que cet effort fût en réalité des 2/3 ou des 3/4, ou dans un autre rapport encore avec le maximum possible pour lui).

Il est à craindre que l'idée qu'on a de pouvoir donner un effort plus grand dans telle orientation que dans telle autre agisse réellement sur l'effort et sur la pression effectuée. L'influence de la suggestion est à craindre chez eux qui sont au courant des résultats obtenus par de précédents expérimentateurs.

Pour éviter cette cause d'erreur, l'opérateur s'est tenu constamment en garde. Et il semble bien que la suggestion n'ait pas agi ici, car nos résultats (ceux des divers expérimentateurs) sont sensiblement différents de ceux de Féré.

Les résultats obtenus sont consignés dans les quatre tableaux de graphiques joints au mémoire.

L'examen des moyennes générales montre que le S. est de toutes les orientations, la moins excitante du dynamogène. Par contre l'orientation E. est plus excitante au dynamogène que le S., et l'orientation N. l'est plus encore que l'E. et le S.

Quant à l'O., il apparait comme une orientation dont les effets relatifs sont variables avec l'individu et la main considérés.

Les orientations dynamogènes peuvent être en somme rangés dans l'ordre ascendant suivant : S. E. N. O.

L'ordre ascendant donné par le Dr Féré était : S. N. E. O. Il y a concordance pour le S. et l'O.

Il importe de remarquer qu'il pourrait y avoir ici désaccord sans qu'il y eût contradiction. En effet, ce n'est pas précisément la même question que Féré et moi avons étudiée.

Si tous deux nous avons expérimenté l'influence de l'orientation sur l'activité musculaire, nous l'avons fait, non seulement sur des individus différents et des groupes de muscles différents, mais encore avec des instruments différents, dans des orientations un peu différentes et dans des cas expérimentaux différents. C'est ainsi que Féré semble avoir pris les orientations N. S. E. O. terrestres, tandis que nous nous avons expérimenté les orientations N. S. E. O. magnétiques. Féré a étudié des efforts maxima et répétés allant jusqu'à la fatigue; nous avons étudié des efforts se rapprochant des cas normaux de la pratique, où l'on ne va pas jusqu'au maximum possible ni jusqu'à la répétition fréquente qui épuise.

L'interprétation immédiate des faits — ou des graphiques qui les expriment, — nous conduit à des conclusions qui dépassent plus ou moins les faits et intéressent leurs *causes* et leurs *lois*.

Après avoir constaté, outre les faits simples, des faits de coïncidence entre des conditions ou des états antécédents et des états ou actions subséquents, nous sommes tentés de dire que cela est la cause de ceci. Mais nous ne céderons à la tentation qu'avec prudence en donnant la conclusion comme provisoire.

Après avoir constaté un lien apparent entre antécédent et subséquent, ou encore entre cause et effet, dans un cas donné ou dans quelques cas, nous avons tendance à admettre que le lien est semblable dans

tous les cas possibles et que la loi est très générale. Nous ne céderons qu'avec prudence à cette tendance généralisatrice.

Qu'il s'agisse de fixer les causes ou les lois, nous nous mettrons en garde contre les causes d'erreur.

D. B. — CAUSES D'ERREUR A PRÉVOIR DANS L'INTERPRÉTATION ET PRÉCAUTIONS PRISES POUR LES ÉVITER.

Généralisation hâtive.

Il faut considérer en premier lieu la tendance, à laquelle je viens de faire allusion, à généraliser trop vite.

Il peut se faire que le cas qu'on examine soit un cas exceptionnel. En le considérant comme le type du cas normal ou général, on commettrait une erreur.

Pour éviter cette cause d'erreur, nous avons tâché d'étudier un assez grand nombre de cas, se rapportant à des individus différents, de sexe, de tempéraments, etc., différents, fournissant chacun un assez grand nombre de mensurations, faites à des moments différents, dans des lieux différents, dans des conditions météorologiques, biologiques, etc., différentes. Dans les cas où il y a concordance — c'est-à-dire où l'ordre relatif des orientations plus ou moins dynamogènes apparaît comme le même, — il y a des chances assez nombreuses pour que la concordance ne soit pas due au hasard. Celle-ci peut ou pourra être admise, d'une part comme énonçant une loi qui établirait un ordre relatif d'actions dynamogènes, et d'autre part, comme établissant que l'orientation (ou les divers facteurs qui sont cachés sous ce mot et accompagnent la chose) est une cause d'action plus ou moins dynamogène.

La cause et la loi pourront être admises, si les expériences sont assez nombreuses et assez variées ; elles le pourront d'autant plus facilement que l'accord sera plus grand, non seulement entre nos diverses expériences, mais encore entre les nôtres et celles des autres expérimentateurs, celles de Féré, entre autres.

Il n'y a pas de limite théorique possible à fixer pour le nombre des expériences à faire avant de conclure ferme et définitivement à la cause et à la loi. Bien que les nôtres soient nombreuses, il me semble prudent de ne donner nos conclusions, basées sur des moyennes, que comme des conclusions provisoires.

Féré avait plus de raisons encore que nous d'être prudent, car il n'avait qu'un plus petit nombre d'expériences, qui ne portaient que sur un seul individu, et que, d'autre part, il ne pouvait s'appuyer sur les expériences d'autres auteurs pour trouver une confirmation de ses résultats. Il fut prudent en disant : « Il ne s'agit que d'une observation individuelle, je ne peux tirer d'autre conclusion générale que dans des expériences comparatives. »

Il y a toujours grave danger d'erreur, quand on conclut immédiatement d'un cas à tous les autres, et, par exemple, d'un sexe à l'autre, d'un mode d'expérimentation à tous les autres, des résultats fournis avec un appareil à ceux qui seraient fournis par d'autres, etc., quand on conclut une valeur moyenne d'un trop petit nombre d'expériences.

Les apparences sont trompeuses. Aussi Mme Agache s'appliqua-t-elle à tâcher de déterminer si les orientations diverses ont un rôle moteur, ou de moteur, ou simplement une influence excitante sur l'effort humain ; peut-être agissent-elles simplement sur la sensation de fatigue.

Mais, d'autre part, on peut supposer (quitte à le prouver, si l'on peut) que l'action dynamogène de l'orientation aurait un effet semblable à celui de l'éducation musculaire. Celle-ci fait qu'on arrive, avec le temps ou l'exercice, à tenir un objet (un violon, par exemple) ou à accomplir un acte avec le minimum de dépense possible, parce qu'on a appris à ne faire jouer que les muscles utiles et seulement de la quantité utile. Pour faire jouer d'une quantité donnée une muscle, on dépense toujours autant d'énergie ; mais, en ne faisant pas jouer ceux qui n'ont rien à faire, on économise l'énergie.

On peut encore se demander si l'influence de l'orientation favorable ne serait pas semblable à celle du plaisir, qui nous permet de faire plus avec moins de peine.

Cette interprétation se ramènerait probablement des précédentes ; car il est à croire que si le plaisir agit, ce n'est pas parce qu'il peut nous donner un peu d'anesthésie à la fatigue et, d'autre part, il peut provoquer l'adaptation exacte des mouvements, comme le fait l'éducation musculaire.

Les différentes hypothèses que nous envisageons demandent, avant d'être admises, des expériences qui les confirment. J'ai voulu, avant que les expériences soient faites, mettre en garde ceux qui ont tendance à conclure d'après les premières apparences contre les erreurs qu'ils pourraient commettre, en considérant comme chose démontrée l'une ou l'autre de ces hypothèses.

3° Expériences avec le sthénomètre.

On ne peut savoir au juste d'abord ce qu'on mesure avec le sthénomètre. Mais, après avoir constaté (comme je l'ai fait) que la même main qui agit à distance, d'une part sur les microbes et sur les graines, d'autre part sur les malades, agit aussi sur le sthénomètre, on est porté à penser que c'est la même chose qui agit dans ces divers cas, et que c'est quelque chose de nouveau ou d'inconnu pour la science actuelle. En effet, même si la chaleur, l'électricité, etc., pouvaient agir sur l'aiguille dans les conditions des expériences faites sur le sthénomètre,

on ne voit pas comment elles pourraient agir dans le cas des expériences sur *Bacillus subtilis* et *Lapidium sativum* ni pourquoi elles agiraient différemment avec l'orientation dans le cas du dynamomètre et du sthénomètre. On est donc amené à croire que, si la chaleur, l'électricité, etc., interviennent ici dans les résultats, il y a autre chose encore dans la main humaine qui agit sur le sthénomètre.

Quelle que soit la chose qui agit, il fallait faire appel à l'expérience, pour savoir si l'action sur le sthénomètre variait avec l'orientation de l'opérateur.

Touchant les conditions des expériences avec le sthénomètre, bien des indications à donner sont les mêmes que celles qui ont été fournies pour le dynamomètre. J'ai donc pu ici abréger.

Mme Agache avait résolu d'expérimenter avec le plus grand nombre possible d'opérateurs; elle fut obligée de se borner à deux; un homme et elle-même.

Il fut fait 268 mensurations.

L'instrument dont elle se servit fut construit sur ses indications. Il ressemble à celui du Dr Joire. Mais la graduation est différente en ce que les chiffres sont inscrits à l'extérieur et à l'intérieur de la couronne divisée, et sont en position inverse, en sorte que de quelque côté qu'on se place, la lecture en est facile.

Deux diamètres perpendiculaires déterminent quatre quadrants, marqués A, B, C, D; les repérages en sont facilités.

L'aiguille de paille peut être remplacée par une aiguille en aluminium, ou une autre à partie centrale de corne aux extrémités de laquelle on peut ajouter des matières diverses.

Un dispositif permet de ramener, de l'extérieur, l'aiguille à telle ou telle division qu'on désire.

Le globe de verre porte un signe permettant de le repérer par rapport au cadran, qui porte un niveau d'eau et est calé par des vis.

C. L'Opération.

C. a. — *L'expérimentation.*

L'opérateur est assis, dans les différentes orientations, sur une chaise.

Il est toujours également penché (le buste à peu près droit) sur l'appareil. L'avant-bras, posé sur le plateau de l'appareil, est toujours également éloigné du corps; il entoure toujours de même le globe de verre. La pointe de l'aiguille sur laquelle agit l'opérateur est la plus éloignée de celui-ci.

La main est placée verticalement, le pouce en haut, les doigts joints, le plan des doigts perpendiculaire au plan vertical de l'aiguille. L'auriculaire appuie sur l'étoffe du plateau, et reste éloigné (comme les autres doigts) du globe de verre d'une distance toujours égale, maintenue par le cordon pelucheux extérieur, qui encercle la base du globe.

Pour tenir la main à distance constante d'une opération à l'autre, nous avons utilisé dans certaines expériences, deux dispositifs en bois, constitués essentiellement par des règles soit horizontales, soit verticales, posées sur une base rigide.

Avant chaque opération, on ramène l'aiguille à zéro ou au repère choisi. Puis, on place le corps, le bras et la main dans la position indiquée. L'opérateur reste ainsi en position 3 minutes, sans remuer ni parler; puis, il retire sans secousse le bras et la main; et on lit le déplacement effectué.

La lecture est faite par un contrôleur autre que l'opérateur.

Le nombre des mensurations effectuées est de 268.

Les causes d'erreur sont variées, et l'auteur les examine soigneusement : mouvements de l'opérateur ou son excitation par la conversation, la lumière, etc.; ou, du côté de l'instrument; le calage du plateau, l'attraction de l'aiguille par le corps de l'opérateur, l'action magnétique terrestre ou celle de la lumière sur l'aiguille, l'action résiduelle des expériences précédentes; enfin l'auto-suggestion. Des graphiques en deux couleurs rendent compte d'une manière fort claire des expériences qui furent faites.

On y voit que l'orientation S. est la moins dynamogène.

Les points S. E. N. sont toujours dans l'ordre ascendant : S. E. N.

Enfin l'O. est tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des autres.

Or on constate que tous ces résultats ressemblent à ceux des expériences avec le dynamomètre.

Quant aux résultats obtenus par MM. Duchâtel et Warcollier, ils présentent des différences et des ressemblances avec ceux de Mme Agache.

Pour ces messieurs comme pour elle, le N. donne plus que l'E.

Mais le S. qui leur a de beaucoup donné le plus, lui a donné en général le moins.

Quant à l'O. très haut ou très bas, ici, il a pour ces auteurs une valeur moyenne, au-dessus de E., au-dessous de N. et S.

Ces divergences tiennent à des différences dans les conditions d'observation.

INTERPRÉTATION HATIVE DES APPARENCES

MM. Duchâtel et Warcollier, ayant constaté que leurs résultats au sthénomètre (le S. donnant le plus, etc.) étaient sensiblement l'opposé des résultats de Féré à l'ergographe (le S. donnant le moins, etc.), ont cru pouvoir énoncer cette loi :

« L'action de la main sur le sthénomètre est en raison directe de l'aptitude au repos du système nerveux déterminée par l'orientation du corps. »

Ils interprètent les faits en disant que, dans le cas des orientations qui augmentent l'extériorisation de la force neuro-psychique, il y a détente probable à l'intérieur de l'organisme et aptitude plus grande au repos.

Nous pourrions, ayant constaté que nos résultats au sthénomètre (S. E. N., etc.), sont sensiblement les mêmes que ceux que nous avons obtenus au dynamomètre, interpréter le fait en disant que c'est peut-être le même agent, l'influx nerveux, qui intervient dans la contraction musculaire et dans l'action sur le sthénomètre : quand l'orientation est dynamogène (comme le N., par exemple), c'est qu'elle favorise l'arrivée aux muscles de la main d'une quantité plus grande de l'agent; et le rayonnement de l'agent (qui fait mouvoir l'aiguille) serait en proportion de la quantité qui parvient à la main.

Mais il y aurait, je crois, chances d'erreur, si l'on donnait aujourd'hui comme valable cette dernière interprétation, — aussi bien que si on le faisait pour la précédente. Il faut d'abord confirmer les résultats, dans un sens ou dans l'autre, en faisant, dans les conditions les plus diverses, de très nombreuses expériences. La facilité qu'on éprouve actuellement à interpréter d'une façon vraisemblable les résultats les plus opposés, montre que nous ne voyons pas encore assez clair dans la question pour affirmer l'interprétation définitive.

Pour éviter l'erreur dans notre interprétation, je crois bon de ne donner la mienne que comme une hypothèse conduisant à instituer des expériences de vérification.

III. — Les conclusions (*des expériences*)

Nous pouvons tirer des expériences faites des conclusions théoriques, qui elles-mêmes nous conduiront à des conclusions pratiques.

Les unes et les autres ne pourront être maintenant que provisoires, étant donné que les expériences ne sont encore ni assez nombreuses ni assez variées.

CONCLUSIONS THÉORIQUES

Aussi bien de mes expériences que de celles de Féré et de MM. Duchâtel et Warcollier, il semble résulter que :

1° « Il y a des orientations plus dynamogènes, activantes ou actives, les unes que les autres », ou encore que « l'orientation a, dans certains cas, une influence sur l'activité humaine ».

On peut admettre (à titre d'hypothèse à vérifier) que l'influence de l'orientation se fait sentir dans d'autres cas que ceux qu'on a étudiés, et même dans la généralité des cas.

De mes expériences et observations, il résulte que :

2° « Le S. est l'orientation la plus favorable au sommeil » (comme l'a dit Reichenbach).

3° « Le S. est l'orientation la moins favorable à l'action musculaire du bras ou de la main » (comme l'a vu Féré).

4° « Le S. est l'orientation la moins favorable à l'action de la main sur le sthénomètre » (contrairement à ce qu'ont vu MM. Duchâtel et Warcollier).

5° « L'ordre ascendant du pouvoir activant ou dynamogène est, pour les trois orientations S. E. et N., dans le cas de l'action au dynamomètre : S. E. N. » (L'ordre indiqué par Féré, pour l'action sur l'ergographe, est : S. N. E., S. N. E. O.).

6° « L'ordre ascendant du pouvoir activant est, pour les trois orientations S., E. et N., dans le cas de l'action sur le sthénomètre : S. E. N. » — le même que celui concernant le dynamomètre. (L'ordre indiqué par MM. Duchâtel et Warcollier est : E. N. S., E. O. N. S.).

7° « Le pouvoir activant relatif de l'orientation O. apparaît comme variable ou incertain ».

CONCLUSIONS PRATIQUES

Je ne développerai pas ce point : je ne ferai que rappeler brièvement les indications données par M. F. dans une leçon faite à l'école de Psychologie.

A supposer que les conclusions théoriques précédentes — et plus spécialement la première — soient exactes, voici quelques-unes des applications qu'on peut en faire.

Même s'il était inexact de croire qu'on pût « économiser jusqu'à 50 % des forces des travailleurs par la seule application des principes de l'orientation », il serait juste de dire qu'on peut appliquer cette connaissance dans de très nombreux cas.

Ces cas d'application possible sont ceux où l'homme doit agir par à-coups, où l'individu doit donner, pendant un temps relativement court, un effort, physique ou intellectuel, relativement grand, alors qu'il pourra, pendant les heures ou les jours suivants, prendre un repos suffisamment réparateur.

Ce cas est celui des virtuoses en générale : musiciens, instrumentistes ou chanteurs, artistes divers, lutteurs, duellistes, dompteurs, orateurs, professeurs, inventeurs, savants, etc.

Si l'orientation agissait sur l'activité musculaire et de tous les muscles, striés et lisses, il s'ensuivrait que toutes les fonctions (de nutrition, de relation et de reproduction) pourraient être influencées. D'où, application à toute la physiologie normale et pathologique et à la thérapeutique. On pourrait appliquer l'action de l'orientation comme adjuvant à toutes les thérapeutiques, soit qu'on veuille obtenir l'excitation, soit qu'on veuille la sédation ou l'inhibition.

On adjoindrait aux autres traitements l'action de l'orientation, quand il s'agirait d'animer un cœur, par exemple, dans les cas de syncope des noyés, asphyxiés, électrocutés, anesthésiés, dans le cas des cœurs affaiblis des vieillards, des malades chroniques

ou des individus atteints de maladies infectieuses, etc.

Dans ce dernier cas, et les cas médicaux en général, l'aide de l'orientation permettrait de pousser moins loin l'intoxication par les anesthésiques, etc.

D'autre part, le sommeil normal étant nécessaire à tous les hommes pour le travail physique ou intellectuel de la journée, l'application de l'orientation peut être faite à tous les cas normaux.

Si l'orientation, qui agit sur l'activité, agissait aussi sur la sensibilité (générale et spéciale), on pourrait trouver des applications assez nombreuses.

Si la sensibilité à la douleur était atténuée par une certaine orientation, celle-ci serait un adjuvant aux divers analgésiques (morphine, etc.).

Si la sensibilité des sensitifs était influencée par l'orientation, ou l'appliquerait dans tous les cas où l'on opère avec ceux-ci (expériences psychiques, sourciers et baguette divinatoire, etc.).

Si la sensibilité des sensitifs était influencée par l'orientation, on pourrait reprendre les expériences faites sur les prétendus rayons N — rayons que certains ont vus dans un laboratoire déterminé (peut-être dans une orientation donnée) et que, sauf exceptions rares, on n'a pu voir ailleurs.



MES CONSTATATIONS A COSTA-RICA

Du Professeur Willy REICHEL — Los Angelès, Cal.

(Suite)

Il ne se produit pas de phénomènes sans conditions voulues. Une personne susceptible d'être transportée doit posséder une puissance médianique très élevée, pour qu'un tel phénomène puisse s'accomplir. Je ne me rappelle pas que j'aie retenu quelque chose de particulier dans mes lectures des sciences occultes ayant trait à ce genre de phénomènes : transport d'une personne vivante. Absent depuis cinq mois, je n'ai sous la main, à défaut de ma bibliothèque, que très peu d'ouvrages spéciaux comportant des travaux sur les phénomènes spirites et qui existent tant à la « Public Library » qu'à la « Métaphysical Library ».

Avec Miller, que je persiste encore toujours à considérer comme le meilleur des médiums, et sur les actes duquel le dernier mot n'a pas été dit (1), j'estime que l'on pourrait obtenir le phénomène de transport (2).

L'on pourrait de même consulter Flammarion (3) et Kiesevetter (4).

Un jour que l'on discutait de questions touchant à la quatrième dimension devant le baron Hellenbach, celui-ci demanda à son médium habituel si, par l'intermédiaire de cette dimension, un corps humain pouvait être désagrégé. Le médium répondit affirmativement, mais en subordonnant le phénomène à certaines conditions déterminées, devant lesquelles on s'inclinait avec trop de respect (1).

Il m'est arrivé de questionner un jour les guides contrôles de Bailey dans une séance, au Cercle Stanford, à Melbourne, pour savoir, si les quelques dons de médiumnité variée que j'ai en partage ne me conféraient pas la faculté d'être soumis personnellement avec succès à la vérification d'un tel phénomène. Les guides-contrôles me répondirent négativement, ajoutant qu'il était indispensable de pouvoir disposer de forces tout à fait autres.

Chez Ofélia, quoique totalement dépourvue de facultés spéciales, autant que mes observations personnelles m'ont permis de le constater, il arrive pourtant *qu'une gracieuse personne, ou son double, puisse être transportée de la route jusqu'en pleine salle des séances!*

Mais supposons, plus loin, qu'il vous arrive de rester quinze jours sans vous mirer dans votre glace, il est probable qu'il vous serait difficile de vous rendre un compte exact de l'aspect réel de votre physionomie. Cette expérience est à la portée d'un chacun. Cela n'est pas toutefois un obstacle pour la prétendue « Mary Brown » qui se rappelle ces détails particuliers qui remontent à son avant-dernière incarnation, en dépit des périodes de temps très longues qui ont rempli les intervalles.

(1) VESME et MILLER : dans l'*Ubers. Welt* de janvier 1909. et pour la critique des médiums, ib. avril 1909, du Dr BORMANN.

(2) WILLY REICHEL : *A travers le Monde*, Paris, 1907, page 35 ; *Kreuz und Quer durch die Welt*, Leipzig, 1906, p. 59 ; *Occult Experiences*, London, 1906, p. 27 ; *An Occultist's Travels*, New-York, 1908, p. 47.

(3) CAMILLE FLAMMARION : *Les Forces naturelles inconnues*, Paris, 1895.

(4) CARL KIESEVETTER : *Geschichte des neueren Occultismus*, Leipzig, 1891, p. 595, DE VESME : *Geschichte des Spiritismus*, Leipzig, 1898, II, p. 127.

(1) LAZAR VON HELLENBACH : *Vorurteile*, etc., Leipzig, 1884, II, p. 273.

Cette « pétition de principes » ne saurait m'inciter à entrer davantage dans la discussion touchant à la réincarnation. Je ne la nie ni ne l'affirme. Quant à moi, je reste très favorablement disposé en face de cette question voilée, quoiqu'elle n'ait jamais été appuyée par une preuve. Même le remarquable ouvrage de L. Deinhard « Vers le mystère de l'homme », qui par sa méthode rigoureuse impressionne le lecteur très favorablement, n'apporte aucune preuve exacte intéressant la Palingénésie.

Si l'on s'en réfère aux révélations du domaine spirite, l'on relève, si je ne me trompe, quelque chose d'analogue dans les ouvrages du Dr Friese et de Davis; autant dire que, dans les sphères supérieures, l'âme revêt la forme d'une langue de feu, de petite flamme, qui prend la forme corporelle qui lui était propre et personnelle avant son trépas, lorsqu'elle pénètre dans le plan terrestre, afin d'apporter une contribution à son identification, sans laquelle ce phénomène n'aurait pas de raison d'être ni de but. La science ésothérique affirme, de son côté, que l'âme, après avoir acquis un certain degré d'évolution, au prix d'un temps très long, peut se rappeler ses précédentes incarnations, sans pour cela, rester en communication avec la sphère terrestre; que seules, des coques astrales (Kamarapa) des larves informes, éprouvent quelque satisfaction à vivre dans l'ambiance malsaine des médiums.

William Ch. Q. Judge (1), général secrétary of the American Section of the Théosophical Society, dit : « *What can and do influence the sensitive and the medium from out of this sphere — Kama loca — are the shells I have described. Soulless and conscienceless, there in nosense* (1) *are the spirits of our deceased ones.* »

Conséquemment lorsque M. Corralès ou Ofélia, ou bien leur subliminal subconscient se trouvent soumis à l'interprétation théosophique, l'on est à se demander qui pourrait bien être cette « Mary Brown »? Une coque astrale, sans conscience, qui, à l'instar d'un vampire, se nourrirait aux dépens des fluides d'Ofélia!



Mlle Ofélia CORRALÈS

Cette jeune personne, ou son guide, a d'ailleurs avoué par la suite, qu'elle avait eu tort d'avoir agi ainsi et qu'elle en serait punie.

Quelques jours plus tard, M. Echaudi, qui, mû par un sentiment de satisfaction, avait accordé, au début des manifestations, une foi entière au fantôme représentant Maria Andrade, au point d'en reproduire les traits à l'aquarelle, me fit prévenir qu'avec le concours de M. Aguilar, et sans se laisser rebuter par de nombreuses difficultés, il était arrivé à découvrir la retraite de la mère de la domestique domiciliée à Guadalupe.

Cette femme se trouve dans une détresse profonde, ne possédant pour tout avoir qu'une misérable couchette. Elle avait connu autrefois le père de M. Echaudi qui avait été très obligeant à son égard

(1) *The Ocean of Theosophy*, Londres, 1898.

(1) Illisible dans le manuscrit. Nous prions l'honorable auteur, qui par suite de son éloignement ne peut recevoir les textes à corriger, de vouloir bien écrire plus lisiblement, et autant que possible nous fournir la traduction allemande des textes anglais. — Red. des *Psychische Studien*.

(un des frères de M. Echaudi avait occupé jadis la situation du ministre des Finances à Costa-Rica). Elle fit à M. Echaudi la promesse de se rendre à son domicile où j'étais attendu. En arrivant, je trouvai là, M. Echaudi, sa femme, ainsi que M. Aguilar. Peu après arrivèrent également Maria Andrade accompagnée de sa mère. Je reconnus aussitôt les traits qui avaient été reproduits par la photographie représentant la personnalité de « Mary Brown ».

Maria Audrade se mit alors à me raconter, en un langage animé (en espagnol) les faits et incidents relatés plus loin, après que je lui eus fait voir les photographies dites : fantômales, qui avaient paru dans les *Annales*, et sur l'identification desqu'elles elle n'eut pas la moindre hésitation.

Toute affaire cessante, M. Aguilar transcrivit l'extrait de ces révélations qui, par ailleurs, avaient déjà été racontées auparavant une douzaine de fois, en langue espagnole, extrait qu'il me fit tenir le soir même.

Voir ci-après la traduction allemande (1) de ces notes écrites.

Au sujet des photographies fantomales de « Mary Brown » obtenues dans le Cercle Franklin (2).

Nous, soussignés, désireux de mettre clairement au point le degré de vérité qui existe dans le phénomène des photographies du prétendu fantôme matérialisé obtenues au cours des séances du Cercle Franck-klin, à San Francisco de Guadalupe à Costa-Rica,

Avons fait toutes les démarches voulues pour retrouver la trace de Maria Luisa Andrade, jeune fille novice et sans expérience qui joua le rôle principal dans ces circonstances.

Sur notre demande, cette jeune fille nous fit spontanément le récit dont l'exposé détaillé suit :

Il y a quelque temps, alors que nous habitions dans le voisinage du señor Buenaventura Corralès, sa fille Ofélia vint me trouver pour m'inviter à me rendre à son domicile un des soirs prochains, dans le but de m'y faire photographier. Ayant subordonné mon acceptation à l'autorisation de ma mère, Ofélia s'adressa alors à elle, en réitérant sa demande. Cette proposition parut aussi insolite que suspecte à ma mère qui de prime abord ne voulut pas me permettre de me prêter à cette bizarre combinaison. Mais Ofélia insista tellement, qu'elle arriva à vaincre sa résistance obstinée. Je dois déclarer aussi, que dans le but de nous démontrer comment et dans quelles conditions, ma photographie pourrait être obtenue, Ofélia fit brûler une matière quelconque qui fournit une belle et claire luminosité. Il existait surtout, disait-elle, entre moi et un enfant du nom d'Iris (1), que je ne connaissais nullement, une très grande ressemblance, au nom duquel elle renouvela son insistance, pour obtenir mon portrait. Je me rendis donc, à l'heure convenue, à la maison de M. Corralès, où en me recommandant le silence, Ofélia me fit discrètement pénétrer par une porte du fond. Nous entrâmes dans une petite chambre obscure. Ils (2) firent de la lumière et se mirent en devoir de me grimer. Ils me coiffèrent d'une façon originale, en ramenant tous mes cheveux vers le sommet de ma tête et me couvrirent ensuite d'un voile qui dissimulait également ma figure. Comme je portais des chaussures dont la semelle grinçait, ils m'invitèrent à quitter mes souliers, mais voyant que je m'y refusais, ils me recommandèrent de ne marcher que sur la pointe des pieds.

Ils me laissèrent alors seule, avec un ou deux enfants, dans cette chambre. Quelques moments après, Ofélia revint et me demanda d'observer un silence absolu et d'exécuter, à la lettre, tout ce qu'elle me dirait de faire. Je fus alors conduite par la main et introduite dans une autre pièce obscure et installée sur un siège. Je m'aperçus alors de la présence de plusieurs personnes, munies d'ampoules contenant des insectes lumineux (en espagnol : bombillas) qui émettaient une lumière étrangement falotte.

Ces personnes s'approchèrent de moi, m'éclairant de très près, et me disposèrent les bras et les mains dans le but de composer une attitude d'ensemble déterminée. Je dois déclarer, qu'à partir de ce moment, je me sentis envahie par une torpeur singulière qui paralysa mon corps et particulièrement ma langue (3). Peu de temps après une lumière vive fit subitement explosion. J'en fus tellement effrayée, que je sursautai d'un bond sur ma chaise, sur laquelle Ofélia me maintint énergiquement en place. D'autre éclats lumineux surgirent successivement et je fus alors installée auprès du piano, dans une attitude différente, à l'occasion de laquelle on brûla à nouveau d'autres produits lumineux, qui donnèrent plus de lumière et plus de fumée aussi. Je fus alors ramenée dans la petite chambre, où ils me débarrassèrent des accessoires dont j'étais affublée : vêtements et voile, et après quoi ils me reconduisirent très discrètement sur la route, d'où je regagnai ma maison où m'attendait ma mère.

Peu de temps après, nous croisâmes don Buenaventura qui revenait de la ville. Le lendemain Ofélia vint me trouver pour m'apporter, à titre de cadeau, un lot d'étoffe pour un vêtement et une écharpe. Elle me recommanda de ne pas divulguer la moindre des choses

(1) Le général Rodolfo Vazquez, magistrat mexicain très aimable, traduisit le texte original espagnol en anglais, pour me mettre à même d'en faire la traduction en langue allemande. Ce procès-verbal ne représente qu'un extrait très réduit, attendu que Maria Andrade tint la parole pendant plus de trois quarts d'heure, tout en s'exprimant avec une extrême volubilité. — W. R.

(2) Nom que porte le cercle spirite des Corralès. — W. R.

(1) Apparemment dans le but d'une deuxième photographie fantômale. — W. P.

(2) Conséquemment des sœurs d'Ofélia auraient également pris une part active à cette comédie. — W. R. (? — Réd.).

(3) Cela est analogue à ce que j'ai lu au sujet du Tribunal de Sainte-Webure de Camorra à Naples. Il y a de quoi ébranler des nerfs plus solides que ceux de cette jeune fille ! — W. R.

sur ce qui s'était passé, et cela sous n'importe quel prétexte. Peu de temps ensuite, Ofélia revint me voir, pour renouveler l'instante recommandation, déjà faite, de ne rien ébruiter à âme qui vive, afin de lui épargner, disait-elle, les plus graves inconvénients. Je fus d'autant plus contrariée par tout cela, que dans la maison même, où j'étais au service de plusieurs des personnages, parmi lesquels le señor Aguilar m'était connu, l'on m'avait précisément déjà questionnée à ce sujet.

Tous ces incidents m'avaient rendue très nerveuse, quoique je n'aie rien à me reprocher, et que par suite, je n'aie rien à redouter. Je n'avais pas encore vu jusqu'alors lesdites photographies, et lorsqu'il m'arriva d'en parler à Ofélia, celle-ci me répondit qu'elles avaient été détruites. Je n'eus plus l'occasion, par la suite, de reparler à Ofélia.

San José, Costa-Rica (Am. Cent.), 3 novembre 1910.

Signé . ENRIQUE A. ECHAUDI.

Signé : RAMIRO AGUILAR,
Directeur de Escuela Superior.

Cela représente la traduction du procès-verbal rapporté.

A proprement parler, j'estime que je puis m'éviter le souci de décrire, par le menu, le résultat de chacune des séances auxquelles j'ai assisté. Elles offrent trop peu, quant aux conditions de contrôle, telles que la science les exige, car il n'en fut pas question.

Je ne puis donc présenter qu'une appréciation subjective à défaut de preuves objectives dépourvues d'excuses, par la raison que constamment toute la famille Corralès : le père, la mère et les trois sœurs étaient présents, et qu'en dépit de mes protestations répétées, tendant à tenir les séances en dehors de leur présence, ils persistèrent à y assister, à l'exception toutefois d'une séance qui eut lieu dans une autre maison. Celle-ci fut absolument manquée, et nous n'obtînmes rien.

M. Corralès me demanda bien à la troisième séance si je jugeais utile de faire éloigner les siens ; je répondis négativement, puisque les premières réunions devaient être admises et organisées conformément à sa méthode.

Ce n'est qu'après que deux des assistants (sur lesquels je reviendrai plus tard), qui, à mon avis, furent seuls à exercer une influence sur M. Corralès, lui eurent dit qu'ils renonçaient à revenir, si l'on persistait à ne pas se conformer à suivre mes indications...

Cette intervention eut pour effet de modifier l'intransigeance de M. Corralès ; mais la famille n'en persista pas moins à rester.

Ma qualité d'invité ne me permit pas d'insister davantage. M. Corralès ne paraissait pas comprendre que personne ne consentirait à accepter comme réels de prétendus phénomènes spirites obtenus lorsque cinq membres d'une même famille s'obstinent à y assister ; d'autant plus, que presque tous ces phénomènes se produisaient en pleine obscurité et qu'enfin la chaîne des assistants n'était pas fermée rigoureusement.

Toute personne qui peut avoir un intérêt quelconque à la production éventuelle d'un tel phénomène, alors que cela se passe en chambre noire, devrait avoir le souci de s'éloigner, afin de ne pas éveiller le soupçon d'une intervention possible. C'est ce que firent des savants italiens ; c'est ce que je fis moi-même avec Bailey, après que je l'eusse amené à Grenoble, sans que prisse ombrage, par la suite, lorsque pendant la séance, de Rochas observa que je m'étais absenté ; et qu'il s'était réjoui du reste, lorsque je lui déclarai que je n'assisterais qu'à deux séances, dans le but d'indiquer aux assistants le mode de procéder habituel de Bailey.

Je ne me froissai pas davantage de ce que de Rochas eût exhibé ma photographie sous les yeux de l'oiselier de Grenoble, lorsqu'il lui demanda si j'avais été témoin de l'achat d'oiseaux.

Avant de reconnaître fermement un fait, la science a le devoir de s'enquérir à tous égards ; certaines investigations paraîtraient-elles même être des plus futiles. Cela n'a rien qui doive toucher aux considérations et convenances personnelles.

Pour la traduction : HAMILCAR.

(La fin au prochain numéro.)

La Rédaction des *Psychiche Studien* fait suivre les dernières phrases de l'article de M. Reichel par les mots : *Très bien!* Elle écrit aussi dans une note :

Notre estimé collaborateur : M. Aug. Zoppritz, nous écrit de Stüttgard, Hegelstrasse 44, à la date du 8 février 1911, pour nous informer, qu'il y a plus d'un an, il avait écrit à M. le colonel Péter, dans le but de lui apprendre que d'après les renseignements qu'il tenait de son médium apprécié : Fr. Sch. la relation des manifestations de Costa-Rica ne reposait que sur les tromperies : que la demoiselle Ofélia exerçait une influence hypnotique sur les assistants, d'une façon quelconque. (M. le colonel se rappellera aisément cette information.) Et qu'apparemment ici à Stüttgard il y a plus à apprendre aux chercheurs que n'importe ailleurs (!).

Enfin elle veut bien reconnaître que les *Annales des Sciences Psychiques* avaient réellement publié les faits de Costa Rica « sous toute réserve », et elle reproduit les paroles que nous écrivions alors pour expliquer notre attitude — ce dont nous la remercions.

Maintenant, quelques observations sur cette

deuxième partie de l'article de M. Reichel. Nous l'avons reproduit en entier, parce que les bizarres discussions théoriques si déplacées auxquelles il s'abandonne sur la réincarnation, sur l'âme qui prend une forme de langue de feu dans les sphères supérieures, etc., ne manquent pas d'importance pour comprendre l'état d'esprit de l'auteur. Quoi de plus caractéristique, par exemple, que cet argument de la personne qui reste quinze jours sans se regarder dans la glace, etc., pour combattre la réalité du phénomène de la matérialisation d'un supposé esprit! Quand il s'agissait du médium Miller, M. Reichel ne songeait pas à de pareils non-sens pour prouver l'irréalité des phénomènes du Dr Benton, de Betzy, etc. Il doit bien comprendre que lorsque, par exemple, les psychistes constatent la présence des mains fluidiques de « John King », avec Eusapia, ils n'admettent pas pour cela nécessairement l'existence objective de cette personnalité hypnotique!

Enfin, voilà un homme qui reproche à des revues psychistes d'avoir parlé des phénomènes de Costa-Rica et soutenu qu'il fallait faire le nécessaire pour les étudier. Lui, M. W. Reichel, avait pourtant accueilli cette thèse avec tant d'ardeur, qu'il a été beaucoup plus loin (c'est vraiment le cas de le dire) : il a été jusqu'à Costa-Rica, pour voir ces merveilles!

Les fraudes qui se réalisaient dans le « Cercle Franklin » ont été découvertes. Mais que le « professeur » Willy Reichel ne s'y trompe point : elles ne l'ont pas été par lui, mais par MM. Aguilar et Echaudi. Nous ne doutons aucunement que, si la découverte des fraudes n'avait pas été faite avant son arrivée, M. W. Reichel s'y serait laissé prendre tout comme avec Miller et Bailey, malgré la bonne volonté qu'il pouvait avoir de découvrir quelque chose de louche.

Pour ce qui se rapporte aux photographies, la fraude matérielle paraît être bien prouvée, quelle que puisse être la responsabilité morale du médium. (Comment parler de *responsabilité*, dans ces questions surtout!...) Seulement, on voudrait être aussi bien éclairé au sujet des autres phénomènes; c'est sur ce point que nous voudrions bien avoir l'avis de MM. Aguilar et Echaudi, ainsi que des autres personnes honorables et intelligentes qui ont assisté à un grand nombre d'expériences dans le Cercle Franklin.

C. V.

EXPÉRIENCES AVEC LE MÉDIUM JEAN GOUZIK

A SAINT-PÉTERSBOURG

par le Dr MARCOU-MUTZNER, Ancien interne des hôpitaux de Paris, Chef de service à l'hôpital Troïtzkz.

Jean Gouzik est un homme d'aspect chétif, ancien ouvrier polonais, extrêmement silencieux, âgé de 35 ans. C'est dans un cercle composé de médecins et d'ingénieurs que je pus assister à la première séance. On l'étudiait depuis plusieurs mois. Les phénomènes télékinésiques étaient particulièrement nets. Mais tous les appareils enregistreurs furent brisés violemment par la force médiumnique. Les contacts perçus étaient violents et douloureux : gifles, coups de poing, arrachement d'une chaîne de montre, etc. Tout ce qui précède me fut communiqué par un membre du comité, digne de foi. Le soir où je pus y assister, le médium était fatigué, se plaignait de la tête. J'arrivais en retard et rien ne paraissait depuis une heure. Je me disais en moi-même que je perdais mon temps, quand subitement une main très nette vint me tirer fortement par la manche. J'étais à l'autre bout de la table, à près de 2 mètres du médium. Un long frisson, que j'attribuais à la grippe, précéda d'une fraction de seconde cet attouchement. J'ignorais la fréquence de cette sensation au cours des séances médiumniques; ce n'était donc pas une autosuggestion.

On me plaça alors à la droite du médium. Je lui tenais énergiquement le bras droit et la jambe droite. Une autre personne lui tenait le côté gauche. Gouzik y mettait une complaisance parfaite; l'obscurité était complète. Nous étions douze autour d'une table longue de 3 à 4 mètres et large de 2 mètres environ. Une grosse bougie neuve et plusieurs pommes se trouvaient dessus. Un grand rideau noir et lourd pendait derrière nous à 50 centimètres. Au bout de dix minutes d'attente et très rapidement en quelques secondes se succédèrent des raps divers, des mains qui tiraient les basques de ma redingote; le rideau vint s'enrouler autour de ma tête, un bruit de pommes dansant sur la table et puis un bruit sec de cassure et une douleur *déchirante* sur mon front. On allume : *la grosse bougie est brisée* en trois morceaux, le rideau est enroulé en corde. Moi j'ai une bosse douloureuse sur mon front et un ingénieur, assis à trois mètres de là, une plaie vive par contusion de la lèvre inférieure. Il

a reçu le choc en même temps que moi et aussi par la bougie. La pièce où ceci se passait, dans un pavillon isolé, chez un docteur, était bien inspectée et fermée soigneusement à chaque séance. Les assistants étaient des personnes sérieuses et graves désirant s'instruire. Habituellement ils invoquaient une personnification « Schwartzenberg » d'une façon peu respectueuse, accompagnée de qualificatifs injurieux si rien n'apparaissait.

Au bout de 16 mois je pris part avec Gouzik à une séance où se trouvaient 3 dames et 6 fonctionnaires. Toutes les précautions d'usage furent prises. L'obscurité n'était pas absolue, on pouvait distinguer vaguement les choses.

Aucune invocation. Pendant les premières quarante minutes rien n'apparut. Ce n'est qu'après que plusieurs parmi nous sentirent des attouchements *très doux*. Personnellement je sentis plusieurs fois un gros cylindre venant doucement mais avec force presser ma région lombaire. Je tenais vigoureusement le médium quand une sorte de grosse résistance vint verticalement de bas en haut soulever les bras du médium et les miens. A deux reprises nous repoussâmes cette forme qui s'opposait vigoureusement à notre effort. La résistance était « fluidique » et différente de tout ce qu'on pouvait imaginer d'un corps matériel.

Après avoir changé de place, je vins m'asseoir sur un gros, épais fauteuil à gauche du médium. Le gros cylindre, qui était venu presser mes reins, y revint encore. J'étais assis, mon dos collé littéralement à l'épais dossier du fauteuil. Rien n'aurait pu s'insinuer entre moi et lui. Pourtant cette forme cylindrique me toucha aussi nettement que tout à l'heure quand mon dos était à découvert — *tout comme si cette forme n'avait rencontré aucun obstacle dans la matière du fauteuil.* Ma voisine de gauche, par ses exclamations, assise sur un siège analogue, prouvait avoir la même sensation et au même instant.

Deux phénomènes télékinésiques eurent lieu : une très lourde armoire située à 3 mètres à droite et derrière le médium, se déplaça très lentement et avec bruit, d'une vingtaine de centimètres. Un drap lourd placé par moi à un mètre derrière et à gauche du médium, se déplaça sous nos yeux et lentement de trois mètres, pour venir à la droite du médium.

Dans une réunion où se trouvaient 3 dames et 5 médecins ou ingénieurs, avec une clarté relative, nous vîmes le déplacement d'un drap lourd qui vint se placer, d'un mètre de distance, dans la main de l'observateur situé à la gauche du médium. Tous les attouchements perçus étaient doux et ressemblaient vaguement à une tête de petit chien très couverte. A un moment, repoussant de mon bras lié à celui du médium, une résistance au-dessus de ma tête, je sentis la *chaleur et le frôlement poilu de la lèvre supérieure d'un petit chien.* Pendant ce temps, les témoins de la chaîne ne virent rien, quoiqu'il fit assez clair pour cela, si quelque chose avait été visible pour l'œil d'un humain.

Le médium Gouzik travaille depuis 20 ans. Vers l'âge de 15 ans, placé à l'atelier, il fut mis à la porte parce que la nuit, dans le dortoir commun, il y avait des raps et des brisures de meubles. C'est ainsi, me dit-il, que M. Ochorowicz de Varsovie le connut. J'ai pu l'examiner. C'est un homme frêle, mais sain physiquement et nerveusement aussi. Il a sur l'iris gris-bleuâtre quelques vagues taches du Dr Maxwell. Mais je dois dire en avoir observé de bien plus nettes sur d'autres sujets nullement médiums. Gouzik est extrêmement simple et se prête volontiers à tout contrôle. Il y a des séances surtout payantes, avec des curieux incultes et irrespectueux, où rien n'apparaît, m'a-t-il dit. Quand j'ai pu l'examiner, les effets étaient longs à venir. Cela vient comme cela veut, il ne paraît nullement s'en soucier. Il ne fait aucune invocation et ne désire même pas ardemment l'apparition des phénomènes. D'ailleurs ses trances ne sont pas fortes et de ce que j'ai constaté, les phénomènes télékimésiques ne sont pas extrêmement puissants quoique *très démonstratifs*. Il se plaint que pour gagner sa vie, il soit obligé de perdre son temps avec des curieux incultes au lieu d'étudier sa force dont il ne peut se rendre aucun compte et qui se manifeste à lui d'une façon inégale et tout à fait en dehors de sa volonté.

La facilité du contrôle (un homme), sa parfaite complaisance et toutes les précautions prises ont éliminé toute fraude possible. Gouzik me paraît un médium de force moyenne, mais il est dommage que jusqu'ici un comité de savants ne l'ait pas étudié d'une façon respectueuse et scientifique.



LES LIVRES NOUVEAUX

M. Rémy : **Spirites et Illusionnistes.** — Conférences faites à la Chambre syndicale des Illusionnistes de France. — (A. Leclerc, éd., Paris, 19, rue Monsieur-le-Prince. 1911. — Prix : 3 fr. 50.)

M. Rémy, qui a été membre du jury au Concours International de Prestidigitation du 5 juin 1909, est connu depuis assez longtemps déjà comme étant convaincu de la réalité des phénomènes du spiritisme, dont il n'accepte pourtant pas la doctrine. C'est la qualité d'illusionniste de l'auteur qui donne à ce livre tout son intérêt, dont on peut facilement se rendre compte, sans même que nous nous attardions à le montrer.



Bien que la connaissance de la littérature métapsychique y soit incomplète, surtout pour ce qui se rattache à ces dernières années, l'ouvrage est bien fait, surtout si on le considère comme un traité de médiumnisme, à l'usage des profanes, dont l'esprit est rempli des fausses idées courantes à ce sujet. Le côté faible du livre — chose assez étrange — est la partie qui se rattache à la prestidigitation et aux prestidigitateurs. Elle ne contient que des affirmations d'ordre général, et non pas une discussion analytique des phénomènes médiumniques en rapport avec les imitations qu'en donnent les illusionnistes. Les gravures que M. Rémy publie dans son livre et qui représentent quelques-unes parmi les « scènes d'illusionnisme imaginées et réalisées par M. Méliès, directeur du théâtre Robert Houdin », à Paris, et qu'on a dernièrement représentées à ce théâtre, offraient pourtant à l'auteur l'occasion la plus favorable d'établir le parallèle dont nous parlons entre les phénomènes produits par les médiums et ceux produits par les illusionnistes, et montrer qu'ils n'ont entre eux aucun rapport de substance et même d'apparence, les derniers se passant sur une scène préparée, avec l'aide de compères, sans aucun expérimentateur sur la scène, sans déshabillage du médium, sans fouilles dans le cabinet médiumnique, etc. On ne peut pas plus les confondre qu'on ne peut confondre un tableau avec le paysage réel qu'il représente. Ce travail est à faire, même après le livre de M. Rémy. Mais ce dernier, en s'adressant plus spécialement aux prestidigitateurs, a sans doute propagé au milieu d'eux beaucoup de connaissances utiles et a rectifié beaucoup de préventions injustifiées.

Béatrix Rodès : **L'Ame des cathédrales.** — Préface d'Edouard Schuré. — (Librairie Perrin et Cie, Paris, 35, quai des Grands-Augustins. — Prix : 3 fr.)

Comte de Larmandie : **L'Appel du Fantôme.** — (Paris, Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel. — ris. — Prix : 2 fr.)

Ce petit roman constitue une suite à celui du même auteur, intitulé : *Un Essai de Résurrection*, et roule autour des mêmes merveilleux et fantastiques exploits d'occultisme.

CORRESPONDANCE

Le professeur Lombroso et la personnalité humaine après la mort

Le Pavillon, Mauzé (Deux-Sèvres)
11 *Mars* 1911.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans l'article de M. Marcel Mangin paru dans les *Annales* des 1er et 16 février dernier, je trouve la phrase suivante (page 39, dernières lignes) :

« *Il est vrai* qu'il y a des matérialistes qui trouvent le moyen de devenir spirites *sans accepter l'immortalité de l'âme.* » A cette phrase se rapporte la note en bas de la page 40, comme suit : « Comme Lombroso, dont les vrais spirites avaient pourtant annoncé la conversion à grand fracas, et qui écrit : « Les conclusions du spiritisme sont loin de contre-« dire le monisme, car l'âme se ramenant à une ma-« tière fluidique, visible et palpable en certains cas, « continue à appartenir au monde de la matière. » *Sa survivance n'est que momentanée.* »

Sans demander si cette dernière phrase doit être considérée comme faisant partie des paroles de Lombroso, ou si elle a été ajoutée par M. Marcel Mangin, je désire citer quelques phrases du livre de Lombroso, *Hypnotisme et Spiritisme,* traduction parue dans la « Bibliothèque de Philosophie Scientifique » chez Ernest Flammarion, comme mes citations démontrent clairement que la pensée du grand savant décédé a été déformée par l'auteur de l'article en question :

Première citation, page 226 du livre cité par moi : « Le double permet encore de comprendre l'existence de corps fluidiques ayant au moins pour quelque temps, tous les pouvoirs du corps vivant. Il peut être aussi considéré comme le trait d'union entre le médium et *l'esprit des morts. Mais tandis que ce dernier paraît immortel,* il semble que le double ne dure guère après l'agonie. Son action concorde avec celle du vivant, tandis que l'action des défunts est d'ordinaire autonome et souvent en opposition avec celle du médium. » (Lombroso, *Hypnotisme et Spiritisme,* page 226.)

Deuxième citation, page 251 du même livre : « En somme, les maisons hantées nous fournissent les documents les plus anciens, nombreux et probants de *l'action voulue et persitante des défunts à une époque même éloignée de leur mort et avec des caractéristiques spéciales...* »

Il me semble que ces citations se passent de commentaires.

Mais pour montrer que M. Marcel Mangin confond (en parlant de Lombroso), l'être réel, le Soi, qui survivrait à la mort, avec ses manifestations temporaires, je citerai les paroles suivantes du savant décédé (page 277) : « Les formes humaines que prennent les esprits en se matérialisant ne répondent pas à celles de leur vie spirituelle. Ce ne sont que des formes provisoires, prises pour se faire connaître de nous, etc... »

Donc le double dont parle Lombroso, et qui « ne dure guère après l'agonie » (je cite ses paroles) ne serait autre que le corps éthérique des théosophes qui se dissoudrait bientôt après la mort, en laissant l'esprit encore revêtu de ses autres enveloppes plus subtiles, correspondant à l'existence sur d'autres plans de la nature universelle.

Les nombreux cas (il en existe, je crois, 500 ou 600), d'*identité spirite* (identité constatée par communications typtologiques ou autres, ou par apparitions), publiés depuis 50 ans, sans parler des cas encore bien plus nombreux constatés dans la vie privée, se rapportent souvent à des morts éloignées même de plusieurs siècles. Il me semble qu'après ce laps de temps il est bien permis aux désincarnés de ne plus s'occuper de ce bas monde !

Les idées de M. Marcel Mangin me semblent du psychisme renversé, puisqu'elles font procéder la pensée de la matière, au lieu que la prédominance de l'intelligence semble évidente à beaucoup de psychistes, qui n'admettent pas que l'intelligent puisse procéder de l'inintelligent.

Que la pensée soit, comme dit M. Mangin, une vibration, c'est bien possible, mais cette même théorie de vibrations, appliquée à l'univers entier, considéré comme mouvement universel, sert aux théosophes de l'Inde pour construire une théorie en schéma de l'Univers, bien plus satisfaisante à l'esprit que le monisme psycho-physiologique de M. Mangin.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments très distingués.

C.-J.-H. Hamilton.

AU MILIEU DES REVUES

On appelle notre attention sur le Réveil. Son importance au point de vue médiumnique.

M. le Dr Léon Demonchy, professeur à l'Ecole de Psychologie, vice-président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, vient de publier en une petite brochure, à la Librairie Maloine, une communication qu'il a faite au Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, qui eut lieu à Bruxelles et Liége, au mois d'août dernier. Cette communication est intitulée : *Le Réveil; son importance capitale en hypnothérapie et en psychothérapie*, et traite un sujet auquel on a payé jusqu'ici trop peu d'attention; l'auteur s'en occupe, de son côté, d'une façon peut-être un peu paradoxale, en tout cas certainement assez originale; mais cette forme présente quelque utilité, si on la considère comme une sorte de réaction contre la légèreté avec laquelle on s'est occupé si longtemps d'une question qui présente un intérêt incontestable en hygiène et en pathologie générale, mais surtout en hypnotisme et métapsychisme.

Le Dr L. Demonchy soutient donc que, si Braid faisait de l'occlusion des paupières un signe certain de sommeil, le contraire, « *la réouverture des paupières* », *n'est pas forcément le signe du réveil.* Or le phénomène du réveil a une importance capitale : il faut bien que les individus en état de sommeil viennent à se réveiller.

Si en Belgique, par suite des expériences publiques et sensationnelles de Donato, la loi ramena l'hypnotisme entre les mains des médecins et des savants, c'est justement à cause des graves inconvénients qui se produisirent, quand des personnes non autorisées en abusèrent, laissant leurs sujets imparfaitement réveillés.

Certes, pour bien connaître le réveil, il faut connaître le sommeil, mais la réciproque est vraie, et pour se rendre un compte exact de ce qu'est le sommeil, il faut savoir apprécier la valeur et l'étendue du réveil. Ce sont deux études qui doivent marcher de pair et qui sont destinées à se compléter l'une l'autre.

J'insiste sur ce point important — écrit M. Demonchy — : il y a des degrés pour le réveil comme pour le sommeil. Le réveil peut être imparfait, local, limité à tel ou tel organe, à telle ou telle fonction. Or l'état de veille, que nous connaissons fort peu, ne peut être normal si le réveil, au lieu d'être complet en étendue, profondeur, durée, n'est que partiel par exemple par rapport à la conscience, ou aux organes, fonctions, facultés intellectuelles, sensitives, morales, etc., etc.

Il ne faut pas nous illusionner. Nous vivons entourés de gens qui vont, viennent, parlent, agissent, ont les yeux ouverts, et cependant dorment plus ou moins parfois même sur plus d'un point. Nous trouverons donc qu'il y a plus de gens qui dorment et que nous devons éveiller, que de gens éveillés que nous devons endormir. Et qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont tous des hystériques, car alors qui ne serait pas hystérique? En effet, en dehors même des hystériques, depuis l'écolier jusqu'à l'homme de science, qui de nous ne dort sur un ou plusieurs points? Les animaux eux aussi comme les hommes.

Somme toute l'on n'a pas encore déterminé d'une façon exacte où commence le réveil, où finit le sommeil. Et il ne paraît pas inutile de se demander quel est l'état normal : celui du sommeil avec des périodes de réveil plus ou moins complet, ou celui de veille coupé de période de sommeil à des degrés différents. Autrement dit, l'homme n'est-il pas un individu qui dort toujours sauf les périodes d'excitation qui le tirent momentanément de son sommeil, plutôt qu'un individu qui veille, sauf les moments où il répare ses forces par le sommeil. Et selon que l'on admettrait l'un ou l'autre de ces points de vue, l'on devrait dire : Le sommeil est l'état naturel, le réveil celui d'exception; ou bien, l'état de veille est l'état normal, le sommeil, celui d'exception.

En fait parmi les gens qui viennent nous consulter, nous en trouverons de très nombreux qui dorment depuis plus ou moins longtemps, plus ou moins partiellement, légèrement ou profondément et nous constaterons que nous avons davantage de gens à réveiller que de gens éveillés à endormir, et que l'ouverture des paupières n'est pas toujours un signe de réveil.

Ce qui s'impose à nous médecins, c'est de transformer ces dormeurs éveillés en être réveillés, c'est-à-dire en individus vivants en un état réel de veille et non en un état plus ou moins déprimant de sommeil, de somnolence, de monoidéisme plus ou moins limité.

Ainsi ce qui doit être le sujet de nos inquiétudes n'est pas si nous pouvons ou non endormir les gens, mais bien si oui ou non nous pouvons les réveiller, complètement, totalement, intégralement...

L'ouverture des paupières n'est pas forcément le signe du *réveil.* Nombre de gens ont les yeux ouverts et paraissent éveillés, et cependant dorment d'un sommeil plus ou moins profond, durable, localisé.

Savoir non pas seulement endormir, mais *surtout réveiller* — tout est là.

Il nous sera permis de faire suivre cet abrégé de la communication du Dr L. Demonchy par quelques remarques concernant l'application de ces théories aux phénomènes spéciaux du métapsychisme.

La question du réveil se présente peut-être *toujours*, dans les phénomènes médiumniques, étant infiniment probable que le médium à effets physiques ou purement intellectuels ne se trouve jamais dans un état de réveil complet, quand un phénomène se déroule, quelle que soit l'apparence contraire. Bien des mauvaises séances, chez de bons médiums, peuvent n'être occasionnées que par le fait que le sujet n'est pas parvenu à se placer dans cet état spécial qui est un commencement de trance, ou n'y est parvenu que d'une manière imparfaite.

Sans doute quand la trance du médium a été profonde, on s'occupe de son réveil ; encore on ne pousse parfois pas assez loin cette *excitation* dont parle M. Demonchy. Tout dernièrement encore, à l'issue d'une séance à laquelle assistaient aussi MM. le Dr C. Richet, G. de Fontenay et d'autres psychistes distingués, nous entendîmes la personnalité qui se manifestait dans la trance du jeune médium dire :

— Réveillez donc mieux mon médium ; la dernière fois il a été réveillé insuffisamment et il a été mal durant toute la journée du lendemain.

Cet inconvénient s'est produit aussi avec Mlle Stasia Tomczyk, bien qu'elle fût endormie par le Dr Ochorowicz, qui est un magnétiseur très expérimenté.

Mais lorsque le médium « s'éveille tout seul », ou que sa trance a été légère et presque imperceptible, on néglige de faire quelque chose pour s'assurer de la plénitude du réveil. Est-ce bien prudent ?

Peut-être faudrait-il en procéder de même avec certains expérimentateurs — très mauvais comme tels, mais incomparables pour aider l'éclosion des phénomènes — qui entrent à leur tour dans un état semi-hypnotique. Un léger degré de cet état est très probablement plus fréquent qu'on ne le suppose, surtout au cours de séances dans l'obscurité, dans lesquelles l'attente a été longue et fatigante.

Mais il y a encore une question très délicate qui se rattache à ces réveils imparfaits des médiums.

Le Dr Demonchy nous dit que certaines personnes, qui paraissent éveillées, agissent, en réalité, dans un état de léger somnambulisme. Cela est peu contestable. Quel est leur responsabilité, dans cet état ? Or les médiums ne sont pas exclus de cette règle, bien au contraire : ils doivent y être beaucoup plus sujets que la moyenne des autres individus. Quelle est alors leur responsabilité, dans certaines préméditations et préparations de fraudes ?...

L'anthropométrie des corps psychiques objectivés

M. E. Anastay, le dévoué Président de la Société d'Etudes Psychiques de Marseille, vient de publier, dans le dernier fascicule du Bulletin de cette Société, un article, intéressant et original comme tous les écrits de ce chercheur.

Tous ceux qui ont étudié un peu de près la Science psychique — dit-il — savent qu'elle est dominée à peu près entièrement par une hypothèse dont les effets se rencontrent à chaque pas dans son étude : celle du corps psychique, dont nous n'avons pas à examiner ici les preuves de soutien (qui occuperaient d'ailleurs plusieurs volumes), mais qui a été adoptée comme la meilleure, devant l'évidence des faits, par tous les chercheurs compétents : les Carl du PREL, les AKSAKOF, les OCHOROWICZ, les de ROCHAS, les de FONTENAY, les de VESME, les RICHET, etc., etc. L'hypothèse du corps psychique (appelé quelquefois double ou doublure à cause de sa ressemblance avec le corps physique), demeure, en effet, la meilleure base qu'on ait trouvée jusqu'ici pour les explications pouvant être fournies au sujet des innombrables faits qui se présentent au chercheur dans ce domaine. On rencontre ce corps psychique, nous oserons dire presque nez à nez, dans beaucoup des observations qui le mettent pour ainsi dire à nu, quelquefois d'une façon presque expérimentale :

Rattacher ce double, qui se manifeste quelquefois objectivement et même par de vraies « matérialisations », à l'existence présente d'une individualité vivante, par des moyens précis et rigoureux, serait une entreprise désirable à tout égard et susceptible de faire avancer d'un grand pas la science qui nous occupe.

Déterminer l'existence d'un de ces corps psychiques, qui aurait appartenu d'une façon indubitable à un individu décédé, serait également une œuvre d'un puissant intérêt, et même d'une importance beaucoup plus grande encore que la précédente, à cause des conséquences morales et sociales énormes qui en résulteraient, et qui sont faciles à prévoir.

Or, nous estimons que le système qui pourrait faire arriver le mieux à ce but existe ; et qu'il n'a besoin que d'être appliqué méthodiquement pour donner tous les résultats qu'on peut attendre d'une telle démonstration.

Le procédé le plus rigoureux qui puisse être fourni pour procéder à une identification exacte de ces corps psychiques, quand ils se présentent avec un certain degré d'objectivité (ce qui arrive quelquefois, surtout dans les séances organisées spécialement à cet effet) nous paraît consister dans l'ensemble des mesures employées en anthropologie et en médecine légale sous le nom d'anthropométrie. Cette branche de la science en effet, a été poussée fort loin, et elle suffit pour identifier, chaque jour, des individus profondément inconnus la veille et que, cependant, les juges n'hésitent pas à condamner aux peines les plus sévères, après la constatation de cette identité.

Pourquoi n'en serait-il pas de même (avec la pénalité en moins, bien entendu) pour ces étranges productions qui ont intrigué leur monde, comme ces nombreuses matérialisations de défunts supposés auxquelles ont donné naissance, en Italie, les séances de

la Palladino, manifestations si abondantes et si bien contrôlées, sans que pour cela l'identité de ces formations étonnantes ait été tirée bien au clair, pour tout le monde tout au moins?

Ainsi, une de ces matérialisations se produirait dans une séance : Jusqu'ici on se contentait (et c'était déjà joli, il est vrai) de prendre une photographie, ou bien on tentait d'obtenir un moulage du membre ou de la partie de membre qui se présentait à l'observation, pour garder une preuve palpable et durable du phénomène; pour tâcher de rapprocher ce témoignage de l'image conservée du personnage (mort ou vivant) supposé l'auteur indirect de l'empreinte.

Il s'agirait, selon nous, de faire mieux que nos devanciers en exigeant davantage de ces êtres mystérieux : « Si vous êtes vraiment ce que vous annoncez, pourrait-on leur dire, montrez-nous patte blanche (ou plutôt noire); c'est-à-dire, montrez d'une façon certaine, par des mensurations exactes de vos pieds, de votre main, de votre crâne, que ces mensurations sont identiques à celles que nous avons conservées de vous et qui sont en lieu sûr; nous vous prendrons alors pour ce que vous dites, mais pas avant. »

Il est vrai qu'on pourrait objecter à ce langage que les résultats de ces mensurations peuvent être, à la rigueur, rappelés par la crytomnésie, ou indiqués par la transmission mentale, ou encore dévoilés par la télesthésie ou clairvoyance, exercées par un ou plusieurs des assistants. Mais comment expliquer une clairvoyance qui s'appliquerait à des détails aussi minutieux et compliqués que ceux que nous allons examiner? Quelles sont les données qui pourraient autoriser le fait que ces particularités aient la possibilité d'être reproduites plastiquement avec les détails si coordonnés et si fins des formes possédées du vivant de l'individu auxquelles elles ont appartenu?

M. Anastay estime que la méthode la plus indiquée pour pratiquer l'anthropométrie sur les formes matérialisées serait celle qui nous vient de la *dactyloscopie*, qui, comme on sait, se fonde sur ce prin-



cipe : « Nous avons tous, au bout des doigts, des dessins compliqués formés par les lignes des papilles et des glandes sudoripares, et ces dessins une fois formés pendant la vie intra-utérine, ne changent plus pendant toute la durée de la vie. » Les combinaisons de ces dessins se trouvant multipliées à l'infini, on conçoit qu'un individu ne puisse avoir les mêmes lignes digitales qu'un autre, et que chacun porte, au bout de ses doigts, de quoi le faire distinguer de tous ses voisins.

Notre auteur a soin de fournir, dans son article, des indications sommaires, et pourtant assez précises, sur la manière d'obtenir ces empreintes digitales et de les classifier; nous y renvoyons les personnes qui désireraient les connaître; elles y trouveront aussi



une énumération des principaux ouvrages spéciaux qui traitent de la matière.

Voici maintenant dans quelles conditions M. Anastay nous propose de procéder aux épreuves en question :

Dans chaque Société psychique, les membres et surtout les médiums seraient invités à se prêter bénévolement à la formation d'une petite collection d'empreintes qui seraient aussitôt classées dans les archives de la Société, avec les noms et les indications nécessaires. On pourrait, dès lors, avec certains de ces médiums, tenter, pour commencer, l'extériorisation de leur corps psychique, pour avoir l'empreinte de ce corps et la comparer avec celle qui est restée aux archives.

Ensuite, après le décès d'une de ces personnes, une matérialisation disant se rattacher à cette personne viendrait à se produire sur un certain point du globe, avec un médium quelconque, en permettant la prise de sa forme, comme cela a déjà été fait d'ailleurs nombre de fois, soit au moyen de paraffine, d'argile, de plastiline ou même de mastic de vitrier, on n'aurait plus qu'à demander la communication de l'empreinte enregistrée à la Société d'origine sous le nom de la personnalité qui s'est manifestée de cette façon, et à faire une comparaison détaillée des deux épreuves pour confirmer ses dires.

L'application de ce procédé peut être étendue : Suposons qu'un parent ou un ami veuille avoir l'assurance qu'un des siens qui vient de succomber n'est pas perdu tout entier, et que sa personnalité n'entrera pas, avec son corps, dans le morne silence de la tombe, comme on l'a admis jusqu'ici, peut-être avec trop de facilité; quoi de plus aisé que de prendre rapidement l'empreinte des doigts du mort, encore tout imprégnés de la sueur agonique, empreintes qui pourront enlever un jour toute espèce de doute et apporter au cœur ulcéré du survivant une conviction radieuse au sujet d'une vie posthume du cher disparu?

Il est d'abord à remarquer que cette idée de la dactyloscopie appliquée aux empreintes médiumniques

n'est pas tout à fait nouvelle; M. Gellona, de Gênes, qui était d'ailleurs un bien médiocre observateur, y a eu recours au sujet d'empreintes obtenues sur la glaise ou la paraffine dans une séance avec Eusapia : on en trouvera le récit dans un numéro de *Luce e Ombra*, de Milan, paru il y a quelque cinq à six ans. M. Gellona remarquait alors que l'examen dactyloscopique prouvait que ces empreintes n'avaient pas été produites par les mains du médium ni des expérimentateurs. Mais il n'a pas eu, comme M. Anastay, l'idée de proposer que les psychistes fassent exécuter leurs empreintes dactyloscopiques dès leur vivant, pour contribuer à la reconnaissance de leur fantôme éventuel, après leur mort.

Maintenant, M. Anastay nous permettra de faire quelques observations sur son projet.

D'abord, on peut remarquer qu'il n'est pas prouvé, naturellement, que le corps fluidique, s'il existe, soit quelque chose qui reproduit si exactement le corps matériel, que les dents, les cheveux, les os, et enfin les moindres irrégularités de la surface cutanée s'y trouvent exactement enregistrés. Devons-nous donc admettre, par exemple, que si un homme mourait à la suite d'un accident qui lui écraserait les deux mains, d'un incendie au cours duquel il serait brûlé vif, etc., le corps fluidique garderait dans l'au-delà la forme des deux mains aplaties, des membres calcinés, et ainsi de suite? Cela est bien douteux : c'est même assez contraire à l'idée que nous nous sommes faite jusqu'ici de ce corps hypothétique; nous ne doutons pas que beaucoup d'autres chercheurs aient rapporté de leurs études la même impression que nous-mêmes. Pour nous, ce corps fluidique peut servir à forger des formes très différentes de corps matérialisés — *voire même de vêtements, objets*, etc.

En ces conditions, il faudrait au moins admettre que la non obtention de l'épreuve imaginée par M. Anastay ne démontrerait rien contre l'identification d'une forme matérialisée.

Mais ce n'est là, évidemment, qu'une question secondaire, en ce sens, qu'il vaudrait tout de même la peine de tenter l'expérience de M. Anastay pour le cas où serait exacte l'hypothèse du corps fluidique, reproduisant exactement le corps matériel tel qu'il était au moment de la mort.

Il y a une question plus grave. Supposez un être hypothétique quelconque de l'au-delà : le diable, par exemple, un élémental, que sais-je? Quand vous aurez obtenu la fameuse empreinte, reproduisant les lignes digitales d'une personne morte, comment prouverez-vous à ce Chrétien qui croit si bien connaître les embûches du Grand Malin, comment prouverez-vous à cet occultiste, si familier avec les *élémentals* qu'il en a toujours quelques-uns à sa disposition (!), et ainsi de suite, que ces êtres n'ont pas pris la forme d'un décédé pour vous induire en erreur? C'est d'ailleurs ce que ces messieurs nous disent tous les jours au sujet des apparitions comme au sujet des communications médiumniques.

Est-ce à dire que la proposition de M. Anastay doit être mise de côté comme étant vaine et irraisonnable? Bien loin de là; nous ne devons rien négliger pour accumuler des preuves pouvant nous donner quelques connaissances sur l'identité des êtres qui se manifestent dans nos séances médiumniques. Nous voulons dire uniquement que l'hypothèse de la clairvoyance, dont a parlé M. Anastay, n'est pas la seule à laquelle on puisse avoir recours pour combattre la conclusion spirite que l'on voudrait tirer de cette épreuve, et que notre estimé confrère va peut-être un peu trop loin quand il dit que, devant la réalisation de l'épreuve qu'il propose, « la critique la plus exigeante devrait renoncer à se faire entendre et qu'elle n'aurait plus qu'à s'incliner devant un fait aussi précis, aussi flagrant, devant une preuve d'une force aussi irrésistible ».

Un revenant de race canine !

Nous avons rapporté dans notre dernier numéro l'histoire d'un chat qui aurait vu un fantôme; un clergyman vient d'envoyer au *Light* de Londres un récit dans lequel figure le fantôme d'un chien. La narration est écrite d'une manière un peu désordonnée et bizarre; nous la reproduisons tout de même à cause de l'intérêt qu'elle présente à plusieurs points de vue.

Nous avons eu ici, au cours des cinq derniers mois, les plus remarquables manifestations dont j'aie jamais entendu parler, et qui dépassent de beaucoup ce qui se produisit dans la maison de Wesley (1). Nous avons eu récemment une voix qui nous appelait, en pleine lumière du jour, de la chambre supérieure; des apparitions fréquentes d'une dame de haute taille, habillée de blanc, *ont été vues* par tous les habitants de la maison, hormis par moi-même, quelquefois par plusieurs personnes en même temps, presque toujours en bonne lumière, parfois dans la lumière du jour. Moi-même, j'ai entendu la voix de l'apparition résonner dans la maison en présence d'autres personnes; elle était merveilleusement distincte et paraissait venir de l'air. Quelquefois, la forme a adressé la parole aux personnes qui la voyaient.

Ces merveilleux événements parvinrent à leur zénith, il y a une quinzaine de jours, par l'apparition de la dame, en plein jour, accompagnée *d'un chien*. Tous les deux furent vus ensemble, par deux fois dans un après-midi, par différentes personnes, et le

(1) Le célèbre fondateur de l'Eglise Méthodiste. — N. de la R.

chien trois autres fois dans le même après-midi; une fois *par quatre personnes au même temps*, parmi lesquelles ma fillette, âgée de deux ans à peine, qui courut derrière lui sous le lit quand il disparut, en criant : *Ba-ou! ba-ou!* Cela se passait en plein jour. Le chien a été vu plusieurs fois depuis.

Tous ceux qui ont vu le chien, le décrivent comme un terrier blanc, de haute taille, avec une grosse tache irrégulière sur le dos, un peu à droite, avec les oreilles droites, la queue coupée court.

J'ai aussi été informé qu'il semblait trembler ou frissonner violemment, et que son poil était très court et luisant. Cela correspond exactement à l'apparence qu'avait le chien durant sa vie. Aucun de ceux qui m'en donnèrent cette description n'avait jamais vu le chien en vie, et n'avait même jamais entendu parler de lui; moi-même, j'avais presque oublié son existence. Il mourut il y a une douzaine d'années et ma tante mourut il y a six ans environ. Il était son grand favori, et était remarquable par son énergie et sa vitalité surabondantes, qui se manifestaient par un tremblement intense, qui secouait tout son corps lorsque son attention se portait sur quelque chose. C'était là un trait caractéristique fort notable. Il avait aussi une grosse tache noire irrégulière sur son dos, un peu à droite de l'épine dorsale. Cette particularité était absolument inconnue à tous ceux qui virent l'apparition du chien.

Il semble, naturellement, résulter de tout cela que l'on peut supposer que l'esprit d'un chien peut survivre aussi bien que celui de sa maîtresse, au changement qu'on appelle *mort*.

Il est encore à noter que d'abord, l'apparition de la figure de dame était accompagnée de bruits comme de grondements et de grattements; cela nous avait beaucoup étonnés, puisqu'on n'apercevait aucun animal. L'apparition qui suivit expliqua enfin ces bruits que nous avions entendus.

Bien qu'on possède déjà un certain nombre de faits de cette nature, on a naturellement quelque peine à accepter des récits de faits pareils, surtout quand ils sont présentés d'une manière aussi sommaire et anonyme. Voici encore une occasion où une enquête de la *Society for Psychical Research* serait très opportune, si elle est possible.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Phénomènes spontanés à Menton

Le *Light* de Londres avait publié dans sa livraison du 18 mars 1905, le récit de quelques phénomènes spontanés qui s'étaient produits, paraît-il, dans une villa de Menton. Il s'agissait de sonnettes électriques qui fonctionnaient tout à coup d'une façon inexplicable, de lampes électriques qui s'allumaient et s'éteignaient de la même façon mystérieuse. Maintenant, M. Reginald B. Span envoie au *Light* une lettre dans laquelle il raconte ce qui suit :

J'ai été invité il y a quelques jours à dîner avec un ami, M. H. Hill (vice-consul anglais à Menton), dans la maison où s'étaient produits ces phénomènes. Cet édifice, qui n'est aucunement « hanté », s'élève sur la pointe d'une hauteur, à 800 pieds au-dessus de Menton, dans un lieu de la plus grande beauté. J'avais l'habitude d'y passer quelques mois chaque année, mais je n'y avais plus été depuis deux ans. Aucun phénomène étrange ne s'était produit dans la maison depuis plusieurs années, bien qu'on eût tâché une ou deux fois d'en provoquer le retour.

Quelques instants avant le dîner, M. Hill, un autre monsieur appelé Charrington et moi, étions assis en causant et en fumant dans une des chambres. Nous parlions spiritisme, et j'avais à peine commencé à raconter à M. Charrington (qui est un croyant aux phénomènes psychiques), des faits qui s'étaient produits dans la maison, lorsque soudain trois des lampes électriques fixées à la muraille au-dessus de nous s'éteignirent l'une après l'autre, puis elles se rallumèrent, et ensuite s'éteignirent de nouveau ; la chose continua à plusieurs reprises d'une façon absolument inaccoutumée. Les interrupteurs servant à allumer et éteindre ces lampes étaient en pleine vue devant nous; il n'y avait pas d'autre personne que nous dans la chambre, et nous sommes certains que personne ne toucha aux interrupteurs. Les autres lampes de la chambre ne subirent aucun changement. Nous examinâmes les interrupteurs mais nous n'y trouvâmes rien d'anormal. Mes amis étaient stupéfaits. Après dîner, quelques autres de nos amis s'unirent à nous pour voir si le phénomène se serait produit encore ou s'il y aurait eu quelque chose de nouveau; mais bien que nous ayons fait une séance avec l'espoir de voir quelque merveille, il ne se produisit absolument rien, probablement parce que les conditions n'étaient plus favorables — ou peut-être parce que l'atmosphère mentale n'était pas homogène.

L'un des messieurs présents, un certain M. Sandeman, avait été témoin de quelques-uns des phéno-

mènes d'il y a cinq ans, et bien qu'il fût la dernière personne disposée à croire au supernaturel, il avoue que ce qu'il vit alors était absolument inexplicable par toute cause naturelle. Il fut surtout impressionné par l'incident des billes de billard qui disparurent du centre du billard en pleine lumière, devant les yeux de neuf personnes réunies dans la chambre pour assister au phénomène — et qui tombèrent ensuite du plafond dans un coin de la chambre. Cet incident se produisit à plusieurs reprises, sous une surveillance étroite, alors qu'on ne pouvait pas parler de fraude.

Il est curieux que les phénomènes psychiques ne se produisent pas quand on les attend anxieusement, mais arrivent quand on s'y attend le moins, et il est impossible de les provoquer en tenant des séances ou par un autre moyen quelconque si les circonstances ne sont pas favorables. Un assez grand nombre de personnes, en ces derniers cinq ans, ont espéré obtenir le retour de ces étranges manifestations, mais en vain. Miss Katharine Bates, l'écrivain bien connu de sujets psychiques, a habité la maison pendant quelques semaines, mais rien ne s'est produit, et plusieurs spirites ont visité l'endroit et ont fait des séances sans résultat.

J'espère m'arrêter ici quelque temps avant de retourner en Angleterre, et peut-être serons-nous favorisés par quelques nouvelles manifestations.

REGINALD B. SPAN
Hôtel de la Plage, Cap Martin.)

Le nouveau volume de M. Delanne

Nous nous occuperons dans notre prochaine livraison du nouveau volume que M. Gabriel Delanne vient de publier à la Librairie Spirite (42, rue Saint-Jacques, Paris). C'est le deuxième tome de l'important ouvrage : *Les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts :* il porte le sous-titre de : *Les Apparitions des Morts.* Son prix est de 10 francs. Nous nous empressons dès maintenant de l'annoncer.

Les faux phénomènes de la villa " My Home "

A l'issue de la séance que la Société Universelle d'Etudes Psychiques a tenue à Paris, le 9 mars, M. Guillaume de Fontenay, qui présidait, prit la parole pour faire la suivante communication :

Au cours d'une séance précédente j'ai eu l'honneur de communiquer à la Société le récit de phénomènes extraordinaires que M. de Tromelin attribuait à la médiumnité d'une jeune fille habitant sa villa de Marseille et aussi à la médiumnité, subitement déclarée, du frère de cette jeune fille.

Les phénomènes décrits de la sorte ont donné lieu à de sérieuses réserves et ont suscité de nombreux commentaires. Nous ne pouvions nous empêcher de croire que notre correspondant avait été la victime d'une abominable duperie (1).

Et malheureusement cette conviction n'était que trop fondée.

Avec une franchise qui l'honore, M. de Tromelin m'écrivait à la date du 1er février dernier :

« Je n'hésite pas à faire mon devoir d'honnête homme en déclarant que l'apport que je vous ai raconté est absolument faux.

» Il en est de même de ma maison hantée; et si parmi toutes ces fraudes il y a du vrai, il n'est plus possible de démêler la vérité.

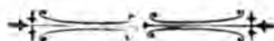
» Il faut donc rayer absolument des documents psychiques tout ce que je vous ai écrit à cet égard ».

Nous ne pouvons, messieurs, que remercier M. de Tromelin de sa sincérité. Plus que tout autre genre d'étude, la bonne foi est nécessaire dans les recherches auxquelles nous nous livrons. M. de Tromelin vient de nous donner à tous un excellent exemple, et dont nous lui serons reconnaissants.

M. Charles Richet reste à Paris

Plusieurs journaux ont annoncé que notre Directeur, M. le professeur Charles Richet, avait accepté l'offre d'une chaire de physiologie à l'Université de Mexico, que le gouvernement mexicain lui avait offerte. La vérité est tout simplement que ce gouvernement l'avait invité à faire un cours de quelques conférences à l'Université en question : M. Richet accepta d'abord ; ensuite, comme le voyage devait lui prendre quatre mois, pendant lesquels il aurait dû laisser en suspens des travaux scientifiques d'une certaine importance, il finit par renoncer à ce déplacement.

(1) Il est à remarquer que nous avons alors indiqué, d'après les bruits qui couraient dans les groupes spirites de Marseille et Nice, la vraie raison du complot dont M. de Tromelin a été la victime. — N. DE LA R.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant :* MOUTT

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Avril 1911 — Nos 7 et 8

LA RETRAITE DE M. LE Dr X. DARIEX

« Paris, le 1er avril 1911.

« Mon cher Rédacteur en chef,

« Très absorbé par mes occupations et ne résidant que fort peu à Paris, je n'ai pu, pendant ces dernières années, prendre aucune part à la direction ni à la collaboration des *Annales*.

« Heureusement, cela n'en a pas entravé la marche : vous avez su les rendre plus variées, plus intéressantes et leur avez donné un plus grand développement.

« Espérant pouvoir bientôt résider davantage à Paris et trouver un peu de temps à consacrer aux études psychiques et aux *Annales*, je conservais néanmoins cette codirection, purement nominale. Mon espérance ne s'étant pas réalisée, je passe dans la réserve, car j'estime qu'il n'y a aucune utilité pour les *Annales* et pour vous d'avoir un directeur fantôme qui n'est pas encore dans l'autre monde et qui ne paraît plus être dans celui-ci.

« Recevez, cher Monsieur, etc...

Dr XAVIER DARIEX. »

C'est avec un profond regret que nous insérons cette lettre de notre excellent ami Dariex ; mais nous avons dû nous incliner devant une volonté bien arrêtée.

Il est bon ici de rappeler que c'est Dariex qui a été le fondateur et l'initiateur des *Annales des Sciences psychiques*. Un jour, il y a vingt ans de cela, il vint me trouver, et m'exposa qu'ayant été témoin de faits remarquables, — on disait alors occultes et non encore métapsychiques, — il trouvait utile et même nécessaire de créer un journal pour les faits de cet ordre, faits nombreux, troublants, épars, et ayant besoin d'être réunis.

Et j'admirais son courage : car des difficultés de toutes sortes, surtout l'hostilité, et l'indifférence, plus redoutable encore que l'hostilité, se présentaient de toutes parts.

Pourtant, pendant longtemps, avec persévérance et énergie, il poursuivit son œuvre, cette œuvre que C. de Vesme, avec la même persévérance et la même énergie, a si brillamment continuée. Grâce à lui, grâce à C. de Vesme, les *Annales des Sciences psychiques* ont pris parmi les journaux de vraie science une place éminente.

Et ces vingt ans d'efforts n'ont pas été inutiles. Si l'on considère le chemin parcouru, on sera stupéfait de voir tout ce qui a été acquis à la science métapsychique. Quoique la synthèse, aujourd'hui comme en 1891, soit impossible encore, il y a une telle profusion de faits authentiques qu'on ne peut nier qu'il ne s'agisse ici d'une science véritable, toute jeune, mais de fécondité puissante, que les travaux de nos successeurs feront sortir enfin de l'état chaotique en lequel elle se débat, bailotée entre des négations aveugles et des affirmations absurdes.

Donc, — et c'est notre profonde conviction — l'avenir de la métapsychique est vaste. Mais, quelle que soit sa destinée, il ne faudra pas qu'on oublie les ouvriers de la première heure, et parmi ceux-là, notre ami Dariex, le fondateur des *Annales des Sciences psychiques*.

CHARLES RICHET.

Je ne puis qu'adhérer sincèrement au profond regret que M. Charles Richet exprime au sujet du départ du fondateur des *Annales des Sciences Psychiques*, et aux paroles qu'il écrit sur son œuvre. Si le travail ayant pour but d'étendre l'influence de notre Revue a été pour moi bien pénible et même douloureux, la direction scientifique a été considérablement facilitée en ce sens, que je n'ai eu qu'à suivre la voie tra-

cée par M. le Dr X. Dariex, pour être sûr de ne pas m'égarer. Certainement, cela ne m'a pas empêché de donner peut-être à la Revue une allure un peu plus audacieuse dans les recherches métapsychiques, — allure qui peut paraître justifiée par les nouveaux éléments qu'on assemble de jour en jour à l'appui de la vérité des phénomènes que M. le Dr Dariex avait pu constater il y a vingt ans déjà ; mais qu'est-ce, sinon progresser, que suivre la bonne route?...

C'est ce que nous tâcherons de continuer à faire avec les encouragements de l'éminent savant qui reste à la direction des *Annales des Sciences Psychiques.*

C. DE VESME.

Le manque d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro la dernière partie de l'article de M. Willy Reichel : *Mes constatations à Costa-Rica.*

GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Deuxième Partie. — Ses trahisons : Erreurs, illusions, impostures

A. — *Les infidélités de la chambre noire* (1)

Vu le grand nombre des documents présentés par le conférencier, il n'a été possible de reproduire ici que les plus indispensables.

La mention : cliché non reproduit *sera intercalée dans le texte après la désignation numérique des figures supprimées.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Je me suis efforcé précédemment de vous montrer le parti que l'on pourrait tirer de la photographie dans l'étude des phénomènes psychiques. Mais je dépasserais le but si je ne vous signalais pas quelques-unes tout au moins des erreurs que vous devez craindre et des fraudes dont vous pourriez être parfois les victimes.

Sur ce second point en particulier, sur cette question très vaste des fraudes, je ne chercherai pas à tout dire. On a publié de gros volumes (incomplets eux-mêmes) sur l'art et les moyens de maquiller, de retoucher et de truquer les clichés ou les épreuves. Vous me permettrez d'effleurer à peine un sujet aussi étendu. Le temps nous est mesuré et d'ailleurs j'envisage surtout l'hypothèse où vous cherchez à contribuer personnellement aux progrès du psychisme et où, par conséquent, *vous opérez vous-mêmes,* suivant une formule célèbre. Alors la fraude n'est pas à redouter ; seules les fautes et les illusions sont dangereuses. Que si vous avez à vous former une opinion sur un document étranger, je ne puis que vous donner un conseil d'ordre tout à fait général, mais combien peu scientifique ! Ne jugez pas objectivement. Neuf fois sur dix, s'il y a fraude et qu'elle soit habile, vous vous tromperiez. Jugez le document sur la capacité technique et la valeur morale et intellectuelle de son auteur, de l'homme qui l'a obtenu et qui s'en porte garant. Du moins vous ne vous tromperez ainsi qu'autant qu'il se trompera lui-même, — beaucoup plus rarement, par suite, si c'est un homme habile et éclairé.

Je ne serai donc pas complet, vous disais-je, et je ne chercherai pas non plus à être toujours strictement exact. D'abord sur certains points je ne le pourrais pas, car la science photographique n'est pas encore faite ; elle est à peine ébauchée (1). Et sur d'autres points une très rigoureuse exactitude me

(1) Cette conférence a été faite au siège de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, à Paris, le soir du 27 mars 1911. La première conférence a été publiée dans les *Annales des Sciences Psychiques* de janvier dernier.

(1) Il n'est pas indifférent à des psychistes de constater que depuis soixante ans pour l'iodure et trente ans pour le gélatino-bromure d'argent, on a développé des milliards et des milliards de plaques. Et personne encore ne sait

forcerait à entrer dans d'interminables développements. Mais je ferai en sorte que mes inexactitudes volontaires soient de celles dont on a pu dire qu'elles se rapprochent en somme plus de la vérité qu'une trop scrupuleuse rigueur.

Au surplus je serais désolé que vous pussiez me considérer un seul instant comme un chargé de cours ou un professeur. Beaucoup d'entre vous connaissent mieux que moi, théoriquement et pratiquement, les questions photographiques. Je n'ai rien à leur apprendre; j'aurais au contraire à apprendre d'eux. Je ne parlerai donc, comme l'année dernière, que pour cette majorité d'amateurs qui, munis de notions sommaires, seraient désireux néanmoins d'utiliser leurs appareils et leurs plaques pour l'étude des phénomènes psychiques.

Peut-être vous rappelez-vous que nous avons établi une grande division dans le domaine de la photographie psychique. Nous avons formé deux classes principales : 1° la photographie de contrôle; 2° la photographie de recherches ou d'exploration.

La photographie de contrôle vise un but simple : vérifier matériellement que ce que nous voyons est réel; que nous ne sommes pas hallucinés. C'est ainsi que l'on a mainte et mainte fois photographié les mouvements de table ou d'objets divers produits par Eusapia Paladino ou d'autres médiums. La photographie de contrôle utilise donc toujours la chambre noire. Nous ne connaissons pas d'autre moyen de prendre une *vue* des phénomènes. En outre, on distingue généralement ce que l'on photographie. Les yeux viennent au secours de la chambre noire. L'objectif photographique vient au secours des yeux. Ces diverses conditions sont des plus favorables. Les erreurs sont rares, vite reconnues et à peu près insignifiantes. La photographie de contrôle est une besogne relativement facile, surtout quand les séances ont lieu en lumière suffisante. C'est l'A B C. Je ne saurais trop conseiller aux débutants de commencer par là.

Avec la photographie de recherches ou d'exploration commencent les difficultés. La photographie de recherches consiste, vous vous en souvenez peut-être, à réclamer de la plaque sensible des informations que nos yeux nous refusent.

L'astronome, lorsqu'il découvre sur sa plaque des étoiles que les plus grands appareils à vision directe ne peuvent lui montrer, l'astronome fait de la photographie d'exploration. Le spectroscopiste fait de la photographie d'exploration lorsqu'il enregistre les raies de l'infra-rouge ou de l'ultra-violet; car elles échappent à la vue.

De même en psychisme le chercheur qui parviendrait à photographier auprès d'un médium, par exemple, une forme matérialisée que nos yeux ne pourraient découvrir, celui-là aurait fait de la photographie d'exploration. Vous le voyez donc, ce que nos prédécesseurs ont appelé, d'un terme assez barbare et contestable, la photographie *transcendantale*, c'est, pour nous, le prototype de la photographie de recherche psychique.

Il est cependant une seconde forme d'exploration photographique sur laquelle je dois appeler votre attention. Vous savez ce que sont les rayons de Röntgen et comment on les utilise. Ils naissent sur la paroi d'un tube de Crookes, du choc des particules dont le mouvement vertigineux a reçu le nom de rayons cathodiques. Ils ne sont pas de la lumière car ils n'ont aucune des propriétés essentielles de la lumière. Ils ne subissent ni réflexion, ni réfraction, ni diffraction, ni polarisation. Ils ne possèdent même pas cette propriété accidentelle et relative de la lumière, qui est de se montrer à nos yeux. Ils sont obscurs et invisibles. Mais par contre, à l'instar de la lumière, ils impressionnent le gélatino-bromure d'argent.

Très pénétrants, ils traversent sans aucune peine les gaz, les liquides, le papier, quelle que soit sa couleur, le carton, le bois. Ils se laissent absorber par les métaux en raison directe de leur épaisseur et de leur densité, mais ils ne sont pas complètement arrêtés encore par une plaque d'aluminium de 15 millimètres.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler avec quelle promptitude des propriétés aussi remarquables trouvèrent leur application. Röntgen fit connaître sa découverte à la fin de 1895; et le 20 janvier 1896, M. Poincaré présentait déjà à l'Académie des Sciences les radiographies de squelettes obtenues par MM. les Drs Oudin et Barthélemy. En quelques mois les rayons X eurent conquis le monde.

C'est que la technique en est admirablement simple. On peut la résumer en deux phrases : Les rayons X traversent le papier noir. La lumière ne

---

même par à peu près ce qui se passe dans le bain révélateur. Les théories du développement ne manquent pas : il y en a trop. Physique, chimique ou mécanique, chaque auteur a la sienne. On en trouvera l'énumération comme aussi l'exposé dans les ouvrages spéciaux. La seule année 1910 vient de voir éclore deux nouvelles hypothèses. L'une, électrolytique, de mon très savant collègue de la Société française de Photographie, M. Desalme, paraît fort séduisante. Deux mois plus tard, le Dr H. Thiébaut en publiait une autre, excessivement originale, d'après laquelle l'image latente serait assimilable à un ferment colloïdal. Nous n'avons point à prendre parti. Bornons-nous à constater cette longue incertitude et regardons-la comme une leçon de patience. Si dans un domaine où l'expérimentation est dix mille fois journalière il paraît si difficile d'aboutir à une connaissance même partielle de la vérité, peut-être les pontifes de la Science à majuscule, daigneront-ils jeter un regard moins altier sur nos efforts naissants et considérer avec un peu plus de bienveillance notre marche incertaine sur ce chemin où ils devraient nous précéder — mais qu'ils désertent.

traverse pas le papier noir. Conséquence : enveloppez de papier noir une plaque photographique et vous aurez un détecteur de rayons X.

Qu'étaient au juste ces rayons? Leur nom même prouve qu'on ne le savait guère. Je n'offenserai personne en ajoutant que l'on est à peu près dans la même ignorance aujourd'hui.

Les imaginations n'en travaillèrent que mieux, et toutes celles qu'agite le très noble souci de l'inconnu prirent carrière.

Cette énergie nouvelle, obscure et plus puissante que les clartés du jour, sans doute il fallait un tube de Crookes, une bobine de Ruhmkorff, quelques accumulateurs pour lui donner naissance. Mais en serait-il toujours de même? N'allait-on pas lui trouver une compagne, une sœur, une remplaçante peut-être dans les profondeurs mystérieuses de l'organisme humain? Le Dr Luys crut remarquer vers cette époque une action positive de cette nature. M. David, sous-directeur des Gobelins, le Dr Brandt et un grand nombre de chercheurs le suivirent dans cette voie où les avait précédés, je crois, le Dr Baraduc dont les premières expériences remontent à 1893.

La méthode radiographique était lancée; méthode perfide et féconde qui n'a presque rien tenu de ce qu'elle semblait promettre mais qui en revanche nous a fourni bien des enseignements que l'on ne songeait pas à lui demander.

Si vous le voulez, messieurs, nous examinerons donc successivement, afin d'apporter quelque méthode dans notre étude :

1° Les fautes, les erreurs et les illusions qui peuvent se produire lorsque l'on utilise une chambre noire; qu'il s'agisse d'ailleurs de photographie de contrôle ou de photographie de recherche;

2° Les fautes, les erreurs et les illusions qui peuvent se produire lorsque l'on utilise la méthode radiographique soit à plaque enveloppée, soit dans l'obscurité du laboratoire, à plaque nue.

J'aurais voulu aborder aujourd'hui même avec vous ces deux points bien différents; mais les développements qu'ils comportent m'en empêchent et nous ne pourrons nous occuper ce soir que du premier.

FAUTES ET ILLUSIONS DANS LE PROCEDE A LA CHAMBRE NOIRE

Le doublement des images

Les deux principales erreurs qui puissent résulter de l'emploi de l'appareil photographique ordinaire (ou stéréoscopique) sont le doublement de l'image et la double exposition. Toutes deux produisent certaines anomalies qu'une analyse serrée montre identiques, mais que nous séparerons pour plus de clarté. Et nous commencerons par l'examen des images doublées en pose unique et de leurs variantes.

Combien de fois, messieurs, ne vous a-t-on pas montré sur une épreuve photographique un personnage quelconque, et, à côté dudit personnage, une sorte d'ombre ou de reflet, de silhouette plus ou moins transparente. Et l'on ne manquait pas d'ajouter : « Le modèle s'est probablement dédoublé au moment de la pose. Ce que vous voyez à côté de lui, c'est son double fluidique extériorisé. » Messieurs, je ne conteste aucunement la possibilité d'un tel phénomène. Si l'homme qui vous présente ce document vous dit l'avoir obtenu lui-même; s'il est instruit, cultivé, doué de jugement et de probité scientifique; s'il est, en outre, bon opérateur et bon technicien de la photographie, et s'il vous affirme s'être mis à l'abri de toutes les causes d'erreur et notamment de celles que je vais vous indiquer tout à l'heure; alors, vous ferez sagement de prendre en sérieuse considération la pièce qui vous est soumise. Si toutes ces conditions ne se trouvent pas réalisées, défiez-vous.

Une foule de causes différentes, en effet, peuvent produire un tel phénomène; et comme plusieurs de ces causes sont liées aux détails de construction des chambres noires et des obturateurs, il importe, si vous constatez sur un de vos clichés un doublement de ce genre, il importe, dis-je, que vous examiniez scrupuleusement l'appareil dont vous vous êtes servi pour l'obtenir. Vous trouverez presque toujours sans trop de peine l'origine du mal.

Ainsi dans le cas d'un portrait, par exemple, vous pouvez avoir exposé la plaque, c'est-à-dire tiré le volet du châssis avant d'armer l'obturateur. Avec certains obturateurs cela ne présente aucun inconvénient parce qu'ils s'arment sans démasquer. Avec d'autres, au contraire, on donne ainsi une première pose tout à fait inattendue et pendant laquelle votre modèle pouvait ne pas être à sa place définitive. Résultat : un doublement.

Vous avez, je le veux bien, commis une forte étourderie; mais le même fait peut se produire sans que vous soyez coupable. Certains obturateurs sont assez quinteux. Vous en possédez un qui ne démasque pas en s'armant. Vous agissez en conséquence et ne vous préoccupez pas du volet d'arrière. Un beau jour, sans que vous l'ayez prévu, l'appareil a une défaillance et démasque à l'armement. Nous retombons dans le cas précédent. Vérifier souvent le bon état des obturateurs.

Autre cause de doublement : un petit trou dans la planchette de l'objectif. Ce cas ne se présente guère avec les appareils légers; mais il n'est pas très rare quand on emploie des appareils plus volumineux et notamment des chambres d'atelier sur lesquelles on adapte au moyen de vis et successivement

un certain nombre d'accessoires divers. On peut oublier de boucher à la cire ou au moyen d'une cheville le passage d'une petite vis. Cet orifice étroit agit en sténopé et donne naissance à un tableau parasite. L'axe du trou étant le plus souvent parallèle à celui des lentilles, votre modèle se trouve doublé, et l'image secondaire est déplacée vers la gauche de l'image principale si le trou est à droite de l'objectif, vers le haut, s'il est en bas, et ainsi de suite. Donc vérifier le devant de votre appareil quand vous découvrez un doublement sur vos plaques. Mesure prudente avant de crier au miracle.

Si vous êtes un amateur passionné, le soufflet de votre kodak peut faiblir. Tout s'use; et puis il y a les épines des buissons où vous le promenez. Qu'un petit trou se produise et, suivant la région atteinte vous constaterez des effets bien différents. Voulez-vous que nous examinions ensemble ce qui va se passer. Voici (fig. 1) une chambre photographique, l'objectif réduit à son centre optique en O, la plaque en PP', et le soufflet qui relie l'avant à l'arrière. Vous observerez que les plis du soufflet offrent deux catégories de parois qui alternent ensemble : les éléments *a* qui, prolongés, iraient couper l'axe de l'instrument en arrière, du côté de la plaque; et les éléments *b* qui, prolongés, couperaient l'axe vers l'avant, c'est-à-dire du côté de l'objectif. Supposons maintenant qu'un trou étroit ait été percé dans un des éléments *a*, par exemple du côté gauche, en *t*. Cet

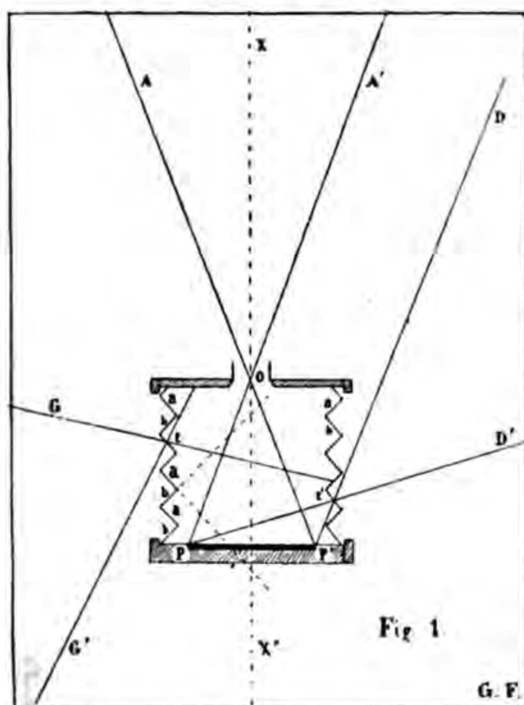


Fig 1

orifice livrera passage à un faisceau de lumière G*t*G' venant du côté gauche de l'appareil et surtout de la région arrière (1). Mais ce faisceau ne donnera lieu à aucune image parce qu'il ne tombera pas sur la

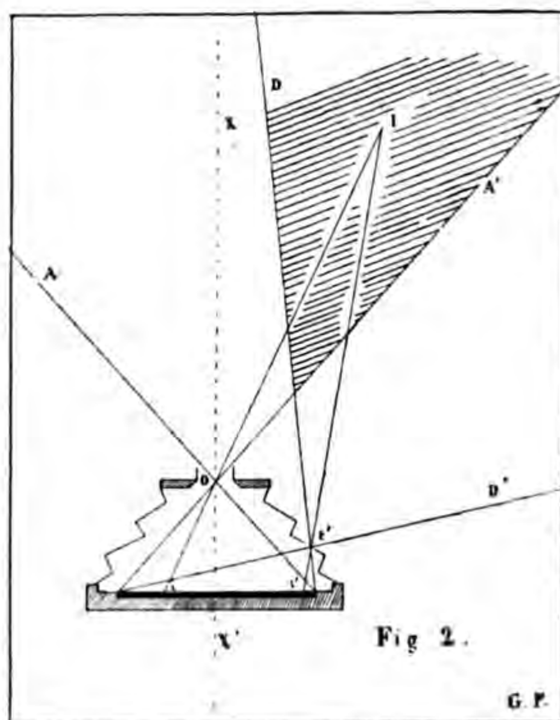


Fig 2.

plaque. Il éclairera seulement d'une faible lueur les parois antérieures de l'appareil. Si le trou est très petit vous pourrez longtemps ne vous apercevoir de rien. S'il est plus important vous observerez simplement sur vos plaques un voile accidentel plus ou moins général dû à la diffusion de la lumière parasite sur les parois, cependant noircies, de l'appareil.

Supposons au contraire que le trou ait été percé sur un des éléments *b*, en *t'*, par exemple. Cet orifice livrant passage aux rayons lumineux émanant de l'horizon antérieur droit, notre plaque recevra l'image de tous les objets compris dans la nappe extérieure de la pyramide déterminée par les coins de ladite plaque et le trou *t'* considéré comme sommet. En d'autres termes toute la partie D*t'*D' de la figure viendra donner une image parasite qui se superposera à l'image normale fournie par l'objectif et inscrite dans la zone AOA'.

Vous remarquerez, messieurs, que dans le cas exprimé par la figure 1, l'image parasite sera complètement étrangère à l'image normale. Vous photo-

(1) En effet, l'obliquité de la ligne G*t* sur l'élément de paroi considéré, sera rarement atteinte dans la pratique; car d'une part l'étoffe ou la peau du soufflet n'est pas sans épaisseur; et d'autre part il y a presque toujours un pli voisin qui vient, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de la chambre, limiter l'angle du faisceau parasite.

graphiez en même temps, comme on dit, la Champagne et la Picardie et vous n'avez pas à proprement parler un doublement, puisque les faisceaux



Fig. 3.

AOA' et D*t*D' ne se joignent que par leurs nappes intérieures.

Il peut en être différemment. Si par exemple vous faites usage d'un objectif à plus grand angle ou encore d'une chambre à soufflet dit conique, tel qu'en possèdent un grand nombre de foldings ou d'appareils de tourisme, il arrivera parfois que les nappes extérieures des deux pyramides considérées précédemment se pénétreront, comme vous le verrez, en projection dans la figure 2 ; et vous comprendrez facilement que tout objet I situé dans la région hachurée commune aux deux volumes, donnera lieu sur votre plaque à deux images : l'une *i* fournie par l'objectif et l'autre *i'* fournie par le trou du soufflet. De nouveau nous retrouvons le phénomène de l'image doublée.

Ce phénomène, vous le voyez, messieurs, n'est en ni ni bien merveilleux ni bien difficile à comprendre ; mais il peut être produit par tant de causes différentes ; les appareils sont de modèles si variés et les circonstances de lumière, de mobilité ou d'immobilité, de temps de pose, d'orientation, etc., sont si nombreuses et si importantes en l'espèce, qu'il est pour ainsi dire impossible, sur le simple vu d'une épreuve ou même d'un cliché, de préciser la faute commise.

On m'apporte quelquefois — et à vous aussi probablement — des photographies qui présentent une anomalie quelconque, et l'on marque une certaine surprise quand je déclare ignorer ce qui s'est produit. On se retire avec un air déçu qui signifie : Je vous croyais plus fort que cela. C'est trop d'honneur que l'on me fait. Je n'ai pas encore la double vue. Et que diraient ces braves gens si je leur avouais que l'an dernier j'ai passé huit jours à chercher l'explication d'un doublement venu sur une de mes plaques avec un de mes propres appareils? C'est un cliché très curieux au point de vue présent. On vous le projettera tout à l'heure et je voudrais, s'il me reste un peu de temps à la fin de la séance, vous donner, l'appareil en main, la clef bien simple d'une énigme qui nous a coûté, à plusieurs amis et à moi, pas mal de peine à résoudre.

D'autres fois, quand vous répondez : « Voici probablement ce qui s'est produit, ce qui tout au moins a pu se produire », votre interlocuteur ne manque pas de riposter d'un air piqué : « En somme, vous ne m'offrez que des hypothèses. » Mais naturellement. On ne peut rien offrir de plus. Combien de fois devrons-nous répéter que *seul, l'auteur d'un cliché peut répondre pour son cliché*. Et encore ne le peut-il pas toujours. Il ne le peut jamais s'il est ignorant ou maladroit, s'il est étourdi ou désordonné. Quelle confiance accorder par exemple à un homme qui, remettant ses plaques exposées dans une boîte de plaques vierges risquerait ainsi la double exposition? Et je ne mentionne là qu'une des nombreuses fautes que l'on ne devrait jamais commettre et que l'on commet trop souvent.

Je voudrais maintenant, messieurs, vous parler d'une autre sorte de doublement. C'est la plus simple de toutes. Elle est si naïve qu'il vous paraîtra d'abord peut-être que j'aurais pu me dispenser de vous en parler ; mais par sa simplicité même elle nous permettra de saisir le mécanisme de l'impression lumineuse et elle nous fournira une transition toute naturelle à des phénomènes connexes.

Voulez-vous examiner le cliché 2129. — T. Et d'abord excusez-moi de vous montrer un peu trop souvent ma propre image. Si je travaillais dans un laboratoire de l'Etat avec un petit bataillon de sous-ordres, je vous montrerais mes préparateurs. Comme il n'en est pas ainsi, j'hésite à déranger les gens pour me servir de modèles. D'ailleurs on n'a pas de meilleur aide que soi-même et qui vous comprenne mieux. Veuillez donc observer que l'on me voit des deux côtés de mon appareil; ce qui peut sembler excessif. Que s'est-il passé? Me serais-je dédoublé? Vous ne me croiriez pas si je vous disais oui. Je n'ai jamais

pu trouver en moi un atome de médiumnité. Et puis il faudrait que le bouchon de mon objectif se fût dédoublé aussi, car vous en voyez deux. La vérité est beaucoup plus simple.

J'ai installé une chambre noire devant une glace (toujours pour opérer seul, tout en voyant ce que je faisais). J'ai tendu une étoffe sombre derrière l'appareil et je me suis placé à gauche de celui-ci. J'ai désobturé, posé six secondes et réobturé. J'ai alors passé à droite et agi de même.

La lumière était très défectueuse et je ne propose pas cette vue à votre admiration. Je la soumets seulement à votre examen et vous prie d'observer que je n'ai rien de fantomatique. Vous me voyez opaque et solide. La raison, c'est que j'avais derrière moi un fond noir. Par conséquent, lorsque j'étais à gauche rien ne venait impressionner la plaque dans la région que j'allais occuper le moment d'après; et quand je me suis placé du côté droit, aucune impression à gauche n'est venue s'ajouter à celle que j'avais produite.

Voulez-vous maintenant examiner le cliché 2132. — T. J'ai installé une petite chambre sur pied à 5 mètres de la cheminée que vous voyez. J'ai diaphragmé assez pour n'avoir pas à me presser outre mesure, et j'ai désobturé. Puis je me suis rendu paisiblement au coin droit de la cheminée où j'ai compté mentalement 65 secondes. J'ai alors passé à l'autre bout en comptant encore 65 secondes.

Après quoi j'ai repris non moins paisiblement le chemin de mon appareil que j'ai réobturé.

Vous remarquerez deux choses, messieurs : c'est d'abord que mes allées et mes venues n'ont laissé aucune trace sur la plaque; la seconde, que, contrairement au cliché précédent, je suis ici fantomatique et d'une transparence vraiment effrayante. Ces deux phénomènes ont une même cause. Le fond sur lequel je me détachais était relativement clair. Or les objets que je cachais à droite ont agi pendant 65 secondes sur la plaque lorsque je me suis transporté à gauche. La pose était suffisante pour avoir une image à peu près complète. Même raisonnement pour les objets de gauche. Et remarquez que moi-même j'avais un gilet clair, une culotte grise et des chaussures jaunes. Si je m'étais vêtu de noir complètement on n'aurait vu que ma tête; et si j'étais nègre on n'aurait vu que deux yeux blancs flottant dans l'atmosphère. Ç'eût été fort impressionnant.

De ces deux clichés, vous pouvez donc, messieurs, dégager déjà un semblant de formule. Voulez-vous un *doublement* solide, sans rien de fantomatique? Habillez-vous de clair et placez-vous sur un fond très sombre. Cherchez-vous à être vaporeux, aérien, au point même de disparaître? Couvrez-vous de noir et placez-vous devant un fond clair.

Le troisième cliché que je vais vous présenter (2133. — T) confirmera en partie double la très juste conclusion que vous venez de tirer. Ce cliché a été obtenu dans des conditions semblables. J'ai compte trente secondes devant une des fenêtres et trente secondes devant l'autre. Vous savez qu'une fenêtre ouverte sur un appartement un peu profond et obscur fournit un des meilleurs fonds noirs que l'on puisse se procurer. Aussi le haut de mon corps est-il tout à fait normal. Mais je n'ai pas de jambes, ou si peu! Je les aurais encore bien mieux perdues dans un pantalon noir et des chaussures mates.

Messieurs, j'ai l'air de vous apprendre à truquer des clichés. Ce n'est pas mon but; mais il faut que vous sachiez combien il est facile de les truquer et comment ils peuvent même, si j'ose le dire, se truquer tout seuls. Voulez-vous que nous fassions une supposition? Une supposition qui n'a rien de fantaisiste ni d'invraisemblable. Vous êtes partis deux ou trois en automobile. Tel coin de province que vous ne connaissez pas vous attire, et votre Folding est de la fête. Depuis le matin vous roulez. Il est onze heures, midi peut-être. Vous approchez de l'étape où l'on déjeune. Encore un village, un dernier village. Vous l'abordez en vitesse au mépris des poteaux chargés d'inscriptions comminatoires. Et brusquement vous coupez les gaz. Non, ce serait péché de



Fig. 4

passer devant cette église romane sans en emporter un souvenir. En batterie le Kodak et vivement un instantané du portail. Il y a aussi une jolie abside.

Prenons-la. Et tout de même il faut voir l'intérieur. D'abord vous ne distinguez rien : il fait trop sombre.



Fig. 5.

Mais bientôt vos yeux s'accoutument. Vous découvrez un beau chemin de croix, de merveilleux chapiteaux, et quels vitraux au fond du chœur ! Justement vous avez dans un de vos châssis une plaque orthochromatique anti-halo. Comme elle serait bien placée ici ! Mais voilà, avec l'écran jaune et en diaphragmant un peu, la pose serait interminable : 1 h. 1/2, 2 heures peut-être. Comment faire ?

Un vague sacristain s'approche et tout de suite votre résolution est prise. Cet homme veillera sur l'appareil pendant que vous déjeunerez. Vous montez votre Folding au fond de l'église, non sans l'entourer d'un rempart de chaises. Tirons le volet, démasquons l'objectif. Argentons quelque peu la main du brave homme, et en route. Le repas n'est plus qu'à 2 kilomètres. On reviendra chercher l'appareil tout à l'heure.

Et maintenant que va-t-il ou que peut-il se passer ? Le sacristain ne serait pas sonneur de cloches s'il n'avait soif, et la jolie pièce luit au creux de sa main. Vous pensez bien qu'il la dirige en droiture vers le seul endroit où l'on boive du bon vin. Mais voilà que la Jacqueline, la femme au défunt Jacquelin vient faire un bout d'oraison pour son mari. Bénissez le Seigneur qu'elle ne soit pas curieuse. Elle voit bien votre appareil mais elle n'y touche pas, ne presse aucun bouton, ne déclenche aucun irréparable malheur. Seulement elle monte près du chœur, s'installe et s'absorbe dans sa prière au beau milieu de votre plaque.

Elle est partie, quand vous revenez. Combien de temps est-elle restée ? Mystère. Voici de nouveau le sonneur qui accourt au bruit de votre voiture. « On n'a rien dérangé, mon brave ? — Ah ! ouiche, mon bon monsieur, il n'est tant seulement pas entré *un* souris dans l'église. »

C'est à la lumière rouge que vous aurez peut-être un étonnement. Je dis peut-être, car rien n'est moins sûr. Tout dépend de la nuance des frusques de la brave femme, du fond sur lequel elle se détachait, du temps qu'elle est restée, du temps de pose total et d'une infinité de détails que je ne peux énumérer. Mais s'il vous arrive de découvrir un jour quelque anomalie ou quelque apparence de fantôme sur une plaque qui a posé ainsi *sans vous*, ne vous enflammez pas. Considérez qu'ayant déserté votre poste de combat vous ne savez pas ce qui s'est passé durant la bataille ; et avant de saisir de votre cas l'Institut Général Psychologique ou les corps savants, pensez à la veuve du regretté Jacquelin.

Voici deux clichés, messieurs, que j'ai pris pour vous faire toucher du doigt la simplicité de ce genre de phénomènes.



Fig. 6

Sur le 2130. — T., j'ai posé trois minutes dans le fauteuil où vous me voyez. Puis j'ai laissé l'appareil ouvert trois autres minutes encore. Au développement ma transparence m'a paru trop grande. J'ai donc recommencé. En 2131. — T., j'ai posé de nouveau trois minutes dans le fauteuil et je n'ai plus donné qu'une seule minute complémentaire. Aussi vous voyez que je suis moins vaporeux.

Permettez-moi de vous faire observer pendant que j'y songe, un point qui n'est pas sans importance. Plusieurs personnes s'imaginent que la stéréoscopie est un remède à tous les maux, une garantie contre toutes les fraudes et contre tous les accidents. C'est une grave erreur. Oui, la stéréoscopie vous met en garde contre un grand nombre de fautes et par exemple ne permettrait pas facilement de se laisser prendre à un doublement provenant d'un trou dans le soufflet ou la planchette de l'objectif. Mais tous les clichés que vous venez de voir auraient pu être aussi bien pris à la chambre double et regardés au stéréoscope. Rien n'aurait été changé au résultat. Les fantômes auraient pris du relief, voilà tout, et leur transparence n'en aurait été que plus bizarre et plus curieuse.

Vous observerez sans doute, messieurs, avec beaucoup de raison, que tous les clichés précédents étaient largement posés, puisqu'ils l'ont été de six secondes à six minutes et que les fraudes ou accidents que je viens de vous décrire en dernier lieu n'auraient pas pu se produire dans le cas de la photographie instantanée. Rien n'est plus exact, en effet. Si l'instantanéité n'exclut ni les doublements par sténopé ni ceux qui proviennent d'un vice de l'obturateur ils éliminent tous ceux qui dérivent d'un changement de position notable du sujet. Malheureusement, vous le savez, l'instantanéité n'est pas toujours applicable. Loin de là. Mais surtout il est très difficile, pour ainsi dire impossible, quand on vous présente une épreuve, ou même un cliché, d'affirmer que la vue a été prise instantanément dans toutes ses parties.

Permettez-moi de faire passer sous vos yeux un cliché qui me paraît curieux à plusieurs égards et particulièrement instructif. Les précédents, je les ai pris en vue de la réunion de ce soir, dans un but de démonstration. Ce sont des truquages dans toute l'horreur et la force du terme. Il n'en est pas de même pour la projection que vous allez voir (038). Ce cliché-là, je l'ai pris fort innocemment. Il porte les caractères habituels de l'instantanéité, car si les enfants s'attendant à être photographiés avaient déjà pris l'air figé traditionnel en pareille occurrence, leur mère, elle, était en mouvement, a été prise en mouvement, d'une façon tout à fait instantanée. Comment donc se fait-il que l'on voie à travers sa tête les croisillons de la fenêtre comme on voyait tout à l'heure le fauteuil et la cheminée à travers mon corps? Et pourquoi les croisillons que devrait cacher sa tête sont-ils plus sombres que les autres,



Fig. 7.

alors que normalement ils devraient être un peu plus clairs (le visage paraissant un peu plus clair que l'ensemble des croisillons et montants de la fenêtre)?

Il serait amusant de mettre au concours cette double question et de voir qui pourrait y répondre exactement. Peu de personnes probablement, car ne cessons pas de le répéter, pour analyser un résultat photographique, en cas de difficulté sérieuse, *il faut l'avoir obtenu soi-même*. Eh bien donc, voici ce qui s'est produit, et c'est fort simple. On était à l'heure du thé, en arrière-saison. Temps sombre. Peu de halo à craindre de la fenêtre, par conséquent, et d'ailleurs plaque anti-halo. A l'intérieur, rien encore d'allumé. J'ai désobturé d'abord, puis, quand j'ai cru le moment favorable, après quelques secondes peut-être, j'ai donné un éclair de magnésium.

Le cliché que vous avez sous les yeux est donc le résultat de deux impressions lumineuses : 1° la lumière du jour ou plutôt du crépuscule qui, pratiquement, s'est bornée aux vitres de la fenêtre qu'elle a dessinées en clair avec des croisillons très noirs (contre-jour) ; 2° à cette impression très sommaire est venu se superposer l'éclair du magnésium. Ce dernier a illuminé (trop peu, du reste), les personnages, les rideaux et... tous les croisillons, sauf précisément ceux qui, abrités par la tête de la donneuse de thé, sont restés au ton fourni par la lumière extérieure.

Messieurs, si j'insiste aussi longuement sur la démonstration de faits tellement simples, ce n'est pas que je doute, soyez-en sûrs, de votre perspicacité d'opérateurs. Les photographies que vous ferez vous-

2

mêmes, je suis certain qu'elles ne vous abuseront pas et que vous aurez tôt fait de percer à jour leurs malices. Je voudrais avant tout vous mettre en garde contre les documents vagabonds que l'on colporte et que l'on commente, qui viennent on ne sait d'où et que d'aucuns prennent au sérieux d'autant plus volontiers qu'un document photographique, je ne saurais trop le répéter, échappe presque toujours, à toute analyse étrangère. Son auteur seul peut savoir ce qu'il vaut. Seul il peut le dire, il doit le dire, en entrant, s'il est nécessaire, dans les plus minutieux détails d'exécution. Ce n'e t pas ainsi que procèdent en général les parents de clichés véreux.

Soyez donc pleins de prudence quand l'auteur d'un document extraordinaire ne vous sera pas connu. Nous avons été si fréquemment trompés les uns ou les autres! Et parfois bien innocemment, dans le principe.

Il faut savoir faire la part des choses, messieurs, de la jeunesse, de la gaieté, de l'entraînement des camarades. Quand on a vu à l'œuvre, ne fût-ce qu'une ou deux fois, une excursion de photographes-amateurs comme en organisent presque toutes les sociétés de Paris ou des villes de province, on est surpris qu'il ne s'en échappe pas une source encore plus abondante de mystifications. Levés de bonne heure, ces jeunes hommes ont, toute la matinée, grimpé des coteaux et visité des sites. On a brûlé de nouvelles plaques après un long repas, joyeux naturellement. L'heure vient de regagner la petite station où s'arrête le train. Mais à gauche, tout près, au bout d'un chemin creux, voici une ruine pittoresque, ou quelque chaumière branlante, un dolmen, une carrière, que sais-je ? « Holà ! vieux Daguerre, crie l'un de nos jeunes gens, viens-là m'*animer le paysage*. — Penses-tu, répond l'autre? Il ne fait plus clair. — Mais si, mais si, viens vite, j'ai encore une plaque et un restant de jour. — Combien de temps tu me colles au piquet. — Trois minutes, pas un liard de moins ni de plus. — Allons-y. » On court, on s'installe, on commence. « Ah ! zut, j'en ai assez, crie le « vieux « Daguerre » au milieu de la pose qu'il abandonne sans honte. » L'autre se fâche, s'obstine un moment, puis remet le volet en bougonnant. On s'en va et tout en marchant ils se mettent à rire. « Dis donc. Tu as dû *faire fantôme*. Montrons ça à Untel. On s'amusera. » Untel, vous l'avez deviné, c'est le spirite ou le psychiste de la localité; car si peu nombreux que nous soyons encore, il faut nous rendre cette justice que nous sommes représentés à peu près partout.

Si Untel est homme d'esprit, il rit de la plaisanterie et réclame une épreuve pour sa collection de fumisteries. Mais si par hasard il porte en sa poitrine un cœur

Vêtu de probité candide et de lin blanc,

comme le Booz du poète, ou si, en prose, il est un peu naïf, tout de suite il prend feu, demande la plaque, la fait agrandir, braque des loupes, construit des hypothèses, écrit aux journaux, aux revues; et voilà un fantôme de plus lâché dans le monde des vivants.

La double exposition

Je vous ai dit tout à l'heure, messieurs, que les deux principales causes d'erreur, lorsque l'on emploie la chambre noire, étaient les doublements de l'image et les expositions doubles. Nous venons d'examiner quelques cas de doublement et leur corollaire : la transparence du modèle. Nous allons dire maintenant deux mots et deux mots seulement de la double exposition.

Elle est de beaucoup l'accident le plus fréquent en photographie, et je ne pense pas qu'un seul d'entre nous puisse se vanter d'ignorer ce déboire. Il consiste à employer deux fois la même plaque, en d'autres termes, à l'exposer deux fois.

Voici généralement ce qui se passe. Si vous possédez un appareil touriste muni de châssis doubles et que vous ayez pris une vue sur la face numérotée 1 du châssis, vous pouvez oublier de changer de face votre châssis. Double exposition. Vous pouvez encore, si vous manquez d'ordre, vous figurer après une excursion, n'avoir exposé que dix plaques, et, de fait, en avoir exposé onze. Vous développez donc les plaques des cinq premiers châssis, que vous rechargez. Le lendemain vous repartez et vous exposez d'abord les plaques du sixième châssis. Or, nous supposons que l'une d'elles avait été exposée. Même accident. Les appareils à magasin, fussent-ils munis des compteurs les plus perfectionnés, ne vous mettent pas à l'abri d'insuccès de ce genre. N'insistons pas Tout le monde a bu ce calice.

Faut-il ajouter que bien rarement une double exposition accidentelle pourra vous induire en erreur. Il faudrait une série de rares coïncidences. Le plus souvent on superpose un paysage à un autre paysage. On mêle deux groupes ou bien l'on installe au plein milieu d'une marine le volumineux panache d'un chapeau féminin. Vraiment cela ne tire pas à conséquence.

Il n'en va pas de même de la double exposition voulue, systématique, repérée. Par elle au contraire on obtient des truquages d'une grande perfection lorsque l'on s'est constitué l'outillage approprié, et, s'il faut croire vraie toute chose jugée, c'est à la double exposition que le célèbre Buguet dut sa gloire éphémère et son mauvais renom durable. Il est facile de comprendre ce qu'un professionnel de la photographie peut faire lorsqu'il a pris à tâche de tromper ses clients. S'agit-il de produire à côté de l'un d'eux,

sur une photographie, la forme atténuée et plus ou moins vaporeuse d'un fantôme anonyme? Rien de plus simple. Vous drapez d'étoffes claires, de mousseline par exemple, un modèle, et vous lui donnez la pose que vous désirez, devant un fond noir, dans une lumière faible. Rien ne vous empêche même, pendant que vous êtes au travail, d'exposer ainsi une ou plusieurs douzaines de plaques que vous replacez soigneusement ensuite dans leurs boîtes. Vienne le client, vous mettez en châssis une des plaques ainsi préparées et vous vous en servez comme d'une plaque vierge. Précaution utile toutefois : marquer légèrement lors de la première exposition le haut ou le bas de la plaque et tenir compte de cette marque lors de la seconde pose. Vous ne risquerez pas ainsi d'avoir un fantôme la tête en bas, ce qui paraîtrait invraisemblable à quelques personnes.

A défaut d'un modèle vivant, une poupée, un buste en plâtre drapés convenablement peuvent suffire.

L'obtention d'un fantôme ressemblant à une personne déterminée, voilà naturellement une bien autre affaire. Mais si le truqueur a pu se procurer (ou copier) soit une photographie, soit un portait de la personne en question, le problème redevient d'une grande simplicité, car il n'est pas nécessaire du tout que le modèle soit en ronde-bosse ; et ses dimensions initiales importent peu. Il suffit que les dimensions de l'image qui se forme sur la plaque correspondent à peu près à celles du *client* qui posera sur cette même plaque. Or, c'est une simple question d'objectifs et de distance et tout le monde sait que cela se résout aussi facilement par la pratique que par le calcul. Je vais d'ailleurs faire passer sous vos yeux quelques clichés caractéristiques à ce point de vue. Je les ai pris intentionnellement avec une simple chambre touriste, sans modèle, sans poupée et en employant exclusivement deux gravures. L'une est la fameuse lithographie de James Tissot représentant les matérialisations produites par Eglington. L'autre, c'est Mme Héglon, de l'Opéra, telle qu'on la voit sur la couverture d'un vieux numéro du *Figaro Illustré.*

Ces truquages, bien médiocres, vous montreront quel parti l'on peut tirer des poses successives lorsque l'on substitue à un matériel rudimentaire les ressources d'un atelier bien organisé, des caches et des contre-caches, des cônes de dégradation et tous autres accessoires habituels. J'insisterai d'autant moins longuement sur ce point que vous trouverez dans un grand nombre d'ouvrages spéciaux — et parfaitement profanes — tous les éclaircissements nécessaires. Il serait erroné de croire, en effet, que la double exposition systématique ne sert et n'a jamais servi qu'à simuler des phénomènes occultes. C'est au contraire un véritable procédé d'art dont on use légitimement en mainte occasion, quand ce ne serait que pour rapporter quelques nuages sur un ciel de cliché trop uniformément clair.

Enfin on l'emploie également dans un but purement récréatif et fantaisiste. L'amusant cliché 2119 que j'ai extrait de la *Photo-Gazette* vous donnera une idée de ce que l'on peut obtenir dans ce genre.

Je vous disais, messieurs, au début de cet entretien, que les doublements d'images et les expositions doubles étaient les deux principales sources des anomalies qui se produisent sur nos clichés à la chambre noire, anomalies qu'il faut bien se garder d'interpréter dans un sens trop naïvement *psychique.* Je m'en voudrais, cependant, de vous laisser croire qu'il n'y a pas d'autres causes d'erreur ou d'illusion. Au contraire, il y en a beaucoup. Il y en a tant, que je ne pourrais pas vous les signaler toutes. Quelques-unes, d'ailleurs, et notamment toutes celles qui proviennent des bains révélateurs et fixateurs seront mieux à leur place un peu plus tard, quand nous parlerons de la méthode radiographique. Je vais cependant dès maintenant vous mettre en garde contre une interprétation fausse où j'ai vu tomber par deux fois des gens très sérieux mais par malheur insuffisamment documentés sur les menus incidents de la photographie au magnésium par éclairs instantanés. Il s'agit des projections d'étincelles ou de matière enflammée qui résultent d'une poudre insuffisamment porphyrisée, d'un allumage défectueux ou de toute autre cause analogue. Lorsque ces particules ou ces masses lumineuses traversent le champ de l'objectif, elles forment sur la plaque une ou plusieurs bandes claires que j'ai vu prendre, je vous le répète, pour des *cordons fluidiques.* Les clichés 031 et 032 sont intéressants à cet égard. Le 031 porte en outre à son coin gauche supérieur une autre anomalie sur laquelle nous reviendrons un peu plus tard.

Enfin les halos, halo de diffusion ou halo de réflexion, donnent lieu parfois à des méprises que je vous signale sans y insister davantage.

Le cliché 033, extrait, comme les deux précédents, de ma collection de rebuts et de ratés, vous montrera un halo de tout premier ordre. Il est venu s'y ajouter, sous forme de traits lumineux divergents, un second insuccès dont nous parlerons à propos de la méthode radiographique, et que je vous prie, en attendant, de ne pas considérer comme un feu d'artifice de rayons odiques ou autres.

Un châssis de plaque légèrement fendu ou mal joint donne fréquemment des coups de jour qu'il ne faut pas attribuer non plus à quelque manifestation inexpliquée. Je ne vous en montrerai pas, car je n'en ai pas trouvé en passant l'inspection de mes clichés et d'ailleurs le phénomène est connu de tout le monde ; mais en revanche, et faute de coups de jour, voici ce que l'on pourrait appeler un coup d'ombre



Fig. 8. (Cliché 2121)

(cliché 035). Ce cliché est assez ancien, de sorte que je ne me rappelle pas ce qui a pu se produire; mais vous pouvez être certains qu'il n'y avait là rien d'occulte. Le cliché 036 nous montre, sous forme de comète, un coup d'ombre analogue au précédent.

Je vous parlais tout à l'heure de *cordons fluidiques*. Permettez-moi de faire passer sur l'écran un assez joli spécimen de la collection d'un chef d'escadron en retraite de mes amis. Observateur éclairé, bon photographe, homme instruit qu'une forte culture scientifique a prémuni de longue date contre les illusions et les petits sortilèges accidentels de la photographie, le commandant Audebrand m'a prêté avec obligeance le cliché dont voici une reproduction. Faut-il ajouter qu'il n'attribue aucune origine merveilleuse à la sorte de parabole demi-lumineuse qui paraît sortir de son estomac?

Je vous soumets également une seconde pièce de sa collection. Il n'a pas su m'expliquer avec certitude ce qui s'était produit pour le cliché 042. Je pense qu'il s'agit d'un déclenchement inopiné de l'obturateur avant que le kodak fût déployé.

Enfin, voici une troisième pièce de la même collection (043) qui vous montre fort nettement la genèse de la plupart des pseudo-cordons fluidiques. Ici nous surprenons l'erreur en flagrant délit de formation, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le modèle ayant remué, les parties les plus claires dudit modèle ont laissé sur la plaque sensible une preuve indubitable de leur mouvement.

Messieurs, avant de clore un aussi long entretien, il faut que je vous signale encore une catégorie de curieux documents photographiques dont le nombre, je crois, est assez restreint, et qui, de par leur nature même, échappent à tout jugement technique. En effet, ils ne semblent renfermer en eux-mêmes aucun élément incorrect et leur singularité résulte simplement de ce que en dehors ou à côté de leur sens propre, de leur sens naturel, si j'ose m'exprimer ainsi, ils offrent un second sens anormal parfois plus facilement lisible que le premier. Je ne vous présenterai, faute d'en avoir davantage, que deux clichés de ce genre.

Le premier a été obtenu il y a quelques mois par notre illustre et respecté président, M. Camille Flammarion, dans son observatoire de Juvisy. L'*Illustration* en a donné dans un de ses numéros d'octobre une reproduction que j'ai copiée à la chambre noire et que voici (cliché 2121). L'assemblage des cumulus du premier plan à gauche présente une silhouette fort ressemblante de M. Fallières.

Un tel fait en lui-même est amusant, curieux à proportion de la ressemblance mais n'offre en somme rien d'extraordinaire, car la forme des nuages est le symbole même de la mobilité; dès lors on con-



Fig. 9 (Cliché 1812)

çoit qu'à de nombreux moments elle revête l'aspect de tel ou tel de nos contemporains.

La coïncidence est déjà beaucoup plus rare et difficile à réaliser lorsque, au lieu de nuages, nous nous trouvons en présence d'un être vivant, doué d'une forme propre et incommutable et que la ressemblance est obtenue par le seul jeu de reflets et d'ombres sur cette forme qui demeure d'autre part absolument nette et distincte. Enfin la rencontre devient encore beaucoup plus énigmatique lorsqu'elle se produit je ne dirai pas par l'entremise, mais tout au moins en présence d'un médium ; et que la ressemblance obtenue dans de telles conditions est celle d'une personne trépassée qui se manifesterait habituellement par ce médium.

Tel est, paraît-il, le cas du cliché 1812 qui va passer sous vos yeux. Il représente un groupe de famille, sans intérêt par lui-même, où le médium a posé avec sa femme. Toute la curiosité de ce cliché réside dans le colley qui est couché devant les personnages. Je ne sais si vous lui découvrirez d'abord une tête d'homme ou une tête de chien. Il a les deux, si j'ose dire ; mais la première que l'on voit s'impose à l'œil avec tant de force qu'on a peine à voir la tête de chien si l'on a commencé par voir la tête d'homme... et réciproquement. Pour mon compte, c'est la tête d'homme que j'ai vue la première. J'ai obtenu ce cliché en photographiant une épreuve qui m'avait été confiée par M. le Pr Charles Caccia.

De ce même cliché j'ai pris deux autres positifs à échelles différentes que l'on va aussi vous projeter et qui peut-être vous sembleront plus distincts.

Je vous signalerai seulement pour mémoire, messieurs, un genre fort rare de double exposition. Colson le mentionne dans son bel ouvrage sur la plaque photographique, mais il le mentionne au passé seulement, car on a tout de suite remédié au mal. Aux premiers temps du procédé au gélatino-bromure d'argent, il est arrivé, paraît-il, que les fabricants employaient pour leurs émulsions des gélatines quelque peu phosphorescentes. Cela ne présentait pas grand inconvénient si l'on développait ses plaques au sortir du châssis. Si au contraire, en voyage par exemple, on réemballait les plaques exposées pour ne les développer qu'au retour, voici ce qui se produisait parfois. Les plaques, que l'on appliquait, comme il est d'usage, gélatine contre gélatine, réagissaient pour ainsi dire l'une sur l'autre, s'illuminant mutuellement par l'effet des rayons enmagasinés au moment de l'exposition et lentement restitués par la phosphorescence. Les sujets s'entremêlaient et l'on était fort surpris, au développement, de voir apparaître sur les deux plaques, l'enchevêtrement des deux mêmes sujets.

Il est très peu probable que vous ayez à vous plaindre de cet insuccès, car aujourd'hui les fabricants de plaques, avant d'adopter une marque de gélatine, s'assurent qu'elle ne présente aucune trace de phosphorescence.

Messieurs, je n'abuserai pas davantage de vos instants. Assurément je n'ai pas été complet. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas être complet. Si je l'ai été moins encore que je ne le désirais, veuillez m'excuser. Je crois cependant vous avoir avertis des principales causes d'erreur qui dérivent immédiatement, directement, de l'emploi de la chambre noire photographique. Bien d'autres illusions peuvent résulter des opérations ultérieures et, en particulier du développement de la plaque. Mais nous en parlerons plus utilement dans une autre réunion, quand nous examinerons ensemble le fort et le faible du procédé radiographique.

ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE " BILOCATION "

(*Suite.* — **Voir le numéro de mars**)

IIe CATEGORIE. — Cas où la conscience personnelle se trouve transportée dans le fantôme.

Les cas de cet ordre se produisent au cours du sommeil physiologique ou obtenu par des substances anesthésiques, dans les états somnambulico-hypnotiques, dans le délire, le coma, les crises de convalescence, d'épuisement nerveux, d'abattement moral, etc. Ils s'effectuent rarement en des conditions physiologiquement et psychologiquement nor-

males; dans ces cas spéciaux, c'est en des circonstances d'absolu repos corporel, mais plus particulièrement dans la période qui précède ou suit le sommeil. Dans ces dernières conditions, le sentiment de dédoublement est plutôt vague, indécis, et de nature extrêmement fugace.

L'une des plus remarquables caractéristiques des cas examinés semble consister dans le fait, que des incidents variés de « perceptions véridiques de choses ou de situations lointaines » (lucidité, télesthésie), se réaliseraient presque toujours dans les circonstances de déambulation à distance du « fantôme dédoublé »; ce qui peut s'observer aussi quelquefois dans les cas où le fantôme ne s'éloigne pas du corps lui-même.

J'observerai ici que la manifestation de facultés clairvoyantes unies aux phénomènes de dédoublement, se présente à l'esprit comme une conséquence si strictement liée à la nature même des phénomènes, et plus précisément au fait assez fréquent de déambulation à distance du fantôme, qu'il faut la supposer *a priori;* de même qu'on pouvait supposer *a priori* que pour admettre l'existence des phénomènes de « dédoublement » on dût exiger pour condition *sine qua non* que des phénomènes de *visualisation de lieux correspondants à la déambulation effectuée* se réalisassent en même temps. C'est-à-dire, que si l'on devait accueillir comme vraisemblable l'hypothèse de l'existence d'un « fantôme fluidique » intelligent et conscient dans l'homme, capable de quitter momentanément l'organisme corporel pour se transporter à distance, il serait désirable que, en même temps que le souvenir générique de la « bilocation », émergeassent de la conscience du sujet des réminiscences véridiques de perceptions rapportées durant l'état de déambulation supernormale; sans quoi, l'interprétation *objective* de ces incidents paraîtrait scientifiquement peu rationnelle, et ces incidents mêmes, facilement réductibles à des romans oniriques ou hallucinatoires, c'est-à-dire à des phénomènes purement *subjectifs.*

Dans ces conditions, la constatation d'une pleine concordance entre les inductions aprioristiques et les modes d'extrinsécation des manifestations qui nous occupent revêt une haute valeur théorique en faveur de l'existence de quelque chose d'*objectif* dans ces manifestations.

Ceci posé, je commence la série des exemples avec trois cas des plus simples du genre, où la sensation de « dédoublement et de perception de son propre corps inanimé » s'effectue et se maintient dans le voisinage immédiat du corps; ce qui exclut naturellement, hormis des circonstances exceptionnelles, la réalisation des phénomènes simultanés de lucidité et de télesthésie. Cependant, ils ouvrent eux aussi un vaste champ à de sérieuses réflexions, comme on le verra par les commentaires qui suivront l'exposition des cas.

1er Cas. — C'est un exemple de sensation de « dédoublement » à l'état de repos et en des conditions apparemment normales. Je l'extrais du *Journal of the American S. P. R.* (1908, p. 404). La percipiente, Mrs. Quentin, est une honorable dame personnellement connue du prof. Hyslop, et douée de formes particulières de sensitivité supernormale.

Quatre ou cinq fois — écrit-elle — me trouvant dans mon lit, j'ai pu éprouver l'indescriptible sensation de me sentir apparemment séparée de mon corps. Je me sens alors flotter dans l'air, suspendue sur mon corps, en acte de le regarder, et parfaitement consciente de ce qui m'entoure. Ce que j'éprouve est un sentiment délicieux d'absolue liberté: cependant, un léger effort de ma part semble nécessaire pour le prolonger. Après quelques courts instants survient une curieuse sensation, je ne sais quoi d'indéfinissable, qui m'induit à rentrer en moi-même, et alors je me sens attirée à penser : « Il faut que je rentre dans mon corps. » J'ai la conviction d'avoir réussi à prolonger cette période de liberté moyennant un effort de volonté, mais cela pour de courts instants, car — comme je l'ai dit déjà — quelque chose se produit en moi qui m'oblige à rentrer graduellement dans le corps.

2e Cas. — Je le tire du *Light* (1903, p. 34); il se rapporte à une sensation de dédoublement après une inhalation de chloroforme. Le Dr Georges Wyld écrit ce qui suit :

Un jour, d'ans l'année 1874, je me décidai à respirer du chloroforme pour me soustraire à d'intenses douleurs causées par le passage d'une pierre rénale.

Toute souffrance disparut instantanément, et tout aussitôt je me vis en « forme animique » transporté à six ou sept pieds du lit où mon corps gisait inerte, en acte de contempler ce propre corps.

Ce fut une révélation de quelques secondes, qui suffirent néanmoins à me convaincre d'avoir assisté à la séparation de ma forme animique du corps.

Je parlai de mon cas à d'autres médecins *chloroformatiseurs*, qui durent convenir d'avoir fréquemment entendu leurs patients faire allusion à des expériences semblables. Je me rendis à l'hôpital pour les maladies dentaires et pus y obtenir des reconfirmations à ce sujet; cependant, tous se trouvaient d'accord pour considérer ces expériences comme de simples illusions. Pas moi, qui savais désormais de façon certaine qu'il s'agissait de faits réels...

3e Cas. — Le Dr Franz Hartmann écrit dans les termes suivants à l'*Occult Review* (1908, p. 160) :

Dans l'année 1884, époque où je me trouvais à Colombo, dans l'île de Ceylan, j'allai un jour, en compagnie de mon ami B..., chez un dentiste, pour l'extraction d'une dent. Je respirai du chloroforme, et dès que j'eus commencé à sentir son influence, je me trouvai debout derrière le fauteuil sur lequel se tenait

mon corps. Je me voyais et me sentais exactement la même personne que dans mon état normal ; je discernais toute chose autour de moi, et j'entendais les conversations ; cependant, lorsque je voulus essayer de prendre l'un des instruments posés sur la petite table près du fauteuil, je n'y parvins pas et je vis mes doigts traverser l'instrument.

Il m'est arrivé d'autres fois, après cet incident, d'assister à la séparation de moi-même du « corps physique », ce qui se réalise en deux formes distinctes : lorsque, par les conditions spéciales où s'effectue le « dédoublement », les facultés conscientes restent dans l'organisme, je vois alors mon « corps astral » debout près de moi, au côté de mon lit ; au contraire, lorsque mes facultés conscientes sont transférées dans le « corps astral », j'aperçois mon « corps physique » inanimé dans mon lit.

Il ne m'est jamais arrivé de faire des excursions « astrales » à distance, ou, pour le moins, je ne m'en souviens pas. Toutefois, les incidents exposés suffisent à convaincre celui qui en est le jouet que l'homme possède un « corps astral » capable d'exister indépendamment du « corps physique ». Et les négations aprioristiques de ceux qui ne peuvent rien avancer de personnel sur ce sujet paraissent si spécieuses à l'être qui peut parler de ces phénomènes par expérience personnelle, qu'il ne peut les accepter en aucune façon, pas plus qu'on n'accepterait les raisonnements d'un individu qui, n'ayant jamais vu de voies ferrées, prétendrait en nier la possibilité.

Comme je l'ai fait remarquer, rarement les cas analogues, où le fantôme dédoublé et conscient ne s'éloigne pas du lieu où se trouve le corps, se produisent conjointement à des phénomènes de lucidité, et cela à cause de leur nature même. Ils ne présenteraient donc pas une grande valeur théorique si d'autres phénomènes d'ordre plus complexe et suggestif ne se réalisaient avec et par eux. Toutefois, reste toujours à considérer dans ces cas le phénomène de *se sentir personnellement exister, dans la plénitude de ses propres facultés intelligentes et conscientes, en dehors du corps et devant le corps.*

Au point de vue psychologique, cette sensation n'est pas facile à expliquer. Car — remarquons-le bien — le phénomène diffère *totalement* de ceux de la précédente Catégorie, où le Moi personnel conscient conserve son siège dans l'organisme et voit à distance son propre fantôme, phénomène analogue à d'autres cités dans les ouvrages de pathologie mentale, et, à la rigueur, passible d'être considéré comme un fait d'hallucination pure et simple. Ici, au contraire, nous nous trouvons devant un phénomène différent, qui dans le cas spécial ne laisse aucune issue à l'hypothèse hallucinatoire, attendu qu'au point de vue psychologique il y a un abîme insurmontable entre la sensation de *voir son propre « double »*, et celle de *se trouver, conscient, hors de son corps, étranger au corps, devant le corps.*

Et s'il est vrai qu'en combinant l'hypothèse hallucinatoire à celle de la « désagrégation psychique », on parvient à résoudre des problèmes psychologiques des plus complexes, comme ceux des « personnalités multiples », cela n'implique pas qu'avec cette même combinaison, ou avec les postulats de la psychologie, on parvienne à expliquer même vaguement le sentiment en question qui — je le répète — est une tout autre chose, vu que les phénomènes des « personnalités multiples », aussi bien simultanées que successives, se produisent *dans le corps, et non hors du corps*. Cette différence, sous le rapport psychologique, a une importance énorme ; elle dénote que, dans ce dernier cas, le *sentiment d'être* est en jeu, ce qui équivaut à dire un état primordial et irréductible, fondement de tous les autres états de conscience, dont il n'est pas permis de douter sans mettre en doute jusqu'à notre existence, et renoncer par conséquent à toute connaissance et science, sentiment qui s'impose à la raison comme une réalité apodictique, et qui prend psychologiquement une valeur absolument impérative.

On pourrait pourtant m'accuser d'avoir oublié l'explication la plus simple, c'est-à-dire l'interprétation *onirique* des phénomènes en question. Je conviens qu'on pourrait soutenir cette thèse, en l'appuyant d'argumentations psycho-physiologiques et de comparaisons érudites tirées de la casuistique onirique, mais tout cela à condition de ne pas approfondir le thème, et surtout, en écartant les différences existant entre les deux ordres de phénomènes ; en commençant par ce fait, qu'alors que d'une part, on observe le plus parfait et normal enchaînement d'incidents, de perceptions et de jugement conformes à ce qui se réalise à l'état de veille, de l'autre on voit régner au contraire en souveraines l'invraisemblance épisodique et l'incohérence logique (sauf de très brefs éclairs de discernement au milieu d'un fatras de faits et d'impressions), pour finir à l'autre fait qu'afin de prononcer un jugement sur les phénomènes de « dédoublement », rien ne sert de les analyser en particulier ; il faut au contraire les examiner dans leur ensemble ; cela nous porte à les considérer en même temps qu'une multitude d'exemples de « perceptions véridiques de situations lointaines », coïncidant avec les sensations éprouvées de déambulation à distance, et à les rapporter à d'autres épisodes expérimentaux d' « extériorisation de la sensibilité » intimement liés aux phénomènes en question, et à les étudier enfin dans leurs rapports hautement suggestifs avec les phénomènes de « matérialisations », rattachés, eux aussi, par leur caractère « animique », à ceux qui nous occupent ; toutes ces manifestations ne peuvent certainement pas être expliquées par l'hypothèse onirique, et concourent puissamment par là à appuyer le caractère *objectif* des sensations de « dédouble-

ment » telles qu'elles ont lieu dans ces premiers et plus simples épisodes cités. Il s'ensuit que l'hypothèse onirique se montre inapplicable à ces épisodes; il me semble donc que vouloir s'obstiner à les éclaircir en invoquant des analogies présumées entre les deux ordres de phénomènes, évidemment différents, équivaudrait à faire preuve d'un grand manque de préparation sur l'argument, joint à une remarquable superficialité d'analyse.

4e Cas. — Pour passer à d'autres exemples, voici un épisode tout à fait semblable aux précédents, mais où l'on rencontre déjà des éclairs de lucidité et de précognition, bien qu'il s'agisse d'éclairs trop vagues et trop incertains pour présenter encore une importance théorique. Je le tire du *Journal of the American S. P. R.* (1908, p. 515). La percipiente, Mrs. J. P., est une connaissance personnelle du prof. Hyslop, et est professeur diplômée par l'Université de Californie.

A l'âge de 24 ans — écrit-elle — un anesthésique me fut administré à l'occasion d'une opération chirurgicale. Au moment où j'allais reprendre mes sens, il me parut me trouver libre dans la chambre et me sentir en tout moi-même, bien que sans mon corps. Je me sentais transformée en esprit et croyais avoir atteint la paix tant désirée au moyen de la douleur. Je contemplais en bas mon corps étendu inerte sur le lit. Dans la chambre se trouvaient les deux sœurs de ma belle-mère, dont l'une, assise sur le lit, réchauffait mes mains, et l'autre, debout de l'autre côté, regardait. J'eus, je ne sais comment, l'impression que des souffrances et des épreuves imminentes leur étaient réservées, chose dont je ne me chagrinai pourtant pas, comprenant que cela faisait partie du schéma de leur vie. Je ne désirais aucunement rentrer dans mon corps; cependant, contre mon gré, je me sentis contrainte à y retourner.

Ce qu'il y a de plus curieux dans mon expérience, c'est qu'à peine éveillée j'avais demandé : « Où est Mrs. K...? » Ce à quoi ma belle-mère observa : « Comment sais-tu donc qu'elle est venue ici? » Effectivement, Mrs. K... n'était pas présente lorsque je m'endormis et n'était entrée que lorsque je dormais et que j'avais les yeux bien clos. Je répondis : « Je l'ai vue debout à cet endroit. » Je n'ajoutai pas autre chose, car rien n'existant de commun entre nous dans nos pensées, je craignais d'encourir le ridicule en racontant cette expérience. Jusqu'à ce moment, je n'avais jamais pu comprendre ce que voulaient dire ceux qui affirmaient l'existence d'une vie future.

5e Cas. — Les rapports entre les phénomènes de « dédoublement » et ceux de clairvoyance n'avaient pas échappé aux magnétiseurs du siècle dernier; en effet, ils avaient remarqué que, bien souvent, leurs somnambules, après une période de lucidité, déclaraient être sorties en esprit de leur corps, et avoir regardé ce dernier gisant inerte devant elles.

Le Dr J. Charpignon, dans le traité intitulé : *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme* (p. 101), écrit ce qui suit sur l'état d'extase clairvoyante d'une somnambule :

Cette explication de l'extinction de la vie corporelle et de cette séparation apparente de l'âme qui considère son propre corps comme une machine étrangère, est d'une haute valeur métaphysique. Tous les extatiques chez lesquels ce phénomène physiologique se développe, s'expriment de même.

Nous avons donné nos soins à une malade qui entrait pendant la nuit dans l'extase, lorsqu'il était nécessaire de recevoir quelque lumière sur la marche de sa maladie. Voici comme elle nous rendait compte de ce qui se passait :

« J'entre, dit-elle, dans un état semblable à celui que le magnétisme me procure, puis peu à peu mon corps se dilate et je le vois très distinctement loin de moi, immobile, pâle et froid comme un mort; quant à moi, je me parais une vapeur lumineuse, je sens penser *séparée de mon corps*. Dans cet état, je comprends et je vois bien plus de choses que dans le somnambulisme; tandis que, somnambule magnétique, je pense sans être séparée de mon corps. Après quelques minutes, un quart d'heure au plus, cette vapeur se rapproche de plus en plus de mon corps, je perds connaissance et l'extase a cessé. »

6e Cas. — Dans cet autre épisode de somnambulisme magnétique, émergent clairement les facultés clairvoyantes dans le fantôme dédoublé, sans que celui-ci s'éloigne de l'endroit où se trouve le corps. Il ne s'agit pourtant pas encore d'incidents véridiques, clairs et précis, tels qu'on les désirerait pour accorder une valeur probative à des expériences de cette nature. Je tire l'épisode de l'ouvrage cité de Durville (p. 105).

Mme Eugénie Garcia, mise en conditions de somnambulisme, décrit de la façon suivante les sensations éprouvées durant la première expérience de « dédoublement » :

... Je me suis vue tout d'un coup debout au milieu de la pièce où l'on venait de m'endormir : « Tiens, il me semble que j'étais assise il n'y a qu'un instant, je me suis donc levée sans le savoir, voyons. » Je jette les yeux sur moi : « Tiens, je suis lumineuse, transparente, légère comme une plume. » Soudain, j'aperçus mon corps étendu immobile dans un fauteuil. Trois ou quatre personnes m'entouraient, me regardant avec attention. « Qu'ont-ils à me regarder comme cela? Voyons. » Je m'approche et me regarde aussi, faisant comme tout le monde. Je distinguais très bien tout l'intérieur de mon corps, je voyais le cœur battre, le sang circuler, le réseau veineux, les muscles, en un mot, comme si j'avais été de verre.

Je m'approchai de mon magnétiseur, lui appuyai une main sur le bras et lui dis : « N'est-ce pas qu'on dirait que je suis morte ? » Mais quelle fut ma surprise ! Ce fut la main de mon corps matériel et sa langue qui firent l'action de toucher et de parler et non mon second moi-même. En même temps, j'entendis, ou plutôt je lus dans son cerveau la réponse en formation. « Vous pensez que non », lui dis-je avec vivacité, avant qu'il eût prononcé une réponse. « Oui », me pondit-il, « oui » que j'entendis de la même façon que la première fois. Et, depuis, toujours comme cela... Ensuite, je regardai autour de moi, mais, au lieu de rencontrer avec mes yeux une surface opaque et non transparente comme le sont ordinairement les maisons et les objets de mobilier, je vis tout clair comme du verre. Je vis aussi bien les personnes et les appartements de mes voisins que si nous avions habité dans une maison de cristal...

7ᵉ Cas. — Voici enfin un premier exemple de « dédoublement » avec déambulation à distance et vision d'incidents véridiques se rapportant à des choses ou des faits ignorés par le percipient. Je l'extrais de l'*Occult Review* (1908, p. 159), qui le reçut du Dʳ Franz Hartmann. L'épisode se rapporte à un lieutenant de l'armée allemande, et se produisit à la suite de respiration de gaz délétères avec un commencement d'asphyxie. La fiancée du lieutenant rapporte le fait ; elle est personnellement connue du Dʳ Franz Hartmann. Elle écrit donc :

Mon fiancé a été officier de l'armée et a quitté le service depuis peu. Quelque temps avant de donner sa démission, il lui arriva, un soir, de se mettre au lit pour se retrouver, un instant plus tard, debout au milieu de la chambre, occupé à contempler son propre corps étendu sous les couvertures. Cette situation parut au lieutenant des plus étranges, d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu parler de choses semblables. Pour soumettre sa propre mentalité à un contrôle, il commença à aller et venir dans la chambre, observant le mobilier et d'autres objets ; il se dirigea ensuite vers son bureau ; là se trouvait un livre ouvert, dans lequel il se mit à lire ; lorsqu'il dut cependant tourner la page, malgré ses efforts réitérés, il n'y parvint pas. Il voulut aller à la fenêtre, regarda dans la rue, observa les flammes tremblotantes des réverbères ; en somme, il put se convaincre qu'il percevait chaque chose normalement.

Tout-à-coup, le soupçon lui vint de se trouver dans des conditions « d'esprit désincarné ». Il voulut s'assurer s'il lui était possible de passer le mur. Il s'y essaya, et instantanément se trouva dans la chambre contiguë, où il put voir un de ses camarades assis à sa table et dessinant. Il fit son possible pour appeler sur lui l'attention de son ami : il le toucha, lui parla, lui souffla au visage, mais tout fut inutile : l'ami poursuivait tranquillement son travail, ignorant de sa présence. Il sortit découragé et retourna dans sa chambre, où il revit son corps étendu inerte dans son lit.

Alors, il songea à sortir. En passant à travers les volets fermés, il se dirigea vers la gare, où il observa la confusion des voyageurs et le mouvement des trains. Apercevant de loin un tunnel, il s'y dirigea à son tour et regarda des ouvriers qui y travaillaient. C'était un tunnel où il n'avait jamais pénétré, et dont il ignorait entièrement l'existence.

En retournant à sa chambre, il vit le domestique ouvrir la porte, entrer, aspirer l'air, s'approcher hâtivement du lit, secouer fortement le corps de son maître, qui se tenait à côté de lui assistant en esprit à ces manifestations. Après quoi, le domestique avait couru ouvrir toute grande la fenêtre.

Un courant d'air renouvelé subit réveilla le lieutenant, qui interrogea aussitôt son domestique sur ce qui était arrivé et apprit que la chambre était remplie de gaz carbonique et que le domestique l'avait cru mort un moment. Le lieutenant demanda à celui-ci comment il avait bien pu songer à se rendre à cette heure dans sa chambre ; le domestique répondit avoir éprouvé une impulsion subtile et irrésistible d'accourir pour régler le fonctionnement de la cheminée. Il est certain que si le domestique n'était pas accouru, l'officier serait mort et son esprit n'aurait pas pu rentrer dans son corps.

Le jour suivant, il se rendit dans le tunnel qu'il avait visité en forme spirituelle et constata que chaque chose y était conforme à ce qu'il avait vu ; il interrogea aussi son voisin d'appartement et apprit de lui qu'à cette heure il était occupé à ce même dessin qu'il avait pu voir.

Voilà les faits ; eh bien, malgré leur nature, mon fiancé ne croit pas encore à la survivance de la personnalité consciente après la mort du corps !

8ᵉ Cas. — Je tire cet autre exemple du livre du Dʳ Gibier : *Analyse des choses* (p. 142) :

M. H... est un grand jeune homme blond, d'une trentaine d'années, dont le père était Ecossais et la mère Russe. C'est un artiste graveur de talent... N'a éprouvé rien d'anormal jusqu'au moment où il a subi ce qu'il appelle l'accident au sujet duquel il vint me consulter au commencement de 1887.

« Il y a peu de jours, me dit-il, je rentrais chez moi, le soir, vers dix heures, lorsque je fus saisi tout-à-coup d'un sentiment de lassitude étrange que je ne m'expliquais pas. Décidé, néanmoins, à ne pas me coucher de suite, j'allumai ma lampe et la laissai sur la table de nuit, près de mon lit. Je pris un cigare, le présentai à la flamme de mon carcel et j'en aspirai quelques bouffées, puis je m'étendis sur une chaise longue.

Au moment où je me laissais aller machinalement à la renverse pour appuyer ma tête sur le coussin du sofa, je sentis que les objets environnants tournaient, j'éprouvai comme un étourdissement, un vide ; puis, brusquement, je me trouvai transporté au milieu de ma chambre. Surpris de ce déplacement dont je n'avais pas eu conscience, je regardai autour de moi, et mon étonnement s'accrut bien autrement.

Tout d'abord, *je me vis étendu* sur le sofa, mollement, sans raideur; seulement, ma main gauche se trouvait élevée au-dessus de moi, le coude étant appuyé, et tenait mon cigare allumé dont la lueur se voyait dans la pénombre produite par l'abat-jour de ma lampe. La première idée qui me vint fut que je m'étais sans doute endormi et que ce que j'éprouvais était le résultat d'un rêve. Néanmoins, je m'avouais que jamais je n'en avais eu de semblable et qui me parût si intensivement la réalité. Je dirai plus : j'avais l'impression que jamais je n'avais été autant dans la réalité. Aussi, me rendant compte qu'il ne pouvait être question d'un rêve, la deuxième pensée qui se présenta soudainement à mon imagination fut que j'étais mort. Et, en même temps, je me rappelai que j'avais entendu dire qu'il y a des esprits, et je pensai que j'étais devenu esprit moi-même. Tout ce que j'avais pu apprendre sur se sujet se déroula minutieusement, mais en moins de temps qu'il ne faut pour y songer, devant ma vue intérieure. Je me souviens très bien d'avoir été pris alors comme d'une sorte d'angoisse et de regret de choses inachevées; ma vie m'apparut comme dans une formule...

Je m'approchai de moi, ou plutôt de mon corps, ou de ce que je croyais être déjà mon cadavre. Un spectacle que je ne compris pas tout de suite appela mon attention : je me vis respirant, mais, de plus, je vis l'intérieur de ma poitrine, et mon cœur y battre lentement, par faibles à-coups, mais avec régularité. Je voyais mon sang, rouge de feu, couler dans de gros vaisseaux. A ce moment, je compris que je devais avoir eu une syncope d'un genre particulier, à moins que les gens qui ont une syncope, pensai-je à part moi, ne se souviennent plus de ce qui leur est arrivé pendant leur évanouissement. Et, alors, je craignis de ne plus me souvenir quand je reviendrais à moi.

Me sentant un peu rassuré, je jetai les yeux autour de moi en me demandant combien de temps cela allait durer, puis je ne m'occupai plus de mon corps, de *l'autre moi* qui reposait toujours sur sa couche. Je regardai ma lampe qui continuait à brûler silencieusement, et je me fis cette réflexion qu'elle était bien près de mon lit et pourrait communiquer le feu aux rideaux. Je pris le bouton, la clef de la mèche pour l'éteindre, mais, là encore, nouveau sujet de surprise! Je sentais parfaitement le bouton avec sa molette, je percevais pour ainsi dire chacune de ses molécules, mais j'avais beau tourner avec mes doigts, ceux-ci seuls exécutaient le mouvement, et c'est en vain que je cherchais à agir sur le bouton.

Je m'examinai alors moi-même et vis que, bien que ma main pût passer au travers de moi, je me sentais bien le corps, qui me parut, si ma mémoire ne me fait pas défaut sur ce point, comme revêtu de blanc. Puis, je me plaçai devant mon miroir, en face de la cheminée. Au lieu de voir mon image dans la glace, je m'aperçus que ma vue semblait s'étendre à volonté, et le mur d'abord, puis la partie postérieure des tableaux et des meubles qui étaient chez mon voisin, et ensuite l'intérieur de son appartement m'apparurent. Je me rendis compte de l'absence de lumière dans ces pièces où ma vue s'exerçait pourtant, et je perçus très nettement comme un rayon de clarté qui partait de mon épigastre et éclairait les objets.

L'idée me vint de pénétrer chez mon voisin que, d'ailleurs, je ne connaissais pas et qui se trouvait absent de Paris à ce moment. A peine avais-je eu le désir de visiter la première pièce que je m'y trouvai transporté. Comment? Je n'en sais rien, mais il me semble que j'ai dû traverser la muraille aussi facilement que ma vue la pénétrait. Bref, j'étais chez mon voisin pour la première fois de ma vie. J'inspectai les chambres, me gravai leur aspect dans la mémoire et me dirigeai ensuite vers une bibliothèque où je remarquai tout particulièrement plusieurs titres d'ouvrages placés sur un rayon à hauteur de mes yeux.

Pour changer de place, je n'avais qu'à vouloir et, sans effort, je me trouvais là où je devais aller... Je m'éveillai à cinq heures du matin, roide, froid, sur mon sofa et tenant encore mon cigare inachevé entre les doigts. Ma lampe s'était éteinte; elle avait enfumé le verre. Je me mis au lit sans pouvoir dormir et fus agité par un frisson. Enfin, le sommeil vint. Quand je m'éveillai, il était grand jour.

Au moyen d'un innocent stratagème, le jour même, j'induisis mon concierge à aller voir dans l'appartement de mon voisin s'il n'y avait rien de dérangé et, montant avec lui, je pus retrouver les meubles, les tableaux vus par moi la nuit précédente, ainsi que les titres des livres que j'avais attentivement remarqués.

... Son récit terminé, M. H... ajouta : « Que pensez-vous de cela, docteur? » Il était très sérieux et paraissait très préoccupé de ce qui lui était arrivé. Je lui expliquai alors que, selon toute vraisemblance, il était doué de facultés réellement extraordinaires et qu'il ne tenait qu'à lui de les développer. Je lui indiquai, dans ce but, un régime à observer qu'il me promit de suivre rigoureusement, et nous prîmes, pour la quinzaine suivante, un rendez-vous. Il y fut fidèle, mais, hélas! il venait m'annoncer qu'il était sur le point de se marier et qu'il ne pouvait se consacrer à aucune autre expérience qu'à celle de la vie conjugale, ce qui, comme on le sait, est défavorable à l'obtention des facultés d'*abmatérialisation autonome*.

Ce dernier exemple peut être présenté comme le cas typique de la catégorie présente, car toutes les caractéristiques qui en distinguent la phénoménologie se trouvent réunies en lui. On y rencontre en effet la circonstance de la conscience personnelle intégralement transférée dans le fantôme (et cela de façon à faire éprouver au sujet le sentiment de n'avoir jamais existé en pleine réalité comme alors), ainsi que les phénomènes d' « autoscopie interne », de vision à travers les corps opaques, de passage du fantôme à travers les solides, de transfert à distance avec perception véridique de choses ou de situations ignorées; enfin toutes les particularités qui spécialisent l'extrinsécation de la phénoménologie en examen.

Avant de poursuivre, je veux cependant citer encore un exemple appartenant à la présente catégorie, quoique les modalités d'extrinsécation s'en éloi-

gnent au point qu'il faudra l'examiner à part; car le phénomène de « dédoublement » se serait réalisé ici en vertu de l'intervention spirite, et d'autres incidents supernormaux d'ordres exceptionnels se seraient en même temps réalisés; toutes ces circonstances amoindriraient le phénomène au point de vue du « dédoublement », et le feraient considérer plutôt dans son ensemble comme un cas d'autosuggestion hallucinatoire. D'ici la nécessité de cette classification isolée, sans préjudice de la phénoménologie ci-étudiée, et en laissant les lecteurs juger de la nature plus ou moins véridique des incidents survenus. Cela n'empêche pas le cas d'être accueilli à cause de la personnalité éminente et insoupçonnable qui le rapporte.

William Stainton Moses raconte qu'un jour, il se sentit irrésistiblement attiré à écrire automatiquement, ce qui ne lui arrivait plus depuis plusieurs mois. Il s'assit à la table et demanda :

— Je me sens poussé à écrire, qui donc est présent parmi mes amis, et que désire-t-il?

On lui dicta :

« Ami, salut! Que la bénédiction de Dieu descende » sur ta tête! Nous désirons t'entretenir d'un sujet de » grande importance, et, pour le faire en des conditions de transmission certaine, nous allons cette fois » libérer tes sens intérieurs, et nous fermerons tout » accès aux sens corporels pour que tu restes séparé » du monde. Dans ces conditions, il nous sera facile d'employer ton corps pour transmettre notre » pensée et toi, pendant ce temps, tu pourras converser face à face avec nous. Sois passif et ne demande pas autre chose. »

Aussitôt vint la communication annoncée, que nous ne rapporterons pas ici; et voici en quelles conditions elle se déroula :

Tandis qu'on dictait le message — raconte Moses — mon esprit s'était séparé du corps, en sorte que je contemplais à distance ma main qui écrivait. L'importance des faits est telle, que je crois nécessaire l'exposition détaillée et complète de ce qui arriva.

Il était 2 h. 30 de l'après-midi, et j'étais seul dans ma chambre. Tout-à-coup, je ressentis l'impulsion à écrire médiumniquement, ce qui ne m'arrivait plus depuis quelques mois. Je m'assis à ma table, et la première partie du message me fut dictée immédiatement. Après quoi, je passai probablement à l'état de trance, et mon premier souvenir est la circonstance que je me trouvais en « esprit » près de mon propre corps, que je voyais assis devant la table, avec la plume entre les doigts et la main sur le carnet. En observant toutes choses avec une immense stupeur, je remarquai que mon corps était uni à l'esprit au moyen d'un mince filament lumineux, et que les objets matériels me paraissaient des ombres, tandis que les esprits présents me semblaient solides et réels. Derrière mon corps se trouvait « Rector », avec une main étendue sur ma tête et l'autre surmontant ma main droite qui serrait la plume. Peu éloigné de là se tenait « Imperator », avec certains esprits qui se communiquaient depuis longtemps; puis d'autres esprits que je ne connaissais pas, qui circulaient en observant attentivement l'expérience. Du plafond, ou plutôt à travers le plafond, se dégageait une faible et très douce luminosité, et, par moments, des rayons de couleur bleue dardant sur mon corps. Lorsque ceci se produisait, je voyais mon corps se secouer et tressaillir : c'était un procédé de saturation et prise de force du corps. J'observai, en outre, que la lumière du jour s'était évanouie, que la fenêtre était obscure, et que la lumière par laquelle je distinguais les choses avait une origine spirituelle... « Imperator » expliqua que j'assistais à une scène réelle, à laquelle il m'était concédé d'assister, afin de m'instruire sur la façon d'opérer des esprits. Je voyais « Rector » occupé à écrire, non point de la façon que j'avais imaginée, c'est-à-dire en guidant ma main ou en impressionnant mon esprit, mais bien en dardant sur la plume un rayon de couleur bleue; et la force dirigée de cette façon provoquait le mouvement de la plume obéissant à la volonté de l'Esprit dirigeant. Pour me prouver que la main était un simple instrument non essentiel à la réussite, on retira la plume de ma main, et la plume resta en position sur le lieu par l'effet du rayon lumineux qui dardait sur elle. A ma grande surprise, elle continua à bouger sur le papier en écrivant seule. La stupeur m'arracha une sorte de cri, mais je fus aussitôt invité à me tenir tranquille afin de ne pas déranger les conditions d'extrinsécation. Il résulte donc qu'une grande partie du message rapporté plus haut fut écrite effectivement sans l'intermédiaire de main humaine et sans intervention aucune de mon intelligence et de mon esprit... On me dit que ce n'était point chose facile que d'écrire sans l'auxiliaire de l'organisme humain, et que pour cette raison l'orthographe des paroles dictées dans ces conditions aurait été incorrecte. Je constatai, en effet, que tel était le cas pour la partie venue de la façon décrite... Après un certain temps, on m'ordonna de retourner dans mon corps et de prendre immédiatement note de ce que j'avais vu. Je ne me rappelle pas le moment où cela arriva, et je suppose que mon esprit doit être repassé en condition de « trance ».

Au moment où j'écris les présentes notes, je n'éprouve qu'un léger mal de tête. Je suis absolument certain de ce qui s'est produit, et je le transcris pleinement, exactement, sans ombre d'exagération. Je puis avoir omis des faits, mais je n'ai ni altéré ni ajouté la moindre chose.

Après avoir écrit ce qui précède, Moses adressa la demande suivante aux « esprits-guides » :

« Je désire savoir si j'ai correctement rendu ce que j'ai vu, ou si je fus victime d'une illusion. »

On lui dicta :

« Ce que tu as écrit est la vérité; tout s'est passé » comme tu l'as décrit. Nous avons voulu avec cela

» t'enseigner que la matière n'est rien, et que l'esprit » est tout. Efforce-toi de profiter de la leçon... Je » ne peux rien ajouter pour le moment : arrête-toi. » (*Spirit Teachings* Posthumes, *Light*, 1899, p. 559.)

Outre le phénomène de « dédoublement avec vision du propre corps », on remarquera dans le récit de Moses le fait du passage du « corps éthérique » dans le plan de l'existence spirituelle, avec vision relative d'autres esprits ; plus le phénomène de l'écriture directe produit devant la vision consciente de Moses. Devant une telle série de phénomènes aussi merveilleux, le moment n'est pas arrivé, certes, de formuler des inductions scientifiques, et il n'y a autre chose à faire qu'à les enregistrer pour préparer du matériel brut à l'usage des investigateurs futurs.

Pour le moment, comme je l'ai dit, les expérimentateurs rigoureusement scientifiques seront poussés à considérer le tout comme un exemple d'autosuggestion hallucinatoire et rien de plus ; d'autres, mieux approfondis sur les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité, le considéreront comme un mélange d'autosuggestion et de vérité ; personne, je l'espère, ne mettra en doute la bonne foi du relateur. Pour mon compte, je me borne à faire observer la concordance entre les détails du « dédoublement » raconté par Moses et ceux précédemment exposés. A noter le fait du filament lumineux rattachant le « corps éthérique » à l'organisme corporel, circonstance que l'on verra répétée en quelque-uns des épisodes qui suivent.

(*A suivre.*)



UN CAS TRÈS REMARQUABLE DE PHÉNOMÈNES MÉDIUMNIQUES SPONTANÉS

Le jeune Raymond Charrier observé par M. Hector Durville.

Les phénomènes médiumniques spontanés ont presque toujours été observés d'une manière bien imparfaite ; et cela est vrai aussi bien pour ce qui se rapporte aux maisons dites *hantées*, qu'à cet autre ordre de phénomènes que les Allemands et les Anglais mêmes désignent par le mot *poltergeist*, c'est-à-dire qui se produisent, pendant quelque temps, non pas dans un lieu spécial, mais autour d'une personne qui est médium sans le savoir et sans le vouloir. A tout moment, les journaux nous signalent une de ces maisons, un de ces individus ; mais les manifestations se produisent généralement d'une façon si bizarre, si inattendue, et avec de tels intervalles de temps, qu'une observation sérieuse devient presque impossible.

C'est donc avec d'autant plus d'empressement que nous devons signaler les observations que M. Hector Durville vient de publier dans son *Journal du Magnétisme*. Voici de quoi il s'agit.

Le médium inconscient autour duquel se déroulèrent ces phénomènes de *poltergeist* est un jeune garçon du nom de Raymond Charrier, né le 20 juillet 1897, et qui n'a donc pas encore atteint l'âge de 14 ans. Né à Paris, il a été élevé chez sa grand'mère paternelle, à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne). Sauf quelques maladies de l'enfance, rougeole, scarlatine, le jeune Raymond a toujours été assez bien portant. Petit, mais bien développé, il est très intelligent, et possède une instruction primaire supérieure à celle du plus grand nombre des enfants de son âge.

Le vendredi 23 décembre dernier, pendant qu'il était à l'école, des petites pierres et des haricots sont lancés dans la porte de la maison qu'il habite. Dans la journée du lendemain, les mêmes phénomènes se produisent encore *en son absence*. Le soir, à 8 heures, la grand'mère et le petit-fils écossent des haricots ; il en tombe de tous côtés. La grand'mère pense que c'est Raymond qui les jette ; celui-ci affirme que non. A 8 h. 1/2, le dîner est prêt, et ils se mettent à table ; la cuiller de Raymond disparaît. A la fin du dîner, la cuiller disparue tombe au milieu de la chambre.

A partir de ce moment, les phénomènes deviennent nombreux et inquiétants. Des assiettes sont changées de place ; un verre, enlevé de la table, tombe à terre et se brise. Les couteaux, les fourchettes et cuillers sont lancés de tous côtés par des mains invisibles ; des objets de toute nature disparaissent, pour retomber quelques jours après ; des outils se jettent sur lui. Il dit recevoir des coups de poing ; dans tous les cas, il est secoué, agité, et une fois, il est violemment jeté hors de son lit. Les phénomènes se précipitent ; un jour même, en partant à l'école, ses chaussons, ses sabots, son chandail et son paletot lui sont enlevés ; consterné une fois encore, il reste avec ses chaussettes, son pantalon et sa chemise. Le chandail est revenu le lendemain, le

paletot quelques jours après, les chaussons ensuite; mais les sabots n'avaient pas encore reparu huit jours après qu'il eut quitté Saint-Sauveur.

La journée du 19 janvier fut particulièrement effrayante; l'enfant, harcelé jour et nuit et dans l'impossibilité de dormir depuis plus de quinze jours, présente des phénomènes nerveux tout particuliers, se caractérisant par de la catalepsie et du somnambulisme. On va chercher le Dr Risos, qui magnétise l'enfant, au moment où il sortait de l'un de ces états. Dans la nuit, une agitation nouvelle se complique d'un somnambulisme présentant les caractères du somnambulisme naturel, et dure jusque dans la matinée du 20, de telle façon que la grand'-mère, affolée, envoyait à son fils une dépêche lui disant de venir de suite, l'enfant étant à l'extrémité. Le père arrive le lendemain, quand l'enfant était mieux : ils partent pour Paris le jour même.

Tous les habitants de Saint-Sauveur — dit M. Durville — ont rapidement connu ces faits et un très grand nombre d'entre eux en ont été les témoins. Plusieurs ont écrit au père; et, parmi eux, l'instituteur lui adressa une sorte de mémoire très détaillé.

De retour dans sa famille, l'enfant se remit très vite de sa fatigue, et aucun phénomène ne se produisit pendant deux jours; mais, le troisième, ils reparurent avec la même intensité qu'à Saint-Sauveur.

Le père conduisit son fils chez le docteur Bérillon, qui se contenta de répondre qu'il ne croit pas à ces phénomènes-là. Ils vinrent ensuite chez moi, me proposer de se mettre à ma disposition pour étudier ces phénomènes à mon aise.

Je décidai de prendre Raymond à la maison, afin de l'avoir constamment sous les yeux.

Le samedi 28 janvier, à 5 heures du soir, je pars avec l'enfant à Montmorency, où j'ai un petit pied-à-terre, pour observer, dans le calme le plus profond, tout ce qui pourrait se produire.

Nous arrivons et, pour être tranquilles, je décide de préparer nos repas et de faire le ménage. Nous dînons à 7 heures 1/2. Après dîner, Raymond me propose de nous mettre à la table, pour voir si des coups n'y seraient pas frappés. Quelques coups légers, irréguliers se font entendre sur le parquet, dans sa chaise et dans la table; mais il m'est impossible d'obtenir quelque chose d'intelligent. Nous quittons la table.....

Ici, je suis obligé de donner une petite description de mon habitation de Montmorency.

Troisième étage, composé d'une salle à manger, une chambre à coucher, une petite cuisine et les cabinets d'aisances, le tout desservi par un couloir. La salle à manger et la chambre à coucher sont contiguës; de la première on pénètre dans la seconde. Elles ont 3 m. 20 à 3 m. 45 de côté et sont éclairées par deux fenêtres (une pour chaque), regardant l'ouest, sur un horizon immense.

Dans la chambre à coucher, deux lits en fer pour une personne, placés dans la direction nord-sud, à 30 centimètres l'un de l'autre. A l'entrée (côté des fenêtres), à gauche, un porte-manteau, sur lequel je pose mes effets pendant la nuit; en face, à droite, au fond de la pièce, un porte-manteau sur lequel sont accrochés quelques effets d'été de Mme Durville. Au-dessus, un casier de 55 centimètres de largeur et 45 de hauteur, avec deux rayons, sur lesquels se trouvent une quarantaine de livres et brochures, du papier, des enveloppes et une boîte en bois, sans couvercle, contenant divers petits objets. Sur le dessus, un carton à dessins, une boîte de crayons de couleur, une boîte de couleurs à mon plus jeune fils, et un fer à repasser. Un espace libre vers la fenêtre; en face de la porte, dans l'angle de la pièce, une cheminée avec grille en fonte, contenant des cendres et des papiers brûlés; sur la cheminée, une petite cassette cachant peigne, brosses et divers objets de toilette.

Dans la salle à manger, une table ronde au milieu, un fauteuil renversé en bois courbé, des chaises de même style. Vers la fenêtre, en face de la porte de la chambre à coucher, un poêle à gaz placé dans l'angle. En face de la fenêtre se trouve la porte d'entrée de cette pièce, qui donne dans le couloir, tout près de la cloison qui la sépare de la chambre à coucher. A gauche en entrant, dans l'angle, il y a une petite table carrée surmontée d'une étagère tenant lieu de buffet. Sur le mur de ce côté, une pendule-régulateur à carillon sonnant les quarts d'heure, est suspendue (le dessus) à 2 m. 20 au-dessus du parquet. De chaque côté de la pendule, deux supports sur lesquels sont placés des dossiers, quelques brochures et une douzaine de numéros du *Journal du Magnétisme*. Du côté de la fenêtre, près du poêle à gaz, un petit porte-manteau sur lequel je pose, en arrivant, mon pardessus, ma canne et mon chapeau. De la salle à manger, en tournant le dos à la fenêtre, on voit au fond du couloir le compteur d'électricité qui alimente une lampe d'éclairage dans chaque pièce. Dans ce couloir, à droite, la cuisine et les cabinets d'aisances.

Au-dessus de ces diverses pièces, il y a un vaste grenier qui est occupé par des pigeons.

Cette petite description permettra au lecteur de se rendre compte du point de départ des phénomènes, et de la place occupée par moi et par Raymond au moment où ils se produisent.

Nous ne nous attarderons pas à reproduire ici le récit assez détaillé que M. Durville fait ici de la première nuit passée avec son sujet à Montmorency. Il nous suffira de dire que M. Durville ayant placé un certain nombre de menus objets sur la table, plusieurs d'entre eux se déplacèrent mystérieusement ou disparurent : des gros livres tombèrent de la bibliothèque avec fracas; on entendit à plusieurs reprises des coups formidables sous le lit de Raymond; l'observateur put même avoir une petite conversation par les coups frappés avec l'intelligence qui semblait se manifester.

— Est-ce que tu es quelqu'un? — Réponse par un coup violent : *Oui*.

— Tu es mort? — Réponse : *Non*.

— Est-ce que ton corps est ici? — Réponse : *Oui*.

— Et la force qui anime ton corps, est-elle ici? — Réponse : *Oui*.

— Alors, si ta force et ton corps sont ici, tu es Raymond? — Réponse : *Oui*.

— C'est bien entendu, toi et Raymond ne faites qu'un? — Réponse : *Oui*.

— Eh bien, mon ami, je te remercie; nous allons nous lever ,et j'espère que tu continueras tes manifestations. — Réponse (par un coup formidable) : *Oui*.

Les faits principaux.

Maintenant, M. Durville commence l'énumération des faits principaux qu'il a observés, après cette première journée, un peu agitée : « A partir de ce moment — dit-il — je garantis la véracité des *faits inouïs, invraisemblables, incroyables et inadmissibles* dans l'état actuel de nos connaissances, faits que je vais exposer, tels que je les ai observés. »

On pourra voir par les lacunes dans le système de numération adopté par l'auteur, que nous introduisons quelques coupures dans son récit. Nous en avons retranché, en effet, pour les nécessités de l'espace, quelques observations moins importantes, qui ne sont pour la plupart, que des répétitions d'autres précédentes.

1. — A un moment donné, vers 9 heures 1/4, je suis près de la fenêtre de la salle à manger. Raymond est derrière moi, vers la table, à 1 mètre environ. *Je vois la lampe de la chambre à coucher s'allumer d'elle-même*. Je l'éteins; à peine ai-je le dos tourné qu'elle s'allume de nouveau, tandis que Raymond est resté à la même place dans la salle à manger. Le même phénomène se produit cinq à six fois de suite dans les mêmes conditions, en l'espace de quelques minutes.

Cette fois, je suis absolument sûr que Raymond n'est pour rien dans la production de ce phénomène. A partir de maintenant, je ne quitte pas le sujet des yeux; presque toujours, s'il va d'une pièce dans une autre, je le suis; et si des phénomènes se produisent — (il s'en produira même de très nombreux) — en dehors de ma présence immédiate, je n'en tiendrai aucun compte.

2. — Je ferme le compteur d'électricité. Il est 9 heures 1/2. Je prie Raymond de descendre avec moi pour aller au marché, chercher nos provisions.

Je le fais descendre le premier; je sors ensuite, ferme la porte, descend quelques marches et remonte pour vérifier si tout est en place dans le logement. Je jette un rapide coup d'œil, vois que tout est dans l'état où je venais de le laisser et redescends.

Au bout d'un quart d'heure environ, nous remontons. Je rentre le premier et quelle ne fut pas ma surprise de voir *le compteur d'électricité ouvert, les deux lampes allumées, ainsi que les quatre becs de gaz de la cuisine, qui flambaient en ronflant*. Je m'empresse de tout éteindre et de refermer le compteur.

Nous causons, allons et venons dans la salle à manger que Raymond ne quitte pas un seul instant. En moins d'une demi-heure, *le compteur, que j'allais refermer moi-même, s'est ouvert plus de vingt fois, et la lampe de la chambre à coucher, également fermée, s'est allumée autant de fois*.

5. — Je prépare le déjeuner à 11 heures 1/2. Des châtaignes cuisent sur un fourneau à la cuisine, et la graisse chauffe sur un autre pour faire frire des pommes de terre. Les pommes de terre sont à frire, et les châtaignes cuisent. Les premières sont presque frites à point, et je m'aperçois que nous n'avons pas assez de vin pour déjeuner. Je baisse le feu sous celles-ci, et nous descendons tous les deux à la cave. Je fais sortir Raymond le premier; je m'assure que tout est en ordre, et je sors. Pour plus de sécurité, je rentre, vérifie encore : tout va bien. Nous remontons de la cave avec des bouteilles de vin, je rentre le premier. O surprise : *les deux lampes électriques sont allumées, le gaz est éteint, et la casserole aux châtaignes est sur le carrelage au beau milieu de la cuisine*.

7. — Raymond est extrêmement fatigué, et tient à peine debout. Je lui propose de se coucher pour se reposer; il accepte volontiers. Il se déshabille, j'en fais autant. Il prend la boîte de crayons sur le bas de mon lit, monte sur le sien, en chemise, et se dispose à la remettre sur le haut de l'étagère. Il tient la boîte de la main gauche, se dispose à la passer dans la main droite, pour la mettre à la place qu'elle occupait, quand *le couvercle lui saute dans la main droite; et, debout sur son lit, il dit voir les crayons sortir de la boîte, s'élever vers le plafond et disparaître*. Il rebouche la boîte vide et la met en place.

Je le prie de se coucher, sans s'occuper des crayons. Il se couche sur le côté droit, et moi sur le gauche, pour le voir. Il ne tarde pas à s'endormir profondément; moi, j'en aurais peut-être fait autant, si, à un moment donné, *un crayon disparu, puis d'autres, ne me tombaient sur la tête ou sur les épaules*.

Il est toujours endormi. *Un carton à dessin et des feuilles de papier placées sur le haut de l'étagère sont violemment projetés par-dessus mon lit*, vers la fenêtre, à trois mètres au moins de distance. Sur le dessus de l'étagère, il reste *un fer à repasser qui ne tarde pas à être projeté dans la même direction*. Je le vois à un mètre de hauteur environ; il tombe lourdement sur le parquet, rebondit, et vient se poser sur le tas de livres et brochures vers la fenêtre, à 30 centimètres de haut environ.

Ce bruit réveille Raymond. Nous nous levons. Il reprend la boîte aux crayons, ramasse ceux-ci; il y en a dix qu'il remet à leur place, puis il dépose le tout sur le parquet, à côté des livres. Il s'habille. En ramassant son pantalon, *je vois le fer à repasser qui avait quitté le tas de livres sur lequel il avait rebondi*, se jeter dans la direction de Raymond et passer sous mon lit.

Craignant un danger, je prends le fer et le porte à terre dans les cabinets d'aisance.

8. — Il est 2 heures. Nous sommes habillés. Je suis au pied de mon lit et regarde Raymond qui se trouve à l'extrémité opposée. Des effets d'été, à Mme Durville, sont accrochés au porte-manteau, au-dessous de l'étagère. *Je les vois traverser la chambre et tomber en haut de mon lit, vers la cheminée.* Nous les laissons. Raymond se rapproche de moi; il me regarde, ayant sa main gauche appuyée sur mon lit. *La grille de la cheminée avec des cendres et des papiers brûlés, sont violemment projetés dans notre direction; la grille tombe sur la descente de lit, et une quantité de cendres, que j'évalue à plus d'un litre, tombe sur mon lit et sur la descente;* il en tombe jusque dans la salle à manger.

Je remets la grille à la place qu'elle occupait dans la cheminée. Raymond se baissa pour ramasser des brochures; je suis en haut de mon lit, sur les effets de madame. *Je vois la grille en l'air, à 1 mètre au moins de hauteur, qui tombe vers Raymond sur la descente de lit et se brise en plusieurs morceaux.*

9. — Commençant à être affolés, nous venons dans la salle à manger et fermons la porte de la chambre à coucher. *L'électricité* s'allume dans celle-ci; nous la laissons. Il est 3 heures. Raymond dit avoir soif; il prend dans sa main gauche un verre sur la table, et en tournant le dos à l'étagère qui tient lieu de buffet, il prend dans la boîte une bouteille et se verse à boire. *Le verre était à peine à moitié plein que la poivrière à saupoudrer saute de l'étagère, passe sur l'épaule de Raymond et tombe dans son verre, le haut en bas.*

11. — Il est 3 heures et demie. Pour faire diversion, Raymond monte chez les pigeons. A peine est-il monté que quatre boîtes à provision qui se trouvaient sur le manteau de la cheminée dégringolent les unes après les autres, se gondolent en tombant, pendant que leur contenu est renversé.

Raymond descend.

12. — Au milieu des objets — morceaux de sucre, châtaignes, pommes de terre — qui tombent de tous côtés, nous finissons tous les deux par être fatigués; et, pour pouvoir avoir un peu de repos, nous nous disposons à sortir. Je mets mes souliers, Raymond prend les siens dans un coin de la cuisine, les pose à côté d'une chaise, s'assoit sur celle-ci et avance la main droite pour en prendre un : *les deux souliers ont disparu.* Voulant quand même sortir, je prie Raymond de rester là sur sa chaise; je vais lui chercher une vieille paire de bottines à moi, et les pose à la place où se trouvaient les siennes. Il étend la main pour en prendre une; des deux bottines que j'avais mises là, *il n'en reste plus qu'une.* Je regarde et vois le tableau avec stupéfaction. Raymond quitte sa chaise; je détourne les yeux et, en regardant à nouveau, je vois que l'autre bottine a disparu à son tour.

Je regarde de tous côtés, monte chez les pigeons, pour voir si les deux paires de chaussures n'y seraient pas; j'explore ensuite la cuisine, les cabinets d'aisance, l'entrée et les deux pièces que nous habitons : *les chaussures ne sont nulle part.*

13. — Les bombardements continuent. Je veux absolument sortir. Raymond remet les chaussons qu'il vient de quitter, son pardessus et sa casquette. J'étends la main droite pour prendre mon chapeau et ma canne qui sont sur un petit porte-manteau près de la fenêtre : *mon chapeau et ma canne ont disparu.* Tout effaré, je prie Raymond de sortir au plus vite; je sors après lui, après avoir vérifié, une fois encore, toutes les pièces du troisième, sans rien voir des objets disparus.

J'avoue très humblement que, moi qui désirais voir des phénomènes de cette nature, moi, fort, robuste, bien équilibré au physique et au moral, et qui n'avais peut-être jamais tremblé, je suis véritablement saisi d'inquiétude. La région épigastrique serrée, comme à la suite d'une violente émotion, j'ai peur et l'épouvante s'empare de moi. Il est 5 heures et demie lorsque nous rentrons. Je parle à Raymond d'abandonner le champ de ces effrayantes manifestations et de rentrer à Paris. Celui-ci, habitué à ces phénomènes, me fait comprendre que nous sommes là et que nous devons y rester. J'y reste un peu malgré moi et me mets en devoir de préparer le dîner.

16. — Il est 6 heures. Raymond est à la table, appuyé sur ses deux coudes, à 1 mètre environ du poêle à gaz qui est allumé. *Je vois le poêle s'éteindre sans que Raymond ait bougé; puis, au bout de deux minutes environ, il se rallume de lui-même.* Cet étrange phénomène s'est reproduit cinq à six fois au moins dans les mêmes conditions pendant notre dîner.

17. — Il est 6 h. 1/4, je sers le dîner et me mets à table à la droite de Raymond; la lampe de la salle à manger est allumée pour nous éclairer. Nous mangeons. *La lampe de la salle à manger s'éteint, et celle de la chambre à coucher s'allume.* J'éteins la seconde pour rallumer la première; le même phénomène se reproduit *au moins dix fois,* de telle façon que, pour ne pas me lever constamment, nous restons dans la salle à manger à demi obscure, éclairée seulement par le bec d'éclairage à gaz de la cuisine, le poêle à gaz et la lampe électrique de la chambre à coucher.

19. — Comme ses souliers n'ont pas reparu, nous partons. Il n'est pas les pieds nus, mais avec lesdites pantoufles qui le chaussent horriblement mal. A notre arrivée à Paris, je lui achète une paire de chaussures qui lui était à peu près indispensable pour marcher.

A Paris, toute la semaine se passe sans le moindre phénomène et, le samedi suivant, nous repartons tous les deux à Montmorency, moi bien rassuré et disposé à ne plus m'épouvanter devant des phénomènes de cette nature.

Samedi, 4 février.

Nous arrivons à 6 heures du soir. Raymond remet à leur place sur l'étagère les brochures qui sont sur le parquet; je prépare le dîner. Nous dînons tranquillement, et à 9 heures nous nous couchons. La nuit se passe dans le plus grand calme.

20. — A 7 heures et demie, quelques coups sont frappés sous le lit de Raymond, puis dans le mur, derrière lui. A 7 h. 3/4, 17 *brochures sont lancées de l'étagère vers la fenêtre,* en passant par-dessus mon lit. Au bruit de la chute, Raymond se réveille. A 7 h. 50, je me lève ; à 8 h. 10, Raymond se lève à son tour.

22. — Quelques instants après, mon attention est attirée vers la fenêtre : *je vois l'un des chaussons disparus lundi matin descendre très lentement le long de la fenêtre et rester sur le parquet.*

23. — *Des coups violents paraissent être frappés dans le dos de Raymond; il est violemment pressé et repoussé à chacun d'eux; parfois, son dos, courbé en arc, est renversé en arrière; j'entends très clairement le bruit des coups.* Je le prie de descendre de son lit pour venir dans le mien. Il y vient. Je me place sur le côté droit et mets son dos contre ma poitrine; passant ma main gauche par-dessus son côté gauche, j'applique le bout des doigts sur sa région épigastrique, en le pressant contre moi. Il continue à éprouver les mêmes secousses. *Je sens que ces secousses partent d'un point de son dos, mais je n'entends plus aucun bruit.*

A un moment donné, *j'applique ma main gauche à son front, les secousses cessent aussitôt;* fatigué, il s'endort...

25. — Je prie Raymond de se lever. Il se lève et s'habille à la tête de mon lit, puis il se dispose à passer dans la salle à manger. A peine a-t-il fait trois pas, qu'*une quantité de cendres, que j'évalue à un litre, est projetée de la cheminée sur son dos, sur sa tête et sur mon lit* — qui n'est pas encore refait. Je suis vers la fenêtre de la salle à manger et vois les cendres s'éparpiller en éventail...

28. — A 2 h. 47, Raymond est occupé à la table à résoudre un problème. Une boîte de couleurs est placée sur un support à côté de la pendule. Je suis vers la porte de la salle à manger et regarde vers la fenêtre : *la boîte est lancée de la place qu'elle occupait, passe au-dessus de la tête de Raymond et tombe ouverte devant moi sur le parquet;* les couleurs sont éparpillées. Raymond a toujours la tête baissée sur son cahier d'étude.

Les phénomènes, produits dans des conditions d'authenticité indiscutables, se produisent en grand nombre ; mais comme ils ne sont que la reproduction de phénomènes déjà observés, je n'en dirai rien. Ceux-ci ont d'ailleurs été assez calmes pour ne pas nous impressionner désagréablement...

30. — Je me lève pour la ramasser, et me baisse ensuite pour la remettre sous la table. En me relevant, *je vois que la lampe électrique de la chambre à coucher est allumée; le compteur qui était fermé est ouvert, et Raymond, qui n'a pas cessé de travailler, est toujours à la même place.* J'éteins la lampe et ferme encore le compteur.

36. — A 6 h. 20, *une petite pierre, puis une seconde et une troisième, tombent à la cuisine.* Je les ramasse. Raymond est debout vers la table. Je pense qu'il a pris des pierres de cette nature pendant notre promenade, et que c'est lui qui les lance pour me tromper. Je le prie de me montrer ses mains ; il me les montre, il n'y a rien dedans. Je le prie de me tourner ses poches sens dessus dessous ; il le fait de suite : il y a trois morceaux de craie et des petits papiers chiffonnés qu'il place sur la table. *Pendant cet examen, et ensuite en l'espace d'une minute à peine, il tombe trois autre pierres analogues et trois petits morceaux de sucre gros comme le bout du doigt.*

37. — 6 h. 30. Nous sommes à dîner. Nous entendons du bruit dans la chambre à coucher : *mon matelas vient d'être jeté sur le parquet.* Immédiatement après, *la lampe de la salle à manger s'éteint, et celle de la chambre s'allume.* J'éteins celle-ci et rallume l'autre.

38. — Quelques minutes après, *le poêle à gaz s'éteint* et Raymond n'a pas quitté sa place à la table. A 8 heures et demie, je refais mon lit et nous nous couchons pour dormir tranquillement.

40. — Je me lève. *Mon chapeau, disparu la veille au soir, est aplati en haut de mon lit, près de l'un des pieds. Je le ramasse; il est plein de poussière et de toiles d'araignée.* Je le secoue et le met sur mon lit, à la place que je viens de quitter. Je passe dans la salle à manger et constate que je n'ai pas mon mouchoir, qui est resté en haut du lit. Je rentre, vois le chapeau à la place où je viens de le mettre, étends le bras gauche pour prendre mon mouchoir, le passe dans la droite pour le mettre dans la poche correspondante de mon veston. *Mon regard suit ce mouvement : le chapeau vient de disparaître.* Raymond est immobile dans son lit. Je le prie de se lever et je jette un rapide coup d'œil dans la chambre, jusque sous les lits ; le chapeau n'y est pas. Raymond se lève et je prépare notre petit déjeuner.

41. — Il est 8 h. 3/4. J'entre dans la chambre à coucher, pour dire à Raymond de se hâter : *je vois mon chapeau réapparu il y a quelques instants, aplati en bas de mon lit, contre l'un des pieds.* Je le relève et le mets sur le lit.

42. — Nous déjeunons à la hâte. *Des objets tombent de tous côtés.* Nous nous habillons pour sortir ; Raymond est prêt. Je le prie de sortir, il est dans le couloir. *Ma canne, disparue la veille avec le chapeau, tombe derrière lui, en faisant un bruit analogue* à celui d'une grosse bûche qui serait tombée de 4 mètres de hauteur. Raymond sort.

43. — Je vais prendre mon chapeau sur mon lit. *A 1 mètre environ de la porte de la chambre, je vois le matelas qui tombe sens dessus dessous,* avec le chapeau. Je remets le matelas sur le sommier, ramasse le chapeau que je n'ai pas eu le temps de brosser, et m'en coiffe. Après avoir jeté partout un rapide coup d'œil, je ramasse ma canne et quitte la *maison hantée.*

Nous rentrons à Paris, où aucun phénomène ne se produit. Le samedi 11, à la séance de la *Société magnétique de France,* je communique quelques-unes de ces étranges observations et annonce que je conti-

nuerai le lendemain, dimanche, à Montmorency, où je retournerai avec Raymond et M. et Mme Cornille, dans l'intention de mettre à contribution la lucidité de cette dernière. MM. Girod, Hirtz et Haudricourt manifestent l'envie d'y venir aussi. Je les accepte.

Dimanche 12 février.

Je pars avec Raymond : nous arrivons à 10 h. 50; M. et Mme Cornille arrivent à 11 h. 1/2 pour déjeuner. Nous déjeunons à la hâte et nos invités arrivent à 1 heure.

En prenant le café, nous attendons tranquillement les manifestations, mais nous avons la désagréable surprise de n'en voir aucune. Les invités se sont retirés vers 4 heures, en pensant que les conditions de calme et de tranquillité n'étaient pas suffisantes, et probablement aussi *parce que le rapport de Raymond avec le milieu* n'était pas suffisamment établi.

En effet, aux deux séries précédentes, les manifestations ne se produisirent que le lendemain, dix à douze heures après notre arrivée.

45. — Le lendemain, à 7 heures et demie, *des coups d'une violence inouie se font entendre sous le lit de Raymond, derrière lui et ensuite un peu partout; le bruit d'objets qui tombent dans la salle à manger se fait entendre* : une manifestation extraordinairement orageuse s'annonce. Je me lève.

46. — Raymond est immobile dans son lit, le dos tourné vers le mur. Je passe devant la salle à manger. Je n'ai pas encore franchi complètement la porte que *mon matelas avec toute la literie est jeté sur le parquet.*

47. — Je vais chercher une ficelle dans un placard et vérifie sa solidité en tirant dessus de toutes mes forces : elle résiste. Je passe la ficelle autour du lit de fer, du sommier et du matelas, pour les attacher ensemble. Je fais un nœud en me disant que, cette fois, la force qui agit ne brisera pas l'obstacle. Je me retire. Je ne suis pas encore rentré dans la salle à manger que j'entends un bruit derrière moi; je me retourne : *le matelas et la literie gisent sur le plancher.*

48. — Très calme, mais fort étonné, je remonte matelas et literie à leur place, ramasse la ficelle et vois que le nœud a été défait. Je rattache le tout en faisant, cette fois, cinq à six nœuds l'un sur l'autre. Je me retire. *Je ne suis pas encore dans l'entrée de la porte, que le matelas avec la literie est sur le parquet, une extrémité frôlant mes talons.* Je relève le tout au plus vite et le place en travers sur les deux lits. Des cinq ou six nœuds, il n'en reste plus qu'un, mais la ficelle est cassée vers le milieu. On voit que la traction a été considérable, car les extrémités de la cassure sont effilochées. Ces trois phénomènes n'ont pas duré plus de 8 à 10 minutes. Ils se sont produits à la vue de Raymond, qui n'a pas distingué autre chose que la chose elle-même. Je le prie de se lever. Il se lève, et nous déjeunons à la hâte, aussi mal qu'on puisse se l'imaginer, car un bombardement formidable nous assaillit de tous côtés; des brochures, des livres, des ustensiles de cuisine et les objets les plus divers sont projetés de tous côtés.

Les phénomènes se succèdent avec une telle rapidité qu'il m'est absolument impossible de les noter. Je ne retiens que les suivants :

50. — Ses souliers sont lacés; je l'invite à sortir au plus vite, pour échapper à ce terrifiant spectacle. Au premier pas qu'il fait, je tendais la main pour prendre mon chapeau posé avec ma canne sur le porte-manteau près de la fenêtre, lorsqu'il me dit : « *Regardez, il monte, il monte* », *en indiquant mon chapeau que je ne vois plus; il a disparu à quelques centimètres de ma main*, sans que je puisse le voir.

51. — J'invite encore Raymond à sortir le plus vite possible. Il sort; il est déjà dans le couloir. *Ma canne, qui reste accrochée au porte-manteau, est violemment projetée dans sa direction et tombe derrière lui avec fracas.*

Je referme la porte et descends précipitamment l'escalier. Raymond m'attend dans la rue; nous partons pour Paris, il est à peine 9 heures. (Le chapeau fut retrouvé le dimanche 19, par mon fils André, dans un tas de vieux journaux déposés sous la table-étagère de la salle à manger.)

Dimanche 19 février.

Je me propose de terminer cette étude; mon fils André part le samedi soir avec Raymond; moi, je ne peux partir que le lendemain, dimanche, à 10 heures. J'arrive à 10 h. 50; M. Haudricourt arrive une heure plus tard. Nous déjeunons très tranquillement, en attendant que les phénomènes se produisent. Notre déception à tous est immense, car rien ne se produit.

M. Haudricourt, qui désirait ardemment voir quelque chose, décide de passer la nuit. Après avoir dîné, vers 9 heures et demie, il se couche à ma place et, comme je n'ai que deux petits lits, je vais coucher à l'hôtel, pensant que, vers la fin de la nuit, quelques phénomènes se produiront comme d'habitude.

Raymond se baisse pour prendre sa casquette qu'il avait déposée la veille au soir sur un tas de brochures vers la fenêtre : *la casquette a disparu.* Je dis à Raymond de se coiffer avec une vieille casquette de cycliste que j'avais là, sur le porte-manteau, au-dessus de ma canne; je la voyais. *Je détourne les yeux, il étend la main pour la prendre : elle a disparu aussi.*

Je viens de parler de l'ironie du sort! — La force qui agit là est-elle ironique ou est-elle soumise à des lois que nous ne soupçonnons pas? Cette dernière hypothèse me paraît sinon certaine, du moins très probable. Dans ce cas, il est admissible, tout au moins au début des manifestations, que certaines personnes les favorisent, tandis que d'autres les empêchent.

Je ne tranche pas la question qui me paraît insoluble dans l'état actuel de nos connaissances; mais, bouleversé par les phénomènes dont j'ai été le témoin volontaire, j'arrête purement et simplement leur énumération.

OBSERVATIONS ET REMARQUES

En dehors de la fréquence et de la brutalité des phénomènes que j'ai eu la satisfaction d'observer, j'ai fait quelques *observations et remarques* qui n'expliquent pas leur mécanisme, mais qui seront peut-être susceptibles de guider les chercheurs de l'avenir. Voici les principales.

1. — *On pouvait prévoir la fin des manifestations*, car les hantises de cette nature durent rarement plus de deux mois.

En rentrant à Paris, le lundi 20 février, je pensais que tout était terminé; dans tous les cas, pour le moment, j'en avais assez vu. Je rendis Raymond à son père, en le remerciant de l'obligeance qu'il avait eue de le mettre à ma disposition. Plusieurs jours se passent et rien ne se produit. Un membre de la *Société magnétique de France*, M. Brulé, observe chez lui le sujet pendant trois jours, et aucune manifestation ne se produit. Raymond rentre chez son père, et comme rien ne se produit, il fut mis en pension pour continuer ses études.

Le calme le plus profond règne autour de lui, les manifestations sont terminées, pour le moment du moins; et c'est moi qui fus témoin des dernières.

La force agissante, en répondant à mes questions par coups frappés dans le mur, m'avait fait les réponses suivantes, le lundi 30 janvier, au matin :

Est-ce que ces phénomènes-là vont durer? — Rép. *Non.*

Combien de temps dureront-ils encore? — Rép. 8 *coups sont frappés.*

Je demande : Est-ce 8 jours? — Rép. *Oui.*

Alors, tous les phénomènes cesseront au bout de 8 jours? — Rép. *Oui.*

La force agissante s'est trompée sur la durée des phénomènes, car ils ont duré trois semaines encore.

Le troisième dimanche, je retins à dîner M. et Mme Cornille, pour mettre à contribution la lucidité souvent très remarquable de cette dernière. Après le départ des autres invités, je l'endormis, et après m'avoir expliqué certaines particularités, elle me dit que les phénomènes touchaient à leur fin, et que c'est tout au plus s'ils se produiraient encore pendant 8 à 10 jours.

2. — *Il me paraît évident que la force qui produit les phénomènes* est fournie par Raymond, et probablement un peu par les assistants.

Cette force s'échappe de lui, s'accumule au dehors, en un point de l'espace, comme l'électricité à la surface du conducteur de la machine électro-statique, pour être projetée violemment dans une direction, comme l'étincelle électrique, entraînant avec elle les objets qui se trouvent dans la zone de son action.

Dans un grand nombre de cas, l'excitateur de cette sorte de décharge est l'un de nous deux, car les objets sont presque toujours lancés soit dans ma direction, soit dans celle de Raymond. Il y a de nombreuses exceptions, où les objets tombent dans une pièce en notre absence. Dans ce cas, la *force accumulée* se projetterait lorsqu'une sorte de *trop plein serait atteint.*

Il semblerait même que, pour certains phénomènes : transport de la casserole aux châtaignes, du fourneau au milieu de la cuisine; transport de la casserole, du fourneau sur mon matelas dans la chambre à coucher; allumage de la lampe électrique de la chambre à coucher pendant que celle de la salle à manger s'éteint, etc., une certaine intelligence préside à la direction des phénomènes. Pourtant, nous verrons plus loin que le désir et la volonté (1) du sujet, comme ma volonté propre, ne paraissent être pour rien dans la manifestation des phénomènes.

Raymond est dans l'impossibilité absolue de produire les phénomènes, comme il est absolument impuissant pour empêcher leurs manifestations. En voici un exemple :

Je savais qu'il aimait passionnément les châtaignes. Le deuxième dimanche, je lui en achète, à sa très grande joie. En arrivant du marché, je les place dans le couvercle d'une boîte en carton, et monte le tout sur la pendule, en lui disant que je lui ferais cuire celles qui seront jetées sur le parquet.

Comme il aurait voulu manger les châtaignes, il regardait sans cesse le couvercle, étendait les mains vers lui, en désirant, en voulant qu'elles tombent.

A un moment donné, je le prie de redoubler de volonté pour en faire tomber, ne serait-ce que quelques-unes. Je joins ma volonté à la sienne, en faisant même des impositions et des passes attractives dans leur direction; mais aucune châtaigne ne tombe, quand, le dimanche précédent, elles étaient lancées de tous côtés. L'expérience complète a duré quatre heures et demie.

Pourtant, certains phénomènes cessent *de suite* sous l'action d'une certaine forme du magnétisme. Exemple :

Le deuxième dimanche, à 1 heure, étant tous les deux extrêmement fatigués des manifestations du matin, nous nous déshabillons et nous couchons, chacun dans notre lit, dans l'espoir de réparer nos forces.

Dès que Raymond est au lit, il se plaint de recevoir des coups de poing dans le dos. Il est soulevé dans son lit, comme si ces coups lui venaient du dehors, et à chaque coup qu'il dit recevoir, j'entends on ne peut plus distinctement un bruit absolument analogue à celui que fait un véritable coup de poing.

Je le prie de venir au plus vite dans mon lit, en me disant, à part moi, que, de la manière dont j'allais le placer, s'il y avait des coups de poing de donnés, c'est moi qui les recevrais. Je le place de manière à ce que son dos soit collé contre ma poitrine; je passe alors mon bras gauche au-dessus de

(1) M. Durville aurait dû ajouter ici le mot : *consciente*. Car enfin, toute la question est là. Même dans la transmission de la pensée, dans la télépathie en général, dans la télesthésie, l'opération s'opère généralement d'une façon *inconsciente* de la part de l'agent comme de celle du percipient : il n'est pas moins incontestable pour cela qu'il est inutile de faire intervenir l'hypothèse des esprits pour expliquer ces phénomènes. — N. de la R.

son côté correspondant, mets ma main sur son estomac et le serre contre moi.

Il continue à recevoir les mêmes secousses. Je me rends compte alors que la force sort de lui sous la forme d'une violente décharge, lorsque je me figurais qu'elle venait du dehors. Mais, chose remarquable, en percevant ces décharges, qu'il dit être de véritables coups de poing, *je ne perçois plus le bruit des coups* que j'entendais avant très distinctement.

Je place ensuite ma main gauche à son front. A l'instant même, les secousses cessent et Raymond déclare qu'il sent un relâchement complet se faire en lui. Dans tous les cas, les phénomènes cessent pour ne reprendre qu'environ une heure après.

A un autre moment, Raymond est allongé sur son lit, des coups sont frappés dans le mur derrière lui. J'applique de nouveau ma main gauche à son front, mais les coups frappés ne cessent pas, ou du moins ils ne cessent pas de suite.

3. — *Jamais je n'ai vu un phénomène se produire entièrement sous mon regard.*

A certains moments, les lampes électriques s'allumaient seules constamment ; les boutons étaient toujours tournés. Maintes fois, au fort de cette manifestation, je regardais le bouton, mais la lampe ne s'allumait pas. Dès que je détournais les yeux, le bouton tournait et la lampe s'allumait.

Mes lampes s'allument silencieusement, mais elles s'éteignent en faisant un certain bruit. Lorsque la lampe de la chambre à coucher s'allumait et que celle de la salle à manger s'éteignait, je n'ai jamais entendu le moindre bruit.

Je n'ai jamais vu les objets partir du point où ils se trouvaient pour être lancés dans l'espace ; je les voyais seulement tomber, tout au plus à 1 m. 50 du point où ils tombaient. Raymond dit les voir quelquefois partir et les suivre jusqu'à leur chute. Il dit avoir vu plusieurs objets s'élever véritablement du point où ils se trouvaient pour disparaître à travers le plafond. Je n'ai jamais rien vu de semblable.

En tombant, certains objets font un bruit formidable. Deux petits volumes tombent sur nos lits, et ma canne tombe derrière moi avec un fracas épouvantable ; d'autres objets assez lourds, un soulier de Raymond, disparu, tombe à la tête de mon lit et ne fait pas plus de bruit qu'un bouton.

4. — *Que deviennent les objets pendant leur absence?* Raymond n'en sait rien, ni moi non plus. Dans tous les cas, ils disparaissent pour ne reparaître souvent qu'au bout de plusieurs jours. Parfois, Raymond en voit un tomber du plafond, quand j'ai la certitude absolue que cet objet, s'il était là, était complètement invisible. Mais s'il y avait été, quelle est la force qui l'aurait maintenu dans l'espace ?

On pourrait admettre que les objets disparus sont désintégrés, dématérialisés, pour être reconstitués plus tard, au moment de leur chute. S'il en est ainsi, comment peut se faire cette désintégration et cette reconstitution ?

5. — *Ce n'est pas le double de Raymond qui produit les phénomènes,* car il n'est pas dédoublé (1). Pendant que les phénomènes se produisent, il conserve toute son intelligence, toute sa force motrice et toute sa sensibilité. En dehors des manifestations, j'ai presque toujours constaté que sa sensibilité est légèrement extériorisée : sa sensibilité cutanée est diminuée et celle-ci rayonne autour de lui à une distance qui atteint parfois 10 et même 12 centimètres.

6. — *Raymond pense qu'il est médium ;* son père le pense aussi, car ils ont vu la table se mouvoir lorsque le sujet se trouvait assis près d'elle ; souvent, affirment-ils, des coups y sont frappés à volonté et une fois elle s'est fortement déplacée.

Je n'ai rien observé de semblable, quoique j'aie essayé plusieurs fois d'obtenir ces phénomènes. Des coups n'ont jamais été frappés dans la table, mais seulement lorsqu'il était couché, soit dans le mur derrière lui, soit sous son lit. Lorsque les coups n'étaient pas très violents, je pouvais, comme je l'ai dit, entrer en rapport avec la *force agissante* et obtenir des réponses, comme dans les séances de spiritisme.

Raymond me dit que *cette force* devait être intelligente, car elle *savait* votre âge, vos nom et prénoms, ainsi que ce que vous aviez dans votre poche. Je n'ai jamais rien constaté de pareil. En la questionnant sur la durée des phénomènes, elle me dit par coups frappés qu'ils dureraient 8 jours, quand ils ont duré 3 semaines. A un moment, je lui demande combien j'ai de pièces de monnaie dans le gousset de mon gilet. 7 coups sont frappés, indiquant qu'il devait y avoir 7 pièces. Il y en avait plus de 15. Je lui demande ensuite combien j'ai de sous, gros ou petits, dans la poche gauche de mon pantalon. 8 coups sont frappés, indiquant qu'il y avait autant de pièces. Ce n'était pas exact : il y en avait 17. J'ignorais ce contenu de mes poches. Peut-être que si je l'avais su, ma pensée se serait transmise à la force agissante qui en aurait donné le nombre exact.

Raymond me dit aussi que visiblement cette force trompe souvent, et qu'elle semble même, à certains moments, ne dire que des mensonges.

Je ne pense pas que le sujet soit médium dans l'acception propre du mot, comme l'entendent les spirites ; je ne pense pas non plus qu'une intelligence, un esprit désincarné, préside à ces manifestations brutales. Si j'étais obligé d'admettre la présence d'une entité, je me rangerais plutôt du côté des théosophes, en pensant que cette force pourrait bien être celle d'un *esprit de la nature*, un être à demi intelligent, habitant le monde astral, mais qui n'a rien de commun avec *notre humanité*. Mais je ne fais à ce sujet aucune hypothèse (2).

---

(1) N'y a-t-il pas là une pétition de principe? On peut dire tout aussi bien : « C'est le double de Raymond qui produit les phénomènes ; donc il est dédoublé. » — N. de la R.

(2) On ne voit pas pourquoi ces phénomènes devraient être plutôt le fait d'*esprits de la nature*, d'une existence

Je suis convaincu que cette force vient de Raymond, et qu'elle n'est pas son double ; et je suis presque aussi convaincu qu'aucun esprit (selon le terme spirite) n'est en lui. En voici la raison :

Le premier jour des manifestations, après une matinée extraordinairement *chargée*, Raymond est épuisé et se couche dans son lit ; je me couche dans le mien, à 30 centimètres environ du sien. Il reçoit des coups de poing dans le dos tellement formidables, qu'il est soulevé, replié en arrière ; je le vois pâlir, il pousse des cris de douleur et les larmes coulent de ses yeux.

Saisi de pitié pour lui, je prie la *force agissante* de cesser, mais elle persiste. Je la menace en disant que si elle ne veut pas m'obéir, je saurai bien l'y contraindre. Les coups continuent. Je me lève, prends un bâton servant à battre la descente de lit ; je viens près de Raymond, serre les draps le long de son dos et frappe très légèrement là où il semblait recevoir les coups. Je lui demande si ce coup léger lui fait mal, il me répond que non. Je frappe plus fort, il n'éprouve encore rien. Voyant cela, sans aucune crainte, je frappe derrière son dos, longitudinalement, de toutes mes forces. Il n'éprouve aucun sentiment de douleur du fait de mes coups, mais ceux qu'il recevait continuent et ne cessent qu'après l'avoir fait lever.

S'il avait été dédoublé, s'il avait même été extériorisé, je l'aurais certainement blessé grièvement en frappant son double, ou même sur sa sensibilité extériorisée. Le même phénomène se serait produit si les coups lui avaient été donnés par un esprit, car les spirites admettent, comme je l'admets pour le sujet dédoublé, qu'en frappant l'esprit qui produit les manifestations, on blesse le médium en trance (1).

J'ai pourtant constaté que Raymond présentait avec les médiums le besoin de tricher, surtout au début des manifestations, ou lorsque celles-ci sont sur le point de paraître.

Un soir, je le surpris à éteindre les lampes allumées. Je lui adressai un violent reproche, en lui disant que je ne pouvais plus croire à la réalité d'aucun phénomène et que c'était lui-même qui devait les produire tous. Il protesta avec énergie. Je le priai alors de me dire s'il trompait souvent. Voici à peu près ses réponses : « *Il faut bien rigoler un peu*, oui, j'ai trompé quelquefois, mais bien rarement. » En le pressant de questions, avec beaucoup d'adresse et une certaine bienveillance, il me répondit qu'il avait parfois le pressentiment que des phénomènes, peu importants d'abord, allaient se produire. « Pour les activer, il m'est arrivé, dit-il, de jeter adroitement des boutons et des petits objets. Les vrais phénomènes ne tardaient pas alors à se produire, et cela dans de telles conditions qu'il m'aurait été absolument impossible de les imiter. »

J'ai relaté des phénomènes dont j'ai eu la grande satisfaction d'être témoin pendant quatre semaines. Je déclare qu'ils sont au-dessus de mon intelligence et qu'il m'est absolument impossible de les expliquer. Puissent les *observations et remarques* qui les suivent aider les investigateurs de l'avenir à comprendre et à les expliquer, c'est tout ce que je peux désirer pour le moment.

H. DURVILLE

---

purement fantastique, tant qu'on n'en donnera pas une démonstration expérimentale, que d'esprits de défunts, par exemple, au sujet desquels on possède un commencement de preuve. — N. de la R.

(1) Ce raisonnement serait juste, peut-être, si M. Durville pouvait prouver qu'il frappait le *double;* mais il frappait le corps physique de Raymond et probablement pas autre chose. — N. de la R.

AU MILIEU DES REVUES

Une guérison instantanée attribuée au Sacré-Cœur de Jésus.

L'Almanach du Sacré-Cœur, qui se publie à Paris, contenait, cette année, le récit suivant, que nous publions, à cause des rapports qu'il présente avec les phénomènes dont nous nous occupons.

Une jeune religieuse, sœur Marie-Antoinette, âgée de 35 ans, était atteinte, depuis plusieurs années, d'une grave affection au foie, affection qui avait dégénéré en une énorme tumeur. Condamnée par deux médecins, sauf interventions chirurgicales dont le succès était fort douteux, la chère sœur s'y était absolument refusée. Depuis un an, et surtout depuis six mois, le mal s'aggravait sensiblement ; la sœur ne pouvait plus rien digérer, les souffrances devenaient intolérables et l'on ne parvenait plus à les calmer qu'avec des piqûres de morphine. Il devenait impossible de la palper, à cause de la douleur, et toute la région du foie était dure comme une pierre.

De graves symptômes s'étaient manifestés, les 1er et 2 mai dernier ; le médecin jugea urgent de la faire administrer, ne répondant pas du lendemain. La nuit fut si douloureuse qu'on dut renouveler les piqûres de morphine, lorsqu'à 3 h. 1/2 du matin, 3 mai, la sœur qui veillait la malade la vit se soulever subitement sur son lit et rester immobile, les mains jointes, les yeux fixés sur un être invisible et comme plongée dans une profonde adoration. La sœur qui la garde l'appelle, l'interroge, approche

une lampe de ses yeux. Pas de réponse, pas un mouvement. La sœur infirmière, entendant parler et se sentant pressée par un fort mouvement intérieur, se lève et trouve la malade comme en extase. A son tour, elle interroge, mais en vain.

Après quelques minutes, la malade, revenue à elle, lui dit : « Vous n'avez donc pas vu? » Et sur sa réponse négative : « Mais, Notre-Seigneur était là, et ma sœur Millon, l'ancienne supérieure (morte le 22 mars 1910), y était aussi!! » Puis, fondant en larmes : « Ils sont partis et ils ne m'ont pas emmenée! »

Alors, sur les questions qui lui furent faites, elle donna quelques détails, disant qu'elle ne dirait le reste qu'à la supérieure. Puis elle ajouta : « Mais je suis guérie! » Et elle le fit constater à la sœur infirmière. De plus, elle demanda à prendre quelque chose. On lui apporta du bouillon qu'elle ne digérait plus depuis longtemps. Elle l'avala d'un trait. Depuis ce moment, elle mange comme tout le monde, suit la communauté depuis l'heure du réveil. Elle a même supporté à la sacristie, sans faiblir, les fatigues exceptionnelles des préparatifs du troisième centenaire de la fondation de la Visitation, se levant plusieurs fois à 4 h. 1/2 et dans le jour sans prendre aucun repos. Aucune trace de mal ne subsiste. Le médecin qui avait été bouleversé le matin du 3 mai, en voyant la malade radicalement guérie, a fait une attestation en règle pour servir à l'enquête canonique.

Voici quelques déclarations de la sœur guérie subitement. La douleur, devenant intolérable au matin du 3 mai, la pauvre malade songeait à demander du secours à la sœur infirmière, lorsque, ouvrant les yeux, elle vit une lumière toute resplendissante qui remplissait la chambre. Elle vit Notre-Seigneur se présenter à elle, couronné d'épines, triste et majestueux, mais plus bon que triste, plus bon que majestueux. La bonté dominait tout. Il lui dit un mot pour elle toute seule. Puis, toute sa vie lui apparut en un instant, comme au moment du jugement sans doute. Elle vit clairement ce qui, dans sa vie, n'avait pas été pour Notre-Seigneur, ce que, désormais, elle devait faire. Et Notre-Seigneur ajouta : « Et surtout aime-moi! J'ai tant besoin d'amour! J'en trouve si peu, même auprès des cœurs qui me sont consacrés. Je suis l'époux fidèle! En moi il n'y a pas de déception! » Puis, Notre-Seigneur, étendant la main, lui découvrit son cœur tout brûlant de flammes. Trois rayons s'en détachèrent et vinrent s'abattre sur la partie malade. Et alors elle sentit en elle comme l'impression d'un léger souffle. Elle était guérie. Mais, absorbée dans le bonheur de sa vision, elle n'eut conscience de sa guérison que peu après.

Alors, l'ancienne supérieure, sœur Millon, morte depuis six semaines, toute rayonnante de gloire, s'approcha d'elle en disant : « Oh! ma fille! Que Notre-Seigneur est donc bon pour vous! Remerciez-le bien! Il ne s'agit plus maintenant d'être à Lui à demi! Allons! courage! Commencez à vivre en vraie religieuse! Humilité, obéissance, c'est tout ce qu'il faut! » Puis, s'approchant d'elle, elle lui fit une petite croix sur le front, et, en hâte, suivit Notre-Seigneur. Tout avait disparu.

Quoi que l'on doive penser de ces faits, la guérison de sœur Marie-Antoinette est certaine, l'attestation du médecin figure au dossier de l'enquête canonique ordonnée par Mgr l'Archevêque de Paris.

Les religieuses de la Visitation peuvent à bon droit se montrer heureuses et reconnaissantes de cette nouvelle faveur que vient de leur faire le Sacré-Cœur, et qui coïncide avec les fêtes du troisième centenaire de leur ordre.

Nous devons ajouter que nous nous sommes adressés à l'archevêché pour connaître le résultat de l'enquête dont il est question plus haut, et que nous n'avons pas reçu de réponse. Entendra-t-on encore parler de ce fait merveilleux ?...

Une voix mystérieuse.

La *Filosofia della Scienza*, de Palerme, publie la lettre suivante, adressée de Civitavecchia, 27 février 1911, au Directeur de cette Revue :

Le fait que je vous expose ci-dessous m'a été raconté deux ou trois fois par mon père durant sa vie, à de longs intervalles, et en des occasions où l'on parlait de choses ayant trait au surnaturel. Il me le répéta avec plus de détails et de clarté 24 heures avant de mourir, le 4 mars 1889, dans un moment de bien-être apparent. Ce fut un homme sérieux et croyant, mais point superstitieux.

Depuis une époque des plus reculées, tous mes ancêtres furent des hommes de mer; en 1837, mon père, âgé de vingt ans à peine, prit le commandement du brick, appartenant à la famille, nommé « Notre-Dame-des-Grâces », ceci justement à la mort de son père, qui en était le capitaine, et qui s'était éteint à Marseille.

Il partit de là pour Odessa où il prit un chargement de grain, puis fit voile pour le port de Brindisi, près duquel il arriva un soir par un temps orageux. A cette époque, la navigation était beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui, car, outre à se garder des pirates qui infestaient l'archipel grec, les côtes n'étaient pas illuminées, exception faite pour quelques faibles lanternes à l'embouchure des ports, lanternes qu'on ne pouvait voir à quelques milles de distance que si l'air était limpide.

La nuit était arrivée, le temps empirait, la côte était couverte et l'on n'apercevait rien, mais on savait seulement qu'on était très près de Brindisi.

Il était environ 1 heure du matin, et le brigantin, désormais engagé, allait au lof; mon père se trouvait sur l'avant du navire, s'efforçant de chercher quelque vague lumière lui indiquant le port. Le vent soufflait impétueusement, les ondes, avec un bruit d'enfer, secouaient le navire par intervalles en le couvrant d'écume, et en flagellant ses flancs; les roulements du tonnerre succédaient aux lueurs des éclairs. L'intensité de la tempête augmentait sans cesse, le moment était critique.

Tout à coup, une voix crie avec force : « Capitaine, capitaine, venez! venez tout de suite ». Ne sachant ce qui arrivait, mon père se précipita à la poupe d'où la voix continuait à appeler.

— Qu'est-ce? demande-t-il au timonier qui, étourdi et tremblant balbutie :

— Vous n'entendez pas? Vous n'entendez pas la voix qui depuis plusieurs minutes répète *puggia, puggia!* (1)

— La voix? Quelle voix? C'est la pluie qui te fait entendre des voix imaginaires ou le sifflement du vent qui te semble tel. Je n'entends rien.

Mais il n'avait pas terminé de parler qu'en effet une voix provenant du gouvernail (du moins, c'est de là qu'elle semblait s'élever) répéta d'un ton de commandement *puggia, puggia, puggia!*

Stupéfait, n'en croyant pas ses oreilles, mon père s'approcha du lieu d'où ce cri paraissait venir, tourna autour, observa tous les recoins de la poupe, mais ne découvrant rien et croyant être lui aussi victime d'une hallucination sensorielle, il dit au timonier : « Mais il n'y a personne... tout l'équipage est à la proue ». Alors, la voix, plus claire et plus vibrante, répéta le commandement. C'est alors que mon père put non seulement entendre distinctement, mais encore fut à même de reconnaître en elle le timbre, la cadence et le ton même de la voix de son père, voix qui lui était bien familière, puisqu'il avait navigué avec lui dès l'âge de 9 ans,

Fasciné, poussé à son tour par une force irrésistible et incompréhensible, il cria l'ordre d'appuyer, et prenant la barre du gouvernail des mains du timonier, il exécuta la manœuvre lui-même, tandis que l'équipage à son tour relâchait les écoutes et les vergues du côté opposé au vent.

(1) Mot en patois napolitain, signifiant : Appuie !, c'est-à-dire, en langage naval : « Incline la direction du navire du côté opposé à celui d'où vient le vent ! »

Le brick ayant pris le vent plus en plein, se penche sur la droite, et fendant les ondes en furie, avance rapidement, comme un cheval emporté dont on a lâché les rênes. Presque en même temps, un éclair illumine la partie d'où venait le vent, c'est-à-dire de bâbord, qui était justement la direction où le bâtiment allait auparavant, et, sous la fugace lueur, se présente aux yeux épouvantés de l'équipage la blancheur écumeuse des lames se heurtant rageuses contre les rochers de la côte.

Encore quelques minutes de course par la route primitive, et tout était fini pour le bâtiment et pour l'équipage.

Si vous croyez que ce fait, dont je garantis la véridicité, mérite d'être publié dans votre estimée publication, je vous en donne la pleine autorisation, car lui aussi, à mon avis, pourra concourir à la construction du grand édifice du nouveau spiritualisme.

Recevez, etc.

F. SCOTTI, capitaine de marine.

Un rêve prémonitoire de mort.

Le naturaliste bien connu, M. Edwin C. Reed, directeur du Musée d'Histoire Naturelle de la ville de Conception, jouissait, quelque temps encore avant sa mort, d'une excellente santé. Deux mois environ, avant son décès, M. Reed rêva qu'en arrivant au bout d'une avenue où il se promenait, il vit un tombeau avec une croix où on lisait l'inscription suivante : *Reed, naturaliste, 7 novembre* 1910. M. Reed raconta en plaisantant ce rêve étrange à plusieurs amis en différentes occasions. Peu de temps après, Mme M. M. de R., belle-fille de M. Reed, qui résidait à Mandoza, rêva une nuit, au moment où elle s'apprêtait à célébrer l'anniversaire de son mariage, qui devait avoir lieu le jour même 7 novembre, que tous les cadeaux lui arrivant en ce jour étaient des couronnes funéraires...

Or, M. Reed mourut réellement le 7 novembre dernier...

Nous devons ajouter que ce monsieur rappelait souvent dans les jours qui précédèrent sa mort, la date du 7, n'ayant sans doute pas oublié son rêve.

Ce fait nous a été rapporté par notre éminent ami l'avocat général à la Cour d'appel de Conception, qui l'entendit raconter par la belle-fille de M. Reed elle-même.

(*Revista de Estudios Psiquicos, Valparaiso*).

ÉCHOS ET NOUVELLES

Antonio Fogazzaro.

L'illustre penseur et littérateur italien, qui vient de mourir, avait compris de bonne heure l'intérêt que présentaient les recherches psychiques pour la poursuite de ses études religieuses et philosophiques favorites, et se tenait au courant de tout ce qu'on faisait de plus important à ce sujet. C'était l'un



de nos plus anciens abonnés. Il ne manquait jamais l'occasion d'assister à des séances médiumniques sérieuses et prenait surtout une partie active aux travaux de la Société d'Etudes Psychiques de Milan dont il était le Président honoraire.

Dans plusieurs ouvrages de M. Fogazzaro on rencontre des traces de ses études métapsychiques. Le *Mystère du Poète* contient des passages dans lesquels l'auteur paraît admettre la possibilité de la communication entre les vivants dans le sommeil, et même entre les vivants et les morts ; dans le *Petit Monde Ancien* il est question de phénomènes spirites, etc.

Les cures " mystiques " au Parlement allemand.

Une curieuse discussion eut lieu, le mois dernier, au sein de la Commission pour la loi contre l'exercice illégal de la médecine par exorcismes, prières, magnétisme, spiritisme et autres moyens mystiques.

La Commission ne se trouva pas d'accord. Un membre conservateur observa que son expérience de trente années lui fait croire que certaines formes d'exorcisme sont efficaces sur des maladies d'hommes et d'animaux. Non pas qu'il croie à l'intervention de Dieu, mais, pour parler avec Hamlet « il y a entre la terre et le ciel plus de choses que notre pauvre savoir n'en imagine ». Si l'on punissait cela, on commettrait un attentat à la liberté individuelle. Parmi les animaux, dit l'honorable membre conservateur, innombrables sont les guérisons obtenues en ce sens. L'exorciseur subit parfois une secousse nerveuse, comme contre-coup à son acte d'exorcisation. Il en vit qui vomissaient en exorcisant (pardon). Ce sont des choses mystérieuses, presque sacrées. La source de l'influence n'est pas encore précisée. Les conservateurs n'admettent donc pas qu'on parle dans la loi de moyens mystiques.

Les socialistes proposaient un article disant : « Toute cure payée et accomplie avec des procédés mystiques — comme prières, exorcismes, sympathies, magnétisme, spiritisme et autres procédés reposant sur l'hypothèse qu'une force surnaturelle réside en l'opérateur — est interdite. »

Un représentant du centre catholique objecte : « Qu'est-ce que le surnaturel et qu'est-ce que la force? » Les confins entre foi et superstition sont si difficiles à tracer que toute définition est dangereuse. On voit se produire dans les lieux de pèlerinage des cas se tenant justement sur cette imprécisable ligne, et ce serait offenser la liberté professionnelle que de faire intervenir la loi.

Le représentant du Gouvernement soutint la nécessité de la loi tendant à combattre les superstitions populaires qui, en matière de médecine, sont des plus étendues. Il y a un Institut où l'on instruit les jeunes filles dans l'art soi-disant de *prier-sain*, c'est-à-dire dans l'art de guérir au moyen de la prière. Les moyens mystiques, qu'il faut distinguer de ceux hypnothiques, sont toujours dangereux. Le représentant du Gouvernement cita des cas où le cancer fut charlatanesquement soigné avec spiritisme et magnétisme pour des honoraires qui atteignirent jusqu'à 3.000 marks. Le Gouvernement a recueilli du matériel sur 149 cas de cures charlatanesques, extravagantes ou superstitieuses. Il y a entre autres la cure de l'épilepsie conseillée par une personnalité occupant une charge élevée, moyennant les excréments pulvérisés d'un bouc.

Les orateurs conservateurs et le centre recommen-

cèrent à citer des cas de guérison obtenus par des moyens mystiques et à insister sur l'impossibilité de faire en ces matières des divisions nettes ou des négations absolues. Si la science, par exemple, nie la force magnétique, cela ne signifie pas qu'elle n'existe point. Effectivement, dans la votation, on ne considéra pas comme un moyen illicite le magnétisme. Au contraire, on fit tomber sous l'interdiction le traitement médical, lorsqu'il est payé, par les prières, les exorcismes, le spiritisme ou autres procédés semblables.

Maskelyne imite les tours des Davenport.

M. Maskelyne, le fameux prestidigitateur antispirite, qui, il y a trois ans, prétendit imiter les phénomènes de matérialisation décrits par l'archidiacre Colley, et perdit son procès contre lui, présente actuellement les expériences spirites des frères Davenport à la Saint-Georges Hall, sous le nom de « Miracles Maximum », par suite du défi lancé par Sir Hiram Maxim, et dont nous avons entretenu nos lecteurs dans les numéros de juillet, août et septembre 1910. Il est intéressant de rappeler que c'est dans ce même Saint-Georges Hall qu'ont paru les prétendus médiums en 1877.

Au sujet de cette performance, le *Light* écrit :

Les prétendues « améliorations aux manifestations de cabinet des Frères Davenport » par M. Maskelyne, sont intéressantes comme une illustration de ce que peuvent faire les illusionnistes quand on leur permet d'agir dans les conditions qu'ils ont choisies, mais nous pensons que presque personne aujourd'hui se trouve en état de décider jusqu'à quel point elles ressemblent aux séances des Davenports.

Société Universelle d'Études psychiques

(SECTION DE PARIS)

L'une des tâches que doit se proposer une Société d'Etudes Psychiques est incontestablement celle de satisfaire, dans les limites du possible, les sociétaires désireux d'assister à des séances expérimentales, et disposés à faire pour cela quelques sacrifices de temps et, parfois, même d'argent.

Il nous parvient assez souvent des lettres de personnes qui nous demandent de leur indiquer des médiums, surtout pour les phénomènes physiques les plus rares et les plus frappants; matérialisations, apports, etc. Ces sujets psychiques sont extrêmement rares; alors même qu'on en rencontre, on ne peut que tenir compte de l'intermittence avec laquelle se manifestent leurs facultés. Il arrive assez souvent que les avis de deux bons observateurs sont absolument contraires au sujet de l'authenticité et de l'importance des facultés d'un médium. Le Secrétariat de la Société n'a donc aucune intention de garantir l'authenticité des dons médiumniques de tel ou tel sujet. Mais il offre de recueillir les demandes qui lui sont adressées par les Sociétaires, et de fournir les renseignements nécessaires. Il pourra même, en certains cas, organiser des séances, en recueillant un certain nombre d'adhésions et de cotisations pour des séances qu'une seule personne ne pourrait obtenir qu'en dépensant une somme relativement élevée.

Quelques offres de médiums avec lesquels on obtient des phénomènes remarquables, aux dires de personnes que nous avons de bonnes raisons pour croire sincères et compétentes, nous sont parvenues en ces derniers temps surtout; nous recevrons volontiers les offres d'autres sujets. D'un autre côté, nous nous proposons d'enregistrer soigneusement les desiderata *exprimés par nos sociétaires en quête de sujets.*

Le Secrétaire Général,
C. de Vesme.

Les membres souscripteurs

A la liste des *membres souscripteurs* que nous avons donnée dans notre dernière livraison, nous devons encore ajouter les noms suivants :

Liste précédente ....Fr.	112
15. Capitaine Ch. Romain (Fontainebleau)...	8
16. Mlle A. Sené (Paris)	8
17. M. Sint (Paris)........................	8
18. Mme Proster-Dyserinck (Heidelberg)....	8
19. Mme Louis Monnier (Paris)............	8
Total........................Fr.	152

Si nous parvenions à obtenir une centaine de ces cotisations supplémentaires de 8 fr., cela suffirait à donner au bilan de la S. U. E. P. une certaine stabilité — dans l'attente de mieux.

Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Moutt.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Mai 1911 | Nos 9 et 10

MES CONSTATATIONS A COSTA-RICA

Du Professeur Willy REICHEL — Los Angélès, Cal.

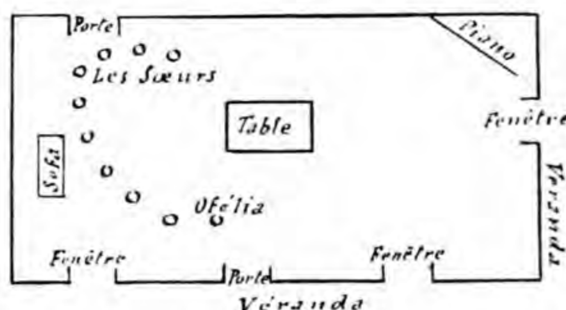
(*Des* PSYCHISCHE STUDIEN *de Leipzig ; février* 1911)

(*Suite et fin; voir les livraisons de février et mars*).

La première réunion eut lieu au domicile de M. Corralès, à Gadelupe, le 19 octobre, l'un des faubourgs de San José, auquel on atteint après un trajet de 12 minutes, en car électrique. La demeure, genre cottage, est une construction édifiée selon le style espagnol, ayant une vérandah qui en fait le pourtour. La salle des séances est assez vaste, le sol comporte des briques cuites. Les personnes présentes étaient : Don Felipe J. Alvarado « secrétaire de Estade en les Despaches de Hacienda y Comercio », c'est-à-dire une espèce de ministre des Finances, très aimable homme, qui s'exprime très aisément en anglais, et auquel je suis personnellement redevable de quelques gracieusetés dont je fus l'objet de sa part ; ensuite, Théodosio Castro, son fils ; Victor Fernandez Güell ; Mme Corralès (la mère) ; Berta C., âgée de 14 ans ; Flora C., âgée de 8 ans ; Miguel C., 11 ans, et, enfin, M. Corralès, père du médium.

Je demandai que l'on déménageât le sofa, ce meuble ne pouvant, à mon avis, qu'absorber une partie des fluides. Ofélia, une jolie et gracieuse jeune fille de 19 ans, s'était installée sur une chaise à l'extrémité. Mais du moment que la chaîne n'était pas entièrement formée, il se produisit forcément une déperdition de fluide absolument inutile. Toutefois, je me gardai d'intervenir, étant donné que M. Corralès affectait d'être d'humeur quelque peu fruste. Mme Corralès s'installa au piano, invraisemblablement désaccordé, et se mit à jouer. Peu de temps après, j'entendis le timbre varié de 6 ou 7 voix, masculines tant que féminines, qui, en chantant, accompagnèrent la musique, sur un ton et dans une forme d'expansion que l'on n'est habitué à rencontrer que dans des milieux absolument inférieurs ; que l'on s'imagine entendre les tonitruances d'ouvriers qui ont trop sanctifié la dive bouteille, et l'on aura un avant-goût du genre de concert qui nous était donné. D'autre part, je fis par la suite la remarque qu'aucune personne du sexe féminin, en dehors de la famille Corralès, ne prenait part aux séances (à part une seule fois, le 25 octobre, date à laquelle assista une demoiselle Andata Chuesada), de manière à équilibrer les contingences fluidiques positives des hommes et négatives des femmes (1) ; mais il me fut objecté, que le sexe féminin ne saurait supporter de tels chocs nerveux, et que d'ailleurs, trois des femmes qui avaient assisté aux séances antérieures avaient dû être conduites à l'asile pour y être traitées.

Je suis d'autant plus porté à croire ce qui m'était raconté, que réellement le concert de voix que l'on



La salle des séances.

entendait, était porté à un tel diapason de cacophonie assourdissante, que nous fîmes, mon voisin et moi, des efforts pour ne pas nous enfuir. Ces voix étaient distinctes, très fortes, et plutôt criardes ; dès que l'on faisait de la lumière, les bruits cessaient. Je me dirigeai vers le piano et je posai ma main sur les lèvres de Mme Corralès ; les voix n'en persistèrent pas moins et il me sembla qu'un groupe de quelques individus se trouvaient à l'entour du piano, en chantant, ou pour mieux dire, en s'égosillant à

(1) Ce professeur honoraire de Magnétisme !! — C. V.

pleins poumons. L'on me demanda si j'avais déjà entendu pareille chose? J'avoue que, dans ce genre de manifestations, je n'avais sans doute jamais rien goûté d'identique, avec le désir de n'en pas revoir la réédition. Je me souviens pourtant, qu'en 1893, invité par la baronne von Grünhof à assister à Berlin à une séance extraordinaire, donnée avec le concours du médium musicien anglais Jessé Sheppard, dont la faculté musicale est établie, nous entendîmes depuis les tonalités les plus basses, jusqu'aux plus élevées, et qui, allant en progressant, laissaient l'impression d'un orchestre complet et harmonieux et (de même que chez Miller) ne laissant aucun doute sur leur indépendance. Je crois qu'avec Ofélia, ces voix sont vraies et également indépendantes. Sans doute, il y avait bien là 5 membres de la famille en présence, et l'on pourrait à la rigueur faire intervenir la ventriloquie, ou un agencement utilisé du mégaphone. J'ai procédé au démontage partiel du piano, sans rien trouver de suspect. Je tenais la main gauche d'Ofélia, pendant qu'elle tendait sa main droite, de même que les autres assistants, dans la direction du piano, apparemment dans le but d'y faire converger les fluides. Je ne puis évidemment que traduire mes impressions personnelles, pour la raison qu'il ne saurait être question d'autres témoignages, en de telles circonstances, où, comme je l'ai déjà dit, la famille entière se trouvait présente.

Plus tard, Ofélia s'installa au piano et se mit à chanter. Ensuite, elle m'invita à me rendre avec elle dans la vérandah, en attendant que son double la remplace au piano, pour chanter. Je me rendis avec elle dans la vérandah, restant attentif près de la porte, d'où j'entendis effectivement la voix chanter près du piano. Nous entendîmes ensuite, et dans la plus grande obscurité, un bruit semblable à celui produit par la chute, sur le sol, de la lampe, qui était dressée sur la table. En faisant de la lumière, l'on trouva pourtant ce luminaire à sa place normale.

La deuxième séance eut lieu le 21 octobre. Les personnes présentes étaient : don Felipe J. Alvarado, Cecil V. Lindo, J. E. F. Hemmann, Enrique Echandi et toute la famille Corralès. M. Lindo est le plus riche propriétaire de plantations à Costa-Rica; il me fit très aimablement l'offre de me faire descendre chez lui, offre que j'accueillis d'autant plus volontiers, que le séjour à l'hôtel m'était devenu insupportable. M. Lindo, ainsi que don Felipe J. Alvarado, voulaient bien croire, disaient-ils, à la faculté médiumnique d'Ofélia, d'après ce qu'ils avaient déjà obtenu avec elle; mais ils me déclarèrent, à plusieurs reprises, qu'ils étaient novices. M. Hemmann et M. Lindo sont sujets anglais, le premier étant en quelque sorte le factotum dans la maison Lindo. Cette fois-ci je scellai les portes et les fenêtres, et Mme Corralès se remit au piano (1), et les mêmes voix exaspérantes se firent entendre à nouveau.

Sur ces entrefaites, Ofélia remplaça sa mère au piano, et l'on me dit, M. Echandi en langue allemande, et M. Lindo en anglais, qu'elle allait chanter, en même temps que son prétendu double. J'entendis certainement alors la modulation de deux voix qui paraissaient avoir le même timbre. Il me fut impossible de voir quoi que ce soit. Ensuite Ofélia se rendit dans la véranda, après avoir rompu le cachet de cire, et l'on me dit que nous allions voir apparaître son double dans la salle, auquel je devais remettre un objet quelconque, qui, par cet intermédiaire, serait remis à Ofélia dans la véranda. Soudain, nous perçûmes un éclat bruyant qui fit tressauter l'assistance. L'on fit de la lumière et l'on se rendit compte qu'une des fenêtres venait d'être baissée de l'extérieur. Il fut impossible de découvrir l'auteur de cet accident. Après qu'Ofélia eut repris sa place parmi nous, nous entendîmes résonner une voix éclatante (soi-disant la voix de Mary Brown) qui annonça qu'elle voulait nous faire voir des matérialisations (2), sans cucujos (*pyrophorus noctilucus*). M. Corralès m'avait dit antérieurement, que sans cucujos il était impossible de pouvoir discerner de matérialisations; mais, hélas, ces bestioles lumineuses ne vivent que d'avril en septembre. Nous ne vîmes absolument rien, et personne ne put voir l'accumulation fluidique qu'Ofélia prétendait remarquer à la hauteur du plafond. Je recommandai de faire usage de lumière rose estompée, ou de cartons phosphorescents, comme il est de coutume de le faire dans les séances à matérialisations; mais M. Corralès objecta qu'il importait de consulter d'abord la prétendue Mary Brown. Un autre prétendu esprit, qui doit se manifester dans ce cercle, se nomme : don Constantino. S'il ne doit rien être obtenu pendant un certain temps, ces phénomènes devront forcément se produire à un moment donné. M. Corralès où Ofélia appelèrent : Mary et don Constantino! et d'une voix impérieuse, comptèrent : un! deux! trois! et effectivement cela réussit, et pour le moins plusieurs fois, nous entendîmes que ces appels énergiques étaient suivis de la voix claire de Mary Brown ou de la voix rude de don Constantino, qui venaient y répondre; mais bien entendu dans l'obscurité la plus complète.

(1) Plus tard, il arriva qu'à une autre séance, deux autres personnes se mirent au piano, mais l'on n'entendit aucune voix. Mme Corralès seule obtenait ce résultat. Nonobstant, d'autres adhérents m'affirmèrent avoir entendu les voix, lorsqu'une certaine autre personne tenait le piano.

(2) De même, le temps pluvieux, m'a-t-on dit, n'influait pas sur les phénomènes obtenus par Ofélia. A plusieurs reprises, le ciel était d'une pureté parfaite.

Très peu de personnes ont eu les mêmes loisirs que moi d'observer des médiums aussi variés dans toutes les parties du monde. Lorsque l'on a lu le livre de Mme d'Espérance : *Shadowland*, ou *les Lettres de Julia*, de Stade, aussi bien que l'œuvre particulièrement intéressante de Forsboom (Munich) : *Communications de l'esprit Emmanuel*, l'on se sent réellement épris pour le sentiment élevé qu'ils renferment. Mais ici il ne saurait être question de ces sentiments élevés ; pas la moindre trace. Ces voix tonitruantes détestables, de même que le timbre criard de Mary Brown sont insupportables pour une personne sensible et de sentiments esthétiques. M. Corralès, pas plus que ses invités, n'ont jamais vu opérer d'autres médiums ; de là, la difficulté pour eux d'établir un terme de comparaison. L'on ne peut évidemment pas s'attendre à trouver, dans cette petite région tropicale, un milieu possédant les connaissances pratiques et scientifiques nécessaires, pour l'étude de questions transcendentales, à poursuivre dans un cercle organisé ; mais lorsque l'on lit les comptes rendus qui paraissent avoir été écrits avec sincérité par M. Corralès, l'on est conduite à s'attendre à trouver autre chose nonobstant. Nous ne pouvons voir entrer en scène ici que des esprits peu évolués ; pour le cas, où il s'agirait d'êtres désincarnés. Le malheur consiste en ce que M. Corralès, ainsi que ses partisans me certifièrent fréquemment, affirme tout jusqu'à l'extrême. Lui-même élaborait le procès-verbal, et ensuite allait quêter en ville des signatures ; pourtant, j'entendis dire par plusieurs personnes qui lui avaient accordé leur signature, qu'elles étaient novices, qu'elles n'y comprenaient rien, ainsi de suite. M. Aguilar en arriva même à interdire sa porte à M. Corralès, et M. Victor Fernandez Güell n'est plus en odeur de sainteté dans sa famille. Ce dernier me confia qu'un soir, en pleine séance obscure, pendant que le prétendu fantôme de Don Constantino se manifestait deant lui, il voulut l'étreindre amicalement, et qu'à ce moment-là, il s'aperçut qu'il tenait la mère d'Ofélia dans ses bras. M. R. Brenes Mesén (conseiller de la Cour de cassation) se borne à hausser les épaules et M. Alberto Brenes (subsecretario de Estade en el Despache de Instruccion Publica) ne veut plus entendre parler de rien. Une autre personne m'avoua, enfin, qu'elle ne se rendait à ce cercle que pour tuer le temps ; ainsi de suite. Ce genre de phénomènes auraient assurément représenté une grande valeur scientifique, si, en principe, ils avaient pu être observés par un groupe d'experts autorisés, qui en auraient établi la sincérité et la réalité ; mais ils perdent tout intérêt pour tout amateur de morale et d'esthétique ; ils produisent un effet déconcertant, lorsqu'on les examine sur place et en fait. Au surplus, on peut trouver de tels médiums partout, et par suite, cela ne valait pas un tel voyage.

La troisième séance se tint le 23 octobre ; y assistèrent : Cecil V. Lindo, J.-C.-F. Hemmann, Francisco Jimenez Nuñez, Enrique Echandi et la famille Corralès en son entier. M. Lindo me pria dans cette circonstance de prendre la direction de la séance, ce que je fis, mais partiellement seulement. Je scellai d'abord les portes et fenêtres, et M. Corralès s'installa au piano. Désirant me rendre compte du degré de sensibilité magnétique d'Ofélia, je posai ma main droite, pendant environ quatre minutes, sur sa tête ; elle ressentit l'effluve magnétique très fortement, sous la sensation d'un courant électrique. Je ne possède pas un pouvoir magnétique particulier qui provoque rapidement la réaction hypnotique, je ne suggère, en principe, quoi que ce soit à mon sujet ; mais, au contraire, je lui communique des forces vitales, et dans cette circonstance particulière, j'agissais dans le but de développer l'action et les facultés médiumniques. Ou bien encore, lorsque je veux guérir quelqu'un, je ne cherche qu'à vitaliser l'économie du malade, et lui faciliter, par ce moyen, l'expulsion des éléments morbides, à l'exception des névrosés, chez lesquels le fluide magnétique n'a à provoquer aucune élimination, mais bien au contraire où il doit agir comme fortifiant (1).

Il est indispensable de posséder les lois et principes du magnétisme et du somnambulisme, de même que les éléments de psychophysiologie, pour peu que l'on veuille diriger un cercle spirite, sans quoi l'on s'expose à piétiner sur place dans le noir le plus opaque. Et, d'ailleurs, lors de la plus récente séance, il s'était produit quelque chose, qui, dans l'ignorance desdites lois psychophysiologiques, aurait pu avoir une issue fâcheuse. Avant de poser ma main sur la tête d'Ofélia, je dis aux personnes présentes, que je n'avais que le désir de donner au médium plus de force et de calme, son état général m'ayant paru agité. Sur quoi, M. Corralès s'écria, s'adressant à moi : « Vous n'allez pourtant pas mettre Ofélia en catalepsie? » Il n'avait pas la moindre idée de ce genre d'intervention, ignorant que le magnétisme ne déterminait pas d'accès cataleptique, mais au contraire, y met un terme (2). Plus tard, il s'excusa à ce sujet, avouant qu'il n'y connaissait rien. C'était rusé de sa part ! Et dire que ce sont de telles gens qui font des comptes rendus de tels phénomènes, qui, assurément, exigeraient des déclarations de personnes autrement qualifiées. « *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem* (3) ! »

Au bout d'un certain temps, l'on annonça l'exté-

(1) Willy Reichel : *Le magnétisme curatif. — Ses rapports avec le Somnambulisme et l'Hypnotisme.* — Berlin, 1896, chez Carl Siegismund. Librairie de la Cour.

(2) Voilà une maxime qui fera sourire tout hypnologue — et même magnétologue. — C. V.

(3) Cette citation que les psychistes rappellent souvent aux spirites (« il ne faut pas avoir recours, sans nécessité,

riorisation du double d'Ofélia qui était placée au piano (il faisait absolument noir) et les deux devaient chanter à l'unisson ; je crois, en fait, avoir réellement entendu deux voix chanter. Un moment après, M. Hemmann se rendit dans la véranda avec Ofélia, pour voir si de ce point, le médium pourrait être transporté dans la salle. Je me plaçai devant la porte, dont le cachet avait été brisé ; mais ce fut en vain, car rien ne se produisit. Je déteste ce genre de séances qui se tiennent à la faveur d'une obscurité complète, et où tout compte fait de la question de sincérité, il y trop peu de moyens d'investigation pour des hommes de science. Dans un avant-propos paru dans les *Annals of Psychical Science*, Londres, en janvier 1905, l'on dit, à propos du professeur Charles Richet : « Au surplus, il n'y a rien d'irraisonnable dans l'hypothèse que la lumière exerce une influence inhibitoire sur certaines sortes de phénomènes. Richet est d'avis que, si on prend les précautions nécessaires, il est absurde de considérer comme étant dénuées de valeur toutes les expériences faites dans l'obscurité. » Mais lorsque les membres d'une même famille sont constamment présents, que les cachets de cire des ouvertures sont brisés, que le médium et souvent même également d'autres assistants abandonnent leur poste, qu'il n'existe pas de chaîne fermée, etc., nous sommes d'avis qu'il ne saurait être question de l'application soucieuse des moindres règles de garantie.



Vue générale de San José.

Nous entendîmes, un peu plus tard, retentir la voix suraiguë de Mary, après qu'Ofélia fut revenue dans la salle, pour nous annoncer qu'elle allait essayer de mettre le médium en état de trance, et que nous entendrions chanter son double. C'est ce qui se produisit. Il m'a été donné d'observer les états de trance de plusieurs douzaines de médiums, dont quelques-uns furent développés par mes soins, en puisant ainsi des observations particulières à ce sujet. Chez certains, je constatai que les yeux étaient clos, le globe de l'œil entièrement obturé ; chez d'autres, l'œil était fixe et révulsé vers le haut ; et enfin, chez d'aucuns, l'œil restait dans sa position normale, mais fixe et sans étincelle de vie. Chez Ofélia, les yeux sont demi-clos, mais fixes. Je plaçai un cierge allumé en face du regard qui se voila par un léger mouvement de paupière. Je pris ensuite une aiguille de forte dimension et transperçai, en séton, l'épiderme de la main droite, après l'avoir auparavant fortement pincée des ongles, sans résultat, ainsi que le faisait le comte de Rochas. Ces excitations successives laissèrent le médium absolument insensible. Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet. En attendant, sa voix se faisait entendre auprès du piano que tenait la mère. Aussitôt après, « Mary Brown », s'incarna dans le corps du médium, qui se leva d'un bond, en prononçant quelques paroles furtives. Après cette prétendue incarnation suivie aussitôt de la libération corporelle, Ofélia, inconsciente, fit entendre sa voix, près du piano, disant qu'elle n'avait pas le désir de reprendre sa place normale dans son corps. Pourtant, le médium ne tarda pas à se réveiller et nous raconta ce que j'avais fait avec lui auparavant, récit que M. Hemmann me traduisit en anglais, séance tenante. Il eût été à souhaiter que de pareilles expériences eussent été préalablement étudiées, par de savants experts, et à l'égard desquelles je ne saurais édifier une nouvelle théorie étant donné mon séjour trop court sur les lieux. L'on pourrait dire, à la rigueur, qu'Ofélia avait pu lire mes pensées, en pénétrant dans mon aura. Précisément, j'avais lu, par exemple, qu'à New-York, une nommée Katherine Knappe, médium à trance, placée dans des conditions d'émotion spontanée identiques, avait déclaré qu'elle déchiffrait dans l'aura les éléments de ses réponses stupéfiantes, comme le ferait une clairvoyante. Je disais alors : *Nihil est in medio, quod prius non fuerit in præsentibus.*

Le professeur Durville, de son côté, écrit (1) : « Après avoir étudié comment le fantôme d'un sujet dédoublé se comporte vis-à-vis du fantôme d'un autre sujet, j'ai reconnu que toutes les sensations des mêmes

---

à de nouvelles entités »), n'a absolument rien à faire ici. L'auteur aurait pu avec tout autant d'à-propos terminer l'alinéa en disant : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent », ou que sais-je encore. Mais cela aussi est symptomatique. « Et dire que ce sont de telles gens qui font des comptes rendus de tels phénomènes, qui, assurément, exigeraient des déclarations de personnes autrement qualifiées ! » Mr. Reichel ne croyait pas si bien dire ! — C. V.

(1) Voir *Journal du Magnétisme*, Paris, 1908, p. 51.

sujets sont transportées dans le fantôme. » C'est la déclaration que fait à présent tout observateur qui a étudié la question du double libéré. C'est ainsi que certains somnambules se réveillent notoirement sans le moindre souvenir.

La dernière séance fut faite le 25 octobre. MM. Alvarado et Lindo me prièrent d'en prendre la direction. Comme le prétendu guide « Mary Brown » se plaignait toujours de l'insuffisance des fluides, ce qui était admissible par l'agencement d'une demi-chaîne non fermée, je demandai la présence d'un plus grand nombre de personnes, et, finalement, nous fûmes 19, tous du sexe masculin, à part Andada Chuesada, dont il a été question à ce sujet, et les enfants de la famille Corralès. Je formai une chaîne fermée, en plaçant Ofélia au milieu et en ménageant dans un coin de la salle une lumière rouge atténuée ; celle-ci, tout en ne permettant pas de reconnaître les personnes, était néanmoins suffisante pour révéler les incidents possibles.

Je demandai que l'on chantât, dans le but d'éviter que le piano n'amenât le retour du concert des voix discordantes déjà entendues, qui ne pouvaient qu'exercer une influence désorganisatrice des forces, d'autant plus que j'escomptais d'autres phénomènes, soit de transport, que l'on pensait pouvoir me montrer totalement et dont j'étais curieux de voir la manifestation. Après 10 minutes environ que le médium occupait sa chaise, qu'éclairait un léger reflet de lumière, je vis la partie postérieure d'Ofélia appuyée sur le bord supérieur de sa chaise, de manière que celle-ci n'appuyait plus que sur deux pieds, dans des conditions d'équilibre telles, à mon avis, que la chute aurait dû se produire si des forces invisibles n'avaient pas exercé leur action. Malheureusement, le médium prit peur, au point que son père intervint, ce qui eut pour conséquence de rompre l'harmonie des fluides, et l'état de passivité du cercle formé. Je m'efforçai de rassurer Ofélia et les personnes présentes ; mais nous n'obtînmes plus rien. L'on trouve bien plus de choses intéressantes sur la question des lévitations dans les ouvrages occultiques (1). Un quart d'heure s'étant écoulé en vaine attente, Ofélia vint vers moi, et désirant me donner un spécimen d'écriture automatique, demanda du papier et un crayon. Je marquai le feuillet de mon nom, et, sur sa demande, je posai mes mains sur sa tête et sur son bras droit, en même temps que l'on fit l'obscurité complète. Au bout d'un certain temps, elle écrivit, en anglais, le texte dont je transcris la copie littérale : « There is but one baptism of these good fortune and inclination has soon for them admittance to the temples of learning of the world. By such election you have clasped hands who have made glorious history for mankind. You have taken your place in the great procession of those who have been and those who are the « Thorch bearers » for their fellow men ». — Pas de signature.



Une rue de San José

Ofélia écrivit ces lignes avec la plus grande célérité et dans l'obscurité absolue. Les personnes présentes affirmèrent que le médium ne connaissait pas un mot d'anglais. Sur ce, Ofélia fut prise de convulsions, ce qui amena un certain émoi, quoique j'eusse certifié qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer ; je calmai le médium avec quelques passes magnétiques, en traitant spécialement la tête et la région du cœur. Elle avait eu à réagir fortement, déclara-t-elle ensuite, contre l'envahissement d'une influence troublante, qu'elle avait considérée comme émanant d'un inconnu ; c'était pourtant « Mary » qui avait voulu s'incarner. Ofélia demanda ensuite aux personnes présentes de quitter la salle, — (un désir bizarre, puisque, par le fait, la concentration des fluides se trouvait anihilée) — disant qu'elle allait demander isolément à « Mary » si d'autres manifestations pouvaient encore se produire. Nous nous rendîmes tous dans la véranda, d'où nous perçûmes la voix suraiguë de Mary, qui, ainsi que me le traduisit M. Hem-

(1) Dr Walter Bormann : *Der Schotte Home*, Leipzig, Altmann, 1909, p. 71. — Du Prel : *Die Magie als Naturwissenschaft*, Iéna, Costenoble, 1899, p. 147. — *Archiv für thierischen Magnetismus*, Altenburg, Brockhaus, 1817, p. 101. — C. de Vesme : *Geschichte des Spiritismus*, Leipzig, 1898, I, p. 373, 478 ; II, p, 127. — A. de Rochas : *La Lévitation*, Paris, 1897. — Aksakoff : *Animismus und Spiritismus*, Leipzig, 1894, I, p. 288. — Crookes : *Researches*, p. 88. — Emma Hardinge Britten : *Nineteenth century miracles*, p. 144. — Agrippa von Nettesheim : *Magische Werke*, Stuttgart, 1855. — Ludwig Deinhard : *Das Mysterium des Menschen*, Berlin, 1910, p. 101-105.

mann, venait d'annoncer que la séance du jour avait été des mieux organisées, et que dans des conditions identiques, il pourrait se faire que l'on obtienne des lévitations à la lumière du jour ; que, d'ailleurs, sans l'empressement fâcheux de deux personnes qui avaient essayé d'intervenir auprès d'Ofélia au cours de sa crise de convulsions, des lévitations auraient été certainement obtenues ce jour-même. J'en doute fort, quant à moi.

Pour la réunion subséquente, je demandai que l'on changeât de maison. Elle eût donc lieu au domicile de Don Felipe J. Alvarado, et en même temps, j'avais demandé que M. Corralès seul fût présent. Nous fûmes 7 personnes présentes, tous des adeptes et nous ne fîmes usage que d'une très faible lumière rouge. Il ne se produisit rien ; même quelques tentatives d'écriture restèrent sans résultat. Plus tard, Ofélia prétendit qu'une influence magnétique avait paralysé sa force et ses moyens. C'est le contraire qui est vrai, attendu que le magnétisme renforce au lieu d'anéantir.

M. Echandi m'avait du reste prévenu dans l'après-midi, que M. Corralès ne fondait pas grande espérance sur les résultats de la séance projetée, par la raison que la fille de la maison (une très gentille et cultivée personne du type espagnol le plus pur) et son époux — juge — doutaient de la sincérité des manifestations obtenues par Ofélia (de bonne source, naturellement ! W. R.). Les deux n'assistèrent pourtant pas à la séance. Il est toutefois admissible qu'une telle prévention suffit pour contrarier, sans doute, des phénomènes psychiques.

J'arrive à la fin. Aux 28 et 31 octobre, eurent lieu encore des séances, dans la demeure de M. Corralès, et en présence de sa famille. Une petite table, devant laquelle Ofélia était installée, parut se déplacer visiblement, dans une cadence automatique, en se dirigeant vers moi, jusqu'à ce qu'elle fût en face de ma personne. Ofélia s'assit ensuite près de ce petit meuble, et se mit en devoir d'exécuter, au crayon, un dessin, sur une feuille de papier, préalablement signée par moi. Ce dessin, qui devait être la reproduction de mon image, fut exécuté, en pleine obscurité, avec une promptitude extrême, et je dois reconaître que l'esquisse était passablement ressemblante ; au-dessous de laquelle se trouvait la phrase française suivante : « Monsieur, veuillez agréer l'assurance de ma plus haute considération ». La signature était indéchiffrable.

Elle écrivit encore quelques mots en langue allemande. J'estime, quant à moi, que la famille Corralès ne possède pas de langues étrangères. Les autres personnes présentes causaient, sans doute, les uns, l'anglais, les autres, le français ; M. Corralès, lui-même, peut se faire comprendre en français.

Le 28, Ofélia chercha encore à se jouer de moi, comme disent les Américains « fun ». A la faveur d'une obscurité totale, l'on m'annonça soudain qu'un phénomène de lévitation complète venait de se produire. Je m'écriai que je tenais essentiellement à m'assurer de la réalité du fait, en passant la main librement sous les pieds de la chaise, ainsi que cela avait d'ailleurs été fait avec Home ; cette exploration me permettant de me rendre compte s'il n'existait pas de communication avec le sol. Je me dirigeai donc vers l'endroit où je pensais que se trouvait installée Ofélia, et dans ce mouvement, je frôlai légèrement une bottine qui était tendue dans ma direction. Le hasard voulut, qu'au même instant, quelques plaques de carton phosphorescent, que M. Corralès venait de recevoir, peu auparavant, d'un correspondant de Londres, et qui placés derrière ma chaise, furent quelque peu bousculés par mon geste et le déplacement de mon siège, produisirent une certaine lueur inattendue, qui, en éclairant la place, me permit de constater qu'Ofélia se tenait debout sur le bord de sa chaise, le pied tendu dans ma direction. Mais au même moment, le médium perdit l'équilibre et tomba sur le sol, entraînant la chaise dans sa chute ; le centre de gravité s'était déplacé brusquement.

Ce fut déplorable pour Mlle Ofélia ; car autant je suis disposé à faire la part des fraudes inconscientes ou involontaires chez les médiums, autant je me sens irréductible quand il s'agit de manœuvres frauduleuses intentionnellement mises en pratique. Nous n'eûmes donc pas de chance avec les phénomènes de lévitation et de transport, et je doute beaucoup que d'autres observateurs puissent obtenir quelque chose de rigoureusement scientifique sous ce rapport. A la séance du 31 octobre, l'on prétendit à nouveau avoir obtenu des lévitations, mais personne ne les vit ; cela n'empêcha pas que l'on me montra mon nom inscrit au plafond à titre de preuve. Je ne pense pas pourtant que M. Corralès attende de ma part l'acceptation de ce détail pour affirmer l'authenticité d'un véritable phénomène de lévitation et que j'y ajoute foi.

Un autre incident vient s'ajouter ici, dans le but de démontrer combien une médiumnité de ce genre exige, plus que jamais, la présence d'un directeur de séance, familiarisé avec les lois du somnambulisme, et surtout, en possession, comme moi, d'un pouvoir magnétique dispensateur de force, à mettre éventuellement en action (1). Mary Brown aurait donc déclaré que l'intervention d'esprits supérieurs avait été nécessaire pour parer à l'insuffisance de ses moyens limités. Peut-être est-elle d'une nature peureuse, puisqu'au cours d'une séance, où encore une fois, il ne se produisit rien, elle vint déclarer que des esprits supérieurs étaient intervenus, et par le fait, avaient compromis son action. Après la tentative frauduleuse es-

(1) C'est d'un comique irrésistible. — C. V.

sayée par Ofélia, en vue de me duper, à l'occasion de la prétendue lévitation, je me rendis dans la véranda, après la fin de la séance ; quelques personnes étaient toutefois restées dans la salle, lorsque soudain l'on me rappela à l'intérieur, et, à mon entrée, je vis Ofélia en état de trance, son esprit s'obstinait à ne pas reprendre sa place. Une personne était venue me chercher dans la véranda, et ce faisant, elle avait forcément rompu la chaîne, rupture qui avait altéré la force nécessaire au guide pour faire réintégrer l'esprit d'Ofélia. (Cahagnet rappelle un cas analogue.) Je fus prié d'intervenir et l'on me demanda conseil ; mais je ne me sentis guère disposé, étant donné l'attitude peu sympathique de M. Corralès vis-à-vis de moi ; d'ailleurs, le pouls d'Ofélia était régulier et la chaleur du corps ne présentait aucun caractère alarmant. Je plaçai néanmoins, pendant quelques instants, mes mains sur la tête et le cœur du médium, et sur ces entrefaites, Ofélia put faire quelques mouvements, sans pouvoir prononcer une parole. Je fis remarquer aux assistants qu'il fallait bien se garder de plaisanter avec les phénomènes de cet ordre, que la rupture brusque de la chaîne pouvait entraîner les plus graves conséquences (1). Quelques moments après, au moyen de gestes de la main, Ofélia invita chaque assistant à reprendre sa place respective, et ce n'est qu'alors qu'elle recouvra le don de la parole. De tels médiums devraient être formés par des experts possédant la connaissance des lois psychophysiologiques.

Mais entre temps, ainsi que cela a été rapporté, Maria Andrade avait fourni des déclarations consignées en un procès-verbal, qui, sans doute, étaient connues de tous ceux pour qui les prétendues photographies fantomales n'avaient plus de secret. Il vint aux oreilles de M. Corralès que j'avais été mis au courant de... comment dirai-je... cette pieuse mystification, et que j'étais d'avis que cette pénible affaire devait être mise au point de rectification dans des journaux scientifiques européens, qui, ainsi que les *Annales* rédigées par de Vesme, l'avaient présentée comme fondée (2). Je déclarai toutefois que je ne voulais pas m'en mêler personnellement ; que ce rôle lui incombait, ainsi qu'aux quelques personnes qui y avaient assisté en partie. Ces derniers me déclarèrent même qu'ils considéraient comme une devoir d'honneur de rectifier les choses. Je donnai également aussi à Don Felipe J. Alvarado et à M. Cecil V. Lindo (qui avaient montré le plus grand intérêt à l'égard des facultés médiumniques d'Ofélia, et qui ignoraient le premier mot de l'affaire des photographies truquées — ce qui s'explique par la tactique voulue de M. Corralès, qui avait laissé dans l'ombre la publicité qui aurait pu éclairer les adhérents de la dernière heure), je leur donnai, dis-je, le conseil, de soumettre les séances à un contrôle et une surveillance des plus rigoureuse, ayant été mis à même de me rendre compte personnellement des tendances dominantes du milieu et des quelques tentatives hors de règle, dont Ofélia



La ferme « El Salvador », à Guapiles.

se rendait coupable : d'abord, l'exclusion des cinq membres de la famille, changement de milieu, de domicile, formation complète de la chaîne, l'usage d'un peu de lumière, ainsi de suite. Que ces conditions, bien méthodiquement appliquées à l'éducation psychique du médium, pouvaient faire espérer que dans un ou deux ans, Ofélia deviendrait un sujet des plus intéressants, en raison des forces dont elle dispose. Il était impossible d'obtenir, en effet, une harmonie entière, avec les mœurs actuelles d'Ofélia, qui ne se gênait pas de contredire son père, en pleine séance, en lui disant qu'elle seule savait mieux que lui ce dont il s'agissait en la circonstance. M. Lindo me promit de faire toute diligence à ce sujet et qu'il allait intervenir auprès de M. Corralès, qui avait établi des comptes rendus entachés d'exagération, pour lui faire part, à la première séance à venir, des recommandations

(1) Cahagnet : *Magnétisme. Révélations d'outre-tombe*, Paris, 1856. — Deleuze : *Instruction pratique sur le magnétisme animal*, Paris, 1825. — Dupotet : *Traité complet de magnétisme animal*, Paris, 1879. — *Archiv für thierischen Magnetismus*, des Professeurs : Eschenmayer, Kieser, Nasse, Nees van Esenbeck (12 v.), Altenburg, Brockhaus, 1817-1824.

(2) La Rédaction des *Psychische Studien* reconnaissait dernièrement que cela était faux, et tâchait d'excuser M. W. Reichel en disant que celui-ci n'avait pas précisément dit cela. On peut voir maintenant qu'il le dit et répète réellement. (Voir les *Annales* de mars, p. 86, deuxième colonne.) — C. V.

que je lui avais faites ; qu'à défaut de quoi, il préférerait renoncer à prendre part aux séances. Je reçus par la suite, encore quelques lettres de M. Corralès, dans lesquelles il m'exprimait ses regrets de ce que je ne l'eusse pas entretenu des prétendues photographies fantômales, et qu'il regrettait surtout, ainsi qu'il m'en avait donné le conseil, de ce que je n'eusse pas appris la langue espagnole, ce qui m'aurait permis de m'entretenir avec Ofélia directement. Voyons, j'ai 53 ans, et à cet âge, il ne me serait plus guère aisé d'apprendre une nouvelle langue, quoique je connaisse couramment le latin, et cela pour pouvoir engager de simples conversations ! Je n'ai toutefois pas souffert de cet état d'infériorité, la presque totalité des assistants causant l'anglais, et l'un d'eux, M. Echandi, causant l'allemand.

Au surplus, il est de règle en justice, qu'un témoin ne saurait, en raison de son degré de parenté, se prévaloir de son attestation pour l'un des siens, et pourtant sa déclaration m'a été remise en texte imprimé (*La Voz de la Verdad*, Barcelona, 5 fébrero 1910, les *Annales*, mars 1910, p. 79), qu'avec son caractère (1) j'aurais dû subir à nouveau avec des variantes. Il parait ne pas se rendre compte que des personnes puissent se soucier de ce qui se passe dans sa maison. Du moment qu'il verse dans la publicité, il est de droit pour tout un chacun d'exprimer une opinion, de manière à témoigner de la sincérité ou de l'erreur des choses. Il ne peut pas lui entrer dans la cervelle, qu'Ofélia soit portée vers l'irrégularité que nous avons déjà signalée. Malgré les assertions formelles de Maria Andrade, que je l'engageai à vérifier personellement, et en face desquelles il importait de placer Ofélia, à titre contradictoire, il m'écrit : « Upon that wonderful mystification of Mary, which besides being a mystification, is one of the most wonderful phenomena recorded in the annals of the spiritualism, etc. (2). » L'on ne saurait continuer la discussion avec un pareil homme ! Il m'avait été confié, ce dont j'ai pris note, qu'il n'acceptait pas d'argent. Il me renvoya même un bracelet, plus tard, bijou que j'avais laissé placé au bras d'Ofélia, après l'expérience de l'aiguille que j'avais tentée sur elle, dans un but d'investigation scientifique au sujet du degré d'anesthésie manifestée par elle. L'on pourrait évidemment invoquer diverses raisons, ne serait-ce, par exemple, que le désir de popularité, l'espoir d'obtenir des merveilles, le souhait d'une renommée et rapports à venir, l'orgueil, ou bien encore, comme une dame de la société me l'a dit, le but d'arriver, par le moyen de la médiumnité de sa fille, à pénétrer dans des milieux meilleurs et plus choisis.

Le dernier soir, veille de mon départ, je reçus de M. Lindo communication de trois procès-verbaux ou comptes rendus libellés en langue espagnole, quoique M. Corralès en eût été déconseillé, et cela, dans le but d'obtenir ma signature. J'éludai cette proposition, parce que je devais craindre que ces documents se trouvassent ainsi authentifiés ; d'autant plus, que, de toutes façons, je connaissais sa manière de présenter les choses sous un jour exagéré ; qu'il y avait, d'ailleurs, à s'assurer d'abord de l'unanimité des opinions, et qu'en résumé, il m'était matériellement impossible d'en prendre connaissance. Je déclarai, en outre, à M. Lindo, qu'aussi longtemps que toute la famille serait présente, il ne saurait être question, dans cet ordre de choses, de la certitude de l'objectivation de faits concernant la réalité des phénomènes. Que, néanmoins, à mon avis, j'étais porté à admettre qu'Ofélia fût, sans aucun doute, un médium à trance et à écriture, qu'elle eût également la faculté de faire mouvoir une table ; mais que quant à la lévitation, mes observations m'ayant permis de constater que le médium n'était pas séparé corporellement de sa chaise, il importait de s'assurer par de nouveaux essais, sérieusement conduits, de la réalité du phénomène. Mon opinion personnelle ne saurait d'ailleurs satisfaire plus amplement personne. Un séjour de six mois ou d'une année n'aurait d'ailleurs pas pu être plus envisagé par moi que par M. Corralès, qui m'écrivit dans ce sens. Les conditions habituelles de mon train et ma manière de vivre y auraient mis obstacles. Je ne pouvais pas non plus abuser de l'hospitalité, vraiment aimable, que m'avait si gracieusement offerte M. Lindo, et qui, décemment, devait se borner à une durée de quelques jours.

Aussi bien, en ce qui concerne M.H. Peyroutet (1), un Français fortuné, qui, le dernier jour, me ménagea la surprise d'une visite. Il m'apprit qu'il demeurait dans le voisinage de M. Corralès, qu'il avait assisté, je crois, à 60 ou 70 séances données par Ofélia, et qu'il s'était occupé d'élaborer la correspondance française échangée entre M. le professeur Charles Richet, M. de Vesme à Paris, et M. Corralès (2). Il crut devoir

(1) Tout le monde reconnait à l'unanimité que M. Corralès ne saurait se laisser convaincre de la fausseté de ses comptes-rendus. Aucune discussion n'est possible avec lui. — W. R.

(2) « Au sujet de cette étonnante mystification de Mary, qui, en outre d'être une mystification, est l'un des phénomènes les plus merveilleux qu'aient enregistrés les annales du spiritisme, etc.

(1) Il reste incompréhensible pour nous (comme pour bien d'autres parties de ce compte rendu), pourquoi le traducteur de la correspondance échangée entre Corralès et Richet et de Vesme, n'avait pas mis ces messieurs au courant de ce qui s'était passé, au lieu de pousser à la diffusion mondiale de cette fraude. Ces messieurs lui en auraient certainement su gré. — Réd. des *Psychische Studien*.

(2) J'ignore si M. Ch. Richet a eu avec M. Corralès une correspondance quelconque. Mais, pour ce qui me concerne, je puis dire que j'ai toujours écrit à M. Corralès en

ajouter qu'il savait pertinemment, que tout était fraudé avec Ofélia. Je lui fis remarquer que malgré cette conviction, je ne doutais pas qu'elle fût médium; mais qu'il était regrettable que les comptes rendus de ces phénomènes eussent été aussi inconsidérément et ouvertement amplifiés; au point qu'il serait difficile de les rectifier. Avec une amabilité et une courtoisie des plus françaises, M. Peyroutet m'annonça qu'il prenait personellement à cœur de remettre les choses et les faits dans leur vrai cadre et qu'il ferait appel à la signature des gens qui étaient au courant des irrégularités commises au cours des expériences antérieures. J'avoue que jusqu'à la date d'aujourd'hui, rien n'a encore paru à ce sujet.

Je lui avais conseillé, du reste, de ne pas chercher d'emblée à ruiner la famille Corralès, lui promettant, de mon côté, de ne rien ébruiter, à la condition que M. Corralès ne prenne pas une attitude agressive à mon égard.

Le lendemain, 4 novembre 1910, je pris passage sur le *S.-S.-Carthage* qui dessert la Nouvelle-Orléans, entre San José, viâ Port-Limon, Guatemala : une semaine de voyage sur mer, et de là, je continuai à destination de Los-Angeles (Californie), où j'arrivai le 16 novembre.

Dans la voiture à San José, l'on me remit encore une lettre datée du 4 novembre que M. Corralès avait confiée aux bons soins de M. Lindo, et qu'à tous égards, je ne puis prendre en considération, qu'au point de vue pathologique. Il paraissait ne pouvoir se résigner à comprendre ma façon d'éluder, la veille, la proposition qui m'avait été faite de signer de mon nom les procès-verbaux rédigés en langue espagnole. Cette lettre, écrite en français, me reprochait de l'avoir conduit à sa perte!... Comment?... parce que je m'étais documenté auprès de gens qui, depuis longtemps, était fixés sur le côté frauduleux des photographies fantomales? Plus loin, il ajoutait dans la même lettre : « Vous êtes tombé sous le contrôle de quelques envieux. » MM. Echandi et Aguilar apparemment? qui pourraient bien envier ce « headboukkeeper »? L'un de ces messieurs est artiste, l'autre director de las Escuelas del edificio metalico. Plus loin, M. Corralès continue ainsi : « Soyez-en sûr, sans vous en douter peut-être, vous êtes devenu le collaborateur *d'une machination infâme*. etc., etc. » Je ne songeai pas à détruire la bonne foi de M. Corralès. N'est-ce pas lui-même qui m'a mis en rapport avec tous ces messieurs, à l'exception de MM. Peyroutet et Aguilar? Et même si toutes les personnes, jusqu'à MM. Lindo et Don Félipe-J. Alvarado, se laissaient aller à hausser les épaules, faut-il les considérer comme hostiles; au lieu d'admettre qu'ils ne demandaient que de la sincérité et la vérité? Personne, plus que moi, ne saurait regretter de s'être mis en mouvement, dans le but et l'espoir de trouver à Costa Rica des indications utiles pour le spiritisme, et de n'y avoir rencontré que du bluf burlesque. Il clôt sa lettre en ajoutant : « Voilà, monsieur, le secret de la condamnation des grands martyrs de la vérité, oui, de cette vérité que vous cherchez dans tous les coins du globe. A présent, je comprends, par exemple, le sacrifice de Jésus et de Jeanne de Lorraine. » (Je transcris textuellement.) Franchement, M. Corralès croit-il que le fils de Dieu, le Nazaréen, qui a montré au monde l'exemple de l'humilité et de l'amour, peut avoir quelque chose de commun avec les séances du genre que l'on sait?



Une plantation de bananes sur les côtes de Costa-Rica.

Il fut, d'ailleurs, pris un cliché d'un autre prétendu fantôme (1), que je vis dans l'atelier de M. Echandi. La photographie représente une jeune fille de Costa Rica en toilette de nuit. Je n'eus pas le loisir de me faire mettre également en présence de ce sujet. Evidemment, Corralès veut me prouver l'authenticité loyale de cette photographie, parce qu'à ses yeux, les deux portraits sont sincères. S'il insistait, il se trouverait assurément quelqu'un parmi les personnes prévenues (M. H. Peyroutet, San José, Costa Rica Apartado 278, qui est d'origine française), et auquel l'on pourrait s'adresser en langue française, pour lui demander de vouloir bien se mettre à la recherche de

français, langue qu'il lit couramment, et que toutes ses lettres étaient écrites en espagnol, ainsi, d'ailleurs, que ses articles, que j'ai traduits moi-même en français. Quelle est donc cette farce? — C. V.

(1) Procès-verbal de Maria Andrade, s. v. « Iris ». W. R.

2

cette personne, et d'obtenir également d'elle, les déclarations à consigner dans un procès-verbal.

J'ai, quant à moi, vu tous les médiums à matérialisation connus dans toutes les parties du monde. Tout récemment encore, en février, je vis Husk (1), Craddock (2) et M. Thomson, à Londres. Aucun des fantômes n'a un aspect extérieur qui se rapproche de celui des prétendues photographies fantomales de Costa Rica. Je souhaiterais, au surplus, à titre de comparaison, d'être mis en possession d'une photographie de « double » qu'obtiendrait une personne non médium, dans une maison étrangère. Je prie instamment qu'information m'en soit donnée (adr. : Général Delivery, Los Angeles, Cal.).

A mon arrivée à Los Angeles, je trouvai une lettre que M. Dudley Wrigth, le nouveau directeur des *Annals of Psychical Science*, de Londres, m'écrivait à la date du 10 octobre 1910, et dans laquelle il m'apprenait que de Vesme lui avait annoncé qu'il avait trouvé des arrangements, grâce auxquels Ofélia viendrait à Paris. J'avais, il est vrai, entendu dire déjà à Costa Rica, que le professeur Richet, Ochorowicz, Schrenck-Notzing, et autres se proposaient de tenir des séances à Paris avec Ofélia. Aussi combien serais-je heureux, si des hommes d'une si haute valeur pouvaient arriver à témoigner qu'Ofélia est à même de produire de vraies matérialisations ; ce qui serait une pierre angulaire pour affirmer la réalité du phénomène. Nous avons si peu de médiums vraiment aptes à cela ! Déjà la prétendue « Mary Brown » aurait déclaré que les temps n'étaient pas encore préparés pour ça !... D'autres négociations avaient été entamées également entre M. le professeur Hyslop et M. Lindo au sujet de séances à entreprendre ; mais elles échouèrent. M. Corralès tire un certain sentiment d'orgueil de ce qu'Ofélia reste réfractaire aux influences. Sur quoi se base-t-il pour opiner ainsi ? Elle est très sensible à l'action magnétique ; quant à lui, il ne saurait avoir la moindre idée de ce qu'est une suggestion mentale muette. Il est plus que probable que l'ardent désir des personnes présentes aux séances d'obtenir des matérialisations, eût pour effet de l'influencer et de l'amener (elle n'avait alors que 17 ans) à donner corps à la mystification, que, par la suite, le père Corralès, à en croire M. Lindo ne parvint pas à tirer au clair. Il n'y a pas de doute pour moi qu'à force de lui suggérer sa propre idée, il créa, comme il a été rappelé, une personnalité : Mary Brown. C'est du moins *mon impression*.

Los Angeles (Calif.), 10, 1. 1911.

« M. Cécil V. Lindo à San José, Costa Rica (1).

« Mon cher monsieur Lindo ! Je reçois aujourd'hui le *Light* de Londres (du 10 décembre, a. p.), qui, à ma surprise, contient un article sur ma présence à San José, ce qui m'aurait permis d'assister *de visu* à des phénomènes tout à fait merveilleux. L'auteur dit : Le médium annonça qu'il sentait comment il s'élevait, au grand étonnement des assistants, qui purent voir comment cette ascension s'accomplissait, petit à petit, jusqu'à ce que le médium touchât le plafond de sa tête. Peu à peu, et tel un flocon de neige léger, il opéra la descente, en flottant. Plus loin l'article ajoute : ascensionnellement vers le plafond, et en chute, vers le sol, etc.

Et c'est une telle énormité, qui, d'après le *Light*, aurait été extraite d'un journal publié à Costa-Rica ? Vous voudrez vous rappeler que je vous ai dit, que de mon côté, je ne prendrais pas l'initiative de publier quoi que ce soit de mes constatations à Costa Rica, à la condition que je n'y sois pas contraint par des publications étrangères. Vous me fîtes la promesse certaine que vous vous opposeriez à ce que, par la suite, M. Corralès se laissât aller à lancer dans la presse des relations, présentées dans un sens d'exagération, et vous, ainsi que presque toutes les personnes avec lesquelles je m'entretins, fûtes de l'avis, unanimement partagé, que les comptes rendus qui avaient été publiés jusqu'à ce moment, portaient, d'ailleurs tous, l'empreinte d'un maquillage outré. Je veux bien reconnaître, qu'il agit et croit de bonne foi ce qu'il écrit, parce que cela lui est transmis ainsi par sa fille. J'ignore, sans doute, qui a pu spécialement inspirer cette relation, par la raison qu'elle n'est pas signée. J'estime pourtant que cet article a dû être vu et corrigé par l'un des témoins. Moi-même, je refusai de signer les comptes rendus que M. Corralès avait élaborés sur nos séances, parce que je ne voulais pas me voir mêlé à des bouffonneries de ce genre. J'admets qu'Ofélia possède quelques qualités médiumniques ; mais ces séances se passent facilement, d'autre part, d'une description nécessaire pour l'intelligence exigée par une critique scientifique. A peine avais-je quitté Costa-Rica, que quelqu'un s'ingénia, envers et contre tout, à faire paraître de pareilles insanités dans les feuilles publiques. Je le regrette infiniment, attendu que je n'avais autorisé personne à mêler mon nom à ces traductions.

Je vous adresse, sous bande, les *Annales* de novembre de l'an passé. Vous pourrez voir, à la page 324,

(1) Henry A. Fotherby, *Annals of psychical science*, Londres, juillet 1906.

(2) *Revue scientifique et morale du spiritisme*, Paris avril 1910, p. 606. — *Annales des sciences psychiques*, Paris, juillet 1910, p. 216. — *L'Echo du Merveilleux*, Paris 1908, n° 280-283.

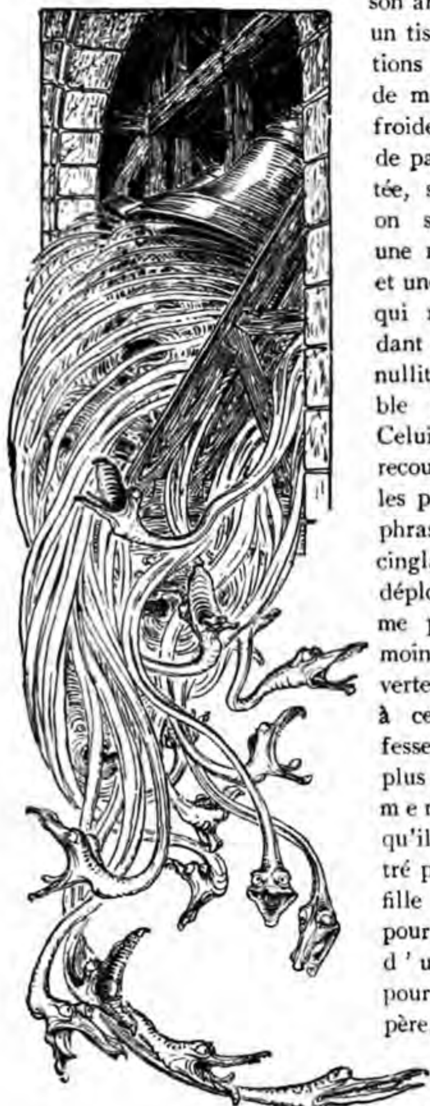
(1) M. Lindo est le principal partisan d'Ofélia ; celui qui, ainsi que je l'ai expliqué, m'offrit si gracieusement l'hospitalité de sa maison pendant quelques jours, mon séjour à l'hôtel étant devenu insupportable. — W. R.

la reproduction inexacte du prétendu fantôme « Mary Brown ». Savez-vous que M. Corralès a publié dans des journaux étrangers tous ces racontars signés de noms honorables?

Avec mes salutations cordiales.

Professeur WILLY REICHEL (1).

M. Willy Reichel s'est montré âpre, implacable, dans son réquisitoire contre Mlle Ofélia Corralès : son article est tout un tissu d'insinuations venimeuses, de méchanceté froide et calculée, de partialité éhontée, sur lesquelles on sent dominer une rage haineuse et une vanité sotte, qui n'a son pendant que dans la nullité incontestable de l'auteur. Celui-ci a même recours aux mots les plus durs, aux phrases les plus cinglantes. Je le déplore; mais cela me permettra, du moins, de dire ouvertement son fait à ce pseudo-professeur, sans avoir plus de ménagements pour lui qu'il n'en a montré pour une jeune fille de 19 ans, pour l'honorabilité d'une famille, pour un cœur de père.



Depuis que je bataille pour les études psychiques, je n'ai pas vu uniquement de ces faiblesses que chacun peut commettre à son heure, mais bien de honteuses veuleries, de mesquines luttes intéressées, de petites et grandes infamies même. Mais je n'ai rien rencontré encore qui m'ait autant indigné que l'article de ce *globe-trotter*, et je puis bien dire : *Facit indignatio versum*, puisque M. Reichel possède si bien son latin, quoiqu'il s'en serve si mal à propos.

Il me faut bien répéter d'abord ce que j'ai déjà fait remarquer dans notre numéro de février, c'est-à-dire que ce que je reproche à M. Willy Reichel n'est nullement d'avoir dénoncé des fraudes médiumniques, s'il en a constatées. On sait assez que j'en ai bien fait autant de mon côté; c'est là une nécessité douloureuse qui s'impose en certains cas; on ne voit pas ce que deviendraient les recherches médiumniques si cette juste réaction n'intervenait lorsque l'occasion s'en présente. Ce que je reproche à M. Reichel, c'est d'abord de l'avoir fait sans nécessité, pour assouvir une rancune personnelle; ensuite, de l'avoir fait avec la plus flagrante injustice — comme je ne tarderai pas à le prouver.

Il l'a fait *sans nécessité*. Son article était écrit et envoyé aux *Psychische Studien*, de son propre aveu, *avant* que rien ne se produisît pouvant justifier une publication quelconque de la part de M. Reichel. Mais celui-ci n'ignorait pas qu'il aurait bien trouvé un prétexte quelconque pour que sa prose vît la lu-

---

(1) *Note de la Rédaction des « Psychische Studien ».* — Dans une lettre venant de Los Angelès, Cal., du 10-3, l'auteur nous écrit qu'à présent il préfère se voir désigné comme chercheur du domaine occulte, que comme spirite enthousiaste, p. 88 : « Avant-hier je vous ai fait parvenir une lettre de M. Echandi, auquel j'avais demandé dans quelle feuille de Costa Rica le *Light* avait puisé le mensonge qu'il avait inséré dans son numéro du 10 décembre. Il me répondit, ainsi que vous avez pu le lire (oui, Réd.) que cette publication avait été faite, dans le but de détruire la publication éventuelle de l'article de M. Echandi, en lui enlevant toute sa valeur. S'il en est ainsi (et je n'ai aucune raison d'en douter), M. Corralès aura *sciemment ébruité des faits qu'il savait contraires à la vérité*, auxquels il mêle mon nom qu'il utilise à titre de témoin de bonne foi et de collaborateur; je ne saurais donc tolérer davantage l'immixion de sa bonne foi dans ce genre de racontars, au moment même où l'on vient de qualifier la valeur de son mode de publications. Corralès possède une certaine puissance hypnotique, plutôt suggestive, à telle enseigne qu'il suggéra aux personnes participant à ses séances, des résultats imaginés qu'il aurait bien souhaité voir s'accomplir, et qu'Ofélia produisit par simulation, dans l'obscurité complète, sous son emprise suggestivante, aussi bien que sous la même influence émanant des spectateurs. Egalement Cecil V. Lindo, un grand admirateur et bienfaiteur de la gentille et sympatique Ofélia, m'exposa que lui-même n'était pas un « investigateur » et que les relations de M. Corralès paraissaient d'autant plus amplifiées que l'on ne parvenait à découvrir le point de départ. Il y eut quelque chose de vrai dans tout cela, mais si nébuleusement invraisemblable et si effacé par des fantasmagories, qu'il fut à peine possible de discerner la vérité de la fiction. Moi-même je n'ai pas observé de lévitation avec Ofélia, excepté le 25 octobre de l'année dernière peut-être, où, sans doute, je la vis assise sur le bord supérieur de sa chaise; mais quant à jurer que le phénomène fut réel, je n'oserais m'y risquer. Ce serait pour moi un véritable régal d'apprendre, en somme, et pour en finir, qu'Ofélia, conformément à la promesse de son père, se rend à Paris, où, sous l'œil d'éminents expérimentateurs, elle arrive à réussir dans d'autres conditions, puisque en vérité, les véritables métapsychistes scientifiques ont malheureusement si peu d'occasions pour observer de vrais phénomènes. » W. R.

mière du jour ; seulement, ce qui se produisit ne justifiait aucune *attaque* contre la famille Corralès, mais justifiait seulement une *rectification* — mettons un *démenti*. Un journal de San-José avait parlé des phénomènes qui s'étaient produits devant M. Reichel d'une façon qui parut à ce dernier absolument exagérée. M. Reichel n'avait qu'à rétablir l'exactitude des choses — ce qui pouvait se faire sans attenter à l'honorabilité de la famille Corralès.

Mais s'il avait fait ainsi, M. Reichel n'aurait pas pu arriver à ses fins : montrer en défaut ceux qui avaient estimé qu'il avait été incapable de bien juger d'autres médiums. Alors, lui, l'admirateur de ce Craddock même qui n'a jamais voulu se soumettre à un contrôle quelconque, a commencé par montrer sa malveillance envers la famille Corralès dès une conférence qui a eu lieu l'année dernière à Munich, et alors qu'il ne pouvait juger de la chose que par les publications faites par M. Corralès lui-même. Au cours de l'article que nous publions plus haut, il montre en tout sa mauvaise volonté. Doit-il reconnaître l'authenticité de ce prodigieux phénomène d'un chœur de cinq ou six voix indépendantes du médium et des assistants? Il s'étend à déplorer les notes criardes et les dissonances de ces voix, qu'il déclare ne plus vouloir entendre, comme si tout l'intérêt du phénomène consistait dans la fidélité de ces chants aux règles de l'harmonie et du contre-point, et comme s'il était nécessaire, pour admirer ce phénomène auditif, de rivaliser avec les suaves chansons de la négresse Betsy, de Miller, ou avec les beuglements de Nana-Sahib, incarné en M. Charles Bailey. Et il plaint ce pauvre M. Corralès, ces pauvres Costaricains, à demi sauvages, qui ne comprennent pas la nullité du phénomène en face duquel ils se trouvent, « n'ayant pas pu faire de comparaisons avec d'autres médiums (en l'espèce les Miller, Bailey et Craddock susnommés). Etrange mentalité, pour ne pas dire autre chose.

MM. Lindo et Alvarado disent croire à la réalité des phénomènes d'Ofélia par suite de ce qu'ils ont vu dans un grand nombre de séances. Aussitôt, M. Reichel s'empresse de dire qu'ils sont des *novices*. Quand il s'agit d'autres personnes qui accusent Ofélia d'une fraude quelconque, M. Reichel trouve leur déposition inattaquable, et ne souffle pas mot au sujet de leur compétence. Quand il parle d'un monsieur et de sa femme, chez lesquels une séance a lieu, et qui doutent de la réalité des phénomènes d'Ofélia, M. Reichel dit aussitôt : *De bonne source, naturellement.*

La personnalité de « Mary Brown » dit à un certain moment que, si tel incident ne s'était pas produit, une lévitation aurait été obtenue. M. Reichel, qui a vu une lévitation quelques instants auparavant, s'empresse d'ajouter : « J'en doute fort. »

Un phénomène de lévitation se produit, malheureusement interrompu par un accident fortuit ; tout ce que M. Reichel trouve à dire, c'est que « l'on trouve bien plus de choses intéressantes sur la question des lévitations dans les ouvrages occultiques » !

Et ainsi de suite. Avec cette malveillance, qu'il ne cherche même pas à dissimuler, M. Willy Reichel nous suppose réellement assez simples pour le croire lorsqu'il déclare hypocritement que son désir est uniquement qu'un groupe de savants à Paris ou ailleurs parvienne à prouver que les phénomènes d'Ofélia sont authentiques, et que lui, Reichel, se trompait ! Le beau moyen de faciliter la venue de Mlle Corralès en Europe, que celui de publier à son sujet ce qu'on a pu lire plus haut !...

Et notre critique continue ainsi en passant d'une *insinuation* à l'autre, durant de longues pages, sans jamais pouvoir porter contre Ofélia une seule *accusation* proprement dite, c'est-à-dire appuyée à une preuve quelconque, si ce n'est pour l'affaire des photographies (1).

Je me trompe ! Il y a l'affaire de la lévitation. On a pu voir en quoi elle consiste. M. Reichel avait constaté, dans une séance précédente, un phénomène de lévitation de la personne du médium avec la chaise sur laquelle il était assis (2) ; il le croit authentique, sans en être absolument s   Dans une autre séance, une nouvelle lévitation fut annoncée ; une faible lueur inattendue permit à M. Reichel « de constater qu'Ofélia se tenait debout sur le bord de la chaise, le pied tendu dans sa direction ; mais au même moment, le médium perdit l'équilibre et tomba sur le sol, entraînant la chaise dans sa chute, le centre de gravité s'était déplacé brusquement ». Les lecteurs demeureront probablement quelque peu déconcertés devant ce récit ; ils ne comprendront pas bien en quoi ce fait justifie les injures de M. Reichel contre cette jeune fille : qu'elle avait voulu se moquer de lui, qu'elle avait fraudé consciemment, etc.

Et pourtant *je défie qui que ce soit de trouver, dans tout le long récit des séances auxquelles M. Reichel a assisté, un autre fait quelconque de fraude* — même de la force de celui qu'on vient de lire et qui, pour toute personne compétente en fait de phénoménologie médiumnique, ne prouve absolument rien. Tout le

(1) Je tiens à déclarer que si je ne discute point cette histoire des photographies et j'ai l'air de faire, comme on dit, au sujet d'elle, la part du feu, ce n'est point que j'attache réellement à ce fait déplorable la signification si odieuse que voudrait lui attribuer M. Reichel. Je préfère ne pas la discuter uniquement parce que je devrais la rattacher à tout un ensemble et un enchaînement de théories et d'hypothèses scientifiques, qu'il me faudrait tout un livre pour présenter et discuter. Quand même je le ferais, je ne serais compris que par un petit nombre, et toute vérité n'est pas bonne à dire. — C. V.

(2) C'est aussi avec la chaise qu'eut lieu la lévitation du corps d'Eusapia, contrôlée par MM. les professeurs Morselli et Porro, de l'Université de Gênes. — C. V.

reste n'est qu'un tissu d'insinuations vagues et venimeuses, ne s'appuyant pas sur le moindre fait.

Mais l'indignation augmente encore quand, en face de ces accusations de fraudes, si injustifiées, on dresse le bilan des faits dont M. Reichel lui-même, malgré sa mauvaise volonté manifeste, a dû reconnaître l'authenticité.

M. Reichel examine Mlle Ofélia et constate qu'elle se trouve dans un état de transe parfaitement réel. « *Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet* » — dit-il — ce qui ne l'empêche pas, un peu plus loin, de considérer comme *consciente* la prétendue fraude concernant le phénomène de lévitation. C'est rationnel et c'est honnête!...

M. Reichel constate un phénomène de lévitation de Mlle Ofélia avec sa chaise. « *La chute aurait dû se produire* — écrit-il — *si des forces invisibles n'avaient pas exercé leur action.* »

La voix de « Mary » annonce qu'elle va « essayer de mettre le médium en état de trance, et que l'on entendrait chanter son double ». Alors M. Reichel raconte comment il s'assura de la réalité du sommeil hypnotique de la jeune fille, en la piquant, en la pinçant, etc., et ajoute : « *En attendant, sa voix se faisait entendre auprès du piano que tenait la mère.* » Et un peu plus loin : « *Ofélia, inconsciente, fit entendre sa voix, près du piano, disant qu'elle n'avait pas le désir de reprendre sa place normale dans son corps.* »

Dès la première séance, M. Reichel entend un chœur de six à sept voix qui accompagnent la musique, au piano. Il se dirige vers le piano et *pose sa main sur les lèvres de Mme Corralès, qui tenait le piano* (*cet instrument était placé au côté de la salle opposé de celui où se tenaient le médium et les assistants*) ; *les voix n'en persistent pas moins*, et il semble à M. Reichel qu'un groupe de quelques individus se trouvent *à l'entour du piano, en chantant à pleins poumons*. En ces conditions, M. Reichel veut bien renoncer à l'hypothèse qu'il s'agit d'un groupe de gaillards recrutés par M. Corralès pour jouer le rôle de fantômes; il ne touche que de passage à l'autre hypothèse élégante que les cinq membres de la famille Corralès soient tous ventriloques, ou qu'un graphophone soit caché dans le piano : c'est par une simple formalité qu'il procède au démontage de cet instrument, sans rien y trouver. Il se décide donc à déclarer qu'**il s'agit de voix vraies et indépendantes**.

Le jeune médium écrit, dans l'obscurité absolue, en allemand, en français, en anglais — toutes langues qu'elle ignore, dit M. Reichel, lequel *ne conteste point que ces phénomènes de xénographie soient authentiques.*

Mlle Ofélia, toujours dans la plus parfaite obscurité, *dessine « avec une promptitude extrême », le portrait de M. Reichel sur une feuille de papier blanc que le « professeur » vient de signer : il reconnaît que le portrait est assez ressemblant, et ne peut que s'incliner devant un phénomène si incontestable.*

Eh bien! je m'occupe de phénomènes médiumniques depuis plus de vingt ans ; la situation que j'occupe dans une revue et dans une société psychiques m'ont permis de voir à l'œuvre bien des médiums — mais je dois déclarer que, *si les affirmations de M. Reichel sont vraies, je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se produit avec Mlle Ofélia Corralès.*

Les conditions de contrôle sont imparfaites; soit! mais elles sont infiniment supérieures à celles dans lesquelles opèrent les Miller et les Craddock, chers à M. Reichel, qu'on laisse libres d'exécuter leurs manipulations derrière les rideaux du cabinet, d'où les voix sortent, naturellement, et sortent une à la fois.

Ce n'est pas tout. Avant de lire le réquisitoire de M. Reichel, j'étais assez bien disposé à croire aux phénomènes de San José, mais je doutais tout de même en me demandant si, après tout, M. Corralès ne pouvait pas être victime de son amour paternel qui pouvait lui faire voir ce qui n'existait pas. Maintenant, je ne doute plus. Non! les phénomènes de Costa-Rica sont réels! *Si un homme aussi mal disposé, aussi malveillant que M. Willy Reichel, a dû, malgré tout, reconnaître l'authenticité de la transe d'Ofélia et des phénomènes merveilleux qu'on vient de lire — eh bien! il faut que ces phénomènes soient incontestablement authentiques!*

Et il se confirme qu'il s'agit d'un médium qui mérite d'être étudié, non point par des pseudo-professeurs, mais par de vrais savants. C'est étonnant, mais, dans le déséquilibre qu'on observe sans cesse dans les écrits de M. Willy Reichel, cette affirmation même est répétée sous toutes les formes, à tout moment. Lisez plutôt :

« Ce genre de phénomènes auraient assurément représenté une grande valeur scientifique, si, en principe, ils avaient pu être observés par un groupe d'experts autorisés, qui en auraient établi la sincérité et la réalité.

« Il eût été à souhaiter que de pareilles expériences eussent été préalablement étudiées par des savants experts...

« ... Ces conditions, bien méthodiquement appliquées à l'éducation physique du médium, pouvaient faire espérer que dans un ou deux ans, Ofélia deviendrait un médium des plus intéressants, en raison des forces dont elle dispose... »

M. Corralès avait donc dit la vérité, quant à l'importance des phénomènes et la force des facultés médiumniques de sa fille. Que toute la famille assistait aux séances, que celles-ci avaient généralement lieu dans l'obscurité, que le contrôle n'était pas tou-

jours suffisant pour des personnes étrangères à la famille — tout cela ressortait clairement des récits de M. Corralès; il est manifeste que toutes ces conditions ne peuvent pas être changées du jour au lendemain et qu'on peut y parvenir seulement par une série plus ou moins longue de séances.

Oui, M. Corralès avait dit vrai. Ses fins étaient des plus pures. Tous ceux qui avaient lu ses lettres, rendues publiques, s'en étaient aisément rendu compte; je suis mieux encore en état d'en juger par les lettres privées qu'il m'écrivit quand je traitai avec lui le voyage de sa fille à Paris. Bien loin d'avoir des visées ambitieuses, comme M. Reichel l'insinue dans sa rage de calomnie et de diffamation, il ne se rendait à notre invitation qu'avec peine, disant et montrant ne le faire que par un sentiment de devoir, comprenant bien le dommage qu'il y avait à ce que de pareils phénomènes échappassent à l'examen des savants autorisés; il mettait comme condition de sa venue que sa présence à Paris resterait ignorée jusqu'au bout; il ne voulait aucune présentation ou manifestation tapageuses; il ne demandait qu'à vivre retiré durant tout le temps, et, si possible, non pas à Paris même, mais dans la banlieue; quant au plaisir d'un voyage en Europe, il disait ne pouvoir même pas y songer en des conditions pareilles et avec la préoccupation de l'acte grave qu'il accomplissait. Mlle Ofélia demandait la même chose.

M. Reichel se moque de lui parce que, s'étant enfin aperçu de ses mauvaises dispositions, M. Corralès l'a supplié de songer à ce qu'il allait faire; de ne pas jeter si légèrement le discrédit, presque le déshonneur sur une famille; dans l'angoisse qui lui étreignait le cœur, il ajoutait qu'il comprenait maintenant, lui qui n'avait été mû que par un élan d'apostolat et d'enthousiasme, ce qu'était que le martyre auquel ont toujours été voués les novateurs — même les plus grands, les plus illustres. Il y a d'autres martyres que ceux de la croix et du bûcher. Que l'on songe à la situation terrible d'une famille, ainsi exposée à la risée, au mépris même, dans un petit pays où le vide peut se faire autour d'elle, par les effets de la médisance et de la calomnie, par la crainte du ridicule : aimables rapports sociaux rompus; amitiés charmantes, changées en brouilles et rancunes farouches — situation matérielle même compromise. Reichel, en songeant que tout cela est son œuvre, rit, triomphant, et nous appelle à partager sa bonne humeur, la joie de la vengeance qu'il a cru un instant avoir accomplie.

Eh bien, qu'il se détrompe! Qu'il ne s'exagère pas la portée du bravo qui lui a été décerné par le directeur des *Psychische Studien*, lequel a eu le grand tort de ne voir dans l'article de Reichel que la publication de documents nécessaires à juger le cas de Costa-Rica, sans avoir su discerner tout ce que l'article même contient, non pas uniquement de ridicule, d'incohérent et d'irrationnel, mais d'injustifié, de calomnieux, de venimeux, d'infamant. Que M. Reichel ne s'y trompe pas! Déjà quelques-uns parmi les principaux rédacteurs de la revue de Leipzig m'ont écrit spontanément pour protester contre la publication qui y a été faite. C'est la réprobation unanime qui accueillera la vilaine action du soi-disant professeur — réprobation qu'éprouveront, non pas uniquement les spirites, mais les simples chercheurs, toutes les personnes de cœur. C'est M. Willy Reichel qui sort de cette aventure disqualifié, non pas comme homme de science, puisque personne ne s'est jamais imaginé de le considérer comme tel, mais comme homme de raison et de cœur.

Ceux qui étaient disposés à faire un effort pour que les phénomènes de San-José soient examinés par quelques savants sérieux, n'étaient jusqu'ici que des amis de la Vérité; ils auront au surplus, aujourd'hui, le noble but de réparer une grande injustice.

C. de Vesme.



ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE "BILOCATION"

(*Suite.* — Voir les numéros de Mars et Avril).

IIIe CATEGORIE. — Cas où le fantôme dédoublé n'est aperçu que par des tiers.

Cette dernière catégorie contient des exemples de nature multiforme et de valeur théorique disparate ; ceci parce qu'on ne peut exclure de cette catégorie certaines gradations épisodiques susceptibles d'être expliquées aussi bien par l'hypothèse du « dédoublement » qu'avec celle télépathique. Il est impossible d'obvier à cet inconvénient jusqu'à ce que les progrès ultérieurs des études métapsychiques ne mettent en degré de pouvoir délimiter nettement les confins de chaque hypothèse, qui sont pour l'heure si incertains et si discutables que quiconque peut facilement en amplifier la puissance à son gré.

Vu ces circonstances, l'unique critère pour le choix que j'aie trouvé à ma disposition, est celui de fournir des exemples de gradations épisodiques où l'on rencontre les modalités d'extrinsécation coïncidant dans leurs données essentielles avec d'autres qui caractérisent les meilleurs exemples de « dédoublement », de manière à faire pencher la balance des probabilités du côté de cette dernière interprétation. Si l'on pourra ne pas considérer ce critère comme suffisant, il ne manque pourtant pas de valeur inductive, en considérant ce que j'ai dit à maintes reprises, c'est-à-dire que les phénomènes de « dédoublement » n'acquièrent une importance que s'ils sont regardés en bloc, de façon à leur permettre de tirer leur efficacité probative de la concordance entre les modalités multiples et disparates d'extrinsécation qui leur sont propres ; c'est ce qui conseillera un critère de choix plutôt large, vu qu'on trouve des exemples qui, si on voulait les analyser singulièrement, semblent incapables d'appuyer la thèse du « dédoublement », mais qui l'étayent au contraire, si l'on entreprend de les considérer dans leurs rapports avec les autres.

Je commencerai par exposer des exemples représentant les degrés les moins caractéristiques de la phénoménologie en question, pour arriver ensuite à d'autres qui répondent mieux à la thèse examinée.

Premier cas. — Dans ce premier cas, les deux hypothèses susdites se trouvent l'une en face de l'autre, pouvant faire valoir chacune des qualités de valeur presque égales, et c'est un exemple représentant un type d'incidents assez fréquents dans la casuistique télépathique.

Je le tire du vol. XI, p. 445, des *Proceedings of the S. P. R.;* il a été recueilli et étudié par le docteur Hodgson. La relatrice et percipiente, Mrs Shagren, raconte ce qui suit :

Un matin vers dix heures après m'être occupée des premiers soins de la maison, je me coiffais devant ma glace, lorsque je vis comparaître Mr. Hendrickson qui paraissait avancer sur la pointe des pieds, et tenait les mains tendues de telle façon que je pensais qu'il voulait les poser sur mes épaules. J'en entendais le pas, et je discernais le craquement des chaussures. Surprise, je me retournai pour aller à sa rencontre ; il en résulte donc que je le vis d'abord dans la glace, puis dans la chambre. En me tournant, je m'écriai : « C'est bien vous ? » Et ce disant, je le vis disparaître. Il avait une apparence absolument naturelle, et était vêtu de la même manière que je l'avais toujours vu.

... Le jour suivant, une jeune amie à moi, qui l'était aussi de la famille Hendrickson, vint me trouver. Je saisis donc cette occasion pour m'informer du lieu de résidence de cette famille, que j'ignorais, car j'avais séjourné pendant plus de quatre ans dans le sud, et la famille Hendrickson avait abandonné le pays avant mon retour. Je demandai en outre si Mr. Hendrickson était encore vivant, sachant qu'il était atteint de phtisie. L'amie me répondit que, d'après de très récentes nouvelles, il devait être encore en vie. Alors, je lui appris que « je l'avais vu le matin précédent ». Mon amie ne s'en étonna pas, et considéra l'apparition comme une prémonition de la mort imminente du malade. Puis elle observa : « La nouvelle de sa mort ne me surprendrait pas, car dans la dernière lettre on me disait qu'il avait eu une hémorragie pulmonaire. En tout cas, j'écrirai de nouveau pour m'assurer s'il est mort ou vivant. »

... Après quelques jours arriva la réponse, dans laquelle Mrs. Hendrickson informait qu'il était encore en vie, bien qu'il n'y eût aucun espoir de guérison ; après quoi elle ajoutait que son mari lui avait dit m'avoir vue en rêve le matin même où il m'était apparu. Or, il est à remarquer que, bien qu'il ne fût jamais entré chez moi, il fut à même de décrire ma chambre, et même d'observer au sujet de ma personne : « Elle m'a paru plus grande et plus robuste qu'avant. » — Ce qui est conforme à la vérité ; j'ai considérablement grandi et engraissé dans les quatre années écoulées sans nous revoir. — (La veuve de Mr. Hendrickson écrit au Dr Hodgson en confirmant le récit de Mrs. Shagren, ainsi que Miss Dora Edenoff, l'amie dont parle la relatrice.

Comme je l'ai dit, les cas analogues au précédent

se montrent plus ou moins explicables par l'hypothèse de la « télépathie réciproque » ; c'est-à-dire que selon cette hypothèse, Mr Hendrickson ayant, dans le rêve, dirigé sa pensée vers Mrs. Shagren, il aurait ainsi provoqué chez cette dernière une hallucination véridique correspondante, et à son tour Mrs. Shagren, surexcitée par sa vision, aurait provoqué le même phénomène chez M. Hendrickson.

Par contre, la circonstance que Mr. Hendrickson aurait décrit l'endroit où se trouvait Mrs. Shagren, ainsi que les changements survenus dans sa personne, militerait en faveur de l'objectivité de l'apparition. Cette circonstance coïnciderait, d'une part, avec ce que nous avons vu se réaliser dans les cas les plus certifiés de « dédoublement avec transfert à distance », et, de l'autre, me semble difficile à expliquer par la seule hypothèse télépathique.

2e cas. — Je le tire de la *Revue des Etudes psychiques* (1902, p. 151). M. G. P. H., membre de la *Society f. P. R.*, et personnellement connu du directeur de la revue citée, M. César de Vesme, avait envoyé la relation d'un cas psychique important au journal *The Spectator*, relation qui provoqua l'envoi d'une lettre de confirmation de la part de la personne intéressée dans ce cas. Voici la lettre :

Au directeur du *Spectator*.

Monsieur,

La lettre qui vous a été envoyée par M. G. P. H. et que vous avez publiée dans votre livraison du 1er juin, sous le titre : « La maison du rêve », se rapporte évidemment à un rêve fait par ma femme actuellement décédée. Le récit est exact dans ses grandes lignes, quoique je ne parvienne point à reconnaître l'identité de votre correspondant. Mais la même histoire a été rapportée moins exactement dans les *Diaries* de Sir Mountstuart Grant Duff, cité dans votre article du 25 mai. Il ne sera donc pas superflu que je donne, à mon tour, un court aperçu de cet événement.

Il y a quelques années, ma femme rêva à plusieurs reprises d'une maison, dont elle décrivit l'arrangement intérieur en tous ses détails, quoiqu'elle n'eût aucune idée de la localité où cette édifice se trouvait.

Plus tard, en 1883, j'ai loué à Lady B. pour l'automne, une maison sur les montagne de l'Ecosse, entourée de terrains pour la chasse et d'étangs pour la pêche. Mon fils, qui se trouvait alors en Ecosse, traita l'affaire, sans que ma femme et moi nous visitions la propriété en question.

Lorsque je me rendis enfin sur place, sans ma femme, pour la signature du contrat et pour prendre possession de la propriété, Lady B. habitait encore la maison ; elle me dit que, si je ne m'y opposais pas, elle m'assignerait la chambre à coucher qu'elle occupait d'habitude et qui avait été, pendant quelque temps, hantée par une « petite dame » qui y faisait de continuelles apparitions.

Comme j'étais assez sceptique sur ces affaires-là, je répondis que j'aurais été enchanté de faire la connaissance de sa fantomatique visiteuse. Je me couchai donc dans cette chambre, mais je n'eus la visite d'aucun fantôme.

Plus tard, quand ma femme arriva, elle fut très étonnée de reconnaître, dans cette maison, celle du rêve. Elle la visita de fond en comble ; tous les détails correspondaient à ce qu'elle avait si souvent vu en songe. Mais, lorsqu'elle descendit de nouveau dans le salon, elle dit : « Pourtant, ça ne peut pas être la maison du rêve, puisque cette dernière avait encore de ce côté une série de chambres, qui manquent ici. » — On lui répondit aussitôt que les pièces en question existaient réellement, mais qu'on n'y pénétrait pas par le salon. Quand on les lui montra, elle reconnu parfaitement chaque pièce. Elle dit pourtant qu'il lui semblait que l'une des chambres à coucher de cet appartement n'était pas destinée à cet usage, quand elle la visitait en rêve. Il résulta, en effet, que la pièce en question avait été tout dernièrement transformée en chambre à coucher.

Deux ou trois jours après, ma femme et moi, nous visitâmes Lady B. Comme elles ne se connaissaient pas encore, je présentai les deux dames l'une à l'autre. Lady B. s'écria aussitôt : « Tiens, vous êtes la dame qui hantait ma chambre à coucher ! »

Je n'ai pas d'explication à donner de cet événement. Ma femme n'a eu, pendant le restant de sa vie, aucune autre aventure de ce genre, que quelques-uns appelleront une coïncidence remarquable et que les Ecossais appelleraient un cas de « double-vue ». Ma chère femme était certainement la dernière personne au monde qui aurait laissé l'imagination battre son train. Je puis donc garantir, ainsi que peuvent le faire d'autres membres de ma famille, qu'elle a pu donner une description exacte et détaillée d'une maison qui était arrangée d'une façon assez spéciale, et cela bien avant qu'elle ou les autres membres de sa famille eussent seulement appris que la maison en question existait.

Vous pouvez librement donner mon nom aux personnes qui s'intéressent sérieusement aux recherches psychiques et qui pourraient désirer obtenir d'autres informations à ce sujet. Dans ce but, j'inclus ma carte de visite. (Mr. G. P. H. donna également au Directeur de la revue le prénom et le nom de Lady B., qui appartient à la plus illustre aristocratie britannique).

Dans ce second cas, l'hypothèse télépathique est rendue beaucoup moins vraisemblable par le manque de tout rapport affectif ou de simple connaissance entre l'agent et le percipient. En outre, il contient des incidents précis de reconnaissance de lieux et d'arrangements vus en rêve ; ceci combiné avec l'identification de la personne dont le fantôme apparaissait en ces mêmes lieux ; tous ces incidents peuvent former des présomptions favorables à l'hypothèse du « dédoublement avec transfert à distance » ; de sorte que cette hypothèse n'est certes pas à exclure du nombre des probables, d'autant plus si l'on considère l'épisode dans ses rapports avec d'autres semblables, mais de beaucoup plus suggestifs rapportés plus haut.

Ajoutons que l'épisode en question peut valoir aussi comme exemple de « précognition », la maison visitée en rêve par la femme du relateur s'étant trouvée être celle où elle alla séjourner plusieurs années après ; si ce fait n'ajoute rien en faveur de l'hypothèse du « dédoublement », il exorbite les confins de celle télépathique.

L'élément précognitif existe également dans les quatre cas ci-après, et s'y retrouve sous la forme de prémonition de mort pour les sujets qui se dédoublèrent. Dans ces circonstances, étant donnés les modes d'extrinsécation de ces cas, l'élément prémonitoire présente quelque valeur inductive en faveur de l'hypothèse du « dédoublement », surtout si l'on tient compte de ce que les cas véritablement typiques de cette nature se déterminent dans les mêmes conditions d'extrême affaiblissement vital du sujet, et plus fréquemment au cours de graves maladies (manifestes ou latentes, peu importe), menaçant l'existence.

Par conséquent, sans parler d'autres indices suggestifs contenus dans les épisodes en question (indices trop fins ou intuitifs pour être concrétés en formules de langage), je répète que leur interprétation dans le sens considéré ici est légitime, à condition pourtant de ne pas les isoler, mais de les considérer solidairement avec une masse homogène d'autres phénomènes ayant une signification qui ne leur est propre, précise et manifeste que lorsqu'ils sont analysés et interprétés cumulativement.

3e CAS. — Il s'agit d'un cas très connu, étant survenu à un éminent homme de science anglais, le docteur G. J. ROMANES, et c'est cette raison qui m'induit à le rapporter malgré sa notoriété. Je l'extrais du volume XI, p. 440, des *Proceedings of the S. P. R.* Le docteur Romanes parle ainsi :

Vers la fin de mars 1878, au cœur de la nuit, et à un moment où je me considérais comme éveillé, je crus voir s'ouvrir la porte située à la tête de mon lit et s'introduire une forme blanche, qui le rasant en passant et s'arrêtant au pied du lit, se posta devant moi, ce qui me permit de voir qu'elle avait la tête et le corps entourés de voiles blancs. Tout à coup, soulevant ses mains, la forme retira les voiles qui lui cachaient le visage, et alors, comme encadrés dans ces mains, je pus distinguer les traits de ma sœur, malade depuis quelque temps dans la maison même. Je l'appelai, en criant son nom, et je la vis alors se dissoudre instantanément.

Le jour suivant (et certainement par suite de l'impression produite en moi par ce fait), je fis venir en consultation le Dr W. Jenner, lequel diagnostiqua que ma sœur n'avait plus que quelques jours à vivre. Elle ne survécut en effet que peu de temps.

Je jouissais d'une parfaite santé, et n'étais en proie à nulle anxiété d'aucune sorte. Ma sœur était soignée par le médecin habituel de la maison, qui n'avait rien soupçonné de sérieux dans la maladie, de sorte que je ne m'en préoccupais pas, de même que ne s'en préoccupait pas ma sœur elle-même. Je n'eus jamais, ni avant ni après, des expériences de cette sorte.

Si on voulait considérer singulièrement le cas exposé, l'interprétation télépathique paraîtrait encore suffisante ; dans ce cas, il faudrait supposer que le Moi subconscient de la malade aurait eu la perception de sa mort imminente (contrairement à la personnalité consciente qui ne la soupçonnait pas) : cette perception, ravivant en elle ses sentiments de tendresse pour le frère qu'elle allait quitter, aurait déterminé dans la mentalité de ce dernier l'hallucination télépathique correspondante, qui aurait assumé ensuite des formes plus ou moins dramatisées par l'effet du déterminisme associatif chez le percipient.

Telle serait l'interprétattion télépathique du cas ; quant à l'autre interprétation, selon laquelle il peut s'agir d'un phénomène spontané de « dédoublement » en rapport avec la maladie menaçant la vie de la malade, elle apparaît elle-même si claire et si plane (vu sa conformité avec ce qui se réalise en d'autres cas de « dédoublement ») qu'elle n'exige pas d'éclaircissements ou de commentaires.

4e CAS. — Je le prends, comme le précédent, dans une étude de Myers, publiée dans les *Proceedings of the S. P. R.* (vol. XI, p. 448). Il fut recueilli et étudié par Gurney ; la percipiente, Mrs. SOPHIE CHAPRONIÈRE, s'exprime en ces termes :

Je me trouvais dans ma chambre à coucher, et j'étais occupée à me déshabiller avec l'aide de ma femme de chambre, Mrs. Gregory, qui était à mon service depuis 41 ans. Au moment où elle me retirait un bracelet, je vis tout à coup apparaître derrière elle, à deux pieds environ de distance, une forme qui lui ressemblait parfaitement. Mrs. Gregory jouissait alors d'une parfaite santé. Je lui dis : Comment, Mrs Gregory, je vois en ce moment votre « double ! » — Souriant, elle répondit : « Vraiment, madame ? » et ne s'en montra nullement impressionnée. Le dimanche suivant, elle déclara ne pas se sentir bien. J'envoyai chercher un médecin, qui diagnostiqua une légère indisposition. Malgré le pronostic bénin, elle expirait soudainement le soir du mercredi. Sa mort eut lieu à la même heure à peu près où son « double » m'était apparu une semaine auparavant. L'événement s'est produit il y a 15 ans. (Signé : SOPHIE CHAPRONIÈRE.)

Gurney nous donne ces autres détails :

Je me rendis chez Mrs. Chapronière pour l'interroger sur le cas rapporté. Elle me dit n'avoir jamais eu d'autres hallucinations ou visions. Le « double » qu'elle avait vu avait entièrement l'aspect d'une personne réelle, et reproduisait exactement les traits de Mrs. Gregory. La mort de cette dernière fut subite ; elle était légèrement indisposée depuis deux jours, chose dont cependant personne ne se préoccupait, Mrs. Gregory continuant à prendre ses repas avec appétit.

La fille de Mrs. Chapronière témoigne qu'elle se rappelle exactement comment sa mère parla de l'apparition au moment où elle la vit, c'est-à-dire une semaine avant la mort de Mrs. Gregory (Signé : E. GURNEY.)

Ce cas ne différant pas substantiellement du précédent, comporte les mêmes éclaircissements et commentaires, au point de vue télépathique comme à celui du « dédoublement ».

5e CAS. — Il fait partie d'une très intéressante étude sur les « prémonitions », publiée par Mr. Sidgwick, dans les *Proceedings of the S. P. R.* (Vol. V,

p. 295). Le relateur, Mr. W.-T. Catleugh, résidant à Chelsea, 15, Lincoln Street, écrit ce qui suit à la date du 19 décembre 1883 :

Monsieur,

Votre article sur le *Standard* a évoqué en moi le souvenir d'un fait advenu il y a cinq ans, et précisément cinq semaines avant que ma fillette aînée vînt à mourir. L'enfant n'avait jamais été robuste, et pour mieux la surveiller dans son sommeil, j'avais placé son petit lit à côté du mien. Ma femme étant alors malade, nous tenions dans la chambre une lampe continuellement allumée. Dans la nuit dont il s'agit, je dormais en tournant le dos à l'enfant, lorsque je fus tout à coup réveillé par un attouchement à l'épaule. Je me retournai brusquement, pensant qu'elle m'appelait et je vis distinctement sa forme spirituelle s'élever lentement au-dessus du lit, les genoux repliés et les mains jointes en attitude de prière. La pensée que ma fille était morte me traversa l'esprit ; je posai ma main sur son front, que je sentis chaud, et je vis qu'elle respirait régulièrement. Je remarquai aussi que ses bras n'étaient pas hors des couvertures, et qu'au contraire son petit corps était complètement enveloppé en elles.

Le matin suivant, je pris note de l'événement sur mon calepin, convaincu qu'il m'annonçait la mort de l'enfant. Elle jouissait apparemment d'une bonne santé, et pendant cinq semaines encore tout alla bien, mais, à la sixième semaine, le petit ange succombait à une attaque de méningite tuberculeuse. (*Signé :* W. T. Catleugh.)

Dans une lettre successive, Mr. Catleugh ajoute :

Je ne vis jamais, ni avant ni après, d'apparition d'aucune sorte, et je n'éprouvai jamais de sensations hallucinatoires de contact. — Je dois introduire une légère rectification au récit que je vous ai envoyé ; c'est qu'en consultant mon calepin de l'année 1879, je constatai que l'inexplicable sensation d'attouchement avec vision successive se produisirent dans la nuit du 1er février, à 1 h. 30 du matin ; d'où il résulte que l'enfant tomba malade six semaines après, et non cinq.

S'il ne s'était agi que d'un rêve, je n'aurais pas pris la peine d'écrire : je déclare solennellement que je fus réveillé par un attouchement mystérieux à l'épaule, comme je déclare que la chambre était éclairée, et que, en me retournant, je vis la forme spirituelle de l'enfant s'élever lentement au-dessus du petit lit, avec une apparence si naturelle à sembler vivante, et qu'enfin je la vis disparaître d'une manière subite... Je n'avais aucune anxiété au sujet de sa santé ; quoique nerveuse et délicate, elle n'avait jamais souffert d'indispositions sérieuses, même des maladies ordinaires de l'enfance, et en ce moment elle semblait mieux portante que jamais. (La femme de Mr. Catleugh, écrit en confirmant tous les détails du récit.)

Ce troisième cas, bien que ne différant pas substantiellement des autres, semble néanmoins difficilement explicable par l'hypothèse télépathique, attendu que la protagoniste était une enfant, et qu'il est logiquement invraisemblable de supposer que son Moi subconscient, ayant eu dans le sommeil la perception de sa fin imminente, ait pu faire surgir dans son cerveau des réflexions correspondantes, par conséquent un sentiment de tendresse filiale envers ses parents qu'elle allait abandonner, de façon à provoquer une hallucination tactile et une autre visuelle chez son père. D'ailleurs, même si nous admettions cette interprétation, tout cela n'expliquerait pas encore le fait de l'intentionnalité évidente de l'épisode, c'est-à-dire : l'intention de l'attouchement par lequel le percipient fut tiré du sommeil et le fit se tourner du côté où avait lieu l'apparition, et l'intention de la pose même de l'apparition, qui, selon la très juste observation de Mrs. Sidgwick, « prouva que ce n'était pas là une simple vision, par ce fait de se montrer montant au ciel en acte de prière, attitude par laquelle on symbolise d'habitude le départ d'une âme, et par laquelle on voulait évidemment transmettre l'idée de la mort ».

Vu que les modes d'extrinsécation exposés exorbitent les confins de l'hypothèse télépathique, il faudra bien convenir que le fantôme apparu avait une genèse différente ; de sorte que l'autre hypothèse, selon laquelle il pourrait s'agir d'un phénomène de « dédoublement », semblerait être la plus admissible.

Il est certain pourtant que cette dernière hypothèse ne parviendrait pas davantage à expliquer le mystère de l'intentionnalité, ce qui ne l'infirmerait pas, d'ailleurs, mais prouverait seulement la nécessité de la compléter par la supposition de l'intervention d'une intentionnalité extrinsèque, ou plus précisément d'une entité spirituelle qui aurait provoqué et conditionné le phénomène dans le but de préparer l'esprit des parents à l'irréparable événement qui les attendaient ; cette supposition pourra sembler hardie à quiconque n'aura pas entrepris des recherches spéciales sur les phénomènes de « prémonition », mais qui s'impose toutefois avec l'irrésistible évidence des faits à ceux qui sont versés sur l'argument.

6e cas. — Dans ce dernier cas, lui aussi de nature prémonitoire, le fantôme dédoublé a les apparences de décadence physique et psychique qui devaient se réaliser plus tard dans la personne de celui qui subissait le dédoublement.

Je l'extrais du vol. XI, p. 446, des *Proceedings of the S. P. R.* — Il a été recueilli par Myers, qui connut personnellement la relatrice. Au moment où cette dernière écrivait, le protagoniste du fait était encore en vie, ce qui obligae Myers à taire les noms des intéressés. La relatrice-percipiente écrit ce qui suit :

Dans l'automne 1892, je me trouvais à Paris chez un de mes proches parents pour lequel j'avais beaucoup d'affection. Il était avocat et s'était affirmé comme l'un des plus habiles et éminents. Depuis quelque temps, il ne se sentait pas bien, et m'avait écrit, alors que je me trouvais en Angleterre, qu'il se sentait le système nerveux ébranlé et peu apte au travail. Le ton de sa lettre m'avait inquiété ; j'y répondis en lui offrant de venir le trouver, alléguant qu'un changement de climat aurait contribué à ma bonne santé. Je vins effectivement à Paris, où je fus l'hôte de mon parent dans son splendide appartement du boulevard Haussmann.

Il est célibataire, et n'avait auprès de lui qu'un

domestique, qui, selon l'usage parisien, ne couchait pas dans l'appartement, mais dans une chambre au cinquième étage. Nous restions donc seuls pendant la nuit, et nos chambres respectives étaient disposées aux deux bouts d'un corridor, de sorte qu'une série d'autres chambres était située entre les nôtres.

Quelques jours après mon arrivée, je reçus un pli contenant des papiers importants à consulter, ainsi qu'une demande de traduire du français un article de médecine. N'ayant pu le faire pendant la journée, je me proposai de le faire dès que mon parent aurait été au lit, car il avait l'habitude de se coucher de bonne heure. La nuit étant froide, je décidai de faire la traduction dans mon lit. Je lus d'abord plusieurs lettres, puis je me mis au travail avec l'aide d'un dictionnaire, les termes techniques français m'étant quelquefois un peu obscurs. J'expose tous ces détails pour faire comprendre que mon esprit était totalement absorbé par le travail entrepris, et que, non seulement j'étais éveillée, mais que j'étais exempte de toute préoccupation sur la santé de mon parent, auquel je ne pensais pas. Tandis que je traduisais rapidement, je vis de biais — de la façon dont on voit sans lever les yeux — s'ouvrir lentement l'une des portes, et comme il ne pouvait y avoir personne d'autre que mon parent, je pensais qu'il s'était senti agité et était venu à la recherche de compagnie; par conséquent, sans lever les yeux de sur mon papier, je l'encourageai en disant : « Tu peux venir, je suis éveillée. » Ne recevant pas de réponse, je me retournai de ce côté, et je constatai devant moi une vision effrayante.

Je dois dire d'abord que mon parent était un bel homme sous tous les rapports : de haute taille, proportionné, robuste, de traits parfaitement réguliers, d'apparence sympathique et d'une grande intelligence. Je vis entrer en chancelant dans la chambre un être qui lui ressemblait dans chaque trait; mais il paraissait réduit au dernier degré de la décadence physique et d'imbécilité. Ce corps exténué et courbé ne mesurait que la moitié de sa taille à lui, et les jambes paralysées et traînantes semblaient presque incapables de soutenir cette forme chancelante et épuisée. Elle avait les traits contractés, la mâchoire inférieure pendante, les orbites enfoncés, dans lesquelles des yeux sans expression regardaient sans se fixer dans le vide d'une manière terrifiante. Ce reste d'homme — on ne pouvait le définir autrement — se traîna en chancelant à travers la chambre, dirigeant de temps en temps vers moi son regard stupide; puis il s'avança vers l'autre porte, tâtonnant longuement à la recherche de la poignée, qu'il saisit enfin, tourna, réussit à faire jouer, pour culbuter enfin dans l'autre chambre où il disparut subitement. Je restai assise dans mon lit, glacée d'horreur, regardant cette forme spectrale jusqu'au moment où je la vis disparaître. Alors, je sautai au bas du lit, et traversant le corridor en courant, j'arrivai à la chambre de mon parent. Je le trouvai profondément endormi; rien, dans son aspect, n'apparaissait qui put se comparer d'aussi loin que possible à cette horrible ressemblance de lui que je venais de voir. Il me fut impossible de m'endormir pour cette nuit, et, durant plusieurs semaines, je restai comme obsédée par ce spectre terrifiant.

Je ne fis naturellement aucune allusion à l'événement avec mes familiers de Paris, mais j'en parlai longuement à ma mère dans mes lettres comme j'en parle ici. Quelques semaines après, mon parent ne ressentant aucune amélioration dans son état de santé, voulut consulter un éminent spécialiste pour les maladies nerveuses, qui le rassura, mais me confia en particulier sa crainte de voir se déclarer une paralysie générale avec un rammolissement cérébral consécu-

Son diagnostic ne fut que trop correct; au moment où j'écris (automne 1895) mon pauvre parent se trouve dans une maison de santé. Sa maladie empira rapidement, jusqu'à ce que les terribles symptômes du mal se déclarassent dans toute leur violence. Et au moment présent — qu'on le remarque bien — il est réduit à un tel état de décadence physique et psychique, qu'il ressemble d'une manière épouvantable à la forme spectrale apparue devant moi en 1892, dont la manifestation fut probablement providentielle, ayant pour but de prédisposer nos esprits au grand malheur qui nous attendait.

Au moment de l'apparition mon parent avait 43 ans, et était physiquement si beau, avait un aspect si intelligent et des manières si agréables, qu'on ne pouvait imaginer un être plus favorisé par la nature; enfin, c'était la dernière créature pour laquelle on pouvait craindre une aussi lamentable fin.

L'hypothèse télépathique est, pour ce cas-ci encore, de bien difficile application; à moins qu'on ne veuille arriver jusqu'à admettre que le moi subconscient de la personne impliquée, ayant eu dans son sommeil la perception exacte de la maladie qui le menaçait, ainsi que la terrifiante vision de l'état de déchéance physique et psychique où il serait tombé après deux ans, aurait ainsi transmis l'image hallucinatoire correspondante à la percipiente, dans les voies cérébrales de laquelle elle se serait ensuite objectivée et dramatisée par l'effet d'un déterminisme associatif.

Voilà les inductions nécessaires à l'interprétation télépathique du cas exposé, inductions que je me borne à rapporter sans les commenter.

A son tour, l'interprétation du phénomène moyennant l'hypothèse du « dédoublement » présente des difficultés non légères à surmonter, quoi qu'elle soit plus admissible que la télépathique. Pour le rendre inexpugnable, il aurait suffi d'une phrase de commentaires ajoutés par la relatrice à son récit, ce qu'elle négligea de faire. Je veux parler de la circonstance que le spectre aurait ouvert les deux portes de la chambre, c'est-à-dire l'une pour y entrer, l'autre pour en sortir. Il est clair que s'il résultait du rapport que la percipiente avait trouvé les portes ouvertes, la thèse de l'objectivité du fantôme n'aurait pas besoin de preuves ultérieures. Ce détail de première importance ayant été négligé, et Myers n'ayant pas demandé d'éclaircissements à ce sujet, il s'ensuit que, scientifiquement parlant, on ne peut pas tenir compte de ce que la relatrice affirme à cet égard, vu qu'on remarque en de nombreux cas de télépathie comment les percipients voient des fantômes ouvrir des portes que l'on constate ensuite certainement fermées, ou, en d'autres termes, qu'il est démontré que certaines particularités complémentaires d'une hallucination télépathique sont bien souvent de nature purement subjective, et se déterminent par voie d'association chez le percipient.

Par contre, il faut reconnaître que, si l'on veut analyser à fond ce cas spécial, il est facile de trou-

ver des incidents et d'avancer des arguments en faveur d'une action réelle exercée par le fantôme sur les portes ; et cela d'abord parce que le percipient, à propos du second des épisodes en question, s'exprime en ces termes : « Puis il se dirigea vers l'autre porte, tâtonnant longuement à la recherche de la poignée, qu'il saisit enfin, tourna, réussit à faire jouer, pour culbuter enfin *dans l'autre chambre*, où il disparut subitement ». Cette période décrit une action réelle et complexe, y compris le fait d'avoir vu le fantôme culbuter *dans l'autre chambre*, action qui diffère *totalement* des modes d'extrinsécation des visions habituelles subjectives de portes ouvertes par des fantômes. En second lieu, parce que la circonstance de trouver fermée une porte lorsqu'on est bien sûr de l'avoir vu ouvrir, a pour effet de combler de stupeur le percipient, de sorte que la circonstance demeure imprimée dans son esprit, et il ne manque pas de la relever avec emphase chaque fois qu'il en parle ou en écrit, comme il résulte justement des recueils de faits congénères. De là, la supposition que si la relatrice du cas en question avait découvert que les portes ouvertes par le fantôme étaient restées fermées, elle n'aurait pas manqué de le faire remarquer ; d'autant plus accourant aussitôt, comme elle le fit, au lit du parent, elle aurait dû l'observer instantanément. Donc, le fait de ne pas l'avoir observé acquiert dans ces conditions une certaine valeur probative dans le sens que le percipient ait effectivement trouvé les portes ouvertes ; dans ce cas, on comprendrait que cette circonstance, en elle-même si naturelle, n'ait pas appelé l'attention de la relatrice, et que cette dernière, conséquemment, ait négligé de faire allusion à la chose, qui, pour elle, manquait d'inté-

Voilà les inductions que suggère le cas examiné : elles m'ont paru suffisamment rationnelles et légitimes pour pouvoir être rapportées ici. Cependant, je me borne à le faire par devoir de commentateur, sans leur faire jouer le rôle de bonnes preuves, puisque les inductions et les probabilités ne suffisent pas à légitimer une hypothèse scientifique. Il ne me reste donc qu'à déplorer l'oubli survenu et à passer outre.

Encore quelques mots sur les perplexités pour l'explication que ces cas présentent au point de vue d'une interprétation objective. L'une de ces perplexités consiste en ceci : que dans l'épisode en question, il ne s'agirait pas seulement de « dédoublement », mais en même temps d'une sorte de « représentation » prémonitoire à laquelle se serait assujetti le « corps fluidique » de la personne impliquée. Cette perplexité en ferait surgir une autre : « Assujettissement volontaire, ou inconsciemment conditionné par l'œuvre d'une entité spirituelle, comme le suppose la relatrice? » — Qu'en savons-nous, hélas? — Le temps n'est pas encore venu pour résoudre certaines énigmes métapsychiques ; mieux vaut les laisser sans solution, que s'aventurer dans un labyrinthe d'inductions prématurées.

⁂

La catégorie présente, qui traite des cas où « le fantôme n'est aperçu que par des tiers », paraîtrait incomplète si l'on n'y exposait pas d'exemples d'un groupe quantitativement abondant, quoique qualitativement faible, appartenant à la catégorie en question, et comprenant certaines formes analogues de dédoublement, tels qu'ils se produisent au lit des moribonds et se révèlent à des individus sensitifs, qui assistent de cette manière aux processus de séparation entre le « corps fluidique » et l'organisme somatique.

On comprendra que si l'on veut considérer singulièrement ces formes de clairvoyance, elles ne pourront revêtir une valeur probative appréciable, étant donné qu'on ne dispose pas encore, pour le moment, de critères de preuves pouvant servir à en rechercher l'admissibilité. Néanmoins, si on les compare entre eux, si on les considère relativement à la phénoménologie susdite, on en constate aussitôt la valeur inductive, car on y voit que ces mêmes visualisations, d'une part, concordent entre elles malgré toutes les différences de temps et de lieux, et malgré les conditions psychiques variées où elles se réalisent : normales, extatiques, magnétiques, hypnotiques, médiumniques, et de l'autre, correspondent dans toutes leurs particularités essentielles à ce qui se produit dans les autres groupes constituant la classe des manifestations de « dédoublement ».

Parmi les voyants les plus fameux de ce genre de visualisations, il faut citer Andrew Jackson Davis, qui raconte avoir assisté une trentaine de fois à des manifestations semblables (*Penetralia*, p. 308), dont l'une alors qu'il assistait à la pendaison d'un fameux criminel. Ses descriptions à ce sujet sont toujours intéressantes ; seulement les meilleures d'entre elles sont trop longues pour les rapporter dans cette œuvre, exorbitant déjà les limites d'un article.

Je citerai de courts exemples de ce genre, en commençant par un épisode où la visualisation du « dédoublement » apparaît en forme embryonnaire, pour arriver rapidement à des cas précis et définis.

6e CAS. — Mrs. MORGAN, dans l'ouvrage : *From matter to spirit* (p. 127), parle d'une femme du peuple, J. D.—sans instruction « et qui, certainement, n'avait jamais entendu parler des graduations variées par lesquelles les visions spirituelles se manifestent aux sensitifs », laquelle, ayant assisté aux derniers instants d'un enfant, lui raconta ce qui suit :

Je veillais un enfant malade en compagnie de sa mère. Il avait deux ans et demi, et avait été pris de convulsions qui lui faisaient garder le lit depuis trois ou quatre jours. La mère tenait une main sous la tête de son enfant, et je l'aidais de l'autre côté du lit. Dans la cheminée, située en face de moi et du côté où se tenait la mère, s'élevait une flamme brillante. Tout à coup je vis cette flambée s'obscurcir à cause de quelque chose d'opaque qui était venu s'interposer entre moi et la cheminée, et ce je ne sais quoi flottait continuellement en avant et en arrière. Je fis observer à la mère ce fait étrange, mais elle répondit qu'elle ne voyait rien. Pendant ce temps, les convulsions de l'enfant avaient cessé ; il s'était abandonné inerte sur son petit lit, et demeura dans cet état jusqu'au moment où, vers dix heures, il cessa de vivre. Je commençai à percevoir l'obscurcissement du feu

une heure avant que l'enfant mourût, et le phénomène persista jusqu'au moment où il exhala son dernier soupir. Dès lors, je revis la flammme claire et brillante.

7ᵉ CAS. — Mrs. MORGAN encore, dans le livre cité (p. 128) ajoute cet autre épisode, déjà plus évolué que le premier, où elle fut en partie percipiente en même temps qu'une amie douée de sensitivité plus grande.

Moi-même — écrit-elle — je me trouvai une fois au chevet d'un mourant en compagnie d'une amie que je savais douée de sensitivité pour les visions spirituelles. Au moment où la respiration du moribond se changea en râle, je vis une blanche nébulosité surgir de son corps et s'arrêter à deux ou trois pouces de distance. Je remarquai que ma compagne regardait elle aussi attentivement. Son regard, qui rayonne toujours une étrange luminosité lorsqu'elle aperçoit des choses invisibles pour les autres, s'était distrait à un moment donné de la muette contemplation du moribond pour se fixer plus haut, vers la tête du lit; puis, se rabaissant un peu, s'était pris à fixer le vide avec une attention extrême, en persévérant plus d'une minute. Je la regardais interrogativement, mais elle se taisait.

Elle m'expliqua plus tard : Je voyais une blanche nébulosité surgir des couvertures, chose que j'avais déjà pu voir en d'autres circonstances, lorsque mon attention fut appelée vers la tête du lit, où une petite nuée de trois ou quatre pieds de hauteur, dont émanait une nébulosité entre les lumières diurne et lunaire, se condensait en colonne. A l'intérieur de cette nuée on discernait une luminosité plus grande, qui devenait de plus en plus brillante au centre, tandis que du centre à la circonférence tout paraissait lancé dans un mouvement vertigineux. Je revis de nouveau ce phénomène au moment où le malade exhalait son dernier soupir; et alors cette colonne parut s'élever et disparaître.

8ᵉ CAS. — SARAH UNDERWOOD, dans le livre : *Automatic, or spirit writing* (p. 302), parle d'une doctoresse en médecine qui s'exprime avec elle en ces termes à propos d'une expérience semblable au lit d'un mourant :

Il y a quelque temps — raconte la doctoresse — on transporta à ma maison de santé un monsieur que je ne connaissais pas et qui se trouvait en des conditions assez graves pour ne permettre aucun espoir. Il languit pendant deux jours, puis mourut tandis que je me trouvais à son chevet, navrée de ne rien pouvoir faire pour lui.

Comme je voyais qu'il lui restait peu d'instants à vivre, je songeais aux moyens d'avertir la famille, lorsque je sentis tout à coup l'impression d'une « présence » à mon côté; me retournant, je restai comme foudroyée en voyant près de moi le malade en personne, expiré à l'instant même. Cette forme spirituelle paraissait ignorante de ma présence, et regardait son propre cadavre avec une expression de grande stupeur mêlée d'effroi. Je me mis un moment à contempler aussi le corps rigide: lorsque je me retournai, cette forme avait disparu; mais la conviction était restée en moi que j'avais assisté au départ d'une âme.

9ᵉ CAS. — Mrs. FLORENCE MARRYAT, dans l'ouvrage *The spirit world* (p. 128), raconte l'épisode suivant :

Je compte parmi mes plus chères amies une jeune dame appartenant aux hautes classes de l'aristocratie, qui est douée de facultés médiumniques merveilleuses, quoique la chose ne soit connue que de rares intimes, à cause des éternels préjugés... Il y a quelques années, elle eut le malheur de perdre sa sœur aînée, alors âgée de vingt ans, emportée par une féroce pleurésie. Edith (je désignerai par ce nom le jeune médium) ne voulut pas se détacher un instant du chevet de sa sœur, et là, passée en conditions de clairvoyance, elle put assister au processus de séparation de l'esprit et du corps. Elle me racontait que durant les derniers jours de sa vie terrestre, la pauvre malade était devenue inquiète, surexcitée, délirante, et se retournait sans cesse dans son lit en prononçant des phrases et des paroles sans suite. C'est alors qu'Edith commença à percevoir une sorte de nébulosité légère, semblable à une fumée, qui venait se réunir sur sa tête, et, se répandant et se condensant graduellement, avait fini par assumer les proportions, les formes et les traits de la sœur mourante, de façon à lui ressembler dans chaque détail, exception faite pour son apparence incolore. Cette forme flottait dans l'air, le visage en bas, surexposée à quelques pieds de la malade.

A mesure que le jour déclinait, l'agitation de la malade se calmait, remplacée vers le soir par un épuisement profond, précurseur de l'agonie. Edith contemplait avidement sa sœur : le visage devenait livide, le regard s'obscurcissait, mais en haut la forme fluidique s'empourprait et semblait s'animer graduellement de la vie qui abandonnait rapidement le corps. Un moment après, l'enfant mourante gisait inerte et sans connaissance sur les oreillers, mais la forme s'était désormais transformée en un esprit vivant. Cependant des cordons de lumière, semblables à des fluorescences électriques, la rattachaient au cœur, au cerveau, et aux autres organes vitaux. Le moment suprême arrivé, l'esprit oscilla quelque temps d'un côté à l'autre, pour venir ensuite se placer debout à côté du corps inanimé. Il était en apparence très faible, et à peine capable de se soutenir, mais était la reproduction exacte de ce corps.

Et tandis qu'Edith contemplait cette scène merveilleuse, voici que se présentèrent deux formes lumineuses dans lesquelles elle reconnut son propre père et sa grand'mère, expirés tous deux dans cette même maison. Elles s'approchèrent toutes deux de l'esprit nouveau-né, le soutinrent affectueusement, l'étreignirent dans leurs bras, tandis que sa tête s'abandonnait complètement sur l'épaule paternelle. Ils restèrent ainsi quelque temps, jusqu'au moment où l'esprit parut prendre des forces; alors, ils arrachèrent les cordons de lumière qui le liaient encore au corps, et, le serrant toujours dans leurs bras, se dirigèrent vers la fenêtre, passèrent en volant, s'élevèrent et disparurent.

10ᵉ CAS. — WILLIAM STAINTON MOSES, publiait dans le *Light*, à la date du 9 juillet 1887, la relation suivante d'une expérience personnelle :

J'eus récemment, et pour la première fois de ma vie, l'occasion d'étudier les procédés de transition de l'es-

prit. J'appris tant de choses de cette expérience, que je me flatte d'être utile à d'autres en racontant ce que j'ai vu... Il s'agissait d'un proche parent à moi, âgé de presque quatre-vingts ans, qui s'avançait vers la tombe sans y être attiré par quelque maladie spéciale... Je m'étais aperçu par certains symptômes, en apparence insignifiants, que sa fin était proche, et j'étais accouru pour accomplir mon triste et dernier devoir...

Grâce à mes sens spirituels, je pouvais discerner qu'autour de son corps et au-dessus se massait l'aura nébuleuse avec laquelle l'esprit devait se former un corps spirituel ; et je percevais qu'elle augmentait à mesure de volume et de densité, quoique soumise à des variations continues en plus ou en moins, selon les oscillations subies dans la vitalité du mourant. Je pus ainsi remarquer que parfois un léger aliment pris par le malade ou une influence magnétique dégagée par une personne s'approchant de lui, avait pour résultat d'aviver momentanément le corps, rappelant l'esprit en arrière. Cette aura semblait donc continuellement en flux et en reflux.

J'assistai à cet identique spectacle pendant douze jours et douze nuits, et bien que depuis le septième jour déjà le corps eût donné des signes évidents de son imminente dissolution, cette merveilleuse fluctuation de la vitalité spirituelle en voie d'extériorisation persistait, toujours égale. Par contre, la coloration de l'aura avait changé ; cette dernière prenait en outre des formes de plus en plus définies à mesure que l'heure de la libération s'approchait pour l'esprit. Vingt-quatre heures seulement avant la mort, lorsque le corps gisait inerte, les mains croisées sur la poitrine, le processus de libération se prit à progresser sans reculs. Au moment suprême, je vis apparaître des formes d' « esprits gardiens » qui s'approchèrent du mourant, et, sans aucun effort, séparent l'esprit de ce corps épuisé.

En même temps, on déclara que ce corps était mort. Il pouvait se faire qu'il en fût ainsi ; en effet, le pouls et le cœur ne donnaient pas signe de vie, et le miroir ne se voilait pas sous l'influence de l'haleine ; et pourtant les « cordons magnétiques » liaient encore l'esprit au cadavre, et y restèrent durant 38 heures. Je crois que si, pendant cette période, des conditions favorables s'étaient réalisées, ou si une puissante volonté avait agi sur le cadavre, on aurait pu rappeler l'esprit dans le corps. La résurrection de Lazare n'aurait-elle pu se produire dans ces mêmes circonstances ?... Lorsque les « cordons » se brisèrent enfin, les traits du défunt, sur lequel on lisait les souffrances subies, se rassénèrent complètement et s'impreignirent d'une ineffable expression de paix et de repos.

Voilà les récits des sensitifs, auxquels j'opposerai un passage de la relation bien connue du docteur Wiltse sur une expérience personnelle d' « autoscopie », qu'il fut à même d'observer pendant la période critique d'une très grave maladie qui le conduisit au bord de la tombe ; les lecteurs auront ainsi le moyen de se rendre compte jusqu'à quel point les phénomènes de visualisation du « corps éthérique d'autrui en voie d'extériorisation » concordent avec ce qui se révèle parfois aux mourants sur ces processus de « dédoublement » de leur propre « corps éthérique ».

Le cas du docteur Wiltse fut rigoureusement étudié par le docteur Hodgson et Myers, et compte parmi les cas les mieux authentiques que l'on connaisse. Il suffit de dire que les principaux témoins du fait signèrent devant notaire une attestation jurée certifiant que le docteur Wiltse raconta sa vision au moment où il reprit connaissance après une crise comateuse simulant la mort.

Je dois ajouter que pendant l'extrinsécation du phénomène, se réalisèrent des « transferts à distance du corps éthérique », avec perceptions véridiques de situations éloignées, incidents que je ne citerai pas, devant m'en tenir ici à la reproduction des passages où le relateur expose ce qu'il lui fut donné d'observer pendant le « dédoublement » de son « corps éthérique ».

Pour le récit intégral, je renvoie les lecteurs au vol. VIII, p. 180, des *Proceedings of the S. P. R.*

11e CAS. — Après avoir décrit les phases de sa maladie jusqu'au moment où, se sentant mourir, il dit son adieu suprême à ses parents et à ses amis, le docteur WILTSE poursuit :

... Je restai quatre heures environ sans que mon pouls battît et sans qu'on perçût les battements de mon cœur ; c'est ce que m'apprit le Dr Raynes qui se tenait à mon chevet. A un moment donné, plusieurs des personnes présentes me crurent mort, et la nouvelle s'étant répandue au dehors, les cloches du village sonnèrent mes funérailles...

Je crois m'être trouvé en des conditions d'inconscience absolue ; naturellement, je n'essayerai pas d'en préciser la durée, vu qu'une minute ou un siècle parcourus dans cet état sembleraient identiques. Cependant, je repris conscience pour m'apercevoir que je me trouvais encore dans le corps, bien que j'eusse l'impression qu'entre mon corps et mon Moi, il n'y avait plus rien de commun. Etonné et joyeux, je contemplais pour la première fois moi-même — c'est-à-dire mon Moi réel — qui se trouvait resserré de toutes parts par le « non-moi » qui l'emprisonnait comme en un sépulcre d'argile.

Avec tout l'intérêt d'un professionnel de médecine, je scrutais les merveilles anatomiques de mon corps, où, intimement rattaché, et comme imprégné dans chaque tissu, je me trouvais, Moi, c'est-à-dire l'âme vivante de ce corps inanimé. Je m'aperçus que le tissu cutané marquait les confins extérieurs du tissu — si j'ose dire — animique. Je comprenais parfaitement ma condition, et, avec un calme absolu, je raisonnais ainsi : « Je suis mort, dans le sens conféré par l'usage à cette parole ; pourtant, je me sens plus homme que jamais, et je vois que je vais me séparer du corps ». — Je veillais donc sur l'intéressant processus de séparation entre le corps et l'âme. Grâce à un pouvoir apparemment extrinsèque, mon Moi se sentait poussé et repoussé latéralement, en avant et en arrière, avec le mouvement d'un berceau ; et, par l'œuvre de ce mouvement, les liens qui l'unissaient aux tissus du corps, se rompaient graduellement. Après quelque temps, les mouvements latéraux cessèrent, et simultanément à la plante des pieds, à leurs extrémités digitales, puis aux talons, je ressentis comme le déchirement d'innombrables petits fils ; cela fait, je commençai à me sentir lentement tirer des pieds vers la tête, de la même manière qu'on tirerait un cordon de caoutchouc. Je me rappelle parfaitement que lorsque j'arrivai à la hauteur de la hanche, je pensai : « Maintenant, il n'y a plus de vie au-des-

sous du fémur ». Je ne me souviens pas du moment où je sortis aussi de l'abdomen et de la poitrine, mais je me rappelle clairement celui où tout mon Moi s'était condensé à la tête, moment où je fis cette réflexion : « Je me trouve à présent réuni dans la tête; bientôt je serai complètement libre. » Puis, je sentis comme si je m'étais trouvé tout entier à la périphérie du cerveau, et si j'avais été vide à l'intérieur; puis, comme si j'en avais légèrement comprimé les membranes dans toutes les directions; puis, comme si je m'étais infiltré à travers les sutures du crâne, et finalement je me vis émerger du crâne à la façon d'un corps membraneux dont les parois se seraient aplaties pour passer à travers une fente. Je me rappelle très bien que je m'apparaissais à moi-même quelque chose de semblable à une « méduse » pour ce qui regarde la forme et la transparence... En émergeant de la tête, je me sentais poussé et repoussé en haut et en bas, puis latéralement comme une bulle de savon encore adhérente à la canule, jusqu'à ce que je me vis surgir du corps et me sentis descendre légèrement au sol, où je me développai graduellement jusqu'à assumer les proportions d'un homme.

Je me voyais transparent, de couleur bleue, et parfaitement nu. Cette dernière circonstance me gênait; pour éviter les regards des deux dames que je voyais devant moi, ainsi que des autres personnes présentes, je m'enfuis vers la porte qui était ouverte. Cependant, lorsque j'y arrivai, je me revis soudainement habillé. Rassuré sur ce point, je me retournai pour revenir sur mes pas et rester avec mes familiers. Dans mon mouvement, mon coude gauche se trouva au contact du bras d'un monsieur qui se tenait sur le seuil de la porte. A ma surprise, son bras passa à travers le mien sans y trouver de résistance, tandis que les deux sections du mien se réunissaient de l'autre côté sans que je m'en aperçus, comme si elles avaient été aériformes. Je regardai immédiatement ce monsieur en face pour tâcher de comprendre s'il s'était aperçu du contact, mais il n'en donnait aucun signe et contemplait tristement le lit abandonné par moi en ce moment. Je regardai avec lui de ce côté, et vis mon propre corps gisant légèrement tourné du côté droit, les jambes étendues et les bras croisés sur la poitrine. La pâleur de ce visage m'impressionna; je ne m'étais plus regardé dans un miroir depuis plusieurs jours, et ne me figurais pas en être réduit à de tels extrêmes de pâleur... Je vis plusieurs personnes, assises et debout, autour de mon cadavre, et remarquai particulièrement deux femmes, pleurant agenouillées à ma gauche. Je sus ensuite que l'une était ma femme et l'autre ma sœur; mais je n'avais à ce moment aucune conception précise d'individualité; femme, sœur, amis, étaient pour moi la même chose. Je ne me rappelais pas qu'il existât des degrés de parenté, ou, pour le moins, je n'y pensais pas. Je pouvais discerner les sexes, et rien de plus... « Comme je me sens bien! — pensais-je — il y a quelques instants je souffrais terriblement; le changement qu'on appelle « mort », et qui effraye tant, vint me délivrer; puis ce changement est passé aussi, et je me retrouve homme comme auparavant, vivant et pensant; oui, pensant plus lucidement qu'avant; et je ne serai plus malade; il ne me faudra plus mourir! »... Je m'aperçus alors qu'un fil très mince, semblable à un filament d'airaignée, partait de mon occiput et allait se rattacher à mon corps à la base du cou...

Ici, le docteur Wiltse raconte comment il sortit en esprit de la chambre et se transporta loin de là; entre autres, il assista à des visions symboliques complexes; puis il décrit ainsi son retour à la vie :

Sans que j'y eusse songé, et sans le moindre effort de ma part, mes yeux corporels se rouvrirent. Je regardai mes mains, puis le lit sur lequel j'étais étendu, et, m'apercevant d'être encore dans le corps, déçu et étonné, je m'écriai : « Qu'est-ce qui est donc arrivé? Devrai-je mourir une seconde fois? » — Je me sentais extrêmement faible; néanmoins je trouvai la force de raconter aux assistants ce qui m'était arrivé, malgré que de toute part on m'enjoignit de ne point parler. Aussitôt après, je fus saisi d'efforts vomitifs irréfrénables et terribles...

Voilà le récit du docteur Wiltse. Je parlerai brièvement de certaines concordances existant entre cette auto-observation de « dédoublement » et les phénomènes rapportés plus haut de « dédoublement » d'autrui.

En négligeant les concordances trop évidentes, comme celles qui se rapportent à l'existence d'un fluide, ou « aura », qui s'extérioriserait de l'organisme du mourant pour se concréter ensuite en un « corps éthérique », identique dans la forme à celui « somatique » — je remarquerai qu'on rencontre dans cette relation des incidents d' « autoscopie interne », analogues à ceux décrits par les sensitifs, ainsi que le phénomène de la visualisation de filaments fluidiques reliant le « corps éthérique » au « corps somatique », et celui des oscillations latérales auxquelles serait soumis le « corps éthérique » dans les procédés de libération du corps « somatique » (détail tellement inattendu *a priori*, qu'au point de vue hallucinatoire on ne comprendrait pas comment la fantaisie de tant d'hallucinés ait pu s'accorder pour l'inventer); auquel phénomène se rattacherait un autre incident ainsi décrit par Mrs. Marryat : « L'esprit oscilla quelque temps d'un côté à l'autre, *pour venir ensuite se placer debout à côté du corps inanimé* »; incident auquel correspond l'expression du docteur Wiltse : « En émergeant de la tête..., *je me sentis descendre légèrement au sol* » (c'est-à-dire à côté du corps inanimé). Je ferai noter encore le phénomène de la retraite de l'esprit vers la tête, en commençant par les extrémités plantaires; ce phénomène fut ainsi décrit par Jackson Davis, à l'occasion de la mort d'une dame de soixante ans : « Le cerveau attira à lui les éléments électriques, magnétiques, moteurs, vitaux, sensitifs répandus partout dans l'organisme : de façon que la tête en fut comme illuminée; et tandis que, d'une part, les extrémités du corps devenaient glacées et semblaient obscures à mes regards, de l'autre, le cerveau rayonnait toujours davantage une luminosité spéciale; cette description correspond aux expressions du docteur Wiltse : « Simultanément à la plante des pieds, à leurs extrémités digitales, puis aux talons, je ressentis comme le déchirement d'innombrables petits fils; cela fait, je commençai à me sentir lentement tirer des pieds vers la tête, de la même manière qu'on tirerait un cordon de caoutchouc. »

Puisque nous parlons de concordances, il est intéressant de faire observer que l'on rencontre, parmi les croyances traditionnelles communes aux peuples primitifs, des récits d'épisodes identiques, ce qui ne peut que faire penser qu'ils doivent se fonder sur des faits réels. Voici en quels termes un missionnaire revenant de l'archipel de Taïti (Polynésie), expose les croyances à ce sujet des indigènes :

Au moment de la mort — écrit-il — ils croient que l'âme se retire vers la tête, pour en sortir ensuite et subir une absorption lente et graduelle en Dieu, dont elle émane... Curieux et intéressant est le fait que les Taïtiens croient à la sortie d'une substance réelle, qui aurait une forme humaine ; et ils le croient sur la foi de certains d'entre eux doués de clairvoyance, lesquels affirment qu'aussitôt que le mourant cesse de respirer, se dégage de sa tête une vapeur qui se condense en haut, à une petite distance du corps, et reste rattachée à lui au moyen d'une sorte de cordon formé par cette même substance. Cette substance — affirme-t-ils — augmente rapidement de volume, et assume en même temps les formes du corps dont elle émane ; et lorsqu'enfin ce dernier est devenu froid et inerte, le cordon qui rattachait l'âme au corps se dissout, et l'âme libérée s'envole, assistée en apparence par des messagers invisibles. (*The Metaphysical Magazine*, octobre 1896.)

Nous avons ici une description qui répond dans ses moindres détails à celles que nous donnent aujourd'hui nos voyants. Ceci posé, il ne me semble ni logique, ni sérieux, de vouloir expliquer ces concordances en recourant à l'hypothèse des « coïncidences fortuites » ; et d'autre part, comme les Taïtiens ne peuvent avoir tiré leurs croyances des peuples civilisés, et que ceux-ci ne peuvent pas avoir été les chercher chez les Taïtiens, il faudra reconnaître qu'une supposition valide émerge de ces rapprochements en faveur de l'objectivité des phénomènes signalés par les voyants.

Il est inutile d'ajouter d'autres commentaires aux coïncidences énumérées, par elles-mêmes si éloquentes et suggestives ; c'est ce qui m'induisit à accueillir dans cette classification aussi les phénomènes de « visualisation » du genre qui nous occupe, dans l'attente (ou espoir) que les progrès futurs des études métapsychiques transforment un jour ces coïncidences en autant de bonnes preuves auxiliaires au service de la thèse avancée.

Bien que ces expressions de prudente expectative se rapportent à la toute dernière et très spéciale section de « visualisations », je comprends néanmoins l'opportunité de l'étendre à la phénoménologie étudiée tout entière.

Aussi, en terminant cette partie de mon travail, je m'empresse de répéter que point ne fut mon intention de recueillir une casuistique à caractère scientifique, mais plutôt uniquement à intérêt psychologique ; bien que, *dès à présent*, on ne doive pas la considérer comme dénuée de valeur inductive, si l'on tient compte de ce que j'ai toujours fait remarquer avec insistance, c'est-à-dire du fait de l'accord avec lequel ces formes variées de phénoménologie, toutes convergentes vers une même démonstration, s'extériorisent simultanément en des contrées diverses, et se répètent de façon identique à différentes époques. Tout cela mérite pour le moins une profonde réflexion, et tend à infirmer les conclusions auxquelles arrivèrent les plus éminents psychologues et mythologues contemporains — de Herbert Spencer à Goblet d'Alvielle — au sujet de la genèse de l'animisme primitif et des croyances religieuses en général.

(*La fin au prochain numéro.*)

Une Conférence du Professeur BARRETT
SUR LES
PHÉNOMÈNES DITS DE " POLTERGEIST "

Dans une conférence qu'il a faite dernièrement à la Société des Recherches Psychiques, à Londres, le Prof. Barrett, de l'Université de Dublin, parla des phénomènes dits de *poltergeist ;* ses paroles intéresseront d'autant plus nos lecteurs depuis qu'ils connaissent les faits observés par M. H. Durville à Montmorency. Il commença par expliquer la signification exacte de ce mot allemand, un mot qui n'en a pas d'exactement correspondant en langue anglaise, bien qu'on le traduise habituellement par *hobgoblin*. Il dérive de *polter* — faire du bruit — et *geist* — fantôme, esprit. C'est un terme qui s'adapte très bien à une classe de phénomènes qui n'ont aucune cause apparente et sont essentiellement sporadiques, puisqu'ils se manifestent tout à coup et cessent de la même manière. Ils diffèrent des *hantises* en ceci,

qu'ils paraissent se rattacher plutôt à une personne qu'à un lieu, ou plutôt à une personne dans un lieu indiqué, et, à de très rares exceptions près, sans qu'on voie de formes fantomatiques. Les phénomènes paraissent avoir quelque intelligence derrière eux, puisqu'ils répondent aux questions par des raps. Parfois, cette intelligence paraît être en rapport télépathique avec la pensée de quelqu'un. Dans un cas, le conférencier demanda silencieusement quatre fois un certain nombre de raps, et chaque fois on lui répondit correctement. Les mouvements auxquels il assista n'étaient pas tels que peut les produire la gravitation ou une autre attraction quelconque.

Les phénomènes, bien qu'ils soient plus fréquents durant la nuit, ont lieu quelquefois en pleine lumière, lorsque les yeux des observateurs surveillent strictement. On entendit sonner des sonnettes, et la sonnerie continua quand tous les fils des clochettes furent coupés. Des pierres furent jetées par un agent invisible. M. Barrett lui-même vit une grosse pierre tomber dans une chambre fermée où il se trouvait tout seul. Parfois, on entend des sons pareils à des murmures, des gémissements, ou semblables à des pas.

Ces manifestations se produisent fréquemment en présence d'enfants ou d'adolescents, cessent lorsque ces personnes sont sorties, recommencent quand elles reviennent. Si, quand elles cessent, les investigateurs apparaissent, pour s'assurer de leur réalité, ils peuvent assister à quelque malheureuse tentative pour les reproduire, et saisir l'enfant en flagrant délit. Alors ces observateurs iront proclamer combien il fallait être crédule et stupide pour supposer que ces faits étaient autre chose que de la fraude. Le fait est que ces phénomènes sont essentiellement d'une nature fugitive, et, qu'on les entende ou qu'on les voie, on ne peut les contrôler d'une façon satisfaisante que lorsqu'ils arrivent.

En de telles circonstances, le professeur défia les opposants de produire un seul témoin contraire durant les trois siècles et demi où ces phénomènes ont été observés. On perd réellement son temps en répondant aux arguments de ceux qui soutiennent qu'on peut tout expliquer par la fraude et l'hallucination. M. Podmore, en rapportant dans le *Journal* de la S. P. R. les résultats de son enquête dans les phénomènes de *poltergeist* de Worksop, parvint à la conclusion que les témoignages qu'il recueillit ne permettaient pas de songer à la fraude ; il ajouta qu'il aurait été d'une stupidité incroyable de supposer que les objets étaient mus par des moyens mécaniques. Mais en 1896, il changea d'avis, et dans un long rapport, il affirma son opinion que ces phénomènes s'expliquaient réellement par la fraude et par l'hallucination. Plus de deux siècles auparavant, Joseph Glanville prouva le contraire, et le Prof. Barrett recommanda aux personnes disposées à accepter l'avis de Podmore, de lire le livre de Glanville : *Sur la Vanité du Dogmatisme.*

En examinant d'une façon détaillée certains cas



Phot. Chancellor, Dublin.

Le Professeur W.-F. Barrett.

qu'il avait pu observer, le professeur rappela que le directeur d'un journal de province, qui avait assisté à quelques phénomènes spontanés à Enniscorthy, raconta qu'en prenant avec lui un mécanicien habile, et aussi incrédule que lui, il visita la maison, et fut admis dans la chambre à coucher où se produisaient les troubles. Elle était occupée par deux jeunes gens, dont l'un, un nommé Randall, était le centre des manifestations. Durant la nuit, des raps, augmentant en rapidité, se produisirent entre les deux lits ; les draps du lit de Randall lui furent arrachés, jetés sous le sommier, puis remis à leur place ; le jeune homme lui-même fut jeté à terre. On ne trouva ni ficelles, ni d'autres trucs. Les troubles continuèrent ensuite jusqu'à ce que les deux jeunes gens et le propriétaire de la maison s'en allassent. Le Prof. Barrett visita plus tard l'endroit, examina la chambre, trouva que le lit, qui avait été inexplicablement déplacé à tra-

vers la chambre, était si lourd qu'une seule personne ne suffisait pas à le mouvoir; il reçut de Randall lui-même un récit de ce qui lui était arrivé, et le pasteur de l'endroit lui délivra un témoignage très flatteur sur le caractère du jeune homme.

Un autre cas, dont s'occupa ensuite le conférencier, eut pour théâtre la maison d'un vieux fermier d'Enniskillen, dont la fille ainée, Maggie, âgée de 20 ans, était le noyau des manifestations. Le Prof. Barrett fut assez heureux pour être présent lorsque les phénomènes étaient à leur apogée. Pendant que Maggie était dans son lit, avec deux fillettes à côté d'elle, le professeur entra avec une lampe. Les bruits qui se produisaient en ce moment cessèrent, pour reprendre quand il se retira. Le professeur se garda bien d'en tirer une conclusion précipitée. Il imagina de pénétrer dans la chambre subrepticement, et finit par pouvoir faire la lumière sans empêcher la continuation des phénomènes. Les bruits venaient de toutes les parties de la chambre : des chaises, du lit, des parois, du plafond, et la surveillance la plus étroite ne permit point d'en découvrir la cause. Un coup fut frappé tel que peut le produire le marteau d'un charpentier. Tout à coup, bien que personne n'eût bougé dans la chambre, une grosse pierre tomba sur le lit. Un ou deux jours après, M. Maxwell Close, de Dublin, s'unit au professeur; lui non plus ne put découvrir l'origine des bruits. Le professeur, en mettant sa main dans sa poche, demanda à la force invisible, quatre fois de suite, de frapper autant de coups qu'il en indiquait en ouvrant des doigts, et chaque fois un nombre exact de coups fut frappé. Quelque temps après, pendant que le professeur tenait une bougie, M. Close, qui était un clergyman, lut quelques passages des Ecritures, et prononça une prière. Des larmes de gratitude tombaient des yeux du vieux fermier, tandis que les bruits diminuaient graduellement. Quand la prière cessa, on vit régner un profond silence : — le *poltergeist* était parti.

Le prof. Barrett dit qu'il était arrivé à la conclusion que les phénomènes ne se produisaient que lorsque le point vivant, ou le noyau, se trouvaient à un endroit donné, et qu'ils étaient généralement plus actifs lorsque le sujet était au repos.

Il cita un cas assez tragique raconté dans l'*Atlantic Monthly* de 1838, où la jeune fille autour de laquelle se produisaient les troubles devint hystérique, et dut être enfermée dans un asile. Dans l'*American Journal for Psychical Research* de 1909, le Dr Hyslop raconte un cas dans lequel un garçon confessa avoir fraudé, alors que, selon les dépositions des témoins, les incidents s'étaient produits de telle façon à ne pas pouvoir être expliqués par la fraude, quelques-uns s'étant déroulés même pendant que le garçon ne se trouvait pas dans la chambre. « Aucun doute — dit le docteur — que des phénomènes authentiques sont considérés comme des imitations frauduleuses. »

Il est arrivé à plusieurs reprises qu'on a prouvé que des aveux faits par la personne soupçonnée n'avaient aucun fondement, et le prof. Barrett estime qu'on ne peut faire aucun cas des aveux des enfants.

Après avoir renouvelé sa conclusion sur la nature sporadique des phénomènes et leurs attaches avec des intelligences invisibles, il exprime l'avis que, comme ils se produisent généralement en des familles incultes, ils peuvent peut-être tirer leur origine de la croyance dans le fétichisme et dans les follets. Mais les chercheurs ont le devoir de recueillir, classifier et étudier ces faits.

CAMILLE FLAMMARION

MANIFESTATION TÉLÉPATHIQUE

M. Camille Flammarion a reçu l'intéressante communication suivante qui mérite d'être adjointe au chapitre si étrange et si énigmatique des manifestations de mourants.

24 février 1911.

Cher maître,

Je viens de lire votre livre : *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, que je ne connaissais pas.

Je regrette de n'avoir pas connu votre enquête et de n'avoir pu concourir à votre puissante étude si intéressante pour celui surtout qui a été touché par une manifestation de ce genre. Je vous aurais confié mon cas. Mais il est de mon devoir, même aujourd'hui, ne serait-ce que pour montrer la fréquence des communications psychiques, de vous le soumettre.

Je m'étais marié le 4 juillet 1888. Ma sœur, âgée de quinze ans, avait été gravement malade et se trouvait mieux, sinon rétablie, le jour de mon mariage, puisqu'elle put assister à toutes les joies de « la noce ».

Le 6 juillet, je partais avec ma femme pour notre voyage de noce et ma sœur assista au départ.

Nous partions donc heureux, j'insiste, et sans qu'aucune crainte vint nous tourmenter pendant notre voyage.

Les lettres que nous reçûmes, du 6 au 12 juillet, de nos parents ne laissaient percer aucune inquiétude au sujet de ma sœur.

Le 12 juillet (nous étions alors à Paris) fut pour moi et ma femme une journée délicieuse jusqu'à *dix heures du soir*. Nous passâmes la soirée au théâtre du Châtelet. A partir de *dix heures* je devins préoccupé, triste, d'une tristesse infinie. Ma jeune femme ne pouvait pas s'expliquer ce changement subit en moi ; moi non plus d'ailleurs. A la sortie du théâtre, je l'entraînai rapidement à l'hôtel que nous occupions : Hôtel d'Espagne, cité Bergère.

Toujours sombre, ma femme couchée, je me couchai aussi. J'éteignis la bougie et je restai dans le lit les yeux ouverts, silencieux, inexplicable envers moi-même.

Il devait être à ce moment là *une heure*.

Tout à coup, dans la chambre, un craquement, un bruit épouvantable. Ma compagne alarmée jette des cris, effrayée. J'allume la bougie. La porte de l'armoire à glace était ouverte. Nous n'avions pas touché au meuble. Il était vide. Je tranquillisai ma femme, fermai le meuble et me couchai, alors redevenu moi-même.

Le matin, en nous levant, nous reçûmes un télégramme nous appelant à Marseillan (Hérault); ma sœur était morte la veille, le 12 juillet à 10 *heures*. Elle savait que nous étions à l'Hôtel d'Espagne.

Sa dernière pensée a-t-elle été pour nous et nous l'a-t-elle adressée où nous étions ? Nous ne pouvions la recevoir qu'à l'*Hôtel d'Espagne*. Rentrés à l'hôtel à 1 heure nous la reçûmes à 1 heure.

Je n'ai pas besoin de vous affirmer la vérité absolue de ce récit.

J'ai eu depuis d'autres malheurs, d'immenses malheurs, et tout est resté silencieux. Ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus ne communiquent plus avec moi. Voient-ils mes pleurs, ma souffrance ? Je le voudrais, monsieur.

Veuillez agréer, monsieur, avec mon admiration pour votre grand talent, mes sympathies respectueuses.

ETIENNE MIMARD.

Cette manifestation est très remarquable et très digne d'attention. On a beau invoquer les coïncidences fortuites, une telle explication ne paraît vraiment pas satisfaisante. Il y a des forces psychiques et physiques inconnues. Ne nions rien, ne tenons pas nos yeux fermés, observons, constatons, discutons. Nous trouverons peut-être un jour.

CAMILLE FLAMMARION.

A propos du Rapport sur le Concours de l'Orientation

Paris, le 20 avril 1911.

Monsieur le Secrétaire général,

Le jour où l'on a rendu compte du concours concernant « l'Influence de l'orientation » j'avais remarqué, dans le rapport lu, une importante erreur de fait.

J'aurais dû la rectifier ; mais je ne l'ai pas fait, pensant, d'une part, qu'on a mauvaise grâce à paraître se plaindre au moment où l'on est récompensé et, d'autre part, que les conséquences de l'erreur seraient insignifiantes, parce que celle-ci disparaîtrait avec le son des paroles qui l'exprimaient.

Le rapport ayant été imprimé, il me paraît impossible aujourd'hui de ne pas rectifier ; car le dommage peut être grave, un peu pour moi, semble-t-il, mais beaucoup pour la vérité. En effet, là où le rapporteur s'est trompé, tous les lecteurs devront le faire ; ils le feront d'autant plus facilement qu'ils auront pour eux l'appui d'une autorité reconnue. Voici le fait.

Mon mémoire relate, non seulement 268 expériences faites avec le sthénomètre de M. Favre, mais encore 274 expériences faites, sur 8 sujets différents, avec le dynamomètre. Or, le rapport nie l'existence de ces dernières, lorsqu'il dit (page 73) :

« Or, ce but (celui qui était proposé par les donateurs) n'a été atteint par aucun des trois concurrents, qui, en somme, se sont bornés à reprendre les expériences de MM. Duchâtel et Warcollier avec le sthénomètre du Dr Joire...

« Comme nous l'avons dit, les trois concurrents n'ont pas fait un travail sur « les effets de l'orientation », mais sur « les effets de l'orientation étudiée à l'aide du sthénomètre du Dr Joire ». Si excellent que soit cet instrument, il est à regretter que ces expérimentateurs n'aient point cherché à appliquer d'autres procédés à l'étude de la question... »

« Mais, nous regrettons que cette œuvre ne paraisse être qu'un contrôle de ce qui a été avancé par MM. Duchâtel et Warcollier. » (Qui ont opéré avec le sthénomètre du Dr Joire.)

Il semble bien qu'il y ait dans ces affirmations autre chose qu'un de ces *lapsus* que le lecteur corrige de lui-même mentalement. Si elles étaient exactes, le travail présenté, non seulement ne satisferait pas aux conditions du concours, mais encore serait à peu près sans valeur. C'est sans doute ce que pensera le lec-

teur pressé, qui s'en tiendra à la lecture des jugements cités.

Comme j'ai accepté l'éloge, je puis à l'occasion accepter le blâme; mais l'erreur de fait ne peut être acceptée sans dommage pour la vérité. Elle ne peut, en particulier, être négligée ici, parce que, venant de haut, elle doit nécessairement porter loin.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le secrétaire général, l'expression de mes sentiments distingués.

V. AGACHE-SCHLOEMER.

P.-S. — Il me paraît courtois et désirable que, avant d'être insérée dans les « Annales », la rectification soit communiquée au rapporteur.

Paris, 30 avril 1911.

Cher monsieur de Vesme,

Par votre honorée lettre du 15 dernier, vous m'avez communiqué une réclamation de Mme Agache, dont j'avoue ne pas bien saisir la portée.

Je ne sais pas en quoi les termes de mon rapport peuvent, en quoi que ce soit, porter préjudice à notre honorable collègue.

Mme Agache prétend que je nie l'existence de ses expériences avec le dynamomètre, parce que, dans le début du Rapport en question, (p. 73 des Annales, 1re colonne) je me suis tenu à dire, dans le début d'un exposé d'ensemble, que les trois concurrents s'étaient bornés à reprendre les expériences de MM. Duchâtel et Warcollier.

Or, il suffit de tourner la page pour constater que l'analyse faite du travail de Mme Agache est suffisamment complète et minutieuse, et que ses expériences sur le dynamomètre, ainsi que leurs résultats statistiques, y sont relatés aussi complètement que possible.

Mme Agache, avec qui j'ai eu le plaisir de m'entretenir après la séance où lui fut attribué son prix, aurait dû me faire, à ce moment, cette observation. Pour lui complaire, il m'eût été facile de modifier légèrement la phrase incriminée. Que notre distinguée collègue veuille donc ne pas croire à aucune intention malveillante de ma part et accepter mes excuses de l'avoir, bien involontairement, contrariée.

Veuillez agréer, cher Monsieur de Vesme, l'expression de mes sentiments distingués.

Dr H. BOURBON.

LES LIVRES NOUVEAUX

SIRIUS DE MASSILIE : **La Sexologie.** — Prédiction du sexe des enfants avant la naissance. (Nouvelle édition.) — (H. Daragon, éd., 96, rue Blanche, Paris. — Prix : 2 fr. 25.)

Le système de l'auteur est tout simplement fondé sur l'astrologie!

GUERRA JUNQUEIRO : **Théorie de certaines actions radio-biologiques.** — (Porto, Chardron, éd., 144, rua das Carmelitas. — 1910.)

« Toutes les qualités ou activités qui passent évolutivement et héréditairement d'une cellule à l'autre, ou d'un organisme à l'autre, deviennent d'autant moins assujetties aux influences perturbatrices du milieu externe, qu'elles atteignent un degré plus haut d'évolution; car, plus la vie s'élève, moins elle obéit à des actions ou volontés étrangères, et plus elle se gouverne et se dirige par des volontés propres. »

Telle est la théorie à laquelle M. Guerra Junqueiro, qui n'est pas seulement l'éminent poète et littérateur qu'on sait, mais aussi un penseur original et profond, croit être parvenu, et qu'il développe dans un ouvrage auquel il travaille depuis de longues années : *L'Unité de l'Etre.* On comprend la portée biologique de cette forme spéciale de monisme pour l'étude de l'évolution et de l'hérédité. Dans cette plaquette de quelques pages, extraite de son livre, l'auteur la circonscrit au cas particulier des équilibres électriques.

Dr A. THOORIS, médecin-major : **La Philosophie du Monisme; Le Monisme logique.** — Préface de M. GEORGES LYON, recteur de l'Université de Lille. — (Paris, A. Maloine, éd., 25, rue de l'Ecole-de-Médecine. — Prix : 0 fr. 60.)

As curas Espiritas e Sua Legimitade perante a Lei. — Peças dos processos instaurados no Juizo dos Feitos da Sande publica contra a Federaçao Espirita Brazileira e o medium receitista Domingo de Barros Lima Filgueiras. — (Rio-de-Janeiro, Livraria da Federaçao Espirita, Rua do Ouvidor, 146.

Ces intéressants procès se terminèrent par un acquittement du médium guérisseur de Barros Lima Filgueiras.

Dr GÉRAUD BONNET : **Précis d'auto-suggestion volontaire.** — (J. Rousset, éd., 1, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 1910. — Prix : 3 fr. 50.)

C'est un des ouvrages, si nombreux depuis quelques années, qui se proposent d'améliorer l'individu, développer la vigueur physique, l'énergie morale, la fermeté du caractère par l'auto-suggestion volon-

taire. Ces livres peuvent toujours être très utiles, surtout quand ils sont écrits par une personne compétente comme le Dr G. Bonnet, d'Oran.

TH. DE CAUZONS : **La Magie et la Sorcellerie en France**. — (Dorbon l'aîné, éd., Paris, quai des Grands-Augustins, 53 *ter*. — Prix : 5 francs.)

Ce n'est que la première partie de l'œuvre que l'auteur s'est proposé d'écrire : cette première partie porte ces sous-titres : *Origine de la Sorcellerie; Ce qu'on racontait des sorcières; Opinions diverses à ce sujet.*

Au point de vue historique, c'est un ouvrage sérieux, bien organisé, bien fait : même les raisonnements que M. de Cauzons fait, assez souvent, sur les faits qu'il expose, sur les conséquences qu'on peut en tirer, sont d'un cerveau bien bâti, d'une intelligence ouverte, tout en ne brillant point par leur originalité. Ce qui nuit à l'auteur, c'est le peu de connaissance qu'il montre des phénomènes métapsychiques. En négligeant — ou à peu près — ceux-ci, l'historien se trouve souvent devant des faits inexplicables. « ... La ressemblance des pratiques magiques sous tous les climats et dans tous les peuples, n'en constitue pas moins un phénomène curieux », — observe M. de Cauzons à la page 22. Et il répète la même observation, ailleurs, sous une forme différente. Les manifestations métapsychiques sous tous les climats lui donneraient la clé pour expliquer ces anomalies apparentes : il ne s'en saisit point.

Dans son Avant-propos, l'auteur déplore la « crainte du sorcier », ajoutant : « Il serait bien fâcheux que les spirites, les occultistes, les somnambules, les chiromanciennes des villes, les sorciers des campagnes entretinssent cette crainte et surtout l'idée d'êtres humains malfaisants revêtus de pouvoirs extraordinaires. Pour se défendre des anciens sorciers, le peuple les jeta au feu; qui sait ce qu'il ferait contre les nouveaux sorciers le jour où, malgré les raisonnements des savants, il attribuerait une efficacité malfaisante aux pratiques mystérieuses des mages du xxe siècle? Ces réflexions et bien d'autres naîtront, nous l'espérons, d'elles-mêmes, dans l'esprit de nos lecteurs. » En réalité, si ces croyances renaîtront de nos jours, ce ne sera point « malgré les raisonnements des savants », mais « par suite des raisonnements des savants ». En ce cas, si l'existence du mal était dûment constatée, rien ne servirait de le dissimuler et de le cacher — au contraire. Mais nous sommes convaincus que nous ne parviendrons pas là. La grande réflexion qui devrait naître de l'histoire de la magie devrait être plutôt l'horreur de ces persécutions, qui n'ont pas complètement disparu, bien qu'elles se soient transformées.

J. FRANÇAIS : **L'Eglise et la Sorcellerie**. — (Emile Nourry, éd., Paris, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette. — 1910. — Prix : 3 fr. 50.)

L'auteur paraît être un moderniste ayant la préoccupation — fort légitime d'ailleurs — de prouver que l'Eglise a commis des erreurs graves et prolongées qu'elle a depuis reconnues; qu'elle a entretenu des idées fausses, auxquelles elle a depuis renoncé; et qu'ayant ainsi varié à plusieurs reprises, elle ne devrait pas se prévaloir de l'immobilité prétendue de ses dogmes pour refuser d'accepter de nouvelles idées imposées par le développement de l'esprit critique moderne. Il met au service de sa thèse une érudition réelle; pour chaque événement il cite d'ailleurs la source dont il l'a extrait. Malheureusement, on ne voit dans cet ouvrage aucun effort pour rechercher et discuter la réalité des faits de magie qu'il expose presque à chaque page. Il vous racontera, par exemple, qu'un magicien fameux fit des prédictions qui se vérifièrent d'une façon absolument stupéfiante, et il ne fera pas la moindre tentative pour rechercher si les témoignages à ce sujet paraissent avoir de la valeur. Tout ce qui ne se rattache pas à sa thèse religieuse semble laisser indifférent M. Français. Et c'est vraiment dommage.

Il nous faut ajouter que la lecture de ce livre est très facile et attrayante.

Dr E. DUPOUY : **Psychologie morbide**. — Des vésanies religieuses, erreurs, croyances fixes, hallucinations et suggestions collectives. — (Paris, librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques. — 1907. — Prix : 3 fr. 50.)

Ce livre, que nous regrettons d'avoir trop tardé à signaler à nos lecteurs, appartient, au point de vue historique, au même genre que les deux que nous avons analysés plus haut. Mais ici, plus que l'historien, c'est le médecin qui parait — le médecin psychologue très au courant des études métapsychiques modernes, et qui se trouve par là en condition de rapprocher les faits anciens des nouveaux, et expliquer les uns par les autres. Il nous suffira, à ce sujet, de signaler spécialement les chapitres intitulés : *Des hallucinations et suggestions collectives; Hystéro-démonopathie; Théomanie*, dans lesquels se trouve une belle étude psychophysiologique des principaux phénomènes présentés par les démoniaques et les ascètes. Dans les derniers chapitres, le Dr E. Dupouy étudie les « faits de médiumnité, en dehors de la folie religieuse », qui foisonnent dans la démonologie et l'hagiographie, et en montre la réalité et l'intérêt immense.

M. le Dr E. Dupouy est, à ce point de vue, un éclaireur : dans quelque cinquante ans, tous les alié

nistes se prévaudront autant de la médiumnité que de l'hypnotisme pour expliquer les faits anciens de magie et thaumaturgie n'ayant pas uniquement leur base dans la folie ou dans l'imposture.

J.-G. Bourgeat : **La Magie** (3e édition). — (Paris, Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel. — 1909.)

Plutôt qu'un traité de magie, ce petit livre est une excursion curieuse et intéressante dans le domaine de la magie. La valeur scientifique de cet ouvrage est assez discutable; mais on y trouve le récit de quelques faits intéressants.

Sdem : **Ne crois pas que les morts soient morts,** roman. -- (Henry Paulin, éd., Paris, 21, rue Hautefeuille. — Prix : 3 fr. 50.)

Quoique ce livre témoigne peut-être d'une légère inexpérience de « métier » de la part de l'auteur, ce n'en est pas moins un ouvrage qu'on pourra lire avec un intérêt toujours soutenu et qui, à certains endroits, devient même tout à fait passionnant. Les situations, nouvelles sans exception, puisqu'elles sont basées sur la connaissance des phénomènes psychiques seulement un peu exaltés, ont l'art de tenir le lecteur en haleine et ne lui feront que difficilement quitter le volume jusqu'à épuisement complet de sa curiosité.

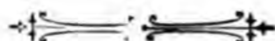
A citer particulièrement dans ce recueil la principale nouvelle, qui assume à elle seule l'importance d'un roman : *La Vengeance vieille*. Il est impossible d'indiquer en si peu d'espace l'originalité de ce conte. Nous dirons simplement quelques mots pour donner une idée du genre des sujets traités par Sdem. Luc d'Argelles est éperdument épris d'une jeune Italienne rencontrée à Florence, laquelle est sur le point d'accomplir un mariage ardemment désiré avec l'un des plus brillants officiers de la ville, Lorenzo. Après un duel entre les deux rivaux, le mariage a lieu, et les époux se retirent pendant quelque temps dans une villa de la Riviera génoise. Luc, qui, dans son atroce jalousie, les a suivis, profite d'une promenade en mer des deux jeunes gens, au clair de lune, pour asséner à Lorenzo un coup de rame à la tête, qui le fait glisser de la barque. Luc le croit mort, enlève la jeune femme, et la transporte dans un château qu'il possède en Hongrie. C'est alors que celle-ci, durant son sommeil, semble parler à Lorenzo; Luc, qui l'épie, n'entend naturellement que les mots prononcés par Giovanna, mais il devine les réponses de Lorenzo; et c'est ainsi une description étrange de l'union de ces deux êtres séparés pourtant par de si larges espaces; il comprend qu'il n'a pu, même par la violence, arracher les deux époux l'un à l'autre. Le drame se poursuit ainsi, même après la mort de Giovanna, entre Luc et, si l'on peut dire, le souvenir matérialisé des deux amants.

A citer encore, comme de remarquables morceaux de littérature imaginative : *Gâteau des Rois*, *A nouveau*, etc.

Charles Lancelin : **La Sorcellerie des Campagnes** (orné de 6 gravures et d'une planche). — (Henri Durville fils, éd., Paris, 30, boulevard de Strasbourg. — Prix : 8 fr.)

L'idée de recueillir dans un volume bien coordonné non pas uniquement tout ce qui se rapporte à la sorcellerie des campagnes, mais toutes les prinpales croyances populaires, ou tout simplement ascientifiques, de nos aïeux, dont on trouve encore quelques traces loin de nos grands centres d'habitation, était en elle-même utile et intéressante; l'auteur a su donner à son œuvre une importance particulière en ne se bornant pas à présenter des faits, mais en les rattachant par un fil suivi, les discutant, montrant leurs affinités avec les phénomènes psychiques modernes, etc. Sans doute, M. Ch. Lancelin s'adonne à ces discussions avec l'enthousiasme de l'adepte — ce qui nuit, assez souvent, à l'esprit critique de l'observateur; les croyances occultistes auxquelles il rapporte tout ont beaucoup plus à faire avec la tradition de grimoire qu'avec l'expérimentation de laboratoire — ce qui impressionne parfois fâcheusement le lecteur positiviste et soulève plutôt sa défiance que sa conviction. Néanmoins, même sans tenir compte des nombreux faits dont cet ouvrage est le réceptacle précieux, on constate dans toute cette *Sorcellerie des Campagnes* l'érudition, la logique, le talent de l'auteur.

Le livre se termine par un Appendice dans lequel l'auteur raconte quelques-unes des expériences qu'il a faites avec M. Hector Durville sur « le fantôme des vivants ». Ces expériences n'ont pas joui jusqu'ici de beaucoup de crédit, en dehors du petit groupe de personnes qui les a faites : le gros des psychistes, surtout à la suite de la faillite des fameux rayons N sur lesquels se fondait la preuve plus frappante de l'objectivité de ces phénomènes, les tient grandement en suspicion. Or M. Lancelin s'est engagé à nous fournir ces preuves objectives : attendons et espérons.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Les séances de Craddock chez M. Flammarion.

On sait que M. Craddock, le médium anglais à matérialisations bien connu, refuse de se prêter à une investigation scientifique et à tout contrôle sérieux. Malgré la nature extraordinaire des phénomènes qu'il présente, au dire de quelques croyants, il n'a donc fait aucunement profiter de ses prétendues facultés les sciences psychiques; s'il était un médium privé, il n'aurait à rendre compte de son attitude qu'à sa propre conscience; étant un médium professionnel, qui prend de l'argent — beaucoup d'argent même



Le médium CRADDOCK.

— pour donner une séance, il mérite plutôt le mépris des expérimentateurs sérieux.

A Paris, où il donne d'assez longues séries de séances, depuis quelques années déjà, il se produisait presque exclusivement en deux maisons de fervents spirites. Il y a quelques mois, un de ses groupes finit par se persuader que les phénomènes de Craddock étaient faux, et le médium fut mis à la porte.

Restait l'autre groupe. Un homme très honorable, spirite convaincu, M. de X..., estimant qu'il importait de faire constater par des savants expérimentés les manifestations qu'il avait cru constater lui-même, organisa à ses frais deux séances avec Craddock chez M. Camille Flammarion; quelques autres astronomes et d'autres personnes y assistaient aussi. Ces deux séances eurent lieu au mois d'avril dernier. Nous n'avons pas connu directement l'avis de M. Flammarion qui, étant un invité à ces séances, pense, paraît-il, qu'il est plus délicat de sa part de ne faire aucune publication à ce sujet. Mais on ne s'imagine pas que ces choses puissent rester cachées. On sait, donc, dans les milieux spirites, que M. Flammarion et les autres astronomes ne sont pas sortis convaincus de ces séances — au contraire, M. de X... lui-même, mis au courant des observations faites par quelques-uns des expérimentateurs, en a été très impressionné

Au cours de ces séances, M. Craddock n'avait pas plus autorisé de contrôle que d'habitude.

Hélas! les choses se terminent invariablement ainsi avec les médiums qui ne veulent pas de recherches scientifiques et de contrôles sérieux. Et cela se comprend bien!

Les fantômes au Grand-Orient de France.

Le *Matin*, de Paris, publiait le 17 mars dernier, l'information suivante :

Mercredi soir, au Grand Orient de France, dans une « Tenue Blanche » — la « Tenue Blanche » est une réunion où sont admis les profanes, les non-maçons — devant plus de trois cents auditeurs, MM. Becquerel, docteur ès-sciences, et G. Delanne, un des spécialistes du spiritisme, développèrent les idées de Lombroso sur l'occultisme. Au cours de la conférence, quelqu'un demanda comment il se faisait que les esprits apparussent habillés.

— Si notre corps a un double astral, objecta-t-il, comment admettre que nos vêtements, pantalon, chapeau, redingote, etc., aient aussi le leur ?

M. Albin Valabrègue, le très spirituel vaudevilliste, le père des *Mariages d'aujourd'hui*, n'eût pas grand'peine à réfuter ces objections. Voici ses explications sur le vestiaire des fantômes.

— Si l'on se place, dit-il, au point de vue spirite, si l'on admet que les esprits sont les agents principaux du phénomène, on accordera qu'ayant le pouvoir de faire un corps entier, ils peuvent bien avoir celui de faire les vêtements.

« D'autre part, si l'on explique les apparitions par le dédoublement de la personne, puisque ce double agit à distance et qu'il possède des pouvoirs supérieurs à ceux qu'il a lorsqu'il est incarné, rien ne s'oppose à ce que ce double matéralise non pas des vêtements, mais des apparences de vêtements. »

Les trois cents auditeurs de la « Tenue Blanche » couvrirent d'applaudissements cette démonstration péremptoire.

Quelques jours plus tard, M. BECQUEREL envoyait au même *Matin* une lettre dont nous détachons le passage suivant :

Dans une séance de spiritisme, à Compiègne, en présence de Napoléon III, de l'impératrice et de quelques autres intimes de la cour, le général Fleury fut assez adroit pour se placer derrière Home sans qu'il s'en aperçût. Il vit alors celui-ci entr'ouvrir la semelle de sa chaussure droite, laisser quelques secondes son pied nu sur le marbre du sol, puis subitement, par un mouvement rapide et d'une agilité extraordinaire, toucher avec ses doigts de pied la main de l'impératrice criant épouvantée : « La main d'un enfant mort vient de me toucher. » Le général Fleury, s'avançant alors, dévoila à toute l'assistance ce qu'il avait vu.

Le lendemain, sous la conduite de deux policiers, Home s'embarquait pour l'Angleterre. On n'ébruita pas l'incident et ce ne fut que plus tard que le général le raconta à l'éminent physiologiste Elie de Cyon.

Voici, maintenant, la réponse de M. DELANNE :

Sous le titre : le *Truc du médium*, M. Becquerel, dans une discussion sérieuse, oppose aux témoignages favorables de l'illustre W. Crookes et de cinquante autres notabilités scientifiques, une fantastique histoire de semelle à ressort, qu'Alphonse Allais, de joyeuse mémoire, n'eût pas désavouée. Le médium Home aurait fait prendre à l'impératrice Eugénie ses doigts de pied, soigneusement refroidis sur le marbre, pour une main d'enfant mort!

Je ne perdrai pas le temps de vos lecteurs à discuter une semblable insanité. Il me suffira de dire que les séances avaient lieu en pleine lumière et de constater que la princesse de Metternich, amie de l'impératrice, parle de Home dans ses mémoires : elle ne l'aimait pas et eût été enchantée de dévoiler un pareil scandale, si celui-ci s'était produit. D'autre part, le savant académicien Maury, dans sa correspondance avec sa femme, raconte que l'empereur Napoléon III, à Compiègne, croyait encore fermement à la réalité des phénomènes obtenus avec Home, ce qui, évidemment, n'aurait pas eu lieu s'il avait fait reconduire le médium à la frontière.

Les médiums australiens Ch. Bailey et Annie F. Turner en Europe.

Une lettre de sir William T. Stead annonce que le Prof. Albert J. Abbott, de l'Institut Psychologique de Melbourne, lui a écrit pour lui annoncer qu'il est en voyage pour Londres, amenant avec lui M. Charles Bailey, le médium à apports bien connu, dont les séances à Grenoble ont mal tourné il y a un peu plus d'un an, et Mme Annie Foster Turner, dont M. Abbott fait le plus pompeux éloge comme ***test-médium***, c'est-à-dire comme médium à phénomènes intellectuels, qui aurait donné preuve de sa clairvoyance et de la possibilité dans laquelle elle se trouve de se mettre en rapport avec les esprits, en 2.576 cas différents ! Les deux médiums arriveront avec le Prof. Abbott, le 29 avril, à Londres.

* Nous ignorons ce qu'est l'Institut Psychologique de Melbourne, dont M. A. J. Abbott serait professeur.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que M. le Dr OCHOROWICZ, poursuivant ses recherches sur la radio-activité humaine, est parvenu à d'autres résultats des plus intéressants dont il veut bien faire profiter les lecteurs des *Annales des Sciences Psychiques*. Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un premier article que ce savant infatigable, courageux et génial vient de nous envoyer et qui porte le titre : **Nouvelles Recherches Expérimentales sur la nature des « Rayons Rigides » et du courant médiumnique.**



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-les-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant : MOUTY.*

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Juin 1911 | Nos 11 et 12

JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale

SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

En abordant le récit de la quatrième (1) série de mes expériences, j'ai le plaisir de pouvoir annoncer au lecteur que l'espoir exprimé à la fin de la série précédente n'a pas été complètement déçu.

Un certain nombre de lacunes ont pu être comblées, plusieurs faits nouveaux ont été ajoutés aux précédents et l'on s'est rapproché sensiblement du but définitif : la détermination de tous les rapports qui peuvent exister entre ces nouvelles formes d'énergie et les formes déjà connues et classées.

Cette quatrième série intéressera particulièrement les physiciens, et si par hasard j'en trouve parmi mes lecteurs, j'ose attirer leur attention sur la portée théorique des résultats obtenus. Inutile d'ajouter que les remarques critiques qu'ils voudraient bien m'adresser, seraient accueillies avec une vive reconnaissance.

I

UNE CRISE MÉDIUMNIQUE — LA FRAUDE DES ESPRITS LA DÉMISSION DE LA PETITE STASIA

Dans le courant de l'année 1909, mon principal médium, Mlle Tomczyk, sous l'influence de causes morales déprimantes, perdit sa médiumnité.

En même temps elle devint insensible à l'hypnoscope et il n'y eut plus moyen de l'endormir.

Tous les phénomènes médiumniques, y compris ceux d'ordre inférieur — comme les mouvements d'un guéridon avec contact et l'écriture automatique — disparurent sans trace.

(1) La première série, ayant pour titre : « Un nouveau phénomène médiumnique », parut en 1909 (janvier-mai) : la deuxième : « Les phénomènes lumineux et la photographie de l'invisible », dans les deux derniers trimestres de la même année ; enfin la troisième, intitulée : « Les rayons rigides et les rayons X » a été publiée par les *Annales* dans le courant de l'année 1910 (avril-décembre).

Un pareil événement avait eu déjà lieu une fois, l'année précédente, au moment de la pleine lune ; mais alors il ne dura que vingt-quatre heures. Cette fois il dura plusieurs mois, et Mlle Tomczyk, ne voulant pas rester inactive chez moi à Wisla, repartit pour Varsovie.

Je profitai de cette relâche involontaire, pour rédiger la troisième partie de mes expériences et pour faire quelques études expérimentales de pure physique, qui pouvaient m'être utiles dans la suite.

En arrivant à Varsovie, au mois d'octobre dernier, je recommençai le traitement magnétique de mon médium, et j'eus la satisfaction de constater, qu'à la suite d'une première magnétisation, ses facultés médiumniques commencèrent à réapparaître.

Ce retour s'accomplit dans des conditions si bizarres, que je ne crois pas devoir les omettre, malgré mon désir d'être aussi bref que possible.

Lorsque Mlle Tomczyk quitta Wisla, je lui avais donné un hypnoscope pour qu'elle pût l'essayer tous les jours, en m'écrivant deux ou trois fois par mois les détails de sa santé et de sa vie qui pouvaient m'intéresser.

Elle le fit, mais dans toutes ses lettres pendant trois mois, la question de l'hypnoscope se résumait en une seule et même formule : $h = o$ », ce qui signifiait, que l'hypnoscope n'agissait pas. (Normalement, il produit : piqûres, froid, anesthésie, contracture).

Le 17 octobre à Varsovie, elle vient me voir. Je la trouve engraissée, ayant bonne mine et elle me dit qu'elle se porte à merveille, mais que son médiumnisme ne donne toujours pas signe de vie.

Après la magnétisation, sa force musculaire reste la même, tandis que son pouls s'accélère, contrairement à l'habitude.

Je suis assis près de ma table de travail, elle en face de moi, et nous causons. Tout à coup, ma jeune

chienne de la race de Saint-Bernard, qui était couchée sous la table à mes pieds, se soulève et commence à grogner, en regardant un coin du canapé qui se trouve derrière moi.

Elle s'avance lentement comme effrayée et se met à aboyer, tout en fixant le même point, où il n'y a rien.

Mlle Tomczyk eut en ce moment un frisson, qu'elle attribua à l'attitude incompréhensible de la chienne :

— Elle voit peut-être quelque chose?...

— C'est sans doute la Petite Stasia, dis-je en plaisantant, qui est venue nous rejoindre...

J'essaye l'hypnoscope. Il produit des picotements, diminue la sensibilité, et laisse un peu de raideur dans le doigt. Mais ces changements disparaissent facilement d'eux-mêmes.

— Prenons le petit guéridon!

Mlle Tomczyk y applique sa main gauche, et nous attendons. Au bout de dix minutes il n'y a encore aucun mouvement. Elle retire donc la main. Cependant bientôt après il se manifeste comme une secousse dans la petite table qu'on ne touchait plus. Je dis au médium de remettre sa main, pour faciliter les mouvements, et les mouvements commencent : le guéridon s'approche de moi, comme pour saluer avec joie.

— C'est bien toi, Petite Stasia?

— Oui, répond la table.

— Eh bien, tu pourras nous répondre par écrit, ce sera plus commode!

Mlle Tomczyk prend le crayon et écrit automatiquement les réponses (étant éveillée elle ne peut entendre ni voir son « guide ») :

— Pourquoi n'es-tu pas venue depuis si longtemps?

— Je ne pouvais pas.

— Pour quelle raison?

— A cause du médium, qui était épuisé.

— Mais il est plus fort que jamais!

— Oui, physiquement, mais pas médianiquement.

— Est-ce que les phénomènes vont revenir maintenant?

— Je ne le sais pas encore et je ne voudrais pas te faire de vaines promesses.

— Pourrai-je endormir le médium?

— *Non.*

Etonné par cette réponse, qui semblait contredire les données de l'hypnoscope, j'essaye d'hypnotiser Mlle Tomczyk — mais malgré sa bonne volonté, je n'obtiens aucun effet. (Je m'explique maintenant ces contradictions, par des fluctuations dans l'état nerveux du médium. Sa sensibilité hypnotique et sa médiumnité revenaient par oscillations.)

Le lendemain, c'était la pleine lune. Je fixe la séance pour le surlendemain.

La Petite Stasia arrive, mais elle est si faiblement matérialisée, que la somnambule la voit à peine et ma chienne ne la voit plus du tout. La somnambule dit que la Petite, elle aussi, a engraissé (!). Son attitude est complètement passive et inintelligente. Elle reste muette dans son coin préféré, sur un grand coffre de voyage.

J'aurais voulu continuer l'étude des rayons X^x, mais la force était insuffisante pour cela. Bon gré mal gré il fallut prolonger encore l'étude des rayons rigides, plus faciles à obtenir.

Sur les plaques n'apparurent que des traces d'une action incertaine. Je m'y suis résigné et j'avais négligé par la suite la surveillance des plaques, désormais inutile.

Un jour, pendant le somnambulisme du médium, la Petite Stasia arrive, et me propose « un bien beau phénomène avec les plaques ». Sa parole est peu compréhensible pour la somnambule, mais enfin cette dernière finit par démêler son ordonnance et nous prenons des arrangements en vue d'une triple action simultanée sur les plaques.

La somnambule ne sent rien. Au développement, les trois images sont trop uniformes, ne ressemblant à aucune des influences connues, et je conçois des soupçons.

Après une enquête minutieuse, j'arrive à découvrir la fraude. Profitant d'un moment d'inattention, la Petite s'était emparée d'une boîte laissée sur l'étagère. Cette boîte contenait encore trois plaques 13×18 (qui restaient d'une douzaine gâtée par nos essais infructueux), enveloppées dans du papier noir. Elle fit un trou dans ce papier (c'est sa spécialité!) et les exposa ainsi à l'action de la lumière.

En ouvrant les plaques dans l'obscurité je n'ai pas remarqué la petite déchirure — mais j'ai trouvé le lendemain le papier incriminé.

Conformément à mon principe de franchise (que je considère toujours comme le seul utile avec les médiums) je communiquai la triste découverte aux trois Stasia. Les deux premières ont été très peinées par l'affaire, et même malades pendant quelques jours. Quant à la Petite, la vraie coupable, elle essaya d'abord de tout nier, mais elle dut céder, en présence des preuves accumulées.

— Oui, c'est vrai, dit-elle enfin, ça me prend quelquefois, surtout quand il y a peu de force, et je ne puis pas résister à l'idée de tromper... Ne te fâche pas, pardonne!

— Il ne s'agit pas du pardon, mais je ne peux pas tolérer la fraude, sous aucun prétexte, et si tu ne me promets pas sincèrement de t'en abstenir pour de bon, j'aime mieux me passer de ton secours... Donne-moi ta parole d'honneur de ne plus tricher, même par plaisanterie!...

D'après ce que me communiqua la somnambule, la Petite resta un moment pensive, puis elle dit :

— Je ne le peux pas !... C'est plus fort que moi ! Si je te donne ma parole, je sais que je ne la tiendrai pas...

— Dans ce cas, je te prierai de ne plus assister aux séances !

— Eh bien, je m'en vais...

— Bon voyage ! dit la somnambule, en jetant un objet dans la direction de la Petite. Va-t'en, fourbe !...

A partir de ce moment elle n'est plus revenue depuis six mois...

Au commencement, j'avais l'intention de m'adresser à Woytek pour remplacer la Petite Stasia, mais il ne répondit point à nos évocations. En sa qualité d'esprit inférieur, il a probablement subi l'influence vindicative de la Petite.

Et ainsi, me voilà seul, complètement abandonné par les esprits !

Je m'en console, en continuant à développer mon médium dans la direction *aspirite* — nous faisons du médiumnisme sans les esprits.

On verra dans la suite que ça ne va pas trop mal...

Au point de vue scientifique c'est même beaucoup plus commode ; cela nous épargne une quantité de complexités et de déboires, car la fraude des « esprits » est chose plus commune qu'on ne le croit.

II

RÉPÉTITION DE L'ÉPREUVE DU FEU

Après cette introduction, qui était nécessaire pour caractériser notre quatrième série d'études, nous pouvons passer sans tarder à la description des expériences.

Parmi les faits décisifs théoriquement, quant à la nature non matérielle du fil fluidique, on se rappelle l'épreuve du feu, à laquelle il a été soumis.

Cependant, en pratique, cette expérience était sujette à caution et il m'a semblé nécessaire de la renouveler dans des conditions irréprochables.

Au lieu d'une bobine en métal, comme je l'avais pensé d'abord, je me suis servi tout simplement d'une large mèche plate, roulée sur elle-même cylindriquement, maintenue dans cette forme à l'aide d'un fil de cuivre qui la serrait, trempée tout entière dans de l'alcool méthyllique et posée droite sur une soucoupe renversée.

Une fois allumée, cette mèche présentait donc une colonne entièrement brûlante et il n'y avait plus moyen de l'aborder de n'importe quel côté sans passer par les flammes.

Néanmoins, elle fut soulevée et rejetée par les rayons rigides provenant des mains du médium tenues des deux côtés — et ceci à deux reprises. La seconde fois, même plus lentement, avec une petite pause au milieu de la flamme.

Inutile d'ajouter, qu'aucun fil matériel, assez mince pour ne pas être vu et assez solide pour effectuer une action mécanique, n'aurait pu supporter cette épreuve.

Mais l'expérience eut une répercussion très désagréable sur le médium, qui s'évanouit et subit même plusieurs minutes de convulsions.

Comment expliquer cette lévitation au milieu d'une flamme ? Comment concevoir la nature intime des rayons qui dans ces conditions gardent encore leurs propriétés mécaniques ?... J'avoue, que mon imagination était incapable d'une hypothèse explicative — tant soit peu plausible.

Une chose cependant me parut évidente : malgré la réussite de l'expérience, elle fut bien difficile ; il fallut un effort particulier du médium pour l'accomplir et la présence du feu devait être considérée indubitablement comme une difficulté exceptionnelle.

Une partie de cette difficulté pouvait être ramenée à l'influence paralysante, généralement connue, de la *lumière*, mais une partie seulement ; car les lévitations que nous faisions depuis deux ans, supportaient très bien l'action momentanée mais plus intense d'un éclair au magnésium. Il fallait donc attribuer une grande partie de la difficulté, à l'action de la flamme comme telle, c'est-à-dire des gaz incandescents.

L'idée me vint, d'essayer tout d'abord l'action inverse : des rayons rigides sur la flamme.

III

L'ACTION DES RAYONS RIGIDES SUR LA FLAMME

Je fis construire une petite lampe à alcool, pareille à celles qu'on emploie dans les laboratoires, avec cette différence, que la mèche, qui traversait un tube métallique très étroit, fut réduite à un seul fil de coton — car pour avoir une action nette, il fallait la diriger contre une flamme très petite.

Le médium tendit sa main droite, les doigts en pointe, vers la flamme, éloignée de quelques centimètres du bout de ses doigts, en évitant le moindre courant d'air.

Au moment de la formation des rayons rigides, annoncée par une piqûre, la flamme s'aplatit en s'allongeant et fut visiblement *repoussée*.

Tout en étant beaucoup moins fatigante que la lévitation dans la flamme, cette expérience épuisa le médium, et comme c'était vers la fin d'une séance, après plusieurs autres essais, je ne voulus pas recommencer.

Elle fut répétée quelques semaines plus tard, en

simplifiant encore les conditions : un seul doigt fut dirigé vers la flamme, d'abord nu et ensuite enfermé dans une pipette en verre dont le tube effilé et dirigé vers la flamme, présentait une très petite ouverture.

L'action fut la même, et, ce qui est surtout important, elle fut la même des deux côtés : la main gauche et la main droite n'agissaient pas différemment. Il me parut seulement, que, lorsque le courant était moins fort, la flamme s'aplatissait, sans une répulsion marquée et peut-être même avec les traces d'une attraction. Dans le cas d'un courant fort, la flamme était repoussée visiblement et violemment, tout à fait comme si un courant d'air était sorti des bouts des doigts.

Cette fois, du moins, nous étions en présence d'un fait, analogue aux faits connus ; car une influence tout à fait semblable peut être exercée sur la flamme à l'aide d'une machine électro-statique.

Seulement, dans ce dernier cas l'action n'est pas la même pour les deux sortes d'électricité — elle paraît même être tout à fait contraire.

Dans un catalogue raisonné, publié par la maison Radiguet et Massiot, constructeurs des machines Wimshurst, je trouve le passage suivant :

« La machine étant en marche, si l'on approche du pôle positif une lampe à essence minérale tenue à la main, *une étincelle jaillit* entre cette lampe et la boule de l'excitateur, et *enflamme* l'essence ; si l'on approche cette flamme de l'autre pôle (négatif), *on la voit s'allonger*, elle est *attirée* et cette attraction est tellement forte, que la lampe *s'éteint;* approchée du pôle + la lampe se rallume et ainsi de suite, la flamme est éteinte et rallumée, en présentant la lampe à l'un ou l'autre pôle. »

« Cette expérience fournit un moyen de reconnaître la nature des pôles de la machine (1). »

D'après ce passage on pourrait croire :

1° Que ce n'est que le pôle + qui donne une étincelle entre la lampe tenue à la main et la boule de l'excitateur ;

2° Que le pôle + allume toujours une lampe à essence ;

3° Que ce n'est que le pôle — qui allonge la flamme ;

4° Que ce n'est que le pôle —, qui, en attirant la flamme, est capable de l'éteindre.

Or, toutes ces assertions seraient inexactes, parce que :

1° Une étincelle jaillit aussi bien du pôle + que du pôle — ;

2° Le pôle + n'allume pas toujours une lampe à essence ;

3° L'élongation de la flamme peut être même plus marquée près du pôle + ;

4° Le pôle — peut, lui aussi, dans certaines conditions, éteindre une flamme. Il y a cependant du vrai dans les assertions de ladite brochure, et cette vérité, on peut la formuler schématiquement de la manière suivante :

1° Le pôle + aplatit la flamme et la *repousse ;*

2° Le pôle — l'aplatit aussi, mais sur place, ou même en *l'attirant.*

L'action peut être un peu plus compliquée par diverses circonstances, mais dans la majorité des cas elle est telle que je viens de la formuler.

Quant aux fonctions contraires : allumer-éteindre, elles sont très relatives. Une étincelle qui n'est pas suffisamment longue, n'allumera pas une lampe à essence, aussi bien près du pôle + que du pôle —. De l'autre côté l'extinction d'une flamme est particulièrement causée par le *vent électrique*, qui accompagne les étincelles, ou les remplace, aussi bien près du pôle + que du pôle —, surtout quand ils sont terminés en pointe.

Mais laissons de côté le rallumage et l'extinction, qui, pour le moment du moins, ne nous intéressent guère, les rayons rigides étant incapables d'allumer ou d'éteindre une lampe. Ce qui nous intéresse, c'est l'attraction par le pôle négatif, la répulsion par le pôle positif, et par conséquent l'indubitable analogie qui existe entre l'action des rayons rigides et celle de l'électricité positive — ces deux facteurs allongent la flamme, *en la repoussant.*

Et alors, ne pourrait-on pas admettre que les rayons rigides sont constitués par un jet d'ions positifs, comme les rayons cathodiques sont constitués par un jet d'électrons négatifs ?

Ces derniers rayons, eux aussi, possèdent certaines propriétés mécaniques, et s'ils n'agissent pas dans l'air, où ils s'épuisent facilement (rayons de Lenard), tandis que par contre les rayons rigides agissent seulement dans l'air et ne traversent pas le vide ; on pourrait peut-être attribuer ces différences à la grandeur des ions positifs par rapport à la petitesse des électrons négatifs, beaucoup plus pénétrants, et à la différence des sources.

Une autre analogie semblait appuyer la légitimité de ce rapprochement : la décharge des électroscopes. Comme nous le savons déjà, divers facteurs, entre autres les rayons Röntgen, les rayons rigides et les flammes, déchargent les corps électrisés. La radioactivité *alfa*, qui est positive, comme celle du Polonium, par exemple, possède cette propriété à un degré beaucoup plus élevé que la radioactivité *beta* qui est électriquement négative. Et quoique ces ac-

(1) *Notice illustrée des nouvelles machines électro-statiques à influence genre Wimshurst (Radiguet et Massiot)* 4e édition, p. 20.

tions soient trop compliquées pour qu'on puisse les réduire à une simple propriété, il est à remarquer que les flammes sont, sinon toujours, du moins dans la grande majorité des cas, chargées positivement.

Quant à l'analogie générale avec l'électricité, je dois encore citer le fait suivant, que j'ai maintes fois observé.

Lorsque la machine statique est petite, ou bien que la grande, pour une raison quelconque (l'humidité de l'air, par exemple), agit faiblement, on obtient, en approchant la flamme du pôle négatif, une attraction, et près du pôle positif *rien*, parce que la flamme disperse le peu d'électricité qui s'accumule; ou inversement : on obtient une répulsion au pôle positif et rien au pôle négatif, pour la même raison.

Je me hâte d'ajouter que cette différence ne tient pas à la nature des pôles. Et sans entrer dans les développements physiques qui nous conduiraient trop loin, je veux seulement signaler, que l'action dispersive d'une flamme peut aller jusqu'à l'anéantissement d'une charge qui s'accumule pendant le fonctionnement de la machine. On pourrait donc, dans le cas d'une nature électrique des rayons rigides, comprendre la funeste influence exercée sur eux par les flammes et la fatigue excessive du médium.

Quelquefois, les analogies sont bien séduisantes :

Si par exemple j'approche la flamme de la boule d'un électroscope chargé, mais en intercalant entre elle et la boule une feuille de papier non transparent ou bien une plaque transparente en verre, je n'obtiens rien dans les deux cas, — et l'effet est également nul dans les mêmes conditions avec les rayons rigides.

Mais il y a aussi d'importantes différences :

Souvent, l'action de la flamme se prolonge après son éloignement, tandis que l'action des rayons rigides cesse immédiatement, et les feuilles de l'électroscope ne continuent plus à retomber.

Et surtout, la différence est énorme quant au champ de l'action : la flamme agit de tous les côtés, une seule flamme décharge plusieurs électroscopes placés autour d'elle; tandis que les rayons rigides n'agissent qu'en une ligne droite et s'ils passent tout à côté, mais sans toucher la boule, il n'y a point d'effet.

Pour ces raisons, et pour d'autres, que j'avais déjà exposées dans mes précédents articles, j'ai été porté à croire, qu'entre l'ionisation de l'air par la flamme d'un côté, et le même phénomène dû aux rayons rigides de l'autre, aussi bien qu'entre leur action répulsive sur la flamme et celle d'électricité positive, il n'y avait qu'une ressemblance de forme.

Pour juger la question définitivement, il fallait vérifier encore si les rayons rigides possèdent en eux-mêmes quelques propriétés électriques.

IV

DANS LE CHAMP MAGNÉTIQUE

Le vent électrique qui peut éteindre une flamme, présente des propriétés électriques manifestes : il suffit de le diriger contre le plateau d'un électroscope Bonenberger, pour voir immédiatement qu'il possède une forte charge, positive ou négative, conformément à son origine.

Il n'en est pas de même avec le souffle médiumnique, malgré les ressemblances qu'il présente. Ni ce souffle, si fréquent dans les séances, ni le courant des rayons rigides, qui repousse une flamme, ne donnent rien en présence d'un électroscope.

Je voulais essayer si, en traversant le champ magnétique d'un aimant, les rayons rigides ne seraient pas déviés dans leur route. S'il en était ainsi, on pourrait, d'après le sens de cette déviation, déterminer leur charge éventuelle, positive ou négative.

L'expérience a été faite le 5 décembre 1810 dans le laboratoire de M. Lebiedzinski, et le premier essai a été arrangé de la manière suivante :

Entre les pôles d'un électro-aimant vertical, dont les armatures en fer doux pouvaient être rapprochées à volonté, nous avons fixé perpendiculairement, à l'aide de bouchons de liège, une plaque en verre enfumé. Les rayons devaient passer entre les pôles, en laissant leur trace sur cette plaque.

Le médium appliqua ses pouces des deux côtés, aux bords de la plaque, sur la partie enfumée, afin d'obtenir en même temps l'empreinte de l'épiderme, permettant de fixer les points d'où s'échappent les rayons. Une fois appliqués contre la plaque, ses doigts devaient rester immobiles.

Pour le premier essai, un courant de 65 volts fut lancé dans l'électro avec une intensité de 7 ampères.

Une minute après l'application des pouces, le médium sentit une vive piqûre et la surface enfumée du verre fut traversée par une ligne des rayons qui dans leur passage dispersèrent les particules du charbon.

Il n'y avait aucune déviation; la ligne est assez large, mais parfaitement droite. Seulement par endroits, elle s'interrompt et disparaît complètement, surtout au milieu, en face des pôles.

Examinée sous une loupe, elle se décompose en deux lignes. Le rayon principal apparaît à 3 m/m du bout imprimé du doigt — l'autre à plusieurs millimètres. Ce dernier est plus mince et il n'est pas tout à fait parallèle à l'autre, il s'en écarte un peu dans son parcours. Du côté droit les rayons présentent l'apparence d'un large faisceau, mais qui s'épuise bientôt. Aux endroits d'où jaillissent les rayons, l'épiderme est comme contracté et les lignes de son dessin coupées en deux.

D'où provenait cette disparition de l'empreinte, juste en face des pôles? Pouvait-on l'attribuer à leur action magnétique?

Il fallait vérifier la chose; et pour avoir une trace plus persistante je ne me suis plus servi d'un verre enfumé, sur lequel il est presque impossible de fixer le dessin, mais de papier blanc enfumé, uniforme et transparent.

Les pôles furent rapprochés encore davantage, de sorte qu'à peine deux millimètres les séparaient de la feuille, et l'intensité du courant fut montée à 10 ampères, par l'élimination des résistances.

Comme en réponse à nos doutes, c'est le phénomène inverse qui se produisit alors. Au lieu d'être interrompu au milieu, la ligne l'est des côtés. Très mince, à peine distincte aux bords, elle est au contraire très forte dans le centre, en face des pôles.

Pouvait-on conclure de ces résultats, que le champ magnétique tantôt disperse les rayons et tantôt les condense au contraire?

Une autre explication me paraît plus naturelle : Lorsque le courant médianique est fort (et il l'était indubitablement dans ces essais), il produit non pas un fil simple, mais un faisceau de rayons. Et ces rayons ne sortent pas d'un seul point de l'épiderme; ils jaillissent de plusieurs points plus ou moins voisins; alors ils ne sont pas tout à fait parallèles et ils ne se forment pas dans le même plan. De l'autre côté, il est pour moi certain, que le médium peut bien impliquer aux rayons une direction générale, mais non une direction tout à fait précise. Je m'en suis assuré en agissant sur deux plaques de verre, appliquées l'une contre l'autre, et enfumées à l'intérieur, par la petite fente qui les séparait. Il était alors bien difficile d'obtenir quelques traces entre les deux plaques.

Enfin, je crois avoir constaté, que lorsque les rayons rigides traversent une couche résistante d'inégale épaisseur, une condensation plus forte de l'obstacle peut les dévier *localement* de leur route et même les absorber complètement.

Il me semble donc qu'il ne s'agissait dans nos essais que des influences de ce genre, et je considère comme un effet médiat de l'intention du médium l'impression plus forte au milieu, vers laquelle, dans le second essai, se dirigea principalement son attention.

Dans un troisième essai, le papier enfumé fut mis à plat sur les pôles, c'est-à-dire horizontalement. L'empreinte fut obtenue encore trois fois et confirma les observations précédentes.

Aucune influence du champ magnétique n'a pu être constatée.

(*A suivre.*)

ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE "BILOCATION"

(*Suite et fin.* — Voir les numéros de Mars, Avril et Mai).

Naturellement, pour celui qui s'est déjà formé une conviction spiritualiste basée sur les autres modes d'extrinsécation de la phénoménologie médiumnique, cette concordance atteint un degré de probabilité comparable à une démonstration expérimentale; d'autant plus que la casuistique en question n'est au fond que le complément nécessaire, ou mieux, la condition *sine qua non* de l'existence d'une grande partie de la phénoménologie médianique, en commençant par certaines formes spontanées d'apparitions post-mortem, pour finir aux phénomènes expérimentaux de « matérialisation ». Et, qu'on le remarque bien, ces considérations sont aussi valables pour les expérimentateurs à idées spiritualistes, que pour ceux à tendances matérialistes. Quoiqu'il en soit, je répète que je suis bien loin de vouloir assigner à la casuistique en question une valeur qu'à l'état actuel des recherches métapsychiques elle ne peut pas présenter; je me borne à en faire observer l'intérêt psychologique; c'est sous ce dernier aspect qu'elle mérite indiscutablement d'être recueillie et soumise aux chercheurs compétents.

C'est ici que nous nous trouvons en présence de la question : « Que faudrait-il pour la rendre scientifiquement probante? » — Tout simplement ceci, que la réalité des phénomènes de dédoublement du « corps éthérique » fut démontrée au moyen de preu-

ves et de constatations entièrement adéquates et convaincantes; les méthodes expérimentales pour atteindre ce but, méthodes presque toutes déjà tentées, bien qu'avec des procédés pour la plupart insuffisants pour permettre d'en accueillir les résultats avec confiance paraissent multiples; cependant, on en compte parmi ces dernières qui sont dignes d'attention et semblent nous laisser bien augurer de l'avenir à l'égard de nos recherches. Ainsi, par exemple, on a obtenu des photographies de « doubles », parmi lesquelles celles du capitaine Volpi en Italie, des professeurs Istrati et Hasdeu en Roumanie, de William Stainton Moses à Londres, du colonel de Rochas et de Durville en France; on aurait aussi obtenu des photographies d'émanations plus ou moins fantomatiques au lit de mort du Dr Baraduc, et l'on aurait produit expérimentalement des phénomènes de dédoublement pendant l'hypnotisme grâce à l'œuvre de de Rochas et de Durville; ce dernier serait même arrivé à obtenir la fluorescence d'un papier enduit de certaines substances en l'introduisant au point de l'espace où le somnambule localisait le « double » d'une autre personne lointaine, se trouvant, pour la circonstance, en état hypnotique. On cite en outre des exemples de « doubles » qui parvinrent à manifester leur présence par la provocation d'effets physiques, et, avec Eusapia Paladino, on obtint à distance — et cette fois le fait est indubitable — des empreintes de son visage extériorisé, c'est-à-dire de son « corps éthérique » dédoublé et matérialisé. Il n'est plus permis d'avoir de doutes sur l'authenticité de ces derniers phénomènes, et l'on devrait légitimement les considérer comme acquis à la science, ce qui n'est pas peu dire, au point de vue théorique. Au sujet des autres modalités expérimentales énumérées plus haut, il faut convenir qu'elles peuvent, en partie, être expliquées par les hypothèses de la suggestion et de l'auto-suggestion, en partie être attribuées à des observations mal conduites, et en partie enfin être écartées pour leur insuffisance de détails. Je n'entends pas affirmer par là que ces motifs de doute ou de discrédit soient fondés dans tous les cas, mais simplement que nous réclamons des méthodes de recherche beaucoup plus rigoureuses pour atteindre à ce sujet la certitude scientifique.

Il faut néanmoins signaler les expériences si connues du colonel de Rochas et de Durville, d'abord parce qu'elles sont menées avec une méthode rigoureusement scientifique par des hommes pleinement édifiés sur les difficultés inhérentes à ces recherches; en second lieu parce qu'elles se prêtent à faire observer que dans les phénomènes de « dédoublement », il ne faut pas toujours s'arrêter à l'hypothèse du « corps éthérique ou périsprit », mais qu'il conviendrait de supposer parfois l'extériorisation de quelque chose de substantiellement différent.

Voici en résumé les expériences de de Rochas.

Comme on sait, il parvint à obtenir le phénomène de l'*extériorisation de la sensibilité* dans ses sujets moyennant les procédés habituels hypnotico-magnétiques, phénomène qui s'accentuait de plus en plus à mesure que ces mêmes procédés se prolongeaient, jusqu'à ce que les couches concentriques de la sensibilité extériorisée vinssent pour ainsi dire se polariser à droite et à gauche du sujet, qui les voyait en forme de deux colonnes fluidiques lumineuses diversement colorées; ces colonnes finissaient par s'approcher, se réunir, se fondre et former une espèce de fantôme, qui répétait synchroniquement tous les mouvements du sujet, et l'existence de ce fantôme pouvait se déduire avec une certaine certitude du fait que si, du point où le sujet le localisait, on exécutait des attouchements quelconques à son insu, ou même si, accidentellement, quelqu'un traversait cette zone, le sujet percevait aussitôt des sensations correspondantes de contact ou de douleur. En outre, il arriva une fois que le sujet endormi, ayant porté par hasard les yeux sur un miroir placé en face de lui, eut l'illusion de voir devant lui un autre fantôme identique à ceux qu'il voyait à son côté, et qui était l'image reflétée de son « double ».

Voilà les faits; reste à se demander si, dans ces circonstances, nous nous trouvons réellement devant un phénomène de dédoublement du « corps éthérique », qui, entendu dans son sens propre « d'enveloppe de l'esprit », devrait être *inséparable* de l'esprit (un pur esprit incorporel ne pouvant pas être philosophiquement conçu) ou s'il s'agit au contraire de l'extériorisation d'un fantôme fluidique inanimé, et par conséquent subtantiellement différent.

Une analyse sommaire des faits suffit, à mon avis, pour arriver à cette dernière conclusion.

D'abord, parce que les sujets de de Rochas, s'ils affirment constamment apercevoir leur « double », n'affirment jamais contempler ou avoir contemplé « en esprit » leur corps inanimé à distance; ce qui fait présumer qu'ils ne se sont jamais trouvés en des conditions semblables; au cas contraire, ils n'auraient pas manqué de l'observer de la même manière qu'ils ont observé chaque action et mouvement du « double ».

En second lieu, parce que, d'après l'affirmation de ces mêmes sujets, le fantôme extériorisé répétait automatiquement et synchroniquement leurs actes, laissant voir par là qu'il consiste en une pure forme inanimée, dénuée de toute volonté propre.

En troisième lieu, parce que la circonstance que le sujet éprouve une sensation de contact chaque fois qu'on effleure la zone où se trouve le fantôme, si elle démontrait d'une part l'étroite relation existant entre le fantôme dédoublé et le sujet en hypnose, serait contraire d'autre part à l'hypothèse du trans-

fert du Moi personnel dans le fantôme, vu que ce qui réagit, sent, pense, est toujours le sujet en hypnose. Il faudrait conclure de là que, dans ces expériences, les fonctions réceptrices des organes sensoriels périphériques seulement se transportent dans le fantôme, et non les facultés psychiques de perception des sensations, dont le siège est resté dans les centres corticaux correspondants.

En somme, tout concourt à démontrer que dans les expériences d'« extériorisation de la sensibilité », le Moi personnel conscient ne sort pas de l'organisme corporel, et par conséquent qu'on ne doit pas reconnaître dans ce fantôme un phénomène véritable de « dédoublement du corps éthérique ».

Et si le fantôme fluidique formé par l'extériorisation de la sensibilité est de nature différente du « corps éthérique », on serait tenté de supposer qu'il consiste en quelque chose de semblable à ce que l'on convint d'appeler, après Reichenbach, le « fluide odique », fluide qui pénétrerait le système nerveux de tous les organismes vivants et servirait à les vitaliser et à les sensibiliser.

Il s'agirait donc, dans les expériences de de Rochas, d'« extériorisation du fantôme odique », qui différerait en outre du « corps éthérique » par le fait que le premier ne serait susceptible de s'éloigner que de peu de l'organisme dont il dérive, tandis qu'il n'y aurait pas de limites de distance pour le second. En outre, le « fantôme odique » serait susceptible de devenir un centre de condensation de matière somatique, jusqu'à se rendre visible, tangible, et provoquer des effets physiques.

A ce propos, le colonel de Rochas raconte ce qui suit :

Eusapia Paladino s'est décidée à se laisser endormir en présence de Mme de Rochas (elle a été si souvent martyrisée par les savants qu'elle est devenue craintive). Elle est rapidement parvenue aux états profonds de l'hypnose et a vu apparaître alors, à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu. Je lui ai demandé si c'était John ; elle m'a répondu que non, mais que c'était *de cela que John se servait.* Puis elle a pris peur et m'a demandé instamment de la réveiller, ce que j'ai fait, regrettant beaucoup de n'avoir pu continuer des recherches dans cet ordre de phénomènes. (A. De Rochas : *L'Extériorisation de la motricité*, p. 17).

Cette réponse d'Eusapia, en concordant exactement avec les argumentations ci-dessus, ne manque pas de valeur inductive, surtout si l'on réfléchit qu'en ce cas spécial l'hypothèse de la suggestion ne paraît pas vraisemblable, vu que M. de Rochas ne s'attendait pas à une semblable réponse et que sa demande était formulée de façon à en suggérer plutôt une dans le sens affirmatif.

Les anciens magnétologues obtenaient aussi de leurs somnambules clairvoyantes des descriptions détaillées sur la nature *triple* de l'entité animique : *esprit, corps éthérique, fantôme odique,* que les somnambules désignaient naturellement par des appellations qui leur étaient propres. Il ne sera pas inutile de citer quelques passages de leurs révélations à ce propos, qui serviront pour le moins à éclaircir de beaucoup les idées de ceux qui s'intéressent à l'argument. Voici en quels termes une somnambule de Werner, pasteur luthérien de Beckelsberg-sur-Rhin (1840) s'exprimait :

L'esprit, en soi-même divin, éternel, originé en Dieu, est la vie de l'âme (lire du « corps éthérique »), et c'est l'âme qui confère à l'esprit la personnalité, le circonscrit, le complète. Elle est comme le corps de l'esprit, et est donc susceptible soit de se spiritualiser avec lui, soit de vaincre l'esprit en se dégradant et se matérialisant toujours davantage... *Ni l'un ni l'autre ne peuvent subsister séparément;* ils sont intimement unis entre eux à la façon de l'âme (corps éthérique) et du corps. Je ne puis dire comment cela se fait ; il y a des liens spirituels qui dépassent le pouvoir de ma vision... C'est dans l'âme que sont contenus les sens intérieurs de l'homme et c'est par elle que l'esprit utilise ses pouvoirs... *Mais pour que cela se produise, il faut une troisième substance qui vient s'ajouter à l'âme et sert à faire mouvoir et à vitaliser le corps...* Cette substance dérive par l'essence de l'âme, mais, en conséquence de son activité corporelle, elle participe davantage de la nature corporelle que celle de l'âme ; *considérée en soi-même, cette substance, ou « fluide nerveux », est l'instrument indispensable au moyen duquel l'âme entre en rapport avec le monde extérieur...* Le « fluide nerveux », de sa nature trop corporel et grossier, est destiné à se séparer de l'âme et à se dissiper, tandis que l'âme s'élève graduellement et s'approche de la nature radieuse de l'esprit... *Après la mort, l'âme ne peut se libérer immédiatement du « fluide nerveux »... et les âmes très terrestres s'en empreignent avec joie, ce qui leur confère le pouvoir de reprendre la forme humaine et de se rendre visible aux vivants, ou se faire entendre par eux, ou les toucher, ou produire des sons et des bruits dans l'atmosphère terrestre.* (Cité par Mrs. Morgan dans l'ouvrage : « *From matter to spirit*, p. 132).

Les dernières phrases soulignées sont dignes de remarque, elles s'accordent parfaitement avec les assertions d'Eusapia, c'est-à-dire que « John » se sert de son « fantôme odique » pour la production des phénomènes physiques.

On remarquera aussi que la fameuse « voyante de Prevorst » affirmait les mêmes choses à son tour, ainsi que l'existence du « fantôme odique », qu'elle appelait « esprit des nerfs », ou « principe de vitalité nerveuse ». Justin Kerner écrit d'elle :

Quant au fluide nerveux, elle disait qu'il était le lien qui unissait l'âme au corps et le corps au monde.

La facilité avec laquelle, dans son cas, ce fluide se dégageait était la cause de son état anormal... *Par son action, les âmes qui sont encore dans la région moyenne, sont mises en rapport dans l'atmosphère avec une substance qui leur permet de se faire entendre et sentir par les hommes, ainsi que de suspendre les lois de la gravité et de faire mouvoir les corps pesants.* Lorsqu'une personne meurt dans l'état de pureté parfaite, ce qui arrive rarement, elle n'entraîne pas le fluide nerveux avec elle... Les esprits bienheureux, auxquels le fluide nerveux ne continue pas à adhérer, *ne peuvent plus apparaître.* (*La Voyante de Prévorst*, page 88.)

Comme on le voit, les affirmations des somnambules ou des extatiques ayant vécu à des époques antérieures à la naissance du spiritisme moderne s'accordent exactement avec celles des médiums, dont quelques-uns, comme Eusapia, sont trop ignorants pour qu'on puisse les supposer avertis des finesses des théories doctrinales de cette nature.

Les considérations ci-dessus peuvent donc être résumées dans les trois propositions suivantes :

1. — Dans les cas réels d'autoscopie spontanée ou provoquée où le sujet voit apparaître devant soi son propre fantôme et sent se répercuter dans sa propre conscience les sensations occasionnellement éprouvées par le fantôme, il faudrait déduire qu'il s'agit d'un phénomène de dédoublement du « fantôme odique » dédoublement qui, dans sa première phase, se révélerait sous la forme d' « extériorisation de la sensibilité ».

2. — Dans les cas seulement où la conscience se trouve transportée dans le fantôme dédoublé qui voit à distance son propre corps inanimé, il faudrait conclure qu'il s'agit d'un phénomène authentique de dédoublement du « corps éthérique », en tenant compte aussi qu'a priori il n'est ni logiquemeent admissible, ni philosophiquement concevable, que l' « esprit » sorte du corps sans l'enveloppe « périspritique », c'est-à-dire dans les conditions de pur esprit incorporel.

3. — Enfin, pour expliquer certains épisodes complexes où se trouvent simultanément réunies dans le fantôme la conscience de soi, la sensibilité périphérique et la faculté de provoquer des effets physiques, rien n'empêche qu'on reconnaisse la possibilité de ce que la sortie du « corps éthérique » se produise parfois avec une empreinte partielle de substance « odique ».

Il y a, outre aux catégories citées, d'autres dont la phénoménologie est d'interprétation douteuse et embarrassante, comme par exemple alors que le sujet, tout en conservant la conscience de soi, éprouve la sensation de s'être transporté à un endroit donné, où il voit effectivement ce qui arrive en ce milieu, et où il est vu, au surplus, par les personnes présentes ; il s'ensuit que le sujet aurait la sensation de se trouver *en personne* en deux localités en même temps. Or, comme on ne peut conférer le don de l'ubiquité au Moi pensant, il ne resterait pour expliquer les cas de cette nature, qu'à recourir à l'hypothèse d'une action simultanée télesthésico-télépathique dans le sujet ; et cela d'autant plus qu'en un grand nombre des cas en question, certaines données essentielles qu'on rencontre dans ceux de supposé « dédoublement » font défaut, et qu'on y trouve au contraire les circonstances et les conditions favorables à l'action télesthésico-télépathique.

Le Prof. Hyslop s'exprima récemment, à propos de certains épisodes de ce genre rapportés par Mrs. Bates, dans le sens d'une explication purement télépathique, en observant qu'on ne pouvait rationnellement admettre cette anomalie, qu'un individu se trouvât *normalement conscient* dans son propre corps, et assistât en même temps *en personne* à des choses lointaines, ce qui impliquerait la présence simultanée de soi-même en deux endroits. Cependant, Mrs. Bates répliqua au Prof. Hyslop en observant qu'en des circonstances semblables, le sujet n'était probablement pas *normalement conscient*, c'est-à-dire que chaque fois que cela se produisait en conditions de veille *apparente*, des intermittences de *trances* inaperçues et très fugaces devaient cependant se manifester dans le sujet. Cette induction semble justifiée par le fait que des états analogues d' « absence psychique » se réalisent fréquemment à l'état de veille dans les sujets hypnotiques et hystériques. Si l'on admettait cette possibilité, certains des cas étudiés rentreraient avec facilité dans la catégorie des phénomènes de sortie du « corps éthérique ».

Quoi qu'il en soit, il me semble que la nécessité d'établir une distinction entre « fantôme éthérique » et « fantôme odique » résulte clairement des considérations énoncées plus haut.

Ceci posé, je reviens m'occuper exclusivement du « corps éthérique », et je placerai la discussion sur certaines autres déclarations de somnambules douées de la faculté d' « autoscopie interne », désormais acquise à la science et fort bien étudiée en ces derniers temps par les Drs Sollier, Bain, Lemaître. On sait que cette faculté consiste dans le don merveilleux de scruter les réduits les plus cachés de son propre organisme, et non seulement macrospiquement, mais aussi microscopiquement et de façon à dépasser de beaucoup les limites des instruments dont dispose la science. Or, si l'on considère que chaque fois qu'il est donné de contrôler les déclarations desdites somnambules, on constate qu'outre à décrire d'une façon anatomiquement et physiologiquement impeccable la structure et les fonctions de leurs organes internes, ils en révèlent aussi les conditions pathologiques jus-

qu'aux moindres détails de la dissociation somatique; et cela même quand l'opérateur et le sujet ignorent tous deux l'existence d'une lésion donnée dans l'organisme, il n'y a aucune raison pour ne pas croire à leur lucidité dans les cas où ils révèlent des particularités fonctionnelles ou histologiques échappées jusqu'à présent aux recherches de la science. Je fais allusion ici aux déclarations d'une somnambule du Dr Sollier, à propos des fonctions des centres corticaux dans l'extrinsécation de la pensée.

Voici le passage en question, que je tire de la relation du Dr SOLLIER lui-même dans le numéro de janvier 1903 de la *Revue Philosophique :*

Jeanne — dit M. SOLLIER — passe la main sur son front, rejette la tête en arrière, se courbe les reins, puis brusquement se détend, et dit : « Des petites machines qui sont ouvertes par ici. — Qu'est-ce que c'est que ces petites machines ? — Des petites machines qui dormaient. — Qu'est-ce qu'il y avait dedans ? — Un petit trou rond avec des pointes. — Quoi, un pinceau ? — Comme une aiguille ; les petites chambres (ce sont les petits trous de tout à l'heure) qui dorment sont collées ; elles sont resserrées. — A quoi servent-elles ? — *Elles servent pour que je pense; ces petits coins-là, ça se serre et ça se détend continuellement, comme une machine en vibration;* excepté celles qui dorment et qui restent bien tranquilles. — Où sont donc les images dont vous me parliez ? — *Dans les petits trous; quand les petites pointes commencent* à bouger, à vibrer, ça fait venir l'image devant mes yeux ; quand l'image vient, je ne vois plus de petits trous, ça prend tout le front, mais je sais qu'elle est là-dedans, *puisque c'est de là qu'elle sort...* Mais les images tiennent par des fils ici (elle montre son occiput au niveau des lobes optiques) parce que quand elles dorment, je ne sens rien là ; mais quand elles vont venir avec les couleurs, je sens que ça tire derrière, et par-devant ça commence à marcher sur place, à remuer, à vibrer. »

Le Dr Sollier ajoute à ces déclarations de la somnambule la note suivante :

Toutes les malades qui recouvrent leur sensibilité cérébrale parlent de même de *petites cases*, de *petites boîtes* qui se mettent en ordre en même temps que leurs idées s'éclaircissent.

A notre point de vue, l'idée fondamentale à relever de ces citations est celle-ci, que la somnambule voit dans les cellules cérébrales de petites cavités internes, ou « petites chambres » revêtues de prolongements fibrillaires qui, lorsqu'ils se détendent et vibrent, font surgir l'image psychique devant elle, image qui prend une forme objective à l'intérieur des « petites chambres ». En d'autres mots, durant le processus psychique de remémoration, ou d'idéation, toute chose se produirait comme si les images existaient en *puissance* dans les cavités ou « petites chambres » cellulaires, d'où les vibrations fibrillaires les feraient surgir au service du Moi conscient.

Or, tout cela n'implique-t-il pas l'idée que les images psychiques existent d'une façon *extérieure* à l'organe cérébral ? Et précisément dans les interstices cellulaires dénommés « petites chambres » par la somnambule, champ d'action présumable du « corps éthérique » ? Si cela était, il faudrait en arguer que le côté physique du processus d'idéation consiste justement en ceci, qu'au moyen de prolongements fibrillaires vibrants dans un milieu rservé à l'action du « corps éthérique », vient s'établir le rapport nécessaire entre les centres corticaux, enregistreurs automatiques des tonalités vibratoires variées parvenues jusqu'à eux par les voies sensorielles, et le « corps éthérique », dépositaire des images psychiques correspondantes.

Cette conception des fonctions cérébrales au sujet de l'extrinsécation de la pensée serait féconde en applications théoriques, car elle se prête à faire mieux comprendre la nature du Moi subconscient, où serait contenue la véritable personnalité humaine, et aussi à faire mieux comprendre la relativité des facultés psycho-sensorielles en leur qualité de fonctions de la personnalité spirituelle durant le cycle de son existence terrestre ; elle servirait aussi à expliquer admirablement l'énorme différence qui existe entre individu et individu — à égal volume et développement cérébral — dans les capacités intellectuelles, différence qui dépendrait en partie de l'excellence plus ou moins grande des prolongements fibrillaires (ou amiboïdes), internes des cellules corticales, et en partie du raffinement récepteur plus ou moins grand du « corps éthérique » ; de sorte qu'on viendrait à expliquer par là la possibilité qu'un génie possède parfois un organe cérébral inférieur par son volume à la moyenne normale.

Au point de vue philosophique, on viendrait enfin à aplanir d'une façon satisfaisante l'éternel conflit entre les écoles multiples qui peinent en vain depuis presque trente siècles pour résoudre le formidable problème de la connaissance.

Depuis les écoles spiritualistes qui affirment le « dualisme substantiel » entre la matière et l'esprit, entre la substance spirituelle et la substance corporelle, qui seraient toutes les deux extrinsèques et concomitantes (Aristote, Platon, Anaxagore, Pythagore, Descartes), jusqu'à l'autre école spiritualiste du « Monadisme », dont les adeptes définissent l'esprit « une réalité concomitante, mais non étendue » (Leibniz, Herbart, Lotze), pour en arriver à l'Ecole écossaise qui le considère comme une « réalité empirique » ; et depuis les Ecoles spiritualistes jusqu'aux matérialistes, à partir de l' « atomisme » des stoïques et de Lucrèce, systématisé par Gassendi, Hobbes,

Condillac, Helvetius, Cabanis, La Mettrie, Holbach, et passant à une autre espèce de matérialisme tout aussi grossier, selon lequel la personnalité consciente ne serait que le résultat d'une « dualité empirique », c'est-à-dire l'équivalent de la force nécessairement connexe à la matière (Buchner, Vogt, Moleschott et, jusqu'à un certain point, Feuerbach, Czolbe), pour arriver aux partisans de l' « Organicisme », pour lesquels le Moi conscient serait la résultante d'une fonction complexe qui jaillirait d'un ensemble spécial d'organes (Maudsley, Huxley, Lewes), et puis en nous transférant aux « Mécanicistes », pour lesquels les phénomènes psychiques consisteraient dans une forme *sui generis* de mouvement nécessairement lié à la phase désintégrative des processus nerveux centraux (A. Herzen), pour aboutir enfin aux défenseurs du « monisme positiviste », pour lesquels n'existerait qu'une seule substance à deux faces, le physique et le psychique, toutes les deux attributs d'une même réalité indéfinissable, d'où il résulterait que les phénomènes de la pensée se présenteraient comme étant rigoureusement déterminés par les lois de la morphologie (Hœckel, Soury, Sollier, Morselli, Sergi); et en passant des Ecoles matérialistes aux partisans du « parallélisme psycho-physique », qui soutiennent la « relativité de la connaissance », acceptent en même temps les thèses antithétiques de l'inséparabilité et de l'irréductibilité du fait psychique et du fait physiologique, en s'abstenant de se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre des écoles antagonistes, c'est-à-dire en se contentant d'une attitude purement critique et expérimentale; école plus éclairée que tout autre, mais qui est subdivisée dans un grand nombre de branches divergentes selon les préférences individuelles vers l'une ou l'autre des solutions extrêmes, en commençant par le « sensisme » de John Locke, pour passer au « réalisme critique » d'Emmanuel Kant, au « phénoménisme » tempéré de Main de Biran, au « relativisme catégorique » de Renouvier, au positivisme correct et conséquent de Littré, au « relativisme réaliste » de Taine, au « réalisme-idéalisme » de Wundt, Zœllner, Liebemann, Lange, à l' « empirisme-associationiste » de Stuart-Mill et de Bain, à l' « empirisme-associationiste et héréditaire de Spencer, au « réalisme phénoménique » de Siciliani, au « réalisme idéalistique-pratique » de Fouillée — que conclurent donc, que découvrirent toutes ces écoles de philosophes spiritualistes, matérialistes, criticistes, positivistes? La réponse est aisée. Elles ne conclurent rien du tout, elles ne découvrirent pas davantage, bien que dans chaque système se trouvent des germes féconds de vérité. Ils ne conclurent rien du tout, parce qu'ils ne pouvaient le faire, les temps n'étant pas mûrs encore pour trouver des synthèses assez compréhensives sur le problème de la connaissance, le matériel brut des faits faisant défaut à la spéculation philosophique pour y fonder ses illations — matériel qui seul pouvait la tirer des altitudes vertigineuses et trompeuses de l'abstraction pure pour la ramener sur le terrain pratique des inductions et déductions expérimentales — seul terrain adapté pour une conciliation entre les différentes Ecoles rivales, sur la base de concessions réciproques, arrachées aux adversaires par l'évidence des preuves.

En effet, comme s'entendre, comment conclure, si d'un côté l'Ecole spiritualiste insistait à affirmer l'indépendance absolue de l'esprit de la matière, malgré l'impuissance manifeste à ruiner la phalange des preuves contraires, présentées légitimement par l'Ecole matérialiste? Et comment s'entendre, comment conclure, si de l'autre côté, l'Ecole matérialiste, en montrant une inaptitude déplorable à la spéculation philosophique (jusqu'au point de ne pas comprendre que pensée et mouvement resteront éternellement irréductibles), se crut autorisée à proclamer la dépendance absolue de l'esprit de la matière, se basant sur des preuves qui, en réalité, ne concernaient aucunement le problème formidable de la connaissance, envisagé au point de vue philosophique?

Par contre, l'Ecole du « parallélisme psycho-physique », se bornant à affirmer la corrélation incontestable, par des lois d'équivalence, entre les activités opposées, morphologique et psychique (dans la signification d'une *correspondance parallèle*, et non pas d'une *conversion absolue*), et en reconnaissant, en même temps, l'irréductibilité des deux faits, si elle faisait, d'un côté, un acte de sagesse réelle, de l'autre côté se condamnait d'elle-même à ne rien conclure, ni résoudre, ni concilier, puisqu'elle s'imposait de laisser ouvertes ces questions, en gardant une attitude purement critique et expérimentale. Il faut reconnaître, néanmoins, que cette attitude était la seule répondant aux conditions de la science avant l'arrivée des recherches métapsychiques qui, en révélant tout à coup l'existence d'une région psychique insoupçonnée, ouvraient la porte à de nouvelles inductions, à de nouvelles déductions, à de nouvelles synthèses, à de nouvelles hypothèses, à de nouvelles théories capables de concilier les deux pôles de la pensée philosophique moderne : le criticisme et le positivisme.

En effet — pour nous borner à la section de phénomènes métapsychiques dont nous nous occupons dans cet article — si des recherches ultérieures parvenaient à démontrer l'existence dans l'homme d'un « corps éthérique » qui entrerait réellement en rapport avec son propre instrument de relation, c'est-à-dire le cerveau, de la façon dont nous avons parlé, et si on parvenait à établir ainsi que le processus d'idéation psychique est *extérieur* à l'organisme cérébral, bien que ce dernier soit indispensable à l'idéa-

tion psychique telle qu'elle se réalise durant la vie terrestre de relation; ou, en d'autres mots, si on prouvait que ce n'est pas le cerveau qui pense, mais l'esprit, bien que l'esprit ne puisse entrer en rapport avec le monde extérieur qu'au moyen du cerveau — en ce cas, il serait possible de formuler une nouvelle théorie de la connaissance, capable de concilier la thèse fondamentale spiritualiste avec celle matérialiste; et les partisans du « parallélisme psychophysique » verraient leur point de vue admirablement légitimé, mais avec ceci de gagné, qu'alors qu'ils devaient se borner à reconnaître la sagesse de l'attitude qu'ils avaient adoptée sans parvenir à éclaircir la thèse antithétique de l'inséparabilité et de l'irréductibilité des activités psychique et morphologique, ils trouveraient maintenant cette thèse suffisamment élucidée pour devenir concevable; bien entendu, concevable dans les limites imposées par la nature aux connaissances humaines, à laquelle a été attribué le domaine du *phénomène*, tandis que celui du « noumène » lui est fermé, ce qui est d'ailleurs suffisant pour satisfaire l'intelligence et le cœur, et pour faire un acte de vraie science.

On constaterait alors que les psychologues et les physiologues modernes tombaient dans la même erreur à laquelle se heurtaient les astronomes prédécesseurs de Copernic, qui, en se fiant aux témoignages des sens, ne pouvaient avoir aucun doute sur le mouvement journalier du Soleil, et la stabilité de la Terre, tandis qu'en réalité c'était le contraire qui se produisait. Les physiologues et les psychologues modernes, en partant à leur tour de données de faits en apparence non moins sûres, ne pouvaient avoir aucun doute sur le déterminisme absolu des états de conscience en rapport avec le fonctionnement cérébral, alors qu'en réalité se produisait en substance l'opposé de ce qu'ils déduisaient avec une sûreté pareille à celle des astronomes pré-Copernicains.

ERNEST BOZZANO.

CORRESPONDANCE

Au sujet des dernières Séances de Craddock à Paris

Paris, 25 mai 1911.

Cher Monsieur,

Je lis dans les *Annales des Sciences Psychiques* du 1-16 mai, sous la rubrique *Echos et Nouvelles*, un article non signé concernant le médium Craddock.

Ayant dirigé les séances d'un des groupes dont il est fait mention, je me crois autorisé à vous prier de bien vouloir insérer dans votre excellent organe la légère rectification suivante :

Le médium Craddock n'a jamais été mis à la porte de notre groupe. Il était convenu qu'il nous donnerait quatre séances, il nous les a données, puis en a ensuite donné d'autres chez M. et Mme L., suivant un plan convenu avant son arrivée à Paris.

Je n'ai pas à envisager la valeur de la médiumnité de M. Craddock, valeur sur laquelle les avis des membres du groupe étaient partagés, la majorité lui étant défavorable.

J'insiste simplement sur le fait que le médium n'a jamais été renvoyé.

Je déplore très sincèrement que M. Craddock se refuse à tout contrôle, mais je ne vois pas en quoi cela puisse être *a priori* une preuve de fraude (1). La majorité des séances que j'ai eues au cours de quatre années avec ce médium me donne plutôt une forte présomption personnelle en faveur de la véracité des phénomènes, et je crois n'être pas le seul de cet avis.

Avec tous mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

R. AYLMER,
Ancien vice-président du cercle Allan Kardec.

(1) Nous n'avons jamais dit que le fait de refuser tout contrôle soit une *preuve* de fraude; mais tout le monde comprend pourquoi, en de telles circonstances, elle constitue une forte *présomption* de fraude. — N. de la R.

LES CONDITIONS EXPÉRIMENTALES DANS L'ÉTUDE DE LA TÉLÉPATHIE

Dans la séance du 25 avril 1910 de la S. U. E. P. (Section de Paris), M. de Vesme proposait d'instituer une série d'expériences afin d'éclaircir le mécanisme de la transmission de pensée et posait ainsi les problèmes qui se présentent aux chercheurs :

I. — La transmission de la pensée n'est-elle pas une fonction spéciale de la subconscience comme paraissent l'être les autres facultés supernormales de notre esprit : prémonition, clairvoyance, etc. ?

II. — ...Il faut trouver les meilleurs moyens d'abord pour atteindre et faire fonctionner la conscience subliminale de l'*agent*,

III. — ensuite pour atteindre et impressionner la conscience subliminale du *percipient*, déceler les impressions qu'elle a reçues et les faire jaillir à la surface de la conscience normale. Quels sont les meilleurs moyens auxquels il faut avoir recours pour obtenir ce résultat ?

IV. — ... Quel rôle la télépathie peut-elle jouer dans les communications qu'on appelle « spirites » ?

M. de Vesme montrait en outre l'intérêt que présente la méthode imaginée par MM. Usher et Burt, c'est-à-dire de mettre l'agent comme le percipient en état de sommeil hypnotique.

Peut-être est-il bon, avant de poursuivre des essais dans cette voie, de passer en revue d'une manière générale les conditions nécessaires aux réussites.

On peut admettre comme démontré que la transmission de la pensée est fonction de la subconscience. Il en est de même de la clairvoyance. Mais à propos de ces deux facultés il ne me paraît pas inutile d'indiquer une opinion assez personnelle, accessoirement. A la suite de nombreuses expériences, j'ai cru m'apercevoir que certains sujets au moins font souvent de la clairvoyance sans le savoir en tentant des expériences de télépathie.

D'abord il est très difficile de réussir des expériences de télépathie quand on n'a pas prévenu le percipient qu'on essayait sur lui d'expérimenter ce phénomène, alors même qu'il paraît se trouver dans de bonnes conditions de réception : le sommeil normal par exemple. [Je sais bien qu'il y a des exceptions, mais elles sont assez rares et je ne suis pas bien sûr que le sujet n'était pas dans un état d'activité mentale continuellement dirigée vers l'agent (Cas. 2. *Les Hallucinations télépathiques*, page 33. Cas 6, 7, 13, 14, 15, 685, même ouvrage.)

Ensuite, le percipient reçoit parfois des chocs télépathiques qui ne lui étaient pas destinés. Mais surtout il arrive que le percipient, se mettant dans les mêmes conditions de passivité que s'il expérimentait avec un agent, peut percevoir la pensée, l'état d'âme d'une personne déterminée ayant intérêt à les lui cacher.

Il arrive enfin que pendant une série d'expériences télépathiques réussies, l'agent ayant oublié de se réveiller à l'heure fixée, le percipient perçoive au lieu d'un message la position du dormeur dans son lit, du lit dans une pièce et la disposition de celle-ci.

Personnellement, je suis porté à croire que la télesthésie joue un rôle important dans ces phénomènes et qu'elle en est même, peut-être, le seul facteur, bien qu'il soit possible encore d'interpréter ces cas au moyen de l'hypothèse télépathique. Aussi je ne partage pas les idées de MM. Usher et Burt touchant l'explication par « un *modus operandi* » purement physique, une onde cérébrale, éthérie, etc... Je sais que je me trouve en désaccord avec d'illustres psychistes, notamment notre maître le Dr Maxwell qui a donné ses raisons de croire la transmission matérielle. Le mieux est donc d'abandonner toute théorie pour ne s'occuper que des faits et d'étudier successivement les conditions expérimentales, ce qui nous mènera plus tard sans doute au problème spirite.

Rôle de l'Agent

Trouver les meilleurs moyens pour atteindre et faire fonctionner la « Subconscience » de l'Agent.

1° *Atteindre la « subconscience » de l'Agent.*

Le problème doit pouvoir être résolu par l'analyse psychologique. Deux hypothèses sont en présence :

L'image (visuelle, par exemple) d'un objet atteint-elle directement, dans l'état de veille, la conscience normale pour donner lieu à l'impression et à la sensation, puis de là passer à l'état de cliché-souvenir dans la « subconscience » ?

Ou bien l'image impressionne-t-elle directement la « subconscience » pour provoquer ensuite une sensation dans la conscience ?

Si cela est, l'image d'un objet atteint toujours la « subconscience » et ce premier problème se trouve résolu.

Il semble bien qu'il en est ainsi. L'impression doit se faire où se conserve le souvenir ; comme, d'une part, nous recevons des impressions inconsciemment et que, d'autre part, nous oublions des impressions conscientes qui se conservent pourtant à

l'état de souvenirs subconscients (ce dont nous sommes assurés puisque plus tard les unes et les autres peuvent devenir ou redevenir conscientes), il faut en conclure que l'impression se fait directement dans la « subconscience » de toutes les images des objets extérieurs. Les plus utiles seulement pénètrent dans la conscience normale précisément sous la forme de sensations.

J'en trouve la preuve dans le fait que lorsque notre attention volontaire est dirigée sur un objet déterminé nous n'en percevons pas moins inconsciemment les autres objets, qui étant inutiles au moment présent, ne pénètrent pas dans le champ de la conscience.

« Bratiolet raconte que, son attention étant tout entière à la transcription d'un manuscrit, il se crut poursuivi par un air de musique inconnue qui revenait constamment. Il finit par entendre un orgue de Barbarie qui jouait dans la rue. (*Les Images*, essai sur la mémoire et sur l'imagination, E. Peillaube 1910, page 8.)

L'impression d'une image auditive avait été d'abord subconsciente avant de devenir consciente. Je trouve dans mes notes un cas montrant une image visuelle provoquant encore une impression subconsciente avant une idée consciente.

Je sors de chez moi l'esprit fortement tendu vers des questions industrielles en rapport avec mon travail journalier ; pourtant je me prends à penser au Dr Azam, l'auteur du travail bien connu sur le dédoublement de la personnalité de Felida X. Cela me surprend, mais j'aperçois alors que je venais de passer devant l'usine du fabricant d'aéroplanes Anzani où ce nom est peint en grands caractères.

La très grande analogie entre les lettres formant les mots Azam et Anzani avait suffit pour faire naître une association d'idées par ressemblance dont le point de départ (l'impression visuelle) était resté subconsciente.

Ces phénomènes accidentels, faciles à observer, montrent bien le mécanisme de l'impression des images atteignant directement la subconscience.

2° Faire fonctionner la « subconscience » de l'Agent.

Il s'agit, en somme, de mettre sa subconscience en état d'activité particulièrement favorable à la production des phénomènes télépathiques. Y réussirons-nous par le sommeil? Cela parait douteux quand on pense que nous nous trouvons chaque jour endormis en même temps que d'autres personnes et que nous rêvons très différemment, ce qui tient probablement à la différence d'état existant entre les dormeurs aussi bien dans le sommeil normal que dans les sommeils artificiels ou hypnotiques. D'ailleurs on ne pourrait pas avoir plus contact dans un état que dans un autre avec sa subconscience : le rêve est un état de conscience approprié à l'homme endormi, état de conscience aussi différent de la subconscience que l'état de veille lui-même, puisque le rêveur est conscient de son rêve (1).

Pourrait-on, davantage, donner à l'Agent dans l'état de sommeil une image plus forte, en quelque sorte, que dans l'état de veille? Je ne le crois pas, puisque toutes les impressions subconscientes semblent avoir la même valeur, la force n'étant pas dans l'image mais dans la réaction subconsciente.

Et, en fait, en augmentant la force d'une image par l'attention volontaire, on n'a pas remarqué qu'on pouvait obtenir de meilleurs résultats. Cela se comprend d'autant plus aisément que la réaction subconsciente en est plutôt diminuée, toute l'activité dont nous sommes capables étant employée à transformer l'impression en sensation. Tout se passe comme si l'impression subconsciente se consumait en émettant la lumière qui nous la fait percevoir sous forme d'image consciente.

Donc, en faisant naître chez un agent endormi une impression subconsciente on ne fait que la pousser à se dépenser en toute liberté dans une hallucination exteriorisée, c'est-à-dire en pure perte. Pour lui donner son libre jeu d'activité supernormale il faudrait l'empêcher de se dépenser, l'empêcher de devenir consciente, la mettre dans les conditions inverses de la vie ordinaire où précisément ces facultés ne se manifestent pas : occuper l'esprit de l'agent, fixer son attention consciente pendant qu'on provoquera en lui l'impression à transmettre. Par exemple lui faire écouter un morceau de musique (le phonographe se prête bien à ces expériences), dans l'obscurité, tandis qu'on projettera sur un écran ou qu'on éclairera un temps très court, un objet ou une image destinée à l'impressionner subconsciemment.

L'intensité d'une impression subconsciente ne dépend pas seulement de ce qu'elle se trouve empêchée de se dépenser ; en fait on sait l'augmenter par l'élément-surprise.

Notre subconscience réagit d'autant plus qu'une impression nous surprend davantage. (*Annales des Sciences Psychiques*, 1900, Myers : De la cons-

(1) M. Warcollier touche ici à une question très importante, et lui donne une solution juste à notre avis, mais en se basant sur une donnée qui nous paraît discutable. Sans doute, le dormeur est conscient de son rêve ; le sujet hypnotisé est conscient de ce qu'il dit et fait, de ce qui se passe autour de lui ; mais cela pourrait s'expliquer par l'hypothèse que le siège de la conscience serait, dans le sommeil naturel ou hypnotique, transporté dans le champ de la subconscience. Seulement, s'il en était réellement ainsi, les idées oubliées, celles acquises subconsciemment, ou par les facultés supernormales qui sont l'apanage de la conscience subliminale, devraient se présenter, à tout moment, dans le sommeil, alors qu'elles ne se présentent qu'exceptionnellement, comme dans l'état de veille, par un jaillissement occasionnel. Donc, le sommeil naturel et celui hypnotique se passent bien *dans un état spécial de la conscience*, mais ne paraissent pas se passer *dans la subconscience ou la conscience subliminale*.

C. V.

cience subliminale. Expériences de provocation des post-images véridiques avant le sommeil pour le réveil. — *Le Rêve*, études et observations, MARCEL FOUCAULT. Alcan 1906. Quelles images reparaissent dans le rêve? p. 207 : « M. Mourly-Vold, professeur à l'Université de Christiania, provoquait des rêves à ses sujets en les faisant regarder avant de s'endormir, un objet qui leur avait été envoyé dans une « boîte à surprise. »)

La surprise agit surtout par l'émotion qu'elle provoque. On sait toute la puissance de l'émotion dans le rêve : sous forme de désirs ou de craintes c'est son élément important.

C'est encore l'émotion qui forme la cause principale de la généralité des phénomènes spontanés de télépathie sans lesquels on ne l'aurait jamais soupçonnée.

Il semblerait que la subconscience réagit surtout par l'émotion et que c'est bien en produisant une impression émotionnelle, c'est-à-dire une impression se dépensant plutôt en activité intérieure qu'extérieure, qu'on a le plus de chance de faire fonctionner supernormalement la subconscience de l'agent. Il serait donc bon de connaître avant d'utiliser une personne comme agent quelles sont les images susceptibles de l'émouvoir, à quel type (visuel, auditif) elle appartient et de combiner les conditions d'expérimentation : fixation de l'attention volontaire, surprise, image émotive, suivant ces données.

Rôle du percipient.

Atteindre et impressionner la subconscience du percipient. Déceler les impressions qu'elle a reçues et les faire jaillir à la surface de la conscience normale.

1° *Atteindre la subconscience du percipient.*

En premier lieu, il faut choisir un percipient de même nature psychique que l'agent aussi bien au point de vue émotif que de l'activité sensorielle, c'est-à-dire un type visuel, auditif, etc... suivant la nature de l'agent.

Ce rapport, en effet, ne peut que créer une sympathie qui pour des causes physiologiques ou psychiques semble être de première importance.

L'intensité de l'image obtenue en choisissant un percipient du type de l'image à transmettre ne fera que favoriser son apparition dans la conscience. (On sait que les images récentes apparaissent dans le rêve normal à cause de leur intensité.)

Le caractère émotionnel du percipient sera étudié par l'analyse de ses rêves ordinaires. En somme, les lois qui régissent l'apparition des images dans l'état de sommeil devront nous guider et nous inspirer.

2° *Déceler les impressions subconscientes.*

Nous sommes sur un terrain plus connu que pour l'Agent. Il faut que le sujet soit dans l'état d'aïdéie ou de monoidéisme, qu'il dorme ou qu'il sommeille. L'important est que l'image en apparaissant puisse atteindre tout son développement sans se heurter à d'autres. Tout cela se trouve réalisé dans le sommeil hypnotique ou semi-hypnotique quand le sujet est suffisamment isolé du bruit, de la lumière, etc... pour ne pas faire de rêves sensoriels.

L'image transmise apparaîtra sous forme de rêve, de vision interne ou d'hallucination, de pensée, de mots et sera la plupart du temps singulièrement déformée, ce dont il faut toujours tenir compte (j'ai étudié cette question en détail dans un article intitulé : « Perceptions supernormales erronées.)

3° *Constatation de l'apparition de l'image.*

Suivant les cas elle se fera par un tiers ou par le dormeur lui-même. Dans le sommeil hypnotique le sujet ayant reçu l'ordre de parler rêvera à haute voix ; dans les états semi-hypnotiques il aura conscience de l'apparition de l'image et la décrira, l'écrira ou la dessinera lui-même pendant ou après être sorti de son état de passivité. Dans les états médiumniques d'automatisme moteur le sujet la manifestera automatiquement.

R. WARCOLLIER.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Madame Annie Besant et le jeune J. Krishnamurti, à Paris

La Section française de la Société Théosophique est en liesse, au moment où nous écrivons ces lignes : sa présidente, Mme Annie Besant, est à Paris, après avoir visité Londres. Elle donne deux conférences réservées aux membres de la Société Théosophique, à la salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes; puis une conférence publique, le 15 juin, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, qui contient 2.500 personnes; le lendemain a lieu une réception pour les membres de la Société.

Bien que la méthode théosophique n'ait rien à voir avec celle expérimentale et scientifique, un assez grand nombre de théosophes s'occupent d'études psychiques; les dirigeants qui étaient absolument opposés à cela il y a quelques années encore commencent maintenant à l'admettre avec quelques restrictions :

La Théosophie — écrivait dernièrement Mme Besant elle-même — ayant une théorie de la vie et de la conscience basée sur une investigation très ancienne et très profonde de la nature, est capable d'offrir à la nouvelle Psychologie une théorie sérieuse dont elle semble parfois avoir grand besoin. Je dis « une théorie », parce que ses assertions ne peuvent être acceptées, au point où est la science actuellement, que comme théorie ou hypothèse. Mais si on présente une théorie dans laquelle peuvent être rangés les faits déjà connus et qui donnent une explication rationnelle de faits encore inexpliqués, si on offre une solution rationnelle de problèmes qui, en dehors de cette théorie sont insolubles, elle sera sûrement acceptée, ainsi que les faits qu'elle explique, et elle durera jusqu'à ce qu'on ait trouvé une meilleure explication et une solution encore plus près de la vérité.

Au point de vue scientifique, la théosophie a sur certaines autres grandes religions l'immense avantage que, n'étant qu'une forme du Bouddhisme et du Brahmisme, elle accepte en somme la grande théorie du monisme, hors duquel on ne voit pas de salut aujourd'hui, si on veut concilier les croyances religieuses avec les dernières constatations de la Science.

Au point de vue philosophique — ou plutôt religieux — la doctrine des théosophes est, dans son ensemble, très élevée, très intéressante : elle est commune à toutes les religions qui admettent la Métempsychose, la Réincarnation; elle est fondée sur l'évolution et le perfectionnement des êtres à travers des existences successives — d'où le retentissement de nos actes sur toute la suite de nos existences, notre passé étant le fondement de notre présent, et ce dernier de notre futur. Mais l'ensemble de cette doctrine se présente d'une façon harmonieuse, élaborée et élevée.

Quant à la psychologie théosophique, qui subdivise l'être humain en sept principes différents, elle n'a qu'un défaut, celui de ne pas être fondée sur une démonstration expérimentale.

Le trait caractéristique le plus accentué des théories théosophiques, pour ce qui se rapporte aux études psychiques, est sans doute la faculté qu'auraient certaines personnes de se plonger dans l'*astral*, à l'état de transe, ou même de veille; c'est de là que nous viennent les doctrines de cette religion, comme nous sont venues celles des prophètes et ascètes auxquels nous devons toutes les autres croyances religieuses. Mais ceci se passe, bien entendu, en dehors de tout contrôle — précisément comme pour Ezechiel, pour saint Jean écrivant l'Apocalypse, ou Mahomet écrivant le Coran.

D'abord, la Théosophie avait bien été basée sur les phénomènes médiumniques de Mme H. P. Blavatsky, mais ceux-ci ayant été discutés, mis en doute, niés, même, surtout par la fameuse enquête de la Société de Recherches Psychiques de Londres, on jugea plus prudent de les mettre de côté; au point de vue tactique, ce fut un excellent parti; tant qu'il ne s'agit que de théories, de dogmes, ne se basant sur rien de positif, il est facile de les faire accepter et malaisé d'en prouver les erreurs; mais lorsqu'on expérimente, on court le danger de voir s'écrouler l'admirable, mais fragile édifice. C'est pourquoi toutes les religions dogmatiques recommandent à leurs adeptes de ne pas expérimenter, leur défendent même l'expérimentation. La Théosophie a pour devise cette belle sentence : « Il n'y a pas de religion plus élevée que la Vérité », mais on n'a pas toujours le courage d'appliquer les belles maximes jusqu'au bout.

*
* *

La Société Théosophique vient de tenir son Assemblée Générale pour 1910 à Adyar, faubourg de Madras, dans l'Inde, dans le bel édifice qu'on appelle le « Quartier Général » de la Société, et qui est entouré de plusieurs autres édifices remarquables, dont une Ecole, etc. La France était représentée par le Secrétaire Général de la Section française, M. Charles Blech, à l'obligeance duquel nous devons la plupart des gravures que nous publions ici. Une centaine d'Européens et plus de 12.000 Hindous ont pris part à l'Assemblée Générale et aux réunions qui furent données à cette même occasion.

***

L'intérêt soulevé par la venue de Mme Annie Besant en Europe est augmenté cette fois par la curiosité que soulève le jeune J. KRISHNAMURTI, plus connu sous le pseudonyme d'ALCYONE. Il s'agit d'un jeune Hindou dont Mme Besant a raconté qu'il lui avait été confié naguère par sa famille pour compléter son éducation ; elle a ajouté que cet enfant était le sujet dont des recherches « véritablement occultes » (1) avaient décelé une partie du lointain passé. Mme A. Besant et C. W. Leadbeater, les deux plus grandes autorités actuelles de l'Ecole Théosophique, ont publié dans le *Theosophist*, qui paraît à Adyar, et qui est l'organe officiel de la Société, un récit des trente dernières incarnations de l'être si progressé qui est incarné actuellement dans le frêle corps de Krishnamurti. On nous raconte que plusieurs des personnes qui figurent dans les vies d'Alcyone se rencontrent aujourd'hui ou se sont rencontrées dans la Société Théosophique, en même temps qu'Alcyone lui-même, qui se présente encore au monde en qualité de « Porte-Drapeau de la Science Divine ». Nous reproduisons ici, à titre de curiosité, le commencement d'une de ses vies, afin qu'on puisse se rendre compte de l'importance qu'a la découverte faite par Mme Besant et M. Leadbeater par des moyens véritablement occultes.

(1) **Nous nous servons de l'expression du distingué directeur de la *Revue Théosophique*.**



Le Quartier Général de la Société Théosophique à Adyar.

QUATRIEME VIE D'ALCYONE

Vécue aux Indes, dans le district de Salem, de l'an 20.574 à l'an 20.465 av. J.-C.

Personnages ayant rempli des rôles dans cette vie.

VIRAJ, JUPITER, SATURNE, BRIHASPATI, VENUS } Grands Prêtres dans les sanctuaires.

MARS. — Roi. Sa femme, OSIRIS ; son fils, ORPHÉE ; son petit-fils, CETUS.

ALCYONE. — Son père, URANUS ; sa mère, MERCURE ; ses frères, DEMETER, ELSA ; ses sœurs, NEPTUNE, PROTÉE ; sa femme, PERSEE ; ses fils, HERCULE, MIZAR, POLARIS, PSYCHÉ, CANOPUS, CYGNUS ; ses filles, ARCTURSUS, BETELGEUSE, REGULUS, ARCOR, CAPRICORNE, FORMALHAUT.

HERCULE. — Sa femme, GEMINI ; ses fils, ÉRATO, AUSONIA, MÉLÉTÉ, CONCORDE ; ses filles, CAPELLA, SPICA, ANDROMÈDE, AURIGA.

MIZAR. — Sa femme, IRENE ; son fils, CASSIOPEE ; ses filles, ALTAIR, WENCES-

LAS, LETO, CENTAURE ; sa fille d'adoption, SOMA.

LYRE. — Prêtre (qui devint plus tard le philosophe Lao-tsé).

PALLAS. — Prêtre (qui devint plus tard le philosophe Platon).

ALCESTE. — Prêtre de Girnar. Sa femme, SIROUA ; ses fils, TOLOSE, ÉRIÈS.

PHOCEE. — Prêtre d'un temple dans les collines de Vindhya. Sa femme, PROCYON ; ses fils, ALASTOR, CANCER.

DÉMÉTER. — Sa femme, FIDÈS ; ses fils, TÉLÉMAQUE, GIMEL, DALETH ; sa fille, IPHIGÉNIE.



UN GROUPE DE THÉOSOPHES AYANT PRIS PART A LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, A ADYAR

On voit Alcyone assis devant Mme Besant; un peu plus à droite, le petit frère d'Alcyone, tenu par sa mère. Derrière celle-ci, M. Leadbeater. Le groupe est formé de personnes de différentes races. On reconnaît les Parsis à leur chapeau cylindrique : leurs femmes ont un type s'avoisinant à celui des Européennes. Les Brahmistes consacrés à Siva ou à Vishnou se distinguent par les signes verticaux ou horizontaux qu'ils portent sur leur front.

ELSA. — Sa femme, CALLIOPE ; son fils, PARTHENOPE ; ses filles, ALEPH, BETH.

CANOPUS. — Sa femme, GLAUCUS.

Cette vie de notre héros fut une vie de pèlerinage — un pèlerinage d'un genre tout à fait spécial, qui se prolongea durant plus d'un demi-siècle et lui fit parcourir des milliers de milles. Pourtant, ce ne fut qu'au milieu de sa vie qu'il commença ses voyages.

Une des caractéristiques les plus remarquables de cette série de vies réside dans leur durée anormale sur le plan physique. Tous ceux dont nous avons étudié les incarnations appartiennent à ce que l'on appelle les classes supérieures dont la vie a une durée moyenne supérieure à celle des classes inférieures. Par exemple, une liste de dix-sept vies d'Erato nous donne une moyenne, sur le plan physique, de 48 ans ; vingt-quatre vies d'Orion nous donnent une moyenne de 53 1/2, et dix-huit de Sirius une moyenne de 59 2/3, ce qui est déjà clairement au-dessus de la normale pour cette dernière ; mais la moyenne d'Alcyone n'est pas inférieure à 72,7 ! Effectivement, sauf lorsque sa vie fut tranchée par un accident, il fut rare qu'il n'atteignit pas les quatre-vingts ans que le Psalmiste indique comme la limite extrême des hommes de son époque ; il semble, en outre, qu'il ait toujours conservé son entière vigueur jusqu'à la fin de ces incarnations d'une longueur inusitée. Il nous reste à apprendre si c'était là une caractéristique individuelle ou celle d'un certain type.

Ce nouveau chapitre de notre histoire nous conduit encore dans le sud des Indes, mais cette fois dans ce qui constitue de nos jours le district de Salem où Uranus, le père d'Alcyone, était un important propriétaire foncier, une sorte de petit chef de tribu, qui pouvait se mettre à la tête d'un très respectable régiment de partisans et l'amener sous l'étendard de Mars, son seigneur suzerain. Uranus était un homme très courageux, très juste, et il exerça ses enfants à la pratique de ces deux vertus, leur enseignant que, faute de les posséder, un homme de la plus haute naissance se trouvait être inférieur à la personne la

plus commune qui les avait acquises. Il avait une nombreuse famille, au milieu de laquelle nous n'avons reconnu que Déméter et Elsa parmi les frères et Neptune et Protée parmi les sœurs.

Alcyone, qui naquit en l'an 20.574 av. J.-C., était un bel enfant aux manières engageantes, plein d'altruisme et profondément attaché à sa mère, Mercure. Son amour pour elle ne faiblit jamais tant qu'elle vécut et il n'accomplissait aucun acte important sans l'avoir consultée au préalable. Nous ne relevons rien qui mérite d'être spécialement noté dans notre histoire, durant son enfance et son adolescence. Il reçut ce que l'on appelait alors une bonne éducation ; à l'âge de vingt ans, il épousa Persée qui lui donna douze enfants. Ses fils furent Hercule, Mizar, Polaris, Psyché, Canopus et Cygnus ; ses filles, Arcturus, Bételgeuse, Régulus, Arcor, Capricorne et Formalhaut. Il avait un superbe intérieur et tout ce que la richesse peut donner, mais ses désirs le poussaient à vivre en ermite plutôt qu'en homme du monde, et sa mère encourageait cette tendance, tout en lui recommandant d'attendre que ses enfants fussent devenus adultes avant de les quitter.

Durant sa vie, Alcyone prit part à trois expéditions militaires. La première fois, il était un tout jeune homme et accompagna son père lorsque celui-ci se mit à la tête de son contingent de soldats, afin de combattre pour Mars. Au cours de cette campagne, il reçut une distinction honorifique pour des services signalés qu'il avait rendus. Lors de la seconde de ces expéditions, il était seul ; mais, quand il partit pour la troisième, il était accompagné de ses fils, et Hercule accomplit une action d'éclat sous les yeux de Mars qui était alors très âgé. A la suite de cette action d'éclat, Mars admit Hercule parmi ses gardes du corps, ce qui permit au jeune homme de lui rendre beaucoup de petits services.



Le Colonel OLCOTT, qui fut le cofondateur et le premier Président de la Société Théosophique.

Lorsque cette expédition prit fin, le roi fit appeler Alcyone et exprima le désir de voir Hercule assumer

les fonctions que remplissait son père dans le royaume. Alcyone répondit qu'il était de son devoir de se conformer toujours à la volonté du roi, mais qu'il se sentait encore tout à fait capable de continuer à le servir; le roi répondit :

— Non, cela ne sera pas possible, car lorsque vous rentrerez chez vous, vous constaterez que vous avez subi une grande perte, à la suite de laquelle vous ne combattrez plus pour moi durant cette vie, et la prochaine fois que vous visiterez cette ville, vous serez revêtu de la robe d'un saint homme, de celle d'un pèlerin.



Le jeune J. Krishnamurti (Alcyone)

— Que la volonté du roi s'accomplisse, dit Alcyone, mais, mort ou vif, je serai toujours à son service.

— Il est vrai que vous me servirez, répondit Mars, non seulement cette fois, mais souvent encore au cours des Kalpas futurs; cependant, votre service le plus signalé ne sera pas de combattre mes ennemis, mais de m'aider à fonder, dans l'avenir, un royaume qui durera des milliers d'années et les résultats qui seront dus à vos efforts, dans ce royaume futur, ne s'effaceront jamais.

Le roi le remercia ensuite et lui souhaita bon voyage.

. . . .

Nous avons reproduit ceci, bien entendu, uniquement pour donner une idée des croyances des théosophes, ou tout au moins de leurs chefs suprêmes.

Le jeune J. Krishnamurti est donc rené dans l'Inde en 1896, dans une famille de théosophes. On nous apprend que ses qualités exceptionnelles ont été reconnues aussitôt; il vit depuis quelque temps déjà à Adyar avec ses parents et son frère. « L'année dernière, après la vaste instruction qui lui a été octroyée par son Maître, Alcyone a obtenu le prix de ses efforts — nous disent les organes théosophes ; — il a acquis la victoire à laquelle il s'était consacré en l'année 588 avant le Christ, au pied du Bouddah : l'année dernière, à l'âge de 14 ans, en un jour de grande transcendence mondiale, on lui a accordé la clef de la Porte des Mystères : Alcyone a été initié. »

Il vient d'ailleurs de publier un petit ouvrage qui a été traduit aussi en français : *Aux pieds du Maitre.*

Un procès pour le testament d'une spirite

La presse parisienne vient de s'occuper d'un procès auquel donnait lieu la succession de Mme veuve Niolet, née Lamperière, morte en décembre 1908 léguant une grande partie de sa fortune — dont la totalité dépassait 400.000 francs — à plusieurs médiums, tireuses de cartes, etc., de son entourage. Cette succession était attaquée par la fille et le petit-fils de la testataire, Mme et M. Laurent, pour insanité d'esprit et captation.

Le point culminant de ce procès qui se déroula devant la première Chambre du Tribunal de la Seine, ont été les intéressantes conclusions prononcées par le ministère public, représenté par M. le substitut Gail.

En voici les passages essentiels :

... Ici nous abordons la partie la plus délicate de la question.

Que faut-il penser des sciences occultes? On conclut que par cela seul que Mme Niolet se livrait à la recherche des problèmes de l'au-delà, elle était atteinte d'aliénation mentale. Prenez-y garde! Si la forme bizarre, étrange, enfantine des communications des esprits peut amener sur vos lèvres un sourire quelque peu sceptique, gardez-vous de le transformer en un anathème jeté à la face de ceux qui croient à l'occultisme, et de briser, sous cette seule impression, les dispositions dernières d'un mort. S'il s'est trouvé des personnages peu scrupuleux qui, abusant de la crédulité des gens, se servent du spiritisme pour escroquer leurs semblables, devons-nous jeter la même réprobation sur ceux qui, honnêtement, en toute loyauté, se livrent à la recherche de l'avenir?

La science apporte, chaque jour, une surprise nouvelle. On eût traité de fous, il y a quelques siècles, ceux qui auraient affirmé pouvoir converser, à travers l'espace, avec des amis habitant à des centaines de kilomètres, sans que rien révélât aux yeux du public le mode de transmission. Sous l'inquisition, on les eût brûlés, pour l'édification de leurs semblables! Gardons-nous de tomber dans de tels excès.

S'il m'était permis de vous donner une impression

personnelle, après celle de savants dont on a invoqué les noms et l'autorité, je vous dirais qu'estimant qu'un magistrat doit tout connaître, j'ai eu autrefois la curiosité de me rendre compte de ce que pouvaient être les sciences occultes, et ce, dans des conditions de sincérité et de loyauté absolues.

J'ai gardé de ces expériences l'impression très nette qu'il y a là quelque chose de troublant qui échappe encore à la plupart de nos intelligences, insuffisamment affinées, mais qu'un esprit large et éclairé ne saurait méconnaître sans parti pris. Toujours est-il que j'en ai vu assez pour concevoir et admettre que d'autres, mieux préparés que moi, s'occupent activement de l'étude des sciences occultes.

J'en ai vu assez pour dire que nous ne pouvons nier certains phénomènes qui échappent encore à l'explication de notre intelligence, et c'est assez pour que nous puissions affirmer que le fait de se livrer à l'étude du spiritisme ne saurait équivaloir à une diminution, à un affaiblissement de l'intelligence.

M. le substitut Gail a conclu à la validité du testament de Mme Niolet.

Dans son jugement le tribunal, sous la présidence de M. Gibou, a estimé que les dispositions testamentaires de la *de cujus* étaient une œuvre consciente, et reconnu la validité du testament.

A détacher du jugement ces intéressantes considérations sur la pratique des sciences occultes :

Attendu que la captation qui peut faire annuler un testament doit avoir été pratiquée à l'aide de moyens illicites et frauduleux destinés à porter atteinte à la liberté morale de celui qui en souffre et à provoquer dans l'esprit du testateur une erreur absolue et déterminante de la donation ; qu'il ne suffit pas que la personne accusée de captation se soit bornée à s'emparer de la bienveillance du donataire à force de prévenances et d'amabilités, même en flattant et favorisant ses habitudes ou ses manies ;

Attendu que toutes les croyances religieuses, scientifiques ou philosophiques sont essentiellement respectables pourvu qu'elles soient sincères et de bonne foi, et qu'il n'appartient pas à des juges civils, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions ou croyances personnelles, de les railler, critiquer ou condamner, alors surtout que, comme dans l'espèce actuelle, elles ont eu surtout pour résultat d'atténuer pour une grand'mère la douleur résultant de la perte d'un petit-fils chéri ;

Attendu que la pratique des sciences occultes et du spiritisme ne saurait à elle seule suffire pour établir l'insanité d'esprit de la personne qui s'y livre :

Attendu que s'il est constant en fait que la dame Niolet s'est intéressée, depuis 1884, c'est-à-dire du vivant de son mari, aux sciences occultes, et a participé aux séances des congrès spirite et spiritualiste et à celles de la Société française d'études de phénomènes psychiques, il est non moins certain que le sieur Niolet avait la plus grande confiance dans l'intelligence et les capacités de sa femme, puisqu'il lui a confié jusqu'à sa mort, de 1881 à 1896, la gestion de sa fortune...

Toujours au sujet de ce procès, il est peut-être intéressant de signaler un article paru, le 6 juin, dans l'*Univers*, le journal qui fut dirigé longtemps par Louis Veuillot, et qui reste le représentant autorisé du plus pur cléricalisme. Après avoir résumé la péroraison de M. du Gail et le jugement du Tribunal, l'auteur de cet article, M. Arthur Loth, écrit :

En somme, l'organe du ministère public avait raison et le tribunal a bien jugé. La recherche des problèmes dont s'occupe l'occultisme, et surtout la pratique du spiritisme peuvent être dangereuses pour l'esprit, comme on le voit tous les jours, mais elles ne dénotent pas nécessairement la perte de la raison chez ceux qui s'y adonnent. Il y a des savants d'une intelligence sûre, des philosophes, des théologiens à l'esprit très solide, qui ont abordé, sans aucun détriment pour leur raison, l'étude des sciences occultes. Certains s'y sont peut-être trop laissé prendre, ceux-ci croyant trouver dans les faits d'ordre immatériel relevant de l'occultisme la condamnation du matérialisme et un témoignage nouveau et précieux en faveur du surnaturel, ceux-là voulant chercher dans la théorie occultiste elle-même des raisons de tout ramener à la science positive et une explication plus compréhensible de tous les phénomènes matériels et moraux de la nature et de l'homme.

Il n'en reste pas moins qu'il y a là un objet d'études très légitime et qui peut tenter des esprits sérieux. Toute supercherie, tout charlatanisme mis à part, l'occultisme, comme on l'appelle, offre un certain nombre de phénomènes certains et d'autant plus troublants qu'ils sont restés jusqu'ici inexpliqués. L'évocation des esprits, la magie, la divination, les obsessions et possessions démoniaques, et tous les phénomènes d'ordre surnaturel, extases, bilocation, miracles, rentrent plus spécialement dans le domaine de la théologie et ce n'est pas de ces faits-là qu'il appartient à la science positive et expérimentale de s'occuper.

Mais combien d'autres faits qui ne paraissent pas sortir de l'ordre naturel et qui n'en sont pas moins surprenants, mystérieux ! La science est loin encore de les avoir expliqués et ils restent comme des problèmes qui semblent défier toutes les solutions de la raison humaine.

La mort du Dr Chazarain.
Quelques-unes de ses expériences.

On annonce la mort, à Paris, du Dr L. Th. Chazarain. Il avait atteint l'âge de 82 ans. Il s'occupait de spiritisme dès 1881, quand il assista, avec le colonel Devoluet, le Dr Dupouy et plusieurs autres personnes, aux séances médiumniques organisées par

M. le Dr Puel, directeur de la *Revue des Sciences Psychiques*. Mais ce qui constitua le plus important événement de sa vie de chercheur fut la série de séances qui s'étendit d'octobre 1883 à juin 1884, auxquelles il assista en même temps que M. Bloume, chef de bureau au ministère de la Guerre; M. C. Joly, ingénieur; le Dr Fl...; Mme Rufina Nœggerath, etc., et plus tard MM. Chaigneau, Hugo d'Alésy, G. Delanne, Ch. Fauvety, et d'autres personnes. Le médium était Mme Bablin.

Au moment même où le Dr Chazarain mourait, la Librairie des Sciences Psychiques (1) publiait un livre qu'il venait d'écrire au sujet de ces séances, avec le titre de : *Matérialisations peu connues, observées à Paris, avec, pour quelques-unes, vue simultanée du médium et des formes matérialisées, et très belles communications écrites par ces dernières sous les yeux des assistants*. Un titre long et un peu naïf, qui rappelle celui de certaines anciennes vies de Saints. Le médium, Mme Bablin, fut pris en flagrant délit de fraude — consciente ou inconsciente — l'année suivante, à Bruxelles; ce fut la fin de sa carrière. Malgré cela, il est fort possible que les phénomènes de Paris aient été au moins partiellement authentiques. Dans la séance du 23 novembre 1883 — si le récit du Dr Chazarain est exact — une des formes matérialisées, en demi-lumière, conduisit, une à une, en les tenant par la main, toutes les personnes présentes devant le sujet entrancé. Toutes constatèrent qu'elle était attachée, comme au début de la séance, sur son fauteuil fixe, à l'aide de solides liens, dont les nœuds étaient plombés. Plusieurs d'entre les expérimentateurs purent, après l'avoir bien vue, la toucher.

Parmi les faits spirites qui firent le plus d'impression à M. Chazarain se place l'extraordinaire événement suivant, qu'il a raconté en son temps dans le journal *Le Spiritisme*, et plus tard dans *Les Pionniers du Spiritisme en France*, et au moins cent fois dans le salon de la regrettée « Bonne-Maman », Mme R. Nœggerath, et ailleurs, à l'édification des adeptes. Il s'agit de deux chapelets mis dans le cercueil d'un enfant en présence d'un médium et rendus deux jours après l'inhumation.

Voici le récit que le Dr Chazarain lui-même a donné de ce fait, de la bonne observation duquel nous ne nous rendons naturellement pas garants :

L'expérience fut faite dans les conditions qui suivent : le jour de la mort de l'enfant (2), la mère, Mme F..., qui était très hypnotisable et médium typtologue, évoqua son esprit, désireuse d'en obtenir communication par la table, en présence de Mme D..., une de mes clientes, dont elle était la bonne et chez qui l'enfant était mort (rue Baudin). La communication obtenue, en partie devant moi, fut celle-ci : « Ne me pleurez pas ; par vos larmes vous troublez mon bonheur. Je veux vous faire un plaisir : je sais que vous désirez voir des phénomènes physiques, et je vais essayer d'en produire un : vous avez mis un chapelet sur mon corps ; eh bien, placez-le dans mon cercueil et je vous le rendrai. »

Il fut convenu que je prendrais toutes les précautions nécessaires pour que les résultats obtenus ne puissent pas être contestés, que, pour cela, je marquerais le chapelet comme je voudrais, et que je ferais ensuite visser le couvercle du cercueil sans le perdre de vue. C'est ce que je fis.

Avant l'opération du vissage, je marquai le chapelet d'une manière à laquelle personne ne s'attendait : je fixai à un de ses anneaux, avec du fil de fer, un bouton en cuivre, de forme sphérique, sur lequel j'avais tracé, avec une lime, deux sillons profonds formant une croix.

A ce chapelet ainsi marqué, j'en avais joint un autre, de forme différente et portant une autre marque, que mes filles m'avaient donné dans ce but.

Après le vissage du couvercle du cercueil, je ne quittai plus celui-ci des yeux, et je le suivis à l'église (celle de Saint-Vincent-de-Paul), où fut célébré le service religieux et d'où le corps fut porté, pour y être inhumé de suite, au cimetière du Père-Lachaise.

C'était un samedi. Le soir du même jour, la mère crut voir le fantôme de son enfant lui souriant en lui montrant les deux chapelets.

Le lundi, à onze heures, elle était avec Mme Daumas, dans une chambre de l'appartement, quand toutes deux virent simultanément quelque chose de blanc se détacher du plafond et *descendre lentement* jusqu'à terre en décrivant une spirale. Elles ramassèrent aussitôt cette petite masse blanche. C'était le premier chapelet, entouré d'un peu de ouate sentant le cadavre et portant un bouton métallique. (Le corps de l'enfant avait été entouré de ouate.)

Elles coururent aussitôt chez moi pour me le montrer, et je pus m'assurer que chapelet et bouton étaient bien ceux que j'avais déposés dans la bière.

Le mercredi matin, à la même heure, le second chapelet fut restitué de la même manière.

Le médium Bailey à Londres

L'arrivée de Mr Charles Bailey à Londres a provoqué une assez grande curiosité chez les spirites anglais. Des spirites français ont, d'ailleurs, passé tout exprès la Manche pour assister à quelques séances du médium australien, mais ils ne paraissent pas en avoir tous rapporté une impression très enthousiaste ; ils se plaignent surtout de l'insuffisance du contrôle.

Il paraît que c'est aussi l'impression qui prédomine dans les cercles spirites anglais plus cultivés, si nous devons en juger par la lettre suivante que publie dans *Light* le Dr Abraham Wallace, l'un des

(1) 42, Rue Saint-Jacques, Paris. Le volume dont nous parlons ici coûte 3 fr. 50.

(2) Cet enfant avait six mois.

membres les plus distingués, non pas uniquement de la London Spiritualist Alliance, mais aussi de la S. P. R. Voici cette lettre qui porte la date du 18 mai dernier.

J'ai été, la semaine dernière, l'un des assistants à la première séance donnée par M. Charles Bailey depuis son retour en Angleterre. La réunion a été très intéressante, d'autant plus que les « guides » de M. Bailey donnèrent quelques conseils édifiants; mais pour ce qui se rapporte à la démonstration de cette forme de médiumnité à laquelle est associé son nom, à savoir le transport d'objets lointains et le « passage de la matière à travers la matière », elle n'a pas été convaincante. Il y avait une complète absence de ce que nous appelons des « conditions de contrôle », bien que les guides m'eussent demandé de fouiller le médium — ce que je fis. Les résultats de la séance, bien qu'assez surprenants, ne furent pas du tout probants. Sous le contrôle d'un Hindou qui parlait un mauvais anglais, et durant une période de complète obscurité, un morceau de terre humide de quatre pouces environ de diamètre — censé venir de France — fut placé sur la table; ayant été examiné immédiatement après, on constata qu'il contenait quatre instruments paléolithiques en silex. Un de ces objets m'a été donné par le guide, et je l'ai fait examiner par l'une des meilleures autorités en la matière qui soient à Londres; elle le jugea un bon spécimen de silex venant de la Dordogne, en France, où l'on trouve ces silex préhistoriques; mais il n'est pas difficile de s'en procurer à Londres.

Combien ces résultats auraient été plus satisfaisants s'ils avaient été obtenus par une commission choisie et sympathique au médium, et que celui-ci se fût trouvé dans un cabinet comme celui qui est dans les bureaux du *Light!* J'espère que la London Spiritualist Alliance invitera M. Bailey à donner de bonnes séances de contrôle, surtout dans son cabinet, en lui procurant ainsi l'opportunité de prouver ces facultés médiumniques qu'il paraît avoir souvent montrées en Australie.

Je suis disposé à contribuer à une souscription dans ce but, et je suis sûr que plusieurs personnes qui s'intéressent au mouvement spirite s'efforceront de s'assurer les services de M. Bailey.

Pour la fondation d'une chaire de Spiritisme à San Francisco

Un quotidien de San-Francisco, le *Bulletin*, annonce dans son numéro du 1er mai que M. T.-W. Stanford, de Melbourne (Australie), a donné à la Stanford University, de la capitale de la Californie, une somme de 50.000 dollars (250.000 fr.) pour qu'on y fonde une chaire de spiritisme. L'Université en question a été fondée par le frère de M. T.-W. Stanford; ce dernier est très connu parmi les spirites pour l'appui qu'il a toujours donné au médium Charles Bailey; il vient d'ailleurs de présenter à l'Université de San-Francisco des tablettes, des monnaies, des anciens manuscrits, qui auraient été « apportés » dans les séances que ce médium a données à Melbourne. M. Stanford, à ce qu'on affirme, aurait déclaré aux autorités de l'Université être prêt à donner un million de dollars pour les recherches spirites.

AU MILIEU DES REVUES

La médiumnité musicale de G. Aubert exposée par lui-même

Peu de spirites en France n'ont entendu parler de la médiumnité de M. Georges Aubert (un pseudonyme); peu de spirites à Paris ne l'ont entendu jouer du piano, dans une des auditions auxquelles il se prête avec une amabilité parfaite et dévouée. Mais justement pour cela on ne peut apprendre qu'avec le plus vif intérêt ce que ce médium dit de ses facultés psychiques si remarquables, dans les derniers numéros de la *Revue du Spiritisme*.

Et d'abord, Mr. G. Aubert raconte comment sa médiumnité se manifesta en lui.

Après avoir passé son baccalauréat ès-sciences, il entra dans une des grandes écoles françaises dont il sortit diplômé en 1896. Le père de M. Aubert commença à s'occuper de spiritisme en 1890, quand il perdit un ami qui lui était très cher, et se laissa entraîner par M. E. D., un spirite très connu à Paris, sous-directeur d'un grand établissement artistique de l'Etat, à assister à quelques séances médiumniques privées qui lui firent la plus grande impression.

Vers le mois de juillet 1891, l'esprit de Méhul qui se manifestait déjà depuis quelque temps nous dit cette phrase au moyen de la table : « Que Georges se mette donc au piano, il jouera sous mon influence. » Mon père, qui n'avait jamais entendu parler d'aucune manifestation analogue, demanda alors : « Mais comment donc faut-il qu'il se mette au piano? »

« Mais comme tout le monde, répondit Méhul, les mains sur le clavier, et qu'il attende. »

Nous nous levons tous, mon père, ma mère, ma grand'mère et moi, et entrons dans le salon.

Je me dirige vers le piano dont nous avions allumé les lampes, et m'installant comme l'avait dit Méhul, j'attends.

Mais au bout d'un quart d'heure, ne voyant rien se produire, mon père dit : « Ce n'est pas possible, il doit y avoir erreur de communication, retournons donc dans la salle à manger. »

Nous voici donc derechef autour de la table ; immédiatement celle-ci se remet à tourner et Méhul reproduit textuellement sa communication, en ajoutant cependant cette phrase, sur laquelle je ne saurais trop appuyer : « Il faut que vous éteigniez les lampes, car les rayons lumineux forment obstacle à la manifestation. »

Vite nous nous précipitons à nouveau vers le salon, nous éteignons tout et me voilà dans l'obscurité la plus profonde, devant un instrument, livré complètement à l'influence de l'au-delà.

Vous me demandez peut-être quelles furent, à ce moment, les impressions que je ressentis? Je vous avouerai qu'une certaine appréhension s'était emparée de moi ; et, malgré tous les phénomènes physiques auxquels il m'avait été donné d'assister, une certaine crainte m'envahissait.

Qu'allait-il se passer?

Mon Dieu, ce fut bien simple, quoique bizarre pour moi.

Tout à coup, je sentis que mes mains s'engourdissaient. De plus en plus la sensation du clavier sous mes doigts disparaissait, et je fus tout surpris d'entendre résonner avec force un magnifique accord, car je ne sentais plus du tout les touches.

Je me rendis compte de suite que mes mains étaient insensibilisées, car mes bras remuaient en suivant la suite des notes, mais le tact manuel était aboli.

M. Aubert père voulut alors s'efforcer d'obtenir à son tour des phénomènes, et avec la ténacité d'un Breton qu'il était, tous les soirs, pendant trois mois environ, il se mit devant la table de la salle à manger avec sa femme, sa mère, et son fils. Pendant trois mois, vous lisez bien tous les soirs — et cela pendant au moins deux heures. Et pendant trois mois, ce fut le silence le plus absolu, l'inertie du bois la plus complète ; mais enfin, un beau soir, tout à coup, la table se mit à tourner avec une violence rare, renversant les chaises, bousculant les expérimentateurs, se soulevant dans tous les sens ; enfin, ayant l'air de dire : « Eh bien, mes amis, vous en vouliez, en voilà ».

On commença un peu de conversation avec l'intelligence qui faisait mouvoir la table ; on lui demanda quel était le médium. « C'est Georges », fut la réponse.

A dater de cette époque, la médiumnité du jeune homme se développa d'une façon extraordinaire. On obtint, outre aux mouvements des tables et d'autres objets, de l'écriture directe, des coups frappés sur tous points demandés, des bruits de toute sorte, etc.

Nous laissons ici la parole à M. Georges Aubert :

La surprise, la joie surtout, furent complètes pour nous.

Méhul ouvrit donc l'ère de ces phénomènes musicaux, et dès le début on put remarquer la netteté, la justesse et la mesure correcte de ce qui était joué.

A dater de ce jour, et quelquefois pendant quelques heures de suite, sans grande fatigue, je me mettais au piano au moins deux ou trois fois par semaine, et j'avouerai, sans vouloir préjuger de la valeur musicale des morceaux ainsi produits, que, loin d'être une corvée pour moi, c'était un véritable plaisir que de me livrer ainsi aux esprits de nos grands musiciens disparus. Les citerai-je tous? Je ne pourrais. Ce qui doit être remarqué, cependant, c'est que ce furent surtout les classiques qui tinrent nos séances — ce qui n'a rien d'étonnant, mon père et ma mère étant tous deux d'excellents musiciens (1). En tête Beethoven, puis Mendelssohn, Mozart, Wagner, Bach, Schubert, Schumann, Méhul, Félicien David, Stradella, Rameau, Chopin, Liszt, Berlioz, etc., etc.

Ces manifestations durèrent de 1891 à 1904, c'est-à-dire pendant treize ans, dans un petit cercle d'amis ; ensuite Mr E. D. parvint heureusement à convaincre Mr Aubert père qu'il était regrettable que ces faits restassent ignorés de tous, et il prit l'initiative de signaler le médium à M. Delanne ; celui-ci, naturellement, répondit aussitôt ,et quelque temps après, il pouvait présenter le musicien phénoménal à une séance publique qu'eut lieu au commencement de 1905. Depuis, M. Georges Aubert s'est fait entendre plusieurs fois en des réunions publiques devant des centaines de personnes.

Il faut dire ici que l'obscurité de la pièce n'était plus nécessaire et depuis déjà 1902, il jouait en pleine lumière.

∴

Dans la deuxième partie de son article, qui n'est pas la moins intéressante, M. G. Aubert répond aux objections qu'il prévoit devoir surgir de toutes parts. En effet, il est assez naturel que la majorité des auditeurs ne devaient pas pouvoir s'empêcher de dire : « Ce monsieur-là est extraordinaire, mais c'est certainement un musicien hors ligne et qui travaille au

(1) Si, comme M. Georges Aubert le suppose, le phénomène est réellement *spirite*, le fait que le père et la mère du médium sont d'excellents musiciens ne prouve, ni pourquoi sa musique semble faite surtout par des classiques, ni autre chose. Mais ce même fait peut contribuer à expliquer certaines choses, si le phénomène est considéré autrement que par l'hypothèse spirite. — Note de la R.

moins quatre heures par jour; c'est un malin, car il chosit une porte d'à côté pour faire entendre ses œuvres. »

A cela, le médium répond, d'abord, qu'il n'a appris, ni l'harmonie, ni la composition, ni la fugue, ni le contre-point, et que, si, personnellement, à l'état normal, il joue du piano d'une façon moins que moyenne, il y a en tous les cas une grande différence entre un compositeur et un exécutant. Il reconnaît, toutefois, que ces assertions ne prouvent rien. Aussi, passe-t-il sans plus à la seconde réponse. Il s'agit des expérimentations faites sur lui à l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé à Paris, par plusieurs physiologistes, médecins et savants, et ceci pendant deux mois.

M. Georges Aubert a fort sagement agi en se soumettant à ces expériences; on peut seulement reprocher à sa mentalité spirite, (qui est celle des personnes qui l'entourent et qui ont de l'influence sur lui), de ne pas comprendre que, *lorsqu'on examine un médium et qu'on prend toutes les mesures nécessaires pour s'assurer de la réalité des phénomènes qu'il présente, loin de prendre envers lui une attitude hostile, on lui rend un service, ainsi que d'ailleurs aux sciences métapsychiques, en répondant d'avance et en détruisant toutes les objections auxquelles sans cela, on laisserait la porte ouverte.* Voici donc comment s'exprime M. G. Aubert envers les savants en question.

Naturellement, la première chose à faire pour ces messieurs de l'Institut psychologique était d'essayer de me prendre en flagrant délit d'imposture.

Donc, comme je prétendais à l'existence d'une insensibilité complète des mains et de l'avant-bras, c'est à ce phénomène qu'ils s'attaquèrent d'abord.

M'ayant invité à m'asseoir devant le piano, ils me demandèrent la permission de me *bander les yeux*. J'acquiesçai immédiatement à leur désir et me mis ensuite en la position ordinaire de tout pianiste se préparant à exécuter un morceau. J'attendis alors patiemment jusqu'au moment où je pus annoncer à l'expérimentateur que l'insensibilité était survenue.

Ce monsieur me dit alors : « Attention, monsieur Aubert, je vais vous piquer la main gauche. »

Aucun mouvement de ma part ne décela une sensibilité quelconque puisque je ne sentis rien.

Mais je sus, *après que l'expérience fut plusieurs fois renouvelée*, que ce monsieur avait voulu me tromper, car en me prévenant d'une piqûre à la main gauche, il me piquait à la main droite. Vous comprendrez sans peine qu'un simulateur, portant son attention sur la main gauche qu'on lui disait devoir être atteinte, n'aurait pu masquer un mouvement de surprise instinctif, puisque c'était la main droite qu'on lui piquait. Ceci était l'expérience simple et classique. Mais plusieurs fois, dans la suite, au courant des expérimentations, ils la renouvelèrent en la compliquant. En effet, vous savez que l'œil est un organe d'une extrême sensibilité et qu'il est, en quelque sorte, le miroir des impressions nerveuses internes. La peur d'une souffrance quelconque et l'existence même de cette souffrance amène des mouvements très nets de dilatation de la pupille.

C'est sur ce principe que fut basé l'essai suivant : une bougie allumée était approchée de mes yeux, ce qui provoquait la contraction maxima de la pupille.

A ce moment, en me prévenant ou non, on me piquait l'une des mains. Il est évident que si j'avais eu la crainte de la piqûre et si j'en avais eu conscience, un mouvement de la pupille aurait été très facilement décelé, si minime ait-il été, et dans ce cas ma mauvaise foi était démontrée.

Eh bien, malgré de nombreuses tentatives dans ce sens, toutes ont été probantes pour la démonstration de l'exactitude du fait que j'annonçais, c'est-à-dire mon insensibilité.

J'en ai tout au moins retiré cette conclusion, car s'il en eût été autrement, il était de toute logique que les recherches sur mon cas eussent été immédiatement interrompues.

C'est le contraire qui eut lieu, et je dois insister sur l'inlassable patience de mes expérimentateurs, qui n'eut d'ailleurs d'égale que la mienne, et ceci pendant deux mois, comme je l'ai dit plus haut. Une fois cette insensibilité des mains et des avant-bras indéniablement prouvée, on passa ensuite à l'étude de mon état physiologique.

Ici, je dois faire remarquer que dans la plupart des cas, nos savants ont toujours comme principe de considérer un médium comme un malade, un hypernerveux, un disloqué, en un mot, dans toutes ses fonctions de relation.

Il devenait donc nécessaire, puisque je n'étais pas un farceur, de prouver que j'étais malade, et ici se classe toute une série d'expériences très intéressantes.

Et la conclusion fut que je ne présentais aucun symptôme d'une tare physiologique quelconque. Cela devenait certainement très ennuyeux. Comment? voilà un médium de bonne foi, qui obtient un phénomène curieux et qui n'est malade ni des yeux, ni des oreilles, ni du système nerveux, ni du cœur, ni du poumon, car les deux organes furent aussi examinés!

Alors tous les moyens possibles furent mis en œuvre pour prouver que les faits présentés par mon intermédiaire étaient néanmoins sous la dépendance de mon cerveau et, qu'en somme, il n'y avait que simple automatisme et que les morceaux joués de cette façon ne pouvaient être qu'une réminiscence inconsciente de morceaux musicaux déjà entendus (1).

Si cette dépendance avait été prouvée, c'en était fait de l'origine spirite que M. G. Delanne et nous tous attribuions aux merveilleuses choses que nous entendions.

(1) N'est-elle pas déplorable cette tendance à toujours interpréter le contrôle comme un acte d'hostilité ? Il fallait prouver que le M. G. Aubert ne jouait pas d'une manière consciente : c'était ce qu'il affirmait lui-même. On l'a prouvé ; on a rendu par là un service au médium et à la science psychique — et M. Aubert s'ingénie à donner une interprétation hostile à ces expériences que les spirites n'avaient pas su imaginer. (N.D.L.R.)

Quatre moyens furent employés pour lutter contre l'exécution musicale :

1° La lecture; 2° le calcul; 3° la conversation; 4° l'audition.

Je dois dire ici que beaucoup des morceaux qui furent produits par moi pendant deux mois furent enregistrés au moyen de deux phonographes Pathé, dont les cylindres métallisés font actuellement partie de la collection de l'Institut psychologique.

Ces cylindres peuvent donc faire foi de la façon dont furent exécutés les différents morceaux, d'autant plus qu'une sténographe placée dans la salle, à chaque séance, prenait note de toutes les conversations et des différentes conditions d'expérience. Etant données ces précautions, voici en quoi ont consisté les quatre moyens dont je parlais tout à l'heure.

LA LECTURE : *Pendant l'exécution d'un morceau*, il fut placé, sur le pupitre, un article de journal traitant de tuberculose. L'expérimentateur me demanda alors de lire cet article à haute et intelligible voix. Ce que je fis sans me faire prier et sans éprouver de difficulté. Plusieurs fois cette expérience fut renouvelée et la pièce musicale commencée continua imperturbablement, sans interruption dans la justesse, la mesure, le style et les nuances.

LE CALCUL : Toujours placé dans les mêmes conditions, il me fut posé des opérations à résoudre mentalement : addition, soustraction, multiplication et division.

Toujours aussi merveilleusement le phénomène se déroula.

LA CONVERSATION : Ici, ce furent des conversations suivies que j'eus à soutenir avec un quelconque des auditeurs, sur n'importe quel sujet et à n'importe quel moment; soit prévenu, soit par surprise.

Et toujours l'influence musicale se manifesta dans toute sa plénitude.

Enfin et surtout l'AUDITION : Cette expérience, très bien conçue, aurait infailliblement réussi si : 1° j'avais été de mauvaise foi et très exercé aux différentes embûches pouvant m'être tendues; 2° si mon cerveau avait commandé en si peu que ce soit, et même inconsciemment, le phénomène.

Deux phonographes furent placés derrière soi, avec chacun un tube auditif en caoutchouc. Dans mon oreille droite, on devait introduire le tube du phonographe droit, dont le cylindre allait reproduire la marche des trompettes d'Aïda. Dans mon oreille gauche, on devait fixer le tube du phonographe gauche, dont le cylindre en tournant allait me faire entendre la Marche indienne de Sellénik.

En position habituelle devant le piano, je commençai alors une sorte de barcarolle, jouée par l'esprit de Mendelssohn. Ce morceau, je me le rappelle exactement, car, véritablement, c'est cette expérience tentée sur moi qui m'a le plus frappé.

Après quelques mesures exécutées, je sentis l'introduction des deux tubes auditifs et j'entendis, à partir de ce moment, retentir dans mon cerveau le plus épouvantable concert, la plus inexprimable cacophonie qui ait jamais pu exister dans notre monde. Mettez-vous à ma place et figurez-vous bien qu'à droite vous entendez l'éclatante fanfare d'Aïda et à gauche la douce marche de Sellénik. S'il vous est possible de pouvoir jouer, pendant ce temps, un morceau de piano que vous improvisez, vous m'étonnerez beaucoup.

En tous les cas, pendant que les influences supposées de mon cerveau étaient ainsi soumises à une si dure épreuve, la barcarolle, improvisée par Mendelssohn, n'en subissait aucun changement.

Et cependant le style de deux marches militaires n'a rien de commun avec une barcarolle.

Je vous avouerai franchement qu'à dater de ce jour mes expérimentateurs ne surent à quel saint se vouer, car ils étaient forcés de reconnaître l'existence d'une influence extérieure, intelligente, indépendante et se manifestant en toute liberté, malgré les obstacles qu'ils accumulaient contre son action.

Je vous avouerai encore que là j'éprouvai la plus grande joie morale de mon existence de médium, car enfin j'étais reconnu indiscutablement droit et franc comme l'or...

Ceci se passait vers le mois de mai.

Donc, de la fin du mois de février au commencement du mois de mai, plusieurs savants de l'Institut psychologique m'ont retourné sur toutes les coutures, ont cherché partout le défaut de la cuirasse, et après avoir assisté à la séance des deux phonographes qui, pour moi, est la plus typique, devinez-vous leur conclusion?

Ces messieurs, qui auraient bien pu tout au moins me faire connaître leurs déductions, ne m'ont jamais donné signe de vie.

J'ai bien entendu parler qu'ils n'auraient pas voulu changer leur opinion et maintenaient leur théorie de l'automatisme inconscient...

Si les reproches que M. G. Aubert adresse, plus haut, à quelques membres de l'Institut Général Psychologique ne sont fondés que sur une interprétation défavorable qu'il se plaît de donner à leurs expériences, qui devaient pourtant lui procurer « la plus grande joie morale de son existence de médium », il semble bien qu'il a raison de se plaindre du silence que ces messieurs ont gardé depuis. Tout le monde, dans les milieux spirites et psychiques de Paris, connaît les expériences en question et leur réussite favorable au médium : il a toujours été un objet de surprise de les voir rester inédites pour laisser un peu plus d'espace aux élucubrations sur la psychologie des actines, des grenouilles et des perroquets. S'il y avait quelque raison pour ne pas publier le résultat de ces expériences, il fallait la faire connaître, au lieu de fournir quelque argument à la *sophophobie* des spirites qui passent leur temps à exalter l'importance que l'autorité des savants donne aux phénomènes psychiques, et à débiner les savants dans leurs cénacles privés, oubliant alors les Crookes, les Lombroso, etc., dont les noms se reproduisent si souvent sous leurs

plumes, pour ne se souvenir que de ce que les savants de l'I. G. P. ont fait, et n'ont pas publié.

M. Georges Aubert, qui paraît être un spirite enthousiaste, s'imagine que ces messieurs de l'Institut Psychologique se préoccupaient surtout de trouver un moyen d'écarter l'explication spirite. En réalité, c'est la constatation des faits que les préoccupaient, l'hypothèse qui doit les expliquer n'étant pas, à proprement parler, du ressort de la science. Et le cas de M. Aubert, pour tout psychologue, est loin d'être manifestement spirite.

On sait que nous pouvons faire subconsciemment à peu près les mêmes choses que nous faisons consciemment : dans le somnambulisme naturel, ou dans l'état hypnotique, un sujet fait même bien des choses mieux qu'il ne les ferait à l'état de veille. On peut en dire autant pour ce qui est fait automatiquement durant une simple dissociation de la personnalité; aucun spirite cultivé ne le conteste. Or il y a des personnes exceptionnellement douées qui, sans même connaître les notes musicales, ont appris toutes seules à jouer fort bien divers instruments et à improviser d'une façon remarquable. Cela se manifeste parfois même en des enfants d'un âge très tendre; on en connaît de nombreux exemples. M. Aubert doit être un de ces êtres exceptionnellement doués par leur hérédité, par leur nature — peut-être par autre chose encore.

Ceci est loin d'être étrange; il est, au contraire, absolument dans l'ordre des choses connues, bien que nous ne parvenions pas à nous l'expliquer entièrement. Mais cette idée de Rameau, Beethoven, Stradella, Méhul, etc., qui viennent successivement prendre place dans le corps du médium, dont il font jouer les tendons et les muscles comme les mécanismes intérieurs d'un piano — cette idée est tellement extravagante, pour ne pas dire autre chose, qu'elle ne résiste pas à quelques instants de réflexion.

M. Aubert paraît y tenir. Il a probablement tort, même au point de vue du légitime amour propre du médium. Une table, une planchette ne sont pas admirables si elles se meuvent sous l'impulsion des esprits. M. Aubert ne le serait pas davantage. Ce qui est admirable en lui, c'est son intelligence inconsciemment musicale : cette faculté qui est bien à lui, et qui lui vient peut-être — qui sait? — d'une manière qui se rattache à l'hypothèse de la préexistence de l'âme. Il est facile d'expliquer par l'intervention des esprits tout ce que nous ne comprenons pas; aussi, l'humanité n'a jamais manqué de le faire. Mais l'étude des facultés surprenantes de la conscience subliminale peut nous porter à des résultats d'un ordre bien moins enfantin; peut-être même à un Spiritualisme bien plus élevé.

Manifestations "post mortem" répétées

(De la *Filosofia della Scienza*, Palerme, avril 1911.)

Notre ami le Dr Vincent Caltagirone, médecin exerçant dans cette ville, surmontant le malheureux préjugé qui contraint souvent les hommes de science à ne tenir aucun compte de certains faits de nature supernormale, pour ne pas s'exposer aux censures faciles du monde *cultivé* — a consenti à faire connaître aux chercheurs de la métapsychie un cas vraiment singulier, extraordinaire et intéressant de manifestations répétées *post mortem*, qui peut bien prendre place dans le recueil de phénomènes significatifs et caractéristiques qui ne trouvent pas d'explication plausible en dehors du spiritisme.

Voici la narration faite par le Dr Caltagirone :

Palerme, 24-4-1911.

Cher monsieur,

Puisque vous pensez que le récit que je vous fis de vive voix peut servir de document d'étude à la science, à laquelle vous êtes si dévoué, en voici par écrit le compte rendu fidèle et détaillé, sans aucun commentaire de ma part.

Vous savez que je me maintiens positiviste tout en croyant à la réalité de certains phénomènes médiumniques que j'ai eu l'occasion de constater personnellement, même dans l'exercice de ma profession; donc, je le répète, je m'abstiendrai de tout commentaire.

J'étais l'ami de M. Benjamen Sirchia; j'étais même son médecin. M. Sirchia, très connu à Palerme, était un vieux patriote, donc c'était un homme presque populaire. Il avait des qualités morales et civiles excellentes, mais c'était un incrédule dans le sens le plus large du mot.

Comme il venait souvent chez moi, il nous arriva, au mois de mai de l'année dernière, je ne sais comment, de parler de phénomènes médianiques. Je répondis à ses demandes en lui assurant qu'il me résultait de ma propre expérience que certains de ces phénomènes étaient réels, et lui parlai des interprétations variées qu'on leur accordait, tant pour la théorie spirite, que contre; c'est à cette occasion qu'il me dit, sur un ton de badinage :

— Ecoutez, docteur, si je meurs avant vous, comme il est probable, puisque je suis vieux et que vous êtes jeune encore, fort et robuste de votre personne, je vous donne ma parole que je viendrai vous donner la preuve de la vérité, si je survis (nous étions à ce moment dans ma salle à manger). Moi, riant et sur le même ton de plaisanterie, je répliquai : « Alors, vous viendrez vous manifester en cassant quelque chose dans cette chambre, par exem-

ple la suspension qui se trouve au-dessus de la table!... — Et, pour être poli, j'ajoutai : Je m'engage aussi, si je meurs avant vous, à venir vous en donner quelque signe semblable dans votre maison!

Je le répète, tout cela fut dit plutôt par plaisanterie qu'autrement, et je dirai presque pour mettre un terme à la conversation ; en effet, nous nous séparâmes ; et comme il m'avait prévenu qu'il serait parti prochainement pour la ville de Licata, province de Girgenti, où il allait s'installer pour quelque temps, je pris avec lui rendez-vous à la gare où j'aurais été le saluer à l'occasion de son départ, ce qui ne put ensuite se vérifier à la suite de certaines circonstances survenues. Depuis ce jour, je n'eus plus de nouvelles de lui, ni directement, ni indirectement. Ceci se passait, comme je l'ai dit, en mai 1910.

En décembre dernier, je ne me rappelle pas si c'était le premier ou le 2, mais certainement l'un de ces deux jours, à 6 heures environ de l'après-midi, j'étais assis à table avec ma sœur, l'unique personne avec laquelle je vis, lorsque notre attention fut appelée par plusieurs petits coups, appliqués tant sur l'abat-jour de l'appareil suspendu au plafond de la salle à manger, que sur la clochette de porcelaine mobile se trouvant au-dessus du tube de cristal. Au commencement, nous attribuâmes ces petits coups à des éclats produits par la chaleur de la flamme, que j'essayai d'atténuer ; mais comme les coups gagnaient en force et continuaient presque avec un bruit rythmique, je grimpai sur la chaise pour vérifier plus soigneusement la chose, que je ne m'expliquai pas lorsque j'eus pu m'assurer absolument que le phénomène ne pouvait être attribué à la chaleur excessive de la flamme, qui fonctionnait avec une pression très normale. Du reste, il ne s'agissait pas de petits éclats, comme ceux qu'on voit se produire généralement par suite d'une brûlure ou d'une chaleur extrême, mais de coups secs d'un timbre spécial, comme provenant des jointures des doigts, ou de coups produits par une petite baguette de métal, avec laquelle on aurait frappé intentionnellement sur un objet de porcelaine suspendu en cloche. Je cherchai à vérifier par quelle raison étrange ces coups étaient produits... Rien! En attendant, le dîner s'acheva, et le phénomène, pour ce soir-là, prit fin.

Bref, le soir suivant le phénomène se répéta, et ainsi de suite durant quatre ou cinq soirs consécutifs, me laissant toujours dans la plus grande curiosité. Mais, le dernier soir, un coup fort et sec fit crever en deux parts la clochette mobile, qui demeura dans cet état suspendue en entier au crochet du contrepoids métallique. C'est ce que je pus vérifier en montant debout sur la table pour observer *de visu* l'effet du dernier coup. Je me rappelle même, et ma sœur également, avec précision, que bien que nous eussions éteint la lumière centrale autour de laquelle se vérifiait le phénomène, et qu'on eût éclairé à la place par une autre branche du lustre, les coups continuèrent toujours à battre avec une égale intensité.

Je dois loyalement déclarer et affirmer, sur ma foi d'honnête homme, qu'au cours de ces cinq ou six jours d'observation du fait étrange que je ne savais m'expliquer, je ne pensai jamais à mon ami Benjamen Sirchia, et moins encore à la conversation du mois de mai précédent, que j'avais entièrement et absolument oubliée.

Le lendemain du dernier soir, où, comme je l'ai dit, la clochette avait éclaté, et les deux parts étaient restées adhérentes et pendues à l'endroit où elles se trouvaient, vers 8 heures du matin, j'étais dans mon cabinet ; ma sœur s'était mise au balcon pour observer je ne sais quoi dans la rue, la domestique était sortie, lorsqu'on entendit dans la salle à manger un coup formidable, comme si un violent coup de massue avait été donné sur la table.

Ma sœur le perçut du balcon comme moi, et nous accourûmes tous deux en même temps pour voir ce qui était arrivé.

C'est étrange — mais quelque étrange que soit le fait, j'en garantis la vérité ; — sur la table, *et comme si elle eût été posée par une main humaine*, on trouva une moitié de la clochette mobile, tandis que l'autre moitié était restée suspendue à sa place.

Evidemment, le coup si violent était disproportionné à l'incident! C'était le dernier phénomène couronnant les faits étranges qui s'étaient répétés durant cinq ou six jours, et ce dernier en plein jour et sans l'action de la chaleur.

Le fait de la chute de cette demi-clochette de cristal ne pouvait s'être produit en ligne perpendiculaire, car devant passer par le centre de l'abat-jour, elle aurait dû rencontrer le tube de l'appareil, avec son manchon, qui auraient dû se briser pour laisser passer librement la demi-clochette ; or, ces deux objets étaient parfaitement intacts, et l'espace vide était insuffisant pour le passage. Si elle était tombée ensuite sur la surface de l'abat-jour (en porcelaine, assez grand) au choc, la demi-clochette en question aurait dû, ou se briser, ou briser l'abat-jour ; et ceci ne se produisant pas, elle aurait dû tomber en rebondissant à un point éloigné du centre de la table, et même en dehors, et jamais perpendiculairement à l'axe de l'appareil.

Conséquences : le bruit fut un avertissement du phénomène accompli, et le morceau de clochette placée de cette façon, la preuve que le fait n'était pas dû à un accident, qui aurait d'ailleurs contrasté avec les lois de la chute des corps et les autres de la balistique.

Je dois avouer encore une fois que, même jusqu'à ce moment, j'avais absolument oublié M. Sirchia, ses

promesses, le pacte que nous avions conclu ensemble au mois de mai précédent.

Ce fut deux jours après que rencontrant le professeur Rusci, docent en cette ville, celui-ci me dit : — Savez-vous que le pauvre Benjamen Sirchia est mort? — Quand? — demandai-je anxieusement. — Dans les derniers jours de novembre donner, entre le 27 et le 28. — Les derniers jours de novembre? Etrange! — pensai-je alors — les phénomènes de ces jours se rattacheraient-ils à sa mort?... Du 1er ou 2 décembre commence et dure, pendant *cinq* ou *six* jours, la tentative de casser quelque chose de l'appareil à gaz de la salle à manger; tout juste celui que j'avais indiqué en mai à Sirchia, et la tentative ne s'arrête qu'à l'exécution finale du désir... Chose tout aussi étrange! lorsque le but est atteint, presque pour le marquer, le coup formidable en donne l'avis : le placement voulu de la demi-clochette à un endroit où elle ne pouvait tomber par hasard, et pour exclure toute possibilité.

Je constate — mon ami — je ne déduis point. Je sais seulement que ma sœur et moi, sans savoir pourquoi, nous avons voulu conserver comme un souvenir d'un phénomène ignoré les deux morceaux de la clochette parmi les choses qui nous sont précieuses et chères.

Je saisis cette occasion pour vous saluer cordialement. Croyez-moi votre très dévoué.

Dr Vincenzo Caltagirone.

Une Martingale spirite !

Nous avons publié dans nos numéros d'avril, mai et juillet 1909, plusieurs cas de prémonitions se rapportant au jeu de la roulette. Maintenant, nous trouvons, dans le dernier numéro du *Monde Psychique*, un fait du même genre, mais tellement extraordinaire, qu'il ne peut être accueilli sans beaucoup de difficulté, surtout de la manière dont il est raconté. Nous le reproduisons ici, à cause de son caractère si curieux :

Il existe à Paris, dans le XVIIe arrondissement, un homme d'un certain âge, sans profession, mais spirite convaincu et possédant quelque peu la médiumnité de l'écriture mécanique. Je l'appellerai V... pour lui éviter l'ennui que, je le sais, il éprouverait à être reconnu.

Tous les ans invariablement, mais toujours à une époque différente de l'année, M. V..., reçoit par l'écriture mécanique un ordre dont les termes varient mais dont le fond est toujours le même. « Tu vas te munir de telle somme d'argent et partir pour Monte-Carlo. Là, tu joueras tel numéro et telle couleur, et quand tu auras triplé ton capital, tu reviendras. Sur ton gain, tu prélèveras ta mise, tes frais de voyage et de séjour, et tu feras du surplus tel emploi désigné (toujours une œuvre de charité) ».

Voici quelque 20 ans que l'ordre arrive annuellement et toujours M. V... s'y conforme avec la plus scrupuleuse exactitude. Chaque année la destination des sommes gagnées varie; mais ce qui demeure invariable, c'est la réussite de la martingale qui n'a jamais eu d'échec.

Au reste, M. V... personnellement n'est pas joueur, et il a toujours évité de *ponter* pour son compte personnel, de telle sorte qu'il ignore si, en dehors de ces conditions spéciales, il serait favorisé par la chance. C'est un homme prudent et qui connaît l'histoire de ce banquier de Bordeaux, citée par J. Maxwell dans ses *Phénomènes psychiques* : ce banquier, après avoir été favorisé pendant des années, dans ses opérations de Bourse, par des intelligences occultes, fut ruiné fondamentalement par elles en engageant, sur leurs conseils, une opération que la déclaration de guerre, en 1870, et l'interruption des communications télégraphiques publiques, qui s'ensuivit, rendirent désastreuse.

Pour éviter un semblable cataclysme, M. V..., je le répète, ne joue jamais pour son compte; de plus, pour augmenter, selon son pouvoir, le reliquat du bénéfice, il ne voyage jamais dans des trains de luxe, et descend toujours dans des hôtels de second ordre. De plus, toutes ses dépenses personnelles, cigares, distractions, etc., sont prises sur ses deniers particuliers et non sur le gain du jeu.

Enfin, dernier détail, l'emploi de bienfaisance qu'il doit fait des bénéfices du jeu est toujours anonyme : c'est une clause à laquelle il se conforme aussi strictement qu'aux autres.

— De la sorte, me dit-il, je ne crains rien. Si la martingale échoue jamais, j'y perdrai une petite somme, trois ou quatre mille francs que j'emporte généralement, suivant l'ordre donné. Mais les pauvres y perdraient plus que moi : leurs besoins sont ma sécurité.

C. L.

Un nouveau Médium "à apports" lisant sans le concours des yeux

M. L. Chevreuil publie le suivant article dans le *Monde Psychique*, nouvelle revue dirigée par M. Lefranc, à laquelle nous nous empressons de souhaiter la bienvenue.

L'expérience est une bonne chose, chaque fois qu'elle est possible, mais, pour quiconque a bien compris la nature du Spiritisme, elle est impossible en cette matière.

On n'expérimente pas : on observe. Il faut bien reconnaitre que les faits acquièrent difficilement une valeur probante, il faut pour cela des témoignages; or

notre observation personnelle ne vaut que vis-à-vis de nous-mêmes, c'est pourquoi nous n'admettons, comme faits, que ceux que des hommes d'une notoriété universelle ont couvert de leurs témoignages.

C'est de cette façon que nous avons pu faire l'évidence sur la réalité des faits de lévitation, de télépathie, de matérialisation etc..., mais l'apport est un ordre de faits dont il n'est presque pas possible de faire la preuve. Certes un apport peut être évident par lui-même : j'en ai vu se former sous mes yeux ; mais je crois qu'il n'existe aucun moyen autre que celui de la constatation directe et qu'il sera toujours difficile pour un savant, d'en produire un témoignage que l'on puisse dire scientifique. Quand Bailey aura trouvé son Lombroso ou son Morselli, alors seulement nous oserons parler d'apports (1).

Mais, en attendant, il n'est pas inutile de signaler ce que l'on voit. Quoiqu'il y ait imprudence à parler de ce qu'on n'a vu qu'une fois, il faut proclamer ce que l'on voit ; une observation personnelle peut être reprise avec quelque collaborateur mieux avisé, et le silence pourrait faire perdre une occasion précieuse.

Je me suis rendu dernièrement, sur les bords de l'Isère, dans une petite ville où l'on m'avait signalé un médium qui, découvert par une dame de ma connaissance, avait donné des apports inattendus. Désireux de me rendre compte par moi-même, je me rendis à une séance où l'on avait bien voulu m'inviter et, ici, je renvoie le lecteur aux considérations qui précèdent afin qu'il soit bien entendu que ceci n'a que la valeur d'une narration.

La maison où se tiennent les séances n'est point celle du médium ; les séances ont lieu tous les vendredis et, malheureusement, elles ont déjà pris une tournure fâcheuse, en ce sens qu'on obéit aveuglément aux ordres de l'entité directrice, c'est-à-dire d'une conscience somnambulique.

La dame qui m'avait invité avait eu l'obligeance de m'attendre à la gare ; nous arrivons, avant l'heure, dans le local où devait avoir lieu la séance, de sorte que j'eus tout le loisir d'examiner la pièce. Peu à peu arrivent les habituées, des personnes simples, peu portées au contrôle, mais dont la bonne foi est évidente.

Le médium arrive accompagné de sa mère, une rude paysanne qui présente tous les caractères d'une force exubérante, largement taillée sans embonpoint, haute en couleurs, les yeux vifs et la crinière brune et bien fournie. Sa fille paraît plus délicate, elle souffre de troubles nerveux, cependant vive et souriante, brune également, avec la peau mate et une magnifique chevelure ; elle a, je crois, vingt-deux ans.

(1) M. L. Chevreuil répond ainsi d'une façon très sensée à la question : « Pourquoi devons-nous tourner tous efforts à obtenir que les phénomènes médiumniques soient contrôlés et reconnus par les savants ? » *Note de la R.*

La séance commence en plein jour, à trois heures de l'après-midi, mais l'apport exige l'obscurité et le médium demande qu'on le recouvre, ce que l'on fait avec un rideau et un tapis de table qu'on lui met sur la tête et, lorsqu'on retire ces couvertures, on trouve des fleurs sur ses genoux. Les fleurs sont de celles qui se trouvent le plus communément en cette saison sur les tables de restaurant, œillets, faux narcisses, fausses jacinthes, avec cette particularité que les tiges sont très courtes. Il est évident que, dans ces conditions, ce serait l'enfance de l'art pour un prestidigitateur, mais ce n'est pas une raison pour croire à la prestidigitation ; l'état d'inconscience du médium n'est pas douteux ; dès le commencement de la séance la jeune dame était entrée en trance et, après l'apparition des fleurs, elle a eu un accès de somnambulisme inquiétant, elle s'est levée si subitement que nous n'eûmes pas le temps de la retenir et elle s'échappa dans un corridor dont elle ouvrit la porte donnant sur l'escalier qu'elle descendit follement ; on eut bien de la peine à la ramener, et lorsqu'elle se fut rassise le creux de sa jupe était rempli de perles, sur ses genoux. Elle les semait à la volée sur le plancher, elle en avait aussi, dans la bouche, qu'elle broyait avec ses dents.

Tout cela, après la descente dans l'escalier, n'avait aucune valeur sérieuse et puis la séance dégénérait, les habituées de cercle étaient loin de penser à l'expérience utile ; faire la preuve était le moindre de leurs soucis, et déjà on commençait à interroger l'esprit : — Celle-ci demandait des nouvelles d'une personne éloignée : celle-là interrogeait sur la maladie de son enfant ; une autre sur un procès... bref, j'étais débordé et je m'en allais dans l'indécision, lorsqu'on me rattrapa dans la rue pour me dire que le médium, qui est aussi écrivain, venait de prendre la plume pour écrire que je devais revenir le lendemain. On m'avait précédemment refusé cette seconde séance que j'avais demandée, sous le prétexte que les apports ne peuvent se faire que le vendredi, jour fixé pour l'entité dirigeante, parce qu'il était nécessaire que les apports fussent préparés dans l'*aura* du médium, vingt-quatre heures à l'avance.

Au cours de cette première séance j'avais eu des raisons de croire que le médium pouvait lire sans le secours des yeux, c'est sur ce point que je comptais expérimenter le lendemain et je découpai, à cette intention, des têtes d'articles de journaux en caractères gras dont je bourrai une enveloppe qui resta dans mon portefeuille.

Le lendemain je revins à la même heure, mais la séance avait lieu spécialement pour moi et nous étions seuls, avec le médium, la dame et moi.

Le sujet fut déshabillé, il ne garda que sa chemise et son corset et fut revêtu par nous d'une robe fermée que mon hôtesse m'avait confiée une heure auparavant,

et que j'avais pu examiner sur toutes les coutures.

Après que notre médium eut enfilé cette robe par la tête, il ne restait qu'une ouverture dans le dos qui fut sévèrement cousue. Le bas de la jupe fut serré et ligotté autour des pieds qui restèrent toujours visibles.

Aucun objet, que le médium aurait eu sur lui ne pouvait plus trouver d'issue par cette robe ; d'autre part, le médium était isolé au milieu de la pièce, pas de meubles à proximité. Je palpai sa chevelure dont je fouillai les boucles une à une, le sujet parlait souvent et très naturellement et il m'a paru assez évident qu'on ne peut pas causer avec des fleurs dans la bouche.

A peine assis, le médium entra en trance et demanda qu'on le couvrit. J'avais d'avance préparé le tapis de table à côté de moi, je le développai et, sans toucher le médium, je tendis une corne à la dame qui s'en saisit, je conservai l'autre corne dans ma main et, du bout de nos bras étendus, nous laissâmes retomber la couverture sur la tête du médium ; celui-ci ne fit pas un mouvement et, en moins de trente secondes, il dit : Découvrez-moi ! Il y avait sur ses genoux deux beaux œillets et un bouquet de violettes, les tiges étaient très courtes.

J'avoue que je n'attendais pas ce résultat ; l'immobilité du corps était parfaite, aucun autre mouvement que celui des avant-bras n'eût été possible, et les avant-bras ne pouvaient rien sur cette robe fermée. Je doutais du succès et quand on dit : découvrez moi !... je croyais positivement qu'on allait me donner un prétexte pour expliquer la non réussite ; je dois donc avouer que la vue de ces fleurs me laissa stupéfait.

Maintenant voici l'effet de la suggestion. Je félicitai le médium et lui dis que les phénomènes seraient encore plus intéressants si les Invisibles voulaient reprendre les fleurs et faire disparaître ce qu'ils avaient apporté. A cela, on ne fit aucune réponse. Mais la suggestion mûrissait : au bout de quelques minutes, le sujet commença à donner des signes d'inquiétude, il tirait sur la jupe qui, liée aux pieds, ne cédait pas, il la rendait plus lâche cependant et, disposant les plis en forme de poche, il faisait le geste d'y engouffrer ses apports. Cela ne le satisfaisait pas ; sa nervosité augmentait ; alors il prit un grand parti : se levant brusquement, il essaya de les faire disparaître en les semant çà et là. En un mot, il les faisait disparaître comme je le lui avais demandé.

Le médium, quand on l'interroge, déclare que les fleurs se forment dans sa bouche ; cela expliquerait-il cette particularité suspecte que les tiges sont très courtes ? Quoi qu'il en soit ce n'est pas dans sa bouche qu'elles étaient avant la séance, elle n'a encore rien dans la bouche quand elle dit : — Couvrez-moi ! Cette explication est bien extraordinaire, mais j'ai vu quelque chose d'aussi extraordinaire qui pourrait la confirmer.

Comme nous causions, le sujet se trouva subitement gêné par quelque chose qui lui barrait les dents. De sa main il fit de vains efforts pour arracher l'objet, car sa mâchoire était contractée et s'ouvrait imparfaitement. J'eus beau lui ordonner d'ouvrir la bouche et de me donner cela, on n'y parvint pas ; alors j'examinai la chose ; cela ressemblait parfaitement à un morceau de drap noir serré contre les dents et qui bâillonnait la bouche. Le sujet ne proférait plus que des petites plaintes inarticulées ; puis, tout à coup, la bouche redevenait libre et parlait naturellement. Cela se produisait devant nous, en pleine lumière, sans aucun voile et cela réapparut cinq fois et toujours les mêmes efforts restèrent inutiles. Aussitôt après le réveil je visitai la bouche, je regardai les dents, la langue, la gorge, il n'y avait rien d'apparent.

J'ai dit que j'avais préparé des découpures de journaux pour une autre expérience. Le médium eut les yeux bandés quoique cette opération fût presque superflue parce que, dans son état de transe, il avait le globe oculaire retourné et le cristallin caché sous la paupière supérieure. Néanmoins on lui plaça le bandeau en y ajoutant, au dessous des yeux, de l'ouate bien disposée et amincie du côté du nez, de façon à assurer l'occlusion parfaite. Alors seulement je sortis de mon portefeuille l'enveloppe dont j'ai parlé ; j'en sortis au hasard quelques imprimés et le médium les lut avec ses mains, sans épeler. Il palpait pendant quelques secondes l'échantillon et débitait sa phrase avec volubilité. A la troisième épreuve, qu'il fit comme les autres, il déclara l'opération fatigante et demanda de cesser.

Voilà le récit fidèle de ce qui m'a été donné ; il y a peut-être là, un sujet intéressant à signaler. Je souhaite vivement pouvoir l'étudier à nouveau ; il faudrait pour cela qu'il vînt à Paris, ce qui serait facile si une société d'étude existait qui fût pourvue de l'indispensable installation, et possédât un petit local où l'on pût donner asile à un médium de passage. Faute de cette installation élémentaire, que de médiumnités perdues et que de sujets tombés en mauvaises mains !

Aussitôt que nous connûmes cet article, nous nous empressâmes de déclarer à M. Chevreuil que les *Annales des Sciences Psychiques* seraient heureuses de faire le nécessaire pour étudier son médium. M. Chevreuil consentit à nous mettre en rapport avec la jeune femme, tout en nous faisant remarquer qu'il est loin d'affirmer, après une seule séance, la réalité des faits : seulement, il a cru devoir attirer l'attention des chercheurs sur un cas qui pourrait être intéressant. Et les chercheurs ne peuvent que l'en remercier. A vrai dire, c'est moins le phénomène des *apports* qui a attiré notre attention que celui de la lecture sans le secours des yeux. Pourra-t-on jamais établir fermement la réalité de ce phénomène ?... En tout cas, nous ne devons négliger aucune occasion pour chercher...

Société Universelle d'Études psychiques

Les Conférences de MM. PHANEG, l'abbé P. NAUDET, le Dr G. GELEY

L'ÉTUDE DE LA PSYCHOMÉTRIE

M. Phaneg, l'occultiste et psychomètre bien connu, a fait, le 8 avril, au siège de la Société, une intéressante conférence sur la *Psychométrie*, en s'occupant, non seulement des théories par lesquelles il croit pouvoir expliquer, dans une certaine mesure, cet ordre de phénomènes, mais aussi de son expérience personnelle, s'étendant sur une assez longue série d'années. La séance était présidée par M. de Fontenay, vice-président, qui a remercié le conférencier, auquel n'ont pas manqué les applaudissements de l'auditoire.

***

La salle de la Société n'avait encore jamais été aussi bondée de public qu'elle le fut le soir du 19 mai, lorsque M. l'abbé P. Naudet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, ancien directeur de la *Justice Sociale*, traita le sujet : *Pourquoi nous étudions les sciences psychiques*. Cet argument, qui aurait pu paraître banal sur la bouche de bien d'autres orateurs, prenait une saveur toute spéciale à cause de la qualité du conférencier. Il faut dire aussi que la parole éloquente de M. l'abbé Naudet, sa parfaite compétence en matière, et surtout la justesse de ses idées ont entièrement satisfait l'attente du public.

Le conférencier, sans se déclarer partisan d'aucune des hypothèses qui ont été mises en avant pour expliquer les phénomènes psychiques, et qu'il a néanmoins résumées avec beaucoup de clarté, a affirmé courageusement et intelligemment la nécessité qu'il y avait d'étudier les phénomènes psychiques, montrant enfin l'influence considérable qu'ils étaient appelés à avoir sur les idées philosophiques et sociales de l'avenir.

Cette splendide conférence souleva des applaudissements longs et unanimes, et M. le Dr E. Calmette, qui présidait la séance, se fit l'interprète de tous les as istants, en félicitant M. l'abbé Naudet de son vaillant combat pour la Lumière.

***

Sous la présidence de M. le Dr Calmette, une autre réunion très nombreuse eut lieu le soir du 26 mai, pour entendre M. le Dr Gustave Geley, d'Annecy, l'auteur bien connu de l'*Etre Subconscient*, qui, de passage à Paris, a bien voulu nous parler *D'une Méthode expérimentale, spéciale au Métapsychisme*. La plus grande partie de cette conférence, qui a été aussi écoutée avec le plus grand intérêt et vivement applaudie, sera publiée dans le prochain fascicule des *Annales des Sciences Psychiques*.

***

Le groupe pour l'étude de la Psychométrie a eu un certain nombre de séances expérimentales avec plusieurs sujets : Mme Loni Feignez, Mlle Strega, Mme de Poncey, M. Phaneg ; à quelques-unes de ces réunions assistaient plus de cinquante personnes. Toutes les paroles des psychomètres ont été soigneusement enregistrées et systématiquement classées ; après quoi, une étude eut lieu pour en tirer des résultats aussi exactes que possible. Le Rapport sera communiqué dans une prochaine séance, avant les vacances.

***

LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS

Liste précédente........................Fr.	152
20. M. le Dr H. Bourbon (Paris)............	8
21. M. J. Josselin (Moulins)..............	8
22. M. le Dr J.-Ch. Roux (Paris)..........	8
23. Mme J.-Ch. Roux (Paris)...............	8
24. M. Victor Gruet (Marseille)...........	8
25. M. C. de Vesme (Paris)................	8
Total........................	200

Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant* : Moutt.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Juillet 1911 | Nos 13 et 14

Dr GUSTAVE GELEY

Sur une méthode expérimentale spéciale au Métapsychisme[1]

I

L'expérimentation métapsychique comporte-t-elle une méthode spéciale?

La question peut paraître bizarre : si le métapsychisme est une science, il doit, semble-t-il, adopter les règles méthodologiques qui sont, d'un consentement unanime, appliquées aux autres sciences.

Qu'il me soit cependant permis d'exposer ici, timidement, une opinion contraire avec raisons à l'appui.

Légitime ou non, cette opinion mérite d'être discutée : on est en effet autorisé à se demander si la stagnation des études métapsychiques ou du moins l'extrême lenteur de leurs progrès, ne provient pas, pour une part, de leur soumission aveugle à des méthodes classiques réputées à tort intangibles.

Pourquoi, dira-t-on, ces méthodes classiques, qui ont fait leurs preuves partout, ne conviendraient-elles pas ici? Tout simplement parce que *le métapsychisme constitue une science absolument originale et absolument spéciale.*

C'est une science spéciale pour bien des raisons, dont trois sont capitales.

Nous les exposerons en détail, parce que, une fois admises et bien comprises, elles portent en elles-mêmes la solution du problème.

La première raison est la suivante :

Les conditions nécessaires primordiales d'expérimentation n'ont pas d'analogie dans les autres sciences.

Elles exigent, en effet, non pas des instruments physiques ou des moyens chimiques, mais un instrument humain, le médium.

Or, cet instrument humain est difficile à se procurer, et, plus encore à manier. De plus, ses facultés spéciales ne sont ni fixes ni permanentes : elles sont au contraire éminemment instables, variables d'intensité, capricieuses. Elles sont indépendantes, non seulement de la volonté de l'expérimentateur, mais de la volonté propre du sujet. Elles sont soumises à des conditions multiples dont nous ignorons la plupart.

Ce n'est pas tout. Pour compliquer encore la difficulté, l'instrument humain ne se suffit généralement pas à lui-même, au moins pour les expériences d'un ordre élevé et complexe. Il faut alors lui associer d'autres instruments humains, des assistants capables de constituer un groupement homogène, groupement dont les forces métapsychiques s'associeront, en les renforçant, à celles du médium.

Cette première raison ne sera niée par personne.

Les autres raisons, quoique plus importantes encore, sont moins évidentes, et prêtent à la contradiction.

La seconde peut être formulée ainsi :

On ne doit pas et on ne peut pas séparer le phénomène métapsychique des hypothèses qui s'y rattachent, l'observation ou l'expérimentation de l'interprétation.

Cette affirmation ne saurait évidemment, ni en théorie, ni en pratique, comporter de rigueur absolue. Il ne s'agit là que d'une règle générale susceptible, surtout dans l'état actuel de la science, d'inévitables et fréquentes exceptions.

Cette restriction indispensable n'atténue d'ailleurs nullement l'importance du principe ci-dessus. Il est donc nécessaire d'en établir soigneusement le bien fondé.

On ne doit pas séparer l'expérimentation de l'interprétation, parce que, d'une manière générale, et sauf exceptions, ce qu'il y a de vraiment intéressant

(1) Conférence faite au siège de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, le 26 mai 1911.

dans le métapsychisme, de vraiment intéressant et de vraiment important, *ce n'est pas le phénomène, c'est l'explication du phénomène.*

Dépourvu de tout essai logique d'interprétation, considéré isolément, et sans tenir compte du problème philosophique qu'il pose, le fait lui-même devient banal.

Prenons, par exemple, les phénomènes physiques du médiumnisme : les mouvements d'objets, leur transport d'un point à un autre de la salle des séances, la lévitation d'un meuble, les raps, etc., n'ont absolument rien de remarquable, considérés en eux-mêmes. Toute leur importance, tout leur intérêt, résident dans la question : comment ces phénomènes ont-ils pu se produire sans intermédiaire apparent; par quelle force inconnue, sous quelle direction intelligente?

Que nous importeraient les perceptions tactiles, la vision de lueurs, d'organes ou d'organismes matérialisés, sans le mystère, mystère physiologique, mystère psychologique, mystère philosophique qu'ils imposent bon gré, mal gré à notre réflexion?

La banalité des phénomènes physiques considérés en eux-mêmes, leur peu d'intérêt propre, sont choses si réelles, qu'on voit les expérimentateurs s'en lasser très vite, une fois leur curiosité satisfaite, s'ils ne sont pas guidés par le désir passionné de chercher à comprendre le pourquoi et le comment.

Soit ! dira-t-on, votre raisonnement est juste en ce qui concerne les manifestations physiques; il ne l'est plus, en ce qui concerne les manifestations d'ordre intellectuel. Ces dernières ont leur intérêt propre, intérêt qui ne se confond pas forcément avec celui de leur interprétation.

C'est possible, en effet, mais seulement pour une certaine catégorie.

Les facultés supranormales et subconscientes de vision à distance sans le secours des sens, de télépathie, de lecture de pensée et de lucidité, méritent de retenir l'attention, en dehors même de la question théorique.

Malheureusement, ce groupe métapsychique est celui qui se dérobe davantage à l'expérimentation. De plus, les faits qui en dépendent, par leur caractère même de rareté, d'inconstance, d'imprévu, d'allure « catastrophique », perdent à peu près toute importance pratique.

Enfin, leur intérêt propre, quelque réel qu'il soit, est loin d'équivaloir à celui que présenterait leur compréhension. Même dans ce canton réservé du domaine supranormal, la constatation du fait est peu de chose, comparé à son explication.

A plus forte raison encore, dans les autres manifestations intellectuelles, la question théorique aura-t-elle une influence prépondérante, sinon exclusive.

Prenons par exemple un cas fréquent : celui de *glossolalie*. La constatation que le sujet parle une langue étrangère dans son état de « trance », est banale en elle-même : ce qui est capital, et cela seulement, c'est de savoir comment ce sujet peut parler une langue qu'il n'a pas apprise et qu'il ignore dans son état normal.

Le même raisonnement s'applique aux *changements de personnalité*.

Ce qui nous intéresse, dans une personnalité médiumnique, c'est à peu près exclusivement la question de son origine, quelle que soit d'ailleurs l'idée que l'on se fasse de cette origine.

Les communications spirites, ou prétendues telles, visent précisément, dans la majorité des cas, à établir cette origine, à donner des preuves d'identité.

Les messages d'un autre ordre sont rarement d'une nature assez élevée pour mériter d'être retenus. Même dans ce dernier cas, l'intérêt artistique, littéraire, scientifique ou philosophique qu'ils présentent, est singulièrement accentué par leur caractère supranormal.

En réalité donc, je le répète, vouloir séparer les faits de leur interprétation, c'est enlever au métapsychisme à peu près tout ce qui fait son intérêt et son importance.

Le voudrait-on, d'ailleurs, **qu'on ne le pourrait pas.** S'efforce-t-on de fuir l'hypothèse, c'est l'hypothèse qui vous poursuit. C'est spontanément que les personnalités médiumniques nous fournissent une explication; vraie ou fausse, nous sommes obligés de compter avec elle.

Cela est si juste, que les expérimentateurs qui ne croient pas à l'explication donnée par les personnalités ni à leur indépendance objective, doivent se comporter, pratiquement, pour obtenir les phénomènes, comme s'ils y croyaient. C'est du moins le conseil avisé que donne le Dr Maxwell, lequel, on le sait, n'admet pas l'existence autonome des communicateurs (1).

— Si je me suis étendu un peu longuement sur cette question, c'est parce que des métapsychistes éminents, tels que notre maître aimé le Professeur Richet enseignent volontiers qu'il faut, pour le moment, s'en tenir aux faits et écarter les hypothèses.

Si les réflexions que nous venons d'exposer sont justes, le conseil du Professeur Richet ne serait pas de nature à faire progresser la science nouvelle.

De fait et heureusement, ce conseil trop prudent n'est pas suivi. Les travaux les plus intéressants qui aient paru jusqu'à ce jour sur la question accordent tous la plus large part aux hypothèses et à la théorie.

Il nous sera donc, à tous les points de vue, légiti-

(1) Dr Maxwell. *Les phénomènes métapsychiques.*
Le professeur Flournoy donne un conseil analogue dans son livre récent : *Esprits et médiums.*

mement permis de poser en axiome le principe : *dans la mesure du possible, l'expérimentation et l'interprétation doivent marcher de pair;* et, d'en tirer ce corollaire pratique : *la valeur et l'importance d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes ne doivent pas être appréciée seulement par rapport aux faits en eux-mêmes, mais par rapport surtout à leur portée théorique et explicative.*

Nous ne saisirons bien les conséquences de ce corollaire, en apparence assez banal, qu'après avoir envisagé la troisième raison qui fait du métapsychisme une science spéciale.

Cette raison est la suivante :

Tous les phénomènes métapsychiques, depuis les plus simples et les plus élémentaires, jusqu'aux plus élevés et aux plus complexes sont absolument connexes.

Cela encore est particulier à la science nouvelle. Dans les autres sciences expérimentales, la connexité entre leurs éléments constitutifs peut être plus ou moins importante; mais elle est toujours relative.

Il est possible d'étudier isolément ces éléments, de les expliquer indépendamment les uns des autres.

En chimie, par exemple, on peut connaître à fond tel ou tel corps, en faire l'analyse et la synthèse sans être capable d'agir de même pour des corps voisins et sans même s'occuper de ces corps.

En métapsychisme, c'est tout différent : à l'observation, certains faits se présentent bien parfois isolément; mais, à l'expérimentation, ils se présentent presque toujours plus ou moins combinés ou entremêlés.

Cherche-t-on, par exemple, à obtenir des faits de lucidité? Ce seront des faits de télépathie ou de lecture de pensée qu'on obtiendra; ou bien un mélange, à proportions inappréciables de lucidité vraie et de lecture de clichés mentaux par le sujet.

Les altérations de la personnalité, d'origine la plus diverse, présentent aussi, bien souvent, ce caractère de confusion indéchiffrable. Elles peuvent relever, alternativement ou simultanément, chez le même sujet, du médiumnisme, de l'hypnotisme, du somnambulisme, ou simplement de la suggestion ou de l'autosuggestion, quand ce n'est pas de l'hystérie.

Les communications médiumniques offrent parfois, à l'analyse, un mélange extraordinaire où l'on retrouve le psychisme du médium, le psychisme des assistants, le psychisme de personnalités subconscientes ou même le psychisme de personnalités indépendantes, en apparence du moins, des uns et des autres.

Pour les phénomènes physiques, la connexité est plus évidente encore. D'abord, un phénomène physique est toujours associé plus ou moins à une manifestation psychologique, puisqu'il subit une direction intelligente. De plus, les phénomènes physiques ne se présentent pas isolés : mouvements avec contact, mouvements sans contact, raps, phénomènes lumineux, matérialisations, etc., se succèdent ou s'associent diversement dans les séances importantes. Sans doute, les médiums arrivent, par l'entraînement, à se spécialiser plus particulièrement pour la production de tel ou tel phénomène; mais *cette spécialisation n'est jamais primitive et elle n'est jamais complète.*

En somme, le métapsychisme forme un « bloc » embrassant toutes les anomalies psychologiques inexpliquées par la physiologie classique. Ces anomalies constituent, pour employer une autre métaphore connue, une chaîne dont les divers anneaux sont inséparables.

Inséparables dans la pratique, les éléments du métapsychisme ne sauraient être séparés dans la théorie.

Aussi voyons nous les phénomènes les plus simples et les plus élémentaires, tout aussi difficiles à comprendre, si l'on ne se laisse pas prendre au mirage des explications verbales, que les plus élevées et les plus complexes.

On peut conclure hardiment, des constatations ci-dessus que toute tentative d'explication partielle, isolée d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes est fausse dans son principe, et ne peut conduire qu'à l'illusion ou à l'erreur. *L'interprétation du métapsychisme sera totale ou elle ne sera point.*

II

Nous venons de considérer en détail les trois raisons qui font de la science nouvelle une science toute spéciale : *conditions expérimentales sans analogie; impossibilité de séparer l'expérimentation de l'interprétation; impossibilité d'une interprétation partielle et nécessité d'une interprétation générale et totale.*

Si l'on a bien étudié ces trois raisons, si l'on est d'accord sur leur valeur et leur portée, il sera facile d'en déduire des règles de conduite aboutissant à une méthode vraiment rationnelle et vraiment adéquate au métapsychisme.

A — Principes méthodologiques déduits de la première raison.

Les principes méthodologiques déduits spécialement de la première raison, ne sauraient avoir rien de révolutionnaire. Nous nous contenterons de signaler les principaux, sans y insister. Ils ne constituent d'ailleurs que des desiderata.

Il serait à souhaiter que les *expérimentateurs* soient tous, naturellement, des hommes de science, rompus

aux difficultés de tout ordre des procédés expérimentaux; mais il serait à souhaiter qu'ils soient en même temps et surtout des philosophes, des esprits synthétiques, incapables de se perdre dans les détails, ni de se payer de mots.

Condition indispensable : ces expérimentateurs devront *se spécialiser* pour les études métapsychiques; connaître à fond tout ce qui concerne la psychologie anormale et supranormale, théoriquement et pratiquement, avant de rien entreprendre.

La banqueroute lamentable de l'Institut Général Psychologique, composé cependant des savants les plus illustres, mais indifférents, sinon hostiles au métapsychisme, ne le connaissant pas ou le connaissant mal, prouve la nécessité absolue de cette spécialisation préalable.

Enfin les expérimentateurs devront être doués d'une patience à toute épreuve, d'un dévouement complet à leur œuvre. Ce n'est pas avec des expériences espacées, conduites à la fantaisie de divers sujets ou au hasard des groupes de rencontre, sans idée directrice, sans un esprit de suite inlassable, que l'on pourra faire progresser le métapsychisme. Ne réussiront que les savants qui seront prêts, au besoin, à lui consacrer leur temps, leur peine et toute leur vie.

En ce qui concerne les médiums, la question est plus délicate encore. Il est évident qu'on ne saurait compter, pour des études approfondies, sur les médiums mercenaires, capricieux et tricheurs, à facultés d'ailleurs médiocres et instables. Ces derniers ont pu, malgré tout, jouer un rôle important pour l'extension en surface du métapsychisme, pour sa diffusion et sa vulgarisation. Ne leur demandons point davantage. Ce qu'il faudrait, ce serait des médiums d'un ordre très élevé, comprenant qu'ils remplissent un véritable sacerdoce, et capables, comme les expérimentateurs eux-mêmes, d'une complète abnégation.

Exiger d'eux de pareils sacrifices, sans compensation, serait non seulement chimérique, ce serait malhonnête. Le premier devoir serait, tout au moins, de mettre ces médiums à l'abri des soucis matériels, de leur assurer une existence digne de la tâche qu'on leur demande. Pour réaliser ce desideratum, on ne peut guère compter sur des initiatives privées, qui restent évidemment possibles, mais que rien ne fait prévoir...

Il serait plus logique de tenter une organisation collective, la fondation d'une œuvre destinée à permettre, à des sujets sélectionnés, de se consacrer entièrement, sans trouble et sans arrière-pensée, au développement de leurs facultés.

Hélas! Dans l'état d'anarchie où se débattent péniblement les partisans de nos études, il est à craindre que cette œuvre de salut ne se fasse longtemps désirer, moins d'ailleurs, faute de bonne volonté générale que faute d'initiateurs.

On le voit, si les règles déduites de la première raison sont bien simples et bien évidentes, elles sont aussi bien difficiles à appliquer, pour le moment, dans leur intégralité. Cela n'est pas, heureusement, d'une nécessité absolue.

B. — Principes méthodologiques déduits des 2e et 3e raisons.

Les principes méthodologiques déduits des 2e et 3e raisons ont, à notre avis, une importance capitale. Nous les considérerons ensemble, car ils s'associent logiquement et se complètent.

On peut les formuler ainsi : puisque, en règle générale, l'interprétation ne doit pas être séparée de l'expérimentation; puisque, d'autre part, il n'y a d'interprétation possible, pour les divers éléments constitutifs du métapsychisme, qu'une interprétation générale et totale, il en résulte que *seuls auront une importance réelle les phénomènes susceptibles de nous conduire à cette interprétation générale.*

Quels seront ces phénomènes d'ordre essentiel? Evidemment *les plus élevés et les plus complexes.*

Quand on les aura bien compris, en effet, mais alors seulement, on comprendra tous les autres *a fortiori,* puisque tous sont étroitement connexes.

Par exemple, l'explication complète des matérialisations entraînera avec elle, tout naturellement, celle des phénomènes physiques plus simples : elle nous aura donné, en effet, sur la constitution et la nature de la matière, les notions qui nous manquent actuellement pour comprendre les manifestations même élémentaires des séances médiumniques.

Au contraire, on ne trouverait jamais, dans ces manifestations élémentaires, des moyens d'appréciation ni des connaissances nouvelles assez vastes pour permettre, sans des inductions trop hasardeuses, la compréhension des matérialisations.

En étudiant les phénomènes élémentaires, on pourrait arriver, sans doute, à dégager des lois secondaires, des règles expérimentales accessoires; on ne pourra jamais en tirer une véritable interprétation.

La méthode scientifique, véritablement adéquate à la science nouvelle, réside tout entière dans cette formule : *considérer comme provisoirement négligeables tous les phénomènes élémentaires et s'attaquer immédiatement et systématiquement aux phénomènes les plus compliqués que nous connaissions.*

Un pareil principe méthodologique est véritablement révolutionnaire. Il va contre les enseignements de psychistes éminents. Il rompt violemment avec la méthode classique, admise pour toutes les autres sciences, et d'après laquelle il faut aller toujours du connu à l'inconnu et du simple au composé.

Cependant il découle clairement et naturellement de toutes les considérations qui précèdent. On ne saurait, si l'on a admis les prémisses, repousser la conclusion.

Dans le métapsychisme, si l'on va au fond des choses, si l'on ne se paye pas de mots, *le plus simple se trouve être le plus difficilement connaissable.*

La méthode nouvelle, même admise théoriquement, se heurte à des objections d'ordre pratique que l'on devine sans peine. Nous tâcherons d'y répondre plus loin. Pour le moment, faisons abstraction de ces difficultés pratiques et continuons notre raisonnement.

Le principe étant admis, une première question se pose : quels sont, dans le métapsychisme, les phénomènes les plus élevés et les plus complexes?

Il n'est pas aussi facile qu'il le semblerait, de répondre immédiatement. On doit, tout d'abord, se demander si ce sont des *phénomènes physiques* ou des *phénomènes intellectuels.*

La vérité est que phénomènes physiques et phénomènes intellectuels peuvent être également importants et qu'il y a place pour deux écoles.

Nous nous garderons de prendre parti entre ces deux écoles, convaincus d'ailleurs qu'elles aboutiront fatalement à la même philosophie, à la seule condition qu'elles adoptent la méthode nouvelle, qu'elles ne s'arrêtent pas aux manifestations élémentaires et ne s'égarent pas dans des explications partielles.

Nous devons dire seulement, pourquoi, *pour le moment*, faisant abstraction de toute considération d'ordre extra-scientifique, nous préconiserions plutôt l'étude des *phénomènes physiques.*

Nous sommes guidés, dans ce choix, par trois raisons principales :

1° Les phénomènes physiques sont plus accessibles à l'expérimentation ; les autres relevant presque exclusivement de l'observation. De plus, ils sont seuls justiciables des procédés de laboratoire, mensurations, pesées, empreintes, photographies, etc. Ils permettent ainsi de confirmer et de compléter, par les témoignages positifs et irréfutables de l'enregistrement, les témoignages aléatoires de nos sens.

2° Les phénomènes physiques sont susceptibles d'une portée interprétative non pas plus complète, mais plus immédiate et plus évidente.

Ils sont, dans l'état actuel de nos connaissances, plus franchement révolutionnaires.

En effet, on ne connaît pas, on ne peut pas connaître, apprécier, mesurer, l'étendue exacte de nos facultés intellectuelles ; tandis qu'on peut apprécier et mesurer la portée de nos sens, la force de nos muscles et toutes les capacités de l'organisme matériel.

C'est pourquoi les faits de mouvements sans contact, d'interpénétration de la matière et de matérialisation bouleversent toutes les notions classiques, toute la philosophie contemporaine, plus vite, plus évidemment et plus complètement que les faits de télépathie, de lecture de pensée ou même de lucidité.

Une preuve remarquable de l'impuissance, au moins relative et momentanée, du métapsychisme d'ordre intellectuel à renverser la psychologie classique, nous est fournie par l'exemple des travaux de Myers. L'abondance et le choix des documents, la valeur des arguments, la haute portée du raisonnement, ont été justement admirés ; mais, basés exclusivement sur les phénomènes intellectuels, ils n'ont pu ébranler le matérialisme doctrinal des adversaires de l'illustre penseur.

Peut-être l'étude systématisée des phénomènes physiques, venant à l'appui de l'étude systématisée des phénomènes intellectuels si bien faite par les psychistes anglo-américains, viendrait-elle donner aux théories idéalistes un appui décisif? On ne peut, en tous cas, que regretter le retard lamentable apporté à cette étude. C'est dans la constatation de ce retard que nous voyons une troisième raison de recommander l'expérimentation physique. Il y a une importance énorme à rattraper le temps perdu et à la mettre à la hauteur de l'expérimentation intellectuelle.

Alors seulement on pourra établir enfin, sur des bases inébranlables, la synthèse complète du métapsychisme, synthèse que nous avons ébauchée prématurément dans notre *Etre subconscient.*

Un programme rationnel, basé sur les considérations qui précèdent, est facile à établir : le phénomène physique le plus élevé et le plus complexe étant la *matérialisation*, c'est la matérialisation qu'il s'agirait d'étudier, avant tout, systématiquement, sinon exclusivement .

Serait seul qualifié pour entreprendre cette étude, un groupe d'hommes de science à tendances philosophiques quelconques et diverses, mais possédant, dans la mesure du possible, les qualités que nous énumérions plus haut.

Ce groupe devrait trouver un médium répondant aussi à peu près à l'idéal rêvé.

Alors devrait commencer une série d'expériences *poursuivies sans relâche et sans défaillance pendant des mois.* Toutes les manifestations, à chaque séance, seraient notées ; tous les procédés d'enregistrement mis en œuvre. Aucun détail relatif au médium, aux apparitions, au groupe, aux circonstances ambiantes, etc., ne serait omis. Les phénomènes d'ordre intellectuel, associés aux matérialisations ; les communications, les messages, seraient sténographiés.

Supposons réussies ces expériences ; supposons d'autres séries d'expériences faites dans des conditions analogues par différents groupes avec différents médiums : nous nous trouverions alors en possession d'une masse, de valeur inappréciable, de do-

cuments choisis. Nous aurions tous les éléments nécessaires à la synthèse complète et à l'interprétation définitive. Ces documents, constatons-le en passant, n'auraient pas seulement une valeur théorique, mais une véritable importance pratique. Quelles applications nombreuses et capitales ne comporterait pas la connaissance du mécanisme des matérialisations et des dématérialisations? La médecine par exemple verrait révolutionner l'art de guérir. « Le miracle » deviendrait un procédé de thérapeutique courant...

Ne nous égarons pas. Il serait puéril de se dissimuler ce qu'un pareil programme expérimental offre de difficultés pratiques. L'objection basée sur ces difficultés est évidente et naturelle. Mais difficulté n'est pas impossibilité.

Chose curieuse : ce qui serait peut-être le plus malaisé dans ce programme, ce serait moins de trouver le médium idéal que les expérimentateurs. En réalité, les médiums à facultés transcendantes n'ont jamais fait défaut ; ce sont les savants qui se sont le plus souvent dérobés. C'est pour cela que des sujets merveilleux, comme Mme d'Espérance, semblant désignés d'avance pour la tâche grandiose, autant par leur élévation morale que par leurs facultés spéciales, ont perdu leur temps, gaspillé leurs peines, sacrifié leur santé, non pas sans résultat, certes, mais sans un résultat équivalent à l'effort.

Qu'il se trouve un jour des expérimentateurs, savants officiels ou non, mais ayant donné leur mesure, déterminés et enthousiastes, et les médiums s'offriront d'eux-mêmes. Sans doute ces savants devront compter avec les tâtonnements inévitables et les échecs passagers ; mais tôt ou tard le succès, un succès sans précédent, viendra récompenser leur ténacité, leur confiance et leur dévouement.

Une autre objection sera vraisemblablement faite à notre courte étude de méthodologie : on nous reprochera, non sans apparence de raison, d'avoir laissé de côté bien des points de pratique importants ; par exemple de n'avoir point parlé des précautions à prendre contre la fraude, question qui a tenu en effet, jusqu'à présent, une place prépondérante dans les préoccupations des expérimentateurs. Cette omission de notre part est volontaire. Nous avons seulement voulu mettre en lumière ce qu'il peut y avoir d'essentiel dans la méthode.

En ce qui concerne la fraude, nous estimons d'ailleurs que la question perd la plus grande part de son importance dans les expériences d'un ordre élevé que nous préconisons. Autant, en effet, les phénomènes élémentaires sont faciles à truquer, autant les phénomènes très complexes le sont peu. Une ébauche de matérialisation sera imitée sans trop de peine ; mais une matérialisation complète, qu'on peut mesurer, photographier, peser, ausculter, etc., ne peut être ni simulée ni ensuite escamotée. Des précautions élémentaires, sur lesquelles nous n'insistons pas aujourd'hui, mettraient du moins à l'abri, à coup sûr, de cette cause d'erreur.

C'est encore un argument de plus en faveur de la nouvelle méthode. Tout, on le voit, tend à nous confirmer le caractère de vérité féconde de cette méthode.

C'est donc avec une foi profonde, avec une conviction sans réserve, que nous la soumettons au jugement des futurs expérimentateurs. Elle seule, croyons-nous, sera capable de nous guider dans la tâche la plus belle qui ait jamais été proposée à l'intelligence humaine. Elle seule nous mettra en pleine possession des vérités que nous commençons à entrevoir sur la constitution de la matière, sur la nature vraie de l'être et sur sa destinée.

Déjà le travail préliminaire a été accompli. On n'en est plus réduit à démontrer encore la réalité de la phénoménologie supranormale. De nobles efforts, d'admirables travaux ont mené à bien cette ingrate besogne. Ne nous occupons donc plus de ceux qui, selon l'expression du Professeur Flournoy, se bouchent volontairement les yeux.

Allons de l'avant. *Cessons de piétiner dans la menue poussière du métapsychisme élémentaire.* Assez d'expériences faites au hasard, sans but, sans suite et sans portée. Assez de luttes vaines contre les tricheries banales de mauvais médiums. Assez de petits faits et de petites hypothèses.

Droit au but maintenant ! Arrivés aux limites prétendues de l' « inconnaissable », franchissons-les hardiment. Elançons-nous d'un bond au cœur même du domaine défendu.



JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

(*Suite.* — Voir le numéro de Juin)

V

LA VITESSE DES RAYONS RIGIDES

Je ne sais au juste pourquoi, mais je me suis imaginé que la vitesse des rayons rigides doit être de beaucoup inférieure à celle de tous les autres rayons connus. Telle était mon impression subjective d'après les nombreuses expériences que nous avons déjà faites dans le but d'élucider la nature intime de ces rayons. Je pensais donc qu'en les faisant agir sur une surface en rotation, on pourrait facilement déterminer leur vitesse.

La chose me parut simple puisque les courants rigides s'imprimaient nettement sur du papier enfumé.

Il fallait seulement envelopper ce papier autour d'un cylindre, tournant avec une vitesse déterminée, pour fixer le moment où la vitesse du cylindre laisse encore les traces des rayons intactes, et celui où elle les efface déjà ou les détourne de leur route.

L'expérience fut faite avec un cylindre, mû par un mouvement d'horlogerie, et qui tournait et s'avançait en même temps.

a) Avec une vitesse de 100 *tours à la minute*

Après avoir vérifié tout d'abord, sur une plaque de verre immobile enfumée, que le médium était bien disposé pour la production des rayons, je lui ordonnai de tenir ses mains aux deux bouts du cylindre pour obtenir une trace parallèle à sa longueur. Comme c'était une première expérience de ce genre, le médium eut un peu peur du contact avec le cylindre tournant; ses mains tremblaient et il dirigea les rayons un peu obliquement, de haut en bas, de sorte que l'empreinte ne se fit qu'au milieu du cylindre. Elle était très large, indiquant tout un faisceau des fibres fluidiques, mais nette. Seulement, le dessin était double et un peu croisé, à cause du tremblement des mains. Les bords du papier restèrent intacts.

Dans une deuxième expérience, la ligne fut complète, droite aux bords, un peu déviée au milieu.

Dans une troisième, elle est toute droite, seulement légèrement ondulée.

J'attribuais ces déviations aux obstacles, constitués par la couche du noir de fumée inégalement épaisse, car, quant à l'influence du mouvement même du cylindre, on ne pouvait pas la déceler.

Ce qui était évident, c'est que du moment qu'on se servait de deux mains, le fil était presque toujours double et il ne se formait pas toujours simultanément à droite et à gauche.

Lorsque l'obstacle était trop dur, il absorbait complètement la ligne du fil et par-ci par-là on pouvait même remarquer comme une réflexion : la figure se repliait en faisant un pas en arrière. Il semblait, enfin, que le jet fluidique ne présentait pas toujours la même vitesse. Mais, ce n'était peut-être qu'une apparence. En tout cas, la trace ne fut effacée nulle part sous l'influence du mouvement.

b) Avec une vitesse de 200 *tours à la minute*

1. La ligne paraît simple. Elle est très fine, un peu courbée au milieu et un peu inclinée à gauche, comme si de ce côté elle avait été beaucoup plus rapide que le mouvement.

2. Une configuration analogue et en outre les bouts du fil sont vivement recourbés sur place. Même descente à gauche.

3. Deux piqûres subjectives dans les doigts et deux lignes parallèles sur le papier, également penchées à gauche. Mais ce qui est étrange : après avoir apparemment dépassé le mouvement du cylindre, toutes les deux lignes se recourbent vivement sur elles-mêmes.

4. Une seule ligne, qui va tout droit et puis, vers sa fin, remonte au lieu de descendre à gauche.

c) Avec une vitesse de 250 *tours à la minute*

Une ligne forte, tout à fait droite, et une autre mince, descendant à gauche obliquement, pas tout à fait droite.

Voyant que mon mouvement d'horlogerie ne pouvait pas donner des indications suffisantes, nous nous servîmes, M. Lebiedzinski e tmoi, d'un cylindre mû par un petit moteur électrique.

d) Avec une vitesse de 1.500 tours à la minute.

Voici les résultats des expériences qui ont été faites dans ces conditions :

1. Une ligne tout à fait droite, interrompue au milieu.

2. Deux lignes séparées l'une de l'autre, mais bien parallèles.

Par conséquent, malgré la vitesse du cylindre, les deux courants, dont un allait de droite à gauche et l'autre de gauche à droite, ne purent être déviés dans le sens contraire au mouvement.

Je voulus voir encore si, en agissant avec *une seule main* de côté, tantôt dans la direction du mouvement, tantôt contre le mouvement, on n'obtiendrait pas, dans le premier cas, une prolongation et dans le second, un raccourcissement de la ligne. Mais la ligne fut courte dans les deux cas et quant à sa direction elle remontait ou descendait obliquement, tout à fait indépendamment de la rotation.

Il était donc évident qu'une vitesse d'environ 10 m. par seconde ne suffisait pas à modifier la direction des rayons, et jusqu'à présent je n'ai pas trouvé de moyen approprié pour essayer des vitesses sensiblement supérieures. Déjà le moteur électrique, par son bruit stridant énervait le médium et s'opposait à une concentration calme de ses forces.

En réfléchissant sur les particularités des rayons rigides, on m'accordera que leur étude présente sous le rapport vitesse des difficultés beaucoup plus grandes que dans le domaine des rayons purement physiques, même plus rapides qu'eux.

VI

L'ACTION THERMIQUE DES RAYONS RIGIDES

Le fait de réchauffement d'une petite balle en celluloïd, soumise assez longtemps à l'action des rayons rigides, a été observé pour la première fois par la Commission des Naturalistes au Musée de Varsovie. C'était un avantage des conditions difficiles dans lesquelles se trouve toujours un médium, devant les étrangers. Lorsque Mlle Tomczyk expérimentait avec moi seul, les lévitations allaient vite, l'action des rayons ne se prolongeait pas et par conséquent je n'ai pas eu l'occasion d'observer le réchauffement. Pour la Commission aussi, ce fait était inattendu, et comme il ne fut pas vérifié avec précision, on se contenta de le mentionner comme probable.

Il importait de le vérifier.

Un thermomètre à mercure n'est pas assez sensible pour déceler une action de ce genre ; je me suis donc servi d'un thermoscope, à boule rempli d'éther « sulfurique » (éthylique, qui bout déjà à 35°, coloré en rouge) et qui se trouve dans le commerce parmi les jouets scientifiques, sous le nom de « thermomètre d'amour ». Le moindre contact de cet appareil avec une main chaude, produit une élévation ou même une ébullition du liquide. L'air qui surmonte l'éther dans la boule, en se dilatant, presse le liquide et le force d'entrer dans un petit tube, ouvert par en bas.

Après avoir vérifié que l'approche d'une main chaude ne commence à agir sur cet appareil qu'à une distance de 2 cm. environ, j'ordonnai au médium de tenir ses doigts à 3 cm. environ.

Lorsqu'il sentit les picotements, la colonne du liquide monta de plusieurs m/m.

L'expérience répétée donna le même résultat, très nettement.

Elle fut reprise encore quelques semaines plus tard avec un autre appareil, basé sur le même principe. Il se composait de deux boules réunies par un tube.

L'action fut encore plus manifeste, car la colonne du liquide rouge s'éleva à près de 2 cm. lorsque la distance des doigts était de 5 cm. environ.

Il est donc, pour moi, certain que les rayons rigides, en rencontrant un obstacle, suffisamment sérieux pour eux au point de vue mécanique, produisent de la chaleur.

On pouvait penser, qu'avec une pile thermo-électrique réunie à un galvanomètre sensible, on obtiendrait des indications encore plus fortes et surtout plus exactes.

Nous avons tenté cette expérience avec le professeur Biernacki à l'école polytechnique de Varsovie, mais elle n'a donné qu'un résultat incertain, à peu près nul.

Je m'explique cet insuccès par les considérations suivantes :

Une pile thermo-électrique est très sensible à l'approche d'une main chaude, beaucoup plus que le thermoscope dont je me suis servi tout à l'heure ; il fallut donc tenir la main du médium si loin, que l'action thermique des rayons (qui, comme nous le savons déjà, s'amincissent considérablement avec la distance) était déjà presque nulle ; et puis, au moment où les rayons se forment, la main du médium se refroidit sensiblement, de sorte que, au lieu d'une action plus nette, nous ne remarquâmes que de petites oscillations.

VII

LA CONDUCTIBILITÉ ÉLECTRIQUE DES RAYONS RIGIDES

Une importante expérience vient d'être faite le 21 novembre 1910 : elle prouve que le fil fluidique, formé par les rayons rigides, *peut conduire un courant galvanique à travers l'air ambiant*. Et comme cette expérience entraîne plusieurs conclusions intéressantes, il faut que je la décrive un peu en détail.

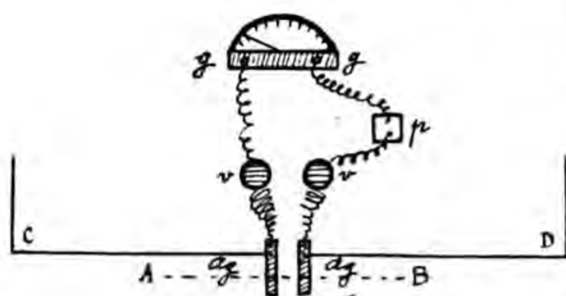


Fig. 1.

Sur le bord d'une table CD (fig. 1) ont été fixées parallèlement deux lames en argent chimiquement pur (Ag. Ag.) longues de 6 cm., larges de 1 cm., et espacées l'une de l'autre de 4 m/m. Ces lames formaient les électrodes d'un circuit, qui embrassait un seul élément (p.) de 1,45 v., un galvanomètre (g. g.) et deux verres (v. v.) remplis d'eau, qui constituaient la résistance. Cette dernière me semblait d'abord nécessaire pour affaiblir le courant, en lui permettant d'agir sans inconvénient sur le galvanomètre très sensible, si les deux lames Ag. Ag. venaient à être mises en communication par un bon conducteur quelconque. Alors l'aiguille du galvanomètre marquait 55° en moyenne ; autrement elle restait à zéro et le courant ne passait pas.

Les deux lames dépassaient sensiblement le bord de la table, restant ainsi en l'air ; mais elles étaient immobilisées assez solidement pour ne pas pouvoir se toucher.

Il s'agissait précisément de réaliser entre elles une communication galvanique médiatement, à l'aide d'un faisceau de rayons rigides ; et à cet effet la somnambule tint ses mains des deux côtés des électrodes, dans la position indiquée par les lettres A et B.

En sentant le courant se former, elle approcha les doigts (précédemment visités comme d'habitude) à 15 m/m. de chaque côté.

Il était évident que les rayons passaient en touchant les lames, car, grâce à l'élasticité de ces dernières elles furent ébranlées par ce passage. Malgré cela, le galvanomètre ne bougea pas.

A ce moment, la somnambule attira mon attention sur un phénomène extraordinaire, que j'ai eu l'occasion d'observer pour la troisième fois (la première en 1893 avec Eusapia Paladino) : la production d'un son particulier, provenant de la friction des rayons rigides contre les lames.

En approchant l'oreille, je le sentis très distinctement. Mais, ce qui est surtout surprenant, c'est que ce son se manifestait parfois aussi au moment *où les mains du médium restaient complètement immobiles*, preuve que les particules invisibles du courant étaient elles-mêmes en mouvement, en passant d'une main à d'autre.

L'aiguille du galvanomètre restait toujours immobile.

Mais, un moment après, à la suite d'une meilleure concentration du courant, elle avança à 3° et puis, dans une seconde expérience, à 4°.

A ce moment les lames ne bougeaient plus et le son ne se faisait pas entendre ; de sorte, que je considère comme probable une transformation consécutive de l'énergie médiumnique en trois phénomènes d'ordre différent (mécanique, sonore et électrique) plutôt, que leur simultanéité, comme faisant partie intégrale d'un seul et même phénomène. Le même (du moins apparemment le même) courant médiumnique, pouvait produire tantôt un déplacement mécanique, tantôt un effet sonore, et tantôt enfin un phénomène de ionisation, en rendant l'air conducteur du courant de la pile.

Cette dernière transformation exigea cependant visiblement une intensité ou une rapidité de l'action plus grande, car la fatigue du médium s'accentua de beaucoup.

Dans le but d'obtenir une action encore plus nette, je diminuai la résistance, en acidulant l'eau dans les vases. Alors la réunion métallique des électrodes donnait 180 déviations. Puis le contact fut supprimé et l'aiguille descendit à zéro.

En répétant alors l'expérience avec les rayons, j'obtins, dans trois essais consécutifs :

1. Avec un éloignement des mains de 12 m/m., 5°.

1. Avec un éloignement des mains de 15 m/m., 5°.

3. Avec un éloignement des mains de 30 m/m., 18°.

Comme d'habitude, l'évidence d'une difficulté plus grande, excita l'ambition somnambulique du médium et l'effet fut double avec une distance double !

Mais cet effort lui coûta cher : elle ressentit une vive douleur (qui généralement n'accompagne pas la formation des rayons rigides), elle tremblait de tout son corps, avait des frissons, ses joues brûlaient et ses mains restèrent humides et glacées pendant une dizaine de minutes.

Lorsque ensuite, après un repos convenable, je lui fis toucher *directement* les électrodes, avec les

deux doigts de chaque main, pour voir l'effet comparatif de la résistance de son corps et sans demander un phénomène quelconque, la déviation fut :

1. Les mains humides, 78°.

2. Les mains humides, 90°.

3. Les mains soigneusement essuyées, 130°.

4. Les mains de nouveau humides, 180°.

Il y avait donc encore action médiumnique, qui, cette fois, consistait uniquement ou principalement en une diminution de la résistance de son corps.

Est-il possible réellement à un médium de diminuer la résistance électrique de son corps?

Je crois que oui, car j'ai souvent observé des phénomènes qui ne se laissent pas expliquer autrement.

Pour voir quel serait l'effet comparatif de la résistance de nos deux corps, j'ordonnai au médium de se laver les mains et de les essuyer ensuite soigneusement. Alors les déviations furent (en touchant directement les mêmes électrodes, avec les bouts de nos doigts de chaque côté) :

	Pour moi	Pour elle
Avec les mains sèches.....	30	65
Avec les mains mouillés...	63	180

c'est-à-dire que la résistance de son corps était environ deux fois moindre dans la première expérience, et environ trois fois moindre dans la seconde.

Pour éviter autant que possible l'influence de la transpiration cutanée, nous répétâmes encore deux fois la même épreuve à travers une couche d'eau. Elle donna :

Pour moi	Pour elle
90	190
80	160

c'est-à-dire les mêmes proportions, confirmant que la résistance de son corps était à ce moment seulement deux à trois fois plus faible que la mienne.

Or, dans une séance à l'école polytechnique, que je mentionnerai encore plus loin, M. le professeur Biernacki constata que la résistance électrique du corps de cinq personnes présentes était de :

120.000 ohms pour son mécanicien M. W.;
60.000 ohms pour moi;
30.000 ohms pour M. Lebiedzinski;
20.000 ohms pour le professeur Biernacki;
9.500 ohms pour le médium en somnambulisme.

A ce moment, ses mains étaient relativement sèches et malgré cela, comme nous le voyons, la résistance de son corps était environ *six fois* plus petite que la mienne.

Généralement, il paraît qu'*après* une séance la résistance électrique du médium augmente. Du moins j'avais constaté ce fait avec Eusapia Paladino, chez moi en 1893, mais je n'ai pas encore entrepris des études suivies à ce sujet. Je les recommande à l'attention des expérimentateurs, car tout en étant faciles, elles peuvent donner des résultats intéressants.

Je mentionnerai, en passant, qu'il découle d'une expérience de MM. Crookes et Varley sur Florence Cook, que pendant une séance de matérialisation, la résistance du corps du médium peut rester constante.

Revenant maintenant à notre essai principal, nous pouvons constater :

1° Qu'un courant de 1.45 v. affaibli par la résistance de deux verres d'eau, peut être conduit par un faisceau des rayons rigides à travers une couche d'air de 4 m/m. en donnant encore un courant de 0.0004 v. avec de l'eau pure et de 0.0018 v. avec de l'eau légèrement acidulée ;

2° Que cette conductibilité maximale est accompagnée de douleur et suivie d'une grande fatigue ;

3° Qu'elle ne peut se manifester que momentanément, par secousses physiologiques, qui répondent à l'intention du médium, mais qui ne dépendent pas directement de sa volonté.

La question a été reprise par moi dans d'autres séances, mais je ne mentionnerai ici qu'un seul essai encore, pendant lequel l'arrangement resta le même, sauf qu'au lieu d'un seul élément je me servis de deux et que la résistance supplémentaire (les deux verres d'eau) était supprimée.

Voici les résultats que donna cet essai consécutivement :

1° Le médium sent le courant, mais le galvanomètre ne bouge pas ;

2° Le courant (médiumnique) persiste et l'on entend le son de friction, même pendant l'immobilité complète des mains ;

3° Le son ne se fait plus entendre et l'aiguille du galvanomètre avance en marquant : 10, 3, 50, 0.

Il était donc de nouveau évident :

1° Que l'effet sonore est indépendant de l'effet électrique ;

2° Que la conductibilité galvanique ne se manifeste qu'avec un certain degré de l'intensité du courant (médiumnique) et je dois rappeler qu'il en était de même pour la dispersion d'une charge électrostatique, quoique à un degré inférieur.

3° Que la conductibilité se manifeste seulement par secousses, car après l'effort l'aiguille retombe immédiatement à zéro ;

4° Que le courant maximal de 0.0018 v. avec un seul élément, remonta avec deux éléments à 0.005 v.

Il ne faut pas cependant oublier que, dans ce dernier cas, il n'y avait plus de résistance supplé-

mentaire; on ne peut donc inférer de cet essai que l'effet fut plus que double avec une double force électromotrice initiale. En me basant sur d'autres expériences, je crois au contraire qu'il est toujours inférieur à l'accroissement de la f. é. initiale.

Pour calculer la conductibilité des rayons, il faudrait encore tenir compte :

1° De la surface du contact (en supposant une constitution quasi-matérielle des rayons), qui est infiniment plus petite qu'avec le contact des bouts des doigts; circonstance en faveur des rayons;

2° De la longueur du conducteur médiocre (le corps du médium) beaucoup plus grande que l'espace entre les électrodes (dans la proportion de 4 m/m à 1.400 m/m. environ); circonstance en faveur du contact direct;

3° De la grande, en tout cas, supériorité du conducteur médiocre (les bras et le corps du médium) par rapport à la conductibilité à peu près nulle de l'air — circonstance également en faveur du contact.

Il aurait donc été plus simple de comparer la conductibilité d'un fragment de rayon de 4 m/m. de longueur avec la même longueur d'un conducteur médiocre connu, par exemple d'un fil de platine aussi fin que possible. Dans ce cas, en faisant tenir ce fil au médium, pour avoir, en outre, à peu près la même dérivation additionnelle du courant, on pourrait arriver à une estimation approximative *d'un cas donné*.

Malheureusement, tous ces calculs resteront entachés d'un défaut capital : nous ne possédons encore aucun moyen objectif pour mesurer l'*intensité initiale du courant médiumnique*, source de tous ces phénomènes, et nous savons, au contraire, que cette source n'est jamais constante.

(A suivre.)

Société Universelle d'Études Psychiques

ENQUÊTE SUR LA PSYCHOMÉTRIE

Procès verbal de la Séance du 22 Juin 1911

SECTION DE PARIS

La séance est ouverte à 9 h. 5 par *M. de Vesme*, faisant fonction de Président. Il exprime aussitôt ses regrets de ce que M. le D[r] E. Calmette, qui devait présider la séance, a été victime d'un accident d'automobile; heureusement, ses blessures sont assez légères. Il propose que la Société exprime à son premier Vice-Président ses vœux de prompte guérison. Cette proposition est votée à l'unanimité.

Le Président rappelle ensuite qu'on fêtera au mois de novembre prochain, le cinquantenaire scientifique de M. Camille Flammarion. Il propose que la Section de Paris de la S. U. E. P., dont M. Flammarion est le Président, lui envoie à cette occasion ses meilleurs souhaits et prenne part à la souscription ouverte pour offrir au célèbre vulgarisateur de l'Astronomie et à la dévouée compagne de sa vie une plaquette artistique. On approuve, au milieu des applaudissements.

Le procès-verbal de la séance précédente est approuvé.

Le Président présente *M. René Warcollier*, qui doit donner lecture de son Rapport sur les résultats des expériences de « Psychométrie » qui ont été faites par la Section au cours de l'année, avec différents sujets. Il remarque que M. Warcollier a été tout naturellement chargé du Rapport, ayant rédigé en sa qualité de Secrétaire adjoint de la Société, les procès-verbaux de toutes les séances expérimentales du groupe d'étude pour la Psychométrie, et tous les documents se trouvent ainsi entre ses mains. La lecture du Rapport prouvera que le soin de le rédiger ne pouvait pas être confié à un homme connaissant mieux le sujet dont il s'agit.

M. R. Warcollier donne alors lecture de son Rapport (1).

Après la lecture de chaque chapitre, le Président donne la parole aux sociétaires qui désirent faire des observations et une discussion intéressante s'entame ainsi à plusieurs reprises.

Le Rapport est approuvé par un applaudissement unanime, et le Président remercie le Rapporteur, qui a dû consacrer à son travail beaucoup de temps, de patience et d'intelligence. Il observe ensuite que la

(1) Le Rapport est publié à la suite du procès-verbal de la séance (*Note de la Rédaction*).

Société n'a certainement pas la prétention d'avoir résolu par ces quelques expériences le problème de la « Psychométrie », mais qu'elle croit lui avoir fait faire un petit pas en avant, ne fût-ce qu'en montrant de quelle nature systématique et bien coordonnée peuvent être les études faites par une Société de recherches psychiques dans le domaine de la clairvoyance.

M. E. Duchâtel, dont on se rappelle le récent ouvrage si intéressant sur la Psychométrie, parle brièvement, en faisant surtout remarquer que, s'il est parvenu, dans son enquête personnelle, à de meilleurs résultats avec quelques-uns des psychomètres étudiés ensuite par la Société, c'est que celle-ci a dû admettre aux séances un assez grand nombre d'assistants, ce qui ne peut que nuire au succès des expériences.

La séance est levée à 11 heures.

Rapport de la Commission

Au lendemain de la publication dans les *Annales des Sciences Psychiques* d'un article du colonel Joseph Peter intitulé « Psychométrie », l'attention des membres de la S. U. E. P. fut attirée à nouveau par la remarquable « Enquête sur les cas de psychométrie » de M. Edmond Duchâtel.

Le 24 novembre 1910, une Commission d'étude s'est formée pour étudier aussi scientifiquement que possible les phénomènes complexes improprement désignés sous le nom de « Psychométrie », en expérimentant avec différents sujets afin de récolter une riche moisson de faits.

La psychométrie se donne comme l'art de faire dire aux objets leur histoire intime, celle des personnes qui les ont approchés et des événements qui se sont déroulés autour d'eux. Ecartant résolument toute définition *a priori*, la Commission s'est proposée de tirer des faits constatés par elle-même les enseignements théoriques qu'ils comportent.

La *méthode de travail* fut réglée avant les séances d'expérimentation. Il fut décidé que les expériences auraient lieu dans le local de la Société; que les objets soumis aux sujets ne seraient pas mêlés les uns aux autres; qu'on chercherait à éviter dans certaines expériences la transmission de pensée en présentant des objets inconnus de toutes les personnes présentes; que le même objet serait soumis plusieurs fois au même sujet en différentes séances et à des sujets différents; que le public devrait rester silencieux; qu'on tenterait d'éliminer le rôle du hasard au moyen d'expériences de contrôle et qu'enfin tout serait noté avec soin pendant les séances mêmes.

Ces conditions furent réalisées partiellement ou totalement au cours de 9 séances expérimentales depuis le 8 décembre 1910 jusqu'au 1er juin 1911. Il y eut 2 séances supplémentaires : la première préparatoire où les conditions générales des séances furent discutées, l'autre remplie par une causerie d'un des psychomètres sur les résultats qu'il avait obtenus précédemment.

Le nombre des assistants varia à chaque séance de 8 ou 10 à 50. Il n'y eut pas de groupe à proprement parler, quoique certains membres soient venus aux séances très régulièrement. Les expériences furent tentées avec quatre sujets :

Mme Blanc (un pseudonyme) et Mme de Poncey, psychomètres professionnelles.

Mlle Strega, psychomètre amateur.

M. Phaneg, psychomètre très connu.

Pendant une des séances, deux sujets furent présents en même temps, ce qui leur permettait de prendre successivement quelque repos entre chaque expérience. Dans deux autres séances, les sujets vinrent l'un après l'autre.

Ces médiums ne donnèrent pas le même nombre de séances.

Mme Blanc, 3 séances; M. Phaneg, 3 séances; Mlle Strega, 4 séances.

Mme de Poncey, 1 séance.

Au point de vue de la valeur propre de chaque médium, on ne peut comparer rigoureusement que les trois premiers.

Il fut présenté une moyenne de six objets par séance; chaque séance durait deux heures; les objets généralement enveloppés étaient présentés par M. de Vesme et les descriptions des psychomètres furent notées — pour ainsi dire sténographiées — par M. Warcollier. Le compte rendu de chaque séance était transcrit dès le lendemain, d'après ces notes, par M. Warcollier qui s'occupa aussi de la correspondance avec les membres de la Commission au sujet de chaque expérience.

La *classification* des expériences se fit de la manière suivante : elles furent divisées en bonnes, assez bonnes, médiocres et mauvaises.

Il y en eut 52, dont 9 bonnes, 7 assez bonnes, 11 médiocres, 25 mauvaises.

Mais pour pouvoir se rendre un compte plus exact de la proportion de vérité et d'erreur rencontrée dans les descriptions, il fut dressé des tableaux selon la méthode imaginée par M. Hyslop pour étudier les phénomènes de Mme Piper. On divisa les visions en facteurs : images, faits, actions, événements, etc. et chaque facteur fut classé suivant qu'il était reconnu pour exact, faux, douteux, indéterminé. Par exemple, le psychomètre déclare en touchant une bourse qu'on vient de lui confier qu'il voit un homme faire une chute en descendant les

trois dernières marches d'un escalier au dehors d'une maison. Cette description est divisée en 6 facteurs :

Un homme	reconnu	exact
Fait une chûte..........	»	exact
En descendant..........	»	exact
Les 3 dernières marches..	»	faux
D'un escalier...........	»	exact
Au dehors d'une maison..	»	faux

On compte alors 6 facteurs dont 4 d'exacts et 2 de faux.

Supposons que le possesseur de l'objet ne se soit pas souvenu si l'accident était arrivé à un homme ou à une femme ; ce facteur aurait été jugé douteux mais non pas indéterminé puisqu'il s'agit bien d'une personne. Supposons qu'il ne se soit pas souvenu si l'accident s'était produit en haut ou en bas de l'escalier ; ce facteur aurait été jugé indéterminé ; ainsi que la prévision du psychomètre s'il avait ajouté que l'accident aurait des conséquences fâcheuses dans l'avenir. Cette méthode d'analyse n'a évidemment pas la prétention à l'exactitude d'une analyse chimique, mais avec ses défauts et ses difficultés elle renseigne encore suffisamment. Grasset dans son ouvrage « L'occultisme d'hier et d'aujourd'hui » demande, pour être convaincu du phénomène de transmission de pensée que l'on obtienne comme coïncidences 20 ou 30 o/o et surtout qu'on les dépasse. Il ajoute : « on ne chantera pas victoire, mais on pourra alors renouveler et préciser de nouvelles expériences avec le sujet ainsi découvert ».

Les résultats généraux obtenus dans nos expériences atteignent 27 o/o de réussites ; mais cela ne serait guère convaincant si cette encore faible proportion n'était pas due dans la moyenne au manque de succès de certains sujets. Aussi les moyennes particulières de chaque sujet donnent-elles des résultats beaucoup plus intéressants.

Le nombre total d'incidents classés est de 769.

Tableau synoptique des expériences

NOMS DES SUJETS	Nombre d'expériences	Nombre de facteurs	Facteurs exacts	Facteurs faux	Facteurs douteux	Facteurs non reconnus	Moyenne de facteurs par expérience	Expériences particulièrement réussies	Facteurs exacts %
Mme de Poncey...	3	19	13	3	»	3	6	1	68
Mme Blanc.......	13	165	45	73	12	35	12,6	2	27
Mlle Strega.......	14	161	79	42	16	24	11.5	6	50
M. Phaneg.......	23	424	65	108	11	240	18	2	15

Mme de Poncey (hors classe) a donné 68 o/o de réussites ; Mme Blanc, 27 o/o ; M. Phaneg, 15 o/o ; Mlle Strega, 50 o/o.

Cette dernière moyenne est donc tout à fait satisfaisante. La réussite inférieure des autres sujets ne prouve d'ailleurs absolument rien en leur défaveur puisque d'autres observateurs comme M. Duchâtel ont obtenu de bons résultats (notamment avec M. Phaneg, une moyenne de réussites estimée à 80 o/o en opérant seul à seul) et que d'autre part ils nous ont donné aussi quelques expériences particulièrement remarquables (IV 11/5/11), avec M. Phaneg : 22 facteurs, 14 exacts, 0 faux, 0 douteux, 8 indéterminés.

Il s'agissait d'une lettre appartenant à M. de Vesme. Elle fut présentée à M. Phaneg sans enveloppe, mais fermée à l'aide d'une pince, ce qui fait qu'il était impossible de voir son contenu. Elle ne présentait l'aspect d'une feuille de papier rayé sans écriture. Le médium décrivit ce qui suit :

1° « Paysage, rade d'une grande ville construite sur un plateau derrière des montagnes assez élevées, pays de montagne, pas en Europe.

(Elle venait de San José de Costa-Rica, ville bâtie sur un plateau devant des montagnes assez élevées.)

2° Pont suspendu à une certaine hauteur avec une grande audace, ouvrage remarquable.

(Il existe, en effet, dans un album de photographies de Costa-Rica, que M. de Vesme a en sa possession, une photographie d'un pont suspendu très remarquable.)

3° Un fort, un ouvrage de défense avec des soldats habillés d'un uniforme jaune et rouge.

4° La lettre a été écrite ou touchée par une personne ayant un commandement civil ou militaire, un administrateur ou un homme de loi ; il a beaucoup d'instruction, il est chargé de guider d'autres hommes.

(C'est une personne ayant, en effet, un poste officiel dans la petite République de Costa-Rica.)

5° Impression de tremblement de terre, d'accident, de flammes. La lettre a assisté à un bombardement, des exercices ou une guerre véritable, vision de navires tirant.

(Il y eut récemment un tremblement de terre très important en Costa-Rica et il en était question dans une autre lettre de la même personne. Quant au bombardement : révolution de Nicaragua ?)

6° Or, mines d'or non loin de la personne qui l'a touchée.

7° Autour d'un dais marchent des personnes ayant des cloches en main ; elles sonnent en marchant ; procession ou enterrement religieux, temple.

8° Impression que l'objet a été touché par quelqu'un s'occupant de sciences psychiques, de médiumnité, il y a dans l'ambiance des expériences de médiumnité. »

(La lettre était écrite par M. Corralès, le père du fameux médium de Costa-Rica. Chose curieuse, c'est la seule fois qu'un sujet nous ait parlé de médiumnité parmi les 52 expériences qui furent tentées).

Avec Mme Blanc, on remarque surtout 2 expériences. Voici l'une d'elles (II 17/2/11). Il s'agit d'une lettre confiée par M. Warcollier. « C'est un monsieur assez grand avec de la barbe, l'air sévère, écrit beaucoup, il a un commandement, ce sont des ordres qu'il donne. (Le scripteur était assez grand, sans barbe, ni air sévère, il écrivait beaucoup, il avait un commandement : il était secrétaire d'un ministre.) Il est d'apparence sévère, très bon pourtant. Il y a des heures déterminées où il passe chez lui, le reste du temps il marche beaucoup. (Il ne marchait pas beaucoup.) Il est têtu, il discute avec parti pris, on ne peut lui enlever l'idée qu'il a en tête (très exact). Il habite dans un quartier peu mouvementé, même le jour (exact) pas loin d'ici (exact). Il n'y a pas longtemps qu'il fait ce qu'il fait, avant c'était tout autre chose, sa vie est coupée en deux. (Indéterminé.)

Lassé par sa première occupation, fatigué moralement et physiquement il a pris cette deuxième pour se reposer (faux). Il mourra d'une congestion, cela me fait peur ! » (Il est mort subitement.)

Mlle Strega réussit 6 expériences. Exemple II 10/2/11. Lettre présentée à la psychomètre par M. de Vesme, mais appartenant à M. Archat. (C'est un papier plié, par transparence on peut apercevoir un dessin. M. Archat ne sait pas lui-même ce que c'est, c'est Mme Archat qui l'a choisi pour lui. Mme Archat est assise à côté du sujet et a longuement causé avec lui avant la séance sans toutefois lui parler de cette expérience ni d'aucun fait s'y rapportant.)

Mlle Strega, après avoir demandé si elle peut l'ouvrir, ce qui lui est accordé, porte le papier derrière elle pour nous prouver qu'elle ne le regarde pas et le garde, en le feuilletant, dans cette position. « Ce n'est pas de la correspondance, cela sort d'un cabinet de travail où ce fut écrit par un homme. Je vois comme des dessins, des plans, l'origine en est plutôt scientifique. La personne qui a écrit est plutôt savante. (Le papier portait un dessin ayant servi à une expérience de transmission de pensée entre M. Archat et M. Warcollier. Il y a quelques phrases se rapportant au dessin écrites par M. Warcollier, le dessin est de M. Archat.)

Je vois un homme grand et fort, ce ne veut pas dire que ce soit lui qui aît écrit. (M. Archat.)

L'écriture en est serrée (exact) la signature de la personne plutôt courte et on dirait que cela n'est pas signé (exact). Il n'y a pas de marges, c'est comme un document (exact). Je sens l'influence d'un enfant, il y en aurait un dans l'entourage. (On évitait l'enfant de M. Archat quand on se livrait à ces expériences, elles avaient lieu le soir et on le couchait avant de commencer.)

Le papier a été entre les mains de quelqu'un qui s'occupe d'industrie (exact). Il doit s'appeler Paul (exact) ; ou c'est quelqu'un dans son entourage : j'entends ce nom. Je vois une réunion d'hommes, il évolue dans un cercle industriel ou scientifique. On compte sur une affaire (exact) dont traite le papier (faux) comme s'il y avait un espoir au bout (exact) par exemple une découverte attendue par un savant. Il y a une Jeanne dans l'entourage (faux). L'affaire demande beaucoup de recherches (exact), c'est bon comme résultat et profit. (Indéterminé.)

CONTROLE

Comme il l'avait été décidé, la Commission cherche à évoluer la part du hasard dans ces réussites au moyen d'*expériences de contrôle*. Tout d'abord on voulut se rendre compte de ce que donnerait une personne quelconque dans le rôle de psychomètre ; mais on comprit de suite qu'une cause d'erreur très grave se glissait dans cette entreprise. C'est que si la personne qui se prête à l'expérience possède des facultés « psychométriques » latentes, les résultats que l'on obtient avec elle sont faussés et préjudiciables à ceux des vrais psychomètres, puisque l'on prend pour réussites données par le hasard celles données par ces facultés.

Il ne fut tenté que 4 expériences témoins donnant un nombre de 43 facteurs décomposables ainsi : 6 exacts, 20 faux, 3 douteux et 14 indéterminés ; soit 14 o/o de réussites, nombre à peu près égal à celui donné par le sujet qui a donné de moins bons résultats, mais bien inférieur aux autres (27 o/o, 50 o/o, 68 o/o).

Cette méthode abandonnée fut remplacée par une autre consistant à comparer entre elles les différentes expériences autant qu'elles pouvaient se comparer. Elles furent classées en lettres, paquets fermés, pierres, objets en or. Chacune de ces expériences reçut un numéro d'ordre et ces numéros comparés au hasard deux à deux autant de fois qu'il y avait d'essais véritables ; c'est-à-dire que l'on compara les visions décrites par un sujet pour une lettre avec une autre lettre, pour un paquet avec un autre, pour un objet en or par exemple avec un autre de même nature, etc... Afin d'exercer un contrôle sérieux, on se renseigna auprès des personnes qui avaient soumis les objets en leur demandant ce qu'elles trouvaient d'exact et de faux dans les descriptions (qui ne se rapportaient pas en somme à elles), exactement comme on l'avait fait pour les authentiques.

Par exemple on appliqua à un bracelet en or (objet de l'expérience III 13/3/11), ce qui a été décrit à propos d'une petite montre en or (objet de l'expérience III 11/5/11). On envoya au propriétaire du bracelet l'extrait du compte rendu se rapportant à la montre, soit : « Sang, opération, mort. Personne malade sur une chaise longue, maison avec jardins contenant des arbustes aux feuilles vernies. Un mendiant menace une dame. Scène d'émeute (drapeaux rouges). Sensation d'angoisse supportée longtemps terminée par un suicide. Puits auprès duquel se serait passé un fait dramatique, au fond : des ossements. »

Il répondit qu'il trouvait d'exact le malade sur chaise longue, de faux l'opération chirurgicale, le mendiant, l'émeute. Il reconnut la maison avec jardin, où une personne s'était suicidée et y était même enterrée. (Cette expérience de contrôle est la seule où le hasard a donné une demi-réussite ; dans les autres il n'y a pour ainsi dire pas de coïncidences.)

Pratiquement, il ne fut fait que 28 de ces contrôles et il fut dressé des tableaux statistiques identiques à ceux des expériences.

Tableau synoptique des contrôles

	Nombre d'Expériences	Nombre de Facteurs	Facteurs exacts	Facteurs faux	Facteurs douteux	Facteurs non reconnus	Moyenne de facteurs par expérience	Expériences particulièrement réussies	Facteurs exacts %
Expériences témoins où une personne quelconque sert de sujet.....	4	43	6	20	3	14	10	0	14
Expériences de contrôle :									
Paquets........	11	188	28	99	26	35	17	1½	11
Lettres....	17	225	41	147	12	25	13	2	18

Cette méthode de contrôle donna, pour les paquets fermés, une moyenne de 14 o/o et de 18 o/o pour les lettres, c'est-à-dire une moyenne de réussites encore très inférieure à celle donnée par les psychomètres (sauf l'un d'eux, M. Phaneg, ce qui ne l'empêcha pas de donner la remarquable expérience citée plus haut). Il paraît donc certain que cette méthode permettrait d'arriver à une solution définitive au sujet de la psychométrie quand on aura suffisamment multiplié les expériences. Provisoirement, on peut admettre que les réussites obtenues par les bons médiums dans ce domaine, ne sont pas dus seulement au hasard.

Théories

I. Parmi les théories proposées pour l'explication des phénomènes de psychométrie, il en est une particulièrement étrange, c'est celle des *clichés astraux des occultistes*. M. Phaneg nous l'a présentée dans son ouvrage bien connu. Mais cette théorie, qui ne couvre d'ailleurs pas tous les faits, tend à perdre du terrain chez les occultistes même, car dans la causerie qu'il nous a faite à la S. U. F. P., M. Phaneg n'y fit que de brèves allusions, tandis qu'il donnait la première place à la clairvoyance. Pourtant il est bon de rappeler que, d'après cette théorie, les objets photographieraient en quelque sorte sur l'éther qu'ils contiennent, les scènes où ils ont joué un rôle et s'imprégneraient aussi des « fluides » des personnes avec lesquelles ils ont été en contact. Ce sont ces « clichés astraux » qui impressionneraient à leur tour les sens des psychomètres.

II. Avec l'explication par la *Panesthésie* ou vision dans le temps et dans l'espace, c'est le sujet qui, à l'aide des facultés mystérieuses de la subconscience, se met en rapport avec les événements en question. Cette théorie couvre naturellement mieux les phénomènes de prémonition que la précédente.

III. Explication par la *Télépathie*. Selon cette théorie, le sujet se trouve subconsciemment en rapport avec une ou plusieurs personnes connaissant l'histoire de l'objet et la décrit par transmission de la pensée.

Nos expériences — trop peu nombreuses — ne nous ont pas encore donné le mot de l'énigme ; pourtant nous allons examiner chacune des théories en rapport avec les faits obtenus.

FLUIDES, INFLUENCES, CLICHÉS ASTRAUX

Sauf une expérience douteuse, on n'a pas constaté un seul de ces cas (feuilles mortes trouvées à Antinoë qui ont suggéré la vision de personnes en habits arabes et d'autres vêtus à l'européenne avec le fez rouge) (III 4/5/11).

Il y a bien quelques expériences interprétables par un certain fluide contenu dans les objets. Ce sont celles où domine l'erreur fréquente de donner la description du récepteur d'une lettre au lieu de l'expéditeur (IV 8/12/10).

« La personne n'habite pas à Paris, mais y fait un voyage quotidien. » Faux pour le scripteur, exact pour le récepteur.

Mais comme on le verra plus loin, l'explication la plus rationnelle de cette anomalie est la téléphathie.

Dans une expérience où l'objet avait été soumis à plusieurs psychomètres, le dernier semble l'avoir deviné (II 10/12/11) : « Je suis 2 ou 3 influences, le papier a été touché par 2 ou 3 personnes (exact). Il n'y a que 2 ou 3 lignes (faux) hâtives (exact). Cela vient d'assez loin (faux), un étranger l'a écrite (faux), un autre l'a touché (douteux, un des psy-

chomètres est d'origine étrangère). C'est quelqu'un de spirite » (le psychomètre qui avait touché l'objet est spirite).

Suivant les partisans de cette théorie, beaucoup d'échecs seraient attribuables à ce que les objets ont été trop mêlés. Pourtant une personne apporta une lettre d'elle-même écrite pour la circonstance et n'ayant touché absolument personne d'autre, ce qui donna lieu à un insuccès. L'essai fut répété à une séance suivante avec le même psychomètre alors que la lettre avait été touchée par plusieurs personnes et donna un succès plus grand (VIII 17/2/11 ; IV 22/12/10).

CLAIRVOYANCE, PRÉMONITION

On trouve quelques cas attribuables à la clairvoyance :

(V 22/12/10) Lettre fermée inconnue de la personne qui l'a présentée. Le psychomètre dit qu'elle contient la commande de faire quelque chose sur un ton autoritaire et froid, ce qui est exact.

(I 10/2/11) Le psychomètre déclare qu'on dirait qu'il n'y a rien d'écrit, ce qui est exact.

Aucune prémonition ne s'est réalisée, mais il y eut une curieuse erreur de temps : ce qui était décrit comme dans l'avenir appartenait au passé. (« Le monsieur mourra d'une congestion » alors qu'il était mort subitement.) En somme, rien d'important encore dans cette classe.

TÉLÉPATHIE

Il était question plus haut des erreurs de direction d'une forme fréquentes, ce sont les cas cités où le sujet décrit le récepteur pour l'expéditeur. Ces cas s'expliquent bien par la télépathie lorsqu'on voit l'erreur non moins fréquente de donner une description fausse pour l'objet soumis, s'appliquer exactement à ce que la personne qui l'avait apporté pensait au moment de l'expérience.

Exemples (I 22/12/10) « Monsieur, brun, avec des cheveux blancs, figure fraîche, très bon caractère, travaille dans un bureau ». (Faux, car il s'agissait de la lettre d'une jeune fille ; mais la personne à qui appartenait la lettre croyait avoir remis au sujet une lettre d'un monsieur à cheveux blancs à qui la description s'applique bien.)

(II 22/12/10) « C'est une dame assez grande, très douce, figure pâle, n'habite pas loin d'ici, elle voudrait que quelque chose s'accomplisse. » (Faux complètement, mais s'applique presque exactement à une lettre de la mère de l'expérimentateur qu'il croyait avoir donnée au sujet à la place de celle-ci.)

(III 17/2/11) Le sujet ne voit rien, mais dit qu'il voit tout le temps le Dr de Saint Albin et lui demande si c'est à lui. Ce n'était pas à lui, mais M. de Vesme le croyait et l'avait même noté au moment même, loin du médium.

(VI 13/3/11) Expérience témoin, M. Warcollier jouait le rôle de sujet et psychométrait une boîte confiée par le Dr Bourbon. « Je vois une aiguille. » Il la décrivit comme une sorte de flèche tachée de sang à la pointe. Le Dr Bourbon avait d'abord mis dans la boîte une petite flèche de bronze et l'avait remplacée par une médaille ancienne sans se souvenir de cette substitution. (Chose curieuse : pendant cette expérience témoin, Mlle Strega dessinait au crayon un cercle exactement du diamètre de la médaille contenue dans la boîte qu'elle n'avait pas eue entre les mains.) Dans l'expérience (V 11/6/11) le sujet décrit ce que plusieurs personnes pensaient à tort. « Je vois un homme élancé, figure anguleuse, caractère incisif ; ce n'est pas un associé, mais les affaires en dépendent, il met des obstacles, etc... » Faux, ce qui se rapportait à la lettre, mais trois personnes pensaient qu'elle venait d'un homme élancé, à figure anguleuse, etc... alors que l'expérimentateur intéressé n'y songeait pas.

Dans l'expérience citée (IV 11/5/11, cas de Costa-Rica), il est curieux de remarquer que ce qui est reconnu d'exact est précisément ce que M. de Vesme savait de la lettre et des choses qui s'y rapportent (le pont suspendu le tremblement de terre) ; le reste indéterminé paraît assez douteux. (1)

Dans l'expérience (VII 17/2/11), M. Warcollier avait demandé à un de ses amis un objet inconnu. L'ami lui envoya un morceau de bois. Mlle Strega décrivit : Un laboratoire (le morceau de bois était passé dans le laboratoire de chimie de M. Warcollier), des alambics (M. Warcollier avait pensé à des alambics dans la journée), une bibliothèque dans un bureau (l'objet était passé dans le bureau de l'ami qui a une bibliothèque importante). Mais la psychomètre ne dit pas que le morceau de bois provenait de l'aéroplane de Lefèvre et qu'il avait été ramassé après sa chute mortelle. Tout ce que savait M. Warcollier de l'objet, avait été dit à l'exclusion du reste.

Dans une série d'expériences, une personne ayant réussi avec un objet, on la fait recommencer avec un autre encore connu d'elle, elle réussit encore à recevoir de bonnes descriptions du sujet ; mais elle

(1) J'ai immédiatement confirmé ce que je savais ; pour le reste, il aurait fallu que je fisse une enquête ; je ne l'ai pas faite, et les dires du psychomètre sont restés indéterminés et douteux ; mais on ne peut tirer de cela aucune conséquence. Je me demande même si l'exemple cité par le Rapporteur ne laisse pas supposer, au contraire, que souvent les choses jugées fausses ou douteuses sont tout simplement des choses ignorées de l'expérimentateur, et par là *non confirmées*, bien qu'*exactes*. Pour ma part, je crois que la télépathie joue un grand rôle dans la psychométrie, mais que la clairvoyance — la panesthésie — y a aussi sa part. — VESME.

ne réussit plus quand elle ne connaît pas l'objet et quand elle est absente :

VI 27/4/11 I 4/5/11
IV 4/5/11 I 11/5/11

Il y eut une réussite avec un objet connu (dent de chien), un paquet fermé qui n'avait donné qu'un échec quand on ne connaissait pas son contenu (VII 11/5/11).

Pour montrer en quelles proportions le fait qu'un ou des assistants connaissant l'histoire de l'objet soumis influence le résultat de l'expérience, on peut dresser le tableau suivant :

OBJETS CONNUS (37 Expériences)			OBJETS INCONNUS (15 Expériences)		
Bonnes	9	24 %	Bonnes	0	0 %
Assez bonnes	5	13 %	Assez bonnes	2	13 %
Médiocres	8	22 %	Médiocres	3	20 %
Mauvaises	15	41 %	Mauvaises	10	67 %

Bien qu'il n'y ait pas autant d'essais dans les deux classes, cela semble nettement indiquer que les réussites partielles sont dues dans la plupart des cas à la télépathie.

FRAUDES

On est tout d'abord porté à penser devant le tableau précédent que lorsque l'objet est connu, la réussite peut tenir à une interrogation habile du médium ; mais ce ne fut pas le cas, car jamais il ne fut répondu à une question d'un sujet ou bien l'expérience fut annulée. Souvent aussi les personnes ignoraient à quel moment leur objet passait dans les mains du médium ou ne pouvaient pas l'apercevoir. Enfin, des visions exactes comme celle-ci : « Derrière il y a un cabinet de travail où je vois une panoplie », ou bien l'audition du prénom, ne se lisent pas facilement sur le visage de la personne intéressée. Enfin, il semble que cette explication par une fraude consciente ou inconsciente n'explique qu'exceptionnellement les réussites.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de fraudes ?

Il en fut constaté de bien innocentes comme celle de lire l'adresse d'une enveloppe et d'en tirer des conclusions.

(VIII 27/4/11, nom connu) (IX 11/5/11, écriture dénotant un caractère.)

(IV 1/6/11, particularité d'un paquet donnant au toucher des indications.)

ERREURS

D'ailleurs, contrairement à presque toutes les autres expériences du métapsychisme, on peut dire que c'est le plus souvent l'expérimentateur qui trompe le médium et le médium qui se trompe lui-même :

1° Il est trompé par la *forme extérieure des objets*, quelquefois il en tire des renseignements exacts (cas considérés comme douteux) quelquefois complètement faux (V 14/5/11). Un calcul extrait pendant une opération chirurgicale donne des visions se rapportant à des ruines, à la mer, à des animaux préhistoriques.

2° Il est trompé par un *mot prononcé* qu'il interprète faussement (II 1/6/11).

3° Par une *idée préconçue* (VII 11/5/11).

La cause la plus importante d'erreurs est surtout l'imagination des sujets, leur autosuggestion involontaire produisant la dramatisation des images dues à l'association d'idées. Il y a des manifestations nettes de l'onirisme bien que le sujet ne dorme pas. Exemples :

(V 22/12/10) « Le monsieur est dans un bureau tout vert. » Quelqu'un demande si le médium a dit un bureau sévère. Il reprend aussitôt qu'il y a quelque chose de sévère dans ce bureau.

(IV 1/6/11) « La personne a voyagé dans un pays lointain : Italie, Roumanie (noms en *i*) maladie. »

(V 1/6/11) « C'est une personne qui fait des dessins quand elle cause, des hachures, il y en a dans cette lettre, elle joue avec son crayon. » Pendant que la psychomètre parlait, deux personnes devant elle faisaient des hachures sur du papier avec un crayon.

(VIII 4/5/11) « Sang coulé. Homme poursuivi par un taureau, femme en costume espagnol. Carmen. Rue d'une petite ville espagnole, oranges. »

(IX 27/4/11) Impression de maladie de cœur. A ce moment le médium dit éprouver des douleurs au cœur ; puis elles semblent croître et devenir intolérables quand la personne qui avait donné la lettre déclare que l'envoyeur était vraiment mort d'une maladie de cœur. (Il y a là peut-être outre la *dramatisation*, une fraude inconsciente.)

Des causes diverses agissent sur le sujet pour accroître la proportion des éléments étrangers et des images fausses : le bruit, les conversations des assistants, un mauvais état de santé (il n'est tenu compte que des malaises déclarés avant la séance), la fatigue du sujet. Pourtant les dernières expériences de chaque séance furent loin d'être inférieures aux premières, ce qui tient sans doute à l'émotion du médium, au début des séances, en présence de personnes inconnues. Aussi les meilleures furent-elles celles faites en petit groupe quand le sujet avait causé quelque temps avec les assistants, bien entendu de choses étrangères aux objets. L'état d'hemisomnambulisme par ses variations en profondeur, entraîne le sujet vers un état de rêve amenant une

multitude d'images fausses ; c'est ce qui arrive avec M. Phaneg, qui tente de réagir en chassant de sa pensée les visions au fur et à mesure qu'elles se déroulent ; mais il n'y réussit qu'à demi et ce grand nombre de facteurs indéterminés (240 sur 424 images) affaiblit singulièrement la valeur des moyennes dans une classification brutale comme la nôtre.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

On peut dire qu'il est possible de retrouver dans la plupart des cas l'origine des descriptions erronées des psychomètres dans leurs impressions préconçues au contact de l'objet s'il a une forme déterminée et dans le cas contraire leurs descriptions exactes dans une transmission de pensée.

Pourtant il faut reconnaître, et c'est ce qui explique pourquoi la « Psychométrie » est restée si longtemps abandonnée des observateurs scientifiques, qu'il reste encore bien des obscurités. Ce qui frappe c'est le nombre extrêmement faible des réussites absolues, la quantité considérable d'erreurs. On est surpris de voir le plus souvent un même objet ne pas donner les mêmes résultats au même médium et à des médiums différents.

Dans le cas d'une dent de chien vivant, présentée dans un paquet bien fermé, la difficulté paraît cependant commune ainsi que l'impression de maladie.

1° Mme Blanc (I 8/12/10). C'est à une personne morte, je n'aime pas, je ne puis le toucher. »

2° Mme Blanc (III 22/12/10). « Cela appartient à quelqu'un qui est malade, la personne qui l'a porté est une dame assez grande. »

3° Mlle Strega. « Je ne sens rien, cela m'agite. »

4° M. Phaneg. « Opération ; l'idée me vient que ce n'est pas cela. Vision d'une dent d'animal. Intérieur de musée, vitrine, quai d'une ville de Hollande, presse-papier, livres brûlés. »

Comme il paraît prouvé par nos statistiques que la télépathie joue le rôle principal dans les réussites, il est possible que le plus coupable de ces insuccès soit encore l'expérimentateur. Il faut remarquer, en effet, que certains expérimentateurs obtiennent plus de succès que d'autres et que les réussites absolues se rencontrent avec les expérimentateurs monoidéisés par leur expérience.

Enfin l'exploitation de la carrière que nous avons creusée n'avait pas pour but l'extraction d'un minerai riche en phénomènes supranormaux — la Psychométrie dans les conditions de nos séances en paraît assez pauvre — nous voulions seulement déterminer sa nature. Il faut traiter une tonne de « pechblende » pour extraire un gramme de radium et pour le voir briller !

R. WARCOLLIER.



UN AUTRE SON DE CLOCHE

Au sujet d'« Esprits et Médiums »

par M. Th. FLOURNOY

Il est peut-être un peu tard pour parler encore du dernier ouvrage du professeur Flournoy « Esprits et Médiums » après la longue étude que lui a consacré M. Marcel Mangin dans les « Annales » de février dernier, mais il faut d'abord se procurer l'ouvrage et trouver le temps nécessaire à sa lecture (car il a près de 600 pages dont une grande partie en caractères très fins) avant de pouvoir se former une opinion personnelle sur les idées de l'auteur et sur ce qu'il est possible d'en déduire.

Devons-nous obligatoirement conclure comme le fait M. Mangin que ce travail sera « d'une grande utilité pour contribuer à montrer la faiblesse de l'hypothèse spirite? »

A mon avis, rien n'est moins certain. Evidemment cet énorme ouvrage s'efforce de démolir l'édifice des conceptions purement spirites, mais y a-t-il réussi ?

La thèse de M. Flournoy est en somme la suivante :

Jadis on mettait sur le compte de forces occultes, d'actions d'entités invisibles, etc., certaines manifestations physiques (la danse de Saint Guy par exemple) que la science a expliquées depuis sans cette intervention ; or, on peut dire que « les progrès faits depuis un demi-siècle dans la connaissance de la nature humaine et de son étonnante complexité », l'étude des faits d'hystérie, d'hyp-

notisme, d'altérations de la personnalité, etc., tendent à rétrécir de plus en plus le champ des manifestations spirites. S'il reste un petit nombre de faits que les théories scientifiques modernes ne peuvent encore résoudre, il ne faut pas conclure qu'elles ne les résoudront jamais dans le sens d'actions uniquement psychologiques.

Nous devons tout d'abord constater avec M. Mangin la remarquable évolution de M. Flournoy en ce qui concerne les phénomènes d'Eusapia et ceux de Florence Cook; à leur égard le « scepticisme invincible » d'il y a dix ans chez le savant professeur, a complètement disparu (p. 422). Nous constaterons également (p. 400) que M. Flournoy a pu constater par lui-même la réalité des impressions fluidiques sur les plaques photographiques.

Mais l'évolution favorable à l'opinion des chercheurs qui depuis 50 ans luttent pour assurer le triomphe final de leurs conceptions, s'arrête ici et pour tout le reste M. Flournoy (et M. Mangin) se se montre disposé à accepter les théories les plus audacieuses pourvu qu'elles puissent annihiler, repousser cette croyance à laquelle arrivèrent le profond Myers et le subtil Hodgson : l'intercommunication entre les deux mondes visible et invisible.

Prenons néanmoins tel qu'il est cet ouvrage et sans nous arrêter au désir visible de l'auteur de faire rentrer dans les cadres de ses explications parfois si ingénieuses, les divers cas rencontrés sur son chemin, voyons s'il n'y en a pas quelques-uns qui se refusent obstinément à s'étendre sur ce lit de Procuste.

Afin de pouvoir recueillir le plus grand nombre possible de faits à étudier, M. Flournoy adressa en 1898 aux membres de la Société d'Etudes psychiques de Genève, un questionnaire destiné à lui faire connaître quels étaient les faits supranormaux dont ils avaient été les témoins ou les acteurs (comme médiums).

Cette enquête lui a permis de réunir plusieurs centaines de messages ou de faits anormaux qui font l'objet de la première partie de son ouvrage.

Or, quel parti M. Flournoy va-t-il tirer de tous ces matériaux qui semblent bien avoir tout au moins une valeur identique en ce qui concerne la sincérité des narrateurs? Va-t-il s'efforcer de rechercher ceux dont l'explication est impossible, puis disséquer ensuite ceux qui lui paraissent avoir une origine explicable, etc.? Lui-même va nous le dire : « Il se peut que dans le nombre il y en ait d'authentiques (c'est-à-dire ayant réellement une origine spirite) mais je ne me charge pas du triage ». Il se contente donc de montrer, ce qui est parfois facile, que certains des cas recueillis peuvent et doivent provenir de l'imagination subconsciente du sujet. Il me semble qu'il serait loyal de citer les autres faits pour lesquels une semblable explication est tout à fait insuffisante .

Il nous sera d'ailleurs aisé de trouver nous-mêmes dans ce recueil où tant de personnes de bonne foi ont exposé les faits les plus remarquables de leurs expérimentations, bon nombre de phénomènes dont M. Flournoy ne tente même pas l'explication.

On peut citer par exemple le cas 267 (communication annonçant l'assassinat de Sadi Carnot avant qu'il ne fut connu).

Le cas 186 dont une explication tout à fait insuffisante est donnée et qui peut tout aussi bien nécessiter l'hypothese spirite.

Le cas 190 où l'annonce d'un changement dans un programme de voyage est suivie de près par l'arrivée d'une lettre informant d'une maladie imprévue qui bouleverse tous les plans du voyage.

Le cas 191 où l'on a obtenu le libellé d'une carte postale que personne n'a lue au préalable.

Le cas 307 où il est fait allusion *hors de la présence de la personne intéressée* à des faits intimes connus seulement d'elle et de son mari décédé.

Le cas 322 est des plus inexplicables par les procédés chers à M. Flournoy. La narratrice Mme Vve Zora (pseudonyme) reçut un jour une communication « d'un M. Martinol mort en Australie au moment où il s'embarquait pour le retour ; cet homme parfaitement ignoré de moi, dit-elle, me fit une confession déplorable qu'il me chargeait de faire tenir à sa femme. Il y avait peu de temps que j'écrivais, et ne la connaissant pas, je n'osai pas aller lui dire... Voyant que je n'y allais pas, le même Martinol se communiqua à mon amie Mme H... d'une manière encore plus précise et pressante. Elle connaissait Mme Martinol et alla la voir avec les deux écrits. Tout était vrai, et les deux confessions donnaient la clef d'actes incompréhensibles jusqu'alors pour la famille. »

Quant au cas Gorden (p. 399) où une sonnette s'agite plusieurs fois dans une année à l'heure précise où une personne décédée avait l'habitude de sonner, M. Flournoy en le citant dit « qu'il s'abstient prudemment de toute conclusion arrêtée. »

D'autre part si nous examinons les explications données pour éviter l'hypothèse spirite dans les cas étudiés par M. Flournoy, nous trouverons parfois des théories d'une audace presque effarante.

Prenons par exemple cas Buscarlet (p. 359) Mme Buscarlet à Paris rêve le 10 décembre 1883 que Mme Nitchinoff habitant Kasan (Russie) doit quitter le 17 l'Institut qu'elle dirige, et cela avec certains caractères qui évoquent l'idée de mort. Elle écrit et fait part de ce rêve à Mme Moratief également à Kasan, celle-ci lui répond que cette personne a effectivement *quitté* son Institut le 17, mais

à l'état de cadavre ayant été emportée en trois jours par la diphtérie.

M. Flournoy voit là un cas remarquable de *télépathie à trois !* Mme Moratief, en effet, étant liée avec chacune des deux autres personnes qui se connaissaient peu, a perçu subconsciemment le 10 les premiers symptômes de la maladie de Mme Nitchinof et a involontairement transmis cette connaissance à Mme Buscarlet !

Qui admettra une semblable explication?

Comment supposer que les premiers symptômes d'une maladie foudroyante se soient fait sentir quatre jours à l'avance, que le sujet ne s'en soit pas aperçu, mais que sans s'en douter Mme Moratief en ait eu connaissance subconsciemment, etc.

Et si une semblable explication basée sur l'hypothése télépathique considérablement étendue, pouvait être acceptée, quelle serait donc l'explication possible du cas numéro 15 où Mlle Sophie S. devant aller rejoindre aux Mayens le pasteur H. pour faire des courses avec lui et ses pensionnaires, reçoit par la table dix jours avant la catastrophe qui coûta la vie au pasteur et à l'une de ses pensionnaires l'avis suivant : « Il ne faut pas que Sophie aille aux Mayens, elle y risquerait sa vie. »

Ou encore l'explication du cas 28 (prévision de mort par suite de chute de bicyclette, quelques semaines à l'avance).

En résumé, un certain nombre des documents recueillis parle toujours éloquemment en faveur de l'hypothèse spirite.

Si de ces phénomènes intellectuels nous passons aux phénomènes physiques de matérialisation nous nous trouverons de nouveau en présence d'explications terriblement difficiles à admettre. Ici, M. Flournoy adopte la théorie de Morselli : le Psychodynamisme, à savoir que « le médium aurait la faculté d'émettre hors de lui une force susceptible de revêtir les formes de son imagination ; qu'on y joigne l'action de la transmission mentale par laquelle il subit et reflète au dedans de lui les pensées des assistants, et l'on conçoit que celles-ci puissent par cet intermédiaire, façonner et modeler à leur image sa force plastique extériorisée, de manière à donner naissance à des « téléplasmes » ou matérialisations, dont la substance se trouve ainsi provenir du médium, et la forme extérieure, des spectateurs. »

L'auteur a raison de supposer que bien des lecteurs « ne voudront pas entendre parler d'une nouveauté aussi extravagante », malgré l'autorité de MM. Morselli et Flournoy ; d'ailleurs n'est-ce pas une condamnation de cette théorie hypothétique que le cas dont M. Venzano fut le héros à une séance d'Eusapia et qui est raconté page 428. Ici l'apparition est une personne inconnue du médium et à laquelle M. Venzano ne pensait aucunement, bien qu'il l'eût connue de son vivant. Si la théorie « téléphatique et téléplastique » de MM. Morselli et Flournoy était exacte pourquoi cette matérialisation *d'une personne indifférente* plutôt que celle d'une personne chère à l'un des assistants ?

Si M. Flournoy se préoccupe d'autre part des effets de la pratique du médiumnisme, c'est pour insister longuement (p. 505) sur les dangers que présente la philosophie spirite pour les tempéraments morbides et les esprits faibles ou superstitieux. Que des troubles mentaux puissent résulter parfois de la pratique du spiritisme comme de tout mysticisme exagéré, il n'en est pas moins vrai que tous ceux qui ont répondu à son enquête ont été unanimes, à de rares exceptions près, à reconnaître les bienfaits de cette philosophie qui les soutenait encore en 1908 lors de sa deuxième enquête (10 ans après la première).

Un des chapitres les plus captivants pour celui qui veut à tout prix se faire un opinion basée sur celle d'autrui, est celui consacré à Myers,. M. Flournoy ne ménage pas son admiration à ce profond penseur, à ce chercheur opiniâtre qui pendant trente années s'est efforcé de trouver « dans l'investigation des faits anormaux et occultes.. des preuves de fait en quelque sorte tangibles et irréfragables de l'existence et de la spiritualité de l'âme, de son indépendance de l'organisme, de sa survivance à la mort corporelle. »

« Il se proposait, en d'autres termes, ajoute Flournoy, d'établir la certitude d'un autre monde et d'une autre vie — ces « préambules de toute religion » — non plus, comme par le passé sur la base chancelante d'articles de foi ou de raisonnements abstraits, mais sur l'inébranlable fondement d'une démonstration expérimentale rigoureusement scientifique. »

Le résultat de son travail acharné fut consigné dans l'ouvrage posthume qu'il laissa et qui forme deux volumes comprenant plus de 1.400 pages sous le titre : « La personnalité humaine et sa survivance de la mort corporelle. »

Il constitue certainement selon l'expression de Flournoy : « le plus imposant et majestueux monument qui ait jamais été élevé, d'une part, à la démonstration expérimentale de l'existence et de la survivance de l'âme, d'autre part, à l'union, disons plus à la fusion indissoluble de la Science et de la Religion en une sorte de synthèse philosophique, d'une très haute inspiration morale, accessible à tous, et visant à satisfaire tout ensemble les besoins du cœur et les exigences de l'entendement ».

Cette démonstration, Myers l'a basée sur les faits observés par lui et ce sont les expériences de Mme Thompson qui l'avaient enfin confirmé dans ses croyances.

« Les faits que Myers a récoltés, dit M. Flournoy, l'ont abondamment convaincu *de la vérité foncière de l'antique croyance spirite* ».

Si telle est la conviction d'un homme que M. Flournoy considère à juste titre comme un maître au point de vue des recherches psychologiques, aurions-nous tort de nous ranger à ses opinions plutôt qu'à celles de M. Flournoy?

Celui-ci conteste, il est vrai, que les fait soient assez probants pour établir une conviction, ce qui n'est pas très flatteur pour Myers qui est d'un avis contraire, ni pour les autres « grands savants *conquis de force sur le matérialisme par la puissance des faits dont ils ont été témoins* » (Flournoy, p. 244) (1).

(1) J'étais, dit Wallace, un matérialiste si complet et si convaincu qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force, *les faits cependant sont des choses opiniâtres*... Ces faits me convainquirent. Ils me forcèrent à les accepter comme faits longtemps avant que je pusse admettre l'explication spirite. Il n'y avait pas en ce temps, dans ma fabrique de pensées, de place pour cette conception; peu à peu, lentement une place se fit. Elle se fit non par des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits...

M. Flournoy posséderait-il seule le critérium nécessaire dans ces sortes de recherches?

En résumé, n'attachons pas trop d'importance aux conclusions de ce nouvel ouvrage; de même que le scepticisme soi-disant *invincible* de son auteur à l'égard des phénomènes physiques a été vaincu en moins de dix ans, de même son scepticisme actuel vis-à-vis des phénomènes intellectuels, peut fort bien, à l'exemple de celui des Wallace, des Hodgson, des Hyslop, des Lombroso, etc., disparaître à son tour.

Quant à la crainte qu'il exprime de voir les partisans des pratiques médiumniques désillusionnés par la faillite des manifestations retomber dans le scepticisme et finir par retourner, en désespoir de cause, les uns au giron de l'Eglise, les autres à l'incrédulité complète on peut se demander sur quoi elle est basée, puisque rien de semblable ne résulte des faits cités par l'auteur (1). Ses correspondants que l'expérimentation n'a pas satisfaits ayant conservé leur croyance aux doctrines spirites ou s'étant tournés vers la Théosophie, ayant de toute façon définitivement abandonné le matérialisme ou les religions étroitement dogmatiques.

P. LE COUR.

(1) Sauf un cas exceptionnel.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les fonds de la Société Américaine de Recherches psychiques

Le docteur J. H. Hyslop, secrétaire général de l'*American Society for Psychical Research*, donne dans le *Journal* de sa Société, livraison de mai dernier, quelques renseignements intéressants au sujet de la situation de l'œuvre à laquelle il a consacré toute son activité.

Les sociétaires — dit-il — se souviendront qu'un monsieur a fait un codicille dans son testament. d'après lequel il nous donne 20.000 dollars (100.000 francs), pourvu que nous disposions déjà d'une somme de 25.000 dollars (125.000 francs). Je ferai observer que nous possédons maintenant déjà 18.000 dollars, auxquels il nous faut ajouter 4.000 dollars qui nous ont été promis à condition que le restant des 25.000 dollars soit réuni. Les sociétaires peuvent donc voir qu'il ne nous faut plus que 3.000 dollars pour atteindre la condition dont il est question plus haut, et il faut espérer qu'ils parviendront à les réunir par leurs efforts directs ou indirects. Si nous parvenons aux 21.000 dollars, le restant nous est assuré. Je destine à ce fonds toutes les recettes de mes conférences, et il faut espérer que d'autres personnes montreront le même intérêt pour notre œuvre...



Le Dr JAMES HARVEY HYSLOP, ancien Professeur à l'Université de Boston.

Il est à remarquer que le docteur Hyslop n'a jamais reçu aucun traitement pour l'immense labeur que lui demande la rédaction des *Proceedings* et du *Journal de l'A. S. P. R.*

Le Congrès spirite de Copenhague



1. Le Président : M. CHR. LYNGS. — 2. M. C. RUS BONNE et son médium.
3. M. B. TORSTERSEN, de Skien. — 4. Le Commandant OSCAR BUSCH, de Stockholm.
5. M. A. VONT PETERS, le psychomètre anglais.

Nous n'avons pas encore parlé du Congrès spirite qui eut lieu, au mois de mai dernier, à Copenhague. Il s'appelait officiellement « Congrès des Spirites du Nord » ; c'était en somme un Congrès scandinave, réunissant les spirites danois, suédois, norvégiens, finnois (il est probable que de la Finlande soient venus particulièrement des habitants de la partie occidentale du pays, qui sont de langue suédoise). Le spiritisme est de date relativement récente en ces pays où il n'a pris un assez grand développement qu'en ces derniers quinze ans ; c'est ce qui donnait à ce Congrès un intérêt spécial.



Portrait de Mme ÉLISABETH D'ESPÉRANCE, le célèbre médium anglais.

Le Congrès s'ouvrit par une cantate composée expressément par M. Aage Nording sur des paroles de sa mère, Mme Anna Nording. Le président, M. Lyngs, directeur du *Sandhedssogeren* et du *Jakobsstigen*, expliqua alors le but que se proposait le Congrès. Il dit qu'après vingt ans de travail et de recherches, il pensait qu'il était temps pour les différents pays du Nord de resserrer les liens qui les unissaient. Il fit aussi allusion au changement de ton de la presse danoise à l'égard du spiritisme. On donna alors lecture de lettres venant de différentes sociétés et les délégués de plusieurs pays prirent la parole ; le major Busch parla pour la Suède, M. Torstersen pour la Norvège.

La séance du dimanche eut un plus grand intérêt à cause de la présence de Mme E. d'Espérance. Tous les yeux étaient tournés vers le célèbre médium, qui prit la parole dans la discussion suivant la lecture d'une communication de M. Lyngs ; elle parla des égards qu'il faut avoir envers les médiums, qu'elle compara à un miroir qu'il faut conserver net et brillant « pour leur permettre de réfléchir la lumière divine ».

Les journaux danois consacrèrent un espace considérable aux comptes rendus de ce Congrès ; le journal de Copenhague, les *Politiken*, publia une entrevue d'un de ses rédacteurs avec Mme d'Espérance.

ÉCHOS ET NOUVELLES

L'insuccès du médium Bailey à Londres

Nous avons parlé, dans notre numéro de juin, de quelques premières critiques que les spirites anglais élevaient contre le fameux médium Charles Bailey. Il nous faut dire maintenant que la presse spirite a continué à nous apporter des plaintes contre lui, rien que des plaintes. Nous les reproduisons ici parce qu'elles sont les symptômes d'un fait heureux : c'est-à-dire que la fraction intellectuellement plus élevée de l'école spirite, qui, dès le début, a imposé un contrôle aux médiums, a compris maintenant, plus que jamais, qu'il faut éviter d'être dupes de faux raisonnements et de sensibleries déplacées devant la nécessité d'obtenir des phénomènes qui puissent présenter quelque valeur scientifique. Ils sentent que si, par ce système, on court le danger de déplaire aux spirites de salon, on rend en réalité le plus grand service à la cause même du spiritisme.

Voici, d'abord, ce qu'écrit dans la *Revue du Spiritisme*, M. L. Chevreuil, l'un des collaborateurs les plus distingués de ce périodique :

Ayant appris que le médium Bailey était à Londres, où il donnait des séances publiques, j'ai voulu saisir cette occasion de voir un phénomène dont on a déjà beaucoup parlé, et j'ai réussi à obtenir une séance particulière qui m'a inspiré de graves réflexions.

La première chose que devrait faire un médium contesté c'est de s'abandonner entièrement à une autorité scientifique qui lui serve de répondant. C'est ce qu'ont fait les demoiselles Fox, les D. D. Home, Florence Cook, Eglinton, Mme d'Espérance, Eusapia Paladino, le médium d'Alger, etc., etc. Sur ceux-là nous sommes sans crainte. Mais c'est aussi ce que n'ont jamais fait les Craddock et les Bailey, et nous sommes obligés de supposer que ceux-ci ont de bien graves raisons pour refuser une épreuve que d'autres ont subie victorieusement.

Je ne prends pas pour un examen décisif ce qui ressort du rapport officiel publié jadis par la Société des Etudes psychiques de Milan ; outre que personne n'a assumé la responsabilité de garantir la réalité des apports, il résulte de ces comptes rendus que le médium impose des conditions telles que le fait n'a plus d'intérêt.

C'est bien ce que j'ai pu constater par moi-même et sur quoi les précédents témoins n'ont pas assez insisté. Il ne me suffit pas, après une longue période d'obscurité, qu'on m'approche une bougie et qu'on me montre une petite pièce de monnaie pour que je croie, sur parole, que cette monnaie est apparue d'une façon anormale ; il faudrait, tout au moins, que la mise en scène soit moins banale. Lorsque j'ai vu les apports d'Anna Rothe, c'était en pleine lumière et, en dehors de ses mains, dans l'espace, on voyait naître des fleurs et des fruits, comme on voit naître la lumière électrique dans une ampoule. Donnez-moi toutes les explications que vous voudrez, je les accepte, mais ma conscience m'obligera, jusqu'à la fin de mes jours, à déclarer que j'ai vu la chose éclore ainsi. Il y a, en tout cas, une forme d'apports qui est certaine ; les pierres qui tombent dans les maisons hantées sont des apports, et elles sont apportées dans des conditions inexplicables.

La perquisition faite sur le médium m'intéresse peu ; en pareille matière, le contrôle ne prouve rien ; c'est la condition elle-même qui doit être probante. A quoi sert de déshabiller un médium qui vous impose une demi-heure d'obscurité durant laquelle il a tout le loisir de recevoir l'objet de la main d'un complice ?

La première fois que je me trouve en présence d'un médium, je ne lui demande pas cela, je lui demande de me montrer un phénomène, je le contrôlerai ensuite. Mais, avec Bailey, il n'y a même pas de phénomène, il faut le croire sur parole. Il demande l'obscurité complète, il fait ce qu'il veut, il demande aux assistants de faire la chaîne, lui ne la fait pas ; mais il pérore longuement, en s'agitant et en faisant tous les gestes permis à un orateur ; dans les mêmes conditions, je me fais fort d'apporter un éléphant.

Et je vous prie de croire que l'examen intime, que quelques-uns réclament avec tant d'insistance, ne me gênerait pas ; mon éléphant passerait par la porte pourvu qu'elle fût assez grande. Bailey, assis devant une petite table, ne nous a sorti qu'un oiseau ; il pouvait faire beaucoup plus...

Voici ce qu'écrit dans le *Light* du 17 juin un abonné de ce journal qui signe M. S. :

J'étais présent à la séance que Mr. Charles Bailey a donnée le 1er juin et à laquelle il a pris place dans un nouveau cabinet fait de lattes légères et de gaze. Lorsque nous fûmes appelés dans la salle de la séance, je fus surpris de trouver M. Bailey déjà assis dans le cabinet et partiellement entrancé. Tout examen attentif du cabinet, de la chaise, du parquet était désormais impossible et ne fut même pas tenté. Le médium fut fouillé et tapoté par deux messieurs, mais tout à fait superficiellement. Le cabinet fut fermé par un expérimentateur qui garda la clef. Durant un bref intervalle d'obscurité, on entendit voltiger dans le cabinet un oiseau, que l'on constata ensuite être un petit pinson. On s'en saisit et on le plaça dans une cage. L'assistant qui tenait la clef introduisit une assiette dans le cabinet, qui, durant un second intervalle d'obscurité, fut rempli de sable rouge.

Cette séance fut intéressante, mais non pas convainquante ; je considère, en effet, qu'avant que le médium entre dans le cabinet, il doit être complètement examiné, ainsi que le cabinet même, par des expérimentateurs sur lesquels on puisse compter, et que la chambre de la séance ne doit contenir d'autres meubles que les chaises et le cabinet ; il ne doit pas y avoir de carpette sur le parquet.

Je fus frappé par le fait que l'oiseau était évidemment apprivoisé. Il ne montra aucune épouvante et, après la séance, il se tenait tranquillement perché dans sa cage. Tout oiseau sauvage aurait été en proie à la plus vive terreur. S'il venait de l'Inde, les « contrôles » devaient l'avoir pris dans une cage — mais ils nièrent qu'il en fût ainsi.

On aurait eu une preuve bien meilleure si un objet marqué, placé hors de la cage, avait été transporté par les contrôles à l'intérieur de celle-ci. Une feuille de papier, signée par les assistants, aurait suffi.

Dans le numéro suivant, le *Light* même publiait une lettre de M. W. Kensett Styles, qui disait :

J'ai lu avec le plus grand intérêt la lettre de « M. S. » au sujet du médium M. Bailey. J'ai assisté, moi aussi, à l'une des dernières séances de M. Bailey, et je dois dire que je ne considère pas comme satisfaisantes les conditions de contrôle qui y furent appliquées. L'inspection préliminaire ne consistait pas du tout à *fouiller* le médium, mais seulement à le tâter, le malaxer, le tapoter sur tout le corps ; le médium n'avait quitté que son veston, et comme des dames étraient présentes, même l'examen en question se trouvait devoir être nécessairement incomplet et ne peut être considéré comme sérieux.

Je suis d'accord avec beaucoup de chercheurs pour considérer comme dégradante et parfois même non satisfaisante la visite passée au médium ; elle est, en tout cas, inutile, car il n'y a pas besoin de montrer beaucoup d'ingéniosité pour trouver le moyen d'atteindre le même but d'une autre façon.

M. Bailey, comme on sait, est assis dans un grand cabinet, bâti de façon que, je n'en doute pas, la presque totalité des expérimentateurs trouvera satisfaisante. Alors, pourquoi, au lieu de s'asseoir à l'intérieur du cabinet et produire des apports du dehors, M. Bailey ne resterait-il pas assis en dehors, avec les expérimentateurs, et ne produirait-il pas un apport dans le cabinet précédemment visité ? — Ou alors, si on affirme que le magnétisme personnel immédiat du médium est nécessaire, pourquoi ne feraiton pas un cabinet minuscule, construit de la même façon que le grand, et pourquoi n'y enfermerait-on pas un oiseau, qu'on pourrait alors laisser sur les genoux mêmes de Bailey ? Si l'oiseau peut passer à travers le cabinet pour arriver jusqu'au médium, il passerait bien aussi à travers la petite cage, dûment fermée et cachetée. Il sera toujours plus facile de déplacer un oiseau qui se trouve à six pouces de distance, que de le transporter d'Afrique à Londres en quelques secondes !

Les "miracles" de Tilly défendus de par l'autorité ecclésiastique

M. Julien de Narfon publie dans le *Figaro* du 10 juillet l'article suivant :

Les fervents de Tilly-sur-Seules — il y en a encore, paraît-il, quinze ans après les « apparitions » qui provoquèrent au calme pays normand un si grand émoi — se scandalisaient volontiers de la tiédeur de leur évêque à l'égard de ces prodiges où il leur plaît de voir une manifestation évidente du surnaturel divin. Et voilà que Mgr Lemonnier ne craint pas de leur causer aujourd'hui un plus vif chagrin. L'ordonnance suivante a été lue du haut de la chaire, en l'église paroissiale de Tilly, par Sa Grandeur ellemême, et affichée ensuite par ses soins :

« Chargé dans notre diocèse de veiller à la pureté de la foi, d'éclairer la piété des fidèles et de les diriger dans leurs actes extérieurs de la religion :

« Considérant : 1° que les faits dont le champ de Tilly a été le théâtre n'ont point été qualifiés par l'Eglise, à laquelle seule il appartient de se prononcer sur leur caractère ;

2° Que l'Eglise n'est pas tenue de porter une sentence à date fixe et que l'attente des fidèles ne saurait être une mise en demeure qui l'oblige à parler ;

« Nous, évêque de Bayeux et Lisieux, déclarons que la seule attitude qui convienne actuellement aux fidèles est de s'abstenir de tout jugement sur ces faits et de cesser toute visite et tout acte de religion au champ de Tilly ;

« Et défendons à tout prêtre de se rendre à ce champ, sous peine d'être privé de célébrer le saint sacrifice de la messe dans notre diocèse.

« Thomas,

« *Evêque de Bayeux et Lisieux.* »

Se rappelle-t-on les faits dont il s'agit ? Ils remontent à l'année 1896. Plus de quatorze cents personnes affirmaient, au mois de juillet de cette année-là, avoir *vu* les apparitions. Le curé de Tilly n'avait pas recueilli moins de quatre cents témoignages, et M. le chanoine Ferdinand Brettes, qui présidait alors, à Paris, la Société des Sciences psychiques, ne jugea point inutile d'aller procéder sur place à une minutieuse enquête.

Aussi bien les « apparitions » étaient-elles très variées. Le plus souvent, c'était la Sainte Vierge que les « voyants » croyaient apercevoir sous les formes diverses que l'imagerie religieuse a popularisées.

Quand l'abbé Brettes débarqua à Tilly, la petite Polinière en était à sa trentième vision, et elle ne se fit point prier pour raconter au chanoine parisien comment elle était poussée en quelque sorte par une force mystérieuse au lieu saint, où sa petite âme naïve pensait communiquer directement avec le monde des esprits.

Quelquefois, c'étaient des chapelles, des statues, des anges, des globes de feu qui apparaissaient. Toutes ces formes semblaient sortir de terre, enve-

loppées d'abord dans un nuage qui se dissipait peu à peu pour se reformer et envelopper de nouveau l'apparition au moment où elle allait s'évanouir.

Au jour de l'Ascension, deux cents témoins déposèrent qu'ils avaient vu un nuage rose, quatre-vingts, un calvaire, soixante, une croix seulement... Et des jeunes gens qui s'étaient permis de blaguer la crédulité des pèlerins, lesquels affluaient de toutes parts, se virent tout à coup poursuivis par trois boulets de feu... Ils eurent tellement peur qu'en prenant la fuite ils déchargèrent leurs revolvers du côté de l'Ormeau.

Il se trouva aussi nombre de gens qui virent des fantômes décapités, sanglants, ou qui entendirent sonner des cloches invisibles. Un jour, un lion dévorant une proie apparut à quelques personnes, parmi lesquelles un enfant qui se mit à pousser des cris affreux.

Une autre fois, Marie Lainé découvrit sur la robe de la Vierge quatre lettres, d'autant plus mystérieuses pour elle qu'elle ne savait pas lire. Elle demanda un alphabet et y désigna aussitôt les caractères correspondant à sa vision. C'étaient les lettres U. S. P. Q. Qu'est-ce que cela signifiait? On se perdait en conjectures. Or, l'abbé Brettes, de retour à Paris, reçut de Caen un message par lequel on l'informait qu'un enfant venait d'avoir, dans un songe, la révélation du sens caché de ces lettres. U. S. P. Q. signifiait *unum sacellum pium quæso* (je demande une pieuse chapelle). Cet enfant, bien entendu, ne savait pas plus le latin que Marie Lainé son alphabet.

Et, enfin, tout le pays fut pendant quelques jours en rumeur à cause d'une certaine dame noire dont les visions étaient particulièrement sinistres.

L'abbé Brettes vit et interrogea cette dame. « Elle faisait pitié, a-t-il déclaré, tant elle paraissait souffrir. D'énormes gouttes de sueur perlaient sur son front. Ses yeux étaient rougis par les larmes, agrandis par l'horreur de je ne sais quelle extase diabolique, ses traits convulsés. » La dame noire avoua qu'elle voyait...

Voici quelles furent les conclusions de l'enquête du chanoine Brettes :

1° Le surnaturel, tel qu'il se manifeste à Tilly, est d'une évidence qui défie le matérialisme ;

2° Certains faits paraissent avoir une origine divine ; d'autres trahissent une origine diabolique ;

3° C'est pourquoi il faut admettre que Tilly est le champ d'une sorte de lutte entre le surnaturel divin et le surnaturel diabolique, ou bien que tous les phénomènes dont nous avons parlé sont le résultat de l'influence démoniaque. En effet, s'il arrive quelquefois que l'ange des ténèbres prend, pour tromper les hommes, les apparences d'un ange de lumière, la réciproque n'est pas vraie ;

4° Enfin, conclusion pratique : il est nécessaire de faire des fouilles à l'endroit où ont lieu les apparitions, les fouilles devant apporter peut-être quelques éléments précieux d'information.

La conclusion, pratique à tout le moins, était sage. Mais les autres furent très sérieusement discutées à la Société des Sciences psychiques. Cette discussion occupa plusieurs séances. Papus y intervint avec toute la gravité d'un mage, et je me souviens qu'elle donna lieu à un attrapage en règle entre le chanoine et notre regretté confrère Gaston Méry, qui tenait, lui, pour le surnaturel divin, encore bien que M. Brettes lui eût promis de lui « faire voir le diable ».

La dernière de ces séances se termina fort tard. « L'heure est bien avancée », fit observer le docteur Tison. « Et nous, nous ne le sommes guère », riposta un sceptique.

Tout cela est loin. L'ordonnance de Mgr de Bayeux semble indiquer qu'après quinze ans nous ne sommes pas sensiblement plus avancés, quant au mystère de Tilly, qu'au temps où la Société des Sciences psychiques discutait les conclusions du chanoine Brettes, et qui était aussi celui où Mlle Couesdon vaticinait rue de Paradis.

Il est vrai que les théologiens ont eu, depuis ce temps-là, d'autres sujets de controverse, et plus dignes d'attention, il n'est pas téméraire de le penser.

Il y a bien quelque chose de plus drôle que toutes ces histoires dont M. Julien de Narfon se fait les gorges chaudes : c'est qu'il aurait suffi que l'évêque de Bayeux eût dit tout le contraire pour que lui, M. de Narfon, parlât des « miracles » de Tilly avec le plus grand respect et l'onction la plus édifiante.

En attendant, il est intéressant de connaître la façon élégante dont Mme Veuve Gaston Mery, directrice de l'*Echo du Merveilleux*, répond à l'ordonnance de Mgr Lemonnier. Voici :

Peut-être se rappellera-t-on les paroles de Marie Martel : « Avant le triomphe, le champ sera interdit et la chapelle fermée. »

Les sanctuaires promis aux plus glorieuses destinées ont subi de pareilles épreuves : Le Lans, Pellevoisin, Lourdes même...

C'est la patience que le vénéré prélat demande aux amis de Tilly. Ils attendront dans une soumission respectueuse, mais le cœur plein d'un pieux espoir.

La mort du médium I.-E. Davenport

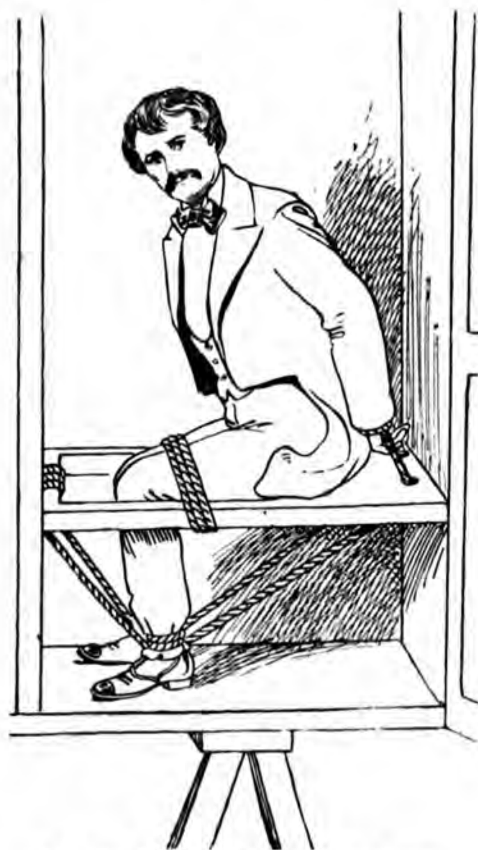
Voici en quels termes l'Agence Reuter annonçait le 9 juillet courant, par une dépêche de New-York, la mort du célèbre médium :

Un télégramme de Mayville (Etat de New-York) annonce la mort de M. Ira Erastus Davenport, le survivant des fameux frères Davenport dont les performances prétendues spirites firent sensation aux Etats-Unis, en Angleterre et en d'autres pays, il y a quarante-cinq ans environ.

La chute des frères Davenport date de 1865, quand ils eurent le malheur d'avoir M. J. N. Maskelyne comme membre de la commission chargée du contrôle dans une séance qui eut lieu à la mairie de

Cheltenham. Pendant que la porte centrale du cabinet était ouverte et que des instruments divers en sortaient, un petit morceau de draperie tomba d'une des fenêtres obscures, et un rayon de lumière pénétra dans le cabinet sur Ira Davenport et dévoila ses actes. M. Maskelyne dit qu'Ira était assis, avec une main derrière lui et l'autre faisant le geste de jeter. Les cordes étaient, en effet, coupées au poignet. Mais M. Maskelyne avait appris le secret, et avec l'aide de son ami et plus tard son associé, M. Cooke, il reproduisit toutes les « manifestations » des Davenport, et en produisit quelques-unes plus étonnantes encore. Il en résulta que les Davenport tombèrent dans le discrédit, même parmi les spirites.

A Paris, le *Journal des Débats*, le *Figaro* et plusieurs autres journaux parlèrent à leur tour de la mort d'Ira Erastus Davenport ; tous constatent que les Davenport ne tardèrent pas à être considérés comme des fumistes par les spirites eux-mêmes.



L'un des DAVENPORT lié dans l'armoire mystérieuse. (*D'une gravure du temps.*)
(Cliché du *Petit Parisien*).

En ces conditions, et étant donné qu'un si grand nombre de spirites eux-mêmes, et des plus marquants, se montrèrent toujours très contraires aux Davenport, on peut être un peu surpris, non pas de la campagne entreprise tout dernièrement par certains spirites français pour les réhabiliter (toute discussion est possible dans un cas pareil), mais de l'excès même de ces apologies. N'a-t-on pas entendu tout dernièrement M. Alphonse Jouet, avocat à la Cour de Paris, dans une conférence où il n'apportait d'ailleurs aucune lumière nouvelle sur l'argument, accuser sans plus de *mauvaise foi* toutes les personnes spirites ou non, qui n'admirent pas les Davenport, y compris des spirites comme Victorien Sardou, etc ?

Il ne suffit point, quand on veut parler des frères Davenport et de Fay, de faire un résumé du petit ouvrage d'Hermès, qui, d'ailleurs, a peut-être bien changé d'avis, depuis ce temps-là. Il faut aussi prendre connaissance des arguments des adversaires.

Il faut, par exemple, se souvenir que la débâcle des Davenport en Angleterre a commencé le jour où des expérimentateurs les ont liés avec un nœud très compliqué, dont ils possédaient le secret, appelé *Tom Fool's knot*, que les esprits, ou les deux frères, ne parvinrent plus à dénouer.

Il faut se rappeler qu'à leur retour en Angleterre, en 1868, les Davenport se soumirent au contrôle de la Société Anthropologique de Londres ; la première séance ne donna pas de résultats probants; sur quoi la Société demanda de pouvoir fournir elle-même les cordes et le matériel, d'appliquer de la matière colorante aux mains qui se seraient montrées par la petite fenêtre de l'armoire, etc. Les médiums n'acceptèrent pas ces conditions, et les séances ne continuèrent point.

Les performances des Davenport furent ensuite répétées par un grand nombre de prestidigitateurs ; je les ai vu exécuter moi-même et je les ai trouvées vraiment extraordinaires, sans que, pour cela, je les aie attribuées aux esprits ! Dans son *Modern Spiritualism*, Frank Podmore écrit :

... Lorsque, quelques mois après, MM. Maskelyne et Cooke présentèrent, au Palais de Cristal, une performance imitant celle exécutée par les Davenport, quelques spiritualistes, dont M. Benjamin Coleman, l'un de ceux qui avaient suivi de plus près les manifestations des Davenport, trouvèrent l'imitation si complète, qu'ils ne purent s'empêcher de conclure que Maskelyne et Cooke étaient eux-mêmes des médiums spirites.

Tout dernièrement, le célèbre prestidigitateur Houdiadi se faisait jeter dans la Tamise et dans la Seine, après s'être fait ligotter par des assistants, qui n'étaient pas plus des compères que ceux qui ligottaient les Davenport ; et il se libérait de ses liens dans les quelques secondes qui étaient nécessaires pour ne pas couler à pic.

Après cela, on pourrait accuser M. Alphonse Jouet de mauvaise foi, si on devait suivre ses systèmes de polémique ; en réalité, il s'agit uniquement d'enthou-

siasme déplacé qui empêche de tenir compte des raisons des adversaires (1), ou bien aussi d'une connaissance imparfaite du sujet. Il est fort difficile de se prononcer d'une manière nette sur les phénomènes des Davenport.

Jubilé Camille Flammarion

Au moment même où la Société astronomique de France, fondée le 28 janvier 1887, s'apprête à célébrer son vingt-cinquième anniversaire, le célèbre astronome Camille Flammarion, qui en a été le créateur et en est resté l'âme, atteint le cinquantenaire de l'étonnante production scientifique inaugurée par son ouvrage *La Pluralité des Mondes habités*, écrit en 1861, publié en 1862.

Un certain nombre d'amis de M. Camille Flammarion, membres pour la plupart de la Société Astronomique, ont pensé que ce double anniversaire offre une heureuse occasion de témoigner leur admiration à l'astronome de haute lignée, à l'éminent écrivain, à l'homme de grand cœur dont la multiple et bienfaisante activité a su répandre tant de connaissance et tant d'idéal.

Ils se sont réunis pour adresser un chaleureux appel au nombre immense des lecteurs des ouvrages dus à sa plume féconde, pour les inviter à se joindre à eux dans cet hommage reconnaissant à l'auteur de *La Planète Mars*, de *L'Astronomie populaire*, des *Rêves étoilés*, etc., etc. Ils ont projeté de faire exécuter une plaquette artistique qui, reproduisant l'image de M. Camille Flammarion entourée des choses qu'il a le plus aimées, constituera pour lui et pour la dévouée compagne de sa vie un souvenir durable de leur sincère admiration.

Désireux de donner à cette manifestation, dont il prend l'initiative, un caractère largement populaire, le Comité acceptera avec reconnaissance les souscriptions les plus faibles ; mais certain aussi que beaucoup de ceux auxquels les écrits de Camille Flammarion ont apporté une joie ou une consolation seront heureux de posséder une copie réduite de cette œuvre élégante exécutée par un artiste de talent, M. Alexandre Zeitlin, il enverra aux souscripteurs des sommes respectives de dix, vingt, cinquante et soixante-quinze francs, un exemplaire en plâtre, en bronze, en argent ou en vermeil de cette réduction ; et, à partir de deux cent cinquante francs, il sera offert une réplique aux dimensions de l'original.

Les souscriptions peuvent être adressées à M. Alfred Monprofit, membre perpétuel de la Société Astronomique, trésorier du Comité, 31, boulevard des Italiens, à Paris, ou à M. Ballot, membre du Bureau, rue Serpente, 25.

Dans le Comité d'Initiative qui s'est constitué pour organiser cette souscription, on rencontre des noms tels que ceux de MM. Henri Poincaré, Gabriel Lippmann, E.-B. Baillaud, le prince Roland Bonaparte, Paul Appel, le prince d'Arenberg, A. d'Arsonval, Pierre Baudin, Maurice Faure, J. Mascart, Massenet, Painlevé, Edmond Perrier, Raymond Poincaré, Charles Richet, Edmond Rostand, Camille Saint-Saëns, etc.

Les psychistes, comme les astronomes, ne manqueront certainement pas de contribuer à cette manifestation d'admiration et de reconnaissance pour l'auteur de l'*Inconnu* et tant d'autres admirables ouvrages concernant leurs recherches.

L'aiguille enfilée dans la nuit

M. le commandant DARGET a dernièrement publié, dans différents journaux, le fait suivant :

Beaucoup de personnes hostiles au spiritisme prennent texte des séances qui ont eu lieu en pleine obscurité pour dire qu'elles sont sans valeur. Or, l'obscurité peut servir quelquefois à leur donner une plus grande valeur qu'en pleine lumière.

Le samedi 3 juin, j'avais invité un de mes amis, M. Gavarry, électricien distingué, à venir assister à une séance de phénomènes physiques chez Mme Vallée, en lui disant qu'elle provoquerait en une seule séance, presque toute la variété des phénomènes qu'Eusapia Paladino n'obtenait qu'en plusieurs séances.

Après y avoir assisté et bien vu, il m'accompagna émerveillé des résultats.

Il me dit : « Il est impossible qu'un prestidigitateur quelconque puisse obtenir ou même simuler, en pleine obscurité, des phénomènes de la nature que nous venons de voir. Lorsque nous sommes touchés, sur demande, en une région du corps désignée, ou lorsque l'Esprit va chercher un objet et vous le place dans la main, l'exactitude du point visé ne peut s'obtenir qu'en lumière par les vivants. Pour fermer la bouche aux détracteurs, pour leur montrer qu'il y a une intelligence extérieure qui produit ces choses extraordinaires si habilement exécutées, il n'y aurait qu'à placer une aiguille à coudre et du fil sur la

(1) Un curieux exemple de cet état d'esprit nous est fourni par le dernier numéro de la *Revue de Psychothérapie* (ancienne *Revue de l'Hypnotisme*). On y rend compte du livre dernièrement publié par le prestidigitateur M. Remy : *Spirites et Illusionnistes*. On sait que M. Remy y soutient fermement la réalité des phénomènes spirites, tout en reconnaissant qu'ils sont assez souvent imités frauduleusement par des trucs. La Revue du Dr Bérillon parle triomphalement des fraudes dénoncées par M. Remy, en négligeant seulement de dire que celui-ci consacre la plus grande partie du volume à affirmer la réalité des phénomènes médiumniques ! !...

table qui est derrière le médium où se trouvent les instruments de musique et autres objets qui sont transportés, passant au-dessus de nos têtes, sur la deuxième table où nous tous formons la chaîne, et prier l'esprit opérateur d'enfiler l'aiguille avec le fil qu'on placerait à côté. »

« Mais, lui dis-je, c'est l'œuf de Christophe Colomb que vous venez de trouver contre l'obscurité. Je vais apporter une aiguille et du fil samedi prochain. »

En arrivant le 10 juin, à 9 heures du soir, je trouvai dix personnes réunies, prenant le thé que Mme Vallée a l'habitude d'offrir aux invités de ses séances.

Je montrai l'aiguille à coudre et du fil blanc et j'énonçai ma proposition de faire enfiler l'aiguille par ce fil en pleine obscurité.

Je priai Mme Vallée de tenir le fil dans sa main pendant quelques instants en lui disant que son fluide vital imbiberait le fil qui alors deviendrait plus apte à faire pénétrer dans le trou de l'aiguille.

Puis je piquai mon aiguille dans le tapis de la petite table.

Ensuite, je pris le fil des mains de Mme Vallée et le plaçai près de l'aiguille.

On fit la pleine obscurité.

Alors commencèrent les phénomènes habituels : mandoline jouée au-dessus de nos têtes; vaporisateurs lançant des odeurs à la figure des personnes; le rythme « Au clair de la lune » demandé par moi et qui fut tapoté sur l'une et l'autre table par l'Esprit; attouchements sur différents assistants à la région du corps demandée; frottement de deux morceaux de sucre produisant une vive lumière au lieu de la faible et pâle lueur que ce frottement peut provoquer entre des mains humaines, etc., et bien d'autres actions spirites; et cela pendant la durée d'une heure.

Le fait culminant qui a terminé cette mémorable séance a été l'exécution de ma demande.

M. Dauteuille était placé entre les deux médiums, Mme et Mlle Jeanne Vallée, lui tenant les mains. Mme Gross tenait l'autre main de Mme Vallée et M. Gross celle de Mlle Vallée.

La chaîne des mains de tous les assistants n'avait jamais été interrompue, ce qui est nécessaire pour donner la plus grande somme d'énergie au courant fluidique.

On avait demandé à l'esprit s'il pouvait enfiler l'aiguille qui était avec le fil sur le coin droit antérieur de la petite table et il avait répondu affirmativement par un grand coup frappé.

Les phénomènes habituels avaient cessé et nous étions dans le silence d'attente de l'événement promis.

Puis on entend M. Dauteuille dire avec des intervalles dans la voix : « On me pique dans le dos... maintenant on y met de la caresse... on semble avoir peur de me blesser... je crois qu'on coud mon habit. »

Nous étions tous haletants, lorsque la table frappa un coup, ce qui avait été convenu de faire avec l'esprit lorsque l'aiguille serait enfilée.

Alors on alluma la lampe et on vit 3 points faits à 0 m. 05 de distance les uns des autres, formant un V, au dos de la jacquette de M. Dauteuille, points que j'ai défaits moi-même.

Mon fil était marqué à 0 m. 10 de l'un des bouts par un point noir que j'avais fait à l'encre avant de me rendre chez Mme Vallée, et à 0 m. 05 de l'autre bout, ce que personne ne savait, ce que j'ai annoncé à la fin de la séance et ce que j'ai vérifié. Les deux points noirs étaient à leur place.

Donc il devient évident qu'une aiguille a été enfilée par du fil, en pleine obscurité, ce qu'aucun être vivant n'a jamais fait.

Inutile de dire qu'on n'a rien à payer, Mme Vallée se dévouant pour la grande cause du spiritisme et de la science.

Ont signé le présent procès-verbal :

MM. Haton, Cabasse, Leroy, Gross, Dauteuille; Mmes Gross, Garaud, Mme Vallée, Mlle Jeanne Vallée, Mlle Suzanne Vallée.

On apprend, par une note communiquée par M. Darget à *l'Eclair* de Paris, que l'expérience ci-dessus a été renouvelée quelques jours après. Le fil avait été marqué au préalable ainsi que l'aiguille. Et c'était bien l'aiguille *marquée* qui était enfilée avec le fil *marqué*.

Maintenant, il importerait de s'assurer d'une façon complète de la valeur de cette expérience.

D'abord et surtout, il faudrait que les médiums soient contrôlés par des personnes dont la capacité soit connue; la difficulté d'obtenir que Mme et Mlle Vallée soient contrôlées par des expérimentateurs sur lesquels on puisse compter étant justement la cause qui a empêché les psychistes de faire état des phénomènes qui se produisent chez elles depuis des années déjà.

Ensuite, il faudrait être bien sûr qu'une aiguille ne peut pas être enfilée dans l'obscurité. Nous ignorons si les aveugles, par exemple, sont parvenus, par un long exercice, à accomplir cet exploit; mais il est bien moins probable que des médiums, pris à l'imprévu, y parviennent. Seulement, nous nous souvenons d'avoir vu un appareil, affectant la forme d'un minuscule entonnoir, destiné à faciliter l'acte d'enfiler une aiguille. Nous en avons ainsi enfilé nous-même. Mais nous l'avons fait à la lumière. Peut-on y parvenir dans la nuit?

Une prédiction de la mort de M. Berteaux

L'*Evolution Sociale*, journal socialiste de Saint-Etienne, publiait, dans son numéro du 3 juin, la notice suivante :

Sans être superstitieux, nous n'avons pu maîtriser un émoi d'ordre religieux en apprenant la mort tragique de Maurice Berteaux. Certes, nous ne voyons dans cette mort qu'un accident vulgaire et nullement une intervention divine. Mais elle évoqua un souvenir qui fait vaciller notre raison et provoque nos angoisses sur le mystère de ces forces psychiques ignorées dont nous sommes entourés et dont nous ne pouvons à peu près rien savoir.

C'était en 1874, Maurice Berteaux, collaborateur de l'agent de change Lambert, son futur beau-père, fréquentait parfois notre cercle d'étudiants. Il était le gommeux, le financier de la bande ; mais son bongarçonisme lui avait conquis tous les cœurs.

Nous étions allés en bande à la fête de Neuilly et la fantaisie nous prit de consulter une somnambule extra-lucide qui n'avait rien d'une vieille sorcière.

Quand elle eut étudié la paume de Berteaux, elle rendit ainsi son arrêt : « Vous serez heureux, riche, honoré, mais vous mourrez *général en chef* de mort violente, écrasé par un *char volant.* »

Un immense éclat de rire accueillit cet étrange pronostic. Maurice Berteaux, financier, général en chef, écrasé par un char volant ! n'était-ce pas idiot ?

Berteaux riait plus fort que les autres. Il devait se souvenir de la voyante, quand il manifestait ses craintes sur les accidents d'aéroplanes, ces chars volants, qui devaient écraser le ministre de la Guerre, véritable général en chef.

Nous avons écrit à l'*Evolution Sociale*, pour obtenir quelques précisions sur cette prophétie si extraordinaire. M. J. Fournier-Lefort, écrivain aussi pour sa propagande pacifiste, nous répondit par la lettre suivante, dont nous le remercions vivement, mais qui montre bien qu'il ne faut pas attacher à ce fait une importance exagérée.

Le souvenir que j'ai publié sur Berteaux m'est personnel et date de trente-sept à trente-huit années. Il est donc fort vague et n'a été réveillé que par la mort étrange de cet homme.

Berteaux n'avait pas dû l'oublier, mais il y a plus de vingt-cinq ans que je ne l'ai vu, et je crois qu'il n'a jamais parlé de l'extraordinaire prédiction qui lui a été faite.

Elle n'a été connue que de trois ou quatre personnes mortes sans doute. Je dois ajouter qu'elles n'y avaient attaché aucune importance. Moi-même, seul survivant, sans doute, je n'aurais jamais exhumé ce souvenir de mon inconscient sans la mort tragique de Berteaux.

Votre dévoué serviteur,
J. Fournier-Lefort.

Le médium "à trompette" Madame Wriedt (1)

Je vais rarement à Londres. J'y fus au mois de mai dernier, avant les fêtes du couronnement, en l'agréable et excellente société d'un ménage ami. Notre but, ou tout au moins notre prétexte, était d'obtenir une séance du médium Husk, que j'avais vu à Paris trente ans auparavant, et une autre du médium à apports Bailey, récemment débarqué d'Australie à Londres. Nous eûmes ces séances. Ces médiums sont connus ; le dernier surtout a donné lieu à de multiples et vives controverses.

Je ne parlerai pas de ces deux séances, car elles ne font pas l'objet de cette communication.

Nous étions à Londres depuis deux jours lorsque nous apprîmes l'arrivée en cette ville d'une dame médium américaine, Mrs Wriedt, de Detroit, Etat de Michigan (U. S.).

Sa médiumnité, nous fut-il dit, consistait en l'audition, par les assistants, de voix pouvant, dans certains cas, donner lieu à des communications absolument personnelles à certains de ces assistants.

Sans avoir d'autres détails sur les conditions dans lesquelles se produisaient ces phénomènes, nous eûmes, naturellement, grande envie d'assister à une séance de ce médium.

Nos vœux furent exaucés grâce à la bonne obligeance d'une honorable demoiselle anglaise, très influente dans les milieux spirites de Londres, dont mes compagnons de voyage avaient fait connaissance lors d'un précédent voyage en Angleterre, et à Paris à l'ancien cercle Allan Kardec.

Par elle mes compagnons, et, à mon grand plaisir, moi par-dessus le marché, fûmes invités à une séance de ce médium qui devait avoir lieu deux jours après, le vendredi 26 mai, au siège du bureau Julia, dans le sud-ouest de Londres, à 7 heures du soir.

Le même jour, à 4 heures de l'après-midi, nous avions la séance de Husk, dans le sud-est de la capitale. Une heure un quart d'auto entre les deux rendez-vous. Ce ne fut pas une journée de paresseux, et, ce soir-là, nous dînâmes à onze heures.

Arrivés à l'heure dite, nous nous trouvâmes bientôt en présence du médium. C'est une dame qui me

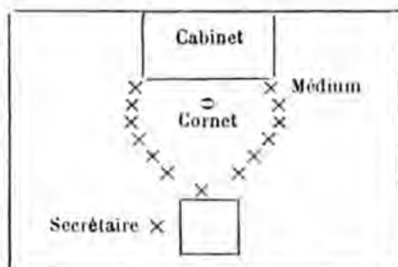
(1) Le *Light* publiait, au mois de mai dernier, un article du vice-amiral W. Usborne Moore, le spirite anglais bien connu, relatant toute une suite de séances qu'il avait eues avec un médium américain, Mrs. Wriedt. Cette dame étant arrivée à Londres quelques jours après, elle commença à donner des séances, sous le patronage de Sir W. T. Stead, au Bureau Julia. Nous avons alors prié un membre de la S. U. E. P., qui, se trouvant de passage dans la capitale britannique, avait assisté à une séance de Mrs. Wriedt, de bien vouloir en écrire le récit pour les lecteurs des *Annales*. C'est cet intéressant compte rendu que nous publions ici. — N. de la R.

parut de la seconde jeunesse, de manières simples, très calme.

Et la séance commença presqu'à l'heure exacte.

Elle eut lieu dans une grande pièce rectangulaire.

Sur un des petits côtés de cette pièce, au milieu et non pas en angle, un petit cabinet carré était formé par des tentures noires. La médium et les assistants, au nombre d'environ une douzaine, avec majorité de dames, formèrent un demi-cercle allongé dont les deux extrémités aboutissaient aux deux côtés du cabinet, le médium étant placé *à l'extérieur du cabinet*, à l'extrémité droite du cercle. Je dis du cercle, et non de la chaîne, car, à aucun moment, on ne nous demanda de former la chaîne, contrairement à ce que j'ai l'habitude de voir à presque toutes les séances auxquelles j'ai assisté. Et j'en ai vu pas mal depuis trente et un ans.



En dehors du cercle et derrière, assis à une table, presque contre mon dos, le secrétaire du Bureau Julia, habitué à sténographier dans l'obscurité. Car la séance a lieu dans l'obscurité complète.

Avant l'extinction de la lumière, on pose par terre, à l'intérieur du cercle, un cornet ou porte-voix en aluminium, hors la portée du médium. Il est dressé sur son pavillon. Déployé, car il se replie comme une lunette, ce porte-voix peut avoir une hauteur de soixante centimètres environ.

Préalablement visité par l'assistance et par moi je suis frappé par cette particularité que le côté embouchure, très rudimentaire, porte une ouverture insignifiante. A cet égard, ce n'est nullement un porte-voix, et je défie qui que ce soit, en se servant de cet embryon d'embouchure, d'obtenir les voix parfois formidables, les éclats de rire stridents que nous allons entendre.

Ces voix, ces rires, parfois ces plaintes, donnent l'impression absolue d'être formés dans l'intérieur du cornet.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi même cette petite ouverture, du côté de l'embouchure, si elle ne peut servir à rien ? Je ne trouve rien à répondre à cette question.

Ainsi, la médium est la première personne du cercle à droite, contre le cabinet. Elle a, comme voisin de gauche, un honorable gentleman âgé, connu des autres assistants, avec lequel elle va s'entretenir tout le temps de la séance. J'ai entendu parfois simultanément, la voix du médium, venant de sa place, et la voix dans le cornet, tout près de moi.

Pour qui assiste à cette séance, ce contrôle donne l'impression la plus nette qu'il est matériellement impossible d'admettre que le médium puisse, ne serait-ce qu'un court instant, quitter sa place.

A aucun moment de la séance elle n'est en transe, et cependant, sans sa présence, rien.

De temps en temps, bien moins cependant qu'avec d'autres médiums, on sollicite nos chantonnements. C'est un inévitable usage, auquel il faut bien se soumettre. On en donne, en théorie, de bien belles explications. Nous obtempérons, tantôt en anglais, tantôt en français. Entre les manifestations, on cause, entre voisins, à peu près comme on veut.

Nous avons anticipé sur la description de la séance, pour en donner les traits généraux, et nous la reprenons au moment de l'extinction de la lumière.

Quelques instants à peine après cette extinction, une luminosité peu intense, oblongue, à contours peu définis, apparaît sur la tenture de la face antérieure du cabinet. Elle dure à peine une minute et ce sera le seul phénomène visible de la séance.

Mais alors, pourra-t-on encore dire, à quoi sert le cabinet puisqu'il ne s'y produit rien, qu'il n'en sort rien, et que la médium n'y entre à aucun moment ? à la concentration de fluides, répond-on toujours en pareil cas. De plus, à une question spéciale sur ce point après la séance, il me fut répondu que, dans certaines séances de ce médium, moins poussées sous le rapport des voix, il se produit certains phénomènes de matérialisation. Très bien.

Viennent alors les fameuses voix. On ne peut voir, bien entendu, le cornet se soulever et se promener dans l'obscurité, mais il est facile de percevoir qu'il se déplace autour du cercle et que le pavillon se tourne vers la personne à laquelle la voix s'adresse.

Cette voix est souvent une voix que nous appellerons chutée, mais nous entendîmes aussi des voix formidables, des rires énormes, de fortes plaintes, tout cela paraissant, comme je le dis plus haut, se former dans l'intérieur même du cornet.

La plus grande partie de ces communications eut lieu, naturellement, en anglais, mais mes compagnons français et moi eûmes des communications en français. Je dois dire que ce français n'était pas exempt d'accent anglais.

Notons, en passant, qu'il m'avait été affirmé que la médium ne parlait pas un mot de français. Je n'ai pas la preuve du contraire.

Les théoriciens du spiritisme donnent de cela des explications qui peuvent paraître plausibles. Moi, je n'explique rien, j'enregistre.

Quant à la nature des communications qui me furent faites, c'est une question plus scabreuse. Restons sur le terrain de la matérialité des phénomènes et laissons ici de côté les questions d'attribution, d'identité, etc., non pas qu'elles ne présentent un intérêt considérable, mais parce qu'elles sortent du cadre de cette description.

Il semble bien y avoir là une force venant du médium, ou en présence du médium, et qui n'est pas lui. C'est tout ce qu'on peut dire.

Quelques réflexions complémentaires peuvent trouver place ici.

L'explication par la ventriloquie est-elle possible? Absolument pas. Je connais bien les effets de la ventriloquie et il n'en peut être question ici. C'est là, évidemment, une affirmation toute gratuite de ma part, et je ne puis apporter à l'appui aucune preuve péremptoire.

Il faut bien admettre cependant qu'en pareille matière, l'impression d'un assistant averti, comme j'ai la prétention de l'être, peut bien être opposée à l'opinion d'une personne discutant là-dessus sans avoir assisté aux phénomènes.

Mais, pourra-t-on me dire avant tout, dans tout cela, où est le contrôle? Connaissiez-vous bien le local, où vous étiez? l'avez-vous bien visité avant la séance? Connaissiez-vous bien et personnellement tous les assistants? Etes-vous sûr que personne n'a pu s'introduire de l'extérieur dans l'intérieur du cercle pendant la séance obscure?

C'est une affaire bien entendue, pas de contrôle effectif. Certes non, je ne connaissais pas le local, j'y mettais les pieds pour la première fois; invité à titre gracieux, je n'ai pas demandé à le visiter spécialement avant la séance. Je ne connaissais pas personnellement tous les assistants.

Si on admet l'explication par une fraude aussi grossière, évidemment, tout tombe, quoique, cependant, nombre d'observations de détail resteraient encore inexpliquées.

Songeons néanmoins que ces phénomènes ne sont pas inédits, que nous étions au siège du bureau Julia, au milieu d'honorables personnes se connaissant entre elles et cherchant toutes de bonne foi à se rendre compte de ces manifestations.

Notons aussi qu'une fraude qui paraît aussi simple ne le serait peut-être pas autant qu'elle en a l'air, et qu'elle présenterait des difficultés pratiques d'exécution que nous ne pourrions discuter ici sans allonger démesurément ce simple récit.

NORDACH.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant :* MOUTY.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Août 1911 | Nos 15 et 16

L'Expérience de la Cage du Médium Lucia Sordi

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'article que nous avons publié dans notre premier numéro de l'année courante, sur le nouveau médium de Rome, Lucia Sordi. Nous y résumions les comptes rendus assez favorables au médium qui avaient paru dans *Luce e Ombra* de Milan et dans le *Giornale d'Italia*, de Rome; nous touchions également aux articles très défavorables parus dans le *Messaggero* de Rome et dans la *Filosofia della Scienza* de Palerme, et nous concluions en disant :

« Maintenant, l'authenticité de ces phénomènes « est-elle bien prouvée ?

« La prudence nous conseille de repousser tout « jugement dans un sens ou dans l'autre, mais la lo« gique nous engage à suivre ces expériences avec « confiance et avec le plus vif intérêt. »

Dans la livraison suivante, nous annoncions (page 64) que M. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*, au nom de la Société d'Etudes Psychiques de Milan, afin d'éviter des polémiques inutiles et dangereuses, avait confié le médium, Mme Lucia Sordi, à une Commission locale compétente, chargée de l'étudier et de faire un rapport au moment opportun — en tout cas, pas avant un an. Cette Commission, afin de procéder sérieusement à son travail, désirait, pour le moment, garder l'incognito.

Il y a trois mois, nous reçûmes du baron Dr A. von Schrenck-Notzing, l'éminent criminologue de Munich, membre de notre Comité de Rédaction, l'article qu'on va lire plus loin. M. Marzorati, à qui il fut communiqué par l'auteur même, intervint alors, priant ce dernier de suspendre cette publication, qu'il trouvait prématurée. Le Dr Schrenck-Notzing finit par y consentir, mais le Directeur des *Psychische Studien*, à qui l'article avait été communiqué à ce moment, l'ayant publié, il ne nous reste qu'à en faire autant, ainsi qu'a fait d'ailleurs *Luce e Ombra*. M. Marzorati se plaint toutefois de cette publication, en disant : « J'ignore si la Commission Scientifique voudra continuer ses études après ce potin, et si Mme Sordi se sentira le courage de se prêter encore à nos expériences; ce ne serait pas le premier sujet perdu pour les recherches. »

Voici maintenant l'article de M. le Dr von Schrenck-Notzing.

La recherche scientifique des faits médiumniques est aussi un devoir important du psychologue et du physicien, si ces faits se rapportent à des règles connues; c'est-à-dire, qu'ils peuvent être expliqués avec l'appui de la science moderne.

Si pourtant cette dernière est insuffisante, le savant a le devoir d'examiner avec tout le soin et toute la rigueur possible, les phénomènes en question. C'est ce qui nécessite la présence de certaines personnes (médiums), qui, par une disposition psychique correspondante, sont à même de les produire.

Tout savant qui dirige ses études dans ce champ saluera donc avec joie chaque nouvelle fondée au sujet de la découverte d'un nouveau médium, d'autant plus que les multiples expériences exécutées durant tant d'années sur Eusapia Palladino ne laissent plus subsister aucun doute sérieux sur la réalité de ces phénomènes (*nova facta* pour la science).

On comprendra ainsi l'intérêt avec lequel furent accueillies les nouvelles de la découverte du médium romain Lucia Sordi, publiées d'abord par la Revue *Luce e Ombra*, puis par les *Annales des Sciences Psychiques*, et rapportées dans la suite par les revues allemandes et anglaises.

Les photographies instantanées unies aux publications italiennes et françaises des procès-verbaux surprennent et persuadent. La première photographie montre la tête ressortant d'une cage de bois, de sorte que le cou reste enfermé entre deux solides barreaux de 10 centimètres éloignés l'un de l'autre, tandis que le corps du médium demeure enfermé dans la cage. A l'une des dernières séances, l'esprit-contrôle Remigio s'était même refusé à libérer la tête de Lucia Sordi de l'étreinte des barreaux, de sorte que les assistants, n'étant pas en degré de faire rentrer la tête autrement, se virent obligés d'en scier un.

Le second fait important qui sépare le répertoire médiumnique de l'Italienne de celui des autres mé-

diums, est sa sortie complète de la cage où elle fut enfermée. Ainsi la seconde photographie instantanée nous montre le médium assis devant la cage, au lieu d'y être enfermé. Les autres photographies regardent des expériences de liens qui furent exécutées dans leurs combinations les plus variées par des prestidigitateurs et des médiums et qui ne peuvent présenter aucun intérêt spécial. On remarquera en outre que Lucia Sordi se trouve engagée par un contrat qui la met à la disposition d'une commission composée de savants et de médecins et que par conséquent, durant ce temps, elle ne pourra s'éloigner de Rome.

Pour la voir, il faut donc entreprendre un voyage et aller en Italie, comme le fit en avril 1911 l'auteur de cet article.

Le groupe de personnes — en général savants et employés — qui participèrent aux expériences avec Lucia Sordi, accéda gracieusement à ma demande et organisa pour moi deux séances les 14 et 17 avril 1911. Toute compensation fut résolument refusée et bien que je n'assistasse aux séances qu'en qualité d'invité, toute liberté de recherches conditionnée aux méthodes de ce cercle me fut toutefois accordée. L'examen du corps du médium se borna aux vêtements de dessus et fut insuffisant, puisqu'il aurait pu cacher sous ses vêtements n'importe quel objet et le porter aussi dans le cabinet.

Cette remarque est nécessaire, parce qu'on vit apparaître dans les séances, à proximité du médium, des taches lumineuses, des points et des formes de mains (sans odeur perceptible de phosphore), mais tout ce groupe de phénomènes ne peut rentrer dans le groupe des apparitions pour lesquelles la discussion au sujet de leur authenticité peut être admise. Ces apparitions puériles seraient facilement expliquées en admettant que le médium portait sur lui des gants imprégnés de substances lumineuses, ou se frottait les mains avec des couleurs phosphorescentes, sans avoir besoin de recourir à l'esprit de *Remigio* pour en avoir l'explication.

La description minutieuse de la localité où se déroulèrent les deux séances auxquelles je pus assister, n'est pas nécessaire, puisqu'elle se trouve dans les relations déjà publiées. La seule chose qui nous intéresse est la construction de la cage où Lucia Sordi fut enfermée. Dans un angle de la chambre des séances, dont les parois et le parquet sont en pierre, avaient été assurées aux parois, par des barres de fer et des clous, deux planches de bois soutenant un toit de bois également composé de planches assez grosses et d'une largeur de 14 centimètres environ fixées par des clous dans tous les sens.

A travers l'ouverture, on pouvait étendre un bras; il était impossible de fuir de la cage par le couvercle, puisque celui-ci était posé immédiatement sous le toit de bois de la chambre des séances. En outre, il était tellement assuré aux lattes antérieures, qu'il aurait été impossible de le déclouer d'en dedans. Néanmoins, j'appliquai encore, par surcroît de précaution, plusieurs longues bandes de papier sur le toit, je les cachetai sur les planches de bois et aux parois par les deux bouts, en me servant pour ce travail de mon propre cachet à blason. Toute possibilité d'évasion était donc exclue par le haut. Les barreaux antérieurs de la cage, au nombre de 11, longs de 1 m. 70, larges de 11 centimètres et de l'épaisseur de 1 cm. 1/2 étaient disposés en sens vertical et horizontal. L'espace entre ces barreaux était de 9 centimètres.

Le barreau qui avait été scié à la dernière séance fut réparé par un morceau de bois cloué, et j'entourai moi-même le point de jonction d'un papier cacheté sur le bois.

Les traverses de bois du couvercle et des barreaux furent liées avec du fil de fer dont je cachetai les extrémités à leur tour sur les barreaux de bois. La porte fut assurée en haut à la paroi au moyen de loquets enfermés ensuite dans des sacs de toile et cachetés. La partie inférieure fut également fixée avec du fil de fer et des cachets de plomb. Comme il fallait aussi une jonction horizontale des planches de bois, je tendis parallèlement au sol un fil à la distance de 27 centimètres sous la traverse supérieure et de 20 centimètres sur celle inférieure, qui entoura d'un tour chaque barre, et aussi bien devant que derrière, chaque barreau, pour être fixé ensuite aux deux bouts à la paroi.

Selon moi, si l'on avait tiré les barreaux, les cachets se seraient défaits.

J'observerai que dès le premier examen de la cage, je m'aperçus que les barreaux, de simple bois de sapin et arrondis aux angles, étaient plutôt flexibles, si bien qu'en tirant l'un d'eux et en poussant son voisin dans le sens contraire, je parvins à porter la dimension de l'ouverture de 9 centimètres à 14 et 15.

Avant la séance, Mme Sordi retira son corset, revêtit un vêtement d'étoffe noire; puis elle disparut durant quelques instants dans le water-closet situé au bout du corridor qui conduit à la chambre des séances.

Enfin, après l'arrangement définitif de la cage qui devait renfermer le médium, on tire les rideaux et l'on fit l'obscurité complète.

Un profond et bruyant ronflement nous annonce le commencement d'un état de somnolence qui donne lieu à un état de somnambulisme actif avec intervention de la personnification de *Remigio*. Cet état psychique créé par l'activité somnambulique de son esprit, révèle un caractère masculin, une voix profonde et grossière, bredouillante, a le sens humoristique, se sert de termes violents et grossiers.

Lorsque cet esprit-contrôle eut produit les phénomènes lumineux décrits tout à l'heure, on l'invita à

faire sortir le médium en partie ou entièrement à travers les barreaux.

En honnête bouffon et en prudent expérimentateur, Remigio déclara immédiatement qu'il ne pouvait garantir l'intégrité des fils cachetés sur les barreaux de bois, mais qu'il aurait cependant tenté l'épreuve. Après dix minutes, on demanda la lumière rouge. Je m'approchai de la cage et trouvai Lucia Sordi exactement telle que la montre la photographie reproduite, penchée en avant avec la tête hors de la cage, à travers le troisième et le quatrième barreaux qui serraient son cou. Tout cela était surprenant.

Le fil cacheté qui se trouvait au-dessus de la tête était intact, alors que le cachet extérieur posé au bas de la partie extérieure du troisième barreau, était brisé. Toutefois Mme Sordi pouvait avoir brisé auparavant ce cachet dans un mouvement de son pied gauche exécuté par mégarde. Les fils étaient intacts et non tirés.

Lorsqu'on eut fait de nouveau l'obscurité, nous entendîmes Remigio marmotter de sa voix dans le cabinet, signe que la tête était déjà retirée.

Quand Remigio fut ensuite prié de libérer son médium de la cage, il se déclara disposé à tenter l'épreuve si l'on voulait couper la jointure de fil entre les troisième et quatrième barreaux.

Pour ne pas empêcher la possibilité de cette expérience, je coupai en haut et en bas le lien entre les troisième et quatrième barreaux.

Obscurité. Continuation de la séance. Conversation à voix haute et chant qui empêchaient de suivre de l'oreille ce qui se produisait dans le cabinet.

Après avoir passé un autre quart d'heure, on vit apparaître des points lumineux et des mains auprès de nous; c'était un signe pour moi que le médium était déjà hors de sa cage et commençait ici, en qualité de Remigio, à faire toutes sortes de plaisanteries dans son rôle de somnambule.

Tous les assistants (10 personnes) se sentirent l'un après l'autre touchés par Remigio; à l'un, la main supposée des esprits passa les doigts dans les cheveux; à l'autre, elle tira la jaquette; elle retira le lorgnon d'un professeur et le posa sur mon nez. Quand je me sentis toucher et que la main des esprits m'approchait, je dégageai l'une de mes mains et saisis la main calleuse du médium (qui est, dans sa vie privée, femme d'un chef cuisinier). Il retira rapidement sa main et se plaignit de ce que la chaîne était rompue.

Après que Remigio fût remercié par tous les assistants pour ses manifestations, le médium demanda la fin de la séance et la lumière. Lorsque l'endroit fut éclairé, nous trouvâmes la Sordi assise sur une chaise devant la cage, exactement telle que la représente la troisième photographie de M. Senigaglia.

On la tira de son sommeil ; elle ne portait au cou nulle trace de pression, aux mains aucune de matières lumineuses. On ne pouvait, même dans sa coiffure et dans ses vêtements, rien trouver d'irrégulier. Le phénomène de dématérialisation avait donc réussi. Tous les cachets et les liens apposés à la cage étaient intacts. Mon objection qu'elle aurait pu faire passer son corps entre les barreaux 3 et 4 fut repoussée comme insoutenable.

Il ne restait donc qu'à se convainere matériellement. Le jour suivant, je fis faire un œuf en bois de la grandeur d'une tête humaine, qui avait exactement le diamètre bipariétal de la tête de la Sordi, c'est-à-dire de 14 centimètres. Avec ce modèle de la tête du médium, je me rendis au lieu de la séance devant la cage et tentai de faire passer le morceau de bois entre le troisième et le quatrième barreau, de façon à ce que l'un d'eux fût poussé derrière l'autre.



La tête de bois entre les barreaux de la cage.

Sans trop d'efforts, je réussis à faire passer la tête de bois dans la cage, et à l'extraire : les barreaux flexibles cédaient et auraient certainement cédé encore de quelques centimètres devant de plus grands efforts. Je réussis à faire passer la tête sans détériorer le moins du monde les cachets aussi entre deux autres barreaux où le fil de jointure n'avait pas été rompu. Avec cette preuve matérielle, l'expérience de la tête de Lucia Sordi était dépouillée de son caractère apparemment merveilleux et simplement expliquée. Nulle personne raisonnable ne croira après cela

à une force médiumnique, et on pourra facilement s'expliquer le passage d'une tête entre les barreaux de la cage. Rien, en somme, ne peut être opposé, et même tout démontre que le corps même de Lucia Sordi a pu passer entre le troisième et le quatrième barreau.

Le lien de fil qui avait été coupé n'empêchait plus l'écartement de l'intervalle entre les deux flexibles baguettes de sapin.

Si cet intervalle fut écarté au moyen de la tête de bois de 9 à 14 centimètres, et si je pus l'écarter avec mes mains jusqu'à 15 centimètres, on voit la possibilité presque sûre de pouvoir éloigner les barreaux de 18 ou même 20 centimètres, en y appuyant les épaules et en faisant passer la cage thoracique.

Les mesures que je pris dans ce but au compas à différentes personnes prouvent que le thorax humain, au moment de l'expiration (sans pression interne spéciale), peut être réduit à volonté dans les proportions de 16 à 18 centimètres. Il n'y a aucun doute que les barreaux de bois avec une pression plus forte, puissent s'écarter jusqu'à ces dimensions. Il y a en outre la possibilité de restreindre le thorax à un diamètre encore inférieur à 15 centimètres, vu l'élasticité des jointures du corps humain et l'absence de résistances dures dans le corps, et cela surtout si l'on exerce extérieurement une pression contre une forte barre de bois.

Il n'y a donc pour le médium aucune difficulté physique et non plus impossibilité de profiter de l'ouverture entre les barreaux susceptibles d'écartement au moyen de la pression du corps. D'abord, les barreaux sont écartés, puis, lorsque la tête est passée et que le cou se trouve à peine dans l'ouverture, le corps est tourné de façon qu'une épaule, comme aussi la partie la plus étroite du thorax, peuvent passer dans l'ouverture. Une forte pression des os robustes de l'épaule exerce une plus grande force sur les barreaux flexibles que l'écartement produit avec les mains. Par conséquent les barreaux cèdent encore plus et en même temps resserrent le thorax le plus possible.

Lorsque le thorax a pu passer, le reste est chose facile, puisque les parties molles du bas-ventre et la position du bassin ne présentent pas d'autres difficultés pour le passage. Indubitablement, cette manière de résoudre un travail spirite fait supposer chez une femme de 41 ans une exceptionnelle habileté de gymnaste.

Ceci est cependant expliqué par l'expérience, que l'état somnambulique comporte un arrêt des difficultés de l'état de veille, rendant l'individu capable des plus grands efforts musculaires et mentaux. Il suffira de se rappeler comme exemple les faits rendus encore plus graves par le serment des témoins du procès intenté contre le médium spirite Bergmann (voir procès *der Bombastus-Werke*, traité par moi *Arch. f. Kriminalanthrop. Bd.* 40). Ce médium, nonobstant une faible constitution, put dans son état somnambulique, au cours d'un souper d'une fête spirite, tenir en main durant 45 minutes un lourd bocal contenant quatre ou cinq bouteilles de vin.

Lorsqu'on est en proie à la préoccupation spirite, on trouve étrange certains faits comme ceux de la Sordi et de Bergmann, et on les attribue à un esprit contrôle, dans notre cas ce brave Remigio.

Même en supposant donc que Lucia Sordi, dans son état de veille, soit incapable d'exécuter des choses semblables, cela ne prouve rien contre mon idée. Il ne faut pas accroître sans nécessité les principes explicatifs; par conséquent tout penseur logique sera plutôt disposé à accepter comme possible et très probable l'explication matérielle fournie par moi au sujet de l'expérience de la Sordi, qu'à recourir à des forces inconnues dont l'existence devait d'abord être prouvée.

Mais en admettant même que Lucia Sordi eût disparu de la cage d'une manière mystérieuse et inexplicable pour nous, peut-être par la réduction de son corps, c'est-à-dire avec dématérialisation et rématérialisation — en d'autres mots, qu'il s'agisse ici d'un véritable phénomène physique du médium — alors la méthode mise en œuvre par les expérimentateurs était certainement complètement insuffisante à le prouver.

Au lieu de barreaux flexibles de sapin, ils auraient dû prendre des barres de fer ou bien des bâtons inflexibles à la distance de deux à trois centimètres.

La seconde séance avec Lucia Sordi eut lieu le 17 avril et se déroula d'une façon aussi peu satisfaisante que celle du 14. Il est inutile de discuter particulièrement toutes les précautions prises dans cette séance, puisqu'un seul des phénomènes peut se prêter à une discussion, tandis que tout le reste peut être réduit aux manifestations connues d'un somnambulisme actif avec incohérence dramatique.

Les photographies de cette expérience se trouvent dans *Luce e Ombra* (Année X, octobre-novembre 1910) et dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1-16 janvier 1911) et regardent l'expérience dite de la bague.

Avant la séance du 17, on fit ganter à Mme Sordi deux gants de peau gris sombre, que je cousis aux manches de façon à rendre impossible de les retirer. Au quatrième doigt de chaque main. Mme Sordi passa une bague; celle-ci était attachée devant et derrière au moyen d'un très long fil noué au poignet. Ces points de jonction sur le dos et sur la paume de la main furent assurés avec du plomb, et je cachetai en outre les bouts du fil sur le gant.

Au cours des attouchements faits dans l'obscurité par la somnambule agissant *sub forma* de *Remigio*,

je constatai avec certitude, en dégageant une main du cercle, que la bague manquait de la main gauche revêtue du gant, bien que le lien du poignet fut resté intact.

Après la clôture de la séance, tout était encore parfaitement en ordre, les cachets intacts et les deux bagues aux doigts. Cependant, sur le dos de la main droite, le lien était relâché; à gauche il était court, intact, et mesurait 5 cent. 1/2 du cachet de plomb jusqu'à la bague. A droite le morceau de fil avait été allongé de 10 cent. 1/2. J'essayai avec force de pousser la bague au delà de la seconde jointure du doigt de la Sordi, pour libérer le doigt et la main du ligament. J'arrivai aussi à pousser la bague jusqu'à la jointure. Mais le médium s'y refusa, et l'on dut ainsi cesser la continuation de l'expérience malgré qu'il eût suffi de tirer encore le fil d'un centimètre au plus pour ôter la bague.

Pour moi, et aussi pour tout lecteur sans préjugé, il n'y a aucun doute qu'en allongeant fortement le fil, plutôt épais, en faisant se relâcher le lien situé au poignet, Lucia Sordi a pu facilement retirer sa bague pour se la remettre à la fin de la séance. Ce ne serait pas la peine de perdre beaucoup de mots sur ce stratagème assez simple, si l'on n'avait annoncé aussi cette expérience au monde comme une preuve des qualités médiumniques de Mme Sordi, et illustré le fait par des photographies.

Lorsqu'on lit les nouvelles écrites de façon à convaincre, et traduites en français, anglais, et allemand, on se forme une idée fausse de l'importance de ces phénomènes qui ne répondent pas aux exigences de la méthode scientifique et de la critique suggestive.

Naturellement, je suis bien loin de vouloir juger, en partant du caractère négatif de ces expériences, des autres qualités de Mme Sordi, ou bien de vouloir lui nier, pour cela, toute faculté médiumnique. J'espère même que les observateurs pourront, après de longues et scrupuleuses études, et renonçant à de surprenants coups de théâtre, fournir des preuves plus complètes que celles données jusqu'à présent, et former de Mme Lucia Sordi un médium utile à des observations scientifiques.

Pour atteindre ce but, il est nécessaire pourtant d'exclure toute possibilité de mise en scène mécanique quelconque de phénomènes; il est nécessaire de poursuivre une étude continuée et répétée des mêmes faits avec des conditions différentes, comme aussi de renoncer bénévolement à publier dans la presse quotidienne et dans celle spéciale qui s'occupe de ces phénomènes, des nouvelles encore prématurées et insuffisantes, dans le but peut-être d'impressionner les lecteurs.

Car, au moyen de ces nouvelles, on ne porte pas seulement de graves dommages au médium, mais aussi on retient par ce système, loin de cette nouvelle branche de la science, de sérieux observateurs de ces études, s'apercevant qu'ils peuvent mieux employer leur temps qu'à la découverte de trucs d'hystériques et de prestidigitateurs.

Comme je l'ai dit déjà dans l'ouvrage paru en 1898 : « De la méthode dans les observations médiumniques », les règles suivantes sont nécessaires à l'examen des phénomènes métapsychiques : *Sévère critique de soi-même, désignation sans égards des médiums fraudeurs, honnêteté absolue, précision et objectivité dans l'observation de faits réels, circonspection et modération dans l'élaboration philosophique et théorique de ce domaine, et d'autre part lutte à fond contre le préjugé et le dilettantisme trop débordant.*

DOCT. BARON DE SCHRENCK-NOTZING.

Luce e Ombra fait suivre cet article de quelques commentaires de M. GINO SENIGAGLIA, qui fut le Rapporteur du groupe d'étude, dont nous avons publié en partie les expériences dans notre livraison de janvier.

M. Senigaglia pense que les affirmations de M. Schrenck-Notzing ne constituent encore, pour le moment, qu'une simple opinion. Il pense qu'un corps humain ne passe pas nécessairement dans un espace où a pu passer une boule de bois, ayant les proportions d'une tête. La flexibilité des lattes est, d'ailleurs survenue surtout par suite des efforts répétés que les expérimentateurs ont faits pour essayer s'il était possible de passer à travers elles.

Il ne partage pas l'idée du savant bavarois, selon lequel il importe de diminuer immédiatement de beaucoup les interstices des barreaux de la cage; il croit au contraire qu'on ne doit augmenter que graduellement les difficultés, jusqu'à fixer le point où le normal peut éventuellement céder la place au surnormal.

Il regrette enfin que la deuxième séance à laquelle assista M. von Schrenck-Notzing ait été l'une des plus malheureuses, le médium étant très mal disposé, mais il se plaint de ce que M. v. Schrenck, par son attitude, ait augmenté ce malaise.

Il est à remarquer que le même numéro de *Luce e Ombra* contient un article de M. H. CARRERAS, qui parle de quelques séances avec Lucia Sordi, déjà d'une date un peu ancienne (mars 1910). Il reconnaît que les séances qui eurent lieu chez M. Cesana, ancien directeur et propriétaire du *Messagero*, eurent un résultat qui fut loin d'être satisfaisant. Il cite même des faits qui se sont produits dans les séances organisées par *Luce e Ombra*, de nature à faire penser que la fraude se mêle parfois aux phénomènes réels, aussi avec Mme Sordi, dont la médiummité ne fait toutefois aucun doute pour lui.

En somme, il s'agit là d'une polémique qui malheureusement a froissé un certain nombre de per-

sonnes, mais qui n'a été provoquée que par le désir commun de voir jaillir la vérité de ces expériences, au sujet desquelles, comme nous le disions dès le mois de janvier, il n'est pas encore possible de se prononcer d'une façon définitive. Les remarques que M. von Schrenck-Notzing a faites sont conçues, en somme, d'une manière modérée, et les rédacteurs de *Luce e Ombra* leur ont peut-être attribué un caractère que leur auteur n'avait pas l'intention de leur donner.

Il est à espérer que cet incident, loin de faire interrompre les travaux de la Commission scientifique, dont font partie divers professeurs de l'Université de Rome, parviendra à les activer, et à rendre plus sévère le contrôle qui s'impose dans ces sortes de phénomènes.

JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale

SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

(*Suite.* — Voir les numéros de Juin et Juillet)

VIII

Une nouvelle méthode d'enregistrement qui rend visible la direction du courant.

L'étude des rayons rigides présente, entre autres, cette grande difficulté, que leur production est toujours de courte durée. Il fallait donc chercher les moyens pour révéler et conserver les traces de leur passage.



Fig. 1.

Jusqu'à ce moment je me suis servi à cet effet de deux méthodes différentes :

1° Des impressions radiographiques ;

2° Des empreintes sur du papier enfumé.

Les premières sont très instructives et très distinctes sur les originaux négatifs, mais les couleurs qui dans mes expériences accompagnaient toujours leurs productions, rendaient les plaques presque opaques, ou du moins insuffisamment transparentes pour le tirage. Et puis, il était facile de se rendre compte qu'il ne s'agissait pas là de vrais rayons rigides. Les rayons rigides proprement dits ont une action mécanique mais non chimique. De plus, le moindre écran arrête leur propagation, et cependant plusieurs radiographies du fil fluidique ont été obtenues au travers d'un châssis en tôle de fer! La figure 1 en donne un spécimen, plus distinct que les autres, et qui tout de même ne laissera pas voir grand'chose en reproduction. Malgré les détails excessivement intéressants de ces radiographies, révélés surtout par un agrandissement convenable (voir les numéros 15 et 16 de l'année 1910), il était donc évident que ce n'était pas le fil fluidique lui-même qui s'imprimait ainsi, fil assez solide et assez raide pour soulever de menus objets, mais privé de l'action actinique et du pouvoir pénétrant; que c'était plutôt une copie, une sorte de transposition, produite par d'autres rayons qui l'accompagnaient et dont la production demandait toujours un effort beaucoup plus grand. On voit du reste sur le cliché n° 1 que la ligne du fil est absolument indépendante de la position des doigts sur le châssis, position marquée, après coup, sur la plaque.

L'image du fil se forma plus haut à plusieurs centimètres de distance. Il y avait donc de fortes présomptions contre la légitimité de ces transpositions fluidiques, et quoique les doutes formulés à ce sujet se soient montrés excessifs (car les analogies sont

complètes entre les radiographies et les empreintes directes) j'ai cherché néanmoins à trouver une méthode, exempte du soupçon, d'une « photographie de pensée ». D'ailleurs, les radiographies, il fallait les abandonner, puisqu'à l'époque où se firent les expériences racontées dans cette étude, mon médium était absolument incapable de les produire : il n'influençait plus les plaques.

Quant aux empreintes sur du noir de fumée, c'étaient certainement des traces *directes* du passage des rayons rigides; mais elles présentaient de leur côté d'autres défauts. On pouvait les fixer (chose impossible pour les empreintes sur la poudre de lycopode) mais les images ainsi obtenues restaient flou, ou du moins trop peu distinctes pour une reproduction en photogravure. La figure 2 est encore la meilleure de celles que je possède; elle représente les trois impressions consécutives obtenues dans le champ magnétique, dont il était question au chapitre IV. Les taches larges marquent la position des doigts Avec de la poudre de lycopode on obtenait des images autrement fines et qui, surtout sous une loupe, donnaient des détails extrêmement subtils, grâce à la



Fig. 2.

grande mobilité des particules. Malheureusement la même cause les faisait disparaître spontanément au bout d'un temps très court.

Et puis, tous ces moyens d'impressions (y compris les radiographies) étaient également insuffisants au point de vue de certains problèmes : ils ne pouvaient pas, par exemple, nous enseigner au sujet des courants *sortants* et *entrants*.

En présence de ces défauts je fis l'essai avec des solutions colorées. Et d'abord avec des liquides qui ne se coloraient qu'après le contact mutuel, effectué par le passage des rayons.

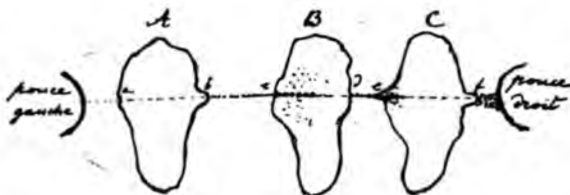


Fig. 3.

On se rappelle l'expérience « chimique », répétée devant la Commission du Musée. La disposition d'alors ne répondait pas à mes buts; mais en la modifiant un peu j'obtins des résultats assez marqués.

Trois gouttes de trois solutions différentes ont été placées l'une à côté de l'autre et à petite distance, sur un carton blanc bien uni. Celle du chlorure de fer au milieu et celles du cyanure jaune et du rodanure d'amonium de côté.

Si dans ces conditions, on venait à tracer une ligne à l'aide d'une aiguille, de droite à gauche, cette ligne se colorait en rouge, elle se colorait en bleu si on traçait de gauche à droite. De cette manière la distinction du courant sortant et entrant devenait facile.

L'expérience réussit. Sur l'image ainsi obtenue on reconnaît facilement que le rayon qui passe par la goutte du rodanure pour atteindre le pouce droit était bien (par rapport à ce dernier) le rayon *entrant*, puisqu'il traça une ligne rouge aux environs de ce pouce qui ne touchait pas la goutte. Et on voit en même temps qu'il était beaucoup plus fort que le rayon droit, car celui-ci ne donna aucune ligne perceptible, ni dans la goutte du milieu ni dans celle de gauche.

On peut suivre très bien la route et les effets produits par le passage du rayon gauche.

Invisible à sa sortie du pouce (sur le dessin exagéré de la figure 3, les parties invisibles sont marquées par les plus petits points) il produit une légère inflexion du bord de la goutte *s*, la traverse en ligne droite, provoque en la quittant une visible convexion du bord opposé *b*, marque son passage vers la goutte B par une ligne légèrement jaune du cyanure, et donne une forte coloration bleue, aussitôt arrivée à la goutte B du chlorure (*e*). Jusqu'à la moitié de cette goutte le bleu de Prusse est très visible, puis ses particules se dispersent complètement. Il est cependant évident que le rayon n'a pas épuisé sa provision de bleu de Prusse, car en sortant de la goutte B il pro-

duit encore une ligne bleue très nette qui s'enfonce dans la goutte C. Elle y entre par une pointe formée par la sortie du courant opposé et présente, sous une loupe, une structure nettement pointillée. Le rayon disparaît de nouveau au sein de la goutte *c*, qu'il colore en rouge par dispersion et en sortant d'elle produit une nouvelle convexion du bord de la goutte (*f*). Enfin, se partageant en plusieurs lignes un peu dispersées et colorées en rouge, il atteint le pouce droit. La couleur rouge prouve, qu'après avoir quitté la goutte B, il importa, outre sa provision de bleu de Prusse, encore un peu de chlorure de fer.

Quant au courant droit, si ce n'était de la pointe très nettement aiguisée par sa sortie de la goutte *c*, on ne devinerait pas son existence.

Il est encore à remarquer que la ligne du courant gauche est légèrement inclinée à partir du point *c*, c'est-à-dire de son entrée dans la goutte du chlorure et que la ligne du bleu de Prusse qui entre dans la goutte *c* penche également du même côté.

Ces sortes de réfraction s'observent fréquemment avec les rayons rigides, mais ce n'est pas une vraie réfraction ; c'est un effet mécanique de l'obstacle plus dense par endroits. Ce dernier n'a d'ailleurs aucune influence sur la direction des rayons, si le courant est suffisamment fort.

Notre expérience prouve :

1° Que les rayons rigides peuvent traverser une couche liquide, dans le plan parallèle à sa surface ;

2° Qu'ils peuvent emporter les particules du liquide et les sels qu'il contient, en les transportant à une distance de plusieurs m/m ;

3° Que les deux courants opposés, qui se révèlent par cette méthode, peuvent suivre le même chemin et se superposer complètement ;

4° Qu'ils peuvent exercer sur les petites quantités, de liquide une action mécanique répulsive, analogue à celle qu'ils exercent sur les poudres et les gaz incandescents.

Mais, tout en étant réussie, cette expérience ne pouvait pas me satisfaire. Les traces laissées furent (probablement par la complication de l'action chimique) très délicates, et, n'était la faible coloration jaune du ferro-cyanure de potassium, qui laissa une trace pâle sur du papier blanc, le passage de la première goutte à la seconde serait resté tout à fait insaisissable.

Ce fait me donna l'idée d'employer les liquides, de prime abord colorés, en supprimant toute réaction chimique.

J'espérais obtenir de cette façon une image plus forte mécaniquement et surtout plus complète.

Je vais présenter, tout à l'heure, les résultats obtenus dans cette direction, mais je crois utile d'attirer d'abord l'attention du lecteur sur certaines analogies, avant qu'il oublie la quasi-réfraction et cette sorte de diffusion que nous venons d'observer dans l'expérience précédente.

IX

Analogies avec la radioactivité inorganique.

Les rayons rigides ne peuvent pas être régulièrement réfléchis, réfractés ou polarisés, comme d'ailleurs la plupart des radiations dernièrement découvertes. Leur action mécanique les rapproche des rayons cathodiques, qui seuls présentent manifestement le même pouvoir avec le même caractère répulsif. Mais les rayons cathodiques se forment et agissent dans le vide, qui n'est pas accessible aux rayons rigides.

Et par rapport à la radioactivité inorganique, spontanée, les analogies ne sont également que relatives. « Diverses expériences, dues principalement à M. Becquerel, montrent que la propagation des rayons β bien que rectiligne, est accompagnée dans l'air à la pression atmosphérique d'une certaine diffusion des faisceaux. »

« Dans le vide, la propagation rectiligne est réalisée plus parfaitement (1) ».

Pour les rayons rigides il existe quelque chose d'analogue, mais les différences concernent les liquides et l'air à la pression atmosphérique. Rectilignes en l'air, ces rayons subissent dans les milieux plus denses une certaine diffusion et une réfraction irrégulière. « Les expériences de M. Rutherford et celles faites ensuite par H. Becquerel — dit encore Me Curie — ont montré que les rayons de l'uranium n'éprouvent ni réflexion régulière, ni réfraction régulière, ni polarisation. Des expériences du même genre, faites avec les autres substances radioactives, ont confirmé ces résultats. Les rayons éprouvent, par contre, dans certains cas, une réflexion diffuse sur la face d'entrée et une diffusion à la face de sortie d'une lame qu'ils traversent. »

Les rayons rigides (du moins ceux auxquels je garde particulièrement ce nom) ne peuvent pas traverser une lame si mince soit-elle, mais, comme nous venons de le voir, peuvent manifester, quoique pas toujours, un phénomène analogue en traversant une couche de liquide (fig. 3) : une sorte de réfraction en entrant et une sorte de diffusion en sortant.

Ils provoquent probablement aussi une réflexion diffuse sur la face d'entrée d'une lame métallique, mais il est bien difficile de la rendre palpable.

Ce qui est certain, c'est qu'une surface unie et polie, surtout quand elle est convexe, empêche la concentration de leur action mécanique répulsive. Il est

(1) Mme P. Curie : *Traité de Radio-activité* (Paris, 1810, T. II, p. 9).

tout à fait impossible à un faisceau de rayons rigides de pousser une goutte de mercure, pourtant si mobile! Et ils poussent facilement un objet en métal moins lisse pesant plusieurs grammes! Ce n'est pas une question de poids, puisque il leur est également impossible de pousser une bulle de savon, tandis que la même bulle, aplatie sur un cadre, peut-être reculée avec le cadre à une distance de 45 centimètres (en agissant avec une seule main du médium). On dirait que, dans les cas précédents, les rayons ne trouvent pas un point d'appui assez fixe, et lorsqu'ils ne peuvent pas « s'accrocher », ils *glissent*. Ce glissement s'observe aussi sur du papier enfumé.

Nous l'avons vu, par exemple, pendant l'expérience du cylindre en rotation : les rayons tombant en biais d'en haut, glissaient sur le papier, en produisant une ligne droite indépendante de la rotation et puis disparaissaient complètement : on ne sait pas, s'ils s'épuisaient en s'enfonçant dans le noir de fumée, ou bien s'il se réfléchissaient de nouveau vers le haut, pour rejoindre l'autre main du médium. Dans ce dernier cas c'aurait été une *réflexion par glissement*, qui certes, n'a pas encore été observée!... Si je mentionne cette dernière alternative, c'est parce que nous avons vu quelque chose d'analogue dans l'essai du soulèvement d'une lame, sous une épaisse couche de lycopode, et dans les mouvements d'une petite boule en celluloïd provoqués sous une cloche transparente de la même matière (voir le rapport de la Commission du Musée de Varsovie) ou, enfin sous une soucoupe renversée en verre. Dans l'expérience de la lame, les rayons sont entrés au travers de la couche de lycopode et se sont glissés sous la lame pour se soulever ensuite vers l'autre main; et dans l'expérience de la balle, ils ont dû également se soulever, si peu que ce fût, pour mouvoir la balle, après s'être faufilés par la fente à peine perceptible qui séparait la cloche du plateau de la table.

Ceci n'a évidemment rien à faire avec la radioactivité inorganique.

Mais comme il faut toujours chercher autant que possible les relations et analogies entre l'inconnu et le connu, précisons encore quelques ressemblances.

Les analogies sont très grandes entre les rayons X^x, les rayons Rœntgen et les rayons β et γ des substances radioactives — elles sont beaucoup plus faibles entre la radioactivité inorganique spontanée et les rayons rigides.

Le pouvoir pénétrant presque nul de ces derniers les rapproche des rayons α dont la pénétrabilité est faible. Mais la propagation dans l'air est beaucoup plus grande pour les rayons rigides et les raproche plutôt des rayons β.

La décharge des électroscopes, commune à toutes ces radiations est plus rapide chez les rayons rigides, quoique très grande chez les rayons α.

L'ionisation de l'air pour les courants de faible tension, paraît plus marquée avec les rayons rigides.

L'action actinique est plus faible au contraire, presque nulle, quoique la différence deviendrait peut-être moindre s'il y avait moyen de prolonger leur action aussi longtemps que celle des rayons α.

Constitution probablement corpusculaire de ces deux groupes de rayons (rigides et α), sans charge électrique positive chez les rayons rigides. Mais la démonstration de cette charge pour les rayons α n'était pas facile non plus, et mes expériences négatives avec les rayons rigides ne peuvent pas être considérées comme définitives.

La vitesse, exactement inconnue, des rayons rigides est probablement plus faible que celle des rayons α, à en juger par leur encore plus faible pénétrabilité.

Leur action nulle sur les écrans fluorescents constitue une différence remarquable.

Le courant de saturation paraît analogue pour les deux groupes.

Quelques analogies dans le mode de propagation et dans le manque de régularité, propre aux rayons optiques.

Condensation de vapeur probablement commune aux deux groupes.

L'émission des rayons secondaires n'a pas été observée avec les rayons rigides, de même que pour les rayons α, par rapport à leur pouvoir de ionisation et à leur effet radiographique.

« Les rayons α peuvent être assimilés à des projectiles doués d'une grande vitesse, qui éprouvent une perte de force vive en traversant les obstacles » (Mme Curie.)

Les rayons rigides peuvent être assimilés à des projectiles, doués d'une vitesse analogue, qui, en rencontrant un obstacle éprouvent une perte de force vive et la transforment en partie en chaleur.

Les rayons rigides traversent une couche de gaz incandescents sans perdre leurs propriétés mécaniques. Je ne connais pas d'expériences analogues faites avec les rayons du radium. Il est seulement certain qu'une chauffe très forte de courte durée ne supprime pas la radioactivité. Une vive lumière affaiblit considérablement la production de rayons rigides et moins fortement la propagation des ondes hertziennes. Son influence sur la radioactivité, d'autant que je sache, n'a pas été étudiée; mais si elle existe, elle doit être très faible.

Enfin, la radioactivité inorganique spontanée se propage dans toutes les directions — les rayons rigides ne se propagent que dans une direction déterminée.

Telles sont les analogies et les différences principales.

Nous verrons dans la suite, que, comme pour la radioactivité inorganique, il y a lieu de distinguer

plusieurs sortes, plusieurs degrés des rayons rigides, tout au moins deux : *a* et *b* et que dans le groupe *b* (qui se caractérise par une action chimique et un pouvoir pénétrant supérieur) les analogies seront sensiblement plus grandes, quoique toujours avec des caractères de complexité et de spécificité, propres aux radiations physiologiques.

X

Les liquides en couleurs.

J'expliquerai maintenant comment ont été faites les expériences avec des liquides en couleurs :

Sur une plaque de verre propre et transparente, je

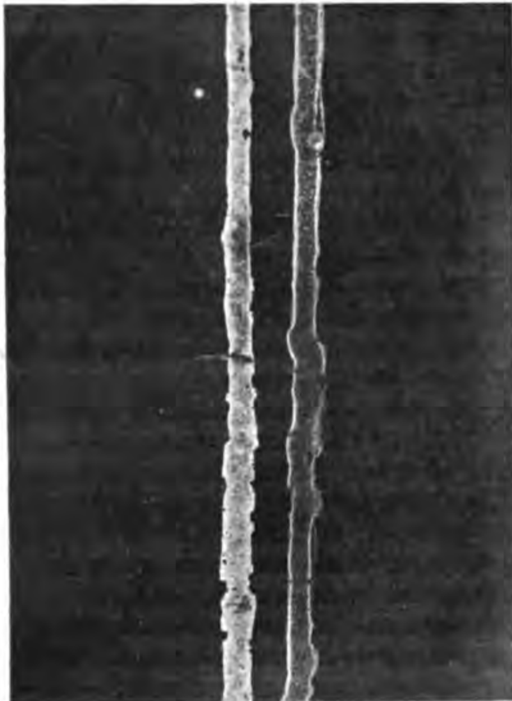


Fig. 4.

trace deux ou plusieurs lignes parallèles, plus ou moins larges, avec des liquides diversement colorés. Deux couleurs suffisent, pourvu qu'on s'en serve alternativement et que la première et la dernière ligne soient de couleur différente.

Le médium applique ses pouces sur le verre, des deux côtés de la grille liquide, qui doit encore être bien humide; et l'on attend les piqûres qui annoncent la formation du courant. Le passage des rayons rigides se marque immédiatement et il est facile de reconnaître la direction et l'intensité relative de deux courants opposés.

Il suffit ensuite de placer la plaque sur une surface bien horizontale, pour que l'image sèche sans altération, et au bout de quelques minutes on peut se servir de cette plaque comme d'un négatif pour obtenir un nombre indéfini de copies dans un châssis-presse photographique.



Fig. 5.

Je présente au lecteur quelques spécimens d'images ainsi obtenues.

Elles ont le grand avantage de pouvoir être reproduites, ce qui est rarement possible pour les radiographies.



Fig 6

Néanmoins, les différences de coloration, malgré que j'eusse choisi les couleurs contrastant dans leur transparence photographique (rouge et bleu par exemple) ne seront pas partout faciles à distinguer et

le lecteur sera obligé de s'en référer à mes explications.

La figure 4 présente seulement deux raies paral-

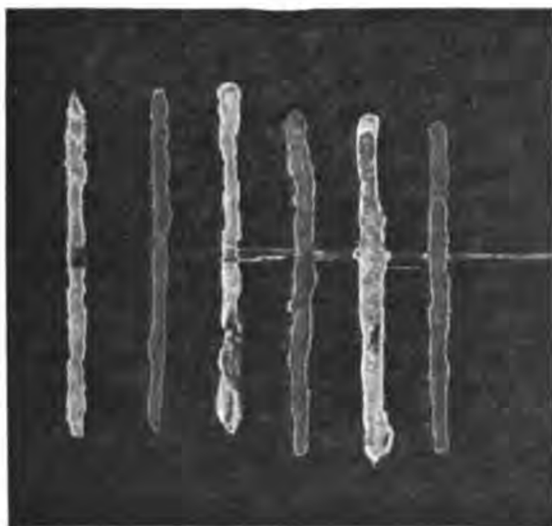


Fig. 7.

lèles, l'une verte (plus claire) l'autre violette. Elle montre les déviations de deux rayons, causés probablement par la résistance des liquides. Ces déviations n'ont pu séparer les deux rayons. Celui de gauche avait produit un écartement dans les particules de la ligne verte et pas dans la ligne violette (plus foncée à droite) après avoir subi l'inclinaison. Celui de droite emporta seulement une faible provision de la

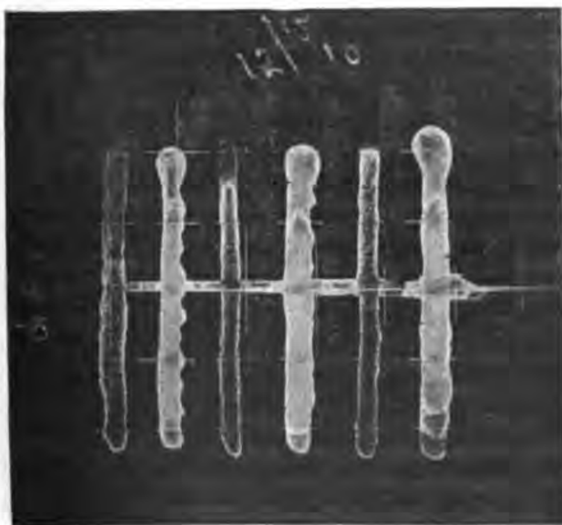


Fig. 8.

solution verte, qui s'est épuisée avant son arrivée au pouce gauche.

La figure 5 montre, que malgré la forme triangulaire de la goutte (bleue) du milieu, les rayons, produits par un courant intense, n'ont subi aucune déviation. Le courant gauche, toujours plus fort, traça une ligne bleue en sortant du triangle, et une forte ligne rouge en sortant de la raie rouge.

Dans la figure 6 qui présente deux grandes gouttes : une rose et une bleue, on voit une dispersion des rayons plus grande que d'habitude. Tous les deux courants opposés produisent des élongations des gouttes très marquées et la direction des rayons est tout à fait fantastique. Elle prouve (ce qui d'ailleurs pouvait être observé aussi dans d'autres occasions), que les rayons ne sortent pas uniquement des bouts des doigts.

La position des pouces est marquée à l'encre de deux côtés.

La figure 7, composée de six raies vertes et vio-

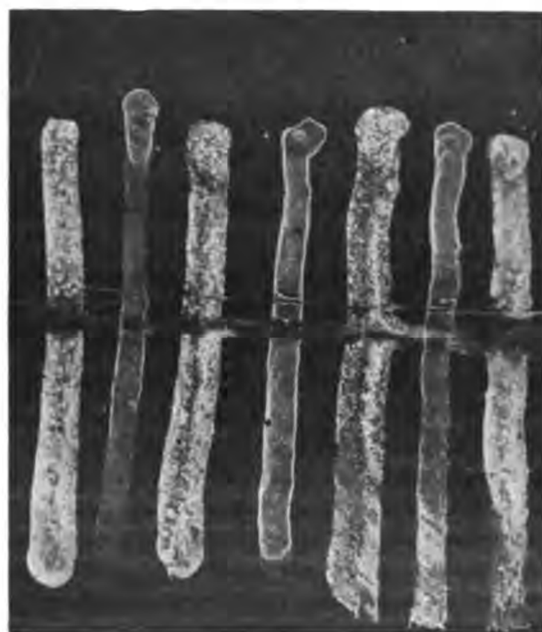


Fig. 9.

lettes alternativement, présente un détail tout à fait imprévu, extraordinaire, et que nous analyserons dans la suite : au moment où l'expérience pouvait être faite les quatre dernières raies (celles de droite) étaient déjà presque sèches, ce qui occasionna une interruption de traces de ce côté; cependant le courant droit qui était très fort, forma *une ligne humide incolore, avant son entrée dans la première raie verte*. Il a donné plusieurs rayons qui vont en s'approchant les uns des autres et qui ont encore assez de force en quittant la dernière raie violette, pour produire une ligne droite, violette, longue de 25 m/m.

Un rayon vagabond trace dans la même direction une ligne régulièrement courbe, alternativement verte et violette. Le rayon droit, principal, humide, dessine dans la première raie verte, un trait transversal

incolore, ayant complètement écarté les particules colorées du liquide.

L'expérience de la figure 8 exécutée sur un verre dépoli, quadrillé, avec six raies rouges et bleues, montre un écartement des rayons encore plus grand et plus régulier en même temps.

Tous les deux courants sont forts, mais le courant droit disperse ses rayons d'une façon particulière.

Les lignes tracées en cet endroit ont une couleur violacée, ce qui prouve que les particules bleues se trouvaient encore mêlées aux particules rouges emportées finalement de la dernière raie gauche.

Enfin la figure 9 présente les exploits d'un courant excessivement fort.

Le rayon droit produit une ligne mince, parallèle aux autres, mais le courant gauche donne un faisceau tellement large, qu'il efface complètement les raies dans son passage, les jaunes surtout, qui étaient plus larges que les bleues.

Il serait curieux de vérifier si les substances radioactives sont capables de produire quelque chose d'analogue, c'est-à-dire de transporter mécaniquement quelques parcelles d'un liquide coloré. En expérimentant avec le polonium qui grâce à ses gros ions positifs présente peut-être plus de chance de réussite, on devrait limiter le champ d'action à 2-3 cm., en traçant les lignes liquides plus étroites. Et comme avec les substances inorganiques l'action peut être prolongée à volonté, il faudrait retarder le dessèchement des gouttes par l'addition de la glycérine, ou bien se servir de sels, qui conservent longtemps leur liquidité. Le chlorure de cobalt par exemple donne, en solution, une belle couleur carminée rouge et une goutte de cette solution, versée sur une plaque de verre, en absorbant l'humidité de l'air ambiant, reste liquide pendant plusieurs jours.

(*La fin au prochain numéro.*)

NOTES POUR L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES DITS DE "PSYCHOMÉTRIE"

On désigne par le terme « psychométrie » des phénomènes de lucidité se produisant chez des individus spécialement doués, au sujet d'objets mis en leur présence.

Cette définition établie par l'usage paraît d'ailleurs ne pas s'appliquer bien exactement aux faits : d'abord un grand nombre des cas qui rentreraient, en apparence, dans cette catégorie, s'expliquent plus simplement, et sans la clairvoyance spéciale qui constituerait la psychométrie, par une vue télesthésique, des communications psychiques directes ou avec relais (1), la lecture de pensées, la lecture mnémonique, etc...

D'autre part, il y a des cas de lucidité certainement du même ordre que ceux généralement classés dans la psychométrie se produisant sans qu'il soit fait usage d'objets (2).

Il se peut même que l'objet n'ait jamais aucune influence spéciale, et ne soit qu'un stimulant comme la boule de cristal, le marc de café, etc..., produisant l'état nécessaire et suffisant à l'entrée en jeu des facultés métapsychiques. En ce cas, *la psychométrie n'existerait pas;* les faits donnés comme tels se réduisant entièrement aux phénomènes de lucidité bien connus mentionnés plus haut.

En tout cas, la psychométrie (par contact d'objets) ne devrait probablement pas être étudiée isolément, comme phénomène distinct des autres formes de lucidités dont elle ne diffère que par le parti que tire le « psychomètre » du contact de l'objet, pour entrer en rapport avec l'individu dont il s'agit. Ceci est conforme à l'avis autorisé de M. Duchâtel puisqu'il dit dans son *Enquête sur la psychométrie :*

« Sans décider si l'objet est absolument nécessaire, nous croyons qu'il est fort utile, et presque indispensable. »

Le mécanisme du phénomène psychométrique serait alors tel, par exemple, qu'il est exposé ci-dessous dans la première hypothèse.

Toutefois il ne faut préjuger de rien et envisager comme possible que l'objet soumis au psychomètre contienne réellement quelque chose qui est perçu par celui-ci.

(1) *Hypothèse des relais:* M. DUCHATEL. *Enquête sur la psychométrie*, p. 100. — *Télépathie à trois ;* FLOURNOY.

(2) Par exemple : Le cas de la fourrure volée à Mme Gardon (*Annales des Sc. ps.*, 1906, p. 624). Peut-être aussi celui de l'hypnotisée racontant l'histoire de la maison hantée de la comtesse Galateri ; (*Ann. des Sc. ps.*, 1905, p. 749). — Enfin les cas par contact de pincées de terre (*Ann. des Sc. ps.*, 1911, janvier) exigent également pour le mot « psychométrie » un sens plus large, car la terre employée n'avait eu qu'un bien faible rapport avec les scènes décrites ; ou alors, quelle immense masse de terre aurait été également impressionnée !

C'est ce qui sera discuté plus loin, à la deuxième hypothèse.

Première hypothèse. — L'objet n'aurait conservé que de simples « effluves » psychiques des personnes au contact desquelles il s'est trouvé ; quelque chose d'analogue à ce qu'est, au physique, l'odeur ; incapable de fournir aucun renseignement, mais permettant seulement à la subconscience du psychomètre de retrouver (comme le chien retrouve à la piste) la personne dont il s'agit. Ceci fait, il ne ferait plus, pour puiser ses informations, que mettre en jeu les facultés vulgaires de lucidité. Vision télesthésique des personnes en question, de leur entourage, lecture des pensées, souvenirs et images emmagasinées, etc.

Il n'y aurait alors que ceci comme fait original dans la psychométrie, que le sujet retrouve la personne grâce à l'impression qui persiste d'elle dans l'objet.

Un détail opératoire rapporté par M. Duchâtel (*Enquête sur la psychométrie*, p. 101) indiquerait qu'il y a bien une recherche par le subconscient du psychomètre des personnes dont il s'agit : « Certains psychomètres, dit-il, cherchent au début d'une expérience à établir la *mise en communication*, demandant parfois une direction topographique ; ils produiraient même dans certains cas l'extériorisation plus ou moins matérielle de leur double... En effet, une dame dont le sujet L'F. était en train de psychométriser une lettre, aurait vu le fantôme du psychomètre lui apparaître, alors qu'elle était dans un endroit éloigné. De plus, pendant que L'F. décrit à distance un appartement, il lui arrive de voir une porte sans connaître ce qu'il y a derrière, et on facilite sa clairvoyance en lui suggérant de franchir la porte.

Avec Mme V..., les révélations ne commencent qu'après un certain temps de recherche de l'individu ; et elle dit alors : « Maintenant je suis bien avec lui. »

M. Duchatel rapporte encore que dans une expérience, le psychomètre, interrogé sur la couleur des cheveux de deux personnes qu'il décrivait, répondit :

« Ces deux dames viennent à la lumière, et la lumière m'empêche ; je ne vois pas bien la couleur. »

Tout cela indiquerait aussi que la perception est faite par quelque chose d'extériorisé qui se rend à l'endroit en question ; et, comme le remarque aussi M. Duchatel, ce fait que la lumière est là, comme pour les matérialisations, une cause de gêne, permet de supposer qu'il y a une certaine similitude entre les deux phénomènes.

Deuxième hypothèse. — L'objet contiendrait réellement des enregistrements, de nature à le rendre susceptible de renseigner le psychomètre.

Voici quelques remarques qui porteraient à faire conclure en ce sens. D'abord, la concordance des révélations de divers psychomètres utilisant un même objet, signalée par M. Duchatel. Il semble, en effet, que s'il n'y avait que lecture de pensées ou visions télesthésiques, il devrait y avoir plus de variété dans les réponses, et ce serait un grand hasard que, parmi la multitude des détails ainsi également perceptibles, les psychomètres donnent justement les mêmes ; cela se comprend, au contraire, beaucoup mieux si l'objet est lui-même la source des renseignements, car alors les faits enregistrés en lui sont, d'abord, probablement assez restreints ; puis, comme ils ont dû y laisser des impressions inégales, il est naturel que ce soient les mêmes — les plus fortes — qu'y perçoivent tous les psychomètres ; de là viendrait la concordance remarquée.

De ce que Mme L'F. trouve que l'impression est beaucoup plus facile à recueillir quand une lettre se rapporte à un sujet intéressant ou passionnant, que quand elle ne contient que des banalités, on peut conclure aussi que le papier s'imprègne réellement, puisqu'il semble l'être d'autant plus que l'émotion de l'auteur a été plus forte. (Mme L'F. ne lit pas les lettres qu'on lui soumet.)

La vérification de ces faits nous ouvrirait un champ tout nouveau, insoupçonné et fécond ; aussi faudrait-il dans les expériences, diriger autant que possible de ce côté les tentatives du psychomètre ; lui demander ce qui a trait à l'objet même et non au caractère et aux pensées des personnes.

Malheureusement l'observation des cas semble peu confirmer l'existence d'une telle mémoire résidant dans la matière sans intervention de psychisme pour l'impressionner. En effet, les psychomètres s'en tiennent souvent à la description des personnes et des événements qui leur sont arrivés ; et quand ils donnent d'autres renseignements, c'est, en général, l'exposé des connaissances que possède, au sujet de l'objet, la personne qui l'a eu en son contact, plutôt qu'un exposé des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé sans que personne ait pu en imprimer psychiquement la trace en lui. De sorte que, même quand il y a autre chose que lecture de pensées, ce que perçoit le psychomètre dans l'objet n'est que le résultat de l'impression psychique, de l'atmosphère psychique, si l'on peut dire, où il s'est trouvé, et non des enregistrements qui se produiraient spontanément dans la matière brute.

Il serait bien difficile, d'ailleurs, de trouver un objet non influencé par du psychisme au sujet de sa propre histoire, c'est-à-dire, dont n'ait approché personne connaissant son histoire, ou au moins n'y

ayant arrêté sa pensée, et au sujet duquel il soit cependant possible de vérifier ensuite les dires du psychomètre.

Bien plus, il semble que, même quand ceux qui ont porté ou touché l'objet, ont connu et pensé en sa présence les circonstances *matérielles* où il s'est trouvé, ce n'est quand même pas ces circonstances que perçoit le plus volontiers le psychomètre, mais plutôt ce qui a trait aux personnes.

Il y aurait aussi à chercher si un objet conserve des impressions provenant du moment où la matière qui le compose n'était pas encore sous cette forme; ainsi, une bague, par exemple, peut-elle donner aux psychomètres des renseignements sur l'histoire du métal qui la constitue alors qu'il était en lingot ou dans la composition d'autres objets? Il semble que non, et l'on n'obtient guère d'indications que sur ce qui est arrivé depuis que l'objet a sa destination actuelle (1). C'est là, d'ailleurs, une nouvelle présomption en faveur de la seule action des influences psychiques.

Les faits se passeraient donc conformément à la théorie que donne M. Bozzano (*Annales des Sciences Psychiques*, 1906, p. 539) : « La matière aurait la propriété de conserver les vibrations *psychiques* ou les émanations vitales, et la partie subconsciente de l'intelligence peut, grâce à ses facultés télesthésiques, les retrouver et interpréter (probablement — ajoute M. Bozzano — par une loi de réversion, comme il arrive pour les vibrations sonores dans le mécanisme du phonographe), de la même manière que les facultés conscientes de l'intelligence ont la propriété de retrouver et de réveiller les vibrations latentes de la pensée; l'analogie est parfaite.

Quoi qu'il en soit, et même si réellement le psychisme seul est en jeu dans ces influences, il y aurait déjà là des conclusions très intéressantes à tirer; notamment sur le champ extraordinairement étendu des rapports entre les subconsciences par le phénomène mentionné précédemment, des relais d'individus à individus, analogues à la télépathie à trois, et aussi sur la faculté qu'auraient alors les sujets lucides de voir jusque dans les replis de notre mémoire latente ou subconsciente, de nos idées les moins explicitement formulées en pensée présente (2).

Des différentes hypothèses émises dans cette étude, il est probable que ce ne sera pas l'une ou l'autre exclusivement qu'il faudra admettre, mais au contraire tantôt l'une, tnatôt l'autre, suivant les cas.

Parfois, en effet, l'objet ne servirait qu'à lancer le psychomètre sur la trace des personnes; d'autres sujets puiseraient dans la matière même qui leur est présentée, leurs renseignements... Il peut, en effet, y avoir dans les phénomènes qu'il est actuellement d'usage de réunir en ce même groupe, plusieurs degrés, plusieurs catégories, ou même des phénomènes de nature toute différente. C'est justement ce qu'il serait intéressant d'élucider.

Pour tirer quelque chose de l'étude de ces phénomènes, il serait d'ailleurs nécessaire de les partager en catégories homogènes; ainsi on ne peut comparer les cas obtenus par pincées de terre avec ceux où l'on a employé des lettres, des bijoux ou des cheveux.

Il y aurait donc lieu de les grouper suivant l'objet employé, la manière de procéder du psychomètre, le genre de révélations obtenues, pour comparer les résultats donnés par les divers sujets (1).

Il faut, en effet, tenir compte de la remarque de M. Bozzano et ne jamais conclure d'après un cas unique : pris isolément, tous sont négligeables ou interprétables de différentes façons; mais si on retrouve dans un grand nombre de cas la même allure générale, le même mode d'information, on est en droit d'en déduire qu'ils sont caractéristiques de ces phénomènes.

Enfin il faut distinguer aussi la nature des événements auxquels se rapportent les objets; par exemple, la place dans le temps : s'ils ont trait à des faits très anciens, récents ou actuels. Quant aux cas qui contiennent prévision de l'avenir, il vaut mieux ne s'en occuper que dans une étude d'ensemble de la connaissance de l'avenir, aussi bien par les autres moyens que par le mode psychométrique; car la prévision de l'avenir comporte sans doute un processus bien spécial et qui doit être le même, que ce soit par psychométrie, par voyants.., par hypnotises, médiums, etc. (2)...

Même remarque pour la partie transcendentale qui se rencontre dans certains messages psychomé-

(1) On possède un assez grand nombre de communications psychométriques exactes qui ne paraissent pas suivre cette règle. Par exemple, nous avons publié, dans notre fascicule de mars 1907, p. 180, un cas qui se rapporte à une bague de dame, qui avait été faite avec l'or d'une chaîne de montre d'homme. — N. de la R.

(2) Cas analogues, mais sans qu'il soit fait usage d'objets: par Mme Piper: *Annales des Sc. ps.*, 1906, p. 532. Un autre rapporté par M. Venzano au sujet d'une manifestation typtologique: « Je dus fouiller dans ma mémoire pour me rappeler... » *Annales des Sc. ps.*, 1905, p. 695. — Dans le *Cosmos*, 1907, n° 1154, p. 668: Le sujet dit une chose exacte, alors que le souvenir conscient et la pensée de celui dans le cerveau de qui il lisait étaient à ce moment erronés.

(1) M. Duchatel distingue les sensitifs intellectuels qui donnent des descriptions du caractère, et les sensitifs matériels qui donnent soit le description des endroits où se passent les faits, soit des tableaux « cinématographiques » des faits eux-mêmes, soit la description physique des personnes, soit le diagnostic médical ou des renseignements anatomiques.

(2) La vision d'un événement futur pourrait ne pas être d'une autre nature que la vision d'un événement passé, si nous rapportons la faculté du psychomètre (quand il ne s'agit point de lecture de la pensée, etc.), à une mystérieuse faculté que nous dénommons panesthésie. — N. de la R.

triques, tel celui rapporté par Phaneg : un défunt reprochant à l'exécuteur de ses dernières volontés, de n'avoir pas brûlé trois lettres, ainsi qu'il le lui avait promis et ce qu'il croyait d'ailleurs avoir fait, mais s'étant trompé il en avait brûlé d'autres à la place. De tels cas, si leur authenticité est suffisamment prouvée, sont intéressants à d'autres points de vue plus que comme psychométrie.

Les renseignements psychométriques se présentent parfois sous forme symbolique; cela parait tenir, dit M. Duchatel, à une loi générale des perceptions subconscientes : il semble que les impressions parviennent sous une forme synthétique et concrète.

C'est principalement sur les « erreurs de personnes » qu'il y aurait à faire porter les recherches. Parfois elles s'expliquent, ou du moins se comprennent facilement; par exemple quand, au lieu des révélations attendues sur l'auteur d'une lettre, c'est du destinataire que parle le psychomètre; cela n'a rien de surprenant, si celui-ci a conservé quelque temps la missive par devers lui. C'est déjà plus singulier quand ce n'est ni l'auteur, ni le détenteur que décrit le sujet, mais une personne ayant habité auparavant la chambre où la lettre a été écrite (1); et il est encore plus étrange qu'une photographie puisse servir aux psychomètres, alors même qu'elle n'a pas été en contact avec la personne (2); c'est là un fait dont il faut tenir compte dans la recherche du mode d'action de l'objet.

Enfin si l'on peut toujours consulter les sujets sur la façon dont leur faculté s'exerce, il y a lieu de faire toutes réserves sur leurs explications, et, là aussi, il ne convient de retenir que ce qui se retrouve semblable chez plusieurs sujets. Il arrive, en effet, que, peu au courant des sciences psychiques et de leur terminologie (d'ailleurs encore si imprécise), ils s'expriment mal ou se trompent eux-mêmes sur ce qu'ils éprouvent; ils ont des théories préconçues, mystiques ou autres; comme ils peuvent être portés par amour-propre à dramatiser ou embellir la vérité.

ANDRÉ DE COUDENHOVE.

(1) M. DUCHATEL : *Enquête sur la psychométrie*, p. 33.
(2) M. DUCHATEL : *Op. cit.*, p. 81.

N'est-il pas possible que les choses se souviennent?

Si oui, la psychométrie peut devenir une science

Sous ce titre, le *Matin* du 19 août courant publiait le suivant article du Dr J. MAXWELL, concernant l'enquête sur la psychonométrie, que vient de faire la *Société Universelle d'Etudes Psychiques* :

> Partout où nous avons passé
> Un peu de nous-même demeure.

a dit un poète. C'est sur une idée de ce genre que repose la psychométrie. Ce mot, dans le langage métapsychique, signifie la perception des choses et des êtres qui ont antérieurement été en relation quelconque avec un objet ou une personne déterminés. De même que le passage du gibier laisse des traces subtiles, perceptibles à l'odorat du chien, de même la matière s'imprégnerait des vibrations qui l'ont atteinte; celles-ci s'y inscriraient, d'après les occultistes, comme s'inscrivent nos sensations dans les cellules du cerveau. Les choses auraient leur mémoire, et les souvenirs innombrables accumulés par elles pourraient être évoqués par certaines natures particulièrement sensibles à ces délicates influences.

C'est sur cette théorie que repose la foi accordée par un grand nombre de nos contemporains aux somnambules extra-lucides, aux devins, aux chiromanciens et aux autres adeptes des arts divinatoires. Les progrès de la culture humaine n'ont pas fait disparaître la clientèle des prophètes, des vendeurs de talismans et des fabricants d'amulettes. Ils sont nombreux à Paris, et il y a parmi eux des gens instruits, aimables et du commerce le plus agréable. On rencontre chez telle sibylle du quartier de l'Europe la société la plus intéressante et la plus choisie.

Rien n'est plus curieux à observer que ce monde intelligent, éclairé, raffiné, et qui doute de tout, sauf des mystérieuses facultés de la hiérophante.

Ont-ils tort? Il est facile de condamner la crédulité des imbéciles. Mais quand ces crédules ne sont ni des imbéciles ni des ignorants; quand ils sont, au contraire, des personnages appartenant à l'élite intellectuelle, il devient difficile de maintenir ce jugement.

Interrogez-les, en effet, et ils vous raconteront tous des faits probants. Ils auront été renseignés sur la santé, les sentiments, les pensées de leurs amis absents en faisant psychométrer des lettres reçues

d'eux. On comprend aisément l'intérêt que de pareilles consultations présentent pour des amoureux séparés... et inquiets.

D'ailleurs, les amoureux ne sont pas seuls à se renseigner auprès des psychomètres. Il y a quelques années, une relique d'Antinoé, je crois, fut soumise à l'examen d'un adepte très connu, qui donna des indications curieuses sur les événements passés dont l'objet examiné avait été le muet témoin.

On a expérimenté avec soin les facultés des personnes douées de cette sensibilité particulière qui leur permet de discerner, en palpant un objet, les événements qui se sont passés auprès de lui. Des Américains audacieux ont essayé d'avoir des renseignements sur les temps géologiques dont nous séparent des millions d'années; l'un d'eux, auteur d'un livre intitulé *l'Ame des choses*, s'est documenté sur l'époque jurassique au moyen d'un caillou. Il est difficile de contrôler, dans ce cas, les renseignements obtenus.

M. Duchâtel a récemment publié un livre sur la psychométrie, et il semble résulter de ses expériences, faites avec soin, l'indication de l'existence d'une sorte d'intuition chez certaines personnes. La Société d'études psychiques de Paris a repris ces observations, et M. Warcollier, collaborateur de M. Duchâtel, en a résumé les résultats dans un rapport que les *Annales des Sciences psychiques* viennent de publier.

Les détails exacts ont été donnés dans 27 o/o des cas ; certains sujets n'ont commis que 50 ou même 32 o/o d'erreurs, ce qui rend bien improbable l'effet du hasard.

Si la psychométrie n'est pas une illusion, quelle en est la cause? Il y a d'abord à écarter la prédiction de l'avenir, qui ne semble pas démontrée.

La révélation d'événements actuels ou passés est, au contraire, un fait, dans une certaine mesure, possible. Il semble que la transmission de la pensée y joue un rôle considérable. Les expériences faites avec des objets connus du consultant ont donné les résultats suivants : bons, 24 o/o; assez bons, 13 o/o; médiocres, 22 o/o; mauvais, 41 o/o; avec des objets inconnus, ces proportions sont : 0, 13, 20, 67 o/o.

J'ai observé souvent cette influence de la pensée des consultants; une prédiction faite par une sibylle est répétée par d'autres, qui n'ent ont pas connaissance normalement. Des rêves sont confondus avec des événements réels. Cela confirme les conclusions de la commission de la Société d'études psychiques, relatives à l'influence de la pensée des consultants.

Cette action subtile des cerveaux les uns sur les autres, en dehors de toute intervention apparente des sens, est faite pour surprendre. A la réflexion, cependant, elle se comprend, même en donnant à ce que nous appelons les lois de la nature le sens le plus rigide. Nos souvenirs sont des états de la substance cérébrale qui agissent sur les cellules où s'élabore la pensée; ils sont des producteurs d'énergie, et par conséquent le champ où rayonne l'énergie produite par eux est peut-être illimité. De même qu'un piano vibre harmoniquement quand on frappe une note sur un autre piano accordé avec lui, de même, peut-être, les cerveaux humains peuvent vibrer harmonieusement et percevoir comme l'ombre atténuée des pensées et des souvenirs des organes semblables à eux.

Dr MAXWELL.

Un témoin des phénomènes de Costa-Rica les proclame les plus convaincants qu'il ait jamais vus

M. B. M. GODSAL, un monsieur qui s'occupe depuis longtemps de recherches psychiques, devant faire dernièrement un voyage de Californie en Angleterre, et ayant entendu parler de Mlle Ofélia Corralès, décida de passer à San-José pour assister, s'il était possible, à quelques-unes de ses séances. Il y arriva le 23 mai dernier, et il y passa quatre semaines, assistant à plusieurs expériences, dont il rend compte dans une lettre publiée par le *Light* du 12 août.

Il avoue d'abord que, quand il partit de San-Francisco, il ignorait que le « professeur » Willy Reichel avait publié contre ce médium un rapport fortement contraire; « *sans cela, dit-il, je me serais certainement épargné ce long voyage, et j'aurais perdu ainsi l'occasion d'assister aux phénomènes les plus convaincants que j'aie jamais vus.* »

On comprend par ces paroles quel dommage pouvait causer aux recherches métapsychiques la venimeuse publication de M. W. Reichel, et quelle

est parfois la responsabilité des directeurs de revues consacrées aux études psychiques qui entreprennent légèrement la publication de rapports dont le seul style déséquilibré et les sorties invraisemblables et contradictoires qui y foisonnent suffisent à montrer l'imparfaite responsabilité de l'auteur.

Une autre chose est à remarquer à ce sujet : c'est que M. Godsal se réjouit de cette occasion qui lui a permis de connaître la République de Costa-Rica, dont il admire le climat délicieux, et la beauté qui ne peut pas échapper à toute personne ayant le sentiment des admirables spectacles de la nature, sans compter que les Costa-Ricains, tout en partageant avec leurs ancêtres espagnols et les habitants des autres Républiques centre et sud-américaines les meilleures qualités de la race, montrent aimer la paix et la tranquillité, et être capables de se donner un gouvernement sage et stable. On se rappellera les ridicules attaques de M. W. Reichel contre Costa-Rica; c'est là un détail qui peut sembler de peu d'importance, mais qui permet au psychologue de mieux se rendre compte de l'état d'âme contraire *a priori* dont était animé le globe-trotter allemand lorsqu'il se rendit à Costa-Rica, bien décidé déjà à faire ce qu'il fit.

Ce n'est que lorsque M. Godsal avait déjà assisté à quelques séances chez les Corralès qu'il apprit ce que les *Psychiche Studien* avaient publié. « Si ces attaques ont rendu une surveillance plus étroite, dans les investigations suivantes — écrit M. Godsal — je n'ai pu retenir un sentiment de douleur en apprenant comment avaient été malmenées une jeune fille et sa famille, qui durant sept séances m'avaient donné toute liberté de recherches, et par lesquelles j'avais été traité avec la plus grande amabilité, d'une façon vraiment espagnole.

Pendant son séjour à San-José, M. Godsal n'assista pas aux phénomènes merveilleux de transport, lévitations, matérialisations, etc. dont il a été parlé. Il a bien reçu plusieurs messages en différentes langues, et des « dessins spirites », le tout en de très bonnes conditions, mais qui n'étaient pas si parfaits à pouvoir leur imposer ce degré de certitude qui aurait été nécessaire. M. GODSAL écrit :

Pour ce qui se rapporte à la méthode employée dans ces expériences, la direction des séances a été laissée, jusqu'à un certain point, au médium lui-même, c'est-à-dire que je n'ai jamais demandé de voir immédiatement tel ou tel phénomène. On pourra m'objecter que les fraudeurs éventuels ont ainsi le temps de se préparer. Mais cette préparation est une nécessité; seulement, nous ne savons pas si toute préparation ne se passe pas de l'autre côté du voile. Sans doute, il serait très désirable de pouvoir obtenir à volonté tous les phénomènes que l'on désire — c'est-à-dire que l'investigation psychique puisse être conduite précisément de la même façon que les expériences physiques. Mais la théorie même que nous devons examiner est que les phénomènes sont produits par des êtres d'un autre plan ,après beaucoup de travail et de préparation de leur part, et on ne peut pas commencer une recherche en niant ce qui doit être recherché. En même temps, tout phénomène, bien que surprenant, qui ne se produit pas en des conditions satisfaisantes, ne doit pas être accepté par moi comme de nature à prouver quoi que ce soit.

En parlant de M. Corralès père, M. Godsal dit :

M. Corralès me reçut avec une cordialité que j'ai trouvée depuis inépuisable. Il était, et est toujours, très désireux d'exalter les différentes phases de la médiumnité de sa fille, au sujet de laquelle il se montre très enthousiaste, étant évidemment un spirite convaincu. En même temps, il déplore la perte d'amis et l'éloignement d'un grand nombre de ses connaissances produit par les travers du médiumnisme, qui est considéré par un grand nombre de personnes à Costa-Rica, ainsi qu'ailleurs, comme un trafic avec le diable, et par d'autres uniquement comme une fraude inconstatée, alors que pour tous il reste un mystère insoluble.

Je fus présenté ensuite au médium, la señorita Ofélia, une jeune fille de moins de vingt ans, jolie, charmante, et d'apparence distinguée, qui m'invita à une séance pour le soir suivant. Je dois avouer ici que mon ignorance de l'espagnol m'a causé des difficultés, le médium ne connaissant pas d'autre langue; mais comme M. Corralès connaît le français, que je comprends fort bien, et même un peu l'anglais, je crois que rien ne m'est échappé de ce qui pouvait avoir une certaine importance.

J'ai pris des notes des différentes séances, mais je ne pourrais en donner le récit sans tomber en des répétitions incessantes; je me bornerai donc à parler de la première, qui eut lieu le 25 mai. J'étais le seul expérimentateur en dehors de la famille Corralès, comprenant M. et Mme Corralès, Mlle Ofélia, sa jeune sœur Berta, et la petite Flora, ainsi qu'un enfant de neuf ans, Miguel. Nous nous assîmes dans une large pièce de 7 mètres environ de longueur sur 5 de largeur, ayant trois fenêtres et deux portes, dont l'une donnait sur le jardin, l'autre dans la maison. Les murailles étaient du système connu sous le nom de *Bahareque*, c'est-à-dire, deux parois séparées par un espace, rempli de mortier et de briques cassées, constituant une masse très réfractaire au passage du son. Le parquet était dallé de façon très résistante. Il n'y a pas d'étage supérieur, mais le plafond est en toile. M. Corralès me pria d'en déchirer un morceau pour me rendre compte qu'elle ne cachait rien de suspect — permission dont je ne me suis pas valu moi-

même, étant donné que les sons dont nous allons parler ne paraissaient jamais venir d'en haut. Les fenêtres étaient munies de volets, et je puis affirmer qu'aucune séance n'a commencé avant que je n'eusse scellé les fenêtres et les portes. Il n'y avait aucun meuble où l'on aurait pu se cacher, hormis un piano placé diagonalement à un coin de la pièce et un sopha sur lequel nous nous asseyions. Après avoir visité le piano, l'espace triangulaire derrière lui, et regardé sous le sopha, nous nous asseyions en demi-cercle dans le coin le plus éloigné du piano auquel était assise Mme Corralès. La première fois, je m'assis entre le médium et son père, mais les fois suivantes je me plaçai à côté de chacun des membres de la famille tour à tour.

Lorsque la lumière fut réduite à une seule bougie, Mme Corralès commença à jouer du piano, pendant que nous attendions, les paumes des mains étendues vers le piano, parce que ce cercle croit qu'on projette ainsi un magnétisme qui aide les esprits. Moins de cinq minutes après, une voix de ténor commença à accompagner le piano; les assistants le saluèrent avec effusion, comme étant « don Constantino ». La bougie ayant alors été éteinte, la voix gagna en force, et d'autres voix d'hommes et de femmes qui chantaient et sifflaient avec le plus grand entrain, mais avec un médiocre sens musical, avec des notes aiguës et stridentes, pendant que les membres de famille assise autour de moi ne cessaient pas d'applaudir et de converser, peut-être pour prouver que ce n'étaient pas eux qui chantaient. A un moment où le brouhaha était à son comble, M. Corralès fit craquer une allumette. On ne vit rien d'insolite, mais, c'est étrange à dire, les chants continuèrent malgré la bougie allumée, avec la même vigueur. Je m'approchai alors du piano, me tenant au milieu de la chambre, alors que la famille se trouvait à une extrémité de celle-ci et Mme Corralès à l'autre, du côté où venaient les voix; mais comme je m'approchais encore davantage du piano, les voix baissèrent ou se changèrent en des sifflements, qui paraissaient persister plus longtemps que le chant; quand j'arrivai au piano, tout était silencieux.

La lumière ne fut pas éteinte de nouveau. Quand je revins à ma chaise, Mlle Ofélia changea de place avec sa mère, et comme une voix d'homme entonna un chant en espagnol, elle l'accompagna. Plus tard, quand le piano fut tenu par le petit Miguel, c'est une voix de jeune fille qui se fit entendre. Et même lorsque je m'assis moi-même au piano et que j'en tirai des sons, une voix très faible m'accompagna.

Dans une note, à cette première séance, je lis : « Le chant peut avoir été produit frauduleusement par chacune des personnes qui tenaient le piano, et dans mon cas par quelqu'un qui émettait faiblement un son de voix. » Mais naturellement, je n'aurais pas raconté ce qui précède si je n'avais obtenu ensuite des preuves meilleures.

Aussitôt que j'entendis chanter, la pensée me vint qu'il aurait été intéressant de voir ce qui se produirait si Mme Corralès avait eu la bouche remplie d'eau pendant qu'elle jouait; mais ne pouvant pas oublier que j'étais un hôte invité dans une maison privée, où on ne se faisait pas payer, et où on n'acceptait aucun cadeau de valeur, je pensai qu'il était opportun d'attendre tant que je n'aurais trouvé quelqu'un parlant l'espagnol et qui pût mettre en avant cette idée avec tous les égards voulus. Cette opportunité se présenta à la séance suivante même, le 27 mai, à laquelle j'étais accompagné par M. et Mme Henry H. Titch, de la Nouvelle-Orléans.

M. Titch, qui visitait fortuitement Costa-Rica dans un voyage d'affaires, et qui avait déjà assisté à plusieurs séances à la demande de sa femme, consentit sans plus à transmettre ma demande. La séance s'ouvrit par un chant très élevé de plusieurs voix, qui continua, même à la lumière, alors que le médium et moi-même nous sortîmes dans la véranda.

Quand M. Titch exposa ma demande, M. Corralès l'accueillit aussitôt. On apporta deux verres, l'un rempli d'eau et l'autre vide; l'un et l'autre restèrent entre mes mains pendant toute la durée de l'expérience. Mme Corralès s'étant rempli la bouche, et la lumière ayant été éteinte sur ma demande, les voix éclatèrent avec une vigueur qui paraissait vouloir démontrer qu'elles n'étaient pas empêchées par cela de se faire entendre. Je fis aussitôt la lumière; pendant que les voix continuaient dans toute leur force, j'examinais attentivement la famille, qui certainement n'était pas en train de chanter, même par ventriloquie; alors Mme Corralès déchargea une pleine bouchée d'eau dans le verre vide. Cette expérience fut répétée sans qu'on éteignît la lumière, et avec plein succès. Ce fut à la séance suivante, à laquelle assistait aussi don Philipe Alvarado, ministre des Finances, que Mme Titch elle-même, pendant qu'elle jouait du piano, fut accompagnée par des voix, un peu basses, mais très nettes, néanmoins, pendant que nous étions tous assis en groupe à une distance de 5 mètres au moins dans le coin le plus éloigné de la chambre éclairée.

Ce fut aussi à cette séance, tenue à 1 h. 30 de l'après-midi du 28 mai, que la grande porte d'entrée fut complètement ouverte — et malgré le flot de lumière qui pénétra alors dans la salle, les voix conservèrent toute leur force durant trois minutes.

Le lendemain 29 à midi, lorsque le médium se rendit à l'Imperial Hotel pour prendre congé de Mme Titch, elles s'assirent dans le salon public de l'établissement et jouèrent du piano; « don Constantino » et « Mary Brown » commencèrent alors

à chanter, mais furent arrêtés par l'entrée de quelques étrangers. M. et Mme Titch furent témoins de cette scène.

Mais une preuve encore meilleure au sujet de ces voix a été obtenue à la sixième séance le 1er juin, quand la famille Corralès se retira, en me laissant tout seul avec le médium dans la chambre dont toutes les entrées furent scellées ; alors Mlle Corralès, s'étant rempli la bouche d'eau, se prit à jouer du piano, pendant que je restais assis derrière elle avec les verres et la bougie. Presque aussitôt que la lumière eut été éteinte, une voix se fit entendre exactement avec la prononciation de « don Constantino » ; quand elle eut parlé pendant une minute environ, elle fut suivie de la voix plus aiguë de l'entité « Mary Brown », qui parla elle aussi distinctement. Quand on eut refait la lumière, le médium déchargea dans le verre vide une pleine bouchée d'eau. On obtint une preuve même meilleure que celle qu'on avait demandée, puisqu'avec la bouche pleine d'eau, il est moins possible encore de parler clairement que de chanter.

Il ne sera peut-être pas inutile de dire ici quelques mots au sujet des entités qui contrôlent la médiumnité de Mlle Corralès.

Il y a quatre contrôles habituels, appelés « Mary Brown », « Don Constantino Alvarado », « Don Miguel Ruiz », et « Carmen » ; plus deux contrôles qui ne se manifestent qu'à certaines occasions, et qui se nomment « Susie Edwards » et « Julia ». A ce que j'ai pu comprendre, ces contrôles, bien qu'ils affirment tous être des esprits ayant passé par une existence terrestre, ne donnent en réalité que bien peu de renseignements au sujet de leur séjour en ce monde. « Don Constantino », le principal contrôle des séances, aurait vécu en Espagne. Il parle d'une manière aimable et très digniteuse. Bien qu'il soit un esprit familier, il n'encourage aucunement la familiarité ; même les plus anciens habitués du cercle n'oseraient pas s'adresser à lui sans le préfixe *don*. « Mary Brown », qui affirme avoir vécu à Boston, est l'amie la plus étroite du médium. Quand elle se manifeste au moyen de la voix, elle ne peut pas parler l'anglais, mais il paraît que lorsqu'elle « possède » le médium, elle parle et écrit dans sa langue maternelle. « Ruiz », qui est Andalous, est de nature joviale. « Carmen » est belle, aux dires de ceux qui affirment l'avoir vue. Je n'ai pas été en rapport avec les autres personnalités...

En plus des preuves directes que j'ai déjà énumérées au sujet de l'authenticité des voix, il y a la preuve indirecte venant de l'impression que produit l'observation constante et critique pour laquelle on vous laisse la plus ample liberté, parce que ces voix forment une phase persistante de la médiumnité de Mlle Ofélia. Chaque séance commence par du chant de la part des esprits, dans le but, à ce qu'on dit, de pouvoir harmoniser les fluides. Quand on se trouve dans l'obscurité, on est autorisé à allumer une allumette, à tout moment, durant le chant, et M. Corralès m'a plus d'une fois passé dans ce but une boîte d'allumettes. Il est toutefois défendu de faire la lumière durant les matérialisations, car elle causerait du mal aux esprits, bien que le médium ne puisse pas en souffrir, n'étant pas entrancé. Mais je n'ai pas assisté à ce phénomène.

Les voix paraissent absolument indépendantes d'un contrôle. Quand on les désire vivement, par exemple lorsque des personnes importantes sont présentes, il peut y avoir le silence le plus obstiné. Mais lorsque les conditions sont bonnes, « Don Constantino » se présentera dans l'obscurité au milieu du demi-cercle, et prononcera une allocution. En d'autres cas, il adressera la parole à l'un des assistants — comme il est arrivé dans ma quatrième séance, lorsqu'il s'est approché de moi à tel point que j'aurais presque pu le toucher en allongeant la main, à ce qu'il semblait, en exprimant avec son articulation claire, son plaisir, etc., pendant qu'une sorte de vent froid allait constamment de lui à moi. Il me parla du travail qu'ils avaient fait avec le médinm pour préparer l'intervention d'esprits supérieurs à eux-mêmes, et dit quelques mots de la souffrance que leur produisait cette œuvre dans l'atmosphère de la terre. « Mary Brown » se rapprocha de moi à son tour, et avec sa voix aiguë me parla dans le même sens. « Miguel Ruiz » fut, lui aussi, amical et aimable.

A la même séance, le médium chanta, et fut accompagné par une voix d'homme. En outre, à différentes occasions, le médium commença à chanter avec sa voix ordinaire, agréable mais non très forte ; étant ensuite contrôlé par « Mary Brown », le volume de sa voix augmentait énormément ; sa mère qui tenait le piano était quelquefois contrôlée à son tour, au même moment, de telle façon que le chant finissait par être presque assourdissant, sans être entièrement musical.

Il me semble bien bête (*foolisch*) de critiquer la qualité des sons que l'on entendait à ces séances, car cela n'a rien à faire avec la question qui se pose évidemment ainsi : « D'où venaient les sons ? » et non pas : « Quelle est leur valeur musicale ? » Selon la théorie spiritique, les sons sont produits

en des conditions très différentes, et leur qualité peut dépendre en très grande partie des conditions, comme il arrivait par exemple avec les premiers phonographes, qui pouvaient recevoir la meilleure des musiques, et émettre ensuite une harmonie bien différente. On ne doit pas s'attendre à ce qu'un médium nous introduise dans la musique des sphères. Mais, malgré la preuve positive que Mme Corralès, lorsqu'elle joue du piano, ne chante pas en même temps et malgré l'absurdité de supposer que le gosier d'une petite dame âgée puisse émettre les sons élevés et variés de différentes voix d'hommes et de femmes, en chantant avec la plus grande force pendant que parfois « Mary Brown » parle à voix haute, toutefois il me sembla peu satisfaisant que le dos de la pianiste fût tourné à l'auditoire, en cachant ainsi ne fût-ce qu'une seule des bouches des assistants, pendant que des sons si inexplicables et si impossibles résonnaient en l'air. Dans une des dernières séances, je demandai donc à M. Corralès s'il permettait qu'on déplaçât le piano, de façon à ce que, avec une bougie allumée dessus, le visage de la personne qui jouait fût en pleine vue. Non seulement il consentit volontiers, mais il offrit de faire transporter le piano à une autre extrémité de la pièce, ou même dans la chambre à côté, ou bien de faire tenir la séance dans toute maison où l'on pourrait trouver un local. Mais je me contentai de faire tourner le piano à moitié, sans modifier son emplacement, étant parfaitement sûr que la chambre ne contenait pas de mécanisme, car on n'aurait pas pu les y cacher, et qu'en tout cas ils n'auraient pas suffi à rendre compte des voix qui se déplaçaient librement dans la grande salle.

Le piano ayant été tourné dans le sens opposé, et les voix ayant été poussées à un crescendo par une courte période d'obscurité, je m'approchai, je craquai une allumette, j'allumai la bougie sur le piano, et pendant que Mme Corralès me parlait, les voix, bien que plus faibles, comme toujours à proximité d'un étranger, résistèrent triomphalement ; et quand je repris ma place, elles recommencèrent avec autant de vigueur que d'habitude, prouvant ainsi qu'elles n'étaient pas produites, ou même seulement renforcées, par le larynx de la personne qui tenait le piano.

Après cela, le piano resta dans sa nouvelle position, et à la dernière séance je reçus une autre preuve de l'authenticité des voix, à un moment où les conditions n'étaient pas bonnes, ainsi qu'une preuve que j'avais acquis la faveur des « esprits » grâce aux rapports que nous avions eus ensemble. En plus de quatre membres de la famille et de moi-même, se trouvaient présents trois dames et un monsieur qui n'étaient pas des habitués du cercle. La séance commença fort bien par du chant, mais lorsque M. Corralès plaça une bougie allumée sur le piano, le silence s'ensuivit. Il répéta à plusieurs reprises cette opération, de différentes manières, mais toujours il rencontra un silence obstiné. Alors ce fut le médium lui-même qui mit la bougie sur le piano, mais les choses ne changèrent point. Pensant que je ne pouvais pas moi-même faire pis, et éprouvant beaucoup de confiance dans les sentiments d'amitié et de sympathie que m'avaient souvent exprimés les esprits, je pris moi-même le bougeoir, et, m'avançant lentement, je le plaçai sur le piano en face de Mme Corralès, pendant que les voix parvenaient à persister cette fois, en gagnant ensuite de la force à mesure que je me retirais, comme en se joignant à l'applaudissement qui me salua de la part des expérimentateurs.

Plus tard dans la soirée, « Don Çonstantino » expliqua que le médium n'avait pas réussi parce qu'il n'avait pas concentré son esprit sur eux, tandis que, concentrant fermement ma pensée sur les voix (chose que j'ai certainement faite) je leur avais permis de continuer à chanter.

Je parlerai maintenant de l'entrancement du médium, parce qu'il se produisit en des conditions réellement satisfaisantes.

A la septième séance, le 3 juin, en plus de la famille Corralès se trouvaient présents M. Alvarado, M. Lindo, et moi-même. Dans l'obscurité, plusieurs contrôles se firent entendre, en disant que, comme ils se préparaient à l'introduction d'esprits supérieurs, il n'y aurait pas beaucoup de chants ce soir, mais que, pour que je pusse assister à ce phénomène, ils auraient retiré l'esprit d'Ofélia de son corps, en le remplaçant par l'un d'eux.

On plaça alors des bougies de chaque côté du médium, qui s'assit sur une chaise en face de moi. Elle ne tarda pas à tomber dans un état semblable à la mort, les yeux écarquillés et fixes, pendant que ses mains et ses bras, durant la période de la trance, devenaient perceptiblement froids, bien que je réchauffasse une de ses mains dans les miennes. Tout à coup, de l'extrémité du salon, où il n'y avait certainement personne, une voix paraissant être celle du médium, commença à parler et chanta même un peu ; la voix fut immédiatement reconnue par les assistants, qui tous la connaissaient bien. Alors le

médium se leva, serra la main de nous tous, et nous adressa la parole avec la voix bien connue de « don Constantino ».

Avec sa propre voix, Mlle Ofélia insista pour que je pique ses bras avec une épingle, et que je m'assure de la condition de ses yeux, pendant que sa voix venait de l'extrémité sombre de la salle. Après être revenue à l'état semblable à la mort, elle se leva soudain et redevint elle-même.

On m'assura que lorsqu'en des cas semblables, elle est possédée par « Mary Brown », elle peut parler et écrire en anglais, mais je n'ai pas été assez heureux pour recevoir cette preuve frappante.

Comme je l'ai dit plus haut, ce fut après cette séance que je pris connaissance de la traduction des deux dernières parties du rapport du prof. Reichel ; et comme je ne me suis aucunement préoccupé de cacher la chose, la famille Corralès le sut sans doute. Quelque ait pu être l'effet produit par ces lectures sur moi-même, il fut désastreux pour les phénomènes. A la séance suivante, le 6 juin, un seul autre étranger étant présent, bien que j'aie longuement attendu aussi bien dans l'obscurité qu'à la lumière, l'oracle resta muet. Nous essayâmes la musique, nous jouâmes les airs favoris des esprits, et les mains jointes nous invoquâmes : « *Venga, Mary, Venga don Constantino* » — ce fut en vain. Quand je n'eus plus aucun espoir de parvenir à un résultat utile, je rentrai à la maison, un peu plus tôt que d'habitude, tandis que l'autre visiteur demeurait.

Le matin suivant, on m'informa que, immédiatement après mon départ, les voix avaient repris avec l'exubérance habituelle et que « don Constantino » expliqua qu'elles n'avaient pas pu se faire entendre auparavant, par suite de la confusion de mon esprit, où s'étaient faufilés le soupçon et le préjugé, etc.

A la séance suivante, je fis remarquer au médium que j'avais fait un long voyage pour voir les choses par moi-même, et je l'assurais qu'un seul fait observé, si petit fût-il, avait plus de poids pour moi que toutes les théories de tous les professeurs de l'Allemagne ; cette déclaration suffit à faire renaître graduellement la confiance. Mais plusieurs séances furent nécessaires pour rétablir des rapports parfaits entre « don Constantino » et moi, comme entre un homme et l'autre. Tout cela tend à prouver que, quelle que soit l'individualité que possèdent ces esprits, ils sont en grande partie des émanations du médium.

Ayant demandé à M. Corralès comment les voix avaient commencé, M. Corralès me raconta que, il y a quatre ans environ, la petite Florita remarqua d'abord une voix légère qui accompagnait sa sœur Ofélia lorsqu'elle chantait. Bientôt, elle fut découverte aussi par son frère Miguel, et plus tard elle s'accrut de façon à être entendue par tout le monde, et d'autres voix se joignirent à elle. Le fait qu'elles se manifestent plutôt dans l'obscurité qu'à la lumière, comme tous les phénomènes psychiques, fait naître la croyance qu'il doit s'agir de voix de mauvais esprits ou qu'elles sont le produit d'une fraude. En réalité, ces voix, à un certain point de vue, préfèrent la lumière ; c'est-à-dire qu'elles la demandent elles-mêmes chaque fois que les conditions sont assez favorables. Et pour ce qui se rapporte à la nécessité éventuelle de l'obscurité, j'ai appris par un opérateur de la télégraphie sans fil, qu'il arrive souvent que, tandis qu'on est en parfait rapport avec une station lointaine, à l'aube, la communication se trouve interrompue aussitôt que le soleil apparaît à l'horizon, comme si la ligne avait été sabotée. Et pourtant, personne n'en tire la conséquence qu'un message de télégraphie sans fil est transmis par le diable. Aucun doute que dans ces cas, la différence entre l'obscurité et la lumière est une question qui a une portée physique plutôt que morale.

On peut supposer que, lorsqu'on entend ces voix surgir d'un espace paraissant vide, on doit être rempli d'étonnement, qui est peut-être sujet à diminuer avec l'habitude. Mais c'est le contraire qui m'est arrivé. J'avais souvent assisté à ce que l'on appelle des « séances par la trompette » aux Etats-Unis, où des voix d'esprits sont sensées se faire entendre au moyen d'un cornet. Mais comme ces séances ont lieu invariablement dans l'obscurité la plus complète, j'ai toujours expliqué ces sons par l'hypothèse facile, naturelle et certainement correcte, de la fraude. Il en résulta que, lorsque j'entendis pour la première fois des voix à Costa-Rica, mon étonnement ne fut pas tel qu'il aurait dû être devant un événement qui sort des règles de la nature, mais tout simplement tel qu'il peut être devant quelque chose dont on ne saisit pas la cause. Mais quand, une semaine après l'autre, les voix continuèrent dans tout degré de lumière et en des conditions sévères de contrôle, alors ma conviction se fit, l'étonnement augmenta, de telle façon que ce phénomène ne m'a jamais autant étonné qu'à la dernière séance. On me demandera si je suis moi-même convaincu que ces voix sont authentiques — c'est-à-dire si elles ne sont pas produites par un larynx humain. Je ré-

pondrai en émettant trois degrés de certitude, représentés par les paroles : *je pense, je crois, je sais*. Je *pense*, ce qui me paraît avoir le plus grand degré de probabilité ; je *crois*, ce qui résulte d'une investigation sévère, mais plutôt compliquée ; je *sais*, ces choses seulement qui peuvent être soumises à des preuves absolues et facilement répétées. En ce sens, je peux dire que *je crois* que les voix sont authentiques, mais je ne suis pas en état de dire que *je sais* qu'il en est réellement ainsi.

CORRESPONDANCE

Les Frères Davenport

Paris, 2 août 1911.

53, quai des Grands-Augustins.

Monsieur le Directeur,

Je lis aujourd'hui seulement le numéro du 16 juillet de votre intéressante revue : j'y suis assez surpris d'apprendre que dans une conférence faite « tout dernièrement », (en réalité le 15 novembre 1910) j'ai accusé *sans plus de mauvaise foi* toutes les personnes, spirites ou non, qui n'admirent pas les Davenport, y compris des spirites comme Victorien Sardou... »

A huit ou neuf mois de distance, ce procédé m'étonnant un peu de ma part, je viens de revoir le texte de la causerie en question. J'y trouve que le mot « *mauvaise foi* » s'applique à « la campagne de calomnies couronnée par une explosion de brutalité », qui accueillit les frères Davenport à Paris en septembre 1865, alors qu'une foule plus ou moins fanatisée « recourut à la violence pour interrompre leurs réunions et briser leurs appareils... »

Il n'était nullement dans ma pensée (et il me semble que le texte le laisse voir) d'aller plus loin et d'appliquer ce reproche « à toutes les personnes qui n'admirent pas les Davenport, y compris... » etc.

Quant au fond du débat, comme vous le dites fort bien, toute discussion est possible dans un cas de ce genre : et là-dessus nous sommes d'accord. Mais vous me permettrez à mon tour, — étant donné que vous appréciez sans indulgence une simple causerie dénuée de toute prétention, — d'estimer que vous acceptez bien facilement l'affirmation de M. J. N. Maskelyne, en négligeant au contraire quantité d'autres témoignages que j'avais cités.

Pour que les lecteurs de votre important organe ne conservent pas de mes procédés de polémique une opinion qui me semble aussi fâcheuse qu'erronée, je vous serais très obligé de vouloir bien insérer cette lettre dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

ALPHONSE JOUET,
Avocat à la Cour (1).

(1) Voici les paroles de M. A. Jouet auxquelles nous faisions allusion : « Je voudrais vous parler aujourd'hui d'un chapitre de l'histoire du Spiritisme qui est intéressante à relire, parce qu'on y voit s'étaler un contraste éclatant, *mais qui n'a pas beaucoup changé depuis quarante-cinq ans* : d'un côté une éclosion de phénomènes stupéfiants... ; et de l'autre, une incrédulité compacte, incoercible, ricaneuse et, j'aime mieux le dire tout de suite, *de mauvaise foi*. » — Nous sommes bien loin d'accepter facilement l'affirmation de M. Maskelyne ; seulement, nous trouvons que les phénomènes des Davenports sont loin d'être assez bien prouvés pour accuser de mauvaise foi leurs adversaires passés ou présents. — N. de la R.

AU MILIEU DES REVUES

Essai sur l'Intuition

(De l'*Echo du Merveilleux*, Paris, 1er juin.)

Qu'est-ce que l'intuition ? Une faculté subtile, une sorte de sixième sens appelé par certains : pressentiment, qui permet de prévoir un événement à venir. Lequel de nous n'a, au moins une fois dans sa vie, eu, sous forme de rêve prémonitoire ou de pressentiment, la prescience de certains faits ? Mais, tandis que l'intuition demeure pour ainsi dire à l'état fruste chez la plupart des hommes, quelques êtres appelés sensitifs par les maîtres de la psychiâtrie en sont doués de manière permanente. Ils la cultivent, l'asservissent, la développent si parfaitement qu'elle se manifeste au commandement de l'esprit.

On pourrait écrire sur ce phénomène des volumes entiers, sans parvenir à en déterminer scientifiquement la genèse. Tout ce que l'on est en droit d'af-

firmer, c'est que les ultra-sensibles ne sont pas forcément des individus spéciaux. Aucun signe particulier ne les distingue ; ils n'ont rien de commun avec les visionnaires hystériques de la phénoménologie moyenâgeuse. Leur bon sens est parfait, leur équilibre mental remarquable et leur intelligence dépasse souvent la moyenne. Ils sont intuitifs comme on est musicien, littérateur ou peintre, et leur faculté précieuse se perfectionne avec le temps au lieu de s'altérer. J'en ai fait la remarque au cours d'expériences très intéressantes dont je prends la liberté de citer ici quelques exemples :

Premier exemple : On m'a parlé de Mlle J. G... (1), laquelle est, paraît-il, un sujet tout à fait exceptionnel. Je vais la voir. C'est une jeune femme avenante, gracieuse, instruite, et de manières distinguées. L'intuition ne se manifestant chez elle qu'à l'état second, on l'endort devant moi. Je note que le passage de la veille au sommeil magnétique s'accomplit sans effort pénible, mais qu'il est assez long.

Est-il utile d'ajouter qu'elle ne me connaît pas, et ne sait pas qui je suis ? Aussitôt endormie, elle me prend les mains, frissonne, hésite un instant, puis, sans que j'aie posé une seule question, se met à parler d'une voix lente, aussi naturellement que si elle était dans son état normal. Et me voici saisi d'une stupeur bien compréhensible ! Mlle J. G... me rappelle tout ce qui a laissé sa trace dans ma vie ; elle sait quels sont mes goûts, quelle profession j'exerce ; elle me parle de ma constitution en médecin avisé, elle voit également mon entourage, me dit que je suis perplexe et pourquoi je le suis, puis aborde l'avenir qui m'attend, et me raconte ce que doit être mon destin.

Le passé, le présent sont d'une exactitude rigoureuse ; nous verrons pour l'avenir. Je note quelques prédictions concernant certaines personnes dépeintes de telle sorte par la voyante que je les ai de suite reconnues. Elle m'annonce notamment la mort de l'une d'elles, qui mourra d'une maladie de cœur avant un an (2). Or, cette personne a toutes les apparences de la santé ; ce n'est ni un parent, ni un ami cher, objet de préoccupations spéciales.

Désireux de ne pas m'en tenir à cette unique expérience, j'ai envoyé plusieurs amis chez Mlle J. G... Tous sans exception l'ont quittée sur la même impression : celle de s'être trouvés en contact avec un des mystères les plus irritants de la nature humaine. Si, m'ont-ils dit, Mlle J. G... ne nous avait révélé des faits connus de nous seuls, nous pourrions supposer que vous l'avez au préalable renseignée. Elle a lu en nous mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. C'est vraiment incroyable !

Peut-être, a suggéré quelqu'un, Mlle J. G... est-elle simplement une habile liseuse de pensée ? Sincèrement j'en doute, car l'ayant consultée maintes fois avec le désir impérieux qu'elle me parlât d'un sujet me tenant fort à cœur, elle resta muette, n'y fit pas la plus petite allusion. Dieu sait cependant que ma volonté était tendue !

J'ai voulu demander à Mlle J. G... comment ses visons se manifestaient. Impossible de le savoir lorsqu'elle est éveillée ; elle perd alors toute impression, tout souvenir, tandis qu'endormie elle renoue admirablement le fil de ses précédentes consultations. Au cours de l'une d'elles, je renouvelai mes questions, elle me répondit que sa vision était symbolique.

— Dès que je prends les mains du consultant, dit-elle, je ressens de suite et de manière très vive par des contractures du bras s'il est nerveux ou calme et quelle est à peu près la force de sa volonté. L'état de sa santé m'est indiqué soit par des sensations douloureuses correspondant à celles qu'il éprouve, soit par la vue de taches noires sur les organes atteints. Il est très rare que je ne me rende pas immédiatement compte du motif de la consultation. Si ce sont des soucis d'argent, je vois des chiffres. Bouleversés, mauvais résultats ; s'ils se relèvent, l'affaire s'arrangera. Si le consultant est simplement entouré de chiffres, j'en augure que c'est un négociant. Un deuil dans la famille : je vois un crêpe traînant au-dessus de la personne ; deuil très proche : un froid glacial m'envahit. Les événements me sont souvent présentés comme une allégorie, quelquefois j'annonce des choses que je ne vois pas, et alors c'est presque malgré moi que je parle ; on m'affirme que ce genre de prédictions est *presque toujours* véridique. Mais si je fixe une date, il convient de faire des réserves, le temps étant difficile à mesurer dans l'état où je me trouve. Avec un objet touché ou porté par une personne je vois ses qualités et ses défauts : comment cela se peut-il ? je l'ignore. Toutefois, j'ai la sensation absolue des tendances bonnes ou mauvaises, et il est bien rare que je me trompe.

A maintes reprises, j'ai tenté cette dernière expérience avec Mlle J. G... et j'affirme qu'elle n'exagère pas.

Deuxième exemple : Il s'agit de la célèbre et toute charmante Mme F... qui joint à la grâce d'une femme du monde accomplie, le plus extraordinaire talent de devineresse. Cette chiromancienne fameuse, cette sûre conseillère a vu défiler dans son studio les célébrités actuelles de tous les mondes, et si elle voulait rédiger ses mémoires, quel roman égalerait leur intérêt ! Que de confidences elle a reçues ! que de secrets elle détient !

Mme Fraya lit dans les mains, elle étudie égale-

(1) Mlle Jeanne Gourson.

(2) Six mois se sont écoulés ; M. X... est mort *d'une maladie de cœur* que j'étais à mille lieues de soupçonner.

ment l'écriture. J'admets à la rigueur que les lignes de la main puissent fournir certains indices sur la santé, le caractère, la profession même... Je ne nie pas la science de Desbarolles que Mme Fraya connaît à fond : j'admets également que l'écriture renseigne comme la physionomie, comme la démarche, le geste, et qu'une étude intelligente permette à Mme Fraya de diagnostiquer à l'aide de ces matériaux l'état d'âme de ses consultants, voire même leur rang social, leur degré de nervosité, d'irritabilité, de préciser en un mot tout ce qui a trait au tempérament. Mais qu'au cours de l'entretien elle vous dise :

« — Vous êtes marié... veuf... divorcé... vous avez des enfants, j'en vois trois... vos parents existent encore, ou bien vous les avez perdus il y a tant d'années... » cela commence à devenir étrange. Si elle ajoute, comme c'est le cas en ce qui concerne une personne de ma famille : « Vous êtes veuve depuis cinq ans, votre mari est mort après une maladie de quelques jours. Vous avez deux frères. L'un habite Paris, il est plus grand que vous, blond, aux yeux bleus rieurs (la consultante est brune et sérieuse), c'est une tête folle qui vous causera bien des ennuis... » N'y a-t-il pas de quoi être effrayé?

Dans quel grimoire va-t-elle chercher tout cela? Sont-ce les lignes de la main qui le lui dévoilent? Jamais je ne le croirai. Elle est intuitive, merveilleusement intuitive et le prodige réside en ceci surtout qu'elle n'a nul besoin de s'extérioriser pour devenir clairvoyante. Les choses se présentent à elle telles qu'elles sont en réalité.

Qu'on ne parle pas d'aide inconsciente de la part du consultant, car Mme Fraya déteste qu'on la renseigne et la questionne. Elle parle d'abondance comme si un être invisible lui soufflait ses prédictions qui, parfois, lui semblent à tel point invraisemblables qu'elle est confuse de les exprimer.

— Et, ajoute l'aimable femme, ce qui paraît le plus singulier arrive toujours, j'en ai fait souvent la remarque. L'avenir m'apparaît comme un immense présent : je ne puis déterminer de date précise aux événements que j'annonce, je calcule d'après la valeur des plans et je tombe toujours à peu près juste.

Au point de vue psychométrique, Mme Fraya a fait récemment nombre d'expériences avec M. Duchâtel, le remarquable fondateur du Cautionnement mutuel. Le récit de ces expériences est reproduit dans l'ouvrage que vient de publier M. Duchatel. Il y a quelques années, la chiromancienne examina, en compagnie de M. Binet, professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne, les mains de plus de cent cinquante enfants des écoles de la ville; le nombre d'erreurs relevées est insignifiant.

Presque à la même époque, le docteur Vaschide, directeur du Laboratoire de psychologie de l'asile de Villejuif, pria Mme Fraya « de lire les mains » ou plutôt le moulage des mains d'infirmes, de déments, d'amoraux, internés à Villejuif, et il fut émerveillé de la rigoureuse justesse des observations.

Quant aux prédictions, le docteur Vaschide éprouva à ses dépens leur véracité.

Sommée par le jeune savant de lui dire tout ce qu'elle voyait, Mme Fraya lui annonça qu'il mourrait à trente-trois ans d'une pneumonie, et ce, en présence de la comtesse Mathieu de Noailles.

A trente-trois ans, le docteur Vaschide mourut d'une pneumonie, et Mme de Noailles en fut à ce point impressionnée qu'elle voulut consigner le fait dans l'ouvrage posthume du regretté savant : *Essai de psychologie de la main.*

Ceci, m'objecte-t-on, peut n'être qu'une curieuse coïncidence. La fréquence des réalisations qu'il m'a été permis d'enregistrer rend cette explication insuffisante. Mme Fraya est une psychologue étonnante; elle analyse et déduit avec une finesse merveilleuse; mais ici, elle en convient de la meilleure grâce, l'intelligence n'intervient pas. Il faut qu'elle dise ce que son intuition lui commande; elle ne reste pas dans un vague adroit, que la crédulité des consultants adaptera à telle ou telle circonstance, elle indique nettement les conditions dans lesquelles se produira l'événement annoncé.

Si je ne craignais d'allonger outre mesure cet article je citerais les plus curieuses choses du monde, choses dont je fus le témoin, et aussi quelquefois le principal intéressé. Est-ce à dire que toutes les prédilections soient justes? Non, et cela ne sert qu'à embrouiller davantage l'écheveau. C'est à croire que la vision de l'avenir ressemble pour les sensitifs à ces points brillants qui blessent parfois nos yeux au cinématographe. Un éclair... puis le voile retombe, un autre éclair, il retombe encore... et l'obscurité devient profonde, car Dieu ne permet pas que les mystères soient profanés.

Demain c'est l'inconnu... Qui de nous est assuré de voir l'aube prochaine?

Si l'on prédisait à coup sûr l'avenir, ce serait la mort de toute espérance, puisque l'espérance réside dans la foi en un meilleur destin. Mais alors pourquoi ces échappées soudaines? Pourquoi l'intuition, et qu'est-ce en réalité que l'intuition? Il serait intéressant de chercher à l'approfondir.

B. CORNÉLY.

Deux apparitions au Brésil

Au palais de la Préfecture de Rio-Janeiro, un fonctionnaire chargé du service d'électricité, veille la nuit, afin d'inspecter les appareils.

Dans la nuit du 28 au 29 ce fut le tour de l'élec-

tricien Durão. A minuit, selon l'habitude, le fonctionnaire Durão fit la revue générale dans les installations.

Lorsqu'il s'approcha du portail et qu'il se disposait à monter les escaliers qui conduisent à la direction générale de l'instruction (du côté de la place de la République) il fut très surpris de se trouver face à face avec le concierge général, M. Fernandes Gonçalves Pires qui était en permission, vu le mauvais état de sa santé.

— Bonsoir, monsieur Pires, lui dit-il.

— Bonne nuit, répondit M. Pires.

— Vous ici à cette heure de la nuit ?

— C'est vrai, moi-même, j'y viendrai toutes les nuits donner un coup d'œil.

— Vous êtes donc guéri ?

— Parfaitement guéri.

— Faites attention à votre santé délicate.

— Oh ! il n'y a plus de danger.

M. Durão alors, sans plus se préoccuper, monta examiner quelques lampes du premier étage et redescendit pensant aller un moment bavarder avec M. Pires. Ne le trouvant plus, il demanda à la sentinelle de service si M. Pires était sorti.

— Quel Pires ? demanda la sentinelle.

Le concierge général, avec qui je causais il y a un instant.

— Mais je ne vous ai vu causer avec personne, et vous étiez seul !...

— C'est extraordinaire, dit M. Durão. Comment se fait-il que vous ne nous ayez pas vus ensemble?

— Je vous répète, que vous étiez seul.

— C'est bien, je ne suis pas entêté, mais il faut croire que vous ayez dormi. L'avez-vous, du moins, vu sortir?

— Elle est bonne, celle-là! Puisqu'il n'est pas entré, il n'a pu sortir!

M. Durão n'insista plus et s'en alla examiner le tableau général de l'électricité. Cependant, se mettant à réfléchir, il lui passa par l'idée que M. Pires pouvait bien être mort et qu'il s'était trouvé en présence d'un fantôme. Il passa le restant de la nuit assez impressionné et intrigué par la disparition subite de M. Pires.

Le lendemain, à la première heure, M. Durão apprit la mort du concierge général de la Préfecture, M. Fernandes Gonçalves Pires. M. Durão, à cette nouvelle, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et jura ses grands dieux que, au prix de perdre sa place, il n'aurait plus fait le service de nuit.

(De l'*A Platéa*, de Rio-Janeiro).

Dans la ferme de San Antonio, à Ribeiras Preto, appartenant à don Alberto Moraes Bueno, se produisit le 8 décembre dernier le fait suivant :

Le soir, la famille du défunt Antonio Masaro entendit un grand bruit dans une haie qui entoure la ferme, près du poulailler, et enfin dans une caisse qui se trouvait près de la porte. Comme le bruit se répétait avec insistance, Juan, le fils du fermier, saisit un revolver et alla voir ce qui se passait. Il trouva un homme assis sur la caisse. Il allait décharger son arme contre lui, lorsque, l'intrus ayant tourné vers lui la tête et levé une main, le jeune homme recula horrifié. C'était son père!

Juan rentra dans la maison, et tout ce qu'il put dire est que son père se trouvait à la porte. Le restant de la famille alla sur place, ainsi que d'autres agriculteurs voisins, et tous virent et reconnurent le défunt Antonio. L'un de ses fils, Umberto, le pria de se retirer, parce qu'il faisait beaucoup de mal à la famille; l'apparition se leva alors et fit quelques pas dans la direction de la côte de la mer. Quelques-uns des enfants s'écrièrent alors : « Papa, reste avec nous ; ne t'en va pas! » Le fantôme revint sur ses pas, salua les assistants, et commença de nouveau à se retirer, en disparaissant petit à petit.

Antonio Masaro était mort dans les premiers jours de juin 1910.

Ce phénomène est attesté par plus de douze familles.

(De la *Tribuna Espirita*, Rio-de-Janeiro).

Le Fantôme du Chasseur

(*Echo du Merveilleux*, Paris, 15 août 1911.)

En lisant votre intéressante Revue, il nous est venu à l'idée de vous communiquer un fait étrange qui s'est passé, il y aura deux ans au 4 octobre prochain, et dont nous avons été témoins tous les deux.

Nous venions de louer en Sologne une petite propriété. Un soir, après une longue journée de chasse, nous étions assis dans le fumoir, éclairés seulement par une joyeuse flambée; accablés de fatigue, nous fumions une pipe en silence, les pieds sur les chenêts, quand nous crûmes apercevoir, se reflétant dans la glace, une sorte de vapeur blanchâtre qui disparut presque aussitôt. Nous ne prêtâmes pas attention tout d'abord, mais, dix minutes plus tard, l'apparition se fit plus nette. Nous nous retournâmes en même temps et aperçûmes nettement un homme de haute taille, qui semblait renversé dans un fauteuil, et laissait échapper un fusil. La figure exprimait une angoisse terrible, et de la tempe coulait un mince filet de sang. Presque immédiatement l'apparition astrale s'évanouit.

Nous nous regardâmes tous deux, terrifiés, croyant avoir été victimes d'une hallucination, bien que cela fût peu vraisemblable. Mais, le lendemain, comme nous en reparlions sur le terrain de chasse, le garde nous apprit que le père du précédent propriétaire, M. le comte de M..., s'était tué, il y a environ 50 ans, en maniant un fusil dans cette salle, au retour d'une chasse particulièrement fructueuse. Nul doute que ce fût son corps astral qui nous était apparu...

Roger Hatot de la Salle.
Conrad Moncertin-Lanternier.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

L'Inauguration du Club International pour les Recherches Psychiques, à Londres.

L'*International Club (for Psychical Research)*, de Londres, dont les bases avaient été jetées depuis trois années déjà, et dont la phase de gestation a été longue, le projet étant passé par une série de vicissitudes, a été enfin inauguré, le 29 mai dernier. Son siège se trouve au numéro 22 de Regent Street, en plein quartier des grands clubs londoniens. Le local est élégamment et confortablement aménagé; on y trouve des salons de réceptions, une salle de travail et de lecture, un fumoir, un boudoir réservé spécialement aux dames, une bibliothèque riche en ouvrages psychiques, un restaurant. Quelques pièces seront destinées aux expériences psychiques qui seront faites par l'initiative du club; un laboratoire bien fourni d'appareils scientifiques, photographiques, etc., sera organisé dans ce but.



L'édifice du Club International
pour les Recherches psychiques, à Londres.

La cotisation annuelle des membres résidant à Londres est de £ 3-3-0 (79 fr. environ); celle des membres résidant en province, £ 2-2-0 (52 fr. 50); les membres étrangers paient £ 1-1-0 (26 fr.). Plus de 500 membres sont déjà inscrits.

Un bulletin publiera les actes de la Société, qui seront aussi résumés dans les *Annals of Psychical Science*.

Le discours inauguratif a été prononcé par Mme Annie Besant, qui s'est spécialement attachée à recommander l'union entre les adeptes de toutes les écoles différentes, cultivant les études psychiques.

Toute la presse de la capitale, avec à sa tête le *Times*, le *Daily Mail*, le *Standart*, le *Morning Post*, etc., s'est occupée d'une façon sympathique de cette intéressante entreprise, dont la réalisation est due à M. George G. Knowles. L'élection du Comité définitif de Direction aura lieu au cours de l'automne prochain : on choisira pour la charge de Président un savant favorablement connu dans les investigations psychiques.

Le don de M. Th. Stanford à l'Université de San Francisco

Nous avons reproduit dans notre numéro de juin une information d'un journal de San-Francisco concernant la donation que M. Thomas Stanford avait faite à la Stanford University, d'une somme de 50.000 dollars pour la création d'une chaire de Spiritisme. Dans le dernier numéro du *Journal* de

la S. P. R., le D[r] H.-J. Hyslop dit, qu'en connaissant lui-même quels étaient les desseins de M. Thomas Stanford à ce sujet, il avait écrit à M. David Starr Jordan, président de la Leland Stanford University, et qu'il en avait reçu la réponse suivante à la date du 12 mai dernier :

Stanford University, Cal.

Cher professeur Hyslop,

J'ai reçu votre aimable lettre du 7 mai. Il me semble que l'*Associated Press* ne se donne jamais beaucoup de peine pour s'assurer de l'exactitude des histoires qui peuvent errer au gré des flots sur cette côte.

Il y a quelque temps, M. Thomas Welton Stanford, de Melbourne, envoya à l'Université 100.000 dollars pour réparer une partie de la Galerie d'Art qui avait souffert par le tremblement de terre, et pour y faire installer les nombreux beaux tableaux qu'il avait donnés précédemment à l'Université. On savait depuis une dizaine d'années que M. Stanford a l'intention de laisser la plupart de sa fortune à l'Université, en consacrant aussi une somme considérable aux recherches psychiques dans l'Université même. Il pourra s'agir d'une chaire consacrée à cette classe du sujet ; pour ma part, je serais plutôt favorable à ce que l'on forme de temps en temps des Commissions de psychologues de haute valeur pour examiner certains cas ou certains problèmes. Je ne crois pas qu'une décision eût été prise à ce sujet. M. Stanford a ouvertement parlé de ses intentions à un grand nombre de personnes, et il ne s'agit aucunement d'un fait nouveau.

En tout cas, l'Université ne manquera pas d'apprécier son don, quel qu'il soit, à sa juste valeur, et de mettre en exécution son but.

Votre tout dévoué,

DAVID STARR JORDAN.

Petites Informations

⁂ Le sixième Congrès de la Fédération des sections européennes de la Société Théosophique aura lieu à Gênes, du 17 au 21 septembre 1911 prochain.

⁂ La Société d'Etudes Psychiques, de Milan, va transférer son siège à Rome, où elle continuera à publier son important organe : *Luce e Ombra.*

ÉCHOS ET NOUVELLES

La cérébration artistique subconsciente. Richard Wagner, Marya Chelega, Frida Gentes.

Au sujet des merveilleuses facultés subconscientes de l'esprit humain au point de vue de l'art, on trouve dans les récentes publications quelques nouveaux faits dignes de remarque. Il est évident que l'esprit d'imitation entre pour beaucoup aujourd'hui dans la fréquence de ces faits, dont la généralisation pourra probablement un jour apporter un appoint précieux aux produits de la cérébration humaine.

C'est d'abord RICHARD WAGNER — à tout seigneur tout honneur — qui dans son autobiographie, publiée dernièrement, en parlant d'un séjour qu'il fit sur les côtes de la Ligurie, raconte :

Je voulais échapper au grand bruit du port, près duquel j'habitais, par une promenade à La Spezzia. Ce voyage aussi, qui ne devait durer qu'une nuit, fut, par suite de la mer agitée, une douloureuse aventure. Mon dérangement de corps fut augmenté par le mal de mer, et, absolument épuisé, à peine capable de me traîner, je me rendis au meilleur hôtel, qui se trouvait malheureusement dans une rue étroite et bruyante. Après une nuit de fièvre et d'insomnie, je m'efforçai, le lendemain, de faire une longue promenade à pied dans les alentours couverts de forêts de pins. Tout me paraissait nu et désert, et je ne comprenais pas ce que je faisais là. Etant rentré à l'hôtel dans l'après-midi, je m'étendis, très fatigué, sur un lit très dur pour attendre l'heure désirée du sommeil. Elle n'arriva pas ; par contre, je tombai dans une sorte d'état somnambulique, dans lequel j'eus tout à coup l'impression de couler dans un cours d'eau. Le bruit de l'eau se changea aussitôt pour moi dans le bruit musical de l'accord Es-dur (1), qui flottait continuellement dans une interruption figurée ; ces ruptures se montraient comme des figurations mélodiques à mouvement croissant ; mais jamais ne disparut le son pur de l'Es-dur, qui, par son insistance, semblait donner une signification infinie à l'élément dans lequel je coulais. Comme il me semblait que les flots se refermaient tout à coup sur moi, je me réveillai avec une terreur soudaine de mon demi-sommeil. Je compris aussitôt que le prologue

(1) Les fameuses 140 mesures en *si bémol majeur.* — N. de la R.

orchestral à *l'Or du Rhin* était né en moi, tel que je l'avais déjà en moi-même, sans avoir pu le reconnaître. Je me rendis compte alors que je ne devais pas attendre l'inspiration de l'extérieur; c'est de l'intérieur que devait me venir le courant de vie.

M. Léon Petitjean vient de publier dans un journal parisien un article sur un nouveau « médium peintre », Mme Marya Chelega.

Il s'agit ici — dit-il — d'un des côtés les plus curieux du « miracle moderne » : une femme, absolument ignorante de l'art pictural, se servant, sans études préalables, d'une palette et de pinceaux et arrivant à des résultats stupéfiants pour qui ignore ou nie les phénomènes psychiques.

Dans un très modeste atelier du quartier des Ternes, à Paris, vit avec peine de son travail une artiste d'un genre tout spécial, Mme Marya Chelega, admirablement douée de cette sensibilité particulière qu'on nomme « médiumnité » dans les milieux occultistes.

Son mari, un réfugié russe, artiste peintre, subvenait, jusqu'à ses dernières années, aux besoins de la vie commune; Mme Chelega s'adonnait à des œuvres de solidarité sociale et l'idée ne lui était jamais venue d'apprendre à tenir en main la palette aux multiples couleurs.

Le chef de famille mourut subitement, en laissant sa femme dans le dénuement le plus complet. Malgré l'aide qui lui vint d'amis dévoués, la veuve, trop fière pour se résigner à vivre aux dépens de la collectivité, dépensa son énergie à chercher l'emploi de ses facultés intellectuelles : ce fut en vain! Ses protecteurs ne purent lui découvrir nul travail, nulle situation. La fatalité s'acharnait sur elle et la misère grandissait sans cesse au pauvre logis.

Un jour, elle songea à s'affranchir par le suicide. Ici nous entrons, semble-t-il, dans le domaine du merveilleux.

A l'heure de la résolution suprême, une commotion violente ébranla le cerveau de la désespérée. Une force inconnue la poussa à prendre palette et pinceaux laissés inactifs par la disparition de l'époux, et, sans notions de dessin ni de peinture, elle jeta des couleurs sur une toile.

Sa sensibilité, hyperesthésiée, lui fit peindre des êtres et des paysages visibles pour elle seule et tout à fait inconnus d'elle-même et de son entourage. Elle présenta des choses troublantes, des êtres d'un monde en dehors du nôtre; une intelligence qui s'emparait de tout son être dirigeait sa main pour exprimer un art, en quelque sorte extra-humain.

Cette peinture de visions, quelque étrange et curieuse qu'elle fût, ne lui apporta guère de soulagement matériel, mais la rattacha à la vie dont elle voulait s'évader : c'était sans doute là le but que se proposait la puissance subliminale qui agissait en

Il arriva, cependant, qu'un jour, tout moyen de subsister lui manqua.

Tout à coup, on frappe à sa porte, on entre; une inconnue se présente à Marya Chelega et lui dit : « Je sais, madame, que vous êtes peintre. Je désire que vous fassiez mon portrait et, comme vous n'êtes pas riche, permettez-moi de vous le payer d'avance. » Et sans que Mme Chelega eût le temps de répondre, la visiteuse lui remit cent cinquante francs.

L'interlocutrice de Marya était une bienfaitrice en quête de bonnes œuvres à accomplir. Elle avait appris la détresse de Mme Chelega et venait, d'une façon délicate, l'obliger à accepter un secours.

Marya Chelega est troublée. Elle pense au ridicule qui va s'attacher à elle si elle tente un essai malheureux. Comment s'y prendrait-elle pour faire un portrait ressemblant, quisqu'elle ignore les premières notions du dessin et que l'anatomie n'est pour elle qu'un mot scientifique sans écho dans son intellect?... Mais la faim l'aiguillonne et elle fera ce portrait!... L'instinct de la conservation lui dicte impérieusement de le faire!

— Eh bien, madame, c'est entendu, dit-elle. Je fais votre portrait. Commençons à l'instant, si vous le voulez bien.

Alors, Marya Chelega se transforme. Elle n'est plus le peintre visionnaire qu'elle a été jusque-là. Elle reproduit avec sérénité les traits de la personne placée devant elle. Elle ne tâtonne pas, sa main a la sûreté de touche d'un artiste expérimenté. Elle a l'intuition des couleurs et fait ses mélanges sans hésitation, arrivant toujours au ton vrai. Sa prodigieuse facilité à se servir des pinceaux, à trouver les nuances ne l'étonne pas : elle est dans son élément. Ce qui la surprend, c'est de n'avoir pas, à l'époque de sa prime jeunesse, eu la révélation d'un talent qui lui eût ouvert un glorieux avenir.

En quelques séances, le portrait est achevé : la ressemblance est parfaite, la physionomie vivante.

Ce tableau fait sensation; on lui en commande d'autres. La faim est conjurée et Marya Chelega, classée portraitiste, ne peint plus ses visions.

M. Friedricks Kampfer, qui habite 48, Friedrichstrasse, à Berlin, écrit dans la *Zeitschift für Spiritismus* de Cologne, un article pour signaler un autre médium peintre. C'est une demoiselle Frida Gentes, âgée de 30 ans, habitant l'un des faubourgs de Berlin. Comme il arrive presque toujours dans le dessin et la peinture automatique, les pastels qu'exécute cette dame ont une tendance à rappeler l'art oriental, et généralement représentent des sujets empruntés au règne végétal : plantes, floraisons arborescentes, fleurs détachées, feuilles, racines, etc., etc., le tout, paraît-il, reproduit avec un charme délicat et exquis.

Les premières manifestations médianimiques remontent au mois de janvier de l'année dernière, et se révélèrent subitement, un jour que le médium était occupé à faire de la correspondance. A sa grande surprise, et au grand étonnement des siens, sa main s'arrêta, au courant de la plume, et après avoir automatiquement tracé une barre, le médium se mit à esquisser un petit dessin qui prit corps, absolument

en dehors de toute intervention de sa volonté propre. Le même fait se renouvela le lendemain et les jours suivants ; à telles enseignes qu'une série de dessins fut automatiquement obtenue dans les mêmes conditions. Ce n'est que par la suite que le médium fit usage de couleurs, en employant également des feuilles de papier d'un format plus grand. Un grand nombre de peintures fut obtenu à partir de ce moment.

Frida prétend agir sous la tutelle et direction d'un esprit-guide dont le nom : Conrad von Ramsavi, ou les initiales C. v. R., sont apposés sur les tableaux exécutés.

Il s'était déjà manifesté soit par la bouche, soit par l'écriture du médium, avec la particularité remarquable que ces manifestations se produisaient pendant la trance inconsciente, accompagnée d'une curieuse contracture du bras gauche, dans l'attitude couchée, le bras maintenu avec tous les caractères de la finité cataleptique, à la hauteur de la gorge, pendant toute la durée de la séance médianimique.

Nous n'insisterons pas sur les phénomènes d'écriture automatique que présente Mlle Gentes, nous limitant à choisir, entre plusieurs autres, le fait suivant de clairvoyance : :

Un jour que Mlle Gentes se trouvait de passage à Stettin, et au moment où elle pénétrait dans une maison qui lui était inconnue auparavant, la vision d'un cercueil ornementé vint la frapper, pendant qu'elle entendit clairement retentir à son oreille : « Anna, poitrinaire ! » Or, c'était bien dans cette même chambre, qu'un an auparavant, l'on avait procédé à la mise en bière d'une demoiselle Anna, morte de la tuberculose. Ces détails précis furent donnés par la mère de la défunte qui habitait encore la maison en question.



Vu au jour.



Cliché de l'*Idéale Revue*

Vu dans l'obscurité.

Le Tableau mystérieux de Londres

Les journaux et les revues de différents pays ayant fait dernièrement une grande réclame au tableau : *L'Ombre de la Croix*, qui est exposé depuis quelque temps déjà aux Galeries Doré de New Bond Street, à Londres, nous en dirons quelques mots à notre tour, ne fût-ce que pour montrer que les fumisteries

ne sont pas une spécialité exclusive du médiumnisme, mais se trouvent aussi, à chaque pas, dans les autres croyances. Voici donc l'habile annonce distribuée par le syndicat qui expose le tableau :

L'extraordinaire tableau peint par un jeune artiste canadien (Henry Ault) a soulevé le plus vif intérêt et la plus grande curiosité, depuis quelques années, durant son exposition dans les principales villes du Canada et des Etats-Unis. Vu à la lumière du jour, ou à une lumière artificielle, il représente le Sauveur, marchant dans le désert, à peu de distance de la mer Morte. Mais ce qui déroute dans ce tableau, c'est qu'on peut le voir aussi dans l'obscurité, grâce à sa propre lumière. Dans une chambre entièrement obscure, la personne du Christ dans ce tableau ressort sur un fond lumineux, et derrière ce fond se détache l'ombre d'une croix, une croix non seulement invisible à la lumière du jour, mais dont on ne peut apercevoir aucune trace autrement que dans l'obscurité.

Des savants, des chimistes, de l'autre côté de l'Atlantique, ont examiné attentivement le tableau sans pouvoir donner aucune explication satisfaisante de ces propriétés. Quelques-uns ont cherché à se rendre compte des différents aspects que présente cette toile, en soupçonnant la présence de radium, phosphore, ou quelque autre substance chimique lumineuse, mais cette solution même du problème n'explique pas le fait que la luminosité ou la phosphorescence du tableau, vu dans l'obscurité, ne soit ni uniforme ni monochrome, la lumière variant d'intensité alors que les couleurs sont différentes ; celle du ciel, par exemple, est très distincte de la couleur du sol.

Il est à remarquer que le syndicat qui exploite ce tableau se garde bien de citer les éminents savants et chimistes qui l'auraient examiné et en auraient trouvé inexplicable la phosphorescence. Quant à ce que le prospectus ci-dessus dit de la variation de la lumière dans les différentes parties du tableau, il n'y a en cela absolument rien qui puisse rebuter un chimiste même d'une médiocre habileté.

Le procès contre un médium de Chicago.

Un jugement qui vient d'être prononcé par la Cour d'Appel de l'Illinois retiendra sans doute l'attention des personnes qui s'intéressent à l'exercice et à l'étude de la médiumnité, dans les autres pays.

Il s'agisait du pourvoi présenté par un médium, Mr James Payne, poursuivi pour avoir reçu un dollar en payement d'une consultation spirite, et condamné pour ce fait à une amende, par la Cour Municipale de Chicago, qui se basait sur les articles 2 et 3 d'une ordonnance approuvée par le Conseil Municipal de Chicago, à la date du 16 décembre 1907. Voici les deux articles en question :

ART. 2. — Toute personne qui recevra de l'argent ou un objet quelconque d'une autre personne, grâce à des pratiques frauduleuses, au nom ou au moyen de médiumnité spirite, chiromancie, cartomancie, astrologie, voyance ou une autre science fallacieuse semblable, ou en disant autrement la bonne aventure, sera considérée coupable, après preuve faite, et condamnée à une amende de 25 dollars au minimum, et 100 dollars au maximum, pour chaque délit.

ART. 3. — Toute personne qui tiendra une réunion ou séance publique ou privée d'un genre quelconque au nom du spiritualisme ou d'un autre culte religieux quelconque, et pratiquera ainsi ou permettra qu'on pratique une fraude ou une tromperie quelconque, sera condamnée à une amende de 25 dollars au minimum et de 100 dollars au maximum pour chaque délit.

Le juge Baker fit connaître son opinion à la Cour.

« Le Spiritualisme, dit-il, peut être défini comme une croyance au pouvoir de certains esprits de défunts de communiquer avec les vivants au moyen de médiums. Cette croyance est propre à un grand nombre de personnes dans ce pays et dans d'autres.

« Nous ne pensons pas que le Conseil Municipal de Chicago, par l'article 2 de l'ordonnance dont il s'agit, ait voulu proclamer que cette croyance n'est pas fondée, et ait voulu punir d'une amende le médium qui prétend pouvoir se mettre en rapport avec les esprits des morts. Nous ne pensons pas non plus que par l'article 3 de l'ordonnance, le Conseil ait voulu considérer comme un délit punissable par une amende toute réunion tenue au nom du spiritisme, dans laquelle un prétendu médium affirme se mettre en rapport avec les esprits des morts. On a souvent découvert et dénoncé des fraudes concernant de prétendues communications des esprits des trépassés ; les spirites eux-mêmes les dénoncèrent souvent. Un exposé des fraudes typiques de ce genre se trouve dans les *Lumières et les Ombres du Spiritisme* de D. D. Home.

« Pour ce qui se rapporte au spiritualisme, le but de l'article 2 est, à notre avis, de faire considérer comme un délit le fait d'obtenir de l'argent ou des objets par des pratiques *frauduleuses* au nom du médiumnisme spirite ; et l'objet de l'article 3 est de faire considérer comme délit une séance tenue au nom du spiritisme, et dans laquelle la fraude et la tromperie sont pratiquées ou permises.

« La seule charge faite contre l'imputé, à l'appui de l'affirmation que celui-ci aurait employé des moyens frauduleux, ou qu'il aurait pratiqué ou permis une fraude, est basée sur le fait qu'il prétendait se mettre en rapport avec des esprits de décédés. Ceci n'est pas suffisant, à notre avis, pour charger l'imputé de la violation de l'un ou de l'autre article de l'ordonnance ».

L'accusé fut donc acquitté par la Cour d'Appel de l'Illinois.

Une manifestation de spirites mexicains en l'honneur de Madero

On se rappellera qu'au moment de la récente révolution du Mexique, on avait dit que le leader des insurgés, M. Francisco J. Madero, était spirite; dans certaines entrevues que leur prirent des journalistes américains et français, le président Porfirio Diaz et quelques-uns de ses ministres avaient justement appuyé sur cette circonstance pour affirmer que Madero était un visionnaire dont la campagne ne présentait par conséquent aucune probabilité de succès. Il est tout naturel qu'après le triomphe de la révolution, les spirites, si nombreux au Mexique, se soient en très grande partie réjouis de la victoire d'un des leurs, et nous trouvons à ce sujet dans l'*Hélios*, la revue qui vient de succéder au *Siglo Espirita* de Mexico, la notice suivante que nous reproduisons ici à cause de sa curiosité :

Le 17 du mois courant (juin) conformément à ce qui avait été décidé en des séances antérieures, la Commission permanente (de l'Œuvre des Congrès Spirites) au complet, avec une délégation de la Société Spirite féminine, se dirigea vers la maison de M. Francisco J. Madero, notre distingué frère en croyances. Les deux représentances furent reçues avec beaucoup d'empressement par notre éminent frère et par son aimable femme dans le grand salon de sa maison de la rue de Berlin. Alors le Président de la Commission, M. l'ingénieur Don Carlos Herrara y Lopes, prononça un discours en saluant M. Madero, et en lui annonçant que la Commission, appréciant ses mérites comme spirite, l'avait nommé son président honoraire. Mmes Doña Lucinda veuve Martinez, présidente de la Société féminine, et Doña Carolina Mucharraz, prirent ensuite la parole; après quoi Don Antonio Becerra y Castro, directeur de cette Revue l'*Hélios*, lut quelques vers que nous qualifierions d'admirables si nous ne craignions de blesser sa modestie.

M. Madero remercia avec des paroles bien senties et éloquentes de l'honneur qu'on lui faisait, et déclara que son amour pour notre sublime philosophie était la cause de bien de ses actions qui avaient été admirées et dont un grand nombre de personnes ne parvenaient pas à comprendre le mobile.

La Société Spirite féminine remit ensuite à M. Madero un diplôme artistique et une magnifique corbeille de fleurs.

Lorsque M. Madero sortit de chez lui en automobile, il fut acclamé par les spirites qui faisaient haie des deux côtés de la rue, et il montra son contentement de cette preuve d'affection en s'inclinant et en saluant aimablement la foule.

La mort du professeur Manuel Sanz Benito

L'un des culteurs les plus distingués des sciences psychiques en Espagne, M. Manuel Sanz Benito, vient de mourir. Né dans une famille très humble, il parvint par son talent, très jeune encore, à occuper la chaire de Psychologie et Logique à l'Institut Provincial de Lugo, d'où il passa à l'Université de Valladolid. Il obtint ensuite par concours la chaire de Métaphysique de l'Université de Barcelone, d'où il passa enfin à l'Université de Madrid comme professeur de Psychologie et Logique.



Professeur Manuel Sanz Benito.

En 1830, il publia un livre intitulé *La Science Spirite*. Au Congrès International Spirite de Barcelone, en 1888, il prononça un discours pour prouver la suprématie des doctrines spirites.

Dès sa première jeunesse, il se fit remarquer comme orateur politique et comme journaliste; il appartenait au parti républicain.

Quelques paroles du Prof. Luciani

L'éminent professeur Louis Luciani, qui occupe la chaire de physiologie à l'Université de Rome, a publié dernièrement un ouvrage sur la *Fisiologia dell' Uomo*. Au chapitre XV, intitulé *L'Age de la vie et la mort*, l'illustre savant, après avoir repro-

duit la description de la mort de Frédéric Myers, qui s'est produite à Rome le 17 janvier 1901, telle qu'elle a été racontée par les professeurs William James et O. Lodge, en faisant remarquer l'influence hautement bienfaisante de la croyance à l'immortalité de l'âme, conclut par ces mots :

Pour nous assurer l'*eutanasie idéale*, il suffit de se convaincre que par le *matérialisme*, il est impossible de se rendre compte d'une façon quelconque des problèmes mondiaux ou humains les plus élevés ; il suffit de la foi dans la *philosophie*, disons même dans l'*hypothèse spiritualiste*, ou même idéaliste, pour apprécier justement la valeur de la vie, et pour regarder la mort en face, sinon avec le sourire sur les lèvres, au moins avec une résignation si sereine et avec une confiance pleine d'espoir.

LES NOUVEAUX LIVRES

EMILE BOIRAC : **L'Etude scientifique du Spiritisme.** — (Henri Durville, éd., Paris, 23, rue Saint-Merri, 1 fr.)

Cette monographie a été lue par M. Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, correspondant de l'Institut, au récent Congrès Psychique de Paris. Elle débute par une utile et limpide dissertation sur les mots *spirites, spiritisme, etc.*, auxquels il importe d'attacher une signification précise et bien déterminée, si on veut parvenir à s'entendre, et auxquels l'auteur propose même d'ajouter le terme *spiritoïdes*, pour désigner les faits qui ont *l'apparence*, illusoire ou véridique, d'être spirites, et (moins utilement) le terme *spiritistes*, pour désigner, en somme, des chercheurs qu'on appelle aujourd'hui « psychistes ».

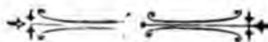
M. Boirac soutient ensuite qu'il serait désirable d'étudier les faits médiumniques, sans nous préoccuper de leur explication spirite ou antispirite. Nous nous rappelons que, lorsque l'éminent philosophe résuma sa communication au Congrès de Psychisme, nous lui fîmes observer que, s'il s'agit des phénomènes intellectuels, il faut bien s'occuper de l'hypothèse spirite, car c'est là le sujet même de la recherche : établir l'identité des « personnalités » médiumniques qui se manifestent. Mais l'idée de M. Boirac apparaît plus nettement à la lecture de sa communication complète, surtout quand l'auteur dit : « Il n'y a pas « de *doctrines* dans les recherches de cet ordre : il « n'y a que des *hypothèses* qu'on admet provisoire- « ment, à l'essai, pour voir dans quelle mesure elles « permettent de s'orienter dans le dédale des phéno- « mènes et d'y avancer dans le sens des découvertes « fécondes et des applications utiles. C'est seulement « à ce titre que le savant peut envisager l'hypothèse « des esprits, parallèlement avec toutes autres hypo- « thèses, si l'observation des faits le lui suggère, et « sans jamais lui attribuer aucune valeur définitive et « absolue. »

Paroles qui résument admirablement la question, et que tout chercheur ne devrait jamais perdre de vue dans ses expériences. — C. V.

KHÔDJA OMER HALEBY : **El Ktab**, ou **le Livre des choses connues et cachées**, traduction du Dr Paul de Regla. — (Paris, G. A. Mann, éditeur, 15, rue du Louvre.)

Ce qui fait l'originalité de ce gros volume, c'est d'abord que nous connaissons fort peu la philosophie et la médecine arabes ; et cet ouvrage nous permet, par conséquent, de pénétrer un peu dans un monde intellectuel, qui est à peu près *occulte* pour nous. M. le Dr P. de Regla, connu surtout pour ses études dans le domaine du magnétisme, l'hypnotisme et, en outre, ce qu'il a été convenu d'appeler « l'occultisme », a une estime très haute pour le Khôdja Omer Haleby, auteur de cet ouvrage, et il le considère comme un initié des plus élevés, à qui a certainement profité son ignorance des préjudices de la Science occidentale. C'est dire que nos lecteurs, en très grande partie imbus de ces « erreurs » occidentales, ne pourront qu'apprécier d'une façon très différente cet ouvrage ; mais tous y trouveront sans doute des idées originales, des observations très spéciales, parmi lesquelles on peut glaner avec fruit.

La Préface, les Notes et l'Appendice que le Dr de Regla a joints à cet ouvrage augmentent sa valeur.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant* : MOUTY.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Septembre 1911 | Nos 17 et 18

CAMILLE FLAMMARION

Prévisions personnelles de morts et de guérisons

PONCTUELLEMENT RÉALISÉES

Puisque nous vivons encore en pleine ignorance sur l'étendue de nos facultés psychiques, il est de notre devoir d'observer avec soin et sans aucun parti pris tous les faits qui peuvent apporter des documents précis à l'analyse et à la connaissance de ces facultés.

Mme Frondoni-Lacombe, de Lisbonne, m'a signalé récemment le cas fort extraordinaire et absolument authentique que voici, constaté par elle-même :

Cher Maître et ami,

Ici, à Lisbonne, à l'hôpital Saint-Louis-des-Français, une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, sœur Marie Souchon, se sentait fort souffrante de l'estomac et dans un grand état de prostration. La supérieure fit venir le médecin, le docteur Beira. Celui-ci trouva la sœur très mal et comme il était religieux convaincu, il crut de son devoir de conseiller à la supérieure de faire administrer cette sœur au plus vite, car sa maladie était mortelle et d'un moment à l'autre une crise pouvait l'emporter.

La supérieure fit connaître à la sœur Marie l'opinion du médecin et son confesseur le père Fragues arriva sans retard. Il lui donna dès le lendemain les derniers sacrements. C'était un lundi.

La malade, très résignée, après avoir été administrée, pria ses compagnes de ne pas se tourmenter si vite et de dormir tranquilles, car, affirma-t-elle, elle ne devait mourir que le samedi suivant.

— Comment le savez-vous ? lui demanda la supérieure.

— Par la sainte Vierge, répondit la sœur Marie. Elle vient de m'apparaître et de me le dire. Toute ma vie je lui ai exprimé mon désir de mourir un samedi, le jour qui lui est consacré.

La supérieure crut à une hallucination.

Le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi jusqu'à 6 heures du soir, aucune aggravation de la maladie n'annonçait la fin prochaine.

— C'est singulier, disait la sœur. Il est déjà si tard et la sainte Vierge n'est pas encore venue me prendre ; elle me l'a pourtant bien promis.

— Oh ! — dit la supérieure, — la sainte Vierge n'a pu aujourd'hui s'occuper de vous, il y en a tant qui l'implorent !

Mais tout d'un coup la malade s'écria :

— Non, non, la mort vient, tâtez mes pieds, ils sont glacés... Oui, je meurs jusqu'à la taille, je suis morte. Un christ... vite... une sainte vierge. Priez... priez...

Et elle meurt.

Voilà un fait assurément curieux. Nous pouvons penser que l'idée de la mourante a joué un rôle capital et a suffi pour amener la mort à heure fixe. La certitude prémonitoire n'en est pas moins frappante. Savoir le lundi que l'on mourra le samedi, c'est quelque chose qui sort des attributs de la matière et de la mécanique biologique. La mère de Jésus-Christ n'est pour rien dans cette affaire ; mais l'esprit de la religieuse y est pour quelque chose ; convaincue que la sainte Vierge l'entendait, l'exauçait, cette bonne religieuse s'est conservée vivante jusqu'au samedi, par auto-suggestion. C'est là un fait psychique digne d'attention.

Ce cas n'est pas unique.

Dans son ouvrage : *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues*, le Dr W. C. de Sermyn rapporte le fait suivant, observé également par lui-même dans sa longue carrière médicale.

Jean Vitalis était un homme robuste, gros, sanguin, marié, sans enfants, jouissant d'une parfaite santé. Il devait avoir trente-neuf ans lorsqu'il fut subitement pris d'une fièvre violente et de douleurs articulaires. J'étais son médecin et lorsque je le vis les symptômes qu'il présentait étaient ceux d'un rhumatisme articulaire aigu.

Le traitement actuel de cette maladie par les salicylates n'était pas alors connu, car le fait que je raconte doit remonter bien au delà de trente-cinq ans. Nous traitions alors le rhumatisme articulaire aigu par la quinine, l'opium, le nitrate de potasse, le colchique, les boissons diurétiques, etc., etc. Le mal traînait pendant six à sept semaines et se terminait le

plus souvent par la guérison. Quelquefois cependant la mort survenait à la suite de complications cardiaques ou cérébrales.

Je fus surpris, le matin du seizième jour, de trouver Jean Vitalis tout habillé, assis sur son lit, souriant, ayant les pieds et les mains entièrement dégagés, et ne présentant plus la moindre fièvre.

Je l'avais laissé la veille dans un triste état. Les articulations de l'épaule, du coude, des mains, du genou, des pieds étaient tuméfiées et douloureuses. Il avait une forte fièvre et je ne pouvais jamais prévoir que j'allais le trouver aussi frais et dispos.

D'une façon très calme, il me dit qu'il attribuait sa guérison subite à une vision qu'il avait eue pendant la nuit. Il prétendait que son père, mort depuis quelques années, lui était apparu.

Voici à peu près, ce qu'il me dit :

— Mon père est venu me visiter cette nuit. Il est entré dans ma chambre par cette fenêtre qui donne sur le jardin. Il m'a d'abord bien regardé de loin, puis il s'est approché de moi, m'a touché un peu partout pour enlever mes douleurs et ma fièvre, ensuite il m'a annoncé que j'allais mourir ce soir, à neuf heures précises. Au moment de son départ il a ajouté qu'il espérait que j'allais me préparer à cette mort, comme un bon catholique. J'ai fait appeler mon confesseur qui arrivera bientôt ; je vais me confesser et communier ; ensuite, je me ferai mettre l'extrême-onction. Je vous remercie beaucoup pour les soins que vous m'avez donnés, ma mort ne sera pas causée par un manque quelconque de votre part. C'est mon père qui la désire ; il a sans doute besoin de moi, il reviendra me prendre à neuf heures, ce soir.

Tout cela était dit d'une façon très calme, avec un visage souriant, et une réelle expression de contentement et de bonheur rayonnait sur ses traits.

— Vous avez eu un rêve, une hallucination, lui dis-je, et je m'étonne que vous y ajoutiez foi.

— Non, non, me dit-il, j'étais parfaitement éveillé, ce n'était pas un rêve. Mon père est vraiment venu je l'ai bien vu, je l'ai bien entendu, il avait l'air bien vivant.

— Mais, cette prédiction de votre mort à heure fixe, vous n'y croyez pas sans doute, puisque vous voilà guéri ?

— Mon père ne peut pas m'avoir trompé. J'ai la certitude que je vais mourir ce soir à l'heure qu'il m'a indiquée.

Son pouls était plein, calme, régulier, sa température normale. Rien n'indiquait que j'étais en présence d'un malade gravement atteint.

Cependant je prévins la famille que des morts survenaient parfois dans les cas de rhumatisme cérébral, et le Dr R., un vieux et excellent praticien fut appelé en consultation.

Le docteur R. dit devant le malade toutes sortes de plaisanteries au sujet de son hallucination et de sa mort prochaine ; mais à part, devant la famille réunie, il dit que le cerveau était atteint, et que, dans ce cas, le pronostic était grave.

— Le calme du malade, ajouta-t-il, est bizarre, et insolite. Sa croyance à l'objectivité de sa vision et à sa mort prochaine est surprenante. Ordinairement on a peur de la mort, lui n'a pas l'air de s'en soucier, au contraire il paraît heureux et content de mourir. Cependant, je puis vous assurer qu'il n'a pas l'air d'un homme qui va mourir ce soir ; quant à fixer d'avance le moment de sa mort, c'est de la farce.

Je revins vers midi voir mon malade qui m'intéressait vivement. Je le trouvai debout, se promenant de long en large dans sa chambre à coucher, et cela d'un pas ferme, sans le moindre signe de faiblesse ou de douleur.

— Ah ! me dit-il, je vous attendais. Maintenant que je me suis confessé et que j'ai communié, puis-je manger quelque chose ? J'ai une faim atroce, mais je ne voulais rien prendre sans votre permission.

Comme il n'avait pas la moindre fèvre et qu'il présentait toutes les apparences d'un homme en parfaite santé, je lui permis de manger un bifteck aux pommes.

Je revins vers huit heures du soir. Je voulais être auprès du malade pour voir ce qu'il allait faire lorsque les neuf heures seraient venues.

Il était toujours gai ; il prenait part à la conversation avec entrain et raisonnablement. Tous les membres de sa famille se trouvaient rassemblés dans sa chambre. On causait, on riait. Son confesseur, qui se trouvait là, me dit qu'il avait dû céder aux instances réitérées du malade, et qu'il venait de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction.

— Je ne voulais pas le contrarier, ajouta-t-il, il insistait tellement ; du reste, c'est un sacrement que l'on peut administrer plusieurs fois.

Il y avait une pendule dans la chambre et Jean, que je ne perdais pas de vue, y jetait de temps en temps des regards anxieux.

Lorsque la pendule vint à marquer neuf heures moins une minute, et pendant que l'on continuait à rire et à causer, il se leva du sofa sur lequel il était assis et dit tranquillement :

— L'heure est venue.

Il embrassa sa femme, ses frères, ses sœurs, puis il sauta sur son lit avec beaucoup d'agilité. Il s'y assit, arrangea les coussins, puis, comme un acteur qui salue le public, il courba plusieurs fois la tête, en disant : « Adieu, adieu ! » s'étendit sans se hâter et ne bougea plus.

Je m'approchai lentement de lui, persuadé qu'il simulait la mort. A ma grande surprise, il était mort, sans angoisse, sans râle, sans un soupir, il était mort d'une mort que je n'ai jamais vue.

On a d'abord espéré que ce n'était qu'une syncope prolongée, une catalepsie ; l'enterrement a été longtemps différé, mais il a fallu se rendre à l'évidence devant la rigidité cadavérique et les signes de décomposition qui s'ensuivirent.

Ce cas rapporté par le savant praticien, après une longue expérience physiologique, est encore plus curieux que le premier. Selon toute probabilité, le père du sujet n'est pas venu réellement le prévenir

de sa fin prochaine (pas plus que la vierge Marie dans le cas précédent), car il suffit qu'il l'ait cru, qu'il en ait eu l'impression subjective, pour en avoir été convaincu. Auto-suggestion également. Mais la prémonition de l'heure de sa mort n'en constitue pas moins un fait véritablement extraordinaire et stupéfiant, surtout avec cet air de satisfaction, de certitude, et de parfaite simplicité. Dérangement cérébral, dirait-on? C'est possible, mais ce n'est pas là une explication complète. Quelle espèce de dérangement, et comment? Cette explication aurait besoin d'être « expliquée » elle-même. Il y a là une manifestation de facultés psychiques inconnues.

L'ouvrage du Dr de Sermyn contient plusieurs autres cas analogues.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la prévision si exacte et si précise d'un événement à venir. Lors même que ce serait la conviction de mourir qui aurait amené l'événement, il faudrait encore savoir comment il a eu cette conviction, comment il a vu son état de santé et son délabrement final.

Dans un Mémoire scientifique publié il y a près de cent ans, à Paris (1), j'ai trouvé une relation authentique du même ordre, quoiqu'il ne s'agisse pas de mort, mais, au contraire, de guérison. Ce cas n'est pas moins remarquable que les deux précédents, et plus encore peut-être.

Il s'agit d'une jeune et belle Allemande de dix-sept ans, que l'auteur présente dans les termes suivants :

« Elle est belle, bien faite, et parait jouir d'une santé parfaite; sa vigueur et les couleurs brillantes de son teint ne la laissant soupçonner d'aucune disposition à la maladie. Les charmes de son caractère nous engagèrent bientôt à l'adopter dans la famille et à la traiter comme une fille chérie. »

C'était en 1810. Dans l'été de 1811 « elle fut tout à coup attaquée de spasmes convulsifs. Ces spasmes la frappèrent si soudainement que souvent elle avait à peine le temps de se jeter sur un lit, et quelquefois mieux elle ne l'avait pas. Leur durée, pendant laquelle elle jetait de grands cris et s'arrachait les cheveux, était inégale, et allait depuis dix minutes jusqu'à six et même huit heures. Elle avait alors aussi de longs évanouissements pendant lesquels son corps était absolument raide, ses yeux étaient ouverts et fixes, la pupille très dilatée. Bientôt, elle commença à parler durant ces évanouissements, se croyant ordinairement transportée dans le ciel, s'entretenant avec Dieu, les anges, les âmes séparées de leurs corps, s'exprimant en beaux vers iambiques... »

(1) Histoire de la guérison d'une jeune personne par le magnétisme animal, produit par la nature elle-même, par un témoin oculaire de ce phénomène extraordinaire ; traduit de l'allemand du Baron Frédéric-Charles De STROMBECK, Paris. 1814.

Elle passait ainsi en deux, trois et quatre états différents, étrangers l'un à l'autre, comme dans le cas, bien étudié depuis, de Félida et des diverses désagrégations mentales.

Cette étrange maladie ne fit qu'empirer en 1812. Ses époques mensuelles furent troublées, arrêtées. Les médecins lui ordonnèrent des sangsues, des bains de plantes, du petit lait, de l'émétique. Mais suivons d'un peu plus près cette singulière histoire :

Le soir du 4 janvier 1813 (c'était un lundi, à dix heures) elle éprouva une contrariété assez forte. Les suites en furent que vers dix heures et demie, étant entièrement habillée, à table avec nous, elle tomba tout à coup dans l'état n° 2 et ses discours tenaient du délire. On la déshabilla, on la mit au lit, et l'on espérait la voir debout le lendemain matin à l'heure accoutumée ; loin que cela arrivât, le lendemain (mardi 5 janvier), à huit heures, elle se trouva dans l'état d'évanouissement ci-dessus décrit, dans lequel elle semblait en bonne santé et profondément endormie, sans pouvoir être réveillée. Vers midi, elle se leva, mangea avec nous, et, en sortant de table, retomba dans son évanouissement. L'après-midi, ces évanouissements, le délire et l'état naturel se succédèrent tour à tour.

Elle soupa avec nous, mais s'évanouit encore après le repas. On ne la mit au lit qu'avec peine, et dans un sommeil pareil à celui de l'ivresse. Le 6 janvier (mercredi) se passa de la même manière. Ce même jour, elle fut mise au lit dans un état de sommeil semblable à celui de la veille.

Nous croyions tous fermement que le lendemain matin (jeudi 7 janvier) elle se lèverait parfaitement guérie, car dans les derniers temps les attaques de son mal n'avaient pas coutume de durer plus de trois jours ; mais nous nous vîmes dans l'erreur, ce jour elle fut hors d'état de se lever. La matinée se passa entre le délire et les évanouissements, avec quelques intervalles de santé. A midi, elle dîna avec nous, mais à la fin du repas, elle retomba dans un nouvel évanouissement. L'après-midi se passa encore entre des faiblesses et des moments de santé. Le soir, on invita une de ses amies à venir la distraire ; en la présence de cette demoiselle, elle tomba encore en plusieurs défaillances.

Elle était dans un semblable état lorsque tout à coup, à sept heures, elle commença à parler ; ma femme croit que ce fut par suite de la question « Quand elle serait guérie » qui échappa à l'une des personnes présentes. Elle était alors couchée sur le sofa, les yeux fermés, déclamant avec une sorte de pathos, et j'observerai ici que dans la suite et dans le même état, elle conserva toujours le même ton. Elle dit :

— Il vient de m'être découvert de quelle manière je puis être entièrement guérie de ma maladie. Cependant, je ne puis encore, avec certitude, indiquer les moyens... Il faut attendre jusqu'à demain... Je puis pourtant vous dire en ce moment ce qui suit : Je dormirai demain jusqu'à neuf heures. A mon ré-

veil je pourrai dire si à midi je me porterai bien ou non, et dans le cas où je ne serais pas guérie à midi, si je le serai le lundi ou mercredi prochain. Si je ne suis pas guérie demain à midi, il faut me traiter de la manière suivante : Immédiatement après midi, il faut me mettre huit sangsues aux joues, quatre de chaque côté, ou huit à chaque cuisse. Je paraîtrai si mal alors que l'on me croira près de mourir. On voudra me donner du musc, mais au nom de Dieu, qu'on ne le fasse pas (elle répéta cela dix fois d'un ton très affecté) ce serait ma mort. Il faudra me donner trois tasses de fort thé de camomille, dans l'état dans lequel je me trouverai après l'effet des sangsues. Si ces sangsues ne font rien, il faut, vingt-quatre heures après, me mettre un sinapisme sous la plante des pieds, et le laisser jusqu'à ce que je crie. Demain, l'après-midi, samedi et dimanche, je serai furieuse, je crierai, je battrai, je mordrai, il faudra que quatre personnes restent près de moi, et ne fassent point de bruit. Demain matin, avant qu'on mette les sangsues, lorsque je serai comme morte, il faut que quatre personnes me portent en haut, dans la chambre jaune, parce que j'y serai plus tranquille qu'en bas. En me transportant cependant, il faudra me couvrir de ma douillette et d'un manteau, car les crampes et la chaleur du lit m'auront mise en sueur, et je mourrais si je me refroidissais... Il est cependant possible que je n'aie pas besoin de sangsues. Je découvrirai cela demain matin, mais ce soir il faut envoyer chez Mme Webern (sage-femme qui mettait les sangsues aux malades), afin qu'elle soit demain ici, à midi, si cela est nécessaire. Demain, à huit heures précises, il faudra m'apporter du café, et je pourrai dire si je me lèverai à neuf heures, ou bien à midi, ou enfin si j'aurai besoin de sangsues.

D'abord, en entendant ce discours, souvent interrompu, nous pensâmes qu'elle délirait comme de coutume ; cependant, comme elle le répéta quatre ou cinq fois, nous nous témoignâmes réciproquement notre surprise de ce qu'elle paraissait d'elle-même résolue à souffrir des sangsues, dont elle avait toujours témoigné la plus grande horreur.

Enfin, comme elle répéta ces mêmes phrases encore une fois, je me rappelai le magnétisme et l'instinct des malades, dont le docteur Schmidt m'avait entretenu à Brunswick. Je pris donc une feuille de papier et j'écrivis au crayon ce qu'il faudrait faire le lendemain (vendredi) dans le cas où il serait nécessaire de lui poser des sangsues.

On lui demanda si elle savait quand elle sortirait de l'état où elle se trouvait dans ce moment.

Elle répondit :

— A huit heures trois quarts... je me mettrai à table, je mangerai comme à l'ordinaire, mais pendant le repas je tomberai dans un nouvel évanouissement ; alors, il faudra me frotter le front avec de l'eau de Cologne, et je reviendrai bientôt à moi. Il ne faut pas vous inquiéter.

Entre autres questions, je lui fis encore celle-ci :

Moi. — Comment se fait-il que vous demandiez vous-même, aujourd'hui, des sangsues, tandis qu'elles vous ont toujours inspiré tant d'horreur ?

Elle. — Une voix intérieure me dit, dans le sein, que cela est nécessaire, si demain, à midi, je ne suis pas guérie.

Moi. — Je suis persuadé que demain, lorsque Mme Webern sera ici, vous ne vous laisserez pas poser des sangsues.

Elle. — Je resterai parfaitement tranquille, croyez-moi. Ah ! que je suis contente, je recouvrerai entièrement ma santé. Cette nuit, je retomberai encore dans ce sommeil bienfaisant. Combien il est doux !... Il me guérit... Dieu me guérit... Je l'ai prié... à genoux dans mon lit... Il m'en a fait la promesse... « Tu recouvreras la santé » a-t-il dit... Ce sommeil ! combien il est doux !... Je le souhaite à tous les humains !... N'oubliez pas d'être demain auprès de mon lit, de me donner du café à huit heures précises ; à neuf heures, je vous dirai le reste ; peut-être me lèverai-je... car le sommeil m'a soulagée. Quel sommeil !... Ce n'en est point un ordinaire, mais un sommeil particulier. Pendant sa durée, une voix intérieure me parle dans le sein... là, dans le sein !... Elle me dit tout.

Il était huit heures trois quarts... Elle se frotta les yeux, bâilla et s'éveilla. Comme nous avions l'habitude de ne pas lui parler de ce qu'elle avait dit pendant son délire, nous fîmes encore de même ; nous lui dîmes seulement qu'elle avait dormi d'un sommeil bien doux. Elle parut très gaie, se crut entièrement guérie, et nous répondit :

— Demain matin, je serai encore mieux, et je vous servirai le café. Oui, je me sens beaucoup mieux.

Elle soupa avec nous, paraissant en parfaite santé ; à l'instant où neuf heures sonnèrent, elle tomba évanouie. Mon épouse lui frotta le front avec de l'eau de Cologne, et après environ dix minutes, elle reprit ses sens.

A dix heures, je me retirai dans ma chambre, après lui avoir souhaité une bonne nuit.

Les sangsues furent préparées pour le lendemain matin.

Il était environ dix heures un quart, lorsque mon épouse me fit dire de descendre, que Julie voulait me parler. Je descendis, je la trouvai assise, à table, auprès de mon épouse, ses yeux étaient ouverts, son regard était fixe. Lorsque j'entrai, elle me dit :

— Au nom de Dieu, que rien ne soit oublié demain matin. Je t'en prie, je t'en supplie.

Jamais elle ne m'avait tutoyé.

— N'oublie rien, il y va de ma vie !... Dieu veut me guérir... Les sangsues sont préparées... Mais Mme Webern ne viendra qu'à midi... A dix heures elle va à l'église... Que quatre personnes me portent dans la chambre jaune ; toi et H. (un valet) vous me prendrez par la tête, Louise et Caroline par les pieds... Que je ne me refroidisse pas, ce serait ma mort... Peut-être tout cela ne sera-t-il pas nécessaire... Je vous le dirai demain matin à neuf heures, si alors je ne suis pas levée. N'oubliez rien. Si les sangsues ne sont pas nécessaires, depuis neuf

heures jusqu'à onze heures, je serai violemment tourmentée par une agitation, des crampes et des convulsions les plus fortes. Le moment le plus dangereux sera entre onze heures et onze heures et demie ; à midi, tout aura cessé... Alors, je me lèverai. Il faudra que depuis midi jusqu'à une heure, je sois hors du lit ; qu'à une heure j'aille me promener... A huit heures du matin, il me faut du café.

MOI. — Dois-je écrire ce que vous dites?

ELLE. — Tu l'as déjà écrit.

MOI. — Où est-ce que j'ai écrit?

ELLE. — Dans le secrétaire de ton épouse, dans la chambre voisine.

MOI. — Combien cela tient-il de lignes?

ELLE. — Deux alinéas; le premier de seize lignes et demie, le second de quinze lignes et demie.

J'allai chercher le papier et comptai les lignes, et m'apercevant qu'elle avait dit la vérité, je fus saisi d'un frisson, comme si j'avais aperçu un spectre. Il me semblait être transporté dans un autre monde. Je me ressouvins alors parfaitement du peu que m'avait dit anciennement du magnétisme, mon ami, le Dr Cappel, à Gottingue. Je demandai donc à la malade :

— D'où savez-vous cela ?

ELLE. — Une voix intérieure me le dit là.

Elle m'indiquait son estomac.

MOI. — Faut-il que je fasse appeler le Dr Koler?

ELLE. — Non. Il est maintenant dix heures et demie. Il va bientôt se mettre au lit. Il ne viendrait peut-être pas avec plaisir. N'en parlons plus.

Nous dîmes encore plusieurs choses dont je ne me souviens point, mais dont la plus grande partie était une répétition de ce que je viens de rapporter.

Il me semble qu'il était à peu près onze heures, lorsqu'elle ajouta :

— Il faut que j'aille me coucher maintenant. Dieu me guérit par ce sommeil bienfaisant, j'en dormirai jusqu'à demain matin. Ma maladie a commencé par des cris et des convulsions, elle doit finir de même. Aucun médecin ne pourrait me secourir ; Dieu seul, qui m'envoie cela lui-même, parce que je l'en ai prié à genoux dans mon lit, Dieu seul peut me donner du secours, il m'en a promis. Ce secours, il me l'accorde par ce sommeil bienfaisant et réparateur dans lequel je suis aussi heureuse que si j'étais dans le ciel. Mais demain, n'oubliez rien, je vous en prie, je vous en supplie. Qu'à huit heures précises j'aie mon café dans mon lit, avec quatre cuillerées à thé de lait.

Elle fut portée en cet état dans son lit; elle était un peu raide, ses yeux étaient ouverts, fixes, et la pupille en était extraordinairement épanouie. Je doute fort qu'elle eût l'usage de la vue, cependant elle évitait avec soin ce qui se trouvait devant elle.

Il serait interminable de donner ici tous les détails de cette relation, qui d'ailleurs n'occupent pas moins de deux cents pages. Ce que je tiens à signaler, c'est que les jours suivants, le vendredi 8 janvier, samedi 9, dimanche 10, lundi 11 et mardi 12, la malade dirigea ses médecins, en indiquant exactement les heures et minutes de ses rechutes et tous les accidents qui lui arriveraient, en prescrivant ponctuellement les remèdes à employer et les soins à prendre, et en affirmant que *le mercredi 13 janvier à 5 heures précises, elle serait entièrement guérie*, CE QUI ARRIVA, après une crise de douleur physique et morale telle que M. et Mme de Strombeck, les médecins et les amis qui y assistaient, étaient convaincus que l'infortunée allait rendre l'âme.

Et cette guérison subite fut absolue. Le soir même, à sept heures, Julie assistait à un concert public, à neuf heures à une assemblée, veillant sans aucune fatigue jusqu'après minuit. La santé se continua.

Nous devons remarquer l'autosuggestion au sortir de laquelle les malades associent un être imaginaire à leur foi. Dans le premier cas, la vierge Marie, dans le second le père décédé, dans le troisième Dieu lui-même.

Certes, ce fait n'est pas moins caractéristique que les annonces de mort signalées au début de cet article, et plus encore peut-être. L'auteur de cette relation donne le nom de sommeil magnétique à cette situation anormale. Mais ce sont encore là des mots qui n'expliquent pas grand'chose. Et comment aussi expliquer les témoignages de vison sans le secours des yeux, celui de voir l'heure à la pendule d'un autre étage, de reconnaître un objet que l'on cache derrière sa tête, etc. Mais ne sortons pas de notre sujet qui est celui-ci : l'avenir peut être perçu d'avance.

L'auteur, dit à ce propos :

Je pense que des hommes sains tombent souvent dans un état magnétique au moment qui joint le sommeil au réveil. Dans ce court instant, ainsi que certains animaux, ils voient par instinct l'avenir. Moi-même, je suis tombé au moins deux fois dans cet état. La première fois ce fut il y a environ huit ans ; je croyais rêver ; dans mon songe je me trouvais à Bardorf, dans la maison de la famille Oyenhausen ; je crus entrer dans une cour entourée de bâtiments gothiques ; je montai un escalier, une foule d'enfants vint au-devant de moi; j'en pris un entre mes bras et l'embrassai; malheureusement le pied me glissa, je tombai, et l'enfant se fendit le crâne sur les marches de pierre. Je n'avais jamais été à Bardof, et je ne pensais nullement à y aller quoique je connusse la famille Oyenhausen. Le même jour, assez matin, je fis une visite à mon beau-frère, qui demeurait à Laningen, qui est à deux milles et demi de Brunswick, où j'habitais alors. A peine fus-je descendu de voiture que mon beau-frère me témoigna l'embarras où le jetait mon arrivée : il était invité à se rendre à Bardof (à deux milles et demi de Laningen) dans la famille Oyenhausen. Il me persuada de l'accompagner. Je reconnus les bâtiments gothiques, l'escalier, l'enfant — mais je me gardai bien de le toucher... La deuxième fois fut à peu près semblable à celle-ci.

Ce rêve prémonitoire est à joindre à ceux que j'ai publiés dans l'*Inconnu*. Nous devons en conclure que dans certains cas de sensitivité spéciale, les événements à venir ont été perçus d'avance.

CAMILLE FLAMMARION.

Nous croyons utile d'ajouter à l'article si intéressant de M. C. Flammarion trois autres cas du même ordre, qui ont paru dernièrement dans les Revues étrangères. Le premier est tiré de l'*Occult Review*, de Londres ; on y voit une frappante coïncidence entre un rêve prémonitoire et la prophétie d'un voyant, M. Cheiro. C'est malheureusement ce voyant professionnel lui-même qui raconte le fait, dont nous n'avons pas pu constater l'authenticité.

Les deux autres faits sont extraits de la *Filosofia della Scienza*, de Palerme, et sont au contraire appuyés par de bons témoignages. Un de ces cas offre cette intéressante particularité, que la mort prédite se produit d'une manière violente, et ne peut donc pas être attribuée à une auto-suggestion.

Vers la moitié de mon premier séjour à Boston, j'entrai en rapport avec une famille israélite qui, depuis une siècle déjà, occupait une des situations les plus élevées de la ville.

Ce fut d'abord le fils aîné qui vint me voir et je lui dis, entre autres choses, qu'il aurait perdu son père dans une année et qu'il devrait prendre, bien qu'il fût âgé de dix-huit ans seulement, la direction de la maison de son père.

Quelques jours après, c'est la mère qui vint me trouver — naturellement sans s'être fait connaître à moi. Ce que je lui dis s'adaptait à ce que j'avais dit à son fils, particulièrement qu'elle serait veuve dans un an.

Quelques jours après, je reçus une invitation à dîner chez eux, et j'y fis la connaissance du chef de la famille, homme robuste et sain de 58 ans environ, qui paraissait le dernier à devoir « mourir dans un an ».

Durant le dîner, on ne manqua pas de s'amuser à mes dépens au sujet de mes prédictions, mais après le repas je me retirai avec mon hôte dans une magnifique bibliothèque, et je fus surpris de constater qu'il était moins sceptique que les autres membres de sa famille au sujet de mes prédictions.

Pour ce qui se rapporte à ses idées religieuses, il était sous tous les rapports un Juif des Juifs. Pour lui, toute cérémonie avait une signification plus profonde que celle vulgairement connue, même par les prêtres de sa propre religion. Il connaissait la signification occulte de tout détail du cérémonial, et les empreintes de sa race dans la poussière des âges étaient pour lui des pages ouvertes dans lesquelles la Destinée, comme instrument du Créateur, avait écrit ses décrets.

Il avait vécu de façon à faire honneur à sa religion, et à faire respecter le nom de juif. Il avait fait des amis de ses ennemis et son nom signifiait dans les affaires tout ce qui est droit et supérieur à tout reproche.

C'est avec une souffrance dans sa voix qu'il parlait de la race trafiquante de juifs dégénérés qui avaient surgi comme des bâtards pour usurper la place et le nom de leurs pères, les grands Hébreux du passé. Pour lui, le « retour à Sion », c'était le retour de sa race à la vraie signification de leur propre religion — à la réédification de ce Temple dont les pierres devaient être le marbre blanc de leur vie — dont le service devait être le message de l'Esprit Divin à l'Humain. Et le Messie devait venir au Tabernacle « non bâti par des mains » et la sombre nuit de persécution devait cesser.

Alors, dans son enthousiasme, comme les rêves du passé et les visions du futur surgissaient dans son cerveau, il parut oublier que j'étais un étranger, et presque en murmurant il me confia le désir de sa vie : pouvoir visiter Jérusalem avant de mourir.

« J'ai renvoyé ce voyage d'une année à l'autre — dit-il — car, pris par les affaires comme je le suis, je ne pouvais pas les confier à une autre personne, mais l'étrange prédiction que vous avez faite à ma femme et à mon fils m'a fait une profonde impression, bien plus que vous ne pouvez le croire.

Maintenant, permettez-moi de vous raconter une étrange coïncidence. Il y a quelques années, j'ai rêvé que ma vie se terminerait le 4 août 1894, c'est-à-dire dans un an. J'avais complètement oublié cela, jusqu'au moment où j'entendis ma femme et mon fils plaisanter autour de votre prédiction, mais à ma manière de voir, c'est un autre avertissement pour moi de mettre ma maison en ordre — ce que je vais faire tout de suite. Je crois que ce que nous appelons notre « intelligence subconsciente » est en réalité *toute consciente* des actions de notre vie depuis le berceau jusqu'à la tombe, et que dans certaines circonstances, elle imprime sa connaissance sur notre cerveau conscient, d'où l'origine des pressentiments et des rêves qui souvent se réalisent.

« De la même façon, quand vous avez rencontré ma femme et mon fils l'intensité de votre volonté mit votre cerveau en communication avec leur intelligence subconsciente, ce qui vous permit de dire ce qui se rapporte à ma mort.

« En tout cas, bien que je sois disposé à rire de cela devant ma famille, je suis décidé à aller à Jérusalem avant le 4 août de cette année ».

L'année suivante, j'étais de retour à Londres, quand, un après-midi, mes trois amis de Boston vinrent me visiter. Ils étaient en route pour Jésuralem. « C'était — dirent-ils — un caprice de papa qu'il s'agissait de satisfaire ». Après avoir passé quelques jours à Londres, ils partirent pour le Continent. Le restant de l'histoire est mieux raconté par la lettre suivante du jeune Beyfus que par tout ce que je pourrais dire moi-même.

Jérusalem, 5 août.

Mon cher Cheiro,

Vous savez que père s'était mis en tête qu'il devait aller à Jérusalem avant le 4 du mois courant

étant convaincu qu'il serait mort à cette date. Or, après notre départ de Londres, ma mère et moi nous le persuadâmes de voyager dans le continent durant un mois environ, et quand nous arrivâmes en Palestine, nous passâmes quelque temps à visiter quelques endroits intéressants avant d'atteindre Jérusalem.

Comme ma mère et moi nous pensions tous les deux que l'idée de mon père concernant le 4 août était tout simplement une forme d'auto-suggestion, nous parvînmes facilement en voyageant dans ce pays (aidés par quelques jours de maladie que mon père fit à Jafa) à mettre en arrière l'almanach, de façon à lui faire croire que nous arrivions à Jérusalem le premier au lieu du 4 août.

Notre plan était de le tenir dans l'ignorance de ce changement de date jusqu'à ce que le 4 fut passé — après quoi nous pensions naturellement que tout se serait bien passé. Nous y réussîmes si bien que, lorsque notre caravane arriva ici, il dit avec joie : « Bon, j'ai encore quatre jours devant moi ! » Au lieu d'aller à l'hôtel, il préféra faire une promenade, et comme Rabbi X. était venu à notre rencontre, il commença à nous montrer les endroits intéressants qui nous entouraient de toutes parts.

Nous étions presque arrivés à l'hôtel, et ma mère et moi nous nous réjouissions en voyant que tout s'était passé comme nous le désirions, lorsque, mon père s'étant retourné pour voir une chose sur laquelle le Rabbi attirait son attention, il parut s'endormir, et tombant lourdement à terre, il donna de la tête sur la borne qui se trouvait à la porte même de l'hôtel.

Le cœur serré, nous le transportâmes à l'intérieur, et nous fîmes tout ce que l'on pouvait faire, mais il ne récupéra pas sa connaissance, et comme les derniers rayons du soleil couchant pénétraient par les fenêtres, il se tourna vers la lumière et expira. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, un instant avant la mort, sa main saisit un crayon que le médecin avait laissé sur la table, près du lit, et de ses doigts roidis il écrivit ces mots fatidiques : *4 août 1894*.

Vraiment, mon cher ami, « il y a plus de choses dans le Ciel et dans la Terre que nous n'en imaginons dans notre philosophie ».

Je suis trop bouleversé pour écrire une longue lettre.

Votre sincère ami,

David Beyfus

Marianopoli (Caltanissetta), 20 mai 1911.

Cher Docteur Calderone,

Lorsque j'eus le plaisir de vous connaître personnellement, en vous parlant du fait de prédiction de mort rapporté dans le numéro 2 de cette année de la Revue que vous dirigez, je fis allusion à un cas extraordinaire advenu dans cette commune et désigné par le peuple sous le nom de « Miracle de sainte Brigitte », car la conviction est répandue chez lui que les fidèles de la sainte obtiennent la grâce d'être, par Elle, prévenus de leur mort au moins trois jours auparavant, pour se préparer à bien mourir à l'égard de leur âme. Vous me chargeâtes alors de faire des recherches sur les détails du fait et de tâcher de les documenter de la meilleure manière possible pour que votre Revue fût à même de le publier.

Je m'en suis occupé, et je puis aujourd'hui vous écrire ce qui suit :

En octobre 1875, époque de brigandage, on aperçut dans les alentours de Marianopoli et précisément sur la route *Valle-Enferna* (Val-d'Enfer), avec des attitudes suspectes, un inconnu décemment vêtu Une certaine Carmela Guercio (encore vivante) qui fut la première à l'apercevoir, courut au village pour l'annoncer. Le maire d'alors, M. le baron Pietro Landolina di Rigilifi, envoya à l'endroit indiqué plusieurs gardes, détachés ici pour le service de la P. S., qui arrêtèrent l'homme et le conduisirent au village. D'après les indications fournies par lui et celles obtenues au moyen des Préfectures de Caltanissetta et de Girgenti, on put constater qu'il s'agissait d'un certain Rosario Casareto, natif d'une commune des Calabres, assistant au bureau du Génie civil de Girgenti, qui, à la suite de chagrins intimes, avait depuis quelques jours abandonné la maison conjugale, et, dans un état d'exaltation, errant dans les campagnes, était parvenu jusqu'ici.

En attendant les réponses nécessaires pour l'identifier et pourvoir à son cas, Casareto fut retenu dans une chambre de rez-de-chaussée contiguë à d'autres, où logeaient les gardes, et sous leur surveillance.

Il tenait toujours entre les lèvres un objet qu'il prétendait être une relique de sainte Brigitte, dont il se déclarait un fidèle, et dès le premier jour, il se prit à dire aux personnes qui l'approchaient pour causer avec lui, qu'il lui restait trois autres jours à vivre. Le lendemain, il eut l'occasion de répéter un grand nombre de fois qu'il lui en restait deux, et le jour suivant, qu'il n'en avait plus qu'un. Cette prophétie, sur le moment, souleva un sentiment de pitié chez tous ceux qui l'entendirent parler, et qui le crurent fou.

Après trois jours, enfin, on pourvut à son transport d'ici à Caltanissatta, pour être, ensuite, accompagné jusqu'à Girgenti.

A cette époque, la caserne des Carabiniers royaux n'avait pas encore été installée ici ; en sorte que le soin de l'accompagner fut confié à des gardes à cheval : Pietro Rasa et Salvatore Cali (tous deux morts aujourd'hui).

Au moment où ces gardes se présentèrent pour recevoir Casareto entre leurs mains, il s'écria : « Voici mes bourreaux ! » On le mit alors sur un cheval harnaché par le voiturier Salvatore Arnone (encore vivant) et tous, y compris Arnone, s'engagèrent sur la route muletière pour Caltanissetta, en passant le bois « Mimiani ».

Avant que les travaux de la grande galerie du chemin de fer l'eussent fait disparaître, il y avait

dans ce bois une source, dite « l'Amère », pour la distinguer de l'autre source dite « Canalotto », et dans cette source l'Amère, il y avait un abreuvoir, encore existant, bien que vide.

Le groupe s'y arrêta pour abreuver ses respectives montures, et, tandis que ce soin les occupait, le cheval de Casareto fait un écart et s'échappe en courant jusqu'à s'éloigner de quelques centaines de mètres. On ne connut jamais la véritable cause de l'écart et de la fuite de ce cheval. On supposa sur le moment que Casareto avait voulu fuir, et le garde Rasa courut derrière lui sur son cheval ; mais, à cause des accidents du terrain, ce cheval tomba avec son cavalier, et un coup du mousquet de ce dernier partit, qui atteignit Casareto et le tua net. Rasa fut condamné à quatre ans de prison, comme coupable d'avoir tué par excès de zèle.

Tel est le fait connu et raconté par la plupart des habitants d'ici.

J'ai eu de M. Salvatore Perrara, secrétaire de la Congrégation de Charité locale, la confirmation de tous les détails ci-dessus ; il ajouta qu'il se trouvait présent au moment où les gardes se présentèrent à Casareto, et entendit l'exclamation de ce dernier : « Voici mes bourreaux ! »

M. Ferrara était alors officier télégraphiste, et son bureau était situé dans la chambre au-desssus du local où l'on gardait Casareto, et, au moment de cette exclamation, il était accoudé au balcon qui se trouvait sur la porte de ce local.

J'ai interrogé aussi le voiturirer Arnone, et celui-ci, en me confirmant également le récit, ajouta un autre détail de non moindre importance, c'est-à-dire : « Lorsque, dans le voyage de Marianopoli à Caltanissetta, ils arrivèrent sur la route « Cardinale » (à 2 kilomètres environ avant d'arriver à l'abrevoir de la source « l'Amara », Casareto voulut descendre de cheval, s'agenouilla à terre, fit comme un acte de prière, puis il dit : « Il me reste encore vingt « minutes à vivre », et remonta à cheval.

J'ai pu obtenir de M. Ferrara un témoignage écrit que je joins à ma lettre pour être aussi publié ; je n'ai pu avoir le même résultat avec Arnone qui est analphabète.

En faisant des recherches sur le fait en question, j'appris un autre cas de « Miracle de sainte Brigitte » par M. Michele Giambra, professeur à l'école élémentaire d'ici.

Voici le fait :

Sa grand'mère paternelle, Mme Maria Rizzo, veuve Giambra, dans l'après-midi du 22 décembre 1871, prédisait à ses enfants et petits-enfants sa propre mort, qui serait arrivée très vite, en se servant de cette phrase : « Cette année, je vous ferai passer une mauvaise Noël ! »

Sa famille, la voyant en bonne santé, en rit et crut qu'elle plaisantait, mais elle répéta : « Vous verrez. » La prophétie se vérifia exactement, car elle mourut le soir du 24 décembre. J'ai pu constater la vérité de cette date moi-même sur les registres d'état-civil de la mairie.

M. Giambra, tout aussi gracieusement, m'a laissé par écrit la confirmation du fait, que je vous envoie ci-inclus.

Tels sont les faits. Que les compétents les discutent et les expliquent.

Veuillez agréer, etc.

SALVATORE RIZZO,
Secrétaire communal.

N. B. — Suivent les attestations autographes de M. SALVATORE FERRARA, secrétaire de la Congrégation de Charité, de l'instituteur communal et de M. MICHELE GIAMBRA, qui confirment le récit fidèle de notre correspondant, attestations que nous nous retenons de publier faute d'espace.

Colonel **ALBERT DE ROCHAS**

Les Radiations lumineuses du Corps humain

I

Les journaux américains ont consacré, il y a quelques semaines, deux articles à la prétendue découverte qui n'aurait pas, à leurs yeux, une importance moins grande que celle des rayons X.

Voici d'abord la traduction de ces deux articles :

II

Journal de Chicago, 24 juin 1911.

LONDRES, 19 *mai*. — Tout être humain a un halo qui varie de proportion et de netteté selon que l'individu jouit d'une bonne ou d'une mauvaise santé ; il décèle de la souffrance et permet à la personne experte de distinguer entre une personne intelligente et de cerveau obtus.

Telle est la découverte remarquable que, après quatre années d'études fermes et continues, et d'innombrables expériences, le Dr W. J. KILNER prétend avoir faite. Il affirme être parvenu à rendre réellement visible les halos dont est environné tout être humain.

Les investigations qui ont donné ces remarquables résultats ont été faites à un point de vue purement médical et conformément aux plus strictes règles scientifiques.

Un reporter a été à même de s'assurer de l'exactitude des affirmations du Dr Kilner, dans une série d'expériences faites sous la direction du Dr Felkin, le spécialiste bien connu, qui a pris un profond intérêt à ces recherches.

L'appareil — si on peut l'appeler ainsi — consiste en un certain nombre de ce qu'on appelle techniquement des *spectauranines*, des écrans en verre, chacun de la longueur de quatre pouces environ, pour un pouce et demi de largeur. Chacun de ces écrans est constitué par deux plaques de verre très mince, entre lesquelles se trouve hermétiquement enfermée la merveilleuse substance découverte par le Dr Kilner.

Les écrans varient de couleur. Il y en a de rouges, de bleus ; ces couleurs mêmes sont d'une nuance différente, pour s'adapter à la vue de l'investigateur. Quand le Dr Felkin eût brièvement expliqué les procédés qui ont conduit à la découverte du Dr Kilner, il passa avec le reporter dans une petite pièce où les attendait le sujet devant servir aux expériences.

Le sujet était une femme bien faite, d'un âge moyen, et paraissant jouir d'une bonne santé. Le Dr Felkin commença par lui expliquer exactement la nature des expériences qu'il allait entreprendre. Alors, ayant recommandé au reporter de regarder attentivement à la lumière du jour à travers un des écrans (spectauranines) et avoir fait asseoir le sujet, les jambes réunies et les mains sur les hanches, à un pied environ d'un fond sombre et uni, en face de la seule fenêtre de la chambre, il commença à baisser un store sombre jusqu'à la moitié de la fenêtre ; ensuite, il éleva un autre store de serge sombre jusqu'à ce qu'il eût rejoint le store supérieur suffisamment pour ne permettre l'entrée dans la pièce qu'à une lumière si atténuée, qu'on ne pouvait discerner dans la semi-obscurité que la forme blanche du corps du sujet.

— Maintenant, tournez tout autour, dit le Dr Felkin, et dites-moi ce que vous voyez, ou si vous ne voyez rien, puisqu'il y a bien quatre à cinq personnes sur cent, qui, par suite de quelque défaut inhérent à leur vue, sont physiquement incapables d'apercevoir l'*aura*.

Pendant quelques instants, peut-être un quart de minute, le seul objet que l'on pût apercevoir dans la demi-obscurité fut la forme du sujet et ses contours. Ensuite, petit à petit, à mesure que l'œil s'habituait à l'obscurité, une sorte de double auréole ou halo, l'une à l'intérieur de l'autre, et l'intérieure plus dense que l'extérieure, devint de plus en plus distincte à la vue.

Les contours de cette auréole suivaient exactement les courbes du corps du sujet. La couleur de l'aura extérieure paraissait être un bleu grisâtre ; celle de l'aura intérieure était plus sombre, bien qu'elle apparût plus dense. Dans l'espace triangulaire formé par les extrémités du corps et les angles des bras, le sujet se tenant les mains appuyées aux hanches, le halo pouvait être aperçu plus nettement.

Alors, suivant les instructions du Dr Felkin, le sujet se leva, et étendit d'abord un bras, puis l'autre. Ensuite, il croisa les mains derrière la tête, et toujours l'auréole ou l'aura suivait, comme si elle était elle-même le contour d'une espèce d'ombre des membres.

Naturellement, on ne peut que se demander quel est l'usage pratique de cette découverte ? Celle-ci est encore dans sa première enfance, mais déjà on a constaté qu'elle pouvait rendre visible la douleur. En effet, l'aura varie de forme, selon l'état de santé du patient, et toute souffrance aigüe et durable, telle que par exemple, celle de la sciatique, devient réellement visible, par la longueur à laquelle l'aura, d'une forme et d'une direction spéciale s'étend le long d'un membre ou des membres, dans lesquels on ressent la douleur.

Le docteur déclara, en outre, que le contour de l'aura d'un malade souffrant d'hystérie, par exemple, diffère entièrement du contour de l'aura d'une personne malade d'épilepsie ou d'une autre maladie du même genre.

« L'aura d'un enfant éveillé et intelligent, bien que n'ayant reçu aucune éducation, écrit ensuite le Dr Kilner, sera plus étendue que celle d'un enfant inintelligent et flegmatique, bien que les enfants de cette dernière classe puissent être plus développés physiquement. Les enfants intelligents ont probablement aussi une aura plus grande, et les autres plus petite que la moyenne. La même chose se produit avec les adultes, puisque les auras les plus belles enveloppent les personnes les plus intelligentes et des auras plus petites entourent les personnes d'un esprit lourd et du type inférieur. »

Le Dr Kilner a déjà sous presse un volume intitulé : *L'Atmosphère Humaine*, ou *L'Aura rendu visible à l'aide d'écrans chimiques* ; dans cet ouvrage, il traite longuement cette matière et donne des détails sur des expériences qui ont été faites avec plusieurs centaines de patients.

Il ne doute pas que sa découverte ne produise une sensation immense dans le monde médical.

III

New-York Herald, 15 juin 1911.

Quatre jeunes femmes servant de modèles à l'Institut artistique de Chicago viennent de se soumettre comme « sujets » à vingt-trois des principaux médecins du Mercy-Hospital, pour que leurs « auras » fussent distinguées de leurs corps. (*Allowed their « auras » to be differentiated from their bodies*). Outre ces médecins, six religieuses attachées à l'hôpital suivirent les expériences et constatèrent l'apparence visible des « atmosphères humaines » qui rayonnaient des jeunes femmes.

Les expériences furent exécutées sous la direction du Dr Patrice S. O'Donnell. Celui-ci a suivi les découvertes du Dr Walter J. Kilner, à l'hôpital de Saint-Thomas (Londres), qui annonça dernièrement qu'au moyen de certains écrans chimiques, il est possible à toute personne ayant une vue normale d'aper-

cevoir l' « aura » d'une autre personne en des circonstances favorables de lumière.

Le premier modèle, drapé dans un drap, fut conduit à travers la chambre peu éclairée et placé dans un cabinet sombre. On retira le drap. On aperçut alors une lumière faible et nébuleuse qui entourait le corps de la jeune femme. On fit alors une épreuve pour montrer aux médecins qu'il ne s'agissait pas d'une illusion.

Trois « contrôles » qui ne savaient rien de la nature de l'expérience, furent appelés à observer attentivement un modèle dans le cabinet. D'abord, aucun d'eux n'aperçut la lumière. Alors, l'un des médecins suivit de ses mains les lignes du corps nu. Sœur de Lourdes, l'un des contrôles, découvrit immédiatement ce qu'elle appelait des bandes de lumière, s'étendant entre les pointes des doigts de l'expérimentateur et le corps de la femme.

« Je considère que cette force a une valeur pareille à celle de la découverte des Rayons X et du radium », dit le Dr O'Donnell.

Cette découverte ne donne aucun éclaircissement au sujet de la nature de l'aura humaine, en dehors de celui-ci : Que c'est « une atmosphère impalpable émanant du corps, et qui, comme toutes les forces, est invisible en elle-même, mais devient perceptible au moyen de son action sur l'éther ou sur l'atmosphère ». De nouvelles expériences doivent être faites dans quelques jours par les médecins de Chicago pour prouver l'existence de cette aura.

« Je pensai d'abord que la lumière que je voyais autour du corps des jeunes femmes pouvait être le résultat d'une auto-suggestion, dit le Dr Joseph Delee, un des membres de la Commission de médecins invités à assister aux démonstrations. Après avoir vu le troisième ou le quatrième modèle et le courant de lueurs qui paraissaient s'étendre entre le bout des doigts dirigés vers le jeune modèle et sa figure, il était difficile de douter qu'on était en présence d'une force visible. De toute façon, je désire mieux étudier la chose avant de pouvoir me prononcer d'une façon définitive ».

IV

Je résume maintenant ces deux articles.

Le premier relate des expériences faites à l'hôpital Saint-Thomas de Londres, pendant quatre ans par le Dr Kilner et contrôlées par le Dr Felkin.

Ces expériences prouvent qu'en regardant, dans l'obscurité, le corps nu d'une personne humaine, *à travers certains écrans* comprenant des substances chimiques choisies entre deux lames de verre, on constate :

1° Une luminosité émise par le corps du sujet observé et permettant au bout de quelque temps de reconnaître les contours de son corps.

2° Un examen plus attentif par des yeux plus sensibles permet de distinguer une double enveloppe lumineuse dont la plus épaisse est la plus rapprochée du corps.

3° Ces enveloppes lumineuses, ou *auras*, diffèrent d'aspect suivant l'état de santé ou le développement intellectuel du sujet observé.

Le second article relate les expériences faites sous la direction du Dr Patrice O'Donnel, médecin du Mercy-Hospital de Chicago sur quatre jeunes femmes servant de modèles à l'Institut artistique de cette ville, dans le but de vérifier les découvertes du Dr Kilner, de Londres. On constata d'abord l'existence d'une aura lumineuse existant sur tout le pourtour du corps des modèles, puis celle de rayons lumineux partant des pointes des doigts de l'expérimentateur pour rejoindre le corps nu dont ils suivaient les contours.

On voit que les découvertes des Drs Kilner et O'Donnel peuvent se réduire aux cinq points suivants que nous examinerons successivement :

1° Luminosité du corps humain ;

2° Existence de couches lumineuses distinctes suivant les contours du corps ;

3° Variation de l'aspect de ces couches, suivant l'état de santé ou d'intelligence des sujets ;

4° Rayons lumineux dégagés par les doigts des expérimentateurs ;

5° Effet d'écrans chimiques pour déterminer la visibilité de ces couches.

Je vais montrer que depuis bien des années en France ces phénomènes étaient connus de ceux qui s'occupent des sciences métapsychiques.

Luminosité du corps humain. — De tout temps on a signalé l'existence d'effluves lumineux se dégageant de personnes exceptionnellement douées. L'abbé Ribet en rapporte un grand nombre de cas dans sa *Mystique divine* et nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet, quand nous parlerons de l'influence de l'état physique et moral du sujet sur ce phénomène.

« La plupart des somnambules, dit Deleuze (1), voient un fluide lumineux et brillant environner leur magnétiseur et sortir avec plus de force de sa tête et de ses mains. Plusieurs le voient non seulement quand ils sont en somnambulisme, mais encore quelques minutes après qu'on les a réveillés... quelques personnes aperçoivent ce fluide quand on les magnétise, quoiqu'elles ne soient point en somnambulisme ; j'en ai même rencontré qui le voient en magnétisant, mais ces cas sont extrêmement rares. »

Ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle que la question fut étudiée scientifiquement par un savant autri-

(1) *Histoire du Magnétisme animal*, 1813, p. 81.

chien, le baron de Reichenbach, qui, possesseur d'une grande fortune acquise par ses découvertes en chimie industrielle, la consacra généreusement pendant quarante ans à des recherches sur les effluves se dégageant des corps qui présentent une structure parfaitement définie, tels que les cristaux, les aimants, les plantes et les animaux. Il étudia ces effluves au moyen de leur action sur le système nerveux de certains sensitifs et en particulier sur leurs yeux après un assez long séjour dans l'obscurité.

« Conduisez, dit-il (1), un sensitif dans l'obscurité; prenez avec vous un chat, un oiseau, un papillon si vous pouvez vous en procurer un, et plusieurs pots de fleurs. Après quelques heures d'obscurité vous l'entendrez dire des choses curieuses : les fleurs sortiront de l'obscurité et deviendront perceptibles; d'abord elles sortiront du noir de l'obscurité générale sous la forme d'un nuage gris isolé; plus tard il se formera des points plus clairs; à la fin, chaque fleur deviendra distincte et les formes apparaîtront de plus en plus nettement... Mais sans la lumière on ne peut rien voir dans l'obscurité; il a fallu la présence de la lumière pour apercevoir la plante avec une telle évidence qu'on a pu non seulement reconnaître sa forme, mais encore sa couleur. D'où arrivait cette lumière? elle sortait de la plante elle-même qu'elle éclairait : germes, anthères, pistils, corolles, tiges, tout apparaissait finement illuminé; on pouvait même apercevoir les feuilles, quoique plus sombres. Tout paraissait comme dans une douce incandescence; les parties génitales étaient les plus brillantes, puis la tige et enfin les feuilles.

« Votre papillon, votre chat, votre oiseau, tous apparaîtront de même dans l'obscurité; certaines parties de ces animaux deviendront lumineuses.

« Bientôt le sensitif déclarera qu'il vous voit vous-même... Fixez son attention sur vos mains; d'abord elles auront une faible ressemblance avec une fumée grise; ensuite elles ressembleront à une silhouette sur un fond faiblement éclairé; enfin les doigts paraîtront avec leur propre lumière. Il verra, à chaque doigt, un prolongement luisant qui pourra parfois paraître aussi long que le doigt lui-même.

« Lorsque le premier étonnement relatif à la faculté lumineuse de tous les hommes, restée inconnue jusqu'ici, sera passé et que vous voudrez diriger l'attention de votre sensitif sur le détail de ces lueurs, vous lui entendrez peut-être dire avec une nouvelle surprise que les couleurs dans les différentes parties du corps ne sont pas semblables, que les mains droites luisent d'un feu bleuâtre, pendant que les mains gauches apparaissent jaune-rouge et par suite que les premières semblent plus sombres que les secondes; que la même différence existe pour les deux pieds; que même tout le côté droit de votre figure et même du corps entier est bleuâtre et plus sombre que le gauche qui est d'un jaune rougeâtre et paraît sensiblement plus clair que l'autre. »

Les expériences de Reischenbach furent répétées à l'aide des mêmes procédés par M. Durville qui les précisa par des observations nouvelles.

Quelque temps après, je fus amené par mes études sur les états profonds de l'hypnose à reconnaître que :

1° La faculté de vision attribuée par les anciens magnétiseurs aux somnambules n'apparaissait en général que dans l'état que j'ai appelé état de rapport et disparaissait quand le sommeil s'approfondissait;

2° Chez des sujets très sensibles on peut déterminer l'état de rapport d'un membre quelconque, et en particulier des yeux, en agissant magnétiquement sur cet organe pendant que le reste du corps demeure à l'état naturel;

3° Dans ces conditions, certains sujets acquièrent une hyperexcitabilité momentanée de la vue qui leur permet de voir en pleine lumière et à l'état de veille, les effluves, objet de cette étude.

Je rencontrai dans le service du Dr Luys à la Charité, un sujet nommé Albert Lévy, qui jouissait à un haut degré de cette dernière faculté et qui de plus était dessinateur de profession, de sorte que grâce à l'obligeance du Dr Luys à qui je révélai cette singulière propriété, nous fûmes l'un et l'autre en possession d'un instrument de travail de beaucoup supérieur à celui dont se servaient nos prédécesseurs puisque, au lieu d'être obligés de nous en rapporter comme eux à des descriptions plus ou moins vagues, nous pouvions obtenir des dessins et même des peintures auxquels le sujet avait la facilité d'apporter toute la précision désirable moyennant la simple précaution de remettre de temps en temps les yeux à l'état convenable, état dans lequel M. Luys a fait constater au moyen de l'ophtalmoscope que le fond de l'œil présente un phénomène d'éréthisme vasculaire extraphysiologique et que les vaisseaux sanguins y ont presque triplé de volume.

J'ai publié une partie de ces dessins dans mon livre sur l'extériorisation de la sensibilité (1).

(1) *Lettres odiques et magnétiques*, Stuttgard, 1856 (Lettre 5). J'ai publié, en 1904, chez Chacornac, 11, quai Saint-Michel, la traduction française du principal ouvrage de Reichenbach, intitulé : *Les Phénomènes odiques*

(1) Le 25 février 1896, M. Jules Lermina m'écrivait au sujet de la première édition de cet ouvrage parue en 1895 :

« Je connais à Londres un jeune homme d'une intelligence moyenne, absolument ignorant des pratiques spirites ou autres : employé dans une maison d'affaires, d'aspect très positif et qui voit positivement, en plein jour et à l'état tout à fait normal, l'aura autour des corps. Il m'a raconté cela tout naturellement parce que la couleur de l'aura de son patron, selon son caractère, plus ou moins foncée, lui indique sa disposition d'esprit, satisfaction ou

2° *Existence des couches lumineuses distinctes suivant les contours du corps.*

Dans ce même livre j'expose comment j'ai été conduit à reconnaître que *chez certains sujets*, sous l'influence d'une magnétisation plus ou moins prolongée, la couche lumineuse qui enveloppait leur corps s'en détachait pour former successivement d'autres couches concentriques de moins en moins lumineuses, à des distances de 6 à 7 centimètres l'une de l'autre, la première ne se trouvant qu'à environ 3 centimètres de la peau. J'ai montré que ces couches lumineuses étaient dues à des maxima dans l'émission des effluves qui servaient de conducteurs aux sensations produites par des causes extérieures, la peau devenant insensible par suite de sa situation dans une zone de minimum.

3° *Variation de l'aspect des effluves lumineux suivant l'état de santé ou d'intelligence des sujets.*

Le Dr Luys avait déjà constaté, avec l'aide d'Albert Lévy, que le côté droit du corps humain présente *en général*, une coloration bleue; les yeux, les oreilles, les narines, les lèvres dégagent des irradiations de la même couleur, et ces *irradiations sont d'autant plus intenses que le sujet est plus vigoureux.* Le côté gauche dégage des effluves rouges, et leur intensité varie pareillement avec l'état du sujet. Chez les sujets hystériques masculins et féminins, la coloration du côté droit devient violette et, dans les cas où il y a paralysie par disparition de l'activité nerveuse, les colorations lumineuses de la peau sont parsemées de points noirs. Il constata également que les effluves oculaires subsistent pendant quelques heures après la mort et que, si l'on ouvre le crâne d'un animal vivant, le lobe droit du cerveau paraît d'un beau bleu et le lobe gauche d'un beau rouge, jusqu'à ce que la vie disparaisse complètement, ce qui montre qu'il n'y a pas entrecroisement pour ce genre d'action de l'encéphale comme pour ses actions sensitives et motrices.

colère. Cela lui paraissait tout simple quoiqu'il n'aimât pas à en parler parce que déjà on s'était moqué de lui. Je suis certain absolument de sa bonne foi. »

Les théosophes invoquent depuis longtemps les variations de la couleur de l'aura perçues par des sensitifs, suivant l'état d'âme des personnes observées.

Quand l'oreille est dure, c'est-à-dire quand la personne observée est plus ou moins sourde, la radiation lumineuse de l'oreille diminue considérablement. Un poisson vivant hors de l'eau émet des radiations analogues à celles des autres animaux; mais quand il est dans l'eau, les radiations deviennent invisibles, probablement parce qu'elles se dissolvent.

Les mystiques présentent souvent le phénomène de la luminosité. Saint Arsène apparaissait tout en feu dans la ferveur de son oraison, et l'on raconte le même prodige de deux abbés d'Islande, saint Fintan et saint Comgall, ainsi que d'un très grand nombre d'autres saints parmi lesquels se trouve saint François Borgia.

4° *Rayons lumineux dégagés par les doigts.* — Chez les saints la lumière paraît aussi souvent s'échapper par les mains. Tout le monde connait les images de la Vierge où les doigts ont des prolongements lumineux. On raconte de saint Marion de Ratisbonne, de saint Fintan d'Ecosse, de saint Comgall d'Islande, et de plusieurs autres que, la nuit, leur main gauche devenait lumineuse et projetait ses rayons sur le livre qu'ils lisaient ou copiaient de la main droite.

Le Dr Maxwell a montré comment tout le monde pouvait voir les effluves lumieux s'échappant de leurs propres doigts, en les plaçant convenablement devant un écran noir.

5° *Effets d'écrans chimiques pour augmenter la visibilité de ces couches.* — Les expérimentateurs français, et en particulier M. Durville, ont employé des écrans phosphorescents pour déceler la présence des effluves humains, mais c'était en les exposant à ces effluves qui modifiaient leur propre luminosité. Aucun d'eux, à ma connaissance, ne s'en est servi pour regarder au travers et, j'ai fait, moi-même des tentatives infructueuses avec des verres d'urane qui ont pour effet de diminuer la fréquence des vibrations lumineuses; c'est la composition et l'emploi de ces *spectauranines* qui pourraient constituer une véritable invention de la part du Dr Kilner, et nous attendons qu'il dévoile ses procédés pour en vérifier l'effet.

A. DE ROCHAS.



C. DE VESME

LE IIE TOME DU LIVRE DE M. DELANNE

Sur les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts[1]

Une question que soulève cet ouvrage : Les apparitions matérialisées reproduisent-elles nécessairement la forme et l'apparence du corps physique ?

Nous nous sommes empressés d'annoncer le IIe tome de l'ouvrage de notre très distingué confrère, M. GABRIEL DELANNE, dès son apparition, en ajoutant que nous en aurions publié une analyse dans un prochain numéro : différentes circonstances nous ont malheureusement empêché de le faire avant aujourd'hui.

Le premier volume de cet ouvrage, paru en 1909, était consacré, ainsi que nos lecteurs s'en souviendront, aux *Apparitions des Vivants;* le deuxième, illustré aussi de nombreuses photographies, s'occupe, comme de juste, des *Apparitions des Morts.* Il n'est pas uniquement le plus volumineux des deux : il est aussi le plus intéressant, le plus parfait. Un reproche que nous avions cru devoir faire à la première partie, était celui de contenir assez souvent des faits et des photographies dont le caractère supernormal était insuffisamment démontré — quelques-uns, même, au sujet desquels la fraude ou, plus souvent, l'erreur était si facile à déceler, que leur insertion au milieu des faits et des photographies authentiques ne pouvait que nuire à ces derniers, en jetant sur eux aussi une ombre de suspicion. Ce reproche est plus difficile à faire au IIe tome, ce que nous attribuons surtout à la richesse d'exemples parmi lesquels l'auteur a pu choisir. Chose bizarre à première vue, mais que tous les culteurs des sciences psychiques ont constatée : alors que nous avons toutes les peines du monde à trouver des cas bien contrôlés de matérialisation plus ou moins complète, ayant les apparences d'un fantôme de vivant, les cas de matérialisation d'apparence spirite foisonnent dans les fastes de la métapsychie. On peut évidemment attribuer cette circonstance à des raisons purement relatives et accidentelles, surtout aux croyances dont l'humanité est encore actuellement imbue. Comme jadis les apparitions et matérialisations affectaient la forme d'Apollon, des Dioscures, de Démons, etc., plus tard d'Anges, de Diables et de Saints, on peut raisonnablement soulever l'hypothèse que ces apparitions et matérialisations ne sont que le produit du périsprit ou corps astral des médiums, façonné d'après une image souvent subconsciente et par un travail inconscient, *puisque même les « fantômes des vivants », ou « dédoublements » s'opèrent d'après une image souvent subconsciente et par un travail inconscient.* Un « dédoublement » a lieu ; le sujet ne l'a pas toujours voulu ; souvent sa conscience normale l'a même ignoré ; en tout cas, le travail nécessaire à cela s'est fait d'une façon inconsciente et, pour employer la belle similitude de Sir Oliver Lodge, comme s'opère la confection de la coquille de la part du mollusque, ou le travail de la gestation par le corps de la femme. Toujours selon cette hypothèse, si aujourd'hui ces fantômes revêtent de préférence la forme et la personnalité psychique apparente d'un défunt, c'est que les croyances et les idées actuelles portent encore plutôt à admettre l'apparition des morts que celle de dieux, de diables, d'élémentals, etc. Ceci est évident dans les cercles spirites, où se déroulent la plupart des séances de matérialisation, mais peut être vrai même en des milieux composés de personnes sceptiques, mais sur lesquelles l'éducation religieuse de l'enfance, les lectures faites, les récits et propos entendus peuvent exercer encore un influence subconsciente. Supposons, maintenant, que les séances expérimentales de « dédoublement » des corps du médium, inaugurées surtout par M. de Ro-

(1) Paris, Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques ; 1911. — Prix de ce 2e tome : 10 fr.

chas, il y a quelque vingt ans, et reprises denièrement par M. Hector Durville, trouvent un grand nombre d'imitateurs et qu'on oublie pour elles les séances de matérialisation « spirites »; qui nous dit alors que les fantômes, suivant toujours la mentalité des expérimentateurs, ne prendront pas constamment la forme plastique et la personnalité psychique des vivants? Et alors, qui nous dit qu'on ne parviendra pas à aller un peu plus loin encore, ce'st-à-dire à suggérer expérimentalement à la subconscience des médiums la création de fantômes *volontairement* imaginaires: Don Quichotte, Othello, John King ou Bien Boa, comme Pierre Janet est parvenu à leur suggérer, en les hypnotisant d'avance, les idées qui devaient réapparaitre dans l'écriture automatique?

J'expose simplement le problème captivant qui se présente à l'étude des psychistes, et que, je l'espère, la Science parviendra bien à résoudre, en lui arrachant les magnifiques conséquences qui peuvent en découler. Pour le moment, des psychistes sincères et éminents, tels que les professeurs Charles Richet et H. Morselli soutiennent fortement la réalité de l'hypothèse « animiste » que je viens d'énoncer, alors que d'autres savants, tels que C. Lombroso, la combattent avec autant de conviction.

Il est à peine besoin de dire que M. Delanne est pour l'hypothèse spirite : tout son ouvrage est une vaillante bataille en ce sens. Les deux volumes suivent une ligne directrice d'une logique admirable. Après avoir, dans le premier tome, prouvé l'existence d'un périsprit, ou corps fluidique, chez les vivants mêmes, l'auteur montre le lien si étroit qui joint les apparitions des vivants à celles des morts, de façon que le passage entre les unes et les autres est à peine sensible, leur nature étant analogue. Il indique les traits caractéristiques distinguant une hallucination d'une apparition véritable, et énumère un certain nombre de cas dans lesquels l'hypothèse animique ne parait pas admissible, comme lorsque le fantôme est revêtu de costumes spéciaux, inconnus des sujets, ou révèle des faits qui leur sont de même ignorés.

Le second chapitre est consacré aux matérialisations partielles, spécialement celles des mains; même pour celles-ci, il expose les raisons selon lesquelles, à son avis, l'hypothèse animiste, si elle suffit souvent, ne peut pas toujours tout expliquer. Dans le IIIe chapitre se trouvent recueillies des preuves objectives de la réalité des apparitions complètes.

Les titres mêmes du IVe et du Ve chapitre : « Les apparitions sont une personnalité indépendante de celle du médium », et « L'identité des apparitions matérialisées » nous montrent que l'auteur entre ici dans le vif de la question. Voici les titres des chapitres qui suivent : « Les recherches des savants », « La question de la fraude dans les séances spirites », « Quelques remarques sur la genèse, l'anatomie et la physiologie des fantômes », et finalement : « Revue générale et Conclusion ».

Il est de toute évidence qu'il ne nous est pas possible de suivre pas à pas M. Gabriel Delanne dans son ouvrage traitant une question sous des aspects si différents, et de discuter sa thèse sous chacun de ses aspects. Ce que nous venons de dire suffit toutefois pour montrer l'importance de ce livre, que toutes les personnes qui s'adonnent aux études médiumniques doivent connaître.

Nous voudrions toutefois saisir l'opportunité qui nous est ainsi offerte pour toucher à une des questions les plus intéressantes qui soient traitées par M. Delanne : à la plus importante, peut-être, puisqu'elle constitue comme le fil conducteur de tout son raisonnement. A tort, croyons-nous, car son raisonnement ne cesserait pas d'être logique si l'auteur n'avait pas eu recours à cette thèse — nous allions dire : « à cette ficelle », mais l'expression aurait pu être interprétée d'une façon désobligeante. Voici la thèse dont il s'agit :

Le corps physique humain — dit l'auteur, dès la première partie de son ouvrage — est tout comme pénétré d'une matière fluidique qui remplit chaque molécule du corps même, de façon qu'elle en affecte la forme : c'est ce que Allan Kardec a appelé le *périsprit* et qu'il ditingue de l'*âme;* d'autres l'appellent : « corps astral, corps fluidique », etc. Ce périsprit peut, en certains cas, s'éloigner du corps physique, même du vivant de l'homme, tout en y restant rattaché par un mystérieux fil fluidique; il s'en détache entièrement au moment de la mort.

Jusque-là, rien à dire : nous n'avons aucune difficulté à reconnaître que des faits nombreux paraissent militer à l'appui de cette thèse, que beaucoup de psychistes positivistes même acceptent comme une intéressante hypothèse de travail.

Mais que cette hypothèse puisse convenir aussi aux matérialistes, c'est ce qui ne fait pas du tout l'affaire de M. Delanne, qui veut alors pousser un peu plus loin la thèse kardéciste, en disant en somme :

« Lorsque le périsprit quitte le corps de l'homme, de son vivant, ou après la mort, il garde la forme

parfaite du corps physique, et il ne peut pas en être autrement : la volonté consciente ou subconsciente de l'incarné ou du désincarné ne pourrait pas le modifier. »

On conçoit tout le profit que l'auteur tire de ce postulat, en faveur de sa thèse. *Donc*, dit-il, *quand nous voyons un fantôme qui n'est pas identique au médium, il ne s'agit pas du fantôme du médium qui ne peut être qu'identique au corps physique.*

Après cela, enfoncés les positivistes, qui soupçonnent que les fantômes apparaissant dans les séances spirites puissent ne pas être autre chose que le corps fluidique du médium, façonné d'une certaine manière, selon son imagination consciente ou subconsciente!...

Malheureusement, quand on émet un *postulatum*, il faut l'étayer à des faits. M. Delanne a-t-il donné la preuve expérimentale qu'il apporte? Nous nous limiterons ici à reproduire un passage du VIIIe chapitre du 2e tome de son ouvrage, et précisément le paragraphe qui porte le titre : *Les Variations du type des formes matérialisées.*

L'étude des apparitions naturelles nous a prouvé que l'esprit, dans l'espace, conserve dans son enveloppe fluidique, même longtemps après sa désincarnation, le type terrestre, ce qui permet au voyant de le reconnaître. La reconstitution est si fidèle qu'elle s'étend jusqu'aux plus petits détails : couleur des yeux, des cheveux; représentations de verrues, de nævi, de blessures, etc., qu'elle ressuscite intégralement. La photographie, à son tour, nous l'a affirmé pour Mme Bonner (p. 73); Mabel Warren (p. 76); Estelle Livermore (p. 444), etc. Elle établit que nous n'avons pas affaire à des hallucinations, et que, même invisible, la forme existe, aussi semblable à ce qu'elle était ici-bas que pendant la matérialisation. Nous avons constaté, un certain nombre de fois, qu'un esprit déterminé se présente identique à lui-même avec des médiums différents, comme cela eut lieu pour « Bertie » et « Lilly » (p. 320); pour « Willie », la fille du docteur Nichols (p. 456); avec la fille de Mme Marryat (p. 469), et pour les esprits de « Blanche » (p. 508) chez le Dr Gibier; d' « Alice », avec le Rév. Colley (p. 527), ou pour Bien-Boa, qui déjà se matérialisait avant que Marthe B... intervint comme médium.

D'une manière générale, c'est ce qui se produit pendant les matérialisations. Les photographies de Katie King prises par M. Harrison, par le Dr Gully ou chez Crookes, sont assez ressemblantes entre elles pour que l'on puisse affirmer que c'est bien le même être qui a posé devant l'objectif. Mais il ne faudrait pas conclure de là que le type de l'esprit soit *toujours, et en toutes circonstances*, aussi immuable que celui d'un être humain. La matérialisation entraîne avec elle des déformations inévitables, parce que les éléments formels empruntés au médium offrent une résistance au périsprit du désincarné, avant que celui-ci réussisse à les incorporer dans son propre type. Et puis, le périsprit n'est pas rigide; il se révèle comme éminemment plastique et capable de varier considérablement : d'abord dans ses dimensions, et même dans les détails, suivant que les conditions qui président à la matérialisation sont plus ou moins favorables, et suivant son habileté à se servir de la matière qui lui est nécessaire.

On pourrait grossièrement comparer le corps fluidique à une statue de caoutchouc à laquelle il est possible d'imposer des déformations très diverses, mais qui reprend son équilibre naturel, c'est-à-dire son type, aussitôt que l'action étrangère cesse d'agir.

En somme, un esprit désincarné n'arrive à se montrer tel qu'on l'a connu sur la terre que s'il est capable de se rendre maître et de s'assimiler, d'une manière complète, la substance émanée du médium et des assistants. Le corps odique extériorisé du médium conserve dans l'espace les mêmes rapports relatifs entre ses parties, c'est-à-dire le type structural du médium. Deux champs de force sont donc en présence : celui du sujet vivant et celui de l'esprit matérialisé. Suivant que l'un ou l'autre prédominera, l'aspect physique du fantôme se rapprochera plus ou moins de l'apparence du médium, ou sera celui de l'esprit. C'est justement à cette sorte de lutte entre les deux influences que sont dues les différences qui ont été observées parfois avec le même esprit.

Nous avons vu Crookes (pp. 493 et 497) affirmer que Katie King ne ressemblait à miss Cook ni pour la taille, ni pour la corpulence, ni par la couleur des cheveux, et que le visage de l'apparition était « d'une beauté parfaite »; mais il n'en était pas toujours ainsi. Aksakoff (1) affirme qu'il y avait parfois une ressemblance presque complète entre miss Cook et Katie. Le prince de Sayn-Wittgenstein (2) a fait la même observation...

Pour Katie, comme dans les autres cas, ce n'est que progressivement que le fantôme peut se faire voir complètement, après une suite d'essais qui durèrent assez longtemps. Nous avons sur ce point le témoignage du Dr Gully (3) :

« Pendant les premières séances, la figure seule était formée, quelquefois les bras et les mains apparurent; la figure se montrait sans cheveux, le crâne n'était pas visible, et nous apercevions comme un *masque animé*. Les yeux et la bouche remuaient. Graduellement, nous avons pu obtenir la forme entière, qui parut après *cinq mois de séances* tenues une ou deux fois par semaine. Peu à peu, l'apparition se forma plus rapidement, elle *changeait ses cheveux, ses vêtements, la couleur de sa peau*, selon notre désir... »

Le changement de couleur de la peau est signalé

---

(1) AKSAKOFF, *Animisme et Spiritisme*, p. 256.
(2) *Katie King, Histoire de ses apparitions*, p. 52.
(3) *Katie King*, p. 69.

aussi par M. Harrison (1) qui déclare avoir vu à Hackney, le 20 janvier 1873, que la figure se transforma et de blanche *devint noire* en quelques secondes, et que cela eut lieu plusieurs fois de suite. M. Taff (2) dit aussi : « Un certain soir, Katie King, sortant du cabinet, leva son bras droit ; il était de couleur sombre, *presque noire ;* puis, le laissant tomber le long de son corps, elle le releva de nouveau, et le bras avait repris sa couleur naturelle de chair blanche, comme l'autre. Ce changement de nuance fut presque instantané... »

Je terminerai cette trop courte revue par les remarques du Dr Gibier, qui confirment tout ce que nous venons de voir (3) :

« J'ai eu avec « Ellan » de nombreuses conversations auxquelles le médium seul assistait, mais je ne le voyais pas. Je ne l'ai observé de très près que dans trois occasions où je lui serrai la main. Il m'a paru très différent de figure et même de taille à chaque fois, ce qu'il attribue à la *différence de force fournie par le médium* (2).

Ce que le lecteur sagace et non passionné aura probablement remarqué dans ce passage du livre de M. Delanne, c'est, d'abord, que l'auteur reconnaît que la forme matérialisée d'une même personnalité change quelquefois. Ceci est le fait. Mais immédiatement et partout il tâche d'arranger la chose en l'expliquant à sa manière. Si la matérialisation subit des déformations inévitables, c'est « *parce que* les éléments formels empruntés au médium offrent une résistance au périsprit du désincarné ». L'auteur reconnaît que « le périsprit n'est pas rigide ; il se révèle comme éminemment plastique et capable de varier considérablement ; d'abord dans ses dimensions, et même dans les détails... » — mais alors, voilà aussitôt l'explication toute prête : « ... suivant que les conditions qui président à la matérialisation sont plus ou moins favorables ». Et ainsi de suite.

Seulement, voilà : le fait de la variation du type des formes matérialisées est un *fait ;* l'hypothèse par laquelle M. G. Delanne tâche de l'expliquer n'est qu'une *hypothèse.*

Encore, cette hypothèse est-elle satisfaisante? M. Delanne, soutenant que les variations dérivent de l'immixtion du type du médium avec celui du désincarné, ne cite que des exemples où le fantôme, tout en modifiant son aspect, ressemble toujours au médium ou au supposé défunt. Et encore, explique-t-il comment Katie King parut noire parfois, alors que cette prétendue désincarnée, aussi bien que son médium, était blanche? Explique-t-il comment elle ait « changé ses cheveux, ses vêtements, la couleur de sa peau **selon notre désir** » ? Il ne s'agit là évidemment pas uniquement de variations entre le type du médium et celui du désincarné ; cela apparaît du texte même du Dr Gully, surtout pour ce qui se rapporte à la couleur de la peau. Le Dr Gibier parle de « différence de figure et même de taille à chaque fois », mais pas du tout de ressemblance avec le médium, à tel point qu'il ajoute que « s'il n'avait pas observé dans deux autres occasions où il avait encagé et cadenassé personnellement le médium, il aurait certainement cru à la fraude et que Ellan n'était rien autre que le médium déguisé, **ou assisté par un compère** ». Le fantôme ne ressemblait donc pas plus au médium qu'à un compère quelconque.

Nous sommes donc purement dans le domaine des hypothèses. Quand, durant une séance d'Eusapia, une petite main apparaît, M. Delanne et M. Morselli peuvent se trouver d'accord sur ce point : que c'est le dédoublement de la main du médium. Quand une grosse main apparaît, ils diront tous les deux : « C'est la main de John King ». Mais pour Delanne ce John King est un esprit désincarné ; pour Morselli, c'est toujours la main fluidique du médium, qui a varié de dimensions, comme variaient de taille les fantômes vus par Gibier et cités par Delanne. On est toujours dans le domaine des hypothèses et, jusqu'à preuve contraire, — c'est-à-dire jusqu'à des preuves fondées sur l'identité de l'apparition, etc. — l'hypothèse du psychiste antispirite devra être accueillie de préférence que l'autre, parce que, *entia non sunt multiplicanda præter necessitatem.*

Mais le mal fondé de l'hypothèse de M. G. Delanne paraît surtout manifeste si l'on songe que, à son avis, les désincarnés façonnent, d'une manière quelconque, que nous ne pouvons pas facilement comprendre, les vêtements qui les recouvrent et d'autres atours dont ils apparaissaient nantis. Comment? *Voilà des médiums qui, de votre aveu même, en se dédoublant, se façonnent des vêtements dont ils paraissent habillés, et vous niez à leur* subliminal self, *qui sait faire de ces habits supernormaux, la capacité de façonner une forme humaine matérialisée, différente de la leur? On pourrait encore, à la stricte rigueur, admettre le contraire, puisqu'il paraîtra toujours plus naturel et aisé que, de leur corps fluidique, ils forment un autre corps fluidique, différent du leur, que de fabriquer des étoffes et de les façonner.*

(1) *Katie King*, p. 33.
(2) *Ouvr. cité*, p. 63.
(3) Dr Gibier, Recherches sur les matérialisations de fantômes. *Revue Scient. et mor. du Spirit.*, année 1900, p. 730.

En somme, si on doit admettre l'hypothèse d'un périsprit, on pourra supposer peut-être qu'il pénètre toutes les parties du corps physique humain, comme l'eau sature toutes les parties d'une éponge, ou — pour nous servir d'une similitude moins grossière et insuffisante — comme l'éther pénètre, à ce qu'on suppose, toute la matière. Mais supposer que ce périsprit ait lui-même la forme de chaque membre du corps humain, et qu'il continue éventuellement, après le phénomène que nous appelons *la mort*, à avoir son nez, ses cheveux, sa barbe, ses oreilles, ses ongles, son nombril et que sais-je encore — non! ceci est contraire aussi bien aux résultats de l'expérience médiumnique qu'à la raison même. Oui, à la raison même. En effet, voyons ce qui se produit dans le corps physique.

On coupe une main, une jambe, voire même la tête à un homme; on en réduit le corps en bouillie, on le brûle : vous affirmez que le périsprit ne se modifie point : vous racontez à l'appui l'histoire de l'invalide à la jambe de bois, qui continuait à souffrir de la jambe qu'il n'avait plus, etc. — des histoires, soit dit entre parenthèses, qu'il est très facile d'expliquer par un sentiment purement cénesthésique. Ici je me bornerai à faire remarquer une contradiction dans laquelle tombe M. Delanne. Il cite un supposé esprit qui, dans une séance à Gênes, dont parle le Dr Venzano, fait constater son identité au moyen de quelques dents qui lui manquent. Les dents seules font donc exception à la règle et ne repoussent point?!... Ou alors l'esprit a voulu avoir recours à un stratagème dans le seul but de faire constater son identité, alors qu'il aurait pu aussi bien se matérialiser avec toutes ses dents — et alors la théorie de M. Delanne tombe d'elle-même.

Mais passons! il est entendu : le périsprit reste à la place d'un membre ou d'une partie du corps physique quelconque, alors même que ce membre, cette partie du corps, ont disparu. Le bossu sera un bossu aussi dans l'autre monde — et ainsi de suite. Mais alors, songeons aux conséquences de cette théorie. Une loupe apparaît sur un corps humain : on l'emporte au moyen d'une opération : la loupe reste dans le périsprit, comme resteraient la bosse, une main, une jambe, une autre partie quelconque du corps — sauf les dents, paraît-il. Vous vous coupez les ongles : ils demeurent dans le périsprit. Un coup produit sur un front une énorme bouffissure : le double en restera dans le périsprit alors même qu'elle aura disparu dans le corps physique, car sans cela, on ne voit point pourquoi doit rester dans le périsprit le double de la bosse d'un bossu, de la jambe de l'invalide, etc.

Ou bien, on affirmera que tout ce qui est défaut, déformation, n'a pas son équivalent dans le périsprit. Le périsprit ne se prolonge que jusqu'à un certain point d'un nez trop long, d'une bouche trop large; ou bien se prolonge au delà d'un nez trop court, d'une bouche trop petite. Mais alors nous serions tous réduits au type de la beauté et harmonie parfaites dans l'autre monde — et il en serait fait aussi bien de notre identité que des théories d'Allan Kardec et Gabriel Delanne.

Il en serait fait de même du système de dactyloscopie que M. E. ANASTAY voudrait ingénieusement appliquer à l'identification des fantômes des défunts. On se souviendra que nous avons parlé de ce projet dans notre fascicule de mars dernier, en faisant dès lors quelques restrictions au sujet de la possibilité de l'appliquer et de l'importance de ses résultats éventuels. M. Anastay nous adressa alors une lettre que nous n'avons pu publier aussitôt, désirant justement la faire paraître en même temps que cette analyse de l'ouvrage de M. Delanne, avec laquelle elle présentait des attaches évidentes. Voici la lettre en question :

Marseille, 9 avril 1911.

Monsieur et cher confrère,

Voulez-vous me permettre de répondre aux quelques objections que vous avez formulées contre le moyen que j'ai proposé pour l'identification des formes matérialisées dans les séances du médiumnisme?

A votre sens : « Il n'est pas prouvé que le corps fluidique, s'il existe, soit quelque chose qui reproduit si exactement le corps matériel, que les dents, les cheveux, les os, et enfin les moindres irrégularités de la surface cutanée s'y trouvent exactement enregistrés »; et vous ajoutez même qu'on peut se demander si un homme qui serait brûlé, qui aurait les mains aplaties, etc. garderait dans l'« Au-delà » ces particularités physiques!

Cependant la notion du corps psychique reproduisant toutes les particularités des traits des défunts, dans leurs moindres détails, n'a pas été inventée de toute pièce dans un but doctrinal : elle a jailli spontanément de l'étude des innombrables faits qui se présentaient et se présentent encore journellement dans la littérature psychique, au sujet des visions de doubles (qui n'ont pas été nommés ainsi sans cause) ou des apparitions de défunts (1); des photo-

(1) Nous avons cité plus haut (et M. Anastay citera lui-même plus loin), des exemples qui font croire, au con-

graphies, des empreintes, des moulages de mains ou de pieds matérialisés qui ont pu être obtenus dans les séances sérieuses de médiumnisme (2); les secondes manifestations pouvant être considérées comme une extension, un perfectionnement, une objectivation plus précise et matérielle des premières, par suite de l'existence des cas de passage entre les deux. Rappelez-vous le cas d'un proche parent du Dr Venzano — observateur froid et impartial cependant — parent qui, pour se faire reconnaître par lui, dans une séance à Gênes avec Eusapia, conduisit ses doigts dans sa bouche pour lui faire constater l'absence de quatre molaires supérieures, d'un côté dont le docteur ne se souvenait plus; ce qui fut vérifié plus tard, « à la suite de particuliers renseignements de famille, ce manque existant réellement dans les conditions présentées par la force matérialisée » (Dr Venzano, *Contribution à l'Etude des matérialisations*, *Ann. des sc. ps.* 1907, p. 518). Si on peut admettre que les alvéoles de ces dents ont pu être reproduites, pourquoi ne pas accepter que les dents elles-mêmes ont pu l'être, avec leurs particularités? Et tant d'autres cas! (3)

Cela a été admis par un assez grand nombre de chercheurs pour que je n'aie pas eu à en apporter une démonstration, dans la thèse que vous avez bien voulu rapporter obligeamment.

Mais, cette identité, comme toute règle, pouvant avoir ses exceptions, j'ai été amené à penser que le centre fantasmogène qui donnait lieu à ces phénomènes, tout en reproduisant les traits de son géniteur, sans doute à cause de son union étroite, pendant la vie, avec la substance corporelle, pouvait aussi jouir d'une certaine élasticité plastique, répondant souvent à la pensée intime du fantôme (car, vous savez que ces fantômes ont des pensées); et cela, qu'il l'ait désiré ou non, son subconscient jouant probablement dans ces manifestations, le principal rôle.

Ainsi, dans le cas *Pierce*, l'accidenté, qui avait reçu à la face un coup de pied de cheval et pensait avoir la figure toute en sang, *apparut à sa fiancée la figure ensanglantée, bien que le sang n'ait pas coulé en réalité* (*Hall. télép.* édition française, 1884, Obs. CXXV, p. 331).

On peut supposer, de même, la fabrication, par ce principal groupement de forces fantasmogènes, de vêtements, voire même de cannes, de parapluies, de chevaux, de voitures, etc., sans avoir, pour cela, à admettre l'indépendance fantômale de tous ces accessoires.

Ce qui le laisserait croire, c'est que, parfois, le patient apparaît, non avec les vêtements qu'il portait au moment de l'incident, mais avec un costume habituel, *tel qu'il aurait pu le porter sur le lieu de l'apparition.* (Cas du frère de Mlle *Cressy*, qui, au moment d'un délire au cours d'une maladie grave, en Australie, apparaît à sa sœur, en Angleterre, habillé avec un « chapeau à haute forme et un costume noir, *comme il l'était d'habitude quand il rentrait de Londres* », nous dit sa sœur, en ajoutant qu' « il n'avait emporté avec lui ni ce chapeau ni ces vêtements » (*Hall. télép.* LXI, 192). Evidemment, ce ne sont pas les fantômes du chapeau et du costume noir qui se sont présentés, mais une création subsidiaire.

C'est là, il est vrai, une des principales difficultés de la théorie du corps psychique, mais qui ne paraît pas insurmontable, si on admet la supériorité que pourrait conférer à ce corps psychique, à ce point de vue, la présence d'un noyau de forces psychiques représentant l'« âme » antique, et qui se servirait des forces plus matérielles en les dominant, en les ployant à son gré ; théorie qui n'aurait rien de bien absurde, si on la confrontait avec les acquisitions les plus récentes de la science, comme j'espère le faire un jour.

Ce qu'il y a de plus clair, en cette affaire, pour moi, c'est qu'élasticité voulant dire ressort, il n'y a rien d'étonnant à ce que la force « vitale » persistante du corps psychique des décédés paraisse avoir, dans ces apparitions, tout autant et même mieux que son homologue de l'existence courante, une tendance prononcée vers le maintien ou le retour de son état « normal. »

Ainsi, ces apparitions de mutilés qui se montrent intacts après leur mort; comme ce capitaine du cas *Wicham*, dont la jambe blessée était gangrénée et « les orteils du pied étaient tombés »; dont le fantôme apparut à une amie, avec un pied « exactement comme l'autre » (*Ann. des sc. ps.* 1891, p. 57, traduit du *Journal of the* S. F. P. R.).

Mais, à quoi bon discuter ces faits, puisque vous reconnaissez vous-même que ce sont là des points secondaires pour l'expérience projetée ? C'est en les étudiant un à un et minutieusement, comme je l'ai fait dans un ouvrage qui est prêt pour l'impression, qu'on pourra arriver à se faire une opinion un peu exacte sur ces phénomènes.

La chose sur laquelle je désire insister le plus est la dernière partie de vos critiques, qui serait de na-

---

traire, que le corps psychique, s'il existe, ne reproduit aucunement « toutes les particularités des traits des défunts », ni même celles des vivants. — C. V.

(2) Un coup d'œil à celles parmi les empreintes qu'on obtient avec Eusapia, et qui reproduisent plus ou moins les traits de son visage, à telles enseignes que les spirites eux-mêmes les ont considérées toujours comme des traces de dédoublement du corps psychique du médium, montrent des différences radicales entre elles, et ne reproduisent aucunement « toutes les particularités des traits » du médium. — C. V.

(3) Nous ne contestons pas que le Dr Venzano soit un bon observateur ; mais il ne faut point non plus lui attribuer des idées qu'il n'a pas émises. Pour prouver que les fantômes qui se manifestent au cours des séances d'Eusapia ne sont pas toujours des créations psychiques du médium, mais qu'elles sont parfois de nature spirite, il expose un cas dans lequel un fantôme a tâché de prouver son identité au moyen de quelques dents qui lui manquaient. Mais M. Venzano n'a pas dit que cela ait une autre valeur en dehors de celle qui se rapporte à l'identification ; de la même manière qu'un invalide défunt pourrait démontrer son identité en faisant toucher sa jambe de bois, dont il n'existe évidemment pas le double psychique. — C. V.

ture à affaiblir la portée du criterium que j'ai étudié et annoncé comme devant être ***très important*** pour l'étude de l'identité des posthumes objectivés.

Qu'il s'agisse, comme vous le dites, d'un diable (qui me paraît assez vieux et plein de rhumatismes pour songer à une retraite bien gagnée, je l'espère), ou de ces fameux élémentaux que MM. les occultistes sont les seuls à distinguer de leurs yeux perçants dans des ténèbres profondes, ou encore d'une fabrication de toute pièce de la part de subconscients étrangers en goguette ou en rupture de ban, il n'en est pas moins vrai que pour opposer ces suppositions à l'existence réelle d'un double authentique, qui paraît assurée par une observation objective et renouvelée (partant, scientifique), il faut admettre la possibilité d'une supercherie de la part de ces entités supposées. Mais, qui dit tricher dit tromper, et aussi se tromper (et c'est là la véritable supériorité de la morale); car, il est inadmissible qu'un malfaiteur songe vraiment à tout; et on n'a jamais vu l'auteur d'un mauvais coup prendre toutes les précautions nécessaires pour n'être jamais découvert, avant ou après sa mort, *si son cas donne lieu à un examen suffisamment approfondi et prolongé.*

Or, ce qui fait la grande, l'immense valeur du procédé pratique que j'ai proposé, ce n'est pas l'existence elle-même de la particularité signalée : c'est la facilité d'étude ***illimitée*** qu'elle confère au psychiste. J'ai eu soin d'insister là-dessus, en un passage que vous ne citez pas et que je vous demande la permission de répéter ici : « En se plaçant au point de vue de la raison pure, l'hypothèse d'une imitation par la lucidité perdrait d'autant plus de terrain (tandis que celle de l'identité du mort en gagnerait) qu'on pousserait plus loin l'examen et la minutie des preuves : ***Et cet examen et cette minutie peuvent, ne l'oublions jamais, être poussés, avec les procédés que nous proposons, pour ainsi dire à l'infini! En admettant que la preuve ne fût pas absolue, on s'en rapprocherait donc à l'infini; ce qui nous paraît bien suffisant pour une preuve humaine; bien supérieur, en tout cas, à tout ce qui a été fait jusqu'ici sur ce terrain.*** »

Il n'est que trop vrai qu'aucune preuve, si péremptoire soit-elle, n'est absolument décisive, sur le terrain mouvant du psychisme : aussi est-ce bien pour cela que j'ai pensé que si deux preuves valent mieux qu'une; si trois valent mieux que deux, etc.; que si, en un mot, des preuves peuvent être obtenues « pour ainsi dire à l'infini » ai-je dit, en pouvant renouveler à loisir l'examen de ces preuves (ce que permet de faire la complexité inouïe des dessins de la peau, autorisant des comparaisons précises, en quantité immense, illimitée, je le répète), on sera bien obligé d'admettre qu'on pourra aller ainsi, dans cette progression probatoire et avec ce procédé, jusqu'à la satiété, jusqu'à la saturation la plus complète proportionnée à la résistance de chacun (qui est une affaire d'individualité; mais peu importe). On aura alors le droit de dire que cette preuve est, pratiquement, d'une valeur absolue, bien qu'elle n'y atteigne jamais ***en théorie*** : C'est-à-dire qu'on s'en rapprochera d'autant plus qu'on s'en donnera mieux la peine.

Il me semble que bien peu des preuves humaines, cependant mieux acceptées, jouissent d'un pareil avantage; et voilà pourquoi je revendique surtout le mérite d'avoir insisté sur l'importance capitale de l'épreuve proposée (qui sera, je l'espère, bientôt acceptée par tous les Centres psychiques), dans mes conclusions, longuement mûries et non enthousiastes, croyez-le bien, mon cher confrère, en acceptant, avec mes excuses pour cette trop longue missive, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et confraternels.

E. ANASTAY,
Président de la S. E. P. M.

Après ce que nous avons dit jusqu'ici, il ne nous reste pas grand'chose à noter au sujet de cette lettre du distingué Président de la Société d'Etudes Psychiques, de Marseille. On peut voir qu'il se rend compte des inconvénients et des contradictions que présente le dogme kardéciste du ***périsprit,*** fidèle copie fluidique du corps physique, et que, tout en ne se décidant pas encore à l'abandonner, il cherche une combinaison pour le mettre d'accord avec l'expérience et la raison, sans d'ailleurs la trouver.

Mais où nous ne parvenons pas à le comprendre, c'est où il parle des inconvénients et contradictions en question comme de « difficulté que présente la théorie du corps psychique ». La théorie du corps psychique, telle que nous l'entendons, telle que les psychistes l'envisagent, avec Myers à leur tête, ne court aucune difficulté seulement parce qu'on abandonne ce détail de l'identité parfaite entre les formes du corps physique et celles du corps psychique, et on ne prétend pas plus définir exactement ce dernier, qu'on ne définit l'éther, l'électricité, etc. Sans doute, nous ne considérons encore cette théorie que comme une utile hypothèse de travail, mais nous reconnaissons sans peine que des faits nombreux paraissent en démontrer l'exactitude.

Pour ce qui se rapporte au système de dactyloscopie proposé par M. Anastay, nous ne le croyons pas inutile comme un moyen que pourraient employer les désincarnés pour prouver leur identité; seulement, nous croyons qu'il n'aurait pas une valeur absolue, puisque tout esprit qui connaît les lignes digitales du corps physique d'un défunt pourra peut-être les reproduire autant que le défunt même dont il s'agit. Cette expérience sera, en somme, de la même nature que celle des dents, racontée par le D[r] Venzano, tout en étant beaucoup plus frappante, plus précise, plus extraordinaire.

De même, l'objection que nous avons faite au livre de M. Gabriel Delanne est loin d'en détruire la grande valeur. Au point de vue spirite, même les faits et les raisonnements qu'il accumule dans ce nouveau volume contribueront puissamment à la vulgarisation de ces recherches et à la solution du problème que nous cherchons tous sincèrement, malgré les quelques divergences d'opinion qui nous divisent.

C. DE VESME.

JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

(*Suite et fin.* — Voir les numéros de Juin, Juillet et Août)

XI

LE RAYON HUMIDE

L'énigmatique ligne liquide, tracée sur du verre par le courant sortant, dans une de nos précédentes expériences, excita ma curiosité.

Que pouvait-elle signifier?...

Si je n'avais été sûr, absolument sûr (grâce à la méthode des liquides colorés) que c'était bien un courant *sortant*, je me serais dit : « Voilà un rayon paresseux, qui, au lieu de prendre sur son dos la solution, se contenta du dissolvant, et dessina une ligne avec de l'eau pure!

Ç'aurait été tout de même un fait exceptionnel, et il resterait toujours à expliquer *pourquoi*, dans la majorité des cas, c'est la solution colorée qui se transporte, et dans certaines autres le dissolvant seul?

Mais il n'y avait pas de doute sur ce point : c'était bien le courant sortant, qui dessina cette ligne avant d'avoir traversé les couches liquides colorées.

Etait-ce la sueur des mains du médium, emportée par le courant?

C'était admissible. Les mains du médium transpirent beaucoup, au moment de la production des rayons, et les rayons, en perçant l'épiderme, avaient pu emporter un peu de cette humidité naturelle.

Pour obtenir tout d'abord une ligne un peu plus forte et dans des conditions nettes, je fis avec le médium une expérience, semblable aux précédentes, mais sur du verre propre et sec, sans aucun liquide coloré avec des doigts rapprochés.

J'obtins une ligne liquide, visible, quoique pas plus forte que les précédentes.

Si c'était de la sueur, son chlorure de sodium devait donner avec une goutte de nitrate d'argent une tache blanche ; mais il n'apparut aucune tache.

Suivant toute probabilité, ce n'était donc pas la transpiration.

Etait-ce au moins de l'eau?

Car, à vrai dire, cette ligne apparemment humide, était déjà presque sèche lorsque je l'avais examinée ; et sous le microscope elle ne semblait constituée que par un fil de poussière.

Deux expériences ont été faites pour élucider cette question :

Expérience avec le chlorure de cobalt.

Un bordereau de papier blanc avait été trempé dans une solution concentrée de chlorure de cobalt, qui après le desséchement du papier présentait une belle couleur bleu pâle ; mais la moindre trace d'humidité suffisait pour lui donner une teinte rose.

Le médium appliqua ses deux pouces aux bords du papier et au moment du passage du courant médiumnique apparut entre ses pouces *une ligne droite rose, très nette.*

Cette ligne disparut au bout de quelques minutes.

Expérience avec le potassium.

On sait que le potassium (K) est un métal mou, très léger, qui s'oxyde et même s'enflamme très facilement, au contact de l'humidité. C'est pour cela qu'on le conserve dans du pétrole.

J'en retire un morceau, le découpe en forme de petit cube, pour lui donner une surface propre, mé-

tallique, je le place sur une soucoupe renversée et j'ordonne au médium de le soulever à distance au moyen des rayons rigides.

Ce qui fut fait. Au moment où le petit cube remua, *une étincelle apparut* et se renouvela encore une autre fois en tombant sur le pouce droit du médium, sans le brûler. Le potassium ne s'enflamma pas et les étincelles n'apparurent plus, après l'éloignement des mains.

Il était donc évident, qu'*il y avait de l'eau dans les rayons.*

Cette eau présente-t-elle une réaction quelconque, basique ou acide?

Différents réactifs : le congo, le curcuma, le méthylorange, la tropéoline, la phénolphtaléine, le papier amidonné avec du iodure de potassium, le permanganate de potasse enfin, ont été essayés avec un résultat absolument négatif.

Cette eau pouvait-elle dissoudre quelques parcelles de couleurs, au moment du passage des rayons?

C'était probable, si l'humidité provenait du corps du médium et se transportait en même temps que les rayons — moins probable, dans le cas d'une accumulation ultérieure.

Au lieu de bandes liquides, comme dans les expériences précédentes, j'avais formé, sur du verre propre, quelques lignes transversales à l'aide des couleurs d'aniline en poudre.

Le passage des rayons rigides écarta les parcelles des couleurs, sans trace de dissolution.

Je conclus de tous ces essais, que probablement l'humidité des rayons n'est pas constituée par la sueur, qu'elle ne provient pas du corps du médium, qu'elle se compose de l'eau pure, et que, très probablement, elle présente *les gouttelettes de vapeur, provenant du milieu ambiant, et condensées par le passage des rayons.*

Une preuve décisive de cette probabilité pouvait être donnée par une expérience directe avec la vapeur surchauffée, invisible, qui apparaîtrait condensée sur la ligne des rayons. M. le prof. Biernacki a eu l'amabilité de préparer pour moi cette expérience au laboratoire de l'Ecole polytechnique de Varsovie, mais malheureusement elle n'a pas été faite à cause de la fatigue du médium.

XII

RELATIONS AVEC LA LUMIÈRE

L'humidité condensée dans les rayons rigides, explique certaines particularités de leur action.

D'abord une partie de leur adhésivité aux corps solides (on se rappelle que dans plusieurs essais nous avons eu l'apparence que les rayons *se collaient* aux objets soulevés) et ensuite leur changeante visibilité. Invisibles en principe, ils apparurent quelquefois, tantôt comme un fil luisant sur un fond noir, tantôt comme un fil noir sur un fond lumineux. Cela devenait compréhensible, car les gouttelettes d'eau, diversement éclairées, pouvaient produire cet effet.

Cela explique en même temps, pourquoi le fil fluidique ne fut pas également visible de tous les côtés, et sa brusque disparition, lorsque le courant cessait. Il devenait encore évident, que ce fil fluidique ne pouvait pas traverser une moindre couche liquide (bulle de savon) et qu'il laissait cependant une trace humide, de courte durée sur du verre ou sur du chlorure de cobalt.

Les autres phénomènes appartenaient évidemment à une autre catégorie, à la nature propre, peut-être corpusculaire de ces rayons.
un obstacle, produire la chaleur.

Nous avons vu qu'ils pouvaient, en rencontrant
Pouvaient-ils également produire la lumière?

Peut-être, car quelquefois, très rarement d'ailleurs et jamais au moment d'une action mécanique, la somnambule prétendit voir une faible luminosité. Mais ni moi, ni d'autres observateurs ne l'ont jamais vue, et nous savons déjà que les rayons rigides comme tels, n'agissent pas sur les plaques photographiques.

Ils ne provoquent pas non plus la fluorescence des écrans chimiques.

Il n'est donc pas facile de leur trouver une place parmi les rayons lumineux.

En tous cas, le côté violet du spectre ne leur convient pas, et pour les placer du côté rouge l'on manque d'indications.

La lumière du jour rend très difficile leur production, même au crépuscule.

La lumière artificielle beaucoup moins.

Sa couleur ne paraît jouer aucun rôle déterminé; une lumière rouge n'est pas plus favorable qu'une lumière bleue ou blanche; cette dernière ne doit seulement pas être très vive. Il est toujours préférable qu'elle soit uniforme, et quant à sa nature, cela paraît tenir plutôt aux prédilections individuelles du médium, qu'à leur nature physique.

J'avais tenté encore l'expérience suivante :

Un rayon de lumière, provenant d'un petit trou dans un cylindre en carton, qui couvrait une lampe à pétrole, fut projeté sur un écran gris. Le médium se plaça de manière à faire croiser les rayons rigides avec le rayon lumineux. Il m'a semblé qu'il y eut un certain trouble dans l'image du rayon lumineux au moment où les rayons rigides traversaient son chemin. Mais l'expérience est délicate, elle nécessiterait une installation beaucoup plus sérieuse que la mienne et l'essai en question ne doit pas compter.

En somme nous ne savons encore rien au sujet de la nature intime de ces rayons, malgré les nombreuses

expériences, que j'ai déjà racontées, et malgré que leurs propriétés, pour ainsi dire extérieures, soient déjà à peu près connues.

D'ailleurs, si, ce qui est possible, leur nature est corpusculaire et non seulement vibratoire, il est inutile de rechercher leur relation avec la lumière ordinaire.

XIII

AUTRES EXPÉRIENCES MÉCANIQUES

Les actions mécaniques — c'est encore ce qu'il y a de mieux connu parmi les propriétés des rayons rigides.



Mais les déplacements et les lévitations des petits objets constituent tout de même un phénomène rare, phénomène qui jusqu'à ce moment n'a été obtenu qu'avec deux médiums : Mlle Tomczyk et Eusapia Paladino. Il paraît que dernièrement M. Lebiedzinski les a obtenus avec un troisième médium—mais c'est tout. Beaucoup plus fréquents, et beaucoup plus faciles sont les déplacements concernant des objets plus lourds, déplacements qui ont lieu en présence de tous les médiums à effets physiques, le plus souvent dans une lumière insuffisante, et qui sont basés sur un tout autre principe, celui de l'action des mains du double.

Il importait de savoir si, à un degré inférieur, les rayons rigides ne pourraient pas se manifester plus facilement, plus fréquemment, ne fût-ce qu'avec des objets très légers et très mobiles.

On connaît les nombreuses expériences faites dans cette direction, longtemps avant la découverte des rayons rigides. Nous ne connaissons pas encore exactement la nature de leur action, et mon but n'est pas de les énumérer ici, pour différentes raisons et principalement parce que la plupart de ces instruments n'ont aucun rappport avec l'objet de cette étude. L'intéressant appareil du Dr Joire, le sthénomètre, par exemple, ne peut pas servir à cet effet, puisque les rayons rigides ne traversent pas le verre. On pourrait, il est vrai, l'employer sans le verre, mais alors je conseillerais de boucher les orifices de la paille avec un peu de ouate, *qui supprime son action normale*. Ce ne serait donc plus le même appareil, sensible surtout aux courants thermiques, aux courants d'air sous la cloche.

Quant aux moulinets de M. le comte de Trommelin, qui n'ont pas de cloche, ils sont trop sensibles aux moindres influences mécaniques, thermiques et électriques, pour pouvoir être employés dans des expériences précises. Mais ils peuvent servir tout de même pour une constatation approximative.

Un jour, M. le Dr E. Przychodzki, dont je regrette vivement la mort prématurée, m'apporta un appareil de sa composition, avec lequel il fit de nombreuses expériences, qu'il n'a pas eu le temps de publier.

C'était un pendule, grand comme forme, quoique très léger, qui pouvait osciller et tourner, étant suspendu à un fil de cocon. Ce fil de cocon soutenait un arc en fil d'aluminium, dont la soustendente horizontale consistait en un bâton de moelle de tournesol, gros comme un doigt et long d'une vingtaine ou même d'une trentaine de centimètres.

Mis au repos, et en évitant les courants d'air, cet appareil fut *attiré* par mon doigt, plus ou moins, probablement parce qu'il prenait facilement une faible charge électrostatique. Mais soumis à l'action de Mlle Tomczyk il montra au contraire une *répulsion*, tout à fait semblable à celle des rayons rigides, répulsion qui augmentait sensiblement lorsque le médium se trouvait en somnambulisme. (On sait que Mlle T... est incapable de produire les lévitations à l'état normal.)

L'action se manifestait par secousses, avec intervalles, mais elle était quelquefois si forte que le balancier fut rejeté en arrière et reculait lorsque la main avançait.

Quelquefois cependant, comme avec les cadres recouverts de savon, il put être attiré sur désir.

L'action était plus facile et ne nécessitait pas une concentration spéciale du courant.

Quelques autres expériences ont été faites avec un appareil, que j'avais construit il y a déjà quelques années, dans le but d'avoir une action directe, tout en évitant l'influence des courants d'air extérieurs. Cet appareil est représenté par la figure 1.

Il se compose d'une cloche ouverte des deux côtés, mais l'ouverture inférieure se ferme par le support ou la table, et l'ouverture supérieure, plus petite, par la main agissante. La cloche est donc complètement fermée et cependant la main peut agir directement à travers l'air sur un moulinet simple à deux plumes larges, ayant une inclinaison de 45°, dans un sens opposé. Il est suspendu à une petite barrette, qui n'entrave pas l'action.

Cet appareil peut servir pour la démonstration des rayons rigides, car ces derniers peuvent jaillir non seulement des bouts des doigts, mais aussi d'autres points de la main, sous l'influence de l'idée dominante. Une bordure, entourant le milieu de la cloche, et divisée convenablement, indique les degrés de la déviation, et *grosso modo* l'intensité de l'action. Cette dernière peut tantôt tordre le fil en repoussant les ailes, tantôt abaisser le moulinet d'un côté, lorsqu'elle se localise.

Je n'exagère pas l'importance de ce « médioscope » pour l'action physique et peut-être spécialement pour les rayons rigides; je constate seulement qu'il donne des résultats plus facilement que les lévitations ou déplacements ordinaires.

Il ne peut cependant constituer une preuve que l'action est due réellement aux rayons rigides et non pas à un autre principe, le souffle médiumnique par exemple.

L'appareil d'Alrutz, dont on se sert pour déceler la pression des mains fluidiques, peut être remplacé par un pèse-lettre ordinaire, employé pour la première fois par M. de Gramont. Le reste est à peu près inutile. Et le pèse-lettre tout seul présente encore cet avantage, qu'il peut manifester aussi l'action des rayons rigides; quoique toujours sans certitude théorique. Dans ce dernier cas, il est préférable de tenir les mains des deux côtés de la balance, en les abaissant pour descendre le plateau, au moment de la formation du courant. Mais le pèse-lettre est évidemment beaucoup moins sensible que le médioscope avec des plumes.

Pour des expériences précises, on se servira toujours d'appareils, analogues au premier tambour-enregistreur de M. Crookes, qui inscrivent les oscillations, ou bien qui donnent des indications manométriques, comme l'appareil dont on s'est servi à l'Institut Général Psychologique.

M. Debierne construisit également un petit appareil ingénieux, la description n'a pas été publiée.

Est-il possible de trouver un instrument capable d'indiquer l'action des rayons rigides et seulement des rayons rigides?

Non. Car cette distinction théorique découle d'une multitude d'expériences analytiques et comparatives, et non pas d'une seule quelconque.

C'est encore la conductibilité galvanique de ces rayons, qui me semble constituer une preuve, plus nette que les autres, de leur présence spéciale; car il est possible de vérifier en même temps leur action mécanique, analogue à celle d'un fil tendu, en remuant les électrodes, élastiquement mobiles. Mais cette expérience ne réussit qu'avec des médiums doués d'une force exceptionnelle.

La preuve mécanique de l'existence du magnétisme animal, d'une force neurique, odique, *biotique, commune à tous les hommes normaux, n'a pas encore été trouvée.* Ce que l'on observe avec les divers « biomètres » découle, ou bien des influences banales insuffisamment précisées, ou bien d'une action *médiumnique,* anormale. Il suffit de faire l'essai de l'hypnoscope pour s'en convaincre. (Je suppose, évidemment, que l'on supprime toutes les causes d'erreurs.)

Et il en est de même pour l'action sur des plaques photographiques. Il y a deux ans, j'avais consacré tout un mois à ces essais, en changeant les conditions de manières différentes — toujours avec un résultat négatif. La main d'un homme normal — qui peut être un excellent magnétiseur, mais qui n'est pas sensitif et médium — n'a aucune action sur les plaques photographiques, et sous ce rapport M. de Fontenay a parfaitement raison. Seulement, cela n'empêche pas que les expériences *médiumniques* du commandant Darget présentent un réel intérêt et qu'elles resteront acquises pour la science, après l'élimination des causes d'erreur.

Et puis, il faut distinguer l'anormal et le pathologique. Les médiums ne sont pas nécessairement des névropathes, comme les névropathes ne sont pas nécessairement des médiums. La médiumnité d'ordre supérieur (je ne parle pas de l'automatisme inconscient, plus commun) est une qualité rare, innée, pour la plupart héréditaire, qui se développe, mais qui ne se crée pas. Ne devient pas médium qui veut, et pour être médium il faut tout d'abord posséder la *sensibilité hypnotique*, il faut être *sensitif.* Tous les vrais médiums que j'ai eu l'occasion d'observer présentaient au bout de deux minutes, sous l'action de l'hypnoscope, une anesthésie et une paralysie du doigt, plus ou moins marquées. Et ce sont ces personnes seules, qui peuvent (quoique pas toutes) agir mécaniquement à distance ou chimiquement sur les plaques.

Il faut donc se désillusionner sous ce rapport; car en annonçant des appareils ou des expériences, qui doivent prouver la « radioactivité humaine » la force « vitale » « odique » ou « magnétique », on risque de compromettre la cause du médiumnisme, car dans la majorité des cas, ces appareils et ces expériences ne donneront absolument rien.

Et c'est encore une erreur si l'on croit qu'une faculté exceptionnellement prononcée chez un individu,

doit se trouver à un degré faible, à l'état fruste, chez tous les individus en général.

Ce qui a été prouvé par l'hypnotisme, par le métapsychisme, par la médiumnité en particulier, et par toutes les dernières découvertes psychologiques en général — c'est précisément l'énorme étendue des *différences individuelles*, aussi bien entre les médiums et les sensitifs qu'entre les personnes normales.

Il y a des degrés partout, certainement, mais ces degrés s'effacent, lorsque la faculté diminue, et il est tout à fait inutile de chercher la télékinésie, l'action sur les plaques ou les rayons rigides chez tout le monde.

———

Au cours de cette étude, les forces de mon médium augmentèrent, et il se manifesta une nouvelle catégorie de rayons, intermédiaires entre les rayons rigides et les rayons X^x, qui jusqu'à ce moment présentaient un complet contraste. J'ai pu poursuivre leur étude pendant tout l'hiver dernier.

Les propriétés de ces nouveaux rayons étant de deux sortes : électriques et chimiques, je leur avais donné le nom des rayons « électro-chimiques » et sous ce nom général je les ai présentés au dernier Congrès des naturalistes et médecins polonais, qui eut lieu à Cracovie le 18 juillet de l'année courante.

La présentation a été faite à la section « des sciences exactes » et, je dois le dire à l'honneur de mes compatriotes, elle s'accomplit cette fois sans scandale.

C'est la première fois que l'on démontre une action électrique, mesurable à distance, et des réactions chimiques immédiates, autres que sur des plaques sensibles, et provoquées également sans contact, par un organisme vivant.

Elles feront l'objet d'une étude à part.

Influence de l'Orientation sur l'Activité psychique

(Nouveaux documents, Août 1911)

Sous ce titre, résumé en deux mots : *l'Art du Repos et l'Art du Travail* (chez Berger-Levrault), nous avons étudié, il y a deux ans, avec l'excellent secrétaire général adjoint de la S. U. E. P., M. Warcollier, l'influence de la direction nord-sud sur le repos du moteur humain et montré que notre système nerveux est influencé par le courant tellurique, au même titre que les lignes télégraphiques dans les expériences de MM. Brunhes, Marchand et le P. Cirera, présentées à l'Académie des Sciences, par M. Bouty.

Il pourrait paraître singulier qu'un courant magnétique aussi faible que le courant tellurique pût dominer ainsi toute notre activité musculaire et *psychique* et déterminer la position à prendre dans notre repos (nord-sud), ou dans notre travail (ouest-est).

Nous sommes donc heureux de constater aujourd'hui, à l'appui de notre thèse de 1909, que le courant terrestre s'affirme de plus en plus comme un élément de haute importance au point de vue des communications électriques, des courants *avec ou sans fil*, qui ont tant d'analogie avec le courant nerveux et qui ont sur nos nerfs une action qu'il n'est plus besoin de démontrer.

Hier c'était M. Campbell (*Revue Electrique* du 11 août 1911, *Cosmos* du 2 septembre), — qui reconnaît l'influence de la direction *nord-sud* sur les communications *par fil* télégraphique.

Aujourd'hui, c'est l'illustre Marconi qui, dans une conférence à Londres sur la télégraphie *sans fil*, déclare que les résultats sont souvent très différents dans le sens *nord-sud* de ce qu'ils sont dans le sens *est-ouest* (Revue des Sciences, *Journal des Débats*, 17 août 1911). A noter que les différences constatées par Marconi sont surtout importantes la nuit, et ceci est assez naturel; c'est la nuit que le courant tellurique *nord-sud* est le plus régulier.

Mais n'est-ce pas également la nuit que nous avons le *plus d'intérêt* à placer notre repos sous l'influence bienfaisante du magnétisme terrestre?

Conclusion. — Souhaitons que Marconi veuille bien vérifier sur lui-même l'influence qu'il vient de constater sur les ondes hertziennes de la T. S. F., et, en attendant, orientons nos pieds vers la Croix du Sud et notre tête vers la Grande Ourse, pour obéir à cette loi cosmique qui fait de chacun de nous comme une sorte de boussole vivante!

ED. DUCHATEL.

Un Phénomène médiumnique

AU MOMENT DE LA MORT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Mr Ch. Marteaux, professeur agrégé au Lycée d'Annecy, nous envoie aimablement un fait métapsychique se rapportant à saint François de Sales, dont les restes mortels ont été, tout dernièrement, transférés, en grande pompe, et avec l'intervention d'un grand nombre d'évêques, du monastère de la Visitation, fondé par lui, au nouveau couvent.

Le fait télépathique suivant a été rapporté par Nicolas de Hauteville dans son *Histoire de la très ancienne et illustre maison de Saint François de Sales*, 1669, p. 319.

« Le 28e jour du mois de décembre de cette même année 1622, Louys de Sales s'étant rencontré à la Thuille avec sa femme et toute sa famille, environ les dix heures de la nuit, la clochette pendante à une des fenêtres de la tour du château et attachée à une corde qui répondait au bas de l'escalier, se mit à sonner d'elle-même à diverses reprises et fortement. On crut d'abord que c'était l'arrivée d'une personne qui était grandement pressée ; un serviteur fut commandé de descendre bien vite pour aller ouvrir la première porte, mais il fut surpris de n'y voir aucune âme vivante. Dans le temps d'un demi-quart d'heure, la cloche se mit à recommencer son bruit et son son plus fortement ; on courut la seconde fois plus promptement qu'à la première et néanmoins le valet ne trouva personne. Cela s'étant fait de la même manière diverses fois, Louys connut très bien qu'il arriverait quelque chose tout à fait extraordinaire ; il donna ordre qu'on détachât la corde de la clochette, mais ce fut icy la merveille, car la cloche sonna sans qu'aucune chose y fût attachée et le son dura si longtemps que toute la famille, qui en fut en grand effroy, se mit en oraison. Louys s'enferma dans son cabinet et dans l'ardeur de sa prière, il apprit par une science qu'on peut appeler prophétique, que son bienheureux frère, l'évêque de Genève, était décédé cette même nuit. »

François de Sales, évêque de Genève et d'Annecy, venait en effet de mourir à Lyon, à huit heures du soir. Ajoutons que les deux frères étaient très unis et qu'on les surnommait les indivisibles.

LES NOUVEAUX LIVRES

Elisabeth Morison and Frances Lamont : **An Adventure** (Londres, Macmillan, éd., 1911).

Alors que les ouvrages rapportant les phénomènes métapsychiques les plus rudimentaires et les mieux contrôlés se heurtent généralement à la méfiance hostile de la presse, qui s'arrange pour les ignorer, on est assez surpris de la publicité que les grands quotidiens anglais — le *Times*, le *Daily Telegraph*, le *Morning Post*, le *Daily News*, etc. — ont fait autour de ce livre. Il est vrai que ses deux auteurs se déclarent, non seulement étrangers, mais opposés à tout ce qu'on désigne sous le nom de *psychical research* (ce qui ne peut qu'augmenter beaucoup leur respectabilité et la sympathie qu'ils inspirent aux personnes bien pensantes), mais les faits qu'ils racontent sont si étranges, si rebelles à toute explication possible, que les *psychical researchers* eux-mêmes osent à peine les prendre en considération. D'ailleurs, la nature toute subjective des phénomènes dont il s'agit, échappant à tout contrôle, n'est pas pour augmenter la valeur de ces récits.

Cela ne signifie aucunement qu'on doive douter de la sincérité de miss Elisabeth Morison et miss Frances Lamont. L'éditeur Macmillan reconnaît qu'il s'agit là de deux pseudonymes, mais ajoute qu'ils constituent la seule fiction que l'on rencontre dans l'ouvrage.

Il est d'ailleurs évident que le vrai nom des auteurs n'est pas un mystère pour les milieux psychiques anglais. Nous trouvons dans quelques journaux ce détail : qu'il s'agit des filles de deux clergymans ; une dame M. F. Salis Schwabe affirme dans l'*Occult Review* connaître l'un des auteurs, qui a été profes-

seur dans une École supérieure, et est une femme d'idées élevées, qui n'admettrait pas la moindre dérogation à la vérité; elle n'aime d'ailleurs l'*occulte* sous aucune forme. Andrew Lang, actuellement Président de la S. P. R., garantit à son tour, dans une lettre à un rédacteur du *Temps*, de Paris, la sincérité parfaite des deux dames, qu'il connaît bien. Enfin, quelques lecteurs de l'*Occult Review* déclarent avoir entendu parler de cette « aventure » depuis des années déjà, lorsqu'elle était encore inédite.

Le fait dont nous nous occupons date en effet de 1901. Au cours de cette année, miss E. Morison et miss F. Lamont, se trouvant pour quelques jours à Paris, qu'elles ne connaissaient pas encore, firent une visite à Versailles. Leurs connaissances de ce qui se rapportait au célèbre palais des rois se bornaient à ce qu'on apprend dans les écoles, en Angleterre, et à la lecture de quelques romans historiques.

Après avoir visité le château de Versailles, elles pensèrent à se rendre au Petit Trianon, au sujet duquel elles ne savaient pas grand'chose, si ce n'est que c'était une maison très aimée de Marie-Antoinette. Un coup d'œil à leur Baedeker leur montra la direction qu'elles devaient suivre pour y aller, et qu'il y a deux Trianons. Elles se trompèrent de route, mais elles y arrivèrent quand même, en causant de l'Angleterre et des personnes qu'elles y connaissaient. A un certain moment, elles rencontrèrent deux hommes habillés d'un uniforme vert-gris, coiffés de petits tricornes. Les deux Anglaises pensèrent qu'il s'agissait de deux jardiniers, à cause des outils qui étaient autour d'eux; elles leur demandèrent le chemin, et les deux hommes répondirent qu'il leur fallait marcher tout droit.

En attendant, une dépression extraordinaire et inexplicable avait saisi les deux dames. Tout ce qui les entourait avait pris un aspect singulier. Les arbres parassaient être devenus sans relief et sans vie « comme un bois travaillé en tapisserie ». Il n'y avait plus aucun effet de lumière et d'ombre, aucun souffle d'air n'agitait les feuilles.

Un homme assis contre un kiosque, avec un manteau et un chapeau à larges bords, tourna la tête et regarda les deux femmes. Son teint était sombre, et l'expression de son visage répugnante. Un autre homme parut tout à coup devant elles comme s'il était sorti d'un mur de pierre qui était proche. Il leur cria d'un air très animé : « *Mesdames, mesdames, il ne faut point passer par là!* »

En silence, miss E. Morison et miss F. Lamont passèrent un petit pont rustique qui franchissait un ravin. Tout près d'elles le mince filet d'une cascade tombait sur une pelouse verte.

On arriva au Petit Trianon. Sur la terrasse de la maison, une dame était assise, occupée à lire, ou peut-être à dessiner; elle aperçut les deux visiteuses, et releva la tête pour les regarder. Son visage n'était plus jeune; elle avait un ample chapeau blanc juché sur une masse épaisse de cheveux clairs qui bouffaient autour de son front. Son léger corsage d'été se trouvait disposé sur ses épaules à la façon d'un fichu.

Enfin, les deux amies pénètrent à l'intérieur du Petit Trianon, qu'elles visitent sommairement en compagnie d'une noce parisienne, et sans y découvrir autre chose que ce que chacun de nous peut y voir tous les jours. Elles rentrèrent ensuite à Paris, et repartirent quelques jours après pour l'Angleterre.

Trois mois après, les deux amies causent de leur visite récente à Versailles, et elles s'accordent à reconnaître que le Petit Trianon et ses alentours leur avait produit l'impression de localités hantées. Toutes deux décident alors de rédiger, chacune de son côté, une exacte relation des moindres détails de leur après-midi du 10 août. Le récit de miss Lamont, publié aujourd'hui immédiatement après celui de miss Morison, s'acorde avec lui sur la plupart des points, à cela près que la dame de la terrasse n'y est point mentionnée et que nous y rencontrons en échange deux ou trois particularités nouvelles.

Les deux héroïnes de cette aventure, ayant alors visité de nouveau les alentours du Petit Trianon, s'aperçoivent qu'ils sont bien différents de ce qu'ils leur sont apparus la première fois. L'idée leur vient tout naturellement qu'elles avaient vu alors ce site tel qu'il était dans les derniers temps de Marie-Antoinette, et précisément le 5 octobre 1789, quand le peuple de Paris se porta en masse à Versailles. Dans toutes nos archives, dans les musées et les bibliothèques, elles ont cherché les moyens de reconstituer les aspects de Trianon, de son parc, à la veille de la Révolution; et il n'y a pas un des incidents de leur visite dont elles n'aient pas trouvé — ou cru trouver — la confirmation historique. Le kiosque, le pont rustique, le bois, la cascade, une grotte, et une foule de détails dont nous n'avons pas parlé, n'existent plus maintenant, mais existaient alors. La dame assise sur la terrasse, c'était la reine Marie-Antoinette, qui paraît bien avoir été au Petit Trianon le 5 octobre 1789. L'uniforme des jardiniers était bien tel que les deux Anglaises l'avaient vu. Elles croient avoir pareillement identifié les autres personnages qu'elles ont rencontrés.

Il est évident que quelque chose d'extraordinaire s'est passé dans l'esprit des deux dames anglaises au moment de leur première visite aux Trianons. Même les explications d'un caractère plus supernormal, comme celles basées sur l'hypothèse de la réincarnation, celle que nous appellerions aujourd'hui psychométrique, l'hypothèse même mise en avant par miss Morison et miss Lamont, qu'elles ont vu peut-être une image évoquée dans l'esprit de Marie-Antoinette — toutes ces suppositions se heurtent à certains détails du récit, surtout à ce qui se rapporte aux dialogues qu'elles ont eu avec les jardiniers et les deux seigneurs rencontrés près du kiosque. Par contre, si on veut se tenir tout simplement à une hallucination partiellement collective produite par un souvenir inconscient des dernières joies de Marie-Antoinette, comment se fait-il qu'elles aient pu voir une quantité de choses disparues, et dont l'existence a été ensuite reconnue exacte par les longues et patientes recherches des deux auteurs? Peut-être les souvenirs ont subi quelques modifications au cours de ces recherches mêmes, qui, d'ailleurs, n'étaient probablement pas menées avec tout l'esprit critique nécessaire. On sait combien souvent des historiens d'un parti opposé, arrivent à des conclusions très différentes sur la constatation des faits mêmes, et surtout sur leur interprétation, subissant l'influence subconsciente d'une passion à laquelle il n'est pas facile de se soustraire, malgré leur intention sincère de vouloir se tenir strictement à la vérité...

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un dessin médiumnique de Sardou

Au moment de la mort de Victorien Sardou, nous avons reproduit dans les *Annales* la plupart des dessins médiumniques du célèbre écrivain. Un dessin, presque aussi remarquable que les autres, nous était échappé, n'étant point inédit, mais cependant moins connu que les autres. Nous le reproduisons aujourd'hui. Il représente, comme les précédents, une vue fantastique d'une autre planète.



Un dessin médiumnique de V. Sardou.

Inutile d'ajouter que V. Sardou, tout spirite qu'il était, s'il s'étonnait du travail surprenant de sa subconscience ou d'un esprit qui le « contrôlait », ne croyait point que ces dessins représentassent réellement des vues d'un autre monde.

Le scepticisme du Comte Solovovo

Le fascicule des *Proceedings* de la S. P. R. du mois dernier contient un brillant article du comte Petrowsky Petrovo-Solovovo, le psychiste bien connu, qui est tout un réquisitoire contre les phénomènes médiumniques. On se souvient des récits que le comte a publiés au sujet d'expériences qu'il a faites avec Sambor et d'autres médiums : que s'est-il donc produit pour le faire si brusquement et radicalement changer d'avis? Voici : il s'est aperçu qu'un de ses amis, personne riche et qu'il avait toutes les raisons de croire sérieuse, s'était plu à tricher dans quelques séances. « Si on ne peut même pas se fier à ses compagnons d'expérience — dit en somme M. Solovovo — alors même qu'ils n'ont aucun intérêt à tromper, quelle foi peut-on avoir pour le témoignage des expérimentateurs? »

Le comte Petrovo-Solovovo ne se tient naturellement pas à cette seule remarque; mais on sent bien que c'est ce fait surtout qui l'a plongé dans le scepticisme : c'est à ce fait surtout qu'il revient toujours dans son article. Il rappelle l'amant trompé, qui ne veut plus croire à l'amour.

On conçoit à quoi nous porterait cette manière de raisonner. Quel crédit peut-on attacher aux dépositions des témoins dans un procès, alors qu'on en a vu tant qui mentaient, parfois même sans un intérêt apparent quelconque? Comment attacher de l'importance aux déclarations des médecins, après qu'on a constaté que, de nos jours même, ils nous ont appris tant de choses qu'on a reconnues ensuite absolument erronées? Et ainsi de suite. C'est le nihilisme appliqué à la science — et aussi à la logique.

Le professeur O. Lodge répond, dans le même volume des *Proceedings*, aux objections de M. Solovovo, en montrant à quoi nous amènerait ce scepticisme envers le témoignage humain, s'il était universellement appliqué : au barbarisme de l'âge préhistorique.

Le Congrès théosophique de Gênes

Le Congrès de la Fédération des Sections Européennes de la Société Théosophique, qui devait s'ouvrir à Gênes le 17 courant, a été tout à coup supprimé, quelques jours seulement avant l'ouverture. Cette annonce n'a été accompagnée d'aucune explication sur la cause de la décison inattendue qui a été prise.



AU MILIEU DES REVUES

La polémique Grasset-Geley dans « Æsculape »

L'*Æsculape*, la si intéressante et curieuse revue mensuelle illustrée qui se publie depuis quelques mois à Paris (1) et qui s'occupe de sciences, lettres et arts dans leurs rapports avec la Médecine, a publié dans ses numéros de mars et avril un article de M. le professeur GRASSET, intitulé : *Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Au-delà*. Cet article peut nous être assez utile, parce qu'il contribue à attirer sur la Métapsychie l'attention de la classe médicale, et qu'il a même déjà occasionné, comme nous verrons plus loin, une intéressante polémique ; mais pour ceux qui suivent depuis quelque temps déjà le mouvement psychique, il ne nous apprend rien de nouveau sur les idées de l'éminent clinicien de Montpellier sur ce sujet. Elles peuvent se résumer dans ces quelques lignes qu'il fait paraître actuellement dans *Æsculape* :

Pour qu'un esprit fit réellement, dans une expérience, la preuve de sa présence et de son identité, il faudrait qu'il fournit des renseignements absolument nouveaux, inconnus du médium et des assistants...

Ernest Bozzano, qui a fait, dans les *Annales des Sciences psychiques*, une série de très intéressants articles pour démontrer « l'identification spirite », parvient uniquement à démontrer que « l'hypothèse spirite a acquis graduellement le droit à la considération scientifique ».

Ceci est certain et je l'accepte. C'est bien sans parti pris et scientifiquement que je considère et discute l'hypothèse spirite et que je la déclare non scientifiquement démontrée dans l'état actuel de nos connaissances...

Les partisans de l'hypothèse spirite reconnaissent, avec Alexandre Aksakoff, que « la preuve incontestable de l'identité d'un esprit, sous quelque forme qu'il se manifeste, est impossible ».

Or, ceci serait nécessaire pour que l'existence des esprits fût scientifiquement démontrée et qu'on pût, de cette démonstration, tirer quelque conclusion sur l'au-delà.

Il y a là un malentendu. Aksakoff estime, dans son ouvrage, que des esprits ont réellement « donné la preuve de leur présence et de leur identité, fourni des renseignements absolument nouveaux, inconnus du médium et des assistants. » Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis; mais là n'est point la question. Le point essentiel de l'affaire est celui-ci : qu'Aksakoff, après avoir cru donner de l'identité des esprits des preuves suffisantes pour décider un tribunal à disposer de la vie ou de la liberté d'un prévenu, un médecin à croire *fermement* à l'efficacité d'un remède, un astronome à admettre une théorie sur le mouvement des planètes, un historien à affirmer comme certain un événement, touche à certaines théories comme celle du diable des chrétiens, de l'Inconscient d'Ed. Hartmann, songe aux autres théories du même genre qui peuvent surgir un jour et que nous ne sommes pas à même de prévoir, et se dit alors : « La preuve *incontestable* de l'identité d'un esprit est impossible. » *Mais* — ajoute-t-il — *mais* cette preuve *incontestable* nous ne l'avons pour presque aucune des choses auxquelles nous croyons. Quand vingt témoins oculaires, apparemment désintéressés et honorables, affirment un fait, quand le prévenu lui-même avoue, a-t-on atteint la preuve *incontestable?* Existe-t-il une preuve *incontestable* que c'est bien Virgile qui a écrit l'*Enéide?* Est-il impossible que le système copernicain soit aussi faux que celui de Ptolomée? La preuve incontestable de toutes ces vérités est impossible aussi : mais nous y croyons, nous devons y croire, parce que notre croyance ne peut être fondée sur la certitude absolue que pour ce qui se rapporte aux mathématiques pures, et que refuser de croire à un fait parce que nous n'en avons pas la preuve incontestable équivaudrait à ne plus croire à rien et constituerait une superstition plus crasse que toutes celles qui ont apparu jusqu'ici.

M. Grasset dit qu'il parle *sans parti pris* : nous n'en doutons point, mais nous voudrions que, chaque fois qu'il réédite sa théorie favorite, que nous venons de rappeler, il ajoutât : « Appliquons-nous cette théorie aux autres sciences? Non! » Et qu'il justifie cette différence dans l'application d'une même règle.

M. le Dr GUSTAVE GELEY, d'Annecy, a répondu au professeur Grasset dans les numéros de juin et juillet d'*Æsculape*. Il commence par dire « qu'il ne s'adresse pas aux lecteurs qui connaissent le métapsychisme, mais seulement à ceux qui l'ignorent encore plus ou moins complètement ». Une partie de l'article, ayant un caractère de pure vulgarisation, n'offre donc pas beaucoup d'intérêt pour une grande partie de nos lecteurs. Il n'en est pas de même pour son bel examen de la conception cérébrale du centre O, que l'auteur pense que tôt ou

(1) A. Rouzaud, éditeur, 41, rue des Ecoles. Prix de l'abonnement, en France : 20 fr. par an; à l'étranger : 25 fr. Un numéro : 1 fr. 50 en France ; 2 fr. à l'étranger.

tard le Dr Grasset devra abandonner ; et surtout pour l'affirmation de M. Grasset, que « la question de l'*au-delà* échappe totalement à la science et à ses méthodes, la Religion seule, qui en est et en sera toujours indépendante, étant capable de nous éclairer et de nous guider ».

A mon avis — écrit, à ce sujet, le Dr Geley — l'authenticité des phénomènes n'est pas douteuse, et la philosophie déduite logiquement de ces phénomènes est susceptible de projeter une lumière intense sur ce qu'on appelait « l'inconnaissable ». Comme le professeur Grasset, je pense fermement qu'il n'y a pas de place dans la science pour l'occulte ; mais, contrairement à lui, je pense qu'il n'y en a pas davantage pour l'inconnaissable. Il n'y a de place que pour le connu et pour l'inconnu. Sans doute, les phénomènes seront « désoccultés » ; mais cela ne veut pas dire qu'ils seront ramenés aux lois physiques et psychiques actuellement connues ; cela veut dire simplement qu'ils perdront, en devenant scientifiques, leur apparence surnaturelle, parce qu'il ne peut pas y avoir logiquement, parce qu'il n'y a pas de surnaturel.

« Il faut se rappeler, écrit le professeur Grasset, ce qui s'est passé pour l'hypnotisme, pour les tables tournantes, le cumberlandisme avec contact, etc. ; tout cela a été, en son temps, considéré comme occulte... Tout cela est aujourd'hui « désocculté » et est devenu de la science courante. Il en sera de même pour les autres faits. »

A cela je répondrai : « Il faut rappeler ce qui s'est passé pour certaines des grandes découvertes modernes : les lois de la gravitation, la constitution des astres, l'origine des espèces animales, etc. Tout cela a été, en son temps, considéré comme de l'inconnaissable, tout cela est devenu de la science courante. Il en sera de même de tous les problèmes que se pose l'esprit humain. »

Qu'on ne nous parle donc pas d'une distinction inconcevable et inadmissible entre un ordre naturel, exclusivement soumis aux lois déjà découvertes, et un ordre surnaturel au-dessus de toutes les lois. C'est la science, c'est la philosophie strictement scientifique qui « désoccultera » l'occulte et fera connaître l'inconnaissable. C'est elle qui établira, sur des données positives, l'union intime des lois physiques et des lois morales ; c'est elle et elle seule qui nous donnera, par la synthèse de nos découvertes dans tous les domaines, des notions précises et exactes sur notre destinée, sur la nature vraie des choses, sur la vie et sur l'univers, sur les rapports de la conscience individuelle et de la conscience universelle.

Un cas spontané de lévitation du corps humain ?

Le *Reformador*, organe des spirites brésiliens, rapporte de l'*Opinião Publica* de Pelotas (Rio Grande du Sud) le récit suivant dans lequel, à côté d'incidents qui paraissent rentrer dans le cadre de la pathologie e de l'automatisme du langage, se trouve un cas de lévitation du corps humain, qui semble n'avoir eu, malheureusement, qu'un seul témoin.

Il y a quelques jours, arriva dans cette île Mlle Gumercinda de Araujo, qui est orpheline de père et de mère et est domiciliée à Mostardas, commune de S. José do Norte. Elle se rendait chez sa sœur, résidant dans cette même île et mariée à M. Francisco José da Silveira, agriculteur.

Quelques jours après, elle commença à éprouver des douleurs d'estomac, malaise qui s'aggrava d'une façon alarmante. Les personnes de la maison lui administrèrent les remèdes qui étaient à leur portée et qui sont conseillés par la thérapeutique familière ; mais les douleurs augmentèrent jusqu'à ce que Gumercinda fût saisie d'attaques violentes, avec toutes les caractéristiques de la goutte.

Quelques instants après, quand il paraissait déjà que la malade entrait dans un sommeil réparateur, les assistants commencèrent à entendre des paroles inintelligibles, confuses, d'une voix qui n'était pas celle d'une jeune fille.

On eut recours à l'assistance de M. Benedicto Cravo qui, sa femme étant malade, envoya chez M. Silveira ses fils, Diamantino et Horacio Cravo, et quelqu'un commença à dire qu'il pouvait s'agir d'un *cas de spiritisme*, et on appela un spirite pour expliquer le fait.

Lorsque le spirite commença à prier, comme il est d'usage parmi les croyants, on assista à une scène réellement exceptionnelle.

Saisie par une crise violente, Gumercinda, bien que faible, se prit à réagir contre tous ceux qui tâchaient de la retenir.

Lorsque, au bout de cette lutte, elle parut dormir tranquillement, étendue sur son lit, et que tout le monde se fut retiré de la chambre, hormis M. Diamantino Cravo, voici qu'elle se leva, livide comme un spectre, les yeux écarquillés de façon qu'ils paraissaient sortir de leurs orbites, en prononçant avec un accent étrange dans la voix :

— J'y vais ! j'y vais !...

M. Diamantino, inquiet, se dirigeait vers la porte, quand il vit que la jeune Gumercinda, les bras ouverts, sans se retenir à quoi que ce fût, de manière à justifier sa position, se soutenait en l'air et s'élevait comme en volant, et prononçant toujours les mots :

— J'y vais !

Par suite des instances de M. Diamantino et de l'ordre qu'il lui intima, au nom de Dieu, de cesser son ascension, Gumercinda fit comme un tour dans la chambre et finit par se déposer légèrement sur le lit. L'*Opinião* dit que de nouvelles scènes se reproduisirent dans une autre maison où Gumercinda se rendit ensuite. La jeune fille commença à parler dans sa trance, ou plutôt parurent parler par sa bouche l'esprit de la mère de Gumercinda, et ensuite

deux autres esprits qui disaient avoir assassiné un commis-voyageur, et qui furent pris et moururent fous à Porto-Alegre.

L'*Echo do Sul*, d'où l'*Opinião Publica* prend cette notice, promet de revenir sur ce fait.

Un cas frappant de paramnésie originée par un rêve prémonitoire

(*Filosofia della Scienza, Palerme, juillet 1911.*)

Une nuit du mois d'août de l'année dernière, je m'éveillai sous l'impression d'un songe, qui, bien que paraissant n'avoir aucune importance, avait été si vif et si réel, que j'éveillai ma femme, et le lui racontai immédiatement dans tous ses détails étranges, curieux et précis.

Je me trouvais dans un endroit champêtre sur une route blanche de poussière, par laquelle je pénétrai dans un vaste champ cultivé. Au centre de ce champ s'élevait une construction rustique avec rez-de-chaussée pour magasins et étables. A droite de la maison, je voyais une espèce de cabane en bois, formée de brassées de feuilles et de bois sec, et il y avait aussi un char dont les côtés étaient rabattus, et, sur lui, des harnais pour bête de somme.

Là, un paysan dont la physionomie m'était restée vive et nette, vêtu d'un pantalon sombre, la tête recouverte d'un chapeau mou, noir, m'approchait en m'invitant à le suivre, ce que je faisais. Il me conduisit derrière la construction, et, par une porte petite et basse, nous entrâmes dans une petite étable de quatre ou cinq mètres carrés au plus, pleine de fange et de fumier. Dans cette petite étable se trouvait un court escalier de pierre qui tournait intérieurement au-dessus de la porte d'entrée. Un mulet était attaché à une mangeoire mobile, et, avec la partie postérieure de son corps, obstruait le passage pour monter les premières marches de l'escalier. Le paysan m'ayant assuré que la bête était tranquille, je l'obligeai à se déplacer, et je gravis l'escalier, au bout duquel je me trouvai dans une petite chambre, ou grenier, avec parquet en bois, et j'observai pendus au plafond des pastèques d'hiver, des tomates en grappes, des oignons et du maïs.

Dans cette même chambre, qui servait d'antichambre, étaient réunies deux femmes et une petite fille. De ces deux femmes, l'une était vieille, l'autre jeune; je supposai que celle-ci était la mère de l'enfant. Les traits de ces trois personnes restèrent aussi vivement gravés dans ma mémoire. De la porte qui donnait dans la chambre contiguë, je voyais en elle un lit matrimonial extrêmement haut, comme je n'en avais jamais vu.

Voilà le rêve!

— Que peut-il signifier? me demandai-je et demandai-je aussi à ma femme cette même nuit.

— Mais que veux-tu qu'il signifie? — me répondit-elle — un tableau fantastique, un paysage de lieux jamais vus et qui s'est formé dans ton imagination par association d'idées... mais il ne me semble avoir aucune signification.

— Oui, — répondis-je, — cela peut être; nous nous rendormîmes, et l'on ne parla plus du songe.

Au mois d'octobre toujours de l'année dernière 1910, je dus me rendre à Naples pour assister à un duel notre concitoyen à M. Amédée Brucato.

Ce n'est pas le moment d'exposer les incidents, les ennuis et les déplaisirs qui m'y assaillirent par l'effet de cette assistance; il est nécessaire de dire seulement, pour ce qui se rapporte au rêve, que l'incident m'amena à avoir un duel personnel.

Ce duel eut lieu le 12 octobre, jour où, avec mes seconds : le capitaine Bruno Palamenghi du 4° Bersaglieri, en garnison à Naples, et Francesco Busardo, j'allai en automobile à Marano, où je n'avais jamais été de ma vie, et dont je ne connaissais pas même l'existence. A peine enfoncés de quelques centaines de mètres en rase campagne, la première chose qui m'impressionna vivement fut la route large et blanche de poussière que je reconnus pour l'avoir vue; mais quand? à quelle occasion? Nous nous sommes arrêtés aux limites d'un champ, qui ne m'était pas inconnu parce que je l'avais déjà vu! Nous sommes descendus de l'automobile et nous avons pénétré dans le champ par un sentier bordé de haies et de plantes, et je dis au capitaine Chevalier Bruno Palamenghi, qui était à mes côtés : « Je connais cet endroit, ce n'est pas la première fois que j'y viens; au bout du sentier, il doit y avoir une maison : là, à droite, il doit y avoir une cabane de bois, et il y avait en effet tout cela, et aussi un char aux côtés rabattus, contenant des harnais pour bête de trait. Un instant après, un paysan à pantalon noir, à chapeau mou et noir, exactement celui que j'avais vu deux mois auparavant en rêve, vint m'inviter à le suivre derrière la maison, et, au lieu de le suivre, je le précédai vers la porte de l'étable, *que je connaissais déjà*, et en entrant je revis le mulet attaché à la mangeoire; alors, je regardai le paysan, presque pour l'interroger sur l'inoffensivité de l'animal, parce que sa croupe m'empêchait de gravir le petit escalier de pierre, et celui-ci m'assura, comme dans le rêve, qu'il n'y avait pas de danger. Ayant escaladé les marches, je me trouve dans le grenier où je reconnais au plafond les pastèques, les tomates en grappes, les oignons, le maïs, et dans la chambrette, *toutes muettes* dans un angle à droite, les trois femmes, la vieille, la jeune, l'enfant, telles que je les avais vues dans le rêve.

Dans la chambre voisine, où je dus entrer ensuite pour me dévêtir, je reconnus le lit qui m'avait tant étonné dans le rêve pour sa hauteur, et j'y plaçai mon veston et mon chapeau. Je dois — mon cher

ami — confesser que l'affaire du duel, de laquelle je n'étais point préoccupé, disparut entièrement de ma conscience, qui fut absolument envahie, jusqu'au moment de l'assaut, par l'étrange coïncidence, que je n'ai pu expliquer alors ni plus tard, mais qui m'a fait une énorme impression.

J'avais parlé auparavant de mon rêve à plusieurs de mes amis, à la salle d'armes, au cercle d'escrime et ailleurs ; personnes qui peuvent toutes en faire foi : le chevalier capitaine Palamenghi, l'avocat Tommaso Porcasi, M. Amedeo Brucato, le comte Dentale Diaz et M. Robert Giannina de Naples furent témoins de ma notion précise des lieux et des personnes qui eurent leur place dans les événements de ce duel.

Ma parole de galant homme suffira, je crois, pour assurer la vérité de ces choses ; pourtant, s'il était absolument nécessaire de recourir à la preuve du témoignage, je n'ai pas de difficultés à écrire un par un aux amis susnommés, qui, j'en suis sûr, ne manqueraient pas de répondre à mon désir.

Voilà les faits ; l'interprétation regarde les studieux du genre.

GIOVANNI DE FIGUEROA.

Palerme, 21 juin 1911.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant :* MOUTY

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21e Année — 1er et 16 Octobre 1911 — Nos 19 et 20

Dr G. Fiocca-Novi

LES MATHÉMATIQUES & LES ÉTUDES PSYCHIQUES

Il nous sera permis d'attirer d'une façon spéciale l'attention de nos lecteurs sur cet article, d'autant plus que, par son contenu et par sa forme même, il ne peut être compris que grâce à une lecture très attentive, et peut-être par un nombre très restreint de personnes. Sans doute, la constatation des facultés supranormales subconscientes de la « psyché » humaine, entrevue déjà par les « sages » de l'Inde ancienne, par les Platoniciens, les occultistes, tels que Corneille Agrippa, a conquis dans ces dernières années un terrain immense, surtout par suite des travaux scientifiques de Frédéric Myers et de la propagande philosophique des théosophes. Mais le Dr Fiocca-Novi contribue à donner une base à ces hypothèses, déjà déduites de l'observation des faits, en montrant leur possibilité, leur raisonnabilité, leur probabilité au point de vue scientifique — c'est à-dire en montrant comment la limitation et la relativité de nos perceptions et de notre entendement, constatées par les sciences modernes — impliquent une relativité correspondante de notre conscience, d'où la possibilité, la raisonnabilité, la probabilité de ce « subconscient », doué de facultés supernormales, dont les observations expérimentales nous portent à admettre l'existence. Surquoi, le Dr Fiocca-Novi applique à cet être subconscient, comme pour le localiser dans notre personnalité complexe et multiple, cette théorie de la « quatrième dimension », que certains savants spirites ou psychistes avaient appliquée déjà à une intéressante tentative d'explication des phénomènes médiumniques de nature physique. — N. de la R.

J'apporte en cette étude le très modeste tribut d'un penseur, qui, attiré peut-être malgré lui, à s'occuper de sciences psychiques et métaphysiques (grâce à certains phénomènes supernormaux dont il lui fut donné d'être *magna pars*), a voulu s'en former un concept qui, bien que non étranger aux idées psychologiques en vogue, fût soumis davantage à une mentalité pour ainsi dire « mathématique », sévère, étant d'avis que ce point de vue peut conduire à des voies nouvelles et inexploré s. Donc, si ces vues s'écartent des terrains battus, elles pourraient bien être originales ; et les matières mentales originales servent toujours à quelque chose.

L'orientation actuelle de la psychologie expérimentale dans la recherche métaphysique et occulte, si elle ne veut négliger presque aucun fait, se trouve viciée par le préjugé d école, trahit des tendances matérialistes, qu'elle dé igne sous le nom de « procédés classiques », et enfin, lorsqu'on n'est parvenu à extraire rien de substantiel des phénomènes soumis à la presse hydraulique d'un empirisme que l'on veut appeler scientifique, alors on fabrique presque toujours un mot nouveau, frappé au moule grec, hébraïque ou latin, ce qui laisse bouche bée les simples d'esprit, mais ne satisfait nullement les intellects plus mûrs. Ces derniers savent très bien qu'en outre de la recherche expérimentale, base de nos empirismes scientifiques, il y a aussi une autre recherche possible, qui est la base de nos sciences théoriques. Ceci posé, le préjugé d'école énoncé plus haut, ou l'explication insuffisante du matériel phénoménique supernormal, peuvent être, l'un combattu, et l'autre mieux éclairée et déchiffrée, en mettant les faits ou les idées soutenues en contact avec un autre ordre de faits et d'idées propres à d'autres sciences.

Nous allons voir de quelle façon.

* * *

Nous disions donc qu'une mentalité mathématique peut conduire à des voies inexplorées. En effet, alors que dans le domaine de la recherche expérimentale des sciences psychologiques et psychiques, tout en donnant à entendre le contraire, on travaille obstinément à réduire le plus troublant des phénomènes dans le cadre de l'idée préconçue matérialiste, il arrive que dans le champ de la recherche de pos-

sibilisés, où les faits deviennent des chiffres et se transforment en lois inébranlables, on est arrivé, au contraire, à se demander si les mathématiques avaient bien ce caractère d'universalité et d'unité qu'on leur attribue ordinairement. Quel contraste impressionnant! Les premiers sont certains, de quoi? d'une méthode qui n'est pas même scientifique, mais philosophique; tandis que les seconds doutent de leurs propres lois, éminemment scientifiques, et leur sage exemple doit nous donner à réfléchir.

Il y a, en effet, une tendance actuelle qui tente d'identifier la double forme d'intuition, c'est-à-dire le *spaciale* et le *numérique*, ce qui constituerait la base de la pensée mathématique. Or, il est évident que pour des êtres possédant en un unique pouvoir mental ces deux formes, pour nous encore distinctes, toute leur mathématique serait substantiellement différente de la nôtre, qui, dépourvue de ce pouvoir synthétique, se scinde encore en géométrie pour ce qui regarde les quantités spaciales, et en analyse pour les quantités numériques. Maintenant, il resterait à se demander si ces êtres doués d'une mathématique de beaucoup supérieure à la nôtre dérouleraient le théâtre de leur vie en un monde entièrement étranger au nôtre, et aussi si ces deux mondes, ces deux mathématiques, peuvent se trouver en contact l'un de l'autre et lequel des deux, constitué du plus petit nombre possible de postulats physiques, serait par là supérieur à l'autre. Ainsi conçue, notre mathématique ne serait que la *lecture* d'un détail, d'une branche d'une mathématique plus ample; elle perdrait ainsi son caractère d'universalité, se réduisant à une vérité, oui, sans doute, mais à une vérité bonne seulement pour nous, ou pour le cercle de manifestations cosmiques dont nous sommes conscients, et pas pour d'autres. Et si nous étendons le processus logique de cette idée, nous pouvons également nous expliquer pourquoi, sur la région physique même, il pourrait exister *une autre manière de voir*, comme a dit Kant, et même différentes autres manières de voir, en connexion avec des spacialités multiples, émergeant phsychologiquement de sub-consciences toujours plus complexes et en voie de formation, comme nous le verrons. Mais ce n'est point par hasard que j'ai nommé d'autres êtres, ne voulant pas faire allusion par là aux habitants d'une autre planète, mais bien à certains habitants de autres formes spaciales, dont notre propre planète semble fournie, puisqu'il semble incompréhensible qu'il y ait des régions non peuplées par des représentants de la vie. Cependant, en disant « êtres », je peux dire aussi « facultés » et « fonctions », de la même manière qu'une faculté et fonction se divise en divers individus, et *vice versa*, concept déjà né en plusieurs de nos sciences. En effet, si la découverte d'une géométrie qui rendit faux le théorème de Desargues sur les triangles homologiques permit à Helmoltz l'intuition d'êtres à deux dimensions, étendus sur un plan ou sur une sphère (et cela pour expliquer les possibilités géométriques dérivant de la négation du postulat d'Euclide sur les parallèles), de même la découverte, ou mieux la notion de *groupe* (due au jeune et trop tôt disparu Galois et qui, aujourd'hui, domine tout le progrès de la mathématique) et le principe de la dualité géométrique (dû à Poncelet et à Gergonne), permirent de réduire toute géométrie à être l'étude d'un groupe, en identifiant l'*analysis situs* avec la théorie des courbes algébriques; et en rapprochant les problèmes astronomiques de la théorie des équations différentielles linéaires, on introduisit également la notion des espaces à quatre et plusieurs dimensions, dont se valent actuellement toutes les sciences, en permettant ainsi l'intuition de l'existence éventuelle d'êtres peuplant ces espaces géométriques, comme Helmoltz avait déjà fait pour ceux à deux dimensions. Du reste, ces concepts ne sont pas le résultat des dernières découvertes mathématiques, car nous en avons une première notion avec Bolyai, qui fut appelé pour cela le géomètre des fous, et raillé comme un meunier qui aurait voulu tirer de la farine du sable. Ses études furent poursuivies par Zollner en Allemagne et Battaglini en Italie, alors que, dès le temps de la reine Elisabeth, selon Kiesewetter, on possédait une intuition des dimensions spaciales multiples.

Or donc, une fois admise la notion d'un espace à quatre dimensions, les propriétés topologiques des solides immergés dans cet espace coïncident avec certaines propriétés de nos superficies algébriques, et l'on peut faire ainsi une classification des êtres doués de quatre dimensions, au point de vue des nombres, qui mesurent le degré de connexion des enveloppes qui les séparent du reste de leur espace; et comme nos courbes algébriques sont toujours des sections de surfaces, on peut par un autre chemin arriver à l'idée que notre existence, dans un espace à trois dimensions, a lieu seulement en ce que nous sommes des *sections* avec notre espace, d'êtres plus complets que nous. En disant êtres, nous pouvons entendre des facultés singulières, comme je l'ai dit, réunies ensuite en groupe — une espèce d'agrégation plurielle d'individus mentaux. Ces êtres ou facultés peuvent offrir l'un à l'autre des surfaces tangentes ou sécantes, en se transformant en fonctions réciproques, de manière que, trigonométriquement parlant, à toute variation de l'un, correspondra une valeur déterminée de l'autre. Enfin, grâce à un processus d'abstraction, qu'il est au pouvoir des mathématiciens de pousser avec une certitude de méthode, on peut arriver à l'idée d'espaces et d'êtres à cinq, à six, à d'infinies dimensions.

Donc, jusqu'à ce point de notre étude, nous som-

mes en possession de deux concepts, l'un concernant la rela ivité mathématique, l'autre la pluralité des dimensions spaciales ; et nous nous en prévaudrons pour déterminer ce contact avec les idées des autres sciences, dont j'ai parlé au commencement.

Nous avons vu que la mathématique, contrairement à ce que l'on croit, n'a pas un caractère si universel et cosmique, et qu'elle est tout au plus la science des sciences pour nous, limitée à nos sens physiologiques et mécaniques, limitée au degré de développement actuel auquel l'homme est parvenu, mais rien de plus. Et les symptômes de cette vérité, nous les avons vu apparaître par une autre voie, lorsque les fameuses lois de l'univers, du matérialisme de Buchner, de Moleschott, de Vogt, durent subir une diminution de diamètre, pour être réduites à des lois bonnes pour nous ; et en disant « bonnes pour nous », nous voulons faire allusion à la totalité de notre planète. Mais je crois que, cette fois aussi, il faudra diminuer un peu le diamètre, qui, étant de 12.700 kilomètres, se trouve encore trop vaste pour ces lois, et le réduire peut-être à 16 centimètres seulement, diamètre de nos crânes ! En somme, le concept mégalomane, que l'homme encore trop primitif et poète eut de lui-même, ne s'est pas encore épuisé ; nous nous sommes crus d'abord les rois de l'univers, puis géocentriques, et maintenant, avec des lois mentales fractionnées et partielles, nous voulons imposer des restrictions à l'univers, et le faire tenir sur les plateaux de notre balance. Mais nous ne tarderons pas à voir une nouvelle science qui, sans être ni philosophie, ni empirisme, étudiera la péréquation entre le *cas* de toutes les lois terrestres, et leur insertion possible en *une seule* série de la grande masse de propriétés plus larges et compréhensives. Alors, nous saurons, entre autres choses, pratiquement la raison du *mal*, auquel Platon, Philon, Plotin, Origène, Shelling, Kant, donnèrent une signification mystique, et auquel la science reconnaît un caractère *premier supérieur* à la connaissance humaine, mais qui rentrera dans une intuition plus vaste, échappant au règne des fragments et des résidus qui est le nôtre, pour consister dans la limitation, dans le manque de contact avec d'autres plans ou espaces cosmiques, et précisément la limitation de nos pouvoirs sensoriels et perceptifs.

Mais reprenons le fil de nos idées. Or, de la même façon que, par un phénomène d'optique physiologique, nous croyons voir les étoiles dans le ciel, tandis que nous les voyons comme si elles étaient dans le ciel, c'est-à-dire projetées sur lui ; de même, il nous semble posséder les notions empiriqes et scientifiques des choses, d'autant plus que nos sens mécaniques nous ont permis de jeter un regard dans l'ultrasensible physique. Quelle erreur ! Je ne me mettrai pas à répéter ce qui est désormais devenu un lieu commun, sur la relativité de la connaissance, sur l'impossibilité de comprendre, non seulement les processus réels de la nature, mais même certaines de leurs manifestations. C'est ce qu'ont dit certains penseurs antiques comme Anaxagore et Démocrite, et des penseurs modernes comme Locke et Galilée, plus tard Hume et surtout Kant, et en dernier lieu Helmoltz et ses contemporains. En traitant ainsi le problème gnocéologique, il est bien naturel que les lois scientifiques aient le droit d'envahir le diamètre de toute la vie terrestre ; mais il ne s'agit pas ici d'apercevoir le noumène derrière le phénomène, et de s'y reconnaître, en tâtonnant, entre les qualités apparentes et celles réelles des choses. Non, certes ; ceci est encore t op de luxe pour nous, qui devons au contraire nous persuader que tout le monde phénoménique, non seulement nous est inconnu dans ses processus réels, mais que de ces derniers, comme simples phénomènes, nous ne percevons, nous n'avons conscience que d'une portion bien mesquine et peut-être la plus grossière. En d'autres termes, que la plante en elle-même, la *ding an sich* de Kant, soit verte ou autre chose, c'est ce qui ne forme pas l'objet de ma recherche, car je dis que dans sa qualité phénoménique de plante, en outre des caractères que nous lui avons déjà attribués, botaniques, organiques, chimiques ou spaciaux, elle doit en avoir d'autres encore, également phénoméniques, mais qui n'ont aucune relation avec aucune idole de notre conscience. En effet, si nous avons dû convenir de la relativité de notre mathématique, comme de la relativité de notre connaissance, nous devons aussi convenir de la relativité de notre conscience, laquelle, si elle demanda pour son développement une période minimum de temps de quatorze millions d'années, depuis l'époque triasique, ne doit pas pour cela avoir achevé son but, c'est-à-dire l'expérience terrestre. Il lui manque encore beaucoup pour qu'elle puisse épuiser en elle-même la gamme si étendue de phénomènes, qui est propre des choses terrestres. Par exemple, c'est d'une façon plus qu'instable que la conscience atteint une connaissance psychométrique, de telle façon que tout le mystère d'une scène disparue échappe pour nous et qu'elle réapparait psychométriquement sur la surface d'une pierre, témoin négligé d'autres temps. Je soulig e cependant que j'entends parler d'une psychométrie exempte de lecture télépathique de tout genre ; une psychométrie émergeant de l'objet, de la chose, dont la valeur psychique se résout en vision chez le psychomètre, comme la valeur lumineuse, calorique, magnétique, attractive, se résout en action chimique, électrique, désintégrative et mécanique. Le développement de cette idée et les expériences que j'ai faites à ce su et, mériteront peut-être plus tard une étude séparée.

Donc, nous percevons seulement un détail de la réalité phénoménique, rien de la réalité numérique, et ce que nous appelons *toute la réalité* n'est qu'une réalité mentale. C'est pour cette raison que William James a dit que l'univers nous apparaît « rationnellement illogique ». Et puisque la réalité n'est qu'un fait mental et transitoire, le sage Hindou a dit très scientifiquement : « Tout ce qui est susceptible d'être pensé, est faux ». (Carpenter, *A visit to a gnani*).

Les limit s de cette étude ne me pe mettent pas de présenter tout le matériel documentaire nécessaire ; mais mon lecteur est c rtainement assez cult vé pour qu'il lui soit facile de l' maginer. Je réclame en tout cas son attention sur les différentes formes de vie, et par conséquent de réalité, auxquelles donneraient lieu d'autres conditions organiques, physiologiques et physiques ambiantes, ceci pour se convaincre que, non seulement nos sens ne sont pas le monde, mais qu'ils ne le reflètent même pas. Une température très élevée réduirait le nombre des éléments physico-chimiques connus, l'état de la nature serait unitaire, et par conséquent la vie moins variée en phénomènes. Une température au-dessous de 200 centigrades, en liquéfiant l'air, rendrait toutes les substances phosphorescentes, augmenterait les forces de cohésion, réduirait l'atmosphère à l'hydrogène seulement ; ayant une très petite résistance, elle augmenterait outre mesure la sensibilité des êtres vivants. L'anasthomose, ou l'union des centres optiques et acoustiques, rendrait sonores les imp: essions lumineuses ; tandis que les perceptions inférieures à 30 vibrations d'air par seconde et supérieures à 24.000, changeraient complètement nos évaluations sonores. Si seulement notre unité de temps relativement aux perceptions changeait, nous verrions un monde complètement différent ; et la vie nous apparaîtrait plus longue avec des perceptions plus rapides, et inversement, comme l'a remarqué Ernest von Baer. (E. v. Baer — *Reden gehalt in Naturwissenschaftlischen Versammlungen*). Et en admettant même un simple déplacement des sens, les sciences seraient bouleversées d'un bout à l'autre, parce que les lois de l'optique prendraient la place de celles acoustiques ; les proportions relatives à la distribution de la température dans la théorie de la chaleur prendraient la place des proportions relatives à la distribution du potentiel dans la théorie de l'électricité ; la théorie cinétique des gaz, telle qu'elle fut développée par Clausius Maxwell, Boltzmann, prendrait la place de celle des solutions délayées, selon les recherches de Van' Hoff. Enfin, la seule perception optique des rayons caloriques changerait sans plus la réalité, car on y verrait dans un endroit échauffé ; et un instrument muni de lentilles en caoutchouc nous permettrait de faire toutes nos observations astronomiques.

Partout où nous jetons nos regards, non plus emprisonnés par le vulgaire et mesquin témoignage de nos sens, non plus esclaves de l'unilatéral empirisme expérimental, sans recourir aux nuageuses abstractions métaphysiques, théologiques ou théosophiques, avec a seule escorte de la déduction et de l'induction des possibilités, nous introduisons en notre esprit une clarté nouvelle, apte à nous permettre une reconnaissance plus précise de notre place dans l'ambiance terrestre, pour atteindre peut-être, dans la suite, une vision plus sûre de notre place dans l'ambiance cosmique.

Maintenant, mettons ces idées en rapport avec celles de la psychologie, et nous verrons tout de suite que la conscience est bien un produit de l'évolution biologique et psychologique, mais c'est un produit fragmentaire, incomplet, dans le miroir duquel le monde multiple des formes et des phénomènes reflète une partie exigue de ses scènes changeantes ; et c'est pourquoi le processus qui commence avec la nature, pour devenir ensuite sensation, instinct, puis pensée, puis raison, puis conscience, puis enfin science, est loin d'être complet. Nous ne sommes parvenus qu'à une première synthèse, par laquelle nous devons reconnaître dans le problème gnoséologique la relativité du concept abstrait (mathématique) — la relativité de la recherche scientifique (connaissance) — la relativité de nos pouvoirs mentaux (conscience). Or, en admettant même que des progrès ultérieurs dans les connaissances physiologiques parviendront à scruter mieux l'équivalence et la genèse des processus psychiques, l'idée préconçue d'école, c'est-à-dire leur interprétation dans le sens moniste matérialiste tombe, en face de la relativité reconnue, mathématique, conoscitive et consciente.

Examinons à présent la seconde conception que nous possédons, au sujet des dimensions spaciales multiples, et nous pourrons ainsi arriver à l'intuition, non seulement de ce que sera la prochaine synthèse, ou plutôt phrase, à laquelle parviendra notre race, ce qui, traduit en langage psychologique, s'expr me sous le nom de subconscient ; mais nous pourrons nous expliquer aussi l'interprétation insuffisante de plusieurs éléments phénoméniques supernormaux, comme je l'ai déjà dit en commençant.

* * *

Ce terme : « subconscient », a désormais acquis une quantité de significations, et l'espace consenti à mon article ne me permet pas d'en refaire l'histoire. Je dirai cependant que je ne fais pas allusion au subconscient physiologique, magasin de perceptions

perdues, ni à la célébration inconsciente, ni à l'inconscient de Hartmann et moins encore à celui d'Ardigo ; mais je veux particulièrement parler de la conception de Myers et de du Prel, et plus précisément de cette particulière faculté humaine à laquelle on attribue des aptitudes psychiques supernormales, connues sous le nom de télépathie, clairvoyance et clairaudience, psychométrie, perception odique, prémonition, prophétie, génie, etc. Ce subconscient, à l'action intermittente, capricieuse, étrangère au domaine de la volonté, cette conscience subliminale, ou ce sujet transcendant, doué de facultés magiques, semble à toute première vue, et est considéré par beaucoup, comme l'écho indistinct, mais fidèle, d'un monde hypersensible et métaphysique, et il représenterait le grand pont d'union, qui rattache les riantes régions de la vie, avec les ombres et les abîmes de la mort. Mais cette manière de voir, si elle n'est pas entièrement fausse, n'est pas non plus entièrement vraie, et nous pouvons de même l'adapter aux rails étroits de notre raison, quelque imparfaite soit-elle, et nous convaincre que le subconscient en question est le précurseur de la future et prochaine synthèse, à laquelle la psyché humaine est sur le point d'atteindre. Pour cette raison, soit dit entre parenthèses, il est très antiscientifique de supposer, comme M. Janet et d'autres, que les individus doués de ces rares facultés soient des tarés et des dégénérés : tandis qu'au contraire, comme l'ont compris Crookes, Anastay, le Dr Maxwell, etc., ces organismes sont les spécimens authentiques, précurseurs d'une race supérieure, vraie incarnation de l'*uebermensch* de Nietzche, autant supérieure à l'homme moderne que ce dernier est supérieur au pithécanthrope pliocénien.

J'ai dit que les relativités, mathématique, conoscitive et consciente, doivent nous faire supposer un plus vaste théâtre et une plus vaste existence phénoménologique, lesquels, durant une très longue période évolutive, réussiront peu à peu à frapper les organismes et à créer des états conscients toujours plus intégraux, jusqu'à atteindre une totalité conoscitive terrestre, terme d'un cycle évolutif, et commencement d'un autre, derrière lequel, cette fois, je serais porté à voir, non plus les ombres et les abîmes de la mort, mais les premiers symptômes de la vie réelle de l'esprit. L'ascension de celui-ci me paraît si difficile, si longue ! Mais avant que l'être parvienne à cette phase, que de batailles, que de défaites il devra soutenir et essuyer, et aussi que d'anéantissements ; car la lutte est partout, et ne peut ni ne doit cesser jamais ! Elle est la mesure et la condition de la vie, sous quelque aspect que l'on veuille entendre ce mot. Nous voilà loin de l'immortalité, gagnée au bon prix d'une unique clôture d'yeux, suivie du relatif *De Profundis* ! Bien autre chose est nécessaire, bien plus loin se trouve le monde de l'esprit ; si loin, que cela explique justement la faillite des religions, des théologies, des théosophies, des philosophies quand elles veulent nous en donner une démonstration quelconque, comme cela expliquera les difficultés énormes des sciences spiritualistes modernes, dont quelque preuve rudimentaire ne suffira pas à changer le contenu mental et moral des hommes. Car, lorsque nous serons parvenus à réduire à la portée de nos limites conoscitives, c'est-à-dire à la science, les facultés et phénomènes appelés supernormaux, qui nous apparaissent maintenant comme les échantillons d'un monde métaphysique, comme des êtres étrangers à nous et opérant dans un autre monde, nous verrons que c'est nous-mêmes avec d'autres facultés, bien entendu, qui opérons dans un autre espace, géométriquement existant, mais non consciemment perçu, et nous nous apercevrons par conséquent que celles-ci rentrent peu à peu dans l'évolution bio-psychologique, et représentent l'une des nombreuses faces du monde phénoménique, étant une manifestation plus compliquée et plus riche de ces mêmes choses, sur lesquelles nous exécutons aujourd'hui une *lecture* encore trop primitive. Voilà pourquoi notre mathématique est un cas seulement d'une mathématique plus large. Nous aurons été à la recherche des Indes, comme le croyait Colomb, mais nous aurons découvert l'Amérique, tant est encore riche de formes de la vie cette trop humide planète, et, justement pour cela, trop jeune.

Tout ceci, cependant, réclame une démonstration.

Je dois en ce but prier le lecteur de repasser dans son esprit ce que j'ai dit, afin d'avoir bien présent tout le processus de ma pensée. J'ai parlé des dimensions spaciales multiples, et précisément d'une quatrième dimension, qui pour être un concept géométrique, constitue dans un autre champ de la *psyché*, une faculté potentielle, en attendant d'être matérialisée, en attendant de faire partie de la série évolutive. Comme nous l'avons vu, nos courbes algébriques sont toujours des sections de superficie ; par conséquent, en adaptant ce langage à nos fins, le cycle de notre existence constituerait, avec notre espace connu, une section d'êtres plus intégraux que nous, ou, pour mieux dire, de facultés plus intégrales, lesquelles, géométriquement parlant, vivent dans un hyperespace quadrigésimale; tandis que psychologiquement parlant, elles sont à l'état potentiel ou subconscient. La quatrième dimension deviendra une réalité sensible, lorsqu'aussi les facultés supernormales ou subconscientes, comme on voudra, feront partie du domaine actif de la psyché. Voila la synthèse prochaine à laquelle nous sommes destinés, la base qui explique l'origine de plusieurs phénomènes supernormaux ; laquelle syn-

thèse nous éloignera encore une fois de la démonstration empirique de l'angoissant problème de l'immortalité, qui ne pourra être scientifiquement démontrée jusqu'au jour où des pouvoirs psychiques de beaucoup supérieurs aux nôtres auront élaboré et produit en nous de nouvelles formes supérieures de subconscience (ce qui illustre l'existence d'autres dimensions spaciales) encore très lointaines, et dont je me risquerai à parler d'une seule, dans la suite. L'attitude de certains hommes de science est donc étrange, qui refusent l'étude des phénomènes occultes, magique et supernormaux, car ces phénomènes font virtuellement déjà partie de notre série scientifique, parce que ce sont des éléments intégrants de notre série biologique. Cependant, l'ensemble d'idées exposées ici a encore besoin d'un éclaircissement, dernier coup de pinceau à mon tableau, hélas, trop nu et trop terne !

Le subconscient et les facultés supernormales, comme je l'ai dit, sont à l'état potentiel ; mais lorsqu'ils seront rendus actuels, c'est-à-dire arrachés à un monde transcendantal et qui nous semble métaphysique, ils se transformeront en de nouveaux pouvoirs psychiques et mentaux, ce qui est en train d'arriver en ce moment même. Il convient par conséquent d'ouvrir les yeux et de s'en rendre compte. On peut dire que toute la nature est l'exemple le plus manifeste d'un monde virtuel, dans lequel *totum in fieri, nihil in e se*, qui se change lentement en un autre actuel ; mais les arguments spécifiques ne manquent pas, dont par exemple l'un déjà rabaché, et consistant dans le processus du sens moral ; et un autre encore plus patent, et déjà très connu aussi, dans le processus du génie. En effet, ce qu'on nomme le sens moral a représenté jusqu'à hier une faculté d'origine transcendantale. Un néothomiste de valeur, Mgr Mercier, a aussi déclaré que le *monde moral* réclame impérieusement la conservation de l'identité personnelle après la mort ; du Prel lui-même dit qu'il faut quelque chose qui donne *raison à la morale*, en attribuant encore à cette dernière une raison transcendante. Et quelque étrange que cela puisse nous paraître, à nous contemporains, le sens moral a eu à d'autres époques une signification et une valeur subconsciente, métaphysique et religieuse ; c'était une faculté d'origine divine et transcendante, telle que certains entendent nos pouvoirs supernormaux actuels. Pour cette raison, le génie moral fut divinisé, et nous en fûmes le Saint. Mais enfin l'homme, devenu capable de réflexion et d'introspection, a trouvé que les tendances morales, loin de lui être extérieures et étrangères, et comme ayant une origine mystérieuse, formaient désormais une partie active de sa conscience, dans laquelle elles avaient été se matérialisant, devenant toujours plus automatiques, jusqu'au point qu'on a cherché aujourd'hui de rayer la morale de la philosophie, et un ministre de l'instruction publique italien, Nunzio Nasi, a été jusqu'à proposer officiellement l'enseignement de la morale à la chaire des sciences sociales.

Les idées précédentes apparaissent cependant plus évidentes à l'examen de cet autre phénomène de nature subconsciente, sinon supernormale, qui est le génie, lequel représente durant l'actuelle période évolutive, qui dure dans les races supérieures depuis plusieurs milliers d'années, un autre trait d'union encore simple, mais plus compliqué que le sens moral, dont j'ai parlé. Voilà un autre trait d'union et de translation du monde supérieur normal et potentiel, au monde actuel ; un autre procédé d'interprétation des espaces hypergéométriques avec ceux connus. Et en effet, le cerveau génial est le symptôme de cette interprétation, puisque comme nous le verrons, il réalise dans sa propre dimension des manières d'être se déroulant dans des dimensions qui lui sont étrangères ; mais comme tout cela se réalise d'une façon foudroyante, son plan est certainement sécant avec un autre espace. Tâchons de nous en rendre compte et de surprendre ce procédé en action. En faisant abstraction des manières d'être somatiques et psychiques propres au génie, ceci étant du domaine de la psychiâtrie, je ne vois en lui que l'exemple, désormais toujours plus conscient, de processus télépathiques, beaucoup plus complexes que ceux normalement connus. C'est-à-dire qu'il est le trait d'union entre les dimensions connues, dont les limites resserrent les processus sensoriels, perceptifs et psychiques de notre existence, et un monde qui nous est apparemment étranger, plus ample, dont nous sommes une section, et dans lequel la masse des pensées humaines devient idée collective, atmosphère mentale partout présente, prête à se donner à l'être plus évolué qui sait pénétrer en elle et y coexister, c'est-à-dire intégrer en lui-même des formes spaciales différentes. C'est pourquoi le génie est fils de son temps, et incarne en lui la mentalité ou l'âme collective de sa famille, de sa race ou de sa nation, et ne va pas d'un millimètre au delà de ces limites d'espace et de psyché. C'est pour cette raison justement que nos contemporains élèvent aux sommités du génie celui d'entre eux qui sut davantage réaliser avec les notes de sa propre âme l'indistincte, confuse, amorphe mentalité ambiante, lentement élaborée, autour d'une idée religieuse comme autour d'une idée artistique, littéraire, scientifique, ou politique. Ce génie, d'est-à-dire ce lecteur de pensées et d'idées, d'intuitions et de désirs, sut condenser en lui-même et transformer en valeurs actuelles et mentales une somme plus ou moins énorme d'idéations et d'expériences, en les cueillant dans la masse vivante et souffrante de ses propres contemporains. Et comme ces phénomènes

ne sont presque jamais isolés, ceux-ci ajoutent au pouvoir télépathique d'autres pouvoirs, et je n'ai pas besoin de citer des exemples, étant connus de tous : il me suffira de rappeler Socrate et Tasse avec leurs génies ou follets, Gœthe sujet à se dédoubler, Cellini et Cardano voyants, Pascal, La Fontaine, Poe, Swedenborg ; mais ceci fait que l'organisation cérébrale de ces êtres, faiblit souvent, non certes parce que ceux-ci naissent psychopathiques et dégénérés, comme l'a décrété une observation trop superficielle, mais parce que l'énorme pression des forces occultes, ne pouvant encore se transformer en facteurs cérébraux, dérange la base physique de la manifestation mentale, et, si elle n'envoie pas à l'asile d'aliénés cet être que nous appelons génie, elle la lui altère pour toute la vie. Voilà pourquoi la psychiâtrie voit en eux des dégénérés, des épileptiques, des extravagants, confondant évidemment l'effet avec la cause. L'équivalent dans la production géniale, n'est pas une décharge épileptique déguisée — ceci peut être un moyen — mais l'insertion en des cerveaux, ou mieux en des organismes, plus adaptés et plus évolués, de formes d'énergies psychiques et mentales, cachées, comme nous l'avons vu, dans des régions hypersensibles et ultraspaciales, en attendant d'être matérialisées. C'est ce même processus que doit avoir subi l'intelligence proprement dite, laquelle fut subconsciente respectivement à l'instinct, et dont la naissance coïncida avec la première notion spaciale ; aujourd'hui même elle est aussi commune que le sera un jour la génialité. Mais le cycle des facultés perceptives et idéatives ne s'arrête pas ici ; et si je ne parle pas de la projection idéale qui s'étend au delà de ces cycles, c'est parce que nous ne pouvons pas en saisir l'existence, sinon moyennant l'aide des processus géométriques très délicats, qui nous accusent l'existence de régions entièrement incompréhensibles. En outre le génie crée toujours, comme l'ont remarqué Myer (*Genie und Talent*), Hagen, Bettinelli, et ne peut faire autrement, parce qu'il absorbe un matériel toujours nouveau, que des milliers et des millions de cerveaux sommeillants, semi-conscients, inférieurs ou médiocres, fournissent à son activité foudroyante, diurne et nocturne. Cela explique pourquoi la nouveauté de la production n'est pas dans les éléments, mais dans leur choc, qui dans la mentalité et le mécanisme génial, trouvent leur foyer de convergence géométrique. Par conséquent, sa portée peut être comparée au principe d'optique géométrique des feux conjugués ; le feu conjugué est d'autant plus fondu avec le feu principal, que l'infini homologue est plus reculé. De même, la puissance d'un génie réalise d'autant plus de valeurs mentales, que sera grande sa puissance pénétrative télépathique et voyante, sur un nombre plus grand de cerveaux et de mentalités humaines. Son intelligence et sa conscience normales, c'est-à-dire l'expression personnelle et spaciale des produits les plus élevés de la race, ne s'aperçoivent pas du mécanisme d'interférence que les formes ultra-spaciales opèrent dans son organisme plus délicat, plus complexe et plus puissant qu'à l'ordinaire, interférence que nos investigations incomplètes désignent sous le nom de « subconscient ». Et c'est pourquoi le génie juge le produit de sa propre activité comme étranger à lui-même : par exemple, Napoléon nous dit que le sort des batailles est le résultat d'une pensée *latente* ; Mozart avouait que les inventions musicales lui venaient *involontairement*, comme des songes ; Hoffmann répétait que pour composer, il lui suffisait de se mettre au piano et d'écouter ce qu'il s'entendait dicter *du dehors*. Le songe, point de recouvrement de la manifestation télépathique, revient souvent dans les confessions du génie ; en effet Klopstock nous a avoué avoir obtenu en rêve beaucoup de ses inspirations poétiques. Voltaire imagina une partie de sa *Henriade* en rêve ; on peut en dire autant de Sardini, de Seckendorf, tandis que Newton et Cardano résolurent en songe plusieurs problèmes de mathématiques, et Nodier créa en songe « Lydia ». On voulut expliquer le phénomène en l'attribuant à la cérébration inconsciente (Carpentier), à l'activité de l'inconscient (Poincarré), à un équivalent épileptique (Lombroso), à l'obscure action atavique, mais, tout ceci est à ce processus, ce qu'est l'un des efficients d'un moteur au travail effectif et total produit par lui.

Quelques voyants authentiques, dont les facultés offrent également une région sécante avec des surfaces ultraspaciales, (rares échantillons, eux aussi, d'évolutions plus hautes et plus complexes), observent dans la perception de plusieurs mondes en conflit, encore indistincte pour eux, ce travail impitoyable du génie, lequel, avec l'intersection d'une aire en dehors des limites normales, absorbe en elle les éléments vivants, qui sont la production d'âmes encore novices ou médiocres, comme le sont presque toutes les âmes humaines ; ils vident le timide contenu religieux, musical, scientifique, idéatif de ces âmes, et le lendemain, l'auteur du jour, le savant bien coté, jettent sur le marché le nouveau livre, la nouvelle invention, la nouvelle œuvre musicale, dans lesquelles la grande masse des âmes humaines trouvent quelque chose d'elles-mêmes, et le constatent avec un sentiment de naïve complaisance. Elles trouvent rendus en belle lumière, exaltés à la perfection, idéalisés au delà de tout raffinement, l'ombre de leur conceptions confuses, ou l'écho de leurs sentiments décolorés, et elles applaudissent, ignorant que leur produit, uni à celui de mille et mille autres âmes, fut arraché ou

cueilli, manipulé et synthétisé par un être plus fort et envahisseur. Donc, ces concepts jettent quelque lumière, je l'espère, sur le mouvement évolutif actuel inaperçu, et, comme je l'ai dit plus haut, sur la phase vers laquelle notre race se dirige rapidement, et saisissent et expliquent la réelle existence ultraspaciale d'un monde télépathique et voyant — ce qui nous apparaît comme des phénomènes supernormaux — dont l'insertion est évidente dans ce qu'on appelle l'homme de génie. Je suppose que W. James a eu de cela une lointaine intuition, car il nous dit qu'au-delà de la raison, il peut y avoir des *régions* ultrarationnelles, ne pouvant être rejointes par nos pouvoirs logiques.

Je crois désormais avoir en cet article épuisé les deux concepts mathématiques, sur la relativité et sur la spacialité en concurrence avec leurs équivalents psychologiques et métaphysiques, bien que d'une façon très fragmentaire; je me flatte cependant de les avoir suffisamment rattachés pour que le lecteur ait pu arriver à la conclusion, que le conflit de deux sciences différentes peut nous conduire à de plus larges et nouvelles interprétations conoscitives.

Dans un prochain article, si le temps me le permet, nous verrons, même avec l'appui de la géométrie et du calcul, si cela sera nécessaire (n'est-ce pas dans un intégral que Poisson vit la reconfirmation des expériences de Fresnel?) quelle pourra être l'une des futures formes subconscientes, et ceci pour un intérêt actuel, parce qu'elle est justement celle dont une première lueur commence à se profiler sur les limites extrêmes de nos propres facultés subconscientes, et dont l'étude servira à mieux développer les concepts abstrus exposés dans cet écrit.

JULIEN OCHOROWICZ

Radiographies des Mains

(Monographie expérimentale)

Avant d'aborder l'étude des rayons *électrochimiques*, je me propose de réunir dans un article les faits observés par moi à différentes époques et dans diverses circonstances, mais qui tous concernent la radiographie médiumnique des mains.

Radiographie — c'est-à-dire photographie directe sans appareils.

Médiumnique — c'est-à-dire obtenue dans l'obscurité, sous l'action d'un médium et à l'exclusion de toute sorte de radiations connues.

Des mains — à savoir : des mains étrangères au médium, des mains du médium lui-même, de son double et enfin de soi-disant « esprits ».

On comprendra que l'intérêt principal d'une pareille monographie convergera vers les images des mains fluidiques, dont la formation n'est pas encore élucidée, et qui touchent à la question troublante de « l'Au-delà ».

Mais, fidèle à ma méthode, je commencerai par l'étude des faits plus simples et plus faciles à expliquer et je n'admettrai rien de nouveau, avant d'avoir épuisé les ressources d'une explication physique ou physiologique. On verra que les passages de la physique à la métapsychie sont nombreux et que point n'est besoin de rompre avec la science en s'adonnant à l'étude de ces questions.

Toutes les catégories de radiographies des mains que j'ai citées, constituent un phénomène rare, et je ne connais pas de photos tout à fait analogues à la plupart des miennes (1).

Pour faciliter l'orientation dans l'ensemble des faits, j'introduis une classification théorique, embrassant les divers grades de l'évolution du phénomène.

I

LES MAINS CORPORELLES

1) *Radiographie d'une main quelconque à l'aide de rayons médiumniques visibles.*

Fait inconnu. J'avais négligé de faire cet essai dans le temps où mon médium produisait facilement les éclairs. Pour le moment, il n'en est pas capable, mais en principe la chose n'est nullement impossible.

On se rappelle (2) que les éclairs médiumniques

(1) D'autant que je sache, les premières ont été obtenues par l'ingénieur Mac-Nab vers 1888. Ensuite M. Pio Foà les obtint à travers du papier noir et le Dr W. Pearce dans une boite fermée. Les empreintes des mains sur du papier enfumé et sur de l'argile ont été plus souvent observées. Une étude complète historique et critique sur cet important sujet serait à désirer. En attendant on peut consulter les œuvres de Delanne et de Rochas.

(2) Voir la deuxième partie de mes études publiée sous le titre : « Les Phénomènes lumineux et la Photographie de l'invisible » dans les *Annales des sciences Psychiques* de l'année 1909.

peuvent produire une radiographie de divers objets opaques : pièces métalliques ou non, dentelles, écritures sur du papier transparent, etc. J'obtins même de cette manière un négatif à l'aide d'un dispositif coloré, qui m'a prouvé que les éclairs visibles se comportent, par rapport aux diverses couleurs, absolument comme la lumière ordinaire.

Mais ils sont beaucoup moins actiniques, et il faut un éclair intense et une exposition de plusieurs secondes, voire même d'une minute, pour obtenir une impression — ce qui fatigue et ce qui est rarement praticable.

Les éclairs de courte durée et les points lumineux (« lucciole » d'Eusapia Paladino) sont très difficiles à photographier. Mais il n'y a aucune raison pour que cet éclairage répété ne puisse radiographier une main, comme tout autre objet opaque.

Toutes les autres catégories du phénomène se rapporteront à des radiations médiumniques invisibles pour l'œil normal, et ces rayons — s'ils ne sont pas inactiniques en principe, comme les rayons rigides par exemple — influencent les plaques beaucoup plus facilement, en donnant de bonnes images avec une exposition d'une seconde et même moins.

Mais pour les produire, il faut un médium. Les mains de personnes qui ne sont pas sensitives et des sensitifs qui ne sont pas médiums, ne donnent absolument rien. Par conséquent, les expériences qui sont relatées dans cette étude ne peuvent être répétées qu'avec des médiums, des médiums d'ordre supérieur à effets physiques.

Au surplus, les faits qui lui appartiennent, constituent, non pas un phénomène constant, normalement propre à ces personnes, mais des phénomènes provoqués dans des conditions spéciales et à la suite d'un entraînement spécial.

Par exemple, chez Mlle Stanislawa Tomczyk, ils ne sont possibles qu'en somnambulisme, et seulement aux rares moments d'une disposition favorable à ce genre de phénomènes.

J'avais essayé de les assujettir, comme la plupart des autres manifestations radiographiques, mais jusqu'à ce moment le résultat n'a pas répondu à mes désirs. C'est pour cela que les faits exposés ne constituent pas une *série d'expériences*, mais des faits détachés des autres séries (1).

(1) Après avoir écrit ces mots, je suis arrivé au résultat désiré, et l'on trouvera dans la suite des phénomènes spontanés associés à une série de vraies expériences.

2) *La main d'une personne étrangère, radiographiée à l'aide des rayons invisibles, provenant d'un médium.*

Tel est le cas de la figure 1. Elle représente ma main gauche, radiographiée dans des conditions bizarres au point de vue photographique et intéressant aussi sous d'autres rapports. Elle est juxtaposée exprès avec la figure 3, qui représente la main du médium, apparemment plus grande, quoique en réalité plus petite et obtenue dans les mêmes conditions. La figure 1 illustre spécialement les erreurs auxquelles on s'expose en jugeant superficiellement les radiographies médiumniques.



Voici en quelques mots l'origine de ces deux images :

Parmi les nombreuses catégories de radiations organiques, il y en a une, qui permet au médium d'imprimer la forme d'une partie de son corps sur une plaque sensible, appliquée contre cette partie du corps. C'est ainsi que l'on peut radiographier quelquefois, non seulement le profil des doigts, mais aussi de la tête, de la poitrine, etc.

Le 23 août de l'année courante, je voulais obtenir la forme de l'oreille, et à cet effet, j'appliquais une plaque 9×12 contre l'oreille gauche du médium, en la maintenant avec ma main droite. La plaque était nue et par conséquent l'expérience eut lieu dans l'obscurité. Aucune lumière n'apparut, et cependant j'obtins une impression tout à fait nette — seulement, au lieu de l'oreille, c'est ma main qui s'imprima ! L'exposition est double, car j'avais remué ma main, juste au moment de l'action actinique (une sensation de chaleur désagréable pour le médium). Croyant que c'était l'oreille qui allait s'imprimer, je n'attachais aucune importance à l'immobilité de ma main, en observant seulement l'immobilité de la plaque.

On voit sur le cliché un profil pâle de la main posée à plat, et une impression forte, raccourcie de



la même main un peu pliée et soulevée. C'est cette dernière image qui paraît représenter une main plus petite.

Arrêtons notre attention sur ce phénomène. L'action actinique provenait du médium, dont la peau touchait l'émulsion. Ma main appuyait sur le côté verre. Par quel moyen a-t-elle pu s'imprimer? Elle était dessus, cette main, et par conséquent pour donner son ombre, la lumière a dû provenir de dehors ; autrement, l'image aurait été plus sombre que le fond sur la plaque, c'est-à-dire plus claire sur l'épreuve, et l'on voit qu'elle est noire ! Inutile d'ajouter que je prends toujours les précautions nécessaires pour éviter l'action des causes connues.

Et cependant, quelques minutes auparavant, en mettant la plaque sur le vertex du médium, et en la maintenant comme tout à l'heure avec ma main droite, j'obtins, non pas cette main, mais la forme arrondie, lumineuse de la tête et l'ombre de deux épingles doubles, croisées, qui soutenaient sa chevelure ! (fig. 2).

3) *La main du médium, radiographiée à l'aide de rayons provenant d'une autre partie de son corps.*

Quatre jours auparavant, en insistant sur le désir d'avoir l'empreinte de l'oreille, sur une plaque 9×12, maintenue par la main gauche du médium lui-même, j'obtins, non pas l'oreille, mais la main (fig. 3).

Je répète l'expérience, en ordonnant au médium de soutenir la plaque seulement avec les bouts de ses deux doigts écartés — et c'est bien l'ombre des bouts de deux doigts écartés (fig. 4) qui s'imprime sur la plaque.

Enfin, je fais deux expériences directes avec les mains du médium appliquées contre l'émulsion (les plaques reposant sur la table) — et je n'obtiens *rien* ; tandis qu'une feuille d'arbre, mise sous la plaque, contre l'oreille (la plaque étant de nouveau maintenue par moi) donne l'image noire de cette feuille sur le fond clair de la luminosité de l'oreille (fig. 5). Comment expliquer ces contradictions expérimentales ?

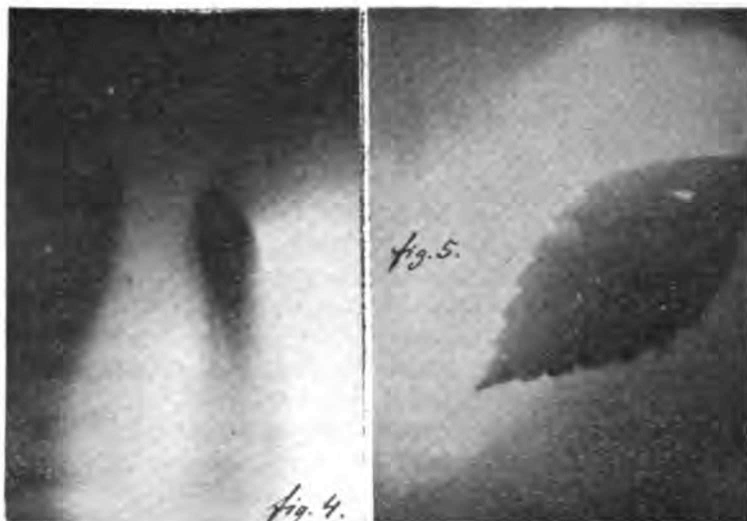
Précisons d'abord les faits :

Une plaque photographique, placée sur l'oreille, peut donner :

Tantôt l'image de cette oreille, avec une mèche de cheveux (fig. 5, A), obtenue quelques semaines plus tard dans les mêmes conditions) ;

Tantôt l'ombre d'un objet peu transparent, placé entre cette plaque et l'oreille ;

Tantôt enfin le profil des doigts, étrangers ou propres, qui maintiennent la plaque de l'extérieur.



Pourquoi ? — Voici les conclusions théoriques auxquelles je suis arrivé :

1° Pendant ces expériences, les mains du médium restèrent inactives, tandis que la tête et quelques autres parties du corps agissaient fortement. Les radiations pouvaient être dirigées sur différents

points (sauf les mains), indépendamment de la disposition anatomique des nerfs.

2° Les rayons qui entraient ici en jeu, provenaient, non pas du corps proprement dit, mais du corps éthérique, et c'est pour cela qu'ils purent être dirigés indépendamment de la distribution des nerfs (1).

3° Les rayons, propres au corps éthérique, lorsqu'ils se concentrent sur la surface de la peau, reproduisent le simulacre de cette surface.

4° Les rayons qui la dépassent, en se dirigeant vers la plaque, donnent l'ombre des objets rencontrés entre cette plaque et la peau.

5° Lorsque le corps éthérique se détache de l'organisme, il extériorise en même temps la luminosité invisible dont il est capable, et alors les rayons, agissant du dehors peuvent donner l'ombre d'une main, appliquée contre la plaque extérieurement.



6° Ces rayons ne traversent pas les écrans opaques comme les rayons X^x et ils se comportent en général comme les « éclairs invisibles » et comme les rayons ultraviolets ordinaires. Leur pouvoir pénétrant est même plus faible que celui des rayons Darget, qui traversent le papier noir.

On obtient avec eux des radiographies analogues,



à condition que l'objet ne soit pas complètement voilé. C'est ainsi qu'ils m'ont donné l'image des lettres imprimées de deux côtés du papier découvert (fig. 6) et l'ombre d'une monnaie avec trace des lettres et le profil d'un autre objet métallique, enfermé avec la plaque dans une enveloppe bleue, transparente (fig. 7), mais rien dans un sac tout à fait opaque.

La pièce de monnaie (une couronne autrichienne)



ne touchait pas bien la plaque du côté de la lumière et c'est pour cela qu'elle paraît transparente de ce côté.

Je dois ajouter qu'une faible action électrique suffit pour donner à sec une copie exacte d'une médaille touchant la plaque, comme l'avait prouvé, il y a déjà une trentaine d'années, le docteur Boudet, de Paris. Il y a quelques années, M. Lebiedzinski et moi, nous avons constaté que par la voie humide, une pièce de monnaie plongée dans le bain révélateur s'imprime *toute seule*, en dehors de toute action physiologique, et que même les traces de couleurs

(1) Après l'époque du médium, ses mains regagnèrent leurs qualités prépondérantes.

apparaissent dans ces conditions. Seulement, l'action est lente et exige une demi-heure environ. (Les expériences ont été faites dans un laboratoire qui n'a jamais servi pour des essais médiumniques.) Mais lorsqu'on se sert des rayons électrochimiques



d'un médium, l'impression est beaucoup plus forte et elle se fait instantanément. La figure 7 A, représente une photographie de ce genre, obtenue par la méthode sèche. On y voit, à côté des radiations d'une pièce de 5 kopecks russes en cuivre, quelques traces



d'une action à part et l'empreinte faible de l'épiderme d'un doigt fluidique.

4) *La main du médium, radiographiée à l'aide de sa lumière invisible propre, concentrée sur une partie de cette main, et ensuite extériorisée.*

L'exemple d'une pareille photographie est reproduit par la figure 8. Les rayons, qui se sont formés entre le pouce et l'index (sans dédoublement du corps astral) donnent en même temps une tache blanche par leur action directe sur la plaque et une image noire de la main du médium, par le reflet de cette luminosité extériorisée.

On pourra se servir de cette radiographie comme point de comparaison pour les mains fluidiques.

5) *La main du médium, radiographiée en blanc par sa luminosité propre et uniforme.*

Ce fait ne s'est pas présenté dans mes expériences. Une main lumineuse a été obtenue par M. G. Delanne avec Me W. B., en agissant sans contact direct à travers une couche d'alun et de verre sur une plaque



plongée dans le bain révélateur (1) ; et une autre, à travers un courant d'eau, également par la méthode humide — tandis que toutes mes expériences personnelles, racontées dans cette étude, se rapportent à des impressions à sec. Les intéressants clichés de M. Delanne présentent un caractère particulier et méritent une étude approfondie des conditions.

6) *La main du médium radiographiée en noir par une lumière provenant d'une partie de ses doigts, qui n'apparaît pas sur la plaque.*

La figure 9 présente un cas de cette nature. Le quatrième et le cinquième doigt éclairent directement la plaque et le reste de la main de côté. Les bouts des doigts agissants disparaissent pour cette raison, malgré qu'ils fussent bien appliqués contre

(1) G. Delanne. *Les Apparitions Matérialisées*, Paris, 1909, t. I, p. 360.

la plaque ; le troisième jette une ombre incomplète ; le deuxième son profil noir mais unilatéral, et le pouce reste complètement dans l'ombre. Il est évident que dans ce cas, les rayons agissaient horizontalement du côté du petit doigt.

II

LES MAINS FLUIDIQUES

7) *La main du double incomplètement matérialisée et radiographiée à petite distance dans une position analogue à la main du médium.*

Une première observation de ce genre a été faite à Varsovie, le 4 avril 1911. Elle fut imprévue. J'avais l'intention d'essayer s'il y avait moyen d'ob-



tenir les rayons X[x], et, à cet effet, pour changer, j'ouvris une bobine de pellicules Cartridge-Kodak, je la marquai comme d'habitude et je voulais a placer sur la table, en maintenant les bords, lorsque la somnambule me dit :

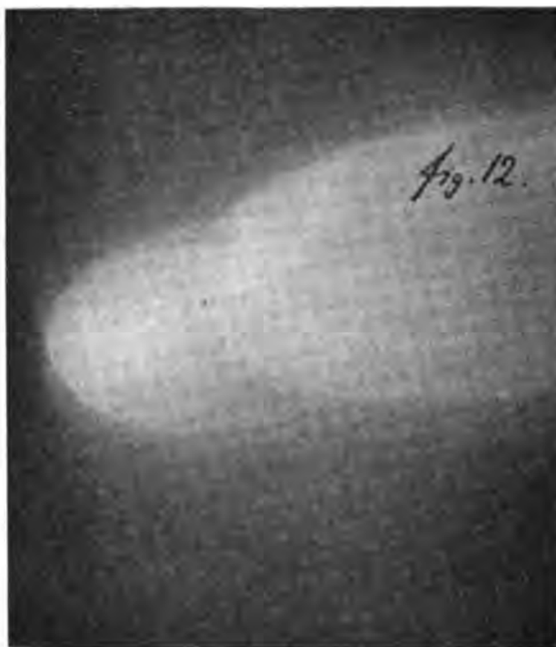
— Essayons autrement... je me sens forte.... Garde la plaque ; tiens-la, toute droite en l'air, en face de moi.... Oh ! que c'est drôle ! *Je vois une ombre se détacher de ma main* (il y avait loin de là, sur la table, une lampe rouge placée derrière la plaque et derrière mon dos et qui, par conséquent, ne pouvait entrer en jeu)..., c'est une autre main droite, qui se pose sur la plaque. ., oh ! que ça fait mal !

Je suspends l'expérience et je développe le négatif Une main opaque, mais très informe, apparaît, avec des ombres compliquées (fig. 10).

— C'est très important, pour moi — dis-je au médium. — Recommençons encore ! Quel dommage que le pouce soit si peu distinct !

8) *La main du double radiographiée dans une position différente de celle de la main agissante du médium.*

— Cette fois, dit la somnambule, je n'ai pas vu l'ombre se détacher de ma main...; elle a dû faire un



détour, car je la vois maintenant se pose dans un sens différent...

Et réellement, sur le négatif, apparut une main, très grande, appliquée en sens contraire par rapport à la main du médium, et *dont le pouce est cette fois très distinct.* Le quatrième et le cinquième doigts paraissent également mieux formés (fig. 11).

9) *Radiographie d'une main du double, sensiblement différente de celle du médium.*

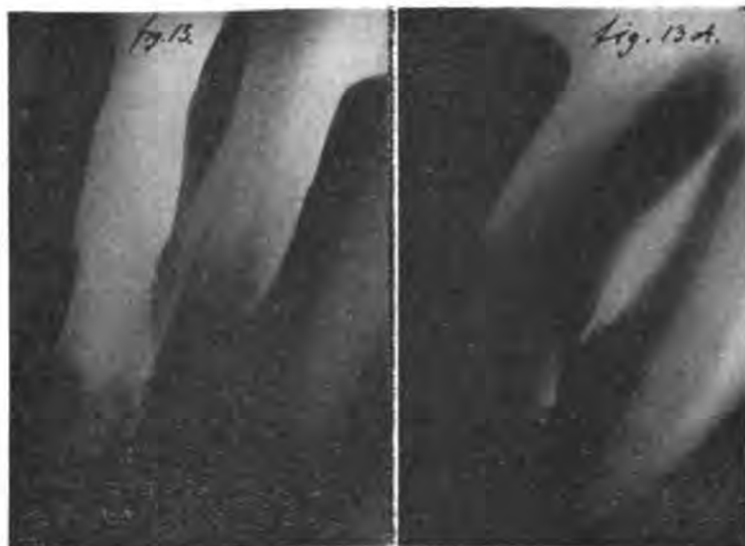
Lorsque M[lle] Tomczyk arriva cet été à Wisla, je consacrai une des premières séances exclusivement à l'étude des mains du double.

Je prends d'abord une plaque 9×12 et j'ordonne au médium de tenir sa main droite de 6 à 8 centimètres au-dessus d'elle, dans l'obscurité presque complète. Je règle à tâtons la position et je dis :

— Je voudrais bien obtenir la main du double et je serais très content si elle pouvait être lumineuse, c'est-à-dire s'imprimer à l'aide de ses propres rayons. Mais je n'insiste pas ; le double fera ce qu'il pourra. Et ne t'inquiète pas du résultat ! Je sais que c'est difficile ; la moindre trace sera pour moi aussi importante qu'une matérialisation complète. Je préfère même qu'elle ne soit pas complète, car c'est plus probant... (Je dois toujours faire cette sorte de restriction, car la bonne fille tient tellement à me

satisfaire, même aux dépens de sa anté, que si je ne l'arrêtais pas, elle s'épuiserait trop.)

La somnambule ne voit rien, mais comme elle



ressent une assez vive douleur, je retire la plaque.

Au développement, apparaît un seul doigt rayonnant et tellement grand qu'il dépasse les proportions d'une main humaine. C'est probablement le pouce (fig. 12). Mais l'empreinte est double : l'une prolonge l'autre. La première est un peu plus large et un peu moins claire. Toutes les deux prouvent que le doigt avait sa lumière propre. Il est plus luisant au bout et aux bords ; de sorte que son profil est marqué d'une bordure plus claire. La pulpe du doigt est également un peu plus luisante. En tirant l'épreuve faiblement, on peut voir une nébuleuse pâle, qui semble faire plusieurs efforts pour se condenser en un doigt encore plus grand. Mais ces détails seront difficiles à reconnaître en reproduction.

Nous recommençons les expériences; et cette fois, la distance de la main du médium (tenue toujours au-dessus de la plaque) est de 25 centimètres environ.

Trois doigts apparaissent et une partie du quatrième (fig. 13). Le pouce manque. L'empreinte est forte, bien contrastée, mais malgré cela, il est difficile de préciser la forme des doigts. Et ils ne sont plus lumineux. La lumière s'extériorise *ent e* les doigts, pour donner leur profil. En somme, la matérialisation. est beaucoup plus avancée, mais encore difforme, malgré son opacité. Certaines parties sont tout à fait opaques, sans correspondance nette avec les os. On trouvera cette main gauche du double (avec des doigts très longs et sans trace de la bague portée par le médium), juxtaposée sur une autre (fig. 13 A) obtenue quelques semaines plus tard, au moment où le double cherchait à diminuer ses mains sous l'influence de mes suggestions. On y remarquera la bague et la faible matérialisation du doigt qui la porte et qui semble donner la lumière.

Voyant que la main entière tend à se radiographier, j'ouvre une boîte 13×18 et nous faisons la nouvelle expérience un peu différemment : c'est moi qui tiens la plaque perpendiculairement en l'air, (restant assis en face du médium et à environ un mètre de sa main droite.

La lumière rouge suffit à peine à faire distinguer la tache blanche de sa chemisette.

Malgré cela, la somnambule m'annonce :

— Je vois l'ombre d'une main se détacher de mon bras droit.. Le bras fluidique est très long et il avance vers la plaque... Contre la lumière rouge, il paraît transparent, mais irrégulièrement transparent et sa main, qui se pose su le cliché, est beaucoup plus opaque..., c'est toujours une très grande main..., mais, c'est drôle, il me semble que c'est une main gauche, quoique je tende ma droite !...

Et il paraît qu'elle avait raison, car l'image (fig. 14) répond mieux à la forme d'une partie de la main



gauche, dont le pouce reste complètement dans l'ombre et dont la conformation est bizarre. Le petit doigt dépasse la plaque, le quatrième est difforme et trop court ou replié d'une façon anormale, le deuxième et le troisième, seuls visibles en totalité, sont transparents et, en outre, l'index est recourbé

anormalement à droite, comme s'il était tout à fait sans consistance (1).

Ce phénomène fatigua beaucoup le médium, qui ressentit une vive congestion au visage ; et quoique l'indisposition se dissipât, je voulus m'approcher d'elle pour une suivante expérience, en disant que la distance importe peu. Mais, alors, son ambition entrant en jeu, elle se leva (malgré la défaillance de ses jambes) et dit :

— Non, je ne veux pas reculer ! Recule plutôt ta chaise. Encore ! Encore !...

J'obéis, en décidant que ce serait la dernière expérience ; et toujours poussé par la somnambule, je me trouve enfin (tenant toujours ma plaque déjà signée), à environ 2 mètres et demi du divan où devait s'asseoir le médium.

Au bout de quelques minutes et malgré la chaleur qui règne dans mon petit laboratoire, la somnambule commence à sentir un vif froid aux jambes, qu'elle recouvre à l'aide d'un châle, puis étend de nouveau la main droite.

— C'est étonnant, fit-elle, je vois de nouveau une main gauche (2) sortir de la mienne droite !... oh ! qu'il est long ce bras ! long et mince, comme un bâton !... Mais la main est grande..., elle avance lentement..., elle se pose sur la plaque..., je ne puis plus distinguer sa position..., c'est trop loin...

Une vive sensation douloureuse et un affaissement du bras droit. Je dis « Assez » Je me lève et développe la plaque.

C'est bien une main gauche : (fig. 15.) Toujours si grande, que c'est à peine sa moitié qui trouve place sur la plaque 13 × 18, tandis que la main du médium s'y loge facilement tout entière.

L'empreinte est très sombre. On y distingue seulement le pouce et l'index, entre lesquels se forma la lumière (comme dans la main du médium lui-même, fig. 8). Le reste est dans l'ombre. L'index est incomplètement formé à sa base, et c'est là que l'on voit une sorte de vésicule, assez grande, et plus



brillante. Comme opacité, la main paraît mieux matérialisée, que dans les expériences précédentes.

Il est à remarquer :

1° Que la main du double peut s'imprimer beaucoup plus grande que celle du médium ;

2° Qu'une main gauche peut sortir du bras droit, tout en puisant la force nécessaire du corps entier, en refroidissant les extrémités et en causant une congestion à la tête ;

3° Que le bras du double paraît s'amincir avec l'éloignement ;

4° Qu'il semble plus facile à une main fluidique de s'imprimer sur le négatif en blanc qu'en noir ;

5° Que dans le cas du pouce luisant, on le trouve entouré d'une bordure plus claire ;

6° Que le corps éthérique impersonnel du médium, son double tout court, se comporte absolument comme un « esprit ». *(A suivre).*

(1) Il est à remarquer, que l'index de la main de Mlle Tomczyk est légèrement courbé de la même manière.

(2) La main gauche du médium agit toujours plus fortement sur les plaques.

ERNEST BOZZANO

TÉLÉPATHIE & PSYCHOMÉTRIE

en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper (1)

Quiconque ne se laissera pas distraire par les petites voix discordantes qui surgissent de temps en temps, solitaires et inoffensives, pour contester les opinions autorisées des hommes qui ont longuement étudié la médiumnité de Mrs. Piper — discordances qui sont le fruit d'idées philosophiques préconçues, de recherches superficielles, ou pis encore — quiconque ne se laissera pas distraire par ces voix stridentes et dénuées de valeur, aura facilement remarqué, même

(1) Cette étude paraît, en même temps que dans les *Annales des Sciences Psychiques*, dans le *Journal of the American Society for Psychical Research*, dirigé par le Professeur Hyslop, et dans *Luce e Ombra*, de Rome. — N. de la R.

chez les chercheurs les plus circonspects de cette médiumnité, des signes d'une modification lente des opinions au sujet de la validité des hypothèses avancées pour éclaircir la genèse de la phénoménologie étudiée ; il aura remarqué aussi que si l'on faisait grand cas jadis de l'état de confusionisme où se réalisaient les messages médianiques, les jugements ont changé aussi à la suite des nouvelles et pénétrantes recherches sur l'argument ; en sorte que si l'on avait d'abord tendance à tout expliquer au moyen de l'hypothèse télépathique, nombreux sont maintenant ceux qui considèrent que cette dernière ne suffit pas à rendre compte de l'ensemble des faits. Cependant, pour certains chercheurs rendus peut-être excessivement prudents par leur longue pratique des disciplines psychologiques et philosophiques, ceci n'impliquerait pas encore la nécessité de recourir à des explications transcendentales ; ils sont donc en quête de quelque autre hypothèse complémentaire qui ne soit pas la spirite, en accordant une attention particulière à l'hypothèse « psychométrique », entendue dans un sens très large.

Cette interprétation fut récemment exposée par les professeurs William James et Théodore Flournoy; le premier en l'appliquant à la phénoménologie de Mrs. Piper, le second en parlant d'elle en termes abstraits et métaphysiques.

Je me propose donc d'analyser brièvement la phénoménologie de Mrs. Piper au point de vue des trois questions exposées, c'est-à dire en effleurant brièvement les conditions présentes du problème, déjà formidable, concernant les imperfections et lacunes dans les messages médiumniques, pour discuter ensuite l'hypothèse télépathique en démontrant l'opportunité d'en restreindre encore la portée dans le cas spécial considéré ; et, enfin, en considérant la nature intrinsèque et la légitimité de l'hypothèse psychométrique, toujours au sujet de ce même cas.

***

Il y a quelques années, les défenseurs de l'hypothèse spirite pour cette circonstance spéciale de Mrs. Piper, voyaient se dresser devant eux deux formidables objections : la *première*, fondée sur les inexplicables lacunes que l'on a constatées dans les soi-disant messages de personnalités défuntes, lacunes constituées par des confusions étranges, des erreurs flagrantes de noms, de dates, de faits où tombaient ces personnalités, et qui trop souvent s'entremettaient au milieu de communications précises et merveilleuses d'incidents véridiques parfois ignorés de tous les expérimentateurs ; la *seconde*, fondée sur le fait de l'existence dans l'homme de facultés supernormales subconscientes, qui se prêtaient jusqu'à un certain point à l'explication des incidents supernormaux étudiés, tandis qu'ils semblaient m eux s'accorder avec les étranges lacunes qui caractérisaient les messages médiumniques.

Or, après les dernières relations publiées sur l'argument par la *Society f. P. R.*, et surtout après la dernière et magistrale publication du professeur Hyslop, qui résume et complète les précédentes d'Hodgson et d'Hyslop lui-même (*American Proceedings*, vol. IV), il faut reconnaître que les causes de perplexité multiples auxquelles donnait lieu la première des objections citées se sont éclaircies l'une après l'autre au point de permettre l'affirmation que les rares demeurées sans explications ne peuvent occasionner des perplexités sérieuses, car il est facile de déduire qu'elles tirent leur origine des mêmes causes (interférences et amnésies dues à la rencontre dans un même cerveau de deux ou plusieurs mentalités, de deux ou plusieurs « auras psychiques », de deux ou plusieurs courants télépathiques, avec de faciles émergences subconscientes) ; de sorte qu'il est permis de supposer qu'elles ne tarderont pas à se dévoiler à leur tour, grâce à des recherches ultérieures.

Cependant, on peut affirmer, dès à présent, que des deux objections énoncées plus haut, la première a cessé de revêtir la valeur d'une objection pour demeurer uniquement un objet d'études.

Il m'est impossible d'énumérer les circonstances, les motifs, les comparaisons qui induisirent à de telles conclusions ; je dirai seulement qu'on y arrive graduellement mais inévitablement toutes les fois qu'on entreprend une étude pondérée et profonde du thème ; j'ajouterai en outre que, sur la base de l'analyse comparée des faits, on est amené aussi à reconnaître qu'au point de vue scientifique et philosophique, tout concourt à démontrer que, si la possibilité des communications entre le monde des vivants et celui des trépassés existe, il est raisonnable, logique et inévitable que ces communications se produisent de la façon imparfaite et fragmentaire constatée ; et le fait est si évident qu'il est impossible de penser le contraire.

Je me trouve d'accord sur ce point avec M. Sage, qui exprima récemment le même concept en ces termes :

> Ceci n'est pas étonnant ; c'est le contraire qui le serait Si on pouvait communiquer clairement et sans obstacle de ce monde au suivant, ce serait que ce monde et le suivant n'en font qu'un. Or, certes, ils en font deux ; ils se touchent, mais ne se confondent pas. (*Journal of the S. P. R.*, 1911, p. 10).

La première des objections citées étant rendue virtuellement inefficace, reste la seconde, qui tire sa force du fait qu'il est très difficile de trouver des « critères de preuves » capables de distinguer les phénomènes dus à l'extrinsécation de facultés

télépathiques et psychométriques du médium, de celles probablement d'origine extrinsèque.

Il est incontestable que pour expliquer au moyen des hypothèses en question certaines catégories d'incidents constatés avec Mrs. Piper, il est nécessaire d'élargir leurs confins jusqu'à des limites invraisemblables, mais cela n'empêche pas qu'il y a des adversaires prêts à accueillir même la plus extrême illation ; et comme il n'existe pas de critères scientifiques capables de circonscrire les limites des facultés télépathiques et psychométriques, il s'ensuit l'impossibilité de résoudre le débat avec une méthode scientifique jusqu'à ce qu'on n'ait pas trouvé ces limites.

Cependant, on conçoit, dès à présent, à la lumière des recherches comparées entre les deux ordres de faits, que le problème n'est pas insoluble, et qu'on parviendra un jour à découvrir des critères suffisants à cet effet, bien que ce travail puisse être long et laborieux, et que plusieurs générations de chercheurs doivent peut-être s'y consacrer successivement. En attendant, je me décide à apporter mon modeste apport d'observations et de propositions préliminaires à cette entreprise ardue, avec l'espoir de ne pas faire une chose inutile.

Je diviserai le problème à résoudre en deux catégories distinctes ; dans la *première*, je rechercherai s'il ne serait pas possible de découvrir quelque critère de preuve scientifiquement suffisant au moyen duquel on pourrait séparer les faits vraisemblablement télépathiques de ceux d'une nature différente ; dans la *seconde*, j'analyserai les faits psychométriques, j'en déterminerai la portée, et je me demanderai si, à leur tour, ils peuvent suffire à rendre compte de la phénoménologie de Mrs Piper.

***

S'il est possible, au sujet de la première catégorie, de découvrir quelque critère de preuve scientifiquement propre à résoudre ou à éclaircir le problème, je dirai qu'à mon avis un bon critère capable de faire pencher la balance des probabilités en faveur de l'hypothèse spirite, pourrait se trouver dans le fait que chaque médiumnité révèle un type constant de manifestations, c'est-à-dire se manifeste dans un cercle déterminé de phénoménologie qu'elle ne peut dépasser par suite des idiosyncrasies qui déterminent la médiumnité elle-même (de là les formes de médiumnité si variées, en commençant par celles à effets purement physiques, pour finir par celles d'ordre purement intellectuel, avec toutes les gradations multiformes qui la distinguent).

Or, on doit observer cette circonstance, que chaque fois que, chez un sujet dûment exercé, se sont développées des facultés supernormales ou médiumniques à l'exclusion de certaines autres, il faut considérer que les facultés exclues ne se manifesteront en général jamais, ne faisant pas partie des idiosyncrasies spéciales au sujet. Et s'il en est ainsi, il est clair que dans le calcul des probabilités auxquelles on doit avoir recours pour expliquer la phénoménologie obtenue, il faudra tenir compte de l'absence ou de la présence de certains facteurs supernormaux ; s'il en manquait quelques-uns, on ne pourrait pas les invoquer logiquement pour l'explication des faits,

En d'autres mots, pour distinguer les manifestations d'ordre subconscient de celles vraisemblablement d'origine extrinsèque, un bon « critère de preuves » serait celui de surveiller et analyser soigneusement la portée phénoménique de la médiumnité étudiée, pour se comporter ensuite en conséquence dans la recherche des causes, c'est-à-dire, en ne retenant en faveur de l'hypothèse spirite que ce qui sort des limites marquées par les facultés supernormales effectivement spéciales aux sujets médiumniques.

Naturellement, il faudrait que le sujet médiumnique fût d'abord exercé au point d'atteindre son développement complet ; et comme, dans le cas de Mrs. Piper, cette circonstance est pleinement atteinte, j'estime que ce critère de preuves peut être légitimement appliqué à sa médiumnité.

***

Les objections qui sont, à ce sujet, adressées à l'hypothèse spirite se résument en ces trois modalités d'extrinsécation télépathique :

1º Possibilité de la transmission de pensée consciente des assistants (télépathie proprement dite) ;

2º Possibilité de la lecture de pensée subconsciente des assistants ;

3º Possibilité de la lecture de pensée subconsciente de personnes lointaines, connues ou inconnues du médium.

Pour éliminer la première des modalités indiquées, en partant du critère de preuve énoncé, il faudrait démontrer sur la base de faits que la faculté de recevoir la pensée consciente des assistants ne fait pas partie des idiosyncrasies spéciales à la médiumnité de Mrs Piper.

Or, les faits confirment pleinement cette hypothèse, et c'est une observation commmune et constante dans les séances avec le médium en question, que la circonstance de connaître et de penser à l'incident qu'une personnalité médiumniquée donnée tente inutilement de transmettre, ne facilite en rien la tâche de cette dernière, laquelle, si elle ne se souvenait pas auparavant, continuera après à ne pas se souvenir. Ce qui s'observe dans toute son évidence dans les conditions d'expérimentation suivante : Il arrive parfois que les tentatives réitérées et infructueuses d'une personnalité médiumnique pour transmettre un

épisode quelconque finissent par appeler à l'esprit des expérimentateurs l'épisode qu'elle essaye de communiquer ; dans ce cas, on constate que les conditions d'expérimentation demeurent telles qu'elles étaient, c'est-à-dire que, si la personnalité médiumnique ne réussissait pas à transmettre le message quand l'épisode en question n'était pas dans l'esprit des assistants, elle continue à ne pas pouvoir le transmettre lorsque tous le pensent.

Que conclure de cela ? Simplement *que l'hypothèse de la transmission de pensée est contredite par les faits chaque fois que les faits se prêtent à la mettre à l'épreuve.* De là, le corollaire inévitable qu'en général la faculté de récepter la pensée consciente des assistants ne doit pas exister chez Mrs. Piper ; et cela étant, le fait de vouloir s'obstiner à se valoir de cette hypothèse dans la recherche des causes, malgré l'évidence contraire des preuves, serait une prétention peu conforme aux règles de l'induction scientifique, surtout si, au lieu d'en profiter pour l'explication de quelque incident singulier et fortuit, on voulait l'étendre pour la généraliser à toute la phénoménologie. Lorsqu'on invoque pour la défense de ses propres théories les méthodes de recherche scientifique et les procédés d'analyse comparée, on est tenu d'en accepter les résultats.

Afin d'éclaircir le thème, je rapporterai plusieurs exemples dans lesquels les faits sont présentés dans des gradations différentes, et je préviens que des épisodes analogues se comptent par centaines dans les séances avec Mrs. Piper.

Et je commencerai par les cas les plus fréquents : ceux des noms propres qu'on ne parvient pas à se rappeler, bien qu'ils soient pensés par les expérimentateurs. Un exemple servira pour tous dans leur forme la plus simple.

Dans une séance avec Mr. Dorr, où la personnalité communicante était le Dr Hodgson, celui-ci avait fourni des détails précis sur la vie qu'il avait menée dans le village d'Oldfarm, résidence estivale de Mr. Dorr ; lorsque ce dernier demanda au communicant s'il se rappelait le nom de l'homme qui habitait la ferme où il avait l'habitude de dormir, le communicant, sans même essayer de se le rappeler, observa :

Les noms sont la chose la plus difficile à retenir. C'est étrange mais vrai. Les affaires de ma vie entière se présentent clairement à ma mémoire, mais les noms s'évanouissent comme un songe. Je me rappelle mes promenades à travers le bois, je me rappelle où je m'asseyais en fumant la pipe, et mes retours toujours tardifs, pour le déjeuner. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIII, p. 41.)

Mr. Dorr pensait expressément au nom demandé ; de sorte que, selon l'hypothèse de la transmission de pensée, le médium entrancé aurait dû le recevoir et le rendre, ce qui ne se vérifia point, comme ce'a ne se vérifie pour ainsi dire jamais dans des circonstances semblables. On ne pourrait objecter non plus qu'en admettant la transmission de pensée, on n'entend pas qu'elle doive se réaliser dans tous les cas, car les épisodes de même nature sont si fréquents avec Mrs. Piper, qu'il en dérive une preuve irrésistible contre l'hypothèse télépathique.

Cet autre exemple est analogue au premier, avec la différence que le nom oublié se rapporte à une fleur.

A une séance à laquelle étaient présents les époux Junot, la personnalité médiumnique de leur fils nommé Bennie, mort à quinze ans, s'exprima ainsi :

— Papa, te rappelles-tu le nouveau compartiment que tu avais fait construire pour mon cheval ?

— Oui, Bennie, ce que tu dis est vrai.

— Je voudrais pouvoir dire comment je l'appelais. Je me rappelle distinctement tous les détails avant de commencer à parler, mais je me perds en communiquant... Je pense maintenant à ces longues fleurs qui croissaient dans les alentours, et à ce dimanche où, avant de rentrer, nous en cueillîmes un bouquet pour Hélène ; et elle les prit, les entoura avec... (pause) les lia avec un ruban... Comment s'appelaient-elles, maman ?...elles se terminaient par de longues petites feuilles brunes...

— C'étaient des *cat o' nine tails* (littéralement : chats à neuf queues, fleurs à longue tige et à petites feuilles brunes).

(Excitation dans la main du médium). — Oui, oui, précisément ; c'est ce que je voulais dire, mais je ne pouvais pas penser ce nom. T'en souviens-tu, maman ?

— Oui, je m'en souviens, Bennie ; c'est toi qui les donnas à Hélène. (Toute la famille se rappelle distinctement l'incident). — (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIV, p. 405.)

Dans ce dernier cas aussi, le nom de la fleur que Bennie s'efforçait en vain de se rappeler était présent à la pensée des parents, mais le communicant ne parvenait pas pour cela à le recevoir et à le renvoyer. Donc, encore, l'hypothèse télépathique ne s'accorde pas avec le fait. Combien plus naturelle serait la conformation aux explications fournies par Bennie lui-même, c'est-à-dire que sa mentalité subissait au moment de communiquer une sorte d'amnésie partielle. Dans une autre circonstance, il s'était exprimé en ces termes :

Comme je serais heureux de pouvoir m'adapter à ces conditions jusqu'au point de ne plus rien oublier ! Je n'éprouve aucune confusion jusqu'au moment où je me dispose à communiquer ; alors tout s'évanouit avant que j'aie le moyen de le transmettre. (*Ibid*, p. 377.)

Dans le suivant épisode aussi, où la tante défunte du professeur Newbold, ne se rappelant pas le nom technique d'une opération chirurgicale subie par elle (nom clairement présent à la mémoire du professeur

Newbold), y supplée admirablement en recourant à la mimique, dans cette circonstance aussi, dis-je, l'hypothèse télépathique est insuffisante, tandis que la spontanéité avec laquelle se déroula l'épisode suggérerait au contraire celle de la présence réelle de la défunte.

Je résume les précédents du fait. Après plusieurs vaines tentatives de la part de la personnalité médiumnique pour exprimer par écrit sa pensée, la main du médium dépose enfin son crayon et se porte vers le professeur Newbold, qui rapporte, à ce propos, ce qui suit :

Je change plusieurs fois de position sans réussir à satisfaire la personnalité médiumnique ; enfin, je me lève, et alors la main se prend à palper le long du bord extrême de mon gilet ; elle fait une pause pour écrire : « Excuse l'inconvenance des actes », puis reprend et appuie fermement au niveau du dernier bouton du gilet, et écrit aussitôt : « Guillaume, demande à maman si elle se souvient de ceci... » — Ma tante était morte des conséquences d'une opération à l'ovaire. A peine eus-je lu ces mots que je m'adressai à M. Hodgson observant : « Elle me rappelle la cause de sa mort, qui fut causée par la laparotomie ». — Immédiatement la main écrivit : « Oui, oui, oui ».

Le professeur Newbold commente :

Pourquoi faire allusion d'une façon indirecte à la cause de sa mort ? Il n'y avait certainement pas une couche de ma personnalité à laquelle il fut difficile de toucher à un argument aussi banal qu'une opération de laparotomie ou qui n'aurait pas pu trouver le langage approprié à habiller sa pensée. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XIV, p. 9-34.)

Dans cet autre épisode, la difficulté de l'interprétation télépathique consiste en ceci, que la personnalité médiumnique s'affirmant la femme du professeur Hyslop se manifeste à lui pour la première fois en écrivant le nom dont elle était désignée par ses parents et ses familiers, mais jamais employé par le professeur Hyslop ; en sorte que, si la transmission de pensée avait été la cause de la manifestation, le nom avec lequel le professeur Hyslop appelait sa femme aurait dû être dicté, et non l'autre.

L'incident est très simple, et, ainsi détaché du texte, il pourra sembler insignifiant, mais il est loin de l'être.

Le Dr Hodgson et le professeur Hyslop assistaient à la séance. A un moment donné, la personnalité communicante interrompt ses paroles pour observer : « Voici Mamie ». — Le Dr Hodgson, non complètement sûr du nom écrit, demande : « As-tu écrit « Mamie » ? — Le professeur Hyslop, corrigeant : « Peut-être « Nannie » ? — (Signes négatifs). — Le Dr Hodgson demande : « Alors, c'est « Mamie » qui est écrit ? — (Signes affirmatifs). — « Qui est « Mamie » ? demande Hodgson à Hyslop. Celui-ci est saisi d'un instant d'émotion, tandis que la personnalité communicante écrit : « Que Dieu te bénisse, ô mon James ». — (Suivent d'autres incidents de reconnaissance et d'identification qu'il n'est pas le cas de rapporter ici).

Le professeur Hyslop commente ainsi :

Dès que je vis écrit le nom de « Mamie », je compris tout de suite qui ce pouvait être, mais comme l'écriture peu ferme pouvait prêter à ce qu'on interprétât ce mot « Nannie », je me retins de faire savoir que je pouvais possiblement le reconnaître, et je proposai le nom de « Nannie » comme correction à l'interprétation d'Hodgson... Mais la négation de « Rector » vint promptement rétablir la juste interprétation... La circonstance intéressante de l'incident consiste en ceci que je n'ai jamais appelé ma femme de ce nom, mais bien avec celui de Marie, comme je l'ai constamment désignée dans les présentes relations expérimentales. Le nom de « Mamie » lui était donné exclusivement par son père et ses familiers ; mais comme elle montrait une antipathie spéciale pour ce premier nom, je lui donnai l'autre. Elle n'aurait pu choisir une forme d'identification meilleure que celle de se servir du nom de « Mamie », qui valait plus que tout autre incident à la mettre dans sa propre ambiance familière, de même qu'elle se prête plus que tout autre à rendre invraisemblable l'explication de la transmission télépathique de ma pensée. (*Proceedings of the American S. P. R.*, vol. IV, p. 521-522.)

Voici d'autres cas où l'expérimentateur demande et pense un nom donné ou un épisode, et la personnalité communicante en rapporte un autre, qui se trouve néanmoins justifié. Je les rapporterai par brièveté dans le résumé qu'en fit le Dr Hodgson.

Très souvent — écrit-il — la réponse donnée par la personnalité communiquant à une demande précise suggère d'une façon irrésistible la présence d'une mentalité indépendante. Par exemple, quand Mrs. W. L. P. demanda à Louis R. de répéter le petit nom familier allemand avec lequel on avait l'habitude d'appeler par plaisanterie son mari, on dicta promptement, non pas le nom auquel pensait la consultante, mais cet autre également approprié : *Up-and-Dust*.

De même, quand Miss Vance demanda à G. P. le nom d'un camarade défunt de son propre frère Ken, affirmant être présent, G. P. répondit : « Harry Guild », nom d'un autre de ses camarades mort en 1888, tandis que celui auquel pensait Miss Vance était mort en 1887. Ce dernier se nommait Charles, et G. P. donna encore ce nom, dès qu'on lui eut dit que l'autre, bien que correct, n'était pas celui demandé.

Voici enfin le cas survenu au professeur Nichols. — Un grand nombre d'années auparavant, à l'occasion des fêtes de Noël, sa mère et lui avaient échangé une bague sur laquelle chacun avait fait graver le premier mot du proverbe favori. Le professeur Nichols avait perdu le sien depuis plusieurs années avant la séance avec Mme Piper, et un an avant cette séance, sa mère était morte en manifestant le désir que l'on rendît à son fils la bague lui ayant été donnée par ce dernier. Ce soir-là, il la portait au doigt, et demanda ce qui était écrit *sur la bague de sa mère*,

entendant se rapporter par là uniquement à la bague ne question. Au contraire, la main de Mme Piper dirigée en ce moment par une personnalité s'affirmant la mère du professeur Nichols — écrivit à l'instant, non point le mot gravé sur la bague que portait ce dernier, mais bien celui de l autre bague donnée par sa mère et qu'il avait perdue longtemps auparavant, au cours d'un voyage... (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XIII, p. 374.)

Tels sont les faits sur lesquels le Dr Hodgson réclame justement l'attention ; et l'on ne peut que reconnaître avec lui qu'ils suggèrent irrésistiblement la présence d'une mentalité indépendante qui, loin de tirer les données de la mentalité des expérimentateurs, répond aux demandes qu'on lui adresse en ayant recours à des ressources mnémoniques personnelles, à l'instar de toute personne vivante.

Dans l'exemple qui suit, la circonstance inconciliable avec l'hypothèse télépathique consiste en ceci, que la personnalité communicante comprend mal la demande de l'expérimentateur, et répond en citant des faits qui, bien que corrects et appropriés, ne correspondent pas à la demande, pour rectifier ensuite dès qu'elle s'aperçoit de l'erreur.

Dans une séance à laquelle assistait le professeur Hyslop, une entité s'était présentée qui s'affirmait son oncle Carruthers, auquel le professeur Hyslop demanda : — Saurais-tu me dire quelque chose au sujet d'une promenade en voiture faite par nous après la mort de mon père ? — ...Te souviens-tu, James, de l'inscription que nous avons posée... — Posée... où ? — Sur la tombe. — Oui, mon oncle, mais sur quelle tombe ? — De ton père. — Oui, je m'en souviens très bien. — Voulais-tu parler de cette promenade-là ? — Non. — Alors, tu veux faire allusion à la visite faite par nous à Nannie ? — Non plus, non plus. Dis-moi ce qui nous arriva dans une promenade que nous avons faite. — Voici, je croyais que tu voulais parler du jour où nous posâmes l'inscription sur la tombe... *mais on voit que nous pensons à deux choses différentes...* Laisse-moi réfléchir. Tu veux peut-être parler d'une après-midi de dimanche ? — Oui, mon oncle ; maintenant tu y es. — Je m'en souviens très bien... Et te rappelles-tu l'incident de la... la parole semble être « rupture » (cette dernière observation est insérée dans le dialogue par l' « esprit-guide » *Rector*, qui, on le sait, se prêterait à servir d'intermédiaire pour faciliter les communications). — *Rupture* est juste, continue. — Attends un instant, James. J'ai dit qu'il y eut une rupture, et je liai avec la... je pris le couteau et pratiquai un trou... puis nous raccomodâmes les rênes avec une ficelle... (Ici Rector intervient de nouveau en observant : « Il est saisi d'une telle émotion que je ne peux pas saisir tous ses mots. » — Puis l'entité communicante reprend avec des phrases interrompues le récit détaillé et correct des différentes particularités de l'incident survenu.

Le Professeur Hyslop commente :

L'incident de notre promenade en voiture au cimetière pour visiter l'inscription que j'avais posée sur la tombe de mon père est vrai, et s'était produit un an après la mort de ce dernier. Je l'avais cependant totalement oublié et je ne m'en souvins que lorsque mon oncle y fit allusion. On comprend donc que je ne pensais pas à cet incident lorsque je lui adressai ma demande... Une circonstance intéressante dans le dialogue cité est que l'entité s'aperçoit soudain *que nous pensions à deux choses différentes* et le fait remarquer... (*American Proceedings*, vol. IV, pp. 536-538.)

C'est certainement une observation théoriquement importante dans sa spontanéité suggestive, et fait penser à une parcelle de conversation entre deux personnes vivantes qui ne se seraient pas comprises. Ce sont de petits incidents, mais qui militent hautement en faveur de l'existence réelle de deux mentalités indépendantes, tandis qu'ils ne pourraient se concilier en aucune façon avec l'hypothèse de la transmission de pensée.

Voici un autre épisode analogue, où la personnalité médiumnique s'affirmant le Dr Hodgson se méprend sur la signification d'une demande adressée par Mme James.

Mrs. James n'avait jamais été à la maison du Dr Hodgson lorsqu'il était en vie, et elle s'y était rendue une fois après sa mort. La pensée dirigée vers cette visite, elle demanda : « Sais-tu me dire quand j'ai été chez toi ? — Toi, chez moi ? Peut-être pour prendre le thé ? — Non. — Peut-être pour compulser des documents ? — Non. — Peut-être y as-tu été après ma mort ? — Si, j'allai prendre plusieurs objets qui t'appartenaient... — Très bien ; ceci est une bonne preuve ; Lodge et Piddington font grand cas des incidents où je ne peux pas me rappeler des choses non advenues ». (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIII, p. 103.)

Cette dernière appréciation est une caractéristique de l'éminent psychiste lorsqu'il était en vie ; car, théoriquement parlant, les cas où l'entité communicante ne se laisse pas suggestionner par les demandes qu'on lui adresse, dans le sens que, ne se souvenant pas, elle déclare ne pas se souvenir, sont en réalité très importants ; et lorsqu'il s'agit, comme dans le cas ci-dessus, d'une fausse trace tendant à insinuer l'idée de l'existence d'incidents précis et personnels oubliés par le communicant, mais en réalité n'ayant jamais existé, la chose atteint une importance plus grande, puisqu'en ce cas la suggestion assume assez d'efficacité pour être reçue même par des personnes vivantes et normales. En sorte que, dans notre cas, le fait de *ne pas se rappeler des*

choses non advenues dénoterait une individualité fortement indépendante, ainsi que pleinement consciente de son propre passé ; en d'autres termes, mieux que tout incident, il tendrait à prouver l'identité personnelle du communiçant.

A noter en outre la spontanéité extrêmement naturelle du dialogue. Déjà, par la première exclamation : « Toi chez moi ? », Hodgson démontre clairement ne pas se rappeler qu'elle s'y soit jamais rendue ; après quoi, ne se fiant pas trop à sa mémoire d' « esprit communicant », il poursuit à interroger avec doute, à la façon de tout simple mortel. A notre point de vue, il est clair que, s'il s'était agi d'une transmission de pensée, la personnalité de Hodgson aurait dû comprendre immédiatement l'intention de Mme James, au lieu d'y arriver par voie d'élimination.

Voici deux autres incidents analogues et intéressants que, pour abréger, je rapporterai d'après l'excellent résumé qu'en fit M. Sage dans le livre qu'il dédia aux expériences avec Mme Piper.

Alors qu'il vivait dans l'Ohio, M. Robert Hyslop (père du professeur Hyslop) avait pour voisin un certain Samuel Cooper. Les chiens de ce dernier tuèrent un jour un certain nombre de moutons appartenant à Robert Hyslop. Il s'ensuivit une brouille qui dura plusieurs années. A une séance où le Dr Hodgson remplaçait le professeur Hyslop, le consultant posa une question que le professeur Hyslop lui avait envoyée par écrit. Celui-ci, par cette question, espérait ramener l'attention de son père sur les incidents de sa vie pendant qu'il était dans l'Ohio. La question était : « Vous souvenez-vous de Samuel Cooper et pouvez-vous nous dire quelque chose à son sujet ? » — Le communiquant répondit : « James veut parler du vieil ami que j'avais dans l'Ouest. Je me souviens très bien des visites que nous nous faisions et des longues conversations que nous avions sur des sujets philosophiques. » — A une autre séance, où le Dr Hodgson était encore seul, il revient sur la même idée : « J'avais un ami du nom de Cooper dont l'esprit avait une tournure très philosophique, j'avais pour lui un grand respect. Nous eûmes souvent des discussions amicales, nous échangeâmes des lettres, et j'ai gardé plusieurs des siennes, on doit pouvoir les retrouver. » — Un autre jour, le professeur Hyslop étant présent, le communiquant dit encore : « J'essaie de me souvenir de l'école de Cooper. » — Le lendemain, il y revient : « Tu m'as demandé, James, ce que je savais de Cooper. As-tu pensé qu'il n'était plus mon ami ? J'avais gardé plusieurs de ses lettres ; je croyais que tu les avais. » — Dans tout cela, le professeur Hyslop ne retrouvait pas trace de Samuel Cooper. Il ne savait qu'en penser. Il posa alors une question directe pour amener son père au sujet qu'il avait dans l'esprit : « Je voulais te demander si tu te souvenais des chiens qui tuèrent nos moutons. » — Oh ! parfaitement ! Mais je l'avais oublié. Ce fut là la cause de notre brouille. Mais je n'ai pas pensé à lui tout d'abord parce qu'il n'était ni mon ami ni mon parent. Si j'avais compris que c'était de lui que tu voulais me parler, j'aurais fait effort pour me souvenir. Il est ici, mais je le vois peu. »

Cet épisode est intéressant. Tout ce que Robert Hyslop a dit à propos de Cooper en premier lieu ne se rapporte en rien à Samuel Cooper, mais cela se rapporte entièrement à un vieil ami de Robert Hyslop, le Dr Joseph Cooper. Robert Hyslop avait eu avec lui en effet de nombreuses discussions philosophiques, et ils avaient correspondu. Le professeur Hyslop avait peut-être entendu prononcer le nom de cet homme ; mais il ignorait entièrement qu'il fût un ami intime de son père. C'est sa belle-mère qui lui apprit ces détails, au cours de l'enquête qu'il fit auprès de ses parents pour éclaircir les incidents des séances obscurs pour lui. On voit que les désincarnés sont capables comme nous de se méprendre.

Mais voici certainement l'incident le plus dramatique. Le professeur Hyslop, se souvenant que son père appelait catarrhe sa dernière maladie, alors que lui, James Hyslop, la prenait pour un cancer du larynx, il posa au communiquant une question calculée pour amener ce nom de catarrhe. Il se servit dans cette question d'un terme à double sens qui n'a pas en français d'équivalent ayant les deux sens à la fois, ce qui fait que je ne puis pas traduire la question d'une façon intelligible. Ce terme est « trouble ». Il signifie à la fois *affliction physique* et *malentendu*. Ce mot donna lieu, de la part du communiquant, à une curieuse méprise, méprise que l'hypothèse de la télépathie expliquera difficilement. Le communiquant, affligé, répond : « Je ne me souviens pas, James, qu'il y ait eu le moindre *malentendu* entre nous ; il me semblait que nous avions toujours eu l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Je ne me souviens pas d'un *malentendu*. Dis-moi donc à quel sujet cela était. Mais tu dois te tromper, c'était avec un autre. — Tu t'es mépris, père, j'ai voulu te parler de la maladie. — Ah ! très bien ! je comprends. Oui, je souffrais de l'estomac. — Ne souffrais-tu pas d'autre chose ? — Oui, de l'extomac, du foie et de la tête. J'avais de la difficulté à respirer. Mon cœur, James, mon cœur me faisait souffrir. Ne te souviens-tu pas avec quelle difficulté je respirais. Et encore, je crois que c'était mon cœur qui me faisait souffrir le plus, mon cœur et mes poumons. Il me semblait que quelque chose m'étreignait la poitrine et m'étouffait. Mais à la fin je m'endormis. » Un peu plus loin, il ajoute : « Sais-tu que la dernière chose dont je me souvienne, c'est de t'avoir entendu me parler. Tu fus le dernier qui me parla. Je me souviens très bien d'avoir vu ton visage, mais j'étais trop faible pour te répondre. »

Ce dialogue déconcerta tout d'abord le professeur Hyslop. Il avait cherché à faire dire à son père le nom de la maladie dont celui-ci croyait souffrir : catarrhe. Ce ne fut qu'un peu plus tard, en relisant le procès-verbal de la séance, qu'il s'aperçut tout à coup que son père avait décrit, en termes bien à lui, les dernières heures de sa vie. Une fois de plus il s'était mépris. Le médecin avait constaté une douleur à *l'estomac* à 7 heures du matin ; à 9 heures et demie, les battements du *cœur* devinrent moins sensibles ; peu après, la *difficulté de respirer* devint effrayante, et le moribond expira enfin. En lui fermant les yeux, son fils James Hyslop dit : « Tout est fini », et *il fut le dernier à parler*. — Ce dernier incident semble indiquer

que la conscience dure chez les moribonds beaucoup plus longtemps qu'on ne le croit. (M. Sage : *Madame Piper*, etc. pp. 201-205.)

Il est à remarquer que dans le dernier cas cité, en outre des épisodes où le communicant se méprend sur les demandes qu'on lui adresse et répond en conséquence, épisode inexplicable par l'hypothèse télépathique, on en trouve un autre analogue à celui précédemment cité, où le communicant ne se laisse pas suggestionner par les demandes qu'on lui adresse, c'est-à-dire que, sur la base des questions qu'on lui pose, il est amené à supposer qu'il ne peut pas se rappeler des événements importants de sa vie, et malgré cela il se montre si sûr qu'il se refuse à l'admettre. En effet, le communicant Robert Hyslop, s'étant mépris sur la signification d'un mot, et croyant que son fils faisait allusion à des malentendus survenus entre eux, dit avec une expression de douleur : « Je ne me souviens pas, James, qu'il y ait eu le moindre malentendu entre nous ; il me semblait que nous avons eu l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Je ne me souviens pas d'un malentendu. Dis-moi donc à quel sujet cela était. Mais tu dois te tromper, c'était avec un autre ». La spontanéité éloquente de ce langage n'échappera à personne, ainsi que l'importance théorique de semblables épisodes, qui ne sont compréhensibles qu'à l'aide de l'hypothèse spirite.

Dans cet autre exemple, l'inapplicabilité de l'hypothèse télépathique émerge du fait que la personnalité communicante touche aux dernières particularités dont elle se souvienne au lit de mort qui coïncident avec certains de ses mouvements indiquant la conscience d'elle-même), sans envahir le champ des souvenirs complémentaires présents à la pensée de l'interrogateur, souvenirs effectivement trop peu conciliables avec les conditions comateuses où se trouvait la personne mourante.

Dans une séance très intéressante où l'entité communicante était la femme du professeur Hyslop, elle dit, s'adressant à son mari :

— Te souviens-tu de la nuit qui précéda ma mort ? Tu étais assis avec moi, ou près de moi ; mais je me rappelle bien peu, outre à cela.

— Je m'en souviens parfaitement, Marie.

— Et tu as pris ma main ; t'en souviens-tu ?

— Oui, distinctement.

— Et moi, je me souviens de bien peu, au contraire... (Cette dernière phrase n'étant pas de prime abord facilement lisible, « Rector » explique : « Elle veut dire qu'elle se rappelle bien peu de l'incident, et que *lui* doit en savoir davantage).

Le professeur Hyslop commente ainsi :

Ma femme empirait le matin du vendredi. Elle passa alors à l'état d'inconscience (d'autant qu'il est donné de le présumer) dans la nuit de mercredi à 11 heures, et demeura apparemment en cet état jusqu'à la mort. Le soir du jeudi, si ma mémoire est exacte (je pris note du fait immédiatement après la mort) me trouvant à son chevet, je lui pris la main, et je fus surpris de constater que, si je faisais un certain signe, elle montrait en avoir conscience d'une façon évidente. L'attitude de cette main ne présentait rien des caractères spéciaux aux mouvements réflexes, et je pris note du fait, parce que je ne m'attendais pas à des réactions d'aucune sorte, et d'autant moins à des réactions de cette nature. La paralysie était généralisée à un tel point, que la malade ne parvenait à bouger qu'un seul doigt de la main, mais ce mouvement était plus qu'on ne peut dire expressif et révélateur de la connaissance. Afin de ne pas amoindrir la valeur d'allusions ultérieures à l'incident possibles, je m'abstiens de raconter comment je me comportai en cette circonstance. Il suffira de savoir pour le moment que le contenu du message est exact, et qu'il résulte en outre probable et naturel qu'elle se souvienne de bien peu de chose en dehors des détails communiqués... Son corps gisait complètement inerte, et ce mouvement fut l'unique indice de connaissance survenu après 11 heures de la nuit précédente. De sorte que l'observation que je devais me rappeler bien davantage est juste, et c'est en effet ce qui arriva.

Dans ces conditions, comment la télépathie aurait-elle pu arriver à circonscrire les limites de l'état comateux où se trouvait la supposée communiquante, jusqu'à savoir distinguer les détails conciliables avec ses conditions à elle, de ceux appropriés à moi seul ? Pourquoi ne pas me fournir les autres détails complémentaires ? Pourquoi s'arrêter si à propos ? (*American Proceedings of the S. P. R.*, vol. IV, p. 545.)

Si l'on considère que les détails complémentaires dont il s'agit étaient présents à la pensée de l'interrogateur, on ne peut comprendre vraiment le mystère d'un choix aussi savant de la part des facultés télépathiques.

Je m'aperçois ici que la liste des exemples s'est démesurément allongée, bien que l'énumération des modalités avec lesquelles se manifestent les cas contraires à l'hypothèse télépathique soit encore loin d'être épuisée. Donc, pour ne pas dépasser les limites permises à mon article, je ne toucherai qu'à deux autres de ces modalités.

Dans les séances expérimentales avec Miss Macleod, une sœur de cette dernière, nommée Etta, se manifesta. Lorsqu'elle était en vie et affligée du mal qui la conduisit au tombeau, elle croyait souffrir *d'une maladie d'estomac*, tandis que ses familiers savaient qu'il s'agissait d'une maladie de cœur. Or, dans le message médiumnique, elle fit, entre autres choses, allusion à la cause de sa mort, et la dit causée par *une maladie d'estomac*. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XIII, p. 351.)

Comment concilier ainsi cette sorte d'erreurs avec l'hypothèse télépathique ? La vérité était sue de

Miss Macleod, présente à la séance, des familiers lointains ; donc, ni la transmission de pensée des assistants, ni la lecture de pensée subconsciente de personnes lointaines, ne servent à expliquer l'incident.

Et commment concilier l'hypothèse télépathique avec cet autre incident ? Dans l'admirable cas d'identification des enfants jumeaux des époux Thaw, l' « esprit-guide » Phinuit, qui assurait les voir devant lui dans la forme qui leur était propre sur la terre, commit d'abord l'erreur curieuse de prendre la fillette « Ruthy » pour un petit garçon. Or, durant sa vie, tout le monde la prenait pour un garçon. (*Proceedings*, vol. XIII, p. 384.

Au sujet de cette dernière coïncidence véridique l'erreur où tomba « Phinuit » n'aurait pas besoin d'être commentée si l'on voulait prendre à la lettre sa propre affirmation, c'est-à-dire qu'il voyait l'enfant devant lui dans la forme qu'elle avait eue durant sa vie ; mais on n'expliquerait rien au contraire par l'hypothèse télépathique, si l'on considère que les parents, présents, connaissaient bien le sexe de leur petite fille, et auraient dû par conséquent mettre télépathiquement en garde l' « esprit-guide » Phinuit.

J'arrêterai ici les citations, les exemples rapportés suffisant à prouver que la première des modalités d'extrinsécation énumérées plus haut, celle qui embrasse la possibilité de la transmission de pensée consciente des assistants, *est contredite par les faits chaque fois que les faits se prêtent à la mettre à l'épreuve*; et tout le monde conviendra en faveur de l'efficacité démonstrative des faits qui vont se multipliant et en prenant une forme cumulative. Ce qui me suffit pour le moment.

(*La suite au prochain numéro*).

Vue d'une scène de mort à distance

M. Camille Flammarion nous communique la lettre suivante relative à un cas remarquable de vue à distance par l'esprit :

Depuis deux ans j'avais l'intention de vous relater le fait suivant, semblable en bien des points à ceux que vous relatez dans votre livre sur le monde psychique, dont la lecture jadis m'a fort intéressé.

Je vous serais obligé de ne pas publier mon nom.

En janvier 1909, j'étais notaire à Saint-Martin-des-Noyers (Vendée), et je venais de traiter de l'étude des Moutiers-les-Mauxfait, où habitaient mes parents et dont je suis devenu titulaire depuis.

Le 9 janvier (1909), j'étais venu aux Moutiers passer quelques heures avec mes parents que je laissais en bonne santé.

Quelques jours après, ma mère me donnait de ses nouvelles et de celles de mon père. Ils allaient bien.

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, je rêve que j'arrive chez mes parents. Dans le salon, je vois une foule, penchée sur un lit improvisé, j'écarte les personnes qui entouraient le lit et je vois mon père mort et étendu sur un matelas posé sur des tréteaux.

Je sanglote, ce qui réveille ma femme couchée à mes côtés.

Elle me réveille à son tour en me demandant ce que j'avais.

Je lui répondis : « Ce n'est rien ; je viens de faire un rêve insensé ; je rêvais que papa était mort ».

Nous nous sommes rendormis sans inquiétude après avoir constaté qu'il était 5 h. 1/2 du matin.

Le lendemain, j'apprenais que mon père s'était trouvé indisposé la veille au soir à 11 heures, et était mort à 5 h. 1/2, précisément au moment où j'avais eu ce sinistre cauchemar : on l'avait étendu sur un lit semblable à celui que j'avais vu en rêve, et dans le salon, comme l'apparition me l'avait montré.

Veuillez agréer, etc...

(*Suit la signature.*)

LES NOUVEAUX LIVRES

Hereward Carrington and John R. Meader : **Death : its Causes and Phenomena,** with special reference to Immortality. (Rider and Sons, éd. Londres, 164, Aldersgate Street. — Prix : 8/6 net.)

Ce livre de deux écrivains américains mérite d'être lu avec attention. C'est le produit d'une étude sérieuse : la bibliographie qui se trouve à la fin de l'ouvrage montre combien les deux auteurs se sont mis au courant de la littérature déjà existante sur ce sujet ; mais ce livre est beaucoup plus qu'un simple résumé des autres ; c'est une étude indépendante et courageuse dans un champ non encore examiné.

Il n'y a pas un aspect du phénomène de la mort qui ne soit pas pris en considération : et chaque division de l'ouvrage est subdivisée en sections et traitée en détail. Sous l'aspect physiologique, le grave danger de l'inhumation prématurée est examiné d'abord ; et l'on y trouve enregistrés les progrès qui ont été faits dans quelques pays en vue d'une protection légale contre ce malheur. Il semble bien que les précautions prises dans plusieurs Etats soient insuffisantes, et on peut regretter qu'en France, où la nécessité de la protection légale a été le plus vite reconnue, l'intervalle entre la mort et l'enterrement soit si court.

Trois chapitres de ce livre sont consacrés à faire connaître les théories des deux auteurs sur la nature de la mort. Leurs opinions ne sont pas identiques, mais ne sont pas incompatibles non plus et peuvent être unifiées.

Mr Meader attribue le fait de la mort à des causes mentales. M. H. Carrington expose comme il suit sa théorie : « C'est l'incapacité de la force vitale à élever au nombre voulu de vibrations, le tissu nerveux sur lequel elle agit — ce qui fait que sa manifestation devient impossible » (p. 197.)

Il pense que, de même que la lumière cesserait de se manifester à nous *comme lumière* aussitôt que le nombre de vibrations dépasse un certain chiffre par seconde, ou tombe au-dessous de ce chiffre, de même, la vie disparaît (pour nous) aussitôt que le nombre de ces vibrations ne peut plus être entretenu dans un corps matériel.

« Dans les deux cas, — dit-il — il y aurait une annihilation apparente, mais dans les deux cas, les vibrations continueraient à persister invisibles, insensibles, et inconnues pour nous » (p. 202).

L s intéressantes opinions des deux auteurs de cet ouvrage sont présentées, non point comme des solutions définitives, mais comme de simples tentatives pour résoudre un problème. « Nous ne pouvons qu'e pérer, — écrivent-ils — que notre volume puisse aider à résoudre ce problème, et servir de point de départ à l œuvre future des savants qualifiés » (p. 518).

Il est permis d'exprimer le même espoir pour notre compte, et d'ajouter que les chercheurs qui désirent affronter les difficultés que présente toute tentative pour comprendre le phénomène de la mort dans ses aspects si variés, ne peuvent pas négliger l'étude d'un ouvrage tel que celui-ci.

Les auteurs nous rappellent que, en dernier ressort, toutes les théories concernant la mort peuvent être interprétées et jugées, moyennant un appel aux faits. La philosophie et la religion ont joué un rôle important dans la formation de ces théories. Mais une vraie croyance ne peut être déterminée que par la preuve, — la preuve des *faits*.

Une bonne moitié de l'ouvrage est consacrée à l'examen de ceci, et de nombreux arguments sont tirés de la Recherche Psychique, qui ne peut qu'avoir un grand poids dans ce sujet si important.

Cette partie du livre sera pour un grand nombre de lecteurs la plus intéressante de l'ensemble des 500 pages qui constituent ce volume.

H. A. Dallas.

Pharasius : **Un Coin du Voile**, étude philosophique sur la recherche de la vérité. — (Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris, 4 fr. 50).

L'auteur de cet ouvrage, bien qu'il se cache sous un pseudonyme, est facile à reconnaître par les personnes qui ont fréquenté les milieux spirites de Paris : il soulève d'ailleurs lui-même « un coin du voile » en se disant « le disciple de Bonne Maman » Mme (R. Nœggerath), à la mémoire de laquelle il consacre un souvenir ému. Il a toutefois repoussé la moitié des croyances spirites de son Initiatrice, en repoussant comme des fraudes les phénomènes dits *transcendants*, à savoir les matérialisations, etc. C'est surtout les séances fameuses de Miller qui ont produit sur Pharasius ce résultat inattendu. Nous ne pouvons naturellement pas discuter ici les questions de la réalité de cet ordre de phénomènes ; il nous faudrait des pages et des fascicules entiers ; nous remarquerons seulement que l'auteur juge que la « fraude inconsciente » des médiums n'existe point, pas plus pour les phénomènes physiques que pour les phénomènes intellectuels. Il trouve que cela rendrait suspectes toutes les communications. On ne peut nier la fraude inconsciente sans nier la subconscience, c'est-à-dire, en même temps, l'automatisme, le somnambulisme, etc. Enfin, ne parlons pas, ici, des phénomènes transcendants, dont l'existence est niée par d'aucuns ; mais dans l'écriture automatique, par exemple, qui n'est niée par personne, la fraude inconsciente consistant à donner comme venant des esprits des pensées qui sont purement des produits de la subconscience ne peut être mise en doute par aucune personne disposant de la raison humaine : elle a d'ailleurs été prouvée lumineusement par des expériences de Janet et d'autres qui ont obtenu ainsi des messages qui avaient été précédemment suggérés aux sujets hypnotisés. Toutes les communications par l'écriture automatique doivent donc être suspectes, *a priori*, même pour les spirites. Alors, comment connaître les bonnes communications des mauvaises? Pharasius nous rappelle qu'Allan Kardec nous a dit qu'il faut choisir. Choisir ? Mais avec quels critères ? Forcément, par des critères accueillis *a priori*. Un spirite kardéciste admettra les communications réincarnationistes ; un spirite anglo-saxon les repoussera. Et ainsi de suite. C'est ce qui renverse

tout le système religieux de Pharasius, après qu'il a renversé les autres systèmes religieux existants.

Les idées prônées par Pharasius, avec une belle érudition, étaient en faveur, jadis, chez les spirites, qui les ont depuis abandonnées. Il ne faut pas revenir à la période mystique et préscientifique d'il y a quarante ans, en l'empirant encore. Heureusement, Allan Kardec lui-même l'a dit : on progresse.

Nous paraissons juger un peu sévèrement l'œuvre de Pharasius, parce que nous l'envisageons ici au point de vue scientifique. Sans doute, au point de vue historique et philosophique, nous ne pouvons qu'approuver et admirer la plus grande partie de cet ouvrage intéressant, où l'auteur démontre que le principe de la *Médiumnité* se trouve à la base de toutes les croyances religieuses — ce qui porte à accueillir comme une hypothèse intéressante la thèse selon laquelle le *culte des morts*, en honneur chez tous les peuples du monde, doit finalement prévaloir.

Pol Arcas : **Les deux Testaments (Physiologie sociale).** Traduit du grec par Henry Faignet illustré par Frikos Aristeus.—(Athènes-Paris ; Editions du « Monde Hellénique »).

L'admirable poète grec qui écrit sous le pseudonyme de Pol Arcas, et qui est, en même temps, un investigateur des sciences psychiques, médium lui-même, vient d'écrire un ouvrage de la plus haute originalité, une des satires les plus implacables qui ait jamais strié la société contemporaine. Max Nordan a dit de ce livre : « Quelle œuvre étonnante ! Quelle originalité ! Elle est terrible d'esprit caustique, d'amertume, de feu brillant. »

F. Graus : **Trattato teorico-pratico di Magia Moderna, o il Dinamismo della Psiche.** — (A. Chinrazzi, éd., Naples, place Cavour, 60. — 3 lires).

Les Traités de magie qui ont paru en ces dernières années, surtout en France et en Allemagne, sont fort nombreux, et se ressemblent forcément. Si M. Graus attache trop facilement de l'importance à certains auteurs et certaines expériences, il a au moins l'avantage de savoir exposer nettement ses idées — ce qui fait que son livre ne contient pas uniquement différents bons enseignements, mais permet au lecteur d'acquérir une idée assez exacte des idées des occultistes et « mages » contemporains.

W.-T. Stead : **Lettres de Julia, ou Lumière de l'Au-delà,** Messages de la Vie au-delà de la tombe, reçus par l'écriture automatique et émanant d'un Esprit de l'Invisible. Traduit par C. Moutonnier. — (Librairie des Sciences Psychiques, Paris, rue Saint-Jacques, 42).

C'est la première traduction française des communications que la personnalité du médium qui a écrit ces « messages », Sir William Stead, et plus tard la fondation du « Bureau Julia » ont rendues célèbres. Je doute qu'un homme dont la mentalité ait été développée par un entrainement scientifique puisse jamais y arrêter son attention ; mais ce recueil est remarquable au point de vue mystique. On dirait assez souvent lire les « messages » que Sainte Thérèse recevait dans son extase. Voyez seulement les titres des différents paragraphes : « Un ange et sa mission », « Voici notre Sauveur ! », « Le ciel défini », « L'Amour de Jésus », etc.

On sait que Sir W.-T. Stead donne les raisons qui lui font croire que ces « communications » viennent réellement de Julia dédédée : ce sont surtout quelques cas de voyance et de prémonition que le médium a eus en rapport avec la personnalité de Julia.

AdelmaVay : **Geister-Kundgebungen,** aus den Jahren 1865 bis 1910. — (Zu erhalten bei Baronin Adelma Vay in Gonobitz (Steiermark) und Hofunuv, Buchhandlung Lechner Mueller, Wien, Graben. — Preis : Inland 4 Kronen ; Ausland 4 Mark).

C'est encore un recueil de « communications » médiumniques ; mais plusieurs ne manquent pas d'intérêt et d'originalité, à différents points de vue, et les spirites les liront sans doute avec un vif plaisir.

Mme Marie Mercier, médium : **La vraie Vie est toute au-delà.** — (Paris, G. Ficher éd., 6, rue de Savoie. — 3 fr. 50).

A. Porte du Trait des Ages : **Les Mystères de l'Occulte,** Roman. — (Paris, G. Ficker, éd.)

H. N. de Fremery : **Wat Gebeurt er met ons als wij Sterven ?** (Uitgegeven bij C. A. J. van Dishoeck te Bussum (Pays-Bas).

J.-M. Pargame : **Origine de la Vie** (avec 69 figures). (Schleicher frères, éd., Paris, 61, rue des Saints-Pères. — 1. fr. 50).

AU MILIEU DES REVUES

Trois faits supranormaux

(*Luce e Ombra*, Milan, août et septembre 1911)

Mme Ida D. V. envoie à notre collaborateur M. Ernest Bozzano, le récit de quelques faits supernormaux qui se sont déroulés dans son entourage. Nous reproduisons ici les trois derniers :

I

La nuit du 28 décembre 1908, mon fils, qui avait déjà visité la Sicile, rêva qu'il avait conduit un cousin de sa femme à Messine, et, douloureusement surpris de la retrouver en complète ruine, ne savait plus s'orienter parmi les masses et les masses de décombres pour conduire son cousin, auquel il avait fait une si belle description de la ville ! Il s'éveilla angoissé et raconta le songe à sa femme, puis il se rendormit. Le matin suivant, étant sorti et ayant comme d'habitude acheté le journal, il y apprit la terrible catastrophe !

Le récit fait par ma mère du songe que je fis la nuit du 28 décembre 1908 est exact.

DARIO D.

II

J'arrive maintenant à un fait pour moi extrêmement probant, tendant à nous convaincre, que, tandis que nous voyons un agonisant entrer dans l'immobilité de la mort, son esprit est plus que jamais vivant et se transporte ailleurs.

Le second mari de ma mère (le notaire E. G.) qui fut pour moi un excellent beau-père, était croyant en Dieu, mais n'était ni superstitieux, ni fort strict dans l'observation des pratiques religieuses, quoique d'une conscience intègre, et philantrope. Ceci pour le définir en termes brefs. Il arriva que lorsqu'on publia dans le *Secolo* XIX, par les soins du professeur Porro, les comptes rendus des séances médiumniques tenues avec Mme Palladino au Cercle Minerva, nous nous y intéressâmes en famille avec enthousiasme, considérant la chose comme le plus vital des arguments, et nous acquîmes ensuite les ouvrages publiés sur le même sujet aussi bien en Italie qu'à Paris (jusqu'à l'œuvre très récente en deux volumes de Gabriel Delanne, *Les Apparitions Matérialisées des vivants et des morts*.

A mesure que je racontais à ma mère beaucoup de ce que je lisais, elle le répétait à mon beau-père, qui, de la simple curiosité, passait à un sérieux intérêt.

Au mois de février 1906, après des mois de maladie, mon beau-père se mit au lit pour ne plus se relever. En même temps ma mère aussi tomba gravement malade, et pour que les deux pauvres vieillards, qui s'aimaient tendrement, ignorassent réciproquement le péril de la vie qui existait pour chacun d'eux, ma mère fut transportée dans une chambre de l'étage inférieur, étant ainsi séparée de son mari par un long escalier, la cuisine, et la salle à manger.

Mon beau-père empira rapidement jusqu'à atteindre l'imminence de la fin, et moi, une vieille et fidèle domestique, et tous les parents, nous redoublâmes d'attention pour cacher à ma mère l'état désespéré de son mari, en lui promettant (comme elle l'avait exigé) que s'il y avait eu danger imminent, nous l'aurions avertie pour qu'elle pût accourir à son lit rendre les derniers devoirs (ce qui lui aurait été fatal). Le jour qui fut le dernier pour mon beau-père, le docteur, s'étant arrêté plus qu'à l'ordinaire à son chevet, nous dit : « M. E. m'a beaucoup parlé, mais avec une telle hésitation et si faiblement, que je compris à peine qu'il me parlait de spiritisme. (C'est la seule fois qu'il ait causé avec un étranger de cet argument). La nuit, nous suivîmes, notre fidèle domestique et moi, brisées, la longue et pénible agonie qui l'éteignait lentement. Ma mère, dans sa chambre, s'était endormie profondément et n'avait pas besoin de nos soins. Tout était plongé dans le silence. La mort arriva doucement à trois heures du matin du 9 février 1906. Comme il faisait un froid intense, nous nous disposâmes immédiatement, aidés d'un prêtre et d'un parent, à habiller la chère dépouille. Comme la domestique et moi entrions doucement à la cuisine pour prendre de l'eau, nous fûmes surprises d'entendre la voix de ma mère, qui, très agitée, criait : « Comment va E...? » Je réussis à la tranquilliser en lui persuadant qu'il se maintenait sans variation. Le matin suivant, lorsque ma mère se réveilla, nous la préparâmes avec toutes les précautions à la triste nouvelle, et alors, parmi ses larmes, elle nous raconta qu'étant profondément endormie, elle fut réveillée par des coups très forts ressemblant à des coups produits par des doigts courbés, et frappés avec une telle violence, par trois fois, et si intentionnellement, sur la table de nuit, que, complètement éveillée, elle fut immédiatement saisie par la pensée de la mort de son mari. Et il était mort à ce moment précis ! Et elle nous appelait ! Le matin même, un de mes oncles maternels vint et me demanda immédiatement, comme je lui ouvrais la porte : « Est-ce que E. est mort? » — « Oui, comment le sais-tu? » demandais-je à mon tour. Il raconta depuis que la nuit précédente, tandis qu'il dormait, il fut éveillé par un bruit si fort sur sa table de nuit, qu'on eût dit que plusieurs objets se

trouvant sur le meuble étaient tous remués ; le bruit persistant, il tendit alors une main sur la table de nuit pour saisir celle qui lui semblait devoir agir, de sorte que sa femme s'éveilla aussi et lui demanda ce qui arrivait. Mon oncle alluma alors, et tout de suite la pensée de la mort de son beau-frère l'assaillit. Il regarda la pendule, qui marquait trois heures, l'heure précise à laquelle expirait mon beau-père.

Il est utile d'observer que cet oncle ne s'occupait pas de recherches philosophiques et d'autant moins spirites, qu'il aurait raillées.

En ce même temps, mon fils, âgé de vingt-six ans, séjournait à Rome ; et, très sensible de caractère et fortement attaché à ses grands-parents, nous lui avions fait ignorer la gravité de l'état des deux vieillards. Mais après la mort, pour le préparer, nous lui télégraphiâmes que E.... était très gravement malade. Il nous répondit incontinent qu'il savait qu'il était mort, car, la nuit, il avait rêvé de lui, et il lui était apparu vêtu de noir (comme effectivement la dépouille avait été vêtue) avec une expression de mourant, le visage baigné de larmes, et l'embrassant douloureusement. Mon fils s'éveilla, se trouvant lui-m'me tout baigné de larmes, et r.mpli d'un sentiment de tristesse si profond qu'il ne put plus se rendormir. Trois heures du matin étaient passées depuis peu.

La narration de ma femme est parfaitement exacte dans toutes ses parties ; j'affirme les avoir entendues raconter particulièrement par les personnes qui jouèrent un rôle dans les faits rapportés.

CHARLES D.

Le récit de ma mère est la pure expression de la vérité, et je le confirme pleinement pour ce qui se rapporte au rêve qui j'ai fait à Rome dans la nuit du 9 férier 1906.

DARIO D.

III

En revenant à l'oncle dont il a été question, bien que rien ne le fit prévoir au temps de ce malheur, il était destiné à mourir aussi à une d stance de dix mois seulement, à l'âge de cinquante-sept ans. Mort d'une maladie lente, je me rappelle que la dernière fois que je le vis levé, il me dit : « C'est étrange, ce qui m'arrive ; je vois souvent un autre moi-même devant moi, qui répète exactement ce que je fais, comme si nous étions deux individus parfaitement égaux et animés par les mêmes sentiments de vo onté ». Pour mon malheur, j'ai dû assister à de nombreuses morts parmi mes parents et amis, et toujours je vis s'éteindre graduellement la vie. Dans le cas de mon oncle, la mort fut extraordinaire, impressionnante. Rien ne faisait craindre l'imminence de sa fin : tout à coup, sans agonie, il regarda autour de lui, écarquilla les yeux avec une expression d'immense surprise, et : « Où suis-je? — disait-il. — Où me trouvé-je ? Mais je suis dans un autre monde ! » Et comme si ses yeux avaient vu réellement un monde nouveau, avec l'expression d'une stup faction incroyable, il mourut d'une façon foudroyante.

IDA D. V.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Nouvelles Sociétés et nouvelles Revues psychiques

Une nouvelle Société psychique s'est fondée dernièrement à Paris sous le titre d' « Institut de Recherches Psychiques de France, pour l'Etude expérimentale des phénomènes spirites ». Son siège est au n° 5 de la rue Nicolas Flamel, à Paris. Le Président est M. Ch. Lancelin, l'écrivain spirite et théosophe bien connu ; le Secrétaire général est M. Léon Lefranc, qui a été le collaborateur de M. Hector Durville dans plusieurs de ses expériences sur les « fantômes des vivants », et qui vient de fonder une Maison d'éditions, consacrée surtout aux ouvrages magnétiques et psychiques, et une intéressante revue : *Le Monde Psychique*, dont nous avons déjà parlé.

M. Lefranc vient de publier le compte rendu de quelques nouvelles expériences qu'il a faites avec son sujet, Mme Lambert. Il a observé, entre autres choses, un petit fait curieux, qui méritera de retenir notre attention, s'il sera confirmé par d'autres expérimentateurs. C'est qu'une fleur — en l'espèce un anthémis — portée par le sujet durant une séance, se fanait, alors que les fleurs témoins portées par les expérimentateurs restaient indemnes.

Maintenant, cette Société nous prie d'annoncer qu'elle a décidé la formation d'une Section d'étude de la photographie transcendantale. Chaque séance se composera comme il suit : 1° Théorie et pratique d'effluviographie et de photographie transcendantale suivant les procédés du Dr Baraduc et du Commandant Darget. — 2° Essai de photographie

du Fantôme du vivant. — 3° Essai de photographie du Fantôme du décédé.

*
* *

La *Revue du Psychisme Expérimental*, qui paraissait depuis un an à Paris, fusionnera, à partir du numéro d'octobre, avec le *Journal du Magnétisme*. Le nouvel organe portera désormais le titre : *Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental*, et paraîtra sous la direction de MM. Hector Durville, Dr Gaston Durville et Henri Durville.

*
* *

L'ancienne *Revista Magnetologica*, organe de la « Sociedad Cientifica de Estudios Psiquicos », de Buenos-Ayres, vient de prendre le titre de *Revista de Meta-Psiquica Experimental*. Le Secrétariat de la Rédaction nous adresse, à cette occasion, une lettre intéressante, dans laquelle il nous annonce que la Revue se propose de prendre pour modèle les « Annales des Sciences Psychiques » et d'étudier aussi scientifiquement que possible les phénomènes supernormaux. Nous ne doutons pas qu'elle pourra rendre de réels services aux recherches métapsychiques dans l'Amérique latine, où ces études ne se sont guère connues jusqu'ici que sous un aspect presque exclusivement religieux.

ECHOS ET NOUVELLES

Un homme qui voit par le téléphone

Sir William Stead vient de publier un ouvrage de M. Vincent N. Turvey, intitulé : *The Beginnings of Seership ; or, Supernormal Mental Activity* (Les Commencements de la Voyance ou L'Activité Mentale Supernormale). Dans une préface, M. W.-T. Stead présente l'Auteur qu'il dit être un gentleman de Bournemouth, de situation indépendante, très instruit, mais ne jouissant pas d'une bonne santé, qui possède évidemment des facultés supernormales, mais qui ne se considère pas comme médium. Il n'est jamais tombé en trance, il n'a jamais été « contrôlé par les esprits », bien qu'il paraisse que son être astral ait contrôlé d'autres personnes en certaines circonstances.

Donc, M. Turvey serait doué de diverses facultés plus ou moins anormales, telles que la clairvoyance à distance et la prévision. Mais la plus curieuse entre toutes est sans contredit la faculté qu'il possède, paraît-il, de voir par téléphone les personnes et les choses qui sont à l'autre extrémité du fil. C'est ce qu'il appelle de la *phono-voyance*.

M. Turvey découvrit son pouvoir mystérieux en 1903. Mais il ne s'en occupa que d'une façon irrégulière et intermittente. Ce n'est que plus tard qu'il s'aperçut que cette faculté pouvait être développée jusqu'à atteindre une telle perfection, qu'il put ensuite l'exercer même dans les conditions les plus défavorables. Il ne sait pas comment il voit par téléphone, mais voici de quelle façon il décrit la différence existant pour lui entre la vision ordinaire à distance et la phono-voyance :

Dans la clairvoyance ordinaire à grande distance, il me semble voir dans un tunnel creusé à travers tous les objets physiques interposés, tels que villes, forêts et montagnes. Ce tunnel me semble terminer, par exemple, juste dans le bureau de M. Brown ; mais je puis voir *uniquement* ce qui se trouve *là*, et je ne pourrais pas faire un tour dans la maison, ni exercer d'autres facultés que celle de la vue. En effet, on dirait qu'il ne s'agit que d'une extention de la vue physique sur une plaine dépourvue d'obstacles. (Ce *tunnel* s'applique aussi bien au *temps* qu'à l'*espace*.)

Par contre, dans la phono-voyance,

en bien des cas, il me semble « voir » à travers un halo, ou un aura, d'un feu d'une couleur héliotrope brillante, ou violette pâle, dont les flammes ou les lueurs ne me paraissent pas couvrir *toute* la fenêtre — pour ainsi dire — mais en laisser le centre net et transparent ; au centre je vois apparaître la personne ou l'objet que je « vois ». Une autre phase extraordinaire du phénomène, que j'appelle de la phono-voyance *génuine*, consiste en ceci : qu'une partie de ma mentalité semble suinter hors de moi, dans cette direction, pour un mètre ou deux ; et pendant que « je » vois, des morceaux de fil téléphonique qui se trouvent adhérents les uns aux autres paraissent échanger mutuellement leurs positions ; ces morceaux semblent avoir quatre pouces environ de longueur.

Cet étrange galimatias n'est pas plus intelligible dans le texte anglais qu'il ne l'est dans la traduction française. On comprend que M. Turvey s'efforce de nous communiquer, par des analogies, les impressions purement cénesthésiques qu'il éprouve, et qu'il ne doit pas y parvenir. Cela n'a, d'ailleurs, pour le moment, qu'une importance secondaire. Incontestablement, ce phénomène, qui nous paraît si extraordinaire, nous aurait semblé plus abasourdissant encore il y a quelques années, quand les lois vibratoires étaient plus inconnues qu'elles ne le sont maintenant, et qu'on ne savait point que les perceptions auditives et celles visuelles ne

dépendent que d'ondes vibratoires d'une longueur différente.

Ce qu'il importerait d'abord, c'est de bien s'assurer de la réalité de la faculté dont M. Turvey se dit doué. Sans doute, il cite des témoignages qu'on n'a pas *a priori* le droit de croire erronés. Mais on ne peut pas admettre de pareilles choses sans qu'une des personnes autorisées ne soit intervenue pour nous le prouver. Tout dernièrement, un « lecteur de pensée » professionnel et sa femme, M. et Mme Zoumah, devant une Commission d'enquête, pratiquèrent la « phono-voyance », à l'aide d'un téléphone ordinaire, entre le théâtre de l'Alhambra à Londres, et les bureaux du *Daily Mirror*. Des objets présentés au hasard au mari, par les commissaires qui se trouvaient à l'Alhambra, furent immédiatement décrits par sa femme, qui se trouvait à l'autre bout du téléphone, à un mille de distance et ce, sans que M. Zoumah prît la parole : — et pourtant personne ne crut qu'il s'agissait là d'un phénomène supranormal réel.

Il est fort probable que le cas de M. Turvey est plus sérieux et plus digne d'être fait l'objet de soigneuses investigations.

Le sixième tableau d'Hélène Smith : « la Transfiguration »

La Suisse, de Genève, qui a déjà rendu compte de différentes manifestations de l'automatisme artistique de Mlle Hélène Smith, nous décrit maintenant le sixième tableau exécuté par ce médium, que l'étude du professeur Flournoy a rendu célèbre. Nous reproduisons ici intégralement le récit du journal genevois, conçu avec plus d'enthousiasme que s'il s'agissait de la *Transfiguration* de Raphael.

Comme de coutume, Hélène Smith a été, longtemps à l'avance, prévenue par une vision qu'elle devait exécuter une sixième œuvre.

Malgré son ardent désir de la commencer au plus vite, ce n'est que le 23 février qu'enfin elle sent entre ses doigts le pinceau avertisseur. Avec des interruptions plus ou moins longues, l'exécution du tableau s'est effectuée en 57 séances. Le 30 août dernier, elle y mettait la dernière main.

Nous passerons rapidement sur le processus habituel, déjà connu par les nombreux articles publiés ici-même et dans divers journaux de la Suisse et de l'étranger.

Un paysage désert et rocailleux au sommet d'une montagne de la Palestine, avec, au fond, un coucher de soleil d'une rare intensité, est tout d'abord achevé, du 23 février au 16 mars 1911. Aucun être vivant ne s'y montre, mais l'œuvre est si nette, si précise, si grandiose dans la solitude, que la peinture semble terminée. Et, cependant, ce paysage, — dont Hélène Smith a conservé la photographie, — est destiné à disparaître en grande partie sous les personnages. Étrange procédé que cette superposition ! Je ne sache pas qu'aucun peintre se soit jamais avisé de le mettre en usage.

Le 12 mai, à 4 heures et demie du matin, Hélène Smith eut la vision d'une étoile resplendissante, qui se montra au-dessus de la principale colline du tableau. Près de l'étoile dans le ciel rouge, se forma une tête de vieillard et une voix murmura : « Elie ! ». Puis une autre voix, pure et vibrante comme du cristal, annonça que l'œuvre serait terminée pour la fin d'août.

(Notons qu'Hélène Smith couche dans la chambre même où se fait le tableau).

Deux mois et demi de repos, puis le travail recommence le 1er juin. Seuls, quelques yeux vifs et pénétrants apparaissent tout d'abord, puis, peu à peu, les membres, les corps, les têtes se forment sur le tableau, mais sans ordre précis et comme au hasard. L'œuvre semble achevée. Elle ne l'est pas encore, cependant.

Au moyen d'un tampon spécial, dont la confection est dictée à Hélène Smith, des nuages blancs s'estompent, qui, sans toutefois les rendre invisibles, enveloppent le Christ, les deux patriarches et quelque peu, les trois apôtres. (30 août dernier).

Mathieu (ch. XVII) raconte que Jésus, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Moïse et Elie leur apparurent, s'entretenant avec lui. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici; si tu le veux, je dresserai trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et une voix fit entendre de la nuée, ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le ! »

Tel est le récit que reproduit le tableau de Mlle Smith.

Le Christ est debout. Son visage est illuminé d'une clarté presque irréelle et sa tête divine est nimbée d'un rayonnement tel qu'il en est transfiguré. La profondeur de ses yeux semble refléter l'au-delà. C'est bien ainsi qu'on aime à se le représenter, si calme, si paisible, si digne.

Elie et Moïse viennent d'apparaître. Ces deux beaux vieillards à barbe blanche semblent transparents et immatériels. Que d'années marquées sur leurs traits spiritualisés !... Que de grandeur, que de majesté !.....

Elie entoure le Christ de ses bras et le contemple avec une joie, une ivresse sans bornes, comme pour

s'absorbe en lui. Tout près d'Elie, et la main tendue, Moïse semble dire : « Ecoutez la voix... !

A l'écart, les trois apôtres : Jacques, bien viril, Jean, doux et mystique, Pierre, agenouillé, les mains croisées sur la poitrine, en extase, les yeux mouillés de larmes... Avec quelle vérité sont rendus ces trois pêcheurs d'hommes de par la volonté du Maître !

Une nuée les enveloppe tous d'un voile léger et vaporeux.

De l'ensemble de cette œuvre incomparable se dégage une paix ineffable, un souffle en quelque sorte immatériel.

La plume essaie de décrire, mais elle demeure impuissante... Il faut voir !

VERAX.

Une polémique au sujet de vieilles expériences télépathiques

Parmi les expériences les plus connues et remarquables qui ont été faites par la *Society for Psychical Research* pour établir la réalité de la transmission de la pensée, se trouvent celles que Myers, Gurney et Podmore, les trois auteurs des *Phantasms of the Living* firent en 1882, à Brighton, en s'assurant de la réalité des facultés télépathiques de M. Douglas Blackburn et M. G. A. Smith.

Or, dans son numéro du 1er septembre courant, le *Daily News* publiait un article de M. Douglas Blackburn, lequel, se croyant « le seul survivant » des personnes qui prirent part à ces expériences, déclarait vouloir faire connaître au public, dans l'intérêt de la vérité, comment se passèrent alors les choses. La vérité était donc que M. Smith et lui avaient trompé ces messieurs de la S. P. R., en employant des codes secrets et des trucs différents.

Cette déclaration parut d'autant plus extraordinaire, que ce fut M. Blackburn lui-même qui en 1882 avait provoqué ces expériences, en publiant dans le *Light* une lettre enthousiaste, dans laquelle il exposait les résultats télépathiques surprenants auxquels il était parvenu, avec M. Smith. Que signifiait donc cette palinodie inattendue, après un silence de trente années ?

Trois jours après, le 4 septembre, on lisait dans le *Daily News* une entrevue d'un de ses rédacteurs avec M. G. A. Smith, qui n'est pas mort comme M. Blackburn le croyait et qui fit à son interviewer les déclarations suivantes :

Permettez-moi de dire tout de suite que le récit de M. Blackburn est un tissu d'erreurs depuis le commencement jusqu'à la fin. Il me faut démentir énergiquement d'avoir à un degré quelconque, d'une façon quelconque, tâché de tromper MM. Myers, Gurney et Podmore, lorsque je me prêtai, il y a trente ans, à des expériences avec M. Blackburn. Quand même cela eût été possible, j'avais trop d'admiration et de respect pour eux, trop de respect pour moi-même, pour en profiter. Ces messieurs, longtemps avant que nous les ayons connus, avaient employé des années à étudier les phénomènes psychiques et connaissaient tous les trucs imaginables pour simuler les phénomènes ; ils étaient sur leurs gardes, non pas uniquement pour ce qui se rapporte à la fraude préméditée, mais aussi pour la fraude inconsciente... Ils étaient les observateurs les mieux entraînés et les mieux qualifiés qu'on pût trouver à Londres, et je sens mon sang bouillir en voyant qu'on tâche de jeter sur eux le ridicule. Sans les enseignements de Myers et Gurney sur le peu de compte que l'on peut faire du témoignage humain, je ne comprendrais pas comment M. Blackburn ait pu dire ce qu'il a dit. Il ne fait que répéter ce qu'ils lui apprirent...

Il dit que nous nous mîmes d'accord pour « mettre dedans » les professeurs ; nous n'avons jamais dit un mot de cela. Blackburn était alors un investigateur sérieux, et je l'étais certainement aussi. Il écrivit un petit ouvrage sur la lecture de la pensée, en tâchant d'en prouver l'existence : cela montre bien qu'il ne songeait pas alors à tromper qui que ce soit. Il dit que j'étais le prestidigitateur le plus ingénieux qu'il ait jamais rencontré parmi les amateurs ; je ne connais pas le premier mot de la prestidigitation, et je ne parviendrais pas à escamoter un anneau de serviette de table, ou à faire apparaître un penny, pour amuser mes enfants, sans être découvert. Il dit que nous avions un code de signaux : nous n'avions même jamais imaginé comment on pût avoir recours à des codes semblables, jusqu'à ce que nous l'eussions appris de MM. Myers et Gurney eux-mêmes.

Le lendemain, M Blackburn, en répondant à M. Smith, insista dans ses affirmations, disant que, s'il avait trompé ces messieurs de la S. P. R., c'était pour montrer combien est fragile le témoignage humain. Il donna des détails sur la manière dont M. Smith et lui s'y étaient pris pour tromper les expérimentateurs. Après avoir reçu un dessin de M. Myers, il le copia clandestinement sur un papier à cigarettes, qu'il cacha dans une boîte de plumes, laquelle fut prise ensuite par son compère. Celui-ci, pendant qu'il avait les yeux bandés, reproduisit le dessin avec l'aide d'une ardoise lumineuse (!?) et trompa ainsi les expérimentateurs,

Deux jours après, le prof. W. F. Barrett entrait à son tour en lice, en publiant, toujours dans le *Daily News*, une lettre où il se prononçait énergiquement pour M. Smith. Il déclara avoir à son tour exécuté toute une série d'expériences absolument probantes avec M. Smith à Dublin. Il fit remarquer que tous les points essentiels du récit de M. Blackburn étaient faux.

Dans le même numéro du journal londonien, M. Smith citait le rapport publié dans la premier volume des *Proceedings de la S. P. R.*, pour prou-

ver que les choses s'étaient passées de telle façon que l'histoire du papier à cigarettes, de l'ardoise lumineuse etc., n'aurait servi à rien, et défiait M. Blackburn de répéter ces prétendus trucs avec un compère intelligent quelconque, alors que les expérimentateurs appliqueraient la méthode à laquelle avaient eu recours les trois membres de la S. P. R.

Mme Verrall, dans une courte lettre, remarque sagement que « les personnes qui s'intéressent aux recherches psychiques ne peuvent leur rendre un plus grand service qu'en expérimentant ellesmêmes la transmission de pensée à distance, en augmentant ainsi les éléments de crédibilité en faveur de la communication télépathique ».

25.000 francs pour une preuve de la Télépathie

Le *Times* du 21 août dernier publiait le petit entrefilet suivant sous le titre : *Télépathie* :

La somme de 1.000 livres a été offerte d'une manière privée aux principales autorités de cette mat'ère pour des PREUVES satisfaisantes de ce qu'on nomme « transmission de la pensée », mais on n'a pu en trouver un seul cas — et il a été maintenant décidé de faire une annonce publique. Les personnes qui s'adressent au soussigné sont invitées à indiquer les conditions dans lesquelles elles désirent opérer, afin qu'on puisse s'assurer si elles admettent un contrôle suffisant, et de déclarer si elles désirent que leurs communications gardent un caractère confidentiel. — MATTHEW JARVIS, Procureur, 4, Tinisbury Square, Londres.

Cette annonce mérite quelques mots de commentaires. Le résultat presque invariable de ces défis est de ne donner aucun résultat, et de permettre ainsi aux personnes qui les ont émis de crier victoire à bon compte, sans que leur triomphe puisse prouver absolument rien pour ceux qui ne voient pas uniquement le côté superficiel de la chose. On se rappelle ce qui s'est produit avec l'offre de M. Gustave Le Bon et du Prince Roland Bonaparte : u sujet du soulèvement sans contact d'objets de telle et telle forme, avec intervention du cinématographe !! M. Jean Darville a offert une somme beaucoup plus grande à qui pourrait imiter les phénomènes du médium Miller. Depuis deux ans, les quatrièmes pages des journaux parisiens sont encombrées des annonces d'un vendeur d'une spécialité pour faire repousser les cheveux, qui offre 10.000 francs à qui peut prouver que son spécifique n'est pas infaillible — et ainsi de suite. La vérité est que des corps se soulèvent sans contact, qu'il n'est pas malaisé d'imiter les trucs du médium Miller, et que le spécifique pour faire repousser les cheveux est loin d'être infaillible. Seulement, il n'est pas facile de prouver ces choses, c'est-à-dire qu'on ne peut pas les prouver dans les conditions où se met la personne qui a publié le concours.

Dans le cas du concours dont nous venons de publier les termes, il ne faut pas oublier ceci : que personne ne peut se vanter d'obtenir la transmission de pensée d'une façon *constante* ; on doit se borner à enregistrer des cas, parfois réellement merveilleux, qui se présentent de temps en temps. Comme le hasard peut y entrer pour quelque chose, le tout est de s'assurer s'ils se produisent dans une proportion supérieure à celle établie par les lois des probabilités, et surtout s'il n'y a pas des cas tellement bien spécifiés, tellement caractéristiques, qu'il est difficile de les attribuer au hasard. Mais comment établir cette valeur plus ou moins grande des preuves d'une façon mathématique, qui nous permette de dire que le prix a été gagné ou ne l'a pas été? Il est de toute évidence que cela ne peut dépendre que d'une appréciation personnelle — ce qui arrive d'ailleurs dans toutes les questions, hormis les math matiques pures. Voilà pourquoi le prix déposé chez le procureur Jarvis peut ne pas être décerné sans que cela prouve grand'chose, ou pourra être décerné sans que cela puisse avoir une valeur probative absolue pour les personnes qui ne voudront pas s'accommoder au verdict de l'initiateur du concours.

Une pièce spirite à New-York

Le *Daily Express* du 17 octobre publiait la dépêche suivante de New-York :

Peter Grimm, drame spirite par David Belasco, avec David Warfield dans le rôle du héros, a fait une très grande sensation, mardi dernier, au théâtre Belasco. La critique est unanime à déclarer que M. Belasco a fait l'impossible en tirant du spiritisme le sujet du drame le plus remarquable que l'Amérique ait connu depuis une dizaine d'années. On prévoit qu'il soulèvera le plus grand intérêt dans le domaine des recherches psychiques.

Le scénario de la pièce est simple. *Peter Grimm*, un bon horticulteur hollandais, désire que sa pupille Katrine épouse son neveu Frédéric, bien qu'elle aime le secrétaire de Peter, Hartmann. Peter meurt, laissant sa fortune à Frédéric, avec des instructions pour son mariage. Il entre dans le royaume des esprits, et alors il voit plus clairement les fins cachées qui font mouvoir les hommes. Il constate que Frédéric est un parfait vaurien.

Alors, Peter apparaît à travers la pièce comme un esprit visible pour l'assistance, mais invisible pour ses anciens amis, au milieu desquels il évolue,

en tâchant de les influencer pour les amener à ce qu'il a constaté désormais être désirable. Il y parvient enfin, et Frédéric abandonne Katrine qui épouse Hartmann.

Pour retrouver la "Joconde"

Quand la *Joconde* disparut du Musée du Louvre, le *Matin* promit un prix de 5.000 francs au voyant, à la somnambule, au médium qui donnerait sur le tableau des indications qui permettraient de la retrouver. Comme réclame pour un journal, c'est assez bien trouvé : il est à peine besoin de dire que, à d'autres points de vue, cette offre est beaucoup moins sérieuse.

L'*Excelsior* a envoyé un de ses rédacteurs consulter à ce sujet le Dr Encausse (Papus). Nous reproduisons ici les paroles du journaliste.

Papus nous reçut dans son cabinet de travail, où rien ne parle d'occultisme. Bon bourgeois à figure réjouie, le mage n'a rien de redoutable.

Nous questionnons :

— Les sciences occultes peuvent-elles aider à retrouver la « Joconde » ?

— Absolument impossible « sans lien matériel ». Les forces utilisées pour des recherches de ce genre ne sont point extra-physiques ; ce sont des forces naturelles qui, en l'espèce, restent inefficaces. Prononcez « lièvre » devant un bon chien de chasse, il ne trouvera pas un lièvre pour cela. Il n'existe en effet aucun lien matériel entre chien et lièvre. Mais faites-lui sentir les traces d'un lièvre, et le lien matériel sera établi ; le chien suivra et, généralement, trouvera.

Pour la « Joconde », le lien a existé ; le voleur a laissé des traces de doigts sur le cadre. Mais ces traces ont été perdues. Un grand nombre de personnes ont palpé le cadre. Dans l'Amérique du Sud, il existe des chiens de police, spécialement dressés, qui eussent retrouvé le voleur si on les avait amenés dès la découverte du vol dans le Salon Carré.

Dans certains cas, les somnambules voient un objet égaré, mais il faut que la personne aille elle-même trouver la « voyante ».

Vous pouvez être assuré que les moyens positifs de la Sûreté sont nettement préférables à tous autres.

La prudente retraite du « Comte de Sarak »

On se souviendra que le soi-disant « Docteur Comte Albert de Sarak » avait assigné en 50.000 francs de dommages-intérêts M. C. de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*, ainsi que d'ailleurs Mme Gaston Mery, directrice de l'*Echo du Merveilleux*, et MM. Gaston et Henri Durville, directeurs de la *Revue du Psychisme Expérimental*.

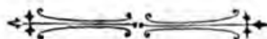
Les débats du procès devaient avoir lieu le 4 octobre, devant la 9e Chambre du Tribunal Correctionnel. Nous apprîmes alors seulement, sans trop de surprise, que le mage-prestidigitateur abandonnait les poursuites.

C'était bien la seule chose qu'il pût faire. Et maintenant : *parce sepulto* !

Nécrologie

∴ Le Dr Alfred Binet, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à l'Ecole des Hautes Etudes, à Paris, vient de mourir à l'âge de 54 ans seulement. Ses études le portèrent à plusieurs reprises à traiter des questions se rattachant strictement aux recherches métaphysiques, surtout de la subconscience. Il le fit avec beaucoup de pénétration et de largeur d'esprit. On ne sait pas, généralement, que, surtout en ces dernières années, il suivait avec une sympathie sincère le développement de ces recherches.

∴ De Londres, on annonce la mort du lieutenant colonel G. Le Mesurier Taylor, membre du Conseil de Direction de la *Society for Psychical Research*. Il s'est surtout spécialisé dans l'étude de la « photographie psychique ». Il était d'opinions spirites.



Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21e Année — Novembre et Décembre 1911 — N[os] 21, 22, 23 et 24

LES COULEUVRES

Uue lettre de M. G. Delanne au sujet de l'analyse que nous avons publiée de son dernier ouvrage. La réponse posthume d'Allan Kardec et la nôtre. — Les attaques contre M. le Dr Charles Richet. — Encore M. Willy Reichel !

Mon cher Confrère,

Il m'est impossible de laisser sans réponse l'article que vous avez consacré à mon dernier volume sur les *Apparitions Matérialisées des vivants et des morts*, car beaucoup de lecteurs des *Annales* ne possédant pas ce livre pourraient en prendre, d'après vous, la plus fâcheuse opinion. Cet article renferme, en effet, à part des allégations qui auraient besoin d'être justifiées, un certain nombre d'inexactitudes matérielles qu'il est de mon devoir de signaler, c'est pourquoi je vous demande l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro.

En parlant du premier volume, vous déclarez qu'il contient « assez souvent » des faits et des photographies dont le caractère supernormal est insuffisamment démontré. Je crois avoir, cependant, fait une sévère sélection parmi les nombreux documents que je possède sur ce sujet, et j'ai toujours accompagné les récits qui ne me paraissaient pas tout à fait probants des restrictions nécessaires, de sorte qu'il eût été utile de spécifier ceux qui, selon vous, « jettent une ombre de suspicion sur les autres », car c'est seulement alors qu'il eût été possible de savoir si votre critique est bien fondée.

Je ne vous suivrai pas sur le terrain, un peu fantaisiste, où il vous a plu de vous placer au sujet des apparitions dans l'antiquité, car il faudrait établir : 1° que ces prétendues apparitions de « Dioscures, de démons, d'anges, ou de saints » n'étaient pas de pures hallucinations des percipients ; 2° que si ce sont des apparitions el es étaient matérialisées ; et 3° que la *cause* des apparitions résidait chez les voyants, toutes choses qu'il est impossible de savoir exactement aujourd'hui, en raison du laconisme, de la rareté et de l'imprécision des documents qui nous restent. Quant à la supposition qu'on pourra fabriquer sur mesure, au moyen de suggestions imposées aux médiums, des fantômes matérialisés représentant des personnages imaginaires, tels que *Don Quichotte* ou *le Juif-Errant*, vous me permettrez d'attendre qu'elle se soit réalisée avant de la discuter.

J'arrive maintenant à quelque chose de beaucoup plus sérieux.

Connaissant de longue date la ligne de conduite des *Annales*, qui consiste à vouloir enlever aux phénomènes psychiques tout caractère spirite, je n'ai pas été surpris de vous voir gardes un prudent silence au sujet des nombreux car d'identité des Esprits que j'ai signalés dans mon livre, certains possédant une puissance démonstrative de premier ordre. Mais alors, il fallait conserver jusqu'au bout cette réserve et ne pas essayer, par une voie détournée, de jeter une injuste suspicion sur mon travail en présentant comme un postulatum de ma part, ce qui est, au contraire, le résultat d'une longue sér e de discussions étayées sur des faits indubitables.

Je m'explique, après une lutte acharnée, les spirites ont obligé certains savants — ceux, du moins, qui ont suffisamment étudié la question — à reconnaître la réalité des principaux phénomènes spirites et entre autres celle des matérialisations partielles ou totales. Parmi ces savants, quelques-uns, tout en admettant les faits, prétendent que ceux-ci sont entièrement explicables par les seuls pouvoirs du médium. On les nomme psychistes ou métapsychistes. La question à débattre est donc celle de savoir si, oui ou non, des intelligences étrangères au médium et aux assistants interviennent dans les séances. Mon ouvrage est consacré tout entier à

chercher la solution de ce problème, et non à la préjuger.

Or, dans votre article, vous me prêtez le raisonnement suivant :

« Lorsque le périsprit quitte le corps de » l'homme, de son vivant ou après sa mort, il » garde la forme parfaite du corps physique et il » ne peut pas en être autrement : la volonté » consciente ou subconsciente de l'incarné ou du » désincarné ne pourrait pas le modifier. »

La première affirmation est parfaitement exacte : dans tous les cas observés de dédoublements — naturels ou provoqués — le fantôme est le sosie du corps physique ; je l'ai établi au cours des 500 pages du premier volume. Mais je me suis bien gardé d'en déduire, *a priori*, que l'incarné *ne pourrait pas* modifier son double, car ce n'est que plus tard, *contraint par les faits*, que je suis arrivé à cette conclusion. C'est donc tout à fait à tort que vous écrivez encore :

« On conçoit tout le profit que l'auteur tire » de ce postulat en faveur de sa thèse. Donc, dit-il, » quand nous voyons un fantôme qui n'est pas » identique au médium, il ne s'agit pas du fan» tôme du médium qui ne peut qu'être identique » au corps physique. »

Et vous ajoutez ironiquement :

« Après cela, enfoncés les positivistes qui » soupçonnent que les fantômes apparaissant » dans les séances spirites pourraient ne pas être » autre chose que le corps fluidique du médium » façonné d'une certaine manière, selon son ima» gination consciente ou subconsciente !... »

Votre ardeur métapsychique, mon cher confrère, vous a entraîné à formuler une accusation qui serait grave, si elle était réelle, car elle aurait pour résultat de discréditer tout mon travail, comme il est facile de le comprendre.

Si j'avais eu, en effet, l'incroyable naïveté de raisonner comme vous l'indiquez, c'est-à-dire de poser en principe ce qui doit être démontré, j'aurais fait preuve d'un manque total de sens critique en m'enfermant dans un cercle vicieux. On aurait pu justement me rappeler que le premier principe de logique qu'il faut appliquer dans ces sortes de recherches est celui de ne pas multiplier les causes sans nécessité, autrement dit : qu'il est élémentaire d'attribuer d'abord au médium, ou aux assistants, la cause du phénomène, avant de faire intervenir une force ou une intelligence étrangère. J'aurais été d'autant plus impardonnable d'agir ainsi, que je connais depuis plus de vingt-cinq ans cette objection des incrédules sur le pouvoir créateur du médium, pour y avoir cent fois répondu dans la presse,

Il suffit de feuilleter mon livre pour constater, qu'à un très grand nombre de reprises, j'ai exposé ce problème et que ce n'est qu'en me *basant sur des faits* que j'ai été amené à la nécessité de conclure en faveur de l'existence des Esprits. Les passages si nombreux, où j'ai traité cette question, vous ayant échappé, il n'est pas superflu de vous en citer quelques-uns.

C'est ainsi qu'à propos d'Eusapia, dès la page 208, à la partie intitulée : *Discussion sur l'origine des mains*, j'ai indiqué très nettement : « qu'il était naturel de supposer tout d'abord que dans les séances, quand des mains se montrent à proximité du médium, ce sont celles de son double. » J'ai énuméré les raisons qui militent en faveur de cette hypothèse : empreintes de mains fluidiques, identiques à celles d'Eusapia ; certains moulages qui reproduisent ses doigts ; synchronisme des mouvements du corps et des objets déplacés, etc. Ayant démontré antérieurement que l'être humain peut se dédoubler, et fidèle au principe d'économie des causes, je n'ai pas eu besoin d'avoir recours aux théories *psychiatriques*, *psychophysiologiques*, *ésopsychiques* ou *psychodynamiques* qui font de ces membres matérialisés des *créations temporaires* du médium ; j'y ai vu simplement ce que montre l'observation toute nue : c'est-à-dire une partie du corps fluidique extériorisée.

Si l'ensemble des phénomènes se bornait là, il serait inutile de creuser plus avant la question, la seule action extra-corporelle du médium suffirait pour une explication générale. Mais il n'en n'est pas ainsi. Très souvent, ce sont *plusieurs paires de mains* que l'on voit ou que l'on sent SIMULTANÉMENT et des plus variées comme grandeurs, formes ou modes d'action.

En compagnie de Lombroso, du professeur Porro, du Dr Visani Scozzi et d'autres observateurs, je prétends que l'attention du sujet *ne peut pas* s'exercer au même instant dans autant de directions différentes, en *créant* des mains surnuméraires, en les faisant agir chacune pour son compte et cela en les tirant instantanément du néant, par une génération aussi spontanée qu'incompréhensible. La déduction que ces mains appartiennent à des êtres préexistants et différents du médium s'impose d'autant plus logiquement, qu'il est des cas (p. 221), où les empreintes dactyloscopiques, qu'elle sont laissé, n'ont rien de comparable à celles du médium et des observateurs.

Bien d'autres arguments viennent renforcer

ceux-ci. La volonté qui fait agir ces mains est assez fréquemment en opposition formelle avec celle du médium ou des expérimentateurs (p. 225 et suivantes), et je maintiens que des intelligences étrangères interviennent nécessairement lorsque des langues étrangères sont employées.

Des communications en *anglais*, en *russe*, en *allemand*, en *français* ayant été obtenues, ce n'a pu être le psycho dynamisme d'Eusapia qui les a dictées, puisqu'elle ignore ces langues. Ce n'est pas davantage elle qui, consciemment ou non, produisit un croquis de vase sous la main de M. Bozzano, car elle ignore le dessin. Comment ferait-elle écrire un médium — au moyen d'une main matérialisée — ainsi que cela eût lieu chez M. Avellino, quand tout son talent se borne à signer péniblement son nom ? Qui donc jouait du piano, quand elle-même n'en a pas l'ombre d'une notion ? etc., etc.

A moins de faire fi de la plus élémentaire logique, il faut bien admettre dans tous ces cas autre chose que l'extériorisation du psychisme du médium. Voilà le vrai nœud de la question et vous vous êtes bien gardé d'y toucher, préférant discuter à côté pour esquiver ces difficultés.

J'ai si peu fait de postulatum qu'un paragraphe de mon livre (p. 237) est intitulé : *Comment on pourrait différencier le phénomène animique des phénomènes spirites avec Eusapia.* Ce n'est donc qu'après avoir exposé les faits, dont les métapsychistes évitent généralement de parler — et pour cause — que j'ai conclu en faveur de l'intervention active d'intelligences étrangères au médium, ce qui est juste l'opposé de ce que vous me reprochez.

Quand il s'est agi des fantômes entièrement matérialisés, j'ai suivi la même méthode. Le chapitre IV est consacré tout entier, ainsi que l'indique son titre, à établir : *que les apparitions ont une personnalité indépendante de celle du médium.* Il faut que votre mémoire ait de singulières lacunes pour que vous prétendiez que j'ai oublié de citer des faits qui corroborent mon opinion. Là encore, rien qu'en m'appuyant sur des récits d'expériences bien contrôlées, je montre pourquoi le médium *ne peut pas* être l'auteur des fantômes.

Je passe en revue les théories qui ont été proposées, sans oublier celles de l'*autoplastie, de* l'*animisme* de *la transfiguration*, MEME CELLE DU DOUBLE, mais si je ne les adopte pas, c'est tout simplement parce qu'elles sont inadéquates pour les cas :

1º Où l'apparition est la même avec des médiums différents (p. 230 et suiv.) ;

2º Où l'on a photographié l'esprit en l'absence de tout médium le connaissant (p. 328) ;

3º Où l'on voit plusieurs fantômes en même temps, chacun agissant indépendamment des autres (p. 334) ;

4º Où les apparitions parlent ou écrivent en employant une langue inconnue du médium (p. 343) et même des assistants (p. 345) ;

5º Enfin, les cas où l'on voit le médium *réveillé*, revenu à lui, causer avec le fantôme (p. 352 et suiv.) ou bien lorsque ce médium *ne s'endort pas* et que les fantômes se produisent quand même, ainsi que cela eut lieu pour Florence Cook, Monck, Kate Fox, etc.

Est-ce que les savants qui attribuent toutes ces manifestations aux médiums ont jamais tenté d'expliquer ces faits ? Moi, au contraire, j'ai si peu voulu esquiver les difficultés, que je dis à la page 369 : « Si fidèles à la méthode expérimentale nous nous dégageons de toute idée préconçue pour n'envisager que les faits, nous constaterons que *le seul problème qui mérite de retenir notre attention* est celui de savoir si le médium, *consciemment ou non, est le générateur des fantômes.* Je ne m'occupe pas des assistants, parce que ceux-ci peuvent changer sans que la forme typique des apparitions en soit altérée. » Est-ce là encore un postulatum et comment votre allégation peut-elle se justifier ?

Revenant toujours sur le même sujet, j'ai discuté (p. 768) la théorie de M. Flournoy qui veut que les apparitions soient dues au pouvoir créateur de la conscience somnambulique du médium, et j'ai fait toucher du doigt pourquoi son hypothèse se heurte à de telles impossibilités qu'il est naturel de la repousser. Je pourrais citer bien d'autres passages et utiliser ma discussion sur l'identité des Esprits matérialisés, mais à quoi bon, puisqu'en réalité tout mon travail n'est autre chose que la démonstration, sous toutes ses formes, de l'indépendance du fantôme vis-à-vis du médium et des assistants.

En présence de pareilles divergences entre ce que vous m'attribuez et ce qui existe réellement, j'en suis à me demander si vous avez pris la peine de lire mon livre, ou si vous n'étiez pas atteint à ce moment d'une amnésie systématisée pour tout ce qui est contraire à votre parti-pris, car je ne voudrais pas me servir du mot malséant de « ficelle » — que vous n'avez pas eu peur de glisser contre moi dans votre article — pour qualifier votre argumentation.

C'est encore la même tactique que vous employez au sujet des variations du type des apparitions matérialisées. Ici, il me faudrait plus de place que celle dont je puis disposer

pour discuter convenablement ce point particulier. Malgré cela, le lecteur « sagace et non passionné » pourra se convaincre que de la page 642 à la page 687 j'ai établi, *par des faits*, que la matière du fantôme appartient pour partie au médium et pour le reste aux assistants, mais que l'être ainsi formé est *psychologiquement indépendant* de ses géniteurs. Dès lors, ce n'est plus une hypothèse d'affirmer que si l'apparition ressemble au médium, c'est que l'influence de celui-ci est prépondérante. Vous n'arrivez donc à donner à mon argumentation un semblant de caractère arbitraire, qu'en omettant systématiquement toutes les observations que j'ai réunies, mais qui vous gênent. Nous sommes aussi éloignés que possible d'une critique objective et scientifique.

Ce qui est encore plus fort, c'est que continuant à travestir ma pensée, vous faites croire à vos lecteurs que je soutiendrais que l'âme possède après la mort : « son nez, ses cheveux, sa barbe, ses oreilles, ses ongles, son nombril, que le bossu restera un bossu, etc. » Or, je vous défie de citer un seul passage des *Apparitions matérialisées* d'où l'on puisse inférer une semblable théorie. Bien mieux, j'ai déclaré expressément *le contraire*, car voici ce que tout le monde peut lire page 387, au paragraphe qui concerne *les apparitions reconnues à des signes particuliers* :

« Afin de prévenir, dès maintenant, une erreur possible d'interprétation, il est bon d'indiquer que si les fantômes se montrent à nous avec les infirmités dont ils étaient affligés ici-bas, *cela n'indique pas du tout que leurs corps spirituels soient à jamais mutilés*, mais, ce qui est très important, qu'ils font reparaître ces difformités lorsqu'ils le veulent, afin de se faire reconnaître. »

Que le périsprit reproduise avec une fidélité absolue — EN SE MATÉRIALISANT — le corps physique d'où il émane, n'est pas plus un dogme qu'une hypothèse, mais la pure et simple énonciation de ce que l'on observe dans les cas de dédoublements de vivant. (Voir dans le premier volume les récits de : Stead, de W. Crookes et Varley ; les photographies d'Istrati et Hasdeu, du capitaine Volpi ; les empreintes d'Eusapia, etc., etc.) Pour les esprits de défunts, il en est de même, témoin cette femme dont la jambe fut amputée pendant la vie et qui se matérialisa avec ce membre en moins (p. 394). Mais je n'ai jamais émis l'idée saugrenue qu'elle serait obligée de vivre dans l'espace avec des jambes, dont l'une serait raccourcie, pas plus qu'un bossu avec sa gibbosité ou un décapité sans tête.

Ce qu'il faut conclure des faits que j'ai cités, et cela toujours sans aucune hypothèse, c'est que le corps spirituel conserve le pouvoir de reconstituer physiquement son ancien corps charnel, avec ou sans mutilations, cicatrices ou infirmités, lorsqu'un médium lui fournit la matière et l'énergie qui lui sont nécessaires.

J'ai cité comme analogie, à la page 390, l'exemple d'un sujet de M. P. Janet, dont le ventre enfla subitement au cours d'une expérience, parce que le Docteur avait, sans le savoir, ramené cette femme par une suggestion rétrograde à une partie antérieure de sa vie, pendant laquelle elle était enceinte. N'est-ce pas là un exemple typique de reconstitution d'un état passé à la suite d'une régression de la mémoire ? Cette modification du corps matériel, par idéation, est au moins aussi étrange que celle du périsprit, mais elle n'a pas contraint le sujet à conserver cette enflure en revenant à l'état normal, pas plus que le corps fluidique n'est forcé de conserver les difformités terrestres. Ce qu'il garde, *à l'état latent*, ce sont les traces de toutes les modifications organiques qu'il a subies pendant la vie et l'aptitude à les reproduire.

Que signifient, après ces explications, vos plaisanteries — évidemment très spirituelles, bien que je ne les aie pas comprises — sur le plus ou moins de longueur du nez des esprits ? J'aurais encore d'autres observations à faire, mais il faut savoir se borner.

En terminant, j'aurais certainement le droit, mon cher confrère, de qualifier sévèrement des procédés de discussion qui consistent à prêter à un écrivain des idées qui ne sont manifestement pas les siennes et de porter contre lui des accusations injustifiées. Je préfère laisser au public le soin de juger le litige et d'apprécier de quel côté se trouve la recherche impartiale de la vérité.

Une conclusion me paraît ressortir de ce débat : c'est qu'il faut que les raisonnements spirites, qui se basent sur l'observation et l'expérience, possèdent une force démonstrative de premier ordre, puisque vous n'avez pu les attaquer qu'en les dénaturant, ou en omettant systématiquement de citer ceux qui auraient détruit votre thèse. Je veux espérer, malgré tout, que la politique de l'autruche n'aura qu'un temps ; lorsque les savants oseront enfin étudier sérieusement les manifestations, je ne crains pas d'affirmer que la science et la philosophie en recueilleront de magnifiques résultats. Attendons !

Veuillez agréer, mon cher confrère, malgré nos divergences doctrinales, l'assurance de ma parfaite considération. G. DELANNE.

Trois fois déjà il m'est arrivé de publier des analyses d'ouvrages de M. Gabriel Delanne ; elles étaient toutes conçues en des termes élogieux, mais toutes contenaient aussi quelques critiques, assez naturelles étant donnée la différence entre mes opinions et celles de mon confrère : — trois fois M. Delanne m'a répondu par de longues lettres, qu'il me demandait d'insérer « dans mon plus prochain numéro ». On sait que c'est là une façon élégante de vous menacer de l'intervention de l'huissier.



Je sais fort bien qu'aucun Tribunal ne s'aviserait d'appliquer le fameux article 13 du chapitre II de la loi du 29 juillet 1881 à l'analyse courtoise (et d'ailleurs purement scientifique, littéraire ou artistique), d'un livre — sans quoi toute critique deviendrait impossible dans les journaux et les revues. Par exemple, on ne s'imagine pas ce qui adviendrait à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* si tout anti-spirite, auquel cette Revue adresserait des critiques, pouvait y faire insérer une réponse d'une longueur double de celle de l'article qui l'a provoquée. (Inutile d'ajouter que tout auteur juge que, si on l'a critiqué, c'est forcément parce qu'on ne l'a pas compris, qu'on a dénaturé ses dires, etc.). Aussi je tiens à faire observer que, si j'ai publié la lettre de M. Delanne, ce n'est aucunement par crainte de ses sommations, mais uniquement parce que j'estime utile de le faire. Mais nous ne faisons que déroger pour une fois à une règle que tout journal doit nécessairement s'imposer.

Je dois dire que mon premier sentiment en lisant la lettre de M. G. Delanne a été celui d'une vive surprise, qui sera sans doute partagée par tous ceux de nos lecteurs qui se souviennent de ce que j'ai écrit au sujet de l'ouvrage de mon confrère. Quand il parut, je publiai exceptionnellement un entrefilet pour l'annoncer avec les termes les plus cordiaux, en promettant de l'analyser bientôt. Dans notre fascicule de septembre dernier, je consacrai en effet au nouveau livre plusieurs pages des *Annales*. Je commençais par dire qu'il était difficile de faire à ce deuxième volume de l'ouvrage de M. Delanne le reproche que nous avions cru devoir faire au premier : à savoir, qu'il contenait assez souvent des faits et des photographies dont le caractère supernormal était insuffisamment démontré (1) ; j'attribuais ce fait à la richesse de cas de matérialisations d'apparence spirite dont foisonne l'histoire ; je disais qu'on peut évidemment attribuer cette circonstance aux croyances de l'humanité, mais j'ajoutais : « *J'expose simplement le problème captivant qui se présente à l'étude des psychistes, et que, je l'espère, la Science parviendra bien à résoudre, en lui arrachant les magnifiques conséquences qui peuvent en découler.* » Avec la désinvolture dont nous verrons encore plusieurs exemples dans la lettre de M. Delanne, celui-ci supprime ce passage, pour présenter mes idées sous un tout autres aspect.

Je continuais :

Il est à peine besoin de dire que M. Delanne est pour l'hypothèse spirite : tout son ouvrage est une vaillante bataille en ce sens. Les deux volumes suivent une ligne directrice d'une logique admirable. Après avoir, dans le premier tome, prouvé l'existence d'un périsprit, ou corps fluidique, chez les vivants mêmes, l'auteur montre le lien si étroit qui joint les apparitions des vivants à celles des morts, de façon que le passage entre les unes et les autres est à peine sensible, leur nature étant analogue.

Et je résumais les sujets traités par l'auteur dans les divers chapitres de son livres pour écrire ensuite :

Il est de toute évidence qu'il ne nous est pas possible de suivre pas à pas M. Gabriel Delanne dans son ouvrage traitant une question sous des aspects si différents, et de discuter sa thèse sous

(1) M. Delanne m'engage à spécifier les faits et les photographies que je critiquai ; comme j'ai déjà exposé ma pensée à ce sujet en analysant le premier volume de mon confrère, il est inutile que je recommence maintenant. Je me bornerai à signaler les photographies soi-disant du « double » d'un prêtre, de deux fillettes, etc., parce que toute personne qui a acquis une certaine expérience dans la photographie en comprend immédiatement tout le ridicule et saisit sans peine le manque de fondement des raisons par lesquelles on veut en justifier le caractère supernormal. — C. V.

chacun de ses aspects. Ce que nous venons de dire suffit toutefois pour montrer l'importance de ce livre, que toutes les personnes qui s'adonnent aux études médiumniques doivent connaître.

Nous voudrions toutefois saisir l'opportunité qui nous est ainsi offerte pour toucher à une des questions les plus intéressantes qui soient traitées par M. Delanne : à la plus importante, peut-être, puisqu'elle constitue comme le fil conducteur de tout son raisonnement. A tort, croyons-nous, car son raisonnement ne cesserait pas d'être logique si l'auteur n'avait pas eu recours à cette thèse — nous allions dire : « à cette ficelle », mais l'expression aurait pu être interprétée d'une façon désobligeante (1). Voici la thèse dont il s'agit, etc., etc.

Ici se plaçait la discussion sur ce point : « Le corps psychique peut-il revêtir une forme différente de celle du corps physique de la même entité ? » Après quoi, je concluais en disant :

L'objection que nous avons faite au livre de M. Gabriel Delanne est loin d'en détruire la grande valeur. Au point de vue spirite, même, les faits et les raisonnements qu'il accumule dans ce nouveau volume contribueront puissamment à la vulgarisation de ces recherches et à la solution du problème que nous cherchons tous sincèrement, malgré les quelques divergences d'opinion qui nous divisent.

Beaucoup d'auteurs ont coutume de dire : « Peu m'importe qu'on loue mes œuvres, pourvu qu'on les discute ». C'est de la largeur d'esprit. J'ai longuement discuté le dernier volume de M. Delanne en des termes fort élogieux : « Le plus intéressant, le plus parfait des deux... Une vaillante bataille pour l'hypothèse spirite... D'une logique admirable... Livre important, que toutes les personnes qui s'adonnent aux études médiumniques doivent connaître... De grande valeur... Devant contribuer puissamment à la vulgarisation de ces recherches et à la solution du problème que nous cherchons... »

Dois-je avouer que je m'attendais à un mot de remerciement de l'auteur ? En louant tout ce gros volume, **je n'avais critiqué qu'une seule parmi les si nombreuses idées qu'il contenait ;** je l'avais fait en des termes absolument courtois. Eh bien, on a pu voir toute la série de protestations rageuses, d'insinuations vénéneuses, d'attaques haineuses contre moi, contre les *Annales*, contre les psychistes, par lesquelles mon cher confrère a cru devoir répondre. Je ne suis pas d'accord avec l'auteur sur un point de son volume — et aussitôt je deviens : « *atteint d'une amnésie systématisée pour tout ce qui est contraire à mon parti pris... J'omets systématiquement toutes les observations du livre qui me gênent... Je suis aussi éloigné que possible d'une critique objective et scientifique... Mes procédés de discussion consistent à prêter à un écrivain des idées qui ne sont manifestement pas les siennes et à porter contre lui des accusations injustifiées... Je n'ai pu attaquer les raisonnements de l'auteur qu'en les dénaturant, ou en omettant systématiquement de citer ceux qui auraient détruit ma thèse...* etc., etc. ». Tel est le langage par lequel mon confrère a cru devoir répondre à la courtoise analyse que j'ai publiée de son livre. Pensez donc ! toucher à lui, à Gabriel Delanne ; oser dire qu'il s'est trompé une fois dans son gros volume !... Enfin, ce langage m'autorise du moins à dire franchement ce que je pense de sa conduite, car je suis un animal très méchant, et lorsqu'on m'attaque je me défends.

J'ai cité plus haut deux cas dans lesquels M. Delanne, en supprimant avec une certaine habileté quelques-unes de mes phrases, est parvenu à donner à mes paroles une signification différente de celle qu'elles avaient en réalité. Toute sa lettre est basée sur ce système. En voici encore un exemple de détail, avant de venir au cas principal.

A un certain moment, il affirme que j'ai écrit que, selon M. Delanne, « l'âme (vous entendez bien : l'*âme*) possède après la mort, son nez, ses cheveux, sa barbe, etc. » Je disais au contraire : « Supposer que ce *périsprit* ait lui-même la forme de chaque corps humain, et qu'il continue éventuellement après le phénomène que nous appelons la mort, à avoir son nez, ses cheveux, sa barbe... non ! ceci est contraire aussi bien aux résultats de l'expérience médiumnique qu'à la même ». Peut-on imaginer pareil sans-gêne ! Remplacer le mot *périsprit* par le mot *âme*, etc.!

Or, selon la théorie de Delanne, il est évident que le périsprit d'un être désincarné ne se mouche pas le nez, ne se frise pas les cheveux, ne se rase pas la barbe, etc., les différentes parties du corps n'étant matérialisées que dans les cas de matérialisation ; mais le nez, les cheveux, la barbe sont, pour ainsi dire, à l'état invisible et latent dans le périsprit. Voici les paroles même de M. Delanne :

L'étude des apparitions naturelles nous a prouvé que l'esprit, dans l'espace, conserve dans son enveloppe fluidique, même longtemps après sa désincarnation, le type terrestre, ce qui permet au voyant de le reconnaître. *La reconstitution est si fidèle qu'elle s'étend jusqu'aux plus petits détails : couleur des yeux, des cheveux ; représentations de ver-*

(1) On remarquera cette phrase, signifiant que l'expression « ficelle » ne doit pas être interprétée ici d'une façon désobligeante pour M. Delanne. Toujours avec la même désinvolture, ce dernier la supprime dans sa lettre, afin de trouver un prétexte pour pouvoir employer un langage peu convenable envers son critique.

rues, de nævi, de blessures, etc., qu'elle ressuscite intégralement. (p. 724).

M. Delanne, dans sa lettre, me défie de trouver un passage des *Apparitions matérialisées* d'où l'on puisse inférer une semblable théorie. Le voilà, avec cette seule différence qu'il avait modifié mon texte, en plaçant le mot *âme* là où j'avais écrit *périsprit*. Je veux bien admettre que ce faux soit involontaire. Mais il faut bien réfléchir, alors, avant d'accuser les autres de « n'attaquer vos raisonnements qu'en dénaturant ce qui pourrait détruire leur thèse ». Et quand on publie dans son journal, involontairement, un texte faux pour combattre un adversaire, il faut ensuite en faire amende honorable auprès de ses lecteurs.

Suivent presque **trois pages** du livre de M. Delanne, c'est-à-dire presque tout ce qu'il dit de cette question (1) ; après quoi je discute en **trois colonnes** des *Annales* les faits cités par l'auteur, et je démontre qu'ils ne prouvent rien du tout. Comment M. Delanne pouvait-il espérer que les lecteurs des *Annales* eussent oublié cela, ou, en tout cas, que je ne le leur aurais pas rappelé ? Voici mes paroles :

Quand on émet un *postulatum*, il faut l'étayer à des faits. M. Delanne a-t-il donné la preuve expérimentale qu'il apporte ? Nous nous limiterons ici à reproduire un passage du VIII[e] chapitre du 2[e] tome de son ouvrage, et précisément le paragraphe qui porte le titre : *Les Variations du type des formes matérialisées.*

« Mais — dit M. Delanne — j'ai établi au cours des 500 pages du premier volume que, dans tous les cas de dédoublement, le fantôme est la sosie du corps physique. » C'est tout simplement parce que, dans les cas où la ressemblance n'existait pas, vous avez considéré qu'il s'agissait du fantôme d'un défunt. Or, il y a une hypothèse selon laquelle les vivants (et les défunts même, s'ils existent), peuvent constituer un corps humain, de la même façon que, *selon vous*, ils créent des vêtements, des bottines, des chapeaux hauts de forme, des cannes, des casques, etc. Nous ne parvenons pas à comprendre pourquoi, en ces conditions, un corps physique humain, différent du corps psychique du médium ou de l'esprit désincarné, doit être la seule chose que ces êtres ne peuvent point constituer. Toutes les histoires que vous racontez des calques d'Eusapia, des fantômes multiples qui se matérialisent avec un seul médium, etc. etc., peuvent peut-être prouver l'existence des Esprits désincarnés — je n'entre point dans cette question — mais n'ont absolument rien à faire avec le sujet qui nous préoccupe, à savoir : l'hypothèse de l'idéoplastie — et, naturellement, je ne m'en suis point préoccupé dans mon article.

Toute l'acrobatie polémique de M. Delanne, sur ce point, consiste à jouer sur ce mot *postulatum*, que j'ai employé; il essaye de laisser croire que je n'ai pas rapporté et discuté les faits qu'il cite, et que j'ai insinué que mon confrère a émis une thèse *a priori* (c'est son expression).

Le mot *postulatum* — mot latin — a la même signification dans toutes les langues. J'ouvre mon petit Larousse et je trouve qu'il donne à ce terme l'explication suivante : « Principe premier dont l'admission est nécessaire pour établir une démonstration ». Il n'est pas dit qu'un postulat doive être forcément un principe admis *sans démonstration*, comme un *axiome*. J'ai donc bien employé le mot exact, et il a fallu que M. Delanne en altérât la signification, en prétendant que j'ai présenté sa thèse *sans* les faits qu'il apportait pour l'étayer, pour parvenir à m'accuser « de dénaturer ses raisonnements et d'omettre systématiquement de citer ceux qui auraient détruit ma thèse » !

Maintenant, quelqu'un pourra me dire : « C'est entendu ; M. Delanne s'était trompé : nous reconnaissons que vous n'avez combattu sa thèse spirite que sur un seul point de son raisonnement : celui de l'identité du corps psychique et du corps physique. Mais en détruisant ce chaînon, toute la chaîne de son raisonnement tombe comme un château de cartes ! » — Ceci est incontestable, pour ce qui se rapporte à la ligne générale de l'ouvrage, bien que les cas isolés d'identité spirite que l'auteur cite ne perdent rien de la valeur qu'ils peuvent avoir, quand ils ne sont pas basés sur le spécial raisonnement erroné dont je viens de parler. Mais est-ce ma faute si M. Delanne n'a pas bien raisonné jusqu'au bout ? Quant à moi, si je pense que l'hypothèse spirite est encore discutée et discutable, c'est justement parce que j'estime que l'hypothèse de l'*idéoplastie* dans les matérialisations a beaucoup de chances d'être juste, même dans les cas qui seraient réellement spirites. Je ne connais pas un seul parmi les hommes éminents dont s'enorgueillissent les études psychiques qui ne l'admette point — après le livre de Delanne comme avant. Le D[r] Ochorowicz en parle dans l'article qu'il publie en ce même numéro. Dans son dernier livre : *Les Vies Successives*, M. de Rochas y consacre tout un papragraphe de trois pages (p. 39-42), qui est intitulé : *Le corps fluidique peut se modeler sous l'influence de la volonté comme la terre glaise sous la main du statuaire*, et qui commence par

(1) Voir aux pages 271 et 272 de notre livraison de septembre.

ces mots : « C'est là un fait de tradition chez les occultistes », etc.

Mais attendez un instant ! il y a mieux. Je possède bien mes classiques. J'ouvre d'une main assurée le *Livre des Médiums* d'ALLAN KARDEC, et mes yeux tombent négligeamment sur le chapitre VI. Voici ce que j'y lis :

D. — Comment l'Esprit peut-il se rendre visible ?

R. — Le principe est le même que celui de toutes les manifestations, il tient aux propriétés du périsprit, qui peut subir diverses modifications au gré de l'Esprit.

D. — L'Esprit proprement dit peut-il se rendre visible, ou bien ne le peut-il qu'à l'aide du périsprit ?

R. — Dans votre état matériel, les Esprits ne peuvent se manifester qu'à l'aide de leur enveloppe semi-matérielle ; c'est l'intermédiaire par lequel ils agissent sur vos sens...

D. — Les Esprits peuvent-ils se rendre visibles sous une autres apparence que la forme humaine ?

R. — La forme humaine est la forme normale ; l'Esprit peut en varier l'apparence, mais c'est toujours le type humain...

D. — Les Esprits peuvent-ils se présenter sous la forme d'animaux ?

R. — Cela peut arriver....

§ 101. — Les manifestations apparentes les plus ordinaires ont lieu dans le sommeil, dans les rêves ; ce sont les visions...

§ 102. — Les apparitions, proprement dites, ont lieu à l'état de veille, et alors qu'on jouit de la plénitude et de l'entière liberté de ses facultés. Elles se présentent généralement sous une forme vaporeuse et diaphane, quelquefois vague et indécise ; c'est souvent, au premier abord, une lueur blanchâtre dont les contours se dessinent peu à peu. D'autres fois les formes sont nettement accentuées, et l'on distingue les moindres traits du visage, au point d'en pouvoir faire une description très précise. Les allures, l'aspect, sont semblables à ce qu'était l'Esprit de son vivant.

Pouvant prendre toutes les apparences, l'Esprit se présente sous celle qui peut le mieux le faire reconnaître, si tel est son désir. Ainsi, bien que, comme Esprit, il n'ait plus aucune infirmité corporelle, il se montrera estropié, boiteux, bossu, blessé, avec des cicatrices, si cela est nécessaire pour constater son identité. Esope, par exemple, comme Esprit, n'est pas difforme ; mais si on l'évoque en tant qu'Esope aurait-il plusieurs existences depuis il apparaitra laid et bossu avec le costume traditionnel...

Un guerrier pourra apparaître avec son armure, un savant avec des livres, un assasin avec un poignard, etc., etc... La question du costume et de tous ces objets accessoires est peut-être celle qui étonne le plus. (1)

(1) On voit qu'Allan Kardec, lui aussi, trouve moins étonnant qu'un Esprit crée une forme humaine différente de celle qu'il avait de son vivant, que de lui voir créer des vêtements, des armures, des livres, etc. — C. V.

§ 103. — Nous avons dit que l'apparition a quelque chose de vaporeux... C'est généralement ainsi que la distinguent les médium voyants...

§ 104. — L'Esprit qui veut ou peut apparaître revêt quelquefois une forme plus nette encore, ayant toutes les apparences d'un corps solide, au point de produire une illusion complète et de faire croire que l'on a devant soi un être corporel. Dans quelques cas enfin, et sous l'empire de certaines circonstances, la tangibilité peut devenir réelle, c'est-à-dire qu'on peut toucher, palper, sentir la même résistance, la même chaleur que de la part d'un corps vivant.... Les faits d'apparitions tangibles sont les plus rares ; mais ceux qui se sont passés dans ces derniers temps, par l'influence de quelques médiums puissants (entre autres M. Home), et qui ont toute l'authenticité de témoignages irrécusables, prouvent et expliquent ceux que l'histoire rapporte...

§ 105. — Par sa nature et dans son état normal, le périsprit est invisible... mais il peut subir des modifications qui le rendent perceptible à la vue, soit par une sorte de condensation, soit par un changement dans la disposition moléculaire ; c'est alors qu'il nous apparaît sous une forme vaporeuse. *La condensation peut être telle que le périsprit acquière les propriétés d'un corps solide et tangible...* Ces différents états du périsprit sont le résultat de la volonté de l'Esprit...

§ 119. — L'Esprit d'une personne vivante, isolé du corps, peut apparaître comme celui d'une personne morte, et avoir toutes les apparences de la réalité ; de plus, par les mêmes causes que nous avons expliquées, il peut acquérir une tangibilité momentanée...

§ 123. — Il est admis en principe (1) que **l'esprit peut donner à son périsprit toutes les apparences ;** que par une modification dans la disposition moléculaire, il peut lui donner la visibilité, **la tangibilité,** et par conséquent l'*opacité* ; que **le périsprit d'une personne vivante, isolé du corps, peut subir les mêmes transformations.**

Les lecteurs voudront bien m'excuser une si longue citation ; mais comme le mot *matérialisation* n'était pas encore employé en France du temps d'Allan Kardec, il importait de rapporter ici les passages prouvant que le Maître des spirites parlait ici aussi du phénomène que nous désignons actuellement par ce terme, etqu' A. K. appelle « apparitions tangibles ». (Voir surtout à ce sujet, les §§ 104, avec l'allusion à Home, 105, 123.) Ceci pour rendre impossible l'équivoque sur le mot *apparition*, et montrer sans aucune erreur possible, qu'il ne s'agit pas uniquement de ce que nous appelons des « hallucinations visuelles véridiques », mais aussi de ce M. Delanne appelle des « apparitions matérialisées ».

(1) Voilà un *postulatum* (pas un axiome !). — C. V.

Et voilà : c'est l'avis des Esprits mêmes qu'Allan Kardec a recueilli !

C'est donc entendu : j'ai pour moi les psychistes matérialistes comme Richet, les psychistes spirites comme Myers, les occultistes, les théosophes... — et les spirites Kardécistes — contre M. Gabriel Delanne, kardéciste scismatique !

Je le regrette pour mon confrère : mais il l'a bien voulu !



D'ailleurs, ce qu'il y a de plus caractéristique, de plus symptomatique dans la lettre que M. G. Delanne m'a adressée, ce sont bien les attaques contre les *Annales des Sciences Psychiques* et contre les « psychistes » ou « métapsychistes ». C'est ce qui donne la clef de la situation.

On se souviendra de ses paroles : « Connaissant de longue date la ligne de conduite des *Annales*, qui consiste à vouloir enlever aux phénomènes psychiques tout caractère spirite, je n'ai pas été surpris de vous voir garder un prudent silence au sujet des nombreux cas d'identité des Esprits que j'ai signalés dans mon livre, etc. »

Eh bien ! il faut tout de même une admirable « amnésie systématique » pour écrire de pareilles choses ! Les *Annales* craindre de toucher à quelques faits spirites racontés par M. Delanne, alors que, d'un bout à l'autre de l'année, elles s'honorent d'offrir l'hospitalité à des articles tels que, par exemple, ceux de M. Ernest Bozzano, qu'il n'y a presque pas un numéro de notre Revue qui ne contienne quelques-uns des faits envers lesquels, selon M. Delanne, nous exerçons un ostracisme systématique, et que, même quand nous publions un article anti-spirite, comme celui de M. Marcel Mangin sur l'ouvrage du professeur Flournoy (fascicule de février dernier), nous sommes tout disposés à accueillir ensuite, sur le même argument, un article nettement spirite, devant lui servir de contrepoids : celui de M. Paul Le Cour (fascicule de juillet) !...

Dans les jours mêmes où je reçus la lettre de M. Delanne, j'en reçus une autre d'un de nos plus distingués collaborateurs, qui m'accusait de ne vouloir publier que les articles spirites !

Et dans le même courrier qui m'apporta la lettre de M. Delanne une autre s'en trouvait, d'un professeur, qui m'écrivait : « *Je suis de ceux que la lecture des* Annales *a pu conquérir sur le matérialisme* ».

Il y a quelque temps, l'un des spirites français les plus distingués, auteur d'un ouvrage paru en ces jours mêmes, m'écrivait :

Je possède toute la collection des *Annales* et, parmi les publications que je reçois, il n'y en a pas qui m'attire aussi puissamment que la vôtre. Elle fait penser à un homme très compétent dans sa spécialité, animé d'un esprit éminemment critique, prudent sans être timoré, avançant avec beaucoup de précaution sur un terrain mal éclairé, de manière à ne pas faire de chutes, ayant une belle tenue et très considéré. J'éprouve du plaisir à vous le dire sans aucune intention de flatterie...

Suis-je aveuglé par un parti pris ? Sans vous prononcer pour le Spiritisme, vous le servez, me semble-t-il, plus efficacement que tant de ses adeptes qui le discréditent par leur naïveté... (1).

De même comment M. Delanne a-t-il pu écrire « qu'on nomme psychistes ou métapsychistes ceux qui, tout en admettant les faits, prétendent que ceux-ci sont entièrement explicables par les seuls pouvoirs du médium » ? Est-il possible que, seul entre tous ceux qui s'occupent de ces questions, il ignore qu'il y a des *psychistes* spirites, tels que, par exemple, Myers, Hyslop, etc. — et des *psychistes* anti-spirites, tels que Sidgwick, Podmore, etc., sans compter les incertains ? On a donc recours à ces systèmes de lutte pour tâcher de mettre en mauvaise lumière les psychistes aux yeux des spirites ?

Tous ceux qui s'occupent de ces questions saisissent fort bien la différence qu'il y a entre les *spirites* d'une part, et les *psychistes* de l'autre, alors même que ces derniers admettent la réalité des communications avec les esprits des défunts. C'est surtout une affaire de méthode, de tendance et de mentalité. Entre la *Society for Psychical Research* et la *London Spiritualist Alliance*, de Londres, la ligne de démarcation est très nette. Myers, Hodgson et tous les autres membres de la S. P. R., qui ont rendu les plus grands services à la cause du Spiritisme par l'étude de Mme Piper, etc., etc., avaient une tout autre méthode, une toute autre mentalité que les membres de la *Spiritualist Alliance* ; ils suivaient une ligne de conduite purement scientifique, sans bâtir des systèmes religieux selon les doctrines inspirées ou révélées de Jackson Davis, Allan Kardec ou autres.

(1) Je tiens ces trois lettres, ainsi que bien d'autres semblables, à la disposition de M. Delanne, s'il désire s'assurer de leur authenticité. Tous ceux qui me connaissent savent que je me tiens autant que possible dans l'ombre, en m'efforçant de servir, non point ma vanité, mais la vérité. Néanmoins, les accusations réellement indignes dont m'a gratifié mon collègue de la *Revue du Spiritisme* m'amènent à montrer ce que pensent d'autres spirites que lui. — C. V.

Ceci pour ce qui se rapporte à l'Angleterre. Et en France ? Ah, voilà justement le noyau de la question !

Voulez-vous savoir la raison de l'animosité de certains groupes spirites envers les psychistes, les *Annales*, et moi en particulier ?

Il y a une vingtaine d'années, les spirites dominaient presque seuls les études psychiques en France, et partant dans le monde latin. Un jour, M. le Dr X. Dariex et le professeur Charles Richet se demandèrent s'il ne convenait pas de faire dans ce « cerveau du Monde » quelque chose pour tâcher de donner aux recherches psychiques une direction plus scientifique, comme la S. P. R., venait de le faire en Angleterre — et ils fondèrent les *Annales des Sciences Psychiques*. Cette Revue suivit une carrière scientifiquement fort honorable durant une quinzaine d'années; elle accumula des trésors de faits et de critiques ; seulement, son action resta restreinte à un tout petit groupe de chercheurs.

Un beau jour, M. Richet se demanda s'il ne convenait pas de faire quelque chose pour étendre l'œuvre du vulgarisation des *Annales* : d'accord avec le Dr Dariex, il m'en confia la rédaction. La lutte a été bien difficile pour moi ; j'ai dû beaucoup travailler, beaucoup souffrir ; l'enthousiasme de la cause, l'audace un peu excessive que j'ai employée dans cette entreprise m'ont fait passer et me font passer encore de bien tristes moments. Mais enfin, en quelques années les *Annales des Sciences Psychiques* ont vu croître rapidement le nombre de leurs lecteurs ; elles sont devenues l'organe officiel d'une Société d'Études Psychiques qui, fondée par M. le Dr P. Joire, avec un programme excellent, n'a vécu, durant quelques années, que presque sur le papier, et qui, petit à petit, s'est développée, a recueilli dans son sein — où toute opinion, toute discussion est admise, pourvu qu'elle ait un caractère expérimental et scientifique — non pas uniquement des « psychistes », de toutes les nuances, mais des spirites, des théosophes, des occultistes, de simples chercheurs enfin, appartenant à toutes les écoles et toutes les confessions ; un assez grand nombre de savants, de médecins et d'autres professionnels, qui n'auraient pas voulu entrer en des Sociétés spirites — même déguisées sous le titre de *psychiques* — entrent dans un groupement auquel on peut être inscrit sans que cela prouve autre chose si ce n'est qu'on est un *chercheur* : ils y constatent qu'on peut étudier ces questions sans le moindre mysticisme, avec un esprit sereinement scientifique — et aussi sans rages de parti, sans excommunications, sans médisances. Beaucoup des vôtres, Monsieur Delanne, ont compris que c'était là le véritable chemin à suivre, et que l'on pouvait peut-être atteindre ainsi ce qu'on n'a pas obtenu et qu'on n'obtiendra point par les méthodes discréditées de jadis : alors ils sont venus à nous, nous ont tendu les mains, nous ont même aidés dans notre œuvre. D'autres ne l'ont pas compris encore. Quelque temps devra se passer encore avant qu'à côté de la *qualité* nous ayons la *quantité*. Mais cela viendra : cela vient chaque jour davantage. Le « Psychisme » est l'Astre qui se lève, et comme le disait un jour Sylla à Marius : « Ceux qui s'inclinent devant le Soleil qui se lève sont plus nombreux que ceux qui s'inclinent devant le Soleil qui se couche. »



Un déchaînement de l'intolérance spirite, dont j'ai parlé, vient de se manifester à la suite d'un article que M. le professeur Ch. Richet a publié récemment dans un journal de Genève, en analysant le dernier ouvrage du professeur Flournoy : *Médiums et Spirites*. Dans cet article, notre Directeur disait essentiellement ceci :

> En tout état de cause, M. Flournoy n'a pas été par ces documents spirites convaincu que le spiritisme ait quelque raison d'être, en tant que doctrine. Et nous ferons comme lui. Même, à mesure que la littérature spirite s'enrichit, les preuves d'identification s'appauvrissent. Même, de plus en plus, on demeure persuadé qu'il n'y a aucune ingérence des morts dans les actes des vivants. Que ce soit heureux ou malheureux — et, pour notre part, nous estimons que c'est fort heureux — nous n'avons pas à craindre une fastidieuse et incurable immortalité, etc., etc.

Ceci n'a vraiment rien de nouveau ni de surprenant. Chaque fois qu'il a parlé des phénomènes dits spirites, M. Richet a engagé ses contemporains à les étudier, tout en déclarant que, quant à lui, s'il acceptait les faits, il trouvait l'hypothèse spirite parfaitement absurde. Toutes les personnes qui le connaissent savent que, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, M. Richet a fait, sans forfanterie, mais en toute sincérité, sa profession de foi matérialiste.

Tout le monde n'est pas de son avis, même parmi les personnes qui ont suivi le mouvement métapsychique. Le professeur Flournoy luimême trouve que sa foi de protestant pratiquant ne périclite point par suite de ses déconvenues

dans l'étude du spiritisme ; le professeur Grasset en dit autant, assez ouvertement, pour sa foi de catholique ; le professeur O. Lodge est porté à croire que, de l'examen d'un certain nombre de communications médiumniques, il ressort que l'hypothèse spirite est très probablement bien fondée ; le professeur W. F. Barrett, de l'Université de Dublin, dans une brochure de vulgarisation qu'il vient de faire paraître sous le titre de *Psychical Research*, écrit à son tour :

Sans doute, de notre part, nous croyons qu'il y a quelque intelligence active à l'œuvre derrière l'automatiste et en dehors de celui-ci — une intelligence qui est plus probablement la personne décédée qu'elle affirme être que tout autre chose que nous pouvons imaginer. Et bien que cette intelligence soit absolument irritante par la manière dont elle se soustrait à répondre simplement et directement aux questions qu'on lui pose, néanmoins il est malaisé de trouver une autre solution au problème de ces messages et de ces « correspondances-croisées », sans imaginer une tentative de coopération intelligente entre certains esprits désincarnés et les nôtres.

Voilà donc bien des opinions différentes entre des savants distingués. Et nous en passons. Le contraire devrait nous surprendre, si nous songeons à l'état absolument rudimentaire dans lequel se trouvent les recherches métapsychiques. Il est donc bien naturel que, pour ma part, j'apprécie la valeur des divers arguments qu'on apporte à la discussion, et je reste dans l'incertitude. C'est vous dire que je suis loin de partager complètement l'avis de mon éminent Directeur : je ne trouve pas *absurde* l'hypothèse spirite, tout en ne la trouvant pas suffisamment *démontrée*, et je suis de la même opinion pour ce qui se rapporte à la question spiritualiste, vis-à-vis du matérialisme.

Mais cette divergence d'opinion, que M. Ch. Richet connaît fort bien, ne lui a pas empêché de me confier la rédaction en chef des *Annales des Sciences Psychiques* et de me conserver sa confiance. Il sait qu'à côté d'articles positivistes, voire même matérialistes, je publie dans presque tous nos fascicules des articles spiritualistes et spirites : il ne retire point pour cela son nom de la couverture de notre Revue. Pourquoi cela ? Parce qu'il n'est pas un fanatique, ni un intolérant. Allez donc demander à M. Delanne, par exemple, de suivre un système pareil, dans son journal !

Seulement, si M. Richet veut bien respecter et admettre à la discussion les idées des autres, cela ne signifie pas encore qu'il doive renoncer à exprimer les siennes, ni que la tolérance qu'il emploie envers les autres puisse lui être refusée.

C'est pourtant ce que paraissent croire quelques spirites — je me garde bien de dire *tous* ; ce serait injuste. Mais enfin, n'est-il pas triste de lire une lettre d'un docteur E. Dupouy, de Saint-Cloud, qui commence exactement ainsi :

Dans mon article « Vrais savants », publié dans la « Revue Spirite » (nº de juillet dernier), j'avais compris parmi ceux-ci, avec W. Crookes, Babinet, de Rochas... un professeur officiel de l'Université, M. Ch. Richet.

Tout en n'ignorant pas que le physiologiste de la Faculté n'avait pas fait acte formel d'adhésion à la doctrine spiritualiste, j'estimais qu'on devait lui savoir gré d'avoir étudié les phénomènes de la psychologie expérimentale... J'étais dans l'erreur. Un de mes distingués confrères de Paris, le Dr H. R..., vient de m'en faire apercevoir, en m'envoyant l'extrait d'un article de M. Ch. Richet, paru le 14 janvier 1911, dans la *Semaine littéraire* de Genève...

Et le docteur E. Dupouy, après un certain nombre de grossièretés à l'adresse de M. Richet, termine en disant :

Cela dit, pourquoi donc M. Richet a-t-il accepté, depuis de longues années, les éloges des spiritualistes, dont il avait connaissance par l'*Argus de la Presse*, alors qu'il n'ambitionnait que les compliments de ces pseudo-savants se disant positivistes, dans leur outrecuidant orgueil ? Qu'il soit satisfait, nous saurons maintenant à quoi nous en tenir. Son nom figurera peut-être momentanément à la gauche des partisans de la doctrine atomiste, à la suite des nihilistes du siècle dernier, mais *il sera rayé de la liste de nos véritables savants*, n'ayant d'autres objectifs que de demander à la science la confirmation de l'enseignement des grands apôtres de la philosophie spiritualiste, depuis Pythagore, Platon et Aristote (!) jusqu'aux plus modernes défenseurs de nos convictions.

Quant à « cette fastidieuse et incurable immortalité » qu'il semble tant redouter, M. Richet n'aura pas à s'en préoccuper, au cours de sa vie terrestre.

Et voilà l'état d'âme de ces fanatiques, à la prose desquels des revues spirites ouvrent leurs colonnes. Etes-vous spirite ? Vous êtes *un vrai savant*. Vos études psychiques ne sont pas parvenues à vous convaincre de la réalité de l'hypothèse spirite ? Vous êtes *rayé de la liste de nos véritables savants* (1), et on lance sur vous un tas d'ordures.

(1) Le Dr E. Dupouy enregistre dans la liste des « vrais savants, dans les toutes premières lignes de son article, trois autres personnages : W. Crookes, Babinet, de Rochas. Or, voyez avec quelle connaissance de l'histoire du spiritisme parle cet homme, qui ne paraît pas venir de Saint Cloud, mais de Tombouctou. Il n'avait jamais su que M. Richet était matérialiste. Or, William Crookes a déclaré vingt fois de ne pas avoir pu s'assurer si les personnalités qui se manifestent par les phénomènes médiumniques sont ce qu'elles disent être : des esprits d'hommes décédés. M. de Rochas

Cet incident Dupouy-Richet est bien caractéristique au sujet de cette hostilité violente des spirites contre les psychistes, dont j'ai parlé plus haut, et mérite, à ce point de vue, d'être retenu.

Il y a quelques années, au moment d'un polémique bien plus grave, je reproduisais dans ces mêmes colonnes le passage suivant d'un journal australien :

Le Dr Richet ne manque certainement pas de courage. C'est en 1875, qu'il fut le premier savant à s'occuper du *somnambulisme provoqué*. Il avait alors vingt-trois ans, et commençait son mémoire par ces mots qui paraîtraient ridicules aujourd'hui : « Un certain courage est nécessaire pour prononcer ces mots de : somnambulisme provoqué ».

« Je me souviens, disait M. Richet, en 1905, dans son discours présidentiel à la *Society for Psychical Research*, de Londres, « que lorsque j'informai mon père, dont la haute raison et la sagacité me guidèrent toujours (1), de mes études en un domaine défendu, il reconnut qu'elles étaient correctes ; mais, lorsque je manifestai l'intention de les publier, il m'en dissuada en disant : — Veux-tu donc te perdre ? » — Heureusement, il finit par reconnaître qu'on ne se perd pas en défendant ce que l'on croit être la vérité. Je ne me suis pas plus perdu en affirmant la réalité du somnambulisme provoqué, que Sir William Crookes ne s'est perdu en affirmant l'existence des matérialisations.

Bon. Voilà donc un homme qui a beaucoup lutté pour faire accepter par les savants comme par le grand public les phénomènes somnambuliques et métapsychiques, et y a consacré une grande partie de son temps, de son activité, de son argent. Qu'il me soit permis de soustraire mon article à la revision de mon Directeur, afin de pouvoir dire que cet homme passe pour avoir un cœur d'or, pour être d'une bonté rare, qui va presque jusqu'aux limites de la faiblesse ; il est épris de toutes les idées généreuses et philantropiques. Si sa propagande pour la Paix, pour le relèvement des classes les plus humbles lui ont procuré quelques satisfactions et la reconnaissance des personnes obligées, les études métapsychiques lui ont procuré des ennuis terribles : il a été bafoué, ridiculisé, insulté. Et quelle a été la gratitude des spirites ? On vient de le voir. Il n'est pas arrivé à se convaincre que ce sont les esprits qui font danser les tables : cela suffit pour lui attirer les haines farouches de certains cénacles spirites, pour l'y faire déchirer à belles dents comme psychiste, comme savant, comme homme privé.

Chaque fois que j'assiste, bien malgré moi, à de pareilles choses, j'observe que dans les milieux psychistes et même matérialistes ne règnent point cette intolérance, cette médisance, cet esprit haineux — et je tremble d'en tirer des conséquences… Mais, alors je réfléchis que l'intolérance se manifeste, naturellement, surtout chez les personnes ardemment convaincues, qui deviennent aisément fanatiques ; et je comprends que ces tristes sentiments sont, au fond l'exagération, la déformation d'un sentiment respectable. Il faut donc beaucoup excuser. Seulement, les chefs de certains groupements spirites devraient évidemment employer leur grande influence pour calmer et adoucir ces passions de parti. Au contraire, j'ai toujours observé que c'est là où ces chefs exercent une influence plus forte et plus directe, que les haines éclatent avec plus de rage.

Comment expliquer cela ?…

En attendant, voici la lettre que le Dr Charles Richet vient d'envoyer à la *Revue Spirite* et que ce journal a publiée :

Monsieur le Directeur,

Je ne répondrai pas aux paroles peu amènes que m'adresse M. le Dr Dupouy (*Revue Spirite*, 1911, 553-555). C'est une besogne que j'abandonne à de plus courageux.

Il s'agit d'une question scientifique grave. Le Dr Dupouy n'a pas paru bien la comprendre, je vais la lui expliquer.

Il y a des *faits* que, pour ma part, je crois vrais en grande partie, malgré toutes les supercheries et les fraudes ; des faits d'ordre métapsychique, raps, matérialisations, mouvements d'objets sans contact, etc. Encore que des preuves rigoureuses, adéquates, qu'on a le droit d'exiger, n'aient été que très rarement données, j'estime que des faits de cet ordre existent. Il en est que la fraude n'explique pas. Voilà qui est formel.

Puis il y a l'*explication* de ces faits ; or, l'explica-

écrit dans son dernier livre : « Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, je ne me suis jamais occupé de spiritisme. J'ai assisté à quelques séances pour savoir comment les choses se passaient, etc. ». On sait que M. de Rochas appartient plutôt à une autre école spiritualiste. — Mais le cas le plus bizarre est celui de Babinet. Le Dr E. Dupouy a découvert une lettre par laquelle ce savant exprime sa ferme intention de s'occuper des phénomènes spirites, pour savoir à quoi s'en tenir. Ce que le Dr E. Dupouy malheureusement ignore, c'est que par suite de sa décision, Babinet assista, en effet, à des séances médiumniques, surtout consacrées à la lévitation des tables ; il en conclut qu'*il n'y avait en cela que de l'illusion*, et ne se gêna point pour le publier. Cela fâcha Alphonse Karr qui, lui, était spirite. Le terrible auteur des *Guêpes* trouva que la démonstration de l'éminent physicien ne valait pas grand'-chose, et écrivit : « Quelqu'un lui demanda un jour l'explication du mouvement des tables. Il n'osa pas répondre qu'il n'en savait rien, et donna l'explication. Mais, de grâce, n'aurait il pas mieux fait d'avouer son ignorance que de la prouver ? » Et voilà aussi W. Crookes, de Rochas, Babinet rayés de la liste des « vairitables savants ». Pour peu que cela continue, le Dr E. Dupouy finira par s'y trouver presque seul.

(1) On sait que le professeur Alfred Richet, père de M. C. Richet était un chirurgien éminent.

tion spirite (retour des défunts au milieu de nous) est si naïvement enfantine et si dépourvue de preuves sérieuses que je me refuse à l'admettre, au moins jusqu'à ce qu'on ait commencé un semblant de démonstration.

Il ne suffit pas qu'une plume tenue par un médium écrive : *Je suis Aristote. Ayez courage. Demain vous aurez une belle expérience*, pour qu'aussitôt je m'écrie: « Voilà Aristote qui nous arrive ! »

Suis-je trop difficile ? Et le Dr Dupouy comprendra-t-il mon hésitation ? il m'importe assez peu. Jai dit ce que je voulais dire et cela me suffit.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments de haute considération.

CHARLES RICHET.



On se souvient de la publication que M. B.-M. GODSAL a faite dernièrement dans le *Light* et que nous avons traduite et publiée dans notre fascicule d'août dernier. Le ton mesuré, équilibré de l'article, absolument favorable à l'authenticité des phénomènes auxquels M. Godsal a assisté dans la famille Corralès, à Costa-Rica, est sans doute encore présent à l'esprit de nos lecteurs. Or, voici comment en parle M. Reichel dans les *Psychische Studien* :

M. Godsal relate qu'il a assisté à un phénomène de matérialisation, ainsi qu'à une lévitation ; qu'il a obtenu également quelques communications écrites en diverses langues, ainsi que des dessins d'esprits ; mais qui ne se répétèrent pas, aussitôt qu'un contrôle fut imposé. Il reconnaît et admet, comme moi (1), les voix indépendantes, et estime qu'Ofélia possède quelques facultés médiummiques.

Voilà, n'est-ce pas ? un résumé absolument loyal et fidèle de l'article de M. Godsal ! Pourtant, il paraît que les directeurs des *Psychische Studien* et de l'*Uebersinnliche Welt* trouvent que la bonne foi est du côté de M. Willy Reichel, et que ma conduite dans cette affaire « ne témoigne point en faveur de mon amour pour la vérité » ! Quand je parle de ces deux revues, je veux parler exclusivement de leurs directeurs, puisque trois parmi leurs principaux rédacteurs m'ont écrit pour me dire que j'avais absolument raison.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire de la part de M. Maier, directeur des *Psychische Studien*, est ceci :

M. Willy Reichel lui écrit, au sujet des quatre fausses photographies spirites de Costa-Rica :

Chaque expérimentateur pratique et prudent devait pourtant s'apercevoir à première vue que les figures paraissant dans les photographies n'avaient pas l'aspect d'esprits ; mais Vesme domine dans le monde occultique et emploie surtout son talent littéraire à épiloguer sur des déclarations contradictoires (!?)

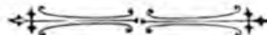
Or, les *Psychische Studien* mêmes avaient reproduit ces photographies, dont tout expérimentateur prudent pouvait si facilement déceler la fausseté : seulement, alors que nous déclarions ne reproduire le récit de M. Corralès que *sous toute réserve, sans nous rendre garants de la réalité de ces faits, manquant d'une sanction scientifique*, etc., etc., la revue de Leipzig se dispensait de le faire. Naturellement, la sortie de M. Willy Reichel mettait M. Maier dans l'embarras. Voici la plaisante manière dont il croit se tirer d'affaire :

Le soussigné, malgré ses efforts remontant à plusieurs années, n'avait pu obtenir l'occasion d'être édifié par des preuves sur des médiums à matérialisation ou leurs guides ; par suite de ce manque de documentations relatives à des apparitions fantomales, il se laissa malheureusement enduire en erreur, en acceptant de confiance les images reproduites par de Vesme, étant donnée sa réputation, qui faisait publiquement autorité.

MAIER.

C'est extraordinaire ! La confiance de M. Maier ne me fait donc défaut que lorsque je fais des réserves au sujet des phénomènes douteux : sur ce point, il refuse de me suivre.

C. de Vesme.



(1) En réalité, M. W. Reichel avait écrit : « Ofélia est totalement dépourvue de facultés spéciales, autant que mes observations personnelles m'ont permis de le constater ». Il reconnaissait bien, un peu plus loin, qu'un groupe d'esprits chantaient à tue-tête, par la médiumnité d'Ofélia ; mais il estimait que c'était là des vétilles insignifiantes ! — C. V.

JULIEN OCHOROWICZ

Radiographies des Mains

(Monographie expérimentale)

(Suite ; Voir le numéro d'Octobre)

III

« LES MAINS DES ESPRITS »

10) *Radiographie d'une main de « l'esprit » plus grande que celle du médium.*

Il s'agit d'abord de Woytek.

L'histoire est compliquée, mais il faut que je la raconte car elle est instructive.

C'était dans le temps où je n'étais pas encore maître des phénomènes et où la Petite Stasia régnait en souveraine, produisant une quantité de manifestations incohérentes et ne voulant pas comprendre qu'un fait extraordinaire mal contrôlé, ne valait rien.

Après le phénomène du portrait, je cherchais, comme on sait, à vérifier la chose « par morceaux » et entre autres, j'avais demandé à la Petite de me donner une photographie de sa main. Pendant quelque temps elle s'excusa du peu de forces dont elle disposait, ce qui était vrai, car nous étions après les séances de Paris et de Genève, qui déterminèrent plusieurs hémoptysies avec épuisement général.

Enfin, le 16 mai 1909, je risque une première séance à Wisla, et après deux essais médiocres avec les plaques et après quelques éclairs inutiles, produits inopinément par la Petite, cette dernière me dit :

— Donne-moi une plaque !

— Grande ou petite?

— Comme tu voudras.

Je prends une plaque Guilleminot 13×18 et je la lui donne, c'est-à-dire que je la laisse pour elle sur la table ; j'éteins la lampe rouge — car si l'expérience durait plus d'un quart d'heure, cette lumière aurait été capable de la voiler — je prends la somnambule par la main et nous nous asseyons sur le divan à 1 m. 50 de la table. Elle bavarde et chante continuellement, pour montrer que c'est la Petite toute seule qui fait l'expérience et qu'elle n'y est pour rien.

Au bout de 2 minutes et 3/4 environ (je comptais les secondes), sa voix devient faible et elle se sent mal : elle ressent une douleur aux tempes, tremble, etc. ; mais cela passe vite, et, comme la Petite lui annonce déjà la fin de l'expérience, je me lève, et encore dans l'obscurité, je plonge la plaque dans le bain révélateur. La somnambule sort, en attendant, avec la lampe rouge pour la rallumer et lorsqu'elle revient, je constate l'apparition de trois raies noires, de trois doigts probablement ; mais sans les examiner de près, je mets le cliché dans l'hyposulfite, et je questionne la Petite.

Elle raconte qu'elle avait d'abord essayé d'imprimer ses deux mains à la fois, mais sentant que cela n'allait pas, elle avait appliqué une seule main, *la gauche*, et produit une lumière, en frottant cette main avec l'autre.

— C'est bien, dis-je, mais pourquoi tes doigts semblent-ils si longs sur le négatif?

— Je n'en sais rien.

Nous passons dans mon cabinet éclairé. A peine assis en face du médium, je vois et j'entends que mon bureau (très lourd, car il contient 7 tiroirs remplis de papiers) se soulève latéralement et retombe avec fracas.

— La Petite est-elle ici?

— Mais oui, répond la somnambule, c'est elle qui fait ce tapage. (Quoique la somnambule n'y fût pour rien directement, elle ressentit le lendemain une fatigue excessive aux mollets.)

Un moment après, j'entends dans ma chambre à coucher, adjacente au cabinet, un singulier bourdonnement.

— C'est toujours toi, Petite Stasia?

Le bourdonnement se renouvelle pour dire : « oui ».

— Répète ce son quatre fois !... Et maintenant trois fois !... etc.

Quoique j'eusse l'intention de gronder la Petite, pour ses exploits inutiles, j'étais content du dernier phénomène, parce que dans mon plan de vérification par morceaux, c'était encore une preuve qu'elle était capable de produire un mouvement mécanique (oscillations du couvercle d'une lampe à acétylène attachée au plafond) dans une chambre voisine, comme au moment de son portrait.

Le lendemain, j'examine le cliché obtenu et je vois que c'est une main, non seulement incompatible avec la taille supposée de la Petite, mais une main sensiblement plus grande que celle du médium. Et puis, ce n'est pas une main gauche, c'est une main

droite. A la séance suivante, je questionne la Petite au sujet de ce *quiproquo*.

Comme elle ne manque jamais d'aplomb, voici ses réponses :

— C'est la main de Woytek, et non la mienne, car au dernier moment, voyant que j'étais fatiguée, je le priai de mettre sa patte sur le cliché.

— Et pourquoi as-tu prétendu que c'est une main gauche?

— C'est parce que la main gauche de Woytek (charcutier de son vivant), est estropiée, il lui manque un doigt, alors il a préféré mettre la droite. (Elle disait d'abord que c'était bien une main gauche, mais que par mégarde, j'avais mis la plaque du côté verre — ce qui n'était pas vrai).

— D'où provenait la lumière?

— J'avais frotté la main de Woytek avec la mienne.

— Mais Woytek n'était pas présent à la séance !

— Il arriva au dernier moment.

— Et tu ne m'as rien dit?

— Je n'ai pas eu le temps...

C'était encore faux, car elle avait eu assez de temps pour s'amuser avec mon bureau et ma lampe.

En somme, un tas de subterfuges.

Voici, comment je m'explique ces fourberies médiumniques :

La Petite Stasia n'est pas un être à part, mais une émanation du médium et une transformation de son double. Psychiquement, c'est une cristallisation de son Inconscient, d'une partie de son Inconscient. Son existence n'est qu'éphémère et par conséquent sans suite logique. Elle n'existe comme personnalité stable que dans l'imagination du médium, qui subit en cela l'influence du mécanisme de nos habitudes courantes. Physiquement, c'est le corps astral, capable de s'extérioriser et de se rendre visible au médium endormi, plus facilement qu'au médium éveillé et encore plus facilement qu'à d'autres personnes. Néanmoins, il peut se manifester extérieurement et se matérialiser d'une façon suffisante, pour influencer une plaque photographique.

Le double garde normalement la forme et les dimensions du corps qui lui appartient, puisque c'est probablement lui qui conditionne cette forme et la maintient. Mais séparé du corps par un dédoublement passager, il devient plus libre physiquement et en même temps il subit davantage l'influence de l'idéoplastie. Si cette influence n'est pas dirigée particulièrement dans le sens d'une diminution des formes, il y a plutôt tendance à les grossir (ce qui cause peut-être l'accroissement de jeunes organismes). Nous avons vu que toutes les mains du double impersonnel étaient plus grandes. Et il en est de même dans la plupart des séances spirites où se manifestent les attouchements. On sent plus souvent le contact d'une grosse main que d'une main normale — et s la suggestion ambiante est en faveur d'une main d'enfant, on sent plus souvent des attouchements légers, partiels et délicats, qui *imitent* une petite main, et rarement une main certainement petite.

« Woytek » n'est qu'un autre nom, attaché à la même chose La Petite disait d'abord que c'était elle qui soulevait mon bureau ; puis, lorsqu'il fallait justifier la grandeur de la main radiographiée, elle disait que c'était Woytek qui soulevait le bureau, etc.

Entre elle et Woytek, il y a un certain antagonisme, en partie logique, en partie artificiellement suggéré. Lorsque, dans l'écriture automatique, apparurent des grossièretés, la Petite Stasia grondée, répondit : « C'est lui, ce n'est pas moi ! »

Lorsqu'on demandait à Woytek un phénomène pour lequel le médium n'était pas disposé momentanément, Woytek disait : cela n'est pas de mon ressort, il faut pour cela la Petite, et elle est absente en ce moment. Et ainsi de suite.

Enfin, lorsque la foi en la Petite Stasia s'effaça peu à peu dans l'entendement du médium, la Petite fut tuée par l'autosuggestion — et Woytek disparut en même temps. Depuis un an, ni l'un ni l'autre ne se manifestent plus — et cependant la plupart des phénomènes qu'ils étaient sensés produire d'une façon spécifique, persistent, ou du moins reviennent. Woytek n'existe plus, mais sa main produit encore des radiographies... Car c'est bien la même main qui s'imprime alors — la main du double, aujourd'hui impersonnel.

Il faut que nous l'examinions de près, parce que. nonobstant toutes ces considérations psychologiques, elle garde sa valeur comme phénomène.

IV

LA MAIN DE WOYTEK

La voilà reproduite par la figure 16. C'est bien une main droite (qui paraît gauche en reproduction), une main plus grande que la mienne.

La lumière qui l'éclaire, provient (comme dans les figures 8 et 15) du pouce et de l'espace entre le pouce et l'index. Le doigt qui la donne principalement, reste invisible, et l'on peut dire que c'est une loi générale, que, plus un organe fluidique est matérialisé, moins il est capable de produire la lumière. Lumière ou matière, telle paraît être l'alternative énergétique du médiumnisme.

Une luminosité plus faible provient du bord opposé de la main et des coins entre les doigts, comme dans la plupart des radiographies.

Au bas du petit doigt, une proéminence noire a pu donner à la petite Stasia (qui a une vue

incertaine et a été incapable de reconnaître son propre portrait, qui n'avait pas été vu par la somnambule) l'impression du pouce, c'est-à-dire d'une main gauche. Convaincue ensuite, par l'intermédiaire de l'intelligence consciente du médium, que c'est bien une main droite, elle n'a pas su me donner l'explication de cette forme additionnelle. C'est peut-être l'ombre de la manche (sinon une ombre accidentelle), car la somnambule avait vu Woytek en habit de cérémonie ; et lorsqu'il est venu me faire sa permière visite, il portait des gants blancs... (Il ne faut pas oublier, qu'avec les phénomènes analysés, nous nous trouvons sur la limite de la réalité et de l'illusion, et que par conséquent les « hallucinations véridiques » de somnambule doivent être prises en sérieuse considération.)



Fig. 16. — La main de « Woytek »
Les dimensions de cette figure sont exactement celles du cliché photographique.

Le bout du troisième doigt s'incline à gauche. Interrogée au sujet de cette anomalie apparente, la Petite trouva tout de suite une explication de ce fait dans son imagination complémentaire : « Woytek a eu un accident, en exerçant son métier de charcutier. » Notre explication sera simple : cette courbure existe dans la plupart des mains à l'état rudimentaire, elle est plus prononcée chez le médium, et son corps astral, en formant une main plus grande a nécessairement accentué cette particularité.

Dans le coin entre le quatrième et le petit doigt on voit un petit nuage de la même nébuleuse claire, qui, condensée surtout aux environs du pouce, s'élève parallèlement à l'index. Elle est aussi assez bien visible dans le coin entre l'index et le médius, où la matérialisation est plus faible et où l'interstice entre les doigts est trop grand.

Traces d'une luminosité semblable des deux côtés du petit doigt, dont la largeur est anormale.

Tels sont les traits caractéristiques de cette main remarquable, qui devra servir de point de repère pour les recherches ultérieures.

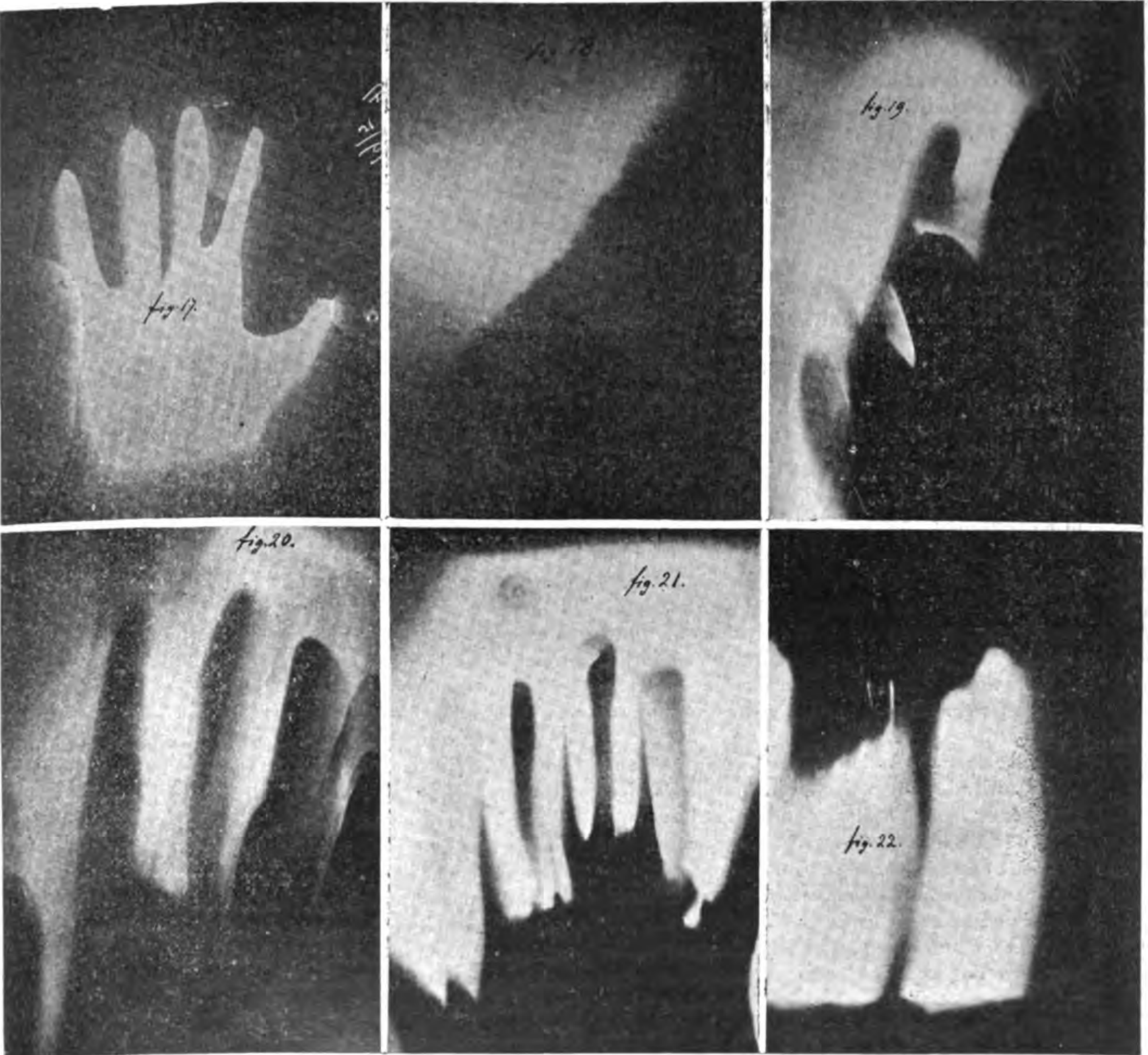
V

LA MAIN DE LA PETITE STASIA

11) *Radiographie d'une main de l'esprit, plus petite que celle du médium.*

Après avoir reconnu, que c'était la main de plaque, en disant que nous pouvions rester près de la table et de la lumière rouge, et que c'est elle qui aurait été se replacer sur le divan, pour y faire son essai dans l'ombre.

Je sors une plaque 13×18 et je la mets sur le divan. Au bout de deux minutes, après que



Les dimensions de ces gravures correspondent à un quart des photographies dont elles ont été tirées.

Woytek et non la sienne, la Petite se sentit en devoir de me fournir une autre radiographie, plus conforme aux idées que nous avions d'elle et à ses propres paroles.

Le 19 mai 1909, après deux autres expériences, peu intéressantes, la Petite me demande une la Petite a annoncé à la somnambule la fin de son expérience, je reprends la plaque et j'essaie de la développer.

Rien n'apparaît. Au bout de vingt minutes, encore rien.

Ce n'est qu'après une demi-heure au moins,

que commencèrent à se montrer les formes d'une main noire sur le négatif, c'est-à-dire lumineuse et d'une apparence bizarre (fig. 17.)

C'était notre dernière expérience de la soirée, non pas à cause de la fatigue excessive du médium, car les apparences parlaient plutôt en faveur d'une fatigue moindre, mais à la suite d'une discussion que j'avais eue avec la somnambule. Elle se réveilla assez facilement, mais tremblait de froid, son pouls marquait 92 pulsations et la température, mesurée sous l'aisselle gauche, s'élevait à 39,6.

Voici les traits caractéristiques de l'image si tardivement obtenue :

1º Il est incontestable que la première impression produite par cette radiographie est aussi peu favorable que celle du portrait de la Petite. Elle ressemble plutôt à un découpage, qu'à une main et en outre ce découpage est très maladroit, je dirais même trop maladroit. La main est plate (1) les doigts sans proportions, etc. Néanmoins, il est difficile de concevoir par quel moyen cette radiographie aurait pu être exécutée frauduleusement.

2º La main est petite, mais pas assez, pour un esprit dont la taille, suivant les impressions de la somnambule, ne devait pas dépasser 55 centimètres ;

3º Elle est lumineuse sur un fond sombre, et à côté d'elle on voit une sorte de nuage aux bords clairs et plusieurs vésicules également lumineuses. Elles apparaissent surtout aux endroits où la main semble moins bien formée — et *partout où les deux images se couvrent, la luminosité augmente.*

4º Sur la paume de la main on remarque une multitude de petites raies parallèles, plus sombres en bas, plus claires en haut et qui disparaissent dans les doigts. La Petite prétendit que c'étaient des courants d'une matière subtile, provenant du médium et nécessaires pour la formation d'une main ;

5º Les deux doigts, qui sur d'autres radiographies ont souvent servi comme source de lumière, le pouce et l'index, sont les moins bien matérialisés. Le pouce est trop court et difforme, l'index trop mince, quoique d'une longueur normale. L'interstice entre l'index et le médius, trop grand dans la main de Woytek, est trop petit dans la main de la Stasia. Les bouts des doigts présentent des pointes plus claires et en partie irrégulières. Ils répondent cependant à la forme pointue des ongles du médium.

6º La forme générale de la main ne rappelle pas celle du médium, surtout à cause du petit doigt, dont la longueur relative dépasse sensiblement celle du petit doigt de M[lle] Tomczyck. Enfin la main entière est coupée en bas et disparaît assez rapidement.

Et c'est tout. Certes, ce n'est pas assez pour comprendre l'origine et la nature de cette bizarre création. Est-ce une empreinte artificielle ? Est-ce la main lumineuse du double, diminuée pour les besoins de la cause ? Est-ce une photographie de la pensée ?...

Les indices manquent, pour se décider dans une de ces directions.

Aussi, suspendons notre jugement et continuons notre étude.

VI

EXPÉRIENCES COMPLÉMENTAIRES

Le 6 septembre 1911. Pour préciser les transformations que peut subir la main du double, je consacre de nouveau toute la séance d'aujourd'hui aux mains fluidiques.

J'ouvre une nouvelle boîte de plaques « Elka » de Vienne, et j'en soumets sept, l'une après l'autre, à l'action du médium. Sa disposition n'est pas très bonne, et sur ces sept plaques, deux n'ont presque rien donné. Sauf une seule expérience, où la plaque se trouvait à 3 mètres du médium, dans toutes les autres elle était placée sur ses genoux et sa main (toujours la gauche), agissait au-dessus de la plaque à 30 centimètres de distance.

Tous les négatifs obtenus ont demandé un temps très long pour se laisser développer (15 à 35 minutes) et ils sont restés environ une heure dans l'hyposulfite, sans gagner une transparence normale, quoique leur blancheur disparût normalement. Sur toutes les plaques il y a trace de couleurs avec une teinte brune-verte, un peu rose en transparence. Par ci, par là, apparaît la métallisation, avec une teinte bleue ou seulement argentée.

Quant aux influences morales, le médium savait que je désirais surtout obtenir une petite main et il le désirait aussi, tout en ayant peu de confiance dans la possibilité d'un pareil phénomène *sans la Petite*. Je n'insistais pas d'ailleurs, et je lui dis que je serais satisfait de n'importe quelle main fluidique.

(Il faut se garder de faire des suggestions pré-

(1) Par rapport à la platitude de nombreuses images médiumniques, je dois noter, que dernièrement j'ai eu l'occasion d'observer un médium masculin, M. R., qui, de temps en temps voit son double en face de soi-même. Il le voit très distinctement, lorsqu'il se rapproche de lui, et il paraît qu'il lui ressemble en tous points, sauf que sa figure est plate.

ises, qui gâtent souvent les meilleurs médiums).

Comme les expériences ont été faites coup sur coup, leur suite peut, jusqu'à une certaine mesure, donner l'idée du développement des phénomènes.

La première expérience ne donne qu'une luminosité latérale (fig. 18), triangulaire, de 3 degrés, plus claire au centre et frangée aux bords.

Ces franges semblent provenir des raies parallèles, analogues à celles de la main de la Petite, et, en admettant son ancienne explication, ce seraient les traces des courants d'une matière subtile, provenant du médium et destinées à former une main matérialisée. L'emplacement latéral de la nébuleuse correspond en ligne verticale à la position du pouce et de l'index. La partie de la plaque non influencée visiblement, présente des traces de raies analogues, mais tourbillonnées, légèrement colorées et trop faibles pour être copiées.

Ne connaissant pas encore le résultat médiocre de cette expérience, et croyant pouvoir agir à une distance plus grande (car la douleur ressentie par elle était assez forte) la somnambule me prie de lui permettre un essai à 3 mètres. Je la laisse faire, tout en disant, que c'est trop tôt et qu'il n'y aura rien. Elle voit un bras fluidique se détacher du sien, en se dirigeant vers la plaque, appuyée contre le mur ; elle ne voit pas si cette main arrive jusque-là, et comme la douleur est encore plus forte, j'interromps l'expérience.

Nous ne trouvons rien au développement ; seulement la plaque ne devient pas tout à fait transparente (comme les autres).

Le lendemain je constate cependant les signes d'une action indubitable. On y distingue d'abord une ombre très pâle mais nette de trois doigts, qui sont gros mais plus courts que les doigts du médium ; et puis sur toute la plaque (indépendemment d'une teinte opaque brune-bleue) on remarque *les tourbillons de raies* excessivement fines, parallèles mais courbées, qui donnent l'impression d'un arrêt brusque sur place des courants droits, visibles sur diverses plaques précédentes et surtout sur la main de la Petite.

La troisième expérience (sur les genoux du médium, comme les autres) donna un résultat compliqué. La somnambule a vu « comme deux mains fluidiques croisées », malgré qu'elle n'agit qu'avec une seule main. Ce cliché est argenté et vert du côté qui n'a pas été noirci (nous avons déjà remarqué cet autre antagonisme : lumière ou couleurs). Cette fois (fig. 19) les doigts sont facilement reconnaissables, seulement leur disposition est embrouillée. Voici l'hypothèse explicative qui me paraît la plus vraisemblable :

Sur le fond d'une nébuleuse très claire (qui occupe le même côté de la plaque que dans notre première expérience) apparaît une main gauche (droite en reproduction), dont deux doigts seulement sont bien visibles : l'index et le médius ; le quatrième et le cinquième restent dans l'ombre. Quant au pouce, il est luisant et à peine distinct. C'est lui qui principalement produit la lumière, ou du moins qui se trouve en rapport direct avec la luminosité du fond. *Cette main est un peu plus petite que celle du médium.*

Au-dessus de cette main gauche on devine une seconde (droite), *encore plus petite*, ou du moins plus courte, un peu croisée avec l'autre et dont le petit doigt se place à côté du pouce transparent de la première. Les autres doigts sont tout à fait raccourcis et difformes. On dirait que le double cherchait à diminuer ces mains, *en les raccourcissant.*

C'est l'inverse que l'on observe dans la quatrième expérience (fig. 20). On dirait que, par réaction ou volontairement, les doigts se sont allongés, *en s'amincissant*, et qu'ensuite le double tâchait de les raccourcir. La position est très nette cette fois. C'est une main gauche tout entière ; seulement, sur le fond clair on distingue plusieurs autres empreintes pâles, de la même main, encore plus longues. Et en examinant le pouce, on distingue 4 ou même 5 degrés de raccourcissement, en passant de la main pâle à la principale noire. Cela produit l'impression comme si ce doigt se matérialisait graduellement, en se raccourcissant à cinq reprises. En tout cas il y a une exposition multiple pour le pouce, et double, sinon triple, pour les autres doigts.

A remarquer encore sur le fond de la luminosité trois grandes vésicules plus lumineuses, analogues à celles de la main de la Petite, et un intervalle large entre l'index et le médius, comme dans la main de Woytek.

La cinquième plaque présente seulement une faible coloration vert-jaune et cinq traces des bouts des cinq doigts, à peine perceptibles. Au moment de cette expérience la somnambule a vu « une main très grande avec des doigts très courts ».

Le sixième cliché est de nouveau fort étrange. (fig. 21). On y distingue un mélange de deux impressions transparentes, *qui deviennent opaques aux endroits où elles se superposent.* Sauf l'index, qui, dans sa forme pâle est long, tous les autres doigts sont un peu plus petits que sur une radiographie normale de la main du médium. Sur le quatrième on voit *le profil de la bague, portée par ce dernier*, dont l'impression ne peut s'expliquer par aucune action normale de la lumière. C'est donc

bien le double de la main, qui emporta avec lui le double de la bague... (1)

Enfin, au-dessus du bout du médius, long et pâle, on remarque une chose bizarre, comme un œil. C'est un cercle, qui renferme quatre autres cercles concentriques, alternativement clairs et sombres, dont je n'ai pas pu découvrir la signification. Je suppose, en me basant sur certaines expériences ultérieures, que c'est un reflet de l'imagination inconsciente du médium.

Le bord supérieur de la plaque est marqué d'une bande noire. C'est l'ombre du châle avec lequel le médium, ayant froid aux jambes, avait couvert ses genoux et le bord de la plaque, par mégarde.

En entendant les résultats du développement, et voyant que c'est toujours une main plus ou moins grande qui apparaît, la somnambule dit tristement :

— Et pourtant, je désirais tellement que ce fût une main petite et lumineuse !... Essayons encore ! — Tu ne te fâches pas de ce que cela n'ait pas réussi ?

— Mais non ! Il y a des choses intéressantes dans nos plaques et il y a une tendance visible à former une main plus petite. Il faut être patient. Mais, si tu n'es pas très fatiguée, nous pouvons faire encore une expérience. N'as-tu pas mal à la tête ?

— Non, c'est passé, essayons !

Et dans cette septième expérience (fig. 22) apparut enfin quelque chose qui ressemblait à *deux petites mains lumineuses*, rudimentaires, l'une plus petite que l'autre.

Sur l'image de la plus grande on distingue assez bien les bouts de trois doigts, et en tirant l'épreuve très fortement, même leurs lignes de séparation. Sur la plus petite, quatre ou cinq, mais sans proportions naturelles. Deux de ces doigts présentent une sorte d'effluves minces, un peu moins lumineux que les mains, car ils disparaissent en copiant plus fort. En revanche, dans ce dernier cas apparaît une ligne de séparation entre la main plus petite et le bord d'une troisième luminosité plus longue, à gauche.

Ces mains sont coupées en bas encore plus rapidement que celle de la Petite.

Et je suis absolument sûr de l'authenticité de toutes ces impressions. Si ce ne sont pas les mains du double, diminuées, pour la circonstance, par autosuggestion, ce sont des phénomènes de l'idéoplastie photographique.

Serai-je assez heureux pour trouver encore quelques passages plus précis de la grande main de Woytek à la petite main de la Stasia, en se servant du double impersonnel et de l'idéoplastie ? Et surtout, pourrai-je obtenir une main tout à fait formée et pas plus grande que celle de la Stasia ?...

Après avoir écrit ces mots je décide de consacrer encore quelques séances entières à cet important problème.

VII

LES PHÉNOMÈNES SE PRÉPARENT

Le 7 septembre. Le médium est énervé et je l'endors pour sa santé. Une fois en somnambulisme elle s'intéresse plus aux phénomènes astronomiques qu'aux épreuves d'hier, que je lui montre. Elle court aux fenêtres et au balcon pour contempler une superbe pleine lune et me demande des explications au sujet de la lune, des étoiles, du soleil, qu'elle écoute sans se rassasier. Je lui raconte les mystères des éclipses, des nébuleuses, des comètes, en lui montrant les gravures dans les livres de Flammarion, de Svante Arrhenius et du professeur Ernst de Lemberg. Mais elle voudrait voir directement toutes ces merveilles du ciel, elle donnerait sa vie pour pouvoir y aller et vérifier tout ce que je lui raconte. En attendant elle prend ma lunette *et reste plus d'un quart d'heure à contempler la lune* — sans dire un mot, ce qui lui arrive rarement, car elle est bavarde.

Puis, elle me prie de jouer avec elle une partie à la roulette, en souvenir de nos expériences d'il y a trois ans.

Cet amusement dura environ dix minutes et pendant ce temps aucun de mes numéros ne sortit, tandis que son numéro favori, le 33, sort trois fois sur commande. Dans plusieurs autres cas la bille tombe à côté du 33.

Le 8 septembre. Elle a bien dormi et rêva d'un enfant, *dont elle examina la petite main*, en faisant cette réflexion en songe, que si l'enfant mettait sa main sur la plaque, cette main apparaîtrait noire, tandis que la main de la petite Stasia était lumineuse ; cela prouve qu'elle n'est pas une enfant mais bien un esprit.

— Je voudrais tant, ajouta-t-elle, que nous obtenions une petite main !...

Cette circonstance me décide à faire une séance

(1) Le professeur Richet me raconte qu'une fois, étant touché par une main fluidique à travers le rideau, il exprima le désir que cette main fût ornée d'un bracelet — et quelques minutes après, il put constater au toucher qu'elle avait au poignet quelque chose comme un bracelet.

ce soir, surtout que la force du médium se trouve augmentée (100 et 95, au lieu de 95 et 80) et malgré que d'habitude je laisse entre les séances des intervalles plus longs.

En somnambulisme, M[lle] Stanisława manifeste le même désir, quoiqu'au premier moment, elle ne se rappelât pas que nous devions faire une séance. (Elle a toujours besoin d'un certain temps et de mon aide, pour se rappeler les circonstances de son état normal.)

Je prends d'abord une boîte de plaques plus petites (9 × 12 de Guilleminot) pour essayer la disposition, et la somnambule tient sa main à environ un demi-mètre au-dessus des plaques, auparavant marquées et posées l'une après l'autre sur ses genoux.

Je diminue un peu la lumière de ma lampe rouge, mais pas beaucoup, pour voir ce qui se passe. Cette lampe possède deux verres : un jaune-orange et un autre rouge sombre et il n'y avait pas de danger que sa lumière pût voiler les plaques.

Nous commençons. La somnambule s'impatiente : elle voudrait le plus tôt possible voir la petite main, si longtemps désirée !

Cependant, le premier essai ne donne rien d'intéressant. Le médium n'a rien vu, ni moi non plus. La plaque est un peu noircie et un peu colorée. Sur l'émulsion on voit plusieurs tourbillons, des lignes moins courbes cette fois, et, avec un peu de bonne volonté, on arrive à démêler les traces pâles de trois doigts, dont un est frangé, l'autre plié, et le troisième présente des raies, comme sur la main de la Petite. Si ce sont réellement des doigts, ils sont plus petits que ceux du médium.

Le deuxième et le troisième essai donnent des empreintes encore plus faibles, dans le même genre, tout en présentant cette particularité, que les négatifs restent plus d'une demi-heure dans le bain fixateur, sans devenir tout à fait transparent.

Mais voici ce qui se passa pendant ces expériences :

Au moment de la deuxième, la somnambule s'écria subitement, toute joyeuse :

— Je vois une petite main, une vraie main d'enfant ! Ne la vois-tu pas ?

— Non.

Je m'assois par terre, dans l'espoir d'apercevoir quelque chose, en fixant la tache blanche de sa chemisette, c'est-à-dire l'espace entre la plaque sur le genoux et la main gauche en l'air..... Rien.

— Mets-toi plutôt derrière moi et contre la lumière !

Je me place à côté d'elle, en me penchant en arrière, tout près de sa tête.

De ma main gauche je soutiens son coude gauche en l'air ; et avec ma main droite je prends la sienne droite, qu'elle me tend derrière son dos — et je fixe la lumière rouge de la lampe, par dessus l'épaule de la somnambule.

— L'ombre descend, dit-elle. Et réellement je vois tout à coup la flamme rouge obstruée pour un instant. C'est quelque chose d'opaque, qui se trouve subitement entre mes yeux et la lampe.

— Elle remonte !

Même sensation passagère, mais nette.

Pendant la troisième expérience, le phénomène se répéta encore trois fois de suite avec une précision croissante et une durée plus longue.

Cette fois j'eus l'impression comme d'une petite main tout à fait opaque, faisant obstacle à la lumière rouge, qui est complètement invisible pendant deux ou trois secondes.

J'avais oublié de dire que, pendant la deuxième expérience, après avoir répondu à la somnambule que je ne voyais rien, je levai les yeux sur son bras, et alors il me sembla que ce bras, ou du moins la main et l'avant-bras jusqu'au coude, étaient entourés d'une bordure phosphorescente. Cette sensation se répéta encore une fois, au moment où la somnambule voyait l'ombre se détacher de sa main. Je n'ai pas vu l'ombre, mais j'ai cru voir la phosphorescence.

Je me rappelle maintenant, en écrivant ces lignes, qu'une bordure lumineuse de ce genre fut déjà saisie par l'appareil photographique dans une de nos anciennes lévitations (1).

Comme je viens de le dire, les plaques n'ont pas reproduit cette main. C'est probablement la lumière qui fit défaut, car la petite main semblait bien matérialisée.

Affligée par cette déception, la somnambule ne veut pas se reposer et me prie de continuer.

Je lui mets donc sur les genoux une quatrième plaque 9 × 12 Guilleminot, dans les mêmes conditions ; et cette fois la somnambule aperçoit très clairement une petite main se poser sur la plaque.

Au développement d'abord rien, pendant environ un quart d'heure ; puis, assez vivement, à la grande joie de ma somnambule, apparaît *une petite main, tout à fait bien formée.*

(La fin au prochain numéro.)

(1) Lévitation d'une balle en celluloïde devant une glace. V. les *Annales* du mois d'octobre 1909.

ERNEST BOZZANO

TÉLÉPATHIE & PSYCHOMÉTRIE

en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper

(Suite. — Voir le numéro d'Octobre)

Je me suis longuement arrêté à discuter la première d'entre les modalités télépathiques énumérées, car, dans notre cas, celle-ci représente l'objection théoriquement la plus importante, étant la seule fondée sur des faits réels, dont l'existence et influence se trouvent être expérimentalement constatable en d'autres formes de médiumnité congénères ; en outre, parce que seule entre toutes, elle se prête à être aussi réfutée sur la base du critère de preuve proposé ; car, si les autres s'y prêtent moins, c'est à cause de leur nature hypothétique et à tel point insaisisssable, qu'on ne peut pratiquement les réfuter. Cependant, cette constatation n'implique pas la non-existence d'inductions et de déductions fondées sur des circonstances de faits capables de faire pencher la balance des probabilités en faveur de l'hypothèse spirite aussi au sujet des modalités télépathiques en question.

J'exposerai d'abord la considération suivante, qui paraît une dérivation nécessaire des autres rapportées ; c'est que s'il était prouvé que l'on doit exclure des facteurs constituant la médiumnité de Mme Piper la faculté télépathique dans sa plus simple modalité d'extrinsécation, celle de la transmission de pensée consciente des assistants, on devrait en exclure en ce cas, et à plus forte raison, les modalités les plus complexes, et ceci à cause de l'axiome que « le plus ne peut être contenu dans le moins ».

J'ajouterai que pour ce qui concerne la seconde de ces modalités, dans laquelle on envisage la possibilité d'expliquer une partie de la phénoménologie en question avec l'hypothèse de la lecture de pensées *subconscientes des assistants*, les considérations exposées sont d'une certaine façon valides encore, si l'on considère que si, avec Mme Piper, on rencontre systématiquement le fait que les épisodes pensés ne sont pas transmis, on rencontre aussi systématiquement l'autre fait de noms ou incidents qui existent indubitablement au fond des subconsciences des assistants, ou sur le seuil de leurs consciences (télépathie *à côté*), et que le médium ne parvient pas à découvrir et à rendre ; alors qu'en même temps, et pour la plus grande confusion de l'hypothèse télépathique, il en communiquera quelques-uns certainement ignorés par les expérimentateurs.

Ceci posé, je reconnais que la force de l'argumentation est, en cette circonstance, beaucoup plus faible que dans l'autre, où la transmission télépathique de la pensée *consciente* étant en cause, il était possible d'en démontrer la fausseté en recourant à des preuves expérimentales, tandis qu'ici, s'agissant de lecture de pensée *subconsciente*, les preuves de cette nature manquent forcément, et il faut se borner à de simples inductions.

Afin de préciser les termes de la discussion, je citerai un exemple, que je tire de la dernière relation du PROFESSEUR HYSLOP (*American Proceedings*, vol. IV, p. 542).

Au cours d'une séance où la personnalité communiquante était la femme défunte du professeur Hyslop, les mots suivants furent dictés :

— Te rappelles-tu la vieille photographie où je suis habillée à la mode ancienne, avec une large collerette blanche ?.

— Je ne m'en souviens pas bien en ce moment.

— Rappelle-toi le petit cadre, rappelle-toi le fermoir.

— Il me semble me rappeler, mais il faut que je fasse des recherches pour m'en assurer.

— Je serais heureuse que tu le fisses...

Le Professeur Hyslop écrit :

Dans mon voyage de retour, je visitai l'ancienne demeure à Philadelphie, et retrouvai une de ses photographies qui remontait à l'année 1877, époque où elle comptait 17 ans, qui répond exactement à la description donnée, sauf qu'elle n'était pas encadrée, et que le fermoir auquel on fait allusion était au contraire une épingle double. Il faut cependant remarquer que ma femme eut pour usage constant d'appeler fermoirs les épingles doubles. Cette collerette était large outre mesure et n'allait pas du tout à son visage. — La circonstance la plus remarquable de l'incident est que cette photographie était la seule, parmi beaucoup d'autres, qui fût distinguée par cette large collerette. Néanmoins, il est probable que je l'ai vue dans son album particulier chez moi ; cependant, je ne me rappelle absolument pas l'avoir vue.

La dernière déclaration du Professeur Hyslop ferait croire qu'il l'a effectivement vue pour l'oublier ensuite ; cependant à notre point de vue, il est permis de se demander si une telle possibilité suffit à justifier l'hypothèse de la lecture de *pensée subconsciente*, aussi dans le cas où il serait prouvé que Mme Piper, *en trance*, ne parvient pas même à recevoir la pensée consciente des expérimentateurs. Telle est la question à résoudre, et, à mon avis, une fois exclu ce dernier facteur, on devrait logiquement exclure l'autre, de beaucoup plus rare et plus complexe ; d'autant plus si l'on tient compte de la circonstance déjà décrite, c'est-à-dire que conformément à ce qui devrait se réaliser, les personnalités communiquantes *ne réussissent pas à se rappeler des noms et des faits existant au fond des subconsciences des expérimentateurs, ou sur le seuil de leurs consciences* ; ce qui légitime la supposition que la faculté de lire la pensée subconsciente des assistants n'existe pas chez Mme Piper.

Je n'ajoute rien sur ce sujet, car, en traitant de la troisième des modalités télépathiques examinées, je devrai toucher à des arguments qui vaudront aussi pour la seconde.

Comme on le sait, durant les séances des Mme Piper sont très souvent communiqués des incidents véridiques complètement ignorés de tous les expérimentateurs ; et c'est cette merveilleuse caractéristique de la phénoménologie en question que l'on voudrait expliquer en recourant à l'hypothèse *de la lecture de la pensée subconsciente de personnes éloignées, soit connues, soit inconnues du médium.*

Une aussi miraculeuse extension de la télépathie a été stigmatisée par M. Sage de cette apostrophe :

« Combien de fois de son vivant Myers s'était trouvé en face de ce raisonnement, dont on sent toute la fausseté *sans pouvoir le réfuter* ! » Il en est précisément ainsi, la fausseté d'une semblable hypothèse (surtout si l'on y repense en lisant le texte de nombreuses séances) saute très évidemment aux yeux de quiconque n'a pas l'esprit obscurci par des préjugés d'école, mais ceci n'empêche pas que théoriquement parlant, elle se présente comme irréfutable, de même qu'elle apparaît indémontrable.

Cela me rappelle l'anecdote de ce paysan, qui rendit la pareille à celui qui voulait se moquer de lui, en répondant en des termes précis à des demandes auxquelles il était impossible de répondre. — « Dites-moi — lui demanda-t-on — la distance qu'il y a entre la pointe du clocher et le sommet de cette montagne ? » — Et lui de débiter imperturbablement les kilomètres, les mètres et les centimètres. Ce à quoi on répliquait : « Mais comment pouvez-vous le savoir ? » Et lui : « Prouvez-moi que j'ai tort » — et il gagna la partie.

C'est ainsi que se comportent les partisans de l'omniscience télépathique, qui répliquent à leur tour à leurs adversaires par cette même phrase : « Prouvez-moi que j'ai tort ? » — Et personne n'en est là, *pour le moment*; bien que, *dès à présent*, le sens commun suffise à leur donner tort, comme il suffisait à donner tort au paysan.

Et il ne serait même pas permis d'affirmer d'une manière précise qu'il est expérimentalement impossible pour le moment de prouver leur tort ; car il est possible de mettre la main sur des circonstances susceptibles d'amoindrir considérablement l'efficacité d'une objection qui semble invulnérable parce qu'elle est impalpable.

Il serait facile de les déduire même de certains épisodes négatifs dont les oppositeurs se valent pour soutenir leur thèse. Ainsi, par exemple, il est connu que la personnalité médiumnique s'affirmant l'esprit de Myers n'est pas parvenue à révéler le contenu d'un pli cacheté par ce dernier, et laissé dans le but de prouver médiumniquement sa propre identité. Ce qui, au point de vue de l'hypothèse spirite, trouve une facile et plausible explication dans les considérations exposées par le Professeur Hyslop au sujet des troublantes interférences consécutives à l'acte de communiquer. Mais là n'est pas à présent la question. La circonstance à remarquer est celle-ci, qu'à la suite des tentatives poursuivies, les dirigeants de la Société anglaise de recherches psychiques — à laquelle le pli était confié — furent induits à l'ouvrir et à en lire le contenu. Il s'ensuivit que depuis plusieurs années, différentes consciences et subconsciences de personnes vivantes sont pleinement édifiées à ce sujet ; de sorte que si les partisans de l'hypothèse télépathiques avaient raison, depuis longtemps Mme Piper aurait dû débusquer et arracher le secret souhaité à l'une ou l'autre des subconsciences informées ; surtout si l'on considère que les personnes en question se trouvèrent souvent présentes aux séances après l'ouverture du pli. — Au contraire, rien, toujours rien.

On pourra dire la même chose à propos du cas analogue de Mme Blodgett ; avec ceci de remarquable en plus, qu'après l'ouverture du pli et l'insuccès constaté, on continua les séances dans l'espoir d'en obtenir le contenu, fût-ce même tardivement ; en sorte que l'on vit se réitérer les tentatives de la part de la personnalité communicante (ou, si l'on veut, du médium *en trance*), pour révéler la fameuse phrase, qui était désor-

mais connue de Mme Blodgett et du Professeur James : mais rien, toujours rien.

Il est donc démontré que dans les cas exposés, et malgré les circonstances les plus favorables, Mme Piper n'est pas parvenue en de nombreuses années à recevoir télépathiquement la pensée consciente et subconsciente des assistants, et d'autant moins des absents.

Devant des preuves aussi claires, je ne sais vraiment pas quelles autres inductions scientifiques ou argumentations philosophiques on pourra alléguer en faveur de l'hypothèse télépathique *dans le cas spécial de Mrs Piper.*

On voudra bien observer qu'en m'exprimant ainsi, je suis bien loin d'affirmer que l'hypothèse télépathique n'est pas légitimement applicable à d'autres formes de médiumnité ; j'affirme seulement que dans la somme de probabilités auxquelles on a recours pour expliquer une phénoménologie donnée, il faut d'abord tenir grand compte de la présence ou de l'absence de certains facteurs supernormaux, et ceci pour ne pas tomber dans l'erreur de s'en servir pour expliquer des phénomènes même dans le cas où, dans la médiumnité impliquée, il n'existe aucune trace des facteurs indiqués.

Et comme, sur la base des faits, tout concourt à démontrer que, dans la médiumnité de Mme Piper les facteurs télépathiques n'entrent en cause sous aucune forme, de là la nécessité logique de les exclure du nombre des causes efficientes, ou, pour le moins, des causes *normalement telles,* en leur accordant le bénéfice des possibles irruptions accidentelles provoquées par des circonstances d'ambiance et de personnes (états émotifs spéciaux de l'interrogateur.)

Et je ne prétends pas non plus que la validité du « critère de preuve » proposé doive être considérés comme suffisamment démontrée dans le cas de Mrs. Piper : je soutiens seulement qu'il est tel à devoir être pris en considération, de manière à en contrôler plus tard l'efficacité en le soumettant à des recherches expérimentales spéciales.

***

Jusqu'ici, donc, l'entreprise de séparer les cas d'ordre subconscient des autres d'une origine extrinsèque ne semble pas trop ardue ; il reste cependant à considérer l'hypothèse psychométrique qui, sans aucun doute, est légitime relativement à la médiumnité de Mme Piper, pour laquelle le simple contact avec un objet ayant longuement appartenu à une personne donnée, aurait parfois le pouvoir de réveiller en elle une réelle, quoique bornée, vertu révélatrice.

Mais il faut d'abord connaître les opinions des professeurs William James et Théodore Flournoy au sujet de la légitimité et de la latitude métaphysique à accorder à l hypothèse psychométrique pour la mettre en degré de faire face à l'hypothèse spirite.

Voici en quels termes en parle le Professeur William James à l'occasion d'une série de séances où la personnalité communicante était le Dr Hodgson.

Le philosophe Fechner, dans le « Zend-Avesta » et ailleurs, suppose que la vie physique et celle mentale se déroulent en séries parallèles, de sorte que chaque processus remémoratif est coordonné à un processus physique. C'est-à-dire que si chacun de nos actes doit être consciemment remémoré, il doit laisser des traces suffisantes dans l'univers matiéré, et par conséquent, chaque fois que ces régions spaciales données de l'univers, dans lesquelles ces traces furent imprimées, entreraient simultanément en activité, l'acte resurgirait consciemment remémoré. Durant notre existence, des traces semblables seraient principalement imprimées dans le cerveau, mais après la mort, elles existeraient sous la forme des effets immédiats et lointains que toutes nos actions auraient déterminé dans le monde extérieur, car le cosmos serait à un certain degré, même infinitésimal, changé dans sa structure par nos actes extrinséqués dans ce milieu. Or, de même façon que l'air d'une chambre peut simultanément servir de véhicule à de multiples voix communiquant avec de multiples paires d'oreille, ou bien de même façon que l'éther de l'espace peut transmettre simultanément en tous sens de nombreux messages de stations Marconi syntonisées entre elles, ainsi, dans le grand enchaînement de la nature matériée, certaines régions pourraient entrer subitement en activité renouvelée chaque fois que de l'activité initiale se manifesterait dans un trait quelconque de ces mêmes régions, si l'on considère que la même activité systématisée existait déjà en puissance dans ces dernières.

Ceci posé, et comme les corps (y compris naturellement le cerveau) des expérimentateurs qui furent amis du Dr Hodgson, forment une partie intégrante de l'univers matiéré où sont contenues les traces de l'activité du défunt, ils rempliraient les fonctions de stations réceptrices. Le Dr Hodgson lui-même (du moins au commencement de ses recherches) était enclin à croire que les expérimentateurs agissaient « psychométriquement », ou tout au moins que leurs corps émettaient ce qu'en langage médiumnique on nomme une « influence » capable d'attirer l'esprit désiré, de manière à obtenir la communication voulue de l'au-delà. Donc, si les corps des amis du Dr Hodgson mis en rapport avec le médium, avaient la force de réveiller et de remettre

en vibration tout l'ensemble du système de traces physiques laissées en arrière par son activité, nous aurions un complet système Hodgson renouvelé dans le cosmos, et « l'aspect conscient » de ce système de vibrations apparaîtrait comme l'esprit d'Hodgson, qui se rappellerait et manifesterait momentanément une certaine volonté. Et comme la réalité de la psychométrie est prouvée par de bonnes preuves, le schéma exposé explique, bien que d'une façon vague et générique, la phénoménologie en question. Et il expliquerait d'une façon particulière les imperfections et les lacunes si fréquentes en elle : il faudrait induire en ce cas que le système des traces physiques correspondantesà un esprit donné,ne serait renouvelé qu'en partie... En d'autres termes, l'expérimentateur, avec son désir de recevoir, formerait — si j'ose m'exprimer ainsi — une ouverture de drainage ou de sondage ; le médium, avec son désir de personnifier, procurerait le matériel nécessaire au but, tandis que l'esprit, avec son désir de communiquer, serait attiré par le courant en vibration et donnerait corps à la personnification en y contribuant de lui-même.

Mais il me suffit d'avoir touché à cette possibilité, que tout investigateur sérieux de cette branche de la nature doit longuement peser avant d'en dégager son opinion. Du reste, il accordera toujours son vote (en supposant qu'il se décide à cela) sur la base de l'idée qu'il se sera formée des possibilités de la nature, considérées en rapport avec sa propre expérience sur le sujet. *Pour mon compte, je pense que quelque chose d'analogue à une volonté extrinsèque communicante (et ceci à la suite de ma longue expérience dans cette matière)*, *existe dans ces manifestations. En d'autres termes, je doute que l'état onirique de l'existence de Mrs Piper combiné avec l'hypothèse télépathique, n'arriver jamais à expliquer l'ensemble des faits.*

Mais si l'on me demandait, d'après mon opinion, si cette « volonté communiquante » est le Dr Hodgson en personne, ou bien une simple contrefaçon de son esprit, je ne saurais que répondre, et me déciderais à attendre l'accumulation future des faits, qui peut-être, pendant cinquante ou cent ans encore, ne parviendront pas à indiquer clairement une solution. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIII, pp. 119-121.)

Ainsi s'exprime William James. Comme on le voit, la latitude métaphysique qui devrait être conférée en ce cas à l'hypothèse psychométrique serait d'une hardiesse incomparable, et est pour le moment absolument gratuite. Je me réserve de la commenter en son lieu ; écoutons d'abord les paroles du professeur Flournoy. Celui-ci s'exprime à ce sujet dans les termes suivants :

« Permettez-moi, Monsieur, une réflexion générale au sujet de cette prétention des spirites à la reconnaissance scientifique de leur théorie. Se rendent-ils bien compte de ce qu'ils réclament, et ne se font-ils pas une singulière illusion en croyant que la science positive pourra jamais leur donner satisfaction sur le point qu'ils ont le plus à cœur ? Car j'imagine que ce à quoi ils tiennent au fond, l'objet par excellence de leur ardent désir, c'est l'identité psychique véritable, la réalité en soi,la survivance vraiment personnelle et consciente, de ces défunts dont le souvenir chéri et sacré les poursuit, ou de leur propre individualité quand ils auront à leur tour franchi les portes de la mort. Mais est-ce là une chose que la science pourra jamais leur garantir ? Supposons que, conformément à leurs souhaits, la méthode expérimentale nous oblige à admettre la réalité et l'intervention des trépassés pour expliquer les phénomènes médiumniques, comme elle nous oblige à admettre la réalité et l'action des molécules, des atomes, des électrons, des vibrations de l'éther, etc., pour expliquer les phénomènes du monde physique : les spirites eux-mêmes n'en sauraient exiger davantage, en fait de certitude scientifique ! Et pourtant, qui ne sait aujourd'hui qu'il y a un abîme entre cette réalité *scientifique* des atomes ou de l'éther, et leur réalité *absolue*, métaphysique, en soi ! Des savants qui admettent la première, combien il y en a-t-il qui croient à la seconde ?

En d'autres termes, si jamais la science devient spirite, ou le Spiritisme scientifique, cela voudra dire que l'hypothèse de la survivance des individualités psychiques aura été trouvée la plus simple, la plus économique, la plus commode pour décrire et systématiser les phénomènes observés ; mais cela laissera intacte la question de savoir si cette hypothèse est vraie en soi, ou si la représentation de ces prétendus désincarnés n'est pas, comme celle des atomes et de l'éther, une pure supposition adoptée en vertu de ses avantages pratiques pour la coordination des phénomènes, mais dont c'est à la philosophie, non plus à la science, à décider ce qu'elle vaut absolument. Or, ici se présentent toutes les théories métaphysiques qui expliquent l'apparence des désincarnés, et donc leur réalité scientifique, sans leur présence réelle : le grand Trompeur ou l'Inconscient de Hartmann, qui s'amuse à jouer le rôle des défunts quand ils ont disparu à jamais ; la mémoire cosmique, où s'enregistrent et d'où peuvent ressortir tous les incidents des vies individuelles après l'extinction de celles-ci ; les plans ou milieux théosophiques et autres, conservant l'empreinte mentale des personnalités conscientes lorsqu'elles seront évanouies, comme les couches géologiques conservent les empreintes fossiles des animaux détruits, etc Ces diverses hypothèses, qui ne diffèrent au fond que par des nuances, répondraient toutes également bien aux exigences supposées des faits observables, tout en réduisant à néant les espérances de vie future individuelle qui sont le ressort intime du Spiritisme. C'est donc une utopie de la part de ce dernier de croire que jamais la science pourra lui garantir la seule chose à laquelle il tient vraiment : la survivance de l'identité personnelle. Pour passer des concepts scientifiques à cette affirmation métaphysique, il faudra toujours quelque chose de plus que la

simple adhésion aux enseignements de la science, à savoir un choix entre les diverses philosophies, un parti pris extra-scientifique en faveur de certaines conceptions fondamentales plutôt que d'autres, une décision volontaire, et pour dire le mot, un véritable *acte de foi* élevant à la hauteur d'une conviction personnelle ce qui n'est logiquement qu'une hypothèse interprétative parmi beaucoup d'autres également possibles. C'est pourquoi le Spiritisme eût-il réussi à faire de la survivance une vérité « scientifique », n'en aurait pas moins échoué dans sa prétention de transformer la *croyance* philosophique ou religieuse à l'immortalité personnelle en une *connaissance* positive ». (TH. FLOURNOY : *Esprit et médiums* ; p. 513.)

Telles sont les opinions du professeur Flournoy. Comme les lecteurs l'auront observé, bien qu'il ne fasse pas une mention explicite de l'hypothèse psychométrique, il la sous-entend, puisque les médiums ne pourraient soutirer du « plan astral », ou de la « mémoire cosmique » ou de l' « Inconscient Universel » les données nécessaires pour ériger les personnalités des trépassés, sans être en contact avec un objet ayant longuement appartenu au défunt en question, ou sans se trouver en présence d'une personne amie de ce dernier, de façon à se mettre en rapport — pour m'exprimer comme James — avec son activité initiale, et par là réveiller et réactiver tout le système de traces physiques laissées imprimées par lui dans le milieu cosmique.

Il en dérive que M. Flournoy, comme William James, penche pour l'hypothèse psychométrique à latitudes illimitées ; avec ceci en plus, que contrairement à James, il conteste aussi la possibilité d'atteindre un jour la certitude scientifique de la survivance de l'âme, par l'impossibilité qu'il y a de réfuter les hypothèses de l'*Inconscient universel*, de la *conscience cosmique*, du *plan astral* enregistreur de tous les incidents des vies individuelles, etc., etc. — Nous recommençons donc avec les hypothèses irréfutables parce qu'impalpables. Mais s'il est vrai que la critique scientifique manque d'instruments de lutte contre le vide, il arrive cependant parfois qu'elle parvient à agripper même le vide ; et, dans notre cas, il semble facile de l'enserrer de toutes parts de façon à rendre virtuellement impuissantes les hypothèses métaphysiques suspendues dans ce milieu.

Je me permets donc d'ouvrir une parenthèse pour répondre à l'affirmation de Flournoy.

Il n'est point vrai que « si jamais la science devient spirite, cela laissera intacte la question de savoir si cette hypothèse est vraie en soi » ; et il n'est pas vrai davantage que « la représentation de ces prétendus désincarnés, comme celle des atomes et de l'héter, est encore et toujours une pure supposition adoptée pour la coordination des phénomènes, mais dont c'est à la philosophie, non plus à la science, à décid ce qu'elleer vaut absolument ». Ce sont des sophismes qu'il est facile de confondre.

Et je commence par affirmer qu'il incombe à la science, et non point à la métaphysique, de résoudre les questions qui, à l'exemple de la question médiumnique, sont exclusivement basées sur les faits ; et en même temps, j'observe que l'analogie avec l'éther et les atomes est illégitime et trompeuse, car il existe un abîme insurmontable entre les problèmes de la physique et ceux de la psychologie ; par conséquent, si le problème de la « réalité en soi » de l'éther et des atomes paraît impénétrable (ni plus ni moins que les autres propres au monde physique, tels que la « réalité en soi » de la matière, de l'énergie, etc.), la chose est bien différente lorsqu'il s'agit de problèmes psychologiques qui ne visent nullement à pénétrer l'impénétrable, c'est-à-dire l'essence de l'être, mais se proposent uniquement de résoudre des problèmes accessibles à la connaissance humaine, comme l'identification d'une personnalité donnée, et si cette tâche semble inscrutable à Flournoy tout aussi bien que celle de connaître les « Causes finales », ceci est dû au fait que dans les divagations ultra-métaphysiques exposées plus haut, il a oublié une circonstance capitale ; celle que les hypothèses sont prouvées sur la base de l'ensemble des faits, et non d'après des fragmentations très partiales de ces mêmes faits, et que l'hypothèse qui l'emportera sur toutes sera celle vers laquelle les phénomènes les plus disparates convergeront comme vers un centre naturel qui les réunit tous en une synthèse radieuse et féconde ; tandis que les hypothèses plus ou moins adaptables à un groupe de faits, mais inconciliables avec la plupart de ces derniers, seront insoutenables, et ceci est le cas de l'hypothèse psychométrique et de toutes les autres proposées jusqu'à présent pour l'explication de la phénoménalogie médiumnique en opposition à celle spirite.

Ainsi par exemple : Si l'on parvenait à prouver l'existence des phénomènes de « dédoublement fluidique » et la formation relative d'un « fantôme éthérique » intelligent, conscient, momentanément expulsé de l'organisme corporel (ce qui éclaircirait le mystère de la survivance, en la faisant consister dans le détachement final du « corps éthérique » de l'organisme somatique) ; si l'on parvenait à prouver qu'il existe dans la

subconscience à l'état latent des facultés supernormales merveilleuses, dont la genèse ne dépend pas de la loi d'évolution terrestre (de façon à être les sens préformés de l'existence spirituelle dans l'attente d'émerger et de s'exercer en une ambiance spirituelle, de même que sont préformés les sens de l'embryon, dans l'attente d'émerger et de s'exercer dans une ambiance terrestre) ; si les recueils déjà nombreux de manifestations de défunts inconnus aux expérimentateurs augmentaient en qualité et en quantité d'une façon proportionnée à l'importance du thème (éliminant par là définitivement les hypothèses télépathiques et psychométriques) ; si l'on pouvait accumuler les faits, rares aujourd'hui, où une identité de défunt inconnu aux expérimentateurs parvient à s'identifier soi-même par des moyens multiples, en révélant, par exemple, des incidents ignorés de tous les assistants, se manifestant en forme tangible et impressionnant une plaque photographique (cas Sven Stromberg — D'Espérance) ; si l'on constatait enfin que jusqu'aux erreurs et aux confusions qui embarrassent habituellement les communications, se changent, au filtre de l'analyse, en preuves complémentaires en faveur de l'hypothèse spirite ; si tout cela, enfin, se réalisait dans l'avenir, ou pour mieux dire, était un jour acquis à la science, dans ce cas, la convergence admirable des formes variées d'extrinsécation médiumnique vers l'interprétation spirite des faits se présenterait à tel point complète, et la circonstance qu'elles se complètent mutuellement apparaîtrait tellement éloquente, qu'elle triompherait de toute objection métaphysique, et parviendrait au grade de démonstration scientifique pleine et entière.

Bien entendu, je veux me rapporter, par cette affirmation, aux formes de démonstration scientifique telle qu'il est possible d'en obtenir en ce bas monde, et je n'entends aucunement dire que l'on aurait atteint , par ces données, ce qu'on appelle la *preuve absolue* de la survivance ; mais je suis sûr que le professeur Flournoy ne pensera certes pas à l'exiger, vu que nous-mêmes, pauvres individualités conditionnées, nous existons dans le *relatif*, et rien ne pourra jamais, par conséquent, être affirmé en termes de certitude absolue ; de sorte qu'avoir cette prétention, ce serait abolir la science, ainsi que toute autre forme de connaissance et d'expérience humaines.

Le Professeur Hyslop, au sujet du problème de la survivance considéré au point de vue métapsychique et philosophique, s'exprime en ces termes :

L'expérience normale démontre qu'organisme et conscience se trouvent en une association constante, et que la conscience se dissout après la mort de l'organisme. Ceci posé, notre tâche est de rechercher si d'aventure on ne trouve aucune trace de cette existence singulière existant séparée de l'organisme qui la contenait. En d'autres mots, et pour employer la terminologie chimique : pour prouver la continuité de la conscience personnelle après la mort du corps, il faut *l'isoler*... Or, comme la conscience et l'organisme sont constamment associés, il s'ensuit que si l'on ne met pas la main sur des faits tendant à suggérer que la conscience persiste en forme supersensible malgré la mort du corps, nous devrons scientifiquement considérer la conscience comme une fonction de l'organisme, ou au moins s'en tenir à l'agnosticisme pour ce sujet. Si l'on découvrait au contraire des faits tendant à rendre probable ou rationnelle la présupposition que la conscience personnelle soit *isolable* (sans quoi la conscience aurait pour substratum le cerveau), nous devrons en déduire que le substratum de la conscience ne peut être le cerveau, et par là nous aurons prouvé l'existence de l'âme (à part le thème de sa matérialité et immatérialité) par le fait patent de sa survivance, ou plutôt, de la persistance de cette même conscience phénoménique que nous savions associée à un organisme donné... Il reste entendu que si l'on rencontrait des phénomènes contenant en même temps : *connaissances supernormales, unités téléologiques, identification personnelle*, nous aurions le droit d'en déduire la persistance de la conscience personnelle après la mort du corps. Or, les recherches métapsychiques, à propos de certaines apparitions et communications médiumniques, fournissent de ce genre de preuves... En somme, la solution du problème examiné est une question de méthodologie scientifique, et non de spéculation philosophique. Je ne conteste pas à la spéculation philosophique un certain droit d'ingérence dans le problème, mais — preuves scientifiques à part — je lui conteste tout droit de formuler une solution quelconque, qui ne dépasse pas une simple conjecture en faveur de la démonstration de la persistance de la conscience personnelle. (*American Proceedings of the S. P. R.*, vol. IV, p. 153-158.)

Je me trouve donc parfaitement d'accord avec le professeur Hyslop relativement au point essentiel du débat, puisqu'il reconnaît nettement qu'après l'avènement des recherches psychiques, le problème de l'existence et de la survivance de l'âme est sorti du cercle de la spéculation philosophique (qui était incapable de le résoudre), pour devenir assujettissable aux méthodes de recherche scientifique, c'est-à-dire qu'il est devenu scientifiquement démontrable.

Ce que j'ai observé pourrait être résumé comme suit : Si les phénomènes médiumniques consistaient uniquement dans les messages obtenus par l'automatisme écrivant, et si la démonstration scientifique de la survivance dépendait de la

démonstration *psychologique* de l'identification personnelle, dans ce cas les objections métaphysiques du professeur Flournoy auraient leur raison d'être, et jusqu'à un certain point entraveraient les preuves d'identification spirite, mais comme il n'en est pas ainsi, et que la démonstration de la survivance se base au contraire sur des données multiples, en très grande partie expérimentale et objectives, il s'ensuit que la démonstration psychologique dont parle M. Flournoy, se réduit à un élément dans l'enchaînement des preuves, élément indispensable, mais point du tout *isolable*, puisque la validité de ce dernier dérive de ce qu'il est corroboré par les autres et qu'il les corrobore à son tour. De sorte que la nécessité de mendier des appuis spéciaux aux mystères de la métaphysique n'existe pas non plus pour la démonstration psychologique de la survivance, car les appuis qui dérivent pour elle des autres éléments de ce tout organique dont elle est une indissoluble partie intégrale, doivent suffir à ce but.

Je rappellerai encore que les données multiples sur lesquelles s'élève l'hypothèse spirite, alors qu'elles constituent d'un côté un ensemble harmonique dont chaque partie est un complément nécessaire de l'autre, de façon que si l'une d'elles venait à manquer, il s'ensuivrait la désorganisation de tout l'ensemble — d'un autre côté, elles ne se trouvent complexivement élucidables à l'aide d'aucune autre hypothèse, ce qui se résout en la meilleure des preuves à l'appui de sa validité, par conséquent de son droit à être dès à présent comptée parmi les hypothèses scientifiques, en attendant que l'accumulation ultérieure des faits ait atteint quantitativement et qualitativement le degré nécessaire pour arriver à la certitude scientifique sur leur réalité, c'est-à-dire à la démonstration scientifique de la survivance de l'âme ; dans lequel cas — il faut bien le répéter — cette démonstration serait légitime, suffisante, complète en soi, parce qu'elle serait attestée par la convergence des preuves, parce qu'elle ne verrait devant elle aucune hypothèse antagoniste, parce qu'elle serait parfaitement en règle avec les méthodes de recherche scientifique et les postulats de la philosophie.

Ceci posé, on ne comprend pas comment M. Flournoy ait pu écrire que « l'hypothèse spirite n'est pas autre chose qu'une hypothèse interprétative *au milieu de beaucoup d'autres également possibles* ». — Rien de plus inexact ; et comme la thèse soutenue par lui est exclusivement greffée sur cette inconcevable erreur, elle ne peut qu'irrémédiablement tomber.

Et non seulement elle tombe parce qu'elle est fondée sur des prémisses erronées, mais il serait facile de démontrer à Flournoy que même en voulant momentanément accueillir ces prémisses, en posant le problème médiumnique dans la dépendance de la métaphysique, il aurait tort. Il affirme ceci : que « même si la méthode expérimentale nous obligeait à reconnaître la réalité de l'intervention des trépassés pour expliquer la phénoménalogie médiumnique... *le spiritisme aurait également manqué son but*... puisqu'il faudrait toujours faire un choix entre les différentes philosophies, et, pour dire le mot, *un acte de foi*, qui éléverait à la hauteur de conviction personnelle ce qui, logiquement, ne serait autre chose qu'une hypothèse interprétative au milieu de beaucoup d'autres également possibles ». — Eh bien, soit : admettons-le pour un moment. Or, aussi dans le cercle exigu des actes de foi, il y a des gradations très grandes, en commençant par les actes de *foi aveugle*, propres aux ignorants, pour passer à ceux de *foi pure*, propres aux âmes simples, pour arriver à ceux de *foi illuminée*, propres aux croyants à tendances philosophiques, et finir à ceux fondés en grande partie sur des données expérimentales, propres aux spirites. Ceci posé, il est évident que parmi ces formes variées de foi, celle qui contiendrait la moindre dose de *foi pure*, c'est-à-dire le maximum de certitude possible en ce cercle de convictions, serait à préférer entre toutes. De sorte qu'en appliquant ce critère de preuves à notre cas, il serait à remarquer qu'entre les convictions spiritualistes du professeur Flournoy, fondées exclusivement sur des considérations éthiques et métaphysiques, et celles des spiritistes, fondées pour les quatre cinquièmes sur des faits, et pour un seul cinquième sur un acte de foi — s'interpose un abîme tel à ne laisser subsister aucun doute sur le choix à faire en hommage à la science et à la logique.

Et dans la pratique aussi, il faut reconnaître une distance énorme entre l'efficacité persuasive et la portée sociale des deux fois ; celle de Flournoy, exclusivement personnelle, n'aurait jamais la force de convaincre un sceptique, et assumerait une forme de satisfaction égoïstique ; celle des spirites, expérimentale par excellence, par conséquent scientifique dans les limites de la possibilité humaine, aurait la force de convaincre d'innombrables personnes restées inébranlables devant des argumentations métaphysiques ; et c'est ce qui se produit dès maintenant. Il s'ensuit que si un jour « la science devenait spirite », l'événement (même dans les limites de la thèse momentanément acceptée) signalerait cependant un pas de géant vers la solution spiri-

tualiste du problème d'outretombe, vu que si d'abord, les probabilités en faveur de la survivance auraient pu être comptées à raison de *cinq sur cent*, après cette reconnaissance, elles seraient élevées à *quatre-vingt-quinze contre cinq* ; pourcentage plus que suffisant pour atteindre le but désiré, qui serait celui de rendre la paix aux consciences, privées d'elle aujourd'hui dans la masse d'élite de l'humanité pensante, pour devenir le partage exclusif des âmes simples. Or, en face de pareils résultats moraux, sociaux, scientifiques, philosophiques de si vaste portée, qui donc oserait affirmer avec Flournoy que si le spiritisme devenait scientifique, celui-ci « aurait cependant toujours manqué son but » ?

Je m'arrête ici, croyant avoir prouvé sur la base d'argumentations de faits que le professeur Flournoy se trompe en affirmant l'impossibilité d'atteindre la démonstration scientifique de la survivance des âmes et qu'il se tromperait également, même si les prémisses qu'il avance se trouvaient un jour être fondées. Et comme les faits ne sont pas des opinions, je me flatte d'avoir convaincu aussi mon éminent contradicteur.

(*La fin au prochain numéro*).

GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Troisième Partie. – Les Trahisons de la plaque sensible (1)

Mesdames, Messieurs,

Au cours d'un premier entretien, j'ai pris à tâche de vous montrer combien la Photographie pouvait nous aider dans l'étude des Phénomènes psychiques ; et j'ai attiré votre attention sur les deux grandes catégories de services qu'elle peut rendre : soit en confirmant le témoignage de nos yeux, et c'est ce que nous avons appelé la *Photographie de contrôle, ou de sécurité* ; soit en nous renseignant sur certaines choses que nos yeux ne peuvent pas voir, et c'est ce que nous avons appelé la *Photographie de recherches ou d'exploration.*

Je vous ai montré que la photographie de contrôle se faisait toujours à la chambre noire et je vous ai dit, qu'au contraire, la Photographie de recherches employait deux méthodes bien différentes : d'abord, la chambre noire, et c'est le cas de ce qu'on a appelé la Photographie *transcendantale* ; ensuite, la méthode par plaques nues ou enveloppées de papier noir, méthode que, pour abréger, et aussi parce que c'est le sens étymologique du mot, nous avons appelée la *méthode radiographique.*

Nous avons consacré une seconde soirée à nous prémunir contre les fautes, les erreurs et les illusions où l'on peut tomber lorsque l'on utilise une chambre noire : qu'il s'agisse d'ailleurs de photographie de contrôle ou de photographie de recherches ; et j'ai fait passer sous vos yeux un certain nombre de clichés caractéristiques à cet égard.

Aujourd'hui, nous aurons à nous occuper des fautes, des erreurs et des illusions où l'on peut tomber lorsque l'on utilise la méthode radiographique. Je vous ai dit que cette méthode était perfide et féconde. Elle est perfide, car elle a mené à des conclusions manifestement fausses un grand nombre des chercheurs qui l'ont suivie. Elle n'en a pas moins été féconde cependant, parce que les erreurs mêmes de ces chercheurs ont conduit de meilleurs physiciens à étudier les résultats présentés. On se les est expliqués de façon logique et l'on a acquis de la sorte, sur les qualités de nos plaques et sur la chimie photographique, des notions plus précises et plus étendues.

Messieurs, je ne vous apprendrai rien en vous disant que les plaques photographiques ont été inventées pour photographier. Elles ont été inventées pour photographier, c'est-à-dire pour enregistrer les apparences lumineuses des objets.

C'est un fait, mais c'est aussi un malheur à notre point de vue actuel ; car telle a été l'origine d'un grave malentendu. A voir ces engins merveilleux enregistrer aussi fidèlement les spectacles de la vie extérieure, certaines personnes,

(1) Conférence faite au siège de la Société Universelle d'Études Psychiques, à Paris, le 9 octobre 1911.

douées d'un cœur simple et d'un esprit sans détours, se sont figuré que la lumière seule agissait sur les couches sensibles. C'est là une formidable erreur. Peut-être arrivera-t-on, un jour, à doter certaines préparations d'un pouvoir sélecteur aussi précieux. Je le souhaite, mais nous n'en sommes pas encore là.

Bien loin que la lumière soit la seule des énergies étudiées qui puisse impressionner les émulsions fournies par le commerce, au contraire nous ne connaissons que deux modalités de la force à ne point agir sur elles. Ce sont le magnétisme et l'électricité. Encore faut-il bien s'entendre. Si un champ magnétique et si un champ électrique, soit constant soit variable, n'exercent aucune action manifeste sur le gélatino-bromure, il n'en est plus de même lorsque le champ électrique engendre certains phénomènes accessoires. L'étincelle et l'effluve, par exemple, agissent avec intensité, mais alors, comme lumière ; et le courot, lorsqu'il produit tel ou tel effet d'électrolyse, agit de même. Seulement, il agit chimiquement, c'est-à-dire encore sous une forme accessoire et non proprement électrique.

Je vous le répète, hormis le magnétisme et l'électricité, il n'est pas une forme de l'énergie : pouvoir mécanique, chaleur, rayons Röntgen, rayons cathodiques, lumière proprement dite, hcsphorescence et fluorescence, actions chimiques, qu'elles proviennent de corps solides, de liquides ou de gaz, il n'est rien qui n'agisse sur nos plaques et ne puisse provoquer cet ébranlement initial, cette rupture d'équilibre moléculaire que vient parfaire et mettre en évidence l'opération bien connue du développement.

Vous comprenez facilement, dès lors, Messieurs, tous les dangers qui nous guettent, toutes les causes d'erreur qui peuvent intervenir, lorsque nous adoptons la méthode radiographique. Déjà, quand on opère tout vulgairement à lachambre noire, je vous ai montré qu'il y avait un certain nombre de précautions à prendre pour ne pas errer. Mais qu'est-ce là auprès des écueils où nous risquons de sombrer maintenant ? Dans le châssis confortable de l'appareil photographique, votre plaque est soustraite, automatiquement en quelque sorte, à la plupart des accidents possibles. Sa température est uniforme, sa surface protégée contre les chocs, les pressions et les égratignures· La lumière qui la frappe est contrainte de passer par l'objectif ; c'est la lumière même que vous avez voulue pour elle. Ni phosphorescence, ni fluorescence à redouter ; ni surtout aucune action chimique avant la chimie suprême et dirigée par vous du bain révélateur. Vraiment, que faut-il de plus en fait de garanties ?

La méthode radiographique est loin de vous en offrir autant. Je ne vous dis point cela pour vous décourager, mais pour vous prémunir. Et d'abord, le fait seul d'empaqueter une plaque photographique dans du papier est déjà un danger. Vous ne me croyez pas ? Vous me répondez que le fabricant vous les livre enveloppées ? C'est vrai, mais le papier d'enveloppe ne touche pas l'émulsion. Les plaques sont apairées, couches sensibles en regard et séparées par de petites cales en demi-carton. Veuillez observer, en outre, que si les plaques ne sont pas employées très fraîches, on distingue fort nettement sur le cliché terminé, que l'emplacement de la cale est défectueux. Cette action fâcheuse peut tenir à plusieurs causes. D'abord, en cours de fabrication, la papier est le plus souvet traité par l'hyposulfite de soude, qui a pour mission d'enlever les dernières traces de chlore. Et vous connaissez les propriétés photographiques... et sulfurantes de l'hyposulfite (1). En outre, l'encollage du papier, amidon ou gélatine, s'oxyde à la longue et peut déterminer en même temps l'oxydation de la gélatine (2). L'oxydation de la gélatine se traduit par une diminution de la sensibilité, c'est-à-dire par une teinte plus claire au développement. Si l'action de votre enveloppe se trouvait bien uniforme, il n'y aurait que demi-mal ; mais elle ne peut pas être uniforme car le papier ne s'applique pas exactement partout dans les mêmes conditions.

De là des zones, des plages d'inégal développement, qu'il est facile d'interpréter de façon téméraire. « Enfin, il faut encore tenir compte de ce fait, observe le commandant Colson, que le papier, surtout blanc, est capable d'impressionner la plaque sensible lorsqu'il a été exposé à la lumière ; cette action est beaucoup plus faible avec les papiers noirs, jaunes et rouges et disparaît par un séjour dans l'obscurité ; mais, d'autre part, ces papiers colorés renferment des substances étrangères, qui sont très capables de produire sur le gélatino-bromure des effets chimiques, et il est prudent de ne pas recourir à leur usage. Dans tous les cas, on devra éviter avec le plus grand soin de mettre une plaque en contact avec un papier portant des caractères d'encre ordinaire ou d'imprimerie, en raison de l'action insensibilisatrice exercée par ces substances (3). »

Voilà donc, Messieurs, un premier danger, et qui résulte de l'empaquetage même de vos pla-

(1) *Cf.* R. Colson, *La Plaque photographique*, p. 158.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem*, p. 149.

ques. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'est pas insurmontable. La meilleure preuve, c'est que toutes les plaques dont on se sert en vue d'explorations anatomiques au moyen des rayons X, sont enveloppées de papier. Seulement, prenez-y bien garde : ce n'est pas du tout la même chose. L'action des rayons X, par sa puissance, obnubile les faibles impressions qui résultent des causes que je viens de vous signaler. Il n'en sera plus de même en Photographie de recherches psychiques, et je voudrais vous le faire comprendre en quelques mots.

Supposons que vous désiriez savoir (et précisément on a tenté cette expérience), supposons donc que vous désiriez savoir si une plaque photographique serait impressionnée à courte distance de la cicatrice pariétale d'Eusapia Paladino. Naturellement, à raison de la lumière ambiante, vous êtes obligé d'envelopper votre plaque de papier noir. Au cours de la trance, vous tenez l'objet, mettons pendant une dizaine de minutes, à quelques pouces de la région anormale; après quoi, vous développez. Rien ne vient. Vous attendez dix minutes, quinze minutes ; vous employez un second bain plus concentré. Rien encore. Après un développement aussi énergique et aussi long, une plaque ordinaire, je veux dire une plaque sur laquelle auraient agi des rayons lumineux ou des rayons X, cette plaque serait déjà depuis longtemps surdéveloppée. Vous l'auriez retirée du bain et fixée. Les impressions secondaires, les impressions parasites dues au papier d'enveloppe n'auraient pas eu le temps de se développer, ou bien elles seraient noyées et perdues dans la prédominance des noirs, produits par l'objectif ou l'ampoule.

En Photographie psychique, il n'en va pas de même. Trop souvent on insiste outre mesure. Rien encore après un quart d'heure ? Continuons. Nous verrons bien qui aura le dernier mot, du cliché ou de l'opérateur. Naturellement, ce sera l'opérateur. *On peut toujours faire venir quelque chose sur une plaque photographique*, ne fût-ce que le voile de fabrication. Voilà une vérité pratique, dont il faut se bien pénétrer. Et c'est pendant cette dernière partie du développement, c'est au cours de ce surdéveloppement excessif, que peuvent se manifester toutes les actions faibles : action du papier, des vapeurs métalliques, actions mécaniques, etc., qui passent généralement inaperçues, lorsque la plaque n'a pas à supporter un traitement anormal.

Cela dit, Messieurs, que penser des clichés pseudo-radiographiques dont on nous a ,depuis une quinzaine d'années, offert tant d'épreuves ? Je crois qu'il est nécessaire de scinder la question. On nous présente certains clichés comme nettement médiumniques. C'est une première catégorie qu'il faut examiner à part. D'autres nous sont proposés comme résultant de propriétés générales de l'organisme humain, propriétés qui s'étendraient même à l'organisme des animaux. C'est une seconde catégorie, plus facile à étudier.

De la première, que voulez-vous que je vous dise ? Elle échappe à toute critique positive. Un médium vient vous trouver. Il a mis avant-hier sous son oreiller une plaque radiographique. Au développement, il a obtenu un portrait exact et détaillé de son père, en grand uniforme, avec tous ses ordres ; plus deux lignes d'écriture et une signature autographe parfaitement conformes à celles du mort.

Vous penserez ce que vous voudrez, selon la valeur propre que vous reconnaîtrez à votre interlocuteur, mais qu'objecteriez-vous ? On vous rappellerait l'écriture directe de Slade et les fameuses expériences du baron de Guldenstubbe, qui déposait des enveloppes cachetées, avec un petit bout de crayon, sur le socle des statues du Louvre, et qui trouvait le lendemain, des inscriptions grecques et des parafes de Néron ou de Vitellius.

J'en dirai autant de la Photographie de la pensée et de la Photographie des organes internes et des maladies. Aucune explication sérieuse, aucune ébauche même d'explication n'en est possible dans l'état actuel de nos connaissances. On vient vous dire : « J'ai pensé fortement à un aéroplane pendant dix minutes en regardant cette plaque à la lumière rouge ; puis j'ai développé, et il est venu un aéroplane ». Vous n'avez qu'à vous incliner poliment, car on ne vous offre sans doute pas de recommencer l'expérience devant vous avec une de vos plaques.

On vous dit encore : « Cette plaque est restée sur la poitrine d'un malade tout au long d'une crise cardiaque. Regardez : un cœur est venu au développement. Sur celle-ci, on voit un rein : elle a été impressionnée durant un accès néphrétique. Et celle-là, que j'ai tenue sur mon front pendant un fort mal de tête, montre à découvert toutes mes circonvolutions cérébrales. »

Je le répète, vous n'avez rien à objecter. Bornez-vous à régler votre croyance intérieure sur ce que vous saurez déjà de la compétence et de la véracité du narrateur. Mais, s'il essaie devous démontrer, qu'après tout, ces phénomènes n'ont rien de fort extraordinaire ; que les rayons X donnent bien l'image du squelette, etc., etc., arrêtez-le ; car vous perdriez vos minutes à d'inutiles rapprochements. Loin d'être analogues, les deux ordres de faits sont aussi contradictoires

que possible. Dans la technique de Röntgen, nous avons une source de rayons, l'ampoule, qui impressionne la plaque partout où des opacités, comme les os, ne lui font pas obstacle ; et le procédé ne diffère pas essentiellement en somme d'un simple tirage au châssis-presse. Mais prétendre que l'on doit pouvoir photographier un cœur, fût-il dix mille fois plus radio-actif que le radium, en déposant une plaque sur la poitrine d'un individu, cela équivaut à prétendre que l'on peut photographier la flamme d'une bougie en exposant simplement une plaque à sa clarté.

L'expérience du timbre-poste est déjà plus curieuse, parce que du moins elle admet une explication. Un observateur — américain, je crois, — Mr Ingles Rogers, s'enferma dans son laboratoire, et là, en vive lumière, regarda fixement pendant plusieurs minutes un timbre-poste collé sur une feuille de papier blanc. Supprimant alors la lumière blanche, pendant plusieurs minutes encore, il dirigea son regard au centre d'une plaque photographique. L'image du timbre-poste serait venue au développement.

Ici, nous sommes en présence d'une théorie. L'objet considéré fixement imprimerait sur le fond de l'œil une image durable et comme phosphorescente. Ensuite, lorsque l'on substitue une plaque au timbre-poste, il se formerait sur cette plaque, par un effet très naturel de réversibilité, un foyer conjugué de l'image rétinienne. C'est très simple, comme vous voyez ; mais alors comment et pourquoi n'arrive-t-on pas à reproduire l'expérience de Mr Ingles Rogers ? Cela est fâcheux pour la théorie.

Les faits de la seconde classe nous ramèneront sur un terrain plus solide. Ce sont les prétendus effluves qui se dégageraient de nos mains, et les prétendus rayonnements de la vitalité. Veuillez observer, Messieurs, qu'il se dégage peut-être très réellement des effluves ou des rayons d'une certaine nature de nos mains et des autres parties de notre corps. Les magnétisuers le croient, et parmi eux il est des hommes fot honnêtes et fort instruits, que la pratique journalière de leurprofession qualifie pour nous donner de précieux renseignements. Or, abstraction faite de toute suggestion, beaucoup de magnétiseurs prétendent émettre quelque chose de matériel, de quelque nom que vous appeliez ce quelque chose : fluide, effluves ou rayons.

D'autre part, dans un certain nombre d'expériences médiumniques, on constate directement, et selon moi sans possibilité d'hallucination ou de fraude, la condensation, près du médium, de matière qui semble s'être échappée de son organisme.

Je suis donc bien loin de nier, — au contraire, — la possibilité d'un rayonnement de quelque chose qui ne serait pas simplement la chaleur que nous créons et dégageons à tout instant.

Mais ce qu'il importe que vous sachiez, c'est que les prétendues preuves radiographiques qu'on a voulu donner de ces actions ne sont point des preuves. Loin de là. Pas un photographiste de métier, pas un physicien sérieux n'a pu les admettre ; et cela, non pas par mauvaise volonté, mais simplement parce que les faits, examinés de plus près, démentaient ce que les mêmes faits examinés superficiellement nous incitaient d'abord à croire.

Voici, par exemple, les effluves digitaux. C'est en juin 1897, si je ne me trompe, que MM. Luys et David firent paraître leur première communication à ce sujet. J'en eus connaissance seulement le mois suivant, à Monfort-l'Amaury, aux séances d'Eusapia Paladino. Le colonel de Rochas, fort occupé de cette nouveauté qui lui paraissait de nature à confirmer ses théories sur l'extériorisation, me pria de répéter avec le médium italien les expériences à la mode. Je pris *les effluves* non seulement d'Eusapia, mais de toutes les personnes de la maison. J'obtins de la sorte de superbes clichés, que j'emportai chez moi pour étudier à loisir cette question.

Vous reconnaîtrez, j'espère, Messieurs, que loin d'avoir une prévention contre les effluves, je devais être bien disposé à leur égard, comme on dit. Je ne m'étais jamais occupé pratiquement de ces questions-là, je n'avais jamais vu un médium avant ces trois journées mémorables. J'étais pour le colonel et pour nos hôtes plein d'une reconnaissance qui ne s'est pas affaiblie. J'aurais bien voulu que le Dr Luys eût raison.

Mais le moyen de conserver longtemps cette croyance ! Dès que je me mis à expérimenter méthodiquement en prenant l'hypothèse du Dr Luys comme point de départ, les faits s'élevèrent en foule contre moi. Voulez-vous examiner ces deux clichés ? Le premier nous montre ce qu'on appelait alors de superbes effluves, c'est-à-dire des sortes de lignes de force qui semblent émaner, en forme de flammes, des points où furent appliqués les doigts. Or, ceux-ci étaient appliqués au dos de la plaque immergée dans le bain, c'est-à-dire sur le côté verre du cliché (cliché 527).

Ce second cliché (cliché 531) a été pris dans des conditions identiques, sauf que la gélatine se trouvait tournée vers le haut et que les doigts s'y appuyaient directement. Et ici, point

d'effluves. Simplement le trou noir correspondant au doigt ; car le bain n'a pu venir développer la plaque à cet endroit ; puis un anneau irrégulier,



provenant de la chaleur et de la capillarité ; quelques taches aussi, dues aux mouvements involontaires ; puis plus rien : un fond complètement uni.

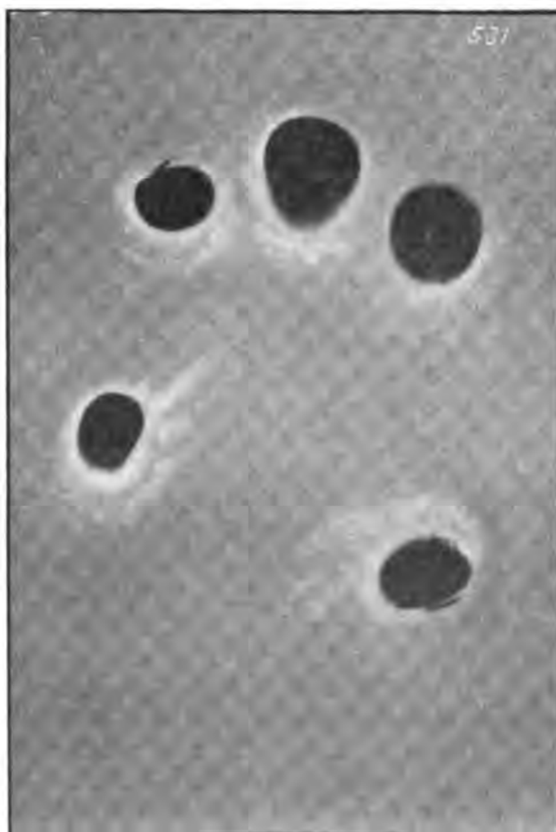
Nous voici donc en face d'une première invraisemblance : des rayons qui agiraient moins fortement à proximité et à travers quelques millimètres d'eau, qu'à distance et à travers une plaque de verre.

En voici une autre : si au lieu de soumettre à l'action se la ma!n une plaque immergée dans un bain révélateur, on essayait d'impressionner cette plaque, soit à sec, soit en l'immergeant dans un bain inerte, dans de l'eau distillée, par exemple aucun développement ultérieur ne permettait de constater le moindre effluve. C'était, vous le reconnaîtrez, une étrange anomalie. L'idée naissait immédiatement de phénomènes moléculaires où devaient probablement intervenir, outre la chaleur, certains effets de tension superficielle. Abandonnant alors l'hypothèse Luys pour celle-ci, je constatai que les expériences antérieures et ultérieures s'y ajustaient fort exactement. Voici un certain nombre de clichés que j'ai obtenus à cette époque. (1)

(1) Clichés non reproduits.

Lorsque je me fus persuadé qu'aucune autre vitalité de notre bonne chaleur naturelle n'était décelée par ces faits, je fis un petit compte rendu de mes tentatives et de l'interprétation que j'en donnais ; je joignis une épreuve des documents sur lesquels je m'appuyais et j'envoyai le tout sous pli cacheté à l'Académie des Sciences. Ce pli y est encore et je ne l'ai jamais fait ouvrir, car, à peu près dans le même temps et avec plus d'autorité, le Dr Adrien Guébhard, de son côté, le capitaine Colson du sien, le commandant Houdaille, M. Paul Yvon et d'autres encore parvenaient aux mêmes conclusions.

Messieurs, nous n'analyserons pas leurs travaux. Le temps nous manquerait et j'aurais peur, en outre, que le sujet ne fût un peu aride pour tous ceux d'entre vous qui ne s'intéressent pas spécialement à la théorie de la Plaque photographique et de son développement ; mais, si quelqu'un se sent attiré vers cette question très captivante quoique un peu spéciale, je lui recommanderai de consulter entre autres documents les



Notes publiées au sujet des prétendus effluves par les chercheurs dont je viens de vous parler ; Notes dont les plus importantes ont paru au *Bulletin de la Société française de Photographie*, 1898, p. 25 à 35 (Colson), 39 à 42 (Houdaille),

108 à 119 (Colson et Paul Yvon), 439 à 445 (Guébhard).

Les interprétations théoriques, présentées par ces divers auteurs et par moi-même, diffèrent sur quelques points de détail ; car, je vous le répète, la physico-chimie de la plaque sensible est à peine ébauchée ; mais elles sont unanimes à repousser l'idée que les phénomènes seraient dus à une vitalité quelconque.

La preuve la plus topique, sinon la plus décisive en a été fournie, je crois, par M. Paul Yvon. Seulement elle est un peu macabre. M. Paul Yvon fit détacher à l'amphithéâtre la main d'un cadavre. On ne l'injecta point, afin de se mettre à l'abri des actions chimiques. On fit agir cette main de cadavre, en même temps qu'une main vivante, sur un grand nombre de plaques photographiques, tantôt du côté verre, tantôt du côté gélatine ; dans l'obscurité complète, à la lumière rouge, etc., etc... La main vivante donna les fameux effluves que vous connaissez ; la main morte ne les donna point. Alors on réchauffa la main morte à une température de 35°, que l'on entretenait constante au moyen d'un réservoir à acétate de soude. Et, nous apprend M. Paul Yvon, dans ces nouvelles conditions, « les impressions obtenues avec la main morte réchauffée sont au moins aussi accentuées et aussi nettes que celles dues à la main vivante ».

On pourrait s'imaginer que des expériences aussi décisives, aussi directes, devraient avoir prise sur tous les esprits. Grave erreur. Les partisans des effluves ne se sont jamais inclinés devant les faits qu'on leur opposait. Nous possédons encore, en l'an de grâce 1911, des effluvistes impénitents. Leur grande force est de ne rien écouter que leur croyance intérieure. Une foi aussi vive les rend invulnérables dans la discussion. C'est pourquoi ils dureront toujours.

Une des plus récentes manifestations de ce curieux état d'esprit s'est produite au sujet d'une expérience bien connue du commandant Colson, expérience que l'on a exhumée en l'environnant de la mise en scène appropriée aux conséquences que l'on en prétendait tirer. Voici en quoi consiste le fait Colson (1). Vous écrivez avec de l'encre à écrire ordinaire sur une feuille de papier quelconque et vous laissez sécher. Ensuite, vous appliquez votre manuscrit contre le gélatino-bromure d'une plaque. Vous le retirez après un certain temps et vous développez. Partout où l'émulsion s'est trouvée au contact de l'encre, la gélatine a été partiellement insolubilisée ; le révélateur n'agit pas ou agit moins sur ces parties-là, elles restent claires au milieu d'un champ plus foncé ; vous obtenez en somme un négatif de votre manuscrit.

On conçoit que cette expérience très ancienne puisse être rajeunie et variée de bien des façons. Ainsi l'on peut assurer le contact de la plaque et du papier sous un livre ou par le moyen d'une presse. Tel était, je crois, le procédé du commandant Colson. Vous pouvez aussi, et c'est ce qui a été fait au cours de ces dernières années, envelopper de papier rouge ou de papier noir la plaque et le manuscrit et assurer le contact en vous appliquant ce dispositif sur le front, la poitrine, le bras, le dos, etc. Quelques vitalistes se sont ainsi procuré à bon compte l'illusion de se croire radio-actifs. L'effet Colson est alors renforcé par la chaleur qui se dégage de notre corps et probablement aussi par la moiteur qui traverse le papier et vient se condenser sur la couche sensible avec des propriétés chimiques différentes, suivant que les régions traversées sont encrées ou non encrées. De fait, j'ai montré en 1909 (1), que l'on pouvait très bien se passer d'un front vivant pour réaliser ce genre d'expériences. Appliquez le dispositif en question sur une surface légèrement humide et maintenue à la température du corps humain (2) et vous obtiendrez des résultats absolument comparables. Or, si un *front artificiel*, en cuivre, étain, verre ou porcelaine se montre actif, lui aussi, vous pourrez difficilement admettre ou du moins me faire admettre qu'une vitalité quelconque se trouve démontrée par ce phénomène.

Je m'en voudrais cependant de paraître ignorer le suprême argument des vitalistes. « S'il ne s'agissait que d'une action chimique, disent-ils, d'une action de contact, les caractères manuscrits oui mprimés viendraient toujours en clair ou toujours en noir ; tandis qu'ils viennent tantôt en clair et tantôt en noir, parfois sur le même cliché. »

Le fait est parfaitement exact ; les caractères viennent parfois sur un même cliché les uns en négatif, les autres en positif. Un même trait d'encre peut commencer en noir, se continuer en clair et se terminer en noir ; et j'aime mieux avouer tout de suite que nous touchons ici à l'une des théories les plus controversées de la Photographie.

Mais, avant d'en dire un seul mot, je ferai d'abord observer aux vitalistes qu'ils ne donnent

(1) Pour plus de détails, consulter le bel ouvrage de Colson : *La Plaque photographique* et aussi le *Bulletin de la Société française de Photographie*, 1895, pp. 249, 256, 296, 340, 344, 589-593.

(1) Cf. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1909, pp. 112-115, et *Bulletin de la Société française de Photographie*, même année, pp. 91-95.

(2) Par exemple un bain-marie ou une cafetière en cuivre que vous recouvrez d'une feuille de parchemin légèrement humectée puis essorée.

eux-mêmes aucune explication valable du phénomène. Que nous émettions des rayons, je veux bien l'admettre provisoirement. Qu'ils traversent le papier blanc, le papier rouge et le papier noir, je l'admets encore. Mais je prie messieurs les vitalistes de nous dire pourquoi leurs fameux rayons, arrêtés par la moitié d'un trait d'encre au point de ne fournir ici qu'un négatif, se trouvent renforcés par l'autre moitié du même trait d'encre au point de s'inscrire là en positif.

Tant que ces messieurs ne nous aurons pas expliqué clairement cette merveille, je ne verrai pas en quoi peut leur être favorable l'argument qu'ils invoquent.

D'autant qu'avec ma cafetière ou mon bain-marie, j'obtiens les mêmes effets d'inversion ; ce qui nous dispense même de discuter l'amusante théorie de certains vitalistes, d'après laquelle nous émettrions des rayons noirs et des rayons blancs ; et je pense, aussi, des rayons panachés Quand on prend du rayon, l'on n'en saurait trop prendre.

De fait, la théorie du renversement de l'image photographique n'a rien encore de définitif. Elle a donné lieu à de volumineux travaux et à de multiples hypothèses, dont aucune peut-être ne couvre tous les faits observés. On a cru d'abord que l'inversion était liée uniquement à l'excès de pose, à la solarisation, comme on disait alors.

M. Guébhard a tenté de prouver qu'elle était liée non pas uniquement à l'excès de pose, mais à l'intégration des énergies qui proviennent respectivement de la pose et du développement (1), et, pour plus de généralité, de toutes les énergies qui furent appliquées à la plaque depuis sa fabrication jusqu'à son fixage. On est conduit à distinguer ainsi des inversions de surpose, de survoilage, de surdéveloppement, ainsi que des inversions d'origine chimique.

Pour ingénieuse que soit cette théorie, elle ne me paraît pas expliquer très clairement le fait (signalé pourtant par M. Guébhard lui-même), de l'inversion des images sous-exposées.

En 1889, je crois, A.-W. Clayden observa que, dans la photographie des éclairs, certaines ramifications de la décharge électrique venaient en clair au développement de la plaque, et, par conséquent en noir sur le positif. On appela cette particularité les *éclairs noirs* ou l'effet de Clayden (1) et on l'attribua à la surpose, à la solarisation. Une telle opinion toutefois ne pouvait pas résister facilement à l'examen, car les clichés montraient que les *éclairs noirs* étaient souvent les dernières ramifications, et vraisemblablement les moins lumineuses, d'éclairs puissants qui, eux, s'inscrivaient en traits de lumière.



R.-W. Wood ne tarda pas à prouver qu'on avait affaire, dans l'effet Clayden, non pas à une surexposition mais, au contraire, à une exposition excessivement courte.

Le fait lui-même de l'inversion de Clayden fut expliqué par une théorie due à J.-M. Eder et par une autre due au Dr Lüppo-Cramer. Les discuter ou même les énoncer nous éloignerait trop de notre sujet. Qu'il me suffise, en vous les signalant, de vous faire voir combien il est parfois difficile, en Photographie, de donner une explication incontestable des phénomènes les plus connus. L'inversion est de ce nombre. Nous la constatons souvent, nous l'expliquons assez mal ; mais on ne peut, dans le cas présent, l'invoquer ni pour ni contre une théorie quelconque de la vitalité. C'est une question à part.

(*La fin au prochain numéro.*)

---

(1) *Cf.* A. Guébhard, *L'Inversion photographique.*

(1) On trouvera dans cette page un bel exemple d'effet Clayden. Ce cliché m'a été aimablement prêté par M. Émile Touchet, secrétaire adjoint et lauréat de la Société astronomique de France. Il est tiré de son remarquable travail sur la *Photographie des Eclairs.* L'original a été obtenu à Westgate-on-Sea, le 5 août 1899, par l'éminent astronome anglais, Mr William J.-S. Lockyer.

A PROPOS D'UN CAS DE PRÉVISION DE MORT

Publié par M. C. FLAMMARION

(*Annales des Sciences Psychiques*, 1er-16 Septembre 1911)

Que M. Flammarion, dont je connais la bonne grâce, veuille bien me permettre de faire, au sujet des trois cas de prémonition qu'il a publiés dans le dernier numéro des *Annales* (1), quelques remarques d'ordre purement médical.

Je ne prétends pas donner de ces faits une explication définitive, une explication qui n'aurait pas besoin d'être expliquée, selon l'heureuse expression de M. Flammarion lui-même. Ce n'est pas à un savant de sa trempe qu'il convient de faire remarquer qu'aucune de ces explications totales ne peut être présentée dans le déjà vaste cycle des connaissances humaines.

Qu'il suffise pour l'instant de faire ressortir certaines circonstances des faits envisagés, qui semblent permettre de les classer dans des catégories déjà admises.

J'espère pouvoir faire admettre une interprétation qui remplacerait avantageusement celle de la prémonition.

Prenons le premier cas. Il s'agit d'une religieuse qui, le dimanche, prévit sa mort pour le samedi suivant. La relation rapportée par M. Flammarion manque malheureusement de détails. Nous savons qu'il s'agit d'une maladie d'estomac, mais on ne nous dit pas laquelle. En général la mort subite est rare dans ces affections. Quoiqu'il en soit, si la mort a été rapide, subite même, si l'on veut, elle n'était pas inattendue, puisque le médecin « trouva la sœur très mal » et « crut de son devoir de conseiller à la supérieure de la faire administrer au plus vite, car sa maladie était mortelle et d'un moment à l'autre une crise pouvait l'emporter ».

La religieuse était donc en imminence de mort. En l'annonçant pour le samedi suivant, la probabilité de tomber juste était de 1/7, la survie ne devant vraisemblablement pas outrepasser une semaine ; puisque, dès le dimanche, le médecin déclarait la mort possible « d'un moment à l'autre ». L'hypothèse d'une coïncidence fortuite est donc admissible. D'autant mieux que la prévision fut moins précise que ne l'indique M. Flammarion. On ne peut parler de « mort à heure fixe », la religieuse n'ayant indiqué que le jour de sa mort et nullement l'heure.

Mais la coïncidence fortuite n'est qu'un pis aller. Nous pouvons imaginer une autre hypothèse, que, pour ma part, je trouve suffisamment vraisemblable. M. Flammarion l'indique d'ailleurs : « nous pouvons penser, dit-il, que l'idée de la mourante a joué un rôle capital et a suffi pour amener la mort à heure fixe ». C'est aussi mon opinion. Nous connaissons la puissance de l'idée sur l'organisme « *mens agitat molem* » lorsque cette idée surtout revêt, comme c'est le cas ici, un caractère émotif et éclôt sur un terrain mystique. Nous connaissons l'action inhibitrice des centres supérieurs d'idéation du cerveau, non seulement sur les fonctions de la vie de relation, mais même sur des organes, qui, dans l'état d'équilibre normal, semblent soustraits aux influences cérébrales. Inutile d'en citer des exemples ; il suffit de se rappeler les effets bien connus de l'émotion sur la motricité, le cœur et la circulation périphérique. Il est hors de doute que l'on peut mourir, sinon directement par auto-suggestion, du moins par l'effet de l'émotion qu'elle provoque. Pour peu que le cœur soit atteint, une syncope cardiaque passagère ou définitive peut en résulter. Je suis donc sur ce point encore tout-à-fait d'accord avec M. Flammarion. On peut interpréter les faits ainsi : la malade s'est suggestionnée qu'elle mourrait un samedi et l'attente de la mort, renforcée par l'excitation mystique, a produit une syncope mortelle.

Mais alors pourquoi M. Flammarion poursuit-il en disant : « La certitude prémonitoire n'en est pas moins frappante. » Il me semble, que pour admettre la prémonition, il faut que l'événement annoncé ne puisse être prévu par voie de déduction logique. Le sujet qui détermine lui-même par auto-suggestion le moment de sa mort, ne peut évidemment être tenu ignorant de cette circonstance.

Quant à l'hypothèse qu'émet ensuite M. Flammarion, que « cette bonne religieuse s'est conservée vivante jusqu'au samedi par auto-suggestion », elle me semble beaucoup moins vraisem-

(1) L'article de M. C. Flammarion a été publié dans la livraison de septembre, mais celui de M. le Dr de Saint-Albin n'a pas pu trouver place dans celle d'octobre. — *Note de la R.*

blable que celle de la mort par auto-suggestion.

Laissons ce cas peu favorable à la discussion, par suite de l'insuffisance de l' « observation » de la malade et voyons le suivant.

Ici nous sommes déjà sur un terrain plus solide, les détails sont suffisants, le diagnostic précis. Il s'agit évidemment d'une crise de rhumatisme articulaire aigu chez un homme qui, la nuit, eut une vision de son père décédé. Celui-ci, par attouchement, guérit les articulations malades et annonce à son fils la date et l'heure de sa mort. Le médecin qui rapporte ce cas parle de rhumatisme cérébral. Or, en consultant le chapitre qui traite de cette affection dans les ouvrages classiques, on trouve des indications comme celles-ci : « Le malade a le pressentiment de sa mort prochaine », du « délire nocturne, des hallucinations de l'ouïe et de la vue », enfin une « atténuation des douleurs » ou même leur « cessation complète » Tous ces symptômes cadrent bien avec le diagnostic de rhumatisme cérébral, affection souvent mortelle et quelque fois par mort subite. Néanmoins, l'état général du malade était devenu très satisfaisant, alors que dans le rhumatisme cérébral la fièvre augmente, l'état général s'aggrave, établissant un contraste frappant avec la disparition des douleurs articulaires. Mais peut-être s'agissait-il d'une forme fruste ou plutôt d'un début de phénomènes cérébraux, ce qui n'exclut pas du tout la possibilité d'une mort subite.

L'imminence de mort est donc certaine, la mort subite normale, le pressentiment de cette mort rentre aussi dans les faits connus. Quant à la mort à l'heure précise annoncée par le malade, on peut y voir, comme dans le premier cas, le résultat d'une action inhibitrice, d'un phénomène d'arrêt du cœur, déclanché par auto-suggestion.

Ce n'est évidemment là qu'une hypothèse, mais assez plausible pour qu'on puisse s'y tenir en attendant. Puisqu'il nous faut presque toujours recourir à des hypothèses pour expliquer de tels faits, pourquoi ne pas préférer celles qui ne font intervenir aucune puissance occulte ? Cette conduite me semble plus méthodique et plus prudente.

Mais se passer d'hypothèses serait encore beaucoup mieux, et c'est ce que nous pourrons faire pour le dernier cas rapporté par M. Flammarion d'après un Mémoire traduit de l'allemand de M. le le baron Frédéric-Charles de Strombeck. Ce cas me semble, comme à M. Flammarion, plus caractéristique que les précédents, mais pour des raisons différentes.

Je rappelle brièvement qu'il s'agit d'une jeune fille atteinte de crises nerveuses accompagnées d'altérations de la personnalité, la faisant passer par trois ou quatre états différents. Cette personne annonça sa guérison pour le mercredi 13 janvier à 5 heures précises, ce qui arriva. Ici l'abondance de détails significatifs nous permet de porter un diagnostic qui impose une interprétation du fait de prévision aussi sûre que simple.

Que sont, en effet, ces crises nerveuses pendant lesquelles la malade pousse « de grands cris, s'arrache les cheveux » tombe dans de « longs évanouissements » accompagnés de contracture, puis se met à converser avec Dieu et les anges ? Pourquoi la crise finale débute-t-elle à la suite d' « une contrariété assez forte » et pourquoi fut-ce « par suite de la question : quand elle serait guérie ? », qui échappa à l'une des personnes présentes, « que la malade se mit à annoncer sa guérison et à régler jusque dans les plus menus détails le cérémonial de sa cure ? Quel est ce sommeil qu'elle dit elle-même n'être « point un sommeil ordinaire, mais un sommeil particulier »? Comment ne pas remarquer combien cette guérison « ubite et absolue » fut longuement annoncée, préparée, machinée par la malade ?

Toute cette mise en scène n'est-t-elle pas évidemment celle de 'hystérie la plus caractérisée, la grande hystérie que Charcot observait à la Salpétrière ?

Depuis Charcot, il est vrai, notre conception de cette affection s'est singulièrement modifiée, et l'accord est loin d'être fait à ce sujet. Mais quelles que soient les divergences des auteurs quant à la nature de l'hystérie, tous sont unanimes à reconnaître qu'un de ses caractères les plus constants est la suggestibilité. Pour certains ce serait même toute l'hystérie. Aussi Babinski en a-t-il donné récemment cette définition qui fit quelque bruit : « L'hystérie est un état psychique rendant le sujet qui s'y trouve capable de s'autosuggestionner ». Il donne à cet état le nom un peu rébarbatif de « pithiatisme ».

D'autres auteurs vont plus loin encore et ne voient dans l'hystérie, avec Dupré, qu'un « état plus ou moins conscient et volontaire de simulation-fabulation des syndrômes neuro-psychiques ».

Quelle difficulté désormais d'expliquer le cas de cette jeune fille? Ne savons-nous pas que l'autosuggestion, comme le dit Bernheim, intervient dans toutes les manifestations de l'hystérie »? Dès lors n'est-il pas évident que l'auto-suggestion qui créa ses crises dramatiques les fit cesser avec la même prestigieuse facilité?

Certes, ce cas est curieux par l'ampleur de son développement, l'intensité des troubles nerveux et l'impressionnante dramatisation qu'a su organiser la malade. Mais en faisant abstraction de l'intérêt épisodique, l'observation de faits de ce genre est devenue très banale, depuis que l'hystérie et la suggestion sont mieux connues. Il n'y a pas un médecin qui n'ait fréquemment l'occasion d'en observer.

Aussi je m'étonne qu'un savant aussi averti que M. Flammarion n'ait pas su soulever ce masque de prophétesse domestique, pour trouver au dessous le faciès typique de l'hystérie. Peut-être, conclut M. Flammarion « que dans certains cas de sensibilité spéciale, les événements à venir ont été aperçus d'avance ». C'est bien possible, mais cette conclusion ne me paraît nullement découler de l'analyse des faits cités.

Toute question d'authenticité mise à part, les cas où la mort est produite par accident, comme ceux rapportés à la suite de l'article de M. Flammarion, me paraissent bien plus probants.

Pour terminer, je crois pouvoir appliquer aux cas de prémonition en général la sévère critique que le Dr P. Farez a faite des rêves prémonitoires : « Reconnaître au rêve une valeur prophétique c'est recourir à l'explication la plus étrange et la moins en accord avec la science. »

Dr E. de Saint-Albin.

M. Camille Flammarion répondra aux observations de M. le Dr de Saint-Albin, s'il le jugera nécessaire. En attendant, il me sera permis de faire, à mon tour, quelques remarques sur la critique qu'on vient de lire, tout en reconnaissant l'intérêt incontestable et la valeur qu'elle présente.

Notre aimable correspondant dit en somme, qu'il est inutile et anti-scientifique d'attribuer au phénomène de la « prémonition » les cas racontés par M. Flammarion, puisqu'ils peuvent recevoir d'autres explications, grâce auxquelles ils se trouveraient « classés dans des catégories déjà admises ». Pour ne parler que du cas auquel M. de Saint-Albin attribue plus d'importance, cette catégorie serait essentiellement celle des phénomènes dûs à l'hystérie.

Or, ce système conservateur, bien qu'il doive être suivi, en général, n'est pas aussi uniformément juste et utile qu'on a pris l'habitude de le supposer. On peut même dire que *la presque totalité des grandes découvertes, dans le domaine de la science, ont été faites grâce à des progressistes, à des révolutionnaires, qui ont violé ce principe conservateur et académique.* Cela n'a même pas besoin d'être démontré. Il nous faut nous tenir aux lois existantes, c'est entendu : mais on n'a jamais fait une révolution sans enfreindre les lois existantes. Par contre, l'application du principe en question a souvent empêché, ou retardé, une heureuse découverte. Il me suffira de citer un exemple. On sait que Galilée a discuté l'étrange phénomène de l'ambre frottée, qui attire certains corpuscules — phénomène déjà signalé par Thalès, plusieurs siècles avant l'Ere chrétienne. Il se demande si quelque force insoupçonnée ne se cacherait point dans ce fait : mais ensuite il remarque que, comme la méthode scientifique veut qu'on n'ait pas recours à de nouvelles hypothèses alors qu'une hypothèse déjà admise suffit à expliquer un phénomène, l'attraction exercée par l'ambre doit être tout simplement attribuée à la chaleur dégagée par le frottement et qui opérerait de telle et telle façon. Ainsi, Galilée se laissait échapper la découverte de la force ignorée qu'on a appelée depuis « électricité statique ».

Est-ce à dire que nous ne devrons plus tenir compte de la maxime, si prudente et raisonnable en principe, que nous indique le Dr de Saint-Albin ? Certainement non ; je l'ai dit déjà : mais enfin, il importe de ne pas oublier que cette maxime est loin d'être infaillible.

Maintenant, est-il vrai, au moins, que le phénomène de la « prémonition » doive être classé parmi les hypothèses « non admises » ? Il est admis par les uns, il est contesté par les autres ; mais une chose est incontestable : la phalange des négateurs est constituée par les personnes qui ne se sont jamais occupées de métapsychisme : la totalité, ou la presque totalité des personnes qui s'en sont occupées sont pour l'affirmation, ou tout au moins, elles réservent leur jugement. Cette observation a sa valeur. Du temps de Kepler, le système de Copernic n'était encore admis que par une infime minorité de doctes ; Galilée l'apprit à ses dépens. Et pourtant Kepler, ayant accepté cette doctrine qui était alors ce que le Dr de Saint-Albin appelle « non admise », et qui pour le professeur Grasset n'était même pas scientifique, puisqu'elle était alors *préscientifique*, bâtit sur elle son merveilleux système des lois planétaires. Qu'est-ce donc précisément qu'une hypothèse admise ? Les cas de prémonition qui ont été recueillis, même seulement au cours de ces derniers quarante ans, sont des centaines, des milliers ; un grand nombre parmi eux est étayé par des documents qui font qu'on ne voit pas comment on pourrait les réfuter : nous citerons, par exemple, celui que le Dr Geley a publié dans notre livraison, d'octobre 1910.

Le Dr P. Farez ne s'en déclare pas satisfait, paraît-il ; il trouve que « reconnaître au rêve une

valeur prophétique c'est recourir à l'explication la plus étrange et la moins en accord avec la science ». L'explication de Copernic sur le mouvement des astres a été, durant au moins deux siècles, « la plus étrange et la moins en accord avec la science ». La science d'*alors*, bien entendu. Dans cinq siècles, la science d'aujourd'hui sera aussi la science d'*alors* ; en tout cas, comme l'a fort bien fait remarquer le professeur Charles Richet dans ces colonnes même (1): «Nous n'avons pas le courage de nous dire qu'en l'an 2000, et à plus forte raison en l'an 3000, il ne restera pas debout une parcelle de nos théories scientifiques, que nous regardons comme certaines. Et cependant l'écroulement de tout notre échafaudage scientifique, si laborieusement construit, n'est pas une probabilité, mais une certitude ».

Si quelqu'un devrait être prudent dans ses affirmations théoriques sur les explications « étranges » et qui ne se trouvent pas « en accord avec la science », c'est bien le Dr P. Farez. On sait que ce savant, d'ailleurs d'un talent incontestable, est depuis de longues années le secrétaire de l'Institut Psycho-Physiologique et de la *Revue de l'Hypnotisme*, dirigés tous les deux par cet infallible adversaire du magnétisme et du métapsychisme qu'est le docteur Berillon. Durant quelques lustres, dans l'Institut Psycho-Physiologique, on s'est évertué à hypnotiser les patients, et dans la *Revue* on a prôné les bienfaits de l'hypnotisme. Tout dernièrement, le Dr Berillon a renié la plupart de son œuvre en déclarant, même dans les grands quotidiens de Paris, que « l'hypnotisme est, en somme, devenu sans objet, depuis qu'on s'est aperçu qu'il n'était pas indispensable d'endormir des malades pour les obliger à faire ce qui est nécessaire à leur guérison, etc. etc. » La *Revue de l'Hypnotisme* a donc changé son titre en celui de : *Revue de Psychothérapie* !

Il apparaît de tout ceci que la démarcation entre les théories admises et les théories non admises, les théories scientifiques et les théories préscientifiques n'est pas aussi nette qu'on se l'imagine généralement. Alors, quand un homme comme M. Camille Flammarion a cru constater la réalité du phénomène de la prémonition ; quand il observe l'analogie existant entre les cas qu'il cite et ceux dans lesquels *l'hypothèse supranormale est seule admissible* (comme celui que nous citons à la page 263 de notre fascicule de septembre dernier), ou ceux dans lesquels l'hypothèse supranormale se présente d'une façon très probable (comme dans le fait que l'éminent professeur Liébeault raconte dans sa *Thérapeutique suggestive* et que nous publions ci-dessous) ; quand, enfin, on voit combien sont incertaines et muables les théories sur l'hystérie, alors on trouve assez excusable M. C. Flammarion pour avoir cherché à expliquer par un phénomène de prémonition des faits qui sont passibles aussi d'une explication conforme aux doctrines *plus généralement* admises dans les écoles médicales.

C. de Vesme.

(1) Janvier 1905.

Cette observation est extraite de l'un de mes registres ; elle porte le No 339 et la date du 7 janvier 1886 :

Aujourd'hui, à 4 heures de l'après-midi. M. S. de Ch... vint me consulter pour un état nerveux de peu de gravité. Il a des préoccupations morales à propos d'un procès en cours et des choses suivantes. En 1879, le 26 décembre, en se promenant dans une rue de Paris, il vit écrits sur une porte ces mots : *Mme Lenormand, nécromancienne.* Poussé par la curiosité, sans réfléchir, il se fit ouvrir, et, introduit, se laissa conduire dans un salon plutôt sombre. Là, il attendit Mme Lenormand qui, prévenue sur l'heure, arriva et le fit asseoir devant une table. Alors elle sortit, revint, se plaça en face de lui ; puis, la paume d'une de ses mains, elle lui dit : Vous perdrez votre père dans un an, jour pour jour ; vous serez bientôt soldat (Ch... avait alors 19 ans), mais vous ne le resterez pas longtemps. Vous vous marierez jeune ; vous aurez deux enfants, et vous mourrez à 26 ans !

M. Ch... fit part de cette stupéfiante prophétie à quelques amis et à plusieurs de ses parents, mais on la prit d'abord pas au sérieux. Cependant, son père étant mort le 26 décembre 1880, après une courte maladie — c'est-à-dire un an après l'entrevue avec la nécromancienne — ce malheur refroidit beaucoup son incrédulité, et, lorsqu'il devint soldat, pour six mois seulement ; lorsque, s'étant marié peu de temps après, il devint père de deux enfants et fut sur le point d'atteindre ses 26 ans, il considéra n'avoir plus que peu de jours à vivre. C'est alors qu'il vint me trouver...

Ce jour-là et les jours suivants, je tâchai de plonger M. de Ch... dans le sommeil profond, afin de dissiper la noire obsession imprimée dans son esprit : c'est-à-dire celle de sa mort prochaine — mort qu'il s'imaginait devoir le toucher le 4 février, jour anniversaire de sa naissance, bien que Mme Lenormand ne lui eût rien précisé à ce sujet. Je ne puis produire sur le jeune homme le moindre petit sommeil, tant son agitation était forte : néanmoins, comme il était urgent de le délivrer de la conviction de devoir bientôt succomber, conviction dangereuse, puisqu'on a vu souvent des prédictions de ce genre s'accomplir littéralement, par auto-suggestion, je changeai de système et lui proposai de consulter l'un de mes somnambules, un vieillard septuagénaire, surnommé « le Prophète » parce que, endormi par moi, il avait annoncé l'époque précise de sa guérison de rhumatismes articulaires remontant à quatre ans, et la date

de la guérison de sa fille ; cette dernière cure avait été dûe à l'affirmation qu'elle aurait reiouvré la santé à une heure fixée précédemment, circonstance dont son père l'avait pénétrée.

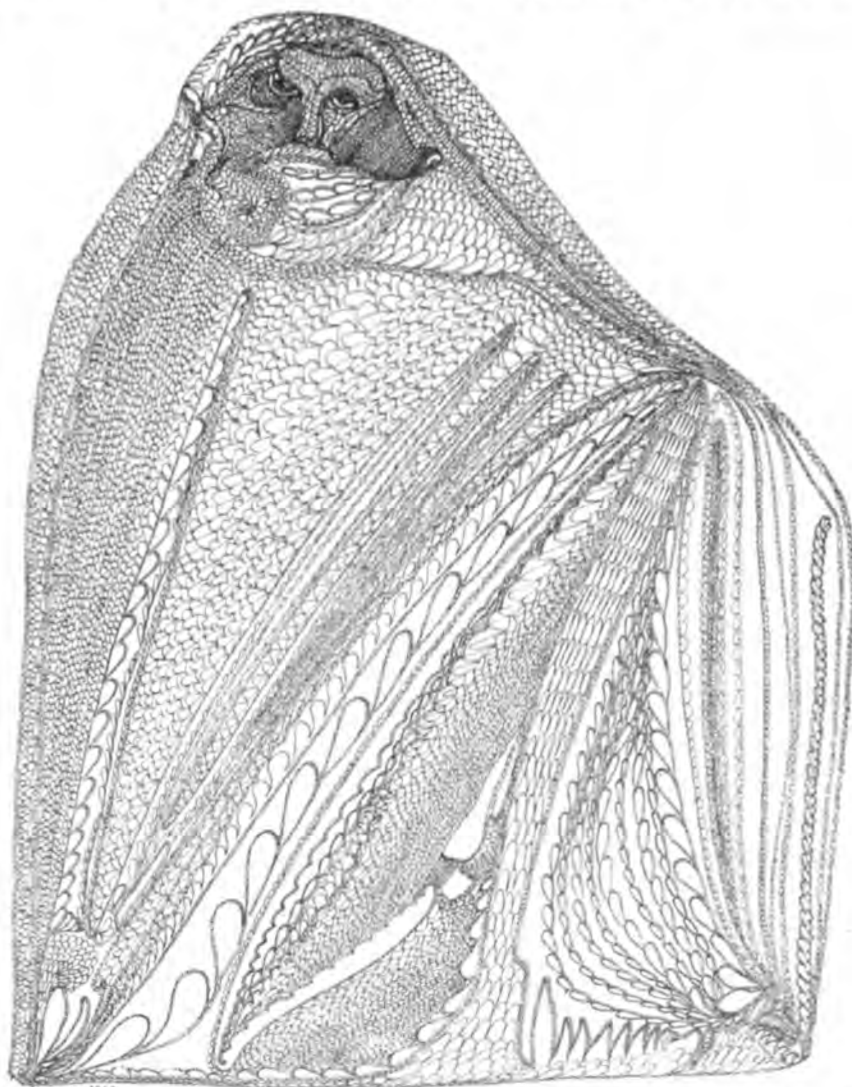
M. de Ch... accepta avidement ma proposition, et ne manqua pas de se rendre exactement au lieu de rendez-vous que je lui avais procuré. Entre en relations avec ce somnambule, ses premières paroles furent : « Quand mourrai-je ? » Le dormant expérimenté, soupçonnant le trouble du jeune homme, lui répondit après l'avoir fait attendre un peu : « Vous mourrez... vous mourrez... dans 41 ans ». L'effet *causé par ces paroles fut merveilleux ; imméd ment le consultant redevint joyeux, expans plein d'espoir, et lorsqu'il eut passé le 4 févrie ce jour tant redouté — il se crut sauvé...*

Je ne pensais même plus à cette affaire, lorsq au commencement d'octobre, je reçus une let de faire part par laquelle j'appris que mon ma heureux client était mort le 30 septembre 1885, dan sa vingt-septième année, c'est-à-dire à l'âge d 26 ans, comme Mme Lenormand l'avait prédit.

Dr LIÉBEAULT.

Dessins Médiumniques

M. LÉON PETITJEAN, publiciste bien connu à Paris, publiait récemment dans la *Revue du Spiritisme* ce qu'on pourrait appeler « ses expériences psychiques personnelles » — c'est-à-dire, comment il fut amené à s'occuper de spiritisme et comment il s'aperçut ensuite de posséder des facultés médiumniques de nature intellectuelle de différentes espèces ; entre autres celle qui lui permit de faire des dessins automatiques remarquables. Comme ces dessins sont restés inédits jusqu'à ce jour, nous avons demandé à M. L. Petitjean l'autorisation d'en publier quelques-



uns dans les *Annales des Sciences Psychiques*, et nous commençons par les deux, infiniment curieux, que nous publions aujourd'hui.

En même temps, afin que nos lecteurs soient à même de se rendre compte de la manière dont M. Petitjean a exécuté ces dessins, nous reproduisons ici le récit qu'il a fait, à ce sujet, dans la *Revue du Spiritisme*.

A l'un des retours du correspondant bienveillant qui me dit, sans cesse, être l'esprit de ma mère, je lui demandai s'il ne me serait pas possible d'obtenir autre chose que des communications écrites. N'ayant jamais eu aucune aptitude pour le dessin, il eût été curieux que je pusse arriver à tracer à la plume ou au crayon, quelque chose qui ressemble à une figure ou à un paysage.

Ma mère me fixa un rendez-vous éloigné de quelques jours, et à l'heure dite, m'annonça, selon l'usage : « l'Esprit est là ! »

J'eus alors la figuration très rudimentaire d'un personnage enveloppé de draperies, qu'on me dit être un esprit revêtu de son costume fluidique.

D'autres tracés, de plus en plus chargés de lignes, me furent ensuite donnés aux heures de communication, l'esprit m'étant chaque fois présenté — si l'on peut dire ainsi — par mon guide.

Les dessins se perfectionnèrent, s'agrandirent, se compliquèrent à plaisir, figurant des paysages fantastiques dominés par un ou plusiers personnages en turban et draperies, avec des dentelles d'une grande finesse, ma main allant paisiblement et régulièrement d'un bout à l'autre de la feuille de papier. — Ces dessins, qui sont déjà des choses tout-à-fait étonnantes, étant donne mon incapacité en l'art du dessinateur, furent remplacés ensuite par d'autres, d'un modèle beaucoup plus grand (60 sur 45 centimètres), d'un style inconnu et impossible à imaginer pour un artiste moderne.

Toutes les personnes compétentes à qui je les ai soumis s'accordent à reconnaître que je n'aurais pu projeter de semblables compositions. — Un dessinateur exercé mettrait des mois à les reproduire alors que ma main, agissant sous une impulsion inconnue, a fixé chaque dessin sur le papier en trente heures environ, par séances d'une heure et demie à deux heures.

Ces preuves sont les plus sérieuses que j'ai pu obtenir d'une force intelligente sur le subliminal extériorisé. — Il me paraît impossible que le subconscient, agissant seul, produise de tels effets. — Lorsqu'il m'arrive de laisser ma main opérer sans le concours de l'entité invisible, je n'obtiens que de l'écriture informe, des mots illisibles, ou des lignes sans suite et sans rapport avec les dessins cités plus haut.

LES NOUVEAUX LIVRES

Albert de Rochas : **Les Vies successives.** Documents pour l'Etude de cette Question. — (Paris, Bibliothèque Chacornac, 11, quai, Saint-Michel. — 1911. — prix 6 fr.).

Parmi les ouvrages, assez nombreux, et, pour la plupart, très recherchés, de M. le colonel de Rochas, il n'y en a probablement aucun qui ait rencontré le succès de librairie auquel est appelé ce nouveau volume. Les fascicules des *Annales des Sciences Psychiques* dans lesquels parut la partie la plus originale et substantielle du livre que nous annonçons aujourd'hui furent tellement demandés, qu'ils ne tardèrent pas à être épuisés. Cela tient évidemment à l'intérêt passionné que soulève, dans un grand nombre de personnes, cette question des « vies successives », par suite de la propagande faite en ce sens, d'abord par les spirites kardécistes, ensuite par les théosophes ; et par le vif intérêt qu'il y a à voir si cette doctrine, jusqu'ici plutôt spéculative, ne peut pas s'étayer à des argumentations expérimentales. M. de Rochas s'est consacré à cette recherche avec l'originalité bien personnelle qu'on lui reconnaît, et son nouvel ouvrage, malgré un certain déséquilibre entre ses différentes parties, malgré les résultats presque complètement négatifs auxquels il est parvenu, est appelé sans doute au plus vif succès.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur rapporte, presque comme préface, un assez grand nombre de citations d'où il résulte que la question des vies successives a été admise, de tous temps, par presque tous les peuples et par des penseurs distingués. Cette opinion ne se basait, naturellement, que sur des données philosophiques ; on cherchait « quelles seraient les conditions les plus équitables pour récompenser ou punir, *pendant l'éternité*, les bonnes ou les mauvaises actions commises pendant le temps infiniment court qu'est la vie terrestre ». De nos jours, des expériences et des observations sont venues s'ajouter aux raisonnements précédents.

La deuxième partie de l'ouvrage — de beaucoup la plus importante — est surtout une reproduction des articles que M. de Rochas a publiés, il

y a six ans, dans notre Revue, et auxquels nous faisons allusion plus haut. On sait que le colonel est un croyant dans le magnétisme. Il affirme que, sous l'influence de passes longitudinales exercées de haut en bas et combinées avec l'imposition de la main droite sur la tête du sujet assis en face de l'opérateur, il se produit une série d'états ayant l'apparence de la veille mais présentant chacun des caractères spécifiques, et se succédant toujours dans le même ordre. Ces états sont séparés par des phases de léthargie ayant l'apparence du sommeil ordinaire ; on sait que certains hypnologues ne voient en tout cela que de l'illusion et de la suggestion : naturellement, nous n'entrons pas ici dans cette controverse. Toujours est-il que M. de Rochas croit être parvenu, par cette méthode « magnétique », à provoquer chez quelques-uns de ses sujets le phénomène de la « régression de la mémoire ». La plus remarquable série d'expériences à ce sujet est bien celle qui fut faite avec Laurent, et qui date de 1893 ; elle a été publiée dans les *Annales des Sciences Psychiques* de juin 1895, et fait le plus grand honneur à son auteur, grâce aux nombreuses et intéressantes observations qui s'y trouvent recueillies. Mais pour ce qui se rapporte à la question de la régression de la mémoire, on peut se demander s'il ne s'agit pas ici d'une suggestion, prenant la forme d'une inhibition adressée au sujet, de se souvenir des faits de sa vie qui se sont produits avant telle ou telle date. Plusieurs incidents de ces expériences permettraient de le croire. Nous nous bornerons ici à en reproduire un seul, raconté par le sujet lui-même : Laurent.

... Ici une nouvelle réponse à une question d'un autre genre tendrait encore à trouver que je me rends compte malgré tout que je suis endormi.

— Avez-vous une sœur ? demande M. de R...

— Oui, mais je ne me la rappelle que toute petite.

— Que fait votre père ?

— Je ne l'ai plus.

C'est là ce que je réponds. Or, quand j'avais neuf ans, mon père vivait encore ; il faut donc que j'aie la notion du présent, que ce soit mon moi actuel qui parle dans ce cas.

C'est bien ça. Le sujet hypnotisé veut bien consentir à jouer le rôle qu'on lui suggère ; mais de temps à autre, malgré l'acuité de son attention monoidéisée, il a un oubli, commet une gaffe, qui le trahit.

Suivent les cas dans lesquels la régression de la mémoire *paraît* avoir été poussée jusqu'aux hypothétiques vies précédentes des sujets qui servaient aux expériences. Les mêmes considérations que nous avons faites pour le cas Laurent peuvent être répétées, à plus forte raison, pour ces derniers cas ; l'auto-suggestion y a certainement joué un rôle considérable. Il n'est certainement pas facile de déterminer la mesure exacte dans laquelle quelques phénomènes supranormaux peuvent s'être mêlés aux romans que les théories concernant la réincarnation, plus ou moins acceptées par les magnétiseurs, occultistes, spirites et théosophes ont fait germer dans l'imagination des sujets, les prédilections philosophiques de l'opérateur aidant. Mais il est incontestable que ces romans de la subconscience constituent le fond même des prétendues vies successives de Joséphine, Eugénie, Mayo, Mme Roger, etc. En effet, il a été facile à M. de Rochas de s'assurer de la fausseté de presque toutes les indications données par tous ses sujets. Il s'est bien trouvé dans le cas de Mme J..., observé par M. Bouvier, et dans quelques-uns des cas observés par M. de Rochas lui-même, quelques petits détails qu'il n'est pas tout-à-fait aisé d'expliquer ; par exemple, certaines indications exactes données par l'un des sujets sur une petite ville où il aurait passé en partie l'une de ses existences précédentes, et où il n'avait jamais été durant sa vie actuelle. Mais, toute hypothèse de fraude mise à part, il est tellement manifeste qu'un souvenir subconscient peut avoir joué un rôle dans ces cas très rares, qui paraissent justifier, au cours des expériences magnétiques, l'hypothèses de la régression de la mémoire à d'autres existences précédentes, que ces exceptions n'ont vraiment pas une grande valeur devant les faits absolument convaincants qui prouvent l'irréalité des récits faits par les sujets magnétisés.

Nous allons citer le cas du sujet M. Surel pour donner une idée générale des balivernes que racontent ces sujets. Voici comment débute la « deuxième vie » de ce monsieur.

Louis Fargeau est le fils d'un batelier du Rhône qui habite les Brotteaux. Il va un peu à l'école, il a la tête dure. A quinze ans, il travaille avec son père sur le Rhône, et signe *Fargot Louis*. Il a seize ans quand on coupe le cou au roi Louis XVI. (*Il est donc né en* 1778). A dix-sept ans, il s'engage dans l'armée et va à Grenoble. A 20 ans, il fait campagne contre les Anglais à Toulon (*ce serait donc en* 1798 ; *mais la prise et la reprise de Toulon sur les Anglais ont lieu en* 1793). A vingt-deux ans, il est sous-officier, il assiste à la capitulation d'Ulm (*nouvelle erreur : la capitulation d'Ulm est de* 1805 *et il a eu vingt-deux ans en* 1800). Il donne le nom de ses officiers successifs. Il a vingt-huit ans quand Napoléon se fait sacrer par le pape (*ce serait donc en* 1806, *mais le sacre est de* 1805) — à trente-deux ans, il est officier — à trente-quatre ans — donc en 1812), il accompagne

en Russie Napoléon qui est obligé de foutre le camp *(sic)*.

A remarquer aussi ces quelques lignes que l'auteur écrit au sujet du cas Henriette, qui dans son sommeil magnétique prétendait avoir été Monsiegneur de Belzunce, l'évêque de Marseille que son héroïsme durant une épidémie de peste a rendu si justement célèbre.

J'ai vu, en étudiant une biographie très complète du prélat, qu'il avait eu de longs démêlés avec le Parlement d'Aix et avec les Jansénistes : or, ces démêlés, Marguerite, jouant le rôle de Belzunce, les ignore complètement. Elle a donc créé un Belzunce imaginaire dont elle a eu connaissance.

Le reste est à peu près à l'avenant ; ce qui fait que la lecture de ces expériences magnétiques produit plutôt une impression défavorable à l'efficacité de cette méthode pour chercher le bien fondé de l'hypothèse des vies successives.

Un certain nombre de cas de prévision de l'avenir semblent s'être produits au cours de ces expériences (voir, par exemple, aux pages 96 et 267) ; mais il est clair que ces cas de précognitions n'ont aucun rapport direct avec la question de la réincarnation.

Dans la troisième partie de son ouvrage, M. de Rochas s'occupe de quelques phénomènes ayant des analogies avec les expériences magnétiques dont il vient de faire le récit.

Dans le premier chapitre, il cite des passages concernant les croyances et les expériences sur le « corps astral », qui doit être pour ainsi dire le noyau de l'individualité dans les différentes existences.

Le deuxième chapitre est consacré à la « régression de la mémoire » observée sous l'influence d'un accident ou au moment de la mort. Plusieurs parmi les cas qui se rapportent à cet ordre de phénomènes mentaux sont classiques et bien connus ; des savants matérialistes mêmes n'ont aucune difficulté à les admettre.

Le chapitre III (Souvenirs de Vies Antérieures), le chapitre IV (observations relatives à la vue du passé et de l'avenir sous l'influence du magnétisme ou d'un entraînement spécial), et le chapitre V (réincarnations prédites et effectuées) constituent la partie la plus importante de l'ouvrage au point de vue de la force de conviction qu'elle peut exercer sur l'esprit des lecteurs. Un certain nombre de faits s'y trouvent réunis, qui constituent réellement des indices en faveur de la réincarnation. Sans doute, ils sont très peu nombreux, et quelques-uns paraissent d'une valeur très discutable, mais il faut reconnaître que les fastes du spiritisme, de la théosophie, etc., enregistrent un assez grand nombre d'autres faits du même genre qui, dans leur ensemble, exercent réellement un certain poids en faveur de l'hypothèse que les expériences magnétiques de MM. de Rochas et Bouvier ne sont pas parvenues à étayer. Malgré la sympathie que l'auteur manifeste pour la théosophie, il ne croit pas devoir tenir compte des récits publiés dernièrement par Mme Annie Besant et M. Leadbeater sur les vies précédentes du jeune Krishnamurti (Alcyone), ces narrations ne se basant que sur des visions que les deux rédacteurs croient avoir perçues. « Nos esprits occidentaux — écrit M. de Rochas — façonnés par la méthode expérimentale de la science moderne, et commençant à soupçonner les effets extraordinaires de l'inconscient, hésitent à admettre dans leur intégrité des révélations qui ne sont pas susceptibles d'être vérifiées ». On sait que, selon les deux écrivains théosophes, les vies d'Alcyone sont séparées par des intervalles de 500 à 1000 ans, selon le degré de développement de l'*ego* ; Steiner avait dit que les vies successives étaient séparées par un intervalle de 1500 ans environ ; Leadbeater croit savoir qu'une personnalité aussi élevée que Platon ne pourrait se réincarner qu'après 10.000 ans. Les réincarnations dont parlent les spirites se succèdent au contraire avec une rapidité qui, à côté de celle admise par les théosophes, peut paraître vertigineuse.

Nous toucherons à peine au sixième chapitre (la précognition), et au septième (la fatalité et le libre arbitre).

La quatrième partie est consacrée au côté critique de la question. Dans le 1er chapitre particulièrement, l'auteur s'occupe des changements de personnalité qui se produisent dans l'hypnotisme et se demande si les personnalités qu'il a remarquées dans ses sujets comme étant celles d'incarnations précédentes du Moi des mêmes sujets, ne sont pas en réalité créés simplement par la suggestion.

Le chapitre suivant est occupé par le récit concernant une personnalité médiumnique qui s'appelait Vincent, et qui se manifestait par un sujet du nom de Mireille. Cette personnalité donnait force détails sur son existence terrestre, mais sa perspicacité échouait quand elle était mise strictement sur la sellette.

« Si vous êtes réellement la personne que vous dites — lui observa un jour M. de Rochas — vous devez savoir des choses que ne sait pas Mireille : le latin, par exemple (Vincent disait avoir été un ingénieur). Que signifient les mots : *Arma virumque*

cano ? » — Vincent chercha quelques secondes et répondit : « Je ne me le rappelle pas ; mais remarquez que ces mots appartiennent à une langue qui n'était pas la mienne, et que les souvenirs qui s'y rapportent ont été emmagasinés uniquement dans mon corps astral terrestre, que je n'ai plus ».

Il a, on le voit, réponse à tout.

M. de Rochas s'occupe du cas de Mlle Hélène Smith, de Genève, exprimant à son sujet à peu près le même avis que le professeur Flournoy lui-même.

L'excursion que l'auteur fait ensuite dans le domaine du spiritisme ne sert guère à éclaircir la question, pas plus du reste que les chapitres purement conjecturaux et théoriques dans lesquels il parle de l'évolution de l'âme et de la religion de l'avenir.

Après cela, il est évident que, si l'auteur concluait en faveur de la pluralité des existences, il montrerait ne pas avoir une idée juste de la valeur des arguments qu'il présente. Mais il n'en est rien. Tout en acceptant comme probable l'hypothèse de la réincarnation, pour des raisons plutôt philosophiques qu'expérimentales, tout en reconnaissant que, même dans l'ordre d'idées expérimental, les bons arguments ne manquent pas pour soutenir cette thèse, il ne montre pas se faire une idée très exagérée des faits recueillis dans son ouvrage.

Les conclusions qu'on peut tirer des faits que j'a rapportés — dit-il dans les dernières pages de son livre — sont de deux sortes, dont les unes sont certaines, les autres problématiques. Il est *certain* qu'au moyen de procédés magnétiques, on peut, chez certains sujets doués d'une sensibilité suffisante, provoquer une série de phases de léthargie et d'états somnambuliques qui se succèdent régulièrement comme les nuits et les jours, et au cours desquels l'âme paraît se dégager de plus en plus des liens du corps et s'élancer dans les régions de l'Espace et du Temps généralement inaccessibles pour elle dans l'état de veille normal.

Il est *certain*, qu'au moyen de certaines opérations magnétiques, on peut ramener progressivement la plupart des sensitifs à des époques antérieures de leur vie actuelle... Il est *certain* qu'en continuant ces opérations magnétiques au-delà de la naissance, et sans avoir besoin de recourir à des suggestions, on fait passer le sujet par des états analogues correspondant à des incarnations précédentes et aux intervalles qui séparent ces incarnations. Le processus est le même à travers des successions de léthargies et d'états somnambuliques. Ces révélations, quand on a pu les contrôler, me répondent généralement pas à la réalité, mais il est difficile de comprendre comment les mêmes pratiques physiques, qui déterminent d'abord des régressions de personnalités réelles jusqu'à l'époque de la naissance, peuvent tout-à-coup donner lieu à des hallucinations tout-à-fait fausses...

Il est assez naturel qu'au moment où les psychiâtres doutent, avec Brissaud, Gilbert-Ballet, Babinski, etc., que les stigmates de l'hystérie même, tel que les anesthésies, les zones hystérogènes, etc., ne soient pas autre chose que le résultat d'une suggestion inconsciente du médecin ou de l'hypnotiseur — il est assez naturel, disons-nous, que bien des lecteurs se demandent si, au lieu d'écrire que tout cela est objectivement *certain*, l'auteur n'aurait pas dû se borner à dire qu'il en est subjectivement *sûr*. Mais enfin, s'il constate les résultats auxquels il est parvenu, M. de Rochas n'en tire point des conséquences que les faits ne comportent pas. Il envisage les expériences magnétiques dont nous venons de parler de la même façon que la plupart des révélations des pythies, des sybilles, des extatiques, des prophètes et des médiums, c'est-à-dire qu'il pense qu'il est extrêmement probable qu'elles n'aient pas toute des fondements solides, et que pourtant elles ne sont pas a rejeter complètement ; il cite, à ce propos, l'intéressant avis de Kant : « En ce « qui me concerne, l'ignorance où je suis de la « manière dont l'esprit humain entre dans ce « monde et de celle dont il en sort, m'interdit « de nier la vérité des divers récits qui ont cours. « Par une réserve qui paraîtra singulière, je me « permets de révoquer en doute chaque cas parti « culier, et pourtant de les croire vrais dans « leur ensemble ».

Dr Innocenzo Calderone : **Libero Arbitrio-Determinismo-Rincarnazione,** (G. Pedone Lauriel, éd., Palerme).

M. Calderone, directeur de la « Filosofia della Scienza », auteur de « Il problema dell' anima », vient de publier un travail du plus haut intérêt qu'il a intitulé « Libre arbitre-déterminisme-Réincarnation.

Ce n'est pas seulement , à vrai dire, une étude détaillée des problèmes énumérés dans un titre trop modeste, que contient cet ouvrage : c'est une synthèse générale, *une mise au point, claire et complète de la philosophie métapsychique.*

La philosophie métapsychique est exposée, telle qu'elle résulte des travaux les plus récents, telle qu'on peut et qu'on doit l'envisager *pour le moment*, si l'on tient compte de tous ses éléments constitutifs.

L'auteur débute par une analyse des anciens systèmes philosophiques, dans leur rapport avec la question du libre arbitre ; il expose ensuite les découvertes du naturalisme moderne et étudie spécialement la théorie évolutionniste. Il montre enfin combien les notions classiques sont bouleversées par les recherches contemporaines sur la psychologie anormale et la médiumnité.

D'après lui, l'évolutionnisme et le monisme naturaliste, qui inclinaient fortement vers la négation de toute idée de survivance de l'être à la mort de l'organisme, inclineront désormais, non moins fortement, vers une conclusion contraire.

C'est bien en effet (l'analyse de M. Calderone le démontre nettement) ce qui ressort de toutes *les théories synthétiques* mises en avant pour solutionner le problème métapsychique.

L'auteur expose et discute ces théories avec une force et une logique remarquables. Son travail est d'ailleurs plein d'idées personnelles et originales, très élevées et très séduisantes.

Ce n'est donc pas seulement aux « psychistes » que s'adresse l'ouvrage de M. Calderone ; mais à tous les psychologues, quelles que soient d'ailleurs leurs idées philosophiques.

Nul savant, nul penseur digne de ce nom n'a plus le droit, aujourd'hui, d'ignorer ni de dédaigner la doctrine idéaliste, basée sur la science intégrale, en dehors des systèmes *a priori*, des dogmes et des révélations.

Le beau livre de M. Calderone, si consciencieux et si élevé, contribuera, plus que tout autre, à la large diffusion de cette doctrine. Il restera au premier rang parmi les travaux d'ensemble qui auront préparé l'avancement et le triomphe de la *philosophie métapsychique*.

Dr GUSTAVE GELEY.

CÉSAR LOMBROSO : **Hypnotisme et Spiritisme,** traduit par Ch. Rossigneux. — (Paris, Ernest Flammarion, éd., 26, rue Racine, — 1911. — 3 fr. 50.)

Chose assez piquante, ce volume fait partie du recueil de la « Bibliothèque de Philosophie scientifique », dirigée par M. Gustave Le Bon : aussi celui-ci s'est empressé de le faire précéder par une Introduction de trois ou quatre petites pages, dans laquelle il s'efforce de mettre en mauvaise lumière, aux yeux des lecteurs, l'ouvrage qu'il présente au public. Étrange présentation !

Nous avons déjà parlé assez longuement de ce livre, quand il parut dans le texte original italien : nous n'en avons pas caché les défauts considérables. M. Le Bon s'est arrangé pour les augmenter, en supprimant les notes, qui sont cependant indispensables à un livre de cette sorte, car il faut absolument que le lecteur sache d'où l'auteur a tiré tel ou tel fait qu'il cite.

Quant à l'Introduction même de M. G. Le Bon, tout en étant contraire à l'authenticité des phénomènes médiumniques — ce qui n'a rien que de bien légitime — elle a le grand tort de présenter les choses d'une manière inexacte. Voici ce que dit, en somme, M. Le Bon :

> L'auteur de ce livre est un savant célèbre habitué aux méthodes scientifiques les plus sûres. Dès qu'il aborda l'étude des phénomènes spirites, sa science s'évanouit et une crédulité infinie s'y substitua... De tels faits prouvent qu'aussitôt sorti du champ de la connaissance pour entrer dans celui de la croyance, le savant voit sa psychologie se transformer entièrement, etc., etc.

Ceci cadrerait fort bien pour le nouveau livre que M. Le Bon se propose d'écrire « afin d'examiner les causes de la crédulité dont peuvent être atteints les savants qui pénètrent dans le domaine de la croyance ». Malheureusement, si son ouvrage futur ne contiendra que des faits aussi peu fondés que celui se rapportant au professeur Lombroso, il est à craindre qu'il n'ait pas une grande valeur documentaire. En effet, toutes les personnes qui ont connu C. Lombroso, même dans ses meilleurs temps, et même quand il se moquait encore du spiritisme, savent que sa crédulité scientifique, l'inexactitude des observations, etc., ont toujours été le partage de cet homme, qui était pour cela très souvent le jouet de ses élèves même, qui s'en réjouissaient beaucoup et lui préparaient sans cesse des tours pendables — tout en le révérant comme le savant le plus génial et le plus sincère qui fût capable de tirer des vérités lumineuses de documents absolument critiquables. C'est ce que Lombroso a fait aussi dans cet ouvrage, sans s'être jamais modifié. La foi peut fausser le jugement dans le sens matérialiste comme dans le sens spiritualiste, dans le sens misonéiste comme dans le sens philonéiste — ainsi que la longue opposition à la réalité des phénomènes hypnotiques, et bien d'autres cas équivalents, l'ont bien prouvé.

L'exemple de ce qui se produisit au sujet de l'hypnotisme nous montre toutefois la vérité de ce qu'observe M. Le Bon, dans la première partie de son Introduction, au sujet de la différente manière dont la mentalité des observateurs influe sur la valeur de leurs observations. La mentalité des Le Bon leur empêcha en effet, durant soixante ans au moins, de reconnaître l'authen-

ticité des phénomènes hypnotiques, comme actuellement celle des phénomènes médiumniques. La crédulité par suggestion s'exerce spécialement sous la forme inhibitoire.

Congrès International de Psychologie expérimentale, Réuni à Paris du 15 au 20 novembre 1910. Compte rendu des travaux par Henri Durville fils, secrétaire-général. — (H. et H. Durville, éd. ; 23, rue Saint-Merri, Paris.)

On peut faire à ce volume de compte rendu les mêmes éloges et les mêmes reproches que nous avons fait au Congrès lui-même, quand nous en avons parlé : à savoir, qu'il représente, d'un côté, un progrès considérable sur les Congrès spirites, spiritualistes, occultistes, etc., qui avaient eu lieu, jusqu'ici, à Paris et ailleurs ; d'un autre côté, une part trop minime y est faite aux discussions, qui sont l'avantage, le but même des Congrès ; quand on discutait, pas de sténographe, la plupart du temps, personne même ne s'occupait de prendre des notes ; ce qui fait que le compte rendu qui paraît aujourd'hui semble plutôt un gros fascicule d'une Revue psychique, contenant des articles divers. Mais parmi ceux-ci, il y en a d'intéressants à plusieurs point de vue. Le recueil d'appareils imaginés pour étudier les forces inconnues émanant d'un être animé agissant à distance sur la matière, s'il n'a pas donné le résultat qu'on avait le droit d'espérer, n'en constitue pas moins un document très utile pour les chercheurs. Les communications faites sur les « fluides humains », sur l'Orientation, etc., résument assez bien l'état actuel des idées sur ces différentes questions.

Léon Denis : **La Grande Enigme** : Dieu et l'Univers. Suivi d'une Synthèse spiritualiste doctrinale et pratique sous forme de dialogue. — (Librairie des *Sciences Psychiques*, Paris, rue Saint-Jacques, 42. — 1911. — 2 fr.)

Plutôt qu'une monographie, ce livre est un recueil de plusieurs articles, d'une nature assez différente, qui sont toutefois rattachés par une idée dominante. Il est écrit dans le style poétique et élevé, mais pourtant si clair, qui plaît dans tous les livres de M. Léon Denis ; quelques chapitres, comme ceux intitulés « La Montagne » et « La Forêt », ont un cachet nettement littéraire ; alors que, d'autres chapitres, tels que : « Unité substentielle de l'Univers », touchent à des questions scientifiques ; mais c'est surtout la philosophie religieuse qui inspire l'auteur.

Quant à la « Synthèse spiritualiste » qui constitue la seconde partie de l'ouvrage, elle a les avantages et les défauts de toutes ces sortes de catéchismes : à savoir, d'un côté la netteté et la précision, de l'autre côté le caractère doctrinal, par lequel de simples hypothèses et vagues déductions prennent la forme de vérités acquises et presque dogmatiques.

ECHOS ET NOUVELLES

L'Expérience de l'aiguille enfilée dans l'obscurité

Nous avons parlé, dans notre livraison de juillet dernier (p. 220), d'une expérience que le commandant Darget a faite chez Mlle Vallée, le médium bien connu à Paris. Il s'agissait d'une aiguille qui a été enfilée dans l'obscurité — chose que le Commandant jugeait impossible sans l'intervention d'une force et d'une intelligence super-normale. Nous disions alors que des expériences devraient être faites pour s'assurer si cette impossibilité existe réellement.

Le comte Le Goarant de Tromelin a voulu tenter l'expérience avec quelques dames de son entourage.

Il veut bien nous en communiquer à présent les résultats. « J'ai trouvé — dit-il — que tout dépend de la grosseur de l'aiguille et de celle des fils employés.

» Or, selon les grosseurs, l'opération était plus ou moins facile ; tandis qu'avec de fines aiguilles et du fil fin, je n'ai pas pu réussir dans l'obscurité absolue.

» Il en résulte que, si cette expérience était à recommencer, il faudrait, pour qu'elle eût de la valeur, que les aiguilles et le fil choisi fussent assez fins — condition qui peut gêner des humains, mais qui devait être indifférente à des entités présentes à la séance, si réellement il s'en trouvait, comme l'affirme le commandant Darget ».

L'appareil néerlandais pour communiquer avec les Esprits

Il y a peut-être deux ans, quelques revues spirites hollandaises, allemandes et françaises publièrent cette annonce sensationnelle : que deux habitants de la Haye, MM. Zoralberg van Zelst et Matla, avaient inventé un appareil infiniment plus perfectionné que tous ceux dont on avait fait usage jusqu'ici : guéridons, *oui-ja*, planchettes, etc., etc., pour communiquer avec nos voisins de l'autre monde, et qu'en effet il s'en était suivi des rapports fort précis et continués avec l'au-delà. On publiait, en même temps des photographies de ces appareils, aussi compliqués qu'une locomotive. La nouvelle, naturellement, ne fut accueillie qu'avec la plus grande hésitation ; la plupart des Revues spirites même crurent plus prudent de ne pas s'en occuper du tout, en attenddnt des preuves meilleures de l'authenticité de cette étrange découverte, et on n'en parla plus durant quelque temps.

Mais voici qu'un journal de Douai, assez répandu dans les cercles spirites, le *Fraterniste*, vient de rééditer la nouvelle, sous le forme d'un long article d'un M. J. M. Keen, professeur, Président du groupe spirite « Harmonia » de la Haye. Cela semble bien montrer que les deux inventeurs en question insistent sur leur découverte, et que celle-ci produit une certaine sensation dans le monde spirite néerlandais ; malheureusement, elle est présentée au public avec un certain américanisme de réclame :

> Un certain nombre de professeurs de physique de Hollande, docteurs ès-science, ont dû reconnaître, après des centaines de changements proposés par eux et acceptés par les inventeurs, que la goutte d'aniline de l'indicateur de l'appareil se déplaçait sous l'influence d'une volonté occulte, c'est-à-dire d'un esprit. Plus de doutes, par conséquent : l'existence d'êtres intelligents de l'Espace est, cette fois, officiellement reconnue et acceptée. On peut dire que la science s'est rendue, puisqu'elle reconnaît l'exactitude des faits. Et cela n'est point peu de chose. Ce sera une date dans les annales du Spiritisme. Il est même certain que la Société Royale des Sciences des Pays-Bas, qui correspond à notre Institut de France, va s'en occuper.

Sapristi, voilà ce qui s'appelle aller un peu loin. Oh ! non, l'existence d'êtres intelligents de l'espace n'est point, cette fois encore, officiellement reconnue et acceptée. Même, on voudrait connaître les noms des professeurs de physique de Hollande qui auraient reconnu la régularité de ces expériences ; on voudrait attendre que la Société Royale des Sciences se soit prononcée, et de la façon dont on parle ici de cette Société, on ne peut que songer à ce qui s'est produit à plusieurs reprises en France, quand on a cherché à équivoquer sur la simple présentation de prétendues découvertes à l'Académie des Sciences — présentation que tout le monde peut faire sans que cela prouve la moindre chose. Enfin, quand même le fait affirmé par MM. Zaalberg van Zelt et Matla serait constaté, il ne faut pas oublier que l'existence des esprits ne serait pas plus *nécessairement* prouvée par cela, qu'elle ne l'a été par les phénomènes psycho-physiques de la médiumnité typologique, par l'*oui-ja*, etc.

Mais puisqu'on reparle de cette invention, il ne sera peut-être pas inutile que nous rapportions ici la description, d'ailleurs un peu confuse, qu'en publie M. J.-M. Keen.

Il paraît donc que la description du premier appareil a été donnée, au moyen de la table, par feu Zaalberg van Zelst, de son vivant mécanicien opticien, et père de celui qui, avec M. Matla, nous présente actuellement cet instrument de précision.

> Faites — dit-il — un cylindre en carton solide de 0 m. 75 c. de haut, avec un diamètre de 0 m. 30 c., vernissez-le bien en sorte qu'il soit impénétrable à l'air, couvrez-le de papier d'étain, mais laissez à découvert une lame large de quelques centimètres de haut jusqu'en bas ; c'est par là que je pourrai entrer. Avant l'expérience, convainquez-vous bien, au moyen d'un manomètre, que votre cylindre est imperméable à l'air. »
>
> Le cylindre fut fait et en même temps un manomètre en verre dont on avait mesuré exactement l'ouverture en plusieurs endroits. Le manomètre renfermait comme index quelques gouttes d'alcool colorié qu'on pouvait aisément projeter sur un tableau au moyen d'une lanterne a projection (sciopticon). La machine faite, on y introduisit au moyen d'une machine pneumatique un surplus de pression d'air, la goutte d'alcool se déplaça et resta invariablement au même endroit durant quatre heures, de sorte que « pour une expérience qui ne devait durer que quelques secondes, le cylindre devait être estimé assez imperméable à l'air ambiant. »
>
> Cela fait, ces Messieurs se sont construit une petite machine génératrice d'acétylène pour leur sciopticon. L'expérience allait commencer. Mlle et M. Zaalberg van Zelst et M. Matla se mettent à la petite table ; l'esprit du défunt Zaalberg van Zelst annonce sa présence. On lui montre les arrangements dont il se déclare content. On le prie de vouloir bien entrer dans le cylindre. « Nous sommes ici à deux », répond-il ; « placez une petite banquette légère près du cylindre ; dès que j'entrerai, mon ami agitera la banquette, ce sera le signal que je suis dedans. » Tout était dans l'obscurité, sauf un cercle lumineux sur une des parois ; au milieu de ce cercle se montrait,

noire sur blanc, l'image de la goutte coloriée. Tout à coup retentit le son de la banquette remuée et au même instant la goutte se déplace. Le contenu du cylindre a augmenté, « quelque chose » est entré dedans ; ce quelque chose n'est pas de l'air, puisque le cylindre est imperméable à l'air, c'est donc une substance matérielle commensurable.

Etant donné de combien de fois l'image projetée par le sciopticon était plus grande que l'objet, on pouvait calculer quel était le déplacement réel de la goutte et par conséquent le volume de ce « quelque chose » qui était entré dans le cylindre.

Après la sortie de ce « quelque chose », la goutte d'alcool retourna à sa place. Cela s'est répété plusieurs fois ; et toujours quand, par la table, on avait obtenu le consentement du coopérateur invisible.

L'excédent de la goutte parut très petit aux investigateurs terrestres (incarnés) et alors ils eurent (par la table) une réponse assez vive à leur étonnement, dans un sens comme ceci : « Que diable, que voulez-vous ! excédent est excédent. »

Ceci fait, les deux amis ont commencé la construction d'une seconde machine admirable. Le défunt Zaalberg van Zelst a donné les idées, son fils et son ami l'ont exécutée avec un soin, un amour admirables. C'est une machine de précision, placée dans une grande armoire vitrée qu'on peut ouvrir en plusieurs endroits.

D'abord, il y a une bascule des plus sensibles. Les plateaux se composent de deux cercles de cuivre sur lesquels on a tendu une pellicule de caoutchouc. Les deux plateaux sont exactement de la même grandeur, de sorte que si — malgré toutes les précautions — un des plateaux devenait plus pesant par l'humidité ou par la poussière, l'autre subirait le même chargement.

Cette bascule est un chef-d'œuvre de mécanique et peut être réglée dans tous les sens. Elle réagit sous moins d'un milligramme.

Le moindre mouvement de cette bascule met en route une pendule, également pourvue de tous les correctifs nécessaires. La construction de cette machine a coûté quatre années de travail assidu. Si une mouche se posait sur un des plateaux, et le faisait descendre seulement d'une partie de millimètre, la pendule se mettrait en mouvement et formerait contact pour un courant électrique provenant d'une pile d'accumulateurs. Ce courant traverse un appareil Morse modifié. Une roue à lettres et à chiffres est mise en mouvement tant que le plateau de la bascule est maintenu en bas et au moment où on le lâche une lettre est imprimée sur un ruban de papier. En même temps, tout près de cette machine Morse, se trouve un disque blanc enfermé dans une caisse de bois avec une ouverture d'environ 5 centimètres carrés. Quand la roue aux lettres et chiffres se met en mouvement dans l'appareil Morse, le grand disque fait la même chose et devant l'ouverture apparaît grande noire sur le blanc, la lettre qui va être imprimée sur le ruban de papier.

Cette machine est appelée à remplacer le médium et la table parlante.

Quand par la table on est en relations avec un défunt, on le prie de mettre sa main sur un des plateaux de la balance et de bien regarder les lettres qui apparaissent successivement dans l'ouverture de la caisse de bois. Veut-il dire, par exemple : « Mon fils », il appuie la main sur le plateau jusqu'à ce qu'il voie apparaître la lettre « M » ; il cesse d'appuyer et « M » est imprimée sur le ruban ; il continue jusqu'à ce que « O » apparaisse et ainsi de suite.

Quand on a terminé de lire cette description, on croit comprendre essez bien de quoi il s'agit ; mais les idées du lecteur s'embrouillent de nouveau terriblement quand on a vu les gravures représentant les deux appareils, ainsi que les indications qui les accompagnent.

Attendons, maintenant, que la Société Royale des Sciences des Pays-Bas se soit prononcée.

Nous ne doutons d'ailleurs pas que, si les deux inventeurs pouvaient venir à Paris avec leurs appareils, ceux-ci seraient étudiés avec le plus grand intérêt par des personnes compétentes.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le prix " Fanny Emden " décerné par l'Académie française des Sciences

Nous avons annoncé, dans notre fascicule de février dernier, que Mlle Juliette de Reinach avait fait don à l'Académie des Sciences d'une somme de 50.000 francs, dont les arrérages doivent servir à fonder un prix biennal de 3.000 francs, portant le nom de « Fondation Fanny Emden », du nom de sa mère qui, de son vivant, avait exprimé le désir de fonder ce prix, destiné à récompenser le meilleur ouvrage traitant de l'hypnotisme, de la suggestion, et, en général, des actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal. La donatrice a offert une somme supplémentaire de 3.000 francs, afin de permettre à l'Académie de mettre le prix au concours, pour la première fois, pour l'année 1911.

L'Académie des Sciences nomma, pour exa-

miner les ouvrages présentés cette année, une Commission composée de MM. Bouchard, Guyon, Perrier, d'Arsonval, Lannelongue, Laveran, Dastre et Delage : ce dernier fut nommé Rapporteur. Voici le Rapport de l'éminent zoologiste.

Après examen attentif de la question délicate soumise au jugement de la Commission, celle-ci a décidé de ne pas décerner le prix. Il lui a semblé, en effet, que le prix ne devait être attribué qu'à un travail faisant connaître des faits nouveaux et surtout donnant de ces faits des preuves absolument incontestables. On ne saurait, en effet, se montrer trop exigeant sur ce point, car c'est précisément parce qu'elle est encombrée d'une masse énorme d'expériences, qui seraient capitales si elles étaient complètement démontrées, mais qui prêtent le flanc aux objections les plus sérieuses, c'est pour cette raison, dis-je, que la science que voudrait encourager la fondatrice du prix est tombée dans un certain discrédit.



M. Emile Boirac.

Cependant, parmi les nombreux auteurs qui ont envoyé leurs ouvrages en vue d'obtenir le prix, la Commission en a retenu deux qui, sans échapper au reproche général formulé ci-dessus, lui ont paru mériter une récompense.

Elle propose d'attribuer à titre d'encouragement une somme de 1.000 francs à M. Ochorowicz, et une somme de 2.000 francs à M. Boirac.

Dans son travail sur la *Suggestion mentale*, M. Ochorowicz explique qu'après avoir nié le mode de suggestion, en raison de l'insuffisance des arguments et expériences mis en avant pour la démontrer, il est arrivé à y croire à la suite d'observations et d'expériences personnelles, qui lui ont paru démonstratives. Ces expériences sont très nombreuses et souvent pleines d'intérêt, mais il ne nous a pas semblé qu'aucune d'entre elles fût suffisamment rigoureuse pour entraîner la conviction, en dépit de la sincérité évidente de l'auteur et de ses louables efforts pour éviter toute supercherie. Il propose, pour expliquer la suggestion mentale, une théorie touffue, ingénieusement élaborée, mais étayée malheureusement sur des raisonnements dont l'insuffisance est manifeste. Malgré ses défauts, son livre reste une œuvre magistrale, dont auront à tenir compte tous ceux qui, ultérieurement, aborderont les mêmes questions.

M. Boirac, dans son ouvrage sur *La Psychologie inconnue*, a fait une très louable tentative, en grande partie couronnée de succès, pour mettre en ordre et soumettre à une classification méthodique ces phénomènes de la Psychologie inconnue qu'il divise en hypnoïdes, magnétoïdes et spiritoïdes. Malheureusement, déjà dans cette partie de l'ouvrage, on sent trop les habitudes d'esprit du philosophe qui résout les problèmes par des arguments de pure logique, sans se soucier suffisamment du contrôle expérimental.

Dans la partie expérimentale de son travail, l'auteur montre un souci constant de n'employer que des méthodes à l'abri de tout reproche. Il fait tout son possible pour éviter de dicter au sujet ses réponses par des suggestions involontaires. Mais, à notre sens, cela ne suffit pas ; et lorsqu'on a réussi seul ou avec son entourage habituel, ou même en présence de personnes qui ne demandent qu'à se laisser convaincre, des expériences qui vont à l'encontre des données physiques et physiologiques les mieux établies, il est absolument nécessaire, si l'on veut qu'elles passent définitivement dans la Science, de les faire contrôler par des savants connaissant par profession les exigences des expériences rigoureuses (physiologistes, médecins), d'accepter toutes les conditions de sécurité qu'il leur plaîra d'imposer et de répondre à toutes les objections qu'ils pourront faire.

C'est ce que n'a pas fait M. Boirac, et c'est pour cela que nous ne saurions considérer comme définitivement acquises à la science ses très remarquables expériences, dont nous rappellons ici seulement une ou deux.

Si l'on approche du sujet, qui a les yeux bandés et autour duquel on observe le plus rigoureux silence, les doigts étendus de la main droite, à une distance de 8 à 10 mètres, la partie du corps visée se déplace vers la main de l'opérateur. Si c'est la main gauche, rien de tel, mais il y a une sensation de picotement.

Autre expérience. L'opérateur et le sujet ont tenu dans la main chacun un verre plein d'eau ; les deux verres sont placés l'un près de l'autre sur une table et les deux personnes sont loin l'une de l'autre aux extrémités d'une même salle. Le sujet a d'ailleurs les yeux bandés et l'on observe le plus rigoureux silence.

Si alors on vient à pincer, piquer, frapper l'opérateur, le sujet n'éprouve rien ; mais si l'on établit entre les deux verres une communication par un fil métallique plongeant dans l'un et l'autre, le sujet se plaint de ressentir tout ce qu'on fait éprouver à l'opérateur par les moyens ci-dessus. Les deux verres auraient conservé chacun une partie de la sensibilité extériorisée de celui qui les a tenus dans la main.

Si M. Boirac arrive à rendre de pareilles expériences incontestables pour les savants les plus sceptiques et les plus exigeants, il aura mérité mieux encore que le prix, dont nous ne pouvons lui attribuer encore qu'une partie, sous forme d'encouragement.

L'Académie adopte les conclusions de ce Rapport.

La proclamation des résultats du Concours eut lieu le Lundi 18 Décembre, à l'Institut de France.

Les Psychistes Espérantistes

Tout dernièrement, la Fédération Spirite Belge se voyait dans la nécessité de publier une deuxième édition de l'intéressante brochure *Esperanto Psikitaro*, qu'elle avait fait paraître en 1910, et qui contenait des écrits de Zamenhof, Boirac, Flammarion, Stead, etc., recueillis par « l'Union Internationale pour l'étude du psychisme par l'espéranto », placée sous la présidence honoraire de M. Émile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon.

Maintenant, la même Fédération vient de publier une plaquette d'une trentaine de pages contenant le Rapport du Subcongrès de Psychisme Espérantiste, qui a lieu à Anvers, au mois d'août dernier, à l'occasion du Congrès Spirite International.

Aucun doute que cette initiative d'un groupe d'espérantistes contribuera heureusement à la propagation des études psychiques. On peut se procurer ces brochures chez M. A. Stas, rue Saint-Antoine, 19, à Anvers, et chez M. C. Chaigneau, 6, rue de Douai, à Paris.

Petites Informations

Le 15 novembre, la **Société d'Études Psychiqes de Nice** commencera la série de ses réunions. Les séances auront lieu le premier et le troisième mercredi de chaque mois à 4 h. 1/2, au Siège Social, 7, avenue de la gare. — Une bibliothèque est mise à la disposition des sociétaires.

∴

La **Société des Sciences Anciennes** pour l'étude des conceptions philosophiques et scientifiques du Moyen-Age et de l'Antiquité, présidée par Pierre Piobb (comte Vincenti), vient de publier son programme de cours pour 1911-1912. Ces cours ont lieu tous les samedis, à 3 heures, au Palais du Trocadéro. Les cartes d'admission sont délivrées gratuitement par les soins du Secrétariat de la Société, 8, rue Sédillot, Paris.

∴

M. Thomas Welton Stanford, dont nous avons annoncé récemment l'intention de donner une somme très importante à l'Université de San-Francisco, fondée par son frère, pour la fondation d'une chaire consacrée aux études psychiques, vient de donner à la Bibliothèque Stanford, de la même ville, un recueil aussi complet que possible d'ouvrages concernant les mêmes questions scientifiques et philosophiques.

M. Alfred Bénezech, pasteur à Montauban, bien connu par ses nombreuses publications de morale, de religion, de politique et de philosophie, vient de publier un nouvel ouvrage intitulé : *Les phénomènes psychiques et la question de l'au-delà* (Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris ; prix : 3 fr. 50) ; nous nous en occuperons dans l'un de nos prochains numéros.

∴

Un **Congrès pour l'Etude de la Baguette divinatoire,** vient de se réunir à Hanovre. On sait que cette question a pris, en ces derniers temps, une grande importance en Allemagne, où des personnes hauts placées ne dédaignent pas de s'en occuper. Aussi les congressistes — après avoir entendu des discours, avoir discuté et avoir même assisté à quelques expériences pratiques, considérant l'incertitude qui règne sur les forces qui agissent sur la baguette, et même sur l'efficacité de celle-ci, par suite du manque d'une statistique raisonnée et impartiale — ont décidé de se constituer en Association pour l'étude méthodique de la baguette divinatoire. Cette Association se propose de centraliser les observations faites par les chercheurs et faciliter la connaissance des résultats acquis. Le Bureau de Présidence de la nouvelle Association est ainsi formé : Dr Aigner, médecin à Munich ; Dr Behme, conseiller au Tribunal de Hanovre ; M. G. Franzius, conseiller de l'Amirauté à Kiel ; professeur R. Weyranch, médecin à Stuttgard.

∴

M. Amédée Thomas, secrétaire de la *Société d'Etudes Psychiques* de Nancy, vient d'être nommé chevalier de la légion d'honneur à l'occasion de l'exposition de Nancy en 1909.

∴

C'est le 20 septembre dernier que la **Société d'Études Psychiques de Milan,** et la revue *Luce e Ombra,* qui en est l'organe, se sont transférées de Milan à Rome (Via Varese, 4) conformément à ce que nous avions annoncé depuis deux ou trois mois déjà. Une section de la société continuera à exister à Milan ; le Dr Ch. Alzona en sera le secrétaire, M. Angelo Marzorati passant à Rome comme secrétaire de la Société et directeur de la Revue.

Le Médium Politi, restera à la disposition de la section de Milan. Une note de la Présidence dit à ce sujet :

« Nos expériences avec Politi ont eu des résul-

tats différents, et si ce médium n'a pas été de notre part l'objet de publications tapageuses et prématurées, il a contribué puissamment à nous donner ce que nous voulions de lui : Une connaissance suffisante de la médiumnité et de sa nature complexe et oscillante. Ce sera l'objet d'un ample exposé comparatif et d'une discussion sur la méthode, qui sera notre justification et le point de départ de nos expériences ultérieures. »

Société Universelle d'Études Psychiques

Les communications de MM. de Rochas et de Fontenay sur les écrans du Dr Kilner

Séance du 21 décembre 1911

Malgré l'ouragan de vent et de pluie qui s'était déchaîné sur Paris, depuis le matin, les sociétaires étaient accourus en foule, surtout pour revoir notre membre honoraire, le colonel Albert de Rochas, et l'entendre faire une communication sur quelques expériences qu'il a faites avec les écrans du Dr Kilner, de Londres, destinés à permettre d'apercevoir *l'aura* du corps humain. La salle des conférences était trop étroite pour pouvoir tous les contenir.

La séance a été ouverte à 5 heures 15 par M. Guillaume de Fontenay, Vice-Président, qui prononça d'abord l'allocution suivante :

L'absence du Président de notre section, l'éminent astronome M. Camille Flammarion, et aussi l'absence du premier vice-président le Dr Calmette, m'imposent le devoir et me confèrent l'honneur de vous présenter notre hôte d'aujourd'hui, le comte de Rochas, et de lui souhaiter en votre nom la bienvenue parmi nous. Cet honneur et ce devoir me sont infiniment agréables, car ils me fournissent l'occasion de témoigner au Colonel de Rochas, d'abord la vénération que nous lui devons tous, chercheurs que nous sommes, et en outre ma reconnaissance et mon affection particulières.

En effet, si je n'avais pas eu l'heureuse fortune, en 1896, je crois, d'être conduit à M. de Rochas par un ami, je ne me serais sans doute jamais occupé de recherches psychiques.

Non seulement M. de Rochas — un précurseur, s'il en fut — a été, par ses admirables travaux et ses nombreux livres, notre maître à tous, mais il a été pour moi en particulier, *vivâ voce*, un véritable initiateur. Je ne saurais trop l'en remercier aujourd'hui.

Et les chemins que nous avons l'un et l'autre suivis depuis cette époque se sont recoupés fréquemment, comme il arrive à des routes qui se dirigent vers le même pays.

C'est pourquoi nous nous sommes rencontrés bien souvent sur le terrain de l'expérimentation, d'abord à Montfort-l'Amaury, en 1897, pour observer Eusapia Paladino, chez M. Blech, un autre chercheur, que j'aperçois dans cette salle, et dont les travaux, quoique plus spéculatifs que les nôtres, ne pourraient toutefois nous laisser indifférents ; puis en 1902, à l'École Polytechnique où M. de Rochas, alors administrateur de cette école, avait convié un certain nombre de ses amis, parmi lesquels il voulut bien me compter, à observer le médium romain Auguste Politi ; puis à Valence, en 1904, pour réobserver Eusapia, qui d'ailleurs n'y est point venue, enfin voici deux ou trois ans à Grenoble où le médium australien Bailey, venu tout exprès de Melbourne, s'est acquis dans le commerce des petits oiseaux une légitime célébrité.

Or, Messieurs, si j'ai eu fréquemment d'aussi admirables occasions d'observer de près et dans d'excellentes conditions, d'aussi grands médiums, c'est pour beaucoup à l'amitié de M. de Rochas que je le dois.

A tant d'autres qualités qu'il possède, M. de Rochas en joint une très belle et très rare. Il est un savant généreux et non pas un savant jaloux. Je veux dire qu'il ne cherche pas, comme tant d'autres, à garder la vérité dans sa main fermée, jusqu'à ce qu'il ait pu tirer gloire et parti de sa découverte. Il n'a jamais eu d'autre souci que de mettre le plus tôt possible le plus grand nombre possible d'ouvriers à même de labourer et d'ensemencer le champ où il travaillait lui-même.

Un tel mérite est assez rare, assez particulier pour qu'il vaille la peine qu'on le signale quand on le rencontre.

C'est encore ce qui vient de se produire pour les travaux de Walter Kilner dont l'étude nous réunit en ce moment. Personne de nous peut-être n'avait entendu parler de ce médecin et de ses écrans avant que M. de Rochas eût appelé notre attention par l'article que vous avez lu dans nos *Annales* (1).

Et dès lors, tout le monde a pu s'occuper utilement de cette découverte — si c'en est une — et rechercher à loisir ces auras fameuses que le savant anglais prétend nous faire voir et au sujet desquelles M. de Rochas veut bien nous communiquer le résultat de ses expériences.

A la demande du comte de Rochas, M. de Fontenay amorce la question en exposant

(1) Numéro de septembre dernier, p. 264. — N. de la R.

quelques idées générales sur l'*aura* ou atmosphère humaine, puis en décrivant et montrant les écrans du Dr Walter J. Kilner, ainsi que la façon dont ils doivent être utilisés. Il termine en faisant observer que les expériences — peu nombreuses d'ailleurs — auxquelles il a pu se livrer à ce sujet, ont été infructueuses.

Les paroles de M. de Fontenay ont été, à plusieurs reprises, interrompues par les applaudissements.

M. A. de Rochas prit alors la parole, en exposant les observations qu'il avait faites avec les écrans du Dr Kilner, en suivant autant que possible les conditions indiquées par l'ouvrage de ce praticien, mais sans obtenir aucun résultat. Un autre observateur, M. Lefranc, ne fut pas plus heureux. Le colonel imagina alors de faire exécuter les mêmes observations par Mme Lambert, le sujet bien connu qui lui a servi pour ses plus intéressantes expériences sur l'extériorisation de la sensibilité, etc. Mme Lambert aperçoit ordinairement sans l'aide d'aucun écran, et par sa seule clairvoyance, des effluves légèrement lumineux qui se dégagent des corps humains. A l'aide des écrans de Kilner, elle déclara les voir avec une plus grande netteté. M. de Rochas est assez porté à le croire, mais il ne se dissimule aucunement qu'il importerait que l'*aura* fût aperçue au moins par la grande majorité des observateurs, sans quoi il sera toujours facile de supposer que les prétendus clairvoyants sont le jouet d'une illusion ou d'une auto-suggestion ; et le colonel rappelle à ce sujet ce qui s'est produit avec les rayons N.

Toutefois, M. de Rochas, persuadé, par ses expériences précédentes, de l'existence d'une *aura* qui entoure le corps humain, ne manifeste aucunement la prétention d'affirmer que le Dr Kilner s'est trompé ; il déplore tout simplement qu'il soit si difficile de se mettre dans les conditions indiquées par lui, parce que cela empêche, naturellement, que l'existence de l'*aura* soit reconnue, dès maintenant, d'une façon incontestée et objective. (*Vifs applaudissements*).

M. de Vesme, secrétaire, donne alors lecture de la traduction d'un article publié dernièrement par le Dr Deane Butcher, de Londres, dans ses *Archives of the Roentgen Ray*, au sujet des écrans du Dr Kilner. Le voici presque entièrement :

...Il n'y a rien de très exceptionnel, et certainement rien de spiritualiste ou d'occulte, dans cette atmosphère nébuleuse qui entoure la forme humaine. Tous les corps chauds et moites sont certainement entourés d'une atmosphère de ce genre, bien qu'elle soit en général totalement invisible à la vue normale. Pour l'apercevoir, la rétine doit être sensibilisée par l'obscurité, et les basses vibrations rouges doivent être supprimées, de façon à ne pas effacer les faibles ondulations gris-lavande qui sont vers l'extrémité violette du spectre, et qui ne peuvent être bien perçues que par des yeux naturellement ou artificiellement sensibilisés, de façon à recevoir les ondes violettes ou ultra-violettes. Par conséquent, différentes précautions doivent être prises par ceux qui désirent étudier l'atmosphère humaine. D'abord, nous devons exclure les vibrations plus basses, comme il faut exclure les bruits étrangers pour arriver à découvrir une note faible et extrêmement élevée. En deuxième lieu, nous devons exclure du champ visuel tout objet brillant, parce que l'œil s'accommode automatiquement à la lumière blanche, et devient ainsi incapable d'apprécier les radiations ultra-violettes.

Un certain nombre de personnes affirment pouvoir apercevoir cette atmosphère humaine en des conditions ordinaires et il est possible qu'il en soit réellement ainsi. Malheureusement, la capacité de voir les radiations ultra-violettes, et de supprimer les rouges et jaunes, accompagne généralement un tempérament névropathique et une suggestionnabilité qui infirment grandement le témoignage du patient pour ce qui se rapporte à la réalité de tout phénomène purement optique.

Les radiologues se trouvent néanmoins dans une situation très favorable pour cette étude. Ils possèdent généralement un laboratoire pouvant être plongé dans l'obscurité, ils sont habitués à faire leurs investigations par une faible lumière, et l'examen fluoroscopique a rendu leurs yeux capables d'apprécier des différences très légères dans les notes les plus élevées de la gamme visuelle. Nous pouvons donc espérer qu'ils seront à même de jeter quelque lumière sur les différentes radiations calorique, lumineuses, et peut-être radio-actives, qui se dégagent du corps humain.

Nous avons déjà montré que tous les corps qui sont plus moites que leur environnement, doivent nécessairement avoir une atmosphère ; mais il y a beaucoup de raisons qui portent à croire que l'*aura* dont nous parlons est électrique, et peut-être d'une origine radio-active ; il paraît qu'elle varie de densité et de largeur selon la santé du patient, et qu'elle est, dans une certaine mesure, sous le contrôle de sa volonté. En outre, les courants auriques se dégagent généralement de points tels que l'extrémité des doigts et les coudes, ou à des angles droits, à des surfaces planes, comme s'il s'agissait d'une simple décharge d'électrons.

L'une des recherches les plus intéressantes pour un laboratoire Rœntgen serait l'investigation des conditions nécessaires pour sensibiliser dans toute sa pleinitude la rétine de l'observateur. C'est une question qui aurait autant d'importance pour l'astronome que pour le microscopiste et le radiologiste. Le Dr Kilner affirme que la perception des rayons ultra-violets peut être facilitée par l'usage d'écrans

colorés. Il y a quelques raisons de croire que, si l'observateur fixe une lumière blanche pendant quelque temps à travers un écran de dicyanine, il devient, jusqu'à un certain point, myope, et il peut percevoir ainsi plus facilement les rayons ultra-violets. L'effet de l'écran de dicyanine est de produire une sorte de myopie artificielle ou temporaire, qui proviendrait de quelque action directe sur la pourpre visuelle de la rétine même, ou, plus probablement, sur les cellules qui la secrètent. Par exemple, après avoir expérimenté avec la dycianine, un observateur qui a précédemment réglé une jumelle sur une échelle de 8 pieds de distance (2 mètres 65 environ), a pu, sans modifier le foyer de la jumelle, lire la musique a une distance de 4 pieds (1 mètre 30). Par contre, après avoir employé l'écran de dicyanine, un patient presbyte put se passer des lunettes dont il se servait pour lire — et ceci durant une période de temps de plus de vingt-quatre heures...

Le Dr L. Demonchy, qui, en attendant, avait pris la présidence, remercie alors M. de Rochas pour son intéressante communication, au nom de la Société.

Il ouvre ensuite la discussion sur les séances qui ont eu lieu à la S. U. E. F. avec le médium Linda Gazzera.

Le Secrétaire expose dans quelles conditions il obtint que Mlle Linda Gazzera, le médium bien connu de Turin, qui a été étudié par des savants psychistes tels que MM. le Professeur Lombroso, le Professeur Richet, le Dr Maxwell, le Dr Schrenck-Notzing, etc., vînt donner quelques séances aux membres de la Société. Il ajoute qu'il s'adressa alors aux Sociétaires qui avaient répondu à la circulaire publiée dans les *Annales* d'avril dernier, par laquelle il invitait les personnes désireuses d'assister à des séances expérimentales et à faire même pour cela quelques sacrifices d'argent, à en prévenir le Secrétariat. Il s'adressa de même aux membres Souscripteurs, et il espérait ensuite étendre les invitations de façon à ne pas faire de mécontents ; malheureusement, le médium dut tout-à-coup interrompre ses séances pour entreprendre un long voyage.

M. de Fontenay parle des nombreuses séances qu'il eut avec ce médium à Paris et à Turin, et fait défiler sous les yeux des assistants, au moyen de projections lumineuses, de nombreuses photographies qui ont été prises par lui et par d'autres durant ces séances.

Le Dr J. Ch. Roux communique les observations qu'il a faites, avec le Dr Bourbon, dans les dernières séances à Paris.

Le Secrétaire remarque que l'heure avancée ne permet point des débats complets sur ce sujet, et qu'il vaudrait mieux renvoyer la discussion à une autre séance, d'autant plus qu'un éditeur de Turin est sur le point de publier au sujet de Mlle Linda Gazzera, un volume du Dr Imoda, accompagné d'un grand nombre de photographies.

Il en est ainsi décidé, et le Président, M. le Dr Demonchy, lève la séance à 6 heures 1/2.

M. Guillaume de Fontenay a fait au siège de la S. U. E. P., le 9 octobre dernier, sa dernière conférence sur le « Rôle de la photographie dans l'étude des phénomènes psychiques ». Cette troisième partie de son étude était consacrée aux « trahisons de la plaque sensible » ; comme les précédentes, elle intéressa vivement l'auditoire, d'autant plus qu'elle était accompagnée de nombreuses projections lumineuses. Nous en commençons, d'ailleurs, la publication dans ce même numéro des *Annales*.

La séance était présidée par M. le Dr E. Calmette, vice-président.

***

La Section parisienne de S. U. E. P., vient de commencer une enquête sur le *cumberlandisme*, avec une méthode nouvelle.

Les Membres souscripteurs

	Liste précédente ....fr.	200
26	M. A. Orzabal de la Quintana (Paris)..	8
27	M. P. Bergeot (Paris)	8
	Total	216

Pour 1912

1	M. Jaillard (Saint-Mandé) ....fr.	8
2	M. Guillou (Paris)..................	8
3	Mme Guillou (Paris)................	8
4	M. Chardon (Paris)..................	8
5	M. Ravel (Paris)....................	8
6	M. Sébille (Paris)..................	8
7	M. Orion (Paris)	8
8	M. M. V. Gruet (Marseille)	8
9	Mme F. Moulton (Paris)	8
	Total	72

TABLE DES MATIÈRES

de l'Année 1911

TABLE DES SOMMAIRES

1er-16 JANVIER

Le nouveau médium de Rome : Lucia Sordi. Un sujet qui présenterait le passage de la matière à travers la matière 1
G. DE FONTENAY. — Le rôle de la plaque sensible dans l'étude des phénomènes psychiques I. Son utilité 13
EMILE MAGNIN. — Une guérison due à l'intervention d'un médium voyant 18
La « Psychométrie ». — Une expérience 20
CAMILLE FLAMMARION. — Manifestation télépathique de mourant 24
LES NOUVEAUX LIVRES. — C. P. : Photographie transcendentale. — M. Sage : L'état actuel du Psychisme, etc 25
ECHOS ET NOUVELLES. — Le mage, comte de Sarak, se fâche. — Le décès de Mrs. Eddy. — La mort de Hudson Tuttle. — Le décès de M. Pribitkof. — Métapsychie 26
SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES Une conférence de M. Duchâtel. — Le banquet anniversaire. — L'assemblée générale 30

1er-16 FÉVRIER

MARCEL MANGIN. — « Esprits et médiums », par Th. Flournoy 33
WILLY REICHEL. — Mes Constatations à Costa-Rica 41
CAMILLE FLAMMARION. — Un Rêve prémonitoire, signalé par M. Frédéric Passy 48
LES NOUVEAUX LIVRES 49
AU MILIEU DES REVUES. — Un cas de Réincarnation ? — Un chat qui aurait vu un fantôme. — La vue à travers les corps opaques chez une femme japonaise 52
ÉCHOS ET NOUVELLES. — M. Sgaluppi sous le nom de Sartini à Paris, en 1882. — Un tableau de sujet spirite. — *Nécrologie* : H.-D. Barrett, Kumat Ghose, Senarega. — L'exercice illégal de la Médecine. — La ridicule aventure d'un chercheur de trésors 59
LE MOUVEMENT PSYCHIQUE. — Un prix de 3.000 francs pour un ouvrage sur la suggestion à distance. — Comment on étudiera Lucia Sordi. — Pour des Ecoles de médiums. — Le nouveau Président de la S. P. R. — S. U. E. P. : Les membres souscripteurs 63

1er-16 MARS

ERNEST BOZZANO. — Considérations et hypothèses sur les Phénomènes de « bilocation » 65
Le Concours pour le prix au meilleur ouvrage sur les effets de l'orientation 72
WILLY REICHEL. — Mes Constatations à Costa-Rica (*suite*) 83
Dr MARCOU-MUTZNER. — Expériences avec le médium Jean Gouzik 87
LES LIVRES NOUVEAUX 89
CORRESPONDANCE. — Le professeur Lombroso et la personnalité humaine après la mort, par M. HAMILTON 90
AU MILIEU DES REVUES. — On appelle notre attention sur le Réveil. — L'anthropométrie des corps psychiques objectivés. — Un revenant de race canine ? 91
ECHOS ET NOUVELLES. — Phénomènes spontanés à Menton. — Le nouveau volume de M. Delanne. — Les faux phénomènes de la villa « My Home », à Marseille. — M. Charles Richet reste à Paris 95

1er-16 AVRIL

Dr X. DARIEX, Dr CH. RICHET, C. DE VESME. — La retraite du Dr X. Dariex 97
G. DE FONTENAY. — Le Rôle de la plaque sensible dans l'étude des phénomènes psychiques — Deuxième partie : Ses trahisons : erreurs, illusions, impostures. — *A*. Les infidélités de la chambre noire 98
E. BOZZANO. — Considérations et hypothèses sur les Phénomènes de « bilocation » (*Suite*) 109
HECTOR DURVILLE. — Un cas remarquable de Phénomènes médiumniques spontanés : Le jeune Raymond Charrier 116
AU MILIEU DES REVUES. — Une guérison instantanée, attribuée au Sacré Cœur de Jésus. — Une voix mystérieuse. — Un rêve prémonitoire de mort 124
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Antonio Fogazzaro. — Les cures « mystiques » au Parlement allemand. — Maskelyne imite les Davenport. 127
SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES. 128

1er-16 MAI

WILLY REICHEL. — Mes Constatations à Costa-Rica *(suite et fin)* avec réflexions de C. DE VESME 129
E. BOZZANO. — Considérations et hypothèses sur les Phénomènes de « bilocation » *(Suite)*. 143
Une conférence du professeur W.-F. BARRETT, sur les Phénomènes dits de « Poltergeist » 152
C. FLAMMARION. — Manifestation télépathique. 154
Mme V. AGACHE-SCHLOEMER et Dr H. BOURBON. — A propos du Rapport sur le Concours de l'Orientation 155
LES LIVRES NOUVEAUX 156
ECHOS ET NOUVELLES. — Les Fantômes au Grand-Orient de France. — Les séances de Craddock chez M. Flammarion. — Les médiums australiens Ch. Bailey et Annie F. Turner, en Europe 159

1er-16 JUIN

Dr J. OCHOROWICZ. — Nouvelle Etude expérimentale sur la nature des « rayons rigides » et du courant médiumnique 161

E. Bozzano. — Considérations et Hypothèses sur les Phénomènes de « Bilocation » *(Suite)* 166
Correspondance. — R. Aylmer : Au sujet des dernières séances de Craddock à Paris...... 172
R. Warcollier. — Les Conditions expérimentales dans l'étude de la Télépathie.......... 173
Echos et Nouvelles. — Mme Annie Besant et le jeune J. Krishnamurti, à Paris. — Un procès pour le testament d'une spirite. — La mort du Dr Chazarain : quelques-unes de ses expériences. — Le médium Bailey à Londres. — Pour la fondation d'une chaire de Spiritisme à San Francisco.................... 176
Au milieu des Revues. — La médiumnité musicale de G. Aubert, exposée par lui-même. — Manifestations *post mortem* répétées. — Un martingale spirite ! — Un nouveau médium à « apports » lisant sans le concours des yeux...................... 183
Société Universelle d'Etudes psychiques. — Les conférences de MM. Phaneg, l'abbé P. Naudet, le Dr G. Geley. — L'étude de la « psychométrie ». — Les membres souscripteurs............................ 192

1er-16 JUILLET

Dr Gustave Geley. — Sur une Méthode expérimentale, spéciale au Métapsychisme...... 193
J. Ochorowicz. — Nouvelle Etude expérimentale sur la nature des « Rayons rigides » et du courant médiumnique. *(Suite)*....... 199
Warcollier. — Enquête sur la Psychométrie. 203
P. Le Cour. — Au sujet d' « Esprits et Médiums », par Th. Flournoy.............. 210
Le Mouvement Psychique. — Les fonds de la Société américaine de Recherches psychiques. — Le Congrès de Copenhague.. 214
Echos et Nouvelles. — L'insuccès du médium Bailey à Londres. — Les « miracles » de Tilly, défendus de par l'autorité ecclésiastique. — La mort du médium I.-E. Davenport. — Jubilé Camille Flammarion. — L'aiguille enfilée dans la nuit. — Une prédiction de la mort de M. Berteaux. — Les médiums « à trompette », Mme Wriedt...... 216

1er-16 AOUT

Dr de Schrenck-Notzing. — L'expérience de la cage du médium Lucia Sordi.......... 225
Dr J. Ochorowicz. — Nouvelle Etude expérimentale sur la nature des « Rayons rigides » et du courant médiumnique *(Suite)*........ 230
A. de Coudenhove. — Notes pour l'étude des phénomènes dits de "Psychométrie"..... 236
Dr J. Maxwell. — N'est-il pas possible que les choses se souviennent ?................ 239
B. M. Godsal. — Un témoin des phénomènes de Costa-Rica les proclame les plus convaincants qu'il ait jamais vus.................. 240
Correspondance. — « Les frères Davenport », par M. A. Jouet........................ 246
Au milieu des Revues. — Essai sur l'Intuition. — Deux apparitions au Brésil. — Le fantôme d'un chasseur.................. 246
Le Mouvement Psychique. — L'inauguration du Club International pour les Recherches Psychiques, à Londres. — Le don de M. Th. Stanford à l'Université de San-Francisco. — Petites Informations......... 250
Echos et Nouvelles. — La cérébration artistique subconsciente : Richard Wagner, Marya Chelega, Frida Gentes. — Le tableau mystérieux de Londres. — Le procès contre un médium de Chicago. — Une manifestation de spirites mexicains en l'honneur de Madero. — La mort du professeur Manuel Sanz Benito. — Quelques paroles du professeur Luciani........................ 251
Les nouveaux Livres. — Ouvrages d'E. Boirac et O. Haleby.................... 256

1er-16 SEPTEMBRE

Camille Flammarion. — Prévisions personnelles de morts et de guérisons ponctuellement réalisées........................ 257
Colonel A. de Rochas. — Les Radiations lumineuses du corps humain.................. 264
C. de Vesme. — Le IIe tome du livre de M. Delanne : *Les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts*................ 269
Dr J. Ochorowicz. — Nouvelle étude expérimentale sur la nature des « Rayons rigides » et du courant médiumnique............... 276
Ed. Duchatel. — Influence de l'Orientation sur l'activité psychique (Nouveaux documents). — Un phénomène médiumnique au moment de la mort de St Françios de Sales. 280
Les nouveaux Livres. — E. Morison et F. Lamon : *An adventure*................ 281
Echos et Nouvelles. — Un dessin médiumnique de V. Sardou. — Le scepticisme du Comte Solovovo........................ 283
Au Milieu des Revues. — La polémique Grasset-Geley dans *Æsculape*. — Un cas spontané de lévitation du corps humain. — Un cas frappant de paramnésie........... 285

1er-16 OCTOBRE

Dr G. Fiocca-Novi. — Les Mathématiques et les Etudes Psychiques................. 289
Dr J. Ochorowicz. — Radiographies des mains. (Monographie expérimentale)....... 296
E. Bozzano. — Télépathie et Psychométrie, en rapport avec la médiumnité de Mr. Piper. 303
C. Flammarion. — Vue d'une scène de mort à distance.............................. 311
Les Nouveaux Livres.................. 311
Au milieu des Revues. — Trois faits supranormaux............................ 314
Le Mouvement Psychique. — Nouvelles Sociétés et nouvelles Revues Psychiques.... 315
Echos et Nouvelles. — Un homme qui voit par le téléphone. — Le sixième tableau d'Hélène Smith : « La Transfiguration ». — Une polémique au sujet de vieilles expériences télépathiques. — 25.000 francs pour une preuve de la Télépathie. — Pour retrouver la « Joconde ». — Une pièce spirite à New-York. — La prudente retraite du « Comte de Sarak ». — Nécrologie......... 316

1er-16 NOVEMBRE — 1er-16 DÉCEMBRE

Les Couleuvres. — Une lettre de M. G. Delanne au sujet de l'analyse que nous avons publiée de son dernier volume. La réponse

posthume d'Allan Kardec et la nôtre. Les attaques contre M. le Dr Charles Richet. — Encore M. Willy Reichel ! 321
Dr J. Ochorowicz : Radiographies des mains (Monographie expérimentale) *(Suite)*...... 334
E. Bozzano : Télépathie et Psychométrie, en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper *(Suite)* 342
G. de Fontenay : Le rôle de la plaque sensible dans l'Etude des phénomènes psychiques. — *IIIe Partie* : Les trahisons de la plaque photographique.................. 349
Dr E. de Saint-Albbin et C. de Vesme : A propos des cas de prévision de mort publiés par M. C. Flammarion.............. 356
Dessins médiumniques de L. Petitjean.... 360
Les Nouveaux Livres : A de Rochas : « Les Vies Successives. — J. Calderone : « Libero Arbitrio-Determinismo ». — C. Lombroso : « Hypnotisme et Spiritisme ». — « Congrès International de Psychologie expérimentale ». — Léon Denis : « La Grande Enigme ».... 362
Echos et Nouvelles. — L'expérience de l'aiguille enfilée dans l'obscurité.— Un appareil néerlandais pour communiquer avec l'Au-delà.............................. 367
Le Mouvement Psychique. — Le prix Fanny-Emden, décerné par l'Académie française des Sciences. — Les psychistes espérantistes. Petites informations..................... 369
Société Universelle d'Études Psychiques : Les communications de MM. de Rochas et de Fontenay sur les écrans du Dr Kilner. (Séance du 21 décembre 1911 372
Tables des Matières : Table des Sommaires. — Table des auteurs. — Table des matières. Table des gravures..................... 375

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A

Agache-Schloemer (Mme V.). — A propos du Rapport sur le Concours de l'Orientation. 155
Aylmer (R.). — Au sujet des dernières séances de Craddock à Paris..................... 172

B

Barrett (Prof. W. F.). — Une conférence sur les phénomènes dits de « Poltergeist »....... 152
Bourbon (Dr H.). — du Rapport sur le Concours de l'Orientation 155
Bozzano. — Considérations et hypothèses sur les phénomènes de « bilocation »........... 65
— Télépathie et Psychométrie, en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper......... 303

C

Coudenhove (A. de). — Notes pour l'étude des phénomènes dits de « Psychométrie ».... 236

D

Dariex (Dr X.). — Lettre de retraite 97
Duchatel (E.). — Influence de l'Orientation (NouveauxDocuments) 280
Durville (Hector). — Un cas remarquable de phénomènes médiumniques spontanés : le jeune Raymond Charrier.................. 116

F

Fiocca-Novi (Dr G.). — Les Mathématiques et les Etudes Psychiques................. 289
Flammarion (Camille). — Manifestation télépathique de mourant................. 24
Un rêve prémonitoire, signalé par M.F. Passy. 48
Manifestations télépathiques 154
Prévisions personnelles de morts et de guérisons ponctuellement réalisées 257
Vue d'une scène de mort à distance 311
Fontenay (G. de). — Le rôle de la plaque sensible dans l'étude des phénomènes psychiques. — I. Son utilité.................. 13
Ses trahisons : erreurs, illusions, impostures. *A*. Les infidélités de la chambre noire 98
— Les trahisons de la plaque sensible..... 349

G

Geley (Dr Gustave). — Sur une méthode expérimentale spéciale au Métapsychisme... 193
Godsal (B. M.). — Un témoin des phénomènes de Costa-Rica, les proclame les plus convaincants qu'il ait jamais vus.......... 240

J

Jouet (A.).—Lettre sur les Frères Davenport 246

L

Le Cour (P.). — Au sujet d' « Esprits et Médiums », par Th. Flournoy................ 210

M

Magnin (Emile). — Une guérison due à l'intervention d'un médium voyant............. 18
Mangin (Marcel). — « Esprits et Médiums », par Th. Flournoy...................... 33
Marcou-Mutzner (Dr). — Expériences avec le médium Jean Gouzik.................... 87
Maxwell (Dr Y.). — N'est-il pas possible que les choses se souviennent ? Si oui, la psychométrie peut devenir une science.......... 239

O

Ochorowicz. — Nouvelle étude expérimentale sur la nature des « Rayons Rigides » et du courant médiumnique.................. 161
— Radiographie des mains (Monographie expérimentale)....................... 296

R

Reichel (Willy). — Mes constatations à Costa-Rica............................ 41
Richet (Prof. Ch.). — La retraite du Dr X. Dariex 97

ROCHAS (COLONEL A. DE). — Les Radiations lumineuses du corps humain.............. 264

S

SAINT-ALBIN (Dr). — A propos d'un cas de prévision de mort........................ 356
SCHRENCK-NOTZING (Dr DE). — L'expérience de la cage du médium Lucia Sordi............ 225

V

VESME (C. DE). — La retraite du Dr X. Dariex. 97

— Réflexions sur les constatations de M. Willy Reichel à Costa-Rica.......... 139
— Le IIe Tome du livre de M. Delanne : *Les Apparitions Matérialisées des Vivants et des Morts*.......................... 269

W

WARCOLLIER (R.). — Les conditions expérimentales dans l'étude de la Télépathie...... 173
— Enquête sur la Psychométrie.......... 203

Table analytique des Matières

AIGUILLE enfilée dans la nuit, 220, 367.
ANIMAUX voyants, 55, 94.
ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES :
— leur 20e anniversaire, 30.
— La retraite du Dr Dariex, 97.
APPAREIL néerlandais pour communiquer avec les esprits, 368.
APPARITIONS :
— au Brésil, 248.
— d'un chasseur, 249.
— Voir aussi : *Matérialisations.*
APPORTS médiumniques, 189.
ATTOUCHEMENTS médiumniques : 1-12 (*passim*).
G. AUBERT, médium musical, 183.
AURA (Voir *Radiations lumineuses*).
BABELIN (Mme) : 182.
BAILEY (Ch.) : 160, 182, 216.
BARRET (Harrison D.). 61.
BENITO (M. Sanz), 255.
BAGUETTE DIVINATOIRE, 371.
BIBLIOGRAPHIE (analyses) :
— AGRIPPA (H.-C.), *La Philosophie occulte, oula Magie*, 51.
— ARCAS (Pol), *Les deux Testaments*, 313.
— *As Curas espiritas*, 156.
— BOIRAC, *L'étude scientifique du Spiritisme*, 256.
— BONNET (Dr G.). *Précis d'Auto-suggestion*, 156.
— BOSC (Ernest) : *De l'Aimantation universelle*, 50.
— BOURGEAT : *La Magie*, 158.
— CARRINGTON (H.) : *Death*, 311.
— CAUZONS (Th. de) : *La Magie en France*, 157.
— CHAZARAIN : *Matérialisations peu connues*, 182.
— C. P. *La Photographie Transcendentale*, 25.
— DÉBORA : *Comment je lis dans l'avenir*, 25.
— DELANNE : *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*, 2e volume, 96, 269, 276.
— DEMOUCHY : *Le Réveil*, 91.
— DUPOUY (Dr E.) : *Psychologie morbide*, 157.
— FLAMBART (P.) : *La Chaîne des harmonies*, 50.
— FLOURNOY (Th.) : *Esprits et médiums*, 33.
— FRANÇAIS : *L'Eglise et la Sorcellerie*, 157.
— GRANS : *Trattato di Magia*, 313.
— GUERRA JUNQUEIRO : *Théorie de certaines actions radio-biologiques*, 156.
— HALEBY (Khodja Omer) : *El Ktab*, 256.
— LANCELIN : *La Sorcellerie des campagnes*, 158.
— LARMANDIE (de) : *L'Appel du fantôme*, 89.
— LOMBROSO (C.) : *Hypnotische und spiritistische Forschungen*, 51.
— HASSILIE : *La Sexologie*, 156.
— MORISON et LAMONT : *An Adventure*, 281.
— PHARASIUS : *Un coin du voile*, 312.
— RÉMY : *Spirites et Illusionnistes*, 89.
— SAGE : *Coup d'œil d'ensemble sur l'état actuel du Psychisme*, 25.
— SAMONA (C.) : *Psiche misteriosa*, 49.
— SDEM : *Ne crois pas que les morts soient morts*, 158.
— STEAD : *Lettres de Julia*, 313.
— TEMPRADO (J. Huelles) : *Luz y Vida*, 51.
— VAILATI : Scritti, 51.
— VAY (Adelma) : *Geister-Kundgebungen*, 313.
— *Titres d'ouvrages venant de paraître* : 25, 26, 51, 89, 313.
— A. DE ROCHAS : Les Vies successives, 362.
— CALDERONE : Libero Arbitrio, 365.
— LOMBROSO : Hypnotisme et Spiritisme, 366.
— *Congrès International de Psychologie expérimentale*, en 1910, 367.
— DENIS (LÉON) : La Grande Enigme, 367.
BILOCATION :
— Etude d'E. Bozzano, 65-72, 109-116, 143-152, 166-172.
BINET (Alfred) 320.
BLANC (Mme), 205-210.
CEREBRATION ARTISTIQUE :
— dans Aubert, 183.
— dans R. Wagner, M. Chelega, F. Gentes, 251.
CHAZARAIN (Dr), 181.
CHEVREUIL (L.) : Son étude sur un médium dauphinois, 189.
CHIFU MIFUNE, 56.
CHRISTIAN SCIENCE, 28.
CLAIRVOYANCE :
— Vue à travers les corps opaques, 56. 189.
— par le téléphone, 316.
— à la recherche de la *Joconde*, 320.
— *Voir aussi* : Psychométrie.
CONGRES :
— spirite de Copenhague, 215.
— théosophique de Gênes, 251, 284.
CORRALES (Of.), 41-48, 83-87, 129-142, 240-246, 333.
CRADDOCK, 159, 172.
DACTYLOSCOPIE appliquée à l'identification des fantômes, 92-94, 273-276.
DARIEX (Dr X.) : Sa retraite de la Direction des *Annales des Sciences Psychiques*, 97.
DAVENPORT (frères) : 128, 218, 246.

DEMATERIALISATION :
— du corps du médium L. Lordi, 1-12, 225-230.
DESSINS médiumniques :
— de Sardon, 283.
— d'Hélène Smith, 317.
EDDY (Mrs.), 28.
ESPÉRANTISTES, 371,
FANTOMES (Voir *Apparitions*, *Matérialisations*).
FLAMMARION (C.), 220.
FLOURNOY (prof. Th.), 33-41, 210-212.
FOGAZZARO (A.) : 127.
FRAUDES médiumniques :
— A la villa « My Home », 96.
— chez R. Charrier, 124.
— chez L. Sordi, 225-230.
— selon Solovovo, 284.
— en des expériences télépathiques, 318.
GELEY (Dr), sa conférence à la S. U. E. P., 192.
— sa polémique avec Grasset, 285.
GHOSE (BABU SHISHIR KUMAR), 62.
GOUZIK (J.) : 87.
GUERISONS médiumniques :
— due à un médium voyant, 18.
— attribuée au Sacré-Cœur, 129.
— les cures mystiques au Parlement Allemand, 127.
— prévisions réalisées, 257-264.
HYSLOP (J.-H.), 214, 251.
IDENTITE SPIRITE :
— Dans l'œuvre de Lombroso, 90.
— Dans l'œuvre de Flournoy, 210-212.
— par la dactyloscopie, 92-94, 273-276.
— discutée par Grasset et Geley, 285.
INSTITUT de Recherches psychiques de France, 315.
INTERNATIONAL CLUB (for Psychical Research). à Londres, 250.
« JOCONDE », 320.
INTUITION, 246-248.
JOIRE (Dr P.). Son allocution à la S. U. E. P., 30.
LECTURE sans le secours des yeux, 189.
LEVITATION (du corps humain), 47, 286.
LUCIANI (prof.), 255.
MADERO (F.-K.), 255.
MASKELYNE, 128.
MATERIALISATIONS :
— La question des vêtements des fantômes, 159.
— avec Mme Bablin, 181-182.
— La forme du corps psychique est identique à celle du corps physique ? 269-276. 322-329.
— Vois aussi : *Apparitions*.
MATHEMATIQUES et psychisme, 289-296.
MARTINGALE spirite, 189.
MEDECINE :
— (exercice illégale de la), 62.
MEDIUMS :
— étudiés par Flournoy : 33-41.
— école de, 64.
— anonyme étudié par Chevreuil, 189.
— *Voir aussi* : Babelin, Bailey, Blanc, Chifu, O. Corralès, Craddock, J. Gouzick, Mifume, Phaneg, Poncey, Sarak, H. Smith, L. Sordi, Strega, H. Tuttle, S. Tomczyck, Wriedt.
METAPSYCHIQUE :
— emploi de ce mot, 29.
— Une méthode spéciale, par Geley, 193.
METHODE :
— dans le Métapsychisme, par Geley, 193.
MUSIQUE médiumnique : 183.
NAUDET (abbé).
— Son allocution à la S. U. E. P., 31.
— Sa conférence : Pourquoi nous étudions le psychisme, 192.
NECROLOGIE (*Voir* H. D. Barrett, Binet, Chazarain, Davemport, Eddy, Fogazzaro, B. S. Kumar Ghose, Pribitkoff, Senarega, Taylor, Tuttle.)
ORIENTATION (influence de l') : 72-83, 155, 280.
PARAMNESIE, 287.
« PETER GRIMM », 319.
PHANEG. : Sa conférence sur la Psychométrie la S. U. à E. P., 192.
— Ses expériences psychométriques, 205-210.
PHENOMENES PHYSIQUES SPONTANES :
— à Menton, 95.
— étudiés par H. Durville avec le jeune R. Charrier, 116-124.
— « Poltergeist », conférence du Professeur Barret, 152.
— par suite d'une promesse de se manifester après la mort, 187.
— au moment de la mort de St-François de Sales, 281.
PHOTOGRAPHIE médiuminque :
— son utilité (conférence Fontenay), 13-18.
— Ses illusions et impostures (conférences Fontenay), 98-109.
— L'enregistrement des Rayons « Rigides » et du Courant Médiumnique par la photographie (Ochorowicz), 230-236.
PONCEY (Mme), 205-210.
PREDICTIONS :
— de la mort de M. Berteaux, 222.
— de morts et guérisons réalisées, 257-264.
PRESTIDIGITATEURS : 89, 128, 219.
PRIBITHOF : 29.
PRIX :
— « Fanny Emdem » pour un ouvrage, 63, 369.
— pour un ouvrage sur l'Orientation, 72-83, 155.
— pour une preuve de la télépathie, 319.
PROCES :
— pour le testament d'une Spirite, 180.
— contre un médium à Chicago, 254.
PSYCHOMETRIE :
— Une expérience impressionnante, 20.
— Conférence Duchâtel, 30.
— Notes de Coudenhove, 236.
— Article du Dr Maxwell, 239.
— Cas racontés par B. Cornély, 246-248.
— et Télépathie, chez Mrs. Piper, 264-268.
RADIATIONS :
— lumineuses du corps humain, vues par les écrans Kilner, 264-268.
RADIOGRAPHIE DES MAINS, 296-303.
RAYONS RIGIDES d'Ochorowiez, 161-166, 199-202, 230-236, 276-280.
REICHEL (Willy), 47, 86-87, 139-142.
REINCARNATION, 52.
REVEIL, 91.
REVES PREMONITOIRES, 48, 126, 287, 314.
REVISTA MAGNETOLOGICA, 316.
RICHET (prof. Ch.),
— Son allocution à la S. U. E. P., 31.
— Il renonce au voyage à Mexico.
— Sa réponse aux attaques du Dr Dupouy, 330-333.
SARAK, 26, 59, 320.
SMITH HÉLÈNE, 317.

SOCIETE D'ETUDES PSYCHIQUES de Milan, 251, 371.
SOCIETE UNIVERS. D'ETUDES PSYCHIQUES :
— Conférence Duchâtel sur la psychométrie, 30.
— Inauguration du nouveau local et commémoration 20e anniversaire des *Annales*, 30-31.
— Assemblée générale de 1910, 32.
— Assemblée de la section de Paris pour 1910, 32.
— Membres souscripteurs, 64, 128,374.
— Concours pour le prix de l'Orientation, 72-83.
— Les phénomènes de la Villa « My Home », 96.
— Appel aux Sociétaires désireux d'étudier des médiums, 128.
— Conférences Phaneg, Naudet, Geley, 192, 193.
— Enquête sur la pyschométrie, 203-210.
— Communications de Rochas et Fontenay sur les écrans Kilner, 372.
— Discussion sur le médium Linda Gazzera, 374.
— 3e Conférence Fontenay sur la photographie psychique, 349, 374.
SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH : 64,
SOCIETY (AMERICAN) FOR PSYCHICAL RESEARCH, 214.
SOCIÉTÉ D'ET. PS. DI NICE, 371.
SOCIÉTÉ DES SCIENCES ANCIENNES, 371.
SOLOVODO (Petrovo), son scepticisme, 284.
SORDI (LUCIA), 1-12, 64, 225-230.
STANFORD (T.-W.), 183, 250.
STREGA (Mlle), 205-210.
TABLEAUX :
— *On ne meurt pas*, d'I. Sabatini, 61.
— mystérieux du Christ, 253.
— d'Hélène Smith, 317.
TAYLOR (G. LE MESURIER), 320.
TELEKINESIE (déplacement d'objets à distance du médium), 1-12 (*passim*).
TELEPATHIE :
— Au moment de la mort, 24, 154, 311, 314.
— Les conditions expérimentales pour son étude, 173-175.
— et Psychométrie chez Mrs Piper, 303-311.
— Expériences frauduleuses, 318.
— Prix pour une preuve de la télépathie, 319.
TELEPHONE (Voyante par le), 316.
THEOSOPHIE : 176-180.
TILLY (miracles de), 217.
TOMCZYK (Mlle) : 161-166, 199-202, 230-236, 276-280.
TROMPETTE (médium à), 222.
TUTTLE (Hudson), 28.
VOIX MYSTERIEUSES :
— Sauvant un navire, 125.
— par la trompette, 222.
— avec O. Corrales (*Voir ce nom*).
WRIEDT (Mme), 222.

TABLE DES GRAVURES

LE MÉDIUM LUCIA SORDI, SA CAGE, ET LES LIENS DE CONTRÔLE, 2, 5, 6, 7, 8, 9 (9 gravures).
UNE EXPÉRIENCE DE PSYCHOMÉTRIE, 22, 23.
PORTRAIT DE MRS. EDDY, FONDATRICE DE LA « CHRISTIAN SCIENCE », 28.
LA NOUVELLE SALLE DE LA SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUE, 31.
PROF. TH. FLOURNOY, 34.
UNE DES PHOTOGRAPHIES PRISES AVEC OFÉLIA CORRALES A CASTA-RICA, 43.
PORTRAIT DE M. WILLY REICHEL, 47.
LE CHAT FLUFF, 56.
LE TABLEAU : « ON NE MEURT PAS », DE SABATTINI, 61.
PORTRAIT D'ERNEST BOZZANO, 65.
PORTRAIT DE Mlle OFÉLIA CORRALÈS, 84.
LES FANTÔMES SUR LA SCÈNE, 89.
LA DACTYLOSCOPIE APPLIQUÉE A L'IDENTIFICATION DES FANTÔMES 93 (4 gravures).
FAUTES ET ILLUSIONS DANS LA PHOTOGRAPHIE, PAR M. DE FONTENAY, 101, 102, 103, 104, 105, 810 353, 365 (12 gravures).
VUES DE COSTA-RICA, 132, 133, 135, 137.
PORTRAIT DU PROFESSEUR W.-F. BARRETT, 153.
PORTRAIT DU MÉDIUM CRADDOCK, 159.
LE QUARTIER GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE A ADYAR, 177.
UN GROUPE DE THÉOSOPHES A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'ADYAR, 178.
LE COLONEL OLCOTT, 179.
J. KRISHNAMURTI (Alcyone), 180.
LE PROFESSEUR JAMES HARVEY HYSLOP, 214.
QUELQUES MEMBRES DU CONGRÈS SPIRITE DE COPENHAGUE, 215.
PORTRAIT DE Mme D'ESPÉRANCE, 215.
DAVENPORT LIÉ DANS L'ARMOIRE MYSTÉRIEUSE, 219.
UNE TETE DE BOIS ENTRE LES BARREAUX DE LA CAGE DU MÉDIUM LUCIA SORDI, 227.
LES RAYONS RIGIDES ET LE COURANT MÉDIUMNIQUE, PAR LE Dr OCHOROWIZ, 2 01, 230, 231, 234, 278 (11 gravures).
L'ÉDIFICE DU CLUB INTERNATIONAL POUR LES RECHERCHES PSYCHIQUES A LONDRES, 250.
LE TABLEAU MYSTÉRIEUX DU CHRIST, 253.
LE PROFESSEUR MANUEL SANZ BENITO, 255.
UN DESSIN MÉDIUMNIQUE DE V. SARDOU, 283.
RADIOGRAPHIES DES MAINS, PAR LE Dr OCHOROWIEZ, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303 336, 337 (25 gravures).
DESSINS MÉDIUMNIQUES DE M. PETITJEAN, 360-361.
PORTRAIT DE M. E. BOIRAC, 370.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION BIMENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent le 1er et le 16 de chaque mois. Le prix de l'Abonnement annuel est de **12** fr. L'Abonnement peut partir de tout mois de l'année. Chaque livraison est composée d'au moins 16 pages. Le prix de la livraison est de **0** fr. **60**.

Par suite d'une Convention conclue avec la Société Universelle d'Etudes Psychiques, *les membres titulaires de cette Société, payant une cotisation annuelle de 12 fr., reçoivent* **gratuitement** *les* Annales des Sciences Psychiques, *organe de la Société.*

Comme conséquence, et par effet de la même Convention, les abonnés des Annales des Sciences Psychiques *seront désormais assimilés aux membres titulaires de la* Société d'Etudes Psychiques *et jouiront de tous leurs droits.*

Pour être inscrits à la Section de Paris, ou à une autre quelconque des Sections existantes, ils devront toutefois adresser une demande à cette effet à la Section dont il s'agit, et en être agréés.

Les membres de la S. U. E. P. *qui voudront bien verser annuellement* 20 francs *au lieu de* 12, *seront considérés comme* "membres souscripteurs", *et auront droit aux avantages qui sont attachés à cette qualité, conformément aux Statuts et au Règlement. Les 8 francs ainsi versés en plus iront entièrement à la caisse de la* Société Universelle d'Etudes Psychiques *pour l'aider dans ses travaux et dans sa propagande.*

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS - 39, rue Guersant (Villa des Ternes, 14) - PARIS

TÉLÉPHONE : 564-27

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 39, rue Guersant (Villa des Ternes, 14). On pourra cependant aussi adresser les articles à M. le Professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Pour s'abonner à l'Étranger :

En Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Danemark, Egypte, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon, Norvège, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Sud-Africaine (Rép.), Suède, Suisse, Tunisie, Turquie (bureaux français), envoyer **12 francs** par mandats de poste internationaux.

En *Espagne*, s'adresser à la librairie Carbonell y Esteva, rambla de Cataluna, 118, Barcelone. — De la *Russie*, on pourra aussi envoyer à l'Administration des *Annales* un billet de banque de 5 roubles.

Au *Brésil*, la Livraria da Federaçao Espirita Brazileira, à Rio de Janeiro, Rua da Assembléa, 95, se charge de nous transmettre les abonnements.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

A Paris : Librairie **LEYMARIE,** 42, rue Saint-Jacques. — Librairie de l'**Art Indépendant**, 10, rue Saint-Lazare. — Librairie **E. REY,** 8, boulevard des Italiens. — Librairie **Moderne,** 19, boulevard Saint-Michel.

A Lyon : Librairie **MALOINE,** 6, rue de la Charité. — *A Alger :* Librairie **Louis RELIN**, 11, rue d'Isly. — *A Constantinople :* **LIBRAIRIE DES ECOLES,** Péra, Place du Tunnel, 525. — *A Rio de Janeiro :* Livraria da **FEDERAÇAO ESPIRITA BRAZILEIRA**, Rua da Assembléa, N° 95, qui se charge aussi des abonnements.

" Les Annales des Sciences Psychiques " se trouvent en outre chez les principaux marchands de journaux et les principales bibliothèques des gares de Paris et de province.